B

REVUE

DE PARIS.

XLVII.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Ce,
RUE DE SEINE, 14 BIS.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1837.

TOME QUARANTE-SEPTIÈME.

PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
QUAI MALAQUAIS, 17.

1837.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuedeparis4748vr

ÉTUDES HISTORIQUES.

La Littérature des Esclaves.

Il nous a semblé curieux de séparer de l'histoire générale des littératures anciennes de l'Occident un épisode assez important qu'elle renferme, et qu'on ne nous paraît pas avoir encore étudié autant qu'il mérite de l'être. Nous voulons parler du filon littéraire exploité par les esclaves. En général, les érudits qui ont écrit sur les langues classiques se sont bornés à mentionner tel poète ou tel philosophe comme ayant été esclaves; mais personne n'a songé à examiner si des faits pareils constituaient une exception, ou s'ils étaient au contraire des manifestations de quelque généralité sociale. C'est cette lacune historique que nous avons essayé de combler en cherchant la signification et l'étendue, parmi les anciens, de la littérature cultivée par les esclaves.

Quand les races esclaves entrèrent dans la commune et dans la jurande, elles venaient d'être affranchies. La propriété terrienne leur était donc à peu près tout-à-fait étrangère; car outre que leur pécule de liberté était fort modique, la propriété de la terre supposait certaines capacités seigneuriales qu'elles n'avaient pas. Le travail, le travail manuel appliqué aux métiers, aux arts, au menu négoce, devint ainsi la condition nécessaire des bourgeoisies naissantes.

Or, le travail ne suffit pas toujours à tout le monde. Le travail est comme les champs, il rend selon qu'on lui donne. Celui qui apporte à son œuvre le plus d'activité et d'intelligence est aussi celui qui en

retire le plus de profit. L'inégalité des facultés physiques, intellectuelles et morales, engendra donc, au milieu des affranchis devenus bourgeois et membres des jurandes, des inégalités de position; les uns prospérèrent, les autres déchurent; les uns engendrèrent des enfans qui se trouvèrent riches, les autres engendrèrent des enfans qui se trouvèrent mendians. Le nombre des mendians s'accrut en raison de la multiplicité des affranchissemens qui se firent; car plus le travail manuel dut nourrir de personnes, plus il en laissa sans foyer et sans pain.

Néanmoins, soit que les affranchis trouvassent dans le travail assez de ressources pour vivre, soit que l'insuffisance du travail les contraignît à la mendicité, on peut dire que les races esclaves fournirent deux grandes classes d'hommes résignés à leur condition respective, les bourgeois travailleurs et les mendians. Les uns et les autres, bornés à leur position d'hommes affranchis, heureux ou malheureux, ne songèrent pas à porter leurs yeux plus haut ou plus loin; bien travailler ou bien mendier, voilà la principale tâche de chaque jour qu'ils s'imposèrent. Du reste, quant aux supériorités de toute nature que les races nobles faisaient peser sur eux, supériorité d'intelligence, de beauté ou de commandement, ils la virent sans l'envier, tant elle était élevée, ou l'acceptèrent sans la haïr, tant elle était redoutable.

Eh bien! du sein de ces mêmes races esclaves, il sortit des cœurs nobles ou audacieux, pour qui rien dans le monde ne parut trop haut ou trop grand; qui trouvèrent les chaînes assez légères pour les porter sans fatigue, ou pour les briser sans effort; qui se sentirent ou qui se crurent une nature au-dessus de la nature de leurs frères, et qui ne voulurent pas accepter le rang où Dieu les avait placés; qui, en voyant l'autorité que donnaient dans l'univers l'intelligence, la grace ou la force, se dirent qu'eux aussi ils deviendraient intelligens, gracieux ou forts; et qui, mettant en oubli l'humilité de leur origine, s'anoblirent d'eux-mêmes par une croyance forte en leur prédestination.

C'est ainsi qu'il sortit, parmi les anciens, du milieu des esclaves, des légions de poètes, de courtisanes et de bandits; poètes illustres comme Térence, courtisanes belles comme Aspasie, bandits redoutables comme Spartacus; les uns et les autres, produits par cette fierté morale dont nous parlions tout à l'heure; triple protestation d'ames fortes ou orgueilleuses qui semblaient dire à Dieu qu'il s'était trompé, et qui, soumises aux races nobles par la fatalité de la naissance, se les soumettaient par l'esprit, par la beauté ou par la terreur.

La littérature des esclaves est un des recoins les plus curieux à étudier que renferme l'antiquité. Elle a des caractères spéciaux qui la constituent, qui lui donnent une forme propre, et qui lui font un domaine à part. Ainsi l'esclave est un artiste qui ne travaille pas indifféremment à toute œuvre; il n'a, il ne cherche à avoir qu'un certain ordre d'idées qu'il affectionne, auxquelles il semble plus apte, et dans lesquelles il s'enferme avec amour. Par exemple, l'esclave ne touche jamais ni à la politique, ni au droit, ni à l'histoire, toutes matières qu'il laisse à ses maîtres; mais il excelle dans la philosophie, dans la poésie, dans la grammaire, dans la rhétorique, dans toutes les choses qui se peuvent faire en un coin, et qui n'exigent que de la réflexion, du recueillement et de la sagesse méditative.

Les études littéraires des esclaves parmi les anciens étaient une suite naturelle et une conséquence logique de leur servitude. Le maître cherchait à tirer le parti le plus profitable de leurs facultés; il envoyait aux champs ceux qui n'avaient que de la force musculaire; il appliquait aux usages domestiques ceux qui montraient de la souplesse, de l'élégance et de la docilité; et lorsqu'il s'en trouvait qui trahissaient des aptitudes intellectuelles, il les faisait élever avec grand soin, soit pour tirer un jour revenu de leurs talens, soit même pour les vendre. Les esclaves littérateurs ou artistes étaient d'une grande valeur; Suétone mentionne Lutatius Daphnis, esclave grammairien, qui fut acheté deux cent mille écus romains par Quintus Catulus, et Lucius Appuleius, esclave grammairien aussi, qu'Eticius Calvinus, chevalier, louait de son maître au prix de quarante mille écus par an. Les esclaves hommes d'esprit étaient donc toujours une grande fortune pour leurs maîtres; aussi leur éducation était-elle poussée quelquefois jusqu'au plus exquis raffinement.

L'habitude des anciens d'être servis en tout par des esclaves, avait fait diviser ceux-ci en catégories, selon les emplois. Il y avait dans toute maison de grand seigneur, indépendamment des serviteurs de bas étage, des esclaves intendans, des esclaves chasseurs, des esclaves échansons, des esclaves musiciens et bateleurs, qui jouaient des pièces de comédie pendant les repas, enfin des esclaves poètes, grammairiens et rhéteurs, pour faire l'éducation des enfans. Plutarque et Xénophon témoignent que, par toute la Grèce et par toute l'Italie, ce qui concerne la pédagogie était entièrement dévolu aux esclaves. Caton l'ancien en avait plusieurs qui étaient chargés d'élever ses enfans; et Xénophon, dans son traité sur la république de Sparte, gémit de ce que, dans les pays de la Grèce où l'on se van-

tait d'élever le mieux les enfans, on leur donnait toujours des esclaves pour instituteurs.

C'est par suite de ces fonctions pédagogiques que les esclaves accaparèrent, parmi les anciens, tout ce qu'on pourrait appeler les arts méditatifs, c'est-à-dire tout ce qui, comme la grammaire, la poésie, la philosophie, peut s'étudier à huis-clos et dans le silence de la pensée.

La grammaire était, chez les anciens, un art très grand et très beau, et qui, non-seulement comprenait ce que nous appelons la philologie, mais encore attirait à soi une foule de faits et d'aperçus appartenant en propre à l'histoire, à la philosophie, à la poésie et à la science divine des augures. Nous pouvons juger de ce qu'étaient les livres de grammaire, par quelques traités de Varron, par les Saturnales de Macrobe et par les Florides d'Apulée, tous ouvrages du plus haut intérêt, mais qui n'eurent jamais, parmi les anciens, la réputation de quelques autres traités de grammaire, par exemple de ceux du grammairien Didyme, que Plutarque cite fort souvent.

Ce fut en Grèce que se forma l'étude de la grammaire, comme, du reste, l'étude de tous les arts qui ont illustré l'Occident. Les Grecs distinguaient les *grammairiens* des *grammatistes*, comme nous distinguons les *médicastres* des *médecins*. Entre la seconde et la troisième guerre punique, un certain Cratès Mallotes, dit Suétone, fut envoyé en ambassade à Rome, par Attale. Un jour, en passant dans une rue, sur le mont Palatin, il mit le pied dans la gueule d'un égout, tomba, et se cassa la cuisse. Durant tout le temps de sa légation, ou plutôt de sa convalescence, il ouvrit, chez lui, des conférences littéraires. Ennius et Livius Andronicus, qui étaient des poètes et des rhéteurs à moitié Grecs, et qui venaient de mourir, avaient aussi donné le spectacle de ces exercices philologiques. L'exemple de Cratès détermina le goût public; la grammaire fut impatronisée à Rome.

A partir de là, les grammairiens pullulèrent. Il y eut quelquefois, à Rome, plus de vingt écoles célèbres ouvertes en même temps. La frénésie grammaticale gagna même la province; des maîtres renommés s'y établirent. Suétone cite, entre autres, Octavius Teucer, Siscennius Iacchus et Oppius Chares, qui allèrent dans la Gaule cisalpine et qui y professèrent jusqu'à un âge si avancé, qu'ils étaient devenus aveugles, et qu'on les portait en litière dans leur école.

Tous ces professeurs de grammaire étaient des esclaves ou des affranchis; car les maîtres aimaient mieux quelquefois laisser à leurs esclaves intelligens le libre arbitre de leur industrie, et les émanciper en leur imposant une redevance, sans préjudice du retour de

leur succession, comme patronés. C'est ainsi que, dans la guerre contre Tigrane, le grammairien Tyrannion ayant été pris et fait esclave, Murena le demanda à Lucullus, l'obtint et l'affranchit.

Suétone rapporte une assez longue liste de ces grammairiens esclaves ou affranchis. Il cite comme un des premiers qui acquirent un peu de célébrité, Suevius Nicanor, qui était en même temps poète satirique; puis Antonius Gnipho, Gaulois, né libre, mais exposé dans son enfance, et affranchi par celui qui le recueillit. Il tint sa première école dans le palais de Jules César; ensuite il en ouvrit une chez lui. Cette école était suivie de la jeunesse la plus illustre. Cicéron y allait, même durant sa préture. Antonius Gnipho faisait sa leçon de grammaire tous les jours, et il déclamait les jours de foire. Ces déclamations étaient, en prose, ce que sont, en vers, les improvisations de ces Italiens, de ces Français et de ces Allemands, dont nous avons été les témoins durant ces dernières années, c'est-à-dire une amplification en lieux communs plus ou moins usés sur une matière proposée.

Du temps d'Antonius Gnipho, et quelque temps après lui, vivait à Rome en grande réputation Atticus le philologue, Athénien, affranchi. Il était dans l'intimité de Salluste et d'Asinius Pollion, et il avait recueilli pour le premier des notes pour une histoire romaine. Il paraît même, d'après les remarques de Pollion sur les écrits de Salluste, qu'Atticus avait répandu dans les livres de ce dernier cette terminologie archaïque dont on lui a souvent fait reproche. Valérius Caton et Cornélius Épicadus étaient aussi à peu près contemporains d'Antonius Gnipho. Le premier était, en même temps que grammairien, professeur de poésie. Cornelius Épicadus était affranchi de Sylla, qui l'avait nommé héraut du collége des augures. A la mort de Sylla, il mit la main à ses mémoires, que le dictateur avait laissés imparfaits. Stabérius Éros, acheté au marché, nu et étalé sur la table des ventes, et puis affranchi par son maître, fut le précepteur de Brutus et de Cassius. Lenæus, affranchi de Pompée, et le compagnon de toutes ses guerres, avait son école dans les Carines, le noble faubourg de Rome, où étaient les temples de Junon et de la Terre, et où Pompée, Cicéron et un grand nombre de nobles riches et illustres avaient leurs hôtels.

Quintus Cæcilius Épirota, pourvu de trois noms, comme un gentilhomme, et affranchi du chevalier Atticus, l'ami de Cicéron, eut une moitié de la destinée d'Abailard. Chargé d'élever la fille d'Atticus, il en devint amoureux, et l'expression dont se sert Sué-

tone à son égard ne défend pas de supposer qu'il eût été favorablement écouté de son écolière. L'intrigue s'étant découverte, le précepteur fut écarté, et la jeune fille mariée à Marcus Agrippa. De la maison d'Atticus, son patron, Quintus Cæcilius Épirota passa dans celle de Cornélius Gallus. Le grammairien vécut avec lui dans l'amitié la plus étroite; et dans la lutte que Cornélius Gallus eut à soutenir contre Auguste, lutte fatale qui lui fit porter la tête sur l'échafaud, l'intimité de l'affranchi devint l'objet de l'accusation la plus grave. Privé de ce second patron, Quintus Cæcilius Épirota ouvrit une école. Il y reçut peu d'élèves, et seulement de fort jeunes, ce qui lui fit donner par le poète Domitius Marcus, le nom de « nourrice des poètes au berceau. » Du reste, Quintus Cæcilius Épirota soutint jusqu'au bout le caractère d'individualité morale qui avait commencé les malheurs de sa vie; il fut le premier à faire ses leçons sur des matières latines, tandis que les autres grammairiens n'admettaient que le grec comme langue savante et littéraire; et il osa scandaliser son auditoire par la lecture de Virgile, d'Horace et des autres poètes contemporains.

A côté de grammairiens comme Cæcilius Épirota, Rome en comptait d'autres d'une fortune moins éclatante, mais plus paisible, comme Verrius Flaccus, Scribonius Aphrodisius, Caius Julius Hyginus et Caius Mélissus.

Verrius Flaccus avait établi des disputations publiques, dans lesquelles il donnait au vainqueur quelque livre rare pour prix. Auguste l'avait choisi pour précepteur de ses neveux, et il tint son école d'abord dans le palais même, ensuite dans l'hôtel de Catilina, qui faisait partie du palais. Scribonius Aphrodisius, affranchi de Scribonia, première femme d'Auguste, et contemporain de Verrius, laissa un traité sur l'orthographe. Caius Julius Hyginus, affranchi d'Auguste, et ami d'Ovide, fut bibliothécaire de l'empereur, ce qui ne l'empêcha pas de donner des leçons. Caius Mélissus, exposé au berceau, recueilli et donné en présent à Mécène, et par Mécène à Auguste, fut nommé par l'empereur bibliothécaire au portique d'Octavie.

Parlons enfin de Quintus Remmius Palémon, qui est un type curieux de l'artiste esclave dignement révolté contre sa condition. Palémon commença par être l'esclave d'un tisserand. Puis, il accompagna le fils de son maître aux écoles, et il y apprit furtivement les belles-lettres. Fortifié par l'étude et affranchi, il devint, sous Tibère et sous Claude, le grammairien le plus célèbre de Rome. Perdu de défauts et de vices, il captivait encore les esprits les plus

difficiles par l'indicible attrait de sa parole et par le prestige surprenant de sa mémoire. Il écrivait même d'assez bons vers au besoin. Fier, entier, arrogant, il affectait le plus grand mépris pour le savant Marcus Terentius Varron, et il poussait jusqu'au bout la grossièreté élastique de l'injure latine, en disant de lui que ce n'était qu'un porc. Il prétendait que Virgile l'avait clairement prédit dans la troisième églogue, en donnant Palémon pour juge aux vers de Ménalque et de Damète, comme celui dont la postérité accepterait l'opinion en matière de toute poésie; et il racontait avec une fatuité charmante comment des voleurs qui l'avaient pris, et qui voulaient le rançonner, l'avaient laissé aller avec toutes sortes de déférences, par respect pour la célébrité de son nom.

Fier comme un chevalier, Quintus Remmius Palémon était voluptueux comme un sybarite : il prenait un nombre tout-à-fait exorbitant de bains chaque jour, et son luxe extérieur absorbait, non-seulement les revenus de son école, qui étaient considérables, mais encore ceux de son patrimoine. Son penchant extrême à la galanterie finit même par le ruiner, et il fit passer en joyeusetés excessives la rente de ses magasins de friperie, et jusqu'à celle d'une vigne qu'il avait lui-même plantée, et qui lui rapportait, dit Suétone, trois cent soixante-cinq amphores de vin.

La *Rhétorique*, quoique assez voisine de la *Grammaire*, en était néanmoins assez séparée pour qu'elles dussent être exercées par des hommes de différente condition; à peu près tous les grammairiens étaient esclaves; très peu d'esclaves, au contraire, devenaient rhéteurs. Cette différence essentielle tient à des raisons simples et faciles, qu'il est convenable d'exposer.

La grammaire était un art de jeunes gens, la rhétorique était un art d'hommes faits. La première apprenait les principes de la langue parlée et de la langue écrite; la seconde apprenait la pratique de la parole. La rhétorique touchait donc à la politique par les harangues sénatoriales ou tribunitiennes, et à la jurisprudence par les plaidoiries du prétoire; or, jamais, en aucun pays du monde, les esclaves n'ont touché ni à l'étude de la politique ni à l'étude du droit, qui étaient exclusivement le domaine des hommes libres. Quoique enfermée dans un cercle de généralités par les conditions mêmes de tout enseignement public, et par conséquent nourrie de lieux communs, la rhétorique nécessitait donc la connaissance des lois, et c'était là, disions-nous, ce qui en éloignait les esclaves. Pompée, Cicéron, Jules César, Brutus et Cassius, pouvaient bien aller apprendre les

règles du beau parler de la Grèce à l'école des grammairiens comme Marcus Antonius Gnipho, ou comme Stabérius Éros; mais qu'est-ce que des esclaves auraient pu apprendre à ces grands hommes sur la loi des douze tables, sur la science augurale, qui faisait partie du droit, ou sur les affaires de la république? Un rhéteur était toujours forcé, dans ses déclamations, de prendre pour hypothèse, ou le sénat à convaincre, ou les juges à entraîner; or, un misérable esclave, privé de toute personnalité civile ou domestique, n'aurait eu que faire de s'occuper, même en paroles, de choses si fort au-dessus de lui que l'étaient les matières judiciaires et les matières politiques.

Il n'y a donc presque pas d'exemples parmi les anciens, surtout en Italie, de rhéteurs esclaves ou affranchis.

C'est aussi pour cette même raison que, parmi les anciens, l'histoire n'a jamais été écrite par des esclaves. Les anciens n'eurent jamais l'idée de ce que nous appelons l'histoire philosophique, c'est-à-dire d'un récit et d'un classement général des faits humains, pour la démonstration ou pour la justification d'un principe. Il semble qu'ils se soient trouvés trop près du point de départ des choses, pour avoir pu en étudier la pente et en connaître la direction. Ils se bornèrent donc à peu près toujours à écrire des mémoires sur des matières fort circonscrites. Nous n'avons qu'une très petite partie des innombrables ouvrages historiques composés par les anciens; mais ceux que nous possédons justifient à merveille l'opinion que nous venons d'en émettre. Les livres de Thucydide et de Xénophon, chez les Grecs, de Salluste et de Tacite, chez les Romains, sont des mémoires assez semblables à ceux de Philippe de Commines ou du maréchal Blaise de Montluc; et, quant aux histoires générales, comme celles d'Hérodote, de Polybe et de Tite-Live, elles n'ont de général que le nom, se réduisent à d'assez maigres résumés, renfermant les vues personnelles de l'auteur, ou abrégeant quelques chroniques antérieures.

En général, les historiens, parmi les anciens, se divisent en deux classes : ceux qui écrivent ce qu'ils ont vu, et ceux qui composent d'après des livres. Le nombre des premiers est de beaucoup le plus considérable. Ainsi, les militaires qui, comme Thucydide, Xénophon, Arrien, Polybe, Pausanias, Caton, Sylla, César, Hirtius, Auguste, Tibère, Claude, le roi Juba, Tacite, avaient pris part à des expéditions; ou les voyageurs qui, comme Hérodote et Strabon, avaient parcouru des régions lointaines, s'en faisaient d'ordinaire les historiographes. Or, les esclaves et les affranchis, qui n'étaient pas

libres de voyager, qui n'étaient pas admis dans les armées, et qui d'ailleurs n'y auraient jamais pu acquérir des grades d'officiers, ne pouvaient pas prendre place parmi cette sorte d'historiens.

Restaient les compilateurs, comme Diodore de Sicile, Salluste, Cornélius Népos, Tite-Live, Plutarque, Suétone; mais la nature de leur travail exigeait de nombreuses collections de mémoires, chose rare et d'un fort grand prix; en outre, faire l'histoire, même d'après autrui, c'est toujours se mettre dans la nécessité de juger les hommes, et par conséquent quelquefois de les condamner. Or, il eût paru intolérable aux capitaines ou aux hommes d'état de l'antiquité d'être appréciés par des esclaves, c'est-à-dire par des hommes tout-à-fait étrangers à l'art militaire comme à la science politique.

C'est donc, comme nous disions, une règle parmi les anciens que l'histoire y soit exclusivement écrite par des gentilshommes. A peine trouverait-on à citer une ou deux exceptions. Suétone mentionne pourtant un Lucius Otacilius Pilitus, qui avait été esclave-portier, et comme tel attaché avec une chaîne, ainsi que nous faisons des chiens, à la porte de son maître. Son instinct naturel l'ayant porté vers les lettres, il devint rhéteur assez distingué, fit l'éducation de Pompée, et écrivit une histoire en plusieurs livres des expéditions militaires de son père et des siennes. Suétone mentionne ce fait, qu'il qualifie de fort étrange, en ajoutant, d'après Cornélius Népos, que c'était le premier esclave qui se fût avisé de toucher à l'histoire, matière jusqu'alors exclusivement réservée aux écrivains de noble maison.

La poésie et la philosophie étaient surtout le travail littéraire qui convenait aux esclaves, parce qu'elles n'exigeaient ni voyages, ni études patientes de chroniques, ni haute position dans l'état, et qu'il suffisait d'un petit coin paisible où l'esclave pût rêver, pour que sa pensée s'élevât par degrés aux imaginations qui font le poète, ou aux réflexions qui font le philosophe.

Il faut faire cette remarque générale sur les esclaves qui cultivèrent à Rome la poésie, au moins avant l'ère vulgaire, qu'ils étaient à peu près tous Grecs de naissance ou d'éducation, et qu'ils composèrent à peu près toujours en se servant de la langue grecque. Nous avons déjà vu que du temps d'Auguste, Quintus Cécilius Épirota avait introduit une grande nouveauté, en citant comme des modèles Virgile et les autres poètes contemporains. Aux yeux des hommes lettrés de l'Italie, il n'y avait qu'une langue qui fût savante, complète, et digne de servir à formuler les idées littéraires : c'était le grec; les grammaires dissertaient en grec et citaient des auteurs

grecs; les rhéteurs déclamaient en grec; le latin était considéré comme un idiome national, il est vrai, mais plus digne de servir aux recettes médicinales du vieux Caton ou aux sentences judiciaires du Préteur, qu'aux créations élégantes des poètes.

On peut diviser les poètes latins de la période dont nous parlons en deux catégories, la première comprenant les poètes comédiens, la seconde comprenant les poètes épiques et lyriques.

Les poètes comédiens, comme nous les entendons, c'étaient tous ceux qui composaient des tragédies, des comédies, des farces, et qui les jouaient la plupart du temps; tous ceux qui faisaient des chansons, et qui les chantaient par les rues; tous ceux qui écrivaient des satires, et qui les débitaient sur des tréteaux en public. On peut ajouter à ces diverses variétés de poètes comédiens, les bateleurs, les escamoteurs, les avaleurs d'épées, les diseurs de bonne aventure, les magiciens, enfin cette Babel éternelle et universelle de gens d'esprit, écumant toujours et partout à la surface du peuple, fleuve mystérieux coulant sans bruit et à fleur de terre sur la vase de toute nation, ne sortant d'aucune source connue, grossi par les nuages condensés des sciences occultes, et ayant deux embouchures, la potence et l'hôpital.

Il n'existe peut-être pas une pièce de théâtre littéraire écrite en latin qui n'ait été traduite ou imitée du grec, et qui ne traite un sujet grec. Plaute et Térence n'ont fait à peu près que traduire Ménandre, Aristophane, Diphile, Philémon, Démophile, Épicharme le Sicilien, Eubulus, Apollodore, Posidippe et les autres dramaturges de la Grèce. La vente des esclaves élevés en Sicile, dans les îles Ioniennes ou en Asie mineure, et le voisinage des colonies grecques établies le long de la mer Adriatique, étaient les deux sources où Rome grossière s'abreuva de poésie et de beau langage.

Plaute fut le premier esclave qui fit des comédies en forme : il les traduisit ou les imita des classiques grecs, pendant qu'il tournait une meule de moulin à bras, dans l'un des quatorze établissemens que la corporation des boulangers possédait à Rome. Trois philosophes grecs, Menedème, Asclépiade et Cléanthis avaient tourné la meule comme lui. Plaute vivait durant la première moitié du IIe siècle avant l'ère vulgaire. Peu de temps après lui parut Térence, esclave et affranchi de la noble maison de Térentius Lucanus. Térence suivit l'exemple de Plaute, et traduisit le théâtre classique des Grecs, comme il s'en fait honneur lui-même dans le prologue de l'*Andrienne*. La comédie littéraire des Romains est véritablement représentée par

Plaute et par Térence, quoiqu'on trouve d'autres affranchis qui l'aient essayée, entre autres Caïus Mélissus, esclave grammairien, donné en présent à Auguste par Mécène.

A côté de la comédie classique, de la comédie grecque, *comedia palliata*, il y avait encore à Rome une comédie nationale, *comedia togata*, tirée de sujets italiens. Des quatre genres dont elle se composait, l'un appartenait exclusivement aux usages de la jeune noblesse, qui composait des *attellanes* et les jouait en société, les trois autres étaient le domaine des esclaves.

Il y avait dans l'ancienne Italie des troupes de comédiens ambulans, sous les ordres d'un directeur qui portait le titre de *duc des œuvres théâtrales*, ou même quelquefois le titre d'*empereur du théâtre*. Les acteurs et les actrices étaient toujours des esclaves ou des affranchis, et leur éducation était relative au genre qu'ils exploitaient. Ceux qui jouaient dans les comédies classiques ou dans les tragédies étaient ordinairement des grammairiens très raffinés; car Cicéron rapporte qu'on les sifflait impitoyablement, s'il leur arrivait de se tromper d'une seule syllabe sur la quantité prosodique.

On comprend qu'il y avait naturellement des troupes de toute sorte, selon la fortune du directeur et le goût du public. Tous les directeurs ne possédaient pas des comédiens comme Ofilius Hilarus, Pylade et Bathyle, ou des tragédiens comme Ésope et Roscius; et d'ailleurs il n'y avait que Rome qui pût payer leurs talens. Les villes de second ordre, et Rome elle-même, regorgeaient de bateleurs ou de mimes, qui jouaient en plein vent, sans brodequin et sans masque, et seulement avec quelque bizarre accoutrement, comme dans les farces attellanes.

Les troupes de bateleurs, de mimes, de bouffons, couraient l'Italies. Les pièces qu'ils jouaient étaient quelquefois écrites et apprises par cœur; le plus souvent, elles se réduisaient à des parades burlesques. Suétone mentionne un affranchi grammairien, nommé Lucius Pansa, qui avait écrit des pièces pour des bouffons. En général, les mimes et les bouffons étaient la lie du théâtre. Leurs représentations, qui avaient lieu d'ordinaire sur des tréteaux, étaient un mélange de danses et d'épigrammes, de lazzis obscènes et de sentences morales. Il y avait des villes où les bouffons n'étaient pas admis, Marseille, par exemple. Rome produisit, sous les empereurs, des mimes qui eurent une grande réputation. Voscius cite Publius Labérius, Publius le Syrien, Philistion de Nicée, Eneïus Mattius, Lentulus, Marcus Marcellus et quelques autres. Le goût des empereurs pour le théâtre

n'avait pas peu augmenté le nombre des mimes. Caligula et Néron les traitèrent avec une faveur extraordinaire. Caligula surtout porta son goût pour eux jusqu'à la frénésie : il embrassait quelquefois avec transport, durant les intervalles du spectacle, le pantomime Mnester. Un jour, un chevalier ayant troublé un danseur par quelque bruit, Caligula écrivit un petit billet, le fit remettre sur-le-champ, par le centurion de service, au chevalier, avec ordre de partir, séance tenante, pour Ostie, et, de là, d'aller en Mauritanie remettre le billet au roi Ptolémée. Or, le billet contenait littéralement ceci : « Ne faites ni bien ni mal au messager. » On sait que Caligula fut poignardé par Chœréas pendant qu'il s'extasiait dans la coulisse à regarder de jeunes danseurs asiatiques, de grande renommée, qui essayaient un pas de leur pays.

Au-dessous de la comédie classique, au-dessous de la farce attellane, au-dessous même de la parade des bouffons, il y avait encore un autre genre de poésie dramatique que les esclaves cultivaient : c'était la satire chantée dans les rues, avec accompagnement de musique et de gesticulation. Peut-être faudrait-il suivre la filiation de cette satire dramatisée, venue de la Grèce comme toute la littérature romaine, à partir des silles, que cultivaient Timon Phliasius, contemporain de Ptolémée Philadelphe, et Xénophane de Lesbos, jusqu'à l'interdiction sévère que prononça contre elle la loi des Douze Tables; car la licence des chanteurs ambulans était devenue si extrême, qu'on fut obligé de tempérer leur verve par le bâton. Le modèle de ces poètes-comédiens des rues était Livius Andronicus, contemporain d'Ennius, antérieur à Plaute, et que Suétone appelle un « orateur semi-grec. » Tite-Live raconte que lorsque l'artiste, qui avait été affranchi par Livius Salinator, son maître, fut devenu vieux, il loua un petit garçon qui chantait la strophe, un joueur de flûte qui l'accompagnait, et que lui, cassé et aveugle, il traduisait à la foule, par sa pantomime, le poème que déroulaient parallèlement le chanteur et le musicien.

Enfin, et ceci est la région la plus basse de ce monde d'esclaves artistes, il y avait encore des bandes d'escamoteurs, de joueurs de passe-passe, de diseurs de bonne aventure et de magiciens, qui vivaient comme ils pouvaient de la curiosité des passans. Quelquefois ces escamoteurs avaient assez de renommée pour que les grands seigneurs les fissent appeler sur la fin du repas, afin d'égayer les convives de leurs réparties ou de leurs tours d'adresse; la plupart du temps, ils ballaient et parodiaient sur les places publiques, avalant

des épées lacédémoniennes, à la grande satisfaction des oisifs. Les diseurs de bonne aventure étaient devenus si nombreux à Rome du temps des premiers empereurs, qu'ils y avaient une confrérie; et le lendemain du jour où fut tué Caligula, il y avait des magiciens venus d'Égypte et de Syrie qui devaient donner sur le théâtre une représentation des enfers.

La poésie épique et lyrique appartenait moins en propre aux esclaves que la poésie dramatique. En général, les anciens poètes grecs et latins, qui composèrent des poèmes, des odes et des hymnes, étaient gens de noble maison. Les gnomiques Théognis, Phocylide, Pythagore, Solon, Simonide, appartenaient tous, plus ou moins, à de puissantes familles; il n'y a que Callimaque, bibliothécaire de Ptolémée Philadelphe, et Tyrtée, général athénien, qui eussent commencé par être maîtres d'école, ce qui est le signe d'une fort humble extraction. A Rome, Ennius était d'une grande race, et vivait dans l'intime amitié de Caton l'ancien et de Scipion; Pacuvius, son neveu, n'était pas moins illustre. Catulle et Lucrèce, Tibulle et Properce, Gallus et Ovide, étaient nés de parens considérables; Juvénal et Perse étaient gentilshommes.

Il n'y avait donc à peu près qu'Horace, Virgile et Phèdre qui fussent de poètes devenus esclaves.

Horace, fils d'un affranchi marchand de poisson salé, tient en outre aux poètes esclaves par ses études grecques; Virgile, fils d'un pauvre potier de village, c'est-à-dire né aussi de race esclave, suivit la pente de ceux de sa race, apprit la grammaire, la rhétorique, la médecine, les mathématiques, qui comprenaient alors la physique et l'astronomie, et même la jurisprudence, ce qui était une exception pour les gens de sa condition, et ce qui en fit un des hommes les plus savans de l'antiquité; Phèdre, esclave lui-même, tout plein des poètes gnomiques, de l'étude d'Ésope, des milésiaques introduites déjà dans la littérature latine par Ennius et par Plaute, se trouve sur la dernière limite de la renaissance grecque, et au moment où la langue latine va cesser de faire le pastiche d'Homère et de Platon, pour essayer, avec Sénèque, Lucain, Juvénal, Perse, les deux Pline, Tacite, et une foule d'autres, de ressaisir les traditions du goût romain, interrompues depuis l'arrivée des rhéteurs et des grammairiens grecs en Italie.

Après la grammaire, le théâtre et la poésie, la philosophie était l'étude qu'affectionnaient le plus les esclaves.

Il y a eu des esclaves dans toutes les écoles philosophiques nota-

bles de l'antiquité. Phédon, à qui Platon a dédié son traité de l'ame, était un jeune enfant de grande beauté, exposé en vente chez un marchand d'esclaves qui tenait aussi une maison de prostitution, et il fut acheté par Cébès, disciple de Socrate. Les beaux livres qu'il composa sur la doctrine de Socrate existaient encore du temps d'Aulu-Gelle, qui les mentionne avec honneur. Ménippe, esclave comme Phédon, devint aussi un philosophe illustre. Il s'adonna particulièrement à une nature de composition philosophique, sous forme de satire, qu'il appela *Cynique*, et que Varron imita dans la suite. Ces *Cyniques* paraissent avoir été des satires dans le genre du *Cyclope* d'Euripide; Varron, en imitant leur forme, en fit des écrits moraux et leur donna le nom de *Satires Ménippées*. On ne sait pas à quelle secte philosophique appartenait Ménippe. Il y eut un esclave péripathéticien, du nom de Pompée, et qui était au philosophe Théophraste; Persée, esclave de Zénon le stoïque, partageait la doctrine de son maître, et Mys, esclave d'Épicure, n'eut pas une autre philosophie que lui. Diogène le cynique, quoique né libre, avait été réduit en esclavage, et acheté sur le marché de Corinthe par Xéniade, qui en fit le précepteur de ses enfans.

Épictète, de la secte des stoïciens, a été l'un des esclaves les plus célèbres qui aient cultivé la philosophie. Il était Grec, comme tous les esclaves lettrés, et appartenait à Épaphrodite, affranchi de Néron. Deux vers qu'il avait composés sur lui-même et qu'Aulu-Gelle a conservés, font connaître qu'il était d'un corps difforme. Sous Domitien, un sénatus-consulte ayant chassé les rhéteurs et les philosophes de l'Italie, Épictète, qui était alors affranchi, quitta Rome et se retira à Nicopolis. Épictète est le seul esclave philosophe dont les ouvrages nous soient parvenus; son *Enchiridion*, ou *Manuel*, est un résumé exact de la doctrine morale des stoïciens.

Nous n'avons pas nommé tous les esclaves qui cultivèrent les lettres, les arts ou les sciences parmi les anciens; nous avons seulement eu l'intention de faire voir deux choses, d'abord que l'esclavage n'était point par lui-même un fait social qui abrutît la race qui le subissait, ensuite que les esclaves étaient les vrais maîtres de l'antiquité, puisqu'ils tenaient toutes les écoles, puisqu'ils étaient les précepteurs de tout ce qui s'instruisait, puisqu'ils avaient en définitive le vrai pouvoir, qui est le pouvoir de l'intelligence.

A. Granier de Cassagnac.

LES

FUMÉES DU VIN.

Par un de ces beaux soirs d'été qui attirent dans les promenades publiques tout ce que Paris renferme encore d'habitans du monde élégant en cette saison de voyages et de délassemens champêtres, deux jeunes gens à la mode sortaient ensemble du café de Paris, où ils avaient dîné aussi bien qu'on peut le faire pendant trois heures consécutives, en ne ménageant pas plus la bourse que l'estomac. Leur démarche chancelante, leur teint animé, leurs yeux brillans, leur voix rauque, témoignaient assez que la chère avait été exquise, le vin délicieux et la soif égale à l'appétit. Ils s'étaient cependant arrêtés dans leurs libations de fins gourmets au point imprescriptible où commence l'ivresse; ils avaient emporté de table toute leur raison un moment égarée dans les vignes de la Champagne, et les fumées de cette tisane mousseuse, que dédaigne un véritable buveur, créaient au gré de leur imagination mille fantômes charmans, auxquels il ne manquait que de pouvoir prendre un corps.

C'était le règne de la digestion, qui semblait aiguiser les langues de ces aimables libertins et leur inspirer une foule de saillies où pétillait l'esprit du champagne. Alfred de Mauve, le plus âgé des deux (il approchait de vingt-cinq ans), avait aussi la parole plus haute, le regard plus hardi et le geste plus délibéré. Il mâchait son cure-dent avec autant de majesté qu'un Osage fumant le calumet dans l'assem-

blée des chefs, et il avait l'air de le montrer comme un trophée pour preuve du copieux dîner qu'il s'était mis sur la conscience. Il passait en revue d'un coup d'œil superbe et distrait les femmes assises de chaque côté de l'allée du boulevart, et à peine si quelques-unes, par leur figure et leur toilette, lui paraissaient dignes d'une attention plus sérieuse. Il y avait pourtant, sur ce boulevart où l'on croit respirer le frais sous des arbres poudreux et à deux pas du ruisseau, les plus jolies personnes de la Chaussée-d'Antin; mais Alfred de Mauve critiquait, avec une sévérité qui tenait de l'aveuglement, les robes, les tailles et les visages les mieux faits pour exciter l'admiration d'un connaisseur, et il déclarait, en élevant le ton au diapason de l'impertinence, que ces dames, si distinguées qu'elles fussent de tournure et de manières, étaient des *grisettes endimanchées*. L'accusation prenait du poids dans la bouche d'un homme à bonnes fortunes.

— Des grisettes! l'arrêt est un peu dur! s'écria Fréderic Dallan, qui en rougit comme s'il y fût personnellement intéressé. J'en appelle au moins pour quinze ou vingt qui faisaient l'ornement de nos bals cet hiver.

— Bah! tu te trompes, mon pauvre Frédéric, reprit Alfred de Mauve en lissant sa petite moustache noire; il y a des ressemblances étonnantes. Ainsi, l'autre jour, je me suis presque jeté dans les bras d'une dame qui se promenait aux Champ-Élysées, et que j'avais cru reconnaître pour certaine Provençale que je serais bien ingrat d'avoir oublié après deux ans d'absence...

— Oui, cette Espagnole que tu as rencontrée dans une auberge sur la route de Bayonne?

— En effet, c'était une Espagnole, une Andalouse, une lionne, pour la peindre avec un seul mot; des yeux qui me brûlaient jusqu'à la moelle des os, une bouche dont le sourire eût ressuscité un mort, des cheveux qui lui auraient fait une mantille très décente, une main telle qu'on n'en voit pas en France, un pied comme on n'en voit plus.....

— Oui, je sais tout cela; tu m'as raconté l'aventure dans ses plus minutieux détails; et depuis cette fameuse nuit d'auberge, pas de nouvelles de la dame?

— Si fait; une dague mauresque au manche d'argent ciselé: je te l'ai montrée; un chapelet de bois de rose, enrichi d'or et d'émeraudes : je l'ai donné à une princesse russe; et quantité de cigarettes, que je fume tristement en pensant à ma divine compagne de voyage, que j'irai retrouver quelque jour à...

— A moins que le ciel, protecteur des amans fidèles, ne te l'envoie par la diligence.

— Ne ris pas, Frédéric; je ne serais pas surpris de la rencontrer à l'improviste, car ce n'est pas une de ces femmes casanières qui s'enracinent dans leur ménage et se pétrifient à être épouses vertueuses et tendres mères de famille. Dieu merci! les Espagnoles, les Andalouses surtout, ne descendent pas à ces misères, qui sont bonnes dans les arrière-boutiques de la rue Saint-Denis. Fi donc! tu ignores ce que c'est qu'une Provençale, une Espagnole, veux-je dire, cette adorable créature qui vous aime avec fureur, qui vous décerne un culte, qui vous poignarderait par jalousie, qui se ferait tuer pour vous...

— Comment, diable! as-tu appris ces détails pendant trois ou quatre heures qu'a duré ta bonne fortune?

— N'eût-elle duré que trois minutes, j'aurais eu le temps d'apprécier les qualités incomparables de mon inconnue, qui valait seule quarante Françaises, car en France l'amour n'est que de la crême fouettée; c'est en Espagne, en Andalousie, que les femmes aiment comme il faut. Parbleu! mon cher Frédéric, j'ai envie d'entreprendre un galant pélerinage sur cette terre classique de la volupté. Si tu veux m'accompagner, nous partons dans huit jours, et nous ne trouverons pas une cruelle dans notre chemin à travers ce paradis terrestre des amans.

— Vraiment! Je te croyais plus occupé et plus enchaîné à Paris, dit malignement Frédéric Dallan; pour moi, qui me pique de jouer le rôle d'un sauvage Hippolyte, je demande plus de temps pour me décider à partir. D'ailleurs, tandis que tu serais à courir les rendez-vous en Espagne, si ton Andalouse arrivait exprès pour te revoir...

— Eh bien! elle s'en retournerait, mon ami. Qu'importent deux cents lieues de plus pour une femme qui aime à l'espagnole!... Mais qu'ai-je vu? Ah! Frédéric, c'est elle-même! elle m'a reconnu!

— Ton Andalouse? où donc est-elle? pourquoi ne l'abordes-tu pas? Est-ce cette brune piquante qui baisse les yeux?

— Non, plus loin, de ce côté. Elle m'a fait signe de ne pas l'approcher. Elle est peut-être avec son mari ou son frère. Je t'en prie, Frédéric, regarde-la sans affectation; ne lui laisse pas apercevoir que j'ai été indiscret.

— Je te jure que je ne l'ai pas encore regardée! dit Frédéric, qui fit un signe d'intelligence à une jeune dame d'une rare beauté, placée

dans l'endroit même que désignait Alfred de Mauve avec de vives démonstrations de surprise et de joie.

— Eh quoi! Frédéric, tu n'as pas remarqué le signe qu'elle vient de me faire? reprit Alfred, qui s'attribua de bonne foi le sourire et le regard expressif qu'on avait adressés à son ami.

— Expliquons-nous, répliqua celui-ci, frappé d'un soupçon qui se manifesta au tremblement de sa voix et à la pâleur subite de son visage; ceci a tout l'air d'une mystification... Je ne vois pas la personne que vous me désignez!

— Tu ne vois pas cette femme qui nous suit des yeux en ce moment, grande, à la physionomie éveillée, assez brune de peau, avec des dents de perle? Tiens, près de ce gros homme, en perruque rousse, qui roule dans ses doigts une tabatière d'or.

— Oui, reprit Frédéric agité d'un trouble inexprimable, cette dame qui a une robe de soie verte, une capote blanche, un cachemire à palmes...

— Justement! c'est ma Provençale, je veux dire mon Espagnole, l'héroïne de mon aventure d'auberge, sur la route de Bayonne...

— Adieu, Alfred! interrompit d'une voix sourde Frédéric Dallan, dont les traits s'étaient subitement altérés.

— Où vas-tu? à Tortoni? Nous ne faisons que sortir de table, et d'ailleurs je ne puis m'exposer à perdre une seconde fois mon Andalouse... Attends-moi là en fumant un cigare, et je te rejoins tout à l'heure, dès que j'aurai glissé mon adresse à cette ravissante femme...

— Adieu, je rentre chez moi; je ne me sens pas bien... Es-tu certain que ce soit elle?

— Si j'en suis certain! s'écria fortement Alfred, qui faisait en sorte que les passans l'entendissent; faut-il te répéter l'anecdote? Cette femme est folle de moi, parole d'honneur! Au reste, je tiens beaucoup à ce qu'elle en convienne devant toi. Une Espagnole, une Andalouse, c'est tout dire; une nature exceptionnelle, volcanique!...

— Si vous n'étiez pas si sûr de votre fait, je m'estimerais heureux d'en pouvoir douter! mais les femmes sont incompréhensibles... elles sont capables de tout, quand elles espèrent ne pas être découvertes!.. Je lui pardonne!... Adieu. Ah! quelle souffrance!

Frédéric Dallan était un jeune homme moins bruyant et moins présomptueux que son ami, quoiqu'il fût aussi bien partagé par la nature et par la fortune: il ne se piquait pas d'être le point de mire de tous les regards dans un salon; il n'avait recours ni à des éclats de

voix, ni à des éclats de rire pour se faire remarquer; sa contenance était modeste et simple à l'instar de son caractère; et, comme il n'affichait pas les femmes qui le distinguaient et lui donnaient des preuves irrécusables de leur estime, il n'avait jamais eu la réputation d'homme à bonnes fortunes; mais il ne mettait nullement sa gloire dans la publicité des galanteries qui avaient signalé son entrée dans le monde. Il était passionnément amoureux de la comtesse de Saccède; et le mystère impénétrable dont il entourait son bonheur y ajoutait un charme auquel son ame délicate était fort sensible; son amour devenait ainsi un sanctuaire où ne pénétraient pas les regards profanes.

Une heure après que Frédéric eut quitté Alfred de Mauve, sous prétexte d'une indisposition qui était toute morale, il avait presque retrouvé le repos et la confiance dans un entretien avec la comtesse de Saccède, qu'il interrogea d'abord avec d'amers reproches au sujet de l'aventure d'auberge, faussement mise sur le compte de cette dame, qui n'avait jamais rencontré le narrateur avant ce soir-là. Frédéric doutait encore, par intervalles, de l'impudente effronterie de son ami, et, quoique tranquillisé par les protestations de la comtesse, il cherchait encore des apparences qui servissent du moins à excuser la calomnie d'Alfred de Mauve; car il ne pouvait se persuader que la route de Bayonne, l'auberge, l'Espagnole, et toutes les circonstances romanesques du récit d'Alfred, n'avaient jamais existé que dans un conte qui s'évanouissait devant les sermens de la femme qu'il aimait davantage pour expier d'injustes et ridicules soupçons.

— Je vous crois, mon amie, et vous demande pardon de vous avoir soupçonnée un moment, disait-il en baisant les mains douces et parfumées qu'on ne songeait pas à lui retirer, mais il parlait avec une telle assurance!...

— Les menteurs ne seraient pas dangereux s'ils hésitaient ou rougissaient dans leurs mensonges, reprit la comtesse qui ne gardait aucun ressentiment contre l'inventeur de l'aventure d'auberge. Il y a même des menteurs d'une espèce plus raffinée qui s'abusent les premiers, et finissent pas croire eux-mêmes ce qu'ils veulent faire accroire aux autres.

— Ah! madame, souhaitons que M. de Mauve ne soit pas un menteur de cette espèce; je consens qu'il mente, mais je ne veux pas qu'il tienne pour vraie une illusion qui me causerait alors une jalousie très réelle : c'est pourquoi je n'entends pas le laisser se complaire dans son mensonge, et je veux qu'il se rétracte même...

— Y pensez-vous, Frédéric? Vous ne m'aimez donc pas, que vous allez exposer votre vie pour une pareille bagatelle!

— Cependant, je ne puis permettre ni souffrir que, devant moi et devant le monde, on se vante des bontés que vous auriez eues pour un étranger, dans une auberge, sur la route de Bayonne!

— Je vais, si vous voulez, mander M. de Mauve en particulier et le faire expliquer là-dessus en votre présence.

— Vos souvenirs sont bien présens? répliqua Frédéric qui avait peine à concevoir que tout fût supposé dans l'épisode du voyage de Bayonne; il y a deux ans, vous êtes allée aux eaux des Pyrénées?

— En effet, mon frère m'accompagnait; mais je n'ai pu supporter la route, s'il vous en souvient, et vous êtes venu me rejoindre à Tours où ma mauvaise santé m'avait retenue. Mon frère continua seul le voyage.

— Oui, vous avez raison; ce n'est donc pas vous?... M. de Mauve s'était emparé de l'unique chambre qu'on pût habiter dans cette affreuse auberge. Il tonnait, il pleuvait à flots, il faisait un temps affreux, quand la dame espagnole arriva; sa berline se trouvait rompue, et les chemins étaient impraticables...

— Vous n'êtes pas persuadé, Frédéric, lui dit en riant la comtesse: vous voulez absolument que l'aventure de l'auberge me concerne et que je sois responsable de la conduite de cette Espagnole qui nous donnerait assez mauvaise opinion des mœurs de son pays, si elle n'était pas tout entière dans l'imaginative de M. de Mauve. Je ne m'offense pas de vos doutes obstinés : ils seraient plus vite détruits, si vous étiez moins empressé d'en extirper la racine; l'amour, quoi qu'on dise, ne doit pas se priver de l'usage des yeux et des oreilles; on m'accuse: ce n'est pas à vous, mais à moi de me défendre et de convaincre de fausseté mon accusateur. Ensuite, cher Frédéric, quand il ne restera plus de nuage défavorable dans votre esprit, vous me remercierez d'avoir eu pitié de vos douleurs et d'y avoir porté remède en me justifiant d'une calomnie que je pourrais mépriser et oublier, si elle n'eût pas atteint votre cœur.

— Je n'ai pas besoin d'autre conviction que celle qui résulte de mon amour; je suis honteux de ce qui vous a paru un soupçon; ce n'était que la crainte de vous perdre... Mais j'aurai satisfaction de cette indignité!

— Je vous ordonne, avant tout, de ne pas vous faire mon champion, Frédéric; la seule punition que je veux infliger à mon calomniateur, c'est de le forcer à se rétracter lui-même et à déclarer qu'il a menti.

Le lendemain, Frédéric Dallan, à qui la comtesse de Saccède avait fait part de ses projets en lui indiquant comment il devait les seconder, alla voir Alfred de Mauve : il le trouva occupé à préparer ses malles. Alfred avait tant de hâte d'achever ces dispositions d'un prochain départ, qu'il ne donnait pas à son domestique le temps de ranger les effets dont il avait besoin en voyage, et qu'il entassait pêle-mêle tout ce qui lui tombait sous la main. Il accourut au-devant de Frédéric, en sautant et en chantant comme un insensé.

— Eh bien! Alfred, lui dit Frédéric, qui ne put s'empêcher de céder à l'influence communicative de cette gaieté, as-tu été mordu par quelque tarentule?

— Je pars, mon ami, je vais rejoindre mon Espagnole, répondit Alfred : elle m'a écrit; elle se nomme dona Inez de Tabago; son mari jaloux a pris la mouche, en me voyant hier soir aux boulevarts tourner autour de lui, et cette nuit il a emmené la pauvre victime, qui me supplie de la venir consoler.

— La suite de l'aventure n'est pas moins étrange que le commencement. Voilà un audacieux mari que je te conseille de ne pas ménager! Mais où donc a-t-il emmené sa plaintive moitié? En Chine, peut-être?

— Je l'y suivrais, s'il avait cette barbarie! Heureusement, il ne va pas plus loin que Bayonne.

— Bien, tu auras sans doute une bonne occasion de renouveler l'aventure de l'auberge.

— Oh! je ne m'en tiendrai pas là, je t'assure, et je ne reviendrai pas seul à Paris.

— Adieu, heureux coquin : tu as été créé pour les aventures et les bonnes fortunes. Je désire que ton voyage ait tous les agrémens imaginables : présente mes hommages à dona Inez de Tabago, qui ressemble de nom à la célèbre Dulcinée du Toboso et qui doit être infiniment plus belle.

Alfred de Mauve était trop joyeux de la lettre qu'il avait reçue pour se blesser aisément d'une épigramme qui provenait d'un sentiment d'envie bien naturel, pensait-il en répétant les termes mêmes de la bienheureuse lettre. Enfin, il monta en chaise de poste et partit plus fier cent fois que s'il était allé droit en paradis. Mais, au bout de quinze jours, il revint fort soucieux et ne s'expliqua pas sur le succès qu'avait eu son voyage : il dit seulement à Frédéric Dallan que les maris étaient les animaux les plus importuns de la création.

Peu de jours après, Frédéric se rendit chez Alfred, qui était tout préoccupé et tout irrité, marchant à grand pas dans son appartement,

murmurant des menaces entre ses dents, rassemblant ses armes de combat, nettoyant ses pistolets et brandissant ses épées : Alfred ne prit pas garde d'abord à l'arrivée de son ami et continua ce manége bizarre, qui n'annonçait pas des intentions pacifiques.

— C'est toi, Frédéric! dit-il en s'apercevant qu'il n'était plus seul; tu viens à propos pour me servir de témoin.

— De témoin? s'écria Dallan qui feignit d'être aussi chagrin qu'étonné de cette demande : aurais-tu un duel?

— Oui, mon cher, un duel à mort, avec un individu que je ne connais pas, le marquis de Las Maurisbas, le plus terrible duelliste de la Péninsule; il est tellement adroit au pistolet, qu'il coupe un cheveu à trente pas.

— Tu m'effraies, mon cher Alfred; c'est se laisser assassiner que d'accepter une affaire d'honneur avec ce saint George espagnol.

— Il n'est pas moins fort sur l'escrime, m'écrit-on; il fait sauter l'épée de son adversaire à la première botte.

— Je ne souffrirai pas que tu ailles à la boucherie, mon cher, et ce duel n'aura pas lieu, je te le promets bien.

— Bah! il ne faut jamais désespérer du hasard, et saint George a été tué par un maladroit. Ce marquis de Las Maurisbas a beau dire que la balle qui le tuera n'est pas encore fondue, je lui en garde une qui lui fera changer d'avis.

— Vraiment! le sujet de votre querelle est donc bien grave? Ne sera-t-il pas possible d'arranger l'affaire?

— Non, mon ami, le marquis a insulté dona Inez de Tabago, et elle me charge de la venger les armes à la main.

— C'est le rôle d'un chevalier français, et je te reconnais bien à ce dévouement pour le service des dames. Mais tu ne m'avais pas dit que dona Inez fût de retour à Paris? Je gage que tu l'as ramenée de Bayonne en cachette, et que tu la tiens renfermée dans quelque chambre garnie? Ah! tu as des secrets pour moi, Alfred! Naguère tu me disais toutes tes aventures les plus extraordinaires, celle de l'auberge sur la route de Bayonne, par exemple...

— Frédéric, je ne puis t'en dire davantage, répliqua M. de Mauve qui, embarrassé de ces questions insidieuses, se retrancha dans un silence qu'il affectait de rendre discret et mystérieux : l'honneur me prescrit de me taire.

— Oui, tu voudrais me faire croire que ta séduisante Espagnole est retirée en Espagne avec son tyran de mari...

— Je t'avouerai en confidence qu'elle est ici, puisqu'elle m'a écrit

hier soir, puisque je me bats ce matin avec l'insolent qui l'a offensée: si j'obtiens l'avantage dans ce duel où j'ai sa cause à défendre, je ne doute pas que je la verrai, et tu comprends que je serai au comble de mes vœux. Ne m'interroge plus, et souviens-toi que l'amour d'une Espagnole est autrement trempé que celui d'une Française.

Frédéric Dallan et Alfred de Mauve allèrent tous deux au rendez-vous indiqué et n'y trouvèrent personne : ils attendirent trois heures à la même place, et ne la quittèrent qu'après s'être bien convaincus que le marquis de Las Maurisbas ne paraîtrait pas ce jour-là. Alfred, qui s'était fait une indignation toute prête à soutenir rudement l'honneur de dona Inez, comme si l'offense lui fût devenue personnelle, ne renonça pas sans regret à cette occasion d'acquérir des droits à la reconnaissance de l'inconnue; il ne supposa point que le marquis avait reculé devant les chances de ce duel, mais il conclut de l'absence de son adversaire, que la belle Espagnole s'était peut-être vengée de sa propre main, à la manière de son pays, où les femmes ont des poignards attachés à la jarretière. Frédéric eut l'air d'approuver cette comique conjecture.

La semaine suivante, pendant que les deux amis déjeunaient ensemble, Alfred de Mauve fort triste de ne plus entendre parler de son Espagnole, une lettre à son adresse lui fut remise; il tressaillit d'espérance en reconnaissant l'écriture et le cachet; la lettre était conçue en ces termes :

« A la suite de notre aventure de l'auberge, j'ai fait un vœu en expiation des faiblesses que vous savez; je me suis engagée solennellement à donner vingt mille francs à l'hospice des Enfans-Trouvées : comme vous avez partagé le péché, j'ai compté que vous partagerez la pénitence. « DONA INEZ. »

Alfred de Mauve, que la lecture de cette lettre, faite à haute voix par Frédéric, avait atterré, la saisit avec rage, la froissa et la déchira, en frappant du pied et en serrant les poings.

— Vous êtes taxé à dix mille francs, Alfred, dit Frédéric avec son flegme habituel : ce n'est pas cher pour une aventure qu'on paierait au poids de l'or!

— Quelle aventure? demanda brusquement Alfred qui fixa un regard menaçant sur son ami.

— Eh! l'aventure de l'auberge sur la route de Bayonne, la Provençale, l'Espagnole, l'Andalouse...

— Au diable toutes ces sornettes! il n'y a jamais eu d'Espagnole, ni d'auberge, ni d'aventure; c'est un conte que je t'ai fait pour égayer

le repas; mais ce qui n'est pas un conte, c'est que quelqu'un s'est moqué de moi.

— Quoi! cette divine Andalouse pour qui tu projetais de faire le voyage d'Espagne...

— Elle n'a jamais existé, te dis-je, et cette dona Inez de Tabago n'existe pas davantage, non plus que le marquis de Las Maurisbas; mais le cartel qu'on m'avait envoyé au nom de ce prétendu personnage ne sera pas une mystification, Frédéric, et j'espère que vous remplacerez le marquis, dont la force à l'épée et au pistolet fait tant de merveilles; car c'est vous qui avez dirigé le complot, très plaisant d'ailleurs, dont je suis victime. Parbleu! vous me rendrez compte de mon voyage de Bayonne!

— On ne peut vous refuser votre revanche, Alfred, mais je vous laisse juge de ce qu'on aurait à vous reprocher. Je ne suis par l'auteur des tours bien innocens qu'on vous a joués, et je vous offre de vous le faire connaître.

— Soit, vous me servirez de témoin comme pour le duel du marquis de Las Marisbas; mais ce duel aura un autre résultat, je vous jure.

— Je vous mènerai ce soir dans une maison où vous rencontrerez votre mystificateur face à face.

Le soir venu, Frédéric vint chercher Alfred pour le conduire chez la personne qui l'avait offensé; ils ne se parlèrent pas pendant le trajet, et Frédéric eut peine à retenir le rire errant sur ses lèvres. Ils arrivèrent ensemble chez la comtesse de Saccède, qui les attendait; ils furent introduits dans le salon faiblement éclairé; Alfred de Mauve craignit une nouvelle mystification en voyant une femme, au lieu de l'adversaire qu'il croyait trouver : il ne la reconnut pas en la saluant.

— Madame la comtesse, dit Frédéric, je vous présente un de mes meilleurs amis, M. Alfred de Mauve, qui est très impatient de faire votre connaissance...

— Il me semble que j'ai déjà eu le plaisir de voir monsieur, répondit la comtesse avec affabilité; c'était sur la route de Bayonne... non, un soir de cet été, sur le boulevart, vis-à-vis Tortoni.

PAUL L. JACOB, Bibliophile.

HISTORIENS MODERNES.

M. MICHELET.

La France a eu, à diverses époques, des chroniqueurs admirables, comme Grégoire de Tours, Joinville, Froissard, Comines; plusieurs philosophes ou romanciers historiques d'un rare mérite, tels que Voltaire, Raynal, Vertot; enfin quelques compilateurs laborieux, au nombre desquels on peut citer De Thou, Dupuis, Rollin, Anquetil. Mais, parmi tous ces écrivains, on chercherait inutilement un véritable historien, non que plusieurs n'aient réuni sans doute les qualités nécessaires, mais parce que tous ont vécu à des époques et dans des conditions peu favorables.

L'histoire ne demande pas seulement la liberté de l'examen et de la parole, elle veut aussi un certain désintéressement lucide qu'il est difficile d'avoir aux siècles d'admiration ou de révolte. Remarquez bien que nous ne parlons pas d'*impartialité* (vertu des anges, impossible à ceux qui prennent *leur part* de la vie terrestre); nous parlons seulement de cette intelligence consciencieuse qui porte à étudier le fait sous toutes ses faces, bien qu'on en préfère une, et qui nous conduit à chercher la vérité, non sans inclination première, mais sans aveuglement. Or, une pareille clairvoyance n'est possible qu'aux momens d'indépendance et de trève. Pour être juste, il faut d'abord que l'historien soit libre; pour bien voir, il faut qu'il soit à l'écart de la mêlée; c'est alors seulement qu'il peut éviter la satire ou l'apologie.

Quoique notre époque soit laborieuse encore, elle offre, à beaucoup d'égards, les meilleures conditions pour écrire l'histoire. Sorties victorieuses de leur lutte de dix-huit siècles, les grandes vérités sociales sont désormais à l'abri de toute trahison, et les partis reprennent haleine. Peu importe que cette halte soit de l'attente plus que du repos; repos ou attente, c'est du calme pour la réflexion, de la liberté pour la pensée. L'historien n'a point à quitter ses livres afin de défendre sur la brèche la cause de l'avenir; les tribuns sont à leur poste et suffisent pour l'heure. Il peut donc s'occuper à étudier le passé; il le comprendra d'autant mieux que, sachant le présent, il jugera l'arbre par ses fruits. — Et ne craignez point que ses instincts modernes troublent son équité; il pourra haïr ce qui n'est plus, mais il n'y a que la haine contre les personnes qui rapetisse l'ame; la haine contre les choses, au contraire, l'anime, l'agrandit. Craignez plutôt de sa part quelque généreuse indulgence pour le passé, car il y a, dans celui-ci, le charme des ruines; les idées vaincues ont toujours, pour certains esprits, un mérite auquel ils résistent mal; elles sont vaincues!

Du reste, l'à-propos de notre époque pour écrire l'histoire n'a point tenu seulement au calme des vingts dernières années, mais encore plus peut-être au rapide mouvement politique imprimé à toutes les intelligences. L'étude de nos origines en est devenue plus intéressante; on a cherché avec plus de soin d'où l'on était parti, et quelle route on avait suivie pour arriver où l'on se trouvait. Laissant de côté les livres écrits sous des inspirations arriérées, on a voulu remonter aux sources et tout vérifier. Il en est résulté une nouvelle école historique fort variée dans ses expressions, mais aussi remarquable par la forme que par la science, et la seule, nous le croyons, qui ait donné à la France, jusqu'à ce moment, des historiens dignes de ce nom.

Cette école n'eut d'abord d'autre prétention que de substituer à la diffusion endormeuse des anciens compilateurs une narration plus remuante et plus colorée. Elle admit en conséquence les anecdotes, trop long-temps négligées, multiplia les descriptions, les détails de mœurs, les épisodes, et tâcha de répandre sur le tout un peu de cette fumée du temps pour laquelle on venait de trouver un mot : *couleur locale*. Malheureusement les novateurs ne s'aperçurent pas qu'à force de vouloir *montrer* un siècle et le faire marcher sous les yeux du lecteur, ils ne reproduisaient que ses dehors. Leurs héros avaient beau porter le costume du temps et parler de loin en loin la

langue moyen-âge, le faux air perçait toujours, et l'ame du personnage manquait à l'acteur. La pente sur laquelle les nouveaux historiens se trouvaient était d'ailleurs dangereuse. Préoccupés sans cesse du fait et des apparences, il était difficile qu'ils ne tombassent point dans la chronique. M. de Barante adopta même hardiment comme un système ce qui n'était que le vice d'un genre, et écrivit en tête de ses *Ducs de Bourgogne* le fameux paradoxe : *Scribitur ad narrandum, non ad probandum.* C'était tout simplement changer les rôles et passer à l'historien la plume du romancier.

La réaction contre Anquetil et ses pareils était trop violente, elle ne put tenir. Cependant plusieurs des essais qui avaient été tentés restèrent et resteront, parce qu'au-dessus des genres il y a l'art qui rend les œuvres durables. De ce nombre fut le livre même de M. de Barante, qui avait eu le bonheur de n'écrire qu'une histoire épisodique, c'est-à-dire celle de toutes qui pouvait le mieux s'accommoder de la forme chroniquaire; mais l'histoire pittoresque n'en fut pas moins jugée à jamais.

En même temps que cette tentative s'accomplissait, M. Guizot et ses adhérens en essayaient une tout opposée en publiant l'anatomie comparée de l'histoire. Soutenu par une érudition trop peu générale peut-être, mais bien digérée, souverain maître d'ailleurs de tout ce qu'il savait, et en possession complète de lui-même, M. Guizot était plus propre qu'aucun autre à cette analyse logique, claire et serrée. Calculateur infatigable, il posa des équations historiques de tous les degrés, les discuta et les résolut avec une sobriété élégante. La concentration des faits donna à son travail un air de puissance, en même temps que la formule algébrique de son style imitait la profondeur. Il y avait d'ailleurs dans l'ensemble de son œuvre beaucoup de valeur réelle; seulement elle ne vivait pas. Tout à l'heure nous n'avions que des armures et des habits, voilà que maintenant on ne nous donnait qu'un squelette! Où donc étaient le sang et la chair? Ne pouvait-on espérer quelque chose qui bougeât, qui sentît, une histoire qui eût à la fois un corps et une ame?

M. Augustin Thierry se chargea de répondre à cette question. Sa première publication ne fut pas seulement un beau livre, ce fut la solution du problème que l'on cherchait, ce fut l'histoire même. Mais nous n'avons point à parler ici de la *Conquête des Normands* ni des *Lettres sur l'Histoire de France;* si nous avons prononcé le nom de M. Thierry, c'est seulement par forme de transition, et pour arriver à M. Michelet.

Tous deux nous semblent, en effet, se rapprocher par beaucoup de points, et si les comparaisons mythologiques étaient encore à la mode, nous dirions que leurs deux muses sont comme les sœurs dont parle Ovide, qui se ressemblaient sans être pareilles.

. . . Qualis decet esse sororum.

M. Thierry, il est vrai, dès son début, avait donné toute la mesure de son talent; mais les progrès de M. Michelet depuis sa première publication ont été constans. Non-seulement sa science a grandi, son style s'est assoupli et simplifié, mais ses appréciations sont devenues moins aventureusement poétiques. — Puisque nous avons prononcé ce dernier mot, expliquons-le tout de suite; car ce n'est point la première fois que M. Michelet a été *injurié du nom de poète.*

Si la forme doit être distinguée du fond, c'est surtout dans une histoire. Esclave pour le fond des documens reconnus exacts, l'historien recouvre toute sa liberté lorsqu'il s'agit seulement de l'expression. Que sa parole soit calme ou flamboyante, sa phrase opulente ou heurtée, vous n'avez point à lui en demander compte, si ce n'est au nom du bon goût et de l'art. Il y a en lui deux hommes, l'appréciateur et l'écrivain. Le premier doit être de sang-froid, mais rien ne défend au second de s'animer jusqu'à l'enthousiasme. Les Grecs et les Latins nous fournissent mille exemples de cette alliance de sagacité judicieuse et de vive poésie; or, c'est là ce que M. Michelet a tenté le plus souvent. Nul doute que ses recherches ne se fassent avec recueillement; seulement, à mesure qu'elles se multiplient, son intérêt s'éveille, son imagination s'échauffe; en face de ces richesses inexplorées la fièvre le prend, il écrit, et son style reproduit, comme à son insu, tous les tressaillemens de son émotion. Mais observez que l'exaltation n'est venue qu'après l'étude et à propos d'elle; le fait a été laborieusement trouvé avant d'inspirer à l'expression sa poésie.

C'est donc pour n'avoir pas séparé avec soin l'apparence de la substance même que l'on a accusé M. Michelet de ne pas être un historien assez positif. Cependant cette erreur a aussi son grain de justice comme presque toutes les erreurs : sans admettre dans sa généralité le reproche adressé à l'auteur de l'*Introduction à l'Histoire universelle*, il faut reconnaître que, parfois, l'élan du style l'emporte sans qu'il s'en aperçoive. Amoureux de l'image étincelante, du mot coloré, du symbole enfin, l'historien s'oublie dans une courte fantaisie littéraire, et reste moins près de la réalité qu'on ne

le voudrait. Nous citerons spécialement, comme exemple de ces échappées poétiques, son chapitre sur l'architecture gothique.

Hâtons-nous d'ajouter pourtant que M. Michelet se corrige chaque jour de ces faiblesses séduisantes; soit que les avertissemens l'aient éclairé, soit que l'atmosphère historique dans laquelle il entrait ne lui permît plus les mêmes écarts, son troisième volume de l'*Histoire de France* nous a paru irréprochable de ce côté. Il ne s'y est jamais écarté du fait, il n'a point quitté une seule fois la terre, et, comme Antée, il semble avoir puisé de nouvelles forces en la touchant. Ce volume n'est point seulement plus riche en découvertes que les précédens, c'est en quelque sorte l'auteur dans sa plénitude. Là se trouvent toutes les hautes qualités de son talent, avec très peu de ses défauts; le juger dans ce livre, c'est donc l'apprécier dans ce qu'il a fait de plus complet, c'est le mesurer à sa taille d'aujourd'hui.

La dernière publication de M. Michelet comprend les évènemens accomplis de 1270 à 1380. C'est la peinture de cette époque bâtarde, placée comme en suspens entre le moyen-âge et la renaissance. Il était difficile de dessiner la physionmie d'un pareil siècle et de découvrir sa tendance. Les évènemens complexes, opposés en apparence, s'y succèdent si rapidement, en si grand nombre, que l'historien y cherche vainement un temps de repos pour se reconnaître. M. Michelet a heureusement trouvé un fil conducteur dans ce labyrinthe. Le premier, il a nettement séparé le XIVe siècle du moyen-âge, en apportant des faits nouveaux à l'appui de son opinion. Il a montré le légiste remplaçant le prêtre et le seigneur, le droit romain se substituant au droit canon, et, au milieu de cet abaissement de toutes les anciennes puissances, *Jacques Bonhomme*, le peuple, commençant à lever sa tête de géant et à regarder autour de lui.

C'est dans Villani et dans des documens inédits que l'auteur a surtout cherché les élémens de ses convictions. Il a su se défendre de l'influence de Froissard, aveuglément suivi par presque tous nos historiens, et qui n'avait vu lui-même que l'écorce encore blasonnée de son temps, sans remarquer qu'en dessous le chêne féodal tombait en pourriture. Il nous a fait voir enfin le XIVe siècle tel qu'il fut, c'est-à-dire fiscal, faux-monnayeur, prosaïque, mais plébéien déjà. En effet, les traditions chevaleresques allaient se perdre, et l'on touchait au jour où, voyant armer chevaliers les deux fils du duc d'Anjou, la cour entière de Charles VI devait demander ce que ces rites signifiaient.

Trois grands faits dominent le XIVe siècle : les démêlés de Philippe-le-Bel avec Boniface, la destruction des templiers, la terrible guerre contre les Anglais. Mais ces trois faits tendent de près ou de loin à l'émancipation du peuple; tous trois s'accomplissent sous l'inspiration et avec l'aide de manans devenus ministres. Le pouvoir royal, las de l'église et de la féodalité, s'appuie sur le tiers-état pour les abattre, et les parlemens s'organisent en rejetant les prêtres; les juifs et les hérétiques sont protégés contre l'inquisition; le roi exige un droit plus considérable sur les dons faits aux couvens ou aux églises, et facilite aux roturiers l'acquisition des biens féodaux. Bientôt la querelle avec le pape s'animant, Philippe-le-Bel assemble les trois ordres des états-généraux, et commence ainsi l'ère nationale de la France. On sait quel fut le résultat de la lutte du saint-siége contre le roi; le saint-siége fut vaincu, et avec lui l'église.

La destruction du temple porta bientôt à la féodalité un coup non moins sensible. Les templiers tenaient à toutes les familles nobles; ils possédaient dix mille manoirs dans la chrétienté, des places fortes partout, et n'étaient pas moins de vingt mille chevaliers, les plus aguerris du temps. Il suffit pourtant de la volonté du roi et de l'astuce de deux procureurs pour les écraser. M. Michelet a traité fort au long, et avec beaucoup de lumières nouvelles, cette grande catastrophe. Il résulte clairement de ses recherches que plusieurs des crimes imputés à l'ordre existèrent, non dans l'institution sans doute, mais partiellement, dans telle maison ou telle province. Quant au plus grand de tous, le reniement, l'auteur prouve, par les dépositions des templiers anglais, qu'il était symbolique. C'était une imitation du reniement de saint Pierre, un rite commun à toutes les initiations dans lesquelles le récipiendaire est présenté d'abord comme un misérable, afin que tout l'honneur de sa régénération morale retourne à l'association qui l'adopte. « Que cette cérémonie ait été quelquefois accomplie avec une légèreté coupable ou avec une dérision impie, c'était le crime de quelques-uns et non la règle de l'ordre. » Il se peut aussi que le reniement, symbolique d'abord, soit devenu plus tard réel pour beaucoup de templiers; leur long séjour parmi les infidèles avait pu altérer leur foi, et ils passaient pour adonnés aux superstitions orientales.

L'anéantissement du temple prouva que la noblesse avait perdu toute cohésion, et jusqu'au sentiment de sa conservation personnelle. La société marchait toujours, et, en 1314, le roi, affranchissant des serfs du Valois, disait déjà dans son ordonnance : *Attendu que toute*

créature humaine, qui est formée à l'image de Notre Seigneur, doit généralement être franche par droit naturel, etc.

Ces progrès ne s'accomplissaient point cependant sans résistance et sans retour. La royauté, qui ne relevait le peuple que pour affaiblir la noblesse, revenait à celle-ci aussitôt qu'elle en avait besoin; mais les germes d'indépendance ne sont jamais semés vainement; la bourgeoisie, qui commençait à sentir sa force, allait élire son roi Marcel et proposer les fameuses remontrances de 1357, si dures pour la noblesse et la magistrature, et dans lesquelles les trois ordres se présentent déjà sur un pied d'égalité.

La guerre contre l'Angleterre devait elle-même aider à ce mouvement démocratique de la France. Le bourgeois avait constaté son existence les armes à la main; le paysan, trahi et rançonné par les gentilshommes, allait saisir à son tour la fourche, la hache et le bâton, pour se venger d'abord, puis pour se défendre. L'ordonnance de 1357 avait été le premier acte politique de la France, *la Jacquerie* fut le premier élan du peuple; le manant se faisait soldat.

Les défaites de Crécy et de Poitiers eurent l'immense résultat de détruire la cavalerie, uniquement composée de nobles, et d'appeler à la défense du pays les piétons, c'est-à-dire le peuple. Jusqu'alors celui-ci avait laissé aux chevaliers le soin de repousser l'ennemi, et c'était un privilége dont ils avaient noblement usé pendant plusieurs siècles; mais quand *le bonhomme* vit que son protecteur lâchait pied et le laissait à la merci de l'étranger, il ferma les poings et songea à se protéger lui-même. Cet appel prochain de tous à la communion sanglante des batailles était peut-être la plus désirable conquête; le sentiment de la nationalité en naquit. La France ne fut plus une partie de la chrétienté; ce fut la France! Un roi pouvait donner La Rochelle à l'Angleterre dans un traité, mais La Rochelle protestait en disant : *Nous nous soumettrons aux Anglais des lèvres; de cœur, jamais!* L'expression un *bon Français*, comme l'observe M. Michelet, date du XIVe siècle.

Du reste tout, dans cette époque, semblait destiné à montrer quelles étaient les nouvelles destinées de la France. Après avoir été près de périr par l'imprudence guerrière des nobles, le royaume se releva sous le règne anti-chevaleresque d'un roi incapable de manier la lance, et dont tout le mérite consista à refuser perpétuellement le combat. « Si Charles V, dit M. Michelet, ne put faire beaucoup lui-même, il laissa du moins à la France le type du roi moderne, qu'elle ne connaissait pas. Il enseigna aux étourdis de Crécy et de Poitiers

ce que c'était que réflexion, patience, persévérance. L'éducation devait être longue; il y fallut bien des leçons : mais au moins le but était marqué. La France devait s'y acheminer, lentement il est vrai, par Louis XI et par Henri IV, par Richelieu et par Colbert. »

Jusqu'à présent, les guerres du XIVe siècle avaient été regardées comme purement politiques; M. Michelet est le premier qui y ait vu un côté commercial, et qui « ait cherché le secret des batailles de Crécy et de Poitiers au comptoir des marchands de Londres, de Bordeaux ou de Bruges? » Cette découverte importante explique beaucoup de choses. Ainsi, la révolte des Flamands n'est plus uniquement l'insurrection d'un peuple qui veut rester maître de lui-même; c'est plutôt une guerre de fabricans qui se refusent à rompre avec l'Angleterre, d'où ils tirent leurs laines, déclarant que, sans l'Angleterre, *ils ne peuvent vivre, pour ce que toute Flandre est fondée sur drapperie, et que sans laine on ne peut drapper*. Le siége de Calais n'est point seulement un fait guerrier, mais une expédition commerciale, comme le dit expressément Villani. Édouard n'était là, en quelque sorte, que l'envoyé des marchands anglais ruinés par les corsaires calaisiens, et qui voulaient à toute force se rendre maîtres du détroit. Les villes maritimes lui fournirent l'argent et les vaisseaux nécessaires pour cette attaque, tellement que la seule Yarmouth donna quarante-trois navires. Si Édouard montra donc tant d'acharnement contre les habitans de Calais, c'est qu'il avait promis d'écraser dans leur nid ces oiseaux de proie qui désolaient depuis si longtemps le commerce britannique.

Ce point de vue nouveau a été habilement présenté par M. Michelet, qui en a fait ressortir toute l'importance, sans le rendre exclusif : car c'est là le caractère le plus remarquable et le plus inattendu de ce troisième volume; rien n'y est absolu. L'auteur ne se laisse jamais emporter à une synthèse trop rigoureuse; il ne hasarde de généralités qu'accompagnées de leurs exceptions. On s'aperçoit qu'il a peur de toute prévention, qu'il s'observe et a le ferme propos de ne point pécher. Sa raison cotoie la poésie avec un effroi salutaire; dès qu'il sent le vent de l'abîme, il s'écarte ou s'arrête.

Il résulte de cette ardeur retenue une sorte de vie intérieure qui coule dans ce livre comme le sang dans les veines, et l'anime sans se montrer. On distingue dans le récit je ne sais quel bouillonnement qui dénonce la sève; il n'y a effervescence nulle part, mais partout abondance ménagée, force qui se respecte et se domine.

On peut donc le dire hautement, parce que c'est la vérité, cette

histoire du XIVe siècle par M. Michelet n'est point seulement la plus vivante et la plus complète de toutes celles qui nous ont été données jusqu'à ce jour, mais c'est aussi la plus savante et la plus positive. Nous appuyons sur cet éloge, parce que le mérite que nous signalons est nouveau chez l'auteur, moins nouveau pourtant que l'éloge!

Quant à la forme, elle est tout ce qu'elle doit être, pure, saine, remuante. Quoique les mouvemens passionnés y soient plus ménagés qu'autrefois, ils reparaissent de loin en loin, mais toujours à propos et à leur place. Nous n'en donnerons qu'un exemple; mais nous le donnerons, puisqu'il s'agit de forme, car nous ne savons point encore de meilleur moyen de faire connaître un style que d'en donner échantillon. Il s'agit d'un combat de paysans, en 1359, dans lequel l'un d'eux (le grand Ferré) tue quarante Anglais, puis meurt pour avoir bu lorsqu'il était encore tout couvert de la sueur de la bataille. « Il est difficile, dit M. Michelet, de ne pas être touché de ce naïf récit. Ces paysans qui ne se mettent en défense qu'en demandant permission; cet homme fort et humble, ce bon géant, qui obéit volontiers, comme le saint Christophe de la légende; tout cela présente une belle figure du peuple. Ce peuple est visiblement simple et brute encore, impétueux, aveugle, demi-homme et demi-taureau.... Il ne sait ni garder ses portes, ni se garder lui-même de ses appétits. Quand il a battu l'ennemi, comme le blé en grange, quand il l'a suffisamment charpenté de sa hache, et qu'il a pris chaud à la besogne, le bon travailleur, il boit froid et se couche pour mourir. Patience! sous la rude éducation des guerres, sous la verge de l'Anglais, la brute va se faire homme. Serrée de plus près tout à l'heure et comme tenaillée, elle échappera, cessant d'être elle-même et se transfigurant; Jacques deviendra Jeanne, Jeanne la vierge, la Pucelle. Le mot vulgaire *un bon Français* date de l'époque des Jacques et des Marcel. La Pucelle ne tardera pas à dire : *Le cœur me saigne quand je vois le sang d'un Français*. Un tel mot suffirait pour marquer dans l'histoire le vrai commencement de la France. Depuis lors nous avons une patrie. Ce sont des Français que ces paysans; n'en rougissez pas, c'est déjà le peuple français, c'est vous, ô France! Que l'histoire vous les montre beaux ou laids, sous la capuce de Marcel, sous les jaquettes des Jacques, vous ne devez pas les méconnaître. Pour nous, parmi tous les combats des nobles, à travers les beaux coups de lance où s'amuse l'insouciant Froissard, nous chercherons ce pauvre peuple. Nous l'irons prendre dans cette grande mêlée, sous l'éperon des gentilshommes, sous le ventre des chevaux. Souillé, défiguré, nous l'amènerons tel

quel au jour de la justice et de l'histoire, afin que nous puissions lui dire : — Vous êtes mon père et vous êtes ma mère. Vous m'avez conçu dans les larmes. Vous avez sué la sueur et le sang pour me faire une France. Bénis soyez-vous dans votre tombeau. Dieu me garde de vous renier jamais. »

Que d'autres, s'ils le veulent, se plaignent de pareils élans et y trouvent un prétexte pour refuser à M. Michelet le titre d'historien; quant à nous, d'aussi nobles paroles ne nous trouveront point indifférent, et nous dirons à notre tour, à celui qui les a écrites : — Dieu nous garde de vous renier jamais! — Non, l'historien n'est point seulement la trompette sonore du passé; il ne doit pas être une sorte de statue de Memnon recevant toujours la voix du dehors; l'historien, avant tout, est un homme qui aime et qui hait, qui s'indigne et qui s'attendrit : je ne cherche pas en lui un juge sans cœur décidant d'après la loi, mais un juré qui parle devant Dieu et devant les hommes au nom de sa conscience.

Jusqu'à présent, nous n'avons eu que du bien à dire du livre de M. Michelet, nous pourrions ajouter quelques critiques de détail sur le style, car Cerbère a droit à son gâteau, et ce serait pour nous une heureuse occasion de développer nos connaissances dans la syntaxe. Ainsi nous pourrions dire que la lecture des vieux livres a habitué l'auteur à des manières de dire surannées ou peu correctes; qu'il écrit par exemple, en parlant des tortures infligées aux paysans, *qu'on n'y plaignait ni le fer, ni le feu*, et ailleurs que *le juif écoulait de France*, pour écoulait son argent de France; que *tout le midi était en proie*, sans dire à quel fléau; que Charles V *avait beaucoup enduré* en négligeant encore de donner un régime au verbe; mais cette dissection de maître d'école, à propos d'un livre d'histoire, nous ferait honte, et nous ne nous sentirions point le courage de la prolonger.

Nous ne savons si dans cette courte esquisse nous avons réussi à rendre clairement notre pensée, encore moins si nous avons apprécié dignement l'historien que nous voulions juger; mais ce que nous pouvons affirmer du moins, c'est que notre jugement a été le résultat d'un examen sincère; et il est permis de se rendre à soi-même ce bon témoignage, lorsqu'on voit avec quelle légèreté la critique s'exerce de nos jours. — Écrivez un livre, fruit de longues recherches, et sur lequel vos cheveux auront grisonné; revenez vingt fois à votre œuvre, jetez-y toutes les richesses de votre ame, dotez-la comme un enfant unique que l'on marie; puis, quand vous la verrez

parée, belle, achevée, ouvrez-lui la porte du monde avec une anxiété pleine d'espérance... Vous croyez que l'admiration va s'éveiller à son aspect, que les éloges vont retentir sur son passage?... Folle illusion! Votre livre tombera aux mains de quelque jeune homme ennuyé, qui le jugera froidement, à la course, et comme il ferait d'un roman frivole. Ce qui aura excité votre enthousiasme excitera son dédain, ce que vous aurez laborieusement découvert, il le niera. En une heure, et sans réflexion, il vous refera votre livre, vous disant comment il aurait pu devenir un chef-d'œuvre. Et vous serez forcé de l'entendre sans lui répondre!... Il pourra flétrir vos sentimens les plus intimes, railler vos croyances les plus aimées; il effeuillera à plaisir votre couronne, et il faudra que vous le laissiez faire; il faudra que vous supportiez ses ignorances ou ses erreurs sans pouvoir même lui dire : « Tu mens! » — Ah! c'est là un dur apprentissage, et bien peu s'habituent à une telle condition. — Triste condition, en effet, que celle qui vous oblige à abandonner ainsi vos études, votre intelligence et vos sympathies aux sarcasmes de jugeurs sans droit.

EMILE SOUVESTRE.

DES TRAVAUX

DE

LA CHAMBRE DES COMMUNES

SUR LES CHEMINS DE FER,

Pendant la session de 1836.

Les prodigieux développemens que l'industrie des chemins de fer a pris depuis quelques années en Angleterre, n'y ont nullement ralenti l'ardeur et l'activité de l'esprit d'entreprise. Les capitalistes anglais, accoutumés à supporter avec résignation les malheurs inséparables des spéculations industrielles, ne se sont pas laissé abattre par les résultats défavorables ou les rapports médiocres de quelques-uns de ces grands travaux de communication. Tous les projets de chemins de fer qui ont été proposés dans les districts les plus commerçans, ont trouvé des compagnies prêtes à en entreprendre la réalisation. On se rappelle le récent exemple de la route de Manchester à Birmingham. Les concessionnaires avaient d'abord créé vingt mille actions de la valeur de 100 livres sterling chacune. Lorsqu'il s'est agi de les placer au mois de février dernier, la seule ville de Manchester en a pris 14,000. Sa population intelligente, active, laborieuse, sur les 2,000,000 de francs qu'exigeait une entreprise d'intérêt, de prospérité et d'avenir local, a fait tout d'un coup les fonds d'un 1,400,000 fr. Cela n'est-il pas remarquable, cela n'est-il pas beau?

Sans doute, la concentration de la richesse publique dans un petit nombre de mains favorise beaucoup l'accomplissement des merveilles de ce genre; mais elle en est l'auxiliaire et l'instrument, non point le principe. L'aristocratie elle-même prend volontiers une part active aux spéculations d'utilité générale, et l'on sent qu'elle est née de la haute industrie et se recrute chaque jour dans ses rangs. L'esprit d'entreprise se manifeste partout, il anime les hommes de toutes les conditions. Comme l'esprit public, il forme une portion de la vie, de l'intelligence et des facultés communes; il est dans la nature, le caractère et les habitudes de la nation anglaise. S'il y a communauté de sentimens et unité de tendance dans cette société formée d'élémens si hétérogènes et de principes si hostiles, c'est pour les idées, pour les choses de cet ordre. Les petites fortunes montrent le même empressement que les grandes à s'associer à la création des nouvelles routes à rainure, dans la proportion de leurs ressources. Il n'est pas rare, quand le prix des actions est trop élevé, que plusieurs petits rentiers ou industriels se réunissent pour en faire l'acquisition à fonds communs, de sorte qu'une partie assez considérable de la propriété des chemins de fer se trouve fractionnée et disséminée entre les spéculateurs d'un ordre inférieur. Bref, pour devenir actionnaires, ces derniers usent du même moyen que les pauvres ouvriers qui se cotisaient naguère chez nous pour faire les frais d'une mise à la loterie.

Comme il devait arriver, cette confiance, cette hardiesse a été poussée quelquefois jusqu'à l'imprudence. Séduit par de trompeuses espérances, l'esprit d'entreprise a été la dupe et la victime de l'esprit d'agiotage. On n'a pas oublié que la crise commerciale dont l'Angleterre ressent encore les effets, a été attribuée, en partie, aux pertes qu'ont entraînées les spéculations mal combinées de quelques-unes des nouvelles routes à rainure. Les journaux anglais qui nous ont révélé ce fait, ont eu raison, sans doute, de blâmer une ardeur qui avait secoué toute espèce de frein chez beaucoup d'hommes. Mais si le sentiment des grandes spéculations est trop vif, trop emporté au-delà du détroit, n'est-il pas vrai de dire que nous péchons, nous autres Français, par l'excès contraire? Ne sommes-nous point presque toujours détournés de nous associer aux meilleures affaires, lorsqu'elles sortent des voies communes, par la crainte de donner trop aux éventualités de l'imprévu, trop aux chances de la fortune? N'est-ce pas à cette habitude timorée de routine industrielle, qui contraste si singulièrement avec le caractère décidé de notre nation, de nos armées et de notre histoire révolutionnaire, qu'il faut attribuer l'état d'infériorité morale où la France est restée jusqu'à présent, sous le rapport du développement des travaux d'utilité publique?

Les Anglais sont tellement disposés à concourir à ces sortes d'entreprises, que la chambre des communes est obligée de réprimer l'ardeur des soumissionnaires. Pendant la dernière session du parlement, dont l'avènement de la jeune reine Victoire a amené la dissolution, les demandes relatives aux

chemins de fer ne se sont pas élevées à moins de cent dix-huit (1). C'est ce que nous voyons dans le *Railway Magazine*, journal mensuel exclusivement consacré à l'étude, aux travaux et aux intérêts des routes à rainure. Sur les cent dix-huit demandes, soixante-dix-neuf, après avoir subi l'examen des comités, ont été discutées devant le parlement. Cette assemblée s'est prononcée favorablement pour quarante-deux, le tiers environ de la totalité. Quant au reste, trente-quatre ont été retirées par les parties intéressées, ou repoussées définitivement par le vote législatif. Trois autres, quoiqu'elles eussent été sanctionnées par les communes, n'ont pu obtenir l'assentiment de la chambre des pairs.

On ne lira pas sans intérêt quelques détails sur la nature de ces quarante-deux bills, qui doivent étendre, rapprocher ou compléter les lignes de l'immense réseau des chemins de fer de la Grande-Bretagne. On en compte quatorze qui ont rapport à des voies de communication tout-à-fait nouvelles : cinq ont pour but de prolonger ou de délimiter les embranchemens de plusieurs routes dont l'exécution n'est pas encore commencée; dix autorisent sur quelques points la déviation ou la rectification de routes en cours d'exécution, et six modifient ou accroissent les pouvoirs accordés aux concessionnaires par des actes antérieurs. Les sept autres bills ont pour objet de constituer une compagnie créée l'année précédente, de reculer le temps fixé pour l'exécution d'une route, et de déterminer les ressources supplémentaires que plusieurs entreprises pourront se créer pour subvenir à leurs dépenses. Ces ressources sont fixées à 1,000,000 liv. st. (25,000,000 de francs) pour le chemin de Londres à Birmingham, et à 150,000 liv. st. (3,750,000 francs) pour le chemin de Londres à Greenwich.

L'objet spécial de ces derniers bills nous paraît de nature à préoccuper les esprits sérieux. Déjà, pendant la session de 1836, d'autres compagnies avaient sollicité et obtenu du parlement la permission de faire des emprunts considérables. Que conclure de la reproduction périodique de ces signes de détresse, si ce n'est que les frais d'établissement et d'entretien de quelques-uns des grands chemins de fer ont dépassé de beaucoup toutes les prévisions, ou que les bénéfices prélevés sur la circulation des voyageurs et des marchandises sont restés considérablement au-dessous de l'attente des entrepreneurs? Les ingénieurs expliquent d'une manière très plausible quelques-unes des circonstances défavorables qui sont venues compliquer la situation des compagnies. Il paraît que les rails n'ont pu résister aussi long-temps qu'on l'avait espéré au frottement et à la pression des voitures, qui les sillonnent sans cesse avec d'énormes charges, et qu'il est devenu nécessaire de les renouveler fréquemment et d'en augmenter le volume, dans le temps même où le prix du fer s'élevait dans une progression alarmante. Quelles que

(1) Toutes les demandes de cette nature portées devant le parlement entraînent des dépenses considérables de toutes espèces.

puissent être les causes des embarras que nous venons de signaler, nous engageons notre gouvernement, qui s'occupe en ce moment d'une enquête sur les routes à rainure, à porter sérieusement ses investigations de ce côté. Puisque nous nous sommes laissé devancer par les Anglais, c'est bien le moins que nous profitions de l'expérience qu'ils ont acquise au prix de pénibles sacrifices. Assurément ces recherches ne prouveront rien contre les immenses services que la civilisation, l'industrie et le commerce peuvent attendre de l'établissement des communications intérieures au moyen de la vapeur; mais elles pourront éclairer la France et lui épargner des fautes désastreuses dans la combinaison et l'exécution du système général de chemins de fer qui doit embrasser tous les points de son vaste territoire dans un avenir très rapproché.

Voici un tableau du développement des lignes, des dépenses et des revenus présumés des quatorze nouvelles routes à rainure votées par la chambre des communes pendant la session de 1836 :

DÉSIGNATION DES LOCALITÉS.	DÉVELOPPEMENT DES LIGNES.	CAPITAL DES COMPAGNIES.	DÉPENSES PRÉSUMÉES PAR MILLE.	REVENUS ANNUELS PRÉSUMÉS.
	Milles.	Liv. st.	Liv. st.	Liv. st.
Bolton à Preston.	19	380,000	19,240	52,386
Chester à Birkenhead. . .	14	250,000	17,698	48,625
Chester à Crewe.	20	250,000	11,622	51,006
Cork à Passage.	6	200,000	28,450	31,878
Dublin à Kilkenny.	73	800,000	10,651	197,376
Dundalk à Western.	24	100,000	4,000	49,273
Glascow à Ayr.	57	625,000	10,740	113,827
Glascow à Paisley.	22	400,000	17,245	113,513
Clarence à Hartlepool. . .	8	52,000	5,717	18,114
Lancaster à Preston.	20	250,000	12,269	43,654
Londres à Brighton.	109	1,800,000	21,217	328,420
Manchester à Birmingham.	79	2,100,000	21,612	263,474
Maryport à Carlisle.	28	180,000	6,425	30,362
Sheffield à Manchester. . .	40	700,000	17,434	258,700

Comme on le voit, de ces quatorze lignes nouvelles, neuf sont en Angleterre, deux en Ecosse, et trois en Irlande. En faisant entrer les fractions des mesures géographiques dans l'évaluation de leur développement total, on trouvera qu'elles s'étendent sur une longueur de 471 milles. Les quatorze compagnies réunissent un capital de 8,090,500 liv. st. (202,062,500 fr.), dont elles espèrent tirer, en moyenne, un bénéfice net de 10 3/4 pour 100. Les dépenses en acquisitions de terrain et en frais d'établissement sont estimées à 6,861,285 liv. st. (171,532,125 fr.), ce qui donne une moyenne de 14,566 liv. st. (364,150 fr.) pour chaque mille de développement. Les frais d'ex-

ploitation ou d'entretien sont évalués à 45 pour 100 des revenus, portés à 1,575,802 liv. st. (39,395,050 fr.). De cette dernière somme on présume que 923,078 liv. st. (23,076,950 fr.) seront prélevées sur le transport des voyageurs, et 652,724 liv. st. (16,318,100 fr.) sur le transport des marchandises. D'après la comparaison du chiffre approximatif des dépenses et des recettes, les chemins de Sheffield à Manchester et de Dublin à Kilkenny sont ceux qui semblent promettre les résultats les plus avantageux pour les entrepreneurs. On estime qu'ils produiront un bénéfice net, le premier de 18 1/2 pour 100 et le second de 14 3/4 pour 100. Or nous venons de voir que la moyenne du rapport des autres entreprises n'est estimée qu'à 10 3/4 pour 100, c'est-à-dire à un taux moins élevé que le produit ordinaire des grandes exploitations industrielles et commerciales.

Parmi les quatorze nouveaux chemins de fer, cinq auront des tunnels, à savoir : celui de Glascow à Preston, un tunnel de 690 yards de longueur; celui de Glascow à Paisley et à Greenock, cinq tunnels évalués en tout à 1,036 yards; celui de Londres à Brighton, trois tunnels sur ses embranchemens, présentant un développement total de 4,775 yards; celui de Manchester à Birmingham, deux tunnels estimés en tout à 980 yards; enfin celui de Sheffield à Manchester, un tunnel qui formera une voûte de trois milles de longueur, ou de plus d'une lieue de France. Quant aux embranchemens, le chemin de Bolton en aura un, celui de Glascow cinq, celui de Greenock deux, celui de Clarence un, celui de Brighton trois, et celui de Manchester deux. La ligne de parcours de la plupart des nouveaux chemins se déroule à travers des campagnes heureusement disposées, où les pentes ne sont ni trop multipliées, ni trop rapides. Elle touche directement ou par ses ramifications aux centres les plus actifs de l'industrie agricole, manufacturière et commerciale. Mais si la richesse du sol est un gage de prospérité pour l'avenir, elle ne pourra manquer d'accroître les dépenses des travaux par l'élévation du prix des terres et de la main d'œuvre. Les évaluations des ingénieurs, basées sur les facilités et les difficultés de l'exécution, portent les frais d'établissement, par mille géographique, de 14 à 28,000 liv. st., ou de 400 à 700,000 fr.

Un bill particulier autorise le prolongement du chemin de New-Castle, voté en 1836, jusqu'à la ville d'York. Cette ligne embrassera près de soixante-seize milles, et communiquera avec les routes à rainure de Carlisle, de Durham, de Sunderland, de Clarence, de Stockton et de Darlington. Elle établira, en outre, des relations directes entre les ports de New-Castle, de Shields, de Sunderland, de Stockton et de Hartlepool. De son point de jonction à York, elle sera poussée jusqu'à Londres, et formera une des sections les plus importantes de la grande ligne du nord de l'Angleterre, déjà sanctionnée par le parlement (*Great-North of England rail-way*). Celle-ci aura un développement de trois cents milles, et réunira, par ses deux points extrêmes, Londres à Edimbourg. La compagnie établie pour la prolongation du

chemin de fer de New-Castle à York a un capital de 1,000,000 liv. st. (25,000,000 fr.). Elle compte tirer un profit considérable du transport des productions minérales du comté de Durham, si riche en carrières de marbre et en mines de houille, de fer et de plomb. Elle fonde surtout de grandes espérances sur les perfectionnemens auxquels elle se livre pour accélérer le mouvement des locomotives et diminuer le prix des places. Si elle parvient à réaliser ses promesses, la vélocité des voitures serait portée de douze à vingt milles par heure, et le prix de transport pour chaque personne réduit de quatre à deux pence par mille.

Remarquons, toutefois, que de ces diverses voies de communication la route de Brighton est, sans contredit, celle qui a pour nous le plus d'intérêt. Cette jolie ville maritime, située à cinquante-quatre milles de Londres, et bâtie sur la limite du comté de Sussex, en face des côtes de notre Normandie, entretient, comme on sait, au moyen des bateaux à vapeur, des communications journalières avec les ports du Havre et de Dieppe. La route à rainure de Brighton aura son point de départ à l'extrémité méridionale du nouveau pont de Londres, dans le faubourg populeux de Southewark. Dès son origine, elle se trouvera, par sa situation, au centre du rayon dans lequel se concentrent le mouvement, le commerce et la navigation de la capitale de l'Angleterre, à peu de distance du bassin le plus fréquenté de la Tamise, de ses cinq docks, et de ses vastes entrepôts. Elle ouvrira une voie nouvelle, large, directe, au trafic, à la circulation et au transit de ce prodigieux amas de marchandises de toutes espèces que le port de Londres reçoit chaque année dans ses quatorze mille vaisseaux. Aux divers points de la côte maritime où elle aboutira, elle sera continuée par la navigation à vapeur, et de la sorte ira droit au Havre, à Dieppe, à Rouen, en un mot, à tous les ports de la Manche et de la Seine, qui servent de docks ou d'entrepôts au commerce de Paris avec les différentes parties du monde.

La route de Brighton se réunira au chemin de fer de Croydon et formera plusieurs embranchemens avec Hewes, Newham et Shoreham. Les frais d'établissement, pour la ligne principale, sont estimés à 897,073 liv. sterl. (22,426,825 francs), et pour les trois embranchemens à 302,833 liv. sterl. (7,570,825 fr.), ce qui fait un total de 1,199,906 liv. sterl. ou de 29.997,650 fr. Les Anglais nous auront donc précédés de quelques années dans les travaux importans qui doivent réduire à une journée la distance qui sépare Londres de Paris, ces deux centres de la civilisation du monde. C'est à nous de répondre à leur confiance et de rivaliser avec eux de zèle, en nous hâtant d'exécuter le chemin de fer de la capitale de la France aux ports du Havre et de Dieppe. Il est impossible d'apprécier l'heureuse influence que ce rapprochement simultané de Paris et de Londres pourra avoir sur le développement intellectuel, la grandeur morale, la richesse publique, la prospérité commerciale et le bien-être matériel de la France et de l'Angleterre. Chose admirable, les chemins de fer et la navigation à vapeur auront plus fait pour

resserrer l'union et l'alliance des deux peuples que tous les efforts de la diplomatie et toutes les combinaisons de la politique. L'intelligence humaine, par des procédés purement mécaniques, aura obtenu, non-seulement ses plus merveilleux résultats d'impulsion matérielle, mais encore ses moyens les plus rapides d'action morale.

Tandis que nous sommes en train d'explorer cette vaste carrière des chemins de fer de la Grande-Bretagne, nous recueillerons quelques faits, qui nous paraissent de nature à fixer l'attention de nos économistes. Les différentes branches d'industrie qui exploitent les anciennes voies de communication à l'aide des moyens ordinaires de transport, ont porté des plaintes devant le parlement, contre la concurrence des nouveaux moyens de transport mus par la vapeur. Il se sont efforcés surtout de faire ressortir le préjudice considérable que l'établissement des routes à rainure a porté à leurs intérêts, en déplaçant les lignes de parcours suivies par les voitures publiques. L'introduction des bateaux à vapeur, quoique à moindre degré, ajoutent-ils, leur a été aussi très nuisible. Ils citent à l'appui de leurs réclamations les aveux, les congratulations et les faits que contiennent les documens annuels publiés par les diverses compagnies des chemins de fer. Par exemple, quoi de plus irritant pour les uns et de plus satisfaisant pour les autres, que ce passage d'un rapport présenté récemment à l'assemblée des actionnaires du *Grand Junction rail-way?* « L'expérience de quelques mois a suffi pour nous convaincre que nous sommes placés en dehors de toute espèce de concurrence. La force des choses nous a substitués à la plupart des anciens moyens de transport sur les principales lignes de communication ; et quant au mouvement industriel qui alimentait les lignes collatérales, il est déjà, en grande partie, absorbé par notre entreprise. D'une part, l'usage des voitures particulières a été totalement aboli (*annihilated*) sur tous les points de la direction suivie par notre chemin de fer; d'autre part, sur toutes les routes qui y conduisent, le service des relais a pris une activité jusque-là sans exemple. Liverpool et Manchester ne sont plus à présent qu'à une nuit de trajet de Londres ; et les localités que longe la route, comme celles qui en sont le plus éloignées, n'ont pas moins profité de la rapidité de nos moyens de transport. Un seul fait témoignera de l'étendue et de l'importance de notre ligne de parcours : nous recevons les expéditions (*maile-bags*) de plus de sept cent quarante bureaux pour l'administration générale des postes (1) »

Dès la dernière session, le parlement s'est occupé sérieusement des réclamations des diverses industries dont les intérêts sont lésés par le nouveau mode de transport à vapeur. Un comité, nommé à cet effet, a recueilli des renseignemens très curieux. Nous avons sous les yeux les dépositions de plusieurs notabilités administratives, industrielles et maritimes, qui ont été

(1) Rapport fait par les directeurs du *Grand Junction rail-way*, le 7 septembre 1837.

appelées pendant le cours de l'enquête. L'une d'elles, M. Clarke Wimberlay, directeur d'une entreprise de messageries, a observé que le graduel abandon des anciennes voies de communication ne permettrait bientôt plus de pourvoir à leur entretien au moyen des droits ordinaires de péage; puis, de cette considération d'un ordre général, passant à l'objet particulier de l'enquête, il a déclaré qu'il regardait déjà comme inévitable la ruine des propriétaires des anciennes voitures publiques, sur les différens points de la grande route du Nord. Il s'est appliqué à démontrer que les embarras des industriels de cette classe provenaient surtout de la taxe prélevée par le fisc sur le transport des voyageurs par les voitures ordinaires. Ses observations ont été pleinement confirmées par M. Richard Smith, l'assesseur du droit milliaire (*mileage-duty*) sur les voitures publiques, et par sir Edward Hees, secrétaire du bureau des postes d'Édimbourg. Outre que l'impôt est mauvais de sa nature, il occasionne au pays une surcharge considérable. Il n'est pas de moins de 8 shellings (dix francs) par personne, pour le seul voyage de Londres à la capitale de l'Écosse. A cet inconvénient il faut en ajouter un autre plus grave encore, qui ne pèse point également sur les différens modes de communication. Les voitures à vapeur paient beaucoup moins que les voitures de trait, le droit milliaire n'étant pour les premières que du huitième d'un pence par voyageur, tandis qu'il est pour les autres d'un demi-pence. Pour ce qui est des bateaux à vapeur, ils ne sont assujétis à aucun impôt.

Il y a donc, dans la nature, le prélèvement et la répartition de la taxe sur les voitures publiques un vice capital que tout le monde reconnaît. Que fera le nouveau parlement, dans sa prochaine session, pour rétablir, autant qu'il est en lui, l'égalité de concurrence entre les industries rivales? Deux moyens se présentent à son choix. Ou il proportionnera l'impôt pour tous, ou il en prononcera l'abolition. Les intérêts bien entendus de la civilisation, de l'industrie et du commerce devraient le déterminer pour ce dernier parti, mais nous craignons bien qu'ils ne soient sacrifiés, comme il arrive presque toujours, aux intérêts privilégiés du fisc.

A. Guilbert.

BULLETIN.

Il est bien avéré aujourd'hui, grace à Dieu, que l'expédition de Constantine a complètement réussi, même au-delà des espérances du ministère, et pourtant ses espérances devaient être grandes, car il n'avait négligé aucune des précautions qui assurent la victoire. L'éclat de ce beau succès a d'abord étonné quelques ergoteurs de la presse, qui, pour faire acte d'indépendance à leur manière et se donner la satisfaction patriotique de pleurer plus fort que les autres sur le sang versé par les enfans de la France, ont exagéré, de leur propre autorité, les pertes de notre armée, et traité les bulletins de menteurs, selon la vieille habitude dont on usait autrefois envers les vieux bulletins. Après l'œuvre admirable accomplie par nos soldats et si dignement racontée en peu de mots par le général Valée, on a vu venir les gloses et les commentaires; c'est la marche ordinaire, et il fallait s'y attendre. Ce n'a pas été assez d'un assaut meurtrier, repris à deux fois après un moment d'hésitation; il s'est trouvé des imaginations malheureuses qui ont rêvé cinq assauts, des terrains minés par les ingénieurs d'Achmet-Bey, et ont fait un crime au ministère de ne pas avouer au pays tous les désastres de cette laborieuse campagne. Nous plaignons sincèrement ceux qui acceptent le pouvoir dans un temps comme le nôtre : il ne leur suffit pas de chercher à bien faire, et de dire simplement ce qu'ils ont fait; il leur faut préparer d'avance une réponse à toutes les questions prématurées qu'on leur adresse de toutes parts; il faut qu'ils disent ce qu'ils ne savent pas encore, et le contraire même de ce qu'ils savent; ils sont tenus de charger la vérité des plus sinistres couleurs pour égaler en invention la fécondité d'une opposition si vite et si sûrement informée de toutes choses. Sans cela, ils seront

accusés de mutiler des rapports officiels et d'exercer une censure coupable sur les faits d'armes qu'un général d'armée raconte pour toute la France.

Ce serait, en effet, un habile calcul de déguiser au pays les pertes qu'il a faites, les difficultés dont on a eu à triompher, et qui exaltent l'honneur de la victoire! Combien de temps durerait, dans une affaire qui intéresse tout le monde, et sous un régime de publicité où tout est percé à jour, cet inutile prestige d'un inconcevable mensonge? Supposez qu'on eût amendé à loisir, en conseil des ministres, le premier rapport du général Valée, qui a dénoncé au public quatre-vingt-dix-sept hommes tués et quatre cent quatre-vingt-quatorze blessés; on se mettait donc dans la nécessité de faire subir au second rapport, et à tous ceux qui peuvent venir ensuite, la même opération absurde; et après cela encore, comment fermer la bouche au général lui-même, à son retour en France, et à ses frères d'armes? Serait-il possible, même en les tenant éloignés du territoire français, d'avoir toujours raison contre eux et de conserver jusqu'au bout les apparences d'un triomphe à peu de frais? Et d'ailleurs à quoi bon? Voilà ce qu'auraient pu se dire les journaux qui, dès le premier jour, ont mis en doute la véracité des dépêches publiées par le cabinet; mais ils n'ont pas pris la peine de se faire cette objection raisonnable, bonne tout au plus pour de simples esprits qui ne comprennent rien aux expédiens de la polémique et n'entendent pas malice aux affaires de ce monde. Ils ont vu, d'après la première publication officielle, quelle force allait donner au gouvernement un succès qui coûtait si peu, et ils ont dit : « Attendons la seconde dépêche. » — Celle-ci est venue, elle déclare cent hommes tués et cinq cent six blessés. Il est impossible, à moins de mauvaises chicanes, de n'y pas voir la confirmation des premières nouvelles. Peut-être l'opposition va-t-elle maintenant dire : « Attendons le rapport détaillé des opérations de la campagne et du siége; attendons le travail qu'on annonce pour les propositions d'avancement, et d'ici là soutenons notre thèse. » L'opposition a une persévérance de mauvais vouloir qui ne se lasse pas, et ne saurait être égalée que par la patience de la clientelle qui l'écoute, ou par la crédulité de ceux qui jurent encore sur sa parole.

L'opposition toutefois n'a pas eu, en cette circonstance, le monopole des insinuations malveillantes; il y a plus, l'initiative en a été prise par d'autres; rendons à chacun ce qui lui est dû : c'est le *Journal des Débats*, si nous avons bonne mémoire, qui s'est donné le plus de mal pour montrer le peu de ressources qui restaient à notre armée, lors de ce cinquième assaut imaginaire dont il a entretenu ses lecteurs pendant plusieurs jours. Il n'ignorait pas que le ministre de la guerre n'a pas été seul à organiser l'expédition de Constantine, et il eût été, croyez-le bien, plus indulgent, s'il n'avait pas rencontré dans cette affaire une autre responsabilité, on peut le dire, plus élevée et plus en butte aux animosités politiques. Le bruit public a fait assez connaître que le président du conseil avait pris une part active aux derniers

préparatifs, et embrassé cette entreprise comme un intérêt personnel. Dès-lors ne soyons pas surpris que le *Journal des Débats*, peu crédule d'ordinaire, ait accueilli avec une extrême complaisance les révélations tant soit peu exagérées d'une correspondance particulière, qui montrait nos soldats *réduits à leur dernière ration*, au moment de ce fameux cinquième assaut. C'est ce qu'il appelle, en cette occasion, *servir la vérité et ne mécontenter personne*. En effet, nous ne pouvons dire s'il est bien affligeant d'être exposé à ses rancunes; mais il nous semble que M. Molé, par ses longues relations d'amitié et de bons offices avec l'ancien *Journal de l'Empire*, dans un temps où ce n'était pas la presse, ni surtout la presse de l'émigration, qui était en faveur, avait acquis le droit d'être traité avec plus de ménagement et de justice, au moins le lendemain d'une victoire dont tout le monde a dû se réjouir. S'il lui fallait quelque consolation d'être méconnu aujourd'hui, avec une opiniâtre hostilité, par la génération nouvelle qui rédige et dirige la feuille dont il fut long-temps l'ami, il pourrait se dire, comme cet ancien d'humeur un peu chagrine, mais avec plus de philosophie sans doute, « qu'un homme est toujours malheureux d'avoir pour juges les enfans de ceux qui ont été contemporains et témoins de sa conduite. »

Une autre consolation plus efficace, et en même temps plus digne de M. Molé et du ministère, c'est que le succès continue. Il se pouvait faire que tout ne fût pas fini avec la prise de Constantine; mais la terreur de nos armes et le grand coup qu'a frappé le général Valée ont dispersé au loin, et pour long-temps, les tribus hostiles. Celles qui attendaient le résultat pour se déclarer, viennent apporter sur nos marchés les approvisionnemens que les Arabes refusent rarement aux vainqueurs. La route est libre de Bone à Constantine; c'est une distance de quarante lieues qu'on peut franchir presque sans escorte. La grosse artillerie et tout le matériel de siége viennent de la parcourir et d'arriver à Bone; on n'a pas, dans tout ce trajet, rencontré un seul ennemi, on n'a pas brûlé une amorce. La sécurité paraît si grande, et notre domination si bien affermie déjà dans notre conquête récente, que le général en chef a dû quitter Constantine, où il se proposait de laisser une garnison de deux mille cinq cents hommes.

Nous croyons volontiers que cela suffira, et l'idée que nos soldats ont donnée de leur valeur sera leur plus sûr rempart dans les premiers temps de notre séjour à Constantine; il n'y aura qu'à entretenir par une ferme attitude ce souvenir tutélaire. Mais ce qui est à craindre avec une si faible garnison, si elle est bonne pour garder Constantine, c'est que la chambre prochaine, peu différente de la dernière législature, n'en déduise quelques nouveaux motifs de viser à l'économie dans les moyens de défense réclamés pour notre établissement d'Afrique. Et cependant une seule victoire, si éclatante qu'elle ait été, n'est pas un oreiller sur lequel il soit prudent de sommeiller; le voyage de Constantine ne se fera pas toujours avec la même sécurité

qu'aujourd'hui; il sera nécessaire de nous maintenir et de nous fortifier dans les deux camps de Guelma, de Medjez-Hammar, et dans un troisième point intermédiaire qui reste à déterminer. Le ministère paraît décidé à attendre la chambre de 1837 avant d'agir; mais on peut être sûr, si on le juge d'après ses antécédens de la dernière session, qu'il ne voudra dissimuler devant les nouveaux représentans du pays aucune des nécessités de notre agrandissement en Afrique.

N'oublions pas comment M. Molé s'est comporté en 1836 : il est venu dire que son système, quoiqu'on lui ait souvent reproché de n'en pas avoir, était tout pacifique; mais il n'a pas caché, en même temps, que, pour avoir la paix, comme il la voulait, du côté de l'est, il fallait un redoutable appareil de guerre et de l'argent sans marchander. La chambre lui a voté tout ce qu'il réclamait, heureuse de voir, pour la première fois peut-être dans cette question africaine, un cabinet qui avouait d'avance toutes ses dépenses présumées, tous ses desseins, toutes les difficultés prévues, et dédaignait de se réserver la ressource détournée des crédits supplémentaires. Il agira de même, nous n'en pouvons douter, avec la législature qui va venir, et il aura besoin de plus de franchise encore, ayant plus à demander. Sur les dépenses rendues obligatoires pour l'occupation de la province de Constantine, le ministère du 15 avril ne capitulera pas, car il s'agit là d'une œuvre qui lui appartient tout entière, à laquelle il a attaché son nom, et qui doit lui être chère plus qu'aucune autre; mais sa sincérité sur un point l'engagera à dire aussi tout ce qu'il pense sur d'autres points de l'Algérie : les nécessités de notre domination dans l'est ne permettront pas de fermer les yeux sur les besoins non moins pressans et sacrés qui se font sentir à l'ouest, et surtout au centre de la régence. La plaine de la Métidja, cette banlieue d'Alger, ne sera pas peuplée, comme elle doit l'être, d'une colonie agricole, ayant des habitudes réglées et stables, elle ne sera pas vraiment cultivée tant qu'il sera possible à un cavalier arabe de la traverser avec impunité, foulant les moissons aux pieds de son cheval, et trouvant de tous côtés une issue pour fuir après le pillage. Il est devenu indispensable de multiplier les *blokhaus* dans les parties de cette plaine qui ont été jusqu'ici mal défendues contre les incursions de l'ennemi. Espérons que les calculateurs de la chambre prochaine ne répondront pas à ces propositions de salut, en se prévalant de l'exemple, presque téméraire, donné aujourd'hui par le général Valée à Constantine, qui va être gardée, en effet, par une poignée d'hommes, le cinquième tout au plus de l'armée expéditionnaire. C'est un tour de force qu'on peut se permettre après une victoire; mais ce ne sera pas l'état normal de notre séjour dans un beylick à peine conquis d'hier sur des populations qui, depuis sept ans, avaient méconnu notre ascendant, et conservé, entre toutes les autres, le privilége de l'indépendance.

Que le parlement y aide un peu, et l'on n'accusera plus le gouvernement de n'avoir pas de plan arrêté sur le mode de possession de notre colonie

africaine. Le plan du cabinet actuel s'est manifesté, ce nous semble, assez clairement à tous les yeux par deux exemples frappans, le traité de la Tafna et la prise de Constantine : il veut propager notre civilisation par la paix, tant qu'il lui sera permis de ne pas recourir à d'autres moyens; mais, avant de faire régner la paix et pour la rendre même plus durable, il a voulu délimiter par la guerre l'étendue du territoire où doit s'exercer notre pacifique influence. La session de 1837, selon toute vraisemblance, verra poser pour long-temps les bornes du vaste champ qui sera livré à l'activité française. Après cela, il n'y aura plus qu'à agir par nos mœurs, par nos lois, par nos relations commerciales, par l'entraînement de notre caractère, dans l'enceinte, pour ainsi dire, qui nous aura été réservée. Quels que soient les ministres qui arrivent ensuite au pouvoir, il sera impossible que la décision prise soit changée du jour au lendemain, comme cela s'est vu plus d'une fois. Le cabinet du 15 avril aura donc fait plus que d'avoir un système pour son usage; il aura commencé l'exécution d'un plan destiné à prévaloir même après lui, et ses idées, fortifiées de l'assentiment parlementaire, seront une loi pour ses successeurs. Que peuvent demander de plus nos grands esprits symétriques à un ministère qui ne s'est jamais soucié, à vrai dire, et avec raison, d'introduire, dans le maniement des affaires, des vues fortement systématisées, ni un ensemble de théories générales alignées au cordeau et à l'équerre!

Sur un point qui domine tous les autres, il n'y aura plus de doute possible, et nous défions les plus malveillans, après la prise de Constantine et les discussions qui vont s'ouvrir dans les chambres, de soutenir que le gouvernement prépare de loin l'abandon honteux de la seule conquête de la restauration. Une telle sécurité donnée enfin à l'opinion publique, sous le ministère du 15 avril, vaut bien tout un système. Déjà, même avant qu'on ait sondé la pensée du parlement futur, tout le monde est rassuré à cet égard, et c'est pour la forme apparemment que dans les réunions préparatoires des élections, de vieux routiniers, plus interrogatifs que le fameux bailli de *l'Ingénu*, d'interrogative mémoire, demandent aux candidats : « Que pensez-vous d'Alger? Le gouvernement doit-il conserver Alger? » Des questions de ce genre étaient bonnes tout au plus pour amuser le tapis, en attendant la partie qui commence sérieusement aujourd'hui dans toute la France. On nous a parlé d'un candidat qui a fait à pareille question une réponse plus que naïve ou singulièrement spirituelle à ceux qui voulaient savoir de lui, après vingt autres choses, s'il était, oui ou non, pour Alger; il a répliqué avec emphase : « J'ai un fils qui a la fièvre en Alger; c'est vous dire assez mon opinion sur l'Afrique. »

Le problème de la conservation d'Alger, si ce fut jamais un problème réellement pour tous ceux qui ont paru s'en inquiéter, ne peut plus être posé aujourd'hui d'un ton sérieux par les électeurs. Cette grosse question, considérée comme pierre de touche de l'opinion des candidats, est allée

rejoindre la terrible affaire des forts détachés, dont à peine un petit nombre d'esprits curieux peuvent s'occuper aujourd'hui, M. Arago pour sa satisfaction personnelle, ou quelque électeur de Courbevoie, pour embarrasser un grand financier, M. Théodore Benazet!

Nous concevons mieux qu'on demande aux candidats de s'expliquer sur l'hérédité de la pairie ou sur la réforme électorale ; et il est vrai que, sur ces deux points, on ne se fait pas faute de les harceler. Au moins ce sont là deux questions sur lesquelles il y a beaucoup à discuter encore théoriquement, quoique l'une ait été résolue par la charte, et que l'autre ne soit pas mûre, il s'en faut bien, pour la solution inévitable que l'avenir tient en réserve. Mais la seule question actuelle et palpitante, il faut le dire, depuis qu'on a rejeté bien loin dans l'oubli ces lois fabuleuses de disjonction, de déportation avec emprisonnement, de non-révélation, c'est la question de l'apanage; et l'on reconnaît qu'elle est devenue, pour ainsi dire, personnelle, depuis qu'un jeune prince, qui s'y est trouvé intéressé naguère, malgré lui, vient de gagner, par sa belle conduite militaire, une légitime popularité, non pas dans l'armée où il l'avait déjà, mais dans la bourgeoisie et le peuple, où elle lui manquait encore. Tous les colléges électoraux sont d'accord pour repousser l'apanage par ce qu'il a de féodal, c'est le mot; mais tous conçoivent que la dotation puisse être accordée, toujours sous la réserve que le domaine privé sera démontré insuffisant : ils verront donc sans déplaisir leurs mandataires entrer à ce sujet en conférence avec le pouvoir.

Cependant que les électeurs ne s'abusent pas sur la portée de leurs discussions préalables. Tout ce qui s'est agité entre eux depuis quelques jours sera bien vite oublié devant la chose qu'il va falloir agiter dès le début de la session; il s'agira de savoir, avant tout, où en sont les partis à leur entrée dans la nouvelle législature, quelles forces ils ont gagnées ou perdues, quelles prétentions, quels principes, quels chefs enfin ils conservent. La gauche, plus qu'aucune autre fraction parlementaire, attirera l'attention générale. On voudra peut-être bien se souvenir que nous avons attaché, dès le premier jour, une haute importance à l'éclatante scission de la gauche dynastique. M. Barrot, qui en a donné le signal à ses amis les plus fidèles, au risque de les voir se grouper moins nombreux autour de lui; M. Barrot, qu'on avait dit exclu par les puritains, et qui s'est bien exclu lui-même, achève de se séparer chaque jour de plus en plus du comité électoral de la gauche puritaine, radicale ou républicaine, de quelque nom qu'on l'appelle. On assure que ce procès de famille de l'ancienne gauche sera porté à la tribune et jugé publiquement à la vue de la chambre. M. Laffitte, au nom des vingt ou vingt-cinq membres qui persisteront à le suivre, ou qui plutôt le devancent déjà dans sa marche forcée et imprévoyante vers les idées de la république, se propose de justifier, dans un grand discours solennel, la séparation opérée dans ce qui fut son parti; il prouvera comment il a eu raison d'entrer dans un comité électoral dont les directeurs sont M. Gar-

nier-Pagès et M. Cormenin, et comment M. Barrot a eu tort d'avoir cette fois tant de scrupules.

Au reste, M. Arago a commencé à s'expliquer sur tout cela dans une réunion électorale du sixième arrondissement de Paris. M. Arago est un de ces députés qui devanceront toujours M. Laffitte et qui ne sont d'humeur à se laisser conduire par personne. S'il y a dans l'extrême gauche un homme dont la stature, la voix, le regard, le tempérament, annoncent un révolutionnaire de cette grande et pure race qui a disparu, c'est celui-là; il est désormais la seule tête et le vrai chef de son parti, du parti de M. Laffitte. Il vient de prendre corps à corps M. Barrot, et tout en ayant l'air de lui donner une accolade encore fraternelle, il a engagé avec son ami, son compagnon dans un récent voyage, une lutte qui, nous le croyons, ne finira pas de si tôt.

M. Barrot aura son tour bientôt à la tribune. Il est vif à la réplique, et nous nous attendons à une explication parlementaire qui transformera en une rupture irrévocable ce que M. Barrot, dans sa loyauté d'ami et son inexpérience peut-être, appelle encore *une dissidence passagère*. Une lettre de M. Barrot à un de ses amis politiques, une lettre décisive a déjà rendu, ce nous semble, toute réconciliation impossible entre les deux fractions de la gauche qui devaient se séparer tôt ou tard et ne l'ont pas fait assez tôt pour rendre à M. Barrot la liberté naturelle de ses mouvemens.

Maintenant que le chef de l'opposition dynastique se retire du milieu de la gauche radicale, avec quelques regrets, nous le concevons, pour les hommes qu'il délaisse, ce n'est pas sans doute pour régner inutilement par la parole, au centre de son bataillon décimé; c'est pour marcher, c'est pour agir et se tenir prêt à d'autres rapprochemens, du moins à une neutralité conciliante envers des fractions de la chambre trop long-temps mises en suspicion par la gauche. Et pourtant, le jour même où il écarte de lui une partie des siens, il s'écrie, comme s'il voulait éloigner toute idée d'union, tout espoir même de trève avec d'autres : « Nous avons d'immenses difficultés à vaincre; *nous avons à repousser le mal fait depuis* 1830! » — N'y a-t-il eu donc que du mal dans ce qui s'est fait depuis 1830? Nous croyons, nous, qu'il y a eu beaucoup de bien aussi, et plus de bien que de mal; les électeurs vont montrer qu'ils pensent comme nous. Personne n'aurait bonne grace à demeurer seul inflexible et à croire exclusivement en lui-même après tant de leçons données par le pays. On aurait aimé à voir M. Barrot s'incliner un peu plus franchement devant l'autorité des faits accomplis; on attend de lui quelque chose comme cet aveu d'un roi, né de race absolue, qui disait à ses dangereux amis et à ses ennemis : « Nous avons tous fait des fautes. » Cette modestie, qui est de la politique, ne messied pas même à un souverain de la tribune.

Après les partis qui s'amendent, disons un mot de ceux qui ne le peuvent pas. Leurs forces ne seront guère changées à la chambre, et ce ne sera pas

du moins à leur avantage. Dans un de ces partis extrêmes, M. Garnier-Pagès est sûr d'être réélu; nous ne savons rien de nouveau des chances de M. Martin de Strasbourg, ce rival parlementaire dont on menaçait l'amour-propre de M. Garnier-Pagès, et dont on gratifiait sa cause en espérance.

Un autre parti extrême, non celui des doctrinaires dont nous ne savons plus que dire, mais celui des légitimistes, s'était flatté de compter vingt-huit voix à la chambre. Il paraît que des rapports du comité-Berryer ont couru le monde; ils expriment, dit-on, ce chiffre comme le *maximum* des illusions présentes de ce parti au long espoir. On ajoute qu'il sera heureux d'en obtenir seulement la moitié.

M. Berryer sera réélu à Marseille, mais ce sera tout : la faction légitimiste s'efforcera en vain cette fois de lui ménager l'ovation de trois ou quatre colléges, comme dans les premiers temps de la révolution de juillet. Aussi voyez quelle maladresse! elle le porte à Aix contre M. Thiers; c'est un mauvais chemin à prendre, si l'on veut assurer au grand orateur du parti vaincu une double couronne électorale. M. Thiers est là parmi ses compatriotes, ses amis d'enfance, qui s'honorent de son talent et de sa renommée; il n'y a pas de terrain où il soit plus difficile de le vaincre. M. Thiers, pour répondre aux légitimistes en homme de goût, s'est prêté à une démarche qui ne doit être envisagée que comme une plaisanterie sans conséquence : il se laisse porter par ses amis à Marseille, qui est le terrain de M. Berryer; ce sera pour l'un et l'autre collége le spectacle d'une passe d'armes assez brillante, avec armes courtoises, entre deux concurrens qui ne peuvent être rivaux sérieux dans aucune de ces deux luttes électorales.

Le Musée de Versailles.

Lorsqu'on a visité le Vatican et Saint-Pierre, ces deux merveilles liées entre elles par un escalier, et qu'on a fatigué ses yeux en feuilletant tous ces albums de marbre, où chaque siècle a déposé son œuvre et sa signature, on se fait volontiers la supposition que voici :

On se représente un ministre de Jules II arrivant à la tribune de la chambre des députés de Rome, et tenant ce discours :

« Messieurs, je viens soumettre à votre approbation un projet de loi que notre saint-père le pape m'a chargé de vous communiquer.

« La capitale du monde chrétien possède environ deux cents églises du premier et du second ordre. Nous avons même Saint-Jean-de-Latran et Sainte-Marie-Majeure, qui sont des basiliques papales dignes du culte. Les arts et la religion s'enorgueillissent aussi de Saint-Paul. Pourtant il nous manque une église encore dont la magnificence doit surpasser toutes les

merveilles de l'architecture antique et moderne. Nous avons estimé qu'il faudrait à peu près deux siècles pour la terminer; mais que sont deux siècles auprès de l'éternité de Rome? Nous appellerons à l'accomplissement de cette grande œuvre tous les artistes enfans de l'Italie, et nous les enrichirons. Michel-Ange Buonarotti a promis de prendre le panthéon d'Agrippa et de le lancer, en guise de coupole, à quatre cents pieds de hauteur par-dessus l'église projetée. La chambre des députés de notre saint-père ne peut se refuser à elle-même le bonheur de voir exécuter une pareille ascension. Tout calcul fait, nous estimons que la dépense supportée par les dons des fidèles s'élèvera à la faible somme d'un milliard (monnaie de France). En ajoutant encore quelques centaines de millions, nous bâtirons un millier de salles dans le Vatican. Ce sera le musée de l'univers artiste et catholique. Nous l'approvisionnerons avec les statues que nous donneront les fouilles du Tibre, du Champ-de-Mars, du Forum et de la villa Adriani, qui est un véritable cimetière de chefs-d'œuvre. Nous tapisserons ce musée de marbre, de jaspe, d'agate et de porphyre. A parler franchement, je crois qu'après deux siècles, l'estimation du musée et de l'église ne dépassera pas deux milliards (monnaie de France); c'est une dépense, sans doute, mais la gloire de l'art, vous le sentez, messieurs, ne doit pas reculer devant une aussi mesquine considération? »

Si un pareil discours avait pu être tenu devant une chambre de députés, on peut poser en fait que le Vatican et Saint-Pierre n'auraient jamais été bâtis. Il n'y aurait pas eu assez de colère pour renverser l'impudent ministre qui concevait cette inconcevable folie. La moralité de ceci est aisée à saisir : appliquons-la aux faits contemporains.

Jules II et Louis XIV pouvaient seuls rêver le Vatican et Versailles, et les tirer du néant. Pour exécuter ces grandes choses, il faut n'avoir aucun compte à rendre de son œuvre à qui que ce soit. Tout contrôle préalable tue nécessairement l'œuvre dans son germe. Il est donc évident que, dans l'ère nouvelle où nous sommes entrés, le Vatican et Versailles seraient impossibles. Ne s'est-on pas récrié, l'an dernier, sur les folles prodigalités qui ont bâti le palais des singes? Songez à des pyramides après cela! Aujourd'hui donc, il faut que le chef de l'état, qui, dans sa noble pensée d'artiste, a conçu quelque grand projet, quelque inutilité glorieuse, une de ces magnifiques superfluités qui font plus que d'être utiles à l'homme, puisqu'elles le consolent et le ravissent, il faut que ce roi fasse son Vatican ou son Saint-Pierre à ses frais, avec son argent de poche, et surtout qu'il se hâte de le faire, parce qu'on ne sait pas ce qui peut arriver de fatal au projet : une batterie de fusils sur un boulevart, une arquebuse à croc ajustée sur une promenade, un de ces mille incidens de notre haute civilisation. Il est des personnes qui trouvent des défauts dans le musée de Versailles; ces personnes auraient désiré voir sortir un chef-d'œuvre de trois lieues de longueur au bout de quatre ans de travaux, et sans que la France déboursât un écu.

Ces personnes font sonner bien haut la gloire de Louis XIV, qui a dépensé trente ans et un milliard, en disant : Je le veux. Ces personnes trouvaient tout simple que leurs rois Louis XVIII et Charles X laissassent Versailles dans son état de chenil, mais elles sont indignées de voir qu'on a restauré le château du rez-de-chaussée aux mansardes. La branche aînée, avec ses quarante millions de liste civile, n'a pas posé un clou, en quinze ans, sur les murs de Versailles. La branche cadette, en quatre ans, a fait un boudoir et un musée de ce vaste monument, avec ses économies, avec l'argent de ses menus-plaisirs, avec les écus neufs que M. de Cormenin a vu entassés dans les caves des Tuileries. Savez-vous bien que le roi Louis-Philippe a commis là un de ces crimes qui doivent exciter l'indignation des légitimistes purs!

Un des griefs surtout qui révoltent le goût artiste de ces personnes, c'est le choix aventureux qui a présidé à la commande de certains tableaux. Les journaux carlistes ont découvert qu'il y avait beaucoup de *croûtes* à Versailles. C'est révoltant! ils auraient désiré que l'auguste dispensateur eût garni trois lieues de panneaux avec des *Transfigurations*, des *Communions de saint Jérôme*, des *Vénus de Médicis* et des *Laocoons :* ils trouvaient admirables les toiles d'araignée qui décoraient Versailles, aux jours de leur restauration qui ne restaurait rien; mais ils éclatent en saillies du meilleur goût devant certaines *croûtes* qui blessent leurs yeux d'artiste. Conciliez les anomalies de ces gens-là, si vous le pouvez. Certes, il est permis à la haine d'être aveugle, c'est son métier; mais l'extravagance n'est pas plus permise à l'aveuglement qu'à toute autre infirmité.

Nous allons résumer, pour ces journaux, les crimes du roi Louis-Philippe à l'endroit de Versailles.

Versailles s'est occupée à mourir depuis 1790 jusqu'à 1830; c'était comme un Herculanum que le pèlerin visitait, et M. de Châteaubriand lui-même lui applique, dans son *Génie du Christianisme*, ces vers d'Andromaque :

> Je ne vois que des tours que la cendre a couvertes,
> Un fleuve teint de sang, des campagnes désertes.

Deux rois légitimes ont traversé, quinze ans, ces tours couvertes de cendre, et ces campagnes désertes, et ont laissé la cendre aux tours et le néant aux campagnes. Le gazon croissait dans les cours; le *brin d'herbe fendait le pavé de marbre;* l'hirondelle dormait dans les poutres de Louis XIV, et l'araignée, dit encore un grand écrivain, avait tendu sa toile partout. La ville enveloppait le château de ses ailes taciturnes; c'était comme un tombeau enchâssé dans un autre tombeau. Quel destin pour la fille du grand roi!

Louis-Philippe arrive, et prend en pitié cette noble et touchante misère; il n'appelle personne à son secours dans son magnifique projet de réhabilitation. Il fauche l'herbe des terrasses, il fait circuler la lumière et l'air dans

ces galeries; il restaure le théâtre de Molière et de Racine; il rend à l'ombre de Louis XIV sa chambre toute meublée; puis, avec sa philosophique tolérance d'artiste et d'homme national, il donne une somptueuse hospitalité à toutes nos gloires, depuis Tolbiac jusqu'à la prise d'Alger. Le roi des Français publie lui-même une histoire de France, la plus impartiale, la plus pittoresque, la plus saisissante qui existe, et prend pour ses collaborateurs tous les artistes qui travaillent sur toile ou sur marbre : il travaille avec les petits et avec les grands, suivant l'esprit des livres saints, *pusillis cum majoribus;* avec les grands, pour ajouter à leur gloire; avec les petits, pour les aider dans leur vie, et les placer sur le chemin de l'espoir. Voilà Versailles, ce grand cadavre, qui ressuscite, qui reprend son rang de ville, qui se fait faubourg de Paris et centre de tous les pélerinages d'artistes, de gens du monde, de voyageurs, d'oisifs. Riches et pauvres, savans et illétrés, tous veulent voir Versailles, tous veulent feuilleter, page à page, ce grand livre d'or et de peinture, où le roi a écrit tous les titres de noblesse de la nation. On compte les visiteurs par cent mille : l'aisance, la vie, la richesse, entrent dans cet indigent et solitaire Versailles. L'Herculanum se fait bazar; la ruine redevient temple; le néant se matérialise; la poussière se change en or. Une histoire, une ville, une restauration, une armée d'artistes, une œuvre de nationalité, de patriotisme, de civilisation, d'industrie, voilà Versailles aujourd'hui! Les personnes dont nous parlions sont bien malheureuses dans leur haine contre l'homme qui a fait un tel ouvrage en si peu de temps, avec si peu d'argent et si peu de loisirs.

Théâtres.

La tentative que M. A. Dumas vient de faire à l'Opéra-Comique, a réussi parfaitement. *Piquillo* est une des pièces les plus folles, les plus amusantes, les plus originales qui se puissent voir. Toute cette époque de rodomontades espagnoles et de faux sentimens, de rapières en plein vent et de pourpoints troués au coude, si merveilleusement reproduite dans les poèmes de Mathurin Regnier, dans les romans de Bergerac et dans les sublimes fantaisies de Callot; toute cette époque se prête plus, quoi qu'on dise, au fou rire qu'aux larmes, et la musique bouffe en fera toujours mieux son profit que le drame, qui ne peut guère se passer de s'appuyer sur quelque réalité. Pour nous qui vivons dans un monde assez régulier, où les acteurs se marient, où les danseuses ont leur chaise à l'église, où l'on s'arrange pour payer ses dettes, quand on en a, ces Cydalises qui courent les aventures la nuit à travers champ, ces alcades qu'on dupe, ces valets infatués qui jouent trois personnages à la fois, et viennent, affublés de magnifiques ori-

peaux, distribuer des coups de canne aux gens, sont autant de créations impossibles et dès-lors musicales au plus haut degré. Franchement, toute cette époque dont on nous parle aujourd'hui si complaisamment, tout ce monde de matamores gonflés de ridicule, qui prennent des airs de gentilshommes a faisant sonner haut leurs éperons, et de soubrettes effrontées qui passent pour de belles dames, n'a jamais existé autre part que dans la cervelle de Callot; tout cela, c'est une mascarade inventée par lui à plaisir, un soir qu'il était ivre, et que les commentaires ont prise au sérieux, comme ils font toujours. Ces minois égrillards qui provoquent les passans dans les promenades, ces poètes rapés qui filent le nez au vent et la main appuyée sur le pommeau d'une vieille épée dont le bout soulève, par derrière, un petit manteau de Crispin, ces Cassandre, ces Scaramouche, ces Mezzetin, ces incomparables héros de la comédie italienne, Callot seul les a vus passer la nuit, devant ses yeux, lorsque la fumée du vin lui montait au cerveau, et que les nuages de tabac dansaient sur les murailles.

Hoffmann est notre contemporain. Chacun de nous pourrait avoir surpris le merveilleux conteur, dans sa cave de Dresde, au milieu de ses pots vidés et de ses adorables illusions; si dans cent ans il plaît à quelque poète d'écrire un sujet d'opéra avec le Pot d'Or (quelle musique ne ferait-on pas avec ce caprice charmant d'un homme de génie?), on ne manquera point de vêtir l'archiviste Lindhorst d'une ample robe de damas jaune où de petites flammes vives serpentent, et le bon Anselmus de l'habit de satin, si fort à la mode dans toutes les fantaisies d'Hoffmann : s'ensuivra-t-il de là qu'au temps où l'action se passe, les archivistes portaient des robes de damas jaune à ramages enflammés, et les étudians des habits de satin? Non, certes, tout cela ce sont purs caprices de l'imagination; il faut bien se garder de tenir compte à toute une époque des rêves d'un poète illuminé. — Callot est un grand maître que tous les compositeurs devraient étudier; on ne se doute pas de tout ce qu'il y a de musique dans l'œuvre de cet homme. Chacun de ces types, qui sortaient par milliers de sa plume, est tout un opéra. Je suis sûr qu'on ne trouverait pas, dans tout le répertoire bouffe italien, une figure franchement grotesque qui ne vienne de Callot, si l'on veut remonter à son origine. Demandez à Rossini où il a pris cet excellent personnage de Magnifico que Lablache exagère à ravir avec sa perruque énorme, sa casaque de satin et son geste extravagant. C'est un mérite dont on aurait grand tort de ne pas savoir gré à M. Dumas, d'avoir même après Hoffmann, le maître à tous, appelé l'attention de la musique sur cette mine généreuse. Parce que la comédie a fait son profit d'un caractère ou d'une scène, ce n'est pas une raison pour que la musique ne l'exploite point à son tour. Il y a des sujets si féconds, qu'ils pourraient éternellement servir de substance à tous les arts.

On se creuserait dix ans le cerveau qu'on ne trouverait rien, je ne dis pas de plus sublime, cela est tout clair, mais de plus profondément musical que le cinquième acte d'*Otello*, de plus mélodieux et de plus frais que l'entretien de Juliette au balcon, — quel duo que celui-là si Rossini voulait le faire! —

de plus grotesque et de plus admirablement bouffe que le personnage de Mascarille. Le grand art de celui qui compose pour la musique consiste à savoir déplacer habilement; il ôte les grandes choses dramatiques de l'endroit où le poète les a mises, et les transporte avec soin dans le champ de la musique. Là est toute l'affaire. Seulement, qu'on ne s'y trompe pas, ce travail tant décrié réclame plus de talent et d'esprit qu'on n'a l'habitude de le croire. Les sujets qu'on fait ainsi passer d'un art dans un autre, il faut savoir les prendre et les transformer; des mains vulgaires briseraient le chef-d'œuvre en l'ôtant du Parthénon où Phidias l'a mis, pour le transporter ailleurs. Il faut pour ce métier des gens accoutumés à manier la pensée, à lui donner sans trop de peine une forme simple et pure, des poètes enfin; or les poètes pourront bien l'entreprendre une ou deux fois par hasard, en se jouant; puis, quand ils auront réussi, vous verrez qu'ils vous diront qu'ils ont mieux à faire. Demandez à M. Dumas.

Ce Piquillo est un drôle de la race de Mascarille, qui se mêle de toutes les intrigues et prend de chacun ce qu'il peut. La nuit, il fait des trous aux murailles pour s'introduire dans les maisons, et le jour il arrive en chaise chez les femmes, et leur donne galamment, pour les séduire, les bracelets et les colliers qu'il leur a volés la veille. Du reste, impertinent comme un valet de comédie, rien ne le déconcerte; au moment d'être pris, il dicte lui-même son signalement à l'alcade, bonhomme ridicule, comme cela doit être, et s'en va de la même façon qu'il est venu, au milieu des bravos de la multitude, qui le tient pour un homme de qualité. Ce qu'il y a d'original dans ce caractère, c'est qu'il se produit sans escorte. Piquillo vole seul; il arrive avec sa lanterne, et fait son affaire sans rien dire à personne, tout au rebours des éternels bandits d'opéra-comique, qui ne savent pas faire un pas sans être accompagnés d'une foule de camarades, toujours prêts à chanter en chœur :

Du silence,
De la prudence;
Craignons, amis,
D'être surpris,

et autres fariboles de cette nature, qu'ils ne manquent jamais de crier à tue-tête de peur d'éveiller le guet.

La musique de M. Monpou se distingue par certaines qualités mélodieuses, trop rares aujourd'hui pour qu'on hésite à les encourager lorsqu'elles se rencontrent. Si M. Monpou voulait renoncer un beau jour à cette fureur qu'il a d'être un homme de génie, et se contenter tout simplement de passer pour un talent gracieux et facile, il réussirait à merveille. Que signifie cette manière de tourmenter à plaisir les rhythmes et les mouvemens, d'arrêter une phrase sitôt qu'elle se présente, de couper à tout propos les ailes à la mélodie? La belle gloire de travestir ses qualités en je ne sais quels semblans de génie auxquels personne, aujourd'hui, ne se laisse

prendre, et de suer sang et eau pour se frayer de petits sentiers à travers les orties, quand on pourrait marcher, comme tant d'autres, au grand soleil! Ce parti pris que M. Monpou apporte dans la disposition du rhythme, finit tôt ou tard par jeter sur sa musique une teinte monotone.

M. Monpou dédaigne l'emploi des rhythmes accoutumés, et trouve plus beau d'en inventer à son usage. Jusque-là tout va bien, et l'on n'aurait rien à dire si, quand il en a trouvé un, il se contentait de s'en servir une ou deux fois, pour passer à d'autres ensuite. Pas du tout; c'est le même rhythme qui revient à tout propos, avec une persévérance vraiment sublime : j'ai compté au second acte trois morceaux qui commencent de la même façon. Voilà une étrange manière d'être varié, et j'avoue que j'aime encore mieux le système italien. Telle qu'elle est, et malgré tous ses défauts, la partition de *Piquillo* peut à bon droit passer pour la meilleure que M. Monpou ait encore produite. Nulle part ces motifs originaux et pétulans, ces idées vives, ces capricieuses fantaisies qu'il affectionne ne se multiplient avec plus de bonheur. Les couplets que Piquillo chante au second acte sont une inspiration charmante. On n'a pas plus de grace, de délicatesse et d'esprit. C'est à coup sûr un grand mérite, dont il faut tenir compte à M. Monpou, que d'avoir su faire d'une chanson d'opéra-comique une chose parfaitement distinguée. Le trio du signalement se développe avec assez de franchise; par malheur la partie mélodieuse dont se charge l'orchestre manque tout-à-fait d'originalité, et l'on se rappelle alors, presque sans le vouloir, l'admirable ritournelle des violons dans le finale de *la Gazza*.

J'aime le duo qui suit. La situation est bien comprise et vaillamment rendue. M. Monpou a fait preuve dans ce morceau d'une verve et d'un sentiment dramatique qui peuvent s'élever à de très hauts effets; la cabalette de la fin est pleine de véhémence et de passion, et chantée par Duprez, entraînerait toute une salle. Pourquoi faut-il, quand on a des qualités pareilles, qu'on s'évertue à ne rien faire de ce qui les rehausserait, et même à les pervertir de gaieté de cœur? Une chose funeste et qui pourra nuire à l'avenir de M. Monpou bien autrement que ses pauvres idées touchant le rhythme, c'est la manière déplorable dont il traite l'instrumentation. L'orchestre de M. Monpou n'a rien de commun avec ce qu'on a coutume d'appeler de ce nom. Quoi que vous fassiez, vous n'entendez jamais que les violons et les basses; des instrumens intermédiaires, il n'en est pas plus question que s'ils n'avaient jamais existé. Cependant chacun est à son poste dans l'orchestre, et tandis que vous vous démenez en vain pour saisir à la volée un son de clarinette ou d'alto, vous voyez tous ces dignes musiciens qui accomplissent leur tâche le plus loyalement du monde; les uns soufflent à s'exténuer dans leurs embouchures, les autres râclent leurs cordes avec une patience angélique. D'où vient alors que vous n'entendez rien? Est-ce à ces braves gens qu'il faut s'en prendre ou bien à M. Monpou, qui a distribué leurs parties en dépit de toutes les lois de la sonorité?

Franchement, et dans l'intérêt de son talent, M. Monpou fera bien de se

livrer à des études sérieuses; c'est là un chemin qui le conduira aux sommets qu'il ambitionne plus vite et plus sûrement que tous les soubresauts de son génie. — Le caractère de Piquillo sied parfaitement à Chollet, qui n'aime guère les rôles sérieux, comme on sait. Il faut à ce comédien des airs dégagés, des allures franches, l'exagération des Mascarille et des Pasquin; sa voix y gagne aussi et se déploie sans gêne. Cependant on fera bien de ne point abuser de ses dispositions à la joyeuse humeur pour le produire souvent dans des rôles grivois et tels que *le Postillon de Lonjumeau*, qui ne manqueraient pas de l'entraîner tôt ou tard vers un mauvais goût dont la musique ne s'accommodera jamais, quoi qu'on dise. Le rôle de Piquillo est, comme *Zampa* et *Fra Diavolo*, un de ces rôles composés dans la juste mesure de son talent, où le public de l'Opéra-Comique aime à le voir. Mlle Jenny Colon joue le rôle de Sylvia en cantatrice exercée et le chante en comédienne fort habile. Voilà tout ce qu'on peut dire de cette singulière prima donna.

— Pendant que *Caligula* se répète à la Comédie-Française, les répétitions du *Camp des Croisés* se succèdent rapidement à l'Odéon. Le rôle de Léa, dont Mlle Plessis s'était chargée, vient d'être jugée trop au-dessus de ses moyens dramatiques par la jeune actrice elle-même. Mme Dorval a été priée de s'en charger définitivement; ce qu'elle a fait avec une extrême obligeance. — Mme Dorval débutera donc à l'Odéon par le rôle de Léa dans *le Camp des Croisés*, qui doit se donner pour l'ouverture de ce théâtre. — A propos de Mme Dorval, le bruit court qu'elle vient d'être engagée, pour le mois de juin prochain, au Gymnase, aux appointemens de 35,000 francs par an et trois mois de congé. Il est incroyable que M. Védel commette de telles fautes. C'était déjà bien assez, il nous semble, d'avoir laissé échapper Bocage. Loin de chercher à le ramener, voilà maintenant, montrant si peu d'empressement à garder Mme Dorval, qu'il la laisse engager par le Gymnase. Que M. Védel y prenne garde! Il a déjà ouvert son théâtre à la littérature des vaudevilles; s'il continue, il rendra la Comédie-Française le plus pauvre théâtre de Paris, soit en acteurs, soit en pièces. Ce n'est certes pas avec les pâles dialogues de Mme Ancelot et de M. Rosier, joués par M. et Mme Volnys, qu'il réussira à remplir la caisse de la comédie.

— Les Variétés ont donné *le Père de la Débutante*. Cette petite pièce en cinq tableaux énormes est fort amusante. On y voit au grand jour les mille intrigues que cachent les coulisses. Il s'agit, dans *le Père de la Débutante*, comme le titre l'indique, d'une jeune fille qui doit débuter. Où? peu importe. A l'Ambigu-Comique, peut-être. Quoi qu'il en soit, elle s'appelle Aglaé. Aglaé donc, ou plutôt son père, imagine de détrôner Anita, la comédienne à la mode, l'idole du public. Au moyen d'une lettre d'amour, dont il serait trop long de donner ici l'origine, le père Gaspard réussit à éloigner la belle Anita. Anita éloignée, une pièce nouvelle se présente à

jouer; Aglaé s'offre pour remplacer Anita. Le directeur accepte, mais il engage Aglaé à demander le consentement de l'auteur. L'auteur consent, mais il craint que la chose ne soit pas du goût d'un sien ami qui est journaliste. Ici la lettre d'amour de tout à l'heure revient sur l'eau. Au moyen de cette lettre, le journaliste, amant en titre de la belle Anita, est jeté dans la jalousie la plus noire. Pour se venger, il ne voit rien de mieux que de protéger la débutante, qui, cela va sans dire, obtient un succès complet, et se voit engagée, le soir même, aux appointemens de dix mille francs. En faveur de l'idée-mère de ce petit vaudeville en cinq tableaux, excusez, comme je les excuse, les fautes de l'auteur.

— *La Dot de Cécile*, au Palais-Royal. Vous ne devineriez jamais ce qu'est la dot de Cécile. C'est, tout simplement, une fort belle chevelure qu'elle veut faire couper pour se procurer quelque argent. L'histoire n'est pas neuve. Un mystérieux personnage, que l'on prend tantôt pour un perruquier, tantôt pour un maçon (ou un architecte, aujourd'hui c'est la même chose), tantôt pour un maître d'armes, fait l'acquisition, au prix de cent fr., des magnifiques cheveux de Cécile, et pousse la générosité jusqu'à ne les pas couper. Je crois même, autant qu'il m'en souvient, qu'il finit par épouser Cécile. — MM. les vaudevillistes, depuis quelque temps, ont un goût décidé pour la coiffure.

— *Une Année en Espagne*, par M. Ch. Didier (1), est le récit d'un voyage qu'il a fait au-delà des Pyrénées en 1835. Dans le moment où il l'a vue, la Péninsule offrait un spectacle imposant; la révolution, venue peu à peu, éclatait enfin ouvertement et demandait à être satisfaite; il était curieux de connaître les hommes qui l'avaient amenée là, et de prévoir quel dénouement elle aurait; elle avait tout l'intérêt des choses qui commencent, et les ménagemens qu'elle gardait ne faisaient qu'accroître la curiosité. C'est à ce point là que M. Charles Didier a vu l'Espagne, qu'il l'a décrite et qu'il l'a jugée.

Depuis lors les partis se sont fractionnés et tellement amoindris par la division, qu'ils paraissent devoir perpétuer la crise de ce malheureux pays. Si les passions sont devenues plus violentes, elles s'exercent sur de plus petites proportions; et la grande idée de la révolution semble disparaître sous la multitude des combats partiels. Il n'y aurait pas aujourd'hui d'ensemble à saisir en Espagne, et l'observateur serait forcé d'enregistrer une foule de détails sans les pouvoir rattacher à un principe.

M. Charles Didier a été plus heureux; il a pu observer l'Espagne au moment même où M. Martinez de la Rosa et M. Torreno faisaient un inutile effort pour contenir la révolution et pour la dominer. Alors les opinions étaient bien tranchées, les camps bien connus. On voyait une lutte sérieuse-

(1) 2 vol. in-8o, chez Dumont au Palais-Royal.

ment engagée entre des principes; aujourd'hui on ne voit guère plus que des escarmouches de partisans.

En parlant des évènemens dont il a été témoin en 1835, M. Charles Didier explique ceux qui se passent actuellement; il avait prévu cet éparpillement sans résultat auquel les forces de la révolution sont parvenues en Espagne, parce que, sondant ce qu'il pouvait y avoir sous toutes les apparences qui promettaient tant, il n'avait trouvé dans aucun des partis qui combattaient alors, ni à côté d'eux, la vive et inexorable conscience de leur œuvre. Il avait vu des hommes qui se remuaient, pas d'idées qui germassent; quelquefois des fureurs imprévues, jamais le vrai courage qui persévère dans les entreprises; du mouvement à la surface, au fond pas de puissante inspiration. Si l'Espagne se déchire inutilement de ses propres mains, la cause en est facile à comprendre; et M. Charles Didier l'a mise à nu.

Son livre n'est point un livre de discussion. Ce n'est pas par le raisonnement, mais par les faits qu'il prouve. C'est un ouvrage où tout est mêlé, le pittoresque du voyage, la vivacité de la description, la méditation de l'étude, l'analyse de l'observation. Madrid est le point central où M. Didier a étudié l'Espagne; mais il ne s'y est pas enfermé: il a vu les provinces, et, partout, en admirant les monumens, il a observé les hommes et approfondi les idées en vertu desquelles ils agissaient. Il a fouillé aussi dans le passé de l'Espagne, et a mis dans leur jour les gloires littéraires et philosophiques qui ont illustré ce pays pendant le dernier siècle. Aussi son coup d'œil est complet; il s'étend des provinces du nord à celles du midi, du passé vers l'avenir, et des hautes sphères où s'agitent les intrigues de cour jusqu'à la place publique où les menées des courtisans se traduisent en émeutes. Ce spectacle si vif a été reproduit par M. Charles Didier, sans altération; il n'a rien eu à y ajouter pour le rendre intéressant; il n'en a rien retranché. Ce livre est comme tout ce qu'il écrit, l'expression d'un esprit sérieux, d'une raison scrupuleuse, d'une ame droite et élevée.

— *Washington Levert et Socrate Leblanc*, que M. Léon Gozlan, nos lecteurs s'en souviennent, a publié dans la *Revue de Paris*, paraît demain, augmenté de quelques chapitres (1). Le mérite de ce livre remarquable sera apprécié, par un de nos collaborateurs, dans une de nos prochaines livraisons.

(1) 2 volumes in-8o, chez Werdet, rue de Seine, 49.

F. Bonnaire.

L'ANNEAU D'ARGENT.

En 1831, à la fin du mois d'août, un de ces chars-à-banc dont on se sert en Suisse à cause de l'étroitesse des chemins et où l'on se trouve assis de côté comme dans un omnibus, quittait la route de Salenches à Chamouny, pour s'engager à droite dans la gorge, non moins agreste, au fond de laquelle, humble rival de Vichy, de Baden et de Baréges, est enfoui l'établissement des bains de Saint-Gervais. Deux jeunes gens occupaient cette voiture qui cheminait lentement, ouverte au soleil, au vent et à la pluie, avec une simplesse helvétique. Le costume de ces voyageurs était celui de la plupart des touristes qui entreprennent le pélerinage du Mont-Blanc: une blouse de toile écrue, un chapeau de paille à larges bords, un pantalon de coutil, de gros souliers et des guêtres. Ainsi accoutrés avec une fraternelle uniformité, l'un fumait un cigarre, l'autre dormait, appuyé dans l'angle du char-à-banc.

— Cortail, dit tout à coup le plus jeune en secouant son compagnon par le bras, l'influence du terroir savoyard t'a-t-elle métamorphosé en marmotte?

Le dormeur s'enfonça les poings dans les yeux en écartant les coudes, et après un bâillement immodéré:

— Que faire en voyage à moins que l'on ne dorme? répondit-il.

— Mais regarde donc; quel site pittoresque! Pour rester aveugle devant un pareil spectacle, il faut n'avoir aucune poésie dans le cœur.

Cortail, dont l'épaisse encolure, la figure rubiconde et la physionomie égayée annonçaient plutôt un tempérament rabelaisien qu'une

nature portée à l'exaltation, promena autour de lui un regard nonchalant.

— Nous avons enfin quitté l'Arve, dit-il; ce gros ruisseau à notre droite doit être le Bonnant; ainsi dans quelques minutes nous serons arrivés; je suppose qu'à Saint-Gervais on dîne à six heures.

— *Mangiar, dormir e ber!* reprit son compagnon en riant; tu aurais figuré à merveille dans le corps des *Papatacci*.

—*Papatacci* tant que tu voudras, mon cher Bennezons; je n'ai pas l'honneur d'être doué comme toi d'un de ces estomacs contemplatifs qui se repaissent en admirant un beau paysage. Il me faut le pain des forts. En ce moment je donnerais toutes les aiguilles du Mont-Blanc pour la plus vulgaire côtelette accompagnée d'une bouteille de vin de Montméliant.

L'admirateur de la nature haussa légèrement les épaules, puis il se pencha en dehors du char-à-banc, pour mieux examiner le chemin tortueux que bordait à droite le ruisseau du Bonnant, tandis qu'à gauche un escarpement boisé projetait sur la tête des voyageurs une voûte de feuillage, rafraîchie par le voisinage de l'eau et frémissante au gré du vent.

— Ce site, reprit-il, serait un théâtre merveilleux pour une scène de roman; il est de ceux que Walter Scott aime à décrire. Ne te rappelle-t-il pas le gué où la dame Blanche fit faire un si beau plongeon au sacristain du monastère?

— Ou plutôt, répondit Cortail, l'endroit où Francis Osbaldistone aperçut pour la première fois Diana Vernon.

— Parbleu! c'est toi qui dis vrai, s'écria tout à coup Bennezons en faisant un soubresaut; que je meure si ce n'est pas Diana elle-même qui se rend à ton évocation et vient au-devant de nous!

A son tour, Cortail sortit la tête de l'espèce de buffet où il était emprisonné à côté de son ami, et comme lui fixa les yeux sur une femme à cheval, qui se tenait immobile à un détour subit du sentier.

L'imagination d'un artiste eût pu prendre en effet cette apparition pour l'esprit de la belle chasseresse écossaise. Ombre ou réalité, sa présence imprévue dans ce lieu solitaire avait un charme mystérieux, qui, pendant un instant, rendit muets les deux spectateurs. Occupée à dégager son voile qu'une branche de hêtre avait accroché au passage, l'inconnue s'offrait à eux de profil, sans qu'ils vissent de sa figure autre chose qu'un large bandeau de cheveux noirs, encadrant la joue jusqu'au menton, et relevé en tresse derrière l'oreille; mais l'élégance de sa taille, dont une robe de drap

brun faisait ressortir la forme svelte et cambrée, ainsi que la manière aisée dont elle tenait les bras levés en arrangeant sa coiffure, semblaient des indices certains de jeunesse, que la bienveillance d'un homme de vingt-cinq ans devait accepter comme autant de promesses de beauté.

— Quelle charmante femme! dit Bennezons en se penchant à droite de manière à se donner un torticolis.

— Et quel vilain cheval de charrue! répondit son compagnon, dont l'âge plus mur impliquait une opinion moins enthousiaste.

Au bruit des roues du char-à-banc sur le sol caillouteux du sentier, la jeune amazone tourna la tête avec la vivacité d'un oiseau effarouché, et tirant la bride de son palefroi lui fit faire un mouvement rétrograde.

—Conducteur, est-ce que vous voulez nous faire coucher ici? s'écria Bennezons en voyant cette gracieuse apparition près de s'évanouir.

Le cocher réveilla d'un coup de fouet l'ardeur de ses chevaux, qui sortant de leurs habitudes par un élan soudain, menacèrent l'étrangère d'une poursuite à laquelle la lourde allure de son propre coursier eût pu difficilement la soustraire. Mais en ce moment, semblable à une troupe militaire qui vient au secours d'une vedette menacée par l'ennemi, une cavalcade composée d'une demi-douzaine d'hommes et de deux autres femmes, déboucha au tournant du chemin où la jeune écuyère s'était montrée seule jusqu'alors.

— Ce sont des baigneurs de Saint-Gervais, dit Cortail en riant à l'aspect de cet escadron champêtre dont les montures moitié chevaux de ferme, moitié ânes, rappelaient les pacifiques coursiers qui stationnent à l'entrée du bois de Boulogne pour l'ébattement des grisettes de Paris.

Les promeneurs et les voyageurs se rapprochèrent les uns des autres en prenant mutuellement la droite du sentier, précaution indispensable, car le passage était si étroit, que les cavaliers furent obligés de défiler un à un dans l'espace resté libre entre le char-à-banc et la montagne. Dans cette manœuvre, l'amazone à la robe brune avait pris place à l'arrière-garde près d'une dame d'un âge mûr, qui chevauchait fièrement sur une jument poulinière à moitié aveugle. En voyant ce couple de près, Cortail se rejeta brusquement dans l'intérieur de la voiture, et se cachant la figure derrière le rideau de cuir, prit la pose d'un homme endormi.

Ce mouvement, quelque rapide qu'il eût été, n'échappa point à la plus vieille des deux femmes, qui, après avoir plongé dans le char-

à-banc un regard inquisitorial, leva d'un air impérieux une petite cravache douée, en apparence, d'une puissance surnaturelle, car, en la sentant effleurer son épaule, le cocher arrêta et se tint coi sur son siége, comme s'il eût été changé en pierre par la baguette de quelque magicienne.

— Félix, dit alors la dame entre deux âges, je ne suis pas dupe de votre sommeil. Prétendriez-vous ne pas nous reconnaître?

Et du bout de sa cravache elle fit sauter le chapeau du faux dormeur. Celui-ci, voyant que sa position n'était pas tenable, tressaillit comme un homme qui s'éveille, ouvrit de grands yeux, et après les avoir arrêtés sur la mûre amazone, feignit une surprise agréable.

— Comment! c'est vous, ma chère tante? s'écria-t-il, et ma cousine Anastasie aussi! Quel heureux hasard me fait vous rencontrer dans ce désert?

— Nous sommes à Saint-Gervais depuis quinze jours, répondit la jeune personne, dont l'inflammable Bennezons dévorait du regard la figure élégante et régulière.

— Venez-vous prendre les eaux? demanda l'autre baigneuse, qui, au mot de tante, avait légèrement froncé le sourcil.

— Pas du tout, répondit le jeune homme avec empressement; je vais à Chamouny, et je ne resterai à Saint-Gervais qu'une heure au plus. Je suis désolé que l'arrangement de mon itinéraire me force à vous quitter si vite.

La dame dont l'automne commençait à fleurir regarda son neveu d'un air d'intelligence, que celui-ci ne parut pas disposé à comprendre.

— Il n'y a pas d'itinéraire qui tienne, dit-elle ensuite en insistant sur chaque syllabe; vous me sacrifierez bien un jour ou deux. J'ai à causer sérieusement avec vous.

— Je vous jure, ma tante, que cela nous est impossible. N'est-ce pas, Bennezons?

— Tu oublies qu'en parlant à une dame le mot impossible n'est pas français, répondit le jeune homme, plus empressé de déployer sa galanterie en présence d'une jolie femme que de venir en aide à son ami.

La dame d'un âge discret répondit par un gracieux sourire au regard qui avait accompagné ces paroles, quoiqu'il eût été adressé à sa fille plutôt qu'à elle-même, et se retournant vers Cortail :

— Félix, reprit-elle, vous voilà condamné sans appel; tâchez de vous soumettre de bonne grace. Comme vient de le dire monsieur, aux yeux d'un gentilhomme le service des dames doit passer avant

tout. Continuez votre chemin, et parlez de moi au directeur des bains. A ma considération, il vous logera convenablement. Nous nous reverrons à dîner.

— Mais, ma tante, quand je vous assure...

— Mais, mon cousin, je n'admets point d'excuse, répondit la dame à la cravache en appuyant sur le mot cousin.

Sans attendre une réponse, elle salua Bennezons d'un léger mouvement de tête, et faisant signe à sa fille de la suivre, décida la lourde jument qui lui servait de palefroi à partir au petit trot, allure aussi insolite à la pauvre bête que le galop au cheval de don Quichotte. Un moment après, les deux amazones disparurent à travers le feuillage, en ne laissant d'autre trace de leur apparition que le bruit du pas des chevaux, qui, pendant quelques instans, retentit pesamment sur les cailloux du sentier, et finit par se confondre avec le murmure du torrent.

— Parbleu! dit Bennezons à son ami tandis que le char-à-banc se remettait en marche, tu peux te flatter d'être le mortel le plus heureux de France et de Navarre. Je te connais une demi-douzaine de cousines toutes plus jolies l'une que l'autre. Quelle est celle-ci, la plus charmante de toutes, et que je n'avais pas encore vue? Une cousine! C'est mon rêve à moi, et le sort veut que je n'aie que des cousins!

— Cela ne revient-il pas au même? répondit Félix d'un ton bourru.

— Tu te moques de moi; on aime sa cousine, on l'épouse quelquefois; tandis qu'un cousin est un ennemi donné par la nature.

Au lieu de répondre, Cortail mit la tête à la portière, et s'adressant au conducteur:

— Le chemin est-il assez large pour que vous puissiez tourner?

— Oui, si ça vous est égal de verser dans le Bonnant, répondit le flegmatique Génevois.

— Merci. Continuez donc; mais, à la première place favorable, faites demi-tour à gauche. Nous n'allons plus à Saint-Gervais.

Le cocher baissa la tête en signe d'acquiescement; mais l'autre voyageur prit moins complaisamment cette proposition inattendue.

— Comment! s'écria-t-il, nous n'allons plus à Saint-Gervais! Et pour quelle raison, s'il te plaît?

— Que t'importe Saint-Gervais? répondit Cortail. Je ne pense pas que tu tiennes beaucoup à visiter quelques méchantes baraques en sapin perdues au fond de ce maudit entonnoir. Quant aux naturels de l'endroit, tu viens d'en voir un échantillon qui doit te suffire.

— C'est précisément cet échantillon qui me donne envie de faire plus ample connaissance. Je te déclare que ta cousine a des yeux noirs auxquels je sacrifierais au besoin la Savoie et les vingt-deux cantons. Comment s'appelle-t-elle?

— Anastasie.

— Je le sais; mais son nom de famille?

— Chateauvieux; Pourtois de Chateauvieux. Son père, mort il y a six ans, était frère utérin de ma mère, et président de chambre à la cour royale de Lyon. Mme de Chateauvieux est donc bien incontestablement ma tante par alliance, quoiqu'elle veuille que je l'appelle ma cousine. Elle trouve sans doute que c'est assez d'une grande fille de vingt-trois ans, et ne se soucie pas d'avouer un neveu de trente-quatre.

— Cette rencontre n'a pas l'air de te plaire infiniment. Je crois qu'elle n'est pas étrangère à ton antipathie soudaine pour Saint-Gervais, dont tu me faisais ce matin encore le tableau le plus pittoresque?

— Tu n'as donc pas entendu que ma tante, car, elle a beau s'en défendre, elle est ma tante, me menaçait d'une confidence?

— Eh bien! qu'y a-t-il là de si terrible?

— Les confidences d'une femme de quarante-six ans!

— J'avoue qu'avec Mlle Anastasie la tâche serait plus agréable.

— D'ailleurs j'ai des raisons particulières pour être peu désireux de cet entretien.

En parlant de la sorte, les voyageurs arrivèrent au détour du sentier où Mlle de Chateauvieux leur avait apparu. Machinalement Bennezons leva les yeux vers le hêtre qui avait menacé la belle écuyère du sort d'Absalon. A travers les rameaux d'une branche presque horizontale, il aperçut un lambeau de gaze verte.

— Je ne m'étonne plus, dit-il, de l'accroc que j'avais remarqué à son voile; mais ce qui a touché une si jolie tête ne doit pas servir d'épouvantail aux moineaux.

A ces mots le jeune homme ouvrit le tablier du char-à-banc et s'élança dehors. Au moment où ses pieds touchaient la terre, il se trouva face à face avec un cavalier dont l'apparition fut si soudaine, qu'on eût pu croire qu'il sortait du fond du torrent, comme autrefois le spectre de l'Argail venant redemander son casque à Ferragus. Cet inconnu, âgé en apparence d'une trentaine d'années, était doué d'une telle profusion de cheveux, de barbe et de moustaches, qu'au premier coup d'œil on ne distinguait de sa figure que deux

gros yeux noirs couverts d'épais sourcils joûtant l'un contre l'autre. Son vêtement consistait en une courte redingote de velours verdâtre, boutonnée jusqu'au menton. Pour coiffure il portait une casquette rouge, dont la forme conique et contournée affectait une réminiscence du bonnet phrygien. Ce symbole républicain était complété par un ruban bleu à liseré amaranthe passé à la boutonnière, dans lequel il était facile de reconnaître la décoration de juillet, alors dans la fleur de sa nouveauté, et par conséquent de sa gloire.

Avant que Bennezons eût pu faire un mouvement pour exécuter son projet, l'étranger, dont les yeux s'étaient aussi fixés sur le feuillage du hêtre, se dressa sur les étriers, s'empara du morceau de gaze, qu'il mit à sa boutonnière, à côté de son ruban; puis, laissant tomber sur les deux amis un regard sérieux, éperonna son cheval, et disparut en deux sauts du côté où s'éloignait la cavalcade des baigneurs.

A la vue de son compagnon ébahi et immobile au milieu du sentier, Cortail partit d'un éclat de rire.

— Il paraît, dit-il, que tu n'as pas seul le goût des reliques. Voici un pèlerin aussi dévot que toi et plus alerte. Si du moins il avait eu la générosité de partager!

— Alerte! grace à son cheval, répondit Armand avec un peu d'humeur. Mais je reverrai cet homme des bois. S'il est leste, en revanche il n'est ma foi pas beau, avec sa face à tous crins! Il est impossible que Mlle de Chateauvieux soit très flattée de voir figurer un échantillon de son voile à la boutonnière d'un pareil orang-outang.

— Propos de vaincu, reprit son ami. Allons, remonte en voiture, et retournons sur nos pas. En partant tout de suite, nous risquerons moins de rencontrer ma tante.

— Retourne si tu veux; quant à moi, je continue ma route. Je suis trop curieux de voir ce qui adviendra de ce voile déchiré et métamorphosé en décoration. Que crains-tu, après tout? D'être contraint par la présence de ta tante à ces frais de petits soins et d'attentions, apanage obligatoire des neveux! Eh bien! si la corvée te fait peur, nous la partagerons.

— Tu ne sais pas ce que c'est que ma tante!

— Une femme qui a dû être fort bien. Quand je te dis que je serai ton adjudant, ton remplaçant s'il le faut.

— En considération des beaux yeux d'Anastasie?

— Que t'importe, pourvu que je prenne pour moi les épines du rôle d'écuyer? Sois tranquille, je sais comment on captive une femme

d'un âge respectable. Mme de Chateauvieux joue-t-elle le boston? je ferai sa partie; a-t-elle un petit chien? je serai l'ami d'Azor. Il y a des gimblettes partout.

— D'abord, sache qu'à une femme de quarante-six ans on ne doit jamais parler carlin, ni boston, ni lunettes, ni tabac, ni chapeaux jaunes, ni de rien, en un mot, qui sente la douairière.

— Je parlerai bals et spectacle, musique et poésie, amour et printemps; première communion, s'il le faut.

— A la bonne heure! puisque tu l'exiges, je me résigne; mais je te déclare qu'après dîner je fais une présentation solennelle de ton aimable personne, et qu'à partir de là, le bras de Mme de Châteauvieux devient ta propriété exclusive. Je ne m'en mêle plus. Souviens-toi qu'elle donne toujours le bras droit; offre-lui le gauche, par conséquent. Ma tante a des idées fort chevaleresques; elle prétend que même en accompagnant une femme, un cavalier doit toujours conserver libre la main dont il tient son épée.

Cette discussion terminée, les deux amis continuèrent leur route et arrivèrent bientôt aux bains de Saint-Gervais. Après avoir pourvu à leur installation et donné un coup d'œil aux curiosités fort peu curieuses de l'établissement, il quittèrent leurs blouses de voyageurs, en entendant sonner la cloche du dîner, pour endosser un costume plus convenable. A la porte de la salle à manger, ils rencontrèrent Mme et Mlle de Chateauvieux qui avaient également échangé leurs redingotes d'amazone contre des robes de demi-toilette dont la fraîcheur rivale semblait annoncer deux sœurs plutôt qu'une mère accompagnée de sa fille.

— Ma chère tante, dit Cortail en les abordant, puisque je dois avoir le plaisir de passer quelques jours près de vous, permettez-moi de vous présenter mon ami, M. Armand de Bennezons, un de mes camarades de l'ex-garde.

— Ce titre est, pour monsieur ainsi que pour vous, la meilleure des recommandations, répondit Mme de Chateauvieux avec courtoisie; la garde royale est sûre d'être bien accueillie partout.

— Même devant les héros des glorieuses journées? demanda Bennezons en désignant d'un regard expressif le décoré de juillet qui s'avançait gravement, sa casquette rouge enfoncée sur l'oreille.

— Surtout en face de ces messieurs, repartit vivement la femme de quarante-six ans; car vous ne pouvez que gagner à la comparaison. Mais on se met à table, il nous faut entrer.

A ces mots, elle prit le bras d'Anastasie et franchit le seuil d'un

parallélogramme démesuré, plutôt semblable à un réfectoire qu'à une salle à manger, où une soixantaine de baigneurs avaient déjà pris place en observant pour unique loi de classement la date de leur arrivée respective. D'après ce réglement inviolable, en leur qualité de derniers venus, les deux amis s'assirent au bout de la table, tandis que Mme de Chateauvieux et sa fille s'allèrent placer du même côté, mais à quelque distance, près d'un monsieur à cheveux gris, fashionable sexagénaire, portant la tête droite, regardant avec affabilité quoique de haut en bas, souriant souvent, ne riant jamais; d'ailleurs parfaitement brossé, peigné, lustré, offrant en un mot, dans sa personne comme dans ses manières, une de ces physionomies à la fois patriarcales et aristocratiques qu'on ne rencontre guère, en France, que parmi les membres de l'ancienne noblesse. Au premier coup d'œil, on devinait en lui le gentilhomme; au second, on reconnaissait ce que les Anglais nomment, dans un sens exclusif, le gentleman.

— Vois-tu, entre ma tante et ma cousine, cette tête gracieusement respectable? demanda Félix à son voisin; c'est un représentant de la vieille France qui fera de notre rôle de cavaliers servans une véritable sinécure. Le connais-tu?

— Quelque chevalier de Coblentz? répondit Bennezons.

— Tu n'y es pas. C'est le marquis de Montespard.

— Le pair de France?

— C'est-à-dire l'ex-pair, car la révolution de juillet lui a enlevé son manteau fleurdelisé, ainsi qu'à nous deux nos modestes épaulettes. Il est un peu le parent et beaucoup l'ami de ma respectable tante. Du vivant de M. de Chateauvieux, les médisans se permettaient de gloser sur cette amitié plus intime, en effet, que ne le comporte d'ordinaire un arrière-cousinage; mais depuis que l'amie est veuve et que l'ami a soixante ans, les mauvaises langues ont fait silence : le monde finit toujours par consacrer ce qu'il a blâmé d'abord, et son approbation manque rarement à qui sait l'attendre. Qu'as-tu donc? tu ne m'écoutes pas!

— Tu parles fort bien cependant; mais c'est ce héros de juillet qui me cause des distractions; il a trouvé moyen de s'asseoir précisément en face de ta cousine.

— Cela prouve seulement qu'il est arrivé en même temps qu'elle, car cette table a l'air d'un bureau d'omnibus; chacun s'y assied d'après son numéro d'ordre. Il me semble que le décoré a supprimé la gaze verte à sa boutonnière?

— Il aurait aussi bien fait de supprimer sa redingote râpée, ré-

pondit Armand avec la double ironie d'un homme du monde blessé d'un manque d'usage, et d'un amoureux naissant, toujours prêt à ridiculiser son rival. Il est le seul qui ne se soit pas habillé pour dîner. Et puis, Dieu me pardonne! le voilà qui coupe son pain. Je suis sûr maintenant qu'il a mangé le potage à l'aide de sa fourchette. C'est un homme jugé.

Cet arrêt prononcé, l'ex-officier de la garde royale rentra dans un silence dédaigneux et peut-être jaloux, qu'interrompirent à peine de loin en loin les vulgaires incidens du repas. Après dîner, les baigneurs, profitant d'une belle soirée d'août, se disséminèrent par groupes sur une étroite esplanade, fermée, d'un côté, par le Bonnant, de l'autre, par plusieurs petits logis en pierre, luxe inoui, qui servaient d'aile au bâtiment principal. Laissant sa fille au milieu d'un groupe féminin qu'égayait l'amabilité sénile du marquis de Montespard, Mme de Chateauvieux rejoignit Cortail qui s'esquivait sur cette espèce de préau, dans l'espoir, promptement déçu, d'y fumer en liberté. A la vue de sa tante, qui lui prit le bras d'un air sérieux, celui-ci jeta, par un geste d'humeur, le cigarre qu'il était près d'allumer, et attendit en silence la confidence à laquelle il ne pouvait se soustraire.

— Mon cher Félix, lui dit Mme de Chateauvieux, ce n'est pas sans raison que j'ai insisté pour que vous vous arrêtiez à Saint-Gervais. Nous nous trouvons, Anastasie et moi, dans une position propre à nous faire désirer la présence, peut-être même l'appui d'un membre de notre famille. En un mot, j'ai un service à vous demander.

— J'espère, ma tante, que vous ne doutez pas de mon dévouement, répondit Cortail d'un ton assez froid.

— D'abord, interrompit la veuve du président, avec un sourire forcé, quittez donc cette habitude de m'appeler votre tante à chaque propos; cela vous donne un air petit garçon, passablement ridicule pour un homme de votre âge.

— Qu'à cela ne tienne, ma tante, répondit l'incorrigible officier; je vous appelerai ma nièce, pour peu que cela puisse vous plaire.

— Il ne s'agit pas de cela. Parlons sérieusement. Avez-vous remarqué un individu, porteur d'une physionomie sinistre et de la croix de juillet, qui se trouvait assis à table en face de moi?

— Vous voulez dire en face d'Anastasie?

— Précisément. Je vois que vos observations ont précédé ma confidence. Elles m'épargneront la moitié du chemin. Vous l'avez deviné, c'est au sujet de cet homme que je veux tenir avec vous un conseil de famille. Vous savez que depuis la révolution j'ai presque

toujours habité la Suisse, où plusieurs de nos amis, chassés de Paris par les évènemens de 1830, ont cherché un asile. Nous avions passé fort tranquillement une partie de l'été à Genève avec M. de Montespard, les Castignon, les d'Hautecourt, et plusieurs autres familles légitimistes, lorsque, un beau matin, ce personnage est tombé du ciel à l'*Ecu de Genève*, où nous logions. Quand je dis du ciel, il est impie de supposer qu'un décoré de juillet puisse venir de là; mais c'est une manière de parler. Quoi qu'il en soit, depuis le jour de son arrivée, ce monsieur, sans en être prié le moins du monde, s'est constitué notre garde-du-corps. Aux promenades, au spectacle, aux concerts sur le lac, partout, enfin, nous étions sûres de le trouver sur nos pas. Je n'ai pas besoin de vous dire ce qu'une pareille obsession de la part d'un être à bonnet rouge, a d'impatientant et d'insupportable. Anastasie, qu'il se permettait de poursuivre de ses regards passionnés (il a de gros yeux farouches qu'il croit peut-être expressifs), Anastasie en avait les nerfs tellement agacés, que j'ai craint un instant qu'elle ne tombât malade. C'est en partie pour nous soustraire à cette persécution, que nous sommes venues à Saint-Gervais. Eh bien! savez-vous quelle est la première personne que nous avons aperçue à table, en face de nous, le lendemain de notre arrivée? Le héros de juillet, avec son immuable redingote vert-olive, sa barbe négligée et son regard impitoyable. Depuis quinze jours, il nous continue le supplice qu'il nous avait infligé à Genève. Anastasie ne peut pas faire un pas, seule ou accompagnée, sans voir sortir tout à coup de quelque buisson cette figure de sauvage qui lui fait une peur horrible. Heureusement, vous voici. Jusqu'à présent, ce monsieur, voyant qu'il avait affaire à deux femmes sans défense, s'est cru en pleines barricades; mais votre présence lui imposera, je l'espère.

— Maintenant, ma belle tante, qu'attendez-vous de moi? demanda Félix, qui avait écouté ce récit sans manifester la moindre émotion.

— De la part d'un militaire et d'un gentilhomme la question peut paraître singulière, répondit Mme de Chateauvieux avec un sourire ambigu; ce que j'attends de vous, mon cousin, c'est que vous signifiez à cet individu d'avoir à cesser sur-le-champ une conduite dont je me trouve offensée, surtout à cause d'Anastasie.

— Il est possible, observa froidement l'officier, qu'à une injonction de cette nature il réponde en m'envoyant promener, et c'est ce que je ferais à sa place; dans ce cas, il en résultera probablement un duel.

— Eh bien! n'avez-vous pas votre épée? demanda d'un ton superbe la femme à sentimens chevaleresques.

— Sans doute, et tout à votre service, s'il m'est prouvé que vous en ayez réellement besoin. Veuillez donc, je vous prie, me citer quelque insulte, quelque impertinence, ou seulement quelque impolitesse dont ce monsieur se soit rendu coupable envers vous; la moindre chose qui me mette dans mon droit; par exemple, un propos déplacé, adressé par lui à ma cousine.

— Vous êtes fou. Jamais cet homme n'a parlé à ma fille ni à moi. Ici notre société est en majorité et fait la loi; malgré ses efforts pour y être admis, nous l'avons, en raison de sa croix et de ses manières, frappé d'un ostracisme sans pitié; la vie qu'il mène est celle d'un paria que nul ne fréquente et que chacun repousse.

— Alors je vois que ses crimes se réduisent à jouer le rôle du Solitaire, à se poster sur le passage d'Anastasie, à la contempler sentimentalement à travers le feuillage, et pour méfait suprême à dîner en face, mais séparé d'elle par une table large de six pieds. Cela est sans doute fort ridicule, mais ne me donne pas le droit d'intervenir raisonnablement à main armée.

— Puisqu'il vous faut des raisons *raisonnables*, suivez-moi, répondit Mme de Chateauvieux avec une sorte d'aigreur mal déguisée.

Elle se dirigea, en parlant ainsi, vers un petit pavillon dont le rez-de-chaussée servait de salon de compagnie. Redoutant l'humidité du soir que rendaient plus âcre le voisinage du torrent et la position même de l'établissement qui, fermé de toutes parts par une montagne perpendiculaire, semble construit au fond d'un puits, plusieurs baigneurs s'étaient déjà réfugiés dans cet asile sans feu et presque sans lumière; sorte d'antre inhospitalier dont rougirait un cabaret de village. Mme de Chateauvieux traversa ce soi-disant salon sans parler à personne, et ne daigna pas accorder un regard au décoré de juillet, qui s'était levé avec empressement pour lui faire place. Le maintien raide, la physionomie sévère, elle s'approcha d'une table placée près de la cheminée, et sur laquelle se trouvait le registre où les voyageurs ont l'habitude d'écrire leurs noms; elle ouvrit ce livre, posa l'index dans le haut d'une page; puis, se retournant vers son neveu, lui jeta un regard qu'eût fidèlement traduit la célèbre interrogation de Manlius : — *Qu'en dis-tu?*

Cortail se pencha vers le registre et y lut, au-dessus du doigt de sa tante, plusieurs lignes dont la première, qui était imprimée, renfermait les indications suivantes, séparées par autant de filets :

NOMS. — PRÉNOMS. — QUALITÉS. — D'OU L'ON VIENT.

Immédiatement au-dessous une main évidemment féminine avait écrit avec un certain *grossoiement*, à intention majestueuse :

Madame de Chateauvieux, — Jeanne, — noble, — Genève.
Mademoiselle de Chateauvieux, — Anastasie, — id. — id.

Enfin, sous cette dernière ligne, une plume dont M. Prudhomme eût pu s'enorgueillir avait buriné les mots que voici :

Guibout, — Alexandre, — décoré de la croix de juillet, — France.

Puis venaient d'autres noms sans intérêt.

— Eh bien! vous ne dites rien? demanda la femme entre deux âges d'un ton vif et un peu sec.

— Je dis, répondit Félix, qu'il se nomme Alexandre Guibout et qu'il possède une magnifique écriture contre laquelle j'échangerais volontiers mes pattes de mouche; quant au délit, j'avoue que je ne le découvre pas.

— Vous ne voyez pas l'impertinence préméditée de ce paraphe par lequel votre héros s'est permis d'accoler son nom à celui de ma fille?

Hasard ou intention, l'E final du mot Alexandre se terminait par une sorte de volute ascendante, admirable sous le rapport calligraphique, et dans laquelle se trouvait amoureusement enlacé le nom d'Anastasie, placé précisément au-dessus. En se posant de nouveau sur cet audacieux enroulement, le doigt de la veuve indignée semblait près de trouer le papier. L'officier de la garde avança la lèvre inférieure, et hochant la tête avec un sérieux affecté :

— Ceci devient grave, en effet, répondit-il; mais avant de décider si ce trait de plume mérite un coup d'épée, il me semble qu'une expertise d'écrivains jurés serait indispensable. L'affaire est du ressort de Brard et de Saint-Omer plus que du mien; car enfin, cette accolade peut être innocente; chacun signe à sa guise; les uns paraphent en-dessous, les autres en-dessus, et s'il était prouvé que ce M. Guibout a l'habitude d'embellir son écriture de serpentins, de tirebouchons, ou autres arabesques, que pourrait-on lui dire?

Mme de Chateauvieux ferma brusquement le registre et s'assit près de la table, dont ses doigts, entraînés dans une sorte de galoppade nerveuse, martelèrent le tapis comme s'il eût été le clavier d'un piano.

— Vous avez sans doute beaucoup d'esprit, et je sais que vous plaisantez à ravir, dit-elle enfin avec une colère concentrée; mais il est des questions de délicatesse, des choses de tact et de convenances au sujet desquelles votre esprit lui-même peut se montrer en défaut. Je n'ai pas besoin de votre avis sur un fait jugé dans mon

opinion ; ce que je vous demande, c'est un service sans phrase. Que votre sentiment diffère du mien, peu importe, ce me semble. Les hommes d'autrefois obéissaient aux femmes sans les contredire. Aujourd'hui, au lieu de servir, on argumente, et la discussion dispense du dévouement.

— Ma chère tante, répondit Félix avec l'impassibilité poliment ironique qui lui était habituelle, voulez-vous bien me permettre une question? J'admets que la conduite de ce M. Guibout soit aussi monstrueuse qu'elle vous paraît l'être; mais, dans ce cas, comment se fait-il que M. de Montespard, votre parent ainsi que moi, et votre ami depuis long-temps, ne se soit pas chargé d'une admonestation que légitimerait son âge en la rendant naturellement pacifique? Je ne pense pas qu'au fond vous veuillez la mort de personne; et si j'en crois ma connaissance du cœur masculin, la parole d'un vieillard aurait sur ce farouche républicain une autorité qu'obtiendrait plus difficilement l'intervention d'un homme de mon âge.

— D'abord M. de Montespard n'est pas un vieillard, répondit sèchement l'amie de l'ex-pair de France; ensuite des raisons particulières lui interdisent tout contact avec l'individu dont nous parlons. Ce M. Guibout est le neveu d'un personnage du même nom, paysan enrichi, libéral renforcé, acquéreur de biens nationaux, maître de forges, grand industriel, tout ce que vous voudrez, en un mot, et voisin de campagne du marquis, dans le Beaujolais. Après la révolution de juillet, M. de Montespard s'était retiré dans son château, sans que personne songeât à l'inquiéter, lorsqu'un beau jour votre chevalier de barricades est arrivé de Paris chez son oncle, l'esprit enflammé par la victoire, et avec des idées de propagande révolutionnaire dont vous devinez le résultat. Deux jours après son arrivée, la position de ce pauvre marquis n'était plus tenable; c'était tous les jours quelque provocation nouvelle; l'arbre de la liberté planté devant le château, *la Marseillaise* et *la Parisienne* chantées sous les fenêtres, les ouvriers des forges en émeute perpétuelle, les charivaris, les vexations pour la garde nationale! Enfin les choses sont venues à ce point que M. de Montespard a cru devoir s'absenter momentanément de sa terre. Vous comprenez alors que se retrouvant en face du sieur Guibout, le sentiment de sa dignité, le respect qu'il se doit à lui-même, lui font un devoir du silence le plus dédaigneux.

— Oui, je comprends, répondit Félix en souriant :

Louis, les animant du feu de son courage,

Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.

. . . . . .

Et vous pensez que les mêmes considérations de majesté à maintenir n'existent pas pour un petit gentillâtre comme moi. Je vous remercie de cette distinction. Maintenant, une seconde et dernière question, si vous voulez bien me la permettre. Vous rappelez-vous, mon aimable tante, une petite promenade que nous fîmes, il y a deux ans environ, le long des boulevarts, depuis le passage des Panoramas à la rue de la Paix?

Mme de Chateauvieux rougit légèrement, grace devenue rare à son âge, et froissa le tapis de la table au lieu de répondre.

— Je vais réveiller vos souvenirs s'ils sont effacés, poursuivit Cortail sans s'émouvoir de ce symptôme orageux; vous alliez faire des emplettes dans différens magasins, et j'avais l'honneur de vous donner le bras. A l'angle des Bains-Chinois, nous rencontrâmes un jeune homme qui, selon vous, et je dus vous croire, se permit de nous regarder de travers de la manière la plus insolente. Sur votre observation, j'allai lui demander raison de ce regard; car alors, ainsi qu'OEdipe,

J'étais jeune et superbe...

Au lieu de m'adresser des excuses, il s'emporta, et se prétendit insulté. De fait, le seul tort de ce pauvre diable était de loucher horriblement. Bref, nous nous disputâmes; le lendemain, nous nous battîmes; et, comme la cause la plus juste ne triomphe pas toujours, d'un coup de pistolet je guéris mon adversaire de son mauvais œil; en sorte que maintenant, à cela près qu'il est borgne, il regarde comme tout le monde. Je l'ai rencontré trente fois depuis, et jamais sans éprouver un remords, jamais sans me faire le serment solennel d'apporter désormais moins de légèreté dans une affaire aussi sérieuse que l'est un duel; car enfin, au lieu de l'éborgner, j'aurais pu le tuer, et je ne me le serais pardonné de ma vie.

— Voilà des sentimens fort chrétiens, et qui vous assureront une vieillesse paisible, dit Mme de Chateauvieux avec un ricanement dédaigneux.

Cortail lissa ses moustaches en souriant.

— La paix, répondit-il ensuite, convient à la vieillesse des femmes au moins autant qu'à celle des hommes. Si j'étais un élève de Saint-Cyr ou de l'École Polytechnique, ou seulement un étourdi comme il y a deux ans, votre moquerie me pousserait sans doute à quel-

que nouvelle sottise; mais j'ai trente-quatre ans, malheureusement; malheureusement aussi je me suis battu cinq fois, et mes preuves sont faites. Soyez-en sûre, je connais les devoirs que m'impose notre parenté, et pour les remplir je n'ai pas besoin de coups d'éperon. Le jour où une insulte réelle et non imaginaire sera faite à vous ou à ma cousine, vous me verrez prendre ma place entre vous et l'offenseur. Jusque-là, souffrez que je garde mon épée dans le fourreau, car le donquichottisme n'est pas mon fait. Qu'y a-t-il de vrai dans tout ceci? M. Guibout a conçu pour ma cousine un amour qu'il manifeste d'une manière gauche et puérile. Je vois là un ridicule, peut-être, mais non un outrage. Anastasie est assez bien pour causer une passion extravagante; et vous-même, ma belle tante, devez être habituée aux folies que le cœur inspire. N'ai-je pas entendu dire que, pour avoir le bonheur de faire de la musique avec vous, M. de Montespard avait appris à pincer de la guitare... autrefois?

Au lieu de répondre, Mme de Chateauvieux foudroya son neveu d'un regard rajeuni par le courroux, et lui tournant brusquement le dos, adressa la parole à une vieille dame assise de l'autre côté de la table.

— Ma tante est encore bien quand elle se met en colère, se dit Cortail; l'indignation lui colore le teint et lui rend l'œil brillant comme une escarboucle; certes, il se rompt des lances pour des femmes qui ne la valent pas; mais en conscience ceci regarde M. de Montespard.

La nuit étant venue pendant ce dialogue, le salon s'était rempli peu à peu. Plusieurs parties de jeu, plaisir unique des vétérans de la société, se formaient dans les angles réservés pour cet usage. Au milieu, autour d'une grande table ronde, un cercle de jeunes femmes, travaillant à différens ouvrages, se livrait à une conversation futile, décousue, moqueuse d'ordinaire, quelquefois spirituelle, le plus souvent insignifiante et vide, propre, en un mot, à faire illusion aux auditeurs en leur persuadant que la scène se passait à Paris plutôt que dans un désert de la Savoie. Parmi les rares privilégiés admis près de ce groupe d'élite, Armand de Bennezons se faisait remarquer par un empressement particulier. Usant, avec l'aisance insinuante d'un homme bien élevé, des droits que lui donnait sa présentation à Mme de Chateauvieux, il avait réussi à s'asseoir derrière Anastasie; la manière complaisante dont la jeune fille tournait la tête pour l'écouter ou lui répondre, présageait une de ces intimités improvisées pour ainsi dire, auxquelles ne se refusent pas les gens de la plus exclusive compagnie, tant elles semblent autorisées par les

mœurs exceptionnelles des eaux. D'ailleurs, une éducation plus anglaise que parisienne, le séjour de Genève, l'habitude de voir des étrangers, l'exemple de sa mère, l'indépendance de son esprit, enfin l'assurance qu'inspire l'usage du monde joint à une instruction variée, donnaient à Mlle de Chateauvieux un aplomb facile et gracieux, cause d'une méprise journalière dont elle ne se trouvait flattée qu'à demi. En la voyant pour la première fois, tout le monde lui disait : Madame.

— Je parais donc bien vieille? demanda-t-elle un jour à sa mère, avec une inquiétude mêlée de dépit.

— Tu parais charmante, répondit celle-ci, qui professait un extrême dédain pour la timidité silencieuse et gauche, partie obligée de l'uniforme dans les pensionnats de Paris.

Ainsi encouragée, Anastasie était devenue, en effet, extrêmement aimable, trop aimable même selon quelques-uns; car il est des esprits chagrins toujours prêts à chercher la cantharide dans la rose. Pleine de déférence envers les femmes âgées, polie mais prudente avec celles de son âge, elle réservait de préférence pour la société des hommes dont le mérite lui semblait mériter cette faveur, les charmes d'un esprit que colorait un mélange d'enthousiasme artistique et d'exaltation chevaleresque. Ses succès la contraignirent promptement à se ranger à l'opinion générale qui la proclamait une personne accomplie. Contente d'elle-même, elle se fût trouvée avare en épargnant une amabilité dont elle voyait les miettes les plus chétives disputées à ses pieds par d'élégans affamés. Elle était donc généreuse, parfois jusqu'à la coquetterie; écoutait en souriant, répondait des yeux ainsi que de la voix ; parlait bien, et beaucoup, et de tout. Au besoin, elle eût renouvelé la thèse de Pic de la Mirandole. L'intelligence d'une jolie femme n'équivaut-elle pas à l'omniscience?

En ce moment, Bennezons se trouvait sous le charme d'une conversation abondante, dont il avait fini par obtenir la jouissance à l'exclusion de tout autre concurrent. De son côté, pour plaire à une si diserte interlocutrice, il se ruinait en frais, selon l'usage des jeunes gens de Paris, qui mettent volontiers tout leur esprit à l'avant-garde et ne sont jamais si aimables que la première fois. Après avoir épuisé plusieurs questions littéraires, les controverses sentimentales ne s'improvisant guère qu'avec une femme mariée, le jeune homme amena la discussion sur la peinture, car il peignait. Une fois qu'il eut laissé soupçonner son talent, il se vit obligé d'en donner une preuve, et alla chercher un album, dont ses œuvres personnelles ne faisaient que la moindre richesse, car plusieurs dessins signés par Deveria,

Decamps et Roqueplan donnaient à ce recueil une valeur positive. Cette manœuvre, inspirée par une innocente vanité, fut une maladresse; l'espèce de tête-à-tête qu'Armand avait su se ménager jusqu'alors se trouva rompu, son album ayant attiré l'attention générale. Peut-être fut-il consolé de ce contre-temps par la louange; briller aux yeux d'une femme c'est lui parler encore, et l'éloquence du triomphe est presque toujours la plus pénétrante.

Parmi les témoins de cette scène, deux surtout contemplaient les succès de l'officier de la garde avec une mauvaise humeur à peine déguisée. D'abord M. de Montespard, qui, grace à une disette absolue de jeunes gens, s'était trouvé jusqu'alors la fleur des poix du salon de Saint-Gervais! Fleur un peu fanée malgré son parfum d'exquise politesse, et que menaçait d'un détrônement imminent l'arrivée d'un homme élégant, aussi parfaitement élevé que le marquis lui-même, de plus joignant à ses autres avantages la jeunesse, le premier de tous. L'autre mécontent était Alexandre Guibout. Assis à l'écart, derrière une table de boston, tenant, par contenance, *la Quotidienne*, le seul journal français admis en Savoie, et qui devait brûler les doigts du décoré de juillet comme l'eau bénite brûle, dit-on, ceux du diable; il promenait un regard rancuneux sur le groupe aristocratique dont l'avait exclus l'intolérance de Mme de Chateauvieux. Ses gros yeux, rendus plus saillans encore par la pâleur de ses joues, ainsi que par l'encadrement volumineux d'une chevelure bouclée et d'une barbe touffue, prenaient, surtout en se fixant sur Anastasie ou sur son brillant attentif, une expression d'amertume voisine de la menace. En traversant le salon pour s'approcher de sa cousine, Cortail, qui possédait une rare promptitude d'observation, intercepta au passage un de ces regards farouches; en même temps, son oreille, aussi exercée que son coup d'œil, entendit M. de Montespard, disant à un de ses voisins, personnage d'une haute taille et d'un aspect sévère:

— Castignon, dans notre jeunesse nous écoutions les vieillards; aujourd'hui, la mode est changée; ce sont les vieillards qui doivent écouter les jeunes gens. Ce monsieur avec son album me rappelle Diderot, qui, selon Voltaire, était meilleur pour le monologue que pour le dialogue.

— Mon cher, dit Félix en s'asseyant derrière Bennezons, rien ne manque à tes succès; tu as déjà trouvé moyen de te faire deux ennemis.

— Ta cousine est la femme la plus ravissante que j'aie jamais vue, répondit Armand, livré, par anticipation, à la préoccupation habituelle aux amans.

Mme de Chateauvieux, dont le visage avait recouvré peu à peu sa sérénité, s'approcha de la table de travail, et, avec laisance d'une femme supérieure, qui, dans tous les salons, se regarde comme chez elle, prit une paire de ciseaux dont elle frappa deux ou trois coups sur le tapis. A ce signal, équivalent au bruit de la sonnette du président de la chambre, le silence s'établit et tous les yeux se fixèrent sur la reine des eaux.

— Mesdames, dit-elle, la soirée se passe, et nous oublions notre vente.

— En effet, c'est aujourd'hui qu'elle doit avoir lieu, répondit-on de toutes parts.

Sur un signe de Mme de Chateauvieux, plusieurs hommes de ceux-là qui dans le monde adoptent l'emploi de complaisans et aident au besoin les domestiques, sortirent mystérieusement du salon. Ils revinrent bientôt après chargés d'une foule de petits objets, broderie, cartonnage, tapisserie, bourses, porte-montres, inutilités de toute espèce qu'ils rangèrent triomphalement sur la table.

— Avant de commencer, reprit la dame patronesse, il est une autre œuvre de bienfaisance que nous ne devons pas oublier. Plusieurs personnes arrivées depuis peu à Saint-Gervais, n'ont pas encore pris part à notre souscription pour les détenus politiques de la Vendée. Nous espérons qu'elles voudront bien joindre leurs offrandes aux nôtres. Anastasie, vous vous êtes chargée du rôle de quêteuse.

— Que la peste t'étouffe! dit tout bas Félix à son ami; sans toi, en ce moment nous fumerions tranquillement un cigarre, au clair de lune, sur la route de Chamouny, au lieu de nous voir égorgés par la bienfaisance de ma tante.

A la voix de sa mère, Mlle de Chateauvieux s'était levée prestement. Improvisant une bourse au moyen d'une petite corbeille empruntée à la table de boston, elle commença aussitôt sa tournée avec une bonne grace qu'eût enviée une quêteuse de Saint-Roch.

— As-tu de l'or? dit Bennezons à son voisin après avoir précipitamment bouleversé toutes ses poches.

Cortail haussa les épaules et lui glissa dans la main une pièce de vingt francs.

— Donne-moi un double louis, reprit le jeune homme qui trouvait toute offrande mesquine en songeant à la beauté de la solliciteuse.

— Calme-toi; nous ne sommes pas au bout de nos actes de bienfaisance. Après les Vendéens tu vas voir venir les blessés de la garde, les pensionnaires de la liste civile, toutes les infortunes de notre parti,

à la file : tu peux te reposer sur ma tante, elle te fournira l'occasion de déployer ta magnificence.

Anastasie récompensa Bennezons par un regard céleste et s'approcha de son cousin.

— Vous savez que je suis pauvre, lui dit celui-ci en couvrant d'un écu de cinq francs la pièce d'or offerte par son ami; d'ailleurs, poursuivit-il avec un sourire malicieux, je suis presque votre frère, et cette parenté me dispense de toute largesse chevaleresque.

Alexandre Guibout s'était levé pour se placer sur le passage de Mlle de Chateauvieux; en la voyant venir à lui, gracieuse et charmante, encore embellie par l'animation que cause un rôle quelconque joué en face du public, il prépara une offrande destinée à éclipser toutes les autres; mais comme l'œuvre de bienfaisance à laquelle il allait prendre part avait une couleur légitimiste, le décoré de juillet crut devoir concilier l'austérité de ses principes et la faiblesse de son cœur par une sorte de profession de foi qu'il débita d'un ton dogmatique, de manière à être entendu de ses voisins.

— Après le combat, dit-il, les ennemis sont frères, et le malheur n'a plus d'opinion.

Malgré l'antipathie que lui inspirait cet adorateur à bonnet rouge, Anastasie eût sans doute agréé son tribut, car en ce moment le petit amour-propre de quêteuse dominait en elle tout autre sentiment; mais un impérieux regard de sa mère lui interdit une condescendance jugée inconvenante. Avertie par ce coup d'œil, la jeune fille passa, rapide comme une gazelle, devant le décoré mis à l'index, et retira la petite corbeille vers laquelle il étendait la main. Une pluie de pièces de cinq francs s'éparpilla sur le parquet; à ce bruit tous les yeux se fixèrent vers le républicain, qui sans songer à ramasser son argent demeurait immobile, la face rouge jusqu'aux oreilles, les yeux écarquillés, et les cheveux hérissés en apparence plus encore que de coutume.

— Que penses-tu de la charité de ces dames? demanda Félix à son compagnon; elles aimeraient mieux, je crois, laisser mourir de faim un malheureux que de le secourir au moyen d'un écu mal pensant.

— Je pense, répondit Bennezons, que ce personnage à mine patibulaire a eu raison de voler à ta cousine un morceau de son voile; car, à coup sûr, jamais il ne l'aurait obtenu d'elle.

Cortail se contenta de sourire d'un air un peu moqueur, et s'approcha de la table où la vente allait commencer. Un monsieur de quarante ans, gros, frais, frisé et souriant, s'était créé commissaire

priseur, emploi qu'il remplissait à la satisfaction générale, en proclamant chaque article d'une voix claire et grasseyante.

— A quelle infortune votre philantropie destine-t-elle le produit de cette vente? demanda Félix à sa cousine en se plaçant derrière elle.

— Aux pensionnaires de la liste civile, répondit Anastasie; pour ma part, j'ai fait un cordon de montre; j'espère, Félix, que vous serez assez aimable pour l'acheter.

— J'ai perdu ma montre à Lausanne, répondit l'officier fort décidé à défendre son modeste budget contre la formidable bienfaisance de ses parentes.

Après la mise aux enchères de plusieurs articles insignifians, le commissaire amateur sourit avec une sorte de béatitude, et de sa voix de faucet la plus insidieuse :

— Messieurs, dit-il, voici un objet qui s'adresse à vous; un joli cordon en soie, d'un travail exquis, pouvant servir pour une montre ou pour un lorgnon. Cet ouvrage a été offert par Mlle de Chateauvieux. Combien le charmant cordon? Nous disons pour commencer : cinq francs!

— Vingt francs! dit Bennezons qui prononça ces mots d'une voix timide, tout officier de la garde qu'il avait été.

— Un cordon de vingt sous! grommela Félix en se renversant sur sa chaise de manière à ôter à sa cousine tout espoir de le voir surenchérir.

Malgré son intolérance aristocratique, Mlle de Chateauvieux était femme; l'enchère exagérée de son nouvel adorateur l'avait flattée d'abord, mais en voyant que personne ne s'empressait de la couvrir, elle éprouva un mouvement de dépit qui, soudainement, humanisa son orgueil. Par un mouvement imperceptible, elle tourna ses beaux yeux noirs du côté d'Alexandre Guibout qu'elle n'avait pas voulu voir jusqu'alors, et lui jeta, plus prompt que l'éclair, un regard qui disait de la manière la plus expressive :

— Et vous? n'avez-vous pas envie de mon cordon?

En toute autre circonstance, le décoré se fût mis à genoux, mais la blessure faite à son amour-propre saignait encore. Au lieu d'obéir à un désir si clairement manifesté, il fronça le sourcil, sourit avec une sorte de dédain vindicatif, et ne dit mot. Confuse et courroucée de ce silence, Anastasie détourna la tête en rougissant.

— Vingt francs! clama le commissaire-priseur; personne n'en veut plus? adjugé, pour vingt francs, à M. de Bennezons.

En voyant la rougeur qui couvrait les joues d'Anastasie, l'officier

de la garde royale se passa la tresse de soie autour de la cravate, aussi triomphalement que si c'eût été le collier du Saint-Esprit ou le grand cordon de la Légion-d'Honneur. Ces manières de conquérant redoublèrent le dépit de Mlle de Chateauvieux, qui se dit involontairement :

— Si la vente avait eu lieu avant la quête, ce M. de Bennezons n'aurait pas eu, pour vingt misérables francs, un objet qui m'a coûté quatre heures de travail.

— Tu es adorable ! vint dire Cortail à son ami; et comme je m'intéresse à tes succès, je te préviens qu'on va vendre des allumettes fabriquées par ma tante. Je suppose que dans cette occasion solennelle ta galanterie ne se démentira pas. Tu sais que pour plaire aux filles, il faut captiver les mères.

Plus frappé de l'axiome que sensible au persiflage, Armand ne laissa pas échapper l'occasion de faire sa cour à la mère d'Anastasie. Pour la modeste somme de quinze francs, il entra en jouissance de vingt-cinq allumettes en papier, fort agréablement découpées et charmant le regard par la variété de leurs couleurs. Ce beau trait obtint sa récompense.

— En vérité, monsieur, vous auriez dû naître au temps de la chevalerie, lui dit Mme de Chateauvieux dont il s'était approché vers la fin de la vente; et, continua-t-elle en jetant à son neveu un regard dédaigneux, plus d'une personne ici pourrait vous choisir pour modèle. — Puis, changeant de ton et prenant un accent insinuant : — Malgré tous nos efforts, nous ne sommes pas bien riches. J'aurai moins d'argent à envoyer à nos pauvres Vendéens que je ne l'espérais. Tout le monde ne comprend pas aussi bien que vous le désintéressement chevaleresque. Cependant il me semble que pour une œuvre de cette nature, chacun devrait s'empresser d'apporter son offrande.

— Si j'étais arrivé plus tôt à Saint-Gervais, observa Cortail, peu disposé à laisser une attaque sans riposte, n'en déplaise à Bennezons, c'est vous, ma chère tante, que j'aurais choisie pour modèle; j'ai aussi un talent particulier pour la confection des allumettes; c'est un article qui se vend bien et ne ruine pas le fabricant.

Au lieu de répondre à ce sarcasme, Mme de Chateauvieux prit sur la table l'album d'Armand et se mit à le feuilleter d'un air rêveur. Avec la promptitude d'esprit particulière à quelques femmes, Anastasie devina la pensée de sa mère et se chargea de l'exprimer, sachant bien, l'aimable jeune fille, tout ce qu'acquérait de pouvoir un désir dont elle se faisait l'interprète. Elle posa donc gentiment sa main blan-

che sur l'album, et, regardant le peintre officier avec un timide sourire:

— C'est cela, dit-elle, qui ferait honneur à notre vente, et non de pauvres ouvrages de femme, dont la seule valeur est dans l'intention.

— Anastasie, interrompit la femme bienfaisante, ravie au fond de l'intelligence de sa fille, vous qui parlez d'intention, songez que le sentiment le plus louable ne justifie pas une indiscrétion. Monsieur de Bennezons doit tenir à ce superbe recueil.

— Comment! madame, balbutia le jeune homme, un peu étourdi de cette attaque imprévue, pensez-vous que ces croquis sans prétention... Une pareille association à vos bonnes œuvres... Je serais trop heureux... certainement....

— Non, répondit Mme de Chateauvieux, quelle que soit la sainteté du motif, nous nous ferions scrupule d'abuser de votre générosité. Tenez, cachez cet objet tentateur.

Elle ferma le livre et le lui offrit. Anastasie ne dit rien; mais elle regarda Bennezons. Vaincu par ce regard, aussi doux que celui d'un ange en prières, le jeune officier prit l'album, et le passant au commissaire-priseur :

— Monsieur, lui dit-il, si cette bagatelle peut trouver quelque acquéreur, je serai heureux de contribuer...

Sans lui laisser le temps d'achever sa phrase, le gros monsieur prit le livre avec la prestesse d'un chat qui gobe une souris, et montant sa voix à son diapason le plus aigu :

— Mesdames et messieurs, cria-t-il, voici un nouvel article sur lequel nous ne comptions pas, et qui sera une bonne fortune pour l'acquéreur. Un superbe album, renfermant des vues de Suisse, de Savoie et autres lieux pittoresques, ainsi que plusieurs dessins originaux de MM. Roqueplan, Deveria, Decamps, et autres célèbres artistes. Combien, messieurs, le superbe album? 50 francs d'abord; c'est pour rien. Monsieur de Montespard, vous qui êtes connaisseur, ceci vous regarde.

Le nouvel objet mis en vente passa de main en main, et le donateur dut être satisfait des éloges donnés à son talent ainsi qu'à sa générosité. Mais les amateurs de peinture étant rares, et les femmes achetant fort peu, personne ne disputa l'album à l'ex-pair de France, qui, sur une enchère unique, en devint propriétaire pour l'humble somme de 55 francs. Assez content de faire de la bienfaisance à 1,000 pour 100 de bénéfice, le marquis se pencha vers son voisin :

— Castignon, lui dit-il en souriant, ce M. de Bennezons est probablement quelque prince déguisé. Il y a dans son album un croquis

de Roqueplan qui vaut à lui seul quatre fois mon argent. Bennezons ! connaissez-vous ça?

— Il y avait des Bennezons en Normandie, répondit le vieux gentilhomme.

— Oui ; mais ils sont éteints. Celui-ci est sans doute d'une famille entée; cela se devine à cette manière de jeter l'argent par les fenêtres pour se faire honneur. Il n'est telle chère que de vilain !

— Sortons de ce coupe-gorge de charité, dit de son côté Cortail en prenant son ami par le bras. Dans l'exaltation où je te vois, si l'on te demande ton habit pour la Vendée, tu es homme à le mettre en loterie. Pardieu ! saint Martin, après tout, ne donna que la moitié de son manteau ! Un album de prix livré pour 55 francs! et à ce vieux juif encore, qui se moque de toi en te dépouillant!

— J'avoue que mes dessins auraient pu être mieux vendus, répondit Armand un peu froissé dans son amour-propre d'artiste ; mais songe qu'il s'agit de gens de notre opinion, et que leur malheur est une dette sacrée.

— Oui, les infortunes de la Vendée d'une part et les beaux yeux de ma cousine de l'autre! Pour satisfaire ces deux créanciers, il te faudrait les appointemens d'un maréchal de France, et non la solde d'un lieutenant en disponibilité. Attends du moins que tu aies repris du service; avec tes 1,800 francs au grand complet, tu pourras faire le magnifique tout à ton aise.

— Du service! je n'en reprendrai peut-être jamais! répondit Bennezons d'un air pensif.

— Et pourquoi ce nouveau caprice, après la démarche que tu m'as laissé faire pour toi comme pour moi? demanda Cortail en regardant fixément son camarade.

— Je ne sais ! Je pense que la cocarde tricolore ferait mauvais effet à mon front, aux yeux de certaine personne.

— Passe pour les allumettes de ma tante; nous avons tous fait de ces niaiseries-là, dit Félix avec une certaine vivacité; mais, je t'en prie, pas de sentimentalités chevaleresques qui compromettent ton avenir; un homme doit chercher le guide de sa conduite en lui-même et non dans le sourire d'une femme.

Le lendemain, sur le refus que fit Armand de l'accompagner, Cortail partit seul pour le Mont-Blanc.

— Je te quitte pour trois jours, dit-il à son ami en montant en voiture; d'ici là, sois raisonnable, si c'est possible ; songe qu'une passion pour ma cousine ne peut te mener à rien, car elle a peu de

fortune et tu n'en as pas. Surtout point de discussion avec le décoré de juillet. Hier au soir déjà vous vous êtes regardés à plusieurs reprises comme pourraient le faire deux coqs de combat; vous m'avez rappelé les plaideurs de la fable se querellant pour une huître dont ils ne doivent avoir que les coquilles. —Si Anastasie savait à quelle comparaison saugrenue je la soumets en ce moment, elle ne me le pardonnerait jamais. — Ainsi donc, pour conclusion : la paix à tout prix! tu comprends combien me serait désagréable une affaire où le nom de ma cousine pourrait se trouver prononcé.

Le jeune homme amoureux promit de se conformer à cette sage recommandation, mais les évènemens contrarièrent sa bonne volonté. Devenu, par le départ de Cortail et l'absence de tout concurrent convenable, le chevalier d'honneur de Mme de Chateauvieux ainsi que de sa fille, il fit subir, deux jours durant, au républicain le supplice des rivaux malheureux. Jusqu'alors Alexandre Guibout n'avait éprouvé que les humiliations d'une passion dédaignée, il connut alors les angoisses plus poignantes encore de la jalousie; exclus de la société légitimiste, ne pouvant par conséquent mettre le pied sur le terrain où se pavanait son adversaire, ce fut dans un état d'exaspération contenue qu'il attendit l'instant d'une revanche ou d'une vengeance. L'occasion qu'il cherchait ne tarda pas à se présenter. Le troisième jour après le départ de Cortail, un bal eut lieu à Saint-Gervais, bal modeste, donné dans une partie de l'immense salle à manger qui se métamorphosait en salon au moyen d'une cloison mobile, comme cela se pratique chez certains restaurateurs de Paris. Trois musiciens, dont une clarinette aveugle et une femme jouant de la basse, étaient venus de Salenches pour cette fête hebdomadaire, et composaient un orchestre que les danseuses de vingt ans pouvaient seules entendre sans frémir. Dans une réunion peu nombreuse, une contredanse est, pour un homme, un moyen d'intrusion que la femme la plus exclusivement aristocratique ne peut pas toujours mettre en défaut. Au bal précédent, Mlle de Chateauvieux s'était abstenue de danser, afin de se soustraire à l'invitation inévitable de son importun adorateur; cette fois, les instances réitérées de Bennezons triomphèrent de la réserve qu'elle s'était imposée, et, vers le milieu de la soirée, elle accepta sa main. Alexandre Guibout, qui jusqu'alors était resté immobile dans l'embrasure d'une fenêtre, s'approcha de la jeune fille, dès qu'elle fut revenue à sa place, et, après une profonde révérence, lui adressa, d'une voix étranglée par l'émotion, la requête banale :

— Mademoiselle, me ferez-vous l'honneur de m'accorder une contredanse?

En voyant venir son cauchemar, Anastasie avait regardé Mme de Chateauvieux assise à quelques pas d'elle; un regard expressif accompagné d'un mouvement de tête horizontal lui manifesta la volonté maternelle. Soumise à une décision conforme d'ailleurs à son désir, elle répondit d'un air glacial par la phrase d'usage en pareille importunité :

— Je suis fatiguée, monsieur, et je ne danserai plus.

Le décoré s'inclina en se mordant les lèvres jusqu'au sang; puis il retourna dans l'embrasure de fenêtre où il avait élu domicile, et s'appuya de nouveau contre la boiserie avec la physionomie refrognée du ligueur qui figure dans le tableau de Gérard.

Pendant quelque temps, Mlle de Chateauvieux fut fidèle à son excuse; mais, à la fin, les prières de son attentif, l'amour de la danse, et peut-être aussi un sentiment de bravade familier à plus d'une jolie femme, l'emportèrent sur sa résolution.

— Pourquoi ne danserais-je pas? se dit-elle; après tout, ce vilain monsieur n'a pas le droit de me faire faire tapisserie.

Sur cette réflexion, elle se leva et prit la main que Bennezons lui offrait dans l'attitude la plus gracieusement suppliante. Au moment où ils se plaçaient au quadrille, Alexande Guibout se trouva inopinément devant eux, le visage pâle et le regard flamboyant.

— Vous ne danserez pas, monsieur, dit-il à l'officier avec l'accent calme d'une colère concentrée.

Bennezons rougit, et ses yeux étincelèrent; se penchant rapidement vers son rival:

— Tout à l'heure je serai à vos ordres, lui dit-il à voix basse; mais en ce moment, pas de scène, je vous en prie; songez qu'il s'agit d'une femme!

— *En ce moment* vous ne danserez pas, répéta le décoré en se croisant les bras sur la poitrine d'un air superbe.

Par un mouvement plus prompt que la pensée, Mlle de Chateauvieux saisit et retint avec une énergie nerveuse la main d'Armand qui l'avait effleurée en se levant sur le provocateur. Obéissant à un instinct tout féminin, la jeune fille, malgré son trouble, avait dès le commencement de cette scène observé son danseur. En contemplant sa fière attitude, l'éclat de son regard, et le fard de colère qui rehaussait l'expression de son visage, elle le trouva beau et brave; il lui plut. Dès-lors elle eut peur pour lui.

— Je ne danserai plus, dit-elle avec émotion en se plaçant entre les deux adversaires; ainsi, messieurs, cette discussion est inutile; puis se penchant à l'oreille de Bennezons : Suivez-moi, reprit-elle tout bas d'une voix de syrène; je vous en conjure, — je le veux.

L'officier interpréta en sa faveur la gradation de cette phrase commençant par une prière et finissant par un ordre, car femme qui implore engage celui qui l'écoute, mais femme qui ordonne s'engage elle-même. Trop amoureux pour refuser le droit d'obéir, il scella ce pacte muet par une pression de main qui ne trouva point de résistance, offrit ensuite le bras à sa danseuse, et la conduisit près de Mme de Chateauvieux, après avoir jeté à l'oreille de son rival ces mots que ce dernier seul put entendre :

— A demain !

En rentrant dans sa chambre, Armand y fut surpris par Cortail, revenu du Mont-Blanc avec les trophées ordinaires de ce pélerinage : d'une main un long bâton ferré, surmonté d'une corne de chamois, de l'autre un bouquet de rhododendron cueilli pour Anastasie, mais déjà fané à demi.

— Tu arrives à propos, lui dit Bennezons; je me bats demain matin avec le sieur Guibout.

Cortail enfonça la pique dans le parquet, et par un simulacre de coup de poing adressé à je ne sais quel être imaginaire, écrasa sur la table la touffe de rhododendron dont les fleurs roses jaillirent aux quatre coins de la chambre.

— Je l'aurais parié, s'écria-t-il d'une voix tonnante; mais voyons, de quoi s'agit-il?

— L'homme propose et Dieu dispose, répondit Armand, et il raconta l'évènement du bal avec l'impartialité d'un homme d'honneur prêt à en appeler à son épée, juste par conséquent, même pour son adversaire.

— Ma tante est une folle avec sa morgue insupportable, dit Félix, qui avait écouté très attentivement ce récit; Anastasie est une étourdie, maître Guibout un brutal, et toi tu es une espèce d'Amadis plus ridicule que tout le reste. Ce duel n'aura pas lieu.

— Mais je suis insulté, et ta cousine aussi, cria Bennezons.

— Je te dis que vous ne vous battrez pas. Une femme est toujours plus ou moins compromise par un duel dont elle est la cause, même involontaire. Si Anastasie a été insultée, comme tu le prétends, cela me regarde seul. Tu n'es ni son mari, ni son frère; tu n'as donc aucune qualité pour prendre sa défense. Tu ne peux te déclarer son

chevalier sans nuire à sa réputation, cela est évident. Le monde ne pardonne pas ce qui blesse ses convenances. Ces dames, avec leurs idées héroïques, peuvent se croire au-dessus du ridicule, mais moi je le crains pour elles, et, tant que cela sera en mon pouvoir, je l'éloignerai d'Anastasie, qui est bonne, quoique gâtée par sa mère. C'est donc en son nom que je te demande de m'autoriser à terminer cette affaire à l'amiable avec le héros de juillet.

A cette proposition Bennezons se révolta et répondit par un refus; puis il discuta, puis enfin, cédant à la considération toute puissante de la réputation d'Anastasie, intéressée à un dénouement pacifique, il consentit à ce que lui demandait son ami, qui, de son côté, lui jura de se conduire dans cette affaire comme il l'eût fait pour lui-même.

Le lendemain matin, Cortail alla frapper à la porte du décoré de juillet, qui, en le voyant entrer, prit un air solennel.

— Monsieur, lui dit l'officier de la garde en s'asseyant avec une aisance militaire, entre gens d'honneur les périphrases sont superflues. M. de Bennezons m'a raconté ce qui s'est passé hier au soir. Je viens donc ici en son nom, et au mien avant tout. Je suis le cousin de Mlle de Châteauvieux; c'est moi, par conséquent, qui aurai l'honneur de me battre avec vous d'abord, si nous ne nous accordons pas; moi tué ou blessé, vous vous arrangerez ensuite avec Bennezons comme il vous plaira. Or, je ne tiens pas du tout à votre sang; tenez-vous beaucoup au mien?

— Je vous ferai observer que ceci est une affaire personnelle entre M. de Bennezons et moi, dit Alexandre Guibout d'un ton grave.

— Permettez-moi de vous faire observer à mon tour, reprit Cortail, que ma cousine se trouve en tiers dans cette discussion. Comme elle n'a pas d'épée, c'est à moi de prendre sa place; et, puisqu'en France nous cédons toujours le pas aux femmes, c'est à moi, son représentant, de passer le premier; ceci me paraît sans réplique. Maintenant, je dois vous faire une autre observation. La prétention d'empêcher une femme de choisir ses danseurs n'a cours que dans la société vulgaire. Mlle de Châteauvieux n'a donc blessé personne en ne se conformant pas à un usage inconnu dans le monde où elle a été élevée. Tout le reste vient de ce premier mal entendu, et les choses n'ont pas été assez loin pour rendre un arrangement impraticable. J'ai assez d'expérience de ces sortes d'affaires pour penser qu'une conclusion pacifique est possible, en laissant sauf et intact l'honneur de chacun. Hier au soir, j'ai convaincu de cela Bennezons, qui a consenti à me donner plein pouvoir pour traiter avec vous. J'attends

de vous une raison égale à la sienne. Ma parenté avec Mlle de Chateauvieux doit justifier suffisamment à vos yeux mon désir de maintenir la paix. C'est donc la paix que je vous offre. Bref, continua Félix avec cette bonhomie qui sied aux courages éprouvés, vous êtes Français, je suis Français, Bennezons aussi : ne pensez-vous pas que l'affaire peut s'arranger ?

A cette ouverture inattendue, Alexandre Guibout répéta d'abord presque mot pour mot les objections faites la veille par Armand; mais subjugué peu à peu par la franchise du négociateur, voyant d'ailleurs que son amour-propre se trouvait à couvert, puisque la démarche conciliatrice venait de ses adversaires, réfléchissant enfin qu'un duel ne ferait que servir son rival, il finit par consentir à ce que l'affaire n'allât pas plus loin. En rentrant chez son ami, Cortail lui apprit que tout était terminé.

La scène du bal était devenue l'entretien de toute la société réunie à Saint-Gervais, et chacun en attendait le résultat avec une impatience mêlée d'anxiété. Les deux adversaires n'ayant pas paru dans la matinée, le bruit courut qu'ils s'étaient allés battre dès le point du jour. Troublée par cette nouvelle, Anastasie ne voulait pas sortir de sa chambre; mais au son de la cloche du déjeuner, Mme de Chateauvieux, craignant que cette retraite ne donnât lieu à de malveillantes interprétations, la força de paraître à table. L'héroïne du duel entra dans la salle à manger d'un pas mal assuré et le visage couvert d'une languissante pâleur, qui l'embellissait encore. En se mettant à sa place, la première personne qu'elle aperçut fut Alexandre Guibout, l'œil sombre et fixé sur elle comme de coutume. A cette vue elle se laissa tomber sur sa chaise, car elle crut Bennezons tué, et le couteau que brandissait le décoré dans un but très inoffensif lui parut une épée teinte de sang. Cependant, avant de s'évanouir, elle eut la présence d'esprit de jeter un regard vers le bas de la table; son cœur près de saigner se ferma soudainement à la vue de l'homme pour qui elle tremblait, assis tranquillement à sa place accoutumée, mangeant d'un appétit de chasseur, et jouissant en apparence de la meilleure santé du monde. De son côté, Mme de Chateauvieux avait éprouvé les mêmes appréhensions et fait les mêmes remarques. La mère et la fille échangèrent un de ces regards confidentiels dont elles avaient l'habitude, puis, par une sorte de sympathie mystérieuse, leurs physionomies prirent au même instant une expression froide et réservée. La présence simultanée des adversaires, tous deux bien portans et paraissant en intelligence pacifique, sinon cordiale, avait excité parmi les

baigneurs et surtout parmi les baigneuses un tel désappointement, que plusieurs, par distraction, oublièrent de déjeuner. Des regards échangés d'un bout de la table à l'autre, des signes d'intelligence, des chuchoteries partielles, présagèrent un orage qui ne tarda pas à éclater. Après le repas, la société, jusqu'alors contenue par la présence des parties intéressées, se divisa en plusieurs coteries selon son usage; et dans chacune d'elles fut agitée incontinent la question suivante :

— M. de Bennezons doit-il se battre avec M. Guibout?

Sauf quelques malades à demi morts et par conséquent fort attachés à la vie, cette question fut résolue par une affirmation unanime; les femmes surtout, dont la vaillance éclate d'autant plus en paroles qu'elles sont moins exposées à en faire usage, trouvèrent la conduite du jeune officier inexplicable; quelques-unes même, plus exigeantes en fait d'héroïsme, l'expliquèrent par les suppositions les moins bienveillantes. Puis la politique survint, qui compliqua le débat en l'aggravant. Peu à peu ce tribunal impromptu de juges du point d'honneur ne vit plus dans les parties soumises à son enquête deux jeunes gens amoureux de la même femme, mais bien deux adversaires rangés sous des bannières ennemies; d'une part, un officier de la garde royale, de l'autre, un décoré de juillet; un gentilhomme en face d'un bourgeois; la légitimité, en un mot ,aux prises avec le gouvernement des barricades. Arrivée à ce point, la discussion devint une tempête à peine contenue par le savoir-vivre que la bonne compagnie ne viole jamais. La société royaliste se trouva blessée tout entière dans la personne d'un de ses membres et frappa d'une réprobation sans pitié le champion dont la main laissait vaciller son drapeau.

— Castignon, dit à son contemporain le marquis de Montespard en se prononçant un des premiers, dans notre temps nous ne savions pas manier le pinceau, mais nous tenions l'épée d'assez bonne grace; nous ne possédions pas les talens des jeunes gens d'aujourd'hui, mais aussi nous n'avions pas leur longanimité. Vous rappelez-vous mon duel avec Cursy pour un œillet qu'avait laissé tomber Mme de Grigneuse? L'œillet me resta.

— Et un coup d'épée avec l'œillet, répondit M. de Castignon. Je m'en souviens à merveille. Ce jeune Bennezons est vraiment d'une patience angélique; on devrait attacher à son épée le billet que nous collâmes au sabre de ce pauvre Laromière après l'attaque des lignes de Weissembourg, et sur lequel un de nous avait écrit : Homicide point ne seras!

— Je serais curieux de connaître celui qui se chargerait d'écrire un pareil billet, dit Cortail en passant brusquement sa tête entre celles des deux interlocuteurs.

Le vétéran de l'armée de Condé se redressa de toute la hauteur de sa taille, et fixant sur l'officier un regard sérieux :

— Celui-là, monsieur, lui dit-il froidement, ce sera moi s'il en est besoin. Lorsque les jeunes gens adoptent la prudence des vieillards, c'est aux vieillards de rajeunir.

Le marquis de Montespard prévint la réponse de Cortail.

— Mon cher Félix, lui dit-il doucement, ne vous faites pas le défenseur d'une mauvaise cause. Quelle que soit votre amitié pour M. de Bennezons, il est impossible que vous ne soyez pas de notre avis.

— J'en suis si peu, répondit le jeune homme avec vivacité, que c'est moi qui l'ai empêché de se battre !

— Alors, monsieur, tant pis pour lui et tant pis pour vous, reprit le vieux M. de Castignon d'un ton sévère ; et, lui tournant le dos, il alla s'asseoir à l'autre extrémité de la chambre.

En voyant Félix prêt à s'emporter, le marquis le retint par le bras.

— Castignon a raison, lui dit-il ; à l'âge de votre ami, une démarche équivoque est irréparable ; il faut qu'il se batte, et ce soir plutôt que demain.

Resté seul au milieu du salon, Cortail prit la pose du lion *quærens quem devoret*, et promena tout autour de lui un regard qui semblait chercher un adversaire à pourfendre. N'ayant aperçu que des vieillards ou des femmes, il haussa les épaules, et sortit lentement. Près de la porte, en passant devant un groupe de jeunes filles, il entendit une discussion fort animée ; une d'elles, charmante enfant de quinze ans, froissait avec dépit sa ceinture verte, semée de fleurs de lis, et disait d'une petite voix vibrante qui rappelait à l'esprit une flûte jouant un solo de trompette :

— Oui, si j'étais un homme, cela ne se serait pas passé ainsi. Maman dit qu'autrefois on aurait envoyé une quenouille à ce M. de Bennezons. Combien je regrette d'avoir dansé avec lui !

Cortail n'en écouta pas davantage, et ne fit qu'un saut du salon à la chambre d'Armand. Il trouva son ami assis devant la fenêtre dans une attitude mélancolique.

— Peux-tu me dire ce que j'ai fait à ta tante et à ta cousine, dit le jeune amoureux en le voyant entrer ; hier encore elles étaient si aimables pour moi ! aujourd'hui, elles me traitent avec une froideur inexplicable.

— Je vais te l'expliquer, répondit Félix d'un ton brusque : on trouve que tu aurais dû te battre.

Bennezons se leva d'un bond, les joues couvertes d'une rougeur subite :

— N'est-ce pas toi qui m'en as empêché? s'écria-t-il d'une voix éclatante.

— C'est ce que j'ai dit; mais ils ont tous la tête à l'envers, depuis le vieux Castignon, qui prend des poses de capitan, jusqu'à la petite Lucile de Marillan, qui parle de t'envoyer une quenouille. Ne saute pas au plafond! tu te battras, je me battrai, nous nous battrons tous! Le premier individu valide qui me tombe sous la main me paiera les sottises que je viens de subir. Je vais trouver le décoré, qui me paraît un bon garçon; et demain, au point du jour, nous en découdrons; aujourd'hui, il est trop tard.

En apprenant ce changement inattendu, Alexandre Guibout l'adopta sans observation et raccolla pour témoin un commis-voyageur français, égaré à Saint-Gervais depuis deux jours, dont il conquit l'amitié en lui payant un bol de punch. Le lendemain matin, les quatre jeunes gens se rencontrèrent dans un sentier écarté. Sans autre discussion, les adversaires mirent l'habit bas et l'épée à la main. La veille, livrés à leur volonté personnelle, ils se seraient battus avec l'ardente animosité qu'éprouvent l'un pour l'autre deux rivaux. En ce moment, refroidis par l'obligation qui leur était imposée, et obéissant à un instinct de contradiction naturel à l'homme, ils s'attaquèrent mollement, d'une manière retenue, propre à éterniser le combat. A la fin, ces tâtonnemens sans résultat impatientèrent Cortail, qui sur le terrain oubliait ses principes pacificateurs.

— Jetez-moi donc un cigarre, cria-t-il au commis-voyageur, placé en face de lui, j'aurai le temps de le fumer avant que ces messieurs en finissent.

A ces mots, les deux combattans prirent feu comme deux coursiers généreux piqués par le fouet du cocher. De languissante qu'elle était, la lutte devint vive et sérieuse. Un moment plus tard, après une parade tardive, Bennezons reçut dans le bras droit un coup qui laboura la chair au lieu d'y pénétrer profondément, et fit jaillir le sang en abondance. En se sentant blessé, l'officier serra son épée avec un redoublement d'énergie, et se précipita sur son antagoniste; mais son fer fut aussitôt rabattu par la canne de Cortail, qui, en même temps, arrêta du geste l'autre combattant.

— SUFFICIT, dit le témoin du blessé. Maintenant, si l'armée de Condé

n'est pas contente, c'est moi qui me charge de la satisfaire. Voilà une blessure qui se comporte à merveille, du sang et rien de dangereux.

Avec la dextérité d'un homme habitué à pareille affaire, il fendit de l'épaule au poignet la redingote d'Armand, et lui banda le bras, qu'il ajusta ensuite dans une cravate noire nouée autour du col. Les deux couples se séparèrent ensuite avec une mutuelle politesse, et revinrent aux bains de Saint-Gervais par des sentiers différens. En approchant de la maison, Cortail aperçut plusieurs têtes de femmes à différentes fenêtres de la façade, et reconnut, entre autres, Mme de Chateauvieux, assise près d'Anastasie sur le balcon de leur appartement.

— Donne-moi le bras, et marchons lentement, dit-il alors à son ami. Puisque tu as eu la sottise de te laisser blesser, il faut en tirer parti et te rendre intéressant. C'est dommage que tu ne sois pas plus pâle.

Le retour de Bennezons fut un triomphe. En apercevant l'écharpe noire qui lui soutenait le bras, toutes les femmes se penchèrent aux fenêtres et sourirent au courage malheureux. La petite Marillan déclara qu'elle lui rendait son estime, et qu'elle danserait désormais avec lui six contredanses par bal, s'il l'exigeait. Du haut de son balcon, Mme de Chateauvieux agita son mouchoir, geste à l'usage des femmes chevaleresques. Enfin Anastasie détacha d'un bouquet qu'elle tenait à la main une rose qui vint tomber aux pieds de son champion. Seul, au milieu de cette ovation, le marquis de Montespard, dont la secrète jalousie ne pardonnait pas au jeune officier le succès de sa blessure, essaya le cri satirique que les insulteurs romains faisaient entendre aux triomphateurs du Capitole.

— Ce jeune guerrier, dit-il à Mme de Chateauvieux, manie mieux le pinceau que l'épée.

Mais ce trait fut perdu, et la femme de quarante-six ans, entraînée par l'émotion du moment, envoya son domestique chercher Cortail.

— M. de Bennezons, dit-elle à son neveu, m'avait promis un Shakspeare en anglais, dont il fait son compagnon de voyage; pensez-vous qu'il aurait la complaisance de me l'apporter?

Félix sortit en souriant; un moment après il amena le héros du jour, qui s'avança d'un air modeste, en tenant, avec une gaucherie touchante, son chapeau et Shakspeare de la main gauche.

— J'avais envie de relire *les Deux Gentilhommes de Vérone*, lui dit Mme de Chateauvieux de l'air le plus gracieux; mais, maintenant, je puis m'en dispenser, puisque j'ai sous les yeux un véritable gentilhomme.

En prononçant cette phrase prétentieuse, la femme chevaleresque tendit au jeune officier une main un peu sèche, qu'il baisa respectueusement, ainsi que c'était son devoir.

— Anastasie, reprit Mme de Chateauvieux en se tournant vers sa fille qui se tenait à l'écart, ne devez-vous pas aussi une récompense à votre défenseur?

La jeune fille s'avança, la rougeur au front; le ridicule est contagieux de sa nature; ce fut donc en ployant le genou que Bennezons pressa sur ses lèvres la main blanche et satinée qu'il n'avait baisée qu'en rêve jusqu'alors; tandis que dans l'embrasure de la fenêtre, son prosaïque ami protestait par un sourire moqueur contre cette scène, imitée du siècle d'Amadis.

La blessure ou plutôt l'écorchure du romanesque Bennezons fit faire à sa passion une de ces gigantesques enjambées qui placent tout d'abord un jeune homme amoureux en dehors des règles ordinaires.

— Mon cher ami, dit-il à Cortail, quelques jours après le duel, tu es mon confident naturel; ainsi, écoute-moi. J'aime ta cousine; ne souris pas, je te le répète, j'adore ta cousine, et, d'un autre côté, je crois que Mlle Anastasie n'a pas d'aversion pour moi. Tu connais ma fortune, ma naissance, et, avant tout, mon caractère; veux-tu parler en ma faveur à Mme de Chateauvieux?

— Je demande l'ordre du jour, car j'ai à te parler d'une autre affaire, répondit Félix; voici une lettre que je viens de recevoir et que m'adresse le général Amirauld. Elle m'annonce que je suis nommé chef de bataillon au 39e, et toi, capitaine au 7e léger. Discutons la question militaire avant de nous occuper de la question matrimoniale.

— Ces deux questions doivent marcher de front, répondit Armand: cette nomination améliore sans doute ma position financière, mais mon désir d'entrer dans la famille de Mme de Chateauvieux me fait un devoir d'obtenir son approbation avant tout. Depuis quelques jours, ta tante me témoigne beaucoup de confiance; elle m'a parlé de plusieurs choses propres à me faire croire que ma rentrée au service serait vue par elle de mauvais œil. Il est question d'une prise d'armes dans la Vendée. Notre place à nous autres royalistes est là, et non sous le drapeau tricolore; Mlle Anastasie me le disait hier encore avec une éloquence que je ne puis reproduire. Tu vois donc ma position, tu me connais d'ailleurs comme je me connais moi-même, et peut-être mieux; ainsi, sois mon ambassadeur.

Fidèle à son amitié pour Armand, Cortail accepta la mission dont il était chargé; mais à la première ouverture, Mme de Chateauvieux, qui gardait rancune au plénipotentiaire, l'interrompit en lui disant d'un ton bref :

— M. de Bennezons peut s'adresser à moi sans intermédiaire.

Cette réplique ne repoussait que le négociateur; aussi, le soir même, l'amant se trouvant seul avec celle qu'il désirait pour belle-mère, lui fit une demande formelle, à laquelle la femme chevaleresque répondit en ces termes :

— Monsieur de Bennezons, ce que vous venez de me dire m'honore ainsi que ma fille; mais je vous dois une déclaration sans arrière-pensée. Votre fortune est médiocre, la nôtre aussi; votre naissance est bonne, la mienne aussi; et sans être illustre, celle de M. de Chateauvieux se peut avouer. Vous aimez Anastasie; je vous le dirai naïvement, Anastasie n'éprouve aucune répugnance à vous donner sa main. Mais, monsieur Armand, à l'époque où nous vivons, il est une chose qui doit dominer toute les questions d'arrangement, d'intérêt ou de sentiment; cette chose, c'est l'honneur. Chacun, je le sais, explique ce mot à sa guise. Ma fille et moi l'interprétons par la constance dans les principes, par l'inviolabilité du serment, par une fidélité sans tache qui peut paraître un anachronisme à mon neveu, M. de Cortail, mais qui nous semble à nous la première qualité d'un gentilhomme, la vertu sans laquelle les autres ne sont rien. En un mot, nous avons la religion du malheur, et nous ne pouvons en tolérer une autre chez nos amis : jamais un homme au service du gouvernement actuel ne sera le mari d'Anastasie.

— Madame, répliqua Bennezons d'un ton chaleureux, Cortail a dû vous dire que j'étais prêt à déchirer mon brevet; ma rentrée au service était dictée par une raison en désaccord avec mes sentimens; du moment que votre désir m'est connu, mon indécision cesse. C'est l'officier de l'ex-garde qui est devant vous, et non le soldat du roi Louis-Philippe.

Mme de Chateauvieux secoua la tête en souriant.

— C'est déjà bien, dit-elle; mais il faudrait encore mieux. Nous autres femmes, nous sommes plus exigeantes ou plus raffinées que vous en fait de dévouement. S'abstenir ne nous suffit pas,

> La foi qui n'agit pas, est-ce une foi sincère ?

dit Joad dans *Athalie;* nous sommes de l'avis de Joad. Rejeter la cocarde ennemie, n'est pas tout pour un homme. Il faut qu'il sache

arborer la sienne. Une prise d'armes dans la Vendés est imminente. Madame, qui est en ce moment à Massa, doit débarquer d'un moment à l'autre à Marseille, et le coup sera électrique; le temps des Clorinde est passé, et nous ne pouvons, ma fille et moi, prendre part à la lutte près de s'engager; mais il est juste que nous réservions, pour ceux qui combattront, les récompenses dont nous pouvons disposer. Anastasie partage mes sentimens sur ce chapitre. L'homme qui aspire à sa main, doit s'en montrer digne; en un mot, monsieur de Bennezons, c'est par la Vendée qu'il faut passer pour conduire ma fille à l'autel.

A cette tirade de mélodrame héroïque, Armand répliqua d'une voix vibrante :

— Madame, je pars demain pour la Vendée: avez-vous des ordres à me donner?

— Quelques lettres que j'ai pris l'engagement de faire parvenir par une main sûre. Je suis heureuse de vous trouver tel que je le désirais. Partez, monsieur, et revenez bientôt. Si des évènemens impossibles à prévoir ne vous retiennent pas, vous nous retrouverez à Genève, et vous verrez alors que nous ne sommes pas ingrates.

A cette promesse, qui lui laissait tout espérer, le jeune enthousiaste s'inclina et baisa, pour la seconde fois, la main que lui tendait sa future belle-mère. Il fit ensuite ses préparatifs de départ avec une ponctualité consciencieuse. Le soir étant venu, il réussit à se dérober aux importuns et à se créer un instant de tête-à-tête avec Anastasie.

— J'ai avoué à Mme de Chateauvieux ce que je n'oserais répéter à vous-même, lui dit-il d'une voix tendrement timide; plus le prix qu'on ambitionne est précieux, plus il exige d'efforts de celui qui ose y aspirer. Je me soumets à cette loi dont mon cœur reconnaît la justice, quoiqu'il en souffre. Je pars demain pour la Vendée; peut-être n'en reviendrai-je pas.

— Vous reviendrez, répondit Anastasie en fixant sur son amant un regard plein d'aveux et d'espérances.

— Peut-être! reprit Armand avec un pressentiment mélancolique. Mais si je ne dois plus vous revoir, n'emporterai-je rien qui me rappelle mon bonheur d'aujourd'hui? En mourant, Bayard baisa la croix que formait le pommeau de son épée : il avait de la foi, je n'ai que de l'amour; si je suis tué, qui recevra mon dernier adieu?

Anastasie resta quelque temps irrésolue; puis, cédant à un irrésistible entraînement du cœur, elle ôta de son doigt une bague d'argent d'une forme bizarre qu'elle avait achetée à Genève deux mois

auparavant, et la glissa, pour réponse, dans la main de Bennezons. Elle se leva aussitôt par une sorte de remords virginal et se réfugia sous la sauvegarde maternelle.

Le lendemain matin, sans prendre congé de Cortail dont il redoutait la raison désenchanteresse, et sans renouveler de pénibles adieux, Bennezons partit pour la périlleuse mission que lui avait fait accepter son amour. Au moment même où il montait en voiture, une lettre à large enveloppe et à cachet noir fut remise au décoré de juillet qui, depuis le duel où il avait été vainqueur, se trouvait condamné à un isolement de plus en plus pénible pour son cœur et humiliant pour sa vanité. Témoin des progrès de son rival, impitoyablement repoussé par l'espèce de cordon sanitaire dans lequel Mme de Chateauvieux le tenait emprisonné, il avait subi toutes les phases de la passion malheureuse et était arrivé graduellement à cet état d'exaspération qui ne rêve plus l'amour, mais la vengeance. Après avoir lu la lettre à cachet noir, Alexandre Guibout sortit de sa chambre dans une agitation inexprimable, et se lança, comme un cerf qu'une meute poursuit, à travers les rudes sentiers de la montagne. Le soir, il revint haletant, harassé, les yeux brillans d'un feu sombre et la physionomie empreinte d'une expression machiavélique. Sans songer à dîner, sans reprendre haleine, il passa un crêpe à son chapeau, improvisa un deuil dont sa position de voyageur justifiait l'irrégularité, puis il se rendit chez M. de Montespard qui, dans sa chambre unique, conservait l'habitude de l'étiquette. En entendant son valet de chambre qui lui annonçait la visite du décoré de juillet, le marquis éprouva une vive surprise, mais sans en rien manifester, car l'étonnement, quelle qu'en soit la cause, messied aux gens d'esprit. Il se leva donc, accueillit, dans une attitude aussi froide que polie, le visiteur inattendu, et resta debout pour éviter de lui offrir un siége.

— Monsieur le marquis, lui dit Alexandre Guibout en le saluant avec une déférence respectueuse, ma démarche vous étonne sans doute, et je le conçois. Permettez-moi une explication franche qui convient à mon caractère comme au vôtre. J'ai eu des torts envers vous; je les reconnais et je viens vous prier de les oublier. L'an dernier, lorsque je revins à Montespard, j'avais la tête échauffée par les évènemens de Paris, et cette exaltation que tant d'autres partageaient alors, m'a entraîné à des folies que je regrette aujourd'hui.

Le décoré fit une pause comme pour attendre l'effet de son exorde, mais, au lieu de répondre, l'ex-pair de France inclina légèrement la tête et la releva aussitôt en regardant fixement son interlocuteur.

— Ma nouvelle position, reprit celui-ci avec une sorte de câlinerie diplomatique, m'impose comme un devoir la satisfaction que je désire vous offrir. M. Guibout, mon oncle, vient de mourir après m'avoir institué son héritier universel.

Le décoré prononça ces derniers mots d'une voix plus sonore et chercha de l'œil un fauteuil, persuadé sans doute que les quatre-vingt mille livres de rente, apportées par la lettre au cachet noir, lui donnaient le droit de s'asseoir même en présence d'un pair de France; mais le marquis était trop gentilhomme pour ployer le genou devant le veau d'or; loin de là, il porta la tête un cran plus haut et se contenta de dire d'un air indifférent :

— Ah! M. Guibout est mort. Tant pis; c'était un honnête homme.

— Le modèle des gens de bien, et je le pleurerai toute ma vie, reprit Alexandre déjà familiarisé avec le langage d'héritier. Mais la mort est la destinée commune. La perte douloureuse que je viens d'éprouver me rend propriétaire des forges de Montespard; je deviens donc, monsieur le marquis, votre plus proche voisin, et c'est en cette qualité que je me présente devant vous. Je crois savoir, continua le décoré en hésitant un peu, que des considérations indépendantes de votre volonté, et auxquelles j'ai le tort de n'avoir pas été étranger, vous éloignent en ce moment de votre terre. Par sa position industrielle, mon oncle jouissait, dans notre pays, d'une influence dont j'hériterai, je l'espère. Veuillez donc me permettre, monsieur le marquis, de vous offrir mes services. Si vous pensez que mon intervention officieuse puisse avoir quelque poids auprès d'une population un peu effervescente, disposez-en, je vous en prie; je serai trop heureux de réparer, en cette occasion, mes extravagances de l'année dernière.

Le pair de France se redressa de nouveau.

— Le marquis de Montespard, dit-il avec une certaine hauteur, n'a besoin de la protection de personne pour habiter son château dès qu'il le jugera convenable. Vous vous trompez, monsieur; je suis ici pour des raisons de santé et non pour aucune de celles que vous supposez. — Sa dignité mise à couvert, le vieux gentilhomme reprit d'un air plus gracieux : — Du reste, monsieur, je vous sais gré de votre démarche. Un tort avoué d'une part doit être oublié de l'autre. Ainsi ne parlons plus de ce qui s'est passé l'an dernier. A mon retour à Montespard je serai charmé de vous recevoir. Entre nous, continua le marquis en souriant finement, ce que la forge et le château ont de mieux à faire, c'est de vivre en bonne intelligence. Songez

qu'après avoir pillé l'un, nos petits Mazaniello du Beaujolais pourraient fort bien se chauffer de l'autre. Mais, j'en suis sûr, je parle à un homme converti, et convaincu désormais comme moi que tout charivari peut finir par le tocsin.

— Un charivari! eh! monsieur le marquis, il y a de la rancune dans ce mot, observa le jeune homme d'un air doucereux.

— Cette petite vengeance ne pourrait plus vous atteindre, répondit M. de Montespard. Quand on a comme vous quatre-vingt mille livres de rentes, on ne donne plus de charivaris, on en reçoit.

Le décoré de juillet se prêta de bonne grace à cette plaisanterie, et, profitant de la disposition favorable de son interlocuteur, reprit, non sans quelque embarras :

— Maintenant que vous avez bien voulu signer la paix, permettez-moi, monsieur le marquis, de vous entretenir d'une affaire à laquelle j'attache la plus haute importance, et qui, je le crois, ne sera pas sans intérêt pour vous-même.

Le pair de France offrit une chaise au jeune visiteur, prit pour lui-même l'unique fauteuil de la chambre et s'assit le premier, maintenant ainsi, malgré sa politesse parfaite, la prééminence de son âge et de son rang. Quoique sa susceptibilité bourgeoise fût en secret irritée de cet arrangement, Alexandre Guibout entra en matière avec un redoublement de déférence.

— Ma confession sera courte, dit-il, je ne veux pas vous importuner. Depuis que j'ai rencontré à Genève Mlle de Chateauvieux, j'ai conçu pour elle une passion dont la manifestation irréfléchie lui a déplu sans doute, car à plusieurs reprises j'en ai été cruellement puni. Cependant, peut-être me fais-je illusion, je n'ai pas perdu tout espoir; jusqu'ici j'ai dû m'interdire une démarche à laquelle m'enhardit aujourd'hui le changement de mon sort. Les différens avantages sociaux peuvent se compenser, du moins je le pense. Ma fortune me permet d'offrir à Mlle de Chateauvieux une position digne d'elle. Ma naissance n'est pas noble, il est vrai, mais elle est honorable. Ma mère était une demoiselle de Saint-Gorgon, famille ancienne et considérée, Enfin, monsieur le marquis, c'est à vous, ami de Mme de Chateauvieux, que j'ose adresser une demande d'où dépend mon bonheur. Si vous me faisiez l'honneur de l'accueillir et de devenir mon protecteur auprès de ces dames, j'en éprouverais une éternelle reconnaissance.

Cachant sous une indifférence affectée l'intérêt que lui inspirait une pareille démarche, le marquis garda quelque temps le silence.

— Vous comprenez, dit-il enfin, qu'avant de vous répondre j'ai besoin de réfléchir. Accepter la mission dont vous me chargez, c'est prendre l'engagement de vous servir de tout mon crédit; or, je ne m'engage jamais légèrement. Revenez demain; d'ici là j'aurai pris un parti.

Ce délai n'était qu'un acte de convenance, car la décision du marquis fut instantanée. Avec la promptitude de jugement particulière aux hommes spirituels, il traça de l'amoureux solliciteur une sorte de signalement matrimonial, formulé à peu près en ces termes :

— Age convenable, physique assez bien pour un mari, manières vulgaires, éducation bourgeoise, principes politiques détestables, nom absurde, fortune superbe.

— Le nom peut se changer, pensa le marquis en concluant; Anastasie, qui est bien élevée, se chargera de réformer l'éducation, et la fortune de corriger les principes : le jeune homme est déjà dans le bon chemin; pour venir me voir, il avait ôté son ruban.

Le vieillard se décida donc à protéger le postulant, l'antipathie qu'il avait conçue pour Bennezons le poussant d'ailleurs à cette résolution. Ce fut de l'air le plus affable, et avec un sourire d'heureux présage, qu'il accueillit, le lendemain, le décoré de juillet.

— Mon cher monsieur Guibout, lui dit-il avec une familiarité de grand seigneur, je suis à vous, comptez sur moi. Il est quelques petits arrangemens nécessaires et dont nous conviendrons plus tard. Vous êtes un homme intelligent et raisonnable; ainsi je suis sûr que nous nous entendrons à merveille. Mme de Chateauvieux retourne à Genève dans deux jours; il est inutile que j'entame la négociation avant son départ. Vos intérêts doivent vous appeler dans le Beaujolais; allez-y, mais soyez dans un mois à Genève. D'ici là j'aurai, je l'espère, mené l'affaire à bon port.

Alexandre se confondit en remerciemens et en protestations de reconnaissance; mais, dès qu'il eut quitté son noble protecteur, l'expression obséquieuse de sa physionomie se changea soudain en un épanouissement ricaneur.

— Ah! vieux Polignac, se dit-il en employant une métaphore politique fort à la mode alors parmi le populaire de Paris, tu as mordu à l'hameçon parce qu'il est d'or! J'espère que ces deux princesses seront aussi avides que toi. Oui, dans un mois je serai à Genève. S'il faut manger la moitié de ma fortune pour éblouir cette orgueilleuse créature, je la mangerai; et quand j'aurai son consentement, quand elle m'aura dit : « Je serai votre femme, » je lui répondrai : « Je ne

veux pas de vous. » Oui, sacrebleu! je lui dirai : « Je ne veux pas de vous! » et cela le jour de la signature du contrat, en présence de l'impératrice sa mère et de toute son auguste famille. Ces deux femmes-là m'ont trop vexé; je serais un lâche si je n'en tirais pas une vengeance éclatante.

Ignorant ce projet diabolique, inspiré peut-être au décoré par l'histoire du marquis de Brunoy, M. de Montespard tint fidèlement sa promesse. De retour à Genève avec ses deux compagnes, il laissa passer politiquement une quinzaine de jours, afin de donner à l'absence, ce vent destructeur, le temps de souffler sur le souvenir de Bennezons. Ce délai écoulé, un jour que Mme de Chateauvieux lui parlait du mariage d'Anastasie en faisant l'éloge d'Armand, il trouva l'occasion opportune et entama la discussion.

— Sans vos engagemens envers ce jeune homme, dit-il d'un air de regret, j'aurais eu un autre parti à vous proposer.

— Proposez toujours, répondit Mme de Chateauvieux; vous savez qu'une femme aime assez à causer mariage.

— C'est tout simplement un parti de 80,000 livres de rentes, reprit le négociateur, qui mit ce propos colossal en tête de son attaque, ainsi que, pour combattre les Romains, Pyrrhus, roi d'Épire, rangeait des éléphans devant son front de bandière.

La femme chevaleresque tressaillit sur son fauteuil, comme si cet éléphant d'or, qui a nom 80,000 livres de rentes, l'eût touchée de sa trompe.

— Voilà un parti digne d'une duchesse, dit-elle en se remettant de son émotion. De qui voulez-vous parler?

— D'un homme que vous connaissez déjà, quoique peut-être il ait été mal apprécié de vous; d'un homme dont le nom va vous surprendre.

— Quel préambule! Mais parlez donc.

— D'Alexandre Guibout, puisqu'il faut l'appeler par son nom, répondit le marquis en parodiant le vers de Lafontaine au sujet de la peste.

Mme de Chateauvieux fit un second soubresaut. Sans lui donner le temps de prendre la parole, le pair de France lui expliqua l'affaire dans tous ses détails, et conclut sa harangue en demandant formellement la main d'Anastasie pour son protégé. La promesse faite à Bennezons, les mots sonores d'honneur, de délicatesse, de loyauté, les répugnances inspirées par les opinions, la naissance et les manières du nouveau prétendant, furent opposés à l'orateur, comme

il s'y attendait et sans qu'il s'en inquiétât beaucoup. Ayant prévu toutes les objections, sa réponse à chacune d'elles était prête.

— Ma chère amie, dit-il à son interlocutrice en usant du langage familier qu'autorisait de sa part une longue intimitié, parlons raison. La richesse, je le sais, existe souvent sans le bonheur; mais lui, en revanche, ne se rencontre que bien rarement sans elle. Dans notre classe surtout, la fortune est une nécessité. Vous n'êtes pas riche, Bennezons l'est moins encore; en unissant ces deux médiocrités, vous arrivez tout droit à la gêne pour Anastasie. Je dis la gêne; si elle a plusieurs enfans, je dirai : la pauvreté. Ce projet de mariage a été conçu sans me consulter, et dans un de vos momens d'engouement romanesque. Mais aujourd'hui que j'en appelle à votre bon sens et à votre sollicitude pour votre fille, vous avouerez qu'il ne peut pas supporter une discussion sérieuse.

— M. de Bennezons n'est pas riche, j'en conviens; mais sa naissance est excellente, et, à mes yeux, c'est une considération capitale.

— D'abord les Bennezons sont éteints, et celui-ci est d'une famille greffée sur l'ancienne on ne sait comment.

— Il est Bennezons véritable, j'en suis certaine. Savez-vous que les Bennezons sont la fleur de la noblesse normande, et qu'ils datent de Charles-le-Chauve?

— Et quand ils dateraient de Charles-le-Chauve! ce n'est, après tout, que de la seconde race, répondit le vieux gentilhomme avec le superbe sourire qu'eût pu se permettre un Mérovingien ressuscité.

— C'est quelque chose, dit en riant à son tour Mme de Chateauvieux.

— Quelque chose, mais peu de chose. Voyez-vous, ma chère amie, en France il y a une trentaine de familles historiques dont le nom possède une importance réelle. Tout le reste, petite noblesse ou bourgeoisie, doit être placé au même rang. Pour moi, entre Bennezons et Guibout je ne fais aucune différence; et vous-même, vous vous êtes montrée un jour de mon avis. Entre nous, votre mari s'appelait M. Pourtois.

— Il ne s'agit pas de cela; je me nomme Mme de Chateauvieux. Comment pensez-vous que ma fille puisse s'appeler Guibout?

— Cela serait d'autant plus déplorable, dit le marquis avec un sérieux affecté, que de Guibout on fait très facilement Gibou.

— Et alors, chaque fois qu'Anastasie recevrait du monde, on dirait : Nous allons prendre le thé de Mme Gibou. Vous le premier.

— J'en suis capable. Mais, comme vous le disiez tout à l'heure, il

ne s'agit pas de cela. Un nom ridicule se quitte; je ne pense pas que le jeune homme tienne au sien le moins du monde. C'est l'affaire d'un pourvoi devant le garde des sceaux; pas autre chose.

— S'il avait une terre? observa Mme de Chateauvieux d'un air pensif.

— Une terre! Je ne crois pas. Mais il possède près de Montespard des étangs magnifiques.

— Où cela mène-t-il?

— Droit à votre but. Jetez dans un étang dix bourgeois, je me charge de repêcher dix nobles. M. de l'Étang d'abord; à tout suzerain tout honneur; ensuite, M. de Lamare, M. de Leau, M. du Jonc, M. de Labonde, M. de Lile...

— M. du Brochet, dit à son tour Mme de Chateauvieux; faites-moi grace du reste de la pêche. Mais tout cela n'est qu'une plaisanterie.

— Voici qui n'est pas une plaisanterie. La mère de M. Guibout était une demoiselle de Saint-Gorgon, d'une bonne famille du Beaujolais; qui empêche notre jeune homme d'en relever le nom et les armes? Mme de Saint-Gorgon! Trouvez-vous que ce nom ferait un trop mauvais effet à la porte d'un salon?

— Je ne dis pas cela; au contraire, il a quelque chose de chevaleresque qui ne me déplaît pas; Saint-Gorgon! je crois que cela irait assez bien à Anastasie, qui est grande et brune.

Mme de Chateauvieux se laissa vaincre de la sorte, article par article; mais, à la fin de la discussion, elle réitéra le refus par où elle avait débuté, et déclara que, tout en reconnaisant les avantages de l'alliance qu'on lui proposait, elle était décidée à tenir la parole donnée à M. de Bennezons. Le marquis n'insista pas, comptant sur les réflexions de son ancienne amie plus encore que sur sa propre éloquence. Il ne fut pas déçu dans ce calcul. La femme à principes héroïques et religieux, qui, en face du vieux pair de France, avait pris la défense d'Armand, passa à l'ennemi, c'est-à-dire au Guibout, avant d'avoir rejoint sa fille. A son retour d'une promenade sur le lac, Anastasie fut assaillie par une de ces attaques maternellement impitoyables, qui vont droit et raide, comme une charge de cavalerie, en sabrant au profit de l'intérêt tous les liens, tous les sermens, tous les droits de l'amour. A son tour, la jeune fille se révolta contre l'idée de rompre l'alliance dont son anneau d'argent était devenu le gage; puis, elle discuta; elle versa même ces larmes qui tranquillisent la conscience, car toute femme s'absout lorsqu'elle a pleuré; puis, après avoir épuisé ses sanglots, elle se soumit; puis, enfin, elle reconnut qu'elle avait raison de se soumettre. Cortail, qui, seul, eût pu plai-

der la cause de son ami, était rentré en France, où l'appelait son service dans son nouveau régiment. Aucune lettre venue de la Vendée n'apporta à Mlle de Chateauvieux un de ces remords qui réveillent le cœur; ou peut-être la prudence maternelle supprima-t-elle une correspondance qui eût contrarié ses projets. Dès-lors Bennezons fut perdu, quoiqu'il ne fût pas encore oublié.

Quelques jours après, M. Alexandre Guibout de Saint-Gorgon, ex-décoré de juillet, car il n'était plus question du ruban bleu à liseré amaranthe, fit son entrée à Genève dans un coupé magnifique dont le cabriolet d'arrière-train contenait deux laquais en grand deuil, et qui offrait sur chaque panneau l'écusson des Saint-Gorgon : d'azur, à trois têtes de gorgones d'argent, arrachées de gueules; armes parlantes et terribles que Mme de Chateauvieux proclama souverainement chevaleresques. Présenté officiellement par le marquis, le prétendu reçut un accueil gracieux qui dissipa en partie ses projets de vengeance. Peu à peu les scènes de Saint-Gervais furent adroitement rappelées par les deux femmes, et reçurent une explication dont la douce moquerie devenait flatteuse, loin de blesser.

— J'avais peur de vous, lui dit une fois Anastasie en le regardant avec un reste de timidité.

Il est des hommes qui sont extrêmement flattés d'être trouvés terribles par les femmes. Alexandre Guibout était du nombre. Cet aveu lui fut donc très agréable et acheva de le désarmer.

— Au fait, se dit-il, je crois bien que j'ai dû lui faire peur. Avec ma vieille redingote de velours et ma casquette rouge, j'avais l'air d'un Robert Macaire.

En faisant cette réflexion, le jeune homme glissa un regard complaisant le long de son individu, dont, selon lui, un costume de deuil, entièrement neuf, rehaussait singulièrement la bonne grace.

— De quoi puis-je me plaindre? reprit-il en lui-même; si je n'ai pas réussi à Saint-Gervais, c'est que, il faut l'avouer, je n'avais rien de fort séduisant. D'ailleurs, comment garder rancune à tant d'esprit et de grace? Et puis enfin : Ce n'est pas au roi de France de venger les injures du duc d'Orléans!

Deux mois après, lorsque le contrat fut signé en présence d'une brillante réunion, l'ex-décoré de juillet, loin d'imiter le marquis de Brunoy, moula sur le papier, dans le ravissement de son cœur, le nom de Guibout emmanché de Saint-Gorgon et illustré d'un prodigieux paraphe auquel cette fois Mme de Chateauvieux ne trouva rien à reprendre; puis le lendemain, devant l'église catholique de Genève,

il prononça le oui sacramentel, avec l'énergie qu'il déployait quelque temps auparavant en chantant *la Marseillaise.*

Quinze jours environ après ce mariage, M. de Montespard fut accosté dans la rue des Allemands, naguère la plus pittoresque de Genève, par un jeune homme qui vint à lui avec empressement. C'était Bennezons pâle et amaigri, l'air fatigué, la barbe longue, les vêtemens en désordre. Malgré son usage du monde, le marquis resta un moment interdit.

— Comment se portent Mmes de Chateauvieux? lui dit pour première parole le jeune homme sans remarquer son embarras; il me tarde tant de les voir, que, si j'écoutais mon désir, j'irais chez elles tout de suite en costume de voyageur.

Le pair de France avait recouvré son sang-froid habituel; n'ayant aucune raison de ménager l'amant abandonné, il lui jeta sans préparation ces foudroyantes paroles :

— Vous aurez un compliment à faire à Anastasie. Vous savez sans doute qu'elle est mariée?

— Mariée! s'écria Bennezons devenu pâle comme un mourant.

— Depuis quinze jours, à M. de Saint-Gorgon : vous le connaissez, vous vous êtes battu avec lui à Saint-Gervais; et tenez, si vous voulez les voir tous deux, tournez la tête, les voilà qui passent.

En ce moment en effet, la voiture des nouveaux époux traversait la rue. Ils saluèrent le marquis, mais en reconnaissant Armand Anastasie retira précipitamment la tête.

Bennezons s'était appuyé contre la porte d'une maison; peu à peu il dompta son émotion, et levant sur le vieillard un regard plein d'amertume :

— Si cette femme vous parle de moi, lui dit-il, répondez-lui que je suis condamné à mort en Vendée et que j'y retourne.

Et sans ajouter un mot il s'éloigna.

Le 6 juin de l'année suivante, dans une triste clairière de la Vendée, une maison dont le nom ne périra pas, brûlait au bruit d'une fusillade qui couvrait de ses détonnations acharnées les sifflemens de l'incendie : c'était le château de la Pénissière! Plusieurs compagnies de pantalons rouges, pour employer l'expression du pays, attaquaient ce logis héroïque défendu par une poignée de Vendéens; le feu sur la tête, le feu sous les pieds, criblés d'une grêle de balles, les assiégés se battaient sans crainte comme sans espoir, tandis que deux

clairons, placés à chaque étage, sonnaient leur fanfare de mort et rappelaient les templiers chantant sur le bûcher. A la fin les clairons se turent comme s'étaient tus les chevaliers; le feu triomphait. Le toit enflammé termina le combat en s'effondrant sur les Vendéens, ainsi que s'abat le couvercle d'une bière. Une partie de la garnison se fit jour toutefois par une trouée victorieuse; le reste demeura, non pas vaincu ni prisonnier, mais mort et déjà enseveli.

Parmi les assiégeans, un officier se tenait immobile devant le château! la tête tristement penchée, appuyé sur son sabre dont il trouait la terre par un mouvement convulsif, il contemplait d'un œil morne plusieurs corps, reconnus à la blancheur de leurs mains pour corps de gentilshommes, ainsi que s'exprimèrent les journaux du temps, et que des soldats tiraient un à un de dessous les décombres. Tout à coup, il se pencha en pâlissant vers un de ces cadavres à demi consumé, lui souleva la main gauche, et à la vue d'un anneau d'argent dont il reconnut la forme étrange, jeta un cri qui se perdit dans les autres clameurs de cette scène de carnage :

— Armand!

Cortail, car c'était lui que l'impitoyable loi de la guerre avait amené en présence de son ancien frère d'armes, se mit à genoux et pleura. Il fit creuser ensuite une fosse qu'il ouvrit lui-même, et après avoir pris l'anneau, seul signe auquel il eût pu reconnaître un corps défiguré par les flammes, coucha son ami dans cette tombe de soldat, pensant qu'il ne saurait lui en trouver une plus glorieuse.

Plusieurs mois après, le régiment de Cortail vint à Paris. La première visite de l'ami d'Armand fut pour Mme de Saint-Gorgon, rentrée en France depuis quelque temps avec sa mère et son mari. A la vue de son parent, Anastasie rougit un peu; mais l'usage du monde lui fit promptement dompter cet embarras causé par les souvenirs de Saint-Gervais. S'approchant de la cheminée, la jeune femme prit dans une coupe une bague ornée de brillans, qu'elle choisit parmi plusieurs autres, et l'offrant à son cousin avec un geste gracieux :

— Félix, lui dit-elle, vous n'étiez pas à mon mariage, et depuis je ne vous ai pas vu; mais ne croyez pas que je vous aie oublié. Voici qui vous attend depuis long-temps, c'est mon présent de noce.

— J'ai aussi une bague à vous offrir, répondit Cortail d'un ton sévère et sombre; et il lui présenta l'anneau d'argent.

Mme de Saint-Gorgon rougit et pâlit presque en même temps.

— Qui vous a remis cet anneau? dit-elle ensuite d'une voix faible.

— La mort, répondit l'officier gravement; je l'ai pris au doigt

d'Armand de Bennezons, tué, il y a trois mois, au château de la Pénissière.

Anastasie tomba sur un fauteuil en se bouchant les yeux; sa douleur, réelle en ce moment, s'épancha par des larmes abondantes autant qu'amères; selon l'usage des jeunes filles qui se laissent marier, elle justifia sa conduite aux dépens de sa mère qu'elle accusa de despotisme; et, de plus en plus abandonnée à son chagrin, elle finit par confesser à son cousin l'antipathie que lui inspirait son mari.

— Je n'ai jamais aimé qu'Armand, dit-elle en sanglottant; au nom du ciel, donnez-moi sa bague! elle ne me quittera qu'à la mort.

A la vue d'un désespoir si profond, Cortail, ému et presque repentant, passa au doigt d'Anastasie l'anneau d'argent, ainsi devenu le symbole de fiançailles étranges entre une florissante jeune femme du faubourg Saint-Germain et un cadavre couché bien loin, au fond d'un bois de la Vendée. Jusqu'à présent Mme de Saint-Gorgon a tenu son serment. L'anneau d'argent brille toujours à sa main gauche, à l'exclusion de tout autre, car, par un raffinement de femme, elle a exilé à la main droite tous les autres joyaux de son baguier, même l'alliance de son mariage. Cette conduite est motivée, selon l'usage, aux yeux d'Alexandre Guibout, par une imaginaire fidélité au souvenir d'une amie; mais le monde, moins crédule que les maris à l'égard des bagues données par les compagnes de pensionnat, a déjà calomnié plus d'une fois la main gauche de Mme de Saint-Gorgon. De leur côté, plusieurs jeunes gens des plus beaux, des plus élégans, ou des plus spirituels de l'aristocratie parisienne, ont juré guerre à mort à l'anneau d'argent. L'un veut le conquérir, l'autre le remplacer; l'un ou l'autre réussira-t-il? qui peut le dire? Anastasie portera-t-elle jusqu'à la mort, ainsi qu'elle l'a juré, la bague du romanesque et malheureux Bennezons? Arioste et Boccace en eussent douté; pour moi, je le crois; sans doute je ne voudrais pas assurer l'anneau d'argent contre une rivalité que l'avenir lui réserve peut-être. Il est exposé à rencontrer un jour un voisin, mais un remplaçant, je ne veux pas le supposer; car enfin une main a cinq doigts. Les défunts et les vivans ne se gênent guère mutuellement; et d'ailleurs quelle femme douée d'une ame chevaleresque pourrait, même pour obéir aux exigences d'une nouvelle passion, répudier le souvenir d'un amant de vingt-cinq ans, mort au combat de la Pénissière?

CHARLES DE BERNARD.

GRENADE.

19 septembre 1837.

Il faut qu'il y ait vraiment quelque chose de magique dans ces mots de *Grenade*, l'*Alhambra* et *les orangers des rois maures* que Mme de Staël ne pouvait prononcer sans être émue jusqu'aux larmes, puisque moi-même, ce n'est pas sans une certaine émotion que je date de cette poétique cité la lettre que je vous adresse. Sans doute les Arabes, grands nécromanciens s'il en fut jamais, ont caché sous cet assemblage de lettres quelque formule cabalistique qui a le pouvoir d'évoquer tout d'un coup, devant celui qui le prononce, huit siècles tout entiers de poésie et de gloire; car il n'a tenu qu'à moi, pendant toute cette matinée, que je n'échangerais pour aucune autre dans ma vie, de me croire ramené de quelques siècles en arrière, aux jours du dernier des souverains de Grenade, de ce Boabdil, *el rey chico* (le petit roi), dont j'ai vu le portrait ce matin, à côté de celui de ses habiles et heureux concurrens, Ferdinand et Isabelle.

Dans ce pénible voyage, entrepris follement pendant la canicule, sous le ciel ardent de l'Andalousie, c'était, avant tout, Grenade que je voulais voir; et si l'on ne m'eût laissé qu'un seul jour à passer dans une seule cité de l'Espagne, ce jour, c'est à Grenade que j'aurais voulu le donner. Enfin, j'ai vu l'Alhambra, et, chose rare dans mes souvenirs de voyages, je n'ai pas été désappointé : j'ai trouvé autre chose, mais j'ai trouvé aussi plus et mieux que je n'attendais. Le fini des détails et leur harmonieux effet m'ont fait oublier la petitesse de l'ensemble; et quiconque voudra bien prendre son parti de ne pas chercher, dans cette ravissante bonbonnière de marbre qu'on appelle l'Alhambra, le grandiose de la mosquée de Sainte-Sophie ou du palais du grand-seigneur à Stamboul, ne courra pas plus de risque d'être désappointé que moi. Aussi bien, est-ce un reproche à faire à tous les artistes qui ont dessiné l'Alhambra, menteurs à double titre, et comme artistes et comme voyageurs, d'avoir toujours exagéré ses proportions si réduites, mais en même temps si gracieuses. Même en face de la réalité, ils semblent n'avoir tous vu que l'idéal gigantesque qu'ils avaient apporté avec eux tout dessiné dans leur cerveau, comme si la vérité n'était pas ici au moins aussi poétique que le mensonge.

Ce matin, à six heures, j'étais sur pied pour commencer mon pélerinage *en tierra de Moros*, en terre de Maures, comme disent les chroniques, avant que le brûlant soleil de Grenade ne perçât jusque sous les épais feuillages

de la *huerta* de Boabdil. Mais à peine sorti, un air frais et perçant, dont mes poumons ne s'accommodaient guère mieux que de celui de Madrid, me rappela que je me trouvais, avec la cité de Grenade, à quelques mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et que, si le jour j'étais en Afrique, la nuit et le matin j'étais en Suisse ou dans les Pyrénées. Il y a deux choses que j'avais tout-à-fait oubliées depuis deux mois que je voyage en Andalousie, c'est le froid et la pluie; et bien que je me sois surpris quelquefois à désirer l'un ou l'autre, en enfant gâté, qui, lassé de brioche, veut avoir du pain bis, j'avoue que cette poignante sensation du froid, sur une poitrine habituée à l'air tiède de Malaga ou de Cadix, ne fut rien moins qu'agréable. Mais bientôt le soleil, en se montrant au-dessus des tours rougeâtres de la forteresse maure, me fit oublier cette sensation pénible, et je gravis avec courage la longue et tortueuse montée qui conduit de Grenade à l'Alhambra.

Tout à coup une large porte, chrétienne d'un côté, arabe de l'autre, et taillée dans un épais massif de pierres de taille, vint me barrer le chemin, et une inscription espagnole m'apprit que j'entrais dans la juridiction de la forteresse de l'Alhambra. Certes, le style de cette porte, style qui n'est à vrai dire ni moresque, ni gothique, ni romain, n'a rien de bien gracieux. Le cintre arabe si élégant y est à peine indiqué; mais c'était le premier pas que je faisais sur le territoire maure, et je doute que jamais sectateur de l'Islam ait franchi la porte du paradis avec plus de respect que je n'en éprouvai en pénétrant dans le saint lieu.

Déjà le soleil, en s'élevant sur l'horizon, avait échauffé les rues tortueuses de Grenade et la rampe qui conduit à l'Alhambra; mais à peine j'eus franchi la porte de la citadelle, qu'une délicieuse fraîcheur m'assaillit sous cette voûte épaisse de feuillage qui recouvrait des deux côtés le chemin. Il faut avoir parcouru d'un bout à l'autre, pendant l'été, cette aride et triste Andalousie; il faut avoir fait des lieues et des journées à travers ces plateaux brûlés et ces plaines poudreuses où, vingt milles à la ronde, l'œil ne rencontre pas un arbre, pour apprécier tout ce qu'il y a de volupté à se sentir transporté tout d'un coup sous cette épaisse ramée, et enveloppé, comme d'un vêtement, de la fraîcheur qu'elle exhale; à deviner à travers les branches le soleil qu'on ne voit pas, à entendre de tous côtés l'eau ruisseler sous leurs feuilles humides, et à respirer à longs traits leur fraîche et balsamique odeur. Moi, qui, à Cadix, allais au théâtre, ne fût-ce que pour voir des arbres en peinture, c'était enfin de véritables arbres que j'avais là, devant moi; c'était sous une bonne ombre, bien réelle et bien fraîche, que je m'étendais à mon aise, sans être obligé, comme sur la route de Malaga, de disputer aux chèvres un coin d'ombre, sous un buisson, pour le partager avec elles.

Je l'avouerai franchement, peut-être en Suisse ou en Normandie cette voûte de hêtres et d'ormeaux sous laquelle je me promenais n'aurait rien eu que de fort ordinaire; mais le sol où ils croissaient s'appelait Grenade, et ces grandes tours rougeâtres que je voyais percer à travers leur feuillage avaient nom l'Alhambra; c'en était assez pour parer d'un prestige de poésie tous les objets que j'avais autour de moi. Et puis, au milieu de cette végétation toute septentrionale qui m'entourait, il y avait un charme piquant à voir poindre çà et là la raquette épineuse d'un nopal, ou le fer de lance d'un

agavé, ou la tige svelte d'un laurier rose, qui venaient vous rappeler de temps en temps que vous étiez en Andalousie. D'ailleurs la coquette Grenade, habituée à être visitée dès le matin par les étrangers, avait déjà paré son Alhambra : des détachemens de forçats, transformés en jardiniers, présidaient à sa toilette, et réparaient le chemin, ou épluchaient les plates-bandes de fleurs. C'était partout un bizarre et curieux mélange de nature sauvage et de nature cultivée, de ruines antiques et de masures modernes, humbles échoppes tout étonnées de se trouver, comme un mendiant à la porte d'un palais, sur ce sol foulé tant de fois par les pieds des khalifes.

Mais, après tout, ce n'étaient pas des arbres que j'étais venu voir à l'Alhambra, et je me décidai enfin à quitter cette magnifique avenue pour entrer dans la citadelle par l'étroite et gracieuse porte qui en ouvre l'accès. Cette fois c'était bien une véritable porte arabe, avec son cintre recourbé comme les deux bouts d'un croissant, armes *parlantes* dont l'islamisme a partout blasonné son architecture. Du reste aucun ornement, aucune sculpture; rien que cette porte, haute et élancée, belle de sa simplicité même, et qui contrastait si heureusement avec l'épais massif quadrangulaire de briques rouges où elle se trouve enchâssée, comme la niche d'un saint sous un mur d'église. Deux ou trois soldats espagnols, y compris le factionnaire qui montait sa garde assis, me laissèrent passer sans mot dire, sans même me demander si j'étais chrétien ou maure, et je me trouvai en pleine terre d'Alhambra, prêt à demander audience à tous ces vénérables fantômes de rois enturbannés dont je venais troubler la poussière.

Quand j'ai parlé de la petitesse de l'Alhambra, il faut pourtant s'entendre. L'Alhambra, dans son ensemble, est une forteresse moresque, et il en est peu assurément au monde de plus vastes et de plus imposantes. Son enceinte renferme, en quelque sorte, une autre ville au-dessus de la ville de Grenade, et l'on peut s'en faire une idée en apprenant qu'elle contient, outre les immenses tours qui subsistent encore, un palais moresque, une église et un palais chrétien, une esplanade assez vaste pour y faire manœuvrer un régiment et une demi-lieue de jardins. Mais l'Alhambra proprement dit, c'est-à-dire le palais des rois maures, est un petit réduit, une bonbonnière (il faut bien que je répète ce mot, car il n'y en a pas d'autre qui exprime aussi bien ma pensée) faite pour donner une plus juste idée de la richesse et du goût des souverains de Grenade que de leur puissance. Ce diminutif de palais ne s'appelle pas, en espagnol, l'Alhambra, mais la *Casa-Real*, et il faut, pour la visiter, une permission que l'on donne à tout le monde, et que, chose rare en Espagne, on ne fait pas payer.

La première impression, en entrant dans la forteresse, est triste et sévère : à gauche, les vieilles ruines de cinq ou six tours moresques, dont la plus élevée sert encore de beffroi, et qu'une cloche chrétienne protége contre les injures des hommes, comme la croix protége le Colysée romain; à gauche, les ruines plus jeunes d'un palais bâti par Charles-Quint, qui a voulu, après Ferdinand et Isabelle, laisser sa trace à l'Alhambra, palais qui ne fut et ne sera jamais qu'une ruine, car il n'a pas été achevé, et sa belle façade dans le style de la renaissance, sans toit et tout à jour avec ses grandes fenêtres, brave hardiment les injures du temps qu'elle supporte depuis trois siècles sans avoir perdu une pierre.

Ce palais, œuvre de Berruguete, le plus célèbre architecte de l'époque

de Charles-Quint, semble avoir été bâti par le puissant empereur dans une émulation juvénile d'artiste et de roi, comme pour montrer, à côté du palais des rois maures, ce que pouvait faire l'art de leurs vainqueurs, l'art espagnol et chrétien alors dans toute sa spendeur. Mais les architectes de l'Espagne n'ont pas vaincu comme ses généraux. Le somptueux édifice, bât sur une portion même de l'Alhambra, et qui étaie de ses lourdes assises de pierre le frêle édifice qui repose sur lui, est resté inachevé; sa triple façade, dans le style imposant, mais bâtard de la renaissance, avec ses arcs surbaissés, et ses riches et lourdes fenêtres affaissées sous le poids des sculptures, forme un contraste peu heureux avec les sveltes colonnettes et les broderies délicates des *patios* de l'Alhambra, qu'un simple mur sépare de lui. L'œil, qui cherche de tous côtés des fabriques moresques, s'étonne et s'afflige de voir se dresser debout, comme une décoration de théâtre, en face de ces belles tours moresques dont les bastions rougeâtres s'écroulent sous le faix des ans, ce grand mur de pierre découpé à jour, vivant emblème de toute cette grandeur déchue, et de cette gloire inachevée qui caractérise l'Espagne depuis Charles-Quint.

Laissant donc de côté le squelette décharné de l'œuvre du Berruguete, j'entrai dans la *Casa-Real,* qu'on me permettra d'appeler, au lieu de ce triste nom moderne, de son antique et vrai nom d'Alhambra, et je me trouvai tout d'un coup dans ce noble vestibule du palais des rois de Grenade, connu sous le nom de *Patio de los Arrayanes* (la Cour des Myrtes). Qu'on ne s'attende pas ici à me voir décrire en détail toutes les merveilles de ce lieu enchanté, et mesurer pied à pied ses sveltes colonnades et ses longues galeries aux festons de stuc et de marbre. L'enthousiasme vrai, chose rare par le temps et par les *touristes* qui courent, se sent et ne se jauge pas, et, pour dire la vérité, je ne vois pas ce que quelques pieds de longueur de plus auraient pu ajouter au sentiment de religieuse admiration dont je me sentis saisi en entrant dans cette enceinte. En fait de détails de ce genre, d'ailleurs, l'auteur du *Paseos artisticos de Granada*, et M. de Laborde, dans son excellente description de l'Alhambra, ne m'ont laissé rien à faire, et je renvoie à leurs ouvrages ceux qui seraient curieux de savoir au juste dans combien de pieds cubes on est parvenu à enfermer l'une des merveilles du monde.

Le *Patio de los Arrayanes* est une cour ouverte, en forme de carré long, au milieu de laquelle s'étend une pièce d'eau étroite, entourée de plates-bandes de fleurs et de cyprès nains et taillés, dont la coquette symétrie s'harmonise parfaitement avec le style symétrique et fleuri de l'architecture arabe. De longs murs blancs, coupés çà et là par quelques portes délicatement ciselées, s'étendent des deux côtés; mais, aux deux extrémités, règne une double galerie où s'étalent dans toute leur splendeur les inépuisables caprices de cet art fantastique qui semble éclos sous la main des fées. La riche salle *des ambassadeurs*, que vous apercevez au fond du *Patio*, s'ouvre devant vous comme une échappée de vue lointaine sur ce monde de féerie, terrestre paradis où il ne manque, pour le peupler, que des femmes et des parfums. Mais à travers la première galerie par laquelle vous êtes entré, vous apercevez bientôt le *Patio de los Leones* et la fameuse fontaine des lions, et le *Patio de los Arrayanes*, comme le vestibule du temple, est bien vite délaissé pour le sanctuaire.

J'essaierai encore bien moins de décrire en détail ce lieu de délices, qui, malgré l'exiguité de ses proportions, est peut-être une des plus saisissantes et des plus exquises merveilles que l'art ait jamais enfantées. Tous les murs de Paris sont, depuis quelques années, tapissés de dessins de l'Alhambra, et toutes mes descriptions vaudraient-elles quelques traits du crayon de Roberts? D'ailleurs les termes techniques qu'il faudrait employer effraient mon ignorance et lasseraient bientôt la patience de mes lecteurs. J'aime mieux leur raconter tout bonnement ce que j'ai senti, et en appeler, pour deviner le reste, à leur imagination, aidée d'un simple croquis de l'Alhambra qu'ils peuvent étudier chez le premier marchand d'estampes du boulevart.

La sensation qui, chez moi, domine toutes les autres en face de toute ruine célèbre, et surtout de ces ruines du midi, si fardées encore et si belles dans leur décadence, c'est une espèce d'incrédulité stupide, et d'impuissance de me figurer que ces murs que j'ai là devant moi soient aussi vieux qu'on me le conte. Mais jamais peut-être cette sensation bizarre n'avait été aussi vive que devant l'Alhambra, la plus riante et la mieux conservée de toutes les ruines, si l'on peut donner ce nom à une habitation que les maîtres semblent avoir quittée d'hier, pour y revenir demain. Le fard, hélas! s'y trouve aussi comme sur la joue d'une vieille coquette, car les barbares possesseurs de ce bijou de stuc et de marbre ont, il y a quelque quarante ans, recrépi à la chaux toutes les broderies de sa dentelle de pierre, et bouché avec un ignoble ciment les rides que le temps impitoyable y avait laissées.

Mais, malgré tout ce que les conquérans de Grenade ont pu faire depuis trois siècles pour gâter l'Alhambra tout en le conservant, le *Patio de los Leones* suffirait à lui seul pour nous révéler toute une civilisation, tout un peuple, toute une époque! Pour moi, pendant un grand quart d'heure, j'avais peine à me persuader que les indolens monarques de Grenade à son déclin eussent réellement quitté ce lieu de délices où ils oubliaient tout, jusqu'au trône qu'ils allaient perdre; il me semblait encore entendre sur ces grandes dalles de marbre, endormies depuis tant de siècles, le bruit des sandales traînantes de Boabdil, ou le pas plus léger de quelque odalisque favorite dont le voile flottant s'accrochait à une branche d'oranger. J'avais besoin de regarder de temps en temps l'impassible figure du gardien de l'Alhambra, le type espagnol le plus complet que j'aie jamais rencontré, pour m'assurer que c'était bien un *viejo christiano*, un vieux chrétien à barbe grise, que j'avais à côté de moi, au lieu d'un des muets du harem de Boabdil.

Le brave homme enfin, lassé de mon tenace silence, se décida à me laisser seul avec les fantastiques habitans de ce lieu enchanté, et je pus tout à mon aise me vieillir de trois ou quatre siècles, et faire à loisir, appuyé contre un fût de colonne, de l'histoire d'Espagne, comme on n'en fait ni dans les livres ni à Paris. Je ne sais si je me trompe, mais il me sembla que ces deux heures passées à l'Alhambra me faisaient entrer plus avant que toutes les recherches de la science et que sa lettre morte dans l'esprit de ce peuple mystérieux, dont le véritable caractère est encore une énigme. En face de cette miniature de la vie orientale que j'avais devant mes yeux, avec ses proportions exiguës, son élégance un peu maniérée, et son architecture pliant, comme sa poésie, sous le faix des ornemens, je compris tout d'un coup, par une de ces vives intuitions que l'étude seule ne donne pas, comment cette conquête arabe, naguère à l'étroit dans l'Espagne, avait fini par tenir tout

entière dans les murs de l'Alhambra, et y rouler sur elle-même, comme un serpent, cette spirale immense qui avait d'abord enfermé l'univers. Ce riant harem plus semblable à un boudoir qu'à un palais de roi, ces frais ombrages aux eaux murmurantes, ces bains souterrains où la voûte percée d'étoiles ne laissait descendre sur les grandes cuves de marbre qu'un demi-jour doux et voilé; cet air qui semblait tiède des parfums de l'Orient, ces arbres verts encore de leur éternelle jeunesse au milieu de tant de ruines, leurs contemporaines, m'apprirent bien vite comment les farouches courages des conquérans de la Péninsule s'étaient énervés aux molles délices de cette Capoue andalouse. Repassant d'un coup d'œil toute l'histoire de l'Espagne arabe, je vis cette conquête qui, d'abord à l'étroit dans la Péninsule, avait débordé sur la Gaule, se replier peu à peu sur elle-même, et, chassée tour à tour de tous ses points d'arrêt, refoulée par le flot de l'invasion chrétienne, s'arrêter, enfin, pour dernière halte, avant de repasser le détroit, dans cette *huerta* de Grenade, la dernière et la plus belle de toutes les provinces qu'elle avait possédées.

Éloquent emblème de cette destinée de l'Espagne musulmane, mêlée jusqu'à sa dernière heure de combats et de volupté, l'Alhambra, forteresse et harem à la fois, avec ses hautes tours à demi écroulées, et ses salles de marbre debout encore pour attendre des hôtes, m'offrait le camp à côté du palais, la tente des Bedouins en regard du harem du khalife. D'un côté, les vastes murailles, rouges comme le sol sanglant qui les supporte, les *Torres vermejas* (tours vermeilles) lézardées à la fois par les siècles et par les boulets de Ferdinand; de l'autre, l'étroite enceinte où ces Bedouins, passés rois, allaient se reposer de la guerre sous leurs tentes de marbre, et où l'insouciant Boabdil enfermait dans l'Alhambra son royaume d'une lieue carrée.

L'Espagne arabe, d'ailleurs, il faut se le rappeler, avait fini avec les Ommyades sous la conquête africaine, près de trois siècles avant que l'Alhambra n'eût commencé à sortir du sol. Ces grossiers Berbers, transplantés tout d'un coup du sein de leurs déserts au milieu de cette molle civilisation de l'Espagne arabe, s'énervèrent bien vite au sein d'un air trop parfumé pour eux. Depuis la fin du khalifat de Cordoue, l'histoire de l'Espagne musulmane ne marche plus que de chute en chute, et puisqu'elle devait périr, jamais du moins tombeau plus gracieux que l'Alhambra n'a enfermé une monarchie et un peuple qui s'éteignaient tous deux dans la même agonie.

Bien des voyageurs se sont plaints d'avoir été désappointés par la petitesse de l'Alhambra, et pourtant, selon moi, c'est cette petitesse même qui en fait le charme. Il y a dans les détails de cette minutieuse architecture, découpée tout à jour en broderies capricieuses, une délicatesse et un fini qui excluent tout-à-fait la grandeur des proportions. Ici tout est harmonieux, tout est complet, parce que tout est l'œuvre d'une seule et même pensée. Sensuel et raffiné, comme sa religion, comme sa poésie, l'homme se tient ici courbé vers la terre où il a pris racine, et l'architecture n'a pas besoin d'élancer vers l'infini sa pensée toute matérielle. Ces grêles colonnettes, semblables au tronc du palmier nain, épanouissent à quelques pieds du sol leur feuillage luxuriant, et laissent pendre à hauteur de main d'homme leurs grappes de sculpture. Les toits sont bas, car l'hôte de ces lieux s'y tient plus souvent couché que debout. Il a des fleurs, des fontaines, des parfums et des femmes; que lui faut-il de plus, et a-t-on, après tout, besoin de tant de place pour un lit et pour un tombeau?

Au milieu des touffes de fleurs qui étalent leur fraîche végétation dans l'intérieur du *Patio*, s'élève la fameuse fontaine supportée par douze lions de marbre. Ces lions sont bien laids, bien lourds, bien peu gracieux, sans doute; mais il y a si long-temps qu'ils sont là pour supporter cette conque de marbre, qu'on leur pardonne leur disgracieuse carrure en faveur de leur vénérable antiquité. On sait d'ailleurs que l'Islam défendait à ses sectateurs de reproduire sur la toile ou dans la pierre l'image de l'homme et des animaux, et la gaucherie de l'artiste a pour excuse son inexpérience. Du reste, cette infraction à la loi de Mahomet n'est pas la seule qu'on rencontre dans l'Alhambra : au fond du *Patio*, dans la salle dite du Tribunal, il existe sous trois petites voûtes, à demi éclairées, trois délicieuses fresques dont M. de Laborde a donné le dessin en y joignant un ingénieux commentaire. Je me garderai bien de les décrire après lui; mais je partage tout-à-fait son opinion, qu'elles sont l'œuvre de quelques chrétiens prisonniers que les Maures ne demandèrent pas mieux que d'exempter de la défense faite par Mahomet. Ces peintures, malgré leur froideur et leur crudité, sont en même temps si vraies et si naïves, à côté d'un dessin pitoyable et d'une absence complète de clair-obscur et de perspective, les airs de tête sont si purs et si candides, les costumes si curieux, l'expression si sentie, qu'on pardonne et qu'on aime, dans cette enfance de l'art, jusqu'à sa délicieuse gaucherie. Parmi ces fresques, il en est une surtout qui m'a frappé : dix personnages, vêtus uniformément du long manteau arabe que j'ai retrouvé à Tanger et coiffés du turban croisé sous leur menton, siégent assis autour de la voûte sur ce prétoire immobile où leur séance dure depuis quatre siècles; ce sont des juges sans doute, et ils écoutent l'exposé d'une affaire, ainsi que l'annonce leur air d'attention profonde et intelligente; mais tous ont la main sur la garde de leur épée courte et large, car la justice est armée dans la loi de l'Islam, et elle frappe plus souvent qu'elle n'absout. Quelques-unes de ces têtes sont vraiment admirables de simplicité, de grandeur et de repos dans la force. Sous ce terrible niveau du despotisme religieux, militaire et civil à la fois, où tous sont égaux dans la servitude, il faut bien que l'équité naturelle du juge supplée au silence de la loi; la justice, quand elle n'est pas faussée par les caprices du despote, est le beau côté de la civilisation orientale, et si le tableau n'a qu'une face, il faut du moins savoir gré à l'Alhambra de nous montrer celle-là.

Je ferai grace au peu de foi de ceux qui liront ces lignes des taches de sang trois ou quatre fois séculaires qu'on montre dans la fameuse cuve de marbre où furent décapités les Abencerrages, trahis par la haine des Zégris. Une veine rouge s'est rencontrée dans le marbre, heureusement pour la tradition; mais j'ajouterai, à l'honneur de mon *cicerone* à barbe grise, qu'il me conta l'histoire, sans trop me la garantir, et en ayant même l'air de la trouver suspecte. Mais à part cette fable populaire, qui n'est pas sans poésie, il y a réellement quelque chose de touchant dans cette tradition de sang et de meurtre, mêlée, comme celle de Rizzio, comme celle de Guise lui-même, à des souvenirs d'amour et de volupté. Blois et Holy-Rood ont aussi leur tache de sang qui ne passe pas, comme celle qui tache la main de l'épouse de Macbeth; or, ce sang qui *ne veut pas s'en aller*, qu'est-ce aux yeux du vulgaire, avec son sens si droit et si profond, sinon la vengeance divine sous une forme palpable et matérielle, qu'il veut toucher de sa main et voir de ses yeux? Qu'est-ce enfin que toute superstition, sinon le côté populaire de

la foi, l'enveloppe charnelle qui cache une pensée trop subtile pour les esprits grossiers, auxquels l'instinct révèle, comme à l'enfant, ce que leur raison ne pourrait comprendre?

Je m'aperçois que j'aurais eu aussitôt fait de décrire l'Alhambra que de raconter une à une toutes les rêveries qui m'ont passé par la tête pendant les longues heures où j'ai erré seul sous ses arcades de marbre. Je passerai donc, sans plus m'y arrêter, à son voisin le Généralife, modeste résidence, « qu'un pâtre, devenu fermier des péages de la reine Zénobie, ne trouverait pas, comme dit La Bruyère, dans son beau langage du grand siècle, digne de lui et de sa fortune. » Moins gracieux et moins orné, le Généralife a pourtant un charme de rustique simplicité qu'on ne trouve pas à l'Alhambra. Les portiques y sont moins riches et les arbres moins peignés; mais aussi sa délicieuse *huerta*, abandonnée à elle-même, et que l'art n'a pas symétriquement alignée, y déploie un luxe de végétation tout méridional; d'énormes touffes d'orangers et de figuiers jettent en liberté le long des murs leurs pousses vivaces et luxuriantes. Des grenadiers plient sous le poids de leurs fruits, dont l'écorce toute crevassée laisse percer les pépins rougeâtres, qu'on prendrait pour des gouttes de sang. Deux énormes cyprès, plus vieux peut-être que le Généralife, et qui ont vu bien des siècles passer sous leur ombre, appuient contre le mur leur tige creuse et décharnée, que couronne à peine un reste de feuillage. C'est sous ces arbres vénérable, que fut surprise, dit-on, par son époux, dans une conversation adultère, la sultane Zobeirah, dont Florian m'a le premier appris l'histoire en même temps que celle de l'Espagne arabe, et le roman, chez lui, comme on le sait, est à peu près aussi véridique que l'histoire.

Mais, vrais ou faux, tous ces souvenirs, toutes ces traditions dont notre enfance a été bercée, prêtent à ces lieux, qui les encadrent si bien, un charme inexprimable. Le peuple en Espagne, chez qui la rudesse des mœur n'exclut pas un vif sentiment de toute cette poésie des antiques croyances le peuple, nourri dès son enfance des vieilles romances chevaleresques, qu' chante encore à ses heures de loisir; le peuple prend un sincère intérêt au sort de l'amoureuse sultane et de ces tristes Abencerrages, si méchamment mis à mort par les traîtres Zégris. Mais pour se justifier à ses propres yeux de l'intérêt qu'il porte à des païens, il a brodé sa légende chrétienne sur la légende moresque, et croit fermement que les Abencerrages, en mourant, embrassèrent la foi chrétienne, sans doute pour ne pas rencontrer dans l'autre monde leurs éternels ennemis, les Zégris.

Je ne quitterai pas l'Alhambra sans dire un mot d'une délicieuse petite mosquée qu'on voit dans le logement du gouverneur, bâti sur un des cinq *patios* dont se composait naguère l'Alhambra. Ce charmant petit édifice, restauré du temps de Charles-Quint, a été consacré au culte chrétien, et les tours de Léon et les lions de Castille s'y mêlent partout sur ses murs aux caprices de l'art arabe et à ses fines broderies. De charmantes colonnes de marbre soutiennent la voûte de ce petit temple carré, exactement proportionné aux dimensions exiguës de l'Alhambra. Jamais peuple n'a logé son dieu avec si peu de place, mais jamais aussi sa demeure n'a été ni plus coquette ni plus parée. Les peintures et les ornemens, à l'abri des injures de l'air, ont conservé toute leur fraîcheur, et le lourd autel chrétien qui s'élève au fond de la salle a presque l'air plus vieux et plus abandonné que la mosquée qu'il dépare.

ROSSEEUW SAINT-HILAIRE.

LA

COMÉDIE-FRANÇAISE

Et M. Victor Hugo.

Le tribunal de commerce voyait, l'autre jour, paraître à sa barre M. Victor Hugo pour la seconde fois. M. Victor Hugo est une de ces fermes volontés que rien n'arrête, qu'on peut briser, mais qui ne saurait pas plier. Quand fut arrêté son malheureux drame intitulé : *le Roi s'amuse*, M. Victor Hugo fit comparaître en justice la Comédie-Française pour lui demander raison d'une chute dont elle était innocente; aujourd'hui, à bien meilleur droit, M. Victor Hugo cite devant les juges cette même Comédie-Française, qui manque cette fois, non pas à une pièce tombée, mais à trois drames usés, et, qui plus est, à un traité signé.

Il y a encore de vieux juges, au tribunal de commerce, qui doivent être bien étonnés, dans le fond de leur ame, en voyant la littérature, marchandise tout-à-fait ignorée au temps de leur jeunesse, implorer une sentence arbitrale, et le poète assis sur le même banc que le banquier, l'agent de change, le marchand de sucre et d'indigo. Les valeurs de l'esprit, si nouvelles et cependant si importantes, doivent donner aux juges consulaires bien des peines, avant de les juger convenablement, et nous sommes encore trop peu habitués aux affaires de la bourse littéraire, pour pouvoir coter ainsi, à francs, sous et deniers, la hausse et la baisse des esprits contemporains. C'était donc une cause toute nouvelle et remplie d'intérêt.

D'un côté se présentait, armé de son bon droit, un des esprits les plus puissans de ce temps-ci, une imagination active, passionnée, sans frein et sans loi, mais aussi une vanité immense, incommensurable. — Cet homme venait donc, et disait au juge commercial : « Je suis un commerçant comme

un autre, seulement je produis des œuvres de génie. Mon fonds de commerce, à moi, c'est l'esprit, c'est l'imagination. Voilà mon domaine, voilà ma fabrique, voilà la terre d'où je tire mes moissons, le moulin d'où je tire ma farine. A force d'employer convenablement cette même imagination et ce même esprit, je me suis placé au niveau d'un notaire, d'un avocat, d'un agent de change, de tout autre privilégié qui a payé son privilége. J'ai été l'un des premiers à tirer la poésie française de cet état de misère et de pauvreté où elle s'était jetée de gaieté de cœur. Écoutez-moi donc, messieurs les juges et les commerçans, tout simplement comme vous écouteriez un de vos confrères qui vendrait un produit tout nouveau dans le commerce, mais utile, salutaire, et reconnu par les lois.

« Il y a donc, rue de Richelieu à Paris, une boutique de spéculateurs Bas-Normands qui vendent en détail, au public, l'esprit, le style et l'imagination qu'ils achètent en gros aux producteurs. Ce commerce-là ne laisse pas que d'être une spéculation importante; il est même si favorisé du gouvernement, que le gouvernement accorde à ces marchands-là, outre le privilége exclusif de vendre cette sorte de denrée, une énorme subvention et une boutique gratis dans le plus beau quartier de Paris. Vous voyez bien que ces messieurs, ainsi favorisés, ne peuvent être admis à aucun bénéfice quand ils manquent de loyauté et de bonne foi.

« Or, ces messieurs, dûment représentés par un fondé de pouvoirs qui leur appartient, qui est leur homme de confiance, qui ne peut rien faire sans leur permission, ayant appris que moi poète, moi producteur dramatique, je logeais dans telle rue, m'ont envoyé leur homme de confiance et m'ont fait proposer, par sa voix, de leur céder à un prix convenu plusieurs pièces de ma récolte intellectuelle, nommées : *Hernani*, *Marion Delorme*, *Angelo*, *tyran de Padoue*. Toutes ces différentes marchandises, bien et dûment conditionnées, étaient parfaitement connues de messieurs les acquéreurs, ils ne peuvent donc pas exciper de leur ignorance pour dire que je leur ai livré telle qualité quand je leur avais vendu telle qualité; la marchandise qu'ils ont achetée, ils l'ont vue; je la leur ai livrée telle qu'ils la voulaient et avec toute bonne foi.

« Donc, après bien des allées et des venues, des dits et des contredits, il a été convenu entre moi, vendeur, et lesdits marchands de la rue Richelieu, acquéreurs, que je leur vendais et cédais, à de certaines conditions bien et dûment stipulées, les mêmes pièces qu'ils étaient venus marchander chez moi, à savoir : *Hernani*, *Marion Delorme*, *Angelo*, *tyran de Padoue*. Par ce traité en bonne forme, signé et contresigné de leur mandataire spécial, ou plutôt de leurs mandataires spéciaux, car ces messieurs changent souvent de mandataires, lesdits acquéreurs s'engageaient à faire jouer lesdites pièces de théâtre un certain nombre de fois dans la première année de la première représentation, plus, dix fois chaque année qui suivrait cette année de la première représentation. Le traité est là, il est signé, il est clair et net, il a été ratifié à plusieurs reprises de vive voix et par écrit.

« Et cependant, depuis tantôt trois ans, et malgré toute ma patience, ledit traité n'a pas été mis à exécution, et je suis encore à me demander ce que veut dire ce mot-là, — *traité*, — *engagement*, — *promesse par écrit!*

« Dans un tel état de choses, et me voyant à la merci de négocians qui

manquent à leur parole, qui oublient leur signature, qui renient leur homme d'affaires, que pouvais-je autre chose, sinon m'adresser au tribunal qui redresse tous les torts en affaires de commerce? que pouvais-je autre chose, sinon demander justice à ceux qui ne souffrent pas que la plus petite lettre de change soit vingt-quatre heures en retard? J'arrive donc à vous mon traité à la main, comme un simple commerçant, et je vous dis : — *Jugez-nous!*

« Et remarquez bien, messieurs, qu'en ceci je suis dans une position plus favorable peut-être que tout autre créancier. Ma partie adverse est privilégiée, c'est-à-dire que nulle autre n'a le droit de vendre la même marchandise aux mêmes conditions et ne possède les mêmes moyens de la débiter. Ma partie adverse est ingrate, c'est-à-dire qu'après m'avoir attiré par toutes sortes de prévénances, elle me quitte brusquement pour d'autres vendeurs plus heureux, la maison Casimir Delavigne, Eugène Scribe et compagnie. Ma partie adverse est méchante, c'est-à-dire qu'elle laisse partir méchamment Mme Dorval et M. Bocage, et tous les détaillans, pour lesquels j'avais conçu et entrepris mes drames. — Ainsi, messieurs, il s'agit pour moi d'une double ruine, de ma ruine présente et de ma ruine à venir. »

Tel est, à n'en pas douter, et tel a été, en effet, le plaidoyer de M. Victor Hugo, en présence des juges consulaires. Puisque aussi bien la littérature n'a pas maintenant d'autres juges que les juges du tribunal de commerce, il faut bien que les plaideurs littéraires s'abaissent à parler la langue des simples endosseurs de lettres de change. Dans cette affaire, plus M. Victor aura parlé comme parlerait un homme de la Bourse, et plus certainement il aura démontré l'excellence de son bon droit. Et, en effet, ainsi attaqués, que peuvent répondre MM. les débitans comiques et tragiques de la rue Richelieu? Sous quel prétexte peuvent-ils être admis à plaider qu'ils ne se sont pas obligés à reprendre *Hernani*, *Marion Delorme*, *Angelo*, *tyran de Padoue?* Ce traité existe-t-il? L'ont-ils signé? Là est toute la question. Aussi ces pauvres négocians, ainsi poussés dans leurs derniers retranchemens, n'ont guère su que répondre. Ils ont cherché, pour anéantir ce traité solennellement consenti, les chicanes les plus étranges. Ils en ont appelé aux *réglemens constitutifs* de la société, au *conseil d'administration, qui n'avait pas approuvé le traité signé par le directeur*, au *visa du commissaire royal!* Cependant la partie adverse arrive, un traité en main, disant : *Avez-vous signé? N'avez-vous pas signé?* Et songez bien, ce qui est terrible pour MM. les négocians du Théâtre-Français, que la chose se passe devant le tribunal de commerce!

Il est donc évident que le procès ainsi entrepris, M. Victor Hugo ne saurait le perdre. Il a raison, commercialement parlant, et la Comédie-Française est la bien mal avisée et la bien mal venue de se battre contre un traité signé et consenti successivement par trois directeurs. Mais cependant, vous tous qui estimez que la poésie est une chose sainte et redoutable, cela ne fait-il pas peine à voir, la poésie obligée d'employer les protêts, les huissiers, les assignations, les contraintes par corps! Vous qui entourez le poète de respects et d'hommages, cela ne vous cause-t-il pas un violent chagrin de voir le poète à la barre d'un tribunal, d'un tribunal de commerce encore! et là, passant à plaider le temps qu'il devrait passer à écrire; perdant,

dans une salle froide et humide, les belles heures de la promenade et de la méditation au soleil; invoquant les juges, quand il devrait évoquer les Muses; remplaçant l'inspiration par le code du commerce! — Pauvre poète, qui redevient un simple mortel!

Mais cependant, si, au lieu de se défendre en tremblant, la Comédie-Française y avait été franchement et vigoureusement; si, au lieu de couvrir M. Hugo d'admiration et d'éloges, tout en faisant à ses ouvrages le plus sanglant des affronts, le refus net et formel de les jouer, elle eût osé dire au poète ce qu'elle a sur le cœur, que pensez-vous qu'aurait pu répondre M. Victor Hugo, et dans quel embarras n'auraient pas été les juges?

J'imagine donc qu'à ce procès étrange où la poésie est ravalée au niveau des produits les plus vulgaires, la Comédie-Française se présente tout en larmes et dans son plus grotesque accoutrement. Son pied gauche est chaussé d'un cothurne usé; son pied droit est plongé dans un brodequin qui fait eau de toutes parts. Elle tient d'une main un sceptre de ferblanc et une fiole de poison; la fiole est sans fond et rouillée; sa tête est coiffée d'un diadème, et son corps est couvert de la souquenille usée de Mascarille; elle est à la fois Monrose et Mme Paradole; ainsi accoutrée, elle s'avance à la barre du tribunal, et elle parle ainsi d'un ton plaintif :

« Honnêtes juges et respectables négocians qui m'écoutez! la Comédie-Française, depuis le sieur Beaumarchais de turbulente mémoire, n'a pas eu d'adversaire plus inquiétant que ledit sieur Victor Hugo. Beaumarchais est le premier qui ait fait payer à la Comédie une valeur régulière aux auteurs dramatiques; avant lui, les poètes étaient trop heureux d'être joués gratis par les comédiens. C'était le bon temps pour eux et pour nous; ils avaient peu d'argent et beaucoup de gloire; aujourd'hui ils ont beaucoup d'argent et peu de gloire, pendant que nous, leurs comédiens, nous n'avons ni argent, ni gloire. Voilà comment, à force de parler de droits d'auteurs, d'argent, de recettes, nous sommes arrivés à l'humble état de négocians en poésie dramatique. A ces causes, nous avons acheté des drames uniquement pour les bien revendre, et non plus pour les bien jouer; nous n'avons plus estimé les poètes que sur l'argent qu'ils rapportaient, et non plus sur leur poésie. C'est là ce qui fait que, pour nous, le plus grand écrivain de ce temps, c'est M. Scribe. Ce n'est donc pas notre faute si l'auteur des *Orientales*, des *Feuilles d'Automne* et de *Notre-Dame de Paris* s'est placé, dans notre estime de marchands dramatiques, bien au-dessous de l'auteur de *Don Juan d'Autriche*. Nous ne reconnaissons, nous autres, que la poésie qu'on achète à notre porte et qu'on vient voir pendant tout un hiver. A ce compte, nous ne pouvons pas reconnaître comme un grand poète dramatique l'auteur de *Marie Tudor*, de *Marion Delorme* et d'*Angelo, tyran de Padoue*, drames excellens, admirables, écrits dans un grand style inconnu à M. Scribe, mais qui se sont tous fort peu vendus.

« Mais nous direz-vous, puisqu'aussi bien ces sortes de drames se vendent si mal, pourquoi donc en acheter ainsi à l'avance, et non-seulement les drames que vous n'avez pas joués, mais encore les drames que vous ne jouerez plus, pourquoi donc les acheter? Hélas! messieurs, vous qui êtes des marchands comme nous, ne savez-vous pas bien l'entraînement commercial? Qui d'entre vous, à la foire de Baucaire ou sur les marchés du

Hâvre, n'a pas outrepassé plus d'une fois sa consommation de drap ou de café? Ainsi nous avons fait, nous autres, pour nos drames. Nous sommes des spéculateurs malhabiles, et plus à plaindre qu'à blâmer, et nous nous sommes conduits en véritables accapareurs. Mais cependant, est-ce bien une raison pour nous punir si cruellement? Payer trente mille francs trois drames que nous avons joués tant qu'ils ont rapporté de quoi payer le luminaire! Trente mille francs! c'est notre bénéfice de deux mois sur la dernière comédie de M. Scribe. Trente mille francs pour *Hernani!* trente mille francs pour *Angelo!* trente mille francs pour *Marion!* Mais *Hernani* est à bout de ses souffrances; mais nous nous sommes époumonnés à souffler dans le cor fatal; nous avons servi ce nouveau Cid bien souvent au public; le public le sait par cœur et n'en veut plus. Mais *Marion Delorme* est bien usée à notre théâtre; il n'y a pas encore quinze jours que nous avons voulu mettre en scène une Marion Delorme toute neuve, et comme elle n'est pas dans l'histoire; cette Marion ne nous a pas rapporté en quinze jours ce que lui rapportait une de ses nuits d'été de la place Royale. Mais *Angelo, tyran de Padoue*, ce terrible, ce farouche, ce niais Angelo, pauvre tyran qui garde toutes choses, qui veille sur toutes choses, et qui ne peut garder ni sa femme ni sa maison, non-seulement nous l'avons joué, mais encore nous l'avons rejoué. Nous avons jeté dans *Angelo* nos plus grands talens et les plus populaires, Mlle Mars et Mme Dorval à la fois; pour mieux piquer la curiosité publique, nous avons fait de Mlle Mars la courtisane, et de Mme Dorval la chaste dame vénitienne; puis ensuite, pour renouveler l'attention, nous avons donné à Mme Dorval le rôle de Mlle Mars; puis plus tard, nous avons transporté, dans l'un et dans l'autre rôle, Mlle Noblet, qui est bien belle, et Mme Volnys, qui ne l'est pas moins; toutes nos femmes, tous nos hommes, tout notre velours, nous l'avons prodigué indistinctement à cet insatiable et cruel *Angelo*, tyran de Padoue et le nôtre; et pensez-vous que si le public eût répondu quelque peu aux avances de toutes nos Thisbé multipliées, nous nous serions fait assigner devant vous pour lui livrer une marchandise qui nous eût fait rentrer dans quelques-unes de nos avances? Nous ne sommes pas si niais, tout comédiens du roi que nous sommes. Non-seulement nous aurions rejoué dix fois *Angelo*, nous l'aurions joué cent fois de suite. Notre caisse est une affamée qui n'a pas d'oreilles et qui n'a pas de goût; nous tombons d'accord là-dessus avec notre partie adverse. Il peut se faire que *la Camaraderie* ne vaille pas *Marion Delorme*, mais *la Camaraderie* rapporte beaucoup plus. En un mot, comme en cent, messieurs les juges, nous venons à vous, en vous suppliant d'éloigner notre ruine. Vous avez le droit de donner au débiteur insolvable le temps de s'acquitter, donnez-nous le temps d'attendre un nouveau drame de M. Victor Hugo, et alors vraiment, quand il s'agira d'un drame nouveau, nous serons tout aux ordres du demandeur.

« Je sais bien, messieurs, que l'avocat de notre adverse partie tient en main un argument spécieux. — Mais, comédiens que vous êtes, peut-il nous dire, d'où vient cette obstination de ne pas jouer dix fois par an les drames de mon client? *Ils ne font pas d'argent*, dites-vous (pardonnez-nous ce mot qui n'est pas français, il est très littéraire et très dramatique); mais faites-vous donc de l'argent tous les jours? Vous n'êtes pas ici pour en imposer à

la justice. Quand vous jouez *Nicomède*, faites-vous de l'argent? Quand vous jouez le *Tartufe* sans Mlle Mars, faites-vous de l'argent? Eh bien! argent ou non, il faut nous jouer tout comme vous joueriez *Tancrède, Nicomède, le Tartufe;* et que diable! ruine pour ruine, mieux vaut-il encore vous ruiner en remplissant votre promesse, en exécutant à la lettre les traités signés, consentis, souscrits, approuvés!

« A cela, messieurs les juges, la Comédie-Française ne restera pas sans réplique. Il est bien vrai que depuis la mort de Talma, notre sauveur, la tragédie de Corneille et de Voltaire se joue dans le vide; il est bien vrai que Mlle Mars absente, Molière n'est plus possible, non plus que Marivaux; il est bien vrai, et ceci rentre dans notre défense, que nous sommes de pauvres diables bien à plaindre, et, par conséquent, très fort à ménager; mais quand vous nous demandez de vous jouer, en manière de passe-temps et d'exercice grammatical, seulement comme nous jouons Corneille, Voltaire ou Molière, les drames de M. Hugo, savez-vous que vous nous demandez tout simplement l'impossible? Il faut, en vérité, que l'avocat de notre partie adverse soit bien peu au fait des habitudes du drame moderne, pour le mettre sur la même ligne que la tragédie classique. Nous ne parlons pas ici du mérite des écrivains, qui n'est pas en litige, et que personne ici, pas même vous, messieurs, vous n'avez le droit de juger; mais nous parlons des auteurs du drame, du palais où se joue le drame, des acteurs qui jouent le drame, des habits dans lesquels se joue le drame. Or, vraiment, il faut être bien sans pitié pour mettre sur la même ligne *Tancrède* et *Hernani*, *Angelo* et *Tartufe!* Jouer *Nicomède* ou jouer *Angelo*, même dans une salle vide, c'est pour nous une différence, non pas de cent pour cent, mais de mille pour cent, tout autant. Toute l'ancienne tragédie se passe dans un palais qui est toujours le même, et qui est construit depuis *le Cid*. *Tancrède*, qui est la tragédie la plus pompeuse de Voltaire, ne demande guère qu'un bouclier et une écharpe. D'ordinaire, une demi-douzaine de comédiens, et autant de comparses, nous suffisent pour représenter tout Racine et tout Corneille; les habits, les toges, les manteaux, ne nous manquent pas; un poignard, ou, au besoin, une coupe en carton nous suffisent pour toutes les péripéties. Dans le drame classique, l'unité de lieu nous dispense de tous frais de machinistes et de décorateurs. En un mot, nous pouvons jouer chaque jour cinq actes des grands maîtres, avec un peu moins de dépense qu'il n'en a fallu seulement pour établir le balcon d'*Hernani*.

« Mais le drame moderne, au contraire, loin de se contenter de l'antique simplicité de *Camille*, de *Rodogune*, ou même de *Néron* empereur, le drame moderne nous oblige à d'incroyables dépenses, dont vous seuls, messieurs, qui êtes des marchands comme nous, vous pouvez apprécier l'étendue.

« Et d'abord, le drame moderne se croirait à jamais perdu, déshonoré, vilipendé, s'il se servait d'une décoration qui eût servi à Voltaire et à Corneille. Fi donc! Le drame moderne a inventé une architecture de carton, de planches dorées et de toile peinte, qui, pour être moins durable que l'architecture en pierres et en tuiles, n'est guère moins coûteuse. Le drame moderne veut d'abord un palais bâti pour lui tout exprès, et à chaque nouveau drame, il lui faut un nouveau palais; et dans ce palais, il faut tou-

jours une salle haute, une salle basse, un boudoir où l'on prie, un oratoire où l'on s'embrasse, une salle pour faire jouer les gardes, et quelquefois un redoutable tribunal, qui n'est pas le tribunal de commerce, mais qui y mène tout droit. Et dans ces salles ainsi disposées, le drame moderne veut absolument des meubles faits tout exprès pour cet oratoire, pour ce boudoir, pour cette salle des gardes, pour ce tribunal; ici, du bois sculpté; plus loin, du bois doré; ici, du cuir; plus loin, du velours; et dans ces appartemens ainsi meublés, le drame moderne donne des repas où l'on boit, où l'on mange; il donne des bals où l'on danse; il se rue en musique et en cuisine; il lui faut des danseuses, des danseurs, des échansons, et que dis-je, ô ciel! je n'ai pas parlé encore de la plus grande dépense du drame moderne, dépense exagérée, incroyable, impossible, la dépense pour les vêtemens. O messieurs, vous qui êtes pères de famille, vous qui faites porter vos vieux habits à votre fils aîné, et qui faites retourner l'habit de votre fils aîné pour votre fils cadet, vous dont les femmes ne méprisent ni le dégraisseur, ni les marchandes de modes au rabais, si vous saviez, si vous pouviez imaginer ce que coûte un costume, un seul des costumes du drame moderne, oh! que vous seriez épouvantés de savoir à quel prix s'habillent aujourd'hui Charles-Quint, François Ier, Henri II, Catherine de Médicis, les Guises et tous les autres, et non-seulement ces rois et ces reines, mais encore leurs confidens et leurs confidentes, mais encore leurs courtisans, leurs pages, leurs gardes, leurs valets, ou pour mieux dire leurs varlets! C'est à ne pas le croire, c'est à n'en pas finir. Il faut à tout ce monde plus de bonne soie, plus de bon velours, qu'on n'en dépensait à la cour même de Louis XIV. Et ce velours doit être armoirié pour bien faire, et cette soie doit être brodée; et il faut encore ajouter à ces manteaux un pourpoint, et à ce pourpoint une dentelle, et il faut que ce pourpoint soit accompagné d'un pantalon de soie, et au bout du pantalon, la vérité dramatique exige des souliers de velours, des talons rouges; et, à l'autre extrémité du héros, il faut placer une toque de velours, et au-dessus de cette toque des plumes blanches, et autour de ces plumes des diamans gros comme des œufs d'autruche! Et les femmes donc! Elles ont des queues plus longues que celle qui se fait au parterre! elles ont des manteaux portés par deux pages! elles sont ruisselantes de perles et de pierreries! Tout le reste à l'avenant. Les petits pages sont bariolés comme des papillons. Les soldats, ce que nous appellions autrefois *gardes*, devenus aujourd'hui des *soudards*, ne se contentent plus de la simple armure de carton; il leur faut des armures en fer véritable, qui fait du bruit quand le soudard s'agite. Or, ils ne sont plus, comme autrefois, une douzaine tout au plus; c'est toute une armée à vêtir, à engraisser et à payer le soir, quand nous avons à peine de quoi payer les pompiers de service! Et pensez-vous encore à ce qu'on appelle les *accessoires?* Les accessoires, je veux dire les bonnes lames de Tolède, les bonnes lances, les bonnes dagues; et les bagues, les cheveux, les gages d'amour; et les fioles d'or qui contiennent le poison et le contre-poison; et les fausses clés, les bourses pleines d'or, les lettres déchirées et brûlées, et la cire à cacheter; et les faucons vivans qu'il faut nourrir à la viande de boucherie; et les peaux d'ours, de tigre, de léopard; et les verres qu'on brise dans l'orgie; et les incendies, les orages, les tempêtes, toutes choses qui usent beaucoup de feux d'arti-

fice et de pois-résine : et les chevaux vivans qu'il faut louer chez Franconi; et les couronnes de roses, les cercueils, les mandolines, les crucifix, les échelles de soie; et les coups de fusil, les coups de pistolet, les arbalètes, les sarbacanes? O messeigneurs! pardon, je veux dire : ô messieurs! ce sont là d'horribles frais, qui, même lorsque la salle est pleine, font un terrible déficit dans nos succès.

« La Comédie-Française n'abusera pas plus long-temps de la patience du tribunal. Sa conscience est maintenant assez éclairée. Que le tribunal nous juge. Il est vrai que nous avons eu le tort de passer un traité avec l'auteur d'*Hernani* et de *Marion Delorme*, mais ce traité est impossible à remplir. Le palais d'Hernani est en ruines; la voûte de Charles-Quint a croulé, pas un habit qui ne soit usé jusqu'à la corde. Pour meubler, habiller et loger convenablement Marion Delorme, il nous faudrait faire plus de dépenses que n'en font aujourd'hui douze fils de famille pour six danseuses du grand Opéra; *Angelo, tyran de Padoue*, a eu ses jours de prospérité et de gloire, mais il attend un remplaçant. Prenez-nous donc en pitié, ô vous nos juges! Ou plutôt fasse le ciel que M. Victor Hugo soit clément, et qu'il reporte sur un drame à venir toute sa sollicitude malencontreuse pour les drames passés. »

Quand donc la Comédie-Française aura ainsi parlé, quel sera, je vous prie, l'arrêt du tribunal de commerce? En ceci nous n'avons pas le droit de rien préjuger.

Seulement, croyez-vous donc qu'un homme de sang-froid, appelé à résumer cette cause importante, ne serait pas le bienvenu à les résumer en ces termes :

La Comédie-Française a tort de plaider contre un homme comme M. Victor Hugo. Non-seulement elle est liée par un traité avec l'honorable poète, mais encore elle ne saurait témoigner à son talent trop de respect et trop de soumission.

De son côté, M. Victor Hugo sera très humblement supplié de jeter un regard de pitié sur ces pauvres comédiens, qui n'ont *ni assez de talent, ni assez d'argent* dans leur caisse, pour remonter convenablement, et pour jouer, autant qu'ils le devraient, *Hernani, Marion Delorme, Angelo, tyran de Padoue.* — Renvoie les deux parties au nouveau drame que M. Victor Hugo pourra composer; dépens compensés.... par le public!

BULLETIN.

La tâche des électeurs est à peu près finie; celle du gouvernement commence. C'est à lui maintenant d'aider les tendances, encore incertaines, de la chambre de 1838 à se révéler clairement et avec décision. Tout n'est pas dit quand la composition d'une nouvelle législature est connue, et même tout ne serait pas dit quand les antécédens de la plupart de ses membres seraient notés par un recensement fidèle et impartial. S'il en était ainsi, on pourrait trop facilement, dès aujourd'hui, après quelques ingénieux travaux de statistique parlementaire, comme ceux dont les journaux s'amusent, tirer l'horoscope de la chambre qui vient de naître. Elle est, en ce qui dépend de sa composition, ce qu'elle sera un peu plus tard : il ne sera pas donné aux élections de Ploërmel et de la Corse, ni aux scrutins nouveaux qui s'ouvriront par suite des élections doubles, si peu nombreuses, de modifier d'une manière sensible ce que nous appellerons son tempérament naturel. D'autres influences auront peut-être cette vertu, ce sont les influences légitimes du gouvernement, qui, en face de toute législature nouvelle, a le droit et le devoir de prendre lui-même l'initiative décidée de toutes les grandes questions, pour rallier autour d'un drapeau fixe une majorité dont il n'existe encore que les élémens dispersés. La composition de la chambre, bien étudiée, permet sans doute d'entrevoir ses tendances à la fois paisibles et progressives; mais ce sera au ministère de les arrêter, de les concentrer, et de s'en faire une force par un programme qui lui soit personnel, par une attitude ferme et digne qui témoigne de sa confiance en lui-même.

Pour la rédaction de son programme, puisqu'il faut incessamment des programmes, et que les esprits les moins systématiques de notre temps ne sont pas satisfaits sans cela, les difficultés se sont aplanies de jour en jour.

Le plus grave embarras, celui des affaires d'Espagne, a disparu, peut-être pour long-temps. On sait combien le cabinet du 15 avril s'est toujours tenu éloigné de toute idée d'intervention en Espagne; on sait aussi quelle imposante opinion, dans le pays, aurait proclamé une intervention néces-

saire, si don Carlos eût réussi. Et voilà que, pour donner gain de cause aux prévisions du ministère, qui n'a jamais été fort alarmé des triomphes éphémères du prétendant, la constitution espagnole s'affermit sans secours étranger et refoule ses ennemis au-delà de l'Èbre, avec l'espoir et la ferme résolution, cette fois, de ne pas les laisser tranquilles même sur ce dernier champ de refuge. Pouvait-il, en vérité, se trouver un moyen plus heureux d'expliquer au parlement français pourquoi l'on n'est pas intervenu dans les affaires de la Péninsule?

Un autre article du programme ministériel, qu'il suffira d'indiquer en deux mots, c'est le succès de l'amnistie et de tout le système de conciliation. Tout le monde a été forcé d'en rendre témoignage devant les électeurs; il sera bien permis au ministère de s'en prévaloir, et il gardera sa force, une force qui lui sera propre et qui ne lui sera pas aisément ravie, s'il vient dire, en présence d'une chambre nommée presque tout entière à ce cri de ralliement, qu'il persévère dans le même système. On le laissera, si l'on est juste, en continuer l'application et en recueillir les premiers fruits.

Il aura, pour occuper la jeune activité d'une chambre, pressée de faire acte de puissance, une assez abondante moisson de lois positives, que le pays désire voir passer avant tout; on parle de plusieurs grandes lignes de chemins de fer, dont les projets sont tout préparés et approuvés par l'administration des ponts-et-chaussées, et que le ministère est prêt à concéder aux compagnies, s'il ne lui est pas démontré qu'une si vaste émission de travaux simultanés, une si prodigieuse provocation aux capitaux disponibles, ont plus de dangers que d'avantages; ce seraient les chemins de Paris à Bruxelles, de Paris à Rouen, de Paris à Orléans, de Lyon à Marseille. Une commission a été chargée de discuter d'avance, de comparer les dangers ou les avantages d'un grand ensemble de concessions à la fois, et toutes les questions générales qui se rattachent à cette grave matière; elle en dira son avis à M. Martin (du Nord), qui, d'ailleurs, malgré sa vocation première s'est mis promptement au niveau de sa nouvelle et difficile mission, par des études consciencieuses, des voyages et une consultation assidue de tous les intérêts. Il sera puissamment aidé, dans le sein même du ministère, par M. le comte Molé, qui doit se souvenir encore des sept années fécondes pendant lesquelles il dirigea les travaux publics de la France; c'est une des gloires les plus pures et les moins attaquées de sa vie si active, et il aura sans doute plus d'une occasion de raconter, dans le conseil qu'il préside, comment on procédait dans cette période de merveilles où les communications ordinaires, ouvertes à travers le grand empire, étaient la route du Simplon, et d'autres ouvrages gigantesques.

Une loi, invoquée de toutes parts comme préliminaire indispensable aux concessions des chemins de fer, sera celle qui réglera de nouveau le régime des sociétés par actions, et tâchera de prévenir ou de réduire au moins les abus sans nombre que l'agiotage a multipliés autour de nous dans ces derniers temps, et dont le code de 1807 n'avait pas eu même l'idée. Cette loi, dit-on, achève de s'élaborer au ministère du commerce, et doit être présentée, dès le début de la session prochaine. Nous souhaitons qu'elle produise tout l'effet qu'on voudrait pouvoir en espérer, nous le souhaitons plus que nous n'osons le croire, et il est à craindre que la spéculation, toujours habile et souple, ne fasse encore, même sous la législation nouvelle, une

énorme place au jeu des différences dans les opérations d'utilité publique que le gouvernement aura prétendu rendre les plus sérieuses. Mais il n'importe : il faut que cette loi se fasse; ce sera toujours une honorable satisfaction donnée à l'opinion générale, et le gouvernement aura rempli un devoir sacré; ce sera au pays de faire le reste par une intelligence plus saine de ses intérêts et une juste méfiance des loups-cerviers de la Bourse.

La révision de nos tarifs est une de ces œuvres immenses, inépuisables, et à peine entamées, que l'on reprend avec une certaine ardeur, presque à chaque année, et qu'on laisse interrompues après quelques modifications laborieusement disputées. Si le ministère, comme on peut s'y attendre, en dit un mot dans sa première entrevue avec la nouvelle chambre, au moins pour sonder sa pensée et lui signaler ce qu'il veut lui-même, il pourra aisément s'excuser, vis-à-vis du pays, de ne pas aller très vite dans cette voie de réforme; on comprendra du premier coup, s'il le veut, les difficultés de la question; il lui suffira, pour cela, de montrer à tous l'hésitation de la Belgique, qui se refuse, en ce moment même, à reconnaître, par une réciprocité de concessions libérales, ce que nous avons déjà fait pour elle.

Heureusement il y aura une réforme, celle des prisons, qui entrera sans aucun doute dans les plans officiels du ministère, et pour celle-là, nous n'aurons pas à attendre le bon vouloir d'aucun peuple étranger; le succès dépendra de notre seule volonté, et s'il s'agit de consulter au dehors, ce sera, non pour demander un assentiment inutile, mais pour éclairer seulement notre inexpérience. Déjà les établissemens du régime pénitentiaire ont été explorés, comme ils devaient l'être, dans les contrées où ils ont le mieux réussi, en Suisse et aux États-Unis. Les derniers documens recueillis sur cette haute question de politique et d'humanité, viennent d'être livrés au public par M. le ministre de l'intérieur : il appelle tous les hommes de théorie ou de pratique à concourir avec lui vers ce but d'amélioration désirée, à lui ouvrir des vues nouvelles et à le seconder de toutes leurs forces. Et pourtant il a déjà, sur ce point, un plan, un système, des sentimens surtout, qu'il mûrit et féconde depuis long-temps par la méditation; il est prêt à se présenter devant les chambres avec des projets simples, raisonnables et précis, qui, si les chambres le permettent enfin par une libéralité bien entendue, attacheront désormais le nom de M. de Montalivet à l'institution du régime pénitentiaire en France.

Avec un tel programme, dans lequel il resterait à faire entrer l'affaire de Constantine, avec un programme si bien fait pour calmer les passions, et un ministère si apte à l'exécuter, car il a contribué plus que personne à calmer les derniers ressentimens des partis, ne croyons pas, toutefois, que les commencemens de la session seront faciles pour le ministère du 15 avril. Toute législature est indocile dans les premiers jours où elle essaie ses forces, sa volonté, et quelquefois tout simplement (chose misérable!) les fantaisies d'amour-propre de ses nouveaux orateurs. Il faut s'attendre, qui sait? à voir flotter encore tous les principes de gouvernement, réveiller tous les souvenirs lamentables de nos luttes récentes, et traîner une dernière fois au tribunal de l'opinion tant de causes qu'on croyait jugées; tout cela, parce qu'il faudra suivre, dans leurs débuts oratoires, M Corne, M. Martin, et, Dieu nous pardonne! M. Ferdinand Béchard, dont parle la *Gazette de France*, tous inconnus, on peut le dire, car ils n'ont pas encore passé par

ce creuset dévorant de l'éloquence politique; et la tribune a le droit de traiter comme des inconnus tous ceux qu'elle n'a pas soumis à son épreuve souveraine. A l'encontre de ces débutans, dont aucun ne pourra être modéré au fond, ni parlementaire du premier coup, avec des passions violentes qui leur montrent dans le lointain, derrière une révolution sociale, le gouvernement populaire qu'ils cherchent, on verra paraître sans doute quelqu'un de ces vieux athlètes de la résistance de six ans, disposé à prendre au sérieux, dans l'intérêt de sa propre ambition, ces champions de la république ou de la légitimité. Des fantômes seront évoqués pour faire peur à la France, qui se repose et s'abandonne; puis, lorsque tous les nuages auront été amoncelés, lorsque les sombres prophéties des Jérémies doctrinaires auront produit l'effet qu'elles peuvent produire sur les nouveaux venus, amis de l'ordre, si ce n'est pas M. Guizot lui-même, ce sera un de ses amis, moins modeste, qui tirera la conclusion de ces menaces solennelles. Cette conclusion est simple, et nous est connue d'avance : c'est qu'il y a en France une seule doctrine, une seule petite famille d'hommes politiques capables de conjurer le péril, et de préserver le pays à la fois de la république et de la légitimité.

A cela, nous ne doutons pas que le ministère ait une réponse toute prête. A défaut de paroles, s'il s'en abstient, comme à la précédente session, avec une réserve qu'il est permis de juger vraiment exagérée, il pourra du moins montrer ses actes; ils ont élevé entre lui et les doctrinaires un mur d'airain, et pourtant ces actes ont trouvé tous à se placer l'un après l'autre sur un terrain où les révolutionnaires d'aucune couleur n'ont jamais mis le pied.

Répondre ainsi, ce serait assez pour satisfaire les esprits politiques, les cœurs désintéressés, les hommes bienveillans et justes, qui savent gré des difficultés vaincues et glorifient maintenant l'amnistie dans la sincérité de leur ame, après avoir eu quelque peine à y croire. On serait sûr enfin, sans en dire plus, d'être compris de ceux qui entendent à demi-mot. Mais une chambre, principalement une chambre nouvelle, contient d'autres élémens plus rebelles à manier. Elle a des hommes lents à saisir un changement de situation politique, elle en a d'autres prompts à haïr, à soupçonner, à accueillir la calomnie, faute de savoir encore de quelles armes trop souvent on use entre rivaux de pouvoir. Eh bien! à cette population flottante, mais saine, irritable, mais qui n'a point fait un pacte irrévocable avec la haine, à cette population qui décide le sort des grandes mêlées parlementaires et qui fixe quelquefois dès les premières séances la destinée de toute une législature, quel homme lui parlera, comme il faut lui parler, à différentes reprises et en tenant la tribune tout le temps nécessaire, et avec cet accent irrésistible de bon sens, cette facilité insinuante qui improvisent en quelques minutes une majorité durable dans une acclamation unanime? Nous ne voyons, pour ce rôle, d'autre orateur que M. Thiers en dehors du cabinet du 15 avril, dans cette nuance d'opinion qui avoisine celle du cabinet même, et qui doit constituer sa plus grande force. M. Thiers ne manquera pas, par sa faute, à cette mission désintéressée, nous le savons. Son désintéressement est plus sincère et plus patient qu'on ne l'imagine. Evidemment un jour viendra où il se trouvera avoir fait un bon calcul, et on le dira, et on pensera qu'il n'y avait que calcul dans sa conduite. Mais, pour le moment présent, qui est toujours beaucoup dans la vie de M. Thiers, nous croyons à son abnégation complète, à un concours personnel qui ne se démentira

pas envers le ministère et ne lui marchandera pas les discours de tribune et les services de tout genre : il suffit à M. Thiers, pour aujourd'hui, que M. Guizot soit éloigné.

Cependant M. Thiers n'est pas isolé, il a ses amis qu'il est tenu de ménager et d'écouter; il ne les connaît pas tous à l'heure qu'il est, le nombre s'en est accru dans les élections; pourra-t-il, s'il agit seul sur eux, les discipliner, les conduire à la défense du ministère dans un moment donné? Au ministère il appartiendra de voir de quel côté sont ses défenseurs naturels et de s'y porter par quelque manifestation éclatante; c'est ici qu'il sera bon de relever les résultats des scrutins électoraux et d'en déduire une leçon pour la tactique à suivre; c'est ici qu'un peu de statistique peut être d'usage dans une certaine mesure : la statistique, selon nous, ne vaut rien à trop forte dose.

Il est incontestable, d'abord, que le centre droit de l'ancienne chambre a beaucoup perdu depuis la dissolution. Les doctrinaires, s'ils ne sont pas tout le centre droit, en sont du moins, comme on sait, l'élite, l'élément actif et remuant : sans eux, il se dissoudrait ou changerait de nature. Voyons donc les pertes des doctrinaires. Trois d'entre eux, consultant plutôt leur goût particulier que l'intérêt général de la petite famille doctrinaire, avaient accepté, avant les élections, un siége à la chambre des pairs : ce sont MM. de Daunant, Camille Périer, Pavée de Vandœuvre. Les élections sont venues et ont fait bien d'autres ravages. Elles ont, il est vrai, respecté M. Jaubert, M. Duvergier de Hauranne, M. Piscatory et plusieurs autres, qui en ont pour trois ans encore, à peu près ce que vit une chambre aujourd'hui, après quoi l'on verra; mais elles ont éliminé les doctrinaires que voici, sinon les plus éminens par l'esprit, au moins quelques-uns des plus ardens et des plus purs : MM. de l'Espée, Chastellier, Duchesne, Augustin Giraud, Jay, Renouard, d'Haubersaert, Laréveillère, François Delessert, Hervé, Pataille.

Et le malheur, pour les doctrinaires, c'est que leur parti est vieux, il est de ceux qui ne réparent pas leurs pertes. En vain la seule feuille qui, depuis la subite et miraculeuse conversion du *Journal de Paris*, puisse faire encore quelque chose pour eux, le *Journal des Débats* a recommandé aux électeurs, pendant plusieurs jours, avec une chaleur toujours croissante, des candidats déjà affiliés à la doctrine, ou dont on ferait bien vite des doctrinaires à brevet, M. François Delessert, par exemple, et M. Plougoulm. Les électeurs ont répondu par un refus à ces provocations tantôt doucereuses, tantôt menaçantes, et peut-être M. Arago n'aurait-il pas été élu au sixième collége de Paris, si M. François Delessert, dans ce quartier commerçant, eût mieux caché dans sa poche sa patente de doctrinaire et n'eût pas été si vivement appuyé par le *Journal des Débats*. Après toutes les défaites essuyées par ses candidats de prédilection, le *Journal des Débats* choisira d'autres amis désormais, nous y comptons, et ne s'exposera pas à perdre ce qui peut lui rester d'influence, en donnant obstinément, dans l'exclusif intérêt de M. Guizot, des conseils qui sont dédaignés. Il n'était pas accoutumé autrefois à prêcher dans le désert, et il renoncera bientôt à se faire ainsi le précurseur enthousiaste de celui qui ne doit pas venir.

Les doctrinaires reconnaissent eux-mêmes aujourd'hui que tout va les abandonner à la fois. La répulsion des électeurs doit rendre irrévocable, ils le sentent bien, la défection des journaux qui les protégeaient : il ne leur

restera que la tribune pour y faire entendre, de loin en loin, quelques voix tristes et solitaires. Cependant, comme ils ne se tiendront jamais pour battus, au moment même où ils voient le présent leur échapper, ils se reportent vers l'avenir. Là, ils s'imaginent revivre avec une singulière assurance. Et ne croyez pas qu'ils se contentent de dire : « Nous reviendrons un jour; les fautes du pouvoir, les malheurs du pays, nous ramèneront à travers tous les obstacles. » Ce funeste espoir serait bien quelque chose de conforme à leur patriotisme éprouvé; mais une prédiction si vague ne suffit pas à leur esprit systématique. Ils ont une théorie toute prête pour préciser l'époque inévitable de leur retour, et ils disent : « Ceci durera deux ans, d'une manière ou d'une autre, et, après ce délai, on nous rappellera. » — C'est pousser loin l'amour des généralités et l'orgueil philosophique, que de faire, en quelque sorte, une loi historique pour soi-même. Il y aura donc désormais un principe nouveau dans le monde, c'est que les doctrinaires, poussés hors du pouvoir, y rentrent au bout de deux ans, c'est une vicissitude prévue. Ils s'ajournent eux-mêmes à deux ans, comme la secte proscrite des templiers ajournait un autre roi du nom de Philippe à une année.

En attendant que les prophéties s'accomplissent, les doctrinaires sont impossibles; le centre droit est décimé, et le ministère peut tout au plus glaner dans ses rangs un petit nombre de voix qui n'ont pas été à toujours inféodées aux doctrinaires; mais sa véritable force est au centre gauche, comme nous le désirions. Cette section de la chambre se fractionne elle-même, mais sans se séparer, en plusieurs subdivisions; car trouverait-on quelque part aujourd'hui une complète et harmonieuse unité? Il y a donc la subdivision qu'on appelle plus particulièrement le *tiers-parti*, et qui ne secondera jamais avec zèle un ministère dont M. Thiers renierait les personnes et les doctrines; elle a gagné onze voix, selon toute probabilité. Il y a la subdivision qui n'a besoin d'aucune influence pour se ranger sous celle du 15 avril, et qui la préfère même à toute autre; elle a gagné aussi des voix, nous ne saurions dire dans quelle proportion. Enfin il y a une dernière subdivision, qui votera pour toute administration à laquelle on devra l'exclusion des doctrinaires; elle n'a guère de prédilection à exprimer, ni pour un ministère *tiers-parti*, ni pour le ministère qu'on nomme *politique*, il lui suffit de voir qu'on ait une préférence pour le centre gauche, et qu'on fasse dominer ses vues dans le gouvernement. Cette subdivision s'est aussi recrutée largement dans les élections, et nous présumons qu'un grand nombre des députés nouveaux lui appartiennent. En résumé, le centre gauche, dans toutes ses nuances, a conquis des noms nouveaux et n'a presque rien perdu. Cette pléiade de jeunes hommes politiques, qui sont l'ame, la conscience et le faisceau moral du centre gauche, n'a vu disparaître aucun des siens dans la mêlée; nous voyons sur la liste des élus MM. Dufaure, Dubois (de la Loire-Inférieure), Vivien, Félix Réal, Mathieu de la Redorte, Édouard Roger, Reynard, Malleville, Ducos, etc.

Ce n'est pas tout. L'ascendant politique du centre gauche doit s'accroître même de ce qui tend à affaiblir les fractions de la chambre plus avancées que lui vers l'extrémité. Or, le parti radical de la gauche, malgré l'accession de MM. Martin, Corne, Michel, perd neuf voix. La gauche constitutionnelle de M. Barrot en perd sept. Avions-nous tort de dire, il y a huit

jours, avant aucun résultat connu des élections, que le centre gauche serait l'élément vital de la chambre prochaine?

C'est un heureux évènement que la scission de M. Barrot, pour tout le monde, hormis pour la gauche radicale, et de jour en jour cette scission s'aggrave et se complète, témoin le discours de M. Barrot à ses électeurs de Chauny. Mais il n'y a point de parti parlementaire qui soit mieux en position que le centre gauche de recueillir les fruits immédiats de la séparation des constitutionnels et des radicaux. Quelle raison, en effet, avait-on jusqu'ici de mettre en suspicion le centre gauche? On disait, non pas tout-à-fait à tort, que le centre gauche était bien voisin de la gauche de M. Barrot, qui était aussi alors celle de M. Arago, de M. Laffitte, de M. Dupont (de l'Eure), de M. Salverte, indistinctement; on tenait à repousser tout ce qui avoisinait, ne fût-ce qu'en apparence, ce parti jusqu'alors indisciplinable, inflexible, et suspect à la royauté depuis le compte-rendu. Voyez, aujourd'hui, quelle heureuse chance nous arrive! En même temps que la gauche constitutionnelle perd de ses forces numériques, elle gagne de plus en plus le droit d'être appelée constitutionnelle; donc on ne pourra plus, pour ces deux motifs, l'opposer comme un épouvantail perpétuel à tous ceux qui, comme nous, estiment la participation du centre gauche aux affaires une nécessité de la politique présente. La gauche est, certes, encore loin et restera loin du pouvoir; mais elle n'épouvante plus personne, surtout on n'osera plus rendre victimes de la frayeur qu'elle inspirait, tous ceux qui l'ont combattue au premier rang et avec le plus de succès, par cela même qu'ils l'approchaient de plus près.

On jugera peut-être que nous avons mis trop de complaisance à tracer des catégories, à en déterminer les limites, pour y classer toutes les opinions probables de la chambre future. Ce n'est pas absolument un mal à l'arrivée d'une législature où il y aura plus de cent députés nouveaux; ce sont, pour ainsi dire, des logemens tout préparés, où ils peuvent aller se caser, ne fût-ce que pour un jour, et en attendant d'autres classifications plus conformes aux intérêts de la circonstance, d'autres dénominations de partis que nous aurons à adopter dans la langue usuelle de la politique. L'imprévu ne manquera pas dans tout ce que nous allons voir; c'est ce qui assure le haut intérêt de la session pour tout le monde, et nous dirions presque l'amusement de ceux qui voient avant tout, dans les affaires publiques, un spectacle et un passe-temps. Il n'y a presque personne de nos jours qui n'en vienne à s'appliquer, un peu plus tôt, un peu plus tard, cette triste parole : « Je vis par curiosité. »

Parmi les choses qui ont eu le don de nous réjouir, nous en convenons, le désappointement électoral de quelques sommités du parquet parisien figure en première ligne. M. Desmortiers a cessé d'être le député de Saint-Jean-d'Angely; M. Frank-Carré n'a pu se faire accepter à La Fèche, ni, comme on sait, M. Plougoulm à Paris. Nous estimons fort le parquet, nous savons qu'il a rendu de grands services, nous croyons qu'il en rendrait encore dans l'occasion, mais s'il reste ce qu'il est, ce qu'il doit être, le parquet et rien de plus. Il ne nous plaît pas, il nous semble plus qu'inutile que les *bonnets carrés* s'introduisent en trop grand nombre dans la politique. Ils n'y sauraient rien faire de bon, la plupart du temps, à moins de s'élever à une

certaine hauteur qui n'a guère été atteinte de nos jours. M. Dupin seul, pour des qualités particulières qui n'appartiennent qu'à lui, et qui encore deviennent parfois des défauts, est bien placé à la chambre, il y est nécessaire; mais aussi faut-il convenir qu'il y représente bien de sa personne une douzaine au moins de *bonnets carrés*.

Il est vrai de dire que, si les magistrats, — les magistrats qui ne sont pas de la *magistrature assise*, — ne doivent pas, à notre sens, être nombreux à la chambre, les avocats mériteraient de l'être encore bien moins. Ceux-ci également sont assez représentés par M. Dupin et par plusieurs autres. Aussi approuvons-nous de tout notre cœur ce sage électeur de Saint-Germain qui, donnant sa voix à M. Auguste Bertin de Vaux, le seul anti-doctrinaire du *Journal des Débats*, s'écriait, après un beau discours de Me Coffinières à la réunion préparatoire : « C'est très bien, mais nous avons déjà trop d'avocats à la chambre! »

— Enfin les Italiens ont retrouvé Rubini, et certes bien leur en a pris, car le public commençait à sentir vivement son absence. Cette voix si puissante, si ample, si profondément sympathique, s'est dégagée des brouillards qui l'enveloppaient, et le merveilleux ténor a reparu dans toute la magnificence de son talent et de son triomphe. La rentrée de Rubini nous a valu l'autre jour *la Sonnambula* et le début de la Persiani. Entre tous les opéras de Bellini, *la Sonnambula* est, sans contredit, le plus charmant. Les douces cantilènes s'y exhalent comme d'elles-mêmes, les motifs agréables y coulent de source, cela est frais et pur, plein de calme, de transparence et de mélodie. Les défauts d'instrumentation que l'on déplore à si bon droit chez Bellini, et qui trop souvent vous ravissent à l'enthousiasme où ses plus belles inspirations voudraient vous entraîner, se dérobent ici sous la grace villageoise du motif, et si les négligences de style se rencontrent encore çà et là, elles empruntent à la naïveté du sujet un air simple qui n'est pas sans charme, un gracieux laisser-aller qui plaît. Presque toutes les cantatrices affectionnent le rôle d'Amina ; on sait quels étonnans effets de passion, de coquetterie et de finesse, la Malibran trouvait dans ce caractère; l'an passé, la Taccani l'avait choisi pour ses débuts, et aujourd'hui la Persiani a fait de même. C'est qu'il y a dans ce rôle deux parties bien distinctes, l'une élevée et dramatique, l'autre agile, variée, brillante, la partie de l'ame et celle de la voix, ce qu'il faut, enfin, pour donner en un moment la mesure d'une cantatrice. Jusqu'à présent, le talent de la Persiani ne s'est montré que sous la dernière de ces deux faces, l'autre est restée dans l'ombre. Ainsi le premier jour, elle a presque échoué dans le mouvement énergique du finale; sa voix ne s'entendait qu'à de rares intervalles, et lorsque Rubini lui venait en aide en étouffant le son; du reste, partout ailleurs sa voix a fait preuve d'une agilité merveilleuse, et, sauf quelques petits accidens qui ne se renouvelleront plus, il faut l'espérer, n'a point menti à ce qu'on en disait. La voix de Mme Persiani parcourt, avec une facilité sans exemple, la gamme des soprani les plus élevés; mais, comme il faut toujours qu'on abuse des avantages les plus rares, et qu'on s'évertue à trouver des effets au-delà des limites de son talent, Mme Persiani ne s'arrête point là et se complaît à monter par boutades dans les plus hautes régions de la voix des enfans de chœur, pour y chercher des notes excentriques qui vous font bondir dans votre stalle

et viennent tout juste pour gâter un trait composé à ravir. Que Mme Persiani se livre à ces exercices lorsqu'elle travaille à son piano, rien de mieux; qu'elle pipe à la volée des *ré* et des *mi* sur-aigus, à merveille : si l'un fait défaut, l'autre sort, et d'ailleurs elle peut recommencer vingt fois l'épreuve sans que personne y trouve rien à dire. Mais à la scène, il n'en est plus ainsi; on ne doit attaquer devant le public que les notes dont on est sûr, car le public vous tient compte de tout, et la note a beau se donner des airs merveilleux, si elle a l'air faux, il la chute, sans que vous puissiez prendre votre revanche. La Persiani abuse des traits, elle les prodigue à tout propos et sans mesure, au point que la mélodie en devient méconnaissable. Il faut dire aussi que dans le nombre il s'en trouve quelquefois de charmans et dont l'originalité vous émerveille. Dans la *cabalette* finale, elle attaque le motif avec un aplomb, une hardiesse, une témérité qui n'appartiennent qu'aux cantatrices du premier ordre; quant aux ornemens qui se multiplient à l'excès vers la fin de la conclusion, elle fera bien d'en retrancher une partie, d'autant plus qu'ils ne sont pas tous d'un goût irréprochable et nuisent à l'effet. On a parlé de la Sontag à propos de la Persiani. Sauf l'agilité naturelle, je ne vois pas quels rapports peuvent exister entre ces deux cantatrices. La Sontag affectionnait, il est vrai, les trilles, les cadences, et toutes ces coquetteries de la voix, qui font presque tout le talent de la Persiani; mais comme tout était juste, net, irréprochable, comme on l'écoutait avec confiance, comme l'admiration pouvait se répandre, sans que jamais une note douteuse lui fît rebrousser chemin! ensuite quelle expression sublime à certains jours, quelle grandeur de style et de geste! La Sontag a joué dona Anna de manière à faire le désespoir de toutes les cantatrices, et dans *Semiramide* elle a gagné la partie sur la Malibran, dont le vrai rôle était Arsace. Or, je vous le demande, quelle comparaison sérieuse établir entre une cantatrice de cet ordre et la Persiani, un talent délicat, aimable et fin, mais qui jamais ne s'élève au-dessus des artifices de l'école, et même dans ses vocalisations, dont on a fait si grand bruit, ne réussit pas toujours.—Le Théâtre-Italien va maintenant déployer ses richesses, tous sont à leur poste, les deux soprani, les deux basses foudroyantes du duo des *Puritains*, et pour conduire l'harmonieuse légion, le prince des tenors, Rubini. Il ne manque plus maintenant à l'ensemble qu'un jeune et vaillant contralto qui vienne relever Mme Albertazzi du triste embarras où elle s'est fourvoyée en acceptant le rôle d'Arsace, qu'elle aurait bien dû cependant ne plus jouer.

— M. Ernst, le célèbre virtuose, a donné un concert, vendredi, à l'Opéra. Paganini assistait à cette soirée; on sait qu'il porte le plus vif intérêt à ce jeune artiste, qu'il regarde comme son successeur. Le succès de M. Ernst a été des plus complets; il a joué sur le violon un air de Bellini, comme Rubini l'aurait chanté. L'orchestre de l'Opéra a exécuté l'admirable ouverture d'*Obéron* comme on l'exécute au Conservatoire.

F. Bonnaire.

LE

CHEVAL DE CRÉQUI.

A la cour de la reine-régente Marie de Médicis, M. de Créqui ne passait point pour l'un des plus beaux hommes, à cause de sa taille trop petite; mais il avait le langage agréable et l'air si hardi, qu'on ne pouvait se défendre d'un certain plaisir à le regarder. Il plaisait aux dames et passait pour le plus intrépide joueur de son temps, après M. de Bassompierre. Quand ces deux champions se mettaient en présence l'un de l'autre, les cartes à la main, on était sûr qu'il y aurait quelque grosse somme perdue, et le plus ordinairement c'était Bassompierre qui empochait l'argent, parce que le hasard le servait avec une constance inouie.

Un matin que M. de Créqui s'était échauffé mal à propos au petit jeu du Louvre, à vouloir lutter contre une veine malheureuse, il avait perdu 60,000 écus sur parole et de bonne grace; mais il s'en était revenu chez lui fort triste, et songeait aux moyens d'acquitter cette énorme dette. En y mettant sa dernière pièce, il lui manquait encore plus de 40,000 livres, et le comte éprouvait bien de la répugnance à recourir au connétable de Lesdiguières, son beau-père. Ce n'était pas que le bonhomme eût jamais fait difficulté de secourir ses enfans en pareille circonstance; mais il accompagnait ordinairement ses envois de fonds d'une petite mercuriale qu'on n'aimait pas à essuyer. Le comte de Créqui demeura donc un jour entier sans se résoudre à rien, et le soir venu, comme il se trouvait seul dans son hôtel de la rue Beauregard, il se mangea les ongles jusqu'à neuf heures.

Ensuite, ayant pris une plume, il se mit d'abord à dessiner sur le bois d'une table, et finit par écrire à son ami le chevalier de Guise, pour l'engager à souper.

Au moment où le message allait partir, le chevalier lui-même arriva. Il apportait des consolations et le fond de sa bourse.

— Eh! mon cher Créqui, dit M. de Guise, vous voilà sombre et accablé; la plume sur l'oreille comme un procureur! Est-ce que vous voulez écrire un traité de la vanité des choses humaines? Les cartes ont été tigresses; il reste encore l'amour et la table. Je vous apporte 3,000 écus; c'est bien peu, mais vous connaissez le proverbe : La plus belle fille....

Il faut savoir que M. de Guise, le second, était fils du célèbre Balafré. Il n'était pas des plus lettrés de la jeunesse d'alors. Il préférait les quatrains de Pibrac aux poésies de Malherbe; mais, quoiqu'il eût en effet l'esprit un peu court, il ne manquait point d'à-propos, et pour ce qui est du cœur, il l'avait meilleur et mieux placé que personne.

— Gardez cet argent, chevalier, répondit Créqui. Mon beau-père Lesdiguières ne refusera pas de venir à mon secours. Je suis un peu sombre, comme vous dites; mais je compte sur vous pour secouer l'ennui; et, tenez, je vous écrivais en vous engageant à venir souper.

— A la bonne heure. Je suis invité chez la vicomtesse d'Auchy, qui réunit, ce soir, un tas de beaux-esprits; mais je reste avec vous. Nous causerons du passe-dix qui vous a joué un si mauvais tour, et nous boirons comme il faut.

— C'est cela, et au dessert nous ferons ensemble ma supplique au vieux connétable.

— Fort bien vu! je suis plein d'esprit à la fin de mes repas.

M. de Guise renvoya ses chevaux et ses gens. On se mit à l'aise, et le souper fut promptement servi. La cave du comte de Créqui était bien garnie. Le connétable avait dans ses propriétés des vignobles fameux; il partageait annuellement ses récoltes avec ses enfans : « Le bourgogne, disait-il, convient à tous les âges, et si mon fils a le nez un peu rouge sur ses vieux jours, il me ressemblera. » Aussi le bonhomme riait plus volontiers des excès de table que des pertes de jeu.

Créqui et le chevalier, tous deux entre vingt-cinq et trente ans, avaient la réputation d'être de solides convives. Les bouteilles se succédèrent avec rapidité; les verres étaient grands et ne demeuraient guère en place, de sorte qu'après une heure de conversation,

on demanda de l'air à grands cris. Pour noyer les soucis de son ami, le chevalier buvait outre mesure, sans s'apercevoir que les vins de M. de Lesdiguières étaient fort capiteux. A mesure que le souper avançait, la disposition d'esprit des deux jeunes gens se modifiait singulièrement. Créqui devenait plus joyeux à chaque verre, tandis que M. de Guise, contre son ordinaire, sentait sa gaieté s'évanouir. Il passait la main sur ses yeux, et faisait une mine de plus en plus sévère.

— Chevalier, disait Créqui en riant, vous n'êtes pas bien. Si le feu roi vous voyait, il jurerait son ventre-saint-gris que vous avez justement la figure fâchée de votre oncle Mayenne le lendemain de la bataille d'Ivry. Pour vous remettre en belle humeur, chantez un petit air.

— Créqui, mon cher, il me revient à la mémoire un mot que disait M. de Rohan ce matin, et qui ressemble diablement à une insulte.

— Quelle idée! vous avez entendu de travers et vous vous souvenez double.

— Non pardieu! voici comment la chose est arrivée. M. de Rohan était à deux pas de moi, pendant que je saluais la reine-mère, et il parlait à ses voisins du marche-pied d'un carrosse. Or, je sais qu'on m'a sottement accusé d'avoir tué le marquis de Lux, par trahison, sur le marche-pied de son coche, comme il en descendait pour se battre avec moi. C'est une insigne fausseté; je ne suis pas un assassin, mille diables!

Créqui se mit à rire plus fort.

— Vous êtes charmant, chevalier : M. de Rohan ne peut-il parler du marche-pied d'un carrosse, sans qu'il s'agisse de vous?

— Eh! non. Je ne veux pas qu'on prononce ce mot. Le premier qui le dira, je le tuerai séance tenante, en lui faisant beau jeu, pour prouver que je me bats en galant homme; mais, par la corbleu! au diable les marche-pieds! Je les briserai tous comme ce verre, et puisque j'ai entendu parler de marche-pied, j'en veux avoir raison. Sang de Dieu! il m'a outragé; je lui ferai rentrer ce marche-pied dans la gorge.

En discourant ainsi, M. de Guise se promenait à grands pas, le visage fort rouge et les yeux hors la tête. Créqui se tenait les côtes.

— Au lieu de rire, poursuivit le chevalier, vous feriez bien mieux de prendre votre épée pour venir me seconder.

— Vous perdez la raison; la réputation du brave Guise n'est pas à faire. Asseyez-vous, et ne pensez plus à ce marche-pied.

— Je ne pourrais fermer l'œil de la nuit si je ne tirais cela au clair ce soir même. Allons! puisque vous ne voulez pas m'offrir votre office, je vais aller seul chez mon homme.

M. de Guise prit en chavirant ses armes et son chapeau et descendit dans la cour de l'hôtel, où Créqui ne tarda pas à le rejoindre. Une pluie fine et perçante tombait sans bruit; l'air était froid et la nuit sombre. Cependant le chevalier, avec l'obstination de l'ivresse, persista dans sa résolution. Créqui, voyant qu'il ne pouvait le retenir, lui fit seller un cheval et lui mit sur les épaules un manteau de campagne.

— Je vous prête là une bonne bête, chevalier; ménagez-la un peu. Appelez-la par son nom pour qu'elle vous traite en ami. On la nomme *Capricieuse*. Ne serrez pas la bride si lourdement et ne la tourmentez pas. Elle n'a pas besoin qu'on l'excite. C'est l'arrière-petite-fille du fameux cheval noir de mon beau-père le connétable.

— N'ayez donc aucune peur, disait M. de Guise; me prenez-vous pour un enfant? Je vous la renverrai demain au coup de huit heures.

— Allez doucement; le pavé sera glissant et il est tard. Attachez ce manteau à votre collet pour ne pas le perdre. Vos plumes vont être gâtées par la pluie; prenez mon chapeau, je remettrai le vôtre demain au valet que vous m'enverrez. La grille est ouverte. Bonsoir, chevalier! Croyez-moi, allez vous mettre au lit.

— Bonsoir, bonsoir!

M. de Guise toucha des éperons le joli cheval, qui partit comme une flèche et disparut au grand trot par la petite rue Saint-Roch.

L'action du vin se concentrant par l'effet du froid sur l'estomac et le cerveau, le chevalier sentit que la tête lui tournait complètement. Le brouillard et l'obscurité étaient si intenses, qu'on ne distinguait pas les maisons. M. de Guise, laissant aller la bride sur le cou du cheval, s'en rapporta entièrement à sa monture du soin de le conduire et se mit à penser à ses affaires.

— Ah! murmurait-il entre ses dents, M. de Rohan s'imagine qu'on peut ainsi me dire une impertinence, à moi! le fils d'un homme qui a fait la guerre au roi! Morbleu! je lui apprendrai à vivre.

Puis, revenant à la jument noire, le chevalier s'écriait :

— Où me mènes-tu, *Capricieuse?* Nous allons à l'hôtel de Rohan. C'est cela. Cours, ma belle, dépêchons-nous.

L'animal poursuivait sa route comme s'il eût fait grand jour; il tourna par les rues sans hésiter, prit une foule de détours, et semblait emporté par la ferme résolution d'arriver à un but.

— Que je suis aise, disait le chevalier, d'avoir affaire à ce Rohan, qui n'est prince que d'une main! Je lui veux faire trois trous à son pourpoint. Le premier dans la poitrine, par un dégagement, comme cela...

M. de Guise, oubliant qu'il était à cheval, gesticulait comme un possédé. La jument noire passa sous une voûte sombre, que le chevalier reconnut tout à coup pour une des portes de la ville.

— Holà! eh! où va donc ce cheval d'enfer?

Il allait s'arrêter et demander son chemin aux gardiens, lorsque la jument, prenant le galop, se jeta au travers des champs. Avant qu'il eût remis la main sur les guides, le chevalier entendit la porte se fermer derrière lui, et l'officier de ronde qui posait à grand bruit les chaînes de clôture.

— Pardieu! dit M. de Guise, je suis curieux de savoir où ce damné animal me va conduire. Si c'est en face du diable, j'en serai fort aise, car j'ai toujours eu furieusement d'envie de lui parler.

Et reprenant ses idées querelleuses, il répétait à satiété :

— Ah! vous croyez qu'on peut ainsi me jeter au nez ce marche-pied! Je vous en donnerai dans les côtes pour votre marche-pied! Je veux que personne n'ose plus prononcer ce mot-là, personne que moi seul; et je le dirai sans cesse, pour que tout le monde tremble rien que de l'entendre.

La jument noire avait repris son trot de course ordinaire. Elle tourna dans la campagne par différens sentiers qu'elle paraissait habituée à parcourir, et s'arrêta enfin devant une maisonnette dont l'obscurité ne permit pas au chevalier de remarquer la bonne apparence et l'air de propreté.

— Qu'est-cela? dit M. de Guise dont l'ivresse se dissipait. Le cheval veut entrer ici! C'est pour m'amener à ce logis qu'il a tant couru! Voilà qui est singulier. Il est évident que Créqui vient souvent dans cet endroit. Ce ne peut donc pas être un coupe-gorge, car je ne crois pas qu'il fasse de la fausse monnaie. Ce doit être bien plutôt une maîtresse qu'il garde dans ce manoir. L'aventure peut devenir plaisante. Allons jusqu'au bout.

La jument grattait du pied le sable avec impatience, tandis que le chevalier cherchait la sonnette. Il la trouva enfin et la tira doucement. Une lumière éclaira les unes après les autres toutes les fenêtres d'une petite tour, et un vieux valet ouvrit la grille.

— On ne vous attendait plus, monsieur le comte. Vous n'avez pas coutume d'arriver passé minuit. Madame est au lit.

Le chevalier, descendu de sa monture, était fort embarrassé. Il n'osait parler de peur de détromper le valet. Il rabattait son chapeau sur sa figure et s'enveloppait du manteau de Créqui; mais il ne savait quel chemin prendre, ni où se trouvaient les escaliers. Heureusement une femme de chambre, en robe de nuit, se présenta, une lumière à la main, et conduisit le chevalier par les degrés jusqu'à l'appartement de la dame.

— Faut-il réveiller Thomas? demanda la Dariolette.

— Non.

— Monsieur le comte a-t-il besoin de quelque chose?

— De rien.

— S'il veut me donner son manteau...

— Laisse-moi, va-t-en.

M. de Guise entra dans la chambre à coucher, et ferma la porte brusquement, au nez de la suivante.

— C'est bien aimable à vous d'être venu ce soir, mon cher seigneur, dit une voix fort douce. A quel heureux hasard dois-je votre visite, un jour consacré au jeu et à la cour?

Au lieu de répondre, le chevalier s'empara d'une lumière et d'une grosse clochette, qui étaient posées sur un guéridon près du lit, et les porta sur la cheminée. La dame, écartant un peu les rideaux, reconnut aussitôt que ce n'était pas Créqui. Elle cacha sa figure dans ses mains, sans que le chevalier eût le temps de la voir.

— O mon Dieu! cria-t-elle avec l'accent du plus grand effroi, qui est cet homme?

— Ne vous effrayez pas, madame, je suis le chevalier de Guise, et non point un malfaiteur.

— O ciel! je suis trahie! perdue! Au secours! N'approchez pas de moi!

— Prenez garde à ce que vous allez faire, dit le chevalier en s'asseyant avec sang-froid; si vous appelez vos gens, tout Paris saura l'aventure demain. Ne me reconnaissez-vous pas? Je suis M. de Guise, vous dis-je; je ne vous veux point de mal. Laissez-moi vous conter par quel étonnant enchaînement de circonstances je me trouve ici à la place de Créqui.

La dame enveloppa sa tête dans les draps.

— Je ne vous regarderai point, si vous le voulez ainsi, poursuivit le chevalier. Rassurez-vous, je vous en supplie; vous verrez que vous avez affaire à un galant homme.

M. de Guise raconta tout ce qui venait de lui arriver.

— La curiosité seule, poursuivit-il, m'a conduit jusque dans cette chambre. Maintenant je consens à me retirer, si vous l'exigez; mais je pense que vous serez assez charitable pour me garder jusqu'au jour, car je veux être roué si je sais en quel pays je suis, et la nuit est noire, glaciale et pluvieuse en diable.

— Eh bien! monsieur le chevalier, dit la dame, je vais vous faire donner une chambre et un lit. Vous partirez demain matin, et vous irez dire au comte de Créqui ce qui s'est passé. Mais, non, vous saurez en vous en allant où vous êtes venu; vous reconnaîtrez la maison; vous apprendrez mon nom; vous le direz partout. Oh! que vais-je devenir, mon Dieu?

— Eh! là! calmez-vous. Je vous promets que je partirai comme je suis venu, sans rien regarder, sur ce même cheval infernal. En vérité, je veux vous contenter, madame.

— Ne cherchez donc pas à me voir, monsieur; jurez-moi que jamais vous ne ferez aucune démarche pour me connaître!

— Je jurerai tout ce que vous voudrez. Ne vous tourmentez pas ainsi, de grace!

— Ouvrez cette armoire, monsieur, et donnez-moi un masque que vous y trouverez.

— Le chevalier obéit scrupuleusement. Il mit le masque au bout de son épée, et le tendit de fort loin à la dame; mais il eut le temps d'apercevoir un bras admirable, de grands yeux pleins d'expression, et un profil d'une si rare beauté, qu'il sentit du regret d'avoir promis tant de générosité.

— Si vous m'en croyez, dit-il, nous n'éveillerons pas vos gens. Vous dormirez paisiblement dans votre lit, et moi, j'attendrai sur ce fauteuil l'heure de partir. Je sais bien qu'on ne voudrait pas me croire si je disais que j'ai passé ainsi la nuit près d'une belle personne; mais, enfin, en vous jurant sur ce crucifix et par l'ame de mon père, le grand Henri de Lorraine, que ce qui m'arrive aujourd'hui sera un secret éternel, vous aurez, j'espère, confiance en moi?

— Il faut bien que je me fie en votre honneur, monsieur, puisque c'est ma seule sauvegarde.

— A la bonne heure! Je suis fier de cette confiance, et je veux que vous appreniez à me connaître. A présent que nous avons fait une trêve, causons donc plus tranquillement, puisque vous craignez de vous endormir près de moi. La nuit n'est pas bien longue, et il y en

a la moitié d'écoulée. Pour vous faire passer le temps, je vais vous conter quelques-unes de mes aventures.

M. de Guise était un cavalier fort beau et fort aimé des femmes. Il savait de bonnes histoires, et il trouva le moyen de divertir et d'intéresser la dame, si bien qu'au bout d'une heure ils riaient ensemble de bon cœur. On peut se dire bien des choses dans une nuit, et je regrette de ne pas connaître entièrement cette conversation singulière. Je sais seulement que, vers deux heures après minuit, le chevalier était appuyé sur le chevet de l'inconnue, et que, vers trois heures, fatigué de se tenir sur ses jambes, il était assis au pied du lit. La conversation languissait; la dame s'agitait en étendant ses membres, et M. de Guise se laissait aller, toujours par excès de fatigue. La lumière s'étant éteinte d'elle-même, le chevalier se trouva enfin couché à côté de la belle.

— Voilà, lui dit-elle d'un ton de reproche, une nouvelle aventure ajoutée à votre liste, et que vous conterez comme les autres.

— Jamais, madame! N'ai-je pas fait un serment cette fois? Bannissez donc toute crainte.

La dame garda le silence, et c'était la meilleure capitulation que pût désirer le chevalier.

Une lueur grise s'étendait insensiblement sur les vitres de l'appartement, lorsque la belle inconnue, sautant à bas du lit, sortit de la chambre, en ayant soin de fermer la serrure au double tour. Quoique la conversation eût fait du chemin pendant le reste de la nuit, et que la dame se fût bien adoucie, M. de Guise n'avait pu obtenir d'être dégagé de son serment. Il voulut donc s'exécuter de bonne grace, et remit à la hâte ses habits. Il entendit au dehors des gens qui chuchottaient, et un carrosse auquel on attelait des chevaux. L'inconnue reparut bientôt; elle était encore masquée.

— On vous conduira en voiture, chevalier, dit-elle. Vous aurez soin de dire au comte de Créqui que vous êtes tombé de cheval après avoir erré toute la nuit. Votre ivresse rendra la chose vraisemblable. Je compte sur votre honneur et vos sermens. Je me suis dit souvent que si ma liaison avec Créqui devait faire de moi une femme dissolue, j'aimerais mieux renoncer au monde. Soyez donc certain que si vous faites une tentative pour me voir, je me retirerai aussitôt dans un couvent. Adieu, chevalier, partez vite!

La dame ouvrit avec empressement la porte; et voyant que le che-

valier obéissait docilement, par un retour de faiblesse ou de coquetterie, elle ajouta :

— Je ne vous défends pas pourtant de penser à moi.

— De ma vie je ne fus si heureux! s'écria M. de Guise en la pressant dans ses bras, et vous êtes une cruelle...

— Allons, partez, au nom du ciel!

— Quoi! ne vous reverrai-je plus?

— Jamais, monsieur, jamais en ce monde!

— Si vous me défendez de vous chercher, vous m'enverrez du moins de vos nouvelles?

— Peut-être.

— Vous me donnerez bien aussi les moyens de vous écrire?

— Ce méchant homme ne s'en ira pas! dit-elle en frappant du pied avec colère.

— C'est que je sens que je vais vous aimer horriblement.

— En ce cas, vous aurez à souffrir.

— Accordez-moi un gage, un souvenir que je puisse emporter.

— Rien, monsieur. Point de souvenirs! point de gages! vous tenez déjà bien mal vos promesses, en hésitant ainsi à m'obéir.

— Eh bien! adieu donc. Je m'en rapporte à vous, mais n'oubliez pas que je vous aime. Adieu. Je ne puis renoncer à l'espoir de vous retrouver.

— N'y songez pas. Ce n'est pas probable.

— Que mes ordres soient exécutés, dit encore la dame en s'adressant à ses laquais d'un ton impérieux.

Et le chevalier se jeta en soupirant dans le fond du carrosse, qui partit avec la rapidité de la foudre. Un homme était assis sur le coussin de devant. C'était le vieux domestique qui avait ouvert la grille.

— Monseigneur, dit cet homme fort poliment, je vous demande bien pardon de la liberté; mais il faut que je suive ponctuellement les ordres de madame, comme vous savez. Veuillez donc retirer votre tête de la portière et permettre que j'abaisse les stores.

— Fais ce que tu voudras, vieux drôle, puisque j'ai promis de me laisser traiter aujourd'hui comme les ours de la ménagerie du roi; mais pardieu! ces précautions ne servent à rien. Que va-t-on faire du cheval de Créqui?

— Que votre seigneurie n'en soit pas en peine. On l'a remis dans son chemin, et, avec trois coups de fouet sur la croupe, on l'a lancé

tout seul au galop. Je gage bien qu'il est arrivé à présent à la maison de son maître.

— Mais crois-tu que je ne verrai pas par quelle porte nous entrerons dans Paris?

— Nous n'entrerons point par la plus voisine; nous avons déjà fait un long circuit.

— Et si je veux chercher demain dans tous les environs, je saurai bien reconnaître la maison.

— Il y en a deux mille toutes pareilles, et les environs de Paris sont bien grands.

— Mais si je voulais regarder à l'instant même où je suis?

— Je ne vous le conseille pas, dit le valet en armant un énorme pistolet, car je vous ferais sauter la cervelle.

— Si je t'offrais cent écus, pour me dire le nom de ta maîtresse?

— Ah! je lui conterai cela, parce qu'elle m'en donnera le double.

— Mais si je veux dire à Créqui ce qui est arrivé?

— Monseigneur! vous feriez là une laide action qui ne vous servirait de rien et causerait quelque terrible malheur.

— Le vieux singe a raison.

— Où votre seigneurie veut-elle qu'on la conduise? demanda l'homme, quand le carrosse fut entré dans Paris.

— A l'hôtel de Guise.

Une fois arrivé chez lui, le chevalier ne songea plus beaucoup à son aventure. Il changea d'habits et s'en fut aux Étuves avant de se rendre au Louvre pour faire sa cour. Il rencontra justement Créqui dans la rue Saint-Honoré.

— N'êtes-vous point blessé? lui dit le comte en riant. Vous étiez ivre comme un matelot hier soir, chevalier. Mon cheval est revenu tout seul, couvert d'écume. Il paraît que vous avez fait le juif errant toute la nuit.

— Je ne l'ai point passée si mauvaise que vous le pourriez croire.

— Oh! je n'en suis pas en peine. Un galant de votre sorte ne doit pas manquer d'asiles chez les dames.

— Et vous donc, n'en avez-vous pas aussi quelques-uns?

— Un seul, chevalier, mais que je ne changerais pas pour tous les vôtres.

— C'est à savoir.

Le chevalier de Guise, comme les jeunes gens d'alors, aimait à faire connaître au public ses amourettes; aussi les sermens qui l'obli-

geaient à garder le silence furent-ils pour moitié dans l'impression profonde que lui laissa la rencontre fortuite de la nuit. Le premier jour il n'y pensa guère parce qu'il alla souper chez sa maîtresse. Le second jour, étant importuné par ses souvenirs, il fit la débauche avec des amis, chez un traiteur fameux ; mais le troisième il resta enfermé dans son appartement et ne put songer à autre chose qu'à la belle inconnue. Ce fut le quatrième jour, en s'éveillant, qu'il se sentit amoureux à la fureur. Il se leva, déterminé à chercher la dame pour lui peindre ses tourmens. Ce devait être une personne de la cour, puisqu'elle était très riche; son mari devait être absent pour qu'elle pût ainsi recevoir Créqui tous les soirs. Bien des femmes avaient une maison de plaisance aux environs; mais toutes n'y habitaient pas à cause de la saison qui était fort avancée.

Dans le désordre de la nuit, le chevalier avait noté des indices qui pouvaient le guider dans ses recherches. Une tresse de cheveux blonds s'était échappée de la coiffe ; le masque ne cachait pas le front qui était d'une beauté remarquable; la grandeur et la forme des yeux, la longueur des cils lui étaient aussi connues; les mains étaient longues et fluettes; le cou mince et les épaules fort tombantes. M. de Guise avait encore remarqué un signe noir; mais il se trouvait placé sur le haut du bras gauche, dans un endroit que la robe cache toujours, que les femmes découvrent leur poitrine ou qu'elles n'aient point de manches.

Pendant une semaine entière, le chevalier ne bougea plus de la cour. Il ne regardait que les dames blondes, et quand il croyait avoir rencontré juste, il s'informait de deux choses : si le mari était absent, et si on avait maison de campagne aux environs, car il était inutile de demander si on connaissait M. de Créqui, le comte étant un des personnages les plus en évidence.

Malgré tous ces moyens de vérification, M. de Guise se trompa plus d'une fois, et il lui arriva de tenir à plusieurs dames des discours à le faire passer pour fou. Peu s'en fallut qu'il ne le devînt en effet une fois qu'il eût reconnu que sa belle ne venait pas chez la reine. La bourgeoisie était un dédale immense à se perdre en poursuites inutiles, et que penserait-on d'un aussi grand seigneur, le second d'une maison princière, qui ne verrait plus que des *demoiselles* et des gens de courte épée?

Les difficultés ne faisant que l'irriter davantage et son amour croissant tous les jours, le chevalier jura mille fois de ne point se rebuter, dût-il employer une année entière à passer en revue toutes les

femmes de la robe et de la finance. Un matin qu'il y avait nombreuse compagnie à la ruelle de la reine-mère, sa majesté, qui était un peu malade, pria M. de Bassompierre de raconter une de ses galanteries pour la divertir.

— Par ma foi! dit le colonel des Suisses, je ne sais, madame, que des histoires qu'il me faut taire, ou d'autres bonnes à conter à mes soldats.

— Bah! reprit la reine. On assure que vous avez quatre mille lettres de femmes en vos coffres et une chambre pleine de portraits.

— Ce sont fables à dormir debout.

— Ne faites point l'hypocrite; vous avez à Chaillot une maison à mener des filles.

— Madame, j'y en mène en effet (1); mais je n'oserais dire ce qu'on y fait à des oreilles royales. Voilà monsieur de Guise qui peut parler de ses affaires, étant prince et bien plus à l'abri que moi de tout danger. C'est lui qui va nous raconter une de ses amourettes.

Le chevalier, voyant un cercle nombreux de jolies femmes parmi lesquelles il y en avait beaucoup de blondes, pensa que son inconnue pouvait bien s'y trouver. Il conçut l'idée hardie de la forcer à se trahir par quelque signe d'émotion au récit de son aventure. Le désir de la découvrir triompha des scrupules et de la foi du serment. Il évita de prononcer le nom de Créqui, et glissa légèrement sur l'épisode du cheval; mais il parla de la dame mystérieuse et de la maisonnette avec les détails les plus minutieux, en ayant soin d'étudier les moindres jeux de physionomie de son auditoire. Il dit tout ce qu'il savait du signalement de la belle, en jurant ses grands dieux qu'il la poursuivrait jusqu'en enfer, et qu'il l'aimait à la rage.

L'histoire eut du succès et réjouit particulièrement la reine; mais aucune des beautés de la ruelle ne laissa voir qu'elle fût troublée. Le chevalier, croyant en être pour ses frais, s'apprêtait à sortir. Une femme qui se trouva près de lui se pencha contre son oreille et lui dit tout bas :

— Vous êtes un indigne et un traître!

Puis elle se retourna fort tranquillement pour reprendre la conversation qu'elle avait avec une autre personne. M. de Guise tressaillit de joie et de surprise. Il vit des cheveux fort beaux, quoique d'un blond un peu trop ardent; une peau d'une blancheur parfaite, de grands yeux pleins de vivacité, une taille admirable et des mains

(1) Cette réponse de Bassompierre à la reine est historique.

effilées; ce ne pouvait être que son inconnue. Il la retrouvait en la personne de Mlle Paulet, jeune femme fort à la mode et qu'on accusait d'être galante. On disait même qu'elle avait eu quelque liaison avec le duc, frère du chevalier. Jamais M. de Guise n'avait songé à lui faire la cour; mais depuis un instant elle lui semblait délicieusement belle, et il s'étonnait de ne l'avoir point reconnue plus tôt.

En quittant le Louvre, Mlle Paulet n'avait pas fait cent pas en son carrosse que le chevalier se trouvait à cheval près de la portière. On releva les glaces d'un air fort maussade et on ne voulut pas seulement répondre aux saluts du jeune seigneur. Arrivé à l'hôtel du conseiller Paulet, M. de Guise offrit sa main pour faire descendre la demoiselle.

— Je ne sais, lui dit-on avec colère, comment je puis encore accepter les services d'un homme aussi déloyal que vous, monsieur.

— Vous ai-je fait le moindre tort? répondit humblement le chevalier; quelqu'un, autre que vous et moi, sait-il ce qui s'est passé entre nous? De grace! permettez que je vous accompagne. Il faut que vous connaissiez à quel point je vous aime.

— Vous ne monterez pas chez moi, monsieur, je vous le défends; je suis trop irritée contre vous dans cet instant.

— Dites-moi au moins quand il vous plaira de me recevoir.

— Mais on ne peut donc se défaire de vous?

— Ce sera difficile à présent, à moins que vous ne me fassiez mourir; mais vous ne serez pas assez cruelle pour me condamner sans m'entendre. Accordez-moi une seule audience.

— Eh bien! ce soir, à dix heures, mon carrosse vous ira prendre chez vous. Je vous donnerai audience dans la maisonnette où vous êtes déjà venu. Vous trouverez en moi un juge sévère, je vous en avertis.

— Je consens d'avance à subir toutes les peines qu'il vous plaira de m'infliger. Elles ne sauraient être aussi dures que celle d'être séparé de vous.

— A ce soir donc.

De retour à son hôtel, M. de Guise, ivre d'espérance, fit appeler son barbier, ouvrit ses boîtes de parfums, et mit une chemise à broderie d'or, comme si l'heure du rendez-vous eût été près de sonner. Ne sachant plus comment tuer le temps, il s'alla promener à pied sous les arbres du cours. Cinq heures venaient de sonner, lorsque M. de Créqui vint à passer sur son cheval noir.

— Qu'avez-vous donc, chevalier? lui cria le comte. Vous bâillez comme un président en séance.

— Je m'ennuie à la mort. Mais vous, comment venez-vous par ici sans vos gens?

— Je vais dîner à la campagne.

— Où donc cela?

— Je ne puis vous le dire.

— Est-ce que ce serait chez votre maîtresse?

— Précisément. Je suis en retard. Adieu, chevalier!

M. de Guise demeura comme frappé de la foudre. Une fantaisie de M. de Créqui pouvait lui enlever son bonheur. Des projets sinistres roulèrent dans sa cervelle. Il voulait avouer tout au comte et se battre à mort avec lui. Il fallait qu'un des deux cédât le pas à l'autre, car l'idée du partage devenait intolérable, et la jalousie dévorait le cœur du chevalier. La soirée lui sembla mortellement longue. Il descendit dans la rue avant dix heures, et prêta l'oreille avec attention au moindre bruit. Un brouillard épais enveloppait la ville. Quelques passans suivaient les murs avec des lanternes. Cependant le roulement d'un carrosse se fit bientôt entendre. Les chevaux tournèrent dans la rue et s'arrêtèrent devant l'hôtel; la portière s'ouvrit. M. de Guise bondissait de plaisir. Il donna une bourse pleine d'or au laquais, et s'élança joyeusement sur le marche-pied.

— Sans doute, pensait-il chemin faisant, Créqui n'a fait que dîner avec Mlle Paulet, et il n'y passe point la nuit.

Après un assez long voyage, la voiture entra dans une petite cour sablée. Mlle Paulet descendit elle-même les degrés pour recevoir le chevalier; mais il crut s'apercevoir que l'aspect du vestibule n'était pas le même qu'à sa première visite.

— Vous viendrez aujourd'hui dans mon salon, lui dit-elle, c'est là qu'est mon tribunal. Voici le siége de l'accusé.

En parlant ainsi, la demoiselle désignait un large fauteuil placé près du feu, à côté d'une table où le souper était servi.

— Jugez-moi de même tous les soirs, dit le chevalier en prenant un baiser sur deux lèvres entr'ouvertes par le sourire; et puisse mon procès durer plus long-temps que celui de Biron!

La caméristé, qui sortit alors du salon, passa devant M. de Guise. Ce n'était pas celle qu'il avait vue la première fois. Le valet qui apporta les viandes était aussi une figure nouvelle. Un doute étrange vint assaillir le chevalier.

— Vous l'avez eu aujourd'hui à dîner? dit-il à Mlle Paulet.

— De qui parlez-vous?

— De celui qui fera le malheur de ma vie si je ne vous arrache à lui.

— Ne pensons pas à cela.

— Encore un seul mot, je vous prie. De quelle couleur était le manteau qu'il avait aujourd'hui?

— En vérité, vous êtes singulier! Quelle fureur avez-vous de parler de cet homme? Ne cherchez donc pas à me le remettre dans l'esprit, et surtout ne me donnez pas occasion de prononcer son nom.

— Ouais! pensa M. de Guise, est-ce qu'elle l'ignorerait? est-ce que ce ne serait pas mon inconnue?

Dans l'incertitude où il tombait tout à coup, le chevalier ne voulut pas se priver d'un plaisir qui était si proche et si attrayant. Dans le cas même où il y aurait une tromperie sous jeu, elle était assez douce pour qu'il consentît à prolonger l'illusion.

On verra par la suite de cette histoire combien il était amoureux de son inconnue; mais un caprice d'un moment n'était pas à dédaigner pour cela. L'amour est un remède si sûr aux peines d'amour, qu'il aurait peut-être suffi que l'erreur se prolongeât jusqu'au lendemain pour que le chevalier se trouvât guéri de sa passion, et que Mlle Paulet s'emparât entièrement de cette imagination indécise qui cherchait à se fixer.

M. de Guise avait un moyen sûr d'éclaircir ses soupçons; c'était le signe noir qui devait se trouver à la jonction du bras gauche à l'épaule. Il eut le bon esprit de ne point trop se hâter d'y recourir. Il mangea le souper le plus gaiement qu'il put, et laissa les choses suivre leur cours naturel. Ce fut le lendemain à la pointe du jour seulement comme la demoiselle sommeillait, qu'il écarta d'une main tremblante la manche de la chemise. Le bras était fort joli et d'une blancheur charmante; mais le signe n'y était pas! Mlle Paulet en s'éveillant vit le chevalier qui ajustait tranquillement ses dentelles et attachait son manteau.

— Que faites-vous donc? lui dit-elle.

— Ne vous dérangez pas, ma mignonne, répondit-il; je vais poursuivre mes recherches. Je vous sais gré de la tromperie. Vous n'êtes pas mon inconnue, et si je pouvais l'oublier, ce serait bien auprès de vous; mais je sens que rien ne peut l'ôter de ma pensée, puisque je suis encore tout à elle dans ce moment même. Adieu. Acceptez

cette bague en souvenir de cette nuit, et si vous en avez le temps, songez à moi quelquefois.

Le chevalier mit un fort beau diamant au doigt de Mlle Paulet, et sortit de la maison.

Un mois entier s'était écoulé depuis cette rencontre, et M. de Guise n'avait pas reparu à la cour. N'espérant plus retrouver sa belle parmi les femmes de la noblesse, il s'était jeté si avant dans la bourgeoisie, qu'il ne venait plus au Louvre. On s'inquiéta d'une si longue absence. Bassompierre avait vu par les rues le chevalier fort en désordre, la mine pâle et son épée lui traînant sur les talons. Il fallait que l'amour lui eût troublé la raison ou qu'il fût malade. En effet, le pauvre jeune homme était au désespoir, et le jour que Bassompierre l'avait aperçu, il se mit au lit avec une grosse fièvre. On se rappela l'histoire racontée à la ruelle de la reine; on en reparla beaucoup, et la maladie du chevalier devint un sujet général de conversations. Les dames s'intéressaient à son malheur. On s'inscrivait pour lui chez le suisse de son hôtel, et Sa Majesté lui envoya le médecin des enfans.

Pendant qu'il était alité, le chevalier reçut un billet qui lui rendit un peu de courage. C'était de la dame mystérieuse :

« Est-il vrai, lui disait-on, que vous soyez malade par amour pour moi? En ce cas, prenez patience. Les maris sont mortels comme les autres hommes, et les amans sont infidèles. Vous entendrez sans doute parler de moi dans trois mois. »

Le terme était fort long, mais enfin c'était du moins une perspective consolante. Ce qui contribua le plus au prompt rétablissement du malade, ce fut une inspiration lumineuse qui lui vint à force de réfléchir. Sitôt qu'il se vit en état de sortir, le chevalier s'en alla chez M. de Créqui. Après avoir causé de mille choses indifférentes, il témoigna le désir de visiter les écuries. Tous les chevaux furent passés en revue, et le comte, étant riche et magnifique, avait de belles montures. M. de Guise s'arrêta en dernier devant la jument noire qu'il avait aperçue tout d'abord.

— N'est-ce pas là, dit-il sans avoir l'air d'y songer, cette bête que vous m'avez prêtée un soir?

— Précisément. C'est celle que je préfère aux autres.

— Elle me plaît, je ne sais pourquoi, et je voudrais vous l'acheter.

— Je n'ai pas envie de m'en défaire. Elle descend en ligne maternelle du fameux cheval de M. le connétable.

— Ce ne serait pas là une raison pour la garder, si elle ne valait rien.

— Mais il s'en faut qu'elle soit mauvaise.

— Je le crois, puisque je vous propose de me la céder. Je vous en donnerai un bon prix, ou bien nous ferons un échange.

— Vous ne la prendriez pas, si je vous offrais de la troquer contre votre beau cheval de Hanovre.

— Peut-être, car celui-là ne me plaît plus autant que les premiers jours.

— Allons donc! vous feriez une mauvaise affaire, et, d'ailleurs, je tiens à ma jument noire.

— Faites-moi l'amitié de me la vendre.

— Voilà un caprice de malade, chevalier.

— C'est vrai. Il faut absolument que je me passe cette fantaisie. Fixez vous-même la somme.

Depuis quelque temps les cartes n'étaient point favorables à M. de Créqui. Il avait besoin d'argent et voulut profiter de l'occasion. Il demanda huit cents écus. C'était énorme; mais le chevalier n'hésita pas.

— Je vous apporterai cela demain soir, à neuf heures, dit-il au comte, et j'emmènerai le cheval.

Le lendemain, avant neuf heures, M. de Guise arriva tenant les huit cents écus. Il ajouta soixante livres pour la selle et la bride, ne voulant gêner en rien la jument noire dans ses habitudes. Le palefrenier qui la soignait d'ordinaire l'apprêta, et le chevalier mit lestement le pied dans l'étrier.

— Bonsoir! dit Créqui en riant. Vous êtes un grand original, chevalier. Si demain vous avez des regrets du marché, vous me trouverez prêt à le rompre, pourvu que le jeu n'ait pas été trop méchant pour moi.

— Je ne reviens jamais sur une affaire conclue.

— Comme il vous plaira. Ménagez cette pauvre bête, et ne lui faites pas mener une aussi rude vie que le jour où je vous l'ai prêtée.

— Soyez tranquille, j'en aurai soin.

Le cheval piaffait d'impatience. M. de Guise était haletant; il partit comme le premier jour par la petite rue Saint-Roch. L'obscurité était profonde, et pourtant la jument allait grand train, ce qui promettait

un succès complet. Sa volonté semblait fort arrêtée. Elle prenait, sans hésiter, les détours et marchait avec une rapidité croissante. Le chevalier en riait convulsivement, tant il avait de joie de se sentir ainsi porté vers le but de tous ses désirs.

— Cours, belle Capricieuse! disait-il en laissant aller les guides. Nous atteindrons le bonheur, et ta ration d'avoine sera doublée ce soir; je te le promets.

Cependant M. de Guise, ne voyant point apparaître la porte de la ville qu'il avait passée la première fois, commençait à s'étonner.

— Peut-être, pensa-t-il, Créqui ne prend-il pas exactement le même chemin tous les soirs; qu'importe, pourvu que nous arrivions!

Les tours du Châtelet apparurent tout à coup, et la jument noire traversa rapidement le Pont-au-Change que M. de Guise était certain de n'avoir pas trouvé sur son passage à la première excursion.

— Où me mènes-tu, infernale bête? murmurait-il en retenant son manteau prêt à voler dans les airs. Faut-il que tu te fourvoies justement aujourd'hui! Mille démons! où donc allons-nous?

Le chevalier n'osait pourtant remettre les mains sur la bride, car la pensée lui vint à l'esprit que la dame pouvait bien avoir changé de domicile. Il traversa bientôt le second bras de la rivière et s'enfonça dans les rues tortueuses du faubourg Saint-Jacques. Arrivé près du cloître des Cordeliers, le cheval s'arrêta court devant une maison d'assez pauvre apparence, et posa ses nazeaux entre les barreaux de la porte.

— Plus de doutes! s'écria M. de Guise, *elle* est rentrée à la ville, et voici le séjour où je dois la retrouver!

Il sauta légèrement à terre, et saisissant le marteau, se mit à frapper violemment. Une vieille femme apparut au bout de cinq minutes, tenant une lumière que ses doigts décharnés défendaient mal contre les attaques du vent.

— Un peu de patience! cria-t-elle de loin. Eh! pour Dieu! on ne frappe pas ainsi à cette heure de la soirée. Que voulez-vous, l'homme?

— Ouvre vite, bonne femme, c'est de la part du comte de Créqui.

— Pardon, mon gentilhomme; excusez-moi, je vais aller chercher les clés. Mon maître est dans son lit, mais il se levera, s'il est nécessaire.

— Ah! ton maître est au logis! c'est différent; je reviendrai demain; et comment se porte sa femme?

— Vertudieu! méchant écolier, vous moquez-vous des gens? Mon maître n'est pas marié, par la grace du ciel!

— Qui est donc ce maître, et comment diable se nomme-t-il?

— Allez, vous êtes un drôle de venir troubler le repos de maître Pucelle, le meilleur avocat du barreau de Paris. Tout le monde le connaît, et c'est lui qui plaidera demain pour M. de Créqui, dont il a l'honneur de recevoir une visite tous les jours depuis un mois, car ce procès donne bien de l'inquiétude à l'illustre seigneur.

Le chevalier, furieux et désespéré, remonta sur sa bête, et lui enfonçant les deux éperons dans le ventre, la conduisit chez lui au triple galop, en la rouant de coups.

— Du moins, disait-il en frappant de toutes ses forces, je te dégoûterai du quartier Saint-Jacques et des visites à maître Pucelle!

Créqui était depuis peu en procès contre les collatéraux de sa femme, et comme il allait tous les jours voir son avocat sur son cheval favori, l'animal avait pris de nouvelles habitudes. Pendant huit jours de suite, M. de Guise s'efforça vainement de lui faire retrouver les anciennes. Tous les soirs le chevalier s'en venait dans l'ombre, sous les murs de l'hôtel Créqui, et partait de là, laissant errer la jument noire à sa fantaisie; mais quand cette bête indocile ne prenait pas le chemin du logis de l'avocat Pucelle, à cause des leçons que lui donnait son cavalier, elle errait au hasard par les rues. Cette vie vagabonde, dans la mauvaise saison, aurait pu coûter cher à M. de Guise, s'il n'eût heureusement fini par se convaincre de l'inutilité de ses efforts. Ayant perdu l'espoir de retrouver sa belle inconnue, il s'enferma chez lui, ne voulut recevoir personne et résolut d'attendre le plus patiemment qu'il pourrait l'époque fixée par la dame. Trois mois sont longs à passer pour un homme aussi amoureux. Le chevalier devint si pâle et si maigre par l'effet de l'ennui, que ses amis avaient peine à le reconnaître.

Ce fut bien pis encore au bout des trois mois, quand le chevalier vit les jours s'écouler sans qu'il lui vînt de nouvelles. Il se promenait éternellement dans la cour de l'hôtel de Guise et courait chez le Suisse dès qu'il arrivait quelque message. Il tomba sérieusement malade à la fin du quatrième mois, et cette fois les médecins crurent qu'il n'en reviendrait pas. La dame eut la cruauté de ne pas envoyer chez lui une seule fois. Le pauvre jeune homme s'imagina qu'elle était morte et commanda des habits de deuil. Lorsqu'il entra en convalescence, le duc son frère, craignant que ces folies n'eussent une mauvaise fin, le voulait emmener en Provence; mais lui n'y voulut jamais consentir. Il finit par former le projet de tout avouer à M. de Créqui, dans l'es-

poir que le comte, plus enclin encore au jeu qu'à la galanterie, consentirait peut-être à céder sa maîtresse.

Avant d'oser en venir à ce parti, le chevalier s'en alla un matin se promener tout seul au bord de la rivière. Il avait la tête basse et le regard si morne, qu'il était un objet de pitié pour les passans. Il arriva doucement jusqu'à l'arsenal où M. de Rosny, grand-maître de l'artillerie, faisait essayer des canons qui sortaient de la fonderie; c'étaient de grosses pièces qui faisaient des détonnations effroyables.

—Je gage, messieurs, dit le chevalier aux officiers d'artillerie, que personne de vous n'aurait la hardiesse de se tenir à cheval sur le premier canon que l'on va tirer?

— De la hardiesse! lui répondit-on, ce serait bien plutôt un acte de pure démence; le reculement seul de la pièce doit donner une furieuse secousse!

— Vous ne l'oseriez donc pas, messieurs?

— Non, certes!

— Eh bien! moi, je le veux faire.

— Et moi, dit M. de Rosny, je vous supplie de ne pas risquer ainsi votre vie. S'il vous arrivait malheur, la responsabilité tomberait sur ma tête.

— Voici des témoins qui attesteraient que je l'ai voulu. Pour ce qui est de ma vie, ne vous embarrassez de rien, je vous la cèderais, en ce moment, pour fort peu de chose. Quand Fontenai-coup-d'Épée fit scier par le tronc un arbre où il était monté, pour voir s'il se ferait mal en tombant (1), on ne s'opposa pas à son envie; laissez-moi donc contenter la mienne, je vous prie.

En parlant ainsi, M. de Guise se mit à cheval sur un énorme canon chargé jusqu'à la gueule, et qui n'avait pas encore été tiré.

— Allons, mettez le feu! criait-il sans vouloir écouter les remontrances du grand-maître.

Il fallut lui obéir. Le canonnier abaissa la mèche. Le coup partit avec un bruit terrible et déchirant dont les assistans furent étourdis. Un nuage épais enveloppait le chevalier. Une vieille moustache s'écria :

— Il est perdu! la pièce a dû éclater!

En effet, le canon venait de crever, et M. de Guise gisait à terre horriblement mutilé. On le porta chez lui sur un brancard; il n'était pas mort, mais il n'en pouvait revenir. La nouvelle de cet accident

(1) Historique.

se répandit par la ville, et, comme on parlait depuis long-temps des chagrins de ce jeune seigneur, on broda là-dessus une foule de contes étranges.

Vers le soir, comme les médecins se retiraient, déclarant qu'il n'y avait aucune ressource, une dame fort belle accourut à l'hôtel de Guise. Elle pénétra jusqu'au lit du chevalier, et pencha son visage, noyé de larmes, sur celui du moribond. Il ouvrit les yeux, et faisant un grand effort pour parler :

— Vous auriez mieux fait de venir plus tôt, dit-il.

Et il expira.

C'était la dame mystérieuse !

Cette femme s'appelait Marie Droguet : elle était fille d'un simple sergent au Châtelet, et le président Le Coigneux l'avait épousée pour sa beauté. Son humeur était fantasque. Elle rendit ses amans fort malheureux, à l'exception de M. de Créqui. Elle avait pour habitude d'aller à pied par les rues, précédée d'un homme qui jouait du luth de Bologne, ce qui n'était pas d'usage alors, et aurait un peu prêté à rire, si elle n'eût été d'une beauté vraiment extraordinaire.

Son mari, M. Lecoigneux, dont Mignard fit plus tard le portrait, avait une mauvaise mine qui tenait parole, car il montra toujours un cœur très dur. Depuis long-temps il se repentait d'avoir épousé Marie Droguet, et les mémoires du temps racontent qu'il s'en défit vertement par le poignard pour prendre une autre femme qui lui apportait beaucoup de biens quoiqu'il fût déjà riche. C'était peu de jours après la mort du chevalier de Guise.

On sait ce qu'est devenu M. de Créqui, et les historiens l'ont assez fait connaître. Le roi le fit duc et prince de Foix. Il se distingua surtout à la campagne de 1622 et dans ses ambassades.

Il ne nous reste plus qu'à parler de la jument noire qui avait causé tant de malheurs. Elle faillit coûter la vie au frère du chevalier en se jetant avec lui dans une fondrière ; mais elle lui servit beaucoup le jour qu'il s'enfuit en Piémont, ayant appris que M. le cardinal le voulait faire arrêter. Elle mourut fort vieille à Rome dans les écuries d'un prélat qui la mit au carrosse, et à qui elle pensa plus d'une fois faire rompre le cou par ses caprices.

PAUL DE MUSSET.

EXPLORATIONS DE VICTOR HUMMER

EN ÉGYPTE.

En 1810, on parlait beaucoup à Munich de Victor Hummer, jeune étudiant qui sortait de l'université. Quelques amis voulurent l'entraîner dans une association nationale, instituée pour exterminer les Français. Victor Hummer répondit qu'il ne voulait exterminer personne, que ses inclinations étaient vouées à la science, et qu'il se proposait de vivre en paix, toute sa vie, dans son cabinet de Munich, pour élever un monument à sa patrie et à l'univers. Il parlait toutes les langues anciennes et modernes.

Hummer avait spécialement cultivé l'histoire de l'université. Nul ne connaissait mieux que lui la cause de la grandeur et de la décadence de tous les empires. Il savait le grec comme M. Gail, et lisait Xénophon comme un vétéran des dix Mille. Un jour, on lui demanda, à l'improviste, quel était le consul romain qui florissait au temps d'Alexandre de Macédoine. Il répondit, sans hésiter, Papirius Cursor. On ouvrit les vingt volumes in-quarto de Catrou et Rouille, et l'on reconnut la vérité du fait.

Hummer se sépara du monde, et se voua corps et ame à la traduction d'Hérodote. Il estimait profondément cet historien, et voulait lui témoigner son affection d'une façon solennelle. Hummer ne fut pas distrait de son travail par tout le fracas des batailles contemporaines. Ami de l'antique, il avait en sincère mépris les soldats allemands et étrangers; il abhorrait le shako et le frac blanc. Tout ce qui n'était pas phalange macédonienne était misérable à ses yeux.

Au bout de dix années de labeur, il avait dévoré son petit patrimoine, mais Hérodote était traduit. Il offrit environ cent kilogrammes

de manuscrits au libraire Cotta pour 10,000 florins. L'éditeur de Leipsig lui écrivit une lettre charmante, et refusa d'imprimer sa traduction. Hummer avait fait trois ans de philosophie, et cela lui servit en cette occasion; il se rappela tous les aphorismes des sages sur les contrariétés de la vie, et garda son manuscrit pour en faire les délices de son foyer domestique. Il en lisait des fragmens à ses amis. A la fin de l'année, il n'eut plus d'amis : Hérodote seul lui resta.

A force de se relire, il fondit son individualité dans celle d'Hérodote, et parfois il se croyait Hérodote et pensait en grec. « Ce qui manque à mon ouvrage, disait-il, ce sont des commentaires et des notes; le libraire Cotta me l'a fait observer avec raison. Il faut compléter l'œuvre. Commentons et annotons; j'aurai cent éditeurs pour un. Si l'Allemagne me fait défaut, j'irai à Paris, et le premier libraire du Palais-Royal me donnera 100,000 francs de ma traduction..... O Paris! »

Il lui restait une petite maison de 4,000 florins; il la vendit pour faire ses commentaires. « Heureux ceux qui placent ainsi leur argent sur la postérité! » disait-il en prenant une lettre de change sur la maison Pastré, à Alexandrie d'Égypte. Débarrassé de tout souci, il partit pour l'Égypte, le 15 mars 1822.

En arrivant au Caire, il fut atteint de la peste; mais sachant bien qu'il ne devait pas en mourir, puisque les commentaires n'étaient pas faits, il se laissa tourmenter par le fléau, et ne prit d'autre médecin que le hasard. Cependant il perdit un œil. « C'est justement, dit-il, ce qui est arrivé à Annibal dans les marais étrusques. » On voit que son caractère d'historien se soutenait jusqu'au bout.

A peine convalescent, il prit du papier vélin d'Allemagne, qui est gris, et un crayon hongrois, loua un chameau, et sortit de la ville par la porte du Kalib.

« Commençons par observer le lac Mœris, dit-il; Hérodote s'est étendu complaisamment sur ce lac. Il a vu les deux pyramides qui s'élevaient au milieu de ce lac; elles avaient six cents pieds de haut, dont une moitié dans l'eau et l'autre dans l'air. Elles étaient surmontées de deux statues de bronze doré, et revêtues sur leurs quatre faces d'un beau marbre poli, tiré des carrières du Mokatan. »

Hummer adressa la parole en arabe à des fellahs qui buvaient l'ombre sous la porte du Caire, et leur demanda le chemin du lac Mœris.

Les fellahs regardèrent fixement l'étranger, et ne répondirent pas.

— Au fait, dit Hummer, je m'adresse à des paysans stupides; je trouverai bien le lac sans eux. Le lac Mœris avait quatre-vingts lieues de circuit, d'après Hérodote, qui l'a vu comme je vois mon chameau. On ne perd pas un tel lac comme un verre d'eau.

Et il poussa sa monture vers le Mokatan.

Le soleil dardait d'aplomb sur la tête du commentateur d'Hérodote; mais la science ne s'arrêta pas devant 40 degrés Réaumur. Hummer remerciait même le soleil, qu'il appelait Horus, de lui montrer clairement la plaine. Le jour était si radieux, qu'on aurait découvert un scarabée sacré à deux lieues à la ronde. Cette clarté transparente ne servit qu'à prouver à Hummer qu'il ne voyait rien du tout.

Après quatre heures de marche dans le sable, il vit poindre deux pyramides dans la direction de Saccarah. Toute fatigue fut oubliée : « Ce sont les pyramides du lac Mœris! s'écria-t-il, je les reconnais ; mais il paraît que le lac est à sec ; n'importe, je verrai le lit, un lit de quatre-vingts lieues! Si je ne me trompe, je crois découvrir aussi les ruines du Labyrinthe. Oh! que j'ai dit de belles choses sur le Labyrinthe dans mon ouvrage d'Hérodote! Le Labyrinthe, ai-je dit, était un palais composé de cent palais; il avait été bâti par l'architecte Cramris, sous un Basileos-Ptolomeos, je ne sais plus lequel. Cet édifice prodigieux, ai-je ajouté, occupait autant de terrain qu'une ville; il se baignait dans le lac Mœris, comme un roi d'Orient dans une cuve de porphyre. O palais des palais! »

En achevant ces mots, il découvrit la tête d'une troisième pyramide. Le chameau s'arrêta.

« Trois pyramides dans le lac Mœris! dit-il, voilà qui est singulier ; je n'en ai annoncé que deux, et j'ai affirmé les avoir vues. C'est peut-être une ombre; avançons. »

En avançant, il en découvrit quatorze.

« Quatorze pyramides dans le lac Mœris, où il ne devrait en exister que deux! dit Hummer, cela mérite un commentaire particulier. Peut-être l'éloignement m'a fait faire une erreur de calcul; allons examiner le phénomène de plus près. »

Arrivé au pied des pyramides de Saccarah, il en compta dix-sept.

Elles n'avaient pas six cents pieds; c'étaient des pyramides de briques, de dix toises de haut, en fort mauvais état, et qui avaient été probablement bâties, sans façon, pour ensevelir dix-sept petits banquiers de Memphis.

« Ce doit être la monnaie des grandes pyramides d'Hérodote, dit

Hummer. Voilà bien le génie démolisseur des peuples! on détruit un palais pour construire cent chétives maisons; on démolit deux pyramides pour en construire dix-sept. Ainsi s'éteignent les grandes choses! Voilà donc ces deux fameuses pyramides dont j'ai parlé. Quelles devaient être belles quand elles n'étaient que deux! Écrivons ce commentaire sur mon album. »

Hummer jeta circulairement ses yeux dans le désert, et dit: « Voilà les ruines du lac Mœris. C'est bien là notre lac, il n'y manque que l'eau. Mes descriptions sont de la plus parfaite exactitude. Je suis au milieu du lac, au pied de ces deux dix-sept pyramides; je n'ai plus que le Labyrinthe à trouver. »

Il avait perdu beaucoup de temps dans ces explorations; la nuit tombait. En cherchant le Labyrinthe, il s'égara.

Il erra long-temps de détours en détours, et découvrit une hutte d'Arabe. « Frappons à cette porte hospitalière, dit-il : avec quel bonheur l'enfant du désert va me recevoir! » Il frappa trois fois; la hutte était déserte. Hummer se coucha sur le sable, en se faisant de son chameau une alcôve à quatre piliers et un lambris. Le premier rayon du soleil l'éveilla en sursaut, comme si un tison eût brûlé son visage. Il fit un petit repas frugal, et, s'orientant à l'aide de la carte et du soleil, il se prouva qu'il n'était pas fort éloigné du lac Natroun et du *Fleuve sans eau*.

« Hérodote a parlé du lac Natroun, dit-il, c'est un lac sans importance; mais je serais bien aise d'explorer le *Fleuve sans eau. Anhydropotamos*. Commençons par le lac, le fleuve est tout près. »

En effet, il trouva un amas de sel, durement cristallisé, dans l'étendue d'une demi-lieue. C'était incontestablement le lac. Il en prit un échantillon, et fit un commentaire. Ensuite il s'enfonça dans le désert, en suivant un vallon formé de petites dunes prolongées. Hummer reconnut dans ce vallon le lit du fleuve; il n'y avait pas une goutte d'eau, et le sable était chauffé à quarante-cinq degrés.

Avant de rentrer au Caire, il visita Arsinoë, aujourd'hui *Faïoun*. Hérodote appelle Arsinoë la province des Roses : il avait voyagé dans cette province toujours entre deux haies de rosiers. Hérodote ajoute que le parfum d'Arsinoë arrivait jusqu'à Memphis. Hummer marchait le nez au vent dans la direction du parfum : il trouva des forêts de nopals, qui ont beaucoup d'épines, mais point de fleurs; ils étaient habités par des lézards verts. Le voyageur allemand ne vit dans la dénomination d'Hérodote qu'une allégorie profonde, et il admira le bon sens de l'historien grec.

Il rentra au Caire chargé de documens précieux, mais avec deux coups de soleil.

« C'est maintenant, dit-il, que je dois, encouragé par mes premiers succès, étendre mes explorations vers cette Haute-Égypte qu'Hérodote connaissait si bien, et dont nous avons donné ensemble de si merveilleuses descriptions. »

La Haute-Égypte était en ce moment désolée par la guerre. Les Wechabites s'étaient révoltés contre Méhémet-Ali, et Ibrahim-Bey cotoyait le Nil avec une armée pour les soumettre. Il fallait qu'Hummer se munît d'un firman du vice-roi, ou qu'il attendît la soumission des rebelles. Hummer, réduit à ses dernières piastres, résolut de demander un firman. Il descendit le Nil, et se rendit à Alexandrie, où il demanda une audience au vice-roi.

Lorsque le savant de Munich entra au palais, Méhémet-Ali fumait son éternelle pipe, peinte, d'après nature, par Horace Vernet, dans ce charmant tableau où les janissaires sont si horriblement massacrés. Il appuyait ses pieds sur un vieux lion en retraite, façonné en escabeau. Hummer se prosterna devant le redoutable escabeau, frappa trois fois le plancher de son vaste front, ce qui faisait rire aux larmes le grave Méhémet.

En voici un encore, dit le vice-roi, qui va me comparer au serpent, au phénix, à Pharaon, à Joseph en Égypte. Explique-toi, sans préambule, mon ami; que veux-tu?

— Étoile du ciel du prophète, soleil de la nouvelle Memphis, scarabée....

— En voilà assez, arrive au fait: que puis-je faire pour toi?

— Je veux parcourir la terre sacrée de vos états, et converser avec le génie des nations mortes.....

— Eh bien! parcours, mon ami, puisque cela t'amuse. Ils ont tous la rage de se promener dans le désert, ces gens-là! et pour voir quoi? des pierres, du sable et des lézards.

— J'ai fait une histoire ancienne sur vos états, ô sublime pacha, et je brûle de visiter le pays que j'ai décrit....

— Je ne te comprends pas bien, mon ami; tu dis que tu as décrit mon pays avant de le visiter....

— Moi, je ne l'ai pas visité encore, mais Hérodote, le père des historiens, a décrit votre royaume, environ deux mille ans avant la fondation de votre glorieuse dynastie, et....

— Ceci nous mène trop loin; j'ai cent audiences à donner. Si nous remontons à deux mille ans, nous n'en finirons pas aujourd'hui.

Expliquons-nous, tu veux te vautrer dans le sable, c'est ta fantaisie, pars, je vais te faire donner un firman. Tu n'es pas le premier Franc que j'aie reçu. J'ai vu Belzoni, le danseur de corde, qui a ouvert la seconde pyramide qui était ouverte. J'ai vu Caillaud l'orfèvre, qui a trouvé l'oasis du Memnon qui n'existe pas. J'ai vu Rossignol qui a prouvé au Nil qu'il ne devait pas couler comme il coule, le Nil a fait son chemin et ne l'a pas écouté. J'ai vu Champollion qui expliquait des hiéroglyphes que mon fils cadet enterrait sous une pierre après les avoir peintes à l'encre de Chine. J'ai vu lord Elgin qui m'a demandé une pyramide à manger. Tous les jours je suis harcelé pour ce misérable désert qui ne me rapporte pas une once de blé ou de coton. Eh! prenez mes colosses, mes momies, mes pyramides, mes sphinx, mes crocodiles, et laissez-moi en repos! Va chercher ton firman. Qu'Allah te garde de la pleurésie et des chacals!

Hummer, en sa qualité d'Allemand, admira la pipe du pacha, mais il plaignit son ignorance. Muni du firman, il secoua la poussière de ses pieds, et s'élança dans le désert.

Il remonta le Nil jusqu'à la première cataracte, et gagna une ophthalmie en route : un Arabe l'opéra, lui rendit la clarté des cieux. Hummer quitta le kaïque et prit un chameau, et un guide, pour aller examiner la fameuse cataracte du Nil.

« J'ai beaucoup parlé, dit-il, des cataractes dans mon histoire d'Hérodote; et tout ce que j'ai dit doit être vrai, comme le reste, excepté le Labyrinthe pourtant; j'ai le Labyrinthe sur le cœur, à moins que ce ne soit encore une allégorie qui fasse allusion aux cent détours du désert inextricable, où le Simoun, monstre plus terrible que le minotaure, dévore les voyageurs égarés. Je suis prêt à me ranger à cet avis. Le Labyrinthe est une allégorie, comme les roses d'Arsinoë. Quant à mon chapitre des cataractes, je me crois sur parole. Le Nil n'est pas un être allégorique; il descend des montagnes de la Lune; il rencontre, chemin faisant, des précipices; alors il tombe en cataracte, comme le lac Érié et le lac Ontario qui forment en collaboration la trombe de Niagara. J'ai dit, et j'ai même affirmé, sur mon honneur d'historien, que les cataractes du Nil font un tel fracas, qu'elles rendent sourds les malheureux habitans du voisinage; j'ai même élevé des plaintes touchantes sur ces habitans frappés d'une surdité endémique : O infortunés Africains! me suis-je écrié, que n'abandonnez-vous ces rives inhospitalières, où le tonnerre éternel des cataractes du Nil prive d'un sens précieux vos enfans, à l'aurore de leur vie! que n'habitez-vous ces oasis tranquilles que le Nil caresse et couronne de son onde apaisée!

En arrivant au village des sourds, je ferai afficher ces paroles, en forme de proclamation, sur le tronc d'un palmier. »

« Cicéron, dit-il en poursuivant son monologue, Cicéron a consacré une belle page du *Songe de Scipion* aux mêmes malheureux habitans du village des cataractes. Dans le dialogue qui s'est établi entre Scipion l'Africain et son neveu, l'inventeur des clepsidres, le premier dit, en parlant des étoiles, qu'elles font un tel bruit en roulant sur leur axe, que les habitans de la terre sont tous sourds, à leur insu; et à ce propos, Scipion, qui connaissait l'Afrique, puisqu'il était Africain, cite ses compatriotes du Nil, affectés de surdité, à cause des cataractes.... Si je ne fais erreur, je crois les entendre d'ici. »

Hummer aperçut à l'extrémité de l'horizon une touffe de palmiers isolés dans le désert. C'était la petite oasis de la première cataracte, il crut devoir prendre ses précautions contre la surdité, et se boucha les oreilles avec de la cire, comme Ulysse à l'approche des syrènes. Désormais à l'abri du fléau, il fit doubler le pas de son chameau, et défia les tonnerres du Nil.

A mesure qu'il avançait, il cherchait dans les nues le sommet de la montagne, d'où le Nil se précipitait dans les oreilles des habitans. Le désert et la rive étaient unis comme la mer calme. Le guide se dirigea vers deux cabanes d'argile, pétries au bord du Nil, et il étendit la main, en disant : Voilà la première cataracte. Le fleuve coulait sur une surface légèrement inclinée, et semée de petites roches mousseuses; le murmure de cette eau contrariée était délicieux à entendre, dans le silence du désert.

Hummer regardait couler l'eau; puis il se dit : Quel horrible fracas le Nil doit jeter à l'écho de cette rive! Aussi, ne suis-je pas étonné que tout le village ait enfin suivi mon conseil, et se soit expatrié... La cataracte ne tombe pas de très haut pourtant... Passons à la seconde. La seconde doit être le pendant de Niagara.

Le savant et son guide se couchèrent dans les cabanes abandonnées, après un léger repas composé de dattes et d'eau du Nil. Hummer ne put dormir à cause du fracas qu'il entendait à travers la cire. A l'aube, il était déjà debout, l'infatigable commentateur!

Comme il cheminait dans la direction de la seconde cataracte, il se témoigna le regret de n'avoir pas fait une incursion dans les ruines de Thèbes, que les barbares nomment Karnak. Des deux colosses de Memnon, disait-il, il n'en reste plus qu'un debout, c'est-à-dire assis. Ces colosses, comme je l'ai prouvé, sont des monumens élevés à la gloire des deux Osimandias, qui ont gouverné Thèbes aux cent portes, dix-neuf cent quarante-trois ans avant la naissance du Christ,

et trois mille sept cent quatre-vingts ans avant ma naissance. Osimandias le fils est tombé la face contre terre, comme l'idole Dagon; Osimandias le père a résisté; j'ai oublié de lui faire une petite visite, mais je la ferai. C'est le colosse connu dans le monde sous le nom de Memnon. Au lever du soleil, il rendait un son harmonieux comme le soupir d'une lyre; Hérodote a entendu ce son harmonieux; Dioclétien l'a entendu; Adrien l'a entendu; nous l'avons tous entendu. Dioclétien, allant rejoindre son armée campée à la troisième cataracte, mais à bonne distance, à cause du fracas, Dioclétien, me dis-je, s'arrêta devant le colosse et passa la nuit à ses pieds pour attendre l'aurore. Cet illustre empereur fut très agréablement surpris d'entendre, vers les quatre heures du matin, une mélodie délicieuse qui sortait incontestablement des lèvres, granit-rose, du colosse de Memnon. Et pour témoigner sa satisfaction à Osimandias, il prit son stylet, et écrivit sur le piédestal ces mots : Moi, Dioclétien, fils de Dioclès, j'ai entendu le chant de Memnon. Et il signa. Le préfet Mutius, chef de la dixième légion, a donné un certificat pareil. Adrien, lorsqu'il bâtissait Antinoë, se rendait souvent à Thèbes, et trouvait toujours un nouveau plaisir à entendre le chant matinal de Memnon. Son favori, le bel Antinoüs, savait la mesure par cœur, et la chantait à table, lorsqu'on l'en priait. Voilà bien des raisons pour moi de m'arrêter, au moins une aurore, devant l'harmonieux Osimandias, et d'ajouter ma signature à celle d'Hérodote, afin qu'il n'y ait pas de lacune dans les œuvres de l'antiquité.

Après ce monologue, il adressa la parole à son guide; c'était un jeune Arabe de vingt-cinq ans, au regard plein d'intelligence et de feu; il passait pour un guide fort instruit.

— Connais-tu, mon ami, lui dit-il, les colosses d'Osimandias?

— Non, maître; mais je connais tous les autres.

— As-tu entendu parler des colosses de Memnon?

— Non, maître; mais j'ai entendu parler de tous les autres.

— Connais-tu la ville de Thèbes?

— Non, maître.

— Voyez comme l'ignorance désole ce malheureux pays! Mais connais-tu Karnak!

— Ah! Karnak, oui. Il y a des collines de ruines. J'y ai tué des poules d'eau.

— As-tu entendu parler d'une statue de pierre qui salue le soleil en chantant?

— Oui.

— Ah! nous y voilà! Où est cette statue?

— Au fleuve jaune, dans le royaume du grand Brededdin-Assem, qui a des montagnes d'or.

— Va te promener, dit le savant; il vaut mieux causer avec des sphinx qu'avec ces fous orientaux.

En causant ainsi, ils arrivèrent à la seconde cataracte, qui coulait tranquillement comme la première; deux crocodiles dormaient sur un lit de mousse, entre les deux principaux courans de la cataracte. Ces animaux sont sourds, dit Hummer; mais passons outre de peur de les réveiller. La troisième cataracte ressemblait aux deux autres, et n'offrit au voyageur d'autre incident nouveau, qu'une gracieuse famille d'ibis endormis, le bec sous l'aile, sur un petit rocher vert qui divisait les eaux. Hummer rendit la liberté à ses oreilles, et s'embarqua sur un caïque pour Dongola.

Il disait, en voguant sur le fleuve : Mon expédition aux trois cataractes sera d'un grand secours pour la science. D'abord, j'ai constaté l'existence des cataractes; point essentiel. Ensuite, j'ai reconnu que le conseil que nous avions donné aux habitans avait été rigoureusement suivi, puisque je n'ai rencontré que des ibis et des crocodiles sourds. On pourrait seulement élever des objections contre la hauteur des cataractes, mais elles ne seraient pas sérieuses. Les chutes ont deux mille toises de hauteur, quoiqu'elles paraissent horizontales à l'observateur superficiel. En physique et en hydrologie, on calcule la hauteur des chutes d'eau d'après l'élévation des montagnes où elles ont leur réservoir. Or, les montagnes de la Lune étant le berceau des cataractes, ces cataractes ont deux mille toises de chute. Niagara est un nain. Tout ce que nous avons écrit sur ce chapitre, et tout ce que Scipion l'Africain en a rêvé, se trouve conforme à la vérité. Maintenant il me reste à faire une dernière observation, la plus importante. Je veux visiter la presqu'île de Méroë.

En arrivant à Dongola, Hummer était d'une belle maigreur scientifique, et son guide, qui était médecin, lui conseilla de prendre un peu de repos et de boire du lait de chamelle.

— Prendre du repos! s'écria l'héroïque Hummer, quand Méroë me tend les bras de sa presqu'île, quand je vois à l'horizon le berceau de ces illustres gymnosophistes qu'Hérodote admirait tant! A chameau tout de suite et à Méroë. Où est Méroë?

Le guide répéta Méroë en regardant le sable et le ciel.

— Comment! dit Hummer indigné, tu te donnes pour guide et tu

ne sais pas me conduire à Méroë, le berceau des gymnosophistes, où Hérodote a vécu trois ans!

Le guide resta muet.

— Eh bien! marchons toujours... Comment appelles-tu ce désert?

— Le Sennaar.

— C'est le Sennaar, cela? En avant! Méroë n'est pas loin.

— Vous voulez traverser le Sennaar, maître?

— Et pourquoi pas? Est-ce que je suis le premier? Cambyse l'a bien traversé, à la tête de quatre cent trente-deux milles hommes d'infanterie et de vingt-sept mille chevaux, comme je l'ai dit. Il est vrai que tout cela fut asphyxié là-bas, de ce côté, dans un vallon qui mène en Éthiopie; mais je n'ai rien à faire dans ce vallon, moi; il me suffit de savoir qu'il existe...

— Il n'existe pas, maître.

— Ce vallon n'existe pas?

— Non, maître.

— Ah! tu veux mieux le savoir qu'Hérodote! Cambyse n'a pas été étouffé dans un vallon qui lie la Nubie à l'Éthiopie?

— Maître, il est possible que Cambyse ait été étouffé...

— Comment! Cambyse n'a pas été étouffé?

— Il l'a été si vous voulez, mais ce n'est pas dans ce vallon.

— On a trouvé des ossemens de Perses dans le sable; c'est un fait.

— On trouve des ossemens partout dans le désert.

— Mais de Perses?...

— De Perses, de giraffes, d'autruches, de chakals...

— C'est bon, mon ami, c'est bon; veux-tu m'accompagner?

— Non, maître.

— J'irai seul à Méroë; je connais le pays mieux que toi. Adieu.

Hummer prit ses instrumens de mathématiques et reconnut qu'il était arrivé au dix-neuvième degré de latitude nord et au quarante-huitième de longitude, méridien de l'île de Fer. Voyageant la nuit sur les étoiles, dormant le jour, comptant sur l'hospitalité proverbiale des Arabes, il traversa seul le désert de Sennaar et retrouva le Nil.

— Bien! dit Hummer, voilà mon fleuve, et je tiens Méroë. Le Nil, après avoir reçu le Takaze, se replie sur lui-même et forme la presqu'île de Méroë. J'aperçois une caravane qui va probablement à Méroë; il faut questionner le chef.

— Que la lumière du prophète soit avec vous et guide vos frères dans le désert, dit Hummer au chef de la caravane. C'était un vieillard tout habillé de blanc, la barbe et les cheveux compris.

— Mon fils est égaré dans ces solitudes par le mauvais esprit du désert?

— Je cherche Méroë, berceau des gymnosophistes, et le paradis terrestre de la Nubie. Pouvez-vous étendre votre main vers Méroë pour me guider?

— Depuis soixante ans, mon fils, je traverse le Sennaar, et je n'ai jamais entendu parler de Méroë. L'an dernier, j'ai vendu une Abyssinienne de ce nom à notre seigneur Ibrahim-Bey.

— Croyez-vous, mon père, que le Nil se replie sur lui-même de ce côté?

— Il est possible qu'il se replie là-bas, vers le levant. Ce n'est pas le chemin des caravanes.

— Mon père, que le prophète vous garde des embûches du crocodile et vous donne de l'eau fraîche au milieu du jour.

Hummer tourna le dos à la caravane en disant : Mais a-t-on jamais vu de pareils idiots! En arrivant à Munich, je ferai une note fulminante contre ce peuple stupide qui ne connaît pas son pays. Ombre d'Hérodote, guide mon chameau!

Plein de confiance en cette invocation, il résolut de cotoyer le Nil jusqu'au Takaze. L'eau et les dattes fraîches ne lui manquaient pas, cela lui suffisait. Tous les matins, à l'aube, il jetait un rapide coup d'œil sur le désert, et suivait du regard le Nil éternel qui descendait des abîmes de l'horizon en exhalant une brume grise. Sur les deux rives le désert blanc se déroulait à perte de vue, laissant à découvert, par intervalles, quelques buissons de nopals ou un bouquet de palmiers stériles et agonisans. Le soleil ne se laissait entrevoir qu'à travers une atmosphère massive de sable volant, dont chaque grain était une étincelle; on ne sentait, on ne voyait, on n'aspirait que du feu.

Hummer, pour rafraîchir sa tête brûlante, avait recours à ses monologues scientifiques, et il se disait : « La terre doit avoir subi un cataclysme depuis Hérodote, et ce climat est bien changé, à coup sûr, car il est prouvé que nous avons vu ici deux mille cités, deux mille, ni plus, ni moins; Hérodote les a vues, et moi aussi, par conséquent. L'Égypte était alors, comme l'a dit Hérodote, une longue rue traversée par un ruisseau. La rue, c'étaient les deux mille villes; le ruisseau, c'était ce Nil. Certainement, il en reste bien encore de ces villes; sept ou huit, et en ruines, mais les autres, que sont-elles devenues? C'est ici qu'un commentaire est indispensable; et pourtant un écolier le ferait. Ce qu'elles sont devenues, ces villes? O voyageur frivole, oses-tu le demander? Les voilà, les voilà, partout, devant

toi, à tes côtés, sous tes pieds, dans tes sandales, dans tes cheveux, à tes paupières! Ces villes étaient poussière, comme nous, elles sont redevenues poussière; le temps les a pilées comme des grains d'orge dans un mortier. Voyez donc combien il faut de villes pour faire un désert de sable! deux mille. O Hérodote, ta plume ne fut jamais que le conducteur de la vérité. »

Hummer promena ses regards mélancoliques sur tant de villes changées en sable, et il contemplait, dans le vide, les temples, les pyramides, les pylones, les galeries qui se dressaient des deux côtés du fleuve, et faisaient au fleuve une bordure monumentale de granit. Ce beau spectacle ravissait Hummer; il bondissait de joie sur son chameau. Cependant la chaleur s'était élevée à son *maximum* homicide; le Nil fumait comme une source thermale; le sable rayonnait d'embrasement, comme le miroir d'Archimède; les ibis se rôtissaient au vol; la cervelle d'Hummer était en ébullition dans le crâne. Un zéphir incendiaire étreignait le voyageur; on aurait dit que le soleil roulait en fusion dans l'espace, ou que des laves aériennes descendaient d'un volcan du ciel.

« Qu'il est doux! disait le savant, qu'il est doux de respirer à l'ombre de ces sycomores qui s'élevaient jadis, comme des panaches, sur les temples de cette cité! Salut, Crocoditopolis, ville superbe où le saint reptile était adoré! tu n'as de rivale, parmi tes deux mille sœurs, que la cité d'Hermès, Hermopolis, parce que la divine Hermopolis a le plus beau des portiques, un portique dont le plafond est azuré comme le ciel, et étoilé d'or comme la nuit. Les barbares te nomment Achmounain, aujourd'hui, ô ville d'Hermès! et toi, Crocoditopolis, ils ne te nomment pas; ils disent que le Nil a rongé la dernière de tes assises! oh! le fleuve sacré ne dévore pas ses filles! il les abreuve, il les caresse, il emplit leurs mille cuves de porphyre, afin qu'elles baignent leurs beaux corps, polis comme l'ébène ou le sein de la vierge de Méroë! Qu'elles étaient puissantes les mains du peuple qui arracha ces deux mille cités aux carrières de la chaîne libyque, et les sema, ainsi gracieuses et fortes, depuis Gondar jusqu'à Memphis! Je ne me lasse pas d'admirer cette succession infinie de temples si profondément enracinés; ces pylones évasés sur leur base; ces obélisques prodigués comme des aiguilles de femmes sur la mosaïque du gynécée; ces colosses, montagnes sculptées sur place; ces galeries qui courent le long du Nil, comme des allées de palmiers où se promènent les vierges d'Isis et d'Osiris; ces pyramides qui présentent une face au soleil et donnent une ombre triple aux pèle-

rins des caravanes ; ces palais où conversent les rois et les sages ; ces hôtelleries où s'arrêtent les mages de l'Orient ; ces caravansérails, épanouis aux portes des villes pour donner la joie de l'hospitalité à l'indigent voyageur ! qui pourra dénombrer tant de merveilles ? Quel œil assez patient pourra lire toute cette histoire symbolique, écrite dans un alphabet mystérieux, sur des pages de granit, arabesque inépuisable, toujours scellée du scarabée d'azur, cette image de l'être invisible qui tient le monde dans ses doigts ? Comptez ces hiéroglyphes : vous compteriez plutôt les atomes de sable qui font ce désert, ou les gouttes d'eau que le Nil tient en réserve dans les monts abyssins. »

Hummer resta muet dans l'extase de la contemplation. Ses yeux ne pouvaient se détacher de ce magnifique spectacle du néant égyptien. Il était alors par le 15e degré de latitude nord, et le 55e de longitude. « Oh ! s'écria-t-il, je respire, Méroë ! Le Nil fuit vers le Levant ! A moi, Méroë ! »

Cette région nouvelle était effrayante de solitude ; on croit traverser, avant tous les voyageurs, une de ces zônes de l'Afrique intérieure, où jamais les pas d'un homme ne furent empreints. Méroë n'a point de route indiquée par des bornes ; il faut s'y rendre d'instinct ; c'est une perle qu'on cherche dans le sable et l'immensité : un Allemand seul pouvait la découvrir.

A cinq heures du soir, le savant se trouvait en plein sable, comme on se trouve en pleine mer ; un horizon d'un cercle parfait s'étendait autour de lui, et partout, à ces distances infinies, où le désert se fond avec l'azur foncé du ciel, il apercevait, vers le couchant, les bornes noires qui marquent aux caravanes la route de l'Abyssinie. Cette solitude était attristée de ce silence inoui qui ne règne que dans le voisinage des nues, et qui frappe tant les voyageurs d'un aérostat. Hummer reconnaissait à tous ces indices l'approche de Méroë ; son chameau donnait des signes de joie, comme s'il eût deviné le terme du voyage.

A mesure que le soleil descendait dans les nuages rouges et crevassés de l'horizon du couchant, tout le ciel se dégageait, à l'orient, des vapeurs de la journée ; l'atmosphère reprenait sa transparence, et permettait au regard de distinguer les objets dans un lointain resplendissant d'une pureté sereine. Hummer était comme le voyageur qui succombe à la faim, et cherche dans l'air le clocher providentiel qui lui promet une hôtellerie ; à force d'interroger l'horizon, il aperçut une pointe sombre qui surgissait des monticules de sable.

Ce n'était pas une illusion. La pointe se fit pyramide; Hummer descendit dans une vallée, et en remontant sur la dune opposée, il distingua un amoncellement de pyramides qui se détachaient comme sur un champ de neige. Le chameau aspira l'air avec une violente agitation de narines, et courut de toute la vitesse d'un cheval arabe. Hummer pleurait de joie; il assistait à la création d'un monde, comme Adam; l'antiquité se révélait à lui dans des solitudes inabordables et inconnues. Méroë, cette noble fille d'Isis et d'Osiris, abandonnée, comme Ariadne, avait retrouvé un adorateur. « Que de siècles se sont écoulés, disait Hummer, depuis qu'elle se livre ainsi aux seules caresses du soleil! Personne, avant moi, n'a osé soulever ce linceul funèbre qui la couvre, le linceul du désert! » Et le voyageur se penchait comme un amant sur l'image adorée, et il jetait à l'air le nom de la ville sainte. Le cri expirait sans échos dans la plaine immense; on n'entendait que le grand Nil qui parlait au désert.

Quarante pyramides! s'écria Hummer, et il se précipita de son chameau sur le sable. Il baisa ce sable auguste, il contempla, dans le ravissement, les premières traces de ses pieds, qui ouvraient enfin un sillon dans cet océan de poussière. Il s'arrêtait pour prêter l'oreille à un applaudissement d'êtres invisibles, témoins surnaturels de son héroïque courage : quelquefois il croyait entrevoir l'ombre d'Hérodote assise et drapée d'un linceul, au pied d'une pyramide; c'était un vieux palmier, sans feuilles, que le dernier simoun avait blanchi de sable; de pâles sycomores, inclinés et relevés par le vent, lui apparaissaient comme un groupe de gymnosophistes excités par la discussion, et cherchaut entre eux la sagesse.

Hummer s'arrêta devant ces quarante tombes gigantesques, bâties en quinconce, et assez bien conservées. Autour d'elles, le sol était jonché de ruines amoncelées comme à Thèbes. Le voyageur cherchait une place, pour s'asseoir et contempler à l'aise ces merveilles, lorsqu'en doublant l'angle d'une pyramide, il aperçut une berline à quatre roues, façon anglaise. Robinson, apercevant la trace d'un pied d'homme dans son île, fut moins épouvanté que le savant Hummer devant cette berline. D'abord, il la considéra long-temps avec des yeux effarés, puis il s'approcha, sur la pointe des pieds, et fit lever deux autruches retranchées dans un buisson d'aloës. Hummer reconnut du premier coup que la berline n'était pas antique; il en fit le tour, et il admira un travail de carrossier bien supérieur au génie industriel des gymnosophistes. Une plaque de cuivre

incrustée sous le siége, portait cette inscription : MILNE. EDGWARE ROOD. LONDON.

Hummer croisa ses mains, et les éleva au-dessus de sa tête, comme l'adepte qui va pousser le cri de détresse. Un instant, il crut que l'ophthalmie avait une seconde fois éteint ses yeux, et que ce qu'il voyait était le rêve d'un aveugle. Une berline anglaise à Méroë! disait-il; *Milne London!* Après une longue pause, il prit une détermination. Marchons toujours, dit-il, peut-être trouverai-je les chevaux. En effet, à vingt pas plus loin, il découvrit deux beaux chevaux noirs qui mangeaient l'avoine dans une cuve antique de basalte: l'avoine était moderne. Les chevaux regardèrent Hummer, et ne furent pas étonnés.

«Est-ce Hérodote qui, touché de ma fatigue, m'envoie ce magnifique présent? dit-il en levant ses yeux au ciel. Cette idée lui plut, et il s'amusait à la caresser, lorsqu'une troisième surprise le cloua sur un piédestal de sphinx qu'il allait franchir. Il avait vu trois Européens élégamment vêtus, assis à l'est d'une pyramide. Deux de ces messieurs jouaient aux échecs, le troisième lisait un journal pyramidal. Un peu plus loin, deux dames vêtues de blanc se promenaient sous leurs ombrelles; une troisième se tenait mélancoliquement à l'écart, et brodait de la tapisserie. Hummer ne put retenir un cri de surprise qui ricocha contre les quarante échos des pyramides. A ce cri, l'Européen qui lisait le journal se leva; les deux autres restèrent courbés sur l'échiquier. Hummer, ne pouvant plus garder l'incognito, marcha courageusement à la suite de son cri, et tendit la main à l'étranger qui s'avançait aussi vers lui, en riant.

— Je suis fâché de vous avoir dérangé, dit Hummer en allemand, excusez-moi de vous avoir troublés dans votre solitude.

On lui répondit en anglais et en allemand, que cette terre appartenait à tout le monde, et que chacun était libre de s'y promener. Hummer fut présenté aux joueurs d'échecs et aux trois dames; et on l'invita à dîner, ce qu'il accepta de verve.

L'Anglais du journal entama la conversation avec Hummer, pour adoucir l'expectative du dîner.

— Vous êtes venu seul, ici, monsieur? dit l'Anglais.

— Seul, avec mon chameau.

— Vous faites un voyage scientifique, sans doute?

— Oui, monsieur; je visite ce pays pour achever mes commentaires sur Hérodote.

— Ah! j'en retiens un exemplaire, voici mon adresse : John Mawbrick, *Regent Circus*, à Londres.

— Je vous l'enverrai de Munich, vous pouvez y compter. Est-ce un voyage scientifique aussi, que vous faites en famille?

— Nous, c'est une promenade d'agrément; voilà déjà huit jours que nous sommes ici.

— A Méroë?

— Vous appelez cela Méroë; nous avons nommé ce pays Mawbrick-Town.

— Y a-t-il long-temps que vous avez quitté Londres?

— Non, cinq ans.

— Vous devez avoir vu bien du pays, en cinq ans!

— Pas trop; nous arrivons du cap de Bonne-Espérance, où nous avons des vignobles; il faut soigner ses propriétés. Au retour du Cap, en passant par Paris, nous avons adopté une petite promenade en Égypte, pour amuser ces dames, ma femme et mes deux belles-sœurs; vous voyez les trois frères Mawbrick. De course en course, nous avons poussé jusqu'ici, notre guide nous a promis un *simoun*, à la nouvelle lune, et nous l'attendons; on ne peut pas quitter l'Égypte sans avoir vu un *simoun*.

— Vous avez raison; avez-vous rencontré ici quelques traces de la secte des gymnosophistes?

— Nous avons trouvé beaucoup de momies; ces pyramides en sont pleines.

— Des momies de gymnosophistes!

— Ah! elles ne sont pas signées, ce sont des momies anonymes.

— Peut-on les emporter?

— Vous en êtes le maître. Nous avons avec nous, dans l'autre voiture de là-bas, le fameux pharmacien chimiste du *Strand*, Fallon White, qui fait une provision de ces momies dans ses caissons.

— Pour la galerie nationale de *Charing-Cross?*

— Non, pour en faire des remèdes de famille; ces momies mêlées à l'essence de rhubarbe composent un digestif souverain; c'est reconnu.

— Un digestif avec des momies! s'écria Hummer en reculant de trois pas; un digestif avec les cendres des gymnosophistes! Mais il n'y a donc rien de sacré pour les pharmaciens?

— Que voulez-vous? c'est la mode; White est patenté pour sa découverte; il est déjà venu qnatre fois ici, pour choisir lui-même sa marchandise; ses correspondans le trompaient indignement. On

lui expédiait des momies de janissaires fabriquées à Boulacq, par un Italien. Un chef de maison doit venir sur les lieux. De Londres à cette pyramide, il y a un peu plus loin que de *Regent-Circus* à Richmond. Notre globe est très petit. Voulez-vous que nous allions dîner? Le couvert est mis entre ces deux sphinx.

Hummer apportait au dîner une figure bouleversée par la surprise et l'indignation. Il salua ses convives et s'assit à la place qu'on lui désigna. John Mawbrick lui dit :

— Monsieur Hummer, vous excuserez ces dames; elles font un peu de toilette; elles étaient en négligé de voyage.

Ce John était le seul Anglais causeur de la compagnie; les voyages l'avaient francisé. Ses deux frères méditaient encore sur le *kings-gambit*, et avaient déposé chacun deux pions sur leurs assiettes, qu'ils poussaient avec le couteau. Deux domestiques, en grand costume d'antichambre, apportaient les plats. Le couvert était mis sur une grande dalle de granit rose, posée aux angles sur quatre sphinx.

— Nous vous donnons un dîner sans façon, monsieur Hummer, dit John Mawbrick; à la campagne comme à la campagne. Voulez-vous commencer par ces filets de bœuf au madère, ou par ces suprêmes de chevreuil?

Hummer jeta un regard d'effroi sur ces mets mystérieux, et refusa, malgré son appétit qui lui parlait impérieusement. Il croyait voir des filets de gymnosophistes; il lui semblait qu'Hérodote lui-même lui était offert en détail, sous le pseudonyme de chevreuil.

— Monsieur, dit-il à l'Anglais, me permettez-vous de vous demander d'où viennent vos provisions?

— De Chevet, Palais-Royal, à Paris; ce sont des *conserves* que nous avons achetées en passant. Cela dispense, en voyage, des embarras de la cuisine. Ah! voici ces dames!

Les dames étaient en costume de gala. Elles s'assirent sur des plians, ôtèrent leurs mitaines, en saluant gracieusement les convives, et se servirent du claret dans de belles coupes de cristal de Bohême.

— Et voici notre chimiste, dit John Mawbrick; toujours en retard, monsieur White!

Le chimiste demanda de l'eau pour une ablution de mains; un domestique lui apporta une aiguière d'argent.

De quels horribles mystères sort-il? murmura Hummer. Fallon White était un Anglais de soixante ans; sa figure était fraîche, ré-

gulière et commune; il était chauve, comme tous les pharmaciens de Londres.

— Monsieur White, dit John Mawbrick, en lui servant du chevreuil, nous avons un nouveau convive, M. Hummer, de Munich, qui nous a fait l'honneur d'une petite visite.

Hummer et M. White se saluèrent.

— Monsieur vient ici par curiosité? dit White.

— Oui, monsieur, pour la science.

— Il n'y a pas grand' chose à voir, comme vous voyez. Quand vous aurez passé devant ces quarante nids de chauve-souris, vous direz bonsoir à la compagnie. C'est l'affaire de quarante minutes.

— Avez-vous bien travaillé aujourd'hui, White? demanda Mawbrick.

— J'ai attaqué le second puits; mais la marchandise y est avariée. Sur quarante-huit sujets que j'ai démaillotés, j'en ai trouvé deux pour le commerce. J'attaquerai demain le troisième puits.

— L'infame! dit tout bas Hummer.

— Il faut se dépêcher d'exploiter ces antiquailles, poursuivit le pharmacien; les confrères arriveront, je ne veux leur laisser que le rebut. Je suis fort content des deux sujets que j'ai dépecés ce matin; ce devaient être des gens fort distingués de l'époque : ils étaient sous verre et embaumés avec de l'aloès et du bitume première qualité.

— Sous verre! avez-vous dit, monsieur? s'écria Hummer.

— Oui, sous verre. Cela vous étonne? J'en ai trouvé cent comme cela.

— Ce sont des gymnosophistes! Les gymnosophistes seuls étaient embaumés sous verre. Ce sont des gymnosophistes! ah!

— Eh bien! quand ce seraient des tories?

— Avez-vous trouvé dans les caisses des scarabées?

— Verts.

— Verts! c'est cela : le scarabée sacré! Il n'y en a plus en Égypte; la seule Meroë a gardé le scarabée. Vous avez donc vu des scarabées verts?

— J'en ai mangé ce matin.

— *Shocking!* s'ecria mélodieusement une des dames; ces messieurs n'auraient donc pu trouver, à table, une autre conversation?

Cette censure arrêta le dialogue. Le repas devint silencieux. Hummer avait croisé les bras, et méditait profondément. Au dessert, on lui rendit sa liberté.

Après avoir donné ses soins à son chameau, Hummer explora les ruines de Méroë. La nuit le surprit; des abîmes du désert, la lune se

leva large et rouge, et donna aux ruines une teinte désolée. Le voyageur sentait son cœur se serrer en voyant, à chaque pas, les traces récentes des sacriléges violations de la tombe.

— Quelle horreur! disait-il. Ne dirait-on pas que la sainteté du sépulcre se prescrit après un temps convenu; que ce qui est sacrilége après un siècle, est chose licite après mille ans? O morale! tu n'es plus qu'un nom! L'élysée des gymnosophistes est aujourd'hui une boutique de pharmacien! Sainte et virginale Méroë, te voilà livrée aux ongles des barbares! Cambyse est vaincu par les Anglais! Quel commentaire je prépare sur ces profanations!

Il se tut pour écouter des bruits mystérieux qui passaient dans l'air, et crut entendre les ombres des gymnosophistes qui demandaient vengeance, et se plaignaient d'entrer, comme élémens apéritifs, dans la composition pharmaceutique du *seidlitz-powder*.

John Mawbrick sortit d'une pyramide en robe de chambre de brocard, et aborda gaiement Hummer.

— J'ai fait préparer votre appartement, lui dit-il, 39, *Pyramide-Street*, à l'entresol. Je suis votre voisin; mon domestique a été chercher pour vous un lit de plume à la barque. Prenez-vous du thé?

Hummer fit un signe négatif plein de nonchalance et de mélancolie. John Mawbrick continua :

— Nous attendons ce soir, par la voie du Nil, la famille Sappleton, qui a passé la belle saison à Dongola; une famille charmante! Elle vient nous faire une petite visite; nous danserons. Eh! mon Dieu! il faut bien tuer le temps.

— Vous danserez à Méroë! dit Hummer d'une voix consternée.

— Eh! pourquoi pas? puisque nous aurons huit dames et un violon, et une salle de bal charmante dans la pyramide numéro 7. J'allais en ce moment à la barque pour choisir quelques étoffes de tenture dans notre magasin flottant. Toute notre maison de *Regent-Circus* marche avec nous, comme vous voyez. Sans adieu.

Hummer prit une résolution énergique. Si je restais ici, dit-il en fermant les poings, je me ferais le complice de ces épouvantables profanations; mon chameau a pris du repos et de la nourriture pour dix jours; moi, je suis à l'épreuve de tout; partons, fuyons cette Méroë si indignement violée! Mais ce sont des démons, ces Anglais! Ils s'installent partout comme chez eux; ils numérotent les pyramides; ils appellent Méroë *Mawbrick-town;* ils se purgent avec des gymnosophistes; ils dansent sur des tombes; ils se moquent d'Hérodote, de Dieu, et de moi! Allons dénoncer ces forfaits à l'Europe; allons.

En traversant *Pyramide-Street*, pour aller à son chameau, Hum-

mer aperçut les deux autres Anglais qui faisaient leur toilette de bal devant une glace suspendue au cou d'un sphinx, entre deux girandoles à bougies diaphanes. Les dames prenaient du thé derrière un paravent. Oh! si le ciel de Méroë avait un seul tonnerre dans son arsenal, dit Hummer, je le paierais de ma vie, pour le voir tomber sur ces Cambyses à gants blancs! Cependant, à la faveur des ténèbres, il ramassa quelques débris des chevreuils et des filets de Chevet; pour rassurer sa conscience, il dit : J'imite les Hébreux, *in exitu de Egypto, de populo barbaro;* eux prirent les plats, moi les viandes; Dieu me pardonnera.

Il remonta sur son chameau, et s'enfonça dans le désert tout illuminé par la lune, ce doux soleil des voyageurs en Égypte.

Dans sa route faite sur le sable ou sur le Nil, Hummer ferma les yeux sur tout ce qu'il voyait; une seule et constante pensée l'absorba, le sacrilége de Méroë! La nuit, il faisait des songes affreux; il voyait Hérodote pleurant sur un alambic de chimiste, et M. Fallon White dépeçant un gymnosophiste, et suspendant les lambeaux noircis aux étalages de Chevet. Oh! comme il regretta d'avoir été guéri de son ophthalmie! Voilà donc à quoi servent les yeux! disait-il, et il affrontait le soleil, comme l'aigle, pour redevenir aveugle; mais sa paupière se raffermissait.

Ce n'est qu'à son départ d'Alexandrie qu'il commença ses commentaires. En arrivant à Gênes, il en avait écrit deux volumes; à la douane, la police sarde les lui confisqua, parce que certains passages élevaient des doutes sur l'infaillibilité de la Bible. Je les écrirai une seconde fois à Munich, dit-il, avec un nouveau commentaire sur la douane de Gênes. Ce qu'entendant, deux sbires le conduisirent en prison.

Après deux mois de captivité, il lui fut permis de rentrer en Allemagne. Arrivé à Munich, il écrivit ses commentaires; et l'œuvre terminée, il proposa successivement son nouveau manuscrit à tous les éditeurs de l'Europe. Il reçut des lettres de tous, qui le félicitaient sur son beau travail, mais qui refusaient de l'imprimer, à cause d'Hérodote, qui se faisait un peu vieux.

Hummer a offert son manuscrit à la bibliothèque de Munich, où chacun peut le consulter. C'est un ouvrage qui prouve, après cent autres, que l'histoire a été écrite par des fabulistes, et la fable par des historiens.

MÉRY.

VOYAGES.

GRENADE.[1]

La plupart des étrangers, et je suis de ce nombre, viennent ici avec la ferme conviction qu'une fois l'Alhambra vu, il n'y a plus rien à voir à Grenade. Mais je puis maintenant leur attester *de visu* que, quand même l'Alhambra n'existerait pas, Grenade toute seule, avec sa *vega*, vaudrait le pénible voyage que j'ai fait depuis Malaga pour lui rendre visite. Rien ne peut rendre le magique panorama que présente, du haut de la *sierra* d'Alhama, cette noble cité, épanouie, comme le fruit dont elle porte le nom, sur le penchant de sa *sierra* vermeille, et au bord de ses deux rivières, dans cette riche et fraîche *vega* où elle s'étale en souveraine. Mais, vue de près, Grenade ne perd pas, comme la plupart de ces villes d'Espagne et d'Italie si pittoresques de loin, et de près si nues et si dégradées, le prestige dont la distance l'avait entourée. Ajoutons cependant que, pour voir Grenade, comme une maîtresse, sous sa plus belle face, il faut y entrer par la route d'Alhama. Le chemin, après avoir serpenté pendant près d'une lieue sous des berceaux de verdure, arrive enfin aux portes de Grenade et aux bords du Xenil, à l'endroit même où le Darro, après avoir traversé toute la ville, vient mêler ses eaux tributaires à celles du roi de la vallée.

Il est bien entendu toutefois que, quand on parle d'eau en Espagne, c'est de trois à quatre mois de l'an tout au plus qu'il s'agit. Cette année surtout, où il n'est pas tombé une goutte d'eau depuis six mois, Darro et Xenil, vassal et suzerain, sont à peu près également à sec; le large bassin où ils se rencontrent, à l'entrée de la ville, sous un pont qui est au moins la moitié de l'année complètement inutile, est en ce moment, comme toutes les rivières d'Espagne, un lit de cailloux et de poussière, où se perd dans les sables un

(1) Voyez la livraison du 12 novembre.

maigre filet d'eau. Puis, vienne un orage, et ce lit, large peut-être de deux à trois cents pieds, ne l'est plus assez pour contenir les effroyables masses d'eau que versent ces hautes parois de granit qui ceignent Grenade de toutes parts. Lors de la dernière inondation du Darro, on était à la nage dans les rues de la ville qui l'avoisinent, et l'eau s'éleva dans quelques endroits jusqu'à la hauteur du premier étage. D'affreux malheurs eurent lieu dans ces masures en ruine, où se presse une population décharnée, rongée de saleté et de misère. Mais l'Espagnol, depuis le jour où il naît jusqu'à celui où il meurt, est tellement habitué à souffrir, qu'il accepte ce désastre comme il les accepte tous, comme il a accepté le choléra, qui a duré ici près d'un an, avec le fatalisme de l'Arabe et sa stoïque insensibilité, et Grenade n'en est aujourd'hui, après tant de souffrances, ni moins bruyante, ni moins populeuse, ni moins insouciante que par le passé.

Il est peu de villes dont l'entrée surpasse en beauté celle de Grenade par le côté où je l'ai abordée. A droite et à gauche du pont que vous traversez s'étendent sur les deux rives de magnifiques promenades, où les arbres, cette fois, n'ont pas l'air, comme partout ailleurs, d'avoir été plantés d'une main avare, car Grenade disparaît sous les masses de verdure qui l'enveloppent tout entière. A l'ombre de cette splendide *alameda*, ornée de fontaines imposantes, au moins par leur masse et par les vieilles sculptures qui les décorent, s'étendent le long du Xenil de larges plates-bandes d'arbustes en fleur, où la flore du midi étale sa riche végétation; et, au fond de l'*alameda*, le tableau se ferme par les croupes rougeâtres de la *sierra Colorada* (montagne Rouge), sur laquelle Grenade est couchée au milieu d'un lit de nopals aux larges raquettes épineuses.

Même après votre entrée dans la ville, la promenade semble continuer encore. Une large avenue, bordée de maisons et plantée de beaux arbres, conduit à la place du Théâtre, la seule de Grenade qui puisse avoir quelques prétentions, assez mal fondées encore, à former une place régulière; puis vient un quai, orné des deux côtés de maisons assez belles le long du Darro, et puis c'est tout : vous avez vu de Grenade tout ce qu'elle a de passable en fait d'habitations et de rues. Le reste n'est plus qu'un ramas indigeste de maisons semblables à celles de nos vieilles villes du nord, moitié bois, moitié briques, et coupées en tous sens par un labyrinthe de ruelles étroites et tortueuses, où l'on essaierait en vain de s'orienter, car c'est à peine si on aperçoit le ciel du fond de leurs sales et étroites profondeurs. Dans toutes ces rues circule une immense population, assez bien vêtue, ma foi! et où les *capas* ne font pas faute, quoiqu'elles cachent sans doute bien des trous et des misères. La seule place dans l'intérieur de la ville qui, à défaut de régularité, ait au moins quelque étendue, est celle de la *Capitania-General*, vaste édifice carré, de la fin du XVIe siècle, et d'un style corrompu qui tient le milieu entre la renaissance et le style bâtard qui lui succéda.

Une fois qu'on a quitté ces rues populeuses et sales qui forment comme le

noyau de la ville, viennent de grandes rues désertes, peuplées de loin en loin de vastes hôtels, imposans au moins par leur masse et par les belles portes dans le goût de la renaissance qui les décorent presque tous. Or, dans Grenade, tout ce qui ne date pas des Maures date des rois catholiques et de Charles-Quint. La *renaissance* règne ici en souveraine, et il n'est presque pas d'intérieur de maison un peu ornée où vous ne trouviez quelque bel escalier à pilastres surbaissés, ou quelques-uns de ces riches plafonds en bois sculpté, qui attestent que les flancs de la *sierra Nevada* n'étaient pas naguère dépouillés de forêts comme ils le sont aujourd'hui. Dans cette partie de la ville, presque à chaque coin de rue, vous rencontrez un couvent, transformé tantôt en caserne, tantôt en archives, et le plus souvent fermé comme une maison à louer qui attend des habitans. Grenade, la dévote Grenade, est veuve de ses moines et de sa milice religieuse, comme l'Alhambra de sa garnison moresque. Ces longues façades désertes, aux fenêtres fermées et souvent dégradées, ces murs qui s'écroulent quand on ne les démolit pas, ces amas de décombres qui s'entassent peu à peu à la même hauteur que les voûtes qu'elles remplacent, attristent Grenade, et lui donnent çà et là l'aspect d'une ville qui viendrait d'échapper aux misères d'un siége.

La fermeture des couvens, cette grande et nécessaire mesure qui s'est opérée en Espagne avec une si étrange facilité, et qui a prouvé combien était tombé le prestige de la puissance monastique, s'est accomplie ici sans mouvemens populaires, et avec une espèce d'ordre systématique qui a régné dans le désordre même. Les dépouilles des monastères de toute la province, tableaux, statues, livres et ornemens d'église, ont été réunies dans le beau couvent de San-Domingo. Mais au milieu de l'inévitable anarchie qui a régné dans toute cette opération, à peu près tout ce qu'il y avait de précieux a disparu on ne sait où ni comment. Tous les bons tableaux, les riches ornemens d'autels, les livres de quelque valeur, et ils étaient beaucoup moins communs qu'on ne pense dans les ignares couvens de la Péninsule, ont passé dans des mains laïques, qui ont cru sans doute purifier le bien de l'église en se l'appropriant. Grace à un effroyable gaspillage et à des actes d'un brutal vandalisme qui ne semble pas appartenir à ce siècle, ni à un peuple civilisé, on a détruit encore plus qu'on n'a volé; et le gouvernement, qui, dans une sage pensée, avait voulu réserver pour des temps meilleurs ces dépouilles qu'il destinait aux musées et aux bibliothèques de la Péninsule, n'y trouvera guère, si ces temps arrivent jamais, qu'un amas poudreux de toiles et de livres rongés par les rats et par la poussière, qui n'auront pas, après tout, fait perdre grand chose aux arts ni à la science.

J'ai passé quelques heures à ce couvent de San-Domingo, et je ne sais pas au monde de spectacle plus attristant, plus nauséabond que celui de ces immenses et noirs corridors remplis de tableaux entassés les uns sur les autres, et tellement couverts de poussière, que la peinture a souvent complètement disparu sous cet enduit épais qui la recouvre. Quelques mains

pieuses, des mains françaises, ont effacé de cinq ou six de ces têtes vénérables le masque poudreux qui les recouvrait; mais, hélas! dans ces palimpsestes de l'art espagnol, je n'ai guère aperçu que des croûtes. Une esquisse de Cano, empreinte d'une grandeur sombre et triste, et qui représente le Christ versant ses douleurs dans le sein de son divin père, est le seul tableau de valeur que j'aie aperçu dans ces catacombes pittoresques. Le baron Taylor et son digne émule, M. Dauzats, qui vient de recommencer après lui cette difficile mission, rendue plus difficile encore par le succès de la première, ont dépisté, avec leur flair merveilleux d'artistes et de dénicheurs de chefs-d'œuvre, ce trésor oublié dans la poussière où il gisait; ils en ont offert jusqu'à 500 piastres (2,500 francs) sans pouvoir l'obtenir, et d'ici à quelques années cette valeur numéraire (et celle-là au moins aurait dû être appréciée) aura probablement disparu, comme tant d'autres, au double détriment de l'art et des finances de l'Espagne.

Les Espagnols ont reproché amèrement à la France et à M. Taylor d'avoir profité des circonstances malheureuses où elle se trouve pour venir la dépouiller de ses trésors; mais, avec un peu plus de bonne foi et un amour-propre national mieux entendu, l'Espagne aurait reconnu que, dans l'impossibilité où elle est aujourd'hui de recueillir toutes ces richesses qui s'éparpillent comme l'eau dans les mains qui les recueillent, et de donner à cette œuvre pieuse le temps, les soins, et surtout l'argent nécessaires, il était inévitable que, par une voie ou par l'autre, une bonne partie de ces trésors, enlevés à l'état par des mains espagnoles, passassent tôt ou tard dans des mains étrangères. Disons plus : au milieu du déplorable vandalisme qui règne ici sous ce rapport, c'était le seul moyen de préserver ces trésors d'une destruction inévitable, et plus d'un chef-d'œuvre exhumé de la boutique d'un brocanteur n'existerait plus d'ici à dix ans, si la France et l'Angleterre n'avaient un marché toujours ouvert pour cette riche exportation du sol espagnol.

Enfin, une considération qui n'est pas sans importance, ce sont les sommes énormes que ces deux pays ont versées dans la Péninsule en échange des curiosités de tous genres qu'on en exporte et qu'on en exportera sans cesse en dépit de toutes les prohibitions. La dîme de piastres que l'Espagne a prélevée sur la France seule depuis deux ans, ne peut manquer tôt ou tard de rentrer par divers canaux dans les coffres de l'état. D'ailleurs l'Espagne est assez riche en œuvres d'art pour en prêter aux étrangers, et cette inimitable collection de chefs-d'œuvre qu'on appelle le musée de Madrid, et l'Escurial avec la cathédrale de Séville, ces deux autres musées religieux qui servent de pendant au musée royal, suffisent à eux trois pour attester les inépuisables trésors d'art et de science que renferme la Péninsule. Quant à la France, c'est à elle d'apprécier la munificence vraiment royale qui a présidé à la formation d'un musée espagnol à Paris et comblé cette lacune si vivement sentie par tous les amis de l'art. Pour atteindre ce noble but, aucun soin, aucune dépense, n'ont été épargnés, et il faut connaître comme moi les im-

menses difficultés d'une pareille œuvre pour savoir tout ce qu'y ont mis de science, de patience et d'habileté, les hommes vraiment dévoués auxquels elle était confiée.

Après les tableaux, j'ai visité les livres, et la visite n'a pas été moins affligeante; qu'on se figure une de ces vastes bibliothèques de couvent, dont les hautes et larges tablettes, pliant sous le poids des bouquins entassés dans tous les sens, s'élèvent jusqu'au plafond de cette immense salle, au grand déplaisir des araignées qu'on a dérangées, pour cette fois seulement, de leur studieuse retraite. Mais ce n'est pas tout : comme l'Escurial lui-même n'eût pas suffi à recevoir cette défroque plus ou moins littéraire de tous les couvens de la province de Grenade, après avoir essayé de dresser un inventaire de cet héritage *ab intestat*, et d'y mettre une espèce d'ordre, la commission nommée à cet effet semble y avoir renoncé de guerre lasse : une effroyable pile d'in-folios amoncelés couvre le plancher jusqu'à la hauteur de sept ou huit pieds. Certes, la pile de manuscrits grecs qu'Omar est accusé, à tort, dit Gibbon, d'avoir fait brûler à Alexandrie, et qui chauffa huit mois durant les bains de toute la ville, ne devait guère monter plus haut que celle-là; mais quand on en aurait allumé, tout un hiver, tous les *braseros*, et fait bouillir tous les *pucheros* (pots-au-feu) de Grenade, la science, je crois, n'y aurait pas perdu grand'chose.

J'eus le courage d'entrer jusqu'aux genoux dans ce terrain mouvant qui se dérobait sous moi, et d'essayer de gravir cette montagne de science, dont peu d'hommes peuvent se vanter d'avoir atteint le faîte; j'avalai à plein gosier la docte poussière qui s'en échappait; je soulevai, en pensant au *Lutrin* de Boileau, ces in-folios épais aux reliures cerclées de fer, qui eussent fourni des munitions à ses belliqueux chanoines pour bien des escarmouches. Je furetai, comme un rat d'église cherchant sa provende, au milieu de ces stériles richesses, qui laissaient, hélas! bien à jeun mon appétit d'historien. Mais ce fut peine perdue; l'éternelle théologie, cette plaie des bibliothèques qui m'a fait tant de fois maudire l'invention de l'imprimerie, faisait presque à elle seule les frais de ce bûcher tout préparé pour les flammes d'un auto-da-fé, qui peut seul en faire bonne et prompte justice. Pendant plus de deux heures, je ne rencontrai pas un seul livre de quelque valeur, pas un seul qui méritât d'être payé plus cher que le poids auquel on les vendra. Les livres même rangés soi-disant en ordre sur les tablettes, l'étaient de manière à ce que jamais deux volumes du même ouvrage ne s'y trouvassent à côté l'un de l'autre. Mais, en revanche, j'y rencontrai plus d'éditions des bulles et des décrétales du saint père que je ne me rappelle en avoir vu de ma vie; des bibles, de quoi en fournir à la société biblique de Londres pour toutes les tribus sauvages des deux Amériques, et assez de sermons pour défrayer pendant tout un carême toutes les chaires de l'Espagne. Enfin, au bout de deux heures de recherches inutiles, je me décidai à lever le siége, et à faire comme la commission qui, ayant reçu l'ordre de classer ces livres

et d'en dresser l'inventaire, a fait ce qu'on fait en Espagne, n'a rien répondu et a laissé les choses dans l'état où elles se trouvaient.

Sans doute, au milieu de ce fatras indigeste, il se trouve quelques-uns de ces livres précieux que la poussière des cloîtres a rongés pendant tant de siècles, et que parfumera peut-être bientôt le poivre de l'épicier; car tous ces livres, ou presque tous, seront vendus au poids, et je me répète à moi-même, pour me consoler, que c'est à peu près la seule valeur qu'ils aient. Le gouvernement espagnol, par une de ces bonnes inspirations dont il faut lui savoir gré au milieu des affreuses circonstances où il se trouve, avait songé à composer, dans chaque province, une bibliothèque et un musée publics avec les dépouilles des couvens; mais il faut plus de prospérité et plus de loisirs à la malheureuse Espagne pour que cette pensée pieuse s'exécute. En attendant, l'œuvre de gaspillage et de destruction s'accomplit partout, et des milliers de livres ont déjà été vendus au poids, tandis que les toiles des tableaux servaient à abriter le bivouac ou à essayer les sabres des soldats casernés dans les monastères, comme les archives de l'Alhambra ont servi, dit-on, à faire des cartouches du temps de la guerre de l'indépendance.

Sortons enfin de toute cette crasse et de toute cette poussière scientifique, pour respirer l'air pur et parfumé des coteaux de Grenade. Vous n'avez qu'à choisir entre les promenades; de quelque côté que vous dirigiez vos pas, à peine êtes-vous sortis de la ville, que vous vous trouvez au milieu des plus belles vues du monde, que cinq cents pas de montée mettent à votre disposition. J'ai essayé de toutes ces vues, je les ai toutes comparées, et il faudrait les décrire une à une pour donner une idée de l'inépuisable variété d'aspects qu'elles présentent. La plus vaste de toutes, et qui ressemble le plus à un panomara, est celle de la tour de *la Vela*, la plus haute des tours de l'Alhambra; de là, vous planez à vol d'oiseau sur toute la riche *vega*, et vous avez l'avantage de plonger à la fois sur les deux riches ravins du Xenil et du Darro, qui, comme le Tage, roule de l'or dans ses flots. Mais, en même temps, toute vue prise de l'Alhambra a cet inconvénient que vous y perdez la vue de l'Alhambra lui-même, le plus splendide ornement de tous les paysages de Grenade. Une des meilleures positions est celle que présente, à l'extrémité de l'Alameda, derrière un joli pont, une chapelle isolée, située sur une hauteur sur la rive gauche du Xenil, et mieux encore, une aire découverte ou plate-forme à battre le grain qui s'élève un peu plus haut et domine la chapelle elle-même. Vous apercevez de là, au soleil couchant, une ravissante silhouette de Grenade, dont les cinquante clochers se découpent transparens sur un fond d'or et de lumière, tandis que la fumeuse vallée semble nager dans un brouillard chaud et rosé qui confond toutes les distances et adoucit toutes les formes.

Mais une vue incomparablement plus vaste et plus saisissante est celle qu'on trouve sur l'esplanade de *los Martyres*, couvent situé à quelques centaines de pieds plus haut sur la rive droite, à côté de l'Alhambra. Rien ne peut rendre la magnificence du coup d'œil qui se déroule de là à vos yeux,

une ou deux heures avant le coucher du soleil. Alors ses rayons plus inclinés viennent prendre par le flanc les murs rougeâtres de l'Alhambra et y produisent des effets de lumière vraiment magiques. Les *torres vermejas*, vastes massifs de briqueterie qui s'élèvent à gauche de l'Alhambra sur un sol vermeil comme eux, étincellent comme embrasés par un vaste incendie qui semble courir le long des remparts de l'Alhambra. La fabrique imposante et carrée du palais de Charles-Quint s'élève au-dessus d'eux avec ses grandes fenêtres percées à jour, comme si la flamme avait déjà dévoré ses planchers et son toit; Grenade assise dans la plaine, au pied même de l'Alhambra, qu'on dirait prêt à s'écrouler sur elle, s'étale fraîche et reposée au milieu de son lit de verdure, avec la pointe de ses clochers et les larges assises de pierre de sa cathédrale dorées par les obliques rayons qui passent déjà sur elle sans l'atteindre; derrière Grenade se déroule au loin vers l'Occident, l'immense *vega*, ceinte de deux côtés par de hautes et blondes collines qui, partout ailleurs qu'en Espagne, s'appelleraient des montagnes, et terminée, à son extrémité, par une porte étroite, véritable *porte d'Hespérie*, par laquelle sort lentement le soleil.

L'ombre se répand peu à peu sur la vallée; l'incendie s'éteint sur l'Alhambra, les chauds et blonds reflets du soir se retirent des frais ravins du Xenil, où plonge votre vue, et une sensation profonde de tristesse et de froid semble descendre sur toute la nature; mais retournez-vous alors, et vous verrez derrière vous l'immense *sierra Nevada*, dont les deux pics, à peine distincts du reste de la chaîne, s'élèvent à l'énorme hauteur de près de onze mille pieds, encore tout étincelante des dernières clartés du jour qui a quitté la vallée. Ses flancs nus et grisâtres, où, sur un espace de dix lieues, vous n'apercevez pas un arbre, cachent alors leur nudité sous d'admirables teintes rosées qui l'enveloppent tout entière depuis la moitié de sa hauteur. Puis, l'ombre monte pas à pas le long de ses gigantesques flancs; bientôt les deux pics de Veleta et de Mulahacen conservent seuls une dernière teinte de lumière qui disparaît à son tour, et cesse de faire étinceler comme autant de points blancs les faibles restes de neige que n'ont pas fondus les chaleurs de ce terrible été.

Alors la nuit est venue, vous le croiriez du moins; mais dans cette atmosphère si pure et si transparente, que les objets les plus distans semblent se rapprocher de vous, tant ils se dessinent avec une netteté merveilleuse, il semble que l'air ait tellement été imbibé de lumière, que les ténèbres de la nuit aient peine à la chasser. Une demi-heure après le coucher du soleil, une sorte de reflet transparent du jour qui s'est enfui remplit encore toute l'atmosphère. Le crépuscule, qui cesse d'exister entre les tropiques, se prolonge en Andalousie plus que je ne l'ai vu encore dans aucun pays, plus qu'à Paris, plus qu'à Naples même. Ignorant que je suis, je laisse à la science le soin de déterminer les causes de ce phénomène, dont je jouis pour ma part en attendant que d'autres me l'expliquent.

Cette froide traduction sur le papier d'un des plus beaux paysages qui

soient, je crois, sur la face du globe, ne donne qu'une idée bien imparfaite du panorama de *los Martyres*, où j'allais presque chaque soir voir coucher le soleil. Mais, si l'on veut varier les points de vue, et changer en quelque sorte les coulisses de cette décoration de théâtre, on peut monter, sur la rive droite du Darro, à une petite église isolée, qu'on appelle Santa-Maria, et qui s'élève toute seule au sommet des vieux murs d'enceinte de Grenade, sur une colline toute grise et toute désolée. De ce point élevé, bien connu des peintres, vous plongez sur le ravin du Darro plus vert et plus pittoresque encore que celui du Xenil, et dominé par le vaste séminaire des chanoines, le seul couvent encore habité que j'aie rencontré dans la Péninsule. De l'autre côté du ravin, vous voyez se dresser à pic sur l'abîme les hautes tours de l'Alhambra, dont vous pouvez mieux apprécier de ce point l'immense étendue, et les frais ombrages du Généralife, dont les blancs portiques ressortent au milieu des touffes d'orangers et des noirs cyprès qui l'entourent. Quelques notes fausses pourtant se mêlent à cet harmonieux concert : une ou deux grandes tours de l'Alhambra et quelques bastions badigeonnés à neuf et passés à la chaux contrastent péniblement avec les beaux tons vermeils de cette vénérable ruine, et un belvédère tout neuf et coquettement blanchi étale sa fraîcheur de mauvais goût et son luxe de parvenu à côté des vieilles fabriques du Généralife. Mais ce sont là de ces désappointemens d'artiste qu'il faut prendre en patience, en remerciant encore les moines et les Espagnols de nous avoir conservé tant de chefs-d'œuvre, même en les gâtant.

Et puisque j'en suis sur le Généralife, dont je n'ai pas assez vanté le charme agreste et les beautés toutes champêtres, il est bon de signaler aux artistes et aux amateurs de belles vues, celle qu'on aperçoit des fenêtres de l'appartement où se conservent les portraits de Boabdil, des rois catholiques et des infans de Grenade. Cette vue, toute différente des autres, est extrêmement réduite, car elle n'embrasse qu'une faible portion de Grenade, appelée l'Albaycin, et du ravin de Darro, avec une hauteur où s'élèvent sept ou huit grandes fabriques de couvens, toutes pittoresques à l'envi l'une de l'autre. Nulle part comme à cette place, la *sierra* de Elvira, petite montagne isolée qui s'élève entre Grenade et la longue *sierra* que traverse la route d'Alcala, ne se présente sous un aussi ravissant aspect : cette montagne entièrement nue, mais admirable de forme, se compose de divers mamelons étagés l'un au-dessus de l'autre, et que le soleil, en descendant sur l'horizon, sème de larges flaques d'ombre qui ressemblent à des forêts, et de clairières de lumière qu'on prendrait pour des moissons. La merveilleuse transparence de l'air ajoute un charme singulier à ce paysage si simple, si borné, et qu'encadre aisément la bordure d'une fenêtre. Plus d'une fois, en le contemplant, j'ai pensé à cette assertion si vraie de l'auteur des *Martyrs*, « que la lumière est l'ame du paysage, et qu'une simple falaise nue du golfe de Naples, éclairée par le soleil d'Italie, est plus réelle-

ment pittoresque que tous les verts paysages de l'Angleterre et de la Normandie, » et Dieu sait que ce qui est vrai à Naples l'est encore plus à Grenade.

J'ai décrit, je crois, assez en conscience les environs de Grenade, pour qu'on me pardonne de ne rien dire de l'intérieur de la ville. Seulement, les deux rues principales, les deux artères où circule toute la population et tout le commerce de Grenade, la *calle Mesones* et la *calle Zacatin*, ruelles étroites et tortueuses composées de baraques en bois, hautes et étroites, assez semblables à celles qui peuplent encore les quartiers marchands du vieux Paris, donnent une idée exacte, mais fort peu attrayante, de ce que devait être l'intérieur d'une ville arabe. Ce peuple pittoresque, qui, malgré l'étouffante chaleur, se promène drapé dans sa *capa*, ces faces brunes et animées, à l'œil et aux cheveux noirs, au profil régulier de l'Arabe, qu'il ne faut pas confondre avec cet ignoble galbe africain ou plutôt nègre, qui tient le milieu entre l'homme et la bête, figurent bien à côté de ces maisons toutes moresques, qui portent à chaque coin les traces de leur vénérable antiquité. Le nombre de maisons arabes plus ou moins défigurées, que l'on rencontre dans Grenade, est réellement incalculable; mais c'est surtout le long du ravin du Darro que se trouve, à chaque pas, l'empreinte de la domination moresque: ici c'est une belle porte arabe, enchâssée dans un mur moderne, avec son cintre élégant et ses fines arabesques, alourdies par deux doigts de chaux dont on l'a soigneusement recouverte, ou bien deux étroites fenêtres jumelles, séparées par une svelte colonnette; plus loin, ce sont les ruines hardies d'un pont, dont le cintre, à peine indiqué, devait s'élever de cinquante pieds au moins au-dessus du torrent, et au-dessus duquel se dressent à pic les gigantesques parois de l'Alhambra. Plus près enfin, c'est une mosquée arabe, convertie en église, et dont l'intérieur est chrétien, grace aux lourdes ciselures de bois doré qui en recouvrent toutes les parois, tandis qu'au dehors une gracieuse tour moresque, enduite, il est vrai, de l'inévitable chaux, étale ses mosaïques de faïence bleue et les cintres de ses légères arcades.

J'ai peu vu les monumens modernes de Grenade : il en est cependant quelques-uns qu'on peut voir encore après l'Alhambra. L'hôpital des fous, immense édifice carré, plus semblable à une forteresse qu'à un hôpital, mérite surtout une mention. Sa façade, en style de la renaissance, et surtout l'admirable galerie couverte où l'on entre par la porte principale sous un toit de bois sculpté de plus de deux cents pieds de long, sont d'un effet imposant et sévère. Mais Dieu vous garde de visiter en détail, comme je l'ai fait, l'intérieur de cet hospice, où règne la plus dégoûtante malpropreté, et où les malheureux aliénés, enfermés dans des cages de bois où l'air et la lumière ne pénètrent qu'à peine, achèvent d'y perdre le peu de raison que le ciel leur avait laissée, et, gisant tout nus dans un coin dans une stupide impassibilité, finissentpar tenir plus de la bête que de l'homme. J'en vis un, couché sur quelques haillons entassés, et qui paraissait plus abattu que les

autres. Je demandai ce qu'il avait : *Oh a quello està moriendo ;* celui-là se meurt, me dit tranquillement mon gardien, et nous passâmes à un autre.

La population de Grenade est une population douce et paisible, dont le caractère contraste vivement avec les mœurs dures et féroces des Malagueños (habitans de Malaga), qui jouissent, dans toute l'Espagne, d'une assez triste réputation : est-elle méritée? je n'en sais rien. Le seul grief que j'aie à reprocher à Malaga, c'est qu'on m'y a deux fois volé mon mouchoir, bien qu'une fois, grace à l'agilité de mes jambes et au bâton dont je le menaçais, le voleur ait jugé plus prudent de me le restituer. Mais ce n'est pas assez encore pour justifier le proverbe espagnol : « Quand tu as tué ton père et violé ta mère, va-t-en à Malaga. » Grenade, du reste, jouit d'une réputation beaucoup meilleure, et la mérite. Aussi bien me rappelai-je, en regardant sa fertile *vega*, ces vers du Tasse, que j'estropie sans doute en les citant :

. . . .Pingue la terra e molle
Simili a se egli abitator produce.

Et en effet, la race favorisée du ciel qui habite cet heureux coin de terre semble molle et grasse comme le sol qu'elle habite. Les crimes sont plus rares à Grenade que dans le reste de l'Andalousie; les *bullangas* (émeutes) y sont inconnues, et les élections, sauf un duel dont Grenade parlera longtemps, s'y sont passées avec une édifiante régularité.

J'ai compris, en voyant le dimanche ce peuple affamé de plaisirs, sortir en bourdonnant de sa ruche, et se répandre comme un essaim dans les rians environs de sa cité, la vie molle et sensuelle des Africains, qu'amollirent si vite les délices de l'Andalousie. Rien de plus gai, rien de plus bruyant que Grenade et ses alentours un jour de fête; rien de plus pittoresque que tous ces citadins bien vêtus, bien repus, le dimanche du moins (je n'en réponds pas pour le reste de la semaine), et animant de leurs groupes joyeux les verts sentiers qui bordent le Darro et le Xenil. Au milieu de cette sombre atmosphère de tristesse qui enveloppe l'Espagne depuis tant d'années, c'est quelque chose de si rare que la gaieté, que Grenade, avec ses habits de fête, la joie au front et le sourire sur les lèvres, m'en parut cent fois plus pittoresque; et en regardant ce peuple insouciant, qu'on pourrait rendre heureux à si peu de frais, je maudis les stupides exigences du despotisme, qui, pendant trois siècles, a su rendre tant de dons inutiles, et ruiner l'Espagne en même temps que l'asservir.

Je ne quitterai pourtant pas Grenade sans dire un mot de sa somptueuse cathédrale, malheureusement trop moderne pour que j'en puisse louer le dessin et le style, mais qui n'en est pas moins d'un effet imposant. La seule chose, à vrai dire, qui mérite d'y fixer l'attention, ce sont les deux admirables tombeaux en marbre, dans le plus pur goût de la renaissance, dont le gouvernement français vient de faire prendre les moules, et qu'on verra bientôt, j'espère, à notre École des Beaux-Arts, à côté du chef-d'œuvre de Michel-Ange, si dignement traduit par Sigalon. De ces deux tombeaux,

l'un, le plus léger et le plus gracieux, est celui de Philippe-le-Beau et de Jeanne-la-Folle, la malheureuse mère de Charles-Quint. Leurs deux statues, d'un admirable fini, sont couchées sur le tombeau, et l'amoureuse reine, morte à la fois de regret et de jalousie, a enfin fixé à côté d'elle, sur son lit de marbre, son infidèle époux.

Le couple qui repose sur l'autre tombeau porte des noms plus grands et plus historiques encore : c'est Ferdinand d'Aragon, c'est Isabelle-la-Grande, ce sont ces *rois catholiques*, les premiers qui aient doté l'Espagne de ce qui lui manqua pendant tant de siècles et de ce qui lui manque encore aujourd'hui, de l'unité, sans laquelle il n'y a ni peuple ni royauté; c'est Ferdinand et Isabelle, les conquérans de Grenade, les dévots souverains qui arrachèrent du sol de la Péninsule le dernier rejeton qui germât encore sur la souche abattue de l'empire arabe, et firent, pour la première fois, peser l'Espagne de tout le poids de sa puissante unité dans la balance des destinées de l'Europe. Sur son tombeau, comme dans son portrait, que j'ai vu au Généralife, la grande Isabelle, je le dis à regret, au risque de désenchanter quelques-unes de ces illusions dont on aime à se bercer, n'a, sur la toile comme sur le marbre, rien d'héroïque ni de grand; c'est une bonne et ronde figure bourgeoise, au teint frais comme une Biscayenne, et dont la vie routinière semble se partager tout doucement entre la messe et le ménage. Son breviaire, qu'elle tient à la main, au moins dans son portrait, semble l'occuper beaucoup plus que les héroïques pensées qui remplirent toute sa vie. Quant à son époux, le marbre l'a flatté plus que la toile. Il y a de la force et de la volonté dans le repos de cette figure, puissante encore, lors même qu'elle est endormie. Mais sur la toile, que je soupçonne plus exacte, le cauteleux Aragonais est un personnage court et trapu, à peu près ressemblant à notre compère Louis XI, avec sa fausse bonhomie et sa bourgeoise simplicité de manières et de costume. Le regard est décidé sans être franc, et l'épais sourcil qui le recouvre le voile sans l'adoucir. On reconnaît bien là l'homme qui, par astuce plus que par force, réunit sous sa puissante main tous ces morceaux de royaumes, et les pétrit pour en faire l'Espagne. Est-ce sa faute si, plus tard, dans de plus faibles mains, la masse incohérente a cessé de former un tout, sans pouvoir jamais complètement ni se séparer ni se réunir?

Après le tombeau en effigie vient le tombeau réel; sous ces deux gigantesques reposoirs de marbre, longs chacun d'environ dix pieds, se trouve une chapelle souterraine qui renferme les quatre cercueils recouverts de plomb. Depuis le jour où ils y ont été déposés, aucune main profane ne les a touchés; et cette royale poussière, dans le Saint-Denis de l'Espagne, a du moins traversé intacte toutes les révolutions et tous les orages qui ont passé sur ce malheureux pays.

ROSSEEUW SAINT-HILAIRE.

Grenade, 24 septembre.

Critique Littéraire.

WASHINGTON LEVERT,

Par M. Léon Gozlan.

L'auteur le dit en termes exprès dans sa préface : ce qu'il a voulu, c'est constater, et combattre, par conséquent, l'influence croissante du scepticisme. Il est inutile de remarquer ici que le mot scepticisme, dans la bouche de M. Léon Gozlan, ne signifie point exclusivement, comme au XVIIIe siècle, la raillerie des choses saintes, l'incrédulité religieuse, l'impiété. Depuis Voltaire, le scepticisme a marché de conquête en conquête; nul ne l'ignore. La religion une fois envahie, il a fait successivement irruption dans la politique, dans la science, dans la poésie même; l'école de Byron est là pour l'attester. Nous ne songeons pas à nier, certes, les améliorations positives que l'humanité doit aux premiers efforts du scepticisme. C'est par lui qu'ont été enfantées les idées révolutionnaires passées à l'état de principes aujourd'hui. C'est lui qui a montré aux hommes les plus aveugles l'ambition, sous les apparences menteuses du dévouement et de la miséricorde, accroupie au pied des trônes et des autels. C'est lui qui, après avoir ouvert tour à tour le manteau royal et la robe sacerdotale pour laisser paraître, au lieu du prétendu ministre céleste et infaillible, l'homme de chair et d'os, a commencé la grande lutte du droit contre le privilége au cri de Liberté ! C'est lui encore qui a déposé, dans le sol labouré par la bataille, ces germes féconds de réforme sociale dont les timides redoutent déjà les fruits. Nous reconnaissons tout cela, mais nous ne pouvons nous dissimuler cependant que, si l'on n'y met ordre, le scepticisme finira par gâter lui-même son œuvre. A ceux que nos paroles surprendraient, nous demanderions : N'y a-t-il pas des poisons qui, pris à de certaines doses, rendent la santé aux malades; mais, pris sans mesure, tuent les mieux portans? Ainsi fait le

scepticisme. Une rivière débordée engraissera d'abord le champ qu'elle aura couvert; mais, si elle y séjourne trop long-temps, n'anéantira-t-elle pas les espérances du laboureur au lieu de lui préparer une abondante récolte? Le scepticisme est comme la rivière dont il s'agit. En un mot, pour exprimer notre pensée le plus clairement possible, nous croyons qu'il en est du scepticisme comme de ces épées à deux tranchans qui, la guerre finie, devenant inutiles, sinon dangereuses, doivent être remises prudemment dans le fourreau.

Le livre de M. Léon Gozlan vient à l'appui de notre opinion sur le scepticisme.

Pour rendre sensible, palpable, si cela se peut dire, la vérité qu'il entreprenait de démontrer, l'auteur songea à créer des personnages symboliques. Mais auparavant, et afin de ne se point trouver en contradiction avec la logique, il dut étudier patiemment la marche de l'ennemi qu'il allait combattre. Il reconnut que c'est au cœur, comme étant le siége des passions, que vise d'abord le scepticisme; après quoi il s'adresse à l'esprit.

Le cœur, en effet, est bien plus facile à gagner que l'esprit; plus matériel, par conséquent plus vulnérable. L'esprit raisonne froidement, discute, demande les preuves. Le cœur, au contraire, n'a besoin ni de preuves, ni de raisonnement; il suffit qu'on l'échauffe, qu'on le remue; mensonges ou vérités, peu lui importe! il obéit à ce qui lui plaît. L'esprit, vivant dans la région des abstractions et des idées, regardant toujours en haut plutôt qu'en bas, ne s'appuie jamais sur les faits et les dédaigne. Le cœur, au contraire, bien que recevant de l'esprit le rayon lumineux qui le guide, vit d'une vie moins spirituelle que réelle; il est ouvert à toutes les impressions humaines, à tous les sentimens, à toutes les émotions. La joie ou les larmes, l'amour ou la haine, l'indifférence ou la colère, voilà le cercle dans lequel il est enfermé. Sans insister davantage sur la distance qui les sépare, disons donc que l'esprit pense et que le cœur sent. Ceci accepté, n'est-il pas évident que le cœur, c'est-à-dire la passion, est la porte qu'il faut ouvrir pour arriver à l'esprit, c'est-à-dire à l'intelligence, et que vouloir procéder en sens inverse serait absurde, puisque la réflexion ne peut que suivre la sensation, non la précéder.

S'étant démontré à lui-même, mieux que nous ne venons de le faire sans doute, la nécessité de la gradation psychologique dont nous parlons, M. Léon Gozlan, nous l'avons dit, créa des personnages symboliques au moyen desquels il pût faire agir et parler son idée. Washington Levert, Socrate Leblanc et Des Verriers, tels sont les trois principaux personnages qu'il a mis en scène. Washington signifiant le cœur, Socrate l'esprit, Des Verriers le scepticisme, le but que l'auteur veut atteindre se dessine nettement.

Washington, fils du duc de Levert, est placé dans les conditions sociales les plus favorables. Héritier d'un beau nom et d'une grande fortune, entouré, dès l'enfance, des soins les plus minutieux et les plus tendres, il arrive à

vingt ans sans se douter qu'il existe des malheureux. Tout lui sourit; la vie s'offre à lui comme une fête continuelle. Il a une famille qui l'accable de prévenantes caresses, des valets qui exécutent ses ordres, de l'or pour satisfaire ses moindres fantaisies. Pour lui, le monde réunit, à certaines heures, ses illustrations les plus diverses, allume ses plus éblouissans flambeaux, apprête ses festins les plus magnifiques. De beaux et vigoureux chevaux lui évitent la peine de marcher. Veut-il essayer, aujourd'hui, de la vie sédentaire? le luxe de ses appartemens n'aura pas d'égal; meubles antiques ou modernes, tentures de soie, tapis de toutes sortes, seront disposés pour embellir sa solitude. Veut-il du bruit, de la joie, de la musique? les salons les plus peuplés lui sont ouverts. Le choix, voilà ce qui l'embarrassera peut-être. Quelque part qu'il aille, il trouvera des mains empressées, des lèvres souriantes, des regards amis; les fleurs les plus parfumées, pour le plaisir de ses narines; les instrumens les plus mélodieux, les voix les plus vibrantes, pour le plaisir de ses oreilles; des cristaux, des porcelaines; des femmes, épouses ou jeunes filles, étalant leurs gorges et leurs épaules, pour le plaisir de ses yeux. Si, fatigué de cette vie énervante, le goût des voyages lui vient, il n'a qu'à dire le nom de la ville qui excite sa curiosité impatiente, du rivage lointain où il veut s'asseoir. Un seul nom, une seule parole, et sa voiture sera emportée avec la rapidité de l'éclair. Où Homère a mendié, il pourra bientôt savourer un cigarre; où Dante a versé des larmes de sang, soupirer quelque romance amoureuse; où Napoléon a livré sa dernière bataille, dresser un cheval. Puis, quand il sera las des belles campagnes, des larges horizons, un seul mot encore, et au bout de quelques heures, de retour dans sa famille, il pourra, s'il le veut, aller danser à la cour. Les princes lui adresseront familièrement la parole; les grandes duchesses le regarderont à la dérobée; le roi, vêtu d'un habit noir comme un autre homme, le touchera du coude en passant.

Socrate Leblanc n'est point, à beaucoup près, dans une position aussi brillante. Fils d'une femme de mauvaise vie, exposé, le jour même de sa naissance, aux Enfans-Trouvés, il a été plus tard, grace à la bienfaisance du duc de Levert, placé dans un hospice. Là, face à face avec quelques livres de poésie et de voyages, sans parens, sans amis, il a grandi pâle et sombre, comme une fleur solitaire entre les murailles d'une prison. N'ayant jamais pu donner carrière aux affectueux sentimens que renfermait son ame, il a vécu par l'esprit. Bien souvent, durant les belles nuits d'automne, s'oubliant à sa petite croisée ouverte, les yeux égarés sur cet océan de maisons qu'il domine, il a senti son cœur plein d'une indéfinissable tristesse; il s'en est demandé la cause, et aucune voix ne lui a répondu. Jeune homme ou jeune femme, nul ne s'est trouvé là pour presser sa main, pour essuyer ses larmes, et Socrate a été emporté plus haut encore, sur les ailes ardentes de la rêverie. Ne connaissant rien de ce monde qui dort à ses pieds, il s'est fait d'abord, dans sa pensée, un Paris magnifique auquel il croit. Il a rêvé, d'après les

poètes, des femmes aussi chastes, aussi belles que si elles descendaient du ciel. Peu à peu, toute une création idéale a jailli de son cerveau. Science, mœurs, politique, il connaît tout à présent; il en sait plus que ses livres. Que le monde est beau, imaginé par Socrate! Comme toutes les passions y sont épurées! Socrate n'a rien négligé dans sa poétique fantaisie. Les maisons habitées par les hommes sont des palais splendides, les palais des rois sont des temples. Mais aussi, quels hommes et quels rois pour ces temples et pour ces palais! Des demi-dieux et des héros. Imaginez les codes sublimes que Socrate donne à de pareils peuples, toutes les vertus qu'il leur prête, ce qu'il leur suppose de puissance et de grandeur! Plus il va, et plus, s'éloignant d'une réalité qu'il ignore, il s'élance à corps perdu au sein d'une perfection indéfinie. Aussi n'a-t-il bientôt plus qu'une seule pensée, un seul désir, connaître enfin les merveilles que son esprit lui a révélées.

Des Verriers, oncle maternel de Washington, a cinquante ans. Comment s'est écoulée sa vie? Le livre de M. Léon Gozlan ne nous l'apprend pas; mais le langage de Des Verriers ne permet guère d'hésitation dans les conjectures. Un homme ironique et railleur comme Des Verriers, qui parle de l'expérience avec une froideur si mêlée de mépris et de colère, qui garde, pour le dévouement ou l'ingratitude, pour la lâcheté ou le courage, pour la vertu ou le crime, pour l'opulence ou la misère, un même sourire à la fois compatissant et dédaigneux, un tel homme doit avoir à se plaindre de la destinée. Est-ce l'amour qui lui a manqué? est-ce l'amitié? est-ce la puissance? est-ce la gloire? Des Verriers ne confie pas son secret. Tout ce que l'on peut dire, c'est que, puissance ou gloire, amitié ou amour, rien n'obtient grace devant lui. Quelle que soit la blessure qu'a reçue cet homme, il faut qu'elle saigne encore, et qu'elle soit inguérissable, car sa vengeance ne s'endort pas. Des Verriers, cependant, n'est pas misanthrope. Il ne fuit pas le monde; il ne l'épouvante même pas par une humeur farouche ou des manières brutales. Aimable et bon en apparence, il plaît aux jeunes gens, qu'il n'accable jamais d'inutiles conseils; il amuse les femmes, talent fort rare! sans leur parler d'amour. A voir Des Verriers, causant le soir, assis entre une jeune fille et sa mère, si doux, si galant, si abondant en saillies spirituelles, qui devinerait l'amertume cachée sous cette gaieté charmante comme une vase épaisse au fon d d'un ruisseau? qui penserait que cet homme nourrit, pour les interlocuteurs auxquels il s'adresse avec une courtoisie si exquise, un mépris sans réserve et sans exception? Où il faut voir, où il faut entendre Des Verriers, pour le bien connaître, c'est lorsqu'on agite devant lui une question de probité, de moralité ou de justice. Alors il jette le masque de bonhomie qu'il porte ordinairement par une sorte de convenance, et l'on voit le véritable Des Verriers. Son œil pétille d'une malice cruelle; ses lèvres minces laissent échapper des pensées gonflées de haine, qu'il s'efforce en vain d'affaiblir par l'expression. — La probité? vertu de dupe; la moralité? mensonge; la justice? assurance mutuelle des gros coupables

contre les petits; la société? lupanar où l'on se dévalise chapeau bas, où l'on s'égorge avec politesse; la religion? épouvantail des imbéciles; la loi? épouvantail des peureux. Malheureusement, en matière d'intérêts, il n'y a ni peureux ni imbéciles. Conclusion générale : au fond de ce qui est bien comme au fond de ce qui est mal, se cache un mobile unique, plus ou moins apparent, l'égoïsme. Le tout est de le savoir cacher. — Telles sont les maximes que professe Des Verriers quand l'occasion s'en présente. Tel est l'homme placé entre Socrate et Washington.

Cependant, Washington court les bals et les fêtes. Ébloui par les divers spectacles qui fuient chaque jour sous ses yeux, il trouve à peine le temps de tout admirer. Mis en correspondance avec Socrate, par l'intermédiaire du duc de Levert, Washington raconte à son ami inconnu le monde où il vit, les joies bruyantes et multipliées qu'on y goûte; il lui parle de mille plaisirs dont Socrate ignore même le nom. Washington ne juge pas, il énumère. C'est un catalogue qu'il dresse à l'usage de Socrate, voilà tout. Où Washington trouverait-il le temps de réfléchir, absorbé qu'il est par la jouissance? Quelques mois écoulés pourtant, les lettres de Washington prennent un caractère plus sérieux. Il a eu plusieurs conversations avec son oncle, et bien des illusions de jeune homme se sont envolées avec les paroles de Des Verriers. Déjà il oublie ses divertissemens pour entretenir Socrate des prisons et des maisons de prostitution que Paris compte par centaine. Il est presque triste. Un bouleversement violent a eu lieu dans ses idées. Quant à Socrate, les dernières lettres de Washington sont pour lui des énigmes indéchiffrables, comme les premières. Il ne comprenait rien à l'exaltation de Washington, au sujet des jouissances mesquines que l'on goûte dans le grand monde; il ne comprend pas davantage, maintenant, ses accès de mélancolie. Washington s'est trompé et se trompe encore, pense Socrate. Les palais et les jardins qu'il m'a décrits ne sont pas des demeures royales; les créatures singulières dont il m'a fait le portrait ne sont pas des femmes; il a mal vu; si le monde ressemblait à ce que dit Washington, ce n'est pas Dieu qui aurait créé le monde. Et Socrate, presque effrayé, retourne bien vite à ses rêveries.

Le moment approche où la lutte à laquelle nous assistons va devenir plus active. Dégoûté des satisfactions incomplètes que la fortune procure, blasé sur les émotions vulgaires, mécontent de la société, que Des Verriers lui a montrée sous son vrai jour, fausse, lâche, corrompue, Washington médite de réformer sa vie. Il va quitter un monde où toutes les facultés se flétrissent avant de s'être épanouies. Il va chercher dans l'amour pudique et solitaire l'apaisement de cette soif ardente que les voluptés irritent, mais n'étanchent pas. Ce qu'il veut connaître, ce dont il a besoin, ce n'est pas le plaisir brutal, c'est la jouissance qui prend sa source dans la sympathie; c'est l'ivresse morale, pour ainsi dire. La jeune fille qu'il aime est pauvre, placée dans une condition obscure. Trop heureuse, sans doute, qu'un jeune homme, noble

et riche, se soit épris d'elle, Alice ne trahira pas l'attente de Washington, et Washington goûtera pleinement les charmes d'une passion partagée, constante, ignorée.

Mais, pendant que Washington aspire à une félicité parfaite, Socrate, blessé par l'expérience de son ami dans ses croyances chimériques, cède insensiblement à une impulsion contraire et redescend avec larmes l'échelle de ses illusions. Retombé dans son incertitude mortelle, d'autant plus douloureuse, à présent, que la réalité lui est apparue comme en un mauvais rêve, il écoute le cri de la nature qui lui dit d'aimer. Baume salutaire, consolation toute puissante! Oui, mais quelle femme méritera l'amour de cet esprit qui en a créé de si pures et de si magnifiques? Où sont les voiles flottantes et sans souillures? où sont les yeux animés d'un rayon céleste, les paroles mélodieuses, les ames transparentes comme le cristal? Hélas! la première jeune fille qu'aperçoit Socrate, c'est une sœur de l'hospice qu'il habite. Elle est assez belle, assez douce, assez réservée, pour captiver les regards ou les cœurs des plus difficiles; Socrate, pourtant, ne peut l'aimer. En vain sœur Mystique déploie toutes les graces de sa personne, toutes les séductions d'une nature tendre et dévouée; Socrate, malgré lui, reste insensible. Il n'y a pas de sa faute. Il avait rêvé mieux.

Long-temps interrompue, la correspondance de Washington et de Socrate recommence. Washington se plaint de ce qu'Alice ne l'aime pas avec ardeur. Elle est froide; c'est un marbre que les baisers les plus ardens n'échaufferont jamais. Durant les promenades qu'ils font ensemble, le soir, à la clarté des étoiles, Alice ne montre aucune émotion; rien ne la surprend, rien ne la touche. Washington est le plus infortuué des hommes, car il avait espéré de rallumer son cœur à l'amour d'Alice, et Alice n'a pas d'amour. — Socrate, lui, se plaint aussi, mais c'est de ne pouvoir répondre à l'affection profonde de la jeune fille dont il est aimé. Mystique lui montre un attachement si désintéressé, un dévouement si plein d'abnégation et de courage, qu'il souffre de ne la pouvoir payer de retour; malheureusement cela est impossible. Entre Mystique et lui passe incessamment une ombre divine, qui fait prendre en pitié la beauté visible et saisissable. Pourquoi Mystique est-elle une femme, quand c'est un ange seul que Socrate peut aimer?

Chacun de ces deux caractères, on le voit, reste fidèle à sa mission symbolique. Ce que le cœur demande, c'est l'émotion, l'exaltation fiévreuse, le délire; ce que demande l'esprit, au contraire, c'est le calme, l'extase, l'admiration. Mais comme le cœur, par sa fumée obscure, a troublé l'esprit dans les régions sereines où il était monté, l'esprit punira le cœur, en brillant près de lui d'une clarté trop vive. Washington a désenchanté Socrate, Socrate ne laissera à Washington que le désespoir.

Alice et Mystique, en effet, c'est une seule et même femme, que son amour pour Socrate rend insensible à l'amour de Washington. Washington, ignorant quel est son rival, livré à une douleur mortelle par l'éloignement

d'Alice, demande une dernière consolation à la débauche. Décidé à noyer ses souffrances dans le vin, à étouffer sous le bruit d'une orgie les cris de son ame agonisante, il va passer la nuit chez des courtisanes auxquelles il achète à prix d'or l'oubli du passé. Il chante, il joue, il s'enivre. Sa nuit s'écoule dans les scènes du plus effronté cynisme. Enfin le dénouement arrive. Washington, à la suite de son orgie, apprenant qui lui a ravi le cœur d'Alice, provoque Socrate en duel et le tue. Ainsi, le scepticisme, après avoir empoisonné le cœur et l'esprit l'un par l'autre, leur donne la débauche pour commun tombeau.

Sous l'impression d'une première lecture, nous avions cru trouver que l'idée de l'auteur n'était pas complète. Peut-être, nous disions-nous, M. Léon Gozlan eût-il dû, en face de Des Verriers, cette sombre et fatale figure, placer une figure calme, majestueuse et rayonnante, symbole de la foi. Il nous semblait, dans notre ambitieuse préoccupation, que le livre n'aurait pu que gagner à cette espèce d'équilibre établi entre deux influences rivales. Le duc de Levert, vénérable utopiste, philanthrope naïf, n'étant pas de force contre Des Verriers, nous regrettions sincèrement de le voir exposé sans pitié aux sarcasmes du railleur impitoyable et à la risée du lecteur. Quelques minutes de réflexion ont suffi pour désarmer notre critique. Si M. Léon Gozlan s'était proposé de montrer la supériorité de la foi sur le scepticisme, c'eût été une réelle maladresse de donner les avantages de la perspicacité et de l'éloquence au représentant de l'idée qu'il se fût agi de combattre. Mais M. Léon Gozlan voulant simplement montrer le danger d'un scepticisme exagéré et ses conséquences, il ne pouvait se dispenser de pousser franchement la question à ses dernières limites. Entraver volontairement la marche d'un ennemi qui court de lui-même à l'abîme, cela s'appelle une faute. La meilleure tactique à suivre en pareille circonstance, c'est de laisser la route libre; M. Léon Gozlan l'a très bien compris. La plus chaleureuse argumentation a-t-elle jamais l'autorité d'un fait? Non certes. Il y a quelque chose au-dessus d'une affirmation, une preuve démonstrative; quelque chose au-dessus d'une preuve, un résultat. Voilà pourquoi, loin de blâmer l'auteur, nous le félicitons d'avoir pris le scepticisme dans ses propres filets, pour ainsi dire, en ne lui opposant aucun obstacle dont il se pût faire une excuse après sa défaite. Cela est à la fois habile et hardi.

Au point de vue plastique, le livre de M. Léon Gozlan ne mérite pas moins d'éloges. L'auteur a triomphé avec un rare bonheur des difficultés qu'offre naturellement l'exécution d'une donnée sérieuse. L'action, dans *Washington Levert*, n'est pas sacrifiée, comme on le pourrait craindre, à la déclamation et aux développemens. La gravité du sujet n'y absorbe pas l'intérêt dramatique. La philosophie et la fantaisie s'y donnent la main.

J. Chaudes-Aigues.

BULLETIN.

La semaine qui finit a été noblement inaugurée par les récompenses décernées aux braves de l'armée d'Afrique. C'est à peu de chose près le seul évènement qui l'ait remplie, mais il vaut la peine qu'on s'y arrête, et l'on nous permettra sans doute à ce sujet quelques observations qui n'ont pas encore été faites.

Le lieutenant-général Valée est élevé à la dignité de maréchal de France, voilà ce que tout le monde sait, ce que tout le monde a accueilli par un applaudissement unanime; mais l'histoire de son avancement, depuis 1809, non pas seulement depuis hier, offre des singularités qui n'ont pas été assez remarquées et qui doivent l'être; elle prouve quelle part immense le hasard se réserve presque toujours dans les affaires humaines et plus encore dans la destinée des hommes de guerre : ils sont maîtres de leur conduite, de leur bravoure, de toutes leurs ressources d'esprit et de cœur, du sort des armes bien souvent à force d'habileté et de courage, mais ils ne sont pas maîtres de leur propre fortune, et le succès de leur ambition personnelle se dérobe à toutes leurs combinaisons les plus heureuses. En 1809, un capitaine d'artillerie servait, à l'armée d'Aragon, sous le maréchal duc d'Albuféra; quatre ans après, il était général de division dans son arme; c'était le général Valée. Un si rapide avancement, selon toute probabilité, paraissait l'avoir conduit tout d'un coup aux dernières limites de sa carrière d'honneurs militaires. Aussi l'expédition de Constantine, en 1837, le trouva-t-elle encore ce qu'il était en 1813, lieutenant-général d'artillerie, et il ne pouvait être rien de plus, sans un évènement extraordinaire et imprévu qui vînt effacer pour lui les règles établies. En effet, des réglemens militaires, constamment respectés jusqu'ici, ne permettent pas qu'un offi-

cier-général d'une arme spéciale soit investi d'un commandement en chef, s'il ne renonce à servir dans son arme. Or, chacun sait qu'à moins d'avoir commandé en chef, on ne peut obtenir le bâton de maréchal. Lorsqu'on fit, au ministère de la guerre et surtout dans le cabinet du président du conseil, les derniers et rapides préparatifs de l'expédition, le général Valée fut choisi pour commander l'artillerie, précisément parce qu'il n'était jamais sorti et ne voulait pas sortir de son arme, dont il est la lumière et l'honneur. Donc, si un boulet n'était venu frapper de mort le général en chef comte de Damrémont, le 12 octobre, dans la batterie de brèche, et donner à l'improviste le commandement de toute l'armée au général de l'artillerie, le gouvernement et les chambres étaient dans l'impuissance de lui trouver aucune récompense militaire pour ce qu'il avait fait jusqu'alors de glorieux et d'utile, dans cette opération presque entièrement d'artillerie, comme il l'a déclaré lui-même; le comte Valée était déjà pair de France, grand' croix de la Légion-d'Honneur; son grade de lieutenant-général était pour lui le dernier échelon de la hiérarchie, il ne pouvait monter plus haut, et le gouvernement même d'Alger n'était pas une distinction qui pût payer ses derniers services, puisque nous le voyons forcé, par son déplorable état de maladie, d'y renoncer aujourd'hui et de rentrer en France.

Un seul jour lui a assuré la plus haute récompense à laquelle un officier ose prétendre; il est maréchal, et désormais non seulement il ne peut plus monter, mais nul ne peut monter plus haut que lui. Le hasard des batailles lui a fait attendre, pendant vingt-cinq ans, un prix qui n'était pas même promis à sa carrière spéciale; y a-t-il un plus intéressant exemple des caprices de la fortune pour les hommes de guerre? *Habent sua fata.* On compte, depuis le commencement du siècle, trois autres maréchaux sortis des armes spéciales, pour devenir maréchaux de France : le duc de Raguse, le duc de Trévise, le marquis de Lauriston; mais ils prirent en quelque sorte leurs précautions d'avance, et acceptèrent du service dans l'infanterie ou la cavalerie, et des commandemens supérieurs de corps d'armée, se préparant ainsi de longue main à la plus haute dignité de l'ordre militaire. On cite aussi deux généraux, l'un du génie, l'autre de l'artillerie, les généraux Bertrand et Foy, qui, sur l'invitation toute-puissante de l'empereur, quittèrent également leurs armes spéciales, et entrèrent dans les catégories où peut tomber le bâton de maréchal, que, du reste, l'empereur lui-même leur destinait publiquement; mais l'empire s'écroula avant qu'ils eussent reçu ce prix de leur sacrifice et de leur docilité à suivre un conseil que, d'ordinaire, on ne repoussait pas. Il y eut pourtant le général du génie Haxo, qui, plus fidèle à son arme, sut résister à toutes les séductions des paroles impériales, et osa répondre, en faisant allusion à je ne sais quels transfuges des armes spéciales assez mal inspirés : « Je pourrais, il est vrai, devenir un général d'infanterie aussi médiocre que certains de ma connaissance. » Le lieutenant-général Haxo ne sera donc pas maréchal; il a refusé noblement l'occasion de l'être; le hasard seul, qui n'est pas tous les jours aussi favorable, pourrait la lui rendre. Il a eu, depuis son refus de changer d'armes, pour consolation le siége d'Anvers, et une devise faite par M. Dupin aîné, à laquelle personne n'a jamais rien compris : *Saxo ab Haxo.*

Le boulet de canon du 12 octobre, en faisant tomber dans les mains du

lieutenant-général Valée le commandement en chef et le bâton de maréchal, a causé à la France une grande perte, mais a permis de réaliser un grand acte de justice. La perte n'a été que pour la France, car quelle mort plus glorieuse que celle du général Damrémont! Il n'y a pas de bâton de maréchal qui vaille une mort pareille à celle de Turenne! Mais pour le général Valée, puisqu'il n'a pas été, lui, *enseveli dans son triomphe*, cette suprême dignité militaire n'est pas au-dessus de ses titres à la reconnaissance du pays. Ce n'est pas seulement pour les nombreux siéges auxquels il a pris part dans le cours de sa longue carrière militaire qu'il méritait le plus d'être récompensé; ses droits, comme organisateur, sont peut-être encore plus dignes d'estime, quoiqu'on n'en ait pas dit un mot dans ces derniers temps, où sa dernière action de guerre a dû rappeler naturellement toutes les autres. En 1829, il présidait le comité d'artillerie; il en était pour ainsi dire le grand-maître : il remplissait, par le fait, les fonctions supérieures de cette charge ancienne, dont le titre seul a pu être supprimé; on lui doit d'avoir réorganisé à cette époque le matériel de notre artillerie selon les progrès de la science et de l'expérience, et remplacé le système *Gribeauval*, qui était en usage dans l'armée française depuis près de soixante ans. Des changemens adoptés sous la présidence de M. le général Valée, il est résulté, pour l'artillerie, une grande puissance de mobilité dans ses évolutions en marche et dans sa mise en batterie; il en est résulté aussi une rapidité de feux qui n'avait jamais été égalée, même sous l'empire, dans cette période guerrière où l'on avait bien pressenti la nécessité de ces améliorations fondamentales, mais sans avoir le temps de les méditer et de les accomplir, car on vivait trop vite. L'artillerie doit encore à M. le comte Valée le germe et les premiers développemens de beaucoup d'autres idées déposées alors dans les esprits, et qui porteront leurs fruits, chacune en son temps.

Sur la liste des promotions, au moins en expectative, nous voyons figurer son aide-de-camp, M. le capitaine Piobert, désigné par le roi pour la première place de chef d'escadron qui viendra à vaquer, au tour du choix, dans l'artillerie. Cette désignation tardive, après vingt ans de service, n'est que de la justice la plus rigoureuse. M. Piobert, une des plus hautes réputations scientifiques de l'armée, peut revendiquer une large part dans les travaux, les études et les essais qui ont précédé l'adoption du *système Valée*. Il était, au moment où son général l'invita à l'accompagner en Afrique, professeur d'artillerie à l'école d'application de Metz; en même temps, il dirigeait les recherches de la commission chargée par le ministère de calculer la force d'expansion de la poudre, et de suivre toutes les expériences qu'embrasse la science de l'artillerie. C'est un de ces hommes qui seraient aussi bien placés à l'Institut qu'au siége de Constantine.

Dans les autres nominations, on croit voir que le gouvernement a eu l'honorable et féconde pensée de rajeunir la tête de l'armée. Elle en a besoin, le dernier commandant en chef de l'expédition de Constantine en est une preuve vivante, lui qui était à la veille de recevoir un brevet de retraite pour ses soixante-cinq ans, et d'être enlevé au service de son pays par une législation impitoyable, dont la plupart de nos généraux actuels vont être rapidement frappés les uns après les autres, chaque année. Il faut les remplacer par d'autres plus jeunes, et qui aient devant eux un long avenir de

commandement; il faut introduire de même, autant qu'on le pourra, la jeunesse dans toute l'échelle des grades supérieurs, pour les bien remplir avec l'activité et l'ardeur qui lui appartiennent. C'est ce qu'on a voulu faire par plusieurs choix remarquables, après la victoire de Constantine : nous en félicitons le gouvernement et le pays. Les nouveaux lieutenans-généraux Trézel et Rullières sont encore dans la force de l'âge : on en peut dire autant du colonel Bernelle, fait maréchal-de-camp. Les nouveaux colonels Beaufort et Lamoricière sont jeunes, ce dernier surtout, qui n'a guère plus de trente ans, et qui déjà s'est acquis une des plus belles réputations de toute l'armée française par ses talens, son esprit et sa bravoure. Il était lieutenant du génie en 1830, il a pris le bon chemin en quittant son arme et se jetant parmi les Zouaves, pour y commander une compagnie. Cette compagnie est devenue un bataillon, puis un régiment qu'on va compléter et qui lui appartient, pour ainsi dire, en propre : c'est son ouvrage, c'est sa famille, c'est presque sa propriété, comme étaient ces régimens de l'ancien régime qui portaient le nom de leur colonel. Il est permis de dire de M. Lamoricière, qu'en se faisant Arabe autant qu'un Français peut l'être, il a choisi la meilleure part et qu'elle ne lui sera pas ôtée; sa fortune militaire est désormais inséparable de la destinée de notre colonie d'Afrique. Les naturels du pays l'ont adopté, lui ont donné même un surnom arabe, *Sidi-Maboul* (*Seigneur le Fou*), qu'il faut prendre dans un sens favorable, car c'est le cri de leur admiration pour son aveugle intrépidité.

Le lieutenant-colonel Bedeau, de la légion étrangère, qui n'est pas beaucoup plus âgé que M. Lamoricière, et dont l'avancement a été rapide, est déjà, comme lui, chef de corps, dans toute l'ardeur de l'âge et de l'ambition. Il y a aussi, dans la cavalerie, des promotions qui méritent d'être citées. Le colonel Chabannes, le chef d'escadron Morris, sont de jeunes et brillans officiers, vieux seulement par les services multipliés qu'ils ont déjà rendus dans notre armée africaine. On parle généralement du commandant Morris comme d'un officier de la plus grande distinction, qui possède à un très haut degré toutes les connaissances positives et spéciales de son état, et pourra se rendre très utile un jour à la cavalerie française, dans la direction du dépôt de remonte, s'il ne persiste pas, comme il l'a fait jusqu'ici, dans ses préférences de soldat pour les beaux coups de sabre qu'il donne et reçoit en Afrique.

Les récompenses n'ont pas été marchandées au corps du génie, et il est vrai que, s'il n'a pas eu de tranchées à ouvrir, de grands travaux de siége à exécuter, il ne s'est guère épargné dans les dangers de l'assaut. On a pu voir, dans les premiers bulletins de Constantine, combien ses pertes ont été nombreuses et éminentes. Les nominations qu'on lui a accordées ne l'ont pas été moins. On compte dans les nouvelles promotions de ce corps, si digne de n'être jamais oublié, même alors qu'on ne l'emploie pas comme il doit l'être, un colonel, un lieutenant-colonel, deux chefs de bataillon, un sous-lieutenant, deux gardes du génie; et, en outre, l'avancement a été promis, pour les premières vacances, au tour du choix, à deux capitaines, à un garde de première classe, enfin à un sergent-major. C'est faire beaucoup pour le génie, et lui prouver que, si le général Valée a constaté sans périphrases le caractère de la prise de Constantine, *cette opération entièrement d'artillerie*, il n'a pas voulu toutefois ravir à personne sa part légitime.

Le succès de l'expédition est une chose accomplie, c'est un grand fait sur lequel les mille chances imprévues des évènemens ultérieurs ne peuvent plus avoir aucune prise. Une garnison suffisante a été laissée dans Constantine pour la défendre; le reste des troupes est rentré à Bone, avec tout le matériel de siége, ou s'est échelonné, selon les conditions militaires, dans les camps de Guelma, de Mjez-Ammar, et d'autres points intermédiaires; tout ce mouvement rétrograde s'est opéré sans tirer un coup de fusil, sans perdre un homme, ni un caisson. De tels résultats, conquis par une habileté qui se continue et surveille encore chaque pas de notre armée, long-temps après le triomphe, ne peuvent manquer, nous le croyons, d'assurer une grande force au ministère du 15 avril, le jour où il paraîtra devant les chambres.

Nous avons dit, il y a huit jours, quelle éloquente justification la fuite de don Carlos est venue apporter, selon nous, au système d'immobilité dans lequel le gouvernement s'est enfermé vis-à-vis de l'Espagne depuis la retraite de M. Thiers. Ce n'est pas tout : les généraux constitutionnels, non contens d'avoir refoulé le prétendant dans les provinces du nord, ont entrepris, à ce qu'il paraît, de rétablir la discipline dans l'armée de la reine, et déjà Espartero a sévi utilement, à Miranda, contre ces soldats assassins qui avaient souillé les armes espagnoles dans le sang de leurs chefs. Pendant ce temps-là, les hommes politiques du parti modéré travaillent à constituer de nouveau le gouvernement de l'Espagne selon leurs idées, qui sont celles du gouvernement français. Si tout cela réussit comme nous l'espérons, le ministère du 15 avril pourra triompher, à plus d'un titre, de ces changemens heureux qui se trouveront avoir donné gain de cause à ses prévisions, en restituant à l'Espagne, sans le concours armé de la France, un territoire presque affranchi de l'insurrection, une armée plus docile et plus forte, un pouvoir central plus sage et mieux obéi.

Les choses n'en sont pas là, à vrai dire; mais, à l'heure qu'il est, elles y tendent, si les apparences ne sont trompeuses. En attendant, s'ouvre à Londres la première session d'un parlement nouveau, où la majorité ne sera pas imposante en faveur des alliés naturels de notre gouvernement, les whigs, mais où cependant leur politique, prudemment mêlée de sentimens conservateurs et de principes de réforme, est sûre de prévaloir encore, de disputer au moins avec avantage le terrain sur lequel sont campés les tories. Ceux-ci ont reculé d'un pas dès le premier jour, et ont refusé le combat pour la nomination de *l'orateur* des communes, qui est toujours l'élu des whigs, le très honorable (*most honourable*) James Abercromby. Si les whigs, sans réussir aussi facilement dans toutes les autres questions qu'ils sont tenus de reprendre, continuent d'écarter les tories du pouvoir, c'est assez pour notre gouvernement, et une certaine accession de force lui viendra encore de ce côté.

Les doctrinaires, voyant avec quel bonheur toutes choses tournent en faveur du cabinet qui les a remplacés, en ont pris de l'humeur, et ils l'exhalent dans leurs journaux. Ce n'est pas M. Guizot cette fois que nous accusons, il est plus calme dans son langage, il accepte et reconnaît sa défaite; pour le moment, il renonce au pouvoir qui s'éloigne de lui, il avoue que l'influence supérieure dans les affaires publiques est allée tout entière au cabinet du 15 avril, et seulement, pour observer son rôle nécessaire de

protestant politique, il va répétant à qui veut l'entendre cette maxime de circonstance : « Les mesures prises par le gouvernement ont été *plus heureuses que prudentes.* »

Mais ce sont, disons-nous, les journaux de M. Guizot qu'il faut écouter, et particulièrement le *Journal des Débats*. Celui-ci ne peut entendre nommer, sans entrer dans une colère qui n'est ni prudente ni heureuse, les doctrinaires que les électeurs ont exclus de la chambre : MM. d'Haubersaert, Hervé, Augustin Giraud, Agier, de l'Espée, Duchesne, La Réveillère, Renouard, etc. C'est nous qui faisons quelquefois, avec le plus de plaisir, nous en convenons, litière de tous ces noms frappés de l'ostracisme électoral; c'est donc à nous surtout que s'adresse la grande et innocente colère du *Journal des Débats*, lorsqu'il prétend prouver aux journaux, *quotidiens ou non*, qu'ils servent fort mal les intérêts du ministère actuel par leur lutte sans relâche avec les amis de M. Guizot; c'est nous qu'il a en vue, d'autant mieux qu'il a fait plier pour une fois sa dignité, dont nous connaissons au juste la mesure, jusqu'à citer quelque bout d'une de nos phrases, où nous prenions la liberté de révoquer en doute le *patriotisme éprouvé* des doctrinaires; c'est donc à nous de répondre à une attaque aussi directe, tout en remerciant du fond du cœur nos confrères, les quotidiens, *le Temps* et *le Constitutionnel*, d'avoir répondu déjà pour nous et en leur nom.

Le *Journal des Débats* demande quel profit le cabinet du 15 avril pourrait retirer de l'exclusion de tous ces hommes d'un dévouement aussi éprouvé et aussi courageux, les doctrinaires! Quel profit? nous allons le dire. Ce sera de n'avoir plus dans la chambre, pour en altérer l'esprit et entraver les mouvemens du 15 avril, les hommes qui l'ont persiflé, injurié, déclaré peu viable, dès les premiers jours de sa naissance, et qui, depuis lors, le voyant marcher et agir, ont crié bien haut que chacun de ses pas ramenait la France au bord de l'abîme. Nous sommes heureux qu'un certain nombre de furieux amis de l'ordre n'aient pas été amnistiés par la France électorale, parce qu'ils ont repoussé, parce qu'ils repoussent encore l'amnistie, ce gage et ce signal d'un nouveau système de gouvernement; nous applaudissons surtout à leur défaite, parce qu'ils ont osé balbutier hypocritement des lèvres ce symbole, qui ne sera jamais compris par eux, ni accepté.

Le *Journal des Débats* croit savoir que l'on contrarie le ministère en applaudissant à l'exclusion de ses premiers et plus ardens ennemis, ceux-là même que nous avons nommés. Y aurait-il, comme il voudrait le laisser entendre, une réconciliation possible, ou déjà même entamée entre le 15 avril et ceux qui l'ont tant combattu et offensé? Est-il vrai que le cabinet ne se félicite nullement de la déroute électorale d'une trentaine de ses anciens adversaires, affiliés à la doctrine? Le *Journal des Débats* ose dire qu'il connaît d'avance, sur ce point, la réponse du ministère. Il faut croire que le *Journal des Débats* s'abuse, ou que quelqu'un par le monde se moque de lui. Il ne peut pas y avoir dans le cabinet, nous disons dans la partie influente et vraiment politique du cabinet, deux pensées, une pensée manifeste, que nous connaissons, que tout le public connaît, la répulsion des doctrinaires, et une autre pensée secrète et opposée, à laquelle le *Journal des Débats* seul serait initié. Il n'a pas mérité cette prédilection, cette exclusive confiance

du ministère du 15 avril, il ne l'a pas, n'en déplaise à ses insinuations où règne quelque fatuité.

Nous avons maintes fois signalé au cabinet du 15 avril, avec une vivacité et une franchise de langage que d'autres ont mal interprétées, sur quels bancs, dans quelle couleur se trouvent ses alliés naturels; nous avons cité récemment un nom d'orateur, celui de M. Thiers : notre but était seulement de retenir le ministère au centre gauche, où est le faisceau de sa future majorité, selon nous. Si nous nous trompons, c'est de bonne foi, et dans la plus défavorable hypothèse, il nous paraît démontré que le cabinet du 15 avril n'ira quêter aucune voix sur les bancs des doctrinaires; il pourra incliner un peu plus à droite que nous ne l'aurions souhaité, mais jamais jusque-là.

Que le *Journal des Débats* veuille bien, d'après cela, ne pas faire la leçon à ceux qu'il appelle des amis maladroits et peu sincères du gouvernement. Nous avons des premiers salué l'avénement du 15 avril avec confiance; et le lendemain même de cette mémorable harangue de M. Guizot, après laquelle le *Journal des Débats* et d'autres s'écriaient qu'il fallait rendre son portefeuille au chef des doctrinaires, nous disions, nous, sans être émus de tant d'effet oratoire, que ce beau discours ne prouvait rien et ne conduirait à rien. Nous nous flattons donc de n'être pas si maladroits qu'on l'imagine, et, par-dessus tout, d'être sincères.

De quel droit, par quelle singulière fantaisie le *Journal des Débats* prétendrait-il aujourd'hui au monopole de la sincérité? Est-ce qu'il semble démontré à la feuille doctrinaire qu'on n'est pas un homme sincère et loyal, parce qu'après avoir fait cause commune avec les défenseurs exclusifs de l'ordre, dans les temps difficiles, on s'est séparé d'eux, au moment où ils se mettaient à combattre des fantômes? Qui ne sait que, dans le pêle-mêle d'opinions dont on a été témoin après la révolution de juillet, bien des hommes, qui avaient désiré, embrassé avec ardeur cette révolution, la voyant prête à se perdre par ses excès, sont allés au plus pressé, comme on dit, et ont marché quelque temps dans des voies qui n'étaient pas les leurs, pour préserver, avec n'importe quels auxiliaires, l'ordre établi, la dynastie, les lois?

Et à ces hommes-là on doit rendre une justice : c'est qu'ils ont été les plus désintéressés dans le combat et après la victoire; c'est qu'ils ont eu moins peur que d'autres, et plus de foi énergique dans le succès définitif de la lutte. Mais, le danger passé, chacun est retourné librement à ses tendances, chaque élément du grand système de la résistance a repris sa place en raison de sa pesanteur spécifique. Les blancs sont restés blancs; les bleus sont redevenus bleus.

Ainsi a fait M. Thiers, ainsi font aujourd'hui de concert les membres du cabinet du 15 avril, qui tous appartiennent à la dernière de ces deux grandes catégories, entre lesquelles se divise encore la France après cinquante ans de révolutions. A notre avis, la plupart des ministres du 15 avril sont, par leurs principes, par leurs antecédens, par leurs vœux, plus d'accord avec M. Thiers que ne voudrait le faire croire le *Journal des Débats*, ancien ami *peu sincère* de M. Thiers lui-même. C'est pour cela que nous avons prêché aux uns et aux autres, le *Journal des Débats* excepté, une alliance salutaire et sans conditions intéressées : c'était faire preuve d'une sincérité

parfaite envers tous, et de la même fidélité toujours aux vrais intérêts du pays.

— La fortune de l'Opéra n'est pas de celles qu'un échec ébranle. *La Chatte* a mal réussi; peu importe. Duprez reparaît dans *la Muette*, dans *Guillaume Tell* et *les Huguenots*, et les jours de fête recommencent. Cela pourrait durer trois ans ainsi, sans que le public songeât à se plaindre de la monotonie du répertoire. Après tout, le plaisir n'est pas seulement dans la variété. Qu'est-il besoin de changer, quand on a des chefs-d'œuvre à entendre chaque soir, et quand on a Duprez pour les exécuter? Ce goût de se réjouir des mêmes choses et de se complaire dans la même musique, lorsqu'elle est belle et dignement exprimée, nous vient de l'Italie, et ne fera que s'étendre de plus en plus, à mesure que le système musical prendra pied sur notre première scène.

Guillaume Tell a fait encore les honneurs de la semaine. Décidément, le grand rôle de Duprez c'est Arnold, c'est là que l'enthousiasme du public l'attend à certains jours pour le fêter comme il le mérite. Vendredi, Duprez a soutenu presque à lui seul tout le fardeau du chef-d'œuvre, car si l'on excepte Levasseur, qui ne paraît guère qu'au second acte, pour faire dignement sa partie dans le trio, les autres rôles ont été bien cruellement traités par les sujets du troisième ordre. M. Molinier doublait M. Massol qui double M. Dérivis, et Mlle Nau doublait Mme Dorus qui double Mlle Falcon. M. Molinier gesticule à ravir, roule des yeux terribles, marche en vainqueur, et d'un bout à l'autre de son rôle abuse de la permission que tout élève du Conservatoire a de chanter faux. Quant à Mlle Nau, elle a démontré en chantant la partie de Mathilde, que M. Duponchel vient de faire un acte indispensable d'administration en renouvelant l'engagement de Mme Dorus. Mlle Nau possède une petite voix de soprano, qui minaude par moment avec assez de gentillesse, mais ne s'étend jamais au-delà du premier rayon de l'orchestre des musiciens. M. Habeneck, à qui seul, dans toute la salle, il arrive de saisir les traits de Mlle Nau, dit que cette jeune cantatrice a le tort de s'aventurer, sans raison, dans toute sorte de vocalisations ambitieuses qu'elle ne peut conclure, qu'elle ne chante pas toujours juste, et que du reste elle est en progrès. En tout cela, M. Habeneck est bien sûr d'être cru sur parole. S'il y a un chef-d'œuvre auquel un chanteur de la trempe de Duprez puisse tenir tête à lui seul, c'est bien *Guillaume Tell*. Duprez a marqué, dans la partition, trois passages que désormais les applaudissemens ont pour but, trois passages qui suffisent à l'activité du public : la belle phrase du grand duo du premier acte *ô Mathilde*, l'adagio sublime du trio, et surtout la cavatine de la fin. Qu'importent les boutades de M. Molinier quand on a de pareils endroits pour s'arrêter? Il est à remarquer d'ailleurs que les belles représentations sont presque toujours celles où l'enthousiasme du public se concentre sur un point éclatant, que tout concourt à faire ressortir. A ce compte, la soirée de vendredi peut passer pour la plus intéressante de la saison qui vient de s'ouvrir.

On annonce pour demain *Robert-le-Diable*. Ce chef-d'œuvre de Meyerbeer aura puisé une vie nouvelle dans un repos bien nécessaire après tant

de fatigues glorieuses. On s'est beaucoup récrié de ne pas voir Duprez s'emparer du rôle de Robert à l'occasion de cette reprise. On a tort : entre tous les rôles du répertoire, Robert est un de ceux qui conviennent le moins à Duprez, comme on a pu s'en convaincre lorsqu'il a voulu l'essayer aux fêtes de Versailles. Une voix qui se ménage et se réserve pour deux ou trois élans sublimes qu'elle a dans la soirée ne saurait s'accommoder de cette partie, toujours égale, toujours en scène, où la musique se préoccupe sans cesse de l'action dramatique, qui veut être composée, en un mot, plutôt que chantée. Lorsque Meyerbeer écrivait *Robert-le-Diable*, Nourrit posait devant lui, et nul mieux que Meyerbeer ne réussit à mettre en évidence toutes les qualités d'un chanteur. D'ailleurs, entre toutes les chances défavorables qui viendront embarrasser la fortune de l'Opéra, il faut compter les chances qui peuvent survenir à Duprez. Tous les chanteurs sont égaux devant le froid, et l'hiver a des rigueurs pour les timbres d'or et de cristal, tout comme pour les gosiers de cuivre. Un de ces jours, en sortant de la répétition, la bise peut saisir Duprez à la gorge, ni plus ni moins que s'il s'appelait Moreau-Sainti ou Serda. Confier le rôle de Robert à celui sur qui pèse, à l'heure qu'il est, presque tout le répertoire musical de l'Opéra, c'était s'exposer à se voir, au premier enrouement de Duprez, dans la nécessité de ne pas ouvrir les portes. Le génie de Meyerbeer et le beau talent de Levasseur, qui ne s'est point départi de son magnifique rôle de Bertram, sont à *Robert-le-Diable* des soutiens assez forts pour qu'on n'en souhaite pas d'autres, si toutefois M. Lafont veut bien modérer un peu les transports de sa fougue, et respecter la mesure et l'intonation plus qu'il ne le fait de coutume.

M. Duponchel vient d'engager un jeune gentilhomme sarde, dont on a pu entendre la voix éclatante et pure l'hiver passé, dans le salon de Mme la comtesse M...., M. de Candia. M. de Candia tiendra l'emploi de Duprez ; de la sorte, rien ne manquera plus à l'ensemble de l'Opéra. Les ténors deviennent si rares aujourd'hui, qu'il faut les aller chercher dans les familles de gentilshommes ; la voix de ténor finira par être un signe de noblesse. Rubini est marquis, M. de Candia au moins comte. N'importe, il faut savoir gré à M. Duponchel de tous les soins qu'il prend pour assurer l'avenir de la musique à l'Opéra. C'est là une sollicitude généreuse, et qui mérite bien quelque sympathie quand elle se rencontre.

F. Bonnaire.

Mme DE VARNHAGEN.

« Full many a gem of purest ray serene,
« The dark unfathomed caves of ocean bear;
« Full many a flower is born to blush unseen,
« And waste its sweetness on the desert air. »

(*Elegy written in a country church yard*, by Thomas Gray.)

Je n'ai jamais arrêté ma pensée sur le spectacle de la nature sans éprouver un sentiment d'effroi mêlé d'admiration. Le luxe des existences perdues plaît au régulateur de notre univers. Que de germes avortés, que de richesses inconnues!... Quelle dépense de spectacle sans spectateurs!.. Que de problèmes insolubles pour l'intelligence du soi-disant roi de la nature!.. En vain lui répète-t-on que l'indifférence du créateur pour l'individu ne s'étend pas jusqu'à la race.... Il y avait parmi les animaux des espèces qui ont disparu comme des nations parmi les hommes. Si la terrible influence du hasard s'arrête quelque part sur la terre, c'est au bord de la tombe. Là est écrit le mot de toutes les énigmes; là, tout blasphème reçoit sa réponse.

La transformation de notre être est si brusque et si complète, que nous la prenons pour l'anéantissement; mais si la mort était la cessation de la vie, ou ce qui me paraît synonyme, la perte du sentiment individuel, l'iniquité, la déraison, seraient Dieu, le seul Dieu du moins avec lequel l'esprit humain pourrait communiquer.

Des réflexions analogues à celles que fait naître la contemplation de la nature sont inspirées au philosophe par l'étude des sociétés. Que de destinées manquées, que de force infructueuse et même sou-

vent aussi pernicieuse aux autres que nuisible à qui la possède! quelle amère ironie dans la répartition des dons les plus rares et du succès, plus rarement encore proportionné au mérite! que d'injustice dans les renommées, que de génie inconnu, de médiocrité illustre, que de talens avortés, de vertu calomniée, de vice déifié! Et tout cela au profit de qui? Au profit de la mort. La mort hérite de toutes les vérités perdues dans le désordre de la vie de ce monde, elle recueille, elle classe, comme des semences précieuses, tous les moyens négligés, tous les dons étouffés, toutes les affections méconnues, tous les mérites obscurcis, tous les desseins de Dieu trompés par les démons de la terre; et c'est avec cette moisson de nobles débris, que la mort, c'est-à-dire l'esprit de vie par excellence, refait des palais aux gloires injuriées, jette des voiles sur les fronts injustement couronnés, entoure d'auréoles des têtes de héros insultés par le silence de la terre; en un mot, la mort, c'est la justice dégagée de toute entrave. La porte de la tombe est la seule ouverture par laquelle le saint jour de la vérité toute puissante pénètre du ciel jusqu'au cœur de l'homme.

Le 7 mai 1833, il y a quatre ans et demi, Rachel, âgée de soixante-deux ans, est morte à Berlin, où elle était née. Je l'ai connue en 1816. C'était une femme aussi extraordinaire que Mme de Staël, par les facultés de l'esprit, par l'abondance des idées, la lumière de l'ame et la bonté du cœur : elle avait de plus que l'auteur de *Corinne* le dédain de l'éloquence; elle n'écrivait pas. Le silence des esprits comme le sien est une force. Avec plus de vanité, une personne aussi supérieure aurait cherché à se faire un public; Rachel n'a voulu que des amis. Elle parlait pour communiquer la vie qui était en elle; jamais elle ne parlait pour être admirée.

Je laisse aux esprits doués de plus de sagacité que je n'en ai à décider si l'obscurité dont elle n'a jamais essayé de sortir, était la conséquence inévitable de l'excès de vivacité qui l'empêchait quelquefois de coordonner ses idées de manière à les faire adopter par la foule, ou si sa foi, dans la spiritualité de l'ame, lui montrait d'un coup d'œil l'inutilité de toutes les créations de l'art humain, où la forme entre toujours pour beaucoup, et la retenait volontairement dans le quiétisme. La contemplation de la nature et de la providence qui la dirige était pour elle une jouissance si vive, que ce spectacle, considéré du point de vue élevé où elle était placée, suffisait à son activité. La vie, pour elle, était un travail continuel; mais elle n'en a pas fait d'autre. Ses lectures même devenaient des conversations;

elle vivait, elle discutait avec les livres comme avec des personnes. L'intensité de sa vie était telle qu'elle animait tout sans le vouloir; elle faisait plus que percevoir, elle personnifiait les idées; son intelligence était un monde où tout avait son emploi, comme dans le monde de Dieu. Jamais esprit plus productif ne fut moins connu de la foule; dans des sociétés dont les forces seraient autrement combinées que celles du monde où nous vivons, Rachel aurait été pour les nations ce qu'elle était pour un petit cercle d'amis intimes : la lumière des esprits, le guide des ames.

Ses lettres, recueillies et publiées depuis sa mort, n'étaient point des œuvres; c'étaient des éclairs qui partaient de son cœur et de son brillant esprit pour toucher le cœur de ses amis (1). Pour elle, écrire, ce n'était pas briguer la gloire, c'était chercher un remède à l'absence.

Il me semble qu'on peut la définir d'un mot : elle avait l'esprit d'un philosophe avec le cœur d'un apôtre; et malgré cela elle était enfant et femme autant qu'on peut l'être. Son esprit pénétrait dans les obscurités les plus profondes de la nature; elle pensait avec autant de force et plus de clarté que notre théosophe Saint-Martin, qu'elle comprenait et admirait, et elle sentait comme un artiste. Ses perceptions étaient toujours doubles; elle atteignait aux vérités les plus sublimes par deux facultés qui s'excluent chez les hommes ordinaires : par le sentiment et par la réflexion. Ses amis se demandaient d'où sortaient les éclairs de génie qu'elle lançait dans la conversation. Était-ce le résultat de longues études? Était-ce l'effet d'inspirations soudaines? C'était l'intuition accordée pour récompense, par le ciel, aux ames vraies; ces ames martyres luttent pour la vérité qu'elles pressentent, souffrent pour le Dieu qu'elles aiment, et leur vie entière est l'école de l'éternité.

Voici comment celle-ci se rendait témoignage à elle-même, dans une lettre écrite le 5 novembre 1808, à M. de Varnhagen d'Ense, qu'elle épousa depuis :

Berlin, ce 5 novembre 1808.

« Enfin je suis chagrine! Sais-tu tout ce que ce mot signifie? Mais aussi quelle complication!.. Le temps même devient fou... Depuis le mois de juillet (cela te paraîtra risible), l'hiver, en convulsion, lutte contre l'été. Voilà deux jours que je me tourmente pour savoir si j'écrirai ou non; je ne puis pas mentir, surtout avec toi, avec toi pour

(1) Ce livre a paru à Berlin, en 3 volumes, sous le titre de *Rachel à ses amis*. Il a été publié en allemand par Dunker et Humblot. Berlin, 1834.

qui la vérité m'arrive tout entière, et pourtant j'ai de jolies choses à t'écrire!.. Oh! les dons que je possède, on ne les a pas en vain!.. Il faut souffrir pour eux. Ma science des choses, ma sagacité, mon discernement: ce sentiment de l'infini qui est en moi, le rapport intime qui existe entre ma vie et la vie de la nature, enfin le quelque peu de conscience que j'ai de tout cela (et ce peu veut ici dire beaucoup), cela coûte quelque chose. Quelle souffrance, quelle inquiétude, quel abandon pendant le développement!... Quelle lutte intérieure n'ai-je pas à soutenir? Je doute que toi-même tu en aies une idée. Et comme mes entours sont dégoûtans, rabaissans, impatientans, offensans, insensés, misérables! comme ils sont bas! pourtant je ne puis leur échapper; et tant que je ne le puis pas, ils me poursuivent. Les éviter doucement, il n'y faut pas penser; le moindre contact, le moindre rapport me souille, me fait déroger, et ce combat n'a pas de fin; il a commencé avec moi, il durera tant que je vivrai. Où se terminera-t-il? Cette conviction (non que le combat est inévitable, mais que mes efforts sont sans but et ne peuvent cesser qu'avec la perte de mes facultés) me met dans une rage qui approche de la déraison. Tout ce que je rencontre de beau, dans la vie, passe étranger devant moi, comme une visite, et il faut que je vive méconnue parmi des êtres indignes. Ils usent et abusent de moi. Nous sommes liés par des rapports réciproques : eux parce qu'ils se servent de moi, moi parce qu'une lutte corps à corps, une lutte sanglante ne me délivrerait pas d'eux. Tu le vois, je suis hors de moi!... C'est ce qu'on dit quand la vraie voix du cœur parle. Les sots et les menteurs se protégent entre eux; mais moi, point de loi, point de proches, point d'amis, rien... Et ce qu'il y a de pis, c'est que, vivant au milieu de l'injustice, le blâme m'irrite comme une nouveauté. Il n'y a pas un seul de ceux qui me condamnent qui, dans sa propre opinion, n'ait manqué à tout. Personne ne prend ma défense; ils me persécutent, parce que j'ai toujours parlé à chacun en faveur de l'autre. Je te fais grace des misérables histoires qui m'arrachent ces réflexions pendant ton absence. Oh! comme je leur échapperais par ta seule présence, par la présence d'un ami, d'une créature *sympathique!*

« Les femmes que je vois m'anéantissent; c'est un effet physique, leur présence agit sur mes nerfs; elles m'abattent la pensée, tant je les trouve dénuées d'énergie; imprudentes sans excuse, car c'est par pure inconséquence; et elles établissent leur parallèle entre elles et moi avec une sécurité si complète, que je n'ai d'autre refuge que de quitter la chambre. Elles mentent aussi.... elles en ont si souvent

besoin!.. C'est qu'il faut de l'esprit pour dire la vérité. Aussi le mensonge m'ennuie comme une maladie, comme la bêtise...

« L'après-midi, le soleil, caché depuis bien des jours, parut au moment où je sortais. Les arbres diaprés m'attirèrent plus loin. C'était comme un printemps, et aussi comme un soir de janvier, calme, pur, quand la neige, déjà battue, n'est point fondante. Des saisons diverses avec le souvenir de tout ce qu'on a senti traversaient ma pensée; toutes les promenades que j'ai jamais faites avec leurs images, et les innocentes dispositions de mon cœur, repassaient rapidement, mais très distinctement, dans mon esprit, et tout cela à la fois, comme un cortége qu'on aperçoit de loin tout entier d'un coup d'œil. Je savais bien ce que je sentais, et pourtant je m'étonnais; mon passé revivait tout entier; l'avenir seul m'était fermé... L'air doux favorisait ma vue : je découvris au loin le jardin du Prince (1), véritable cimetière; j'étais attirée là. Le jardin était déjà brillant et assez semblable au printemps avec ses promesses et l'inquiétude qu'il verse dans les veines; c'était comme s'il dansait avec l'automne à l'instar des grands personnages qui se donnent des fêtes après les combats et les guerres. J'eus envie de traverser le pont; l'eau était limpide, le soleil chaud; je m'acheminai vers la digue. Là je pensai : C'est le chemin de Varnhagen, et la tristesse me revint. Je continuai au grand soleil; près du jardin d'Éphraïm, il fallut revenir sur mes pas; il est trop solitaire, et je ne pouvais pourtant traverser le parc toute seule. Je revis encore ton chemin, et m'en revins doucement. J'avais alors le soleil derrière moi, et devant moi, un arbre magnifique éclairé par lui, vert, touffu; il se trouve à l'entrée du jardin d'Éphraïm; je ne pus résister au désir d'aller à cet arbre; il aurait pu me réjouir le cœur; mais quand je m'approchai, les branches étaient bien plus hautes qu'elles ne m'avaient paru. J'étais absolument seule; un bourgeois vint à passer au sortir du parc, il avait un bâton sous le bras, un habit gris, un chapeau à trois cornes : — Oh! monsieur, vous êtes plus grand que moi!... Cet arbre a encore une si belle verdure, ne pourriez-vous m'en cueillir une feuille? — L'homme, avec beaucoup d'intérêt et de soin, me choisit la plus verte et me la donna d'un air content. Quand je le quittai après l'avoir remercié, il me regarda encore avec satisfaction; il paraissait charmé de voir qu'une personne en douillette, avec un chapeau et un châle, s'amusât d'une

(1) Le prince Louis de Prusse, tué deux ans auparavant dans la campagne d'Iéna.

pareille chose. Je l'ai mise dans l'eau et je te l'envoie dans cette lettre. »

Quelle source de bonheur qu'une disposition d'ame si poétique, qu'un si profond sentiment de la nature uni à tant de connaissance des hommes et des choses, à une si grande puissance d'analyse; et tout cela naturel comme l'enfance! Avec une personne qui traite ainsi la vie, il n'y a jamais rien de petit, ni de vulgaire, ni d'impossible.

La lettre qu'on vient de lire a été choisie au hasard; cette fois ce mot veut dire quelque chose, c'est-à-dire l'exacte vérité; j'ai ouvert le premier tome de ce volumineux recueil, et je me suis mis à traduire la page que j'avais sous les yeux. Je n'ai pu bien rendre la poésie du style allemand, de ce style des hommes dominés par le cœur, mais j'espère en avoir donné une idée.

Je n'ai pas connu toutes les circonstances de la vie de Mme de Varnhagen; mais je sais qu'elle a été une des femmes les plus heureuses du monde. Sa manière de sentir la rendait nécessaire à certaines ames, qui, dès-lors, lui étaient nécessaires aussi. Personne n'a été plus aimée. Que faut-il de plus? Toutes les agitations des hommes sont inventées inutilement pour suppléer cette source de la félicité que rien ne supplée et qui tient lieu de tout. Quand l'ame tarit, l'esprit travaille encore, mais sans fruit: voilà le secret de tous les ennuis de la vie du monde; c'est un tourment que Rachel n'a jamais connu, et c'est le plus grand de tous, car il implique une sorte d'humiliation. Mme de Varnhagen, qui savait tout, répétait souvent : Je ne plains pas les malheurs dont on se plaint; le vrai malheur se voile; il est honteux!

Comme toutes les vérités profondes, ce mot simple est capable de faire pleurer.

Et l'on ne pouvait causer un quart d'heure avec elle sans tirer de ce foyer de lumière une foule d'étincelles. Le comique était à sa portée comme le plus haut degré du sublime. La preuve qu'elle était naturelle, c'est qu'elle entendait le rire comme la douleur; elle le prenait comme un moyen plus prompt de montrer la vérité; tout résonnait en elle, et sa manière de recevoir les impressions que vous vouliez lui faire partager modifiait les vôtres; on l'adorait, d'abord parce qu'elle avait des dons admirables, et puis, ce qui l'emportait surtout, parce qu'elle était amusante. Elle n'était rien pour vous, ou elle était tout, et elle pouvait être tout pour plusieurs à la fois sans

exciter de jalousie, tant sa noble nature l'approchait de la source de toute vie, de toute clarté. Quand on a perdu jeune une telle amie et quelques autres qui lui ressemblaient, l'époque des souvenirs remonte si haut qu'elle remplit plus de la moitié de la vie.

Qu'est-ce que le monde a su de cet être extraordinaire? Que sait-il aujourd'hui, du moins en France, du livre qui le fait connaître? Un article dans le *Journal des Débats*, racontant l'amour de M. Gentz pour Mlle Fanny Elsler, est, je crois, tout ce que Paris a lu sur les lettres de Rachel... et le monde serait tout!... Non, l'obscurité d'un être tel que Rachel suffirait pour me prouver que la lumière du soleil n'est pas la lumière de l'ame.

Rachel Levin, connue aussi à Berlin sous le nom de Rachel Robert, naquit dans cette ville en 1771. Son enfance fut une lutte prolongée entre une organisation dont la vigueur promettait la santé, et une imagination trop vive pour ne pas détruire l'équilibre. Cette lutte produisit une jeunesse agitée par des maladies extraordinaires, de ces maladies indéfinissables qu'on appelle nerveuses parce qu'elles ont plus d'ame que de corps. Mais cette jeunesse douloureuse fut brillante par l'esprit, et même, dit-on, par l'expression de la figure. Mlle Levin, sans autre moyen d'influence que sa supériorité personnelle, devint le centre de la société la plus spirituelle et la plus élégante de Berlin, à une époque où les hommes distingués affluaient dans cette ville. Le mouvement de la pensée en Allemagne étonnait alors le monde, et Berlin était le point où cette vie de l'esprit avait le plus d'intensité. La philosophie et la poésie se partageaient l'existence de cette nation qui se croyait à plaindre, et qui peut dire aujourd'hui comme Mlle Arnould : « C'était le bon temps, j'étais bien malheureuse. » Mme de Varnhagen, comme tous les êtres doués de facultés supérieures, était le miroir fidèle de ses contemporains et de ses compatriotes. Apprendre à connaître cette femme extraordinaire, c'est étudier l'Allemagne et particulièrement la Prusse à l'époque la plus brillante de leur développement intellectuel et la plus malheureuse de leur histoire : au commencement du siècle.

Paris même, l'ignorant Paris de ce temps-là, ignorant par orgueil et par paresse entendit parler du prince Louis de Prusse. Ce prince était de toutes les soirées de Mlle Levin. L'assiduité du plus proche parent du roi chez cette personne, à part de toutes les autres, paraissait aussi honorable pour lui que pour elle. Les grands qui craignent l'esprit sont bien petits dans ce siècle et bien maladroits; ils font un ennemi d'un allié.

En 1814, le 27 septembre, Mlle Levin épousa M. de Varnhagen d'Ense, plus jeune qu'elle de douze ou quinze ans; mais comme il est un des hommes les plus spirituels de l'Allemagne, leur union, qui dura dix-neuf ans, fut la plus heureuse que j'aie vue.

C'est lui qui a recueilli religieusement, et non sans beaucoup de peine, les lettres de Rachel, écrites à diverses personnes et dispersées dans toute l'Europe. Ce livre ne fut tiré d'abord qu'à un très petit nombre d'exemplaires. Le succès qu'il obtint auprès d'un public d'élite a déterminé plus tard l'éditeur à le publier avec de nombreuses et notables augmentations.

Les souvenirs de Rachel, traduits un jour dans toutes les langues, grossiront le nombre, moins considérable qu'on ne le pense peut-être, des ouvrages qui appartiennent à la littérature européenne. Monument littéraire élevé à l'esprit d'une femme qui ne fut ni ne fit rien dans le monde, par un mari dont la vie entière est maintenant consacrée à la mémoire de sa femme, ce livre honore la personne qu'il est destiné à nous faire connaître, plus que ne l'honoreraient les louanges d'une foule d'hommes. M. de Varnhagen est connu pour un homme de talent et de mérite; et l'attachement de ce seul homme, attachement qui survit à la mort, devient un éloge plus flatteur que l'enthousiasme public; la foule est moins puissante qu'elle ne le croit, même sous le règne des majorités. Les masses ne jugent jamais d'après elles, aussi leur suffrage ne peut-il qu'enivrer; celui des hommes supérieurs devrait seul flatter.

Mon but n'est rien moins que d'analyser ici un recueil de lettres aussi variées que les phases de la vie de celle qui les écrivit; je ne veux que donner le désir de la connaître aux personnes qui savent tout ce qu'il y a de supériorité d'esprit et d'ame hors de la liste des noms que le caprice du monde a glorifiés.

Voici comment M. de Varnhagen parle de Rachel dans l'introduction qu'il a mise à la tête de ses lettres :

« Je ne veux pas essayer de vous faire le portrait de ma bien-aimée Rachel; il n'est donné qu'à quelques-uns de ceux qui vécurent de suite et long-temps dans son intimité de la bien connaître et de l'apprécier. Ses lettres mêmes, avec quelque abondance que les sources vives de l'esprit et de l'ame y coulent, ne sont qu'une image incomplète de sa vie. Ce qui caractérise cet être extraordinaire, c'est précisément la création toujours renouvelée, l'inattendu, la spontanéité de ses impressions. C'est l'ame sans cesse en action, et qui, par cette activité même, donne à tout un aspect nouveau, distribue

l'ombre et la lumière, enchante, attire, réconcilie, et tout cela à la fois. Comment rendre de telles impressions par un récit? comment une représentation successive pourrait-elle donner l'idée de tant d'actions simultanées? Je ne veux qu'essayer de retracer en peu de paroles le premier effet que produisit sur moi la rencontre de Mlle Levin. »

Il commence par raconter la manière dont elle était jugée par les personnes les plus distinguées qu'il connût, et le désir que ces jugemens favorables, mais singuliers, lui avaient donné de la connaître; enfin, il la voit, et voici comme il retrace la première impression qu'il reçut : « D'abord, je dois dire qu'en sa présence j'éprouvai un sentiment tout nouveau. Je crus retrouver le type primitif de l'être humain; je sentis qu'une créature à peine sortie des mains de Dieu était là devant moi dans sa pureté, dans sa perfection native. Partout l'esprit et le corps échangeant leur mutuelle influence; partout des images vraies, des cordes vibrantes, un sentiment immédiat de la nature; à chaque instant la communication sincère des pensées d'un esprit original et naïf, la révélation des sensations d'un être tout primitif, être grandiose par un mélange d'innocence et de finesse prudente, être prompt en paroles comme en actions, car la présence d'esprit la plus rare, l'adresse, la sagacité, la perspicacité la plus extraordinaire, se trouvaient réunies en elle; et tout cela était vivifié par la chaleur d'une bonté toute pure, par un amour de l'humanité toujours actif, toujours pratique et vrai, par la participation la plus vive au bien et au mal d'autrui. Les qualités que j'avais trouvées jusque-là disséminées parmi plusieurs, je les voyais réunies dans un seul individu. La compréhension et le trait, la profondeur et la franchise, l'imagination et l'ironie, liées ensemble dans son être comme dans un monde, se manifestaient par une suite de petites circonstances inattendues et gracieuses, qui faisaient sa vie, et qui, selon le jugement de Goëthe, touchaient de près au fond des choses, étaient les choses elles-mêmes agissant de toute la puissance de la réalité. Mais à la force et à la grandeur se joignaient toujours en elle la douceur et la grace d'une femme, qui se peignaient surtout dans la charmante expression de ses yeux et de sa bouche, sans exclure la passion, ni l'enthousiasme.

« Je doute qu'on se forme tout d'abord une idée juste de cet ensemble composé de tant d'élémens contraires. Quant à moi, j'ai passé par plusieurs incertitudes, par bien des erreurs, avant de croire à ce que je pressentais, jusqu'à ce qu'enfin je reconnus pour toujours, que j'avais devant les yeux l'être le plus parfait et le plus extraordi-

naire... Nul préjugé ne pouvait résister à son influence; sa présence était lumière et vérité; ses manières simples et naturelles, la clarté bienveillante de son esprit, sa facilité à vivre, l'absence de toute prétention, faisaient le ton de sa conversation, même lorsqu'elle roulait d'abord sur des sujets de peu d'importance et elles excluaient tout parti pris; peu à peu le discours s'élevait vers des sujets nouveaux qui naissaient du moment présent, et qui, pour cela même, avaient l'intérêt de la réalité, et réveillaient l'attention des plus indifférens par l'attrait qui s'attache à ce qui est vivant, à ce qui est vrai. Son esprit donnait à ce qui est commun le charme de l'extraordinaire. En sa présence, je me sentis transporté dans un monde nouveau; j'étais conduit à la sphère de la poésie, et cela par ce qu'on est communément convenu d'appeler anti-poétique; par la réalité substituée à l'illusion, la chose à l'apparence; en un mot, par la vérité dont Rachel avait le sens plus que personne. »

. . . . . .

J'ai eu tort de citer, car je m'aperçois que je ne pourrai rien dire, d'après moi, qui soit aussi juste que ce portrait tracé par M. de Varnhagen lui-même. Pourtant j'y joindrai mes propres souvenirs. Ce qu'on a senti et vu a toujours l'intérêt de la vérité, vérité qui, par là même qu'elle est relative, jette un jour nouveau sur l'objet qu'on cherche à faire connaître. Chaque individu est comme une facette de prisme, qui reflète le rayon de lumière en le décomposant à sa manière.

J'ai dit que ce n'est qu'en 1816 que j'ai fait la connaissance de Mme de Varnhagen. Je l'avais rencontrée à Vienne, en 1814, pendant le congrès; mais nous avions passé l'un à côté de l'autre, sans nous voir, au milieu de cette foule de souverains. Deux ans plus tard, j'étais resté malade à Francfort, où ma mère vint passer l'hiver pour me soigner. Des circonstances trop romanesques et trop personnelles pour qu'il soit à propos de les rapporter ici, obligèrent ma mère à se lier un peu avec une dame de Berlin dont le caractère et les manières ne lui convenaient nullement. Cette dame, qui tenait à ce qu'il y avait de plus considérable en Prusse, allait quitter Francfort après avoir rempli notre petit cercle du bruit de ses intrigues d'ambition, et non sans avoir troublé notre vie par des tromperies dont les gens dénués de cœur ne connaissent jamais la portée. Ces personnes paraissent perfides, elles ne sont qu'insensibles; c'est assez pour les fuir, ce n'est pas assez pour les condamner.

Ma mère fut obligée de subir une dernière entrevue avec cette

femme, et c'était pour ma mère un sacrifice dont l'étendue ne peut être appréciée que par les personnes qui savent, comme moi, tout ce qu'il lui en coûtait pour faire céder un seul instant les affections du cœur aux convenances sociales.

Je la vis partir pour cette visite avec une répugnance qui m'aurait fait rire, si elle ne m'avait affligé.

— Vous êtes une sauvage de salon, lui disais-je; plus vous voyez que les gens du monde mentent, et plus vous devenez vraie avec eux. Vous parlez un autre langage que le leur. A quoi réussirez-vous? — A rester toute ma vie comme je suis, répondit ma mère en souriant; et elle sortit dans une disposition d'humeur difficile à définir, puisqu'elle paraissait gaie et contrariée en même temps.

On voit que, dès le temps de ma jeunesse, les enfans avaient pour habitude de régenter leurs parens. Je restai seul, attendant avec une anxiété qui combattait mon impatience le récit que ma mère me ferait à son retour. Je désirais vivement et je craignais presque autant de savoir ce qu'aurait dit Mme de *** pour dernier adieu.

Ma mère revint bientôt; son visage était rayonnant. — Eh bien! lui dis-je. — Ah! tu ne sais pas ce que je viens de faire? — Quoi donc? qu'a-t-elle dit? — Qui? de qui parles-tu? — De Mme de ***. Vous a-t-elle dit adieu? — Je n'en sais rien; mais je viens de chez elle, où j'ai fait connaissance avec la personne la plus spirituelle, la plus distinguée que j'aie rencontrée depuis long-temps. Tu seras charmé de la voir; je suis sûre qu'elle te plaira. — Il faut qu'elle me plaise beaucoup pour me faire oublier ce qui m'afflige. — Elle te fera oublier tout, te dis-je.

Ma mère avait raison; elle se connaissait en personnes supérieures. Nous fîmes connaissance avec Mme de Varnhagen, et un mois après, j'avais tout oublié. J'étais lié irrévocablement sans être amoureux. Cet attachement, aussi fort que désintéressé, est tout simplement la perfection des relations humaines : c'est un problème que Rachel seule pouvait résoudre avec sa pureté, sa vérité de sentiment, le prestige de son esprit, la sublime compassion de son ame!..... A cette triste époque de ma vie, je lui dus la résurrection de la pensée, tuée en moi par le chagrin. Nous passions des soirées délicieuses à parcourir les riantes campagnes des environs de Francfort, qui sont le jardin de l'Allemagne, comme la Touraine est le jardin de la France, ou à causer chez ma mère et chez Mme de Varnhagen. Le monde visible, le monde intérieur, l'univers entier et l'ame de l'univers, tout était décrit, analysé, compris, pressenti

dans ces longs entretiens qui me paraissaient courts. La conversation de Mme de Varnhagen n'était pas un discours plus ou moins brillant; c'était une action intime, mais toujours inattendue, parce qu'elle était motivée par le besoin et la disposition de la personne qui causait avec elle; causer n'est pas le mot, tout ce qu'on disait à Mme Varnhagen était une confession, volontaire ou non. Sa manière d'entendre changeait le mensonge même en confidence; jamais clarté si bienfaisante ne pénétra dans les cœurs souffrans.

Elle animait un cercle autant qu'elle intéressait un ami en tête-à-tête, et cette double faculté est rare; son esprit suffisait à tout, parce que c'était mieux que de l'esprit : c'était du génie au service de l'intimité et même de la société; elle ne trouvait rien au-dessous d'elle dans les petits évènemens de la journée, et rien n'était au-dessus dans les plus grandes circonstances de la vie. Sa pensée se faisait toute à tous : elle ne l'économisait pas pour des livres ou pour des intrigues politiques; elle ne jouait pas un rôle, ne calculait jamais un effet : quand on n'a pas assez d'esprit pour en perdre, disait-elle, c'est qu'on n'en a pas assez pour ce qu'on en veut faire.

Le silence, si à la mode chez nous parmi les personnes qui se *posent*, comme elles disent, à la tête des *supériorités intellectuelles* de l'époque, n'était pas à l'usage de Rachel; quand elle était triste ou souffrante, elle restait chez elle où elle ne recevait que les amis qui lui permettaient de se taire; mais quand elle voyait des personnes du monde, c'était pour tâcher de leur être agréable : elle avait une délicatesse de tact qui lui faisait comprendre les devoirs et les plaisirs de la société, comme elle avait un sentiment inné du beau qui la mettait en communication avec la nature et avec l'art.

Le ton dominant de la conversation à Berlin était alors l'enthousiasme, et cet engouement obligé dégénérait assez souvent en affectation; Mme de Varnhagen n'affectait rien, mais elle exprimait ce qu'elle sentait avec plus de liberté que si elle avait vécu habituellement dans un autre pays. Cette confiance dans l'intelligence et la bonne foi des autres lui donnait quelquefois une apparence d'exagération aux yeux des personnes médiocres; mais cette injustice lui rendait ses amis plus chers. La juger, c'était un titre à son affection : son ame avait besoin de se montrer, comme d'autres sentent la nécessité de se cacher, et nous disions, à propos de tout, qu'il n'y a de mal véritable que le mensonge : Point de mensonge sans bêtise, ni de sincérité sans esprit, disait-elle encore. C'est juste, répliquais-je; la vérité a toujours besoin d'excuse, le monde exige qu'on la défende

contre lui, et, pour plaider, il faut du talent. Mentir, c'est fuir l'obligation d'expliquer; il y a souvent autant de paresse, c'est-à-dire de bêtise, que d'infidélité dans le mensonge.

En réfléchissant plus tard à ce mot de Mme de Varnhagen, j'ai trouvé que sa définition ne s'appliquait pas à tous les genres de mensonges. Il y a tel mensonge qui dénote moins les bornes de l'esprit que la misère de l'ame. Un attachement vrai apporterait toujours, au cœur qui l'éprouverait, le courage de le manifester; tout sentiment naturel peut s'avouer, l'ambition même, l'amour de la richesse, comme moyen d'influence légitime, l'orgueil du talent, l'amour, cet immortel besoin de la perfection; on peut avouer tout cela, pourvu qu'on l'ait; mais ce qu'on ne peut avouer, c'est la prétention malheureuse de l'acquérir. Alors on retombe dans ce que Mme de Varnhagen appelait le vrai malheur, le malheur honteux et qui se cache; alors on ment. Mais on peut mentir ainsi avec beaucoup d'esprit; ce qu'il faut pour être toujours franc, c'est de la force. On ne ment jamais quand on sent fortement.

Nous parlions souvent de Goëthe : il était à cette époque, en Allemagne, l'objet d'un culte fanatique, et, parmi ses adorateurs, les plus fiers étaient ceux qui l'exaltaient davantage. Moi, étranger, je riais de cette joûte d'esprit pour savoir à qui louerait le maître avec plus d'exagération, et, tout en admirant le génie du dieu, je me permettais quelquefois d'être choqué de l'insensibilité de l'homme.

Je reprochais alors à Mme de Varnhagen de céder trop à l'engouement général et d'oublier, pour Goëthe, une de ses qualités distinctives, l'indépendance. Elle me répondait qu'elle n'était indépendante que du vulgaire, mais que le génie avait sur elle un pouvoir absolu. On demandait un jour, chez elle, quel était le meilleur ouvrage de ce grand poète; chacun nommait celui qu'il préférait, soit en vers, soit en prose. A la fin, Mme de Varnhagen prend la parole et dit : Le meilleur ouvrage de Goëthe, ce n'est pas celui qui plaît davantage à tel ou tel esprit, c'est celui qui nous fait comprendre comment il a pu faire tous les autres; voilà pourquoi je crois que son chef-d'œuvre est *le Tasse*. Elle a répété, dans une de ses lettres, ce jugement motivé d'une manière si frappante; et moi, je l'ai d'autant mieux retenu que j'avais entendu dire à Mme de Staël que, de tous les ouvrages de Goëthe, le seul où elle ne trouvât rien à admirer, c'était *le Tasse*. J'ai pensé bien souvent à cette diversité de sentiment de la part de deux femmes qui me paraissent égales l'une à l'autre par les dons de la nature et l'intensité de la vie intellectuelle. Le

grand mérite du *Tasse* est dans le développement du caractère principal, indiqué par des nuances de style; et c'est ce que les étrangers sentent le plus difficilement. On s'épouvante en voyant quelle distance les habitudes, les langues, les sociétés peuvent mettre entre deux esprits que la nature et Dieu avaient créés frères.

Mme de Varnhagen fit un voyage; pendant cette absence, Goëthe vint à Francfort où je le vis pour la première fois. Voici comment je rendais compte de cette rencontre à Mme de Varnhagen, dans une lettre qu'elle me rapporta quelque temps après en m'ordonnant de la garder, parce qu'elle ne voulait pas avoir chez elle ce qu'elle appelait *une diatribe* contre le grand homme : le lecteur jugera de son impartialité et de la mienne :

« Enfin j'ai vu votre Goëthe! et, pour la première fois de ma vie, j'ai senti qu'on peut s'arrêter devant un homme comme devant un monument, sans lui parler. J'ai dû lui paraître bien ridicule : je le contemplais comme un phénomène de la nature. C'est votre faute: pourquoi m'avoir tant parlé de lui? Dans le premier moment, son apparition m'a inspiré le besoin de méditer plus que celui de causer. Il ne m'embarrassait pas, sa sphère est au-dessus de ce qui intimide; je ne crois pas que jamais un homme ait été occupé de sa personne et de l'effet qu'elle peut produire devant le Jupiter du Vatican; je ne pouvais pas non plus penser à moi devant Goëthe. Cet homme, dont l'abord est différent de celui de tous les hommes que j'ai rencontrés, me faisait l'effet d'une solitude; j'étais saisi de respect; j'éprouvais du bien-être et de la frayeur, sans savoir pourquoi : il me semblait que je regardais au bord d'un abîme d'où montait la voix d'un oracle.

« Il y a long-temps que vous n'avez vu Goëthe; il a soixante-quatre ans; son visage est encore superbe; c'est, comme vous le dites, la tête de Jupiter, ou plutôt d'Homère. Quand sa physionomie n'est point animée, elle exprime une noble tristesse : on croit voir un héros de l'antiquité écrasé sous le poids de notre misère. Ce siècle, où le burlesque domine, lui pèse; il a dans le front et dans le regard quelque chose de profondément tragique. Quand il s'anime, il pétille d'esprit; et quand il se laisse aller à sourire, il est plein de grace. Ce qui me frappe surtout dans ses traits, c'est l'harmonie de l'ensemble : je n'ai vu nulle part tant d'accord uni à tant de variété; tous les sentimens et toutes les pensées humaines se peignent sur son visage; sa physionomie, pleine de vie, est le miroir du monde, et en même temps l'expression d'un caractère : on y lit depuis Werther

jusqu'à Faust et au Traité sur l'Optique; c'est un esprit universel; la science et la poésie habitent ce front qui contient tout; il semble que c'est d'après lui qu'on a dit : L'homme est l'abrégé du monde.

« Ses manières sont froides; cependant on se sent attiré vers lui comme vers un être surnaturel; mais on sent tout de suite qu'on n'est pas son semblable. Quand il lève les yeux, on dirait qu'il pleure sur l'humanité; quand il les fixe sur vous, son regard vous pénètre. Mais cette perspicacité vous fait du bien. Ce qui rend un homme ordinaire fatigant, c'est qu'il ne comprend jamais tout-à-fait un autre homme. Goëthe comprend la nature; comment ne comprendrait-il pas un pauvre atome humain? J'aurais voulu m'approcher de lui, et lui dire : Apprenez-moi ce que je suis. Oracle, dictez-moi ce qui doit décider de ma vie, ce qui doit sortir de moi.

« Quoique sa dignité constante paraisse un peu raide, il a de la simplicité, et on pourrait le croire naïf: il est pourtant à une distance immense de la naïveté : en lui, tout est volonté et conscience de sa volonté. Si l'on disait à Goëthe : « Pourquoi êtes-vous comme vous êtes? » au lieu de répondre : « Parce que je suis moi, » il dirait : « Parce que *je veux* être moi. » Cette réponse met un espace infini entre lui et la naïveté; mais son esprit lui rend le charme des hommes naïfs. Seulement on ne peut se fier au plaisir qu'on éprouve en causant avec lui. Qu'on ne s'y trompe pas, il est plus qu'un homme. Rien de plus gracieux que sa manière de s'entretenir avec les personnes qui lui sont présentées : il a par momens une ironie si fine et si délicate, qu'elle ne saurait blesser; il possède au suprême degré le talent, ou plutôt le don d'intéresser à ce qu'il dit; sa personne, sa seule présence, son silence, portent à la méditation, et font désirer ses paroles; il réunit la chaleur au calme, il se contient comme s'il avait peu de vie, et cependant il sent comme un autre se passionne; c'est un homme supérieur au vulgaire et supérieur à lui-même. Il est maître de lui; il est résigné à supporter les inconvéniens de sa destinée; c'est le premier grand homme qui m'ait paru décidé à subir sans se plaindre les malheurs du génie; il est malheureux, parce qu'il est seul; mais il veut être seul, parce qu'il a reconnu qu'il le faut.

« J'ai dit qu'on trouvait tout dans sa physionomie, il y manque pourtant une chose, et une chose nécessaire : l'amour. Je ne crois pas qu'il ait la faculté de vivre dans un autre; il a tout en lui, hors ce qui fait qu'on renonce à tout. La richesse de sa nature le trompe, elle le confirme dans la personnalité; il est seul en ce monde, et peut-

être déjà se prépare-t-il à rester seul dans l'autre : poussé à ce point, l'égoïsme est un exil.

« C'est un phénomène bien extraordinaire qu'un homme parvenu à cette étendue, à cette élévation de pensée, sans reconnaître le christianisme. C'est comme un naufragé qui ne croirait qu'à la plage (1).

« C'est un malheur pour Goëthe que la religion chrétienne soit une révélation divine, il l'aurait peut-être inventée; mais comme il la trouve arrivée avant lui en ce monde, et avec elle quelques accessoires qu'il n'y aurait pas joints s'il l'avait faite; comme il voit dans ses prêtres ce qu'il n'y voudrait pas voir, et qu'il n'y voit pas ce qu'il voudrait, il la rejette. Aussi le vide qu'elle laisse au dedans de lui l'accable; l'ennui le ronge, il s'attache aux moindres détails de l'existence, il s'impose l'étude et le goût des petites choses, enfin il se traîne dans la nuit de ce monde comme s'il n'en était pas une des lumières; et l'on est forcé de convenir que ce prodigieux génie est aussi étonnant par ce qui lui manque que par ce qu'il a. Aussi mon ami Werner compare-t-il la tête de Goëthe à une immense coupole sans lanterne, ce qui fait que le jour y vient d'en bas. »

L'engouement aveugle et exclusif de quelques esprits pour Goëthe était tel en Allemagne, à l'époque où je fis connaissance avec Mme de Varnhagen, que, malgré sa supériorité, elle eut peine à me pardonner ce jugement, et pourtant elle pardonnait beaucoup, parce qu'elle voyait loin et juste.

Mme de Varnhagen avait sur le mariage des idées qui, depuis elle, ont été adoptées par bien des gens, et fort exagérées dans l'application. Les inventeurs sont toujours des metteurs en œuvre plus timides que les imitateurs. Elle regardait cette institution comme trop sacrée pour être dégradée au service des petits intérêts du monde : elle blâmait le mariage comme affaire, et trouvait la société absurde de rabaisser une loi divine au niveau des réglemens qui fixent les devoirs civils du citoyen. Sa profonde horreur pour l'hypocrisie lui faisait condamner même ce que le monde appelle la bonne conduite, quand elle n'est pas l'expression des bons sentimens.

Je n'ai jamais bien connu le fond de ses idées sur le christianisme; ce que je sais, c'est qu'elle aimait Dieu et le prochain avec ferveur ;

(1) Depuis ce temps, Goëthe s'est rapproché du christianisme, comme on peut s'en assurer dans l'intéressant ouvrage publié en allemand par Ackermann, sous le titre de *Conversations de Goëthe*. On s'étonne de voir que tant de livres curieux ne soient pas encore traduits en français.

elle était plus religieuse que la plupart des dévots que j'ai rencontrés. J'avais un tel besoin de penser que j'étais de son avis, que je me suis répété souvent en son absence qu'elle pressentait une révolution religieuse, dont la fin serait la régénération pacifique et volontaire des formes du christianisme sous la direction de l'église catholique, la seule qui eût l'autorité nécessaire pour conserver la vérité intacte, et pour la défendre jusqu'à la fin des temps. Je ne pourrais pourtant assurer que ce fût là son espoir; peut-être son grand esprit se faisait-il une idée plus libre des moyens adoptés par la puissance infinie pour se manifester à la terre; mais ce que je puis dire, c'est que toutes les fois que le regret et le désir me ramenaient en pensée vers Rachel, je me consolais en me répétant que nous avions la même opinion sur la seule chose vraiment importante en ce monde. Cet accord avec un être si supérieur, ne l'eussé-je que rêvé, suffirait pour me tranquilliser : c'était comme une assurance contre mes propres incertitudes.

La moisson d'idées fécondes, d'expressions soudaines, originales, sublimes, piquantes, d'aperçus neufs et surprenans, qu'on recueille en lisant ses trois volumes de lettres, montre ce qu'aurait pu produire en littérature celle qui les a écrites, non pour écrire, mais pour manifester et pour étendre sa bienfaisante existence.

Si je n'avais pas connu Mme de Varnhagen, je ne serais peut-être pas aussi persuadé que je le suis d'une vérité consolante, c'est que le vulgaire juge les hommes sur ce qu'ils ont fait, tandis que les esprits supérieurs les apprécient d'après ce qu'ils pourraient faire. C'est ainsi que Rachel jugeait, et c'est ainsi qu'elle a le droit de demander qu'on la juge.

A. DE CUSTINE.

Saint-Gratien, ce 2 novembre 1837.

UN ACTE

DANS UNE SCÈNE.

— Il me semble que votre oncle Fernand s'est levé aujourd'hui plus tôt que d'habitude. Serait-il indisposé?

— Je ne le pense pas; s'il était malade, il ne serait pas sorti; et je ne vois pas ici sa canne.

— Vous avez raison, Floride, il est sorti; il a même pris son thé. Ce beau temps l'aura séduit; il aura eu la fantaisie d'aller faire un tour de promenade sur le port. Boulogne, il est vrai, a un aspect délicieux quand le soleil se montre.

— Jamais, je crois, les baigneurs n'ont été en aussi grand nombre: Londres se dépeuple cette année.

— On ne rencontre partout que des Anglais.

— Vous en plaindriez-vous?

— Moi! N'êtes-vous pas Anglaise, Floride? A propos, cette lettre d'Angleterre est pour vous; je venais de la recevoir quand vous êtes entrée.

— Je vous remercie, mon ami. C'est quelque camarade de pension qui m'écrit.

(Floride met la lettre dans la poche de son tablier.)

Je lirai cela après déjeuner.

— Pourquoi ne liriez-vous pas cette lettre tout de suite?

— Ne sais-je pas tout ce qu'une amie peut dire à une amie? Au reste, j'aime à deviner sous leur enveloppe tous ces petits secrets qui n'en sont pas.

— Vous m'assurez que ce n'est pas ma présence qui vous gêne?

— Vous ne le pensez pas, Lucien. Ai-je quelque mystère pour vous?

— Il n'en faut qu'un pour commencer, Floride.

— Heureusement vous n'êtes pas sérieux en disant cela.

— Et si je l'étais, vous vous fâcheriez sans doute, Floride?

— Je rirais au contraire.

— Vous auriez raison. Se fâcher à propos de rien, d'une lettre écrite de Douvres à une amie de Boulogne.

— Vous avez donc remarqué que la lettre venait de Douvres?

— Il eût été difficile de ne pas le voir aux gros caractères rouges de la poste. Au surplus, mon coup d'œil n'a pas été plus rapide que le vôtre, qui a deviné sur-le-champ que cette lettre vous était adressée par une amie de pension. Jusqu'ici les lettres n'avaient guère annoncé sur leur enveloppe que les pays d'où elles viennent; vous étiez destinée à y découvrir, par une divination particulière, une empreinte infaillible de l'amitié.

— Mais ne reconnaît-on pas l'écriture d'une amie entre mille, Lucien?

— On a ordinairement deux ou trois cents amies dans un pensionnat. Quelle amitié particulière ne faut-il pas avoir pour distinguer une écriture sur deux ou trois cents autres!

— Mon cher Lucien, je vais rire, vous devenez sérieux.

— Non, mais raisonnable; car je suis prêt à me fâcher contre moi-même. Parce que je reconnais la nécessité, pour la durée de la paix domestique, de vivre sans mystère, de tout se dire, de tout se confier; parce qu'il me semble que rien n'est beau comme de voir réciproquement dans la profondeur de sa vie; parce que mon sentiment est qu'avec cette franchise, la femme n'a pas de meilleur ami que son mari, qui, de son côté, prévient souvent en lui des écarts blâmables en condamnant ses actions à la publicité; parce qu'à mes yeux, enfin, cette confiance en ménage est le ciel sur la terre, ce n'était pas là une raison pour vous obliger à inventer un fait en l'air et à colorer d'un prétexte spécieux le désir fondé ou non que vous avez de ne lire cette lettre qu'après le déjeuner. Si vous vous êtes mal tirée du petit mensonge, c'est ma faute.

— Lucien, ce n'était pas un mensonge. Allez-vous m'excuser maintenant?

— Avouez que vous avez besoin de ce que vous êtes trop fière pour demander!

— Quoi? mon pardon! parce que vous avez tort!

— Et certainement j'ai tort. Car, au fond, que m'importe, Floride, que cette lettre vous soit écrite par Louisiana, Mathilde, Geneviève ou Julie? Quand même ce ne serait pas de quelque personne aussi chère qu'elles que vous tiendriez cette preuve d'attention, ai-je eu raison en vérité de tant vous tourmenter? N'êtes-vous pas maîtresse de recevoir des lettres de qui il vous plaît? J'ai mes amis et vous avez les vôtres; nous les confondons sans doute dans une même estime, mais puisqu'ils ne nous sont pas communs, et j'ai plus de raison que vous de me plaindre de ce malheur, il serait mal de nous partager des secrets que ces amis indivisibles n'adressent qu'à la discrétion de l'un de nous.

— Vous croyez donc que cette lettre renferme un secret?

— Pourquoi me demandez-vous cela, Floride?

— Ne venez-vous pas de supposer que je puis avoir des secrets, même avec d'autres qu'une simple amie?

— Mon Dieu, nul ne peut répondre des confidences que le premier venu se croit en droit de nous infliger. Beaucoup de jeunes gens abusent aujourd'hui de la bonté romanesque des femmes pour en faire des complices de quelque intrigue en l'air; et les femmes ne détestent pas, avouez-le, cette condescendance dont ils les honorent. On les consulte comme amies, surtout quand elles ont des amies.

— Je ne connais personne qui pût m'écrire dans cette intention.

— Je ne parlais pas de vous, Floride : comme on vous blesse facilement, en frappant au hasard!

— Tant de personnes ne touchent le but que de cette manière!

— Encore faut-il avoir un but. Vous atteindre d'une allusion même détournée, vague, générale, n'était pas le mien. Ne vous ai-je pas dit d'ailleurs que je ne voyais aucun mal dans une intimité d'esprit entre un jeune homme et une jeune femme, même mariée, qui, par exemple, se seraient connus autrefois, à l'époque des beaux jours de leur enfance?

— Et vous voulez me ménager une place dans votre théorie, n'est-ce pas? Qui aurais-je connu autrefois pour justifier cette tolérance de votre part?

— Je craindrais de me tromper en vous nommant quelqu'un. C'est à vous de prévenir une erreur qui me rendrait peut-être ridicule.

— Vous tenez donc beaucoup à me convaincre que cette lettre m'est écrite par un jeune homme?

— Parmi les étrangers auxquels votre oncle, M. Fernand, ouvrait ses salons, au nombre de ces réfugiés espagnols admis dans la familiarité de votre intérieur à Douvres, n'y en avait-il pas un, jeune, beau, intéressant par ses malheurs politiques, déjà capitaine à vingt-un ans, un peu poète, très sentimental?

— M. le chevalier Almoracin est absent depuis deux ans, vous le savez.

— Ce sont les absens qui écrivent.

— Et il m'aurait écrit de Douvres?

— M. Almoracin aimait beaucoup cette ville, qu'il préférait à Londres. Peut-être après un voyage est-il de retour à Douvres, d'où il s'est empressé de vous écrire pour vous faire savoir son arrivée. Voyons, ai-je deviné juste?

— Si je vous disais, oui, ne fût-ce que pour vous punir?

— Me punir! Vous me supposeriez jaloux de M. le chevalier Almoracin? Aurais-je perdu tout souvenir du passé? Ne sais-je pas que, lorsque je vous demandai en mariage, il y a deux ans, M. Fernand, votre oncle, me répondit, qu'un de vos compatriotes, c'était M. Almoracin, s'étant mis sur les rangs ainsi qu'un Anglais M. James Tornwall, il vous laissait la liberté de faire un choix entre nous trois, M. James Tornwall, M. Almoracin et moi.

— Et ce ne fut, personne ne le sait mieux que vous, ni M. Almoracin, ni M. James Tornwall que je choisis.

— Voilà ce que je pourrais vous rappeler, Floride, si vous m'attribuiez trop l'intention d'être jaloux de M. Almoracin, votre charmant compatriote.

— Si je vous l'attribuais un peu?

— A toute autre femme, je répondrais que la supposition serait fort admissible. Espagnole, vous auriez pu préférer un instant, par la séduction banale des contrastes, un Français à un Espagnol; mais le charme de cette singularité une fois épuisé, vous vous seriez laissé entraîner, sans blâmer votre premier choix, à quelque intérêt pour le compatriote malheureux. Du regret à l'affection le chemin est rapide, si rapide, qu'on ne le parcourt même pas. On est arrivé sans être parti.

— J'aimerais donc le chevalier Almoracin, et cette lettre de Douvres est de lui?

— J'ai supposé, il me semble, que je parlais à une autre femme que vous, Floride.

— A votre ton, je ne m'en suis pas aperçue. Il y a six mois, Lucien, que vous ne m'eussiez pas tenu un tel langage.

— Vous en eussiez ri, il y a six mois. Peut-être même ne l'eussiez-vous pas compris.

— Ainsi votre persuasion est de m'avoir blessée par une accusation vraie?

— Je serais le dernier à le désirer.

— Décidément vous me croyez aimée de M. Almoracin?

— Peut-être.

— Et je l'aime aussi, n'est-ce pas?

— Comme vous me questionnez? Suis-je votre juge, madame?

— Non, mais mon accusateur.

— Si c'est un besoin chez vous de vous défendre, que puis-je y faire?

— Ma défense, en tous cas, ne sera pas embarrassante. Je m'attachai à ce jeune homme par la pitié. C'était un proscrit, monsieur; né à Cadix, ma patrie, il avait été blessé en se battant contre les troupes du roi Ferdinand qui a ruiné ma famille. Quoique Anglaise par mon éducation, quoique venue en Angleterre si jeune, que je ne sais plus même la langue de mon pays, j'éprouvai de l'intérêt pour ce jeune homme. Et à qui n'en a-t-il pas inspiré d'ailleurs? M. James Tornwall ne l'a-t-il pas envoyé à la Havanne, sur un vaisseau qu'il lui a donné? M. James Tornwall comprit d'abord tout ce qu'il valait; il en fit son ami; il le mena de Douvres à Londres où il le présenta à ses sœurs, mes deux bonnes amies, miss Dorothea et miss Love. Toute la haute société de Londres désira le voir. Partout ses belles qualités, rehaussées par le malheur, furent appréciées. Flatté de l'accueil que recevait son ami, M. James Tornwall insista pour qu'il allât passer la saison d'hiver à son château, rendez-vous des jeunes gens les plus distingués de Londres. Là, M. James Tornwall essaya de le consoler des ennuis de l'exil par des distractions de tout genre; il organisa des chasses, des courses au clocher, dont miss Love et miss Dorothea m'ont fait les plus séduisantes descriptions dans leurs lettres. M. James est un admirable cavalier, savez-vous? Il franchissait, avec une intrépidité d'aigle, les fossés, les torrens, les haies, les murs, au grand étonnement de son ami, M. Almoracin. En vérité,

M. James Tornwall est un excellent jeune homme; il s'est conduit comme un frère pour M. le chevalier.

— Cette lettre, madame, est de M. James Tornwall!

— Votre jalousie est bien peu arrêtée.

— Vous vous trompez, madame; M. le chevalier Almoracin, que vous avez aimé peut-être, n'a été pour moi qu'un prétexte pour arriver à M. James Tornwall, dont j'étais sûr que vous me parleriez, si j'amenais avec un peu d'adresse la conversation sur lui. Votre amitié pour ses sœurs, miss Dorothea et miss Love, n'a jamais été qu'un voile jeté sur votre penchant pour ce jeune homme, d'un nom éblouissant, d'un esprit beaucoup trop vanté, mais enfin assez remarquable pour vous avoir captivée, et que vous auriez accepté pour mari, s'il n'eût appartenu à une famille dont les opinions politiques, toutes dévouées au torysme, n'eussent été blessées d'un mariage avec la fille d'un ancien membre des cortès. M. James Tornwall est venu, l'an passé, ici à l'époque des bains; il s'est présenté chez vous pendant mon absence; il vous a accompagnée aux concerts, et trois fois sur le bateau à vapeur qui promène les baigneurs. Il se rendra cette année à Boulogne. Cette lettre vous annonce son arrivée. Et voilà l'amie de pension qui vous écrit de Douvres! Je n'ai pas besoin maintenant de savoir le contenu de cette lettre; je le connais. Voulez-vous que je vous le dise?

— Si cela vous est agréable, monsieur.

— Ah! de l'ironie! madame.

— De la pitié! monsieur.

— Oui, je sais mot pour mot ce qu'elle renferme : on vous plaint à chaque ligne d'avoir pour mari un homme qui vous néglige, qui est toujours en voyage, qui vit à Paris au milieu des plaisirs, tandis que vous périssez d'ennui ici près d'un vieil oncle et dans une ville déserte les trois quarts de l'année. Vous savez pourtant que ce sont mes affaires, et non mes caprices, qui m'éloignent de vous.

— Ai-je jamais prétendu le contraire?

— Vos amis se chargent de le dire pour vous. Ah! je vous oublie dans votre solitude; vous méritez qu'on vous plaigne. Vous éties née pour un meilleur sort. C'est un ami dévoué, constant, d'un attachement sans bornes, qui vous eût convenu. Oh! comme il vous eût aimée celui-là! Mais vous n'en avez pas voulu; vous lui avez préféré un homme léger, indigne de son bonheur.

— Il me semble que, dans ce moment, vous ne seriez pas loin de justifier les fautes dont vous vous accusez avec tant de véhémence,

et cette accusation ne serait pas la partie la plus romanesque de votre monologue.

— Vos moqueries cachent un trouble profond, madame; mais le masque n'est pas assez épais.

— Moi troublée! Dites-moi plutôt si vous êtes calme, vous!

— Comme un juge. Si calme, que je vous dirai la fin de cette confidence, que j'ai surprise au passage.

— Puisque vous savez tant de choses, révélez-moi le contenu des lettres qui suivront celle-ci. Vous m'épargnerez l'ennui des délais et les frais de poste.

— En effet, vous êtes calme. Votre expérience l'emporte sur la mienne, madame. C'est une supériorité dont je ne serais pas flatté, à votre place.

— Vous m'avez promis la fin de cette lettre.

— La voici. On se rapprochera de Boulogne pour essayer de vous consoler; on vous décidera à repasser en Angleterre, où vous attendent vos bonnes amies, miss Dorothea et miss Love. Le prétexte sera votre santé; mais la cause, la véritable cause, madame, ce sera l'amour.

— L'amour! pour qui?

— Pour M. James Tornwall! Il vous plaît, je m'en aperçois, d'entendre souvent ce nom sortir de ma bouche? Oui, pour M. James Tornwall!

— Monsieur, en vous donnant à lire cette lettre, je vous convaincrais peut-être de la fausseté de vos opinions; mais ce serait une faiblesse dont je rougirais plus tard pour vous, si je consentais à l'avoir. Vous n'aurez point cette lettre.

— Et si je l'exigeais?

— La voilà!

(Floride tendant la lettre à Lucien.)

— N'exigez rien, monsieur; prenez! Mais n'oubliez pas qu'après l'avoir lue, non pour vous punir d'avoir surpris dans ma vie un secret que je tenais à garder, mais pour vous flétrir dans votre curiosité si peu raisonnable, si peu honnête; n'oubliez pas que l'un de nous quittera Boulogne sur-le-champ; il n'y aura plus rien de commun entre nous.

— Beaucoup de femmes spirituelles emploient cette menace, qui leur réussit souvent, quand elles ne savent comment sortir de la position difficile où vous êtes.

— Je ne vous menace pas; je vous prie de lire cette lettre.

— Parlez-vous sérieusement? Est-ce au prix d'une séparation éternelle que vous m'accorderez de la lire?

— Je croyais que vous étiez décidé.

— Vous êtes toujours Espagnole.

— Et vous bien peu curieux. A votre place, je n'aurais pas tant hésité.

— Qu'auriez-vous fait à ma place?

— D'abord je n'aurais pas eu de soupçon, monsieur.

— Et ensuite?

— Mais si j'en avais eu un, j'aurais fait sauter le cachet de cette lettre.

— Vous voulez me pousser à bout, parce que vous pensez que, plus je serai au bord de l'abîme, plus j'hésiterai à le franchir. C'est encore de l'esprit. Qu'il soit fait comme vous le désirez, madame, ou plutôt comme vous ne le désirez pas. Donnez-moi cette lettre.

(Floride prête à la remettre à Lucien.)

— Adieu, monsieur! Je partirai pour Paris dans une heure.

— Adieu, madame!

(Floride tout bas.)

— Il persiste à vouloir la lire!

(Lucien à part.)

— Je crois qu'elle n'est pas aussi résolue qu'elle le fait paraître.

— Vous ne la prenez donc pas?

— Il me semble, Floride, que vous ne mettez pas beaucoup de bonne volonté à vous en dessaisir.

— Que vous importe ce qui se passe en moi dans ce moment?

(Lucien, à part.)

— Si c'était une comédie qu'elle jouât. La sensibilité est aussi une arme comme la colère. Oh! je ne puis plus reculer sans me mettre pour toujours à sa merci. (Haut.) Je souffre le premier, madame, de la dureté de mon action, mais je l'accomplirai, puisqu'il le faut. Donnez-moi cette lettre!

(Floride la retire avec vivacité, et, après en avoir regardé attentivement la suscription, elle se met à rire) :

— Quelle est, madame, la cause de cette gaieté si subite?

— Vous allez l'apprendre.

— Mais tout de suite.

— Dans un instant; permettez que je ne m'étouffe pas. Ah! c'est trop singulier! Laissez-moi rire encore un peu.

— Vous voulez gagner du temps pour trouver dans votre imagination un moyen d'échapper à une révélation terrible.

— Oui, terrible! extraordinairement terrible! Quelle délicieuse erreur! Cela me fait du bien de tant rire.

— Mais cette lettre, madame, remettez-la-moi!

— De grand cœur! Mais sachez, monsieur, que cette lettre ne vient pas de Douvres; elle y a passé, mais elle a été jetée à la poste à Canterbury. Vous n'avez pas remarqué ce second timbre rouge qui couvre la première ligne de la suscription.

— Cette lettre est écrite de Canterbury!

— Où je ne connais personne, où je ne suis jamais allée, d'où personne n'a pu m'écrire.

— C'est étrange!

— Voyez vous-même, Lucien.

(Lucien et Floride se rapprochent pour mieux observer l'empreinte des timbres de la poste.)

— Lucien, on n'est pas plus étourdi que nous ne l'avons été, en convenez-vous? Non-seulement cette lettre ne vient pas de Douvres, mais elle ne m'est pas adressée.

— Comment cela?

— Derrière cette ligne de caractères rouges je ne distingue qu'un M devant notre nom de Courberive.

— C'est vrai.

— Et cet M isolé signifie aussi bien monsieur que madame de Courberive; or, comme Mme de Courberive n'a aucune relation avec Canterbury, c'est à M. de Courberive, très certainement, que la lettre est adressée. La voici; je n'ai aucun désir d'en savoir le contenu, moi.

(Floride met la lettre dans la main de Lucien.)

— Oui, elle est pour moi; vous avez raison, Floride. Oubliez, je vous prie, tout ce qui m'est échappé de paroles fâcheuses en vous demandant avec tant d'importunité d'être de moitié dans une confidence que je n'étais pas appelé à partager.

— Je ne me suis pas opposée un seul instant à ce partage. Ce n'est que parce que vous apportiez des formes vraiment trop despotiques dans votre désir que j'ai été blessée : mais, en principe, je reconnais la nécessité, pour la durée de la paix domestique, de vivre sans mystère, de tout se dire, de tout se confier. Je pense comme vous là-dessus.

— Que je suis heureux de cette conformité d'opinion!

— Si vous vous y étiez pris d'une autre manière, mon Dieu! cela n'eût pas souffert la moindre résistance. Il est si beau, Lucien, de voir

réciproquement dans les profondeurs de sa vie comme dans un lac pur!

— Sans doute, Floride.

— Avec cette franchise, la femme n'a pas de meilleur ami que son mari, qui, de son côté, prévient souvent chez lui des écarts blâmables en condamnant ses actions à la publicité. C'est votre sentiment.

— Je ne le nie pas, Floride.

— La curiosité, si naturelle en nous, n'a plus d'alimens possibles. L'imagination n'invente plus de faits, et surtout elle ne grossit pas ceux qu'elle sait déjà. La confiance en ménage, c'est enfin le ciel sur la terre. Je crois, Lucien, que ce sont vos propres paroles?

— Je ne les ai pas oubliées. Attachez-vous quelque prix à connaître ce que renferme cette lettre de Canterbury, Floride?

— Un tel désir serait presque une vengeance.

— Et les Anglaises ne sont pas vindicatives?

— J'étais Espagnole il n'y a qu'un instant. Mais dites-moi! Canterbury, est-ce une jolie ville, Lucien?

— Charmante, quoique petite.

— Vous l'avez habitée pendant quelque temps, je crois?

— Trois ans.

— Dans trois ans on apprend beaucoup.

— Ce qu'on peut demander à une ville comme Canterbury, c'est de ne pas trop s'y déplaire.

— Vous vous y plaisiez, j'imagine.

— A cause de l'air.

— Et un peu à cause des amis que vous y aviez.

— Il me semble que je vous en ai parlé quelquefois?

— Vaguement.

— Vous n'aviez pas besoin de renseignemens plus précis.

— Sans doute. Vous y connaissiez, si je ne me trompe...

—Un ancien ingénieur irlandais et un colonel de dragons qui vivait retiré dans son château : eux seuls peuvent prendre la peine de me donner de leurs nouvelles.

— Oui, vous ne m'avez jamais parlé que de ces deux personnes; mais n'étiez-vous pas reçu dans une famille de quakers? Vous y étiez assez bien vu, a-t-on dit à mon oncle Fernand, quand il est allé prendre des informations sur vous à Canterbury.

— Une pauvre famille, fort honnête, fort obscure, vivant sans bruit, dans l'humilité, comme vivent en général les quakers. Vous ne

les connaissez peut-être pas. Voulez-vous que je vous le dépeigne?...

— C'est inutile. Je sais que les filles élevées dans cette religion sont ordinairement fort distinguées, très sentimentales surtout.

— On le dit.

— Miss Sophia ne dément pas sans doute cette bonne opinion qu'on a des jeunes quakeresses; n'est-ce pas, Lucien?

— Ah! vous avez entendu parler de miss Sophia!

— Beaucoup. Elle a une fort jolie taille.

— Oui; elle est plus grande que petite.

— Elle a le front élevé, des cheveux très noirs.

— Oui, très noirs.

— On m'a vanté son teint et la douceur de ses yeux. Vous les rappelez-vous, Lucien?

— On vous a dit vrai, Floride.

— Ses talens, m'a-t-on assuré, surpassaient encore sa beauté.

— Je crois qu'elle est musicienne.

— Elle peint supérieurement aussi. A l'exhibition de l'an passé à Londres, on admirait un paysage d'elle. Vous l'a-t-elle montré?

— Je ne me souviens pas, Floride.

— Vous avez dû lire au moins de ses vers.

— Oui, quelques-uns, tournés avec assez de facilité.

— Pleins de passion, Lucien.

— Je m'en rapporte à vous si vous les avez lus.

— Un jeune homme que vous connaissez particulièrement l'aima avec exaltation, m'a-t-on dit.

— C'est un roman.

— Lucien, c'est une histoire, au contraire. Miss Sophia aima aussi ce jeune homme.

(Floride mettant la suscription sous les yeux de Lucien.)

— Ne trouvez-vous pas que cette écriture est d'une femme?

— En Angleterre tout le monde écrit de la même manière, à présent.

— Miss Sophia donc...

— Comme vous en savez!

— Est-ce que cela vous fatigue, Lucien, d'en entendre parler?

— Au contraire.

— Miss Sophia fut jouée par ce jeune homme qui l'abandonna, qui vint à Douvres, où il se maria, et miss Sophia devint folle.

— Floride! Floride! décachetez cette lettre et lisez-la, car.... c'est un mensonge ce que vous dites.

— Seriez-vous ce jeune homme qui a fait perdre la raison à la quakeresse? Allez donc la lui rendre!

— Mais assurez-vous du moins que ce n'est pas elle qui m'écrit, madame!

— Elle est donc vraie cette histoire?

— Moins vraie que celle de M. le chevalier Almoracin et de M. James Tornwall.

— Voilà comme vous étiez sincère quand vous disiez que j'étais la première femme aimée de vous; vous en tuiez une pendant que vous mentiez à l'autre. Il y a des abîmes dans votre passé; voici le premier que je sonde; que sont les autres! Vous ne répondez plus. Suis-je Anglaise ou Espagnole en ce moment; faut-il que je vous poignarde ou que je vous méprise? Je serai Française, monsieur, je consentirai à laisser dans l'ombre votre passé, à la condition que vous y laisserez le mien; nous étendrons même ce privilége d'indifférence jusque sur l'avenir. Chacun de son côté. Voulez-vous?

— Vous me proposez là un pacte odieux.

— Pourquoi donc?

— Une convention infâme.

— Qui nous rendra heureux l'un et l'autre.

— En nous faisant un éternel sujet de honte l'un pour l'autre.

— Tant de gens vivent ainsi.

— Ah! vous ne savez pas, Floride, ce qui se passe dans leur intérieur.

— Le nôtre dans ce moment est-il déjà si digne d'envie, Lucien!

— Venez plutôt, Floride, tout près de moi; donnez-moi votre bras; et mari et femme qui s'honorent, amant et amante qui s'aiment, ami et amie qui s'entendent, lisons ensemble cette lettre, et pardonnons-nous d'avance tout ce qu'elle pourra contenir à la charge de l'un de nous.

— J'y consens; mais hâtez-vous.

— C'est convenu, Floride.

— Oui, Lucien.

(Floride prend la lettre, la décachette et trouve que ce qu'ils ont pris pour la lettre même n'est qu'une enveloppe qui renfermait une autre lettre. Elle la voit tomber par terre. — Elle la ramasse.)

— Quoi! une autre lettre!

— Ce que nous avons pris pour la lettre même, Floride, n'était qu'un pli!

(Floride lisant l'adresse.)

A monsieur ou à madame de Courberive, pour remettre à monsieur Fernand, ancien membre des cortès, ex-consul d'Espagne à Bogota.

— Ainsi, Floride, cette lettre n'était ni pour vous ni pour moi!

— Ni pour moi ni pour vous, Lucien. Mais elle n'en a pas moins été l'occasion de reproches les plus immérités qu'une femme ait soufferts.

— Et ajoutez aussi, Floride, qu'un homme ait jamais entendus.

— Sur une erreur aussi déplorable un ménage va se rompre.

— Puisque la lettre n'était pas pour nous, Floride, que rien n'ait été dit.

— Vos reproches ne se sont pas trompés d'adresse, Lucien.

— Ni les vôtres, Floride.

— Cette erreur m'a dévoilé le fond de votre ame.

— Je pourrais en dire autant contre vous, Floride, mais je vous avoue que mes soupçons s'évanouissent quand je songe à la faible base sur laquelle reposent les vôtres.

— Nierez-vous la belle quakeresse?

— Non.

— Sa folie?

— Pas davantage.

— Nierez-vous que vous en êtes la cause?

— Non.

— Et alors pourquoi mes soupçons seraient-ils si mal fondés?

— Voici. Je suis la cause de cette folie avec tout le genre humain. Devenue folle bien avant mon introduction dans sa famille, Sophia la quakeresse a ce genre de folie, qu'elle croit être délaissée par tous les jeunes gens qui se marient. Quand on sut à Canterbury que j'allais me marier avec vous, on se dit comme à chaque mariage : Sophia à coup sûr perdra la raison. Le proverbe vous fut répété, et vous l'accueillîtes comme un fait qui m'était personnel.

— En vérité, c'est surprenant : si M. le chevalier Almoracin, qui faisait un recueil de légendes anglaises, n'était pas mort à la Havanne, il n'aurait pas manqué de s'emparer de celle-là.

— Quoi! M. Almoracin est mort?

— Et vous avez été jaloux d'un mort!

— Et vous d'une folle!

— Nous raconterons tout cela cet hiver à Paris, à M. James Tornwall : il en rira beaucoup; pourvu qu'il ne se trouve pas aux Grandes-Indes d'où l'on ne peut plus l'arracher depuis trois ans.

— Depuis trois ans! Plaisantez-vous? M. Tornwall n'était-il pas ici, aux eaux, l'an passé?

— Sans doute.

— Ne vous a-t-il pas accompagnée sur le bateau à vapeur et aux concerts?

— Sans doute, Lucien.

— Floride!

— Mais celui qui ne m'a pas quittée l'an passé, c'était M. Lewis Tornwall, et non M. James Tornwall; c'était le frère de celui dont vous êtes jaloux, et non lui-même. M. James n'a pas quitté les Indes, et M. Lewis, mon beau cavalier, aura quatorze ans à Pâques.

— Floride, vous êtes une femme charmante, et je ne vous ai jamais tant aimée. Allons remettre cette lettre à votre oncle Fernand.

— Vous me ferez désormais lire toutes les vôtres; n'est-ce pas, Lucien?

— Toutes. Et vous, Floride?

— Je vous ferai lire les miennes aussi, — mais après moi.

LÉON GOZLAN.

LA
COMÉDIE-FRANÇAISE
ET LE TRIBUNAL DE COMMERCE.

La Comédie-Française a perdu, cette semaine, le procès qu'elle soutenait contre M. Victor Hugo. A notre avis, il était facile de prévoir la condamnation prononcée contre M. Védel; car le conseil judiciaire de MM. les comédiens ordinaires, Me Delangle, a défendu son client avec une maladresse pitoyable. Il faut que l'étude de la jurisprudence soit un exercice bien dangereux pour l'intelligence, puisqu'elle a fourni au bâtonnier de l'ordre des avocats, c'est-à-dire à un homme dont tout le monde se plaît à louer le talent et la sagacité, le moyen d'identifier le juste et l'injuste, ou plutôt d'invoquer la mauvaise foi comme moyen de droit. Car si nous avons bien compris le plaidoyer de Me Delangle, et nous avons pris la peine de le relire plusieurs fois, tant nous répugnions à croire qu'une première lecture ne nous avait pas trompé, si nous avons nettement pénétré le sens et la portée de l'argumentation de l'honorable bâtonnier, tous les moyens de défense de M. Védel et des comédiens qu'il représente, se réduisent à cette seule pensée : Nous avons signé successivement trois traités avec M. Victor Hugo; mais notre dessein a toujours été de ne pas exécuter les engagemens que nous contractions avec l'auteur d'*Hernani*, de *Marion Delorme* et d'*Angelo*. Ces traités, obligatoires pour M. Victor Hugo, étaient nuls pour nous, et nous n'avons pas cru un seul instant qu'ils pussent aucunement gêner notre conduite ultérieure. En vérité, nous avons peine à compren-

dre comment un homme habitué, par sa profession, à distinguer toutes les formes du droit, a pu développer devant un tribunal, en présence d'un public nombreux, une pareille pensée. Nous ne concevons pas qu'un avocat prête le secours de sa parole à la déloyauté qui s'avoue hautement. Si les habitudes du barreau permettent un tel abus de la parole, si elles encouragent un pareil scandale, nous plaignons sincèrement les hommes qui consacrent leur vie aux luttes du barreau. Mais nous sommes sûr que Me Delangle compte, parmi ses confrères, de nombreux censeurs, et quelle que soit la souplesse des interprétations auxquelles se prête le droit écrit, il est impossible qu'il ne se rencontre pas, dans les rangs des stagiaires, des intelligences assez clairvoyantes pour juger sévèrement une défense exclusivement fondée sur l'aveu de la mauvaise foi.

Malheureusement l'opinion est tellement indulgente, qu'elle autorise l'avocat à plaider toutes les causes, bonnes ou mauvaises. L'avocat, en défendant, en essayant de justifier une action qu'il sait contraire à toutes les notions du droit, ne fait que remplir les devoirs de sa profession. S'il en était ainsi, s'il fallait accepter littéralement cette singulière théorie, l'idée même du devoir serait bientôt effacée de la conscience humaine; car le devoir qui ne prescrirait pas le respect de la justice, et qui permettrait de défendre une action évidemment injuste, se réduirait à rien, et ne serait plus qu'un mot vide de sens.

Toutefois, nous devons reconnaître que Me Delangle n'a pas osé produire avec une entière franchise la pensée à laquelle se rattachent tous les développemens de son plaidoyer. Quoique la mauvaise foi soit l'unique moyen de justification invoqué par l'avocat de M. Védel, cependant elle se cache sous un nom qui a du moins le mérite de la singularité. « La Comédie-Française, dit Me Delangle, en signant les traités dont M. Victor Hugo réclame aujourd'hui l'exécution littérale et complète, a méconnu la limite des droits qui lui sont conférés par l'acte de société, par le décret de Moscou et par les ordonnances royales de la restauration. Elle ne pouvait s'engager sans l'assentiment du commissaire royal et du conseil judiciaire appelé à surveiller les intérêts de la société. Tout engagement contracté par la Comédie-Française sans ce double assentiment est un engagement nul et qui doit être assimilé aux signatures données par les mineurs. » L'excuse est plaisante, et pourrait à bon droit passer pour un trait de comédie. Me Delangle, en déclarant mineurs MM. les comédiens ordinaires, a-t-il voulu présenter sous une forme satirique l'opinion qu'il a de ces messieurs? a-t-il voulu, par cette singulière qualification, ex-

primer publiquement, mais avec toute la réserve que sa position lui commande, la défiance que lui inspire la sagacité de MM. les comédiens ordinaires toutes les fois qu'il s'agit d'une question sérieuse? Nous ne pouvons croire que Me Delangle se soit permis une pareille épigramme; nous sommes donc forcé de penser qu'en cette occasion il n'a consulté que l'opinion indulgente que nous blâmions tout à l'heure, et qu'il a déclaré mineurs MM. les comédiens ordinaires parce que sa mémoire ne lui fournissait pas d'autre argument. Il espérait que la lettre de la loi, en prononçant la nullité des engagemens contractés par la Comédie-Française, dispenserait M. Védel d'exécuter les traités signés par lui ou par ses prédécesseurs. Aux yeux de la raison, il avait tort, sans doute; mais peut-être cette argumentation singulière eût-elle obtenu gain de cause au Palais-de-Justice devant un tribunal habitué, comme Me Delangle, à placer l'interprétation du droit écrit au-dessus de l'équité la plus évidente.

M. Victor Hugo avait beau jeu, et nous ne pouvons le blâmer d'avoir qualifié sévèrement la défense présentée par la Comédie-Française. Il a usé de son droit et il a bien fait. Quand il a traité de dérision l'appel fait à la mauvaise foi, quand il a vu dans l'assimilation de la Comédie-Française aux enfans mineurs une insulte à la raison publique, au bon sens du tribunal, il a répondu loyalement à une attaque déloyale. Il est évident, en effet, que la Comédie-Française, qui a recueilli les bénéfices des traités, ne peut être admise à décliner l'exécution complète et littérale des engagemens qu'elle a signés. Car un traité qui n'obligerait qu'une des parties contractantes serait un traité absurde, et ne pourrait être accepté par aucun tribunal équitable et clairvoyant. Si donc M. Victor Hugo se fût renfermé dans l'affirmation et la défense de son droit, s'il se fût borné à mettre en regard la franchise de sa conduite et la mauvaise foi de ses adversaires, il ne mériterait aucun reproche, et nous serions disposé à voir dans l'auteur des *Orientales* un habile avocat. M. Hugo, dans le plaidoyer qu'il a prononcé devant le tribunal de commerce, a rivalisé d'abondance, ou plutôt de prolixité, avec les plus vieux athlètes du barreau; il a ramené vingt fois la même pensée sous vingt formes différentes, comme s'il eût craint que le tribunal, distrait ou endormi, ne le comprît pas ou ne le comprît mal; les juges ont dû lui savoir gré de cette complaisance, et pour notre part nous lui pardonnons volontiers d'avoir traité son auditoire comme une classe d'écoliers étourdis. Les redites innombrables qu'il s'est permises ont mis en évidence toute l'étendue de son droit. Un avocat rompu à toutes

les ruses verbeuses du plaidoyer par une longue pratique du palais n'eût pas réussi plus sûrement. Mais M. Hugo, encouragé par les flatteries de Me Delangle, pénétré de la grandeur de son génie, s'est posé comme le protecteur et le patron de la Comédie-Française. Au lieu de circonscrire sa défense dans la discussion des traités, il a représenté les comédiens et les directeurs qui ont stipulé en leur nom, comme une troupe de cliens qui assiégeraient sa porte au lever du soleil. Peu s'en est fallu qu'il ne se plaignît de son sommeil abrégé par l'empressement des solliciteurs. Arrivé à ce point difficile et dangereux, à l'éloge de lui-même, M. Hugo a commis d'innombrables bévues. Quoique habitué depuis plusieurs années à faire le panégyrique de son génie dans ses préfaces et dans ses odes, il a compromis l'exorde et la narration de son discours par une péroraison très maladroite. Le public se soucie très peu de savoir si M. Hugo protége ou ne protége pas le Théâtre-Français ; il ne connaît de M. Hugo que ses pièces, et n'a pas le temps de compter les visites faites à l'auteur d'*Hernani* et d'*Angelo* par MM. Taylor, Jouslin de Lasalle ou Védel. Tous ces menus détails du ménage littéraire n'intéressent tout au plus que les disciples du poète, et sont de véritables hors-d'œuvre devant un tribunal.

Tout en reconnaissant que MM. les comédiens ordinaires, qui ont signé successivement trois traités avec M. Hugo, doivent exécuter la teneur complète de leurs engagemens, nous ne pouvons nous défendre d'appeler l'attention sur les traités contractés par la Comédie-Française avec les écrivains dramatiques, et en particulier avec M. Hugo. Notre dessein n'est pas de prendre parti contre l'inviolabilité de la propriété littéraire au nom de la dignité des lettres. Quel que soit notre respect pour la pensée humaine et pour toutes les formes qu'elle peut revêtir, nous comprenons très bien que l'intelligence réclame, sans déroger, le prix de son travail. L'industrie littéraire bien comprise se concilie facilement avec la dignité des lettres. Sans doute il vaudrait mieux que les tribunaux ne fussent jamais appelés à statuer sur des différends relatifs à la propriété littéraire, car chacune de ces contestations diminue le respect de la foule pour les littérateurs. Mais, tout en regrettant que de pareils procès s'engagent devant les tribunaux consulaires, nous sommes loin d'y voir une tache injurieuse pour la littérature. Toute propriété, quelle qu'elle soit, a droit à la protection des tribunaux, et il serait étrange que les œuvres de la pensée fussent traitées avec moins de

bienveillance que les œuvres de l'industrie proprement dite. Ce n'est donc pas le jugement du tribunal de commerce que nous blâmons, mais bien les traités signés par la Comédie-Française avec les auteurs dramatiques. Les engagemens pris doivent être exécutés; mais il y a lieu de discuter la valeur et l'opportunité de ces engagemens. Sans admettre, avec l'avocat de M. Védel, que MM. les comédiens ordinaires soient mineurs et inhabiles à s'engager, nous croyons sincèrement qu'en signant les trois traités à l'exécution desquels ils viennent d'être condamnés, ils ont fait une action déraisonnable, et qu'un tuteur prudent ne leur eût pas conseillé une pareille étourderie.

Les comédiens sont capricieux, et les écrivains dramatiques ont cent fois raison de demander aux directeurs, aux comités de lecture, aux comités administratifs, des garanties positives. Les actrices n'ont pas le privilége des volontés inexplicables, et les acteurs eux-mêmes, loin de ressembler aux autres hommes, ont des mouvemens de défiance et de coquetterie que les écrivains dramatiques doivent chercher à prévenir. Ceux qui ont pu étudier personnellement les comédiens, savent seuls jusqu'où peut aller l'instabilité de caractère, et comment de subites jalousies réduisent à rien les promesses les plus formelles. Je suis donc loin de blâmer les poètes qui, avant d'abandonner leur ouvrage aux chances de la représentation, demandent des gages aux comédiens. Il serait absurde, en effet, qu'après avoir consacré une année de sa vie à la composition d'une pièce de théâtre, l'auteur fût obligé de subir les caprices des comédiens, caprices tellement nombreux, qu'une femme de vingt ans, gâtée par sa mère et par son mari, n'en pourrait donner l'idée. Quand la pièce est acceptée, jugée digne de la représentation, l'auteur fait bien d'exiger une promesse écrite qui détermine positivement la date de la représentation, ou qui, du moins, assigne une limite aux délais imprévus; car s'il ne prend cette précaution, il court le danger de voir son ouvrage vieillir dans les cartons. Si les comédiens ont jugé la pièce digne des honneurs de la scène, ils ne peuvent refuser de s'engager à la jouer dans six mois, dans trois mois ou dans six semaines, selon le nombre des pièces déjà mises en répétition. Mais cette première précaution serait insuffisante si l'auteur, après avoir distribué les rôles de sa pièce, ne s'assurait contre les caprices et les jalousies qui divisent les acteurs; s'il n'exigeait, par exemple, des acteurs qui ont accepté un rôle, la promesse de ne pas le quitter avant de l'avoir joué vingt fois au moins dans le cas où la pièce réussirait. Un direc-

teur qui comprendrait les véritables intérêts de son théâtre, loin de repousser une pareille condition, l'accompagnerait d'une clause pénale, et condamnerait à une amende considérable l'acteur qui abandonnerait un rôle sans alléguer un motif valable. L'acteur, en souscrivant à cette condition, prouverait sa loyauté, et l'administration du théâtre n'aurait jamais à regretter les concessions qu'elle aurait faites à la juste défiance de l'auteur. Quant aux émolumens alloués aux écrivans dramatiques, il n'y a pas lieu à les stipuler dans un traité, puisque ces émolumens sont déterminés d'avance par un usage librement consenti de part et d'autre. Si donc la Comédie-Française, dans les traités qu'elle signe avec les auteurs, se bornait à déterminer la date de la première représentation et à prévenir par une clause pénale l'abandon des rôles distribués, jamais, sans doute, les tribunaux ne seraient appelés à se prononcer sur la validité de ces engagemens. Les poètes, les acteurs et les administrations dramatiques seraient également intéressés à l'exécution des traités, et nous ne verrions pas la mauvaise foi invoquée comme un moyen de droit. Mais si nous devons ajouter foi aux révélations de l'audience, les engagemens contractés par la Comédie-Française avec M. Victor Hugo dépassent de beaucoup les limites et les conditions que nous avons déterminées. Non-seulement, en effet, la Comédie-Française a promis de représenter les ouvrages de M. Hugo dans un délai donné, mais elle s'est obligée par écrit à les jouer un certain nombre de fois dans l'année de la première représentation, et les années suivantes un nombre de fois également déterminé d'avance. Or, il est évident qu'un pareil engagement est absurde, et peut devenir ruineux pour l'administration du théâtre. M. Hugo, en exigeant impérieusement l'accomplissement de cette condition, ne fait qu'user du droit énoncé dans les traités; mais l'administration, en lui accordant un pareil droit, a fait une promesse insensée, car au moment où elle reçoit une pièce de théâtre et s'engage à la jouer, elle ne sait pas quel sera l'avis du public; elle ne sait pas si l'ouvrage qu'elle accueille avec enthousiasme sera salué par les applaudissemens ou par les sifflets. En promettant de la jouer quarante fois la première année et quarante fois dans les trois années qui suivront, elle regarde comme certain ce qui est encore très problématique, le succès. Une pareille promesse est d'autant plus ridicule, qu'après la première représentation d'un ouvrage applaudi, les intérêts de l'auteur, des acteurs et de l'administration se confondent et s'identifient. Si la pièce a réussi,

il n'est pas vraisemblable que les acteurs refusent de la jouer, ni que l'administration refuse de la maintenir au répertoire; car les acteurs aiment les applaudissemens autant que l'auteur peut les aimer, et l'administration ne raye pas volontiers de l'affiche une pièce qui appelle la foule. Un seul accident pourrait arrêter le cours des représentations, l'abandon d'un rôle important; mais je suppose que cet accident a été prévenu par une clause pénale. Si la pièce a été sifflée pendant les trois premières représentations, le directeur qui la maintient au répertoire agit manifestement contre les intérêts de l'administration, et l'auteur qui, son traité à la main, exige que sa pièce soit sifflée trois fois par semaine ou jouée devant les banquettes, compromet, par une puérile vanité, le sort de ses ouvrages futurs.

Le tribunal consulaire présidé par M. Pierrugues paraît n'avoir aperçu dans les traités signés par MM. Victor Hugo et Jouslin de Lasalle, et acceptés par M. Védel, aucune des inconséquences que nous signalons. Il n'a vu dans ces engagemens qu'une stipulation commerciale de nature ordinaire, et il a ordonné l'exécution littérale de toutes les clauses revêtues de la double signature des parties, sans prendre la peine de se demander si ces clauses sont ou ne sont pas exécutables. Il a pompeusement insisté sur la sainte origine de la propriété littéraire, origine que personne, je crois, ne songe à contester; il a même cru nécessaire de donner son avis sur la valeur du répertoire tragique et comique de la France, qui, assurément, n'avait rien à voir dans un pareil débat; il s'est généreusement prononcé pour la liberté illimitée de la poésie dramatique, comme s'il eût été chargé d'apprécier la doctrine des trois unités; mais il a oublié de discuter et de résoudre le point le plus important, la valeur des traités pris en eux-mêmes, abstraction faite de toute considération purement commerciale. Puisqu'il est reconnu en jurisprudence que les conventions des parties font loi, le tribunal a eu raison, d'après le droit écrit, d'ordonner l'exécution littérale des traités. Mais si l'exécution des traités est réellement impossible, que deviendra le jugement du tribunal? *Marion Delorme*, *Hernani*, *Angelo*, sont remis au répertoire par sentence consulaire; mais si aucune de ces trois pièces ne suffit à payer les dépenses quotidiennes du théâtre, si l'administration du Théâtre-Français, en se conformant à la décision consulaire, court le danger de perdre cinq cents francs par jour, après deux ou trois épreuves faites, sur chacune des pièces remises

judiciairement au répertoire, ne sera-t-elle pas dispensée, par les statuts mêmes de la société qu'elle régit, de poursuivre l'exécution des traités? Pour quiconque a étudié les réglemens de la Comédie-Française depuis la seconde moitié du XVIIe siècle jusqu'à nos jours, la réponse n'est pas douteuse. Dès qu'une pièce ne couvre pas les frais de la soirée, les comédiens sont autorisés par les réglemens du théâtre à suspendre le cours des représentations. Or, ces réglemens sont imprimés, et les écrivains dramatiques ne peuvent les ignorer, ou du moins, s'ils ne les connaissent pas, ils n'ont pas le droit d'arguer de leur ignorance pour soutenir la validité d'un engagement contraire à ces réglemens. Tous les traités particuliers sont soumis à l'empire de ces réglemens, et les comédiens, en promettant de jouer une pièce quarante fois, sous entendent naturellement que cette promesse deviendra nulle, si la pièce ne couvre pas les frais. Si la Comédie-Française, au lieu d'invoquer la mauvaise foi et de se déclarer mineure, eût démontré que les traités signés par MM. Victor Hugo et Jouslin de Lasalle ne sont exécutoires que dans les limites marquées par les réglemens du théâtre, j'ose croire que M. Pierrugues, malgré son respect pour l'origine sacrée de la propriété littéraire, n'eût pas assimilé les engagemens pris par l'administration à une stipulation commerciale ordinaire, et qu'il n'eût ordonné l'exécution des traités qu'en maintenant les réserves exprimées dans les réglemens.

Nous partageons pleinement les doctrines de M. Pierrugues sur la valeur du répertoire tragique et comique de la France, et sur la liberté de l'invention dramatique; nous pensons, comme lui, que tous les systèmes littéraires doivent obtenir l'honneur de se produire à leurs risques et périls; mais nous sommes loin de croire à la longévité de *Marion Delorme*, d'*Hernani* et d'*Angelo*. *Hernani* et *Marion* sont assurément les meilleurs ouvrages dramatiques de M. Hugo, et dominent de bien haut *le Roi s'amuse*, *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor*, et surtout *Angelo*. Toutefois, il est très douteux qu'*Hernani* et *Marion Delorme* couvrent les frais de représentation. L'esprit le plus bienveillant ne peut méconnaître le défaut capital de ces deux ouvrages, l'absence du naturel. Les prodiges de versification n'intéressent guère le public; le spectateur préfère l'émotion à l'étonnement. Or, *Hernani* et *Marion*, quoique très supérieurs aux autres ouvrages dramatiques de M. Hugo, émeuvent rarement. Les développemens lyriques, les images éclatantes qui ont ébloui la foule en 1830 et en 1832, pourront très bien demeurer sans effet sur les

spectateurs de 1837. M. Hugo et ses disciples ont le droit de maudire l'inconstance publique, comme les plaideurs ont le droit de maudire leurs juges; mais il est malheureusement vrai qu'*Hernani* et *Marion*, dépouillés aujourd'hui du charme de la lutte, sont à peu près oubliés. Sera-t-il donné aux acteurs de la Comédie-Française de réveiller les inimitiés et les amitiés qui ont inauguré *Hernani* et *Marion Delorme?* Charles-Quint et don Ruy de Silva réussiront-ils à faire écouter leurs tirades nombreuses comme aux jours de leurs débuts? Pour notre part, nous ne l'espérons pas. L'excitation littéraire qui a donné tant d'intérêt à la représentation de ces deux ouvrages est aujourd'hui apaisée; l'Académie ne signe plus de pétitions au roi pour obtenir que le Théâtre-Français soit fermé à M. Hugo et à ses disciples. L'impartialité que l'auteur d'*Hernani* demandait en 1830 ne manque certainement à aucun de ses juges. Il n'y a pas un spectateur, lettré ou non, qui demande autre chose que l'émotion et qui s'inquiète du nom et des doctrines de l'auteur. Or, cette impartialité pourrait bien s'opposer à l'exécution du jugement rendu par M. Pierrugues. Il est permis d'accuser l'injustice des sifflets, mais que répondre au silence et au désert?

Reste une dernière question, que M. Pierrugues a résolue sans hésiter, mais qui nous semble pouvoir être discutée malgré le caractère affirmatif de la décision consulaire. Le Théâtre-Français, qui reçoit du ministère de l'intérieur deux cent mille francs de subvention, a-t-il le droit de suspendre les représentations d'une pièce écrite par un auteur contemporain, en alléguant les pertes pécuniaires auxquelles il s'exposerait, s'il continuait de la jouer? M. Pierrugues se prononce hardiment pour la négative. Nous sommes d'un avis différent, et voici pourquoi. La subvention nous semble destinée à encourager la représentation des ouvrages dont la valeur et la beauté sont unanimement reconnues par tous les juges compétens, mais qui cependant, en raison de leur âge, ne font pas recette, ou même ne couvrent pas les frais. Il est bon, il est utile que *Cinna*, *le Misanthrope*, *Athalie*, soient représentés au Théâtre-Français, l'administration dût-elle perdre cinq cents francs chaque fois qu'elle représentera un de ces trois ouvrages si justement admirés. C'est un plaisir et un enseignement dont le budget fait cadeau aux hommes lettrés, ou plutôt c'est un cadeau que la nation se fait à elle-même. En échange des deux cent mille francs que touche annuellement la Comédie-Française, le public aurait le droit d'exiger que l'ancien répertoire fût représenté au moins cent vingt fois dans l'espace de

douze mois; le ministère de l'intérieur devrait imposer cette condition à M. Védel. Mais nous ne croyons pas que la subvention soit destinée à faire les frais des expériences littéraires qu'il pourra plaire à M. Hugo de tenter sur la scène française. M. Hugo n'est pas encore entré dans la postérité; le mérite de ses ouvrages n'est pas encore une vérité tellement démontrée, que la représentation d'*Hernani* et de *Marion* soit devenue un enseignement pour la jeunesse de nos écoles et pour les étrangers qui visitent la France. Si M. Hugo a des rivaux redoutables, c'est à lui de les vaincre; si plusieurs écrivains contemporains attirent à eux le public qu'il ne peut émouvoir, c'est à lui et non au budget de triompher de l'indifférence. Il a eu des beaux jours qu'il a cru éternels; il a été applaudi, envié, il a été proclamé régénérateur de la scène française, et il s'est admiré lui-même avec ferveur; aujourd'hui tout est changé, l'enthousiasme s'est attiédi, et M. Hugo n'est plus qu'un homme dont personne ne méconnaît le talent, mais dont chacun s'attribue le droit de juger les œuvres. Un jugement consulaire ne changera pas l'opinion publique.

G. P.

CHANSON DU SOIR.

A Meyerbeer.

Mais, silence! le jour décline;
Déjà les bois de la colline,
Sous un voile épais de bruine,
Commencent à se dérober;
L'oiseau s'endort, la fleur nocturne
S'éveille, et prépare son urne
Pour les trésors qui vont tomber!

Une vapeur rose et fluide
Enveloppe la terre humide,
Et semble à l'œil, en descendant,
La poussière d'or que secoue
Le soleil qui plonge sa roue
Dans l'ornière de l'occident.

La charrette revient couverte
De la plus belle moisson verte
Que puisse donner le jardin;
Et tandis que la fleur nouvelle
File sa robe la plus belle,
Ignorante de son destin,

Du haut du chariot superbe
Les épis verts et les brins d'herbe,
Déjà liés et mis en gerbe
Par l'avide main du faucheur,
Déplorant leur tige flétrie,
Pour derniers baisers à la vie,
Jettent au vent de la prairie
Leur mélancolique senteur;

Pauvres fleurs dont le sort s'achève!
Et sentant s'épancher leur sève
Goutte à goutte sur le chemin,
En mourant se tournent encore
Vers l'endroit du ciel où l'aurore
Se lèvera le lendemain.

Silence! la journée est close:
Voici l'heure où l'on se repose.
Femmes, artisans, écoliers,
Laissez là les graves volumes,
Et les marteaux, et les enclumes,
Et les rouets, et les métiers.

Écoutez la cloche du maître
Qui sonne l'heure de renaître
A la vie, à l'air, au ciel bleu;
Et celle de l'auguste enceinte
Qui sonne la prière sainte.
Voici la fin du jour qui tinte;
Louez Dieu, frères, louez Dieu!

En laissant, pâles jeunes filles,
Travaux de quenouille et d'aiguilles,
Où le corps s'incline en souffrant;
En respirant l'air salutaire
Que la Nature, votre mère,
Avec les baumes de la terre,
Fait pour rafraîchir votre sang.

Louez Dieu, vous, docteurs sublimes,

En sortant des sombres abîmes
Où vos fronts se penchent en vain,
Pour venir tous, libres d'envie,
Sur l'aile de la fantaisie
Contempler l'horizon divin,

En laissant parchemin et livre,
En chantant, en vous sentant vivre,
L'ame heureuse et le corps dispos.
Louez Dieu, forgerons robustes,
En donnant des mesures justes
Aux saintes heures du repos;

En quittant la maison des flammes,
Pour aller retrouver vos femmes,
Qui béniront votre retour;
En saluant l'aïeule grise,
Dans son fauteuil de chêne assise;
En jetant sur la table mise
Le joyeux salaire du jour.

Louez Dieu, globes de lumières,
En ouvrant vos blondes paupières,
Entre le paradis et nous,
Votre miroir pur et sonore,
Où se rencontrent, dans l'aurore
D'un jour harmonieux et doux,

Les regards de sainte Marie,
Qui, dans sa douce rêverie,
Du fond de la sainte prairie
Cherche la terre en souriant,
Et ceux de sa chaste servante,
Qui, dans son extase fervente,
Regarde le ciel en priant.

Louez Dieu, vapeur éthérée,
En prenant la teinte empourprée
De nos belles illusions;
Lis, en ouvrant votre saint vase,

Et vous, lumineuse topaze,
En filant vos plus doux rayons.

Louez Dieu, fraîches aubépines,
En exhalant sur les collines,
Dans le jardin et dans les champs,
Vos fleurs, étoiles de la terre,
Qui gardent, au lieu de lumière,
Les tièdes senteurs du printemps.

Gouttes de rosée et de flamme,
Étoiles du ciel et de l'ame,
Chastes pensers, rayons de feu,
Hôtes divins de la nature,
Chacun selon votre mesure,
Louez Dieu, frères, louez Dieu!

Louez Dieu, fleur immaculée,
En parfumant votre vallée;
Louez Dieu, milice étoilée,
En reluisant au firmament;
Rosée, en mouillant chaque plante,
Ruisseaux, en suivant votre pente,
Et vous, jeunes gens, en aimant.

HENRI BLAZE.

BULLETIN.

La vie politique, excitée un moment par les élections, s'est mise à sommeiller de nouveau ; on ne vit plus, on attend la chambre. Pendant ces longs jours d'attente, dont la durée ne sera plus que de trois semaines, les rumeurs qui se répandent n'ont pas même la valeur de ces petits bruits auxquels parfois on prête l'oreille avec un singulier bonheur, à la porte de la salle des conférences. Il n'y a pas encore de salle des conférences, et c'est une grande privation pour les chercheurs de nouvelles, car là il se débite d'ordinaire beaucoup de vérités, plus de vérités infailliblement que dans le sein de la chambre, et quelques-unes s'en échappent pour circuler dans le domaine public. Mais, aujourd'hui, les conversations, en dehors de la chambre, sur la chambre elle-même, sur le ministère, sur les partis vieux ou nouveaux, ou qui cherchent à se rajeunir, sont des entretiens sans conséquence : ce sont propos de désœuvrés qui ont pris la file sous un péristyle, pour assister à l'inauguration d'une grande scène que tous ont déjà vue, mais dont il s'agit de juger la transformation plus ou moins complète; et c'est là qu'est le mystère. Chacun imagine d'avance, selon ses passions et ses intérêts, les choses que l'on doit voir et s'en applaudit ou s'en effraie à plaisir, dans une émotion un peu factice; et tout le monde a tant de loisir, de curiosité, d'imprévoyance, que chacun réussit à occuper tout le monde, un moment, de sa fantaisie individuelle. Mettons-nous donc, nous aussi, à la suite de toutes ces hypothèses fantastiques, avec moins de crédulité toutefois.

Voici, à notre connaissance, ce qui a été imaginé de plus fabuleux, et l'honneur en appartient à un journal déjà vieux, qui, dans ces derniers temps,

a subi tour à tour deux influences tant soit peu contradictoires, et défendu tantôt la gauche constitutionnelle et M. Barrot, tantôt le comité électoral de MM. Laffitte, Arago, Cormenin, Garnier-Pagès. Le centre gauche, qui n'est pas du tout un groupe fantastique, comme les élections l'ont bien prouvé, et qui vit plus que jamais de sa propre vie, destiné à appeler les alliances plutôt qu'à les solliciter, pourrait avoir besoin cependant, selon l'hypothèse du journal dont nous parlons, d'aller demander du secours contre les doctrinaires et les quasi-doctrinaires jusque dans les rangs de l'opposition constitutionnelle. D'abord c'est une hypothèse que nous n'admettons pas. Le centre gauche, fortifié comme il l'est par l'accession de trente ou quarante membres nouveaux, fortifié surtout par cet ascendant moral, inséparable d'un parti qui n'a point fait de pertes, ira prendre, s'il le désire, et comme il le doit, le reste de ses alliés nécessaires dans l'ancienne majorité, à laquelle il n'est pas étranger lui-même; il les y choisira : cette précaution suffit à sa sécurité. Nous entendons ainsi cette résurrection de l'ancienne majorité, que les doctrinaires ont tant prêchée et prophétisée dans un autre but; telle que nous l'entendons, elle est possible, elle sera bonne et durable. Ce sera, si l'on veut, l'ancienne majorité, mais dominée et conduite pour la première fois par le centre gauche, qui en sera l'élément prépondérant et vital : une semblable fortune n'était pas encore échue décidément au centre gauche, qui avait toujours été jusqu'ici dirigé et absorbé; on ne pouvait se passer de lui dans les deux précédentes législatures, pas plus qu'on ne pourrait s'en passer aujourd'hui; mais il n'avait pas la prééminence qui lui est arrivée maintenant. Sur le terrain de l'ancienne majorité, comme elle existait alors, c'était M. Guizot qui était le plus à son aise, on ne peut le nier, quels que fussent les talens, la vive éloquence et l'admirable sens politique de ceux qui l'accompagnaient. Désormais M. Guizot ne peut plus y trouver place : il nous semble que ce n'est pas le moment de déserter une force parlementaire qui abandonne M. Guizot, car elle peut en servir d'autres, et le ministère du 15 avril tout le premier, s'il sait la manier en la prenant du bon côté.

Nous avons des premiers félicité M. Barrot du courage qu'il a montré, quoique un peu tard, en se séparant de la gauche radicale; nous avons même, dans un premier mouvement de surprise et de contentement, déclaré cette rupture éclatante un des plus grands faits, à notre sens, de l'élection générale de 1837. Nous saurons donner cette fois, à notre langage, plus de réserve, puisque M. Barrot a des amis, et aussi des ennemis déguisés, qui s'abusent à un degré incroyable sur la portée et les avantages immédiats de sa résolution courageuse. L'idée ne nous est jamais venue, au milieu de tous nos éloges pour un changement inespéré, que M. Barrot pût devenir, par sa conversion, et en un seul jour, l'allié d'aucun de ceux dont il s'est rapproché. Il est bien vrai qu'on connaît un repentir qui est parfois mis au-dessus de tous les titres d'une vie sans erreurs; mais ce

n'est pas ici le cas. M. Barrot perdrait tous ceux qui se laisseraient dériver vers l'alliance qu'on offre en son nom : c'est ce que nous aurions dit, même en le félicitant, le lendemain de sa conversion imparfaite, si nous avions supposé qu'il rêvât déjà un traité de paix et d'union avec des hommes qui l'ont si long-temps combattu. L'utilité que notre cause peut tirer du changement de M. Barrot, la voici, telle que nous l'avons aperçue tout d'abord. C'était avant les élections; nous avions, dès ce moment-là, le ferme espoir que le centre gauche était en voie de progrès dans l'opinion des électeurs, et que son influence, dans les affaires, allait devenir prédominante; mais cette fraction de la chambre a quelquefois suscité, nous le savions, certaines méfiances, moins pour elle-même que pour les autres fractions parlementaires qui viennent après elle et s'enfonçent plus ou moins vers la gauche : un parti est trop souvent responsable, non pas seulement de ce qu'il pense et veut, mais aussi de ce que pense et veut le parti qui, sans l'avoisiner de très près, se cache derrière lui. La gauche, même celle qui avait suivi jusqu'alors M. Barrot, était soupçonnée de pactiser, à son insu peut-être, avec des théories hostiles à l'établissement monarchique de juillet; elle s'est lavée de ce soupçon; nous venons d'expliquer comment le centre gauche lui-même, pour son compte, a dû s'en applaudir. Notre appréciation du rôle nouveau embrassé par le chef de la gauche dynastique, vraiment dynastique enfin, est restée, jusqu'à présent, dans ces limites où il ne s'agit que de nous et des nôtres.

Cela est bien loin du rêve de ce journal, ami de M. Barrot par intermittences, et qui suppose, dans son illusion de nouveau converti, qu'il se trouvera quelqu'un dans le centre gauche pour solliciter l'alliance du grand orateur de la gauche constitutionnelle, implorer son appui comme nécessaire et lui offrir des conditions avantageuses entre lesquelles il n'aurait qu'à choisir. Par exemple, on est allé jusqu'à demander pour lui la vice-présidence de la chambre. La gauche va vite lorsqu'elle se met en marche pour aller à l'assaut du pouvoir; elle n'allait pas plus vite lorsqu'elle s'en éloignait, il y a quelques années, par ses fautes; c'est toujours, dans quelque direction qu'elle se précipite, la même inexpérience des affaires. M. Barrot vice-président de la chambre de 1838! Y pense-t-on sérieusement? Ce serait une candidature au ministère, et le chef de l'opposition dynastique n'en est pas là. Le pouvoir a un vestibule dans lequel il faut se maintenir quelque temps avec patience, esprit de suite et habileté, si l'on veut pénétrer plus loin; M. Barrot n'est pas même encore dans ce vestibule, quoi qu'en disent ses partisans enthousiastes et ses rivaux, qui le flattent pour l'égarer. Il est vrai que les mêmes gens, qui ont eu cette heureuse idée de porter M. Barrot à la vice-présidence, ont parlé aussi de lui associer M. Thiers dans le même honneur. Ils iraient s'asseoir tous deux sous le fauteuil de M. Dupin; les noms de MM. Calmon et Étienne compléteraient, sans grands débats politiques, la liste des quatre vice-présidens. Voilà, dans toute sa naïveté, l'ar-

rangement qui a été proposé. C'est trop pour M. Barrot, car ce serait, nous le répétons, lui promettre une place dans le gouvernement de son pays au premier incident parlementaire; ce serait en faire, comme disaient les Romains, un *consul désigné* pour l'année suivante. En même temps, c'est trop peu de chose que la vice-présidence pour M. Thiers; c'est une idée folle que de la lui offrir, et s'il l'acceptait, on croirait qu'il donne sa démission d'homme politique, autant qu'il peut la donner. N'est-ce pas à titre de retraite que d'autres veulent faire de M. Guizot un président de la chambre? Et, pour M. Guizot, il s'agirait du moins de la présidence même, et non d'une vice-présidence partagée avec MM. Etienne et Calmon. Nous espérons bien que M. Thiers comprend mieux sa position, et qu'il ne désire, à l'heure présente, rien absolument, pas même la périlleuse mission de former lui-même un nouveau cabinet du 22 février. On n'est pas plus sage et plus clairvoyant; mais, pour Dieu! qu'on lui épargne d'être vice-président de la chambre et de doubler M. Dupin, quand M. Dupin aura la fièvre.

Nous savons bien qu'il faut des capacités de quelque élévation pour conduire facilement et dignement les débats de la chambre, quand M. Dupin est obligé de céder le fauteuil, et nous convenons qu'il est donné tout au plus à un petit nombre d'hommes de remplir aussi bien que lui les laborieuses fonctions de la présidence : aussi est-ce par ce motif, entre plusieurs autres, qu'on a essayé de justifier ces étranges candidatures de M. Thiers et de M. Barrot à la vice-présidence de la chambre. Pour M. Thiers, cela se conçoit : il n'y a pas d'esprit plus facile, plus prompt à saisir les questions, à les bien poser et à les résoudre presque en les posant. Mais M. Barrot est loin de briller par les mêmes qualités. Nous rendons l'hommage qui est dû à la gravité de ses habitudes parlementaires, à la dignité de son langage, à tous les dons enfin qui font de lui un des plus beaux orateurs dans les jours solennels. Malheureusement il faudrait autre chose pour diriger les discussions de la chambre, surtout dans la session d'intérêts positifs qui va s'ouvrir. M. Barrot, chargé de suppléer de temps à autre M. Dupin, ne pourrait que déchoir dans l'opinion même de son parti, et perdre beaucoup de sa réputation de talent, si légitime sous tant d'autres rapports. Quoiqu'il ait passé sa vie au barreau, il n'est pas propre à discuter les affaires, du moins celles qui se traitent dans le cercle plus étendu de la politique : on se souvient du brevet de pauvre financier qu'il obtint de Casimir Périer pour un discours sur l'amortissement, et certes Casimir Périer, qui se laissait aller trop souvent à des préventions injustes envers ses adversaires, avait cent fois raison ce jour-là. Il est pourtant nécessaire, quand on aspire à présider une chambre qui vote annuellement un budget et vingt autres lois de finances, de travaux publics, de commerce, il est indispensable de comprendre au moins quelques mots de toutes ces questions compliquées, et de savoir descendre un moment des hauteurs de la théorie générale sur le gouvernement représentatif.

Et puis, ce n'est pas tout, M. Barrot a la vue très courte; on en a la preuve par ce lorgnon phénoménal dont il place le point d'appui entre ses dents tant qu'il ne parle pas. C'est un grave embarras, quand on n'y voit que de très près, de présider une chambre où les discussions se transportent bien souvent de la tribune sur les bancs de l'assemblée, et sont livrées à vingt orateurs qui élèvent ensemble leurs voix confuses de toutes les parties de la salle, jetant pêle-mêle au président leurs objections et leurs amendemens improvisés. M. Barrot, s'il est appelé un jour à cet honneur difficile qu'on ambitionne trop tôt pour lui, se résoudra-t-il jamais à regarder la chambre à travers des lunettes, comme fait bourgeoisement M. Dupin? Aura-t-il le courage d'altérer à ce point les lignes régulières de sa figure et la majesté de son front olympien?

Pour ne rien dissimuler, un seul des journaux amis de M. Barrot a eu l'idée de lui faire présider la chambre par *intérim*, un seul a essayé de lui inspirer cette prétention peu sérieuse, et que nous n'avons pu traiter sérieusement jusqu'au bout. Une autre feuille, plus intimement admise aux confidences de l'honorable député, a pris soin de réduire à de plus étroites proportions cette alliance présumée de la *gauche convertie* avec le centre gauche; elle semble avoir eu peur que, par trop de zèle pour rendre plus fort son patron politique, on ne le compromît en le confondant avec des hommes qui n'ont pas ses principes. Nous avons, quant à nous, pour le moins autant de scrupules, et nous nions qu'aucune alliance soit possible et que personne y ait songé. La gauche dynastique, en s'amendant, n'a pu rendre au centre gauche, nous l'avons dit, qu'un service négatif, celui de ne pas lui nuire par un voisinage incommode et menaçant.

Il a couru d'autres bruits, ces jours-ci, et ils ne sont pas mieux fondés. On a dit, entre autres choses, que les ministres se disposaient à paraître devant une chambre nouvelle, inconnue, avec une loi de dotation pour fêter sa bien-venue et payer celle de M. le duc de Nemours, qui revient d'Afrique. C'est mal juger les ministres, qui voudront sans doute faire comme tout le monde ferait à leur place, dans les premiers momens d'une législature, étudier son esprit, ses tendances, et se comporter selon les vœux qu'elle exprimera. Nul ministère jusqu'ici n'a montré plus de respect sincère et profond pour les volontés parlementaires, et M. Molé a mieux aimé dissoudre la dernière chambre que d'être un moment en désaccord avec elle, et d'avoir à lutter contre ses vieux souvenirs et ses penchans équivoques. Renvoyer une législature devant les électeurs, c'est encore la respecter, rendre hommage à son autorité légitime; c'est lui montrer qu'on ne veut rien lui enlever de vive force, ni par ruse. Telle sera toujours, nous le croyons, la conduite du ministère du 15 avril, dans l'affaire de la dotation, comme dans toutes les autres.

On est bien allé jusqu'à dénoncer à la France je ne sais quel projet de vice-royauté africaine, dont le duc de Nemours serait titulaire, non sans

dotation probablement, car il en faudrait une à plus forte raison pour soutenir un rang si élevé, et ce ne serait pas un très heureux moyen de diminuer les embarras du ministère, s'il en a, pour cette loi de famille. Aussitôt que l'opposition a eu mis la main sur une idée si féconde, elle a rappelé le luxe et les dépenses presque impériales du prince Eugène, vice-roi d'Italie, et, continuant de poursuivre des fantômes créés par elle-même, elle a montré dans l'avenir l'Afrique française se révoltant contre la mère-patrie, avec son vice-roi, destiné à fonder toute une dynastie chrétienne de deys d'Alger. Peu s'en faut qu'on n'ait prédit la renaissance de la piraterie sous un chef transfuge de la maison d'Orléans, et évoqué l'ombre de Barberousse à propos du jeune prince que nous connaissons.

Laissons ces chimères : on a parlé d'un projet plus sérieux, celui de la conversion de la rente 5 pour 100; seulement on en a mal parlé, pour ne pas perdre l'habitude de mêler toujours beaucoup de faux avec un peu de vrai. On a dit d'abord que le gouvernement était résolu à entreprendre cette grande opération financière dès la session prochaine. Là dessus la rente a baissé; le 5 pour 100 avait fermé à 109 fr. 30 cent. le 15 novembre, avant que l'on eût donné quelque consistance à ces bruits, qui se reproduisent d'ailleurs périodiquement chaque année à la même époque; il a subi tout à coup une dépression qui a été un moment de plus de 2 fr. 50 cent. Ensuite on est venu annoncer, sans plus de mission, que le gouvernement, ému lui-même de cette panique, n'osait plus penser à la conversion, comme si le gouvernement ne savait pas d'avance qu'une pareille mesure, une fois qu'elle sera décidée et irrévocable, doit déterminer une baisse encore plus prononcée. La rente, sur la foi de cette promesse téméraire, n'a pas encore repris faveur; elle est, à l'heure où nous écrivons, au taux de 107 fr. 60 cent. Tout le monde n'est donc pas encore rassuré, et en effet il n'y a pas lieu de l'être, avant que la chambre ait fait connaître ses dispositions sur ce point. Nous croyons volontiers que le ministère n'a pas mis la question du remboursement en délibération formelle dans le cabinet, nous le croyons, puisque les journaux officiels l'ont dit, et nous comprenons néanmoins qu'il soit décidé à ne demander, dans tous les cas, qu'une réduction d'un demi pour cent : il n'est pas nécessaire pour cela d'une longue délibération en forme, n'en déplaise à ceux qui demandent malicieusement par quel miracle une chose peut être résolue avant d'être discutée.

Malgré notre foi dans la sincérité des déclarations officielles, il nous paraît vraisemblable que le ministère sera entraîné par la chambre nouvelle à tenter la conversion. Un très grand nombre de députés ont accepté l'opinion impérative de leurs électeurs à ce sujet, et ils n'auraient pas été élus s'ils ne s'y étaient soumis. Le ministère subira à son tour le contre-coup de cette influence presque générale; nous disons plus, il sera heureux de se voir forcer la main, pour avoir, de son côté, la puissance de surmonter quelques obstacles supérieurs.

Comment résisterait-il, d'ailleurs, à la décevante tentation de terminer aussi cette affaire après tant d'autres? *Macte animo!* S'il y réussit, ce seront, dans l'histoire du gouvernement de juillet, d'assez grands et beaux souvenirs que ceux du ministère auquel M. Molé a attaché son nom.

Il est glorieux d'accomplir ce qui fut vainement essayé, il y a quinze ans, par M. de Villèle dans toute sa puissance, et secondé, de plus, par M. Laffitte, qui osait lui donner raison contre tout le parti libéral (chose étrange pour l'époque), et compromettre, pour cette question de finances, sa popularité de chef politique. Ceux qui avaient raison alors, M. de Villèle et quelques autres, échouèrent contre deux puissances qui n'avaient pas ensemble deux idées financières, l'archevêque de Paris, qui fit, à la chambre des pairs, une homélie au nom de ses *ouailles*, dont les fonds étaient, disait-il, dans la rente 5 pour 100, et le *Journal des Débats*, qui faisait ces articles foudroyans dont on se souvient encore. Ces deux puissances ne sont plus à craindre. M. de Quélen n'a plus la parole que dans sa chaire, et le *Journal des Débats* ferait bien de parler des rentes à l'endroit de son spirituel feuilleton : cela pourrait avoir autant d'autorité que l'article sérieux où il nous montre, cette semaine, à défaut d'autres argumens, la conversion mise à l'ordre du jour, dans notre intérieur, « par les partis qui rêvent le « renversement du jeune établissement de juillet, et au dehors, toutes les « puissances jalouses qui vont se croire bientôt dispensées de tout égard, de « tout ménagement envers une nation engagée dans d'inextricables embarras « financiers; enfin la lutte de principes, aujourd'hui suspendue par une trève « tacite, prête à recommencer lorsque nous ne pourrons plus défendre les « nôtres! »

Il n'est ni honorable, ni prudent, ni national de remettre toujours en question, comme le fait le *Journal des Débats* quand il est contrarié, la paix extérieure, la dynastie, *le jeune établissement de juillet*. Heureusement, cette fantasmagorie n'épouvante aujourd'hui personne. Pour le dire en passant, elle aura autant de succès que cette autre amusante fantaisie du *Journal des Débats*, qui s'en va cherchant dans le centre gauche une *camarilla* et s'imagine l'avoir trouvée. Lui qui devient de plus en plus le journal du château auquel il faisait si bien la leçon autrefois, il doit savoir où est la véritable *camarilla*, et de quels hommes elle se compose. Au château, nous le savons, on pourra simuler une grande frayeur pour la conversion des rentes, comme pour l'amnistie, comme pour tout le système qu'elle a inauguré : sur l'amnistie principalement, le château n'est pas encore bien revenu de sa surprise, ni, par conséquent, le *Journal des Débats*. Mais qu'importe? Tout le monde, dans cette querelle, sera de l'avis d'un homme de beaucoup d'esprit et de goût, quelque peu intéressé dans le succès de l'amnistie, qui nous disait : « Des châteaux! j'en ai vu trois ou quatre qui se sont renouvelés successivement; ils se ressemblent tous! »

En attendant la conversion de la rente, et pour le cas où elle n'aurait pas

lieu, il ne manquera pas de questions d'intérêts matériels pour occuper la chambre et offrir un aliment sain à sa jeune activité. La commission des chemins de fer, constituée par M. Martin (du Nord), est au moment de terminer ses travaux, auxquels elle s'est livrée sans relâche depuis le jour où elle s'est assemblée. Elle a préparé plus d'ouvrage que la chambre ne voudra en accepter et que les ingénieurs de France ne pourraient en exécuter d'ici à long-temps. Nous avons lu, au sujet de cette commission, un reproche adressé au ministre pour y avoir fait entrer tant de députés et de pairs, et n'y avoir admis *aucun des hommes qui ont agité avec succès la question des travaux publics.* Quels sont ceux-ci? Qui veut-on signaler?

Hormis M. Michel Chevalier, qui sans doute n'a pas désiré en faire partie, nous ne voyons aucun nom dont l'absence y ait pu être vivement regrettée. Et quant aux députés « qui sont utiles à la chambre, mais qu'il ne faut pas appeler à toutes choses, ni partout, en les érigeant en candidats universels, » de quoi se plaint-on? Les chambres sont-elles assemblées? leur enlève-t-on une partie du temps qui leur est dû? Non; il ne pouvait être défendu à M. le ministre des travaux publics d'ajouter à ses lumières, dans une série d'entretiens familiers, mais nourris de faits et d'idées, les lumières d'hommes aussi distingués que MM. Passy, d'Argout, de Fréville, Mounier, Mathieu de la Redorte, Félix Réal. Aurait-il fallu exclure, pour faire place à d'autres, on ne sait lesquels, M. le directeur-général des ponts et chaussées, qui lui-même a le malheur d'être député, et, à ce titre, un de ces candidats universels dont on parle? La vérité, nous la pouvons dire, c'est que M. Legrand a dignement secondé le ministre des travaux publics dans la mission qu'ils avaient l'un et l'autre de diriger la commission dans ses recherches, et de mettre sous ses yeux tous les renseignemens qui ont été réclamés par elle. Il s'est dit là plus de choses peut-être qu'il n'en sera dit à la tribune, et de meilleures, parce que, autour du tapis vert, on s'éclaire, on se contredit, on se rétracte, sans faux amour-propre, sans autre but que la vérité.

La session de 1838, qui, avec tous ces travaux d'intérêt public, risquerait néanmoins d'être un peu trop matérialisée, recevra son caractère de moralité des réformes intéressantes que prépare M. de Montalivet dans le régime des prisons. Une commission a été nommée aussi pour cet objet et s'est déjà réunie; les pairs et les députés qui la composent sont, avec le ministre lui-même : MM. Portalis, Decazes, d'Argout, Mounier, Rambuteau, Bérenger (de la Drôme), Vatout, Cochin, Legentil. En outre, on y voit : MM. Ardit, chef de bureau des prisons à l'intérieur; Blouet, architecte; Victor Charlier; Delaville de Mirmont; Gabriel Delessert, préfet de police; Demetz, conseiller à la cour royale; Dugat, inspecteur des prisons; Lesourd, maître des requêtes; Charles Lucas; Macarel, directeur de l'administration départementale et communale; de Tocqueville; Tourin, inspecteur des prisons.

On croit déjà entrevoir que la commission, non contente d'améliorer l'état actuel des choses, se prononcera pour la substitution d'un système complet à un autre. Aujourd'hui, c'est la vie des prisonniers en commun, sans obligation de silence, qui fait la base de notre régime de détention; il faut que cette base soit radicalement changée et qu'on introduise dans nos prisons le double principe du silence absolu et de l'isolement, au moins à un certain degré. C'est, en d'autres termes, le régime pénitentiaire tel qu'il est pratiqué depuis long-temps avec succès en Angleterre, aux États-Unis, en Suisse, dans d'autres pays, pendant que nous délibérons encore.

Au moment où notre société démocratique, et qui n'est pas encore, par le fait, aussi démocratique qu'on la suppose, cherche à s'éclairer pour ne pas se corrompre et pour être digne du pouvoir qu'elle a conquis; au moment où elle tente de guérir même ces parties malades qu'on croyait incurables, il y a des gens qui n'ont pour elle que de sinistres augures. Cette semaine, M. Guizot a élevé de nouveau sa voix dans quelques journaux dévoués, et repris cette leçon perpétuelle qu'il fait à la démocratie depuis sept ans, depuis que la démocratie lui a offert, en triomphant elle-même, l'occasion d'être ce qu'il ne sera jamais, un homme vraiment politique. Il veut bien avertir la démocratie encore une fois, une dernière fois, nous l'espérons, que « la société ne consent point à périr; que, quand elle se sent profondément ébranlée, quand on lui impose des conditions impossibles, elle les secoue violemment *et se replace violemment sur ses bases naturelles, n'importe à quel prix.* »

Nous nous permettrons de répondre, au nom de beaucoup de lecteurs de M. Guizot, que tout cela ennuie la société. Tout cela ennuie, parce que ce n'est pas à sa place. Si M. Guizot a un si grand besoin de régenter le monde, qu'il retourne à sa chaire de la Sorbonne, ne fût-ce que pour remplacer, à la satisfaction du public, le dernier de ceux qui l'ont suppléé lui-même dans ces derniers temps. Mais il devrait maintenant savoir que notre pays de France ne veut pas être gouverné par un homme en robe de docteur : ce pays a tout souffert tour à tour, le frein le plus dur, l'éperon, la hache même du licteur populaire, mais la férule, jamais! M. Guizot prend à tâche de démontrer chaque jour la vérité de ce mot un peu hardi d'un de ses anciens disciples : « Quand on sait si bien l'histoire, on est condamné à n'y avoir jamais une place; on ne sera jamais un personnage historique. » — C'est là cependant la maladie chronique de M. Guizot.

— Dimanche dernier, la distribution des prix aux lauréats du Conservatoire a été célébrée avec un éclat inaccoutumé, sous la présidence du ministre de l'intérieur. On aime à voir le haut fonctionnaire placé en tête du protectorat des arts venir lui-même donner à ces séances de noble encouragement une consécration officielle. Aux yeux de l'élève, le ministre représente la France qui vient en aide aux jeunes artistes, et leur adresse des

paroles d'espoir et des garanties pour l'avenir. On ne saurait croire ce que donnent de joie à ces élèves de pareilles cérémonies. M. de Montalivet l'a bien compris; le discours qu'il a prononcé en cette occasion restera dans les souvenirs du Conservatoire; jamais la jeunesse artiste n'avait entendu un langage si noble, si rassurant. On voit que le ministre est artiste lui-même, et qu'il porte un intérêt de conviction à ce magnifique établissement que son père avait aussi protégé au temps de l'empire.

M. de Montalivet a traité, dans son discours, toutes les questions qui agitent le domaine des artistes, et il n'a pas laissé une de ces questions sans lui donner une solution satisfaisante dans le plus prochain avenir. D'abord il a placé la musique assez haut pour la dérober dorénavant à certaines attaques isolées qui lui viennent, à époque fixe, de quelques hommes plus parlementaires que musiciens. Certes, M. le ministre de l'intérieur a dignement apprécié notre époque; il sait que notre siècle est aussi artiste que politique; il a su voir ce mouvement prodigieux de l'art qui peuple nos musées et nos salles lyriques, et qui retentit en Europe, après avoir remué la France. Sachons gré au ministre d'avoir reconnu que la France dominait aujourd'hui l'Europe par les conquêtes pacifiques de l'art; oui, toutes les capitales sont nos tributaires, tous les théâtres étrangers s'enrichissent de nos œuvres, tous les artistes d'Allemagne et d'Italie viennent demander à la France des lettres de naturalisation. Voilà des faits qu'il faut constater; cette statistique est, pour la France, un titre de noblesse; il appartenait au ministre de l'intérieur de recueillir et de proclamer publiquement d'aussi glorieux résultats.

Les élèves *grands-prix* ont enfin entendu de la bouche d'un ministre des paroles d'espoir. Ces jeunes gens, à leur retour de Rome, voyaient presque toujours leurs talens dépérir de langueur, faute d'encouragement officiel. A peine si quelque heureux de l'école, après avoir assiégé longtemps les avenues du théâtre, parvenait à lancer un petit acte, qui ne révélait qu'imparfaitement au public un talent si contrarié dans ses débuts. M. de Montalivet a levé l'interdit qui pesait sur les lauréats; c'est lui qui prend leur avenir sous sa protection, qui leur fera la route facile, qui réduira à des proportions tolérables la durée d'un pénible noviciat. Ces promesses ont été accueillies avec des transports de joie, par cette ardente jeunesse qui ne demande, pour se produire au grand jour, qu'un petit coin de place au foyer des élus.

Le ministre, parlant dans le sanctuaire de la musique, ne pouvait oublier les noms et les actes des maîtres qui sont l'honneur vivant du Conservatoire, des artistes qui se sont élancés de ce berceau commun pour rayonner sur toutes nos grandes scènes; la revue détaillée de ce personnel illustre a rendu à chacun selon ses œuvres. M. de Montalivet n'a oublié personne, ni dans les anciens qui ont ouvert la voie du progrès, ni dans les modernes qui ont popularisé l'art et en ont fait le besoin de l'ame. Une note funèbre a été

jetée dans cette glorification des vivans; M. le ministre a profondément ému l'auditoire en parlant de la mort récente du célèbre Lesueur, ce maître qui a formé tant d'élèves qui seront maîtres à leur tour.

Nous avons assisté à beaucoup de cérémonies de ce genre, et nous pouvons dire, sans crainte d'être démenti, que jamais discours de solennité n'a obtenu un assentiment aussi unanime. Le ministre a été interrompu à diverses reprises par des applaudissemens nombreux. Certes, dans sa carrière politique, M. de Montalivet a reçu souvent des témoignages flatteurs de sympathie, mais il nous semble que rien ne doit jamais lui avoir été aussi doux que cette pure et chaleureuse explosion de reconnaissance dans le temple de l'art, que ces énergiques démonstrations d'une jeunesse vouée, par sa noble profession, aux gloires musicales de la France, dans le présent et l'avenir.

— Un député de la Sarthe, dit-on, n'a pas été réélu pour un motif assez singulier. Quelques électeurs ont porté contre lui une accusation unique peut-être dans l'histoire de la législature. On lui a reproché d'avoir gagné 200,000 francs au *trente-un* du salon Benazet. Le candidat, interpellé sur ce fait, n'a pu se disculper qu'en réduisant la somme à moitié. — Il est bien vrai, a-t-il dit, que j'avais eu le malheur de gagner, par hasard, la fatale somme de 200,000 francs; mais j'ai eu la louable générosité d'en perdre sur-le-champ la moitié pour concilier ce que je devais à la morale publique et à mes intérêts. Au reste, j'ai voté contre la loi de disjonction. — Ces excuses n'ont pas paru admissibles. Le candidat a promis, s'il était réélu, de perdre, en arrivant à Paris, ce qui lui restait du gain malheureux qui avait compromis son élection. Cette promesse n'a pas désarmé le collége électoral. L'infortuné ponte a perdu la partie au scrutin, et il a eu la douleur de garder ses 100,000 fr., et d'acheter, par désespoir, une belle terre de 50,000 écus, où il s'est bien promis de laisser couler le reste de ses jours jusqu'au 1er janvier prochain, époque de la fermeture officielle des jeux publics.

Théâtres. — Le Théâtre-Français n'a pas été heureux cette semaine; le même soir il perdait son grand procès contre M. Victor Hugo, et il essuyait le furibond naufrage d'une comédie de M. Scribe, et quelle comédie! Cette chose tombée, et sifflée et mal jouée, s'appelle *les Indépendans*. Peu de mots suffisent pour vous donner une idée de cette indécente plaisanterie politique. Un membre de la nouvelle chambre des députés arrive chez un sien ami, chef de bureau au ministère de la guerre, nommé d'Hennebon. Ce député qui est de l'opposition, ne parle que du bonheur d'être *indépendant*. D'Hennebon fait chorus avec ses amis, et pendant ces trois

longs actes, ces messieurs s'en donnent à cœur-joie et exécutent *la Marseillaise* en prose. En même temps arrive de province une vieille fille qui est *indépendante* à sa manière, c'est-à-dire qu'elle n'a jamais voulu se marier. Arrive alors, derrière ces trois *indépendans*, M. Scribe, qui nous dit : Mais mes braves gens *l'indépendance* n'est pas dans la nature; chacun dépend de tous et de tout le monde! M. d'Hennebon dépend de son chef de division, le chef de division dépend du ministre, le ministre dépend du roi, le roi dépend des chambres, les chambres dépendent des électeurs, les électeurs *c'est tout le monde;* donc chacun dépend de tout le monde! Quant au député de l'opposition, il dépend des journaux de son parti, des libéraux d'estaminet, il dépend de Mlle Amanda et de Mlle Palmyre, ses deux maîtresses, il dépend de M. Télémaque, un bâtard; il dépend de ses neveux, il dépend de ses passions, il dépend de la gravelle qu'il a dans la vessie. La vieille fille dépend de sa domestique, du cocher de fiacre qui la mène, de l'opinion, de son banquier, de ses fermiers; Mme d'Hennebon dépend de M. d'Hennebon, la petite d'Hennebon dépend de Mme d'Hennebon, etc., etc., et tout ce raisonnement-là dure trois grands actes, et la chose n'est quelque peu modifiée que par deux ou trois petits millions qui sont en jeu, plus, vingt-cinq actions du chemin de fer, qui subissent, en vingt-quatre heures, la baisse la plus extraordinaire. A la fin, M. le député, qui veut épouser la vieille fille riche, est poliment éconduit; la vieille fille riche, qui veut épouser un jeune colonel pauvre, fait croire au jeune colonel pauvre, qu'elle-même elle est très pauvre, et à l'aide de cette ruse, *innocente* s'il en fût, elle épouse son colonel; de son côté, M. d'Hennebon, qui s'est donné la liberté d'acheter des actions du chemin de fer, se permet de les revendre au pair. Tout le monde est content, mais tout ce monde-là doit bien être hors d'haleine, et pour long-temps, d'avoir couru sans les attrapper le moins du monde, après toutes sortes de bons mots, de traits, de calembours, d'allusions. — A coup sûr, ce n'est pas de la sorte que M. Scribe, cet homme d'esprit, deviendra l'Aristophane politique de notre temps!

— La représentation au bénéfice de Mlle Georges avait attiré un assez bon nombre de spectateurs; mais cependant ces sortes de solennités dramatiques pèchent d'ordinaire par un excès de plaisir qui fatiguerait le provincial le plus avide d'émotions. Toute la belle foule des gens de talent, qui sont l'honneur des théâtres de Paris, avait voulu payer son tribut de bonne volonté à Mlle Georges, cette reine autrefois toute-puissante, et si admirablement belle, des vastes royaumes de Corneille, de Racine et de Voltaire. Mlle Déjazet, espiègle esprit qui a toujours le sourire sur les lèvres, le pied en l'air et le nez au vent, a commencé le spectacle, et elle avait un certain air goguenard qui voulait dire : — *Rira bien qui fera rire la première*, c'est une fille qui sait son métier, et que les plus courtes folies sont les meilleures. Après elle est venue Mme Damoreau, la douce voix qui rou-

coule, et elle a chanté avec un goût, avec une élégance incroyable. Quel talent! suave, ingénieux, modéré, calme, et comme cette femme-là joue naturellement la comédie sans se douter qu'elle est comédienne! La jolie petite musique de Mlle Puget a été fort bien écoutée, et c'est justice. Cette immense salle de la Porte-Saint-Martin, sombre et triste, et qui ressemble à une antre, est très favorable à la musique. Enfin, il était déjà dix heures quand a commencé la véritable solennité de la soirée : *Sémiramis!*

Ne disons pas de mal de Voltaire, cela porte malheur; mais cependant, quel ennui, *Sémiramis!* Un grand prêtre ronflant, un tyran subalterne, une petite princesse amoureuse, un soldat de fortune qui commet, à cette cour assyrienne, toute sorte d'impudences, une reine déjà vieille qui s'abandonne à l'amour sur la foi d'un oracle menteur; — sur le devant de la scène, un tombeau qui parle à certains intervalles, et quand la reine n'est pas là, enfin un parricide qu'il était si facile d'éviter. Voilà une tragédie! — Le style en est peu soutenu. Otez de ces cinq actes les grands vers à effet que jetait Voltaire du haut de son théâtre à cette foule qui l'écoutait bouche béante, et vous trouverez toute sorte de phrases languissantes, incomplètes, toute sorte de sentimens calqués sur le chaste et violent amour des jeunes gens de Racine. — Aussi a-t-il bien paru, avant-hier, que *Sémiramis* était une tragédie passée de mode, et à laquelle personne ne croyait plus, ni les comédiens qui la jouaient, ni les spectateurs qui l'écoutaient. Ligier, qui est le dernier représentant de la tragédie, se souvient trop qu'il a eu l'honneur de voir jouer Talma, et il l'imite comme on copie un tableau placé loin du jour.

Nous ne parlerons pas de plusieurs artistes qu'on avait affublés, pour ce soir seulement, d'un manteau et d'une épée, et des vers de Voltaire, et qui étaient bien malheureux ainsi chargés de tous ces oripeaux menteurs.

Mlle Georges a paru enfin! Vous vous rappelez que c'est à la dernière scène du premier acte, quand la reine éperdue, tremblante, bourrelée de remords, s'en vient pour raconter à sa suivante, les premiers transports de sa passion naissante. Évidemment, une pareille scène a été écrite pour faire valoir quelques-unes de ces belles tragédiennes dont le type s'est perdu au théâtre. Mlle Georges, qui a conservé ces traditions et qui ne les a pas oubliées au milieu de tout le délire dramatique de la Porte-Saint-Martin, avait appelé, ce soir-là, tous ses souvenirs à son aide. Il est impossible de mettre plus d'art, plus d'habileté, plus d'entraînement et d'émotion, dans une scène qui est tout-à-fait une scène de parade. Mais, hélas! la voix manque à Mlle Georges, ses forces la trahissent; il faut deviner avec grand soin ce qu'elle veut faire, et quand on la devine, on gémit tout bas de cette impuissance funeste. — Dans la grande scène : *Le vainqueur est Arsace!* elle a deployé une grandeur pleine de majesté! Mais, arrivée à la scène dernière et quand elle sort du tombeau, il faut dire que Mlle Georges s'est trop souvenue de ce méchant mélodrame furibond et sanglant auquel elle a trop sa-

crifié. Elle est morte, non pas comme doivent mourir les héroïnes de Voltaire, bien et duement assassinées par un beau damas fraîchement aiguisé, mais elle est morte comme si elle avait été tuée par un méchant poignard de truand acheté sur le quai de la Ferraille. Cette agonie était affreuse à force de vérité. Dans ces chefs-d'œuvre du vieux théâtre, il n'y a rien de vrai, comme on entend le vrai depuis dix ans. Ce sont des poses, des tortures, des râles faits tout exprès, dont on est convenu depuis le premier jour, et dont il ne faut pas s'écarter d'une lame de poignard. En résumé, cette tragédie de *Sémiramis* a fort peu amusé le spectateur bénévole.

Mlle Mars n'a guère commencé sa comédie qu'à minuit, et cependant, même à cette heure, on s'est fort bien aperçu que Mlle Mars est une charmante comédienne, et que ces petites personnes insignifiantes qu'on lui veut opposer, ne peuvent lui être en rien comparées, et qu'il n'y a encore, pour jouer la comédie, que Mlle Mars.

Le froid matin étendait, tout à l'entour du théâtre, un nuage glacé, quand la toile s'est relevée pour nous montrer la légère et jolie Fanny Elssler et sa sœur. *La Cachuca* a commencé, et qui le croirait ? à deux heures du matin, il y avait des gens au parterre qui disaient : *encore!* et qui demandaient tout simplement qu'on leur jouât tout *le Diable Boiteux.*

— *L'Ane Mort et la Femme Guillotinée*, par M. Jules Janin, est un livre populaire en France. Depuis 1827, ce petit livre a été imprimé bien souvent, et toujours l'auteur, qui est pour lui-même plein de sévérité, comme il l'est pour les autres, a corrigé avec le plus grand soin ce premier né de son imagination. Une nouvelle édition de *l'Ane Mort* a paru cette semaine, et c'est la première fois qu'on l'imprime in-8°. Cette nouvelle édition a donné lieu à un travail plein de conscience et d'intérêt. L'auteur n'a rien retranché à son livre, mais il l'a complété. Partout où le style lui avait manqué, où l'observation l'avait abandonné, il est revenu lentement sur ses pas, et d'une main sûre il a rempli ces lacunes, et il les a remplies si habilement, que même à l'esprit le plus exercé, il serait impossible de distinguer les pages nouvelles du premier texte. Un livre ainsi refait vaut bien, à notre sens, un livre nouveau.

REVUE ÉTRANGÈRE.

RUCKBLICKE AUF PERSONEN UND ZUSTAENDE.
SOUVENIRS DE VOYAGES DE M. GANS.

Parmi les nombreux ouvrages que publient sur notre pays, chaque année, des voyageurs plus avides de distractions que d'enseignement, il est rare de rencontrer une appréciation juste et complète de la situation de la France. Si l'on excepte l'œuvre spirituelle de Henri Heine, il règne dans la plupart de ces livres une déplorable préoccupation des choses extérieures, jointe à une ignorance à peu près complète de leur signification. La description des édifices et des spectacles remplit des volumes où la pensée cherche en vain un aliment. Le mal que nous indiquons a une cause bien connue, mais sur laquelle il est bon d'insister. On a considéré en effet trop long-temps les récits de voyages comme une distraction seulement propre à récréer les imaginations oisives, mais indigne d'occuper un esprit sérieux. On y a presque toujours sacrifié les idées à la forme, et le désir d'instruire à celui de peindre. Pourtant, le but principal du voyageur n'est pas de tracer d'ingénieux romans; sa tâche ne se borne pas même à quelques paysages d'une exécution brillante, à la mise en scène plus ou moins heureuse de matériaux que la vie extérieure a seule fournis. S'il n'a pas su découvrir la vie plus pure que lui dérobait à peine ce voile transparent, il n'a que faire d'entretenir le public de ses aventures insignifiantes et de ses éblouissemens de touriste; son livre, s'il en écrit un, sera nul, ou au moins incomplet. L'orgueil seul peut expliquer la conception de ce fragment d'autobiographie; un lecteur facile peut y trouver un délassement, mais l'intelligence n'a rien à y voir, les ignorans n'ont rien à y apprendre.

Nous espérions que le livre où M. Gans raconte ses voyages en France, relèverait un genre qui ne doit qu'à la témérité et à l'insouciance de quelques écrivains le discrédit où il est tombé. L'autobiographie, en Allemagne, occupe, depuis Goëthe surtout, une place élevée parmi les plus sérieuses conceptions de l'art. Puis, l'ouvrage était signé d'un nom célè-

bre autre part que dans les universités prussiennes. Nous attendions de M. Gans une œuvre complète dans le vrai sens du mot, exacte sans minutie, profonde sans emphase, allant droit au but sans se perdre ni dans les longueurs du récit, ni dans les détours du raisonnement. Les détails n'y devaient jamais dominer l'ensemble; la biographie, dans sa sécheresse, n'y devait point usurper la place de l'observation et de la philosophie. En un mot, nous ne considérions le livre de M. Gans que comme l'épanchement nécessaire d'une intelligence élevée; nous n'y cherchions point, comme dans la plupart des relations de voyages, les frivoles souvenirs de l'homme du monde, encore moins les récits insignifians du touriste. M. Gans n'a cependant pas obéi, en publiant cette œuvre, au besoin que le penseur éprouve de mettre le public dans la confidence de ses raisonnemens et de ses prévisions; il a cédé à un désir moins grave. De tous les salons qu'il a visités, de toutes les villes qu'il a parcourues, il a rapporté une si riche moisson de portraits, de bons mots et d'anecdotes, qu'il n'a pu résister à l'envie de nous faire part de ses observations et de ses causeries. Nous ne pouvons nous rendre compte autrement du plan et de l'exécution de son ouvrage. Si M. Gans avait voulu faire, sur Paris ou Bruxelles, un livre complet, il est à croire qu'il s'y serait pris autrement. La lecture la plus attentive ne nous a fait découvrir, dans ses *souvenirs*, qu'une amusante préface, le prologue d'une œuvre qui s'écrira sans doute, et qui, en attendant, ne nous est révélée qu'à l'état de notes et de narrations confuses. Il est impossible, en effet, de croire que M. Gans en reste, sur la France, à ces quelques pages écrites assurément avec une irréprochable élégance, mais qui ne font connaître ni la nation, ni l'époque où elle se révèle au voyageur. Si toutefois nous attendions en vain le complément de cette œuvre, il faudrait croire que le professeur berlinois n'attache à ses souvenirs de voyages qu'une médiocre importance, ou qu'il s'est imposé pour règle, en écrivant ce livre, de ne pas dépasser les limites de la biographie. Dans le premier cas, l'insuffisance du livre nous serait expliquée par la modestie de l'écrivain; dans le second, la fantaisie du penseur serait également respectable, et la critique s'interdirait d'en rechercher les motifs.

Le livre de M. Gans n'est donc pas un ouvrage sérieux; c'est un récit clair et facilement écrit, semé çà et là d'observations fines, mais ne laissant jamais la pensée envahir la narration, ni la réflexion occuper la place qui est réservée aux détails biographiques. Rien de philosophique, on le voit, dans sa conception. Le hasard toutefois a bien servi l'auteur, et le cadre des observations sur la France est aussi large qu'on peut le désirer. M. Gans a visité Paris en 1825, 1830 et 1835; il a vu les causes, et il peut aborder avec confiance l'appréciation des effets. Ces trois époques sont parfaitement choisies. La connaissance du passé devait le mener, par une voie directe et lumineuse, à l'interprétation du présent. Nul doute qu'un grand travail intérieur n'ait été la conséquence de ces trois voyages entrepris à des époques si

différentes; mais on le sait déjà : ce n'est pas dans ces *souvenirs* qu'il en faut chercher les traces. Ce livre est tout consacré aux émotions extérieures; M. Gans réserve, nous l'espérons, dans un autre ouvrage, une part plus large à la réflexion et à la pensée.

En 1825, quelques soirées suffisent à M. Gans pour comprendre la France de la restauration. Ces soirées, il les passe chez George Cuvier, chez Gérard le peintre, chez M. Dubois, le rédacteur en chef du *Globe*. Dans leurs salons, le voyageur allemand se trouve en rapports avec la plupart des hommes distingués dans les sciences et la littérature. Il ne perd aucune occasion d'observer et de s'instruire; aussi ne lui reprocherons-nous pas de manquer d'exactitude dans cette partie de ses mémoires. M. Gans, comme nous l'apprend le titre de son livre, veut connaître à fond les hommes et la situation; il veut faire, en penseur habile et clairvoyant, la part de l'humanité et celle des évènemens; mais cette grande vue historique n'est malheureusement qu'indiquée : on la devine; à certains endroits, elle se révèle avec magnificence, mais le plus souvent les détails obscurcissent l'ensemble; la fréquentation des hommes laisse à peine au voyageur le temps d'observer les masses et d'étudier les évènemens. Les récits de présentations, d'entretiens et de soirées se multiplient et ne laissent aucune place aux observations sérieuses.

Ce caractère de narration légère, une fois reconnu, ne se dément plus dans le reste du livre. Les deux autres voyages en France nous montrent M. Gans également vif et spirituel dans le récit; mais il reste toujours trop préoccupé des détails, trop oublieux de l'ensemble. En 1830, le tableau est vaste. Au premier coup d'œil, nous l'avouons, il peut sembler obscur et confus; mais un instant de réflexion doit suffire pour en faire concevoir l'ordonnance et en éclairer tous les détails. La popularité est le mot d'une immense énigme, c'est la nouvelle conquête, c'est le but nouveau vers lequel tendent tous les efforts des hommes d'action et de pensée. M. Gans, arrivant à Paris à cette époque, n'a pu refuser son attention à ce complément du drame. Pourquoi nous le laisse-t-il ignorer dans son livre? Assurément, sous sa plume éloquente, le Paris de 1830 se serait révélé sous de vives et saisissantes couleurs. Placé comme il l'a été pour observer les passions politiques et les intrigues des partis, M. Gans pouvait aborder ce travail de haute histoire avec une entière confiance. Pourquoi donc s'est-il contenté, en 1830 comme en 1825, de nous introduire dans quelques salons et de tracer à la course quelques portraits? A-t-il trouvé la tâche de l'historien au-dessus de ses forces? Nous ne pouvons le croire. L'esprit de M. Gans est trop élevé pour reculer devant l'appréciation lumineuse des époques de l'histoire les plus confuses; nous ne savons d'autre raison de cette négligence apparente que celle que nous avons déjà dite : M. Gans a préféré pour cette fois la narration frivole au raisonnement laborieux; les modèles qu'il s'est proposés appartiennent à la France et à l'Angleterre plutôt qu'à sa studieuse patrie.

Si l'on se tient pour averti et qu'on ne demande plus à M. Gans l'accomplissement d'une tâche élevée et sévère, on lira avec intérêt les quelques pages qu'il a écrites sur le salon de Mme Récamier. Le tableau est cette fois plein de vie; les personnages s'y détachent avec énergie sur un fonds brillant et coloré; le style a du mouvement et de la franchise. M. Gans réussit à merveille dans ces rapides esquisses de salons; le portrait de M. Guizot, dans un autre chapitre, est tracé de main de maître.

Les trois chapitres sur la France sont suivis de plusieurs autres qui ne sont pas d'un moindre intérêt. Nous citerons, entre autres, *l'Anniversaire de la naissance de Gœthe*, et *Une soirée entre Sieyès et Merlin*. Mais, à nos yeux, ce travail de conteur, de touriste, n'est pas celui que M. Gans avait à remplir, et la critique pouvait attendre de lui autre chose que des pages spirituellement écrites et des miniatures esquissées avec finesse.

Si notre langage paraît sévère, nous trouverons dans le titre même du livre de M. Gans une réponse à ceux qui trouveraient nos exigences excessives. Ce titre, nous l'avons dit, n'est que l'énoncé d'une grande vue historique qui nous paraissait devoir dominer tout l'ouvrage. Les souvenirs de M. Gans devaient s'étendre à la fois aux personnes et aux choses. Il faut le dire : plus la conception du professeur berlinois était grande et élevée, plus la critique a droit d'être sévère quant à son exécution.

Peut-être a-t-il suffi à M. Gans de formuler en tête de son œuvre la règle qu'il devait suivre. Peut-être ayant prouvé en une ligne de titre qu'il comprenait sa tâche sérieusement et philosophiquement, n'a-t-il pas jugé à propos de continuer cette démonstration laborieuse à toutes les pages du livre. Mais M. Gans ne peut l'ignorer : il ne suffit pas de poser, au début d'un ouvrage, une pensée profonde, un plan lumineux, si on veut méconnaître plus tard ce plan et cette pensée. La critique ne juge pas seulement la conception; elle s'adresse aussi à la mise en œuvre, et elle ne tient pas compte à l'écrivain d'une idée heureuse dont la réalisation n'est pas suffisamment large et claire.

Pour nous résumer en quelques mots, nous ne pouvons refuser à ce livre ni l'intérêt, ni une remarquable vivacité de style; mais nous croyons que si M. Gans s'était conformé exactement à la donnée que lui imposait son titre, il serait arrivé à produire une œuvre beaucoup plus complète, mieux ordonnée et plus consciencieuse. Il y aurait eu dès-lors plus de clarté dans son ouvrage, et les divers fragmens qui le composent, auraient dû à l'intervention d'une pensée vivifiante de ne former qu'un seul tout logique et satisfaisant.

F. Bonnaire.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUARANTE-SEPTIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

Études historiques. — La Littérature des Esclaves, par M. A. Granier de Cassagnac. 5
Les Fumées du vin, par P. L. Jacob, Bibliophile. 19
Historiens modernes. — M. Michelet, par M. Émile Souvestre. . 29
Des Travaux de la chambre des communes sur les chemins de fer, pendant la session de 1836, par M. A. Guilbert.. 40
Bulletin 48

L'Anneau d'argent, par M. Charles de Bernard. 65
Voyages — V.--Grenade, par M. Rosseeuw Saint-Hilaire. . . 112
La Comédie-Française et M. Victor Hugo. 120
Bulletin. 128

Le Cheval de Créqui, par M. Paul de Musset. 137
Explorations de Victor Hummer, par M. Méry. 158
Voyages. — VI. — Grenade, par M. Rosseeuw Saint-Hilaire. . 178
Critique littéraire. — *Washington Levert*, de M. Léon Gozlan, par M. J. Chaudes-Aigues. 189
Bulletin. 196

Mme de Varnhagen, par M. A. de Custine. 205
Un Acte dans une Scène, par M. Léon Gozlan. 222
La Comédie-Française et le Tribunal de Commerce, par M. G. P.. 236
Chanson du soir. — A Meyerbeer, par M. Henri Blaze. 246
Bulletin. 250

REVUE

DE PARIS.

XLVIII.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Cᵉ,
RUE DE SEINE, 14 BIS.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1837.

TOME QUARANTE-HUITIÈME.

PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
QUAI MALAQUAIS, 17.

—

1837.

LE

PHARE DE BELL-ROCK.

The Caledonia est certainement l'un des meilleurs et des plus rapides *steamers* qui fassent le trajet de Londres à Édimbourg. Quarante heures ne s'étaient pas encore écoulées depuis que nous avions quitté les quais de *Black-Wall*, à Londres, et déjà nous avions descendu la Tamise et remonté la côte septentrionale de l'Angleterre dans toute sa longueur; nous avions vu passer tour à tour, devant nous, les villes considérables de Yarmouth, Scarboroug, Newcaslte et Sunderland; la côte de Berwick, où commence l'Écosse, disparaissait à l'horizon, derrière nous, et nous nous trouvions à la hauteur de Dunbar, à l'entrée du *Firth of Forth*. La journée touchait à sa fin; le soleil s'abaissait derrière les collines de Lammermuir et les crêtes plus lointaines des *Pentland hills*, qui s'élèvent aux environs d'Édimbourg; ses rayons inclinés entouraient d'un liseret d'or la masse brune de la ville qui se profilait irrégulièrement sur les lignes vaporeuses de l'horizon, et semblait un banc de rochers sortant de la mer. Seulement quelques-unes de ces longues cheminées fumantes qui se dressent aux environs et du milieu de chaque ville anglaise ou écossaise, nous rappelaient brusquement à la réalité : ce que nous regardions comme le travail de la nature était l'ouvrage de l'homme; ces rochers étaient une ville dont la mer écumante battait les remparts, et que dominaient les ruines d'un antique château, la ville de Dunbar.

Dunbar! ce nom réveille bien des souvenirs, souvenirs pareils à

ceux qui ont toujours occupé l'imagination des hommes, souvenirs de gloire, d'amour et de mort!

Du temps que Marie régnait en Écosse, et que l'histoire de ce royaume était un roman, Dunbar fut le théâtre des scènes les plus étranges de cette tragique et folle épopée. Dunbar vit les amours de Marie et de Bothwell, leur règne d'un jour, leur fuite et leur éternelle séparation. Dans ces temps-là, la vie des hommes était comptée pour rien, et l'homme, cependant, n'avait guère qu'une valeur matérielle. Son énergie était toute physique, ses passions brutales et positives. Une reine amoureuse et légère, dont les sens étaient les seuls conseillers, ne semblait occupée, au milieu des discussions religieuses qui agitaient les peuples autour d'elle, qu'à relever les autels du plaisir, car le plaisir était son dieu. Avoir et jouir, telle était la devise de ses courtisans et des nobles écossais qui l'entouraient : avoir, n'importe à quel prix; jouir, n'importe de quelle manière; et comme le point d'honneur chevaleresque, l'esprit religieux ou la galanterie délicate ne tempéraient pas la brutalité de leurs instincts, ne modéraient pas la furie de leurs désirs, le viol et le meurtre étaient aussi communs dans ces temps de troubles et de turbulence, que le sont, de nos jours de retenue hypocrite et de savoir-faire habile, l'intrigue et la corruption. Quelle qu'en fût l'iniquité, le moyen qui réussissait était le moyen légitime. Le sang coulait bien souvent, mais le succès effaçait tout. Un assassinat comme celui de Rizzio, l'assassinat d'un sujet dans les bras de sa souveraine, était regardé comme une chose toute naturelle. Les plus grands dignitaires du royaume se réunissaient alors pour concerter un meurtre et l'exécuter, comme aujourd'hui pour une délibération politique. C'était un comte de Morton, lord-chancelier du royaume, qui prenait la direction d'une semblable entreprise, donnant le premier l'exemple de la violation des lois, dont il eût dû être le gardien le plus fidèle; c'était un lord Ruthwen, retenu depuis plusieurs mois sur son lit de douleur, et si faible, que, pour se rendre à l'endroit du meurtre, il avait besoin de se faire soutenir par deux valets; c'était un sir Andrew Ker de Faldonside, qui ne craignait pas d'appuyer le bout de son pistolet sur le sein d'une jeune et belle reine, qui, dans quelques semaines, allait devenir mère!

Mais le type du crime énergique et sauvage, c'est ce James Hepburn, comte de Bothwell, que ses vices plus encore que son courage placèrent sur le trône d'Écosse, aux côtés de la malheureuse reine Marie, pour laquelle tant de sang coula, jusqu'au jour où le

sien se mêla à celui de ses amans, de ses époux ou de ses victimes. Hepburn, favori de cette reine qui le fait servir à ses plaisirs et à ses vengeances, débute par l'assassinat de Darnley; l'imprudent devait *payer cher* le sang de Rizzio, Marie le lui avait dit! Bientôt, d'esclave soumis, Bothwell songe à devenir maître, et, plus ambitieux encore que voluptueux, il ne se contente pas de la moitié du lit de Marie; il veut partager son trône. Son éloquence, son audace et l'énergie de son caractère le rendent maître absolu de l'esprit d'une femme aussi faible que mobile. Bothwell connaît la légèreté de Marie, il veut l'attacher par des nœuds qu'elle ne puisse rompre, il veut devenir son époux, lui, l'époux d'une autre femme. Du même coup il se compromet et compromet la reine, qui se prête à ses desseins. Un jour Marie sort d'Édimbourg avec une suite peu nombreuse pour aller visiter son fils au château de Stirling. Bothwell, accompagné d'amis dévoués, l'attend à Linlithgow, dissipe son escorte et se rend maître de sa personne, donnant, à l'Écosse, le double scandale d'un enlèvement et d'un adultère public. Bothwell conduit à Dunbar Marie sa complice plutôt que sa victime. Son premier mariage est rompu, Marie lui confère le titre de duc des îles Orkneys (Orcades), et l'épouse. Les nobles écossais, qui ne s'étaient pas opposés à l'élévation de Bothwell, leur égal, qui l'avaient même aidé à se placer sur le trône, ne tardent pas à se soulever contre lui, maintenant qu'il est leur maître et qu'il veut leur faire sentir son pouvoir. C'est encore dans le château de Dunbar que cette fois Marie et son époux se réfugient. Réduits aux dernières extrémités, ils sont contraints à capituler et à se séparer; Marie retourne à Édimbourg, Bothwell se cache aux environs de Dunbar, d'où il s'embarque pour les Orcades.

Quelles durent être les pensées de cet homme, qui avait été l'amant et l'époux d'une reine, quand, seul et proscrit, il traversait cette mer que sillonne la proue de notre navire? Ses pensées étaient toujours les mêmes; l'ambition et l'espoir de la vengeance se partageaient son ame intraitable. Privé d'une royauté, il voulait s'en créer une autre, la royauté des mers. Il armait une flotte, effrayait ses ennemis et relevait le courage de ses partisans. Mais trop confiant dans la fortune, le roi pirate se laissa surprendre à l'ancre. Cependant il s'échappe encore et fuit vers le nord, recommençant, à la tête de quelques amis résolus, les aventureuses entreprises des Saxons et des Danois ses ancêtres. Le sort le trahit une dernière fois; son vaisseau tombe au pouvoir d'une flottille norvégienne, ses matelots et ses partisans sont pendus aux vergues du navire, et Bothwell, témoin de

leur mort, s'attend à finir comme eux; mais ceux qui l'ont pris se souviennent qu'il a été roi et l'épargnent. Bothwell prisonnier devient fou et ne meurt qu'après dix ans de captivité.

Dunbar, dans le siècle suivant, servit aussi de refuge à Cromwell, qui, grace à la résolution et au fanatisme de ses soldats, en sortit, lui, en vainqueur, et non pas en fugitif.

Mais, tandis que nous nous égarons dans les souvenirs du passé, Dunbar a fui derrière nous, et le soleil est descendu sous l'horizon. La nuit pourtant n'est pas encore venue. L'air est d'une admirable pureté, et, à travers ses couches transparentes, nous apercevons devant nous les rives du comté de Fife, et, à une distance plus rapprochée, *Bass-Rock*, qui s'élève comme une pyramide tronquée d'un mille de circonférence à sa base et de quatre cents pieds de hauteur. Bass-Rock est enveloppé de myriades d'oiseaux de mer (presque tous de l'espèce nommée *sloan goose*, l'oie d'Ecosse), qui en disputent la possession à des milliers de lapins de garenne. Ces oiseaux et ces lapins sont d'un revenu très considérable pour le propriétaire de l'île, sir H. Hamilton, baronnet du comté de Nord-Berwick. Bass-Rock est inaccessible de tous côtés; on ne peut y pénétrer que par une étroite ouverture au sud-ouest. Bass-Rock offre des curiosités naturelles, entre autres une galerie souterraine qui traverse toute l'épaisseur du rocher de l'est à l'ouest, et qu'on peut parcourir en entier à la marée basse. Bass-Rock servit de refuge à des brigands et de prison aux covenantaires. Derrière Bass-Rock, un peu sur notre droite, nous apercevions les pâturages de l'île de May comme une ligne d'émeraude enchâssée dans un bloc de lapis, car, à cette heure du jour, la mer se teignait du bleu le plus éclatant. Peu à peu le soleil disparut, la nuit arriva, les ténèbres nous enveloppèrent, et des phares allumés de distance en distance nous indiquèrent seuls les terres lointaines ou rapprochées. Nous marchions en droite ligne sur les phares à foyers mobiles de l'île de May, comme si là eût été le port. Toutes les lunettes de l'équipage étaient braquées de ce côté. Tout à coup le cicerone de l'équipage, M. G. de Berwick, homme à cheveux gris, qui avait tant vu et qui aimait tant à raconter, s'approcha de moi, et, me mettant dans la main une espèce de télescope avec lequel depuis un quart d'heure il sondait les profondeurs de l'horizon :

— Regardez de ce côté, me dit-il en tournant vers le nord le gros bout de sa lunette, vous verrez un point lumineux comme une étoile de troisième grandeur, mais d'un éclat plus vif.

Je regardais, mais je ne voyais rien.

— Regardez plus sur la droite; voyez-vous enfin?

— Oui, j'aperçois à une distance infinie un petit point d'un rouge obscur, une sorte de nébuleuse.

— Là, au nord, de ce côté.

— Oui, au nord.

— Eh bien! c'est le phare de *Bell-Rock*.

— *Bell-Rock*, le Rocher de la Cloche?

— Justement. Ce phare est certainement un des plus merveilleux qui aient été construits dans la Grande-Bretagne.

— Mais d'où vient le nom de *Bell-Rock?*

— Si vous voulez me prêter un moment d'attention, vous saurez l'histoire du phare; mais auparavant je dois entrer dans quelques détails sur la côte d'Arbroath qui l'avoisine, et dont le rocher de Bell-Rock fait en quelque sorte partie.

L'homme gris était lancé, je n'avais qu'à écouter. Je m'enveloppai de mon manteau, je me rapprochai du narrateur pour que l'air, que nous fendions avec une vitesse de quinze milles à l'heure, n'emportât aucune de ses paroles, et je prêtai l'oreille.

— La côte d'Arbroath ou Aberbrotock, où l'on voit les ruines d'une abbaye que fonda Guillaume-le-Lion, en mémoire du *martyre* de Thomas Becket, dans l'année 1178, est une des plus singulières parties du littoral de l'Écosse, du côté du nord-est. Cette côte est formée tout entière de rochers de grès rouge qui sortent abruptement du fond des flots et s'élèvent quelquefois à une grande hauteur. Ces rochers, comme toutes les formations de grès, présentent des parties tendres et friables et des parties plus solides et mieux liées. Les vagues furieuses de la mer du Nord, qui, depuis tant de siècles, battent le pied de ces rochers, ont miné les parties molles et laissé intactes et debout les parties solides et résistantes; cette côte, rongée inégalement, est donc remplie d'énormes crevasses qui s'allongent fort avant dans les terres, quelquefois même sous les terres, formant de longues galeries naturelles, de monstrueuses cavernes, des baies souterraines, où viennent mourir les vagues de l'Océan avec de sourds mugissemens. Le paysan de la côte, qui laboure son champ, quand la mer est orageuse, est étonné d'entendre la tempête gronder sous ses pieds, et, craignant de voir la terre s'entr'ouvrir et l'engloutir avec ses chevaux et sa charrue, laisse avec terreur son ouvrage commencé. La plus vaste et la plus pittoresque de ces étranges cavernes s'appelle *Geylet-Pot*. Monté sur un petit canot, le

voyageur peut la parcourir dans toute son étendue et faire, à la lueur des torches, une longue navigation souterraine. Tantôt les rochers, s'élevant à une grande hauteur au-dessus de sa tête, forment des voûtes bizarres d'où pendent de grossières aiguilles, comme dans les cryptes des cathédrales gothiques; tantôt les rochers se rapprochent, la noire galerie se resserre et ne laisse qu'une étroite ouverture où le canot a peine à se glisser. Tout à coup, après avoir longtemps navigué sur ces lacs ténébreux, après avoir franchi ces lugubres défilés, on aperçoit à travers une ouverture du rocher, le bleu étincelant de la voûte céleste, et on se trouve inondé de la lumière du firmament qui ruisselle jusqu'au fond de la caverne. Cette ouverture, qui va en s'élargissant, offre une issue de deux cents pieds de diamètre. En quittant le bateau et en montant à travers les rocs éboulés, on arrive bientôt à la bouche de la caverne, du côté de la terre. De ce point, on jouit de la vue d'un ravissant paysage; l'œil, à la sortie de cette nuit, se repose avec délices sur des pâturages et des champs de blé qui s'étendent de tous côtés; de jolies habitations s'élèvent à peu de distance, et la mer ne se montre plus qu'à l'horizon.

On raconte beaucoup d'aventures sinistres de navires qui se sont brisés sur ces rochers, de pêcheurs et de matelots qui se sont perdus dans ces cavernes; mais ces récits ne sont rien à côté de ceux que nous ont laissés les chroniqueurs. Ce qu'ils rapportent (1) d'une famille de cannibales qui vécut dans ces cavernes vers les commencemens du XIVe siècle passe toutes les bornes du terrible et du vraisemblable et demanderait des auditeurs aussi naïfs que ceux de ce temps-là; je me dispenserai de vous en faire le récit, d'abord pour ne pas vous faire frémir, puis pour ne pas trop nous écarter de Bell-Rock...

— N'importe, n'importe, dirent quelques-uns de nos compagnons de voyage qui s'étaient rapprochés du narrateur; nous aimons l'horrible, nous aimons l'invraisemblable; dites, dites toujours.

— Eh bien! voici mon histoire dans toute sa crudité; mais souvenez-vous que vous l'avez voulu...

Dans l'un des hameaux de pêcheurs de la côte d'Arbroath, à peu de distance de cette ville, vivait au commencement du XIVe siècle un homme à demi sauvage dont les historiens de ce temps-là n'ont pas osé nous conserver le nom. Cet homme, pêcheur de son métier, était d'un naturel rude et indomptable. Vers sa trentième année, il prit une

(1) *Brief Description of Scotland*, 1633.

femme dans un village voisin, digne en tout point d'être sa compagne; son aspect farouche, son caractère violent et bizarre, en avaient fait l'effroi du pays. Cette femme, disent les chroniqueurs, se nourrissait de la chair palpitante des animaux qu'elle tuait de sa main, et buvait leur sang tout chaud; elle mangeait le poisson cru et broyait le blé entre ses dents. Naturellement son mari partagea ses goûts dépravés. Or, dans une des famines qui désolaient si fréquemment l'Écosse en ces temps reculés, il arriva que la chair palpitante, le sang chaud, le poisson cru et le blé mûr manquèrent. Le couple sauvage se trouva bientôt sans aucun moyen d'assouvir sa faim. Le hareng même avait, cette année-là, oublié de faire sur la côte ses évolutions accoutumées; le chien de mer et les oiseaux sauvages qui le poursuivent avaient manqué également. Réduits aux dernières extrémités, les habitans de la côte n'avaient pour toute nourriture que les racines amères et le warech que les vagues de l'océan rejettent sur la plage. Chaque jour quelques-uns d'entre eux succombaient aux tortures de la faim. Ceux qui leur survivaient se traînaient comme des spectres, implorant la mort et priant Dieu de mettre fin à leurs maux. Seul le couple farouche n'invoquait pas le ciel, mais le maudissait. La femme surtout, qui, au milieu de sa détresse, avait senti un nouvel être s'agiter dans ses entrailles, faisait chaque jour à son mari d'horribles reproches. — Il fallait qu'un homme eût bien peu de cœur, lui disait-elle, pour laisser ainsi une malheureuse femme périr d'inanition. N'y avait-il plus de blé dans les granges, ni de bestiaux dans les campagnes, et fallait-il donc tant de courage pour s'en procurer? Mais non, les hommes étaient tous des lâches, ils aimaient mieux laisser mourir la mère et avec elle l'enfant qui devait bientôt naître, que de braver quelques dangers pour nourrir l'enfant et la mère!

Ces reproches exaspéraient le misérable pêcheur. Un soir que les racines et le warech avaient manqué, il sort de sa cabane, et rentrant, au bout de quelques heures, il jette sur une table auprès de laquelle sa femme était assise, un énorme quartier de chair.

— Tu m'as demandé de la nourriture, en voici, lui dit-il d'un air sombre.

Sa femme se jette sur cette chair qu'elle dévore, et l'homme, entraîné par son exemple, s'efforce de l'imiter, mais avec un sentiment d'horreur qu'il a peine à vaincre, et qu'il ne peut réussir à cacher. Il n'a pas avalé les premières bouchées, que, saisi de dégoût, il est contraint de s'arrêter.

— Depuis quand l'homme qui m'a prise pour femme a-t-il reculé devant un bon repas? lui dit-elle avec une amère ironie.

— Depuis que ce bon repas a été volé dans un cimetière au fond d'une tombe.

— Je le savais; libre à toi, homme délicat, de t'arrêter ou de continuer; mais, moi, je mange pour moi et pour mon enfant.

Et elle achève l'horrible repas.

Tant que la famine dura, les deux époux, comme deux vautours, se nourrirent des cadavres des malheureux que chaque jour décimait la misère. Ils s'accoutumèrent si bien à ces exécrables alimens, que, lorsque le fléau eut cessé ses ravages, ils ne purent prendre d'autre nourriture, par un juste châtiment du ciel sans doute. Affamés quand les autres recommençaient à se trouver dans l'abondance, et n'ayant plus de morts pour se nourrir, ils s'attaquèrent aux vivans. Leur étrange façon de vivre et la disparition de quelques enfans commençaient à éveiller les soupçons de leurs voisins, quand un jour ils quittèrent le village et disparurent du pays sans qu'on sût ce qu'ils étaient devenus. Ils s'étaient cachés dans les cavernes de la côte, que nous avons décrites tout à l'heure. Quand ils apercevaient aux environs de leur retraite un enfant isolé, ils l'attiraient dans leur caverne, le tuaient et le dévoraient. Sur ces entrefaites, la femme donna naissance à un fils qui, nourri du lait d'une pareille mère, hérita de ses goûts cruels. Ces créatures dénaturées vivaient depuis plusieurs années dans leurs rochers, et avaient égorgé beaucoup d'innocentes victimes, quand un pâtre découvrit leur retraite. Le pays fut dans l'épouvante; les hommes des hameaux voisins se rassemblèrent pour chasser et prendre dans leur tanière ces bêtes féroces d'une nouvelle espèce. Mais tous leurs efforts furent vains, ils ne purent les atteindre dans le labyrinthe de cavernes où ils s'étaient réfugiés. Ils eurent recours à la ruse, et un jour que l'enfant s'était aventuré dans la campagne, à quelque distance des rochers, ils le saisirent et l'emmenèrent avec eux. La mère, qui, de derrière un rocher, avait vu l'enlèvement de son enfant, s'élança comme une furie sur les hommes qui l'entraînaient pour l'arracher de leurs mains, et fut prise comme lui. L'homme, resté seul, et traqué comme un loup, ne tarda pas non plus à tomber au pouvoir des paysans. On les conduisit tous trois dans la ville voisine, où un bûcher avait été dressé par toutes les mères. On y attacha ces misérables; et, tandis que les flammes dévoraient leurs corps, qui se tordaient sur

le brasier, les imprécations du peuple accompagnaient leurs ames maudites que le démon emportait dans les enfers.

— Voilà une digne fin pour une famille d'ogres, la dernière, je crois, qui ait paru dans le pays, nous dit l'homme gris en achevant son histoire. L'habitation qu'on leur a donnée était aussi bien digne de pareils hôtes; l'aspect de la côte est effrayant en effet, et l'on conçoit aisément que la vue de ces lieux sombres et désolés ait échauffé l'imagination des chroniqueurs, presque tous un peu poètes, et qu'ils aient choisi un pareil site pour théâtre des drames horribles, dont ils aimaient à *illustrer* leurs récits. De tous côtés, de longues roches d'un grès rouge-noirâtre, et qu'on dirait arrosées de sang, pendent sur les flots comme de monstrueuses gargouilles, se dressent dans les airs comme des obélisques tronqués, des tours démantelées, ou comme les aiguilles de cathédrales en ruines. Beaucoup de points de la côte, des châteaux et même des bourgades ont ajouté à leur nom une épithète qu'ils empruntent à la couleur rouge de ces rochers; les caps s'appellent *Red-Head* (tête rouge), les châteaux *Red-Castle* (château rouge), etc. Le sable des plages voisines est rouge comme du ciment de brique, et quand les vagues de la mer sont agitées, elles se teignent de cette couleur rouge des sables sur lesquels elles roulent, et semblent des vagues de sang.

Cette formation de grès rouge s'étend à une grande distance du rivage, et forme en entier l'énorme massif de l'écueil de *Bell-Rock* (le Rocher de la Cloche), dont je vous ai promis l'histoire. *Bell-Rock* est situé à douze milles au moins de la côte, en face de la ville d'Arbroath. C'est l'extrémité du prolongement sous-marin des promontoires de Carlingheugh et de *Red-Head*. A la marée basse, tout cet écueil, qui ressemble assez aux rochers du Calvados en France, se montre à fleur d'eau sur un espace de quatre cents pieds de longueur et de deux cents pieds de largeur. Il est revêtu presque en entier d'une couche de plantes marines d'un vert olive et de coquillages de toute espèce. C'est là que par un temps calme le phoque vient dormir au soleil, là que le gannet, la mouette ou l'oie au col blanc (*white fronted goose*) se reposent d'un long vol, ou guettent leur proie. Quand la marée est haute, les plantes noirâtres qui flottent à la surface des eaux indiquent seules la présence du rocher; et pour peu que la tempête soulève la mer qui l'entoure, couvert par les hautes vagues, il devient entièrement invisible. Aussi, pendant une longue suite d'années, Bell-Rock fut-il l'épouvante des matelots qui fréquentaient ces parages. C'était sur cet écueil, difficile à reconnaître,

qu'au moment d'entrer au port, leurs navires ou leurs barques échouaient sans aucun espoir de sauvetage. Les lames énormes qui, du fond de la mer du Nord, viennent se briser sur Bell-Rock, le premier obstacle qu'elles rencontrent de ce côté, avaient bientôt mis en pièces les bâtimens les plus solides. Bien des navires s'étaient perdus, bien des victimes avaient déjà succombé, quand un abbé d'Arbroath, il y a déjà plusieurs siècles de cela, eut l'heureuse idée d'attacher une bouée au rocher, et de placer une cloche sur cette bouée. Quand la mer était calme et le rocher visible, la cloche se taisait; quand la mer était orageuse et que les vagues cachaient le rocher, la cloche, que leurs secousses mettaient en mouvement, sonnait avec d'autant plus de force que la tempête était plus violente; et ce tintement continuel, se mêlant au mugissement des flots, avertissait les matelots de la présence du danger. Si le bruit d'une cloche apporté par le souffle des vents furieux venait à frapper leur oreille: « Bell-Rock est là! » s'écriaient-ils; et tournant le gouvernail, ils fuyaient au plus vite. La tradition rapporte qu'un fameux pirate, qui s'appelait Ralph, fut autrefois victime de sa propre méchanceté. Ayant enlevé cette cloche pour jouer un tour à l'abbé d'Arbroath et aux marins qui fréquentaient ces parages, son navire, dans une violente tempête, fut poussé sur le rocher, et s'y brisa.

— Vous parlez de l'abbé d'Aberbrotock et de Ralph le pirate, s'écria un jeune peintre d'Aberdeen, qui nous écoutait et qui citait Burns à tout propos. Ah! *by God!* il faut que je vous récite la ballade qui fut autrefois composée à ce sujet. C'est l'histoire en vers de Ralph et de la cloche de l'abbé (1). Cette ballade n'est pas de Burns, mais elle n'en est pas moins une des plus intéressantes ballades d'Écosse; Southey, qui s'y connaît, quoi qu'en dise Byron, l'a galamment escamotée. Elle figure dans ses œuvres, remise à neuf, c'est-à-dire un peu décolorée. Mais voici la vieille ballade...

— Et Bell-Rock? s'écria l'homme gris, que ces interruptions impatientaient; je ne pourrai donc jamais arriver à l'histoire du phare de Bell-Rock?

— Voyons la ballade...

— Oui, oui, la ballade, la ballade!

Il y avait unanimité dans le groupe des auditeurs qui s'était grossi: l'homme gris se résigna et laissa pour un moment la parole à l'artiste. Celui-ci, prenant un air tant soit peu dramatique, les bras

(1) *Brief Description of Scotland*, by J. M., 1633.

croisés sur la poitrine, l'œil levé au ciel, récita les strophes suivantes avec le ton légèrement emphatique qui convenait au sujet, et que prennent volontiers les Anglais dans le *speech* :

« C'était par une des plus belles journées de printemps; un vaisseau à la voilure brune roulait doucement sur les flots, vis-à-vis la côte d'Aberbrotock (Arbroath); tout était immobile dans les airs, tout était calme sur l'Océan; le bâtiment était aussi tranquille que peut l'être un navire sur les vagues inconstantes; pas un souffle de vent n'agitait ses voiles, sa quille dormait sur l'Océan.

« Que regardent ces hommes, à la figure sinistre, qui sont debout sur le pont du navire! Leurs yeux sont attachés sur le roc d'Inchcape (Bell-Rock). Ils suivent d'un regard sombre les vagues qui courent l'une après l'autre sur la roche, sans faire entendre aucun bruit, sans laisser en passant un seul flocon d'écume, tant leur mouvement est doux, tant elles s'élèvent et s'abaissent mollement. Elles ne font pas même rendre un son à la cloche attachée sur le roc.

« C'est l'abbé d'Aberbrotock qui a fixé cette cloche sur une bouée qu'une chaîne retient au rocher. La bouée bondit pendant la tempête, la cloche sonne; son tintement retentit au loin comme un avertissement du ciel et domine le bruit des vagues mugissantes; quand le rocher est couvert par les lames écumeuses, les matelots entendent le son de la cloche, ils savent que la fatale roche est voisine, et, en tournant le gouvernail d'un autre côté, ils bénissent l'abbé d'Aberbrotock.

« Le soleil dans tout son éclat riait au milieu des cieux. Tout semblait calme, tout semblait heureux dans cette resplendissante journée. Les oiseaux de mer, le gannet, l'eider-duck et la mouette tourbillonnaient dans les airs en longues spirales, ou décrivaient d'immenses cercles au-dessus des vagues, épiant le poisson qui s'aventure à la surface des eaux; quand ils avaient saisi leur proie, ils remontaient vers les cieux en poussant de longs cris pleins d'une joie sauvage.

« — Quel est ce point noir que l'on aperçoit de ce côté sur le vert de l'Océan? dit sir Ralph le pirate en se promenant sur le pont de son navire, car ce navire est celui de sir Ralph. — C'est la bouée sur laquelle est attachée la cloche d'Inchcape, répond un des matelots. — Ah! c'est la cloche de l'abbé d'Aberbrotock, reprend sir Ralph, dont l'œil est toujours fixé sur le point noir; béni soit donc l'abbé d'Aberbrotock!

« Le front de sir Ralph, si sombre d'habitude, est bien joyeux; sir Ralph siffle gaiement un air, sir Ralph fredonne une chansonnette; qu'a donc sir Ralph pour que son cœur soit plein de cette exubérante gaieté? Sir Ralph sentirait-il les douces influences, le pouvoir vivifiant d'une belle journée de printemps? Sir Ralph est joyeux!... Malheur! malheur! car la pensée d'un crime à commettre peut seule exalter la joie du pirate.

« Son œil est toujours attaché sur la cloche flottante d'Inchcape. Tout à coup il se tourne vers ses matelots, et interrompant sa chanson : — Holà ! camarades, préparez le canot et conduisez-moi lestement à la bouée du rocher ! Holà ! vite ! je veux jouer un tour de ma façon au bon abbé d'Aberbrotock.

« Le canot est descendu ; trois matelots vigoureux tiennent les rames ; la barque vole sans laisser une trace de son passage sur les flots. On dirait que Satan la pousse, tant sa course est rapide et fantastique. Mais la voilà qui s'arrête ; que fait sir Ralph ? Pourquoi se penche-t-il ainsi en dehors du canot, en tenant à la main son long poignard dont la lame est si tranchante ? Damnation sur lui ! Il vient de couper la corde qui attachait la cloche sur la bouée d'Inchcape.

« La cloche tombe au fond de l'eau en rendant un bourdonnement sourd et lugubre. L'écume et de larges bulles d'air s'élèvent en tournoyant du fond de la mer et bouillonnent autour du canot. — Ah ! ah ! s'écrie sir Ralph avec un ricanement farouche, je ne crois pas que les navires qui arriveront les premiers sur le roc d'Inchcape bénissent, cette fois, l'abbé d'Aberbrotock.

« Le lendemain sir Ralph avait fait voile pour de lointaines contrées. Pendant bien des jours, le pirate écume la mer, et s'enrichit des dépouilles des navires qu'il rencontre dans ses courses. Chacun de ses matelots a de l'or plus qu'il n'espérait jamais en avoir ; l'entrepont du bâtiment est plein d'un butin précieux. Ils n'ont plus qu'à jouir des trésors qu'ils ont amassés, ils ramènent leur navire vers l'Écosse, leur patrie.

« Déjà le mousse placé au haut du mât a crié *terre*, quand tout à coup une brume épaisse obscurcit le ciel ; le soleil semble s'éteindre sur la voûte du firmament. Le vent se lève, souffle avec fureur, et pendant tout le jour la tempête mugit sur l'Océan ; le vaisseau erre à l'aventure, ballotté par les vagues. Vers le soir, la bourrasque s'apaise, et le calme commence à renaître.

« Sir Ralph le pirate est inquiet. Il se tient sur le pont ; il se promène brusquement de la proue à la poupe du navire ; de temps à autre, il plonge de longs regards dans la nuit ; mais l'obscurité est si grande, qu'on ne pourrait voir la terre, fût-elle à dix palmes du bâtiment. Le ciel même semble éteint ; pas une étoile ne brille sur sa voûte noire. — Bah ! dit Ralph, bientôt il fera plus clair, car si je ne me trompe, voici de ce côté, sur les flots, les lueurs vagues de la lune qui se lève.

« — Saints du paradis ! s'écria le pilote, non, non, ce n'est pas la lune qui se lève ; ce sont des brisans !.. Écoutez le bruit des lames ! Cette lueur blanchâtre, c'est l'écume qui les couronne. A mon avis, nous devons être bien près du rivage. — Tu crois, dit sir Ralph. — J'en suis certain. — Quelle est donc cette côte inhospitalière ?.. — Je ne sais, et je donnerais deux fois ma part de butin pour que nous puissions entendre la cloche d'Inchcape.

« — La cloche d'Inchcape!... elle a sonné son dernier carillon, répond le pirate en s'efforçant de sourire. — Écoutez! écoutez! dit le pilote, quel tumulte! la mer est affreuse de ce côté! — Virons de bord! s'écrie sir Ralph d'une voix tonnante. — J'ai beau faire, capitaine, quoique le vent soit tombé, le vaisseau n'obéit plus, le courant nous pousse avec fureur du côté des brisans; nous touchons!...

« Le pilote n'a pas achevé, que le vaisseau heurte le rocher avec un retentissement terrible. Le mât tombe, la coque s'entr'ouvre, les vagues grondantes se précipitent à fond de cale. — O Christ, c'est le rocher d'Inchcape! — Sir Ralph le pirate arrache ses cheveux, tord ses bras et se maudit lui-même dans les angoisses du désespoir. Cependant la coque du navire se remplit, le vaisseau se balance lourdement, puis tout à coup il se penche et disparaît sous les flots.

« Ce fut là un bien redoutable moment, un moment d'autant plus terrible, qu'on dit que pendant qu'il descendait dans ces profondeurs de l'abîme et qu'il se débattait au milieu des vagues qui l'étouffaient, le pirate entendit un son effrayant, un son pareil à celui que rendrait la cloche d'Inchcape que le diable secouerait au fond de la mer, et qui tinterait le glas de la mort! »

L'artiste s'arrêta en nous faisant remarquer l'harmonie imitative de ces derniers vers de la ballade :

But even in his dying fear
One dreadful sound could the rover hear
A sound as if, with the Inchcape bell
The devil below was ringing his knell.

Il avait à peine cessé de parler, que l'homme gris, reprenant brusquement le fil de son discours :

— La ballade que l'on vous a racontée aura été bonne à quelque chose, nous dit-il; elle vous aura fait connaître que le rocher appelé aujourd'hui Bell-Rock, s'appelait Inchcape avant que l'abbé d'Arbroath ou Aberbrotock y eût attaché sa cloche. Depuis l'aventure de Ralph le pirate, soit négligence, soit impossibilité de le faire, la cloche ne fut jamais replacée sur le rocher; nombre de navires s'y perdirent, nombre de matelots s'y noyèrent comme Ralph, et allèrent le rejoindre dans les enfers. Bell-Rock était la terreur des marins qui fréquentent les parages de la mer du Nord, entre Édimbourg et les Orcades. Sa funeste renommée suffisait seule pour écarter bien des navires de la côte nord-est de l'Écosse. On songea long-temps à porter remède à un état de choses si préjudiciable au commerce et à la navigation, et si nuisible aux relations de port à port; mais long-temps

on regarda comme impraticables tous les plans qui furent proposés. La violence extraordinaire de la mer semblait opposer un obstacle insurmontable à la construction d'un fanal. Comment, d'ailleurs, en établir les fondations d'une manière solide sur cette roche inégale, minée par les eaux et sillonnée de lézardes et de crevasses profondes, comme tout le banc de grès rouge qui forme la côte? Cependant, au commencement de 1800, à la suite de nombreux *sinistres*, et sur les réclamations de tous les marins de la côte, le gouvernement prit sérieusement en considération plusieurs plans qui lui furent soumis. Il chargea même l'ingénieur de la marine Stevenson d'étudier avec soin le rocher, et de voir s'il était possible d'y élever un phare semblable à celui d'Eddystone, construit par Smeaton dans le détroit de Plymouth. Vers le milieu de l'été, au moment des plus basses marées (*nep-tide*), Stevenson se rendit sur le roc avec quelques ouvriers. Il trouva le massif de Bell-Rock couvert de ferremens rouillés et de débris de navires de toute espèce. Ce triste spectacle, loin de le décourager, augmenta son ardeur, et lui fit chercher dans son génie inventif le moyen de remédier à de si grands désastres et de rendre à son pays un inappréciable service. Stevenson étudia donc le récif avec soin; il eut bientôt trouvé une espèce de plate-forme où le rocher, plus élevé, moins inégal et moins crevassé qu'ailleurs, permettait d'asseoir les fondemens du fanal. De retour auprès des commissaires qui l'avaient envoyé, il présenta ses plans et ses devis. Il garantissait le succès; mais l'énormité des dépenses effraya le parlement, qui rejeta le premier bill qui lui fut proposé à ce sujet. Stevenson, en effet, ne demandait pas moins de 45,000 livres sterling pour élever un édifice qui pût braver les tempêtes de l'Océan. Six années s'écoulèrent encore depuis les premières études que Stevenson avait faites sur le rocher avant que son projet fût de nouveau présenté au parlement. Cette fois il fut accueilli. Aussitôt que le vote favorable fut connu et qu'une partie des fonds fut rassemblée, Stevenson se mit à l'œuvre. Il choisit les ouvriers les plus habiles et les plus courageux de Saint-Andrews, de Dundee, d'Arbroath et des ports voisins, et ne les engagea que sous la condition de rester un mois entier sur le rocher de Bell-Rock sans retourner à terre. Pendant tout ce temps, ils n'auront pour demeure qu'une sorte de ponton solidement ancré à la roche et garni de lanternes. Stevenson trouva des hommes résolus à braver ces fatigues et ces dangers.

Il était du reste le premier à leur donner l'exemple de la patience et du courage. Bientôt les travaux préliminaires furent en pleine

activité. Quand la mer se fut retirée, on déblaya le rocher des débris et des plantes marines qui le couvraient, et l'on traça la ligne des fondations que l'on ébaucha sur la plate-forme, à l'endroit où le grès était plus compacte et plus solide. Mais les instans que l'on put donner au travail furent courts, la mer ne tarda pas à revenir et à couvrir le rocher; alors les courageux travailleurs, prisonniers volontaires sur leur ponton, surent employer utilement ces momens d'une oisiveté forcée. La pêche, la chasse des oiseaux de mer, la lecture en commun et des cours de calcul, de mathématiques et de mécanique usuelle, auxquels présidait Stevenson lui-même, vinrent se partager ces heures de repos que trop souvent aussi venait troubler la tempête. S'ils communiquaient avec la côte, ce n'était que rarement et à l'aide de petites embarcations.

Les travaux avaient été commencés dans la plus belle saison de l'année, et néanmoins plus d'une fois le ponton qui servait d'asile aux travailleurs, faillit être enlevé par de terribles coups de mer. On eût dit qu'une lutte opiniâtre s'était engagée entre ces hommes et l'Océan, et que l'Océan ne se calmerait qu'après avoir vaincu. Cependant, vers le milieu d'août, les travaux préliminaires étaient achevés en partie. Mais, à cette époque de l'année, les marées deviennent plus fortes et l'Océan plus orageux; le danger était plus grand; le ponton pouvait d'un jour à l'autre chasser sur ses ancres et se briser sur le rocher. Stevenson le savait et cherchait le moyen de prévenir un pareil malheur, quand un jour l'événement que l'on redoutait arriva; les ancres du ponton furent brisées, trente-deux hommes étaient à bord et n'avaient pour se sauver que deux petits canots qui en pouvaient contenir vingt au plus. Ces hommes, dévoués à la mort, auxquels Stevenson avait peine à rendre l'énergie nécessaire pour essayer du moins de lutter contre le péril, regardaient avec une muette stupeur les vagues de la mer montante qui se déchaînaient contre la coque du bâtiment et menaçaient de la mettre en pièces, quand heureusement le vent tomba, la mer se calma, et une barque qui venait de la côte, arrivant sur ces entrefaites, aida les travailleurs à relever leur ponton. Mais dès-lors Stevenson songea à procurer, sur le rocher même, un refuge à ses travailleurs, dans le cas où le navire viendrait à dériver encore une fois. Dans ce but, il fit choix, dans les chantiers d'Arbroath, où se préparaient tous les matériaux nécessaires à la construction du fanal, de six poutres de cinquante pieds de longueur chacune. Des arcs-boutans en bois, réunis entre eux par d'énormes ferremens, soutenaient ces poutres

inclinées, dont un des bouts était enfoncé dans le roc, où des coins de fer et de bois le retenaient. Derrière cette espèce d'estacade qui laissait peu de prise aux vagues de la mer, Stevenson fit construire une sorte de hangard à demi flottant, dans le genre des corps de garde placés aux extrémités des jetées mobiles, dans les ports de mer. Réfugiés sur cette construction, les travailleurs échappaient au danger d'être emportés par les vagues de la mer, pendant les tempêtes de l'été, mais en temps d'équinoxe ou dans les hautes marées de l'hiver, l'estacade pouvait être facilement renversée. Aussi les travaux cessaient ils vers le milieu de l'automne. A la fin de la première saison de travail, le rocher était prêt à recevoir les fondations de la tour au haut de laquelle le fanal devait être placé. Les fissures étaient comblées par une solide maçonnerie, et les tranchées que devaient remplir les assises souterraines étaient profondément creusées dans la roche. Les travaux cessèrent donc avant l'hiver, mais le temps qui s'écoula dans cet intervalle ne fut pas entièrement perdu. Stevenson fit préparer, dans le port d'Arbroath, les matériaux nécessaires à la construction de la tour. Les pierres furent taillées, et chacune d'elles porta son numéro de placement. De grosses barques, destinées à leur transport et garnies de tonneaux pour les empêcher de sombrer, furent réunies dans les ports du voisinage.

Aussitôt que l'état de la mer le permit, Stevenson et ses ouvriers retournèrent au rocher. On établit des chemins à rainures de fer, sur lesquelles des wagons conduisaient les pierres, taillées et numérotées, du point où on les débarquait à la plateforme sur laquelle les fondations étaient tracées. Les matériaux étant prêts et transportés, le 10 juillet 1808, on posa la première pierre. Dans les jours qui suivirent, plusieurs rangs de larges assises sortirent rapidement de terre. Ces assises étaient formées de blocs de granit à leur revêtement et de grès à l'intérieur; ces blocs étaient joints entre eux à queue d'aronde et liés par d'énormes barres de fer et de bronze, de façon à ce qu'elles ne formassent qu'une seule masse compacte d'une solidité à toute épreuve. Ces assises de la base avaient huit pieds d'épaisseur au niveau du sol, et cette épaisseur diminuait en proportion de l'élévation de l'édifice et ne devait être que de 18 pouces à son couronnement.

La tour s'élevait déjà bien au-dessus du niveau des plus fortes mers, quand, cette année 1808, l'automne arriva et obligea les ouvriers à suspendre encore une fois leur travail. Sur toute la côte nord-est de l'Écosse, de Dunbar aux Orcades, et dans tous les

grands ports de l'Angleterre, l'entreprise de Stevenson excitait un puissant intérêt. On savait que les premières et les plus grandes difficultés étaient vaincues. Aussi à leur retour à Dundee, à Saint-Andrews et à Arbroath, Stevenson et ses ouvriers furent-ils reçus avec un véritable enthousiasme. Les marins et les commerçans de ces villes les accueillirent avec de vives acclamations et les fêtèrent tour à tour. C'était de leur part reconnaissance et bon sens. L'année suivante (1809), les travaux furent repris avec une nouvelle ardeur; au commencement de l'automne, au moment de quitter une troisième fois le rocher et l'ouvrage, déjà fort avancé, vingt-deux assises étaient posées. La maçonnerie ne fut cependant terminée qu'à la fin de la saison qui suivit. Les gardes du fanal ne prirent possession de la tour que dans le courant de décembre; enfin, le 10 février de l'année 1811, l'appareil pour l'éclairage fut achevé, et ce jour-là, pour la première fois, des feux brillèrent au haut de la tour.

Le phare de Bell-Rock est un des plus magnifiques ouvrages de ce genre. Il a cent huit pieds de hauteur et quarante pieds de diamètre à la base. Les murs du léger édifice, épais de huit pieds au niveau de l'eau, n'ont pas plus d'un pied et demi au sommet, près de la corniche. Un paratonnerre surmonte la coupole de la tour. Un escalier de bronze, souvent couvert par les vagues, mène de la plateforme du rocher à la porte de l'escalier intérieur. Les étages inférieurs de l'édifice sont habités par les gardiens. Une belle salle voûtée, qui contient une bibliothèque, des cartes de géographie et quelques instrumens de mathématiques, a été destinée au logement des curieux qui viennent visiter les travaux du phare, et que souvent la mer condamne à une réclusion forcée.

Quand, à la marée haute, on passe aux environs du massif de Bell-Rock, que la mer recouvre tout entier, et que du sein des flots on voit s'élancer vers le ciel la légère et audacieuse colonne, on a peine à s'expliquer par quel prodige sa base de granit se trouve si solidement assise sur l'abîme toujours mobile et toujours grondant, et on se demande à quelle profondeur s'enfoncent les profondes racines de l'édifice. Puis, livrant carrière à l'imagination, on se figure que l'on navigue sur les ruines d'une ville qu'un déluge aurait submergée la veille, et dont un seul monument resté debout, une tour svelte et élancée, comme le campanile de Saint-Marc, ou une colonne triomphale, indiquerait l'emplacement. Mais si la tempête gronde, si l'Océan en fureur pousse contre la base du phare ses vagues monstrueuses, qui, glissant le long des murailles, viennent attacher

leurs blanches guirlandes d'écume à la moitié de sa hauteur, ou qui s'y brisent en se repliant avec le retentissement du tonnerre, on admire, en voyant ces masses puissantes que fend la base de granit, comment un édifice si frêle en apparence peut résister à de si terribles assauts. L'étonnement s'accroît encore si, par quelque ouragan de l'équinoxe, on se trouve emprisonné entre les murailles de la tour de Bell-Rock.

Durant ces effroyables coups de mer, les solides assises de granit de la tour semblent mobiles et tremblantes ; l'édifice frémit de la base au sommet, qui semble vaciller dans les airs. Chacune des détonnations des énormes vagues qui viennent se briser contre les murailles, avec le bruit du canon, le fait vibrer comme un tube de verre fragile, et cependant aucun des objets que renferment les différens étages n'est déplacé par ces secousses qui agissent sur l'édifice entier, comme sur un corps élastique qui plierait et se relèverait tout d'une pièce, mais dont aucune des parties ne se disjoindrait.

Les gardiens du phare, situé à douze milles de la côte, communiquent peu avec la terre, à laquelle leur demeure n'appartient pas plus que le navire n'appartient au rivage. Mais leur navire, à eux, est toujours au port, et solidement ancré au milieu de l'océan, dont il brave les tempêtes. Au haut de son gréement de granit, brille, dans les nuits d'orage, l'étoile du salut, étoile flamboyante qu'allume chaque soir une main vigilante, et dont les navigateurs fuient avec terreur les redoutables clartés, comme ils fuyaient autrefois le retentissement funèbre de la cloche des moines d'Arbroath! Ces feux, brillant dans la nuit, parlent à leurs yeux comme autrefois les sons de la cloche parlaient à leurs oreilles: ils leur disent que de ce côté le naufrage et la mort les attendent.

Depuis que le phare de Bell-Rock a été construit, aucun navire ne s'est perdu sur ce rocher, autrefois si redouté. C'est là l'intérêt produit par les 45,000 livres sterling qu'il a coûté à bâtir. Cet intérêt en vaut bien un autre.

— Les phares de l'île de May que vous voyez briller tous deux, là-bas, à un mille de nous, sont plus utiles encore, nous dit le capitaine du *Caledonia*, qui s'était rapproché de nous et qui prenait part à la conversation, car ils se trouvent sur le chemin d'Édimbourg dont ils sont la clé, et si la brume, qui vient de terre, s'épaissit, s'ils nous refusent leur lumière, nous serons obligés de jeter l'ancre à l'entrée du *Forth* et nous ne pourrons mouiller cette nuit au pied de la jetée de Leith.

Le capitaine n'avait pas encore achevé, que le vent du nord-est se leva, refoulant les brouillards vers la terre. Nous passions dans ce moment à demi-portée de canon du phare de l'île de May; deux heures ne s'étaient pas écoulées, que les matelots du navire laissaient tomber l'ancre; nous étions arrivés à Leith.

Au moment où l'ancre tomba, une heure du matin sonnait aux horloges de Leith. Il n'y avait pas à songer à débarquer à cette heure; tout Leith dormait, car à Leith on est régulier comme à Édimbourg, et d'ailleurs comment, dans l'entrepont du navire, démêler son bagage de celui de cent autres passagers? Un grand silence, interrompu seulement par la voix monotone des gardiens de nuit, régnait sur la ville; ces voix répétaient l'heure que sonnaient tour à tour les horloges, et dans l'éloignement semblaient se répondre l'une à l'autre. Leith à cette heure présentait l'aspect d'une grande ville; de longs cordons de lumière, formés par l'éclairage au gaz, s'alongeaient dans diverses directions. On eût dit les grandes rues de Londres, *Regent-Street*, *Oxford-Street*, *Portland-Place*. C'étaient les rues de Leith, assez courtes du reste, mais aboutissant à de belles avenues qui s'étendent jusqu'à Édimbourg, ou New-Haven, et sont éclairées au gaz. La route qui joint Leith à Édimbourg, le Pyrée moderne à la moderne Athènes, était surtout étincelante de lumière. Les phares de la ville, les lanternes des bâtimens des docks, près de nous et dans le lointain, les lumières d'Édimbourg complétaient l'illumination. La nuit était froide; après quelques instans donnés à la curiosité, voyant qu'on ne débarquerait que le lendemain au point du jour, je traversai les salons du navire et redescendis dans les cabines où dormait toute la compagnie. Je m'étendis dans mon cadre, et, doucement bercé par le balancement du navire, je ne tardai pas à m'endormir. La nuit était profonde encore quand je fus éveillé par la voix de mes compagnons. — *A towel?* criait l'un, et le steward apportait une serviette. — *Warm water!* disait l'autre, et on apportait une bouilloire. Quelle heure était-il donc? et pourquoi tout ce mouvement? Je pressai le bouton de ma montre; six heures et demie sonnèrent. Je me frottais les yeux. Était-il possible? six heures et demie du matin! A Londres à six heures et demie il faisait grand jour, ici les ténèbres étaient épaisses, et il était impossible de s'habiller sans lumières. C'est qu'en moins de cinquante heures nous avions franchi une demi-douzaine des degrés qui nous séparent du pôle; au commencement de février, nous retrouvions les longues nuits du commencement de janvier. Malgré la demi-obscurité de la chambre des passagers, mal

éclairée par les lampes de nuit, toute la compagnie fut bientôt sur pied. Nous montâmes sur le pont que les vagues lueurs du matin commençaient à éclairer. Les poulies jouaient vigoureusement dans les entreponts, remontant les marchandises et les bagages des passagers qu'on y avait déposés. L'opération fut longue ; il fallait démêler sa propriété de la propriété de cent autres compagnons de route. Une heure s'écoula avant que nous pussions quitter le bâtiment ; le jour était enfin arrivé. En ce moment, de petits bateaux que la vapeur faisait mouvoir, se détachèrent du rivage, et tournant autour de notre *steamer*, vinrent se ranger à droite et à gauche. Les dimensions naines, l'agilité de ces bateaux, l'empressement qu'ils mettaient à nous accoster, formaient un amusant spectacle. On eût dit les enfans de notre grand navire qui venaient le fêter à son arrivée. Passagers, bagages, marchandises, furent lestement descendus sur les petits *steamers*. Les petites machines jouèrent, leurs petites ailes battirent la vague, et quelques instans après nous touchions la jetée de balsate de Leith. Le vapeur employée à conduire jusqu'à des canots nous avait mis en goût ; arrivés à la jetée, nous nous attendions à trouver quelque nouvelle machine à vapeur qui nous enlèverait, passagers et bagages, pour nous déposer dans des vaggons dont le vol rapide nous eût portés en quelques instans au centre de la métropole écossaise. Mais il n'en fut rien. Leith, que ses illuminations au gaz faisaient paraître si vivante la nuit, était morte le matin. Quelques portefaix en guenilles se montraient seuls dans les rues presque désertes. Ils s'emparèrent de nos bagages qu'ils déposèrent dans de mauvais fiacres pareils à ceux qui roulaient, il y a une quinzaine d'années, dans les rues de Paris, c'est-à-dire tout délabrés, sans glaces, d'une abominable saleté, et traînés par des espèces de poneys de réforme. Un de ces brillans équipages me conduisit plus lestement que je ne l'espérais (car de Leith à Édimbourg il faut toujours monter) dans Queen-Street, où je devais trouver un gîte. J'avais négligé Leith que je comptais revoir un autre jour.

FRÉDÉRIC MERCEY.

LES

DEUX SŒURS.[1]

Il y avait trois ans passés que la tristesse et l'ennui avaient conduit Bussy aux eaux de Bagnères de Bigorre. Jeune, il avait aimé; jeune, il avait souffert; frappé au matin de la vie dans ses croyances les plus chères, son cœur ne s'était point relevé, et sa jeunesse morne et désœuvrée touchait déjà presque à son déclin. La société des eaux était nombreuse et brillante : Bussy s'y montra comme partout, réservé, silencieux, et d'une gravité un peu théâtrale. Quelques personnes qui, l'année précédente, l'avaient rencontré aux bains de Lucques et qui le retrouvèrent aux Pyrénées, le surnommaient *Tristan le voyageur*. Il était beau d'ailleurs et sa tristesse allait bien à sa beauté; son regard était fier, mais on devinait aisément que l'amour devait en adoucir l'expression impérieuse et sévère. Ses lèvres minces, qui ne souriaient jamais, semblaient un arc au repos. Son visage était pâle : les femmes lisaient quelque chose de fatal sur son front dévasté.

Parmi celles qui se disputaient la royauté des eaux, plusieurs étaient parées de charmes, d'esprit et de grace; mais toutes abdiquèrent leurs prétentions aux pieds de Mme de Belnave, et le sceptre échut à la seule d'entre elles qui ne l'eût point sollicité. Jeune, belle, d'une beauté que relevait encore un air de souffrance rêveuse, Marianna apparut à Bagnères comme une de ces créations qu'enfante

(1) Ce fragment est tiré d'un roman que M. Jules Sandeau publiera dans les premiers jours de février 1838, sous le titre de *Marianna*, chez Henri Dupuis, rue de la Monnaie, 11. Ce nouvel ouvrage, supérieur à *Madame de Sommerville* par l'invention et par le style, nous paraît appelé à un succès vraiment littéraire.

seul le génie des poètes. C'était une de ces ames qui ne doivent rien au monde qui ne les connaît pas. Elevée aux champs qu'elle désertait pour la première fois, ses manières offraient un singulier mélange de hardiesse et de timidité : parfois même elles affectaient je ne sais quelle brusquerie pétulante qui venait d'une secrète inquiétude et d'une ardeur inoccupée. Familière et presque virile, son intimité était d'un facile accès; mais sa fière chasteté et son instinctive noblesse mêlaient au laisser-aller de toute sa personne des airs de vierge et de duchesse qui contrastaient d'une façon étrange avec son mépris des convenances et son ignorance du monde; et si nulle ne savait mieux qu'elle encourager la sympathie, elle savait mieux que toute autre commander un saint respect. Tout révélait en elle une nature luxuriante qui s'agitait impatiemment sous le poids de ses richesses inactives. On eût dit que la vie circulait frémissante entre les boucles de son épaisse et noire chevelure. On sentait comme un feu caché sous cette peau brune, fine et transparente. Sa taille était frêle, mais soutenue par une svelte et gracieuse audace. Son front net et pur disait bien que les orages et la passion n'avaient point grondé sur cette noble tête; mais l'expression de ses yeux, brûlante, fatiguée, maladive, accusait des luttes intérieures, terribles, incessantes, inavouées.

M. de Belnave accompagnait sa femme. C'était un homme de distinction, d'un abord froid, d'une gravité simple, un véritable gentilhomme. Son maintien était austère, ses traits réguliers, son élégance compassée; son aspect, ses gestes, son langage exhalaient un parfum d'aristocratie native que n'avaient pu altérer le commerce ni l'industrie. Il paraissait se ployer avec une indulgence paternelle au caractère de Marianna, et la chevaleresque confiance qu'il mettait en elle honorait également l'un et l'autre époux.

M. de Belnave était propriétaire des forges de Blanfort, qu'il exploitait avec son associé, M. Valtone. M. Valtone avait épousé la sœur de Marianna, et les deux ménages vivaient sous le même toit, unis par le double lien des affections et des intérêts. Bien que d'une nature moins élevée que celle de M. de Belnave, M. Valtone était d'une haute probité, d'une intelligence active et rompue aux affaires, d'un dévouement à toute épreuve. D'ailleurs une vieille affection liait ces deux hommes, et les avait faits frères bien avant le mariage. Amis d'enfance, ils avaient grandi côte à côte; appuyés l'un sur l'autre, ils avaient traversé la vie, se chauffant au même soleil, s'abritant sous le même manteau. Pauvres, le travail les avait enrichis;

après des années laborieuses, tous deux s'étaient assis dans le même bonheur. Inaccessibles aux passions de l'oisive jeunesse, étrangers aux calculs d'une ambition peu scrupuleuse, ils étaient arrivés au grand jour, tête haute et par le droit chemin. C'est que la fortune n'avait pas été le seul but de leurs communs efforts : c'est que leur amitié n'était pas une de ces liaisons complaisantes qui ne vivent que de concessions mutuelles. Rigide et sévère, elle les avait faits riches et meilleurs. Heureux, on les vit aussi peu embarrassés de leurs richesses qu'ils l'avaient été de leur pauvreté. Ils répandirent autour d'eux l'aisance et le bien-être : ils employèrent les bras inoccupés; Blanfort prit une face nouvelle. Puis, lorsqu'ils eurent assuré le présent et qu'ils se crurent maîtres de l'avenir, autant que chacun ici-bas peut se croire maître du lendemain, ils se tournèrent vers le mariage, l'envisageant comme un devoir propre à sanctifier leurs prospérités. Plus âgé que M. de Belnave, M. Valtone se maria le premier, et, trois ans plus tard, M. de Belnave épousa la belle-sœur de son associé. Noëmi et Marianna de Vieilleville appartenaient à l'une des meilleures familles de la Creuse. Elevées à la campagne, sous l'œil vigilant de leur grand' mère, toutes deux étaient nobles et belles, et bien que leur fortune ne répondît pas à celle des deux amis, ceux-ci, en les épousant, ne songèrent point qu'ils sacrifiaient leur intérêt à leur inclination, tant ces deux filles charmantes leur apportaient de grace, d'esprit et de tendresse.

Les premières années de cette double union avaient été fécondes en beaux jours. Blanfort est un joli village du Berry : de rustiques habitations semées au pied d'une colline, entre Argenton et Le Blanc, se mirent dans l'eau de la Creuse, qui arrose cette partie du département de l'Indre avant de se jeter dans la Vienne. Les forges s'étendent sur la rive opposée et donnent au paysage un aspect animé, pittoresque et presque sauvage. Sur la même rive, plus avant dans les terres, une maison de construction élégante et moderne se cache derrière des massifs de chênes, d'ormes et de trembles, dont le feuillage amortit le bruit étourdissant des cyclopes. C'est là que les deux ménages avaient établi leur bonheur. Mais, à leur insu, ce bonheur était déjà bien ébranlé, à l'époque où M. de Belnave avait accompagné Marianna aux eaux de Bagnères de Bigorre.

M. de Belnave et son ami étaient deux natures inhabiles aux puérilités de l'amour. Trempés de bonne heure dans la réalité, habitués à traduire leurs sentimens par leurs actions, leur tendresse, rigide et concise, manquait d'expansion et de charmes. Le travail les avait

préservés de ces désirs sans but, de ces aspirations tumultueuses qui tourmentent la jeunesse oisive. Chez eux, la passion avait revêtu les formes austères du devoir. Ils n'étaient ni rêveurs, ni poètes. L'aspect d'un beau paysage ne les jetait pas dans de ravissantes extases. Le bruit des forges de Blanfort était plus doux à leurs oreilles que le murmure des brises printanières, et leurs regards souriaient plus complaisamment au rouge éclat de leurs fourneaux qu'aux rayons argentés de la lune, glissant le soir à travers les aulnes. Mais ils aimaient leurs femmes d'une affection vraie et profonde, et jamais l'humeur, le caprice ou l'ennui n'altéraient leur immuable bonté. Leur amour ne se perdait jamais dans les régions éthérées; mais Noëmi et Marianna pouvaient le trouver à toute heure dans le milieu calme et serein où il était acclimaté.

Noëmi s'était pliée sans efforts apparens aux exigences de la vie conjugale. Sa jeunesse avait été religieuse, occupée; et, soit que ses rêves n'allassent pas au-delà de son horizon, soit qu'elle les retînt prisonniers dans son sein et que Dieu eût mis en elle une de ces ames résignées qui ne se confient point à la terre, soit enfin qu'elle fût née pour cette condition silencieuse et bornée qui s'appelle la vie domestique, toujours est-il que sa chaste beauté avait su conserver l'éclatante blancheur du lis, ses yeux l'azur du ciel, ses lèvres le sourire des anges, et que son bonheur semblait suffire à la modestie de son ambition.

Il n'en fut pas ainsi de sa sœur. Le silence des champs, l'étude, la rêverie, la lecture, avaient développé, dans Marianna, plus de force que de tendresse, plus de curiosité que de sensibilité vraie. Elle n'avait vécu jusqu'alors que dans le monde des chimères. Seule, au bord de la Creuse, sur le flanc des coteaux, le long des haies verdoyantes, elle s'était arrangé d'avance une existence héroïque, toute remplie de beaux dévouemens et de sublimes sacrifices. Elle avait entrevu des luttes, des combats, des amours traversés, des félicités tourmentées. Avant d'avoir joui, elle avait tout épuisé; elle avait traduit l'avenir en poème. Lorsqu'il lui fallut descendre de cet empyrée dans l'atmosphère tempérée de Blanfort, cette ame dut se sentir pénétrée d'un froid mortel. L'affectueuse bonté de M. de Belnave ne ressemblait en rien aux passions orageuses que Marianna avait entendues gronder dans ses songes. M. de Belnave lui-même, malgré la distinction de ses manières, ne pouvait guère être comparé aux figures poétiques qui avaient visité la solitude de cette enfant. Toutefois, le changement de lieu et de position, la joie de retrouver

Noëmi, l'espèce de solennité qui entoure les premiers mois du mariage, les soins affectueux de M. de Belnave, les prévenances fraternelles de M. Valtone, l'activité qui régnait à Blanfort, le bruit des forges, le mouvement de l'industrie, tous ces accidens d'une vie nouvelle aplanirent pour Marianna le rude passage des rêves à la réalité. D'ailleurs, les premiers transports de M. de Belnave se montrèrent chaleureux, sinon exaltés. Vivement épris de sa jeune et belle épouse, on le vit se livrer presque exclusivement aux préoccupations de son bonheur, et la première année de cette union, sans réaliser toutes les espérances de Marianna, donna cependant une ample moisson d'heureux jours. Mais comme la vie ne saurait se passer à parler d'amour, M. de Belnave reprit bientôt ses habitudes froides et laborieuses, et, s'autorisant de la sincérité de son affection pour se dispenser du soin de la manifester, il laissa Marianna se dévorer en silence. Les sources de tendresse étaient toujours en lui; mais, au lieu de s'épancher, les eaux dormaient dans le creux du rocher.

M. de Belnave fut coupable. L'amour, comme la divinité du sein de laquelle il émane, demande un culte extérieur. Si les amans font à la passion la part trop large et trop belle, les maris la lui mesurent avec une parcimonie sordide. C'est là ce qui les perd tous. La paresse et la vanité encouragent leur froideur et bercent leur indifférence. Ils présument tellement de leurs charmes, qu'ils ne songent pas même à les faire valoir. A voir leur aveugle confiance, il semble qu'ils aient constitué leurs femmes en majorats et qu'elles soient inaliénables. Que peuvent cependant ces créatures négligées, qui ont vingt-quatre heures par jour à donner aux pensées d'amour? que peuvent-elles contre la séduction qui s'offre à elles parée de tous les artifices du cœur, de toutes les graces du langage? Résistent-elles? Les maris n'en savent gré qu'à leur mérite, et ne pardonneraient pas au triomphe d'avoir coûté de sérieux efforts. Qu'elles succombent, ils se révoltent et s'indignent. Il a fallu un rival de chair et d'os pour éveiller leur jalousie et fouetter leur ame engourdie. Eh! malheureux! vous ignorez que ce rival n'a fait que succéder à mille autres, tous plus jeunes, tous plus aimés. Ces rivaux mystérieux étaient les fantômes évoqués par la tristesse et l'ennui. Que de fois vos femmes n'ont-elles pas senti, durant les longs jours d'abandon, leurs lèvres pâlir et trembler sous des baisers rêvés qui n'étaient pas les vôtres! Que de fois n'ont-elles pas pressé sur leur sein de brûlantes images qui ne vous ressemblaient pas! Pourquoi donc étiez-vous si tranquilles

alors ? Ou vous soupçonniez ces infidélités de la pensée, et dans votre sécurité vous n'étiez que des fous ; ou vous imaginiez que vos épouses délaissées ne peuplaient leurs heures solitaires que de votre souvenir adoré, et dans votre présomption vous n'étiez que des sots.

M. de Belnave était tout simplement ce que nous pourrions appeler un cœur muet, une ame silencieuse. L'extrême exaltation de Marianna aurait suffi pour le compléter. Le temps seul pouvait corriger ces deux natures et fondre dans un rapport égal leurs défauts et leurs qualités. Mais les ames enthousiastes ne savent pas attendre. Marianna s'exagéra la froideur de son mari. Abandonnée à elle-même, son imagination, un instant assoupie, se réveilla plus vive et plus fougueuse; son cœur, qui ne trouvait plus d'alimens, se consuma. Au lieu d'apprendre à jouir des biens qu'elle avait sous la main, elle s'étudia à les méconnaître. Le bonheur était près d'elle, elle s'épuisa à le chercher dans les espaces imaginaires. Qui n'eût cru à la félicité de cette femme? Elle seule n'y croyait pas. Le calme plat de ses jours pesait sur elle comme un manteau de plomb. Elle sentait en elle-même une énergie à soulever les montagnes, et elle étouffait dans le cercle étroit de ses devoirs. Entourée de toutes les joies du luxe et du bien-être, elle eût donné tous ces trésors pour une vie pauvre, mais aventureuse et libre. Cette enfant demandait la liberté, et n'avait jamais connu la servitude; mais elle avait besoin d'outrager sa destinée, tant son ame ennuyée était avide de douleur. Fatiguée du repos, elle eût voulu remuer à tout prix les eaux dormantes de sa vie. L'inaltérable bonté de M. de Belnave l'irritait. Peut-être eût-elle préféré un mari brutal et jaloux; véritablement malheureuse, elle se serait trouvée moins misérable.

C'était à Noëmi que Marianna confiait ses ennuis, ses tristesses, son cœur agité, et ses vagues inquiétudes, ses aspirations brûlantes. Mme Valtone l'écoutait d'un air doux et mélancolique ; puis, par de tendres conseils, par des paroles toutes pleines d'une sagesse indulgente et bonne, elle essayait de réprimer les écarts de cette imagination; elle s'efforçait de la ramener au sentiment de son bonheur, à une appréciation plus juste et plus sensée des choses d'ici-bas. Sa voix était grave, ses discours prudens et maternels : car Noëmi comptait quelques années de plus que Mme de Belnave, et son âge, autant que sa raison précoce, lui donnait sur sa sœur une autorité de mère. Parfois cette raison parvenait à contenir les élans de Marianna ; parfois aussi la sérénité de Noëmi, la sainteté de ses exemples, la modestie de ses désirs, exerçaient d'heureuses influences, et

la paix semblait rentrer dans cette ame tourmentée. Mais ce n'était qu'un calme passager que troublaient bientôt de nouveaux orages. C'était alors que Mme Valtone osait se montrer plus sévère; mais ses enseignemens ne trouvaient plus qu'un esprit rebelle, et Marianna croyait justifier ses douleurs en les déclarant incomprises.

M. de Belnave, qui aimait sérieusement sa femme, était loin de soupçonner tant de luttes et tant de misères; pour M. Valtone, il en était plus loin encore. Le travail absorbait exclusivement ces deux hommes et ne leur laissait guère le loisir de fouiller les abîmes du cœur.

Plusieurs années s'écoulèrent ainsi, sans apporter aucune modification bien remarquable dans la situation des deux ménages. C'étaient toujours le même calme et la même uniformité, le même ciel et les mêmes ombrages. M. de Belnave et son associé avaient achevé de se pétrifier dans la réalité. Ils s'étaient habitués à regarder leurs femmes comme des meubles propres et luisans qui faisaient honneur à leur maison, et qui n'exigeaient aucun frais d'entretien. Noëmi tenait le sceptre domestique avec une fermeté qui n'excluait en elle aucun charme. Pour Marianna, elle posait dans la petite colonie comme une œuvre d'art, comme une belle inutilité. Le dessin, le piano, la lecture des romans modernes, les courses à cheval, les promenades solitaires, remplissaient ses journées oisives. Elle avait su conserver d'ailleurs une humeur douce, un caractère égal, et M. de Belnave n'imaginait pas que sa femme pût ne pas être heureuse. Oui, sans doute, elle était heureuse! mais elle mourait d'ennui.

Un soir, Marianna se croyait seule dans sa chambre. Accoudée sur l'appui de sa fenêtre ouverte, elle contemplait le soleil qui descendait derrière les coteaux couronnés de pampres. La nature, fatiguée de parfums, de chaleur et de vie, semblait se reposer des voluptés du jour. Bientôt les brises de la nuit se levèrent : le feuillage, ranimé par leurs fraîches haleines, frissonna; les rainettes chantèrent sur le bord des étangs, et les notes du rossignol éclatèrent à de longs intervalles. L'air était chargé d'enivrantes senteurs. On entendait au loin le bruit des écluses, les aboiemens des chiens, et ces mille rumeurs pleines de mélancolie et de mystère qui s'élèvent des champs endormis. La lune reposait sur les prairies qu'elle inondait de sa blanche lumière; les étoiles étincelaient au ciel; la rivière se déroulait, comme un ruban d'argent, à travers les plaines murmurantes. Nuits fatales aux cœurs solitaires! Marianna pressa sa poitrine avec désespoir, comme pour y refouler d'inutiles désirs; puis, se jetant sur son lit, elle fondit en larmes.

Ce spectacle fut nouveau pour M. de Belnave qui venait d'entrer dans la chambre de sa femme. Il lui prit la main, et d'une voix affectueuse :

— Tu pleures, lui dit-il ; qu'as-tu ?

— Rien, répondit-elle en essuyant ses yeux.

Il insista, mais vainement. Sa sollicitude alarmée s'adressa à Noëmi. Mme Valtone répondit timidement que Marianna s'ennuyait peut-être. Le lendemain, M. de Belnave offrit à sa femme le choix des distractions, et, huit jours après, une chaise de poste les emportait tous deux au pied des Pyrénées.

George et Marianna se rencontrèrent à Bagnères. Ces deux ennuis devaient se comprendre l'un l'autre : ils se comprirent. Marianna vit bientôt apparaître les rives enchantées qu'elle n'avait jusqu'alors entrevues que dans ses songes. La poésie des lieux, la majesté des monts, l'entraînement d'une société nouvelle, les hommages qui s'attachaient à ses pas, les fêtes brillantes, les excursions aventureuses, qu'autorise la vie des eaux, toujours indépendante et libre, tout concourut à l'égarer et à la perdre. Ses vœux inexaucés trouvèrent dans Bussy des sympathies intelligentes. Ses pensées les plus mystérieuses, ses plus confuses espérances lui furent traduites dans un langage passionné. George lui formula son cœur ; puis il pleura sur elle. Elle était une de ces ames d'élite qui portent la peine de leur haute origine, un ange solitaire perdu parmi les hommes, une exilée du ciel qui se souvient de la patrie absente. Puis, après s'être emparé des tristesses de Marianna et lui en avoir fait les honneurs, il raconta les siennes. Il chanta les douleurs de ses jeunes années : amour méconnu, confiance trahie, liaison brisée ! Il étala des plaies encore saignantes et pleura sur lui-même. Il exagéra ses regrets avec art ; il exploita les malheurs d'une vieille passion au profit d'une passion nouvelle. Mme de Belnave écoutait Bussy avec ce curieux intérêt qui s'attache au voyageur revenu des contrées lointaines ; et c'était dans l'atmosphère embrasée des bals, plus souvent dans les vallées chauffées aux rayons du midi, au bruit des cascades mugissantes, c'était sous le soleil de l'amoureuse Espagne, que George et Marianna, détachés, comme à leur insu, des caravanes qui visitaient les monts, s'abandonnaient follement aux dangers de ces confidences ! Impatiente d'apprendre et de connaître, Marianna enviait l'expérience de Bussy ; lassé de tout, George, de son côté, enviait à Marianna son heureuse ignorance. Mme de Belnave était altérée des eaux amères de la vie ; il fallait à George de pures et fraîches ondes où son cœur

pût se régénérer. L'un avait la science et l'autre la jeunesse. Il n'était pas bien difficile de prévoir que ces deux natures chercheraient à se compléter par l'échange de leurs trésors, et finiraient par s'absorber dans un même amour. Mme de Belnave aima, et Bussy crut aimer. Comme lui, qui n'a pris ses regains pour l'espoir d'une moisson nouvelle? Hélas! nous sommes tous ainsi. Nous ne renonçons point docilement aux illusions qui vont nous échapper. Avant de se glacer et de s'endormir du repos éternel, le cœur se révolte et se débat longtemps sous la main de fer qui l'opprime. Il essaie encore ses forces expirantes, et presque toujours il entraîne avec lui dans la tombe le jeune cœur qui n'a pu le sauver.

Cependant, que faisait M. de Belnave? Il favorisait de la meilleure grace du monde un bonheur qui n'était pas le sien. Bussy, bien qu'il ne procédât ni de don Juan ni de Lovelace, possédait toutefois les premiers élémens de la séduction. Il débuta fort habilement par capter l'amitié de M. de Belnave : ruse assez commune aux amans, qu'on flétrirait du nom de lâche perfidie, s'il s'agissait de dérober un secret d'industrie à quelque commerçant, mais qui devient une gentillesse dès qu'il s'agit seulement de tromper un mari et de lui voler sa femme. Le manuel de l'adultère diffère, sur plusieurs points, de celui des honnêtes gens.

Hâtons-nous de dire que le bonheur de Bussy se réduisit aux effusions du sentiment. Ce n'est pas que George fût homme à se contenter de joies purement extatiques; mais il y avait dans Marianna une chasteté sauvage qui dominait sans efforts toutes les phases de la passion. Pareil à la flamme du bois d'aloës, qui ne donne point de fumée, l'amour brûlait dans ce cœur sans en ternir l'éclat, sans en altérer la pureté. Marianna ne soupçonnait même pas que cet amour pût être criminel, et elle s'abandonnait sans crainte aux charmes d'une liaison qui devait la perdre plus tard. Mais il en est toujours ainsi : les brises du rivage sont douces et parfumées; la vague déferle mollement sur la plage; la mer chatoie sous l'azur du ciel. Nous partons, nous nous aventurons gaiement sur ces ondes unies comme une glace. Comment prévoir que le vent, qui joue dans nos voiles, nous brisera contre les récifs, et que le flot qui nous caresse doit nous jeter un jour, tout meurtris, sur la grève?

La saison des bains expirait. M. de Belnave aurait failli à sa destinée, s'il n'eût engagé Bussy à venir passer l'automne à Blanfort. Il lui offrit l'hospitalité avec insistance. George s'était donné pour un amant passionné de la métallurgie. A l'entendre, la célébrité des

forges de Blanfort était allée jusqu'à lui. Il avait un oncle maître de forges dans le Jura, et il était curieux de comparer le minerai du Berry à celui de la France-Comté; curieux surtout, ajoutait-il, de cultiver la connaissance d'un homme aussi distingué que l'était M. de Belnave. Il devait rester encore quelques semaines dans les Pyrénées; mais, en retournant à Paris, il serait heureux de se détourner de sa route pour recueillir sur son passage les bénéfices d'une hospitalité qui lui était offerte avec tant de grace. Marianna en ressentit moins de joie que de tristesse. Elle comprit que Bussy se jouait de M. de Belnave, et son cœur fut blessé dans la dignité de son époux. Cette dignité, qui l'avait compromise? Qui avait autorisé Bussy à la méconnaître? Elle fit un retour sur elle-même et se reconnut coupable. Mais pour cette ame avide d'émotions de tout genre, le remords naissant assaisonnait les jouissances, et, en les troublant, les lui faisait plus chères.

Les deux époux partirent. Tout avait pris pour Marianna une face nouvelle. Les beautés de la route, qu'elle avait à peine remarquées en allant de Blanfort à Bagnères, la plongèrent, au retour, dans un muet enchantement. Il lui semblait que la terre venait de fleurir, que le ciel s'était paré d'un éclat plus doux, et que les bois, les champs et les coteaux avaient, pour la voir passer, revêtu leurs habits de fête. Quel changement s'était opéré dans son existence? Qu'attendait-elle de l'avenir? où allaient ses espérances? Elle l'ignorait elle-même. Elle vivait dans l'heure présente. Elle se disait bien que la fin de l'automne amènerait George à Blanfort : mais quand même cette joie n'eût pas été promise à son espoir, sa félicité n'en aurait été ni moins complète ni moins enivrante. Elle aimait, elle était aimée; ces deux mots résumaient tout pour elle. Elle voyait Bussy, elle entendait sa voix, et tout son être s'abîmait dans un sentiment de béatitude, large et profond comme le ciel.

Après avoir traversé les champs de la Vienne et brûlé le pavé de la petite ville du Blanc, la chaise de poste côtoya le cours de la Creuse. Bientôt le bruit des marteaux, retentissant sur les enclumes, troubla le silence de l'air, et les maisons groupées au pied de la colline apparurent tapies dans la verdure, comme des nids d'oiseaux dans un buisson. C'était Blanfort. La voiture s'arrêta, et Marianna tomba dans les bras de sa sœur. Elle l'embrassa avec effusion; tout ce qu'elle aimait lui était devenu plus cher. Les eaux de la rivière lui parurent plus limpides, ses prés plus verts, sa maison plus riante. Elle visita avec des transports d'enfant tous les lieux où elle avait

semé tant d'ennuis dévorans, tant de sombres tristesses. Il y avait en elle une plénitude de délices qui débordait sur toute chose. Elle se sentait si heureuse, qu'elle croyait communiquer à chaque objet des parcelles de son bonheur; car, dans nos grandes joies, comme dans nos grandes douleurs, nous imaginons toujours que la nature sympathise avec les dispositions de notre ame. Tristes, tout pleure avec nos larmes : le ruisseau se plaint aux cailloux de son lit; la bise gémit et sanglotte, les saules se penchent éplorés sur le rivage. Joyeux, tout s'égaie avec nous : le ruisseau gazouille, le ciel regarde la terre avec amour, et les saules livrent aux baisers du vent leur feuillage pâle de volupté.

Il eût été bien facile à M. de Belnave d'exploiter à son profit ce retour de Marianna à la vie et à la jeunesse; en donnant à sa tendresse plus d'expansion, de chaleur et de grace, il eût bien aisément, sans doute, ramené cette flamme égarée au foyer du devoir. Mais il ne soupçonnait rien, ne prévoyait rien. A peine de retour à Blanfort, il ne s'occupa qu'à réparer le temps qu'il avait perdu à Bagnères, et Marianna ne fut pas plus distraite dans son bonheur qu'elle ne l'avait été dans sa tristesse. Mme de Belnave n'était pas indifférente à son mari; loin de là! M. de Belnave aimait sa femme, et l'aimait certainement beaucoup. Si Marianna l'eût exigé, il l'aurait conduite au pied du Caucase tout aussi bien qu'au pied des Pyrénées. Mais il ignorait, hélas! qu'il n'en est pas de l'amour comme du courage; que l'amour qui ne cherche point à se faire valoir, c'est-à-dire qui n'est ni fanfaron, ni menteur, ni bavard, est, en général, quelque chose de fort insignifiant et d'assez maussade, et qu'une tirade poétique, un regard fatal, un soupir étouffé, ont presque toujours disputé victorieusement les cœurs féminins, — je parle des plus sages, des plus prudens et des plus rebelles, — au dévouement sans ostentation d'une paisible et bourgeoise affection.

Le changement opéré dans Marianna n'échappa point à Mme Valtone, qui l'observa d'abord avec joie, mais qui, plus clairvoyante que M. de Belnave, en soupçonna bientôt la véritable cause. Dans le récit détaillé que Marianna fit à sa sœur de son séjour à Bagnères, de ses plaisirs, de ses excursions, George Bussy se trouva toujours sur le premier plan, et ce nom de Bussy revint si souvent dans les discours de Marianna, qu'il finit par éveiller dans l'esprit de Noëmi une vague inquiétude. Cette inquiétude se changea presque en un sentiment d'effroi, quand Noëmi apprit que cet étranger était attendu à Blanfort. Toutefois elle ne sollicita point les confidences de sa sœur;

ces confidences l'auraient obligée peut-être à dispenser le blâme ou le conseil, et elle savait combien cette nature était ombrageuse et jalouse de sa fière liberté ; elle savait qu'en lui signalant le danger, elle éveillerait dans ce cœur plus d'audace que de prudence. Elle résolut d'étudier le mal avec circonspection, de veiller sur Marianna à l'insu d'elle-même et de la couvrir d'une mystérieuse égide, se promettant d'avoir recours à des moyens plus efficaces, si le danger devenait trop imminent.

Une lettre de George annonça son arrivée à Blanfort. Au jour indiqué, M. de Belnave alla lui-même au Blanc pour accueillir le voyageur. On touchait alors à la fin de septembre; la saison était belle, les coteaux commençaient à se parer des mille teintes de l'automne. Durant le court trajet de la ville au village, George acheva de conquérir les bonnes graces de M. de Belnave. Il admira le pays, moins en artiste qu'en agronome. Il s'extasia moins sur la beauté des sites que sur l'entretien des prairies. Il professa pour les travaux et pour les plaisirs de la vie champêtre une chaleureuse sympathie. Il disserta longuement sur l'importation et sur l'exportation des fers. Il sut découvrir le filon des opinions politiques de son hôte et l'exploiter avec un art merveilleux. Enfin, il parla sur tout avec une gravité qui plut singulièrement à M. de Belnave, et quoique Bussy fût bien près de franchir le seuil qui sépare la jeunesse de la virilité, l'honnête maître de forges s'étonna de trouver dans un homme si jeune un jugement si mûr, dans un enfant du siècle une raison si désintéressée. Tout en causant, ils arrivèrent à Blanfort. Marianna, Noëmi et M. Valtone les attendaient sur le bord de la route. Marianna tressaillit, et tout son cœur passa sur sa figure. M. Valtone accueillit l'étranger avec une cordiale politesse. Mais, chose étrange! à peine George et Noëmi se furent-ils envisagés l'un l'autre qu'ils se devinèrent. Noëmi comprit que son instinct ne l'avait pas trompée, et que c'était bien là l'ange du mal qui poursuivait la perte d'une ame; et, de son côté, en voyant cette blanche créature, au front calme et limpide, au port grave, au maintien céleste, en la voyant près de sa sœur, qu'elle semblait envelopper d'invisibles ailes, George comprit que c'était là l'ange gardien qui devait lui disputer sa proie. Dès les premiers instans, il s'établit entre ces deux êtres une lutte secrète, et le premier regard qu'ils échangèrent fut comme un regard de défi.

Bussy avait compté sur de faciles joies; il essuya des déceptions de tout genre. Venu à Blanfort avec la pieuse intention de continuer le grand œuvre qu'il avait entamé à Bagnères, il vit échouer tous

ses projets : arrivé le cœur plein d'espoir, il partit la rage dans le cœur. En voici la cause :

J'ai dit que, durant le trajet du Blanc à Blanfort, George, qui s'était donné déjà pour un grand métallurgiste, avait eu l'imprudence de professer un vif amour pour les travaux rustiques et pour les plaisirs champêtres. M. de Belnave le présenta donc à son associé comme un amant des métaux, de l'agriculture et de la chasse. M. Valtone était précisément un agronome fanatique, et de plus un véritable descendant de Nemrod. De son côté, M. de Belnave était passionné pour son industrie. Tous deux, chacun dans sa spécialité, cherchèrent à rendre le séjour de Blanfort agréable à leur hôte, et tous deux firent si bien qu'ils réussirent à le lui rendre insupportable, et que George, qui avait commencé par se railler tout bas de la confiance de ces vertueux maris, se crut parfois le jouet d'une mystification infernale. Si M. de Belnave ne lui fit pas grace d'une barre de fer, son ami se montra plus impitoyable encore. Chaque matin, George vit entrer dans sa chambre, avec le premier rayon du jour, M. Valtone, le terrible M. Valtone, qui, entouré d'une meute de chiens, armé de pied en cap, les guêtres de cuir aux jambes, le carnier au dos, le fusil au bras, apparaissait comme une ombre vengeresse, l'arrachait au sommeil et le traînait à travers champs, les pieds dans la rosée, la tête dans les brumes de l'automne. L'infortuné suivait ce rude compagnon en le donnant au diable. Il n'avait de sa vie brûlé de poudre qu'au tir. Les perdreaux passaient sans danger à travers son plomb inoffensif, les cailles lui riaient au nez, les lièvres lui faisaient la grimace. Il rentrait à Blanfort, léger de gibier, mais lourd de fatigue. M. de Belnave le guettait au retour et le menait aux forges. M. Valtone le reprenait pour lui faire visiter ses métairies, ses champs, son jardin anglais et ses prairies artificielles. Si George parvenait à échapper aux persécutions de ses hôtes, Noëmi le harcelait plus cruellement encore. Elle était toujours auprès de Marianna, toujours grave, vigilante et maternelle. Fidèle à son rôle d'homme dégoûté de la vie et revenu de toutes choses, Bussy cherchait-il à se poser à la manière des héros de Byron, et à s'envelopper d'un éclat sombre et poétique, Noëmi le raillait avec un esprit fin et le ramenait bientôt à ses proportions naturelles. Frappait-il de mépris toute foi et toute croyance, affectait-il un scepticisme amer, Noëmi le défendait intrépidement contre lui-même, assurant qu'elle le tenait pour un aimable et honnête jeune homme qui ne se calomniait sans doute que pour prévenir la médisance.

Parlait-il de l'ennui qui pesait sur ses jours, Noëmi lui conseillait le travail; de son existence achevée, Noëmi lui prouvait qu'il commençait à peine la vie; de ses malheurs, elle convenait qu'il était bien malheureux en effet — à la chasse surtout, ajoutait-elle — mais elle lui démontrait qu'au milieu de ses désastres, il devait encore remercier la destinée qui avait bien voulu lui laisser une santé robuste pour les supporter, une fortune indépendante pour se distraire, et toutes les apparences du bonheur pour cacher tant de calamités. Elle lui prenait toutes ses phrases, les perçait avec une aiguille d'or, et après en avoir chassé le vent, les lui rendait aussi plates que les lambeaux d'un ballon crevé. Elle le traduisait en prose; elle le forçait à descendre des régions sublimes où il se réfugiait, et à marcher, comme un simple mortel, sur notre misérable planète. Vainement cherchait-il à regagner les nuages : la raison de Noëmi l'atteignait bientôt dans son vol, et rien n'était plus plaisant que de le voir alors retomber lourdement sur le sol de la réalité. C'était surtout sur le terrain de ses malheurs que Mme Valtone aimait à le poursuivre. Les malheurs de M. Bussy étaient passés en proverbe à Blanfort, et lorsque le soir, durant la veillée, au coin des feux clairs de l'automne, ou dans les sentiers effeuillés, Noëmi disait gravement : — Monsieur Bussy, contez-nous donc un de ces malheurs que vous contez si bien, Mme de Belnave elle-même ne pouvait s'empêcher de sourire. Enfin, Noëmi manœuvra de telle sorte, qu'en moins de quinze jours elle dépouilla George de ses grands airs, de son manteau couleur de muraille, de sa bonne dague de Tolède, et qu'il ne resta plus de Bussy qu'un garçon bien portant, digne en tout point de faire partie du jury et de la garde nationale, et beaucoup meilleur au fond qu'il ne le prétendait lui-même.

Je ne pense pas qu'il y ait au monde une position plus critique que celle de l'homme qui se sent dépoétisé sous les yeux de la femme qu'il aime. George accepta en homme d'esprit les railleries de Mme Valtone; mais il en saisit le véritable sens, et, en homme d'esprit, il comprit vaillamment qu'il jouait le rôle d'un sot. Au bout de trois semaines, il prétexta des affaires qui le rappelaient impérieusement à Paris. Il avait vu toutes ses batteries enclouées, toutes ses pièces d'or changées en cuivre. La place n'était plus tenable. il partit, mais altéré de vengeance. Près de s'éloigner, il jeta à Noëmi un regard fier et dédaigneux, auquel elle ne répondit que par un calme sourire. Comme les anges, elle triomphait sans orgueil. Aussitôt que George eut disparu, au détour du sentier, Mme Valtone, par un mouvement

spontané, attira Marianna sur sa poitrine, et l'y tint long-temps embrassée. Elle ne savait pas qu'elle venait de perdre sa sœur en croyant la sauver.

Mme de Belnave n'avait pas entrevu bien nettement pourquoi Noëmi s'était attachée à déprécier Bussy; mais elle avait souffert dans l'amour-propre de l'homme qu'elle aimait, et, pour le venger, elle se crut obligée de lui faire dans son cœur une part plus large et plus belle. D'ailleurs, sous la froide raison de Noëmi, George avait grandi aux yeux de Marianna; comme elle, il était incompris, comme elle, méconnu, et Mme Valtone n'avait réussi qu'à mettre un lien de plus entre ces deux ames. Dans sa sagesse inexpérimentée, elle ignorait combien la passion est subtile et glisse aisément entre les doigts qui essaient de la comprimer; combien surtout elle est ingénieuse à s'encourager elle-même, à se caresser avec les verges destinées à la corriger.

Si, d'un côté, Noëmi avait, à son insu, aggravé le mal au lieu de le guérir, de l'autre, elle avait merveilleusement disposé Bussy à en profiter. George était parti de Blanfort comme un sanglier blessé. Aigri par le dépit, irrité par les obstacles, son amour, en s'exaspérant, était devenu passion mauvaise. De retour à Paris, il promit à son orgueil une satisfaction éclatante; il jura d'immoler Marianna moins à sa tendresse qu'à sa vengeance, et de changer en larmes de désespoir le calme sourire qu'il avait emporté, comme un dernier trait, à son cœur saignant. La veille de son départ, il avait trouvé le moyen d'entretenir Marianna en secret. Il s'était plaint doucement, et pourtant avec quelque amertume, et Mme de Belnave, moins par entraînement que par un sentiment de générosité — elle crut du moins qu'il en était ainsi — avait livré aux baisers de George son front, ses joues brûlantes et ses cheveux frémissans. Etaient-ils destinés à se revoir un jour? Ce jour, ils n'osaient le prévoir; mais ils devaient s'aimer d'un amour éternel et tromper, par des lettres fréquentes, les ennuis de la séparation. Avant de s'éloigner, Bussy n'avait pas oublié d'indisposer, par d'habiles insinuations, Marianna contre Noëmi; de lui présenter sa sœur comme une nature sans élévation et sans poésie, complètement incapable de sympathiser avec les ames d'élite. Il avait classé charitablement MM. de Belnave et Valtone dans le règne minéral et fini par s'apitoyer sur Marianna, qu'il voyait s'étioler et mourir dans cette atmosphère sans soleil.

Les lettres de George ne se firent pas attendre. Grace aux relations nombreuses que Marianna avait formées à Bagnères et qu'elle entretenait par une correspondance active, ces lettres purent arriver

à Blanfort sans éveiller aucun soupçon; elles arrivèrent empoisonnées et brûlantes comme la tunique de Nessus. Ce n'est pas que le cœur de Bussy fût un foyer bien ardent; mais ce profond ennui cherchait à se distraire en jouant la passion et parvenait parfois à se tromper lui-même. D'ailleurs, cette liaison, loin de se présenter sous un aspect vulgaire, réunissait toutes les conditions que recherchent avidement les ames fatiguées, et George y trouvait mille charmes de pureté, d'innocence qui le reportaient délicieusement aux jours, déjà si loin, de sa jeunesse. Pour Marianna, cette correspondance devint toute sa vie, elle y jeta tous les trésors d'expansion que n'avait pas su exploiter M. de Belnave; elle s'y déchargea des flots de vie qui l'avaient si long-temps oppressée; tout son être s'y épanouit en fleurs de tendresse, de passion et de grace. Cet échange d'idées et de sentimens absorba son activité, peupla sa solitude et répandit sur son existence une solennité mystérieuse. Lorsqu'après la veillée tout reposait à Blanfort et qu'on n'entendait plus que le murmure de l'onde qui se mêlait aux longs soupirs du vent, elle s'enfermait dans sa chambre, et là, pareille à ces fleurs étoilées qui se ferment à la lumière et ne s'ouvrent qu'aux baisers du soir, seule, à la lueur de la lampe, astre cher aux amans, elle commençait sa journée : c'était l'heure de son réveil, l'heure à laquelle le soleil paraissait sur son horizon. Alors il se faisait en elle comme une matinée de printemps. Toutes ses joies s'éveillaient et battaient des ailes; toutes ses pensées de bonheur et d'amour gazouillaient dans son cœur comme une couvée de fauvettes! O nuit, plus belle que le jour! les ames rêveuses qu'étouffe l'atmosphère où s'agitent les hommes, aiment à vivre dans ton ombre! Ton haleine est pure et n'a point passé sur les paroles de la terre; tes astres sont doux et bienveillans; tu endors les puissans, et tu livres le monde aux nobles ames qu'il opprime. Tu es le jour des amans et des poètes; ils se lèvent avec tes étoiles et disparaissent comme elles aux premiers rayons de l'aube. Tu vois parfois, sur les gazons baignés de tes molles clartés, tandis que les cités reposent, de blancs fantômes accourir et former des danses légères; mais dès que l'aurore a fait pâlir les diamans de ton front, ces enfans de l'air, poussant un cri d'effroi, se dispersent et s'évanouissent, comme des flocons de brume aux premiers feux qui empourprent l'orient. Ces fantômes ne sont-ils pas des ames froissées par les tristes réalités que le soleil éclaire; des ames que le jour offense, et qui t'attendent pour vivre et pour aimer!

Ainsi, madame de Belnave s'était créé une double existence : le jour, calme et sereine, d'une humeur égale et facile, elle se prêtait volontiers aux allures bourgeoises de Blanfort; la nuit, retirée dans sa chambre, elle s'enfermait avec son amour, et la vraie vie commençait pour elle. Que de fois les lueurs du matin la surprirent écrivant encore, ou plongée dans de délicieuses extases. A peine remarquées à Blanfort, ces longues veilles n'étonnaient personne, et si M. de Belnave songeait à s'en plaindre, c'était seulement par sollicitude pour la santé de cette enfant. Au reste, ces façons d'agir n'étaient point nouvelles, Marianna les avait depuis long-temps adoptées; seulement, les nuits qu'elle consumait autrefois dans l'étude, espérant mater le cœur par l'esprit, n'étaient plus remplies que par sa correspondance avec George. L'imagination s'égare aisément dans ces muets entretiens et la passion y trouve des séductions d'autant plus dangereuses, qu'elle dispose à son gré de la réalité et que l'éloignement ne lui permet pas d'en toucher les aspérités ni d'en apercevoir les ombres. L'amour de Mme de Belnave s'exalta en se racontant; sa plume fut comme une baguette magique sous laquelle elle vit éclore une radieuse image, parée de toutes les perfections que les femmes prodiguent aux héros de leurs songes. Elle s'enivra de sa création, à laquelle chaque nuit ajouta quelque nouvel attrait, quelque grace nouvelle. Chacune de ses lettres fut une perle qu'elle détacha de son ame pour en parer le front de son amant. Bientôt l'être qu'elle aimait n'exista plus que dans sa tête. George ne fut plus pour elle qu'un prétexte pour le déploiement de ses facultés, un canevas pour les broderies de sa pensée, un thême pour les divines mélodies qui chantaient en elle. Elle se fit, à son insu, l'artiste de son bonheur; elle crut s'éprendre de George, et ne s'éprit que de son œuvre. Joyaux dignes d'enrichir la cassette d'un roi, ses lettres furent tour à tour l'expression brûlante de son cœur et le récit détaillé de ses jours; elle se récita tout entière. Tout ce qui sentait, pensait et respirait en elle, gravita vers Bussy, comme le feu du ciel remonte vers sa source, comme les parfums de la terre s'élèvent vers le soleil. Quant aux lettres de George, elles ressemblaient à ces épîtres amoureuses qui font que la femme qui les reçoit prend Werther en souverain mépris et Saint-Preux en pitié profonde. Il n'est pas une femme qui n'ait la prétention d'être ou d'avoir été plus éloquemment aimée que ne le furent Charlotte et Julie. George savait, au besoin, dévider des périodes, semer les métaphores dans le style comme les bleuets dans les sillons. Tout ce brocart n'était, à vrai dire, que

tapisserie de brocatelle, dont le parfilage aurait donné moins d'argent que de soie et moins de soie que de coton. Mais Mme de Belnave était trop enivrée pour ne pas se méprendre aisément sur la qualité, et Noëmi, qui aurait pu réduire tout ceci à sa juste valeur, n'était pas invitée à donner son avis.

Ainsi, le temps fuyait emportant Marianna sur les ailes de la passion, et promenant madame Valtone dans les sentiers vulgaires de la vie domestique. Depuis le départ de Bussy, il s'était établi entre les deux sœurs un sentiment de gêne et de contrainte qui, d'abord presque imperceptible, avait fini par grandir et peser sur leur intimité. Le souvenir de Bussy avait élevé entre elles comme un mur de glace, et, bien qu'il ne fût jamais question de cet homme dans leurs discours, Marianna comprenait vaguement qu'elle était devinée, Noëmi, qu'elle était importune. D'ailleurs, Mme de Belnave, qui ne pardonnait pas à sa sœur le calme et le bonheur dont celle-ci semblait jouir, éprouvait auprès d'elle ces mouvemens de malaise et d'humeur qu'éprouvent les gens qui ne font rien auprès de ceux qui travaillent. Pour M. de Belnave, il n'imaginait pas qu'il put y avoir quelque chose de changé dans son ménage. Il aimait sa femme et se trouvait suffisamment aimé. Heureux, il la croyait heureuse, et tous deux vivaient dans un parfait équilibre d'estime et d'affection réciproques; car Marianna aimait son mari. Les premiers jours de son bonheur n'avaient pas été sans remords; mais comme M. de Belnave ne s'était jamais inquiété de réclamer, pour son propre compte, la part qu'elle faisait à Bussy, elle avait fini par jouir paisiblement d'un amour qui ne dépouillait personne, et qui lui semblait n'apporter aucun préjudice réel aux félicités conjugales.

L'hiver avait passé; les bois reverdissaient au souffle du printemps; toutes les joies s'éveillaient et chantaient sous le ciel; les brises, parfumées de violettes et d'aubépines, couraient le long des traînes; les oiseaux se poursuivaient dans les haies; les insectes bruissaient dans les sillons; tout n'était que parfum, harmonie, amour, espérance. Malheur alors au cœur qui ne peut plus aimer! C'est au milieu de ces flots de sève et de vie qui débordent de toutes parts, que les ames flétries avant le temps se reploient douloureusement sur elles-mêmes. L'éclat des beaux jours ne fait qu'irriter leur impuissance; le luxe des champs et des bois insulte à leur stérilité, et, sous l'azur des cieux, leurs ruines se revêtent d'un aspect plus morne et plus sombre. A la riante et belle jeunesse, les forêts aux vertes senteurs, les sentiers mystérieux, les gazons embaumés,

les prairies étoilées de fleurs! Mais à vous, que l'orage a brisés et qui n'êtes plus qu'un débris de vous-mêmes, à vous, tristes enfans, des jours plus graves et plus austères, qui ne vous sollicitent point au bonheur et ne demandent rien à votre indigence; à vous l'automne aux splendeurs voilées, au soleil mourant, aux rameaux dépouillés! Alors, du moins, tout pleure autour de vous, comme vous, tout décline, tout pâlit, tout s'efface, et, comme en votre cœur les souvenirs flétris, les feuilles desséchées, emportées par le vent, se plaignent tristement dans la plaine.

Il y avait bien long-temps que Marianna n'avait assisté, sans une excitation secrète et maladive, au retour de la belle saison. Ce n'était pas l'impuissance des ames dévastées qui jadis s'irritait en elle, mais au contraire une exubérance de vie qui s'indignait de se sentir comprimée, lorsque la sève coulait autour d'elle à pleins bords, que les bourgeons éclataient, que les plantes germaient, et que toute la terre, joyeuse et rajeunie, s'épanouissait au soleil. Alors elle s'agitait sans but, elle pleurait sans comprendre la cause de ses larmes, elle cherchait les champs avec ardeur et les fuyait avec colère; et, lorsqu'en traversant les prairies, elle voyait deux fleurs fraîchement entr'ouvertes qui se balançaient dans un même rayon de lumière, elle passait sombre et rêveuse et se demandait pourquoi Dieu l'avait faite moins heureuse que l'ancolie ou que la germandrée. Cette fois, aussi jeune, aussi belle que le printemps, elle le salua des mille joyeux cris de son ame. Elle pleura, mais de volupté, et Mme Valtone, étonnée de la voir sereine comme le ciel, vive et légère comme l'oiseau, épanouie comme les plantes, l'observait parfois avec inquiétude, et se demandait si tout ce bonheur était bien la conquête de la résignation.

Ce fut à cette époque que M. de Belnave se vit appelé à Paris par les intérêts de sa maison. La révolution de Juillet venait de frapper le commerce dans toutes ses branches; les fortunes les plus solides chancelaient; la défiance était partout et l'argent nulle part. M. de Belnave avait à Paris une sœur qui l'avait prié plus d'une fois de lui amener Marianna, et, de son côté, Marianna avait manifesté souvent le désir de voir Paris, qu'elle ne connaissait pas. L'occasion était belle, il en profita. Il proposa à sa femme le voyage de la capitale : elle accepta et partit avec joie.

Noëmi, en la voyant partir, sentit son cœur triste jusqu'à la mort.

JULES SANDEAU.

L'IRLANDE.

III.

Les Annales et les Ruines.

Les manuscrits. — Anglo-Irlandais et Milésiens-Irlandais. — Massacres de Mullamust. — Poésies des bardes. — Les O'Byrne. — Le comte de Cork. — Cromwell. — Act of Settlement. — O'Brian-Na-Murtha. — Les Stuarts. — Guillaume III. — Les statuts irlandais.

Pour étudier l'Irlande, pour bien savoir ce qu'elle a été et ce qu'elle a souffert, on ne peut guère consulter que les traditions de cités ou de clans; on n'a que quelques manuscrits mystérieusement enfouis dans les cartons de sociétés savantes, des actes authentiques mêlés à des papiers d'anciennes familles, ou bien des récits venus de voix austères, et que le ciel, ami des voyageurs, jette parfois sur les hasards de la route. Quant aux livres, il en est peu qui aient osé ou pu tout dire, et de ceux-ci encore les exemplaires sont plus que rares. On peut même dire que depuis Henri II, l'Irlande n'a pas d'histoire, pas d'autre du moins que celle où les faits principaux, surtout ceux qui intéressent la métropole, sont entassés, sans aucune des particularités qui leur donneraient le mouvement et la couleur, et leur imprimeraient un irrécusable caractère de vérité.

Il en sera ainsi jusqu'à ce que les archives anglo-normandes de Dublin et les *papiers d'état* de Londres soient unis et combinés avec les archives irlandaises éparses en Irlande, et, ce qui est pire, en tout pays. Tel écrivain aurait pu colliger un peu celles-ci, à grands frais de patience et de temps, qui ne pourra t obtenir accès aux *Records of the Pale*. Pour qui a une idée de l'orgueilleuse nationalité et de la cauteleuse politique de l'Angleterre, fort peu soucieuse que les secrets de ses conquêtes et de sa domination soient mis au jour, il peut être certain que cet état de choses ne changera pas. L'Irlande d'ailleurs est privée d'une source de renseignemens encore plus féconde. Aux époques diverses des destructions de ses monastères, qui

étaient, comme tous les monastères de l'Europe catholique, des réceptacles sacrés de chroniques nationales, de nombreuses archives furent détruites, beaucoup d'autres furent emportées par les religieux et les prêtres fuyant en exil, et depuis, ce qui restait s'en alla en grande partie avec les proscrits des XVIIe et XVIIIe siècles, dans les diverses contrées où ils se réfugièrent.

Peut-être cette absence d'une histoire complète, cette dispersion prolongée des annales de l'Irlande, est-elle aussi le fait de l'apathie nationale. Aucun des hommes qui, par leur fortune ou leur talent, auraient pu travailler utilement à rassembler le plus possible de ces restes précieux, n'a donné un exemple qui aurait peut-être trouvé des imitateurs, et enfanté un noble esprit d'association. Passe encore pour les annales : je conçois jusqu'à un certain point que les difficultés que présentait la recherche de ces manuscrits dispersés aient effrayé plus d'une fortune, plus d'un courage; et cependant, dans un pays qui, malgré sa pauvreté, au moyen de souscriptions à un *penny*, parvient à faire au LIBÉRATEUR une rente annuelle de près de cent mille écus, on pourrait s'étonner que nul n'ait songé à une souscription semblable pour rassembler les fragmens épars de l'édifice de sa nationalité. Je conçois aussi que, durant tant de siècles d'oppression, la force, le temps et le courage aient manqué à beaucoup d'hommes pour une œuvre qui est toute de calme et de méditations, et que, troublés par le souvenir du projet avorté des moines de Donneghall, aux premiers jours du XVIIe siècle, ils aient reculé devant les obstacles politiques, nés de la division de l'Irlande en deux peuples, dont le dominant déprécie et cherche à détruire le plus qu'il peut une langue et une nationalité qu'il regarde comme anti-anglaises et anti-protestantes. Mais aujourd'hui que Daniel O'Connell croit et dit avoir confondu, en Irlande, dans un seul sentiment de liberté et de patriotisme, bien des dissidences religieuses et politiques, la vieille et la jeune Irlande, la race des Anglais conquérans et les fils des Irlandais conquis, comment se fait-il qu'aucun des hommes dont les noms rappellent l'origine milésienne dans toute sa pureté, n'ait songé du moins à rassembler, à mettre en corps d'ouvrage, tout ce qui reste de la poésie d'Erin? Il n'y aurait pourtant ni grands frais à exposer, ni longs voyages à entreprendre pour cela. Il n'est pas besoin de sortir de l'Irlande. Il suffit de la parcourir, de s'arrêter de temps en temps pour écouter au seuil des cabanes, s'asseoir autour des feux que les pêcheurs allument sur les grèves, et lire quelques feuilles volantes tenues en *dévote révérence* parmi les livres de quelques érudits patriotes de Munster ou de Dublin, et l'on parviendrait ainsi à reconstruire l'édifice poétique auquel, durant trois mille ans, ont travaillé les enfans de Milésius. Certes, ce serait un noble et patriotique exemple à suivre, que celui qui a été donné au dernier siècle par Owen-Jones, le *Thames street furrier*, ou, selon son titre bien mérité, le *Cambrian Mœcenas* de la principauté de Galles. Cet excellent homme, dont la vie fut consacrée à la conservation des trésors littéraires de son pays, fonda, en 1774, la société Gwyneddigion, et rassembla, imprima et publia, à ses frais, avec une persévérance aussi

ardente qu'opiniâtre, son *Archæologie of Wales*, noble monument de littérature cymrique. Il employa son temps et sa fortune à recueillir tous les anciens manuscrits relatifs à l'histoire, à la poésie, aux antiquités du pays de Galles, et de plus il forma une collection de cent volumes in-4° de poésies welches, publiées il y a quelques années par la société Cymrodorion.

On m'a dit toutefois qu'en 1823 un projet de recherches et de recouvrement des annales d'Irlande fut soumis à la *Commission des archives* fondée à Dublin. Des requêtes devaient être adressées aux ministres des affaires étrangères des différens royaumes de l'Europe, afin que tous les chefs d'universités et de colléges, les supérieurs de monastères, les libraires, les conservateurs de bibliothèques publiques ou privées, les savans, les artistes, les hommes lettrés fussent invités à transmettre les noms et le catalogue de tout ancien document irlandais en leur possession, ou dont l'existence leur serait connue. On avait même poussé le soin jusqu'à désigner quelques-uns de ces documens d'après les traces qui en étaient restées en Irlande, avec l'indication des lieux où l'on supposait que les recherches devaient être les plus fructueuses. Certes, l'occasion était favorable; le monde et la sainte alliance des rois de l'Europe étaient en paix générale et en fraternelle harmonie; du Danemark à l'Espagne, il n'est pas un homme de talent et de cœur qui n'eût dignement répondu à cet appel de la nationalité irlandaise. Mais, outre qu'une certaine portion des détenteurs actuels de l'Irlande, la plus riche et la plus influente, s'arrangerait peu de tous ces trésors historiques, l'Angleterre elle-même a intérêt à ce que la dispersion et l'oubli pèsent éternellement sur des manuscrits dont les pages accusatrices peuvent jeter un jour si hideux sur sa domination, et appeler sur les héritiers dévoués et triomphans des races de ses colonistes, avec la connaissance de leurs procédés colonisateurs, la haine et le mépris de l'avenir. L'Angleterre se souvenait de la réponse que fit à Élisabeth un des conseillers de cette reine, qui, par je ne sais quelle étrange anomalie, voulait envoyer quérir en Danemark d'anciennes archives de cette Irlande qu'elle anéantissait. — Eh! majesté, lui fut-il dit, mieux vaut travailler à détruire ce qui reste des preuves de son ancienne indépendance que s'occuper à en trouver de nouvelles! Il n'en reste que trop.

Or, en 1823, que pouvait, je vous le demande, l'Irlande catholique, l'Irlande baffouée, n'existant plus comme nation que sur les cartes géographiques, contre l'Irlande protestante et riche, flanquée de l'Angleterre, qui a des ambassadeurs dans toutes les cours, des lords voyageurs sur toutes les routes et des vaisseaux sur toutes les mers? La nationalité de l'Irlande en fut donc pour son projet. Toutefois, l'Angleterre a eu beau opprimer l'Irlande et s'efforcer d'y établir le protestantisme; moi, qui ne suis qu'un étranger, traversant au pas de course quelques coins de cette terre malheureuse, j'ai vu qu'il restait en effet assez de ces pages, souvent inachevées, sur lesquelles le sang du chroniqueur, interrompu par le coup de mort, est tombé comme le sceau de la vérité au moment où la victime allait

paraître devant Dieu; j'ai recueilli, parmi les derniers nés des races milésiennes, assez de traditions, tombées des châteaux crénelés et des riches manoirs dans leur pauvre cabane ouverte à tous les vents, pour savoir aujourd'hui combien était sainte et prophétique la voix de la jeune et belle Irlandaise qui s'écriait dans son patriotique enthousiasme : « Vienne donc le jour de l'indépendance! et de chaque famille, de chaque chaumière, sortiront des trésors d'accusations et d'anathèmes! Alors les noms de tous les bourreaux seront mis en regard des noms de toutes les victimes, et les manteaux spoliateurs, brodés d'or, seront jetés en face des haillons spoliés! »

Croyez-moi (et, quand il s'agit de l'Irlande, il n'est nul besoin de faire profession de radicalisme pour cela, il suffit d'aimer sa propre patrie et de se demander ce qu'on ferait si, par impossible, elle devenait aussi malheureuse), croyez-moi donc : il est bien temps que cette justice arrive, et elle arrivera! L'Europe, un jour, aura honte de s'être si long-temps laissée prendre d'admiration et d'imitation pour une aristocratie orgueilleuse qui vante à tout propos sa noblesse d'hier et ses vastes domaines, usurpés avec leurs anciens noms. Elle saura surtout ce qu'il faut croire au juste des principes conservateurs de ces tories d'Irlande, colonistes anglais, qui ont toujours à vous montrer, imprimés sur vélin, dans quelque histoire générale ou privée, les panégyriques des vertus religieuses, politiques et sociales dont leurs pères firent preuve sous le règne *pacificateur* d'Élisabeth, *la reine vierge!* sous le protectorat puritain de Cromwell, ou durant les rigueurs dynastiques de la maison d'Orange. Elle appréciera la nature des vertus qui méritèrent les titres, pensions, donations, dont ces tories sont aujourd'hui les héritiers; toutes choses qui les ont rendus les possesseurs d'acres de terre par centaines de mille, de comtés tout entiers, de royaumes dans un royaume, avec des villes, des lacs, des chaînes de montagnes, des bras de mer, et qui ont fait, de toute une nation riche et indépendante, des serfs expulsables à volonté, condamnables à n'avoir ni travail, ni pain, ni asile.

En effet, la terre, en Irlande, n'appartient pas aux Irlandais; la propriété en a été, par confiscation, dévolue à des aventuriers anglais. Les Irlandais, eux, n'y sont plus, sauf de bien rares exceptions, soufferts qu'à titre de tenanciers. Les enfans spoliés sont valets et fermiers dans les maisons et sur les terres où jadis les pères étaient maîtres et possesseurs. Aussi la population de l'Irlande est-elle coupée en deux portions bien distinctes, opposées de langage en quelques lieux, de vues, d'intérêts et de religion partout; ennemis irréconciliables durant des siècles, et qui le seront toujours.

L'une est formée par les *Anglo-Irlandais*, l'autre par les *Milésiens-Irlandais*, la nation spoliatrice et conquérante et la nation dépouillée et vaincue; pour tout dire, les protestans et les catholiques; la première ayant pour la seconde un mépris cruel, que celle-ci lui rend en haine profonde; l'antique et moins apparente division du vieux royaume de France en Gau-

lois et Francs; la lutte qui, après quatorze siècles de chances diverses, a été close par le formidable niveau révolutionnaire de 89. Mais que cette lutte serait bien autrement terrible ici! A travers les six siècles de la domination anglaise, le sang des deux races ne s'est point mêlé; le peuple même d'Israël n'obéit pas mieux à la loi du Seigneur, qui défendait de contracter alliance avec les femmes des nations étrangères. Aussi l'Anglo-Irlandais et le Milésien-Irlandais ont-ils conservé le type de leur origine, reconnaissable même à la couleur, aux traits du visage. Les intérêts n'ont pas plus été mêlés que le sang; le premier a gardé ses usurpations, le second ses misères, et l'origine des propriétés ne s'est pas plus perdue que celle des races. Après le combat (dont Dieu garde l'Irlande!), chaque famille dépouillée, sans qu'il fût besoin de consulter les actes des tabellions ou les cadastres d'autrefois, s'en irait reprendre la possession de ses biens. En Irlande, quelques subversions qu'ait subies le sol, chaque habitant voit encore, mentalement, la place où était la borne, le buisson qui séparaient chaque héritage au moment où le seing royal le confisqua et le réunit à d'autres pour en faire un seul héritage, vaste, immense, digne d'être une munificence de la couronne.

A ces deux grandes divisions de la population irlandaise, il faut ajouter deux subdivisions, quoique moins apparentes à cette heure, peut-être : celle des *Anglo-Irlandais catholiques*, et celle des *Milésiens-Irlandais protestans*. La première fit long-temps cause commune avec les intérêts nationaux du pays; mais elle passa franchement du côté de l'Angleterre, le jour où l'Angleterre lui pardonna sa religion en faveur de son origine. La seconde, par intérêt de fortune et de religion, fit taire les intérêts de la nationalité, et cet abandon lui fut payé avec les terres prises sur ceux qui leur restaient fidèles. Ces deux classes et celle des Anglo-Irlandais protestans ont toujours oublié leurs dissidences religieuses, pour se réunir et travailler ensemble à la ruine de l'Irlande.

C'est de cette sacrilége alliance qu'en 1573, et la seizième année du long règne d'Élisabeth, sortit une exécrable trahison, un crime atroce, dont j'ai trouvé partout le souvenir en Irlande, et, dans la contrée qui en fut le théâtre, le ressentiment qui perpétuera sans fin la haine pour l'Angleterre : les massacres de Mullamast. Ils eurent lieu sur le territoire de Leix, érigé peu de temps après en comté, sous le nom de *Queen's County* (Comté de la Reine). Ce nom, qui pouvait passer comme une flatterie, est resté et restera comme une flétrissure. Ce fut bien, en effet, le comté de la reine, le comté de prédilection et bien selon le cœur de la reine, que celui où, de par la reine, les Kildare, les Wingfield, les Cosby, les Sidney, et tous les Fitz possibles, leurs bâtards, égorgeurs cupides, entassèrent ruines sur ruines, cadavres sur cadavres, assurés d'avoir servi par une telle conduite des goûts long-temps épiés et bien connus.

Cependant, fouillez les histoires imprimées, anglaises ou irlandaises, vous ne trouverez rien sur cette boucherie de Mullamast, horrible guet-apens,

dont Méhémet-Ali, sans le savoir, je pense, a été le plagiaire contre les Mamelouks. A peine trouve-t-on une mention et quelquefois une fausse date dans les anciennes histoires d'Angleterre.

Ce que j'ai appris sur Mullamast, je l'ai lu dans le manuscrit du Milésien Garret-Byrne, d'où mon gentilhomme du rail-way et sa belle et patriotique fille avaient déjà extrait pour moi le récit traditionnel du meurtre et de la spoliation de Fergus O'Kelly, tué par le comte Kildare. Je traduis :

« En l'an 1705, vivait un vieux gentilhomme du nom de Cullen, demeurant dans le comté de Kildare. Il eut plusieurs conversations avec un Dwyer et un Dowling, qui étaient à Mullamast, lorsque cet horrible massacre fut commis, dans la seizième année du règne d'Élisabeth, *anno Domini* 1573. Ces vieillards lui dirent souvent que le plan avait été conçu et exécuté par des familles protestantes et catholiques, parmi lesquelles figuraient les *Bowens*, les *Kartpoles*, les *Hovendens*, les *Dempsies* comme catholiques. Ils dirent ensuite que ce furent particulièrement ces familles qui attirèrent à Mullamast les victimes sans défiance, sous prétexte de former une ligue offensive et défensive contre l'ennemi commun; que les personnes massacrées étaient des sept clans du territoire de Leix, c'est-à-dire les *O'Mores*, les *O'Kellys*, les *O'Lalors*, les *Devoys*, les *Mac-Evoys*, les *O'Dorans*, et les *O'Dowlings*, et que les mesures prises pour leur destruction furent tellement efficaces, que sur la multitude qui entra dans le fort, un des fils d'O'More fut le seul qui échappa au massacre.

« Ceci fait allusion à une tradition du pays qui rapporte que beaucoup d'autres personnes, dont les noms figuraient sur la liste des victimes, échappèrent à leur sort, au moyen d'un Harry Lawlor, qui, en approchant du fort avec plusieurs de ses compagnons, leur fit observer en plaisantant qu'il voyait beaucoup de monde entrer, mais qu'il n'en voyait point sortir. Ses soupçons étant ainsi éveillés, il obtint de ses amis qu'ils resteraient en arrière et qu'il entrerait seul, les engageant à prendre la fuite, s'il tardait à revenir, car ils pourraient alors être certains qu'il y avait là-dessous quelque trahison. Cet homme intrépide n'eut pas plus tôt mis le pied dans le fort, qu'il aperçut les cadavres sanglans de ses amis, gisant çà et là sur les dalles. Il tira aussitôt son épée et se fit jour hardiment à travers la foule des assassins, jusqu'à ses compagnons, qu'il conduisit sains et saufs à Dysart, près de Maryborough, et loin de tout danger. »

Le marbre et le bronze ont fastueusement perpétué le souvenir d'actions moins nobles et moins courageuses que celle de Harry Lawlor. Mais le pauvre Harry était Irlandais; son nom resta dans l'oubli. Puissé-je l'en tirer avec celui des bourreaux anglais de Mullamast, auxquels la reine Élisabeth, comme don de joyeux avénement, quand elle prit l'investiture du *Queen's-County*, octroya, selon son usage, des titres et des honneurs avec les terres et les propriétés des victimes!

Depuis Dermoth Mac Morrough qui, vers la fin du douzième siècle, appela les Anglo-Normands à son aide, jusqu'au colonel Henri Luttrell, qui, en 1692,

vendit aux forces du roi Guillaume le passage vers Limerik (1), jusqu'au lâche et vil Donaugh, qui, après l'insurrection de 1798, livra à la police anglaise du Munster les deux frères Maccarthy-More (2); durant six siècles, enfin, c'est de cette alliance qui conçut et exécuta le massacre de Mullamast, c'est de ces deux classes réunies, les colonistes et les renégats, que sont sortis tous ces misérables traîtres qui, se constituant les agens provocateurs, les espions, les dénonciateurs, les *hunters* de l'Irlande, ont fait avorter les plus hardies, les plus nobles tentatives enfantées par le désespoir et le courage de leurs compatriotes, pour secouer le joug. C'est par eux que l'Angleterre a pu appliquer à l'Irlande la maxime : diviser pour régner. Ce sont eux qui, par leur vénalité et leurs trahisons, ont donné lieu à cet adage flétrissant que l'Angleterre cloue au front du peuple d'Irlande : *Put an Irishman on the spit, and you will find another to turn him* (mettez un Irlandais à la broche, et vous en trouverez un autre pour la tourner). L'adage aurait bien dû ajouter que le *tourneur* est ordinairement l'Irlandais devenu protestant ou le fils du coloniste anglais... Mais, en bonne conscience, est-ce bien là le véritable peuple d'Irlande?

De tout cela est née l'inexorable fidélité des souvenirs dont je vous parlais tout à l'heure, et qui ne peut pas plus se perdre en Irlande que ne pourra s'y effacer la ligne de démarcation qui sépare la race anglaise de la race milésienne pure. L'émancipation n'a pas apporté grand changement à cet état de choses, parce qu'elle eut surtout en vue des droits politiques, ou de vanité, auxquels ne participent guère les classes pauvres des Milésiens du pays; et il y avait long-temps que pour les autres, les relations sociales et la fortune avaient fait tomber en désuétude les sévérités tracassières des lois anglaises, et les réglemens stupides et humilians du parlement d'Irlande. Aussi, malgré l'émancipation, malgré le projet, né, dit-on, dans la tête de lord Melbourne, et fort prôné par O'Connell, de faire aujourd'hui autant de baronnets des

(1) Ce malheureux, qui causa, par sa trahison, la déportation, la ruine et la mort de nombreuses familles, coupables seulement de vouloir rester irlandaises et catholiques, vécut exécré et méprisé de tous jusqu'en l'année 1717. On m'a montré à Dublin, dans *Stafford-Street*, la place où il fut tué d'un coup de feu dans sa chaise à porteur. Voici l'épitaphe-épigramme qui lui fut faite :

Si le ciel est satisfait lorsque les mortels cessent de pécher,
Si l'enfer est joyeux de recevoir chez lui un scélérat,
Si la terre est bien aise d'ensevelir un traître,
Tout doit être content : Luttrell est maintenant dans la tombe.

(2) A Killarney, dans le comté de Kerry, les bateliers des lacs m'ont raconté la fin héroïque de ces deux beaux et braves jeunes hommes qui avaient levé un clan pour combattre les Anglais. Sur la vieille route de Kenmare, qu'il surplombe, j'ai gravi le rocher presque inaccessible, le *Robert's-Cave*, situé dans la propriété de M. Daniel Cronin, qui voulut bien m'y conduire, et d'où ces deux proscrits se rendirent long-temps redoutables aux *hunters* d'insurgés. Le misérable qui les livra vit encore, isolé, haï, nu, le plus pauvre parmi les plus pauvres, mendiant et n'obtenant rien que des étrangers qui visitent Killarney, où il vit, et qui ne le connaissent pas.

esquires catholiques envoyés au parlement, et de quelques possesseurs de vingt mille livres sterling de rentes, le peuple irlandais, le peuple milésien des tenanciers pris à bail ou à gages, ne se trouve guère plus confortablement traité que par le passé. Aussi fût-il possible, — ce dont je doute, du reste, — que dans un bel accès d'humeur conciliatrice, les sociétés savantes et les familles jetassent au feu les manuscrits et les actes qui rappellent les persécutions et les rapines des colonistes anglais; fût-il possible que la portion milésienne qui va être réennoblie, et toute la génération actuelle des Anglo-Irlandais, consentissent à se donner mutuellement le baiser fraternel du bon abbé Lamourette, il resterait encore, pour perpétuer la division des races et les souvenirs des oppressions et des misères, les chants et les poèmes des bardes de l'Irlande dans la vieille langue nationale. Ceux-là, on ne peut ni les détruire, ni les jeter au feu, ni les tacher d'encre ou de sang; car c'est avec ces chants que les femmes et les enfans, dans les cabanes, bercent les nouveau-nés; car ce sont ces poèmes, de deux mille vers souvent, dont les pâtres et les pêcheurs vous récitent des fragmens sublimes sur les montagnes et sur les flots; car ces chants et ces poèmes, qui ont traversé toutes les persécutions, se perpétuent des pères aux enfans, comme dans des générations de rapsodes. Depuis Henri II jusqu'à la maison d'Orange, il n'est pas une destruction de clan, pas une confiscation, pas un incendie, pas un assassinat, pas une trahison que les bardes d'Irlande n'aient flétrie en vers brûlans, année par année, et dont, avec eux, ne se perpétue le commentaire où vivent les noms des victimes et des bourreaux leurs héritiers! Ces récits accusateurs, la génération actuelle peut aller les clouer, comme à un poteau, sur les écussons et sur les terres des détenteurs de l'Irlande! Elle aime à les redire, car ils sont sa vengeance et son orgueil; car il n'est pas, en vérité, de langue vivante ou morte qui puisse, par exemple, montrer un hymne plus étincelant de poésie et de patriotisme, où respire plus cette foi ardente qui rend les choses saintes, que l'ode adressée aux Milésiens vers la fin du règne d'Élisabeth. Je la donne ici, parce que le commentaire qui la suit résume et confirme tout ce que je viens de dire sur l'aristocratie anglo-irlandaise; elle est d'ailleurs un des plus beaux spécimens de la vieille langue de l'Irlande et de son antique poésie.

ODE AUX MILÉSIENS.

« Dieu vous protége, défenseurs du Gaël! Puissent vos ennemis ne jamais triompher! puissiez-vous ne jamais quitter honteusement le champ de bataille!

« Généreux enfans! sous vos armes éclatantes, réveillez-vous aux cris des alarmes et de la gloire; combattez pour les vertes montagnes et pour les bords fleuris des fleuves de votre île!

« Pour venger et pour sauver l'Irlande, vous devez braver tous les périls de la guerre! Sortez de ce sommeil court, mais profond, qui vous retenait sur vos cimes ardues, au milieu des neiges et des orages!

« Que tardez-vous? Arrachez aux mains spoliatrices de l'étranger la terre de vos aïeux! Oubliez-vous donc et ses champs émaillés de fleurs, et ses palais, et ses tours superbes?

« Ce n'est point par défaut de cœur et d'énergie que nous servons les étrangers gorgés de nos dépouilles! Oh! non! Plût à Dieu que, tous unis, nous fussions déterminés à rester tous debout ou à tomber ensemble!

« O amertume de mon cœur! proscrits et dispersés, nos princes et nos chefs sont errans sur la terre natale, à travers de sombres vallées et des forêts sauvages, traqués comme des loups, et chassés comme des bandits!

« Tandis qu'une horde féroce et sans remords règne sur nos plaines riantes, et que ses armées vindicatives nous enveloppent et nous ravissent le repos durant nos longues nuits!

« Non! jusqu'à ce que vous les ayez écrasés dans le sang, nul rayon de joie ne pénétrera plus au fond de mon ame. Bataillons empourprés si brillans sous les armes, vos dangers font mes terreurs!

« Car leur sauvage haine ne sera assouvie que lorsqu'ils nous auront tous extirpés, branche et racine! Dieu vous guide et vous garde nuit et jour, et surtout à l'heure du combat!

« En avant, montagnards, en avant! le ciel est avec vous. Soyez fiers de verser votre sang pour votre patrie. Ils doivent espérer le laurier du vainqueur, ceux qui ont pour cri de veille : La liberté ou la mort! »

Quoique adressée, en apparence, aux Milésiens en général, cette ode fut principalement composée par Angus O'Daly pour le clan des O'Byrne de Ranelagh, du comté de Wichlow, descendans de Brondubh, le roi victorieux du Linster au VIe siècle. Elle est conservée, par la respectable famille de Cabintuly, reste de cette ancienne maison, dans un manuscrit qui a pour titre : *Book of Byrne*, et qui renferme des poèmes pleins de feu en l'honneur du célèbre *Feagh-Mac-Hugh*, le chef héroïque et chevaleresque de ce clan formidable, sous le règne d'Élisabeth. Suivant l'usage antique des familles princières d'Irlande qui, ainsi que les princes arabes, avaient à leur suite un poète pour écrire leur histoire, Angus O'Daly faisait partie de la maison de Feagh-Mac-Hugh, et le barde était digne de ce héros sans peur (*dauntless hero*) et de ses *eagle-bands* (bandes d'aigle), comme on les appelle encore dans le Wichlow. Ce chef de clan, qui était un fléau terrible pour les colonistes anglais, fut tué en 1598, dans une bataille contre ses ennemis héréditaires, commandés par le lord député Rossell. Avec Feagh-Mac-Hugh, tomba le redouté pouvoir des O'Byrne, de ces guérillas des montagnes d'Irlande qui, pendant des siècles, menacèrent les colonistes de l'Angleterre, et portèrent souvent la dévastation et la mort jusque sous les murs de Dublin, l'ancienne capitale du Linster. Les colonistes usèrent, envers le clan déchu, de représailles telles que, dans la Vie d'Ormond, par Carte, cet écrivain, tout Anglais qu'il était, n'a pu s'empêcher de dire que « la destruction et la spoliation des O'Byrne offraient des scènes d'iniquité et de barbarie qu'on chercherait en vain dans toute autre histoire ou dans

tout autre pays. » Les anciennes possessions de ce clan furent données aux Brabazons Wingfields, depuis long-temps ralliés (car on trouve un William Brabazon, lord trésorier et lord grand-justicier d'Irlande, sous Henri VIII), et à de nouvelles familles anglaises dont les descendans font aujourd'hui partie de la riche et puissante aristocratie d'Irlande... A l'exception des Cabintuly peut-être, les descendans des O'Byrne sont tombés au dernier degré d'abaissement et de misère, et je les ai vus tendre la main!

Les poésies des bardes ne sont que les échos des plaintes des victimes : on peut les repousser comme empreintes d'une trop légitime partialité; — mais lisez ce qui vient d'être mis sous mes yeux dans le château de Dublin, à deux pas du lord lieutenant, qui certes s'en doutait peu, au moment même où je venais d'écrire les pages qui précèdent, alors que je croyais bien n'avoir pour moi que la poétique autorité des bardes, contre l'origine des titres nobiliaires et des domaines immenses de l'aristocratie de ce malheureux royaume.

« Il est impossible de défendre les actes de colonisation (*settlement*) : sept millions huit cents mille acres de terre ont été distribués, sous l'autorité de cet acte (1), à une bande d'aventuriers anglais civils et militaires, et à l'exclusion presque totale des anciens habitans de l'île. Un grand nombre parmi eux étaient demeurés étrangers à la révolte, et pourtant ils furent dépouillés de leur héritage. Une nouvelle colonie (composée de toutes les diverses sectes qui infestaient alors l'Angleterre, *indépendans*, *anabaptistes*, *seceders*, *brownists*, *sociniens*, *millénariens* et *dissidens* de toute sorte, dont beaucoup étaient infectés du levain de la démocratie) se répandit en Irlande et fut mise en possession de l'héritage de ces habitans. Et je parle des hommes avec un très grand respect personnel, quand je dis qu'une portion très considérable de l'opulence et du pouvoir du royaume d'Irlande se centralise aujourd'hui parmi les descendans de cette bande d'aventuriers anglais. Toute l'île *fut confisquée*, à l'exception des propriétés de cinq ou six anciennes familles de sang anglais. Une portion considérable fut séquestrée deux et trois fois, dans le cours d'un siècle; ainsi donc, la situation de l'Irlande est sans pareille dans l'histoire du monde. »

Ce que vous venez de lire n'est point l'œuvre d'un proscrit, frappé dans sa personne, dans sa famille, dans ses biens; ce n'est pas non plus l'œuvre d'un mécontent qui se venge du refus d'un titre et d'un sourire de cour, ou qui, par le patriotisme du fils, veut racheter les longues trahisons des pères; ce n'est pas non plus une lettre écrite en confidence à quelque ami et livrée par surprise à la publicité, c'est un document historique autant que document puisse l'être. Il émane d'un Irlandais, il est vrai, mais de l'un de ces Irlandais dont les pères ont trahi et vendu l'Irlande à l'Angleterre, et qui ont eu leur part dans ses dépouilles. C'est l'œuvre d'un Irlandais de ce clan des Gibbon, dont l'auteur de l'*Ode aux Milésiens*, le barde des

(1) Ce fut l'ouvrage de Cromwell.

O'Byrne disait, en 1600, dans une de ses épigrammes : « Il n'est point de haine si invétérée que le temps n'affaiblisse et ne parvienne à éteindre; mais la merci du ciel vînt-elle à luire sur le clan des Fitz-Gibbon, leurs cœurs de boue infecte et envenimée s'exciteraient encore, même sous les rayons de la grace, à de nouveaux crimes contre l'Irlande. »

J'en suis certainement bien fâché pour l'aristocratie et messieurs les lords d'Irlande, et principalement pour les durs et implacables descendans de Tristam Bereffort, l'obscur marchand de Londres; mais cette accablante dénonciation de la *légitimité* de leurs titres de possession, et de *l'antiquité* et de la *pureté* de leur noblesse, est littéralement extraite et très fidèlement traduite du rapport fait, écrit et lu, en pleine chambre des lords d'Irlande, dans l'année 1800, par le comte de Clare, chancelier d'Irlande (un Fitz-Gibbon), qui fut toujours un ami zélé de la domination anglaise. Il fit ce rapport lorsqu'il provoquait et appuyait de toutes ses forces, en plein parlement irlandais, le BILL DE L'UNION; de son rapport, il concluait très logiquement que, puisque toute l'Irlande, à peu d'exceptions près, était possédée par des naturels Anglais, l'Irlande n'avait pas besoin de former un royaume à part, se gouvernant et s'administrant par des lois ou des réglemens autres que les lois et réglemens de l'Angleterre. Mais ce qu'il ne voyait pas, c'est que cette logique de preuves accumulées dans un intérêt d'annihilation politique, était un aveu tout providentiel, tenu en réserve pour l'avenir de l'Irlande; un moyen dont Dieu se servait pour arracher enfin aux spoliateurs eux-mêmes le cri de justice que les nations feraient éclater un jour sur eux comme la foudre.

C'est donc un fait bien constant, et que l'on peut, que l'on doit proclamer tout haut aujourd'hui, par cela même qu'il est constant : il est peu de détenteurs de la terre d'Irlande, dont les droits de propriété ne soient égaux à ceux que le comte de Kildare tint de la reine Élisabeth sur les propriétés de Fergus-O'Kelly; — à ceux que, de la même reine, tint presque sur tout le *Queen's-County*, Francis Cosby; — à ceux que les Brabazons-Wingfields et quelques autres eurent sur les possessions des O'Byrne de Ranelagh; — à ceux enfin que pouvait faire valoir sur le comté de Cork Richard Boyle, *great earl of Cork*, qui, dans son testament, légua le monastère supprimé de *Castlelyon*, à la fille Barrymore *pour acheter ses gants et ses épingles!*

Afin de m'édifier sur la véracité des écrivains et historiens anglais, à l'égard de l'Irlande, et en ce qui concerne les vertus et les titres des colonistes, il m'a été donné à lire, bien et duement imprimé, un très pompeux panégyrique de ce *grand comte de Cork*, qui, d'obscur aventurier anglais, était devenu l'homme le plus puissant de l'Irlande. Je ne pourrais vous dire quels sentimens de dégoût et d'indignation j'éprouvai à cette lecture, car j'avais alors sous les yeux la proposition atroce que faisait à Warwick ce *hoary monster* (monstre grison), comme je l'ai entendu appeler encore, après deux siècles, par les pêcheurs du petit port d'Youg-Hall; pacificateur exécrable qui rêvait, non pas la destruction d'un seul clan, d'un seul district, ainsi

que le prince d'Orange l'opéra plus tard à Glenco, mais l'extermination de tout un peuple.

« ..... Pour en revenir à l'Irlande, où est ma fortune, où j'ai mangé la plus grande portion de mon pain durant cinquante-quatre années (1), écrivait Richard Boyle, le 25 février 1641, et dont j'ai fait ma principale étude, pour bien comprendre son royaume et son peuple dans leur propre essence et nature, je supplie votre seigneurie d'ajouter foi à cette vérité : — qu'il n'en est pas beaucoup, je peux même dire peu ou point du tout, de ceux qui sont nés en Irlande et qui appartiennent à la religion romaine, qui ne l'assistent publiquement de leurs actions, ou du moins, en secret, de leurs vœux; car cette rébellion les a tous infestés (2), et sa contagion s'est répandue dans tout le royaume. Comme le poison est partout, sa majesté et le parlement trouvent dans cette trahison une excellente occasion d'arracher du royaume le parti papiste des naturels, et d'y planter (*plant*) des protestans anglais; car tant que les protestans et les papistes, anglais et irlandais, vivront ici mêlés les uns aux autres, nous ne pourrons avoir jamais une paix stable. Sa majesté même peut aujourd'hui sanctionner en toute justice la confiscation de leurs terres, et aura ainsi assez de place pour transporter dans ce royaume de nouveaux colons qui lui rapporteront un revenu considérable, et assureront le royaume à la couronne d'Angleterre (ce qui ne sera jamais tant que les papistes irlandais auront ici un petit coin de terre en propriété, tant même qu'on souffrira qu'ils y vivent). Il n'y a que deux cent mille papistes irlandais dans la rébellion actuelle, et c'est, je crois, leur plus petit nombre; il ne faut donc pas que l'œuvre d'une seconde conquête s'opère lentement et avec parcimonie, mais rondement (*rondly*), et avec une bonne quantité de munitions de toute sorte pour pousser une guerre. J'assure votre seigneurie qu'il sera d'un comfort infini (*infinit comfort*) pour nous tous bons sujets qu'il plaise à sa gracieuse majesté de déclarer traîtres les rebelles, leurs adhérens et leurs auxiliaires, et qu'il lui plaise aussi, avec la sanction du parlement, de faire passer un bill qui les accuse de haute trahison et confisque leurs terres et leurs propriétés au profit de la couronne. Cela les découragerait et disposerait les Anglais à servir bravement contre eux par l'espoir d'être mis au lieu et place de ceux qu'ils tueraient ou détruiraient. Si votre seigneurie jugeait convenable de communiquer ce projet, tout informe qu'il soit, à M. Pym, M. Hampden, M. Strowde, ou tout autre membre puissant et actif de la chambre des communes; et si votre seigneurie elle-même le goûtait, je serais bien aise, si j'en étais requis, de réduire mes conceptions à l'état d'une déclaration plus nettement formulée et d'une méthode plus exacte. »

Une main amie a bien voulu, avec quelques autres documens, dérober

(1) And wherein I have eaten the most part of my bread for these lost 54 years.

(2) Le soulèvement de l'Irlande en 1641; réaction légitime contre les tyrannies des colonistes anglais depuis le règne d'Élisabeth.

pour moi une copie de cette lettre si froidement atroce, dont l'original m'avait été, en grand mystère, montré dans la bibliothèque de l'académie irlandaise de Dublin, où il est conservé en assez nombreuse compagnie d'autographes de même nature.

Quelques descendans de colonistes, plaidant pour leurs foyers et leurs aïeux peut-être, l'excusent en disant que son projet ne fut point exécuté par l'Angleterre. Eh! la faute en fut, non certes pas à lui, mais bien à la *gracieuse majesté*, assez malheureuse pour que l'un de ses serviteurs la crût capable de profiter des confiscations qu'elle pouvait ordonner d'un trait de plume, pour le plus *grand comfort de ses bons sujets*. Le roi Charles Ier, en effet, avait alors assez à faire de défendre sa couronne d'Angleterre sur laquelle les communes portaient la main sans trop de façons; Pym, Hampden, Strowde, et les autres membres actifs du parlement, trouvaient déjà que cette couronne toute seule était assez lourde à manier.

Non, sans doute, ce projet infernal ne fut point alors exécuté dans toute son extension par l'Angleterre, mais il le fut en partie par les colonistes; il activa en Irlande les *justices* du lord. Le très célèbre Parsons, le Laubardemont de ce pays, fit tout ce qui était en lui pour se conformer aux intentions de la lettre : « Je suis de votre opinion, mon cher comte, » – écrivait-il de Dublin, le 20 juin 1643, à l'instigateur d'Youg-Hall, ayant passé à agir les deux années que peut-être il avait passé sans lui répondre; — « je pense qu'une extermination générale peut seule amener une paix durable. Je vous prie de n'en épargner aucun et de signaler tous ceux qui ont des titres ou des biens. Nous avons agi de la sorte ici, à l'égard de quelques milliers, et nous en avons expédié quelques-uns (1). »

Du manoir d'Youg-Hall et des saules de Parsons (2), le projet passa dans les livres, et de là dans l'esprit du peuple anglais. Durant neuf années l'Angleterre poussa contre l'Irlande son *delenda Carthago!* Durant neuf années, en attendant l'heure de l'exécution, l'Angleterre, comme si elle n'avait pas eu assez du sang et de la boue que se jetaient les partis qui se la disputaient, se prit à lire et à répéter les gentillesses du poème d'Hudibras. De l'esprit du peuple, des livres et des poèmes, le projet monta au cabinet anglais, où il se formula en une proposition de repeupler l'Irlande avec des juifs, ce qui échoua pour des raisons purement mercantiles : à tout cela, il faut ajouter cet atroce et insensé pamphlet sans titre et sans nom d'auteur, et dont, malgré ses nombreuses éditions, il n'existe peut-être pas dix exem-

(1) Cet autographe est conservé aussi dans les archives de l'Académie irlandaise de Dublin avec celui du comte de Cork. Le texte, en vieil anglais, mérite d'être cité : « I am of your mind, my dear earl, that a thorow destruction must be made, before we can settle upon a sale peace. I pray you, spare none, but indict all of queality, or estate. We have done so hereabout to many thousands, and have already executed some. »

(2) C'était la mode des colonistes du temps, qui suivaient en cela l'ancienne coutume d'Irlande. On y pendait avec une branche de saule. Seulement, au lieu d'une branche, les colonistes, vu le nombre, employaient l'arbre entier.

plaires dans le monde, car vint un temps où celui qui en avait fait un instrument de popularité eut un intérêt d'élévation à le faire disparaître. Il fut publié à Londres, en 1647, sous l'inspiration de Cromwell, qui en revit au moins les épreuves; car il y règne cette phraséologie triviale, de mauvais goût, mystique, contournée, pénible, toute bourrée de grosses et sottes injures, de textes tordus, de citations mal digérées de l'Écriture, et de ces répétitions monotones et sourdes qui constituaient l'éloquence du protecteur.

« Ces Irlandais, disait ce livre, entre autres aménités, ces Irlandais, anciennement appelés mangeurs d'hommes (*man eaters*), ont cette tradition parmi eux, que lorsque le diable montra au Christ tous les royaumes de la terre et leur gloire, il ne voulut point lui montrer l'Irlande, et se la réserva pour lui-même. Ce qui est probable, ajoutent-ils, parce que le vieux renard prévoyait qu'elle éclipserait tous les autres royaumes.

« Il l'a gardée depuis, car il jugea prudent de s'en faire un *boggard* pour lui-même, et pour tous les noirs esprits employés par lui sur cet hémisphère à rendre au pape, son fils et son héritier, le service pour lequel Louis XI gardait auprès de lui son barbier Olivier, et qui les rend si altérés de sang. Ils sont la lie de l'humanité, la vermine qui grouille et rampe sur la queue des bêtes. J'imagine que Rome elle-même n'en a point honte... »

Depuis les premières éditions écoulées du pamphlet puritain, Cromwell avait grandi. La couronne d'Angleterre et la tête de Charles Ier étaient tombées ensemble; et Cromwell avait ramassé l'une et l'autre : la première pour la montrer au peuple, en criant : « Voilà la tête d'un traître! » et la seconde, pour en avoir un jour les droits sans en sentir les étreintes. Quand il s'en vit le maître prochain, il voulut lui rendre le joyau qui s'en était détaché. Alors il se souvint du projet enfanté par le comte de Cork, dont il disait : « Je déclare que, s'il s'était trouvé dans chaque province d'Irlande un comte de Cork, il n'y aurait pas eu de rébellion en 1641. » Cromwell aurait pu ajouter: « Parce qu'il n'y serait resté ni voix pour se plaindre, ni bras pour agir. » Mais Cromwell se sentait de force à être à lui seul tous les comtes de Cork dont il regrettait l'absence.

Un jour donc parut la dixième édition du pamphlet avec le supplément de la péroraison qui avait clos la veille une de ses plus fougueuses harangues contre les Irlandais.

« Je demande, sur mes mains et sur mes genoux, que l'expédition soit entreprise contre eux, tandis que les cœurs brûlent du désir de la vengeance, et que les mains sont avides de sang. Je ne crains point de dire à tous ceux qui me liront : Heureux celui qui les récompensera comme ils le méritent, et *maudit soit celui qui mettra de la négligence à exécuter cette œuvre du Seigneur! Maudit soit celui qui retirera son sabre du sang! Oui, maudit soit celui qui n'abreuvera point son épée du sang irlandais,* qui ne leur paiera pas au centuple leur trahison infernale contre l'Angleterre, qui *n'entassera pas mort sur mort*, et ne fera point de leur pays un repaire pour les dragons et un étonnement pour les nations ! *Que l'œil qui exprimera de la pitié*

pour eux réclame en vain de la pitié pour lui-même! Que la main qui les épargnera ne soit point épargnée! Enfin, maudit soit celui qui n'appellera pas sur eux toutes les malédictions! »

La main qui avait conduit la plume qui formula de semblables vœux tenait aussi l'épée qui les pouvait accomplir. Peu de temps après ce manifeste de sang et de destruction, Cromwell débarqua en Irlande avec dix mille hommes éprouvés, dont les *cœurs brûlaient du désir de la vengeance, dont les mains étaient avides de sang*, comme il les voulait enfin.

La besogne du sabre fut digne de celle de la plume. Puis quand le sabre n'eut plus à frapper que dans le vide, la plume reprit son office; seulement le pamphlétaire, de soldat était devenu législateur, et le législateur compléta l'œuvre du soldat et du pamphlétaire.

Cromwell publia son *act-of-settlement*, l'acte trop mémorable de colonisation dont le lord-chancelier comte Clare n'osait plus défendre la pensée et les résultats, en 1800, dans le parlement irlandais, en face même des nobles héritiers des bandes d'aventuriers qui en avaient eu les bénéfices. Par cet acte, tout ce qui avait échappé au sabre dont le protecteur et ses *myrmidons*, comme on les appelle ici, tenaient la poignée, et dont les Anglo-Irlandais, protestans ou catholiques, dirigeaient la pointe et le tranchant; tout ce qui, de l'aveu même du chancelier, n'avait pas pris part à la rébellion, fut éparpillé dans les îles des Indes orientales, et vendu comme un troupeau de bétail.

Ces boucheries de chair humaine, ces déportations, ces immenses solitudes creusées au sein des plus nobles, des plus courageuses familles, et dans les plus beaux domaines, sont encore, à défaut d'histoire écrite et détaillée, racontées par les chants des bardes. Mais, dans ces chants, il n'y a plus d'appels à la guerre, car il ne reste plus personne pour la faire; il n'y a plus d'invocations qui montent vers Dieu pour appeler sa foudre, car il ne reste plus une seule bouche pour maudire. Tout est mort, tout se soumet ou s'exile. De même qu'au temps de la profanation du temple de Jérusalem par les soldats de Rome, on avait entendu, dans tout Israël, la voix des anges gardiens crier du milieu des ombres de la nuit : « PARTONS D'ICI! » de même, dans toute l'Ile des Saints, subjuguée plus encore par la cabale du clergé protestant et par la trahison que par les armes de Cromwell, on entendit un cri semblable poussé par les braves qu'on avait trahis, et par leurs chefs abandonnés, qui jusqu'alors avaient été les anges gardiens de leur terre natale.

Ce fut à l'occasion du départ de l'un de ces chefs, John O'Dwyer, qui commandait dans le Waterford et le Typperary, en 1651, et qui s'embarqua pour l'Espagne avec cinq cents de ses compagnons d'armes, que fut composée une chanson, très populaire encore dans ces comtés, et que je donne ici pour ce motif; j'en ai, d'ailleurs, pris l'engagement avec le *paddy* qui me l'a donnée. J'ai entendu chanter cet hymne de douleur, et l'air m'en a paru un modèle de mélodie plaintive, un précieux reste de l'ancienne musique irlandaise, alors que les bardes étaient à la fois musiciens et poètes.

JOHN O'DWYER OF THE GLEN.

« L'aurore m'avait trouvé joyeux; le sommeil m'avait rendu des forces; au-dessus de ma tête j'entendais le doux chant des oiseaux, qui ne semblaient plus vivre que pour les jeux et les amours. La corne des pâtres prolongeait ses sons rauques dans la campagne... Le renard se sauvait en rampant, et dans les alentours chaque femme se lamentait sur les oies qu'emportait ce larron (1).

« Écoutez les cris de l'ennemi ! Les bois tombent vite, et le sol dévasté est tout chargé de désolation et d'horreur.

« La confiscation et la guerre pèsent comme une malédiction sur la nation tombée. La tristesse et le deuil couvrent de leurs ténèbres cette terre perdue. Les vents glacés soufflent sur nous; la mort plane au-dessus de nos têtes; la paix et l'espérance ne sont plus faites pour notre race.

« Écoutez les cris de l'ennemi! Les bois tombent vite, et la désolation et l'horreur étreignent nos rivages ensanglantés.

« Où est ma chèvre pour me réjouir? Hélas! elle ne folâtre plus maintenant à mes côtés! Mes amis?.... Ils ne peuvent plus m'entendre. Autour de moi je ne vois que l'étranger. Les nobles, au cœur si haut et si bon, ont fui de leurs manoirs, chassés par une vile et basse soldatesque.

« Écoutez les cris de l'ennemi ! Les bois tombent vite, et la désolation et l'horreur s'épaississent sur notre île.

« Oh! pourquoi la mort n'est-elle point venue me plonger dans la nuit de la tombe avant que les objets qui m'entourent m'aient apparu si doux et si chers! Lieux autrefois si rians, jeunes filles si tendrement chéries, amis dont je suis séparé, recueillez cette larme d'adieu.

« Écoutez les cris de l'ennemi ! Les bois tombent vite, et je suis poursuivi par des scènes d'horreur et de désolation. »

La bande d'aventuriers et de sectaires, venue à la suite de Cromwell, trouva sans doute que l'*Act of Settlement* n'entassait pas assez de *rigueurs* sur l'Irlande; on ressuscita, pour les accroître, celles qu'avait inventées le génie persécuteur de la reine Élisabeth.

Les commissaires de Dublin, dans l'année 1652, publièrent une proclamation signée Charles Fleetwod, Edmond Ludlow et John Jones, imprimée par William Bladin, et qui ne sera pas oubliée de long-temps en Irlande, car j'en ai vu bien des exemplaires, surtout dans les familles milésiennes du sud; et plus d'un a été transmis et sera transmis encore de race en race, avec ce mot significatif du placard des électeurs réformistes de Limerik : REMEMBER! Par cette proclamation, sans précautions ni ambages, brutale comme un manifeste turc, l'acte d'Élisabeth était remis en vigueur; et par cet acte, dont l'exécution était strictement ordonnée, tout prêtre

(1) Ces femmes sont, je pense, la personnification de l'Irlande pleurant sur ses exilés, qui étaient appelés, par les Anglais : *wild-geese* (oies sauvages), parce que, comme ces oiseaux, ils se rassemblaient en troupes et faisaient leurs émigrations annuelles vers de lointains pays.

romain, par cela seul qu'il était prêtre, était regardé comme coupable de rébellion, et, sans plus ample informé, condamné à être pendu jusqu'à ce qu'il fût à moitié mort, car alors il avait la tête tranchée. Son corps était coupé en quartiers; ses entrailles étaient arrachées et brûlées, et sa tête, fixée sur une pique de fer, était exposée en pleine place publique. C'est dans ce temps que ces bourreaux, appelés commissaires, payaient cinq livres sterling la tête d'un prêtre ou celle d'un barde.

Ceux qui tuaient les pasteurs voulurent confisquer ce qui restait du troupeau dispersé, et le poussèrent avec violence dans le bercail nouveau où ils voulaient le parquer pour toujours. Une application et une extension nouvelles furent données à l'acte de 1563, par lequel le lord de justice Sussex forçait, sous peine de fortes amendes, sous peine de n'avoir ni pain ni asile, les Irlandais catholiques à fréquenter les églises et à suivre les rites de la religion protestante; et il n'y a pas un siècle certainement qu'il en était encore ainsi. J'ai vu, dans le Munster, des vieillards qui avaient assisté dans leur jeunesse à la célébration de l'office divin parmi des ruines de monastère, dans des souterrains, au fond de solitaires et sombres vallées; quelques-uns même de ceux-là ont ici fait sentinelle sur des hauteurs pour donner le signal de l'arrivée du prêtre... et surtout de celle des *chasseurs de messe* (*mass hunters*), limiers colonistes enrégimentés par l'appât des cinq livres sterling.

Dans l'année 1827 encore, beaucoup de riches propriétaires d'églises, seigneurs à clocher (*high church landlords*), persécutèrent leurs pauvres tenanciers, parce qu'ils n'envoyaient pas leurs enfans aux écoles et aux églises protestantes.

Entre autres mesures adoptées pour éloigner les Irlandais du gouvernement anglais, cette pieuse sollicitude pour le salut de leurs ames ne manqua jamais son effet.

— Que voulez-vous? monsieur, me disait un spirituel Irlandais de Cork; nos ancêtres n'eurent pas la liberté d'aller au ciel par le chemin qu'ils avaient choisi. La reine Élisabeth se déclara souveraine des ames des Irlandais, aussi bien que de leurs corps, et la captivité, la mort du galant et brave Brian-Na-Murtha-O'Rourke, prince de Briffney, en 1592, prouve que la reine vierge, bien qu'elle eût alors la soixantaine, ne poussait pas toujours les ames dans les voies de l'orthodoxie, et destinait les corps à différens usages.

— Comment! et le comte d'Essex?

— D'Essex fut le successeur immédiat de Na-Murtha. Oh! ceci encore n'est pas plus que Mullamast dans l'histoire imprimée d'Élisabeth Mais nous avons, nous, une histoire d'Irlande faite peu à peu, dans chaque siècle, sous chaque règne, par des contemporains des époques diverses de notre existence malheureuse. Les feuillets en sont encore épars, mais un jour ils se réuniront comme par enchantement, et formeront un monument d'airain contre lequel se briseront l'orgueil et l'hypocrisie de l'Angleterre.

Disant cela, mon interlocuteur, M. William R***, membre de deux ou trois sociétés savantes du pays, frère d'un député réformiste au parlement, grand fureteur de vieux manuscrits, et ami d'O'Connell, me présenta un fort volume in-quarto rempli de pages à la main, et qu'il a écrites lui-même

— Ceci, me dit-il, est la copie d'une histoire inédite d'Irlande faite en 1636. Pour la partie que je vais lire, vous pourriez vérifier l'original dans la bibliothèque de l'Académie irlandaise à Dublin, dont je suis membre, en commençant à la page 452. J'ajoute ceci seulement pour vous expliquer comment j'ai pu me procurer cette copie. C'est là un genre de précaution que les Irlandais patriotes et lettrés prennent assez volontiers, pour le cas où l'Angleterre aurait envie de détruire le peu qui reste de nos annales. Après quoi, il lut :

« Brian, surnommé *Na-Murtha* (1), fut un des adversaires les plus puissans et les plus déterminés des Anglais sous le règne d'Élisabeth. Sa vie fut une série continuelle de combats, qui ont inspiré bien des chants à nos bardes, et dont le plus beau est celui que John, fils de Torna-O'Mulconry de Ardchvill dans Thomond, lauréat d'Irlande, composa lorsque Brian-Na-Murtha fut salué chef de son clan, à la mort de son frère Hugh, en 1566 (2). Na-Murtha fut enfin réduit à chercher un refuge à la cour de Jacques VI d'Écosse. Ce prince déloyal, quoiqu'il eût secrètement fomenté les troubles d'Irlande, livra le malheureux exilé à ses ennemis. Ce fut peu de temps après la décapitation de Marie, sa mère, que Jacques envoya son hôte prisonnier à celle qui venait de tuer cette reine infortunée.

« Mais Élisabeth, frappée du noble courage et surtout de la beauté de son captif, lui fit donner un appartement dans son propre palais, et exprima à son conseil de muets le désir de le questionner elle-même sur les affaires d'Irlande. »

— L'examen dura quelques mois, me dit M. Villiam R***, interrompant sa lecture. Ici arrivent les particularités des relations qui ont existé entre la reine et son prisonnier; la tradition en a transmis quelques-unes; les autres sont venues de quelques lettres même de Na-Murtha... Nous les passerons si vous voulez bien. Vous les aurez plus tard. Elles sont un peu vives, et des femmes nous écoutent, ajouta-t-il à demi-voix. Il tourna une vingtaine de feuillets et reprit sa lecture.

« Peu de temps après, le comte d'Essex étant revenu des guerres d'Espagne jeune, beau et victorieux, la royale inquisitrice, sachant que les morts ne parlent plus, mit son prisonnier en jugement. Cela eut lieu en 1592. Il fut jugé à Westminter-Hall. Les charges dirigées contre lui étaient :

« 1° D'avoir excité à la rébellion Alexander Mac-Connel et d'autres;

« 2° D'avoir, au mépris de la majesté royale, traîné le portrait d'Élisa-

(1) Mot irlandais qui signifie *le boulevart*.

(2) Cette ode, qui renferme en effet de grandes beautés, fait partie de la collection poétique que je rapporte d'Irlande.

beth à la queue de son cheval, et de l'avoir ensuite outrageusement e méchamment lacéré;

« 3° D'avoir incendié plusieurs maisons que sa majesté avait données à de bons et fidèles Anglais pour payer leurs loyaux services en Irlande, etc., etc.

« Cet acte d'accusation lui ayant été lu par un interprète, car il ne comprenait point l'anglais, il dit qu'il ne se soumettrait pas au jugement de douze hommes, et qu'*il ne ferait de réponse qu'à la reine si elle venait elle-même l'interroger*. Le lord haut-justicier lui répliqua, toujours par l'organe de l'interprète, que, soit qu'il se soumît ou non au jugement des douze jurés, il n'en serait pas moins jugé selon la loi. A quoi il répondit : S'il faut qu'il en soit ainsi, je ne puis m'y opposer.

« Ayant été condamné à mort, il fut bientôt après transféré à Tyburn, pour y être exécuté comme traître; ce qui ne parut exciter en lui ni émotion ni repentir; il accablait de mépris, au contraire, l'archevêque de Caishill (Miler Magrath), qui l'assistait à ses derniers momens, parce que, disait-il, cet evêque apostat avait rompu son vœu de franciscain pour se faire protestant. »

— Ici finit la portion du manuscrit qui regarde Na-Murtha, me dit M. William R***; mais j'ai intercallé quelques pages, puisées dans quelques œuvres inédites et plus récentes. On y trouve, entre autres anecdotes sur ce chef irlandais, celle qui est racontée par sir Richard Cox, qui l'a empruntée à Philip O'Sullivan.

« Comme on lui demandait pourquoi il ne fléchissait pas le genou devant la reine, il répondit qu'il n'avait point coutume de se prosterner. — Eh quoi! reprit en le raillant, à cause sans doute de son catholicisme, un lord protestant d'Angleterre, pas même devant les images des saints? — Oh! répliqua O'Rourke avec l'étrange et méprisant sourire d'un homme qui sait ce qu'il est, il y a une grande différence entre les images des saints et votre reine.

« Sa tête fut placée au bout d'une pique, au haut de la tour située autrefois sur le pont de Londres, continua M. William R*** en refermant son livre, et elle fut une des *reorum læsæ majestatis capita*, dont Hentzer dit avoir compté plus de trente en 1598 : *Ultra triginta nos numeravimus*.

« Les *londoners* tressaillirent de joie à sa mort. Bacon lui-même, philosophe et chancelier, celui dont notre compatriote Goldsmith, le renégat irlandais, dit dans son *Abrégé de l'histoire d'Angleterre* : « Il est celui des hommes qui ont le plus de droit à nos respects; » comme il avait déjà fait un savant, un brave, un soldat philosophe, de Walter Raleigh, l'infame favori d'Elisabeth, qui exécuta, en Irlande, avec ses bandits appelés les entrepreneurs des funérailles du Munster (*the undertakers of Munster*), le plan d'extermination conçu par cette reine; Bacon, enfin, oublia un instant sa gravité de magistrat et de penseur, pour faire le plaisant : « O'Rourke, dit-il dans ses *Essais*, adressa une pétition à la reine, afin qu'il lui fût accordé la faveur d'être pendu *avec une branche de saule*, suivant la coutume de son

pays... Faveur qui lui fut sans doute octroyée gracieusement et sur l'heure. »

— Certes, reprit mon narrateur, je ne suis point pour la peine du talion, mais, en vérité, c'est au monde qu'il appartient de décider lequel des deux, ou de l'Irlandais brave, lâchement vendu, après avoir combattu pour sa patrie, ou du juge corrompu, du ministre aveugle des déportemens d'une reine cruelle, méritait le mieux *la branche de saule*. Je doute, pour ma part, que la pétition dont parle Bacon ait été envoyée; elle prouverait, dans tous les cas, qu'O'Rourke se reposait sur d'anciennes paroles d'Elisabeth ; ce ne fut peut-être qu'un moyen de lui faire savoir sa condamnation. Mais O'Rourke, plein de simplicité et de bonne foi, n'avait pas songé à se faire donner un double de l'anneau sauveur. Dix années plus tard, cet anneau fut inutile au trop confiant comte d'Essex, qui recueillit ainsi le double héritage d'O'Rourke : « les étreintes du bourreau après celles de la reine! »

Cette prétention à la souveraineté sur les corps et sur les ames fut ensuite strictement maintenue par le sabre et les lois. Au commencement du règne de Jacques Ier (le Jacques VI d'Écosse), le principal grief reproché à un Irlandais réfractaire de Cork fut qu'il avait fait serment de ne vouloir être gouverné que par un roi qui lui donnerait la liberté de conscience.

L'Irlande ne fut pas mieux traitée par les Stuarts, par ceux-là même pour lesquels elle a tant combattu et tant souffert.

Jacques Ier se vengea sur elle de toutes les feintes terreurs que lui avait faites la conspiration des poudres, cette atrocité prétendue catholique, avec laquelle les protestans ont dupé l'Europe depuis deux siècles, et qui aujourd'hui n'est plus que la combinaison infernale arrangée par Cecil, le secrétaire-d'état de Jacques Ier, pour donner à son maître la double occasion de faire preuve d'habileté et de sang-froid, et de dépouiller les catholiques des débris de leur fortune, que les mignons du Valois de l'Angleterre attendaient dans la ruelle royale.

Charles Ier... mais, ici, je dois laisser encore parler les bardes de l'Irlande. L'entière et longue série des misères accumulées sur cette terre désolée, depuis le règne de Henri VIII jusqu'à Cromwell, est racontée dans un très beau poème de quatre cents vers, composé en 1650, et qui a pour titre : *La Vision romaine*. L'auteur est demeuré inconnu. Pendant si long-temps les cinq livres sterling ont été promises et données pour la tête d'un barde, que celui-ci, non pour lui, mais pour sa famille peut-être, aura dû mourir avec son secret. Le poète se suppose à Rome, sur la tombe de deux enfans du Gaël exilés, le célèbre Hugh O'Niall, comte de Tyronne, l'Annibal irlandais, dont les triomphes empoisonnèrent les dernières années d'Élisabeth, et Rory O'Donnell, comte de Tyrconnell, deux nobles et braves races d'Irlande. Leurs immenses richesses causèrent leur ruine, à laquelle, secondé par un certain Lawrence et le lord Delvin, travailla le très habile agent provocateur de Jacques VI d'Écosse, Cecil, inventeur de la conspiration des poudres, quand son maître fut devenu Jacques Ier d'Angleterre. Sur ces deux illustres tombes, une vision céleste, une jeune vierge, l'Irlande, appa-

rait au barde, accablée par les souvenirs. La rayonnante jeune fille adresse à Dieu une sublime prière, dans laquelle, ainsi que dans les dénombremens homériques, elle désigne toutes les antiques races et tous les grands noms de l'Irlande, tous les martyrs de la foi et de la liberté; puis elle se lamente sur les divisions et sur les trahisons qui ont amené leur chute, et abaissé leur patrie.

Ce poème entier est en ma possession; je regrette de n'en pouvoir citer ici qu'un fragment.

. . . . . .

« Pardonne-moi, ô mon Dieu! d'oser sonder ta volonté puissante!.....

« Dis, oh! dis-moi, pourquoi Erin pleure? Quel crime te rend sourd à ses infortunes?... Ta foi est donc impuissante, puisqu'Erin se sent mourir? Et cependant, depuis le jour où ton pieux apôtre apporta ton saint nom à l'île d'Eolga, quoique les drapeaux étrangers fussent déployés sur nos demeures, quoique le soleil devînt sombre, les mondes flottans qui dérobent la splendeur du jour ne voilèrent jamais ta gloire; toujours ses rayons resplendissans ont illuminé nos cœurs, qui, sur les ailes séraphiques de la foi, s'élançaient vers toi, jour éternel d'un éternel printemps.

« Mon Dieu! oh! mon Dieu! quand l'esprit de foi se courbe humblement devant ta face, des tyrans impitoyables, seuls, ne courberont-ils pas la tête, ne fléchiront-ils pas le genou? Protégeras-tu encore les hordes perfides de l'Angleterre, dont les lèvres impies profanent ton saint nom? Ses cœurs rebelles ont méprisé la loi de ton église. Sa rage s'est déchaînée contre cette épouse immaculée du Christ. Ils exaltent leurs hérésies et ils exècrent ta foi divine, ô mon divin sauveur!

« Qu'ai-je besoin de le dire, puissance auguste? Ne sais-tu pas que Henri l'apostat sacrifie sa reine sans tache aux beautés plus fraîches d'Anna? Tu as maudit ce déserteur de ton culte.

« Ai-je besoin de nommer celle dont la honte héréditaire s'accrut encore de la flamme lascive que tous pouvaient allumer, et que nul n'osait espérer d'éteindre. Oublierons-nous jamais Elisabeth? — Oh! jamais! Toujours elle vivra comme un venin dans le cœur d'Héber. Sous son règne, l'île fut ravagée; ni le sexe ni l'âge ne purent trouver d'abri contre son fanatisme tant qu'il resta une goutte de sang à verser. Marie tomba pour clore sa longue histoire, mais non la liste des cruautés de son règne impitoyable.

« Sa couronne passa au front de Jacques, et la terre de Phélim peut dire si le sceptre du tyran alla bien à sa main. L'immense chaîne qu'il jeta sur l'Irlande, les nobles dépouillés par une race étrangère, et ton saint nom profané par des rites sacriléges, ne l'ont que trop appris.

« Son fils hérita de toutes ses souillures et de tous ses crimes. Il appartient à Leith-Mouth et à Leith-Ceim de dire avec quelle religion il conserva les traditions paternelles. Par lui, ils furent spoliés de leurs richesses, de leur rang, de leurs droits soutenus de père en fils, de leurs armes et de toutes les récompenses glorieuses qu'ils avaient obtenues. Par lui, ils furent chassés

des églises où ils se prosternaient devant toi; par lui, le langage que tu leur donnas et dans lequel s'exhalaient de leurs ames, au pied de tes autels, des hymnes et des concerts de louanges, fut condamné à céder la place au plus dur des jargons... Érin, dans l'amertume de son cœur, appela toutes les malédictions du ciel sur le despote, et Charles n'eut point de sortilége pour garantir sa tête du coup qui vint le frapper. La justice de Dieu et des hommes fit enfin entendre sa voix; les mignons faux et rusés du pâle tyran violèrent leurs vains sermens de fidélité, et la hache vint acquitter sur le billot la dette des droits violés de l'homme. »

Le plaisir de citer les beautés du poème m'entraînerait trop loin, car le barde entre dans les détails de la rébellion de 1641, une des luttes les plus chevaleresques et les plus saintes, que jamais nation ait soutenues pour son indépendance. C'est là que figurent les plus grands noms de l'Irlande, dont quelques-uns depuis ont été chers à la France, car ils ont pris leur part dans ses travaux et dans sa gloire.

Charles II n'accrut point les désolations de l'Irlande, il est vrai, ce qui, après Cromwell, eût été difficile; mais il ne fit rien pour les réparer, lui, qui aurait cependant dû se souvenir que les misères des Irlandais leur venaient de la diversion que, par leur révolte, ils avaient espéré faire aux projets envahissans et ambitieux des communes contre son père. Pour ne pas être accusé de prendre intérêt au sort de l'Irlande, il garda pour lui, dans le Kilkenny, une grande quantité de terres dont la confiscation venait d'être déclarée injuste, et dont cependant les anciens propriétaires vivaient misérablement, pleins de confiance, sans doute, dans la justice de leur *bon roi*, dont ils avaient tant de fois invoqué le retour!

« Sa majesté (est-il dit dans une lettre, en forme de note écrite au lord lieutenant d'Irlande), sa majesté Charles II a pris connaissance des noms rudes et barbares dont sont appelés beaucoup de lieux, villes et cités de son royaume d'Irlande; lesquels noms ont occasionné un grand dommage à plusieurs de ses bons sujets, et dont l'usage est fort incommode (*very trouble some*) et retarde beaucoup la réforme de ce pays; pour remédier à cela, sa majesté désire et au besoin ordonne que le lord-lieutenant et son conseil, en passant ou délivrant toutes lettres patentes à l'avenir, y inscrivent des noms nouveaux et convenables (*new and proper*) plus en harmonie avec la langue anglaise, à la place des anciens, pour toutes les villes, terres, ou autres lieux de ce royaume, qui seront accordés par lettres patentes, et ces noms nouveaux seront désormais les seuls en usage. »

Charles II s'éprit là d'une singulière sollicitude pour les oreilles endommagées de ses *bons sujets d'Angleterre*. En rappelant un peu ses souvenirs, il aurait bien vu cependant que ces noms rudes et barbares des villes et autres lieux d'Irlande n'avaient nullement effrayé la délicatesse du tympan de la bande qui, après avoir poussé le roi son père à l'échafaud, vint à la suite de Cromwell s'emparer des terres de ce royaume, dont elle conserva amoureusement les titres et les noms pour s'ennoblir.

Jacques II ne fut pas roi assez long-temps, peut-être, pour avoir pu rendre et donner à l'Irlande tout ce qu'elle espérait, tout ce *qu'avait mérité son noble et courageux dévouement* aux Stuarts. Je ne sais; mais l'exclamation, *épargnez mes sujets!* que ce prince poussa sur la montagne de Dunmore, au moment où les Anglais commencaient à plier devant l'armée irlandaise qui se battait pour lui, m'a toujours fait penser que, redevenu roi, Jacques aurait oublié l'Irlande et serait retourné à ses instinctives prédilections pour l'Angleterre.

Les Stuarts ont ainsi consommé la ruine de l'Irlande. La haine des premiers y continua l'œuvre d'Élisabeth, augmentée de la sanglante et rapace besogne des bandes de Cromwell; et l'amour qu'elle portait aux derniers nés de cette race l'acheva. Mais c'est la domination de la maison d'Orange qui a mis le peuple d'Irlande dans le degré d'abaissement, de démoralisation, de prostration morale et physique, d'où, depuis dix ans, la voix puissante d'O'Connell le fait sortir à peine.

Les premières années du règne de Guillaume épuisèrent ce qu'il restait de sang chaud et guerroyant dans la vieille Érin. La violation de la capitulation de Limerick sera pour ce roi, et pour l'honneur des armes et de la politique de l'Angleterre, une tache ineffaçable, comme elle est pour l'Irlande un éternel sujet de désaffection, de plaintes violentes et légitimes; un souvenir vivace qui domine même le ressentiment déjà si profond des massacres de Mullamast et du carnage de Drogheda, ou de l'extermination de Glencoe en Écosse.

Quand il n'y eut plus de ce sang belliqueux à répandre, le parlement irlandais du XVIIIe siècle, par sa législature avilissante, fit, sur l'intelligence, sur la dignité humaine en Irlande, les mêmes ravages que l'épée, depuis Henri II, avait faits sur les propriétés et dans les familles. Ainsi les corps qui avaient échappé à l'épée devenaient, grace à lui, une enveloppe vide : l'ame en fut chassée.

Lorsqu'on a le courage de lire les *Statuts irlandais*, un livre imprimé, on est tellement effrayé de la similitude des lois féroces et stupides portées contre les catholiques par le parlement irlandais du siècle dernier, et dont une grande portion florissait il n'y a pas vingt ans encore, avec celles imposées aux chrétiens de Jérusalem par le calife Omar, en 637, que je suis, pour ma part, tenté de croire que cette noble corporation de fils de colonistes se fit donner une copie des lois musulmanes, et qu'elle les publia en y changeant tout simplement les noms de mahométans et de chrétiens en ceux de protestans et de catholiques, à peu près, je pense, comme Héraut de Séchelles aurait accommodé, en l'an II, à la constitution de la France, les lois de Minos, s'il les avait trouvées à la Bibliothèque nationale.

Voici quelques preuves assez curieuses :

1° Les *chrétiens* (en Irlande, les *catholiques*) ne construiront pas de nouvelles églises; et les *musulmans* (en Irlande, les *protestans*) seront admis dans celles déjà existantes, quand il leur plaira d'y entrer.

Omar avait ajouté : Les chrétiens seront protégés en ce qui touche leurs lois et leur fortune. Leurs églises existantes ne seront point détruites, et nul autre qu'eux n'aura le droit d'y être admis.

Le parlement irlandais biffa cette concession, et les églises catholiques devinrent des temples protestans ou furent détruites.

2° Ils n'empêcheront point leurs enfans ou leurs amis de professer l'*islamisme* (en Irlande, le *protestantisme*) ou de lire le *Koran* (en Irlande, la *Bible*).

J'ai déjà dit ce qu'en 1827 faisaient beaucoup de seigneurs à clocher contre leurs tenanciers catholiques. Je dois ajouter que le lord Beresford, il n'y a pas un mois, a fait pis encore dans ses terres de Kilmacthomas; pour cause de rébellion à la doctrine protestante, soixante-quatorze personnes, appartenant à treize familles, ont été chassées de leurs misérables huttes, lui présent et ordonnant.

Pour ce qui est de la lecture, les catholiques irlandais en furent privés par des actes multipliés contre les maîtres d'école, dits papistes; toute éducation leur fut refusée.

3° Ils n'éleveront point de croix sur leurs *églises* (en Irlande, *chapelles*). Ils sonneront leurs cloches sans les mettre en branle.

Les croix élevées sur les chapelles catholiques (car les catholiques n'ont que des chapelles en Irlande) ont été mainte et mainte fois détruites, selon les statuts du parlement. Quant au tintement ou au son des cloches en branle, l'un et l'autre furent défendus à une époque très reculée et demeurèrent tout-à-fait inconnus jusqu'à une autre fort récente; aussi le retour du son des cloches et de la messe chantée tient-il toujours une grande place dans les espérances dont ces bardes ont bercé leur malheureuse patrie.

4° Ils ne porteront point le costume des *Arabes* (en Irlande, des *Anglais*), ne se serviront point de selles en montant à cheval...

Le costume des plus basses classes, en Irlande, est devenu proverbial à cause de son aspect misérable, et je vous en ai déjà fait une peinture qui, quelque hideuse qu'elle soit, reste encore au-dessous du vrai.

Nul catholique ne pouvait monter un cheval qui valût plus de cinq livres, ou bien, en donnant les cinq livres, le premier protestant qui passait avait le droit de s'en emparer. Quant à la selle, c'était un luxe si rare, que le parlement en regarda la prohibition comme inutile.

5° Ils auront le plus profond respect pour les *musulmans* (en Irlande, les *protestans*), et hébergeront tout étranger gratis pendant trois jours.

Pour ce qui est du respect des catholiques envers les protestans en général, voici ce qui avait lieu à Galwai, une ville de l'ouest : la grande majorité des habitans y fut toujours catholique, et cependant, en entrant dans la maison d'*exchange*, ils se tenaient debout et découverts, tandis que les protestans restaient assis et gardaient le chapeau sur leur tête. Ces sept ou huit magots qui se faisaient ainsi honorer, se disaient la personnification vivante *of the glorious constitution*, pour laquelle est exigée cette *déférence*. Cela était encore ainsi vers la fin du règne de George IV.

La dernière partie de l'article musulman n'avait nul besoin d'être appliquée à l'Irlande. Il ne fut jamais nécessaire d'y ordonner l'hospitalité. Mais la tyrannie exercée à cet égard contre les catholiques à qui l'on *permettait* de demeurer dans les villes de corporations (*corporate towns*) est digne de remarque. Ils étaient forcés exclusivement de nourrir et loger les militaires *gratis*, car les promesses d'indemnité qui leur étaient faites ne se réalisèrent jamais.

6° Ils ne vendront ni vins ni liqueurs spiritueuses.

Pas un catholique, en effet, n'obtenait une *licence* de taverne.

7° Ils paieront une taxe de capitation (en Irlande, *capitation tax :* l'identité est parfaite!) et deviendront sujets du *calife* (en Irlande, de l'Angleterre).

Le reste des *statuts irlandais* n'a plus rien de commun avec les lois d'Omar, par la raison que celles-ci furent trop douces et point assez avilissantes pour l'Irlande. Le parlement cessa d'être plagiaire pour inventer et pour vaincre le successeur de Mahomet.

Les espérances que, pour l'annihilation complète de la nationalité irlandaise, l'Angleterre fonda sur la cruelle efficacité des lois du parlement d'Irlande, furent telles que déjà, vers la fin du siècle dernier, Lawrence écrivait que l'Irlande pouvait être appelée l'Angleterre occidentale.

Eh bien! non, elle n'est pas une Angleterre occidentale! Pour moi, qui viens de la parcourir; pour moi, qui ai parlé avec ses plus pauvres comme avec ses plus riches habitans; pour moi, qui ai eu le rare bonheur de la pouvoir un peu étudier dans son passé et dans les causes de sa situation actuelle; pour moi, qui ai trouvé partout les ressentimens vivans contre tout ce qui a été fait pour lui confisquer ses biens, lui tuer ses plus nobles familles, lui perdre son vieux langage, et persécuter son antique foi catholique; ressentimens que l'émancipation n'a pu détruire encore depuis dix ans; ressentimens que les pacificateurs mis par O'Connell dans chaque paroisse peuvent contenir à peine; pour moi, l'Irlande n'est qu'un membre paralysé du royaume-uni. Mais qu'on y songe, il y reste encore assez de nerf pour qu'en un jour de colère ou de désespoir, ce membre puisse faire une profonde blessure au corps qui devait le protéger.

Puisse la jeune reine d'Angleterre, en qui j'ai vu O'Connell et de bons Irlandais mettre leur confiance et l'espoir d'un avenir meilleur pour leur pays, se souvenir qu'il n'est pas un des rois, une des reines qui, avant elle, ont porté la couronne des trois royaumes, qui n'ait pu, en se frappant le sein devant Dieu, se dire ce qu'à propos de l'Irlande, Élisabeth, effrayée, cria dans un de ces momens où le remords fait remonter à la gorge le sang versé :

— Ah! combien j'ai raison de craindre qu'on ne me dise ce que Bato disait à Tibère : C'est vous, c'est vous qui êtes coupable! vous, qui avez confié vos brebis, non à des bergers, mais à des loups!

C. Feuillide.

BULLETIN.

Dans les nouvelles qui nous viennent d'Afrique, il y a du bon et du mauvais. Les unes et les autres méritent d'attirer au plus haut degré notre attention, avant tout autre sujet. Parlons d'abord de ce qui nous arrive d'heureux. Cela pourra bien paraître moins important au premier coup d'œil, car les choses heureuses tiennent toujours, dans les préoccupations publiques, beaucoup moins de place que les évènemens fâcheux. C'est à la fois une injustice et une faiblesse que nous ne voulons pas partager.

Maintenant qu'il s'agit de recueillir les fruits de notre dernière conquête et d'en régulariser la possession avec sagesse et fermeté, dans les limites qui seront fixées par le vote des chambres, il n'est personne qui n'ait reconnu tout d'abord combien il serait utile que celui-là même auquel la France doit la prise de Constantine acceptât cette mission difficile. Tout le monde, dans ces derniers temps, avait été douloureusement affecté en apprenant que les forces physiques du maréchal Valée ne répondaient plus à l'activité de son ame, et que, malgré son zèle pour le service du roi, il allait être obligé de revenir, sur le sol natal, prendre un peu de repos bien mérité, et jouir de son triomphe, sans le compléter par la pacifique organisation du pays conquis. Sentira-t-on aujourd'hui, comme on le doit, l'avantage qu'on aura de le conserver encore quelque temps à la tête du gouvernement d'Alger? Sa santé s'affermit de jour en jour, et il consent à achever son ouvrage; il remplacera le général Damrémont dans l'administration de notre colonie africaine, comme il l'a remplacé sous les murs de Constantine, et dans cette nouvelle situation, il n'aura pas moins de succès, nous l'espérons.

Le ministère ne sera pas le dernier à se réjouir de cette preuve d'un dévouement qui ne s'épuise pas : cela ferme la porte, en effet, à toutes les candidatures plus ou moins légitimes, mais trop empressées, qui déjà sortaient de dessous terre et remplissaient toutes les avenues du pouvoir; c'est un bonheur sur lequel le ministère n'osait plus compter, et il va y gagner doublement; il n'aura pas l'embarras d'un nouveau choix, et il gardera le maréchal Valée. L'intérêt public, qui passe avant les convenances ministé-

rielles, est ici d'accord avec elles, heureusement. Quel homme est mieux placé que le nouveau maréchal pour contenir, sans autres combats, les populations qu'il vient de soumettre? Quel administrateur plus puissant trouverait-on aujourd'hui, pour étendre sur toute la régence le système complet d'occupation qu'il est temps enfin d'adopter et qui doit être un des résultats inévitables de la session prochaine? L'auréole de la victoire brille sur son front, et l'on sait quel prestige exerce un général victorieux sur des peuplades barbares, qui adorent la force et la fatalité. Jamais il n'y eut un moment plus opportun, ni un gouverneur plus capable de se faire respecter des populations indigènes : il faut savoir tirer parti et de ces circonstances et de cet homme lui-même, si l'on veut donner une organisation définitive à notre établissement d'Afrique. Le ministère du 15 avril ne manquera pas à son devoir, il ne se tiendra pas quitte envers la France par un *Te Deum* à Versailles et un *Requiem* aux Invalides. On dit qu'il se prépare à présenter aux chambres un plan général qui doit faire loi pour ses successeurs et restreindre le domaine de l'imprévu dans les affaires d'Alger à l'avenir. Il ne déguisera rien au parlement, ni la grandeur des projets qu'il voudrait lui faire admettre, ni l'étendue des dépenses qui seront la condition nécessaire du succès dans cette voie nouvelle. Pour la première fois peut-être, la vérité sera exprimée sans réserve, parce qu'il sera possible aussi pour la première fois de la dire, sans faire la partie trop belle aux économes dispensateurs du budget; leurs objections sont moins redoutables, après un si beau fait d'armes, le plus populaire de nos guerres d'Afrique et le plus fécond, si l'on sait vouloir.

Nous ignorons ce que sera le plan du ministère, nous pouvons dire seulement quels conseils il n'écoutera pas. Ainsi, dans le premier moment d'enthousiasme, il s'est rencontré des gens qui lui ont demandé d'établir à Constantine le siége du gouvernement de l'Algérie. Ce n'est pas nous qui refuserons de reconnaître toute l'importance réelle de Constantine; c'est le passage des caravanes qui mettent l'Afrique centrale en communication avec Tunis, Tripoli, l'Égypte et les régions de l'Asie voisines de l'Afrique; c'est le chef-lieu du beylick le plus riche, le plus fertile, habité par les tribus les plus paisibles, les plus industrieuses et les mieux civilisées; c'est la capitale de la province où les Français, à une époque déjà ancienne, formèrent leurs premiers établissemens pour la pêche du corail et le commerce. Mais tout cela ne suffit pas. Alger n'en est pas moins la ville sainte pour tous les musulmans de la régence; Alger est notre première conquête, le premier témoignage de notre force, depuis que nous sommes allés en Afrique, non plus comme des marchands empruntant des comptoirs sur la côte, mais avec une flotte et une armée pour venger une injure. Il ne nous est pas permis de choisir une autre capitale. Et d'ailleurs Alger est au centre de la domination que nous devons conserver en Afrique : c'est de là surtout que nous surveillerons l'ouest, où sont désormais, depuis la déroute d'Achmet-Bey à l'est, les seuls dangers qui puissent être suscités contre nous. Abandonner Alger, ou bien s'y tenir seulement caché comme dans une position secondaire, ce serait déclarer qu'on abandonne les provinces d'Oran et de Tittery à la souveraineté absolue d'Abd-el-Kader. A Dieu ne plaise que le gouvernement français donne au seul adversaire de quelque valeur qui lui reste en Afrique une pareille espérance! Loin de là, toute

la pensée du cabinet que préside M. Molé va se reporter vers la région occidentale de la régence, et y constituer un énergique système de défensive et d'offensive au besoin, qui puisse maintenir, par la crainte, la fidélité d'Abd-el-Kader, dont le courage a su jusqu'ici, avec plus d'intelligence que le bey de Constantine, éviter une lutte décisive et une destruction imminente. On va plus que jamais avoir les yeux ouverts sur toutes les manœuvres qui pourraient se tramer dans le beylick d'Oran ; ce n'est donc pas le moment qu'on choisira pour reculer vers l'est la capitale de notre colonie africaine; on n'ira pas transporter à Constantine notre quartier-général pour mieux observer les tentatives d'indépendance, qui désormais, si elles sont à craindre encore, viendront d'une autre extrémité.

Voilà les vues prévoyantes, les augures favorables qui promettent une ère nouvelle de prospérité à l'Afrique française. Mais dans une des régences barbaresques, la plus voisine pourtant de notre conquête la plus récente, on n'a pas encore appris à nous respecter comme nous devons l'être; une avanie a été faite à notre consul à Tunis, elle exige réparation. C'est là ce que nous appelions, en commençant, une mauvaise nouvelle venue d'Afrique; on voit déjà qu'elle peut bien n'être pas trop mauvaise, selon que le ministère saura prendre cette affaire. Nous ne doutons pas de sa vigueur à agir, quand les faits lui seront exactement connus. Les voici tels qu'on peut déjà les établir, et ils ont été un peu altérés dans les correspondances de commerce. — Un Arabe, poursuivi par la justice tunisienne, était parvenu à se réfugier dans l'hôtel du consulat français. Personne n'ignore que les maisons des consuls, en Orient, sont inviolables et sacrées comme lieux de refuge, et que l'immunité est accordée aux coupables qui s'y retirent, tant que ces agens diplomatiques, après négociation et en toute liberté, ne consentent pas à les livrer à la vindicte des lois. Dans cette occasion, notre consul à Tunis s'étant refusé à l'extradition qu'on lui demandait, on n'a pas pris le temps et la peine de changer sa résolution, ni de fléchir son refus; sa demeure a été forcée. Il a opposé quelque résistance; il a été maltraité lui-même. Aussitôt il a réclamé satisfaction; mais il ne l'a pas obtenue. L'effervescence publique semblait vouloir venger sur lui la défaite des Turcs à Constantine. La conduite du consul a été courageuse et digne, celle du contre-amiral Lalande a été pleine de fermeté; mais l'un et l'autre ont besoin d'instructions nouvelles pour aller aussi loin que l'exigera l'honneur de la France. Grace à Dieu, ceci n'aura pas les suites du fameux coup d'éventail de Hussein; on n'est pas tous les jours aussi chevaleresque, et d'ailleurs ce serait tout-à-fait inutile aujourd'hui. Il suffit qu'un seul nid de pirates soit détruit pour que, dans tous les autres, une simple démonstration de force serve de leçon aux ennemis de la France. Personne, dans ces limites où nous saurons nous contenir de nous-mêmes, n'a le droit d'empêcher que nous tirions d'une offense reçue la réparation que nous avons seuls le droit d'apprécier à notre point de vue français. Toute vengeance qui aurait l'air de cacher sous un prétexte de point d'honneur quelques desseins ambitieux, rencontrerait, cette fois, des obstacles sérieux en Europe, et surtout en Angleterre. Mais laver un affront public, c'est notre droit, c'est le droit des gens reconnu par toute l'Europe. Nos intérêts de puissance en recevront, à vrai dire, une heureuse impulsion, mais ce sera dans l'Algérie même, qui nous appartient. La satisfaction réclamée de Tunis

aura un heureux retentissement dans toute la régence qui est à nous; il y a entre ces deux régions une correspondance, pour ainsi dire, sympathique, qu'on ne saurait nier, et c'est le contre-coup de la prise de Constantine, n'en doutons pas, qui, après un moment de terreur, a provoqué la violation de notre maison consulaire à Tunis. La terreur n'a donc pas été assez forte, à ce qu'il paraît. Il faut qu'elle atteigne à Tunis un niveau salutaire, surtout pour qu'il en rejaillisse quelque chose même sur Alger. La question ainsi posée, l'Angleterre n'a rien à y voir, et nous savons qu'elle acceptera, sans se plaindre, tout ce que nous croirons nécessaire d'entreprendre pour notre sécurité dans cette partie de l'Afrique, reconnue française. Ce qu'il s'agit de poursuivre à Tunis, c'est toujours, on peut le dire, l'intérêt de conservation de la colonie algérienne, et de plus l'honneur français y est mêlé, ce qui ne gâte rien, et assure encore mieux le respect de toutes les démarches légitimes que notre dignité nous conseillera.

Le nom de la France reprend faveur dans les affaires d'un autre pays, sur le rivage opposé de la Méditerranée. L'Espagne constitutionnelle prépare le triomphe d'une politique dont le gouvernement français lui-même lui eût indiqué les bases et offert le modèle, s'il ne s'était pas tenu, depuis la révolution de la Granja, un peu trop à l'écart de toutes les combinaisons parlementaires et ministérielles qui se succédaient à Madrid. Même après la démonstration militaire d'Espartero, le cabinet des Tuileries, si ennemi de toute intervention dans la Péninsule, comme chacun sait, a hésité encore à intervenir par ses avis officieux; il a cru devoir attendre le résultat des élections qui viennent d'assurer gain de cause aux modérés, et enfin il s'est décidé à donner signe de vie en Espagne, à la suite de tous ces évènemens heureux qui sont appelés sans doute à y changer l'état des choses. Maintenant, notre ambassadeur à Madrid a reçu licence d'exposer les vœux, les intentions amicales et les conseils encore assez réservés du gouvernement qu'il représente. Nous nous en rapportons à M. Molé, dès qu'il lui est possible d'agir et que l'interdit est levé de ce côté, pour faire reprendre à notre diplomatie toute l'influence qui est dans son rôle et dans l'intérêt de la France. Déjà, nous le savons, la voix de notre ambassadeur est sérieusement écoutée à l'Escurial : le cabinet espagnol en aura peut-être besoin, non plus seulement pour fortifier son courage de résistance contre les factions anarchiques, mais, qui sait? pour rendre sa modération respectable même au parti qu'on nomme *modéré*. Il y a dans ce parti des hommes qui, par un reste d'affection pour le *statut royal*, leur dernier drapeau avant l'exil, pourront bien se laisser aller aisément à une dangereuse et fausse manière d'appliquer la constitution nouvelle, si même ils s'y soumettent sans arrière-pensée. Voilà ce qu'il faut empêcher; la cause de l'ordre n'aurait rien à gagner aux efforts obstinés qu'on pourrait tenter pour rétablir, sous une apparence menteuse, un régime caduc, dont la ruine a été l'œuvre rapide d'une seule journée d'anarchie militaire. Un tel régime n'avait point de racines dans le pays où il était implanté; il fut honoré naguère de l'appui des hommes les plus intelligens et les plus éloquens, vrais amis de l'ordre et d'une sage liberté; mais aujourd'hui l'anarchie, le désordre, seraient du côté de ceux qui aspireraient à restaurer franchement ou sous des voiles hypocrites le régime du statut royal. Il faudra dire aussi au parti modéré que la discipline militaire se raffermit par quelques exemples rigoureux,

éclatans, mais non pas en poursuivant le crime partout où il a été commis dans les jours de démence populaire : la pitié passerait bien vite dans le parti des coupables, si l'on allait trop loin dans la réaction Les exécutions de Miranda, de Pampelune ont versé assez de sang espagnol; Escalera, Saarsfield sont vengés; nous croyons que la tombe du vieux et stoïque Quesada n'invoque pas une expiation particulière, et plaise à Dieu que, malgré toutes les paroles de vengeance qui bourdonnent autour de nous, même à Paris (et les ressentimens doivent être bien plus vifs en Espagne), Espartero dédaigne de reproduire à Madrid ce qu'il a fait à Pampelune et à Miranda! Sans avoir été le héros d'un 18 brumaire, il a rempli un assez grand et noble rôle pour mériter qu'on ne fasse pas de lui le Tristan des *modérés*.

Revenons à nos affaires intérieures; elles ne sauraient, il est vrai, nous occuper encore d'une manière exclusive; il y a là tant de solutions indécises et qui ne seront données qu'après la réunion des chambres. Ce jour approche; les députés arrivent déjà en assez grand nombre, ils viennent se presser autour de ceux qui n'abandonnent jamais Paris. Deux fois, cette semaine, les salons ministériels ont été ouverts, et quelques-uns ont été remplis comme ils le seraient aux mois de janvier et de février, quand le parlement est au complet, et les débats législatifs dans toute leur ardeur. Le salon du ministère de l'intérieur est celui où débarquent tout d'abord les nouveaux venus, et l'on conçoit en effet que les amis du gouvernement, après avoir réussi dans la lutte électorale, se donnent là rendez-vous pour se reconnaître, se compter, et saluer d'un mot amical une influence qui du moins ne leur a pas été contraire : les députés y affluaient, et pourtant ils n'y étaient pas encore en majorité; le nombre des autres visiteurs l'emportait de beaucoup sur eux. Aux affaires étrangères, la foule était immense mardi dernier, et les plus sincères amis de M. le président du conseil doivent lui souhaiter seulement que ce soit là un indice de la majorité qui lui est réservée. Cela n'empêche pas qu'un journal du soir n'ait déclaré, le lendemain, que la première soirée de l'hôtel des Capucines s'était passée de la façon la plus monotone, dans une effrayante solitude. Nous nous rappelons, à ce propos, qu'un soir de l'hiver dernier un journal s'amusa à représenter à ses lecteurs le salon des affaires étrangères comme une espèce de salle de malades où de rares visiteurs, silencieux et tristes de *l'influenza* qui régnait alors, buvaient presque en famille une tisane préparée contre la cholérine par le docteur Koreff, ce même docteur Koreff qui depuis a soigné d'autres maladies avec tant de mystère. La curiosité nous vint de rechercher le degré d'exactitude de cette histoire, une de celles que, par habitude, nous n'avons pas souvent l'occasion de vérifier par nous-mêmes; on nous apprit que, ce soir même, le prince royal et M. de Talleyrand, qui ne se prodigue pas, avaient fait une longue pause dans les salons de la présidence du conseil, où l'affluence était considérable, et il nous fut facile de comprendre que, si l'on refusait à l'hôte qui recevait cette fois M. de Talleyrand, le pouvoir d'attirer chez lui la foule des visiteurs en temps d'*influenza*, il fallait au moins ne pas contester ce privilége à M. de Talleyrand lui-même, cet homme qui a vu tant de choses et tant d'hommes, et qui reste presque invisible. D'après cela, croyez donc ceux qui écoutent aux portes, et à quelles portes!

Il importe peu, au demeurant, de savoir combien de gens sont allés,

en une soirée, traverser les hôtels du ministère. Ce qui importe, avant tout, c'est de connaître les amis qu'il adopte et qui l'adopteront. On cite quelques noms qui ont une valeur connue, un sens assez clair par eux-mêmes, et qu'il veut désigner aux préférences de la chambre pour ses principales dignités électives. MM. Passy et Calmon seront portés par le ministère à la vice-présidence, le centre gauche aura sa bonne part, comme on voit, dans les attentions du 15 avril; mais ce n'est pas tout, on songera à le ménager, même dans ce qu'on ne pourra pas lui donner aussi directement, et ainsi les deux autres vice-présidens seront choisis, si les indications du ministère sont suivies jusqu'au bout, dans les rangs du centre purement ministériel, qui n'a aucun engagement avec le centre droit. Le cabinet du 15 avril est unanime pour exclure les doctrinaires de toute candidature à la vice-présidence; quant à la présidence même, il n'en faut plus parler, et c'est une folie insigne à ceux qui prétendent y porter M. Guizot, une folie dont il n'est pas complice, nous l'espérons, et qui s'arrêtera aux premières phases, malgré la tendance qu'ont toutes les maladies à passer à l'état chronique, quand c'est un doctrinaire qui en est atteint.

Le centre gauche n'est donc pas et ne peut pas être en guerre avec le ministère du 15 avril; nous sommes fâchés d'avoir à contredire toutes les inductions à perte de vue qu'on avait voulu tirer, ces jours derniers, de quelques révocations nécessaires parmi les délégués directs de l'autorité ministérielle dans les départemens. Le préfet des Hautes-Pyrénés, M. Ségur-d'Aguesseau, et le sous-préfet de Libourne, M. Desvarannes, ont eu l'honneur, cette semaine, d'être classés un moment au nombre de ces victimes du pouvoir, que la presse opposante prend de temps à autre sous sa protection désintéressée; surtout on a voulu inquiéter le centre gauche et lui montrer ces actes de rigueur administrative comme une hostilité directe, une espèce de dénonciation d'armistice adressée à M. Thiers lui-même, qui a été nommé, en effet, à Libourne, pendant que M. Desvarannes en était le sous-préfet. Ni M. Thiers, ni le centre gauche, n'en croiront un mot; voici la vérité sur ces deux affaires de Libourne et de Tarbes, qu'on a étrangement défigurées.

Le préfet des Hautes-Pyrénées a eu la singulière fantaisie de croire qu'il y avait en lui deux personnes tout-à-fait distinctes, le préfet et l'électeur, mais tellement distinctes, que chacune d'elles pouvait agir publiquement, à la clarté du jour, avec activité, dans deux directions opposées. Comme préfet, il avait recommandé officiellement, par écrit, au collége de Bagnères, M. Gauthier d'Hauteserve, député sortant, dont le ministère avouait et protégeait la candidature. Ce devoir administratif une fois rempli, M. Ségur-d'Aguesseau, se dépouillant de son caractère de préfet, a fait une circulaire en son nom personnel, et en faveur du général Munck d'Uzer, et l'a signée: *Ségur-d'Aguesseau, électeur*. Notez, en passant, que ce titre d'électeur lui est contesté pour le collége où il a voté, et qu'on lui reproche, non pas de la mauvaise foi (on a trop d'estime pour son caractère honorable), mais une grave erreur sur la quotité du cens qu'il croyait payer dans l'arrondissement de Bagnères. Au reste, pour cette élection, on a plus écouté le préfet que l'électeur, et M. Gauthier d'Hauteserve a été nommé. Certes, s'il pouvait s'élever à ce sujet quelque plainte contre le ministère, ce ne serait pas du centre gauche qu'elle partirait, et ce n'est pas là un choix de centre droit:

M. Gauthier d'Hauteserve a voté contre la loi de disjonction et même, dit-on, contre les lois de septembre. C'est au point qu'il n'eût pas été peut-être le candidat du 15 avril, si le ministère du 15 avril ne s'était fait une loi d'honneur de soutenir, dans les dernières élections, tous ceux qui, malgré la divergence des antécédens et des origines, l'avaient appuyé à son début.

Ce ne sont pas tous les griefs ministériels contre M. Ségur-d'Aguesseau. A Tarbes même, dans le chef-lieu de sa préfecture, il a ouvertement agi contre M. Dintrans, député sortant, candidat du ministère, et contribué à le faire remplacer par M. Laporte, avocat-général. Celui-ci est du centre gauche; mais qu'importe la couleur? La subordination administrative violée avec une étonnante franchise, voilà tout ce qui pouvait toucher M. de Montalivet. Ici se présentait une apparence de difficulté qui s'est trouvée ne pas être une difficulté réelle : M. Ségur-d'Aguesseau est le neveu de M. Molé. Mais M. Molé n'a pas hésité un moment, il a insisté lui-même pour le rappel du préfet de Tarbes.

Quant au sous-préfet de Libourne, c'est à peu près la même histoire. Il a méconnu les instructions du préfet de Bordeaux, M. de Preissac, et du ministère, qui appuyait la candidature de M. Martell, député sortant. Cette indocilité du sous-préfet était déjà flagrante, nous devons le dire, longtemps avant que personne eût songé, dans le collége de Libourne, à proposer M. Thiers pour candidat. Le sous-préfet, moins soumis à l'administration supérieure qu'à une haute influence qui règne presque souverainement, comme on sait, dans cet arrondissement électoral, par des bienfaits et de grands souvenirs; le sous-préfet avait repoussé, dès l'origine, M. Martell, que repoussait aussi un duc et pair, connu de père en fils à Libourne. Il avait offert, lui, ou son illustre patron, la candidature de ce collége, d'abord à M. Jay, puis à M. de Champlâtreux.

Ce fut seulement après tous ces essais de candidatures avortées à Libourne, mais toutes contraires aux instructions ministérielles, qu'on songea à la candidature de M. Thiers. Le ministère, en frappant le sous-préfet de Libourne, n'a voulu témoigner aucun déplaisir de l'élection de M. Thiers, il n'a eu d'autre but que de punir, en le déplaçant, un sous-préfet insubordonné. On a beau faire, on ne brouillera pas si facilement le centre gauche avec le ministère du 15 avril; ils ont plus d'intérêts communs qu'eux-mêmes ne l'imaginent peut-être. Quand nous entendons crier partout : «Voici l'histoire de la grande querelle entre le ministère et le centre gauche ! » nous croyons volontiers que ce sont des gens qui, à force de proclamer un fait comme accompli, espèrent le rendre possible et nécessaire. C'est une raison pour nous de ne pas mêler nos voix aux leurs et de chercher avec bienveillance si les plus fâcheux récits ne s'accommodent pas d'une interprétation favorable.

Le ministère du 15 avril paraît se reposer avec sécurité sur les dispositions pacifiques de la chambre; il lui prépare des travaux et ne sort presque plus des commissions choisies pour élaborer les questions diverses qui seront agitées à la tribune. Il y a la commission des chemins de fer qui achève, en ce moment, ses recherches; il y a la commission du régime pénitentiaire qui commence les siennes; il y a la commission pour remédier aux abus des sociétés de commerce par actions, et nous croyons que celle-ci aura bien

de la peine, nous ne disons pas à terminer ses travaux (car on s'arrête où l'on veut), mais à conclure, ce qui est plus difficile.

Les commissions, en général, qu'il faut voir de près, sont de singulières choses; elles valent ce que les fait valoir celui qui les préside; une influence élevée qui les domine, par un moyen ou par un autre, c'est tout pour elles et pour leur succès. Voilà pourquoi nous espérons quelque bien de la commission pour le régime pénitentiaire.

Mais quand nous voyons surgir tant de commissions nouvelles, ne serait-il pas possible de nous dire ce qu'a produit, en dernière analyse, une commission de l'an dernier, nommée par M. Guizot pour chercher un remède à la contrefaçon des livres français en Belgique? Elle a produit, nous le savons, un rapport, qui signalait quelques expédiens; mais le rapport lui-même, qu'a-t-il produit? Il serait digne de M. de Salvandy de reprendre toute cette affaire avec l'activité qu'on lui connaît et d'en tirer enfin une conclusion avantageuse à la France.

— Mardi dernier, M. Laffitte a donné une grande soirée dans son hôtel; c'était comme aux beaux jours du célèbre banquier avant 1830. Un nombre considérable d'invités remplissait les salons: on y remarquait M. de Rambuteau. M. Laffitte a fait les honneurs de sa fête en homme tout-à-fait réconcilié avec le siècle. Il a été gracieux et affable à tous. Les acteurs du Vaudeville ont joué deux pièces; Arnal a été fort applaudi. On s'empressait avec une curiosité bien naturelle auprès du prince de la Moskowa, qui arrivait de Constantine, et qui répondait à toutes les questions qu'on lui adressait de toutes parts sur notre glorieuse expédition.

— On s'entretient toujours de Constantine dans les salons qui commencent à s'ouvrir. De nouveaux détails arrivent avec les jeunes officiers de l'expédition. Les dames s'intéressent beaucoup à la belle Aïcha et aux trois cents femmes d'Achmet-Bey. Nous devons à des récits particuliers quelques circonstances que les journaux n'ont point encore publiées. Il est maintenant bien reconnu que la belle Aïcha est d'une beauté fort commune, et qu'elle n'a produit qu'une assez faible sensation. Il a été tenu conseil pour décider du sort des autres femmes du sérail; on ne pouvait, sans inhumanité, les envoyer à Achmet. Il a donc fallu les garder à Constantine. Voici la détermination qui a été prise; elle ne trouvera que des approbateurs. Le sérail en masse a été livré au muphti par ordre du général en chef; les femmes du bey ont été ainsi placées sous la sauve-garde de la religion. Le muphti a trouvé un biais assez ingénieux pour se délivrer des trois cents femmes qui lui étaient confiées; il les a réparties entre les plus riches habitans de Constantine. Les uns, toujours tremblans au seul nom d'Achmet, malgré sa défaite, et croyant que son retour était dans les probabilités de l'avenir, ont enfermé les femmes qui leur sont échues dans le coin le plus retiré de leurs maisons, et les environnent de vénération, comme ils feraient pour les houris du prophète lui-même. Mais les autres dépositaires, qui regardent la puissance d'Achmet comme à jamais abattue, et qui jugent son retour impossible, se sont approprié audacieusement les esclaves de leur doux

seigneur. Ceux-là ne croient pas à l'abandon de l'Algérie; ils ont confiance en notre victoire et en nous.

— Demain, la Faculté des Lettres ouvre ses cours. Le programme est publié; il y a de beaux noms de professeurs qui sont des garanties anciennes acquises à l'instruction publique : il y a aussi quelques noms obscurs et quelques désignations qui nous ont paru problématiques, et que nous ne comprenons pas. Qu'on nous permette une réflexion à ce sujet.

Nous lisons dans le programme, HISTOIRE ANCIENNE, et nous sommes amenés à conclure que le professeur chargé de ce cours s'occupera des Grecs, des Romains, des Assyriens, des Perses, des Mèdes, des Babyloniens, de tout ce qui est antique en un mot; point du tout, cette histoire ancienne, que M. Lacretelle professera, commence en 1700 et finit en 1800, c'est l'histoire du XVIIIe siècle, la plus moderne des antiquités, sans contredit.

Par contrecoup, et pour rétablir l'équilibre, on nous annonce l'HISTOIRE MODERNE, professée par M. Lenormant. Or, cette histoire moderne, dit le programme, *continuera d'exposer les origines de la civilisation grecque, et spécialement l'histoire des Phéniciens.* Les Phéniciens! grand Dieu! M. Lenormant les classe dans les modernes, comme M. Lacretelle classe Crébillon et Voltaire dans les antiques! Qui nous donnera le mot de cette énigme sans mot? Mais en admettant contradictoirement avec M. Lenormant que les Phéniciens soient antiques, ce qui est probable, sera-ce un écrivain de la force de M. Lenormant qui tirera du néant les sombres et fabuleuses traditions qu'Euthymènes et Pythéas ont apportées sur leurs aventureuses trirèmes? Où sont les élémens que doit mettre en œuvre M. Lenormant pour reconstruire ce monde nébuleux et inaccessible aux explorations, comme la Tauride et Barca? Que nous dira M. Lenormant sur les Phéniciens, à moins qu'il nous parle de la Phénicie moderne et des Echelles du Levant? C'est M. Guizot, trop grand seigneur aujourd'hui pour nous parler des Phéniciens, qui a imposé M. Lenormant à la Sorbonne, comme son suppléant. Avec M. Guizot, nous aurions, sans doute obtenu, sur nos bancs d'écoliers, quelques révélations de penseur antique, avec le suppléant nous n'aurons que du moderne, renouvelé du *Télémaque* de Fénelon.

Il faut espérer que M. de Salvandy, qui s'est dévoué aux innovations utiles, réformera modestement et sans bruit l'œuvre du fier réformateur doctrinaire. Espérons que M. de Salvandy rendra le XVIII siècle aux modernes, et les Phéniciens à l'antiquité. M. Guizot, l'historien, est habile à se tromper de siècle : il avait essayé de naturaliser l'anachronisme à la Sorbonne, comme dans la société.

THÉATRES. — La veine bouffe reprend aux Italiens, *le Mariage secret* et *le Barbier* dans la même quinzaine! Le chef-d'œuvre de Cimarosa a maintenant son rang dans le répertoire, et s'y maintiendra tant que Lablache sera là pour rendre l'excellente figure du bonhomme Geronimo. On n'a pas plus de verve comique et de joyeuse humeur; sa voix, qui n'aime guère, comme on sait, les mouvemens agiles et précipités, se complaît dans cette musique sereine et mélodieuse, et trouve dans le finale du premier acte son plus bel effet de puissance et de sonorité. La musique de Cimarosa convient à Lablache; ces deux Napolitains s'entendent à ravir : la mélodie heu-

reuse du grand maître semble faite pour s'épanouir sur la face enluminée et rayonnante du grand chanteur. Quel chef-d'œuvre que celui-là! Au milieu des extravagances où certains esprits malavisés voudraient entraîner l'art, cette musique vous apparaît comme un rayon de soleil; on voit clair dans cette mélodie, tant elle a de transparence et de limpidité; c'est un diamant de la plus belle eau. On dit que l'empereur Joseph II, après avoir entendu le *Matrimonio* pour la première fois, voulut l'entendre immédiatement une seconde et fit recommencer la pièce sur-le-champ. En vérité, pour un empereur, ce n'était pas si mal juger, et voilà un *bis* qui me semble le plus bel éloge qui se puisse faire du chef-d'œuvre de Cimarosa. Le mérite singulier de cette musique, c'est de ne lasser jamais; cela coule avec la fraîcheur et la limpidité d'une fontaine; on l'entendrait toujours. Là, rien qui vous inquiète ou vous chagrine, jamais de trouble ou de confusion; l'orchestre ne parle pas plus haut qu'il ne convient, et la voix ne cesse de planer au-dessus, calme, pure, mélodieuse. Quand on sort, on en fredonne les motifs avec joie, on se sent l'ame libre et le corps dispos; on pense à sa maîtresse, à la belle nuit, à tous les plaisirs de la vie; qu'on dise ensuite que les Italiens ne sont pas les seuls qui aient compris le véritable but de la musique. — Rubini chante l'adagio sublime de *Pria che spunti* avec un charme délicieux, une admirable expression; seulement, vers la fin, il a tort de prodiguer les ornemens outre mesure, et de telle sorte qu'il semble oublier Cimarosa pour Donizetti ou tout autre. Le rôle de Carolina est une des parties les plus difficiles du répertoire. Il faut qu'une prima donna soit bien sûre d'elle-même pour s'aventurer dans cette musique, qui se maintient presque toujours aux plus hautes régions de la voix de soprano. Ensuite, le rôle de Carolina, conçu dans le système de Mozart, exige des qualités de sentiment et d'expression qui deviennent de plus en plus rares chez les chanteurs de la nouvelle école italienne. La Persiani s'est tirée avec honneur de ce pas, et n'a point menti aux brillantes espérances qu'elle avait données pour la saison, aux deux dernières soirées de *la Sonnambula*. Quant à Mme Albertazzi, qui joue Fidalma (le rôle que la Malibran prit un jour dans une de ses plus charmantes boutades), elle porte un bonnet à nœuds roses, qui sied fort à son joli minois chiffonné, et s'abstient de ces grosses notes de contralto qu'elle affectait d'une si curieuse façon dans *Sémiramide*, ce qui ne veut pas dire qu'elle chante plus juste pour cela. Du *Mariage secret* au *Barbier de Séville*, il y a loin, aussi loin que de Molière à Beaumarchais; et cependant, comme on accueille avec transport la joyeuse musique de Rossini! comme l'admiration et les bravos s'éveillent autour d'elle chaque fois qu'elle se produit sur la scène! comme on lui fait plus de fêtes qu'au chef-d'œuvre de Cimarosa! C'est que nous sommes en France, où la corde de l'esprit vibre plus que celle du cœur, où la gaieté piquante, incisive et relevée d'un grain d'ironie, l'emportera toujours sur le sentiment naïf et tendre, le sourire malin sur le sourire idéal, l'esprit réel sur la divine fantaisie. Et de l'esprit, il y en a tant de bon aloi dans cette étonnante musique du *Barbier* Tamburini, dans Figaro, est d'une verve à ne pas vous laisser un moment de répit; il court, il saute, il roule; il mène les airs et les finales un train de poste. Qu'on se souvienne de la Malibran dans Rosine. C'est la Malibran qui fut la première à donner à ce rôle son véritable caractère de pétulance et de légèreté. Que de coquetterie elle mettait dans ses entretiens avec

Figaro! que de malice dans ses querelles avec son vieux tuteur! quel lutin charmant elle avait fait de cette fille maussade, que les autres cantatrices avaient représentée jusque-là en ingénue d'opéra-comique! La Grisi n'est pas fort à son aise dans ce rôle; les airs de comédie ne lui vont pas, comme on sait. Il faut à la Grisi des émotions puissantes et de grands gestes, Anna Bolena et Semiramide. Dans tout ce qui touche l'esprit et la finesse, il est impossible d'être plus gauche et plus emprunté. Depuis quelque temps, sa voix perd chaque jour quelque chose de cette agilité cristalline qui en faisait le charme le plus doux; ainsi, il lui arrive à tout moment, dans les variations du second acte surtout, de trébucher au milieu d'une gamme chromatique. D'où vient cela? Est-ce à l'exubérante santé qui s'épanouit autour d'elle qu'il faut attribuer cette paresse de sa voix?

Rien de nouveau à l'Opéra; toujours Duprez dans *Guillaume Tell*, dans *les Huguenots*, dans *la Juive*. Et toujours aussi l'affluence et l'enthousiasme du public. Mais de quoi Mlle Fitz-James ne s'avise-t-elle pas? voilà qu'elle joue à présent *la Bayadère*, tout comme elle a joué *la Révolte au sérail*. Mlle Fitz-James a juré de nous faire croire, à tous, qu'elle remplaçait Taglioni, pourvu que cette gageure ridicule n'aille pas jusqu'à *la Sylphide*. Vendredi, Duprez a chanté *la Juive* avec cette voix prodigieuse qui réussit à donner des semblans de génie aux choses les plus vulgaires et les plus médiocres. Mme Stoltz l'a dignement secondé. Depuis que Mlle Falcon a cessé de chanter, c'est sur Mme Stoltz que pèse tout le fardeau du répertoire, car on ne peut guère tenir compte des gentils fredons de Mlle Nau, qui gazouille comme il lui plaît, à certains jours où la salle est vide. Il est temps que Mme Stoltz se dégage de cette inquiétude nerveuse qui la prend si tôt qu'elle entre en scène et nuit de la plus déplorable manière à son intonation. Cette voix, d'un timbre d'or, peut s'élever aux effets dramatiques les plus beaux pourvu que le travail et la confiance lui viennent en aide.

— Le *Gymnase-Dramatique* a emprunté à M. Alfred de Vigny un de ses plus jolis chapitres pour en faire un vaudeville en deux actes. C'est l'histoire de cette petite fille nommée Pierrette, à qui la reine de France, Marie-Antoinette, emprunte un habit de laitière, et qui gagne sa dot en chantant, une seule fois, sur le théâtre de Versailles dans un opéra de Michel Sedaine. Vous pouvez penser ce que peut être devenu l'esprit si plein de finesse et de grace de M. de Vigny à être ainsi coupé en rimes et couplets. — Bernard Léon, qui faisait sa rentrée au Gymnase, est tout bouffi d'une grosse gaieté qui lui va bien. Une jolie petite fille bien faite et bien agréable à voir et à entendre a joué le rôle de Pierrette; elle s'appelle Mlle Augusta; — mais comme elle a été très applaudie, elle n'aura pas d'engagement.

De son côté, le Palais-Royal a emprunté à *la Revue de Paris* un charmant petit conte de M. Eugène Guinot, dont nos lecteurs doivent se souvenir. Ce conte est intitulé : *Suzanne*. Mlle Déjazet remplit le rôle de Suzanne; elle est aussi éloquente avec le geste qu'avec la parole. Le croirait-on? elle n'a que dix-sept ans dans cette pièce, et elle fait si bien qu'elle prête à l'illusion. La pièce, qui est de M. Eugène Guinot et de M. Melesville, a complètement réussi. Levassor, Alcide Tousez, Leménil, n'ont pas nui à la gaieté de cette très spirituelle fiction.

— La semaine a été couronnée par un gros mélodrame du bas empire et du théâtre de l'*Ambigu-Comique*. Le héros du mélodrame s'appelle *Longue-Epée*. Ce Longue-Epée est un soldat de fortune, comme Gennaro, comme Buridan, qui se trouve, à la fin de la pièce, un fils de roi. Longue-Epée arrive à Constantinople au moment où Constantinople va changer de maître. Le nouvel empereur d'Orient, Andronic, est une espèce de *tartufe* couronné qui a fait égorger en douceur Alexis Comnène, le fils de l'empereur, qui veut tuer la comtesse de Montfort, sans qu'on s'en doute, et qui veut déshonorer l'empereur de Constantinople sans qu'on le sache. Pour toutes ces choses, Andronic a besoin de Longue-Epée et il le fait premier ministre. Cependant, un vieux bonhomme nommé Michel, qui prend Longue-Epée pour un prêtre, lui veut faire sa confession, et il lui raconte comment il a tué le prince Alexis, le fils de l'empereur. Or, Alexis, le fils de l'empereur, c'est Longue-Epée! donc la comtesse de Montfort est sa mère! donc c'est à lui à épouser la princesse de Constantinople! donc Andronic est un tyran exécrable! Ce mélodrame, qui a cinq actes et cinq actes fort longs, se termine par la complète confusion et par la mort du tyran Andronic.

— La belle édition des *Fables de La Fontaine*, illustrée par Grandville, est arrivée au terme de sa publication. Les difficultés à vaincre pour conserver aux animaux du fabuliste les formes et les allures que la nature leur a données, tout en indiquant, par des situations et des attributs empruntés à l'humanité, leur analogie avec notre espèce, exigeaient un crayon exercé à ce genre d'observation que Grandville a si constamment étudié et si habilement rendu. Les 120 grands sujets qui ornent ces deux volumes forment autant de petits tableaux remarquables par l'originalité de leur composition. La gravure des vignettes et l'impression du texte accompagnent dignement l'œuvre du dessinateur, et font de ce livre un des produits les plus marquans de la typographie (1).

— Le nouveau roman de M. Bulwer, *Ernest Maltravers*, paraît demain à la librairie de Fournier. Le même éditeur annonce *les Flavy*, nouvel ouvrage de Mme de Bawr, qui est promis pour le 10 décembre.

(1) 2 vol. in-8°. — H. Fournier aîné, rue de Seine, 16.

F. Bonnaire.

JERVAS

LE BIOGRAPHE.

L'autre jour, en remontant le quai de Conti, de l'Institut au Pont-Neuf, je marquais mon passage par de studieuses stations devant les vieux livres étalés sur le dos des parapets. Cet innocent plaisir est celui de bien des gens qui, comme moi, se bercent du doux espoir de lire un soir d'hiver, auprès de leur foyer, tous les livres qu'ils sont tentés d'acheter sur la foi d'un titre piquant ou de toute autre séduction dont les bibliophiles seuls connaissent le vrai prix. Les bibliophiles et moi nous trompons. Acheter n'est pas lire. Une fois en notre possession, ces livres si ardemment désirés tombent de leur propre poids dans l'armoire de l'oubli et pour toujours. Si les poètes anciens ont fait de l'oubli un fleuve, c'est qu'ils ne connaissaient pas les armoires.

J'avais déjà passé en revue deux ou trois rayons ténébreux d'histoire romaine, sans oser dégager le moindre volume de son purgatoire, quand je ne sais quel sentiment de faible curiosité me fit sortir paresseusement la main de la poche, tirer mon gant, et porter mes doigts sur une mince brochure d'un gris de lézard, jetée là comme un petit poisson au milieu de la mêlée d'une grande pêche. J'écartai les premières pages et je lus un titre anglais. Que vaut ceci? demandai-je au marchand, qui ne se dérangea même pas pour traiter avec moi d'une si mesquine affaire. — Huit sous, me répondit-il avec

dédain. — Voilà, lui dis-je. Il murmura en ricanant : — C'est huit fois plus que cela ne vaut.

Puisque je dois prendre le thé ce soir chez M. Templeson, je lui montrerai mon emplète, me dis-je, en relisant avec un doute naïf, sur le sens réel qu'il présentait, le titre de la brochure : *List of Covent-Garden Ladies, containing the histories, and some curious anecdotes of the most celebrated ladies now on the town, or in keeping and also of many of their keepers.* « Liste des Dames de Covent-Garden, contenant l'histoire des plus célèbres ladies maintenant en circulation ou en puissance de protecteurs; celle de plusieurs de ces protecteurs; le tout suivi de quelques anecdotes curieuses. »

Ainsi que je me l'étais promis, je ne manquai pas de me rendre dans la soirée auprès de M. Templeson, qui vit depuis de longues années retiré au fond du Marais, et tout au haut d'une vieille maison de la rue Saintonge, maison branlante, façonnée en colimaçon, bardée d'une rampe en bois. Comme M. Templeson ne sort qu'une ou deux fois par an pour aller entendre, au temple de la rue des Billettes, quelque fameux prédicateur de sa nation, je montai tout d'un trait à son troisième étage, sans m'informer s'il était ou non chez lui. — Ne vous dérangez pas, c'est moi, votre ami! lui criai-je en traversant dans l'obscurité les deux pièces qui précèdent son cabinet, charmant petit appartement meublé avec l'égoïsme d'un vieux célibataire, revêtu d'un double tapis élastique, étoffé si adroitement aux encognures, ouatté à toutes les fentes avec tant de sollicitude que le bruit du dehors, quand il y parvient, s'y résout en un bourdonnement cotonneux, et que le jour n'y passe par aucune de ces altérations affligeantes auxquelles les personnes nerveuses attribuent avec raison leurs heures de tristesse et de mélancolie.

— J'aurais presque parié que vous viendriez me voir, dit-il en me tendant sa belle main blanche de vieillard. J'ai mis deux pincées de thé de plus dans ma théière.

— Du thé vert?

— Rassurez-vous, trembleur; du thé noir et du meilleur, de ma vieille provision. Nous avons encore quelques amis dans la compagnie des Indes, si nous n'en sommes plus actionnaire. Vous permettez que je termine ma lecture.

— Je vous en prie, monsieur Templeson.

Tandis que M. Templeson achevait de lire un chapitre de la Bible, j'eus le loisir et la joie de remarquer que rien, depuis un an, n'avait été dérangé dans sa jolie retraite. Il n'y avait de plus qu'un meuble

d'hiver, caché dans son fourreau le mois précédent. C'était le beau paravent de laque qu'il avait rapporté autrefois de Canton avec les admirables colifichets de ses cheminées. Autour de lui était rassemblée la collection de ces objets d'une frivolité ruineuse qu'aiment tant les gens du monde blasés. Le marbre de son secrétaire était chargé de délicieuses monstruosités ramassées dans les comptoirs de la Chine, grimaces candides qui font rire à force d'être terribles. Dans un coin s'élevait un énorme parasol d'une transparence d'écaille, trop grand pour être porté par un seul individu, trop petit pour mettre à couvert tout un quartier. Quoiqu'il eût conservé ses riches zones de pourpre et d'orangé, il semblait, tant il était sec et raccorni, devoir tomber en poussière au moindre effort tenté pour l'ouvrir. Fo-Hi s'en était assurément servi le jour de son couronnement. De beaux coquillages roses, évidés en fuseaux; d'autres, plissés avec la coquetterie d'une manchette hollandaise; d'autres d'un prix excessif, à cause de leur rang élevé dans les classifications conchyliologiques, se voyaient sur des étagères soigneusement entretenues, non par les mains dangereuses des domestiques, mais par celles d'un maître, amoureux à la fois de ces richesses et instruit de leur valeur. On sentait encore que là ces porcelaines contournées, ces vases bleuâtres d'une dimension cyclopéenne, terminés en bec de grue, ces siéges d'ivoire, chefs-d'œuvre de patience et d'adresse, étaient le témoignage d'une vie voyageuse et d'une nature particulière de fortune. C'étaient autant d'échantillons d'existence. Il est probable que M. Templeson n'aurait pas pu dire comment il s'était procuré, selon les positions diverses où il s'était trouvé, tant de riches petits trésors, pas plus que nous ne pourrions dire, au bout d'un certain temps, comment et pourquoi nous avons deux montres, l'une qui ne va jamais, l'autre qui va quelquefois, tel tableau de maître, telle pendule surmontée d'un coq en cuivre doré. Il arrive un moment dans la vie, pour peu qu'elle se prolonge, où le mobilier c'est nous, ce que nous avons été, et tout ce que nous avons pu être. Nous appellerions volontiers cousins et cousines nos fauteuils et nos pincettes.

— Maintenant je suis tout à vous, mon ami. Voulez-vous que nous prenions d'abord une bonne tasse de thé?

— Comme il vous plaira, monsieur Templeson; et si vous manquez ensuite de feu pour faire chauffer l'eau, je vous prie d'user de ce vieux livre que voilà, comme vous feriez d'un nouveau.

— Montrez-moi donc cette perle. Un livre anglais! et où avez-vous pêché cela?

— Sur les quais.

— Voyons mieux le titre.

Après l'avoir attentivement lu, M. Templeson se mit à rire avec tant d'abandon et de continuité, que je craignis que ses pieds, en se détendant sous l'hilarité, n'allassent renverser la théière, les tasses japonnaises et les pyramides de pain beurré. Ce rire cessa tout à coup chez lui, et je vis sa figure passer de la gaieté à la tristesse, de la tristesse à la douleur, de la douleur à l'attendrissement. Il se leva.

— Vous avez cru, me dit-il en me remettant un livre qu'il était allé prendre au fond d'un coffre d'ébène recouvert d'un tapis à franges d'argent, que vous étiez l'unique possesseur de cet étrange ouvrage, vous vous êtes trompé : voici le pareil. C'est l'exemplaire d'une autre édition seulement; une édition ravissante, comme vous voyez; une édition diamant. Pope, mon divin poète, et Shakspeare n'ont jamais été si splendidement illustrés. Est-ce vrai?

— Très vrai, monsieur Templeson. Mais vous m'avez prêté un orgueil de bibliophile que je n'ai pas eu un seul instant dans cette occasion. Je n'ai pas cru acheter un exemplaire rare, unique.

— Vous auriez pu avoir cette vanité en tout cas, car si l'édition à laquelle mon exemplaire appartient n'est pas rare, l'édition du vôtre l'est beaucoup, et si je ne craignais de vous faire faire un marché de dupe, je vous proposerais d'échanger votre mauvaise brochure contre mon bel exemplaire, qui m'a coûté deux cents francs.

— Il n'y aura aucun échange entre nous, monsieur Templeson. Faites une chose qui me sera agréable : acceptez mon exemplaire.

— Ne vous repentirez-vous pas?

Je mis la brochure sur les genoux de M. Templeson, qui me dit :

— Je vous dois un cadeau à mon tour; mais prenons le thé.

M. Templeson posa sur le manteau de la cheminée sa tasse qu'il n'avait qu'à demi vidée, et il me dit :

— L'auteur de votre brochure et de mon livre fut, pendant ma jeunesse, au nombre de mes amis; il se nommait Jervas. Son père mourut à la Guyane anglaise, où il avait été, pendant dix-sept ans, à la tête d'une compagnie pour la pêche des perles. Je n'ai jamais connu sa mère, qui descendait, disait-on, d'une excellente famille du Westmoreland. Jervas était encore au collége avec moi, son aîné de quelques années, lorsqu'il perdit son père et sa mère, qui ne lui laissèrent, en mourant, qu'un mince revenu de trois mille francs. Afin de fatiguer le moins possible votre attention, je réduis ici en monnaie

française le chiffre de la fortune de mon ami. J'en userai ainsi, dans le cours de cette histoire, chaque fois qu'il sera question d'argent. Mais vous laissez refroidir votre thé, et je ne sais rien de plus détestable que du thé froid.

— Vous disiez que Jervas était au collége avec vous.

— C'était un assez bon écolier; mais il n'y avait pas de caractère plus irrésolu que le sien. Dans les petits comités d'hiver où se réunissaient tous les écoliers et où ils ne se faisaient pas faute de colorer de pourpre leur avenir, se promettant les uns d'être capitaines de guerre et de battre à outrance les Français, les autres d'ajouter leurs noms à ceux de Forster et de Van Diemen en récompense de quelque découverte hardie au-delà du cercle polaire, ceux-ci de s'enrichir dans le commerce d'épiceries à Tonkin ou à Macao, ceux-là de s'illustrer par la science des nombres, comme Newton, dont le buste décorait notre salle; dans ces petits conciliabules, et parmi tous ces grands hommes futurs, Jervas était le seul qui n'osait pas voir si clairement à travers les ténèbres de son avenir. Sa tête pensive et fort belle n'était émue par aucune de ces vanités fougueuses allumées autour de lui. S'il eût été poète, j'aurais expliqué son indifférence par la lenteur d'idées qui caractérise d'ordinaire ceux dont la rêverie domine les facultés. Jervas aimait assez la poésie, mais en jeune homme, plutôt par l'entraînement de l'âge que par vocation. Au reste, je n'ai jamais lu de lui la moindre pièce de vers, et pourtant ce ne sont pas les occasions de rimer qui manquent dans nos universités. Plus tard, quand j'ai eu occasion de revenir sur le passé de cet homme que ses malheurs m'ont forcé d'étudier comme une singularité, j'ai supposé, avec quelque raison, qu'une doctrine métaphysique avait déterminé en lui ce caractère d'apathie. Oui, en recueillant à distance les souvenirs de mes conversations avec lui, je me suis démontré que Jervas était fataliste par conviction, et cette conviction s'était raffermie en lui de tout ce qu'il avait appris sur sa famille. Son aïeul, son père, presque tous ses parens avaient été heureux ou malheureux soudainement, sans le concours logique des évènemens, ce qui arrive à beaucoup de personnes, mais ce que peu remarquent. Jervas avait été conduit sans doute à considérer comme un privilége accordé à sa famille ce fait providentiel, sous la protection duquel il avait mis son inaction musulmane. J'ai d'autant plus lieu de croire qu'il pensait ainsi, qu'en philosophie il soutint avec ardeur une thèse où il essayait de prouver que l'abnégation des Orientaux était la plus raisonnable des croyances. J'ai eu tort, je m'en aperçois un peu tard, d'avoir tant insisté sur

les causes plus ou moins probables des opinions de mon ami, qui, avec une tout autre manière de voir, aurait pu subir pareillement les accidens dont sa vie fut semée. Cependant, pour me faire pardonner ma prolixité, je dois dire que, si le fatalisme ne fut pas la source immédiate de ses malheurs, il lui servit du moins à les lui faire supporter pendant de longues années.

Quand Jervas fut sorti de l'université, il voulut goûter de tous les plaisirs qu'offre Londres, qui est la capitale des plaisirs, après Paris, où Jervas n'alla jamais. Sa fortune fut rudement entamée. L'intérêt et le principal furent dévorés en peu de mois; les propriétés furent converties en guinées, les guinées en shellings, les shellings en misère; il ne lui resta bientôt plus que sa fraîche figure de provincial, sa taille de demoiselle et un immense désir de renouveler les jouissances qu'il n'avait goûtées encore que du bout des lèvres. Que faire? se demanda-t-il. Du commerce? Mais je n'ai pas une once de marchandise à vendre ou à troquer. De la science? Mais je sais de physique et de mathématiques tout juste ce qu'on en apprend dans les universités. De la poésie? On n'en lit plus. Pourtant il faut vivre : j'ai à payer mon aubergiste, homme intraitable; mon tailleur, persécuteur infame; mon bottier, muet terrible qui m'attend tous les matins à ma porte. Je dois à tout le monde. En récapitulant ainsi ses misères, Jervas passa par hasard ou par la force de l'habitude, dans une des rues populeuses et assez mal famées qui avoisinent Covent-Garden : ces rues étaient presque exclusivement occupées alors par les actrices du fameux théâtre de ce nom. Une superbe femme qui était à la croisée, l'ayant reconnu pour un joyeux compagnon de l'an passé, lui sourit comme font les anges; Jervas lui sourit; une plus belle femme encore lui jeta une rose blanche de ses cheveux; Jervas prit la rose blanche comme il avait pris le sourire; plus loin une autre femme, blonde comme la lune à son premier quartier, lui adressa deux vers de Pope, sur sa chevelure; Jervas répondit au compliment; enfin d'un bout de la rue à l'autre bout, Jervas fut assailli d'une pluie de jolies choses, de fins sourires, de fleurs expressives; il était enivré comme une bayadère qui a long-temps dansé devant des spectateurs électrisés. Malheureusement pour Jervas, il eut la ridicule pensée de revenir sur ses pas et de se montrer de nouveau à ces dames, qui avaient perdu leur temps et leurs frais de coquetterie à l'encontre d'un homme qui n'avait pas un penny sur lui.

En le revoyant passer, la danseuse, qui lui avait lancé un compliment, le railla sur son habit, lui demandant si le modèle en avait été

conservé dans l'arche; la choriste, qui lui avait envoyé une rose blanche, lui fit un geste de mépris; la soubrette, dont le sourire d'ange l'avait ravi, le gratifia d'une grimace semblable à celle que ferait un buveur qui avalerait un verre d'eau, croyant boire un verre de champagne; il n'était pas de croisée, de balcon doré, de lucarne si élevée, d'où ne partît, contre lui, un mot blessant, une remarque injurieuse sur sa chaussure, sa coiffure et sur quelque pièce de son costume. Il avait beau doubler, tripler le pas, il entendait toujours retentir à ses oreilles : Va-t-en, échappé de collége! Va te faire habiller, petit saint Jean! Quel est ton fournisseur de poudre? Marquis, donne-moi l'adresse de ton coiffeur!

Enfin l'infortuné Jervas gagna sa pauvre demeure, la honte dans le cœur, la faim dans l'estomac, la rage dans le cerveau; si un poignard lui fût tombé sous la main, il se serait tué; il ne trouva qu'une plume à sa portée. Il la plongea dans l'écritoire, la suspendit un instant sur un cahier de papier blanc, et après s'être frappé le front avec violence, il s'écria en la laissant tomber : Je serai vengé!

— Mettons encore une bûche au feu et renouvelons le thé. Voulez-vous?

— Soit, monsieur Templeson. Mais j'ai hâte de savoir comment se vengea votre ami Jervas.

— Il connaissait parfaitement chacune de ces femmes dont il venait d'éprouver les sanglantes moqueries; il savait l'origine de leurs écarts, la cause qui les avait chassées du foyer honnête de leurs familles, pour suivre le chemin tortueux de perdition, pour se faire actrices au pandémonium de Covent-Garden ; il savait par quels échelons elles étaient descendues d'une passion extravagante, mais désintéressée, à une passion moins excusable, et de là à une intrigue nouée par l'or; il avait tenu un compte fidèle des glissades innocentes, des pas téméraires, des affections criminelles ; c'était son érudition, elle était complète. Il possédait en outre l'âge exact, l'âge rigoureux, de toutes ces femmes, leur temps de service sous les drapeaux du plaisir ; mieux que leurs peintres, mieux que leurs amans, il pouvait indiscrètement révéler les taches cachées dans l'éclat de leurs beautés et par quel art consommé elles dissimulaient ces défauts; une hanche hasardée, une épaule inégale, une jambe de proportions ingrates, une main déparant un beau bras, quelques constellations de roussure sur un satin charmant, un pied trop peu voûté pour être risqué sur un carreau de velours, un œil trompant par sa vivacité sur ses dimensions réelles, une haleine plus virginale à midi que le soir après le bal;

une voix retenue captive derrière des lèvres amoureuses, de peur de rompre le charme inspiré par la bouche ; un esprit trop nu pour assortir un beau corps ; une origine trop basse pour se faire pardonner tant de pierreries aux cheveux, et pas assez de cheveux pour supporter tant de pierreries. Oui, Jervas savait sur ces femmes tout ce qu'en savaient isolément leurs couturières, leurs coiffeurs, leurs amans, leurs médecins, leurs fournisseurs et toute leur mystérieuse domesticité.

Que fit Jervas? Avec cette plume que le hasard avait livrée à sa colère et à sa faim, il se mit à écrire, rue par rue, maison par maison, étage par étage, appartement par appartement, alcôve par alcôve, l'histoire patiente, scandaleuse, analytique, détaillée, étrange, de chacune de ces actrices de Covent-Garden, dont il avait été si bien traité tant qu'il avait eu de l'argent, et si ignominieusement vilipendé quand il était arrivé au dernier sou de son patrimoine.

Il écrivit toute la nuit sans trève ni repos. Exaltée par le désespoir, sa mémoire ne le trahit pas une seule fois dans toutes les évocations de quartiers, de places, de numéros, dont il eut besoin pour marquer son livre au coin de l'histoire. Il eut une autre idée : Je suis bien bon, se dit-il, de ne condamner au poteau que des femmes qui y sont déjà ou à peu près ; il en est d'autres, et en aussi grand nombre, et en plus grand nombre même, qui figureraient merveilleusement dans mon cadre. Haine à toutes! s'écria-t-il ; que toutes y soient, et les demi-vertus et les quarts de vertu, et toutes les fractions de vertu ! Mon livre sera parfait : ce sera le plus beau livre des livres. Londres en rira, Londres en frémira : arrachons tous les voiles! Et quel service je rendrai aux mœurs, aux familles, au monde! Emporté par ce chaleureux mouvement, Jervas entremêla à ses biographies de femmes notoirement dignes d'être décriées, les biographies de celles dont la moralité n'était pas suspecte au même titre. Il comprit que plus il donnerait à de simples doutes le caractère d'une certitude, et plus il attirerait sur son livre l'infaillible intérêt de la curiosité. Jervas parcourut comme un cheval indompté tout le cercle des accusations, s'arrêtant à peine aux limites. En un instant son livre s'éleva à l'effrayante hauteur d'une satire sociale. La hache et le flambeau à la main, il pénétra dans chaque ménage pour le détruire et l'incendier. Quand le jour vint, son livre infernal était presque fini. Pâle, effaré, mourant de faim, il frappa à la porte d'un libraire, qui, en flairant seulement la marchandise, en devina la haute et friande qualité.—

C'est de l'or ou Botany-Bay! dit-il à l'auteur. — Que ce soit l'un et l'autre, mais que j'aie de l'or avant tout! — Vous en aurez beaucoup; en voilà un peu pour vous faire patienter. Remontez-vous le corps, et reposez-vous l'esprit. Il faut dix jours pour imprimer votre livre. Dans dix jours, revenez, nous règlerons.

Au bout de dix jours, quand Jervas se montra de nouveau à la boutique du libraire, celui-ci lui dit en lui serrant la main : — Je suis effrayé de notre succès! votre livre a été vendu en vingt-quatre heures! — Quinze cents exemplaires! — Je mets sous presse la seconde édition. Combien voulez-vous d'argent? Jervas croyait rêver. Il demanda une somme énorme. Le libraire la doubla. Décidément Jervas se crut un grand écrivain, un Juvénal, un poète fameux, un philosophe incomparable. La vérité est que son livre est écrit avec un balai : on n'y trouve ni style, ni goût, ni pudeur; mais si quand on dit du mal de quelqu'un, on a toujours de l'esprit, quand on médit de tout le monde, on a nécessairement du génie.

Le retentissement de ce livre fut immense. Tout le monde courut boire une gorgée à cette fontaine de scandale. Les victimes de Jervas en furent malades, plusieurs en devinrent folles, beaucoup en moururent. C'était là, j'espère, réussir. Le bonheur suit la gloire. Jervas reprit son ancienne vie de dissipations. Chevaux, dîners, fêtes, il ne se fit faute de rien. Il crut plus que jamais à la fatalité; car, malgré l'orgueil de son succès, il lui répugnait de croire qu'il le devait uniquement au mérite de son livre.

Il était au milieu de son triomphe, quand j'arrivai à Londres, après un voyage en Chine où je n'avais pas été aussi favorisé que lui par la fortune. Ma pauvreté ne m'éloigna pas de son souvenir. Son bon cœur lui rappela le camarade de classe, l'ami de ses heures de récréation. Il courut à bord du navire sur lequel j'avais fait la traversée, prit mes malles, les emporta chez lui, me força de le suivre, et malgré ma résistance, je fus logé dans sa maison et je m'assis chaque jour à sa table. Que d'amis il avait alors! Comme ils lui trouvaient de l'esprit, de l'élégance, de la noblesse. La littérature, à les entendre, n'était pour lui qu'un pont qui le conduirait aux distinctions politiques. Tous les grands hommes d'état commencent presque toujours par déposer les gages de leur supériorité dans quelque livre fameux. Jervas avais suivi d'instinct leur exemple.

—Tes amis sont charmans, lui dis-je un jour, et je serais le dernier à douter du mérite qu'ils louent en toi; mais permets-moi de te demander seulement le nom de l'ouvrage qui t'attire tant de compli-

mens de leur part. Mon ignorance ne te blessera pas. Je reviens de la Chine où Milton et Pope ne sont pas encore connus. Ajoute même à cette complaisance, pour en finir avec ma curiosité, celle de m'apprendre d'où t'est venue cette rosée de prospérité qui a fécondé tant d'amis autour de toi.

— Écoute, me répondit Jervas, la source de mon bonheur la voici.

Il me montra la fameuse brochure, et il me raconta la cause qui la lui avait inspirée, les résultats de publicité qu'elle avait eus, ceux qu'elle ne manquerait pas de produire encore. Étranger au mouvement des livres, à ce que vous appelez aujourd'hui les effets de la presse, je ne pouvais qu'admirer ce que me disait Jervas, sans approuver cependant le fond ni la forme de son livre. J'étais étonné, mais ma surprise n'était pas de l'édification. Cette surprise fut encore plus grande quand il m'ouvrit un buffet chargé de vaisselle plate, de services en vermeil, de couverts d'argent ciselés par les meilleurs ouvriers de Londres, de timbales niellées, et d'une foule d'objets de prix. Jervas se hâta de me dire en souriant :

— Tu ne supposes pas que ces cadeaux proviennent de la générosité de ceux qui ont une page dans mes biographies. L'humanité n'est pas encore assez parfaite pour récompenser qui la dévoile et la corrige. Ces vases et ces coupes m'ont été envoyés par ceux qui ont peur de tomber un jour dans mon filet. Sous le prétexte honorable de m'encourager dans ma tâche, ils s'assurent de ma discrétion. Cette soupière, gravée à Paris, m'a été donnée par un lord qui est marié secrètement avec une danseuse du dernier ordre. Le lord m'a envoyé la soupière, la danseuse les douze couverts qui accompagnent la soupière. Ce surtout magnifique te représente un adultère; ces candélabres, un inceste. Je suis meublé de scandales.

— Quel métier! quel métier! m'écriai-je, quel métier, Jervas, tu fais là!

— Le plus honorable de tous, le plus utile aux mœurs, me répondit-il. En obligeant ces gens-là à acheter si cher mon silence, je décourage ceux qui seraient tentés de les imiter. Depuis l'apparition de ma brochure, on s'observe avec effroi. Dans six mois je veux que l'adultère coûte cinquante mille francs à Londres.

Malgré le vernis moral dont mon ami Jervas décorait sa nouvelle profession, je ne jugeai pas prudent de demeurer plus long-temps avec lui. D'ailleurs je m'ennuyais en Angleterre; mon esprit actif s'accommodait mal de la vie désœuvrée de Londres. J'étais jeune,

j'avais besoin de faire ma fortune; je m'embarquai de nouveau pour Canton, laissant Jervas sous le charme de son étoile.

Au moment de mon départ, on mettait sous presse la huitième édition de son livre.

Prenons-en ensemble une idée, mon ami, afin de ne rien ignorer de l'histoire de cet homme, et surtout pour nous expliquer les évènemens qui en signalèrent le cours.

Comme vous le voyez, Jervas a divisé son livre par chapitres, ayant soin d'écrire en tête de chacun l'adresse de ses victimes. S'il n'a pas mis toutes les lettres de leurs noms, il en a si peu retranché, que les suppressions sont dérisoires. Ainsi qui ne lirait pas miss Thompson dans le même nom ainsi orthographié :

Miss Th-mps-n, 19, *Berners-Street.*

« Cette dame s'est montrée l'été dernier à Brighton; elle a chanté avec grand succès sur le théâtre de cette ville. Elle a un corps imposant, — *commanding figure.* — Son teint est beau, mais marqué de roussures; elle a une jolie petite bouche, de belles dents et un nez aquilin charmant; ses cheveux sont presque bruns. Seulement elle est trop grasse et sa poitrine excède toute dimension. Elle s'habille très élégamment, et consomme un grand luxe de queues traînantes, répétant cet adage, qu'elle tient de ses protecteurs pris dans la marine : que le vaisseau muni de bonnes voiles arrive toujours à bon port.»

« She dresses very elegantly, and always wears a great profu-
« sion of lappets, always repeating the adage she learned from her
« boatswain keepers, that the ship, with good sails, will always
« reach a good port. »

— Jusqu'ici, à la rigueur, je ne vois guère d'outragé que la langue anglaise, m'écriai-je.

— Continuons, me dit M. Templeson.

Harriet B-rn-by, Little-Castle-Street, Oxford-Market.

« Elle a un beau teint, une taille charmante; et, quoiqu'elle n'ait encore que vingt-deux ans, il y en a déjà six qu'elle s'est vouée au culte de Vénus. »

— Ceci devient plus explicite. Était-ce une de celles que Jervas avait vues dans le voisinage de Covent-Garden?

— Du tout; et nous entrons, vous semblez le deviner, dans l'odieuse supercherie de Jervas. Il donne ici la figure, l'adresse et la biogra-

phie d'une actrice, qui n'était peut-être qu'excessivement compromise par sa légèreté. Il faut en dire autant de celle-ci, que n'oublia pas non plus notre biographe.

Mistriss Sm-th, 7, Burleigh-Row, near Portman-Square.

« Son mari est employé à la Banque, où il est depuis dix heures du matin jusqu'à trois. Pendant ces cinq heures d'absence, mistriss Sm-th reçoit les hommages de deux officiers, l'un de la marine royale, l'autre employé dans le service de terre. Comme ils appartiennent à deux armes qui se jalousent, elle a soin de ne pas les faire trouver ensemble.

— Et ensuite :

Miss Arnold, Church-Street, 17.

« C'est une charmante actrice; elle chante bien, mais elle médit encore mieux. Pourquoi n'a-t-elle pas les cheveux aussi longs que la langue? »

Miss Baudy, Marybone-Street.

« La danseuse d'Angleterre la plus naïve dans ses propos. C'est elle qui dit un jour en plein foyer de théâtre : « Ce que c'est que les « préjugés! on se lave les mains, jamais les pieds. »

Miss Gilbert Clement's-Lane.

« Qui est restée pendant quinze jours absente du théâtre de Covent-Garden par suite du malheur dont elle fut frappée. Un voleur s'étant introduit chez elle pendant la nuit, lui vola, devinez quoi? Son talent? Non. Son amant? Non. Son ratelier! »

Mistriss Clifton, King-Street.

« Un astre! une planète! Mais comme toutes les planètes, mistress Clifton a ses constellations; ce soleil de Covent-Garden a d'innombrables taches sur les épaules. »

Miss Kendall, Hart-Street, 4.

« Les plus jolies jambes que jamais chanteuse ait laissé voir. Qu'il est fâcheux que ces charmantes jambes montent trois ou quatre fois plus haut que la voix de miss Kendall! »

— J'avoue, dis-je en interrompant M. Templeson, que toutes ces reines de théâtre devaient étrangement souffrir de se voir ainsi mettre à nu aux yeux du public.

— La moins blessée ne fut pas, poursuivit M. Templeson, miss Perdita, ainsi nommée de son vrai nom ou de son nom de coulisse. C'était une délicieuse créature, il m'en souvient. Elle avait à peine dix-huit ans quand elle parut sur le théâtre de Covent-Garden, qui fut émerveillé de tant de jeunesse jointe à tant de beauté. Ce qui ne contribua pas peu à la mettre en vogue, c'est le voile mystérieux jeté sur sa vie. On ne savait d'où elle venait, quel était son pays, quels étaient ses parens. Personne ne l'accompagnait au théâtre, personne ne la ramenait chez elle. On broda de l'or sur cette toile obscure. Perdita fut une fille d'un prince royal; on lui donnait une duchesse pour mère. Jugez si la curiosité fut éveillée! Chaque jour on inventait une histoire ou un roman pour augmenter l'attrait répandu autour d'elle. Des princes lui avaient offert leur main qu'elle avait refusée parce qu'elle avait le projet de se vouer entièrement à la religion dès qu'elle aurait atteint l'âge de dix-neuf ans. Perdita se plaisait au milieu de ces propos enivrans. Un maladroit vint briser cette glace diaphane, sans autre but que celui d'ajouter une page de plus à de scandaleuses révélations. Ce maladroit fut Jervas.

Tenez, lisez avec moi ce qu'il écrivit sur Perdita.

« Perdita, ton nuage d'encens s'est évanoui; ta divinité est remontée au ciel avec la ceinture de Vénus, le voile de Diane et tous les attributs de la mythologie. Perdita, tu n'es qu'une obscure mortelle; ton père n'était ni Jupiter, ni Énée, il n'était pas même duc; c'était tout simplement un garde de nuit de Dublin, et le watchman avait pour femme une marchande de poisson. Comme nous ne voulons pas laisser croire que tu es logée dans l'Olympe, où tes flatteurs t'ont souvent placée, nous dirons que tu as un logis plus que modeste à Newman-Street, en attendant mieux. »

Vous comprenez de quelle douleur fut saisie Perdita, quand elle sut ce que Jervas avait publié d'elle dans sa *list of Covent-Garden ladies*; Perdita, qu'il n'avait jamais vue! Elle en fut dangereusement malade. La pitié publique essaya de la consoler, mais la pitié du monde est peut-être plus redoutable encore que son ironie. Perdita reparut au théâtre, mais dépouillée de son auréole. Elle tomba au rang des actrices ordinaires de Covent-Garden. Sa chute fut le signal d'une nouvelle existence pour elle; elle eut des amans, elle en eut beaucoup, et dès ce moment sa vie se confondit avec celle de tant d'autres femmes de sa profession. La goutte d'eau avait d'abord été une perle; la perle redevint une goutte d'eau.

N'ayant pas signé de son véritable nom sa trop fameuse brochure,

Jervas jouit pendant plus de six mois des avantages précieux de l'anonyme. Du fond de la boutique de son libraire, il entendait tenir les propos les plus étranges sur celui qu'on présumait en être l'auteur. C'était un comédien qui, pour se venger d'avoir échoué à Covent-Garden, avait écrit tant d'odieuses pages contre ses camarades. C'était une puissante lady dont l'amant avait été enlevé par une danseuse ; le théâtre entier expiait la faute de la danseuse coupable; on nommait la lady, on désignait la danseuse ; rien n'était plus avéré; rien, jusqu'au jour où un fat, entrant dans la boutique du libraire, s'écriait : — Marchand ! demain, je t'apporterai des nouvelles de ton auteur favori; si tu tiens à éditer sa peau, tu l'auras, sur mon ame! Je lui ferai l'honneur de le tuer demain avant midi. Je daigne me battre avec lui ; nous l'avons enfin découvert. J'écrirai sa biographie, et tu la mettras en tête de ses œuvres complètes. Il se nomme James Crown ; c'est un petit, maigre et noir ; il était écrivain à bord d'un vaisseau de la marine royale ; son père est à Newgate ; sa mère fit, l'an passé, un voyage d'agrément à Botany-Bay. Assez sur son compte. Marchand ! vends-moi douze exemplaires de la dernière édition de son livre. Le libraire souriait, échangeait les douze exemplaires contre de belles guinées, et il courait ensuite prendre les mains du glorieux Jervas. Une autre fois, c'était un journal des comédiens qui contenait le récit circonstancié de la fin tragique de l'auteur de la *List of Covent-Garden ladies*. « Hier, vers onze heures de la nuit, au moment où de riches équipages couraient vers le palais du duc de Sommerset, tout illuminé pour le bal, l'infame folliculaire, dont le nom ne s'écrit pas, était précipité du haut du pont de Londres dans la Tamise par de courageuses mains. Justice est faite ! »

Jervas était régulièrement tué en duel ou assassiné une fois par semaine.

Quand on sut qu'il était l'auteur de ce livre si souvent attribué à d'autres, il arriva qu'il fut beaucoup moins menacé qu'auparavant, soit qu'on lui attribuât une bravoure dont il était loin, sans être lâche pourtant, soit qu'il fallût de toute nécessité s'avouer le protecteur d'une de ces belles outragées en prenant en main leur défense. Les rangs des champions s'éclaircirent.

Enfin on savait son nom, sa demeure, sa position.

Un matin qu'il songeait sur son oreiller à la perspective dorée qui s'ouvrait devant lui et au bout de laquelle son regard intérieur découvrait des mondes de félicité et des éditions sans fin de son livre, on cogna à sa porte tout discrètement, et on demanda d'une

voix douce si M. Jervas voulait être assez complaisant pour ouvrir à un domestique de milady Jackson.

Jervas sauta à bas du lit, s'habilla à la hâte et courut ouvrir à un petit domestique noir qui lui remit en s'inclinant un billet armorié comme l'écusson des trois royaumes. Après en avoir pris connaissance, non sans rougir de fierté et de contentement, il dit au petit noir :

— Veuillez dire à milady Jackson, votre noble maîtresse, que je serai chez elle dans une heure.

Le page noir s'inclina de nouveau et partit.

Que peut me vouloir une si grande dame? se demandait Jervas, en endossant son plus bel habit, en se couvrant de son linge le plus fin, en allant acheter des gants blancs chez le parfumeur voisin. Je pressens quelque radieuse surprise; je suis en trop beau chemin de prospérité pour craindre de me tromper. Il y a du bonheur dans l'air. Bonne chance, Jervas!

Un cabriolet de place le descendit à la porte d'un hôtel situé à l'extrémité de Londres, dans un quartier d'une tranquillité somptueuse. L'impression de respect qui frappa Jervas en traversant une cour de marbre noir rabattit la fumée de vanité qui l'aurait peut-être compromis devant la reine de ce palais. De chambre en chambre, il se sentit graduellement plus disposé au respect; enfin, quand il fut introduit dans l'appartement où on le pria d'attendre et de s'asseoir, il avait complètement changé d'avis sur la cause probable de l'invitation qu'il avait reçue. Toute idée de galanterie s'évanouit dans son esprit, quand il fut en présence d'immenses tableaux de Rubens, représentant des descentes de croix, et qu'il se vit dominé par un plafond de Philippe de Champagne, qui figurait une assomption de la Vierge, portée par des anges. Pour achever la transformation de ses idées, il découvrit, quelques pas plus loin, un bénitier d'argent massif et une bibliothèque toute composée d'ouvrages de religion. Il se serait presque agenouillé, quand il vit venir vers lui une jeune et grande dame, vêtue de noir, marchant à petits pas, et dont le visage, d'une blancheur céleste, était caché par un voile sombre.

— Monsieur Jervas, dit-elle à mon ami, en soulevant son voile et en le faisant asseoir près d'elle, vous avez écrit un livre dont l'Angleterre vertueuse vous aura une éternelle reconnaissance.

— Milady...

— Un livre hardi peut-être par le choix du sujet, mais qui fera

plus de bien aux bonnes mœurs que les sermons de tous nos évêques.

— Milady...

— Vous avez arraché le masque au vice, et vous en avez montré la laideur. Quel beau livre que le vôtre! Aussi l'ai-je fait relier en or et monter en pierres fines.

— Milady, je suis plus fier que le roi d'Angleterre s'il venait de conquérir la France.

— Avez-vous arrêté quelque projet d'existence? demanda lady Jackson avec un ton de douceur qui faisait pardonner l'indiscrétion de la demande.

— Aucun, milady.

— Vous n'avez pas de goût pour les armes?

— Fort peu, je vous l'avoue.

— Vous préférez la carrière studieuse des lettres, je le vois, et d'ailleurs un succès décide; celui que vous avez obtenu vous impose l'obligation d'écrire.

— Si tout le monde avait votre indulgence, milady, j'hésiterais moins à suivre votre conseil.

— J'espère, continua lady Jackson, que vous apporterez, dans le noble exercice de cette profession, la décence et l'honnêteté du sage, du moraliste et du philosophe. On attend beaucoup de vous.

— Vous avez une trop haute opinion de mon talent, milady.

— Je présume, poursuivit lady Jackson, que vous avez en tête quelque grand ouvrage sur lequel vous comptez beaucoup, un poème dans le goût de celui de Milton, par exemple; vous avez le front religieux, poétique.

— Je n'ai point tant de vanité, répliqua Jervas qui n'en avait jamais eu tant dans sa vie.

— J'ai besoin de vous mettre vite au courant, monsieur Jervas, du motif qui m'a inspiré la résolution un peu hardie de vous faire venir chez moi, si je ne veux pas vous laisser croire que ce que je vous ai dit jusqu'ici ne m'est pas dicté par une stérile admiration pour votre beau talent. Écoutez-moi, monsieur Jervas : — Il est d'usage dans notre illustre famille que nous ayons toujours à notre charge un écrivain célèbre qui nous dédie ses livres. Voulez-vous être cet écrivain? Vos honoraires seront de dix mille livres par an. Ce sera à vous de mériter cet emploi s'il vous convient de le remplir auprès de nous.

— Votre proposition me comble d'honneur et de joie, milady: mais quel livre vous dédierai-je?

— J'y ai déjà pensé. Parmi mes aïeules il est une sainte peu connue, qu'on nommait Nancy. Mon grand désir serait que vous fissiez ressortir dans votre beau style les mérites innombrables de cette sainte; je vous fournirai tous les détails de sa pieuse vie; venez chaque jour ici, je faciliterai votre travail; ma voiture est à vos ordres; elle sera à votre porte quand vous le désirerez. Cela vous convient-il, monsieur Jervas?

Jervas était porté au troisième ciel. Il promit d'écrire la vie de sainte Nancy et s'engagea à la dédier à milady Jackson, dont il prit congé en lui baisant respectueusement la main.

La renommée avait pris Jervas sous son aile : son livre, dont la forme était réellement alors une étrange nouveauté, avait mis en feu toute la haute société de Londres. Les uns, comme je vous l'ai déjà dit, voulaient faire une pension viagère à l'auteur, les autres l'assassiner aux premières brumes d'hiver; les moins irrités parlaient de le bâtonner en pleine rue. Ceux dont Jervas avait le plus à craindre étaient les protecteurs immédiats de toutes ces femmes de théâtre, immolées par lui. Jusqu'ici cependant, ces vengeances sourdes ne s'étaient manifestées que par les menaces anonymes dont il a déjà été question; lady Jackson l'engageait beaucoup à les mépriser. Son livre se vendait toujours par centaines d'exemplaires.

Il avait déjà touché une assez forte somme de sa généreuse protectrice, et son *Histoire de sainte Nancy* était achevée.

Quand ce merveilleux livre fut imprimé, milady Jackson, pour honorer son historien, donna, à son intention, une fête long-temps méditée. C'était pendant la dernière semaine du carnaval. On n'était reçu que déguisé et masqué : on souperait à minuit. Jervas seul et milady Jackson avaient le visage découvert. Toutefois milady était costumée en vestale et Jervas en moine, travestissemens tout-à-fait dans les goûts mystiques de la maîtresse de la maison. Quand Jervas entra dans le salon, chaque invité alla le saluer et le complimenter; tous les regards étaient pour lui. On dansa ensuite; on prit des rafraîchissemens, c'est-à-dire des liqueurs brûlantes, du rum et du genièvre sous toutes les formes. La réunion s'échauffait. Parfois Jervas croyait entendre des rires ironiques courir autour de sa robe de moine. La liberté du bal autorise ces délicieuses impertinences. Il fut entraîné cependant par un joli petit domino gris-perle, qui lui dit tout bas : Chevalier Jervas, méfiez-vous! vous êtes perdu. Voyez, on ferme les portes; entendez-vous celle de la rue qu'on verrouille?

Vous êtes pris au piége, chevalier Jervas. Je ne vous en dis pas davantage; on nous observe.

Jervas pâlit; il ne put pas douter du terrible avertissement du domino gris-perle; il pâlit davantage quand, vers minuit, la moitié des masques tombèrent, et qu'il crut reconnaître dans tous ces visages découverts les femmes dont il avait écrit les épouvantables biographies; redoutables euménides accompagnées de leurs amans, des hercules dont le bras d'un seul aurait suffi pour l'envoyer au plafond, parmi les anges de l'assomption de Philippe de Champagne. Il fut sans voix pour répondre à lady Jackson, quand celle-ci, en passant, lui demanda : Comment vous trouvez-vous, chevalier Jervas?

Le domino gris-perle revint une seconde fois auprès de Jervas et lui dit : Au milieu du souper je me lèverai pour aller prendre l'air sur le balcon. Vous me suivrez, entendez-vous? Si vous ne m'obéissez pas, vous êtes perdu.

— Vous êtes mon ange sauveur, lui répondit Jervas en répandant des larmes d'effroi. Ces gens-là veulent donc m'assassiner.

— Oui.

— Ils ne craignent donc pas la justice?

— Ils sont au-dessus de la justice.

— Mais qui êtes-vous, madame, pour me porter tant d'intérêt?

— Une femme dont vous avez mis, en toutes lettres, le nom du mari dans votre livre; par vous j'ai su son infame conduite, et j'ai connu la femme qui m'a ravi son cœur. Elle est ici, je me vengerai d'elle; il est ici, je me vengerai de lui. N'oubliez pas le balcon. Le moment fatal approche.

Jervas ne s'était pas trompé. Ces femmes étaient toutes ses victimes; celles dont il avait révélé les hanches inégales, les yeux imparfaits, les pieds trop gras, les bras trop maigres, la vie licencieuse, dont il avait donné l'adresse à l'Europe. Et comme il envisageait avec terreur leurs amans! Des hommes de six pieds qui avaient des yeux noirs de charbon, des mains de fer! — Ils me tueront dix fois au moins, pensait-il.

A table! à table! crièrent les domestiques. Jervas n'avait pas faim; il s'assit pourtant. Toute l'assemblée était démasquée. Lady Jackson était assise en face de Jervas.

A la fin du premier service, elle prit ainsi la parole:

— Mesdames, cette fête est donnée en l'honneur de mon poète, et voici le livre qu'il m'a dédié : *Vie miraculeuse de sainte Nancy*. Sainte

Nancy, c'est moi, actrice de Covent-Garden, votre maîtresse, milord duc; la vôtre autrefois aussi, colonel; la vôtre autrefois aussi, amiral des flottes britanniques; pour cinq mille livres, mon poète a fait de moi une sainte, car je m'appelle Nancy!

L'infernale plaisanterie de Nancy, l'actrice de Covent-Garden, bouleversa Jervas bien moins encore que les titres qu'elle donna aux figures de scélérats qui ornaient la table. Ces brigands décorés du titre de duc et d'amiral glacèrent Jervas, dont les regards ne quittaient pas le domino gris perle, fort peu empressé de se lever de table pour aller au balcon.

Le signal de l'attaque avait été donné: Mesdames, à votre tour, s'écria Nancy, remerciez aussi votre historien.

Jervas se jeta sur un énorme couteau à découper, voulant au moins se venger avant de mourir. Un des ducs qui étaient auprès de lui, un homme terrible, aux cheveux rouges, un bœuf par les épaules, cassa le couteau dans sa main comme on le ferait d'une aiguille à tricoter et lui dit: Monsieur, les pièces froides ne sont pas encore servies; que prétendez-vous faire de ce couteau!

Jervas baissa la tête et se résigna à mourir sans vengeance.

— Relève la tête, beau moine, vint lui dire une jeune femme, en lui donnant un léger coup sous le menton. Je suis miss Arnold. Tu as dit de moi que j'avais la langue plus longue que les cheveux. Vois mes cheveux. — Et miss Arnold laissa tomber sa belle chevelure sur les mains de l'effrayé Jervas. — Es-tu convaincu de ton mensonge?

— Oui, répondit Jervas, qui dans ce moment aurait trouvé à un chauve la crinière d'un lion.

— Je suis miss Baudy, moi, vint lui dire une autre femme; tu as prétendu que j'avais dit un jour en plein foyer de théâtre : Ce que c'est que le préjugé! on se lave les mains, jamais les pieds. Milords et miladies, voilà mon pied.

— C'est de l'albâtre! crièrent toutes ces dames. Que Jervas le baise!

— Belle vengeance! répondirent les hommes.

Jervas baisa le pied et jeta les yeux sur le domino gris-perle, comme pour lui dire : Comment tout ceci finira-t-il?

— Je suis miss Gilbert, moi; tu as dit que mes dents étaient fausses : vois! Et ce démon de femme prit une pièce d'or, la mordit si fort qu'elle la faussa; elle jeta ensuite la pièce au visage de Jervas, en lui disant : C'est pour toi, biographe.

— Moi, je suis mistress Clifton; pour te prouver que mes épaules ne sont tachées par aucune roussure, comme tu l'as faussement prétendu, regarde si jamais tes maîtresses t'en ont offert d'aussi blanches et d'aussi pures. Regarde!

Mistress Clifton jeta sa mantille en l'air et laissa voir ses épaules nues à toute la compagnie, qui battit des mains.

— Moi, je suis miss Kendall, logée Hart-Street, n° 4. Tu as osé écrire que mes jambes montaient plus haut lorsque je me rendais chez moi que ma voix lorsque je chantais à Covent-Garden. Vous savez tous que je suis logée au second étage, dans l'un des plus élégans appartemens de Londres, et que ma voix atteint sans effort les notes les plus élevées. Écoute, chevalier Jervas! Et miss Kendall se mit à chanter un morceau d'un grand opéra avec une supériorité de voix dont le chevalier Jervas fut épouvanté. Il crut entendre les sauvages du Canada hurlant autour de lui son chant de mort.

On ne fit grace au pauvre Jervas d'aucune réfutation en règle. Après les pieds, les jambes, les épaules, dont il avait médit, vinrent une foule d'autres pièces de conviction à charge contre lui. Qu'aurait-il dit pour sa défense? L'accusation était finie; les débats étaient clos; restait le jugement. On allait le prononcer séance tenante, quand le domino gris feignit de se trouver mal à cause de la trop grande chaleur de la pièce; il se leva et pria le chevalier Jervas de l'accompager sur le balcon. Jervas suivit le domino gris.

— Vous n'avez pas de temps à perdre, dit à Jervas le domino gris; il va vous arriver mal. Il n'y a qu'un moyen de vous arracher d'ici, de vous sauver de leurs mains.

— Et quel est ce moyen? Oh! mon Dieu! parlez!

— Ce moyen, c'est la fuite.

— Fuir! et comment? Me précipiter du haut de ce balcon dans la rue? Je serai écrasé.

— Prenez ce domino gris, et donnez-moi votre habit de moine; pas d'explication. — Bien. Maintenant prenez mon masque. — Bien. Vous allez traverser la salle; on vous prendra pour moi. Vous sortirez; mais une fois dans la rue, n'allez pas chez vous. Des hommes vous attendent au coin de votre rue pour vous poignarder. Allez tout droit à Grafton-Street; voilà la clé de mon appartement; entrez-y; couchez-vous; tirez les rideaux de l'alcôve et attendez-moi. Avant le jour, j'irai vous trouver. Partez!

En traversant la salle, Jervas croyait à chaque pas être reconnu; quand il fut à la porte, il entendit porter cette sentence contre lui :

Arrêt qui condamne le chevalier Jervas à être pendu dans un mois, pour avoir diffamé les plus jolies, les plus belles, les plus aimables femmes de Londres.

Allons! se dit Jervas, quand il respira l'air libre de la nuit en pleine rue; allons, tout ceci n'était qu'une plaisanterie. La fin le prouve. Une jeune femme, jolie sans doute, me livre la clé de son appartement, où elle va se rendre, tandis que de jeunes fous me condamnent à être pendu dans un mois. C'est une délicieuse mystification de carnaval, poussée un peu loin, c'est vrai; mais, après tout, je n'ai pas trop le droit de m'en plaindre du moment où je reconnais que les terreurs que j'ai ressenties étaient toutes imaginaires. Je suis quitte à bon marché des mille vengeances dont on me menaçait. Je n'ai plus rien à craindre; bien joué! de leur part. Admirablement joué! Ne songeons plus qu'à la précieuse aventure qui est venue se jeter à travers la fête. Cette femme qui affecte de me sauver d'un danger que je ne courais pas, son dévouement, son charmant costume qu'elle me prête, sa parole tremblante en me disant adieu! Cette clé! Jervas! Jervas! crois à la fatalité comme ton père. Et comment n'y aurais-je pas foi? J'imagine aller chez une femme dévote, c'est chez une actrice de Covent-Garden que je me trouve; et au moment d'être tué, une jolie femme me donne un rendez-vous chez elle. Je n'ai pas cessé une minute d'être heureux. Courons à Grafton-Street.

Arrivé à Grafton-Street, Jervas pénétra dans une maison de belle apparence, et fut conduit par un domestique jusqu'à la porte de l'appartement dont il avait la clé. Tout semblait attendre l'heureux Jervas; le fauteuil à bras près de la cheminée; le thé, les pantoufles, et la lampe de nuit sur un guéridon de granit. La chambre était celle d'une actrice; des bustes antiques blanchissaient sous des rideaux roses au fond de niches creusées dans le velours de la tapisserie; une glace colossale occupait tout le mur du fond, et à hauteur de regard se déroulait une bande de tableaux représentant les grandes actrices de l'Angleterre et de la France, dans le costume de leurs principaux rôles.

— C'est cela, dit Jervas; je ne me suis pas trompé, mon gracieux domino gris est aussi une actrice de Covent-Garden dont je n'aurai pas parlé dans ma biographie.

Après quelques autres réflexions un peu mêlées de trouble cependant, car on ne se remet pas tout de suite de la secousse qu'il avait reçue, Jervas se déshabilla, ploya délicatement ses habits qu'il posa sur un fauteuil, accrocha sa petite épée près du lit et se coucha.

Jervas aimait le mystère comme tous les jeunes gens; il se plaisait à croire qu'une fée avait dressé pour lui cet immense lit à colonnes dorées, lac de toile et de satin, où il ne manquait plus qu'un cygne.

En attendant le cygne, Jervas savourait la douce élasticité de l'édredon qui effleurait ses genoux; il fermait amoureusement ses yeux à la lueur de la lampe dont il avait adouci le rayonnement blanc, rose et doré, car tout était rose et doré autour de lui. Des flèches d'or, des tentures roses; des sofas d'or, des oreillers roses; des portes d'or, un tapis rose. J'attends l'aurore, murmurait-il sur son char d'or. Il sommeillait déjà : il rêvait rose, il était couronné de roses, il buvait de l'or dans des coupes transparentes.

Tout à coup Jervas étend les bras et sent un corps froid sous sa main. Serait-elle déjà venue? s'écria-t-il en se levant à demi; est-ce vous? Pas de réponse. Il touche encore; même sensation de froid. Il se lève, hausse la mèche de la lampe, et retourne au lit. Et que voit-il du côté de la ruelle? Une jeune femme! Il appelle. — Rien. — Il la pousse. — Rien. — Il la soulève. — Elle ploie, s'affaisse, et tombe en deux doubles sur son bras. C'est une femme morte! Grand Dieu! une femme assassinée; elle a une blessure près du cœur!

Il se jette sur ses habits, les revêt avec une peine infinie, tant il tremble; il veut appeler, la voix lui manque; il veut sortir, il ne sait plus par où. Et ce cadavre dans ce lit!

Enfin il a repris le domino, le masque, son épée; il saisit la lampe, ouvre brutalement la porte, et il pousse sur l'escalier un cri affreux qui va retentir dans les profondeurs des cours et de la rue. Il descend toutes les marches en chancelant, agitant la lampe, accrochant son épée; il arrive à la porte de la rue. Là il est arrêté par les troupes de nuit, qui reculent un instant d'effroi à l'aspect d'un homme bouleversé par la terreur, armé, masqué et cherchant à fuir. C'est un meurtrier! s'écrie-t-on, c'est un assassin! On s'en empare, on monte dans l'appartement qu'il a quitté, on trouve un cadavre, la blessure indique le genre de mort. Jervas est précipité dans un cachot, et un procès criminel de plus va s'instruire aux assises.

Le malheureux Jervas n'avait aucun témoignage à présenter pour prouver qu'il était innocent du crime dont on l'accusait. Une femme est trouvée poignardée au cœur dans un lit, dans ce lit il y a un homme; cet homme est forcément le meurtrier. Quel roman n'aurait-il pas eu besoin de bâtir, s'il avait essayé de se défendre en racontant la longue suite d'évènemens par lesquels il était passé pour tomber sur le dernier, le plus tragique de tous? Il n'aurait pas été

cru. D'ailleurs, quelle garantie morale aurait-il offerte, lui qu'on avait arrêté dans une maison extraordinairement équivoque aux yeux de la loi? Il essaya cependant de convaincre son avocat qu'il avait été engagé à aller à un bal dans tel quartier de Londres, et que là il avait été bafoué, menacé, enfin mis à la porte. Il désigna la rue, la maison. L'avocat alla aux enquêtes, et il apprit que cette maison appartenait à un riche lord écossais, retiré dans ses terres. L'hôtel était presque toujours vide. Jervas avait rêvé, à coup sûr, le bal, les scènes qui s'y étaient passées, son rendez-vous avec le domino grisperle dans la petite maison de *Grafton-Street*. Il n'y avait de vrai que son arrestation dans cette maison fatale. — Mais comment y suis-je entré? demandait à ses juges l'infortuné Jervas avec le peu de sang-froid qui lui restait encore. — C'est à vous de le dire, et non à nous, répondaient les juges. — Mais je suis un honnête homme! s'écriait Jervas. — Les juges lui répondaient : — On est honnête homme jusqu'au moment où l'on cesse de l'être. Prouvez-nous que vous n'avez pas cessé de l'être; nous ne demandons pas mieux. — Puisqu'on ne me croit pas, dit Jervas, qu'on fasse paraître devant moi telles ou telles actrices de Covent-Garden; je les confondrai.

— Accusé Jervas, lui répondit le président, votre demande est illusoire; ou ces actrices jureront qu'elles ne vous ont pas vu le soir de l'assassinat, et alors vous en serez pour les avoir dérangées inutilement, ou bien elles conviendront qu'elles se rappellent vous avoir remarqué dans leur compagnie; et, dans ce dernier cas, vous n'en tirerez pas pour conclusion que vous n'avez pas tué la femme avec laquelle vous étiez couché dans la maison de *Grafton-Street*. Quel avantage retirerez-vous de cette déclaration? Accusé Jervas, rentrez plutôt dans votre conscience, épurez-la par le repentir, et disposez-vous à une belle mort.

Le président débita encore une foule de phrases aussi belles, et l'on passa ensuite aux voix. A l'unanimité, Jervas fut condamné à être pendu le lendemain à onze heures. Ce qui désolait le triste Jervas autant que l'idée de la mort, c'était de penser à la ponctuelle réalisation de la menace qui lui avait été faite au bal, quand il avait été sur le point d'en sortir.

— Ou mes juges étaient de ce bal, se disait-il, ou celui qui m'a prédit mon genre de mort au milieu de cette horrible fête était la voix de la fatalité. Quoi qu'il en soit, ajoutait-il mentalement, c'est toujours cette maudite histoire que j'ai écrite, qui m'a valu cela. Voilà donc où conduisent les biographies! Comme les femmes savent se venger!

Être pendu pour avoir écrit qu'elles avaient la peau éraillée, le pied trop dodu, les doigts trop maigres. Mon livre a eu pourtant un bien beau succès. Triste chose que la littérature! On ne réussit presque jamais; réussissez une fois entre mille, on vous pend.

Dès neuf heures, les rues qui aboutissent à la place d'exécution étaient pleines de curieux, avides de voir lancer un homme dans l'éternité; et que d'histoires on imaginait! La femme assassinée était tantôt la sœur du coupable, tantôt sa cousine; de plus hardis disaient qu'elle était sa mère. Vous savez tout ce que le peuple invente au pied d'une potence.

Enfin le condamné sortit de sa prison et s'achemina vers le lieu du supplice. Il n'était qu'à quelques pas de l'échafaud, lorsqu'une femme dont le visage était voilé, s'approcha de lui et lui dit : « Demandez à voir le roi, dites que vous avez à lui faire une révélation dont sa vie dépend. » Cette femme se perdit dans la foule. Jervas répéta au bourreau ce qu'on venait de lui conseiller, et le bourreau n'osa prendre sur lui de passer outre. L'homme de loi chargé d'enregistrer le fait de l'exécution, hésita un instant; il se décida enfin à conduire Jervas devant sa majesté.

Comme Jervas pénétrait dans la salle du trône, que vit-il, à son prodigieux étonnement? l'homme aux cheveux rouges qui lui avait cassé, dans la main, le couteau avec lequel il avait cherché à se défendre pendant le repas du bal, et qui se faisait si insolemment appeler milord-duc par toutes les actrices de Covent-Garden. Cet homme était splendidement vêtu; il avait le manteau, l'ordre de la Jarretière et tous les insignes portés par les plus intimes alliés du roi d'Angleterre. Ce prince alla vers le roi, lui parla en souriant, et revint ensuite vers Jervas. Il frappa sur l'épaule du condamné, et lui dit :

— Le roi vous fait grace, monsieur Jervas; vous êtes libre.

Après les secousses qu'il avait éprouvées, Jervas résolut de se retirer du monde, et surtout de ne plus écrire une ligne contre qui que ce fût. Cette opinion sensée fut raffermie en lui par les conseils d'une personne que le hasard lui avait donnée d'abord pour voisine de campagne, car Jervas avait quitté la ville, et que l'effet du voisinage ne tarda pas à accréditer auprès de lui à d'autres titres. Cette charmante voisine se nommait Nicholson. Pieuse, ayant des goûts tranquilles, adorant les scènes champêtres, elle prit un heureux ascendant sur le cœur si agité de Jervas. Sa présence, sa conversation, ses avis dictés par la sagesse lui furent bientôt indispensables. Le calme était plus doux auprès d'elle, l'air plus pur, l'eau du lac

plus belle à contempler. Ils s'aimèrent. On aime si vite quand on a été malheureux!

— Mon ami, lui dit-elle un jour, je ne serai contente que lorsque le souvenir de tous vos maux se sera complètement effacé sous l'action du temps. Ce sera long, car, tant que votre livre aura du succès dans le monde, on parlera de vous. — Que faire à cela? demanda Jervas. — Pourquoi ne tenteriez-vous pas de détruire cet éternel témoin de votre faute? — Que voulez-vous dire? miss Nicholson. — N'existe-t-il aucun moyen de reprendre tous les exemplaires de ce livre des mains de ceux qui les ont? Songez-y! Comme vous vivriez en paix ensuite! On vous ignorerait; rien ne vous rappellerait à la mémoire de tant de gens dont le suffrage a failli vous coûter la vie. La tâche est rude, difficile, mais elle n'est pas impossible; essayez : oui, essayez, mon ami, faites cela pour moi. Si vous m'aimez, Jervas, ne me dites pas non.

L'indomptable amour-propre d'auteur fut durement froissé dans Jervas quand il s'entendit proposer de s'annuler ainsi. Il lutta avec cette proposition tant qu'il put; mais celle qui la faisait était si jolie, si persuasive, elle avait si bien promis d'être sa femme, qu'il étouffa son orgueil, déploya tout son courage, et entreprit d'aller à la quête de son livre.

Avec raison il s'adressa d'abord à son libraire; les libraires ont pendant dix ans, on le sait, du livre qu'ils ont épuisé. Celui-ci ne se fit pas prier. Il céda pour quelques mille francs les ballots qu'il avait en magasin. Riche de cette conquête, Jervas retourna auprès de miss Nicholson, qui lui dit, en se laissant embrasser : — Vous voyez, mon ami, que la Providence seconde mes bonnes intentions. Hâtons-nous de rayer de la terre ces exécrables accusateurs de votre vie passée; brûlons ces livres. Jervas comprimait ses sanglots; chaque exemplaire consumé lui arrachait une larme. — Est-ce ainsi que devaient s'épuiser les dernières éditions de mon livre? — Mais les beaux yeux de miss Nicholson rencontraient les siens, et il se calmait.

— Ne laissons pas notre œuvre en chemin, mon ami. Faites annoncer dans les journaux que, pour chaque exemplaire qu'on rapportera à votre libraire, il sera donné une somme double de celle qu'aura coûtée primitivement votre livre.

Jervas obéit encore, et les exemplaires plurent chez le libraire, qui disait à Jervas : — Vous machinez quelque affaire d'or. Envoyez-

vous votre livre en Perse, où il est demandé? — Ne vous occupez pas de mes projets, répondait Jervas; vous les saurez plus tard.

Au bout de six mois de peines assez grandes, Jervas réunit et brûla huit éditions de sa biographie, à cent exemplaires près cependant. Mais quelles douleurs pour ravoir ces cent derniers exemplaires! ils étaient chez des princes, ou avaient passé la Manche. Jervas corrompait à force d'or les domestiques des princes, écrivait en France, en Allemagne, partout. Miracle unique! il les eut, ces exemplaires, à douze près!

— Et vous en avez un! ou plutôt j'en ai un, s'écria M. Templeson, en élevant l'exemplaire que j'avais acheté sur le quai de l'Institut. Comprenez-vous maintenant le prix de cet exemplaire?

— Je ne suis que plus heureux de vous l'avoir cédé; mais il est tard, excellent monsieur Templeson, permettez-moi de me retirer : je prévois la fin de cette histoire; Jervas se maria avec miss Nicholson; ils n'eurent pas d'enfans et vécurent heureux.

— Asseyez-vous, mon ami, je ne vous raconte pas un roman; vous n'avez pas prévu la fin de cette histoire. Vous savez que je ne dors que le jour; mettez cette bûche au feu, fumez si cela vous est agréable, voilà des cigarres de Manille; quant à moi, je vais me verser une troisième ou une quatrième tasse de thé, et achever un récit que je ne redirai plus de ma vie, j'ai lieu de le croire.

Vous n'avez deviné juste qu'une seule chose, reprit M. Templeson, enveloppé de la fumée du délicieux cigarre qu'il m'avait donné et de la chaude atmosphère de sa tonique boisson, c'est que Jervas se maria avec miss Nicholson.

Un soir d'hiver qu'ils étaient assis près du feu, la femme dit au mari : Maintenant que nous voilà mariés, je suis sûre que vous n'iriez pas même à Londres retirer un des douze exemplaires égarés de votre livre.

— Laissons ce sujet, répondit Jervas, et ne doutez jamais de mon dévouement pour vous.

— Vous avez tort, pourtant, de ne plus songer à ces douze exemplaires; avec un seul de ces exemplaires, un ennemi peut faire une réimpression malgré vous.

— Ne prévoyons pas ce malheur ; aujourd'hui d'ailleurs le sujet est épuisé; la curiosité est tarie; la plupart des femmes dont j'ai parlé dans mon livre, ne sont plus en Angleterre; beaucoup ont quitté le théâtre, quelques-unes sont mortes. Ma biographie est un livre mort.

— Sans doute; mais parmi ces femmes, Jervas, s'il en était une que vous eussiez plus outragée que toutes les autres, que vous eussiez entraînée par vos diffamations à changer sa vie pure en une vie débauchée; si cette femme ressentait au cœur l'outrage comme au moment où il fut lancé; si elle avait à redouter que ce livre ne reparût un jour pour lui rappeler tous ses malheurs!

— Cette supposition est trop romanesque, mon amie, pour être combattue. Eh bien! si elle existait, cette femme, j'irais tout simplement lui demander pardon, et lui offrir de déclarer publiquement que j'ai menti. Je lui donnerais l'occasion d'une belle vengeance.

— Je suis Perdita, et ma vengeance est plus terrible; tu m'as déshonorée, Jervas; je t'ai laissé faire; je me suis tue; au bal c'est moi qui t'ai parlé, qui t'ai donné mon costume, la clé d'un appartement; et c'est moi, qui avais mis d'avance dans le lit où tu t'es couché, un cadavre, qu'un de mes amans, étudiant en médecine, était allé me chercher dans un amphitéâtre. Cela ne m'a pas suffi. Après avoir été la maîtresse de qui m'a voulu, j'ai voulu à mon tour être ta femme; et me voilà ta femme, je suis ta femme, Perdita Jervas! Qu'as-tu à répondre?

Jervas ne répondit rien; il était devenu fou.

Le lendemain on le conduisit à Bedlam. C'est à Bedlam qu'il a travaillé pendant dix ans à l'édition nouvelle de sa *List of Covent-Garden Ladies*. Dans sa folie, il résolut de revenir sur sa première détermination, qui avait été, comme vous l'avez vu, de retirer un à un de la circulation tous les exemplaires de son livre; il sacrifia, au contraire, tout ce qu'il possédait, à la publication de cette édition nouvelle, qui est un chef-d'œuvre de la typographie et de la gravure anglaises. Tous les portraits sont extrêmement ressemblans; mais je le répète, l'exemplaire que je vous montre, malgré sa rare beauté, ne vaut pas pour moi cette brochure grise. Je vous ai raconté pourquoi.

LÉON GOZLAN.

VOYAGES.

CORDOUE.

29 septembre 1837.

C'est un bien triste et bien pénible voyage que celui de Grenade à Cordoue par les arides *sierras* d'Alcalà et de Baena. Sauf quelques chênes verts épars de loin en loin, comme pour témoigner de la fertilité de ce sol, auquel il ne manque que des bras, vous ne rencontrez pas, pendant les trois longs jours qu'il faut passer à dos de mulet, un seul de ces massifs de verdure qui réjouissent l'œil à chaque pas dans les environs de Grenade, et en font comme un immense jardin qui se continue pendant plusieurs lieues. Quelques tristes villages, quelques squelettes décharnés de villes passées à l'état de fossile, et perchés au sommet d'une roche escarpée et nue, qui les fait ressembler à un nid de vautours, voilà tout ce qu'on trouve dans cette fabuleuse Bétique, tant vantée par ce bon Fénelon, qui sans doute n'y avait pas voyagé. Cependant les deux petites villes d'Alcalà-la-Real et Baena, où se fait la couchée, méritent une mention un peu plus honorable. Il est bien entendu que je ne parle pas des auberges, misérables *posadas*, destinées seulement, comme l'indique leur nom, à faire reposer les voyageurs, et où l'on est obligé d'acheter en ville jusqu'au pain qu'on veut manger.

Quant à la nourriture, voici d'ordinaire comment la chose se pratique. Si, par une haute imprudence, vous n'avez pas chargé l'*arriero* de suspendre à l'arçon de sa selle quelques pauvres poulets, les pattes liées et la tête pendante, vous courez grand risque de compromettre votre souper, le repas le plus important et le moins aventuré de toute la journée; car de déjeuner et de dîner, il n'en est pas question, du moment où, les grandes

chaleurs une fois passées, la journée de voyage s'accomplit tout d'une traite. Alors il faut se contenter d'un morceau mangé chemin faisant, la table mise sur le bât du mulet, ou tout au plus au coin de quelque claire fontaine. Quant au souper, si vous n'en apportez pas avec vous les premiers rudimens, vous avez quelque chance, dans les *posadas* des villes bien entendu, de rencontrer du jambon, des poules et des œufs, et vous êtes à peu près sûr de trouver dans la boutique voisine du pain et du vin, qu'il faut acheter, car le *posadero* n'en vend pas. L'huile seule ne manque jamais; les lampes, grace au ciel, ne font pas faute dans les auberges espagnoles, et la recherche y est poussée si loin, qu'on n'y brûle jamais que la même huile d'olives que l'on mange.

Si donc, comme le veut la *Cuisinière bourgeoise*, pour faire une poule au riz, vous êtes parvenu à trouver une poule, le malheureux bipède qui venait tout à l'heure becqueter les miettes de votre pain, est à l'instant saisi et sacrifié; l'huile fume déjà dans la poêle stridente, et répand ses parfums dans la vaste salle basse, qui, selon l'invariable usage de l'Espagne, sert à la fois de chambre commune aux voyageurs, de cuisine, de salle à manger, de vestibule aux mulets, de dortoir aux muletiers et de réfectoire à tout le monde. Après une heure d'attente, généralement assez désagréable pour des estomacs aiguisés par dix ou douze heures de marche, la poêle fumante, pleine jusqu'aux bords, et où nagent dans une couche épaisse de riz les membres disjoints du malheureux volatile, est déposée sur une table basse, au milieu d'un morceau de bois creusé, disposé à cet effet, et les voyageurs, l'*arriero* en chef et ses pages, s'asseyent autour de la table, pêle-mêle et sans distinction d'étiquette. Si l'*arriero* sait vivre, il offre poliment à chacun des voyageurs le manche d'une cuillère de bois, et pour peu qu'il y ait quelques assiettes dans l'auberge, on a quelque chance de préserver de tout contact plus ou moins fâcheux la portion du souper qu'on se réserve.

Mais le luxe des assiettes ne se trouve que dans les auberges de première classe, et pour un petit nombre de voyageurs privilégiés, de ceux, par exemple, qui poussent la recherche jusqu'à demander un lit et des draps. Mais, généralement, il n'y faut pas compter dans les routes de traverse où passent les muletiers; alors il faut bien s'armer de courage, et plonger à tour de rôle, avec une stoïque résignation, sa cuillère dans la gamelle, où puisent tour à tour les convives. Il y a là, je suis forcé d'en convenir, un mauvais moment à passer, et un spectateur de sang-froid et rassasié s'amuserait sans doute beaucoup du comique coup d'œil d'inquiétude que l'on jette en dessous sur toutes ces bouches affamées, sur tous ces mentons rasés du dimanche, qui viennent plonger à la même auge que vous. Mais la nécessité et l'appétit aidant, vous surmontez bravement ce moment d'humaine faiblesse, qu'il faut bien se garder de laisser paraître, de peur d'offenser vos voisins. Vous choisissez artistement dans la montagne de riz amoncelée devant vous, comme un pilau oriental, une place où les cuillères rivales

n'aient pas encore pénétré; vous isolez sur votre pain la portion du bipède que vous vous réservez, et, jusqu'à ce que la grosse faim soit apaisée, la chose se passe mieux que vous ne l'aviez espéré d'abord. L'outre de vin généreux, que le muletier vous offre galamment le premier, mais qui, malheureusement, doit faire plus d'un tour, circule à la ronde, et répand la gaieté parmi les convives. Alors, si, en homme prudent, vous vous êtes hâté de vous rassasier, vous retirez tout doucement votre cuillère de la circulation, et vous jouissez à votre aise, en digérant au moins tout seul, de la conversation et du spectacle pittoresque qu'offre cette vaste salle peuplée de groupes de muletiers endormis sur les couvertures et le bât de leurs mulets, et éclairée par les reflets rougeâtres du foyer.

Après le dîner vient le dessert, qui se compose en tout et pour tout d'une salade gargantuesque, verte comme l'herbe des champs, et nageant dans une immense terrine au milieu de quelques litres d'eau, sur lesquels flottent quelques îlots d'une huile épaisse et verdâtre. Les doigts alors, comme en Orient, remplacent les fourchettes, et quand toute la verdure a disparu, la terrine, que deux mains ont peine à soulever, passe de bouche en bouche, et le liquide oléagineux est absorbé jusqu'à la dernière goutte, et rafraîchit, comme le plus délicieux breuvage, ces estomacs échauffés par le vin, l'ail et les pimens. Il est inutile d'ajouter que j'abandonnais d'ordinaire ma part de cette dernière libation, quand, après quelques momens de réflexion et de sang-froid, toujours dangereux en pareil cas, mon courage était passé avec mon appétit.

Après le souper vient l'affaire non moins importante du coucher. Quand vous avez fait déposer vos effets dans une chambre dont vous mettez la clé dans votre poche, par suite de cette défiance qui, en Espagne, n'offense personne, parce que tout le monde la partage, vous vous informez soigneusement s'il y a un lit dans la maison; en cas de négative, ce qui est le plus ordinaire, vous vous assurez d'un matelas, grossi des dépouilles des volatiles immolés, sur l'autel graisseux du foyer, à l'appétit des voyageurs. Ledit matelas est transporté dans votre chambre et jeté dans un coin, vu que généralement le plancher, affaissé vers le milieu de la salle, forme une espèce de conque où votre matelas s'enfoncerait tout entier. Tandis que vous regardez avec une double inquiétude ce plancher qui menace de vous descendre tout couché à l'écurie, et le plafond, qui répète avec une effrayante convexité la concavité du plancher, de manière à ce que votre couche soit en quelque sorte suspendue entre deux abîmes, on parvient quelquefois, sur vos instances réitérées, à vous procurer une paire de draps à peu près blancs, vu que très peu de voyageurs en usent, car les gens comme il faut, *la gente fina*, portent d'ordinaire leur lit avec eux. Quant à la couverture, par un accord tacite entre l'hôte et les voyageurs, la *capa* (manteau), que personne, pas même le mendiant, n'oublie en voyage, en tient lieu, s'il fait froid. Puis la porte se referme sur vous; vous assurez contre l'air frais de

la nuit le morceau de bois carré qui tient lieu à la fois de volet, de vitre et de fenêtres, et, pour échapper à l'isolement d'un pareil gîte, vous vous couchez d'ordinaire l'estomac encore imbibé, comme vos draps, comme la chambre, comme la *posada* tout entière, de cette vapeur d'huile chaude, qui parfume toute l'Espagne, depuis le palais du roi jusqu'à la hutte du mendiant; ensuite vous vous hâtez de dormir, d'abord parce qu'il faut s'éveiller le lendemain *tempranito*, comme dit le muletier, un peu de bonne heure, c'est-à-dire deux heures avant le jour, et puis parce que, quand on dort vite et ferme, on ne s'aperçoit pas si l'on est couché seul, et que, dans une *posada* bien réglée, il faut que tout le monde soupe à son tour.

Telle est, sans la moindre exagération, j'en atteste tous ceux qui ont traversé l'Espagne avant moi, la façon la plus habituelle de voyager dans la Péninsule, et la chère et le gîte qu'on y rencontre dans des villes de cinq à dix mille ames, comme Alhama, Baena, Alcalà et beaucoup d'autres. Mais ce qu'on ne peut pas dépeindre avec des paroles, c'est le flegme et l'impassibilité de l'hôte, qui n'apparaît guère, comme le *Deus in machinâ* du drame, que pour vous faire régler votre compte, et qui réside d'ordinaire dans les régions subterranéennes de l'écurie, occupé des bêtes, comme sa femme l'est des gens. C'est le sang-froid de l'hôtesse, en face de tous ces soupeurs qui lui arrivent, ne se dérangeant pour aucun, fût-il grand d'Espagne, et assignant à chacun son tour de réfection dans une des deux uniques poêles qui constituent la batterie de cuisine. Quant au compte de l'aubergiste, il dépasse rarement, pour toute cette chère somptueuse, la somme de 10 à 12 réaux (50 sous à 3 francs), y compris la tasse de chocolat obligée, qui sert de coup d'étrier le matin.

Après trois longs jours de voyage sur des montagnes pelées comme la guêtre d'un *arriero*, au milieu des bourrasques de vent et de pluie qui signalent l'époque de l'équinoxe, j'arrivai enfin à Cordoue, le soir, sans avoir pu même entrevoir la *Sierra Morena*, perdue au milieu des brouillards. Le lendemain, de grand matin, mon premier pélerinage, en voyageur dévot aux reliques, fut pour la cathédrale; malheureusement le ciel était sombre, et promettait de la pluie, chose inconnue à Cordoue depuis six mois. Après avoir erré assez long-temps dans les rues tortueuses de la ville, sur le plus exécrable pavé où je me sois jamais brisé les pieds, j'arrivai enfin à une rue un peu moins étroite que les autres, et flanquée d'un long mur crénelé, revêtu d'une superbe couleur jaune qui lui donnait l'air d'un immense pigeonnier repeint à neuf. Mais aux portes et aux fenêtres moresques, que les rhabilleurs modernes n'avaient pas pu tout-à-fait gâter, je reconnus bientôt cette mosquée fameuse que le christianisme a sauvée en la transformant en église, et qui ressemble beaucoup moins du dehors à une église qu'à une forteresse.

J'entrai par une porte latérale, car ce qui manque aux mosquée arabes, si j'en puis juger du moins par celle de Cordoue, c'est une porte principale

comme celle que commande, dans nos églises chrétiennes, la structure même de l'édifice. Le premier coup d'œil me frappa vivement, par son étrangeté autant que par sa grandeur; on n'a qu'à se représenter un immense carré à peu près régulier, de quatre cent vingt pieds dans un sens et quatre cent quarante dans l'autre, planté en quinconce de sveltes colonnettes de marbre d'une dizaine de pieds de hauteur, et surmontées de deux arcs superposés l'un à l'autre. Du nord au midi, les colonnes sont plus rapprochées, puisqu'on en compte trente-six sur une ligne, dans toute la largeur de la mosquée, car je ne puis me décider à lui donner le nom d'église, et que dans le sens opposé on n'en compte que dix-sept. Mais hâtons-nous d'en finir avec ces froids détails de statistique architecturale qui sont à un bel édifice ce qu'est à un tableau la mesure de son cadre et qui en donnent à peu près une idée aussi exacte. Certes, ce n'est pas avec des chiffres que je traduirai la profonde impression qu'a faite sur moi cette mosquée, durable monument de la grandeur de cette forte et vivace dynastie des Ommyades, qui a passé à Cordoue sans y laisser d'autre trace. Rien ne peut rendre le magique effet de cette forêt de colonnes (on en comptait naguère huit cent cinquante), à travers lesquelles l'œil se joue comme la lumière en plongeant dans leurs profondeurs, à peine éclairées par quelques portes lointaines et quelques étroites fenêtres pratiquées çà et là dans les petites coupoles qui la surmontent. Mais combien le coup d'œil devait être plus magique encore quand, d'un bout à l'autre de cette vaste enceinte, rien n'arrêtait le regard qui se promenait à l'aise sous ces sveltes palmiers de marbre, dont les volutes, semblables au chapiteau d'une colonne corinthienne que le sculpteur aurait oublié d'achever, épanouissent leur gracieux feuillage; quand au lieu de ce triste mur qui, du côté du *Patio de las Naranjas* (la cour des orangers) ôte à la mosquée l'air et la lumière, l'œil rencontrait, à travers d'élégantes arcades, l'ombre éternelle de ces vieux orangers, contemporains d'Abdérame, et qui dureront peut-être plus long-temps que l'édifice même auquel ils prêtent leur ombre.

Malheureusement, le christianisme, en appropriant à son culte cette splendide demeure du dieu de Mahomet, n'a cru pouvoir la laver de toutes ses souillures qu'en construisant, par une des plus bizarres conceptions que le cerveau d'un artiste ait pu enfanter, une église chrétienne au centre même de la mosquée arabe. Et qu'on n'aille pas croire qu'il s'agit ici d'une de ces misérables petites chapelles qu'on trouve à Rome, jetées comme une tache sur les plus beaux édifices antiques : non, il s'agit d'une véritable église, d'une cathédrale tout entière, élevant ses voûtes gigantesques au-dessus des voûtes surbaissées de la mosquée musulmane. Ce hors-d'œuvre architectural, perdu comme un accessoire au milieu de l'immense édifice qui l'enferme, est placé juste au centre de la mosquée, de manière à fermer passage de tous côtés à l'air et au regard; plus d'une centaine de colonnes ont été enlevées pour faire place au Dieu des chrétiens, comme si la

pensée avait besoin, pour s'élever vers lui, de plus d'air et d'espace. A en juger par le style de l'église chrétienne, dont je parlerai tout à l'heure plus en détail, le sacrilége date des premiers temps de la renaissance ou du commencement du XVIe siècle.

Ce n'est pas tout : entre le *patio* extérieur et l'église chrétienne, s'élève une charmante chapelle ou tribune moresque, connue sous le nom de *Capilla de los reyes moros*, et que les architectes arabes, par un bizarre caprice, avaient enfermée au milieu de la mosquée même, sans doute pour que les khalifes pussent y faire leurs dévotions, sans être dérangés par la foule. Les architectes chrétiens, renchérissant sur le caprice de l'architecte arabe, ont flanqué la chapelle moresque de deux chapelles chrétiennes, qui, unies avec elle, forment comme une seconde église, toujours dans l'enceinte de la même mosquée, et au détriment de l'admirable coup d'œil qu'elle dut naguère offrir. Enfin, çà et là, dans quelques entre-deux de colonnes, vous voyez s'élever de lourds autels flanqués d'épais massifs de maçonnerie, ou de sculptures de la renaissance, sans autre but apparent que d'intercepter un peu plus l'air et la lumière.

Et cependant, malgré tous ces défauts, c'est encore un noble et bel édifice que la mosquée de Cordoue, telle qu'elle existe aujourd'hui. Elle suffit pour donner une idée de la puissance et de l'étendue de ce glorieux empire des Ommyades, qui n'aura pas péri tout entier, tant que subsistera la *mezquita* de Cordoue. Il faut avoir vu l'Alhambra de Grenade avec la grace coquette et la minutieuse élégance de ses mesquines proportions, et se perdre ensuite dans cette mosquée colossale, où tiennent à l'aise deux églises chrétiennes, pour comparer ensemble les deux empires et avoir la mesure de leur étendue et de leur puissance.

La *Mezquita* de Cordoue, dessinée sur le plan de la fameuse mosquée de Damas, fut commencée par Abdérame ou plutôt Abd-el-Rahman Ier, vers la fin du VIIIe siècle, et il ne fallut pas moins de trois règnes, trois de ces grands et beaux règnes des monarques ommyades, pour mener à fin l'œuvre gigantesque qui se transmettait de père en fils avec le trône, dans cette pieuse dynastie. Abdérame, à qui appartient la gloire de l'avoir entreprise le premier, se fit une loi d'y travailler chaque jour une heure de ses propres mains, et y consacra des sommes énormes sans pouvoir l'achever. Plus heureux que lui, son petit-fils la vit terminer, et quand le bruit de sa magnificence se fut une fois répandue dans le *Magreb* (le nord de l'Afrique) et dans la Péninsule, les pélerins de l'Occident affluèrent bientôt dans cette somptueuse demeure du dieu de Mahomet, comme ceux de l'Orient dans la *Kaabah* de la Mecque. Huit cents lampes d'argent brûlèrent jour et nuit entre ces colonnes qu'éclaire à peine aujourd'hui un jour sombre et douteux, et les cloches de la cité sainte de Santiago de Compostelle, conquises par un des khalifes, furent plus tard suspendues à ses voûtes, renversées en guise de lampes, bizarre trophée que Cordoue conserva jusqu'au jour où Jehovah hérita des dépouilles du dieu de l'Islam.

Mais à côté de la grandeur était l'élégance chez ce peuple privilégié qui sut unir à la gloire des conquêtes tout l'éclat des arts de la paix. Quand la domination de l'Islam, en passant sur la face du monde, n'y aurait laissé d'autre trace que la mosquée de Cordoue et l'admirable chapelle moresque dite *Zancarron* où se conservait le Coran, c'en serait assez pour donner la mesure de cette civilisation à la fois grandiose et raffinée, et de cette architecture où, comme chez l'architecture gothique sa sœur, le fini des détails ne diminue en rien la grandeur de l'ensemble. Certes, je ne rétracte rien des éloges que j'ai donnés à l'Alhambra, cette délicieuse miniature d'un palais de fées, à peine assez grande pour que la reine Titando pût y tenir sa cour et s'y faire voiturer dans sa conque de fleurs; mais quiconque n'a pas vu la chapelle de Zancarron à Cordoue, ne peut se figurer à quel degré d'élégance et de richesse fut porté, chez ce peuple sensuel, l'art de la décoration intérieure et de l'architecture ornementale.

J'ai maudit les barbares qui, pour réparer les gerçures que le temps avait semées sur les fraîches peintures de l'Alhambra, y ont passé une couche de chaux, dont l'enveloppe uniforme alourdit ses légères arabesques. Mais j'ignore par quel heureux privilége la chapelle de Zancarron a échappé à cette profanation : ses admirables couleurs, exhumées d'hier pour ainsi dire, ont conservé toute leur fraîcheur, à l'abri des injures de l'air, et de celles des Vandales qui détruisent et des Vandales qui réparent. La porte et le toit surtout sont deux morceaux achevés, deux chefs-d'œuvre de richesse et de grace qui nous révèlent à eux seuls l'Orient tout entier. Aucune description ne peut donner une idée de la somptueuse bizarrerie de ce toit, en bois de cèdre incrusté de dorures, dont les arcades hardies s'entrelacent d'un coin à l'autre de la voûte, au-dessus d'un rang de larges fenêtres au cintre rentrant, et où un demi-jour voilé passe à peine à travers un élégant grillage de bois de cèdre.

Au-dessus des arcades et au sommet de la voûte s'élève une étroite coupole du même bois, tout incrustée d'étoiles d'or, comme si ces peuples de l'Orient, habitués à vivre en plein air, *sub dio*, avaient toujours besoin de voir ou de rêver au-dessus de leurs têtes, dans leurs temples comme dans leurs palais, la voûte étoilée des cieux. Au-dessous des fenêtres règne, au fond de la chapelle, une fausse galerie figurée par huit colonnettes, surmontées du trèfle arabe; et au-dessous d'elles enfin se trouve la porte, chef-d'œuvre inoui de proportion, de grace et de simplicité dans la richesse même. Le cintre qui la couronne est divisé en larges panneaux de mosaïque, composée de petits morceaux de cristal, assemblés avec un soin et un art infini, et où serpentent de gracieuses arabesques de fleurs telles que Pompéia et Herculanum n'en ont jamais possédé. Puis, autour de ce cintre, sur trois côtés coupés à angles droits, se dresse une gigantesque inscription arabe, en lettres de cristal doré du plus merveilleux effet. Le soleil, par malheur, ne donne jamais dans cette chapelle; mais, lorsque ses rayons obliques viennent le soir s'alonger sous les grêles colonnes, leur reflet, glis-

sant sur les marbres de la mosquée, fait étinceler de mille feux les paillettes de cristal de cette radieuse mosaïque qui semble alors toute semée de pierreries. De magiques jeux de lumière illuminent cette sombre chapelle, où le dieu de Mahomet semble avoir rallumé son autel éteint; alors l'imagination, fascinée par tous ces prestiges, voyage, comme sur le manteau du prophète, à travers le temps et l'espace, et vous reporte aux temps qui ne sont plus; et quand l'effronté mendiant espagnol vient vous tirer par le bras pour vous demander la *bendite limosna*, vous vous retournez involontairement pour chercher à côté de vous la face brunie et le turban blanc du *muezzin* qui vient vous rappeler, fidèle croyant que vous êtes, que l'heure est venue pour la prière.

La porte que je viens de décrire donne entrée dans une petite niche octogone de marbre blanc de quinze pieds de diamètre environ, et du plus beau travail. Mon guide, cicerone assez intelligent, ma foi, pour un sacristain, eut soin de me faire remarquer que, tout autour de cette niche, le marbre était usé par les pieds des fidèles croyans qui en faisaient le tour, tandis que d'autres, agenouillés au milieu, y faisaient leurs oraisons. Il est probable que ce lieu saint, beaucoup plus richement orné que le reste de la mosquée, était le *sanctus sanctorum*, où les juifs eussent placé l'arche sainte, les chrétiens le tabernacle, et où les musulmans, mieux inspirés, ne plaçaient que la pensée de Dieu, plus intime en quelque sorte et plus rapprochée. Du moins je n'y ai pas aperçu de niche en marbre pour y déposer le Coran, comme dans la petite mosquée de l'Alhambra. Au-dessus des vastes plaques de marbre blanc qui revêtent les murs du sanctuaire s'élèvent de délicates colonnettes, surmontées de l'inévitable trèfle. Quant à la voûte, elle est occupée tout entière par une conque de marbre blanc d'une seule pièce, taillée en coquille, et de quinze pieds de diamètre environ sur trois de profondeur, pièce unique peut-être au monde par sa grandeur, sa simplicité, et la beauté de son travail.

Comme il faut en finir avec toutes ces descriptions, de peur d'avoir l'air de vouloir refaire *les Mille et une Nuits*, je passe sous silence les deux chapelles voisines, moresques également, et dont la simplicité sévère fait ressortir la richesse de leur éblouissante voisine. L'une d'elles cependant contient une porte plus riche encore peut-être et plus variée de dessins que celle du sanctuaire. Quant à l'autre chapelle, dite *des Rois maures*, qui se trouve perdue dans une des nefs de l'église, j'ai eu le malheur de la voir après celle que je viens de décrire, et la couche de chaux dont on l'a revêtue comme l'Alhambra la fait paraitre bien froide et bien pâle à côté des vives couleurs de l'autre.

Si l'église chrétienne se trouvait autre part qu'au milieu de cette élégante mosquée qu'elle écrase, je n'aurais réellement d'autres reproches à lui faire que le luxe de ciselures et d'ornemens semi-gothiques, semi-renaissance, qui surchargent les murailles et le toit. Les lourdes sculptures de bois doré

qui déparent la plupart des églises espagnoles sont heureusement bannies de celle-ci. L'autel, composé de deux hauts étages de colonnes de marbre gris-rouge, sans être d'un goût bien irréprochable, ne manque pourtant ni de grandeur ni de simplicité. Mais le plus bel ornement de cette mosquée chrétienne, intercalée dans la mosquée arabe, c'est le chœur, à peu près bâti sur le dessin et dans les proportions de la chapelle Sixtine, et revêtu tout entier, jusqu'à une hauteur de quinze pieds, de riches sculptures en acajou massif. Bien que ces sculptures datent du dernier siècle, et ne soient pas, par conséquent, du goût le plus pur, l'effet de ces sombres boiseries, noircies par les siècles et usées par toutes ces générations de chanoines, dont la vie s'est passée sur ces stalles, est réellement magique. Le soleil, en passant par les hautes fenêtres qui laissent entrer le jour à pleins flots dans ce large vaisseau, fait étinceler le lustre qu'ont laissé les ans sur ces luisantes boiseries, et semble animer les milliers de personnages et de fantastiques arabesques qu'a inventés l'imagination de l'artiste; car un seul artiste a fait tout cela, et cette œuvre de patience et de talent, sinon de génie, n'a pas duré moins de douze ans, ainsi que vous pouvez le lire sur la tombe du sculpteur, qui repose là sous le marbre à quelques pas de son ouvrage. Le siége de l'évêque, trop surchargé de sculptures, occupe le fond du chœur, et les personnages qui le surmontent s'élèvent jusqu'à une hauteur de plus de trente pieds. Enfin deux beaux buffets d'orgues, écrasés, il est vrai, sous le poids des dorures et des enjolivemens modernes, complètent l'ensemble de ce magnifique chœur, qui, même à côté de la *Mezquita* de Cordoue, mérite de partager l'attention du voyageur.

Pour se faire une idée des richesses que renferme cette cathédrale fameuse, il faut entrer dans la sacristie, et voir le trésor où se conservent les ciboires, les ostensoirs, les croix, et surtout le reliquaire fameux que je croyais offert par un roi, et que le chapitre de Cordoue fit construire à ses dépens pour enfermer le *très saint*. Ce reliquaire, haut de quatre pieds, et tout en argent ou en vermeil, enrichi de magnifiques émeraudes, est bien plus riche encore par le travail que par la matière. OEuvre du XVe ou XVIe siècle, c'est la transition du gothique fleuri à la renaissance, et ses gracieux pendentifs, ses exquises ciselures, ses arabesques découpées à jour, sont d'un fini et d'une délicatesse achevés; quelques-unes des lourdes croix, hautes de six pieds, qu'on y conserve pour les jours solennels, datent de la même époque, et sont également du plus beau travail. A la vue de ces immenses richesses, entassées dans des armoires, ma première question fut de demander comment Gomez et *los faciosos*, qui ont si rudement traité Cordoue, les avaient épargnées. Mais à un sourire aigre-doux, qui fut toute la réponse du sacristain, je vis que ma question était au moins indiscrète, et que le señor Gomez avait trop d'amis sur les bancs des chapitres pour leur avoir fait payer les frais de sa visite.

Après la fameuse *Mezquita*, il ne reste plus rien à voir à Cordoue, et les

trois jours que j'y passai m'auraient semblé bien longs, sans sa cathédrale et quelques promenades sur les riches coteaux qui l'entourent. L'antique capitale des Ommyades est, hélas! bien déchue de sa splendeur première, et n'était cette somptueuse *Mezquita* qui vous parle de jours meilleurs, on aurait peine à croire que cette vieille ville, badigeonnée à neuf, aux rues tortueuses, aux pavés mal joints, qui ont l'air d'un lit de torrent à sec, est cette *Cordobah* tant vantée par les historiens et par les poètes, qui, dans son enceinte de dix lieues de longueur, renfermait, dit-on, dix mille rues, quatre-vingt mille palais, neuf cents bains publics, deux cent mille maisons, et commandait à douze mille villages renfermés dans le seul bassin du Guadalquivir.

Aujourd'hui, hélas! la triste Cordoue, vassale elle-même de Séville, ne commande plus en reine à la riche vallée dont elle occupe le centre. Pendant des lieues entières, aucun village ne s'élève autour d'elle; son enceinte dépeuplée est encore trop vaste pour la maigre population qu'elle renferme. L'herbe croît dans ses rues, comme sous les portiques de ses couvens dévastés. De loin en loin seulement, quelques palmiers solitaires élèvent au-dessus de ses toits leur panache grisâtre. Un d'eux, le plus beau de tous, placé au centre de la ville et haut de soixante pieds, me rappela ce palmier qu'Abdérame Ier, qui, même sur un trône, se souvenait encore de sa patrie, planta, de ses propres mains, sur les rives du Guadalquivir, pour lui rappeler les rives de l'Euphrate. Peut-être ce palmier fameux, le premier qui ait crû sous le ciel de l'Espagne, est-il le même que celui dont j'ai tant de fois admiré le tronc robuste et élancé et le port majestueux; peut-être la cour étroite qui l'environne s'élève-t-elle sur les ruines de ces magnifiques jardins d'Azarah, où ce roi magnanime se reposait des fatigues d'un trône sans cesse assailli par la révolte. Peut-être enfin est-ce sous son ombrage qu'il composa ces vers touchans, où respire une grace si mélancolique, et un si profond sentiment de l'instabilité des choses humaines (1).

J'ai cherché dans le fertile désert qui environne Cordoue des traces de son étendue et de sa splendeur passées; mais la charrue a passé tant de fois sur ces ruines fécondes, qu'elle a tout nivelé et tout effacé. Des couvens, seule splendeur de la Cordoue moderne, se sont élevés avec les matériaux des édifices arabes, comme les palais de Rome avec les débris du Colysée. Dans l'enceinte même de la ville, auprès d'un vilain pont moderne, on voit encore les piles d'un vieux pont arabe situé un peu plus bas; une foule de maisons et d'églises trahissent leur origine orientale par leurs élégantes colonnettes, et les mosaïques de faïence bleue qui les revêtent. Mais une profonde tristesse vous serre l'ame en errant dans ces rues désertes qui ont l'air des avenues d'un cimetière, comme Cordoue elle-même a l'air d'un vaste tombeau; on croit sentir une odeur de sépulture jusque dans l'air qu'on y

(1) Voyez *Histoire d'Espagne*, tom. II, pièces justificatives

respire. Rien surtout n'est plus triste qu'une promenade autour de ses vieilles murailles semi-arabes, semi-gothiques, au milieu de la campagne poudreuse, plantée çà et là de quelques maigres oliviers, ou d'arbres étiolés dont le feuillage jauni accuse cette longue sécheresse de près d'un an qui vient de désoler toute l'Espagne.

Mais à mesure que vous montez en vous éloignant de Cordoue, à mesure que se développe devant vous l'admirable *sierra* dont vous gravissez les premiers échelons, le paysage change d'aspect, et s'empreint d'une beauté champêtre et grandiose à la fois. Cordoue, qui vous semblait si triste tout à l'heure, se pare du charme de la distance, et s'étale comme une reine sur son coussin de verdure. La vaste enceinte crénelée de sa *Mezquita* la domine de toutes parts, dominée elle-même par les hautes voûtes de la cathédrale chrétienne, qui semble bâtie sur le toit de la mosquée musulmane; les tours du vieux château moresque, où fut plus tard l'inquisition, se dressent au bord du Guadalquivir, qu'on aperçoit çà et là, par quelques rares échappées, roulant ses eaux jaunâtres dans son lit profondément encaissé; plus vous montez, et plus le riche bassin qu'il arrose s'étend sous vos yeux avec l'immense horizon qui se déroule à perte de vue. La rive gauche du Guadalquivir, longue et fertile lisière de collines qui, pendant trois mois de l'année, se couvre de moissons, et qui, le reste du temps, ressemble à une lande sablonneuse où l'œil ne rencontre ni un arbre ni une maison, forme un frappant contraste avec la fraîche végétation de la rive où Cordoue est assise.

Mais la plus belle portion du paysage, c'est ce long rempart de près de trente lieues de long que forme la *sierra Morena*, ou *chaîne noire*, ainsi nommée de la noire et vivace végétation d'arbustes qui la couvre tout entière, et lui donne un aspect si gai et si différent des tristes *sierras* de la Péninsule. A deux lieues à l'entour de Cordoue, ce luxe de végétation, inoui en Espagne, sauf à Grenade, ressort plus vivement encore par le contraste d'une foule de petits casins éclatans de blancheur, et perdus, comme des nids sous le feuillage, au milieu de la noire verdure des orangers. A une certaine hauteur les oliviers cessent, et les orangers commencent; d'immenses jardins, ou plutôt de véritables bois de cet arbre poétique, remplissent chacun des ravins où coule une des mille sources qui s'échappent des flancs de la *sierra Morena*. Un seul de ces jardins des Hespérides donne, m'a-t-on dit, année moyenne, quatre cent mille oranges; et si l'on parvenait, comme on en parle depuis long-temps, à rendre le Guadalquivir navigable, ou, ce qui me paraît beaucoup plus facile, à creuser à côté de son lit un canal qui conserverait pour l'été le trop plein des eaux de l'hiver, les fruits seuls de ces vergers seraient pour Cordoue une source d'inépuisable prospérité.

J'entrai dans un de ces casins avec son propriétaire qui m'accompagnait dans ma course, et là je fus frappé bien à l'improviste d'une de ces scènes

de poésie familière qu'on rencontre à chaque pas en Italie, et qu'eût aimée le pinceau de l'infortuné Robert. Au pied d'une jolie ferme, abritée par une vigne épaisse, et au sein de la délicieuse fraîcheur que répandait son ombrage, une belle et brune jeune fille de dix-huit ans était assise, la tête courbée sur les genoux de sa mère, tandis que celle-ci, d'une main exercée, assemblait les tresses de sa longue et luisante chevelure. La jeune fille, en entendant du bruit, jeta de côté, par-dessous le bras de sa mère, un regard furtif, voilé par de longs cils soyeux qui nous cachaient presque entièrement ses yeux; elle nous aperçut et voulut se relever; mais, craignant de déranger ce groupe délicieux, nous priâmes la mère de continuer, comme on prierait, dans un salon où l'on entre à l'improviste, la chanteuse qu'on dérange de continuer son morceau. Ce ne fut que quand la mère, femme au maintien grave et digne, comme celui d'une matrone romaine, eut achevé son œuvre de patience, que la jeune fille, relevant du giron maternel sa tête toute rouge de honte et d'une innocente coquetterie, nous montra en souriant une de ces ravissantes figures de jeune fille que reproduit si bien le pinceau de Murillo.

Dans ce bizarre et démocratique pays, où les rangs sont si peu distincts, et où le paysan traite d'égal à égal avec son seigneur, je ne me rappelle pas avoir vu une tête de jeune fille aussi suave, aussi calme, aussi éloignée de cette grace un peu minaudière qui caractérise la beauté espagnole. Et pourtant, c'était la beauté du midi, dans tout le luxe de sa végétation, dans toute l'énergie de sa sève; un léger duvet brun serpentait sur sa joue et sur ses bras nus, et jetait sur la mate blancheur de sa peau des reflets ondoyans et soyeux; il y avait dans tout son maintien tant de grace sans effort, tant de charme sans apprêt, que bien des dames de la cité auraient pu venir apprendre de cette naïve *aldeana* à se tenir dans un salon devant des étrangers. Nous causâmes avec elle, et le charme ne diminua pas. Le maître du verger m'apprit, du reste, que de pareilles rencontres n'étaient pas rares dans la *sierra*, où le sang est incomparablement plus beau que dans la plaine. Les mœurs aussi y sont plus douces, plus pures, et la race d'hommes, comme il arrive souvent, meilleure à la fois et plus belle.

Ainsi, lorsque Gomez, dans cette hardie et singulière campagne qu'il fit à travers l'Andalousie, et qu'il n'aurait pu faire dans aucun autre pays que l'Espagne, passa par Cordoue, où l'attendait une riche proie, il n'eut pas de peine à ameuter contre les *liberales* de Cordoue, la populace de la ville et de la *vega*, alliée naturelle de tous ceux qui la convieront à piller; mais il ne trouva pas une recrue dans la *sierra*, où son armée de maraudeurs n'osa pas s'aventurer; et lorsqu'après avoir levé sur la ville une énorme contribution, répartie sur les plus riches familles qu'il avait emmenées en ôtage dans le fort, il se retira traînant après lui, outre d'immenses richesses, toutes les armes, tous les chevaux de la ville, et deux mille gardes nationaux prisonniers, le peuple de la campagne infligea à ces malheureux, dans

leur longue et pénible marche, toute sorte de mauvais traitemens. Plusieurs succombèrent sous des fatigues inusitées pour eux, et sous les coups du peuple ou de leurs gardiens; mais tous ceux qui purent s'échapper ou que Gomez relâcha plus tard, trouvèrent dans la *sierra* un asile et des soins vraiment touchans, et furent reconduits jusque chez eux, comme des brebis égarées que le pasteur, au besoin, eût portées sur ses épaules.

J'ignore jusqu'à quel point il serait prudent de se promener seul et sans armes dans la *vega*, à une lieue de Cordoue; mais j'ai rôdé toute une matinée dans les bois de pins qui couvrent la *sierra*, sans autre défense qu'un léger bâton, en dépit des prudentes recommandations de mes amis de Cordoue; partout j'ai causé avec les paysans, au lieu d'avoir l'air de les éviter, et je n'ai trouvé dans aucun coin de la France ou de la Suisse plus d'obligeance et de cordialité. Enfin, quelques figures de jeunes filles, qui, sans valoir celle de la jolie fermière de *las Santas*, appartenaient pourtant au même type, ont achevé de me prouver qu'on n'avait pas eu tort de me vanter la beauté du sang de la *sierra*.

Une charmante promenade dans les environs de Cordoue, ce sont les *Ermitas*, délicieux enclos d'oliviers, d'orangers et de cyprès, semé de petits ermitages blancs, perchés comme autant de nids, au sommet d'une de ces petites hauteurs à peine distinctes l'une de l'autre, dont se compose, sur une étendue de près de trente lieues, la *sierra Morena*. D'un point de cet enclos, qu'on appelle le *mirador de l'obispo* (le belvéder de l'évêque), et où l'on voit un beau siége épiscopal en marbre, on jouit d'une admirable vue sur la *vega* de Cordoue, et sur la riche enceinte des monts qui l'enserrent. On peut de là embrasser d'un regard toute la longue et sinueuse chaîne depuis les ravins du *Despeña perros* presque jusqu'à Séville, que la *sierra*, en s'inclinant vers l'ouest, laisse bien loin sur sa gauche. En face de vous, Cordoue, presque sous vos pieds, étend sa longue et étroite enceinte que domine la *Giralda* naine de sa mosquée, copie avortée de la *Giralda* de Séville. De l'autre côté du Guadalquivir, je pouvais, de ce point élevé, refaire en quelque sorte tout le chemin que je venais de suivre, depuis les grises et tristes *sierras* d'Alcalà et de Baena jusqu'à la lointaine *sierra Nevada*, distante de près de quarante lieues, et dont je distinguais parfaitement les coupoles arrondies. La transparence de l'air et le bleu noir du ciel ajoutaient un charme inoui à ce paysage, trop vaste peut-être pour être bien pittoresque dans le vrai sens du mot, mais qui n'en devient que plus imposant et plus grandiose.

D'ailleurs le cadre à travers lequel je le regardais ajoutait encore à la beauté de la scène : rien de plus frais, de plus riant, que cet enclos bénit que ses hôtes semblaient avoir quitté d'hier. Les ermitages, composés chacun de trois ou quatre petites pièces bien propres, et d'un étroit jardin, donnaient, rien qu'à les voir, envie de se faire ermite, au moins pour quelques mois, et de vivre là tout seul, au milieu de cette nature si riante, si cultivée et si sau-

vage à la fois. L'œil, fatigué de l'immensité de la plaine, plongeait avec volupté dans ces frais ravins, pleins d'ombre et de silence, et où des bois de jeunes pins, qui s'étendaient à perte de vue, remplaçaient les oliviers de la plaine et les orangers de la colline. Le dirai-je? En voyant ces ermitages déserts, je me pris à regretter qu'on en eût dérangé les hôtes, au nombre de douze, je crois, pauvres vieillards qu'on aurait bien pu y laisser mourir tranquilles, et qui nourrissaient de leur superflu tous les pauvres des environs. Du reste, je trouvai mon regret partagé par tous les montagnards, et même par beaucoup de personnes de la ville, qui, tout en approuvant la fermeture des couvens, auraient voulu qu'on exceptât de cette proscription générale ces pauvres et inoffensifs ermites, aimés de tout le pays, à cause du bien qu'ils y faisaient.

La fermeture des couvens, en Espagne, et le partage de leurs biens, sont une de ces grandes mesures qui scellent une révolution, et lui rattachent le peuple par le plus puissant de tous les liens, c'est-à-dire par l'intérêt. Mais de graves abus, de criantes injustices se sont mêlés à cette mesure nécessaire : le plus grave de ces abus, c'est la déplorable incurie avec laquelle sont administrées ces propriétés nationales, que j'ai trouvées partout dans le plus triste état d'abandon et de dépérissement. On m'a assuré que dans la province seule de Grenade, les frais de gestion et les traitemens des administrateurs montaient à la somme énorme de 250,000 réaux par mois (plus de 60,000 francs), somme que les revenus de ces immenses propriétés étaient bien loin d'atteindre.

Ce n'est pas tout : les malheureux qu'on a ainsi expulsés de leur domicile et dépouillés de tout ce qu'ils possédaient, s'ils cessaient d'être des moines, restaient encore des citoyens et des hommes. A ce titre, on leur devait donc au moins une subsistance et un asile assurés, en échange des richesses qu'on leur enlevait. Eh bien! sait-on à combien se monte le solde qu'on leur a assigné? A cinq réaux, et pour quelques-uns, à trois réaux par jour (25 et 15 sous); et encore ce misérable solde ne leur est-il pas plus payé que ne le sont en Espagne tous les traitemens que l'employé ne perçoit pas lui-même, comme ceux des douanes et des octrois. A chaque instant, dans les villes d'Espagne, vous rencontrez dans la rue d'anciens moines, d'anciennes religieuses qui tendent la main pour vous demander l'aumône; la plupart d'entre eux, sans ressource aucune, et déshabitués du travail, meurent littéralement de faim, et le gouvernement, par pudeur du moins, si ce n'est par humanité, devrait songer à améliorer leur déplorable position.

Voici, selon moi, comment, dans l'intérêt de l'équité comme dans celui de la fortune nationale, cette grande mesure aurait dû être exécutée. Et d'abord, il est bon de savoir que, depuis la réouverture des couvens, fermés sous le règne de la constitution de 1823, le nombre des habitans de ces magnifiques demeures était infiniment réduit : les plus vastes couvens de la Péninsule ne renfermaient souvent que dix à douze moines, et bien peu de

novices se présentaient pour les remplacer, car dès-lors la révolution était faite dans les mœurs avant de l'être dans les lois. Mais, si peu nombreux qu'ils fussent, ces débris des ordres monastiques, mus par le sentiment de la propriété, plus vivace encore peut-être chez les associations que chez les individus, faisaient valoir avec soin et intelligence leurs vastes propriétés rurales. Il eût donc été facile, tout en aliénant la partie de ces domaines qui pouvait le plus aisément trouver des acquéreurs, de confier la gestion du reste à ceux qui en avaient été si long-temps propriétaires, en leur attribuant jusqu'à leur mort la jouissance de l'usufruit, sauf une redevance qui eût augmenté sans cesse à mesure qu'eût diminué le nombre des ayant-part. Il eût suffi d'interdire toute réception de novices pour être assuré, qu'au bout de vingt à trente ans, tout vestige de l'institution eût complètement disparu, et ces propriétés améliorées par une sage gestion et tenues en quelque sorte en fermage par les propriétaires eux-mêmes, eussent peu à peu toutes fait retour dans les mains du gouvernement.

Qu'est-il arrivé, au contraire? C'est que la portion de ces domaines, qu'ont achetée des particuliers, s'est vendue à vil prix, comme je le tiens à Cordoue de ceux-là même qui les ont achetés. Le reste, entre les mains de curateurs infidèles ou négligens, demeure pour ainsi dire en jachère; le paysan, qui naguère, quand il n'avait pas de pain, en trouvait à la porte de ces couvens, gagne misérablement, en louant son travail, sa journée de 12 à 15 sous, et quelquefois beaucoup moins, et meurt de faim à côté des immenses propriétés que viennent encore d'agrandir les dépouilles des monastères. Tel est le déplorable état de choses que la révolution espagnole pouvait et devait changer et qu'elle a laissé subsister. Il en résulte que l'homme du peuple, véritable paria condamné à mourir de faim, comme le paysan lombard, sur le plus riche territoire du monde, ne tient par aucune racine au sol, ni par aucun intérêt à l'ordre public. Sans regretter ce qui n'est plus, il n'a aucune affection pour ce qui existe. Il est à qui voudra l'acheter et surtout le nourrir, et, s'il ne se jette pas, avec tout l'emportement de son caractère, dans la chanceuse carrière des révolutions, c'est que toutes celles qu'il a subies lui ont si peu profité, que, comme l'âne de la fable, il ne voit pas clairement ce qu'il gagnerait à changer de bât.

ROSSEEUW-SAINT-HILAIRE.

LES

JURANDES MODERNES.[1]

C'est sous Philippe-Auguste qu'éclata le plus grand mouvement municipal du moyen-âge. Alors finissait la gestation que la féodalité avait faite des races esclaves.

Ce fut aussi sous Philippe-Auguste que se formèrent les jurandes, ces sœurs jumelles des communes. Déblayons, pour bien comprendre leur histoire, quelques faits qui encombrent leur abord.

Quand l'invasion se présenta sur les bords du Rhin, toute la Gaule était arrivée au régime de la commune. Le territoire se divisait en cent quinze cités, lesquelles avaient pour chefs-lieux cent quinze villes municipales gouvernées par cent quinze hôtels-de-ville. L'effort des Barbares porta tout entier sur les villes; en effet, là étaient les institutions, là était la vie. Toutes les villes furent prises, beaucoup furent ruinées.

L'abbé Dubos, Montesquieu, M. de Savigny, et quelques autres, ont fait des travaux plus ou moins curieux pour savoir jusqu'à quel point les Barbares détruisirent le gouvernement romain dans la

(1) L'article qu'on va lire est extrait d'un livre de M. Granier de Cassagnac, qui doit paraître cette semaine chez l'éditeur Desrez, rue Saint-George, 11, sous le titre de : *Histoire des classes ouvrières et des classes bourgeoises*. Ce livre est de nature à attirer l'attention du public par la nouveauté des questions qu'il traite, et par l'inattendu des solutions qu'il propose. Nous l'examinerons dès qu'il aura paru.

Gaule. A notre avis, tous ces historiens se sont trompés, parce qu'ils ont posé la question sur une base fausse. En effet, par le gouvernement de la Gaule sous les Romains, ces historiens ont entendu quelque chose qui n'était qu'une partie, qu'une faible partie de ce gouvernement. Ils ont entendu l'action qu'exerçait, au nom des empereurs, le préfet du prétoire du diocèse des Gaules, par l'intermédiaire de son vicaire, de ses dix-sept gouverneurs, de ses cent quinze comtes, et de ses quatre trésoriers généraux pour les finances de la province. Or, nous le répétons, l'action de tous ces officiers ne constituait qu'une partie du gouvernement, une partie accessoire; ils liaient la Gaule à Rome ou à Constantinople, voilà tout; mais ils ne la gouvernaient pas.

Ce qui gouvernait la Gaule, c'étaient les conseils municipaux, les curies. En effet, les quatre trésoriers généraux recevaient les impôts; mais qui les levait et qui en répondait? les conseillers municipaux, les *curiales*. Les dix-sept gouverneurs commandaient les troupes; mais qui les mettait sur pied et qui les payait? les *curiales*. Les comtes présidaient les tribunaux; mais qui les composait, qui en étudiait les causes et qui en formulait les jugemens? les *curiales*. Le gouvernement réel de la Gaule, sous les Romains, résidait donc entièrement dans les municipalités; les comtes, les gouverneurs, les trésoriers généraux, le préfet du prétoire, ne faisaient que rapporter les résultats de ce gouvernement à l'empereur, et timbrer en quelque sorte la province à ses armes.

Alors la question de savoir si les Barbares ont détruit le gouvernement romain dans la Gaule se réduit à celle-ci : les Barbares ont-ils détruit les municipalités?

Posée en ces termes, la question cesse d'en être une; oui, les Barbares ont détruit le gouvernement romain dans la Gaule, car ils ont détruit la colonne qui portait cet édifice, l'ame qui animait ce corps. Qu'importe après cela que les empereurs aient affecté de ne pas savoir que la Gaule n'était plus sous la domination romaine, et qu'Anastase ait conféré à Clovis les pouvoirs de préfet du prétoire, et lui ait envoyé la robe de patrice? Cela prouve-t-il que cette dignité eût une valeur réelle dans une province où les véritables soutiens du gouvernement avaient péri, où les municipalités, c'est-à-dire le pouvoi qui répondait de l'impôt, qui fournissait les troupes, qui rendait la justice, avaient été dispersées? Qu'aurait fait de la Gaule l'empereur Anastase lui-même, sans impôts, sans soldats et sans tribunal?

Oui, les Barbares de l'invasion détruisirent le gouvernement romain dans la Gaule, parce qu'ils y détruisirent les municipalités. Or, il résulte de ceci pour les jurandes modernes deux conséquences que nous allons déduire, et qui nous ouvriront leur histoire.

Premièrement, en détruisant les municipalités, les Barbares détruisirent les jurandes, car jurande et municipalité sont, dans l'histoire ancienne et dans l'histoire moderne, deux faits qui ne se séparent jamais. En ruinant Spire, Worms, Strasbourg, Reims, Amiens, Arras, Tournay, la cité des Morins et toutes les villes des deux Aquitaines, de la Novempopulanie, de la Lyonnaise et de la Narbonnaise, que pouvaient faire les jurandes qui avaient leurs siéges dans ces villes, si ce n'est se disperser et périr? D'ailleurs, qu'avaient à faire de ces associations industrielles et sédentaires des peuples nomades, vivant presque sous la tente, et composés exclusivement de deux espèces d'hommes, les nobles et les esclaves, sans les hommes de race affranchie, qui formaient précisément les jurandes du monde romain?

Secondement, en détruisant les jurandes avec les municipalités, les Barbares les détruisirent de la même manière, c'est-à-dire imparfaitement et graduellement. Les Francs, les Bourguignons, les Saxons, les Visigoths, ne mirent et n'eurent jamais l'idée de mettre de la logique dans leur destruction; ils se jetèrent brutalement, en soldats, à travers la civilisation gallo-romaine, et ce qui put s'en sauver, se sauva. Ainsi quelques villes, principalement celles qui se trouvaient être en même temps que capitales de cité, capitales de diocèse, réussirent, par l'influence de l'évêque et par le respect qu'obtenait l'Église, à conserver quelques débris de leur gouvernement municipal. Lorsque l'édit de Moulins retira aux municipalités du royaume la juridiction en matière civile, les hôtels-de-ville de Reims, de Toulouse, de Boulogne et d'Angoulême résistèrent, en alléguant et en prouvant qu'ils avaient cette juridiction depuis les Romains. C'est pour cela que M. Raynouard et M. de Savigny ont relevé un grand nombre de titres établissant que les municipalités n'avaient pas péri d'une manière absolue, dans la Gaule, par suite de l'invasion.

Eh bien! c'est encore pour les mêmes motifs qu'on trouve, pendant le moyen-âge, bien long-temps avant l'établissement connu des jurandes, des traces de corporations mystérieuses, que l'historien ne sait à quoi rattacher. Ce sont quelques enfans perdus du vaste système des jurandes romaines, que les Barbares de l'invasion n'ont pas aperçus dans leur coin, et qui y ont vécu d'une vie pauvre et

maladive, privés d'air et de soleil, c'est-à-dire privés d'affranchissemens pour s'alimenter, semblables à ces municipalités tronquées et invalides, plus mortes que vivantes, qu'il faut longuement et minutieusement chercher dans les chartes de la première et de la seconde race, et dont on a besoin de savoir l'histoire, la chute et les malheurs, pour reconnaître en elles ce qu'Aulu-Gelle appelait « de petites Romes faites à l'image de la grande. »

Il y a donc dans l'histoire du moyen-âge deux espèces de jurandes, comme il y a deux espèces de communes; ce sont d'abord les jurandes romaines qui finissent, et dont on trouve par-ci par-là les tronçons; ce sont ensuite les jurandes françaises, qui naissent, ou plutôt qui se développent sous Philippe-Auguste, et qui s'organisent à partir de saint Louis.

Ainsi les débris des jurandes romaines se reconnaissent, entre autres titres, à un capitulaire de Dagobert II, de l'année 630, concernant l'organisation des boulangers; à un autre capitulaire de Charlemagne, de l'année 800, et portant que la corporation des boulangers doit être tenue au complet dans les provinces; à un passage de l'édit de Pistes, de l'année 864, concernant le corps des orfèvres; enfin, à ce que Ducange rapporte sur le *rex arcariorum*, le *rex arbalestariorum*, le *rex merceriorum*, le *rex alatariorum*, le *rex juglatorum*, et le *rex ministellorum*. En outre, la corporation moderne des boulangers de Paris paraît avoir été greffée sur l'ancienne corporation romaine, car elle était sujette à un droit de hauban, consistant en un muid de vin payé par an au roi, et ce droit se trouve mentionné dans le capitulaire de Dagobert II, de l'année 630, et dans un capitulaire de Charlemagne, de l'année 803.

Les jurandes se développaient toujours parallèlement avec les communes; elles étaient deux associations de même origine, de même nature, presque de même but. C'est donc dans les villes qu'il faut chercher les jurandes, c'est-à-dire là où les races affranchies se réunissent en communes. Or, quoique la plupart des communes diffèrent entre elles par quelque article de leur organisation intérieure, et que les jurandes de chaque ville, faites au point de vue des personnes et des choses de cette ville, offrent toujours quelque chose de propre et d'individuel, cependant les unes et les autres de ces deux espèces d'associations étaient jetées dans un moule à peu près uniforme, et l'on peut dire qu'il suffit de savoir une commune et une jurande pour savoir toutes les communes et toutes les jurandes. Nous allons donc nous borner à exposer en détail l'organisation des

jurandes qui se formèrent dans la commune de Paris, ce qui ne laissera pas que d'être au fond l'exposé de toutes les jurandes modernes.

C'est de l'année 1258, sous le règne de saint Louis, que date le premier titre écrit et officiel sur les jurandes de Paris. C'est l'ordonnance d'Étienne Boileau, garde de la prévôté, connue sous le nom de REGISTRE DES MÉTIERS ET MARCHANDISES. Pour bien faire comprendre la situation de ces jurandes par rapport au gouvernement, il nous faut dire quelques mots des divers pouvoirs qui régissaient la ville de Paris au moyen-âge.

Paris avait une commune, c'est-à-dire le droit de se gouverner lui-même. Le siége de ce gouvernement, c'était l'Hôtel-de-Ville, qui portait primitivement le nom de Parloir aux Bourgeois. Les habitans de Paris se divisaient, comme en toute ville communale, en bourgeois et en manans; les bourgeois étaient ceux qui étaient inscrits au rôle municipal, et qui jouissaient du droit de commune; les manans étaient ceux qui avaient leur domicile dans la ville, sans participer à ses priviléges.

Le gouvernement de la ville résidait dans le conseil municipal, et il avait pour chef suprême un magistrat qui ne portait pas le nom de maire, comme dans la plupart des communes, mais celui de prévôt des marchands. Voici la raison historique de cette spécialité de dénomination.

Il y avait à Paris, du temps de Tibère, un comptoir romain appartenant à la corporation générale des bateliers de l'empire. Ces bateliers faisaient le commerce de la rivière, et ce furent leurs statuts qui servirent de base à la charte coutumière de la commune de Paris, car cette charte ne fut écrite qu'en 1411. Du reste, en 1170, Louis-le-Jeune, en parlant de la coutume de Paris, l'appelait antique. La commune de Paris eut donc cela de spécial dès son origine, qu'elle fut une association, une commune de marchands, ce qui fit donner à son premier magistrat le nom de prévôt des marchands, au lieu du nom de maire, qui était plus habituel.

Cependant la ville de Paris ne renfermait pas seulement la seigneurie de la commune, elle renfermait encore la seigneurie du roi. La seigneurie du roi était du titre de vicomté, et elle était sous la garde d'un lieutenant du roi, qui portait le nom de prévôt de Paris.

Il ne faut donc pas confondre le prévôt des marchands avec le prévôt de Paris; le premier était un magistrat municipal, le second

était un officier du roi, et, par conséquent, leurs juridictions étaient parfaitement distinctes et séparées.

Étienne Boileau, qui rédigea, en 1258, les statuts des jurandes, était prévôt de Paris; c'est-à-dire que les jurandes reçurent leur institution du pouvoir royal, à l'imitation des jurandes romaines, à partir du règne de Trajan.

Lorsque Étienne Boileau rédigea les statuts des jurandes, elles existaient déjà depuis fort long-temps. Philippe-Auguste est cité en plusieurs endroits du Registre, notamment au titre premier, comme ayant réglé les métiers. L'ordonnance prévôtale de l'année 1258 ne créa donc pas les jurandes; elle les coordonna seulement par rapport au pouvoir royal, et le principal de l'œuvre d'Étienne Boileau consista à réunir dans un seul corps les coutumes particulières à chaque métier, dont la plupart n'avaient probablement jamais été écrites.

Le Registre des métiers contient les statuts de cent professions industrielles; leur seul énoncé constitue une sorte de sommaire de l'industrie française au XIIIe siècle.

Si l'on voulait, avant d'aller plus loin, chercher quels points de ressemblance les jurandes françaises pouvaient avoir avec les jurandes romaines, il faudrait les considérer par rapport au chef de l'état, par rapport aux personnes qui en faisaient partie, et par rapport à elles-mêmes.

Considérées par rapport au chef de l'état, les jurandes françaises se divisent, au XIIIe siècle, en deux catégories. La première comprend celles qui avaient besoin d'autorisation, la seconde celles qui n'étaient tenues qu'à se conformer aux coutumes de la profession. Les jurandes romaines ne se trouvèrent jamais dans une condition analogue, car nous avons vu qu'elles furent toutes libres en se conformant aux lois, jusqu'à Trajan, et qu'à partir de ce prince, elles furent toutes soumises à l'autorisation préalable. Du reste, cette division des jurandes semble avoir été fort arbitraire, ou du moins il semble impossible d'en trouver aujourd'hui les raisons théoriques, s'il en existe. Ainsi, tantôt il y a des professions d'une grande importance qui sont libres, comme celle d'orfèvre, et des professions d'une importance médiocre qui ont besoin d'être autorisées, comme celle de maréchal; tantôt, au contraire, il y a des professions de grande conséquence qui ont besoin de l'autorisation royale, comme celle de boulanger, et d'autres de moindre conséquence qui ne sont soumises qu'aux coutumes du métier, comme celle de cordier. Nous

n'avons remarqué qu'une seule espèce de jurandes qui soient toujours soumises à l'autorisation ; ce sont celles qui constituent presque des fonctions publiques, comme la profession de crieur, de mesureur de blé, de jaugeur.

La situation des métiers ou professions libres était fort simple; celui qui voulait y entrer le pouvait, en remplissant trois conditions : la première, de savoir le métier; la seconde, d'avoir le capital nécessaire (*s'il a de quoi,* comme dit le Registre); la troisième, de se soumettre aux coutumes qui régissaient la jurande. Moyennant ces trois conditions, les métiers n'avaient donc pas de limites dans leur nombre.

Les professions autorisées étaient de deux sortes, celles qui obtenaient l'autorisation du prévôt de Paris, et celles qui l'obtenaient du prévôt des marchands, c'est-à-dire celles qui dépendaient de l'autorité royale et celles qui dépendaient de l'autorité municipale. Ces dernières se bornaient à trois, qui étaient celle de mesureur de blé, celle de crieur et celle de jaugeur.

Naturellement, la nécessité, pour de certaines professions, d'être autorisées, en limitait, ou tout au moins en restreignait le nombre, ce qui les élevait à la condition de charges héréditaires et aliénables à prix d'argent, pourvu toutefois que l'héritier ou l'acquéreur remplît les conditions du métier. Ceci est expressément consigné dans plusieurs titres du Registre, notamment dans le titre L, relatif aux tisserands de drap.

Pour obtenir d'être autorisé à embrasser une profession, il fallait, selon la nature de cette profession, présenter requête ou au prévôt des marchands, à l'Hôtel-de-Ville, ou au prévôt de Paris, au Châtelet. Alors on payait un droit en argent, on était examiné par les gardes du métier, et, si l'on était admis, on était installé après avoir prêté serment.

Considérées par rapport aux personnes qui en faisaient partie, les jurandes françaises avaient encore moins de ressemblance avec les jurandes romaines. A partir de Constantin, celles-ci avaient formé une espèce de corps *nécessaire,* imprimant un caractère indélébile, et tous ceux qui y étaient une fois entrés n'en pouvaient plus sortir, ni eux, ni les leurs, ni leurs personnes, ni leurs biens. Aucun principe semblable ne se remarquait dans les jurandes françaises. Les membres qui y entraient en pouvaient toujours sortir, et quoique chaque profession possédât un fonds commun et une caisse générale, le patrimoine des associés demeurait complètement libre et invariable-

ment distinct. Ce caractère particulier aux jurandes du moyen-âge, de laisser toute liberté de retraite à leurs membres, ne tient pas même à ce qu'elles n'étaient pas liées, comme les jurandes romaines, au système administratif du royaume, car saint Louis et ses successeurs se servirent des corporations pour lever les impôts; mais c'a été le propre des diverses institutions des anciens, entachées d'un esprit de fatalité ou de solidarité absolue, de s'en dépouiller en entrant dans les temps modernes. On en peut citer, pour exemples mémorables, les jurandes et les curies.

Il y a pourtant une exception à faire dans ce que nous avons dit sur la liberté de retraite que possédaient les membres des corporations; des faits irrécusables établissent que les bouchers ne pouvaient pas quitter leur jurande. En 1260, la grande boucherie de Paris appartenait à douze familles, lesquelles se trouvèrent réduites à trois, au bout de quatre cents années, en 1660. On comprend sans peine comment les extinctions avaient enrichi les survivans. Or, vers le milieu du XVe siècle, les bouchers voulurent se retirer de la corporation, ou du moins louer leurs étaux à d'autres; alors intervint un arrêt du parlement, du 2 avril 1465, qui les força d'occuper leurs étaux en personne. Un siècle plus tard, sur de nouvelles instances, cette décision fut confirmée par un autre arrêt du parlement, du 4 mars de l'année 1557.

Il ne faudrait pas néanmoins s'exagérer la valeur de ce fait, tout réel qu'il soit, dans l'histoire générale des jurandes. Il est certain qu'il constitue une véritable exception. D'ailleurs, il est nécessaire d'ajouter que cette exception n'est que relative à l'époque où elle se manifeste; car, sous la première et même sous la seconde race, il existait encore quelques jurandes romaines, lesquelles étaient régies par les principes du droit romain. Un capitulaire de Charlemagne, sous la date de l'année 800, ordonnait aux juges de province de tenir la main à ce que les boulangers fussent toujours au complet. Le principe de solidarité absolue qui pèse encore sur les bouchers au XVe siècle, n'est donc, comme nous disions, étrange que pour son époque, et il prouve seulement que les traditions romaines ont pénétré plus avant qu'on ne le croit à travers quelques spécialités de notre histoire.

On trouve dans les jurandes modernes un élément qui manque totalement aux jurandes antiques, et qui veut être traité à part; ce sont les apprentis.

Les jurandes antiques n'avaient pas d'apprentis, par la raison bien

simple que les ouvriers qu'elles employaient étaient des esclaves. De là, l'absence complète, dans le droit romain, de réglemens sur l'apprentissage, sur le chef-d'œuvre et sur l'admission dans la maîtrise.

Les jurandes modernes, au moins à partir de l'ordonnance prévotale de 1258, qui est leur première charte d'organisation, n'ont jamais employé que des ouvriers libres ; aussi bien les esclaves commençaient-ils à devenir rares à cette époque.

Les apprentis se divisaient en deux classes, les fils de maîtres et les étrangers. Il y avait entre ces deux espèces d'apprentis cette différence profonde, que le nombre des premiers était illimité, et que le nombre des derniers était limité. Ajoutons que les fils de maîtres qui n'étaient pas enfans légitimes, ou *nés de loyal mariage,* comme dit le registre des métiers, étaient de tout point assimilés aux étrangers.

C'est une part fort importante des lois intérieures des jurandes que celle qui règle la condition du travail des apprentis, et on le conçoit sans peine, quand on se dit que l'apprentissage était l'école des maîtres, et que nul n'arrivait au premier rang sans avoir franchi régulièrement tous les degrés de la hiérarchie. Il paraît, sans pouvoir trouver la raison de ce fait, que les maîtrises se divisaient comme en deux catégories par rapport aux apprentis, les unes en admettant un nombre indéfini, les autres en admettant un nombre très borné. Pour tomber dans l'exemple, la profession de drapier et de crépinier en soie, de batteur d'or et d'argent en feuilles, de patenôtrier d'ambre ou de corail, étaient de celles qui n'admettaient qu'un nombre restreint d'apprentis; celles de batteur d'or et d'argent en fils, de batteur d'étain, de haubergier, étaient de celles qui en admettaient à volonté. Dans les professions où le nombre des apprentis était borné, les maîtres n'en pouvaient ordinairement prendre qu'un, assez souvent deux, quelquefois, mais rarement, trois. Les fileuses de soie à grands fuseaux étaient dans ce dernier cas; les orfèvres n'avaient qu'un apprenti; les couteliers en avaient deux.

En général, il y avait deux conditions auxquelles devaient se soumettre tous les apprentis; ils s'engageaient à servir le maître pendant un temps fixe, et ils lui payaient pour l'apprentissage une certaine somme d'argent.

Un apprenti orfèvre entrant en métier devait y demeurer dix ans; un apprenti cordier, quatre ans; un apprenti coutelier, six ans; un apprenti boîtier, sept ans; un apprenti bouclier, huit ans. Le salaire payé pour l'apprentissage variait aussi; l'apprenti boîtier payait vingt

sous parisis; l'apprenti patenôtrier payait trente sous; l'apprenti drapier en soie payait six livres parisis. Presque toujours, l'apprenti était libre de supprimer le salaire en augmentant le temps de service. Ainsi, un apprenti drapier en soie ne payait rien, s'il voulait servir huit ans au lieu de six, l'apprenti boîtier, s'il voulait servir huit ans au lieu de sept.

Le contrat d'apprentissage était d'un droit si étroit et si rigoureux pour l'apprenti, que non seulement il ne pouvait pas quitter le métier avant l'expiration du service, mais encore que le maître pouvait le *vendre* à un autre maître, pour le nombre d'années qui lui restaient à servir. Néanmoins la faculté de vendre un apprenti était précisée et limitée à de certains cas extrêmes, comme une maladie de langueur du maître, sa sortie du métier, son extrême pauvreté, ou son départ pour des pays d'outre-mer. L'apprenti pouvait, de son côté, se racheter à prix d'argent; mais s'il se rachetait avant l'expiration de son temps légal de service, il n'était pas apte à recevoir la maîtrise. Si le maître ouvrier mourait, sa veuve conservait le privilége de la maîtrise et gardait l'apprenti. Si le maître n'avait pas d'héritiers qui conservassent sa maîtrise, l'apprenti devait se pourvoir devant les gardes du métier auquel il appartenait, afin d'avoir un nouveau maître, et les gardes en déféraient au prévôt de Paris, qui faisait immédiatement droit à la requête.

Lorsque le temps de leur service légal était fini, les apprentis qui voulaient devenir maîtres, faisaient *chef-d'œuvre* devant les gardes du métier, présentaient requête au prévôt de Paris ou au prévôt des marchands afin d'obtenir la maîtrise, en payaient le droit, et s'établissaient. Il arrivait souvent que les apprentis n'aspiraient pas précisément à la maîtrise, qui entraînait toujours un établissement, et qui nécessitait une certaine mise de fonds; alors, une fois leur service fini, ils passaient à l'état de ce qu'on appelait au XIIIe siècle : *vallez* ou *sergans;* c'étaient des ouvriers libres, allant d'atelier en atelier, ou de ville en ville, travaillant chez les maîtres pour un salaire. Dans le titre II du Registre des métiers, relatif aux orfèvres, il est parlé de ces ouvriers, qui « sachent gaingner cent sols l'an et leurs dépens de boire et de mangier. » En général, les maîtres pouvaient prendre des *sergans* ou *vallez* autant qu'ils en voulaient.

Enfin, il faut considérer les jurandes françaises en elles-mêmes, c'est-à-dire au point de vue de leur organisation administrative.

Nous avons déjà dit que le nombre des membres des corporations n'était pas fixé. Ce nombre dépendait des nécessités publiques, et il

allait en s'augmentant ou en diminuant, selon la pente des mœurs et la tendance de l'industrie. Au commencement du XVIe siècle, la corporation des changeurs, réduite à cinq ou six chefs de famille, se trouva si pauvre, qu'elle déclara ne pouvoir faire la dépense des robes de soie qu'elle devait mettre à l'entrée de Marie d'Angleterre, deuxième femme de Louis XII, tandis que, soixante ans plus tard, les merciers formaient deux mille cinq cents familles, et que Henri II ayant passé, en 1557, une revue générale des gens de pied de Paris, il trouva sous les armes un corps de trois mille merciers parfaitement équipé.

Quelque étendue ou quelque restreinte qu'elle fût, toute corporation, considérée en elle-même, avait deux points de vue; le point de vue administratif et le point de vue religieux.

Ce n'est pas une nouveauté, dans l'histoire des jurandes, que l'invocation de tel ou de tel saint personnage sous lequel se plaçait toute corporation du moyen-âge; chez les païens, les marchands invoquaient spécialement Mercure, les mariniers Neptune, les laboureurs Cérès et Triptolème; au moyen-âge, les drapiers invoquaient Notre-Dame, les épiciers saint Nicolas, les merciers saint Louis, les pelletiers le Saint-Sacrement, les bonnetiers saint Fiacre, et les orfèvres saint Éloi.

Chaque corporation avait donc deux aspects, l'un religieux, l'autre administratif, et deux centres, une église et un bureau. Dans l'église se faisaient les cérémonies et les prières de la corporation; dans le bureau se discutaient ses intérêts communs et ses affaires générales. Pour reprendre par ordre les six corps de Paris, les drapiers avaient leur *confrairie* au maître-autel de Saint-Pierre-des-Arcis, et leur communauté dans la rue des Déchargeurs, en une maison dite *les Carneaux*, laquelle appartenait, en 1527, à Jean-le-Bossu, archidiacre de Josas; les épiciers avaient leur confrérie aux Grands-Augustins, les merciers au Saint-Sépulcre, les pelletiers aux Carmes des Billettes, les bonnetiers à l'église Saint-Jacques-de-la-Boucherie, les orfèvres à une chapelle de la rue des Deux-Portes; et quant à leurs bureaux, les épiciers avaient le leur au cloître Sainte-Opportune, les merciers dans la rue Quincampoix, les bonnetiers au cloître Saint-Jacques, et les orfèvres rue des Deux-Portes.

Les jurandes françaises avaient, comme les jurandes romaines, une administration générale. Pour bien en comprendre le mécanisme, il est nécessaire que nous fassions au préalable une courte digression.

Entre le XIIIe et le XVIe siècles, il s'opéra dans les jurandes une

espèce de mouvement de concentration, qui consista à grouper un certain nombre d'entre elles, sous le nom de *Métiers*, autour d'une jurande maîtresse, sous le nom de *Corps*. Du temps de saint Louis, il n'y avait donc que *les Métiers*; du temps de Louis XII, il y avait *les Corps et Métiers*.

L'administration primitive des *Métiers* était bien moins fixe et bien moins régulière que ne le fut par la suite l'administration des *Corps*. Il n'est pas douteux que les métiers n'eussent chacun une caisse, laquelle porte, dans les registres, le nom de « *Boîte de la conflarrie;* » il résulte du reste d'une donation de vingt-quatre maisons, faite par Philippe-Auguste, au commencement de son règne, en faveur des drapiers, et d'une autre de dix-huit maisons, faite en faveur des pelletiers, que ces deux corporations, et probablement toutes les autres, avaient de certains intérêts matériels en commun. Les administrateurs des intérêts généraux de chaque jurande variaient entre eux pour le nombre, pour le mode d'élection, et pour la durée de leur temps d'exercice.

Ces administrateurs portaient le nom de Prudhommes ou de Gardes. La plupart des métiers en avaient deux; tels étaient, par exemple, les cervoisiers, les potiers d'étain, les cordiers, les ferriers-couteliers, les serruriers, les patenôtriers d'os, les fileuses de soie; d'autres en avaient trois, comme les orfèvres et les couteliers faiseurs de manches; quelques-uns quatre, comme les foulons; certains six, comme les maréchaux; un petit nombre huit, comme les crépiniers de fil et de soie; enfin on en trouve qui en avaient douze, comme les talmeliers et les regrattiers de fruits. Il est certain que primitivement, c'est-à-dire lorsque les traditions romaines n'avaient pas tout-à-fait disparu, et à l'époque où la royauté ne s'était pas complètement immiscée dans les jurandes, les Prudhommes étaient à la nomination des corps; il y a même dans le Registre plusieurs métiers qui élisent encore leurs gardes, comme les orfèvres; mais dans la plupart des métiers, les prudhommes étaient, au commencement du XIIIe siècle, à la nomination du prévôt de Paris, c'est-à-dire du roi. Pour toutes les corporations dont les prudhommes étaient à la nomination du prévôt de Paris, la durée des fonctions était illimitée, car le prévôt maintenait ou changeait les gardes à volonté. Il faut pourtant faire une exception pour les foulons, dont les prudhommes, par disposition spéciale, devaient être renouvelés tous les six mois. Dans les corporations où les prudhommes étaient élus, la durée habituelle des fonctions était d'un an; la corporation des orfèvres pré-

sentait cette particularité, que les gardes sortant de charge n'étaient pas réélus avant trois ans.

Il nous reste encore un point pour épuiser tout ce qu'il est nécessaire de dire sur les *métiers;* c'est la juridiction. On sait qu'au moyen-âge, époque toute remplie de petites associations formant autant d'états séparés et presque indépendans, les juridictions étaient nombreuses. Ainsi, l'écolier ressortissait à l'Université; le prêtre, à l'official de l'évêque; le bourgeois, à l'Hôtel-de-Ville; le gentilhomme, au roi. Les métiers avaient aussi juridiction. Cette juridiction n'était pas complète, c'est-à-dire il n'y avait pas un tribunal des métiers où tout membre d'une corporation eût le droit de demander qu'on le jugeât, pour un délit quelconque, comme tout écolier avait le droit de réclamer la juridiction de l'Université; cela ne pouvait même pas être, parce que tout membre d'une corporation de Paris était en même temps bourgeois, et que dès-lors, cette dernière qualité le rendait justiciable de l'Hôtel-de-Ville. La juridiction des métiers était partielle, et elle n'attirait à elle que les délits commis contrairement aux statuts de chaque corporation.

Eh bien! cette juridiction des métiers était exercée, ou par le prévôt de Paris, ou par les grands officiers de la couronne. On sait que les corporations romaines dépendaient toutes des officiers du palais; il en était de même pour les corporations du moyen-âge, que la royauté avait soumises aux grands officiers; ainsi, le grand-panetier avait sous lui les talmeliers; le grand-queux, les poissonniers; le grand-chambellan, les merciers, les drapiers, les fourreurs, les fripiers; le grand-échanson, les marchands de vin. La juridiction exercée par les grands officiers, entraînait, de la part des métiers, une redevance annuelle, indépendamment des amendes et confiscations. C'est pour cela que la maîtrise suprême des métiers formait une véritable dotation, et avait mérité d'être conférée en titre féodal.

Telle était la situation des métiers vers le milieu du XIIIe siècle. On pourrait suivre les diverses variations qu'ils subirent par la suite, d'abord dans les quarante ou quarante-cinq ordonnances relatives aux corporations, rendues par les prévôts de Paris, jusqu'au commencement du XIVe siècle, ensuite dans les ordonnances royales rendues jusqu'au XVIe, époque où ils acquirent une assez grande fixité dans leur organisation.

C'est dès la fin du XVe siècle, avons-nous dit, qu'on trouve les *corps* déjà formés. Sous Louis XII, à l'entrée de la reine Marie d'An-

gleterre, il y en avait six, qu'on appelait *les six corps de Paris*, et qui étaient rangés dans cet ordre : les drapiers, les épiciers, les merciers, les pelletiers, les bonnetiers et les orfèvres. Henri III érigea les marchands de vins en septième corps, et leurs lettres patentes furent confirmées par Henri IV, Louis XIII et Louis XIV; néanmoins les autres corps ne voulurent jamais les recevoir dans leurs assemblées. Du reste, ce ne fut qu'après une suite infinie de troubles, de disputes, de contestations, de révoltes et de procès, aux entrées de Charles V, de Henri III, de Charles IX et de Louis XIII, que l'ordre des corps fut définitivement arrêté, ainsi que nous l'avons dit.

Les six corps formaient comme l'aristocratie des métiers, en ce sens qu'ils exprimaient leurs intérêts et qu'ils en étaient la tête. Ils avaient pour emblème un Hercule assis, essayant de rompre un faisceau de six verges, et pour devise : *Vincit concordia fratrum*. C'étaient les six corps qui représentaient l'industrie dans les grandes cérémonies, et qui en résumaient véritablement toute la valeur politique.

Au commencement du XVIIe siècle, les six corps présentèrent requête à la Ville pour avoir des armes spéciales; maître Christophe Sanguin, prévôt des marchands, fit droit à leur demande, et, le 27 juin 1629, il leur accorda les armes que voici :

Les drapiers portaient d'azur, au navire d'argent avec la bannière de France, un œil ouvert en chef, avec cette légende : *Ut cætera dirigat*. Les drapiers étaient, en effet, le premier corps. D'autres blasonnent ainsi leur écusson : d'argent, au vaisseau d'or, à voiles et pavillon d'azur, voguant sur une mer de sinople. C'étaient, comme on voit, des armes à enquérir; nous n'avons pas trouvé d'auteur qui en dise la cause.

Les épiciers portaient : coupé d'azur et d'or; sur l'azur, à la main d'argent tenant des balances d'or; sur l'or, à deux nefs flottantes de gueules, à la bannière de France, accompagnées de deux étoiles en chef de gueules, avec cette devise : *Lances et pondera servant*. Les épiciers avaient, en effet, la garde de l'étalon des poids de Paris.

Les armes des merciers étaient ; de sinople, à trois nefs d'argent, à la bannière de France, placées deux et un; avec un soleil d'or à huit rais, entre deux nefs, placé en chef. Leur devise était : *Toto orbe sequemur*.

Les pelletiers, qui prétendaient tenir leurs armes d'un duc de Bourbon, comte de Clermont, grand-chambrier de France en 1368, portaient : d'azur à l'agneau pascal d'argent, tenant une bannière de

gueules, chargée d'une croix d'or. L'écu avait pour support deux hermines, et il était timbré d'une couronne ducale.

Les bonnetiers, qui ne devinrent *corps* que sous Louis XII, par la retraite des changeurs, portaient : d'azur à cinq navires d'argent à la bannière de France, avec un étoile d'or placée chef.

Les orfèvres, confirmés dans leurs priviléges et statuts par Philippe VI, reçurent de lui leurs armes, en 1330. Elles étaient : de gueules à la croix dentelée d'or, cantonnée, au premier et au quatrième quartiers, d'une coupe d'or; au deuxième et au troisième, d'une couronne de même; le chef cousu de France. Leur devise était : *In sacra, inque coronas.*

Il est à remarquer que, sur six corps, quatre, c'est-à-dire les drapiers, les épiciers, les merciers et les bonnetiers, avaient des armes de concession municipale, ce qui explique comment la nef des armoiries de l'hôtel-de-ville de Paris se trouve si abondamment dans leur écusson.

A. Granier de Cassagnac.

BULLETIN.

Encore huit jours, et la chambre des députés se réunira enfin ; on sera à la veille d'entendre le discours de la couronne, on en connaîtra sans doute déjà l'esprit et la tendance par quelques heureuses indiscrétions, sur lesquelles il est toujours permis de compter, dans le pêle-mêle assez étrange où nous vivons tous depuis sept ans, avec un pouvoir dont la maison est de verre, quoique ce n'ait pas toujours été la maison du sage. Mais d'ici là, on en est réduit aux conjectures, et Dieu sait qu'on ne les épargne guère : chacun de nous imagine la sienne, et dès qu'il l'a trouvée, il la communique généreusement au public, qui se détourne un moment au bruit qui se fait autour de lui, et continue ensuite son chemin avec indifférence. Encore, s'il ne s'agissait, pour prévoir la direction du parlement nouveau, que de deviner ce que voudra le gouvernement et quelle marche il indiquera aux chambres et au pays, ce ne serait pas un si rude problème : les ministères, en ce temps-ci, nous le répétons, habitent un palais du plus pur cristal, ils s'en sont aperçus plus d'une fois à sa fragilité, et nous à sa transparence. Malheureusement, il ne suffirait pas de pénétrer le secret du pouvoir au début d'une législature dont nul ne peut prédire la destinée avec assurance, et qui s'ignore elle-même; il faudrait s'introduire dans les demeures obscures de cent cinquante députés presque nouveaux, qui vivent au fond des provinces et n'ont pas encore dit le dernier adieu à ce bonheur silencieux de leur foyer domestique. Et puis, lorsqu'on serait parvenu jusqu'à cet asile de la famille, où ils ont si bien caché, la plupart, une vie laborieuse et modeste, que leur demanderait-on? Ce qu'ils pensent, ce qu'ils veulent, ce qu'ils préparent pour la session prochaine ! Eux-mêmes, en vérité, le savent-ils déjà? Sans faire injure à la promptitude de leur intelligence, on peut mettre

en doute qu'ils aient été si vite, et c'est même rendre hommage à leur bonne foi.

Toute chambre nouvelle arrive sans avoir de parti pris à l'avance, et seulement avec des instincts plus ou moins confus, qui ont besoin d'être mis en présence d'un grave évènement pour se débrouiller tout à coup et se manifester au monde, comme une vive lumière sortant de la nuée dans un orage. Certes, les orages n'ont pas manqué aux deux premières législatures émanées de la révolution de juillet; elles ont marché, on peut le dire, elles ont illuminé leur route à la lueur des éclairs. La législature de 1831, celle de Casimir Périer, si ardente et rebelle tout d'abord, si fermement disciplinée ensuite, a vu remuer devant elle toutes les questions, au dehors et au dedans; on lui a présenté, pour l'aider à se reconnaître et à se classer, deux drapeaux tenus par la même main énergique, l'un qui lui montrait une devise brève et intelligible à tous pour la politique extérieure, l'autre qui lui signalait un but non moins clair et précis dans les difficultés intérieures; elle a pu serrer ses rangs et former sa majorité à un double cri de ralliement : « La paix avec l'Europe, l'ordre en France! » — Pour la législature de 1834, l'une de ces deux bannières n'avait plus de sens; la question extérieure était jugée, du moins pour le moment, et pour longtemps peut-être. Hâtons-nous de le dire, ce jugement sera réformé un jour dans quelques-unes de ses dispositions : il a dépassé le but qu'on avait voulu atteindre; mais tel qu'il a été formulé et adopté au milieu des agitations de la place publique, il ne laissait plus à la législature de 1834 d'autre œuvre à accomplir que la défaite des partis soulevés à l'intérieur. En face de cet intérêt, considérable encore, mais unique, la majorité s'est maintenue toujours forte, mais plus divisée, plus incertaine, et dans ces derniers temps, nous l'avons vue tomber en poussière quand elle a eu tout comprimé au dedans et qu'elle a dû replier le seul drapeau qui lui fût resté du grand héritage du 13 mars, exploité long-temps par de si mauvaises mains.

Aujourd'hui, sous quel signe, sous quelle invocation se placera la majorité nouvelle et inconnue qu'il faut enfin recomposer, pour obéir à la loi suprême du système représentatif? A l'intérieur, l'œuvre qui avait été entreprise dès 1831 est achevée autant qu'elle peut l'être; ce qui avait été contenu seulement par la force, comprimé et intimidé selon le droit rigoureux de la guerre, et quelle guerre à jamais lamentable! a été miraculeusement pacifié par l'amnistie. Graces en soient rendues au cabinet du 15 avril. Son amnistie, qu'une politique haineuse et de mauvais exemple ose bien appeler encore une moitié d'amnistie, n'a pas du moins produit une demi-pacification. L'ordre a complètement triomphé, la paix est profonde, il n'y a plus rien à faire contre les partis violens, après qu'on s'est senti assez fort pour les oublier. A vrai dire, nous ne voyons plus quelle grande tâche il nous reste, dans nos affaires intérieures, qui puisse rallier et unir une majorité parlementaire dans une pensée commune. Serait-ce la conversion du

5 pour 100? Certes, la question est grave, difficile, elle sera vivement disputée; mais elle n'a pas une valeur et un sens politiques, et ce n'est pas sur un pareil terrain qu'on peut donner rendez-vous aux opinions diverses d'une législature qui s'essaie et qui cherche la mission qu'elle doit remplir. Serait-ce la fureur des travaux publics? Permis à quelques enthousiastes de chemins de fer d'imaginer qu'une telle pâture peut suffire à une grande nation comme la France, responsable presque à elle seule, sur le continent, de la destinée des gouvernemens représentatifs. C'est une illusion que le ministère ne partage pas, nous le croyons.

Il faut un autre intérêt, et d'un ordre plus élevé, pour servir de base à une majorité qui se renouvelle, mais qui n'est pas encore faite; si nous comprenons bien le vœu de la France, il faut, après lui avoir donné une sécurité que rien ne peut plus troubler au dedans, lui assurer maintenant au dehors une position qui ait plus de grandeur. Ce vœu national sera caressé dans les premiers temps, et se croira satisfait par l'organisation de notre dernière conquête et l'affermissement de notre puissance en Afrique : c'est là, jusqu'à un certain point, agir à l'extérieur et faire un acte de vigueur qui ne retombe pas sur nous-mêmes, comme cette malheureuse énergie de résistance déployée dans les jours de l'émeute. Et cependant on découvrira bientot, en y regardant de plus près, que tout ce qui peut s'accomplir de grand sur la terre africaine n'est pas encore la grandeur véritable que réclame notre politique étrangère. Sans chercher ici à tracer par anticipation un programme auquel, comme à tous les programmes, l'opportunité d'exécution pourrait manquer par la stérilité même des évènemens, non par la faute des hommes, il est facile d'entrevoir néanmoins des faits extérieurs qui viendraient signaler aux yeux de tous, dans notre attitude vis-à-vis des puissances européennes, *l'endroit que l'on sent faible et qu'on voudrait cacher*, l'endroit qu'il faudra nécessairement fortifier un jour ou l'autre. Alors les opinions, dans la chambre de 1837, se dessineront fortement sur ce fond nouveau, destiné à les mettre en relief; alors on saura si cette chambre a reçu une mission qui lui soit propre et qui la distingue; alors seulement sa vraie majorité sera trouvée, et un rôle à part sera assigné à la troisième législature de la révolution de juillet.

En attendant que le caractère politique de la chambre se soit prononcé avec décision et qu'elle ait un but défini, manifeste, on dit et l'on répète, en termes assez vagues, qu'elle est centre gauche, que le centre gauche y dominera; nous l'avons dit nous-mêmes, et nous ne voulons amender en rien nos paroles. Mais qu'est-ce à dire? avec une chambre de cette couleur, comme avec toute autre chambre, la porte est ouverte à bien des éventualités, surtout dans les questions qui touchent à la politique extérieure. Les évènemens, toujours imprévus, peuvent beaucoup; les hommes du pouvoir peuvent beaucoup aussi, selon qu'ils sauront mettre à profit les évènemens, pour imprimer à la chambre une impulsion qui ne lui viendrait pas d'elle-

même. Donc, en affirmant, dès aujourd'hui, que la chambre est entraînée en masse vers la centre gauche, on constate seulement un fait désormais acquis au nouvel état de choses que nous espérons, c'est que la majorité s'accorde pour repousser les doctrinaires, dont le centre droit est le refuge. Il est vrai que c'est déjà un heureux présage pour une meilleure et plus digne politique au dehors, telle que la veut M. Molé; car, à chaque pas que l'on fait pour s'éloigner des doctrinaires, on prouve que l'on a conservé au fond du cœur un noble sentiment qu'ils n'ont jamais connu, le sentiment de la dignité du pays et de son indépendance. Relisez tous les discours de M. Guizot, vous n'y rencontrerez pas un mot qui témoigne de la plus légère sollicitude pour ce grand intérêt, supérieur à tous les autres; il ne songe à l'Europe que pour en avoir peur et en faire un objet de menace perpétuelle à à ceux qui l'écoutent; toutes les fois qu'il daigne se détourner un moment des luttes intestines de la patrie, qui occupent constamment son esprit et nourrissent sa sombre éloquence, c'est pour paraphraser le malheureux mot du comte Horace Sébastiani : « Si nous sommes sages! » — Ce mot étonna beaucoup lorsqu'il échappa à un vieux général de l'empire, dont le jeune courage, à une autre époque, — hélas! à vingt-cinq ans, — s'était exprimé tout autrement dans une brillante ambassade à Constantinople; mais il n'eût pas étonné, venant du chef des doctrinaires, et si l'on admire quelque chose, c'est que M. Guizot ait eu le scrupule de l'affaiblir, en se l'appropriant par le vain déguisement de ses artifices oratoires. Quand on a débuté dans la vie publique par le voyage de Gand, on est en droit d'employer hardiment de ces mots-là dans leur naïve crudité. Ce n'est pas sans une raison profonde que l'instinct populaire de toute une nation poursuit de ses méfiances impitoyables quiconque est entré par un tel chemin dans la carrière des honneurs, et quand un homme d'état, comme M. Guizot, est assuré de ne pas inspirer d'autres sentimens pour sa politique extérieure, il peut du moins se donner le mérite et le plaisir de la franchise. M. Guizot, à Gand, pour signaler sa bien-venue parmi les complices de cette seconde rébellion d'une poignée d'hommes contre le pays, avait beau disserter, distinguer, comparer la première émigration à la seconde, celle de 91 à celle de 1815, donner tort à l'une et raison à l'autre, il y eut à Gand un de ces généreux royalistes de pure race, M. de Châteaubriand lui-même, qui d'un souffle renversa tous les sophismes, rétablit d'un seul mot l'étroite affinité des deux causes qu'on prétendait séparer, et répondit aux leçons doctorales du nouveau venu par ces paroles sévères : « Il est étrange d'entendre accuser l'émigration par un homme qui vient d'émigrer comme nous! » — Le mérite, en effet, devait être égal aux yeux des royalistes, amis des Bourbons; le blâme est égal entre les deux émigrations, aux yeux des Français qui n'ont pas quitté le territoire au moment où l'envahissait la guerre étrangère. Il n'y a qu'une différence : ce ne fut pas une faute, en 1815, pour la dynastie légitime de prendre la fuite devant le

peuple et l'armée qui allaient donner de nouveau une couronne éphémère à leur empereur; ce fut alors, pour les Bourbons, une nécessité de quitter le sol français, qui se dérobait sous leurs pas, et surtout le calcul fut bon pour ceux qui les suivirent dans leur court exil. Mais cela ne change rien à la moralité de la cause, et le crime est le même; il s'aggrave encore plutôt par la spéculation qu'on en a su faire, et tout cela ne sera jamais pardonné à M. Guizot. Les rancunes populaires sont quelquefois la justice de Dieu.

Avec M. Guizot, nul amendement ne serait possible dans le système de politique extérieure qu'on a suivi, en France, depuis 1830. Il est de ces hommes qui ont inauguré en un seul jour la seule politique qu'il leur sera donné de suivre dans tout le reste de leur vie, et se sont à jamais enfermés, avec leurs étroites doctrines et leur petite tribu d'amis, entre quatre murailles infranchissables. Or, c'est notre conviction que la politique extérieure de la France a besoin d'être révisée dans quelques parties faibles, et elle le sera, nous nous en rapportons au profond sentiment de nationalité qui a toujours animé M. le comte Molé, et qui a fait de lui, aux premiers jours de la révolution de juillet, un ministre plein de fermeté devant l'étranger. Le centre gauche de la nouvelle chambre a déjà, selon nous, un rare mérite, c'est d'être incompatible avec les doctrinaires, et d'avoir, plus qu'aucune autre fraction parlementaire, des droits incontestables à leur inimitié : c'est une raison suffisante, à notre avis, pour souhaiter une alliance intime entre le centre gauche et le ministère du 15 avril, même avant de savoir s'ils oseront l'un et l'autre tirer tout le parti possible de cette alliance nécessaire.

Il semble démontré à tout le monde, aujourd'hui, que le ministère cherchera de préférence ses principaux alliés sur les bancs du centre gauche, car tout le monde veut en être: à moins d'avoir été affilié aux doctrinaires et d'avoir pris patente, de manière à ne plus pouvoir s'en dédire, il est bien peu de députés qui ne prétendent appartenir au centre gauche. Il faudra prendre garde: plusieurs faux frères vont se glisser sans doute dans les rangs du parti où se manifeste déjà la force de la future majorité. On cite plus d'un personnage qui, blâmé à bon droit d'avoir trop aveuglément et trop long-temps servi les doctrinaires, a voulu rompre avec eux par des mots d'une singulière énergie, qu'on ne peut entendre sans surprise. Un seul exemple donnera une idée du mouvement qui s'opère. On raconte qu'un député de la Meuse, assez connu à plus d'un titre, et comme journaliste, et comme rédacteur de la fameuse adresse de 1834, pour n'avoir jamais été l'ami des doctrinaires, rencontre dernièrement un de ces deux ou trois candidats à la vice-présidence dont on a agité les noms dans la presse, et que le centre droit ne désavouerait pas. La conversation tombe sur le sujet des vice-présidences, et il n'y en a pas d'autres à l'heure qu'il est, puisque la présidence même est hors de cause. Tout candidat sait, avec un admirable instinct naturel, où sont les voix qui lui font faute: le candidat dont il s'agit

se faisait *centre gauche* du meilleur de son cœur, en reniant les doctrinaires, avec lesquels il n'eût jamais pactisé, si M. Thiers n'avait servi de contre-poids dans leur alliance; il rappelait même qu'il avait été un des plus empressés à s'aller jeter presque aux genoux de M. Thiers, dans un moment de crise, pour le retenir au pouvoir; enfin, pour témoigner combien sont devenus dangereux, selon lui, les doctrinaires et leur grand-maître, depuis qu'ils ne sont plus ministres, il s'emporta jusqu'à faire une triste allusion à M. de Polignac, auquel Dieu veuille accorder son pardon et le repos! —« Ma foi! dit alors le rédacteur de l'adresse de 1834, j'avoue ne pouvoir pas aller aussi loin que vous! »

Au reste, chacun est libre de se porter candidat où il veut, et comme il veut, aux risques et périls de son amour-propre. La chose essentielle pour nous est de savoir quels sont les candidats adoptés par le ministère, et s'il a mis la main, nous ne disons pas sur de vrais amis (qui peut se flatter d'en avoir de tels aujourd'hui en politique?), mais sur ceux du moins qui peuvent lui prêter des forces nouvelles et un avenir de quelque durée. Après MM. Passy et Calmon, dont les candidatures ont dû passer d'emblée au conseil comme elles passeront à la chambre, on a discuté plusieurs noms, entre autres ceux de MM. Duchâtel, Benjamin Delessert et Jacqueminot. Nous espérons bien qu'aucun d'eux ne sera accepté par le cabinet du 15 avril. Puisque M. Duchâtel s'obstine à rester ennemi du 15 avril, il n'espère pas, versé comme il est dans les principes du gouvernement parlementaire, que les hommes qui tiennent le pouvoir maintenant, soient assez oublieux du passé pour ne pas combattre sa nomination. Quant à M. Benjamin Delessert, il est assez occupé par la surveillance des caisses d'épargne et de plusieurs autres institutions de prévoyance ou de charité qui l'honorent, et d'ailleurs il présiderait fort mal la chambre, on en a déjà fait l'épreuve. Pour M. Jacqueminot, il a plus de besogne qu'il n'en peut faire, s'il travaille toujours à exécuter la mauvaise loi sur la garde nationale de Paris, qu'il a obtenue du ministère et des chambres: ce n'est pas peu de chose que de poursuivre à outrance les dix ou quinze mille bisets, sachant vivre et pouvant acheter un uniforme, mais qui ne veulent pas s'habiller, parce qu'ils ne veulent pas faire le service du guet à pied, et qui ont juré, comme Mirabeau, de *désobéir à cette loi*. Voilà où l'on en vient, à la nécessité de prendre corps à corps chaque citoyen, pour avoir de détestables gardes nationaux, faute d'avoir reconnu que, dans une grande capitale comme Paris, il y a toute une population qui, par ses habitudes, par ses goûts de nonchalance et d'aventure, par son hostilité politique même, enfin par son inconsistance et sa mobilité que l'impôt seul peut atteindre, sera toujours incapable de faire utilement un pareil service et doit être négligée. On peut répéter ici avec plus d'à-propos que jamais : *summum jus, summa injuria*, ce qui signifie, en langage d'état-major, que, si l'on est trop rigoureux pour le service, on *ennuie* fort les soldats citoyens, et que tout le monde ne peut pas être soldat

citoyen. Quand le général Jacqueminot aura fini d'enrôler cette population qui nous est bien connue, elle lui promet ses voix pour la présidence même, si elle possède alors des voix; et d'ici là, en effet, qu'y a-t-il d'impossible!

Un autre vice-président, l'honorable M. Ganneron, a, dit-on, justement attiré sur lui l'attention du ministère, qui l'appuiera, nous aimons à le croire, de toute son influence devant la Chambre. Reste à trouver le quatrième vice-président qu'on présentera à l'approbation des députés, si ce quatrième candidat n'est pas M. Jacqueminot. Il est difficile que le nom de M. Teste ne se soit pas offert naturellement à la pensée du cabinet du 15 avril, pour remplir ce vide. M. Teste est un des premiers qui ait osé risquer un grand sacrifice de tous ses intérêts de fortune, — car nul n'ignore sa belle position au barreau, — pour essayer un système nouveau de politique, avant le terme il est vrai, au 10 novembre 1834, et en s'exposant à quelques railleries pour une entreprise avortée. Un tel dévouement, car c'en fut un, mérite une récompense. Cependant M. Teste n'a été appelé à faire partie du ministère, ni au 22 février, ni au 15 avril; peut-être ne l'a-t-il pas très vivement désiré lui-même, depuis qu'il a poussé encore plus avant sa fortune au palais, ce qui nuit toujours à l'avancement politique. C'est bien le moins qu'on lui propose et qu'il accepte aujourd'hui, dans la première assemblée où le centre gauche paraît dominer, une vice-présidence, candidature permanente à un portefeuille qui peut bien ne pas venir encore, que M. Teste peut bien ne pas briguer, mais dont les circonstances feront peut-être une obligation pour lui comme pour ceux qui seraient en position de le lui offrir.

Pendant que le ministère du 15 avril, qui veut de bonne foi sonder la majorité nouvelle, mais qui craint de se tromper sur les noms les plus convenables à cette épreuve, hésite encore entre quelques-uns, tous honorables en vérité; pendant que l'on imagine du moins dans le public qu'il hésite et délibère, voici la gauche qui vient proposer aussi son candidat pour la vice-présidence, non pas au ministère précisément, mais au centre gauche. N'est-ce pas évidemment avec l'arrière-pensée de séparer le centre gauche et le ministère, avant qu'ils aient eu le temps de se reconnaître et de s'entendre? Mais ni l'un ni l'autre ne se laissera prendre au piége. Le centre gauche n'ira pas, de son propre mouvement, se compromettre avec la gauche, en appuyant la candidature de M. Barrot, pour répondre aux fantaisies aventureuses de deux journaux que M. Barrot lui-même désavouera, s'il veut agir sagement. D'autre part, le ministère ne fera rien pour pousser à cette extrémité le centre gauche, qui, d'ailleurs, ne se laissera pas entraîner jusque-là, quoi qu'il arrive; on ne se punit pas ainsi soi-même des fautes d'autrui, qu'on n'a pu empêcher.

Et puis, ce que demande la presse de l'opposition dynastique, une candidature à la vice-présidence pour M. Barrot, est-ce bien dans l'intérêt de celui qu'elle met en avant avec cette extrême facilité? Elle avoue bien que ce ne serait pas, du reste, pour M. Barrot, une candidature au pouvoir,

dans les circonstances présentes; nous le croyons volontiers. Mais est-il parfaitement convenable aux yeux de l'opposition même, est-il bien dans le rôle solennel et un peu raide de M. Barrot, que, s'il doit avoir un ministère à composer plus tard, il y arrive après avoir passé par de tels degrés? Non; quand ces degrés ne devraient pas lui servir réellement d'échelons pour s'élever, ce sont toujours des intermédiaires bons pour la foule des ambitions vulgaires; ils ne vont pas à la nature de M. Barrot, ni à la position qu'il a prise. Il faut, s'il est appelé un jour à gouverner son pays, qu'il franchisse d'un seul bond l'intervalle qui sépare du gouvernement les bancs de l'opposition : l'entreprise est périlleuse, mais c'est une condition inévitable; l'orateur de la gauche est un de ces personnages politiques qui doivent arriver, comme ils sont faits, tout d'une pièce.

Encore n'arrivent-ils pas toujours au pouvoir, et ce n'est un malheur pour personne, pas même pour eux. S'il s'agissait, pour M. Barrot, en ce moment, d'une candidature au pouvoir, nous dirions ce qui doit l'en tenir éloigné long-temps encore; mais toute dissertation sur ce point est inutile, puisque ses amis ne demandent, en son nom, qu'une vice-présidence, obtenue par l'influence du centre gauche, c'est-à-dire tout simplement une occasion de troubler la majorité qui veut se former, et un moyen d'exclure le centre gauche des rangs de cette majorité qu'il peut dominer.

Pendant que tout ceci se complotte du côté de la gauche, qui a l'air d'offrir noblement ses services en prétendant se servir elle-même, les doctrinaires ne donnent presque plus de leurs nouvelles : on leur attribue le projet de garder le silence quelque temps, de vivre dans la retraite, pour reparaître ensuite au grand jour, lorsqu'ils auront changé de nom; ils s'appelleront alors les hommes du centre droit, ils ne veulent plus être désignés par ce terrible nom de doctrinaires. Le détour serait ingénieux; mais c'est grand dommage qu'on ne puisse se nommer soi-même, ni se donner un second baptême à sa fantaisie. Le public s'est chargé de ce soin pour les doctrinaires; il ne souffrira pas qu'ils se débaptisent. Ce simple mot de *doctrinaires* ne signifie rien peut-être, et l'étymologie en est équivoque, mais tout le monde le comprend, chose singulière! Il restera donc à ceux qui l'ont reçu; le public n'administre que des sacremens indélébiles.

Au moment où nous écrivons ceci, une proclamation du président de la république haïtienne est venue à propos pour nous aider à sortir du vague des généralités, en fait de politique extérieure, et pour signaler, par un exemple palpable, ce que nous demandons de dignité au ministère du 15 avril dans les relations de la France au dehors, ce qu'on est sûr de ne pas lui demander en vain.

Cette pièce est remarquable, d'abord par la forme : le président Boyer, parce qu'il gouverne une île qui a cessé d'être colonie française, se croit dispensé, apparemment, de parler français; rien n'est plus fatigant que ce style obscur, incorrect, embarrassé, qu'on nous permettra d'appeler le *style nègre*, comme on disait autrefois le *style réfugié*.

La proclamation est remarquable aussi, au fond, par sa mauvaise foi, qui est bien également la *foi nègre*. Il n'y a pas une seule ligne de ce *factum* qui laisse entrevoir la cause réelle de toutes les difficultés élevées entre la France et Haïti, depuis juillet 1830; cette cause primitive, plus ou moins déguisée ensuite, c'est le refus d'Haïti de payer une indemnité aux colons français, parce que, disait-on au Port-au-Prince, la France, en faisant la révolution de juillet, venait de reconnaître le droit de tous les peuples à reconquérir leur indépendance sans condition et sans rançon. Ce sophisme, aisément réfuté et abandonné même par le président Boyer, est toujours au fond de sa conduite, pleine de fausseté vis-à-vis du gouvernement français. Il est donc temps de faire une manifestation de force assez imposante pour obtenir enfin quelque franchise de ce chef d'un peuple à peine libre, qui n'a pas encore appris à parler avec vérité. Le ministère est prêt à agir, s'il le fallait, malgré le mécontentement des grandes nations maritimes. C'est une des occasions, et nous en citerions d'autres volontiers, où il peut avoir prochainement à remplir une mission énergique.

— A l'approche de chaque session, la question des contrefaçons étrangères est le sujet de discussions nombreuses et de réclamations pressantes, sans qu'on fasse un pas vers la solution. Il ne reste aucun doute aux esprits clairvoyans sur les mesures qu'il conviendrait de prendre à cet égard; la question paraît suffisamment approfondie. Pourtant les discussions continuent, et à défaut de faits, les paroles abondent. Tout récemment encore, M. Bignon vient d'exposer, sur cet important sujet, des vues qui nous paraissent peu satisfaisantes. La difficulté ne consiste plus, nous le répétons, dans le choix d'un système de répression efficace. La commission, réunie à cet effet en 1836, avait indiqué le remède; un accord de toutes les puissances, dans le but de frapper sans rémission cette honteuse industrie, lui avait paru le seul moyen efficace d'assurer, en Europe, le respect de la propriété littéraire. Pour qu'un tel plan se réalise, la coopération des ministres des affaires étrangères et de l'instruction publique devient nécessaire. Il appartient à M. de Salvandy de prendre à cœur, en cette occasion, les intérêts de la littérature et de mener à bonne fin, en se concertant avec M. Molé, une négociation qui intéresse à la fois l'honneur et la prospérité de la France. Obtenir, dans tous les états de l'Europe, l'exclusion réciproque des contrefaçons, empêcher le transit par la France de tout envoi de livres en langue française, venus de l'étranger, tel est le but qu'on doit se proposer. Mais pour l'atteindre, il convient aussi que la France prenne dignement l'initiative. Si nous voulons exiger des autres le respect à une loi juste et sacrée, commençons par nous y conformer nous-mêmes et ne tolérons plus, à Paris, la contrefaçon des livres anglais et allemands. Qu'importe après tout que cette route soit la plus longue, si elle est la seule qui puisse nous conduire à un résultat? M. Bignon, pour n'avoir voulu voir qu'un côté de la question, est arrivé à une conclusion sans valeur

et sans portée. Des mesures entreprises seulement dans le but de réprimer la contrefaçon belge, n'aboutiraient évidemment qu'à déplacer le mal. Si le gouvernement adoptait ce projet, il travaillerait tout simplement au profit des ateliers de contrefaçon dont M. Bignon a nié l'existence, et qui n'en sont pas moins déjà établis en Allemagne, en Angleterre et en Suisse. M. Bignon s'est également trompé, s'il a cru que la contrefaçon est surtout dangereuse dans les pays où la langue française est employée comme idiome national. Si la contrefaçon belge n'était entretenue que par la Belgique, nous la verrions bientôt s'éteindre. Ce sont les états européens qui la font vivre, et c'est dans toute l'Europe qu'il importe de la réprimer. Pour arriver à ce résultat, nous l'avons dit, le gouvernement devra employer des mesures diamétralement opposées à celles que propose M. Bignon. Les moyens indiqués par la commission peuvent seuls convenir, et il est digne de la haute prévoyance du ministère d'assurer par eux l'avenir de notre littérature et de notre librairie.

Théâtres.

L'Opéra-Comique vient d'obtenir un succès légitime et splendide qui se laissait deviner bien avant la représentation, et qui depuis se confirme tous les soirs de la plus incontestable manière. La salle est pleine outre mesure, on s'amuse, on applaudit; il y a des bravos, des bouquets et de l'or pour tous, et cela va durer tout l'hiver de la sorte; à l'Opéra-Comique, comme ailleurs, la veine du succès est inépuisable; une fois qu'on l'a trouvée, il y en a pour long-temps. La sœur aînée et charmante du *Domino Noir*, *l'Ambassadrice*, était encore, il y a huit jours, dans toute la fraîcheur de sa jeunesse et de ses triomphes, et si l'on réfléchit, *l'Ambassadrice* avait alors déjà plus d'un an d'existence; il a fallu l'éclat récent d'Angèle pour faire vieillir Henriette. En vérité, les partitions de M. Auber ne s'arrêtent que parce qu'il le veut ainsi, sa fécondité dévore son succès avant le temps. M. Auber et Mme Damoreau s'entendent à ravir; Mme Damoreau est la cantatrice de M. Auber, tout comme M. Auber est le compositeur de Mme Damoreau; cette voix merveilleuse de souplesse, de grace, d'agilité, semble faite tout exprès pour ces aimables délicatesses de la musique, dont M. Auber a seul le secret, pour ces mille petits airs ciselés en imperceptibles filigranes d'or et d'argent. A l'Opéra, cette harmonieuse parenté vous frappait moins; les vastes dimensions du lieu, la solennité du spectacle, les grandes voix de Levasseur et de Nourrit, que soutenaient un orchestre et des chœurs imposans, vous empêchaient presque toujours de saisir les intentions du maître et de la cantatrice. Mais ici tout se combine à souhait autour d'elle; l'orchestre se modère, les chanteurs se taisent et ils font bien, le public retient son souffle de peur de

troubler le silence, et se pose comme le bonhomme Magnifico pour écouter Dandini :

Senza battere le ciglia,
Senza trare meno il fiato,
Io mi pungo ad ascoltar.

Avec un public comme celui-là, Mme Damoreau pourra ne jamais cesser de chanter, et voir les roses du succès fleurir, pour elle, jusque dans ses vieux jours. En effet, à mesure que sa voix diminue, le silence augmente dans la salle. Tant que la voix de Mme Damoreau fera seulement le bruit d'une mouche qui vole, on viendra des quatre coins de Paris pour l'entendre. Au milieu de cette association se glisse M. Scribe avec ses invraisemblances prodigieuses, son esprit faux et prétentieux, et ses petites combinaisons plus insaisissables encore que la voix de la cantatrice et la musique du maître. Encore si M. Scribe n'avait que ces faibles torts à se reprocher, on passerait volontiers dessus. Ce cliquetis de mots qui s'entrechoquent, le plus insupportable esprit qu'il y ait au monde, amuse le public; ces combinaisons usées jusqu'à la corde, mais présentées avec une certaine adresse, trouvent leur excuse dans les frémissemens des loges; quant à la vraisemblance, avouez qu'il faudrait avoir l'esprit bien désœuvré pour soulever une pareille question à propos d'un libretto d'opéra. Mais ce qui vous irrite bien autrement, et vous étonne toujours chez M. Scribe, malgré les innombrables exemples qu'on en peut trouver dans le théâtre dédié par lui à ses collaborateurs, c'est le mauvais goût dominant, et cet incroyable dédain de toute convenance, qui fait que des gens, qu'on a pris d'abord à leur costume pour des hommes comme il faut, se conduisent et parlent comme des laquais ivres. Ainsi dernièrement, M. Scribe avait trouvé ingénieux de plaisanter à la manière d'Aristophane, sur l'indépendance politique; le moment était bien choisi en vérité. Aujourd'hui, c'est un autre monde, le monde des ambassades, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus poli, de plus fin, de plus élevé dans l'élégance et la distinction. Or, je vous demande dans quelle cour (fût-ce même la cour de la reine d'Espagne), M. Scribe a-t-il vu des jeunes gens vêtus du dernier uniforme des ambassades, qui ne trouvent rien de plus charmant à faire, lorsqu'ils sont réunis, que de courtiser tous à la fois une servante, et de l'assaillir de provocations ignobles qui seraient mieux à leur place dans leurs antichambres. Et voilà de quelle singulière façon M. Scribe procède la plupart du temps. Dès qu'il a inventé une combinaison dramatique, tous les moyens lui semblent bons pour arriver à son but. Avec lui, le personnage subit l'influence immédiate de l'intrigue et change autant de fois qu'il y a d'incidens dans la pièce. Ce n'est plus le caractère qui se soumet l'action, mais l'action qui domine le caractère; il l'entraîne malgré lui dans ses mille petits sentiers, et le bouleverse enfin à tout propos, selon qu'il convient à son caprice. L'intrigue, dans le théâtre de M. Scribe et de ses collaborateurs, a remplacé la fatalité des anciens. Ces tristes défauts dont nous

parlons se laissent d'autant plus sentir qu'il y a çà et là, dans *le Domino Noir* comme dans les plus jolis chefs-d'œuvre de M. Scribe, des artifices charmans, des effets combinés à merveille, et surtout, vers la fin du troisième acte, une grande scène fort habilement inventée et disposée pour la musique avec un rare bonheur.

La partition du *Domino Noir*, correcte, facile, spirituelle comme toujours, se distingue néanmoins plutôt par l'habileté curieuse avec laquelle sont rassemblés tous les élémens de succès dont le maître connaît, par expérience, les irrésistibles vertus, que par l'originalité piquante des motifs. C'est dire que *le Domino Noir* appartient à la seconde manière de M. Auber, qui, selon nous, date des *Chaperons blancs*. Vous ne retrouvez plus ici l'éclat éblouissant de *la Muette*. la pétulance aimable du *Philtre*, toute cette veine de petites mélodies, tout ce luxe de gentils fredons qui caractérisent la plupart des jolis chefs-d'œuvre d'un homme qui en a tant fait. Les qualités acquises par la plus heureuse expérience remplacent ici, trop souvent peut-être, la verve naturelle et le jet impatient de l'inspiration. Mais aussi, comme tout s'arrange avec goût et méthode! quel soin dans la manière de traiter les moindres détails! quelle habileté dans l'art de produire, avec distinction, la première idée qui se présente, et de donner aux plus simples motifs des semblans d'originalité.

L'ouverture a le mérite de se développer et de se conclure avec une fort heureuse rapidité; grand mérite, en effet, car elle est d'une faiblesse extrême. La première partie de l'acte se passe tout-à-fait sans musique. Vous assistez à une suite de scènes plus ou moins spirituelles, pendant lesquelles M. Moreau-Sainti va et vient avec une souplesse de jambes qui prouverait, à défaut de sa voix, qu'il n'était pas né pour se faire chanteur. Il est aussi fort question des amours mystiques d'un jeune *attaché* avec une dame invisible. A quelle ambassade appartient le jeune homme? on l'ignore; à coup sûr ce n'est point à l'ambassade d'Espagne (nous sommes à Madrid); que signifie alors l'habit brun à collet brodé que porte M. Couderc? Il y a aussi pour animer cette exposition, lente et diffuse, ce gros Anglais d'opéra-comique, qui perd au jeu, et que sa femme dupe; admirable personnage qui s'habille de gris dans *Fra-Diavolo* et de rouge dans *le Domino noir*, et, du reste, ne change jamais de ridicules ou d'accent; mais à travers tout cela, de musique pas un mot. La première mélodie où l'on se désaltère au milieu de cet aride et monotone dialogue est une délicieuse romance que Mme Damoreau chante comme elle est écrite, avec une ravissante expression de mélancolie et d'amour. Il est fâcheux que le public ne tienne pas compte à son maître chéri de tout ce qu'il y a de grace exquise dans ce morceau, et ne s'émeuve qu'un instant après à je ne sais quel mouvement de contredanse qui survient dans le duo qui suit. Alors seulement la salle entière commence à tressaillir, les cœurs palpitent, les fronts se relèvent, les visages s'épanouissent. Bizarre public d'opéra-comique, qui méconnaît même Auber, lorsque Auber s'oublie en quelque fraîche et mélodieuse pensée!

Le second acte s'ouvre par des couplets d'une assez mince valeur; du reste, le lieu commun qui leur sert de refrain, ne pouvait guère inspirer un homme du goût de M. Auber. Ensuite vient la chanson de Mme Damoreau, une merveille comme l'air d'*Actéon*, et le *Sultan Misapouf* de *l'Ambassadrice*. Que de verve, de grace et d'esprit! Quelle gerbe capricieuse de notes éblouissantes comme des diamans! M. Auber a le génie de ces ariettes agréables; il en a fait mille, et toutes se succèdent sans se ressembler. La scène où le portier du couvent des Annunciades se prépare à souper avec la duègne, sa maîtresse, abonde en intentions charmantes; le trait en imitation de plain-chant, qu'on entend sur les dernières mesures, ne manque jamais son effet; toute cette partie de l'acte est d'ailleurs traitée avec un rare bonheur.

Le troisième acte est, sans contredit, le plus fort en musique. Là se trouve l'air de Mme Damoreau, si attendu du public de l'Opéra-Comique, et qui pourtant l'est moins encore que la chanson. Cet air commence par un bavardage plein de finesse, et se conclut par un motif espagnol, que les Noblet dansent avec tant de fureur à l'Opéra, et dans lequel M. Auber a mis toute la grace et la volupté de la Elssler. Le chœur des nonnes, qui vient après, me semble un adorable jeu d'esprit fort habilement travaillé. Mais le grand morceau de l'ouvrage, là où l'attention des hommes sérieux doit s'attacher, c'est, on peut le dire, la scène où don Horace reconnait la voix de sa bien-aimée dans le chœur des vierges qui chantent matines. On ne saurait s'imaginer tout ce qu'il y a de douce mélancolie, d'expression vraie et sympathique dans ce chant large et pur, qui monte vers le ciel comme une bouffée d'encens. Cette fois, l'inspiration de M. Auber déserte tout de bon le frais boudoir de rose et d'ambre qu'elle affectionne, et s'aventure à tire d'aile vers les hautes régions de la pensée. Il est beau d'avoir réussi de la sorte, dans un sujet pareil, après le cinquième acte de *Robert-le-Diable*, et l'illustre auteur du *Domino Noir* a fait un trait d'esprit qui va bien chagriner la critique envieuse et maussade, en terminant comme un grand opéra une partition qui commence à la manière d'une comédie.

Mme Damoreau chante le rôle d'Angèle avec cette agilité délicate, ce goût exquis, cette intonation si sûre d'elle-même, qu'on lui connait. Dans les gammes chromatiques de ses couplets, c'est une perfection à désespérer Mlle Grisi, et dans la seconde partie de son air elle ravit la salle par l'abandon et la volupté de sa voix; Mme Damoreau chante cet air comme Fanny Elssler l'aurait dansé. Dans le rôle du comte Juliano, M. Moreau-Sainti est d'une distinction, d'une grace, d'une rouerie à faire plaisir; il se dandine complaisamment sur ses jambes, regarde à tout propos les boucles de ses souliers vernis avec un aplomb digne des plus grands éloges, et s'écoute parler avec amour; si M. Moreau-Sainti fait de même lorsqu'il chante, il doit avoir, à part lui, de cruelles mésaventures, et il finira par perdre toutes ses illusions. M. Couderc, qui n'est pas heureux dans ses intonations des premiers actes, prend sa revanche à la fin, et dit avec charme une ravissante phrase qui traverse le chœur des nonnes à trois reprises. Mais que signifie le costume sans façon

de M. Couderc? Comment se fait-il qu'il vienne en bottes à la cour? En vérité voilà un manque à l'étiquette où M. Moreau-Sainti n'aurait garde de se laisser aller. Il n'y a que Rubini au monde qui ait le droit de porter de pareilles bottes dans un bal donné à la cour, à la cour d'Espagne encore! Puisque le théâtre de la Bourse est en voie de succès, il devrait bien imiter l'Opéra, qui donne à des sujets de quelque valeur tous ces petits rôles sans importance dramatique il est vrai, mais où la convenance et l'intonation exigent des gens qui sachent faire quelque figure. Sincèrement, c'est un lamentable spectacle de voir huit ou dix pauvres diables de choristes qui ont des mains rouges et des cheveux mal peignés, se donner au public pour des officiers-généraux, des secrétaires d'ambassade et des grands d'Espagne, tout cela parce qu'on leur a mis sur le dos une guenille chamarrée de croix et de rubans. Ce sont là, je le sais, des soins auxquels on ne pourvoit qu'à loisir, et le succès ne dépend pas de si menus détails; mais après tout la dignité du théâtre y gagnerait, et la représentation en deviendrait plus convenable. Il ne faut pas que la bonne fortune empêche une administration de réformer ce qu'elle a de vieux, de ridicule et de mauvais. D'ailleurs, il n'arrive pas tous les jours à l'Opéra-Comique d'avoir de la musique de M. Auber, non plus qu'à M. Auber d'écrire la partition du *Domino Noir*.

Vaudeville. — *Mal noté dans le quartier*, par M. Hippolyte Leroux. — M. Auguste est un honnête ouvrier, victime de l'aveuglement du commissaire de police. Depuis le jour où il s'est vu mal noté pour un délit dont il est innocent, M. Auguste n'a plus de repos. Bouc-émissaire du quartier, il est responsable de tous les chats perdus, de tous les enfans qui n'ont pas de père, de tous les perroquets volés ou envolés. La vie de M. Auguste est un enfer véritable, lorsqu'enfin tout se découvre. C'est un vieux drôle de propriétaire, le propriétaire de M. Auguste, qui se trouve coupable de toutes les fautes qu'on imputait à son malheureux locataire. L'ouvrier, innocent et persécuté, reconquiert ses droits à l'amour de sa femme et à l'estime de ses concitoyens; la vertu triomphe, et le propriétaire est dévoilé. Pour attaquer ainsi cette puissance redoutable, qui s'appelle le propriétaire, il faut nécessairement avoir une maison à soi, ou être bien sûr de pouvoir payer régulièrement son terme. Cette petite pièce, sœur de *Suzanne*, par la grace et l'esprit, a complètement réussi.

Porte-Saint-Martin. — *L'Esclave Andréa*, drame en cinq actes, par MM. Maillan et Legoyt. — L'esclave Andréa est une grande et belle fille, très blanche pour une métisse, et fort bien vêtue pour une esclave La scène se passe aux Antilles. Andréa est servante d'auberge chez un honnête fripon d'aubergiste, qui l'a achetée 2,000 francs. Ce n'est pas trop payé, je vous jure. Aimée par Antoine qu'elle aime, Andréa est courtisée par le comte Renaud, qu'elle hait. Antoine est matelot du comte Renaud; le comte Renaud est capitaine de frégate. Il existe depuis long-temps entre ces deux hommes une lutte secrète, inavouée, qui n'attend qu'une occasion pour éclater. L'occasion se présente enfin : c'est Andréa. Il est bien convenu que tous les comtes sont des infames, tous les matelots des gens vertueux. Le vertueux Antoine est obligé de fuir pour échapper à la vengeance de son capitaine. Ne pouvant séduire Andréa, l'infame comte emploie la violence,

et le premier acte s'achève comme le troisième d'*Antony*. Nous sommes heureux de pouvoir signaler ce progrès à nos amis les humanitaires. Antoine s'est enfui ; mais vous imaginez bien qu'il n'a pas pris son malheur en patience. Il emporte la rage dans le cœur; il se fait pirate, il devient la terreur des mers. Après avoir coulé la frégate du capitaine Renaud et suspendu à la vergue de son grand mât l'uniforme et les épaulettes de l'infame comte, il revient, toujours vertueux, pour racheter l'esclave et l'épouser. Deux ou trois ans se sont écoulés depuis son départ. Il ne sait rien du malheur d'Andréa; il croit la retrouver telle qu'il l'a laissée. Hélas! le cœur d'Andréa n'est pas changé, ni sa robe non plus; seulement elle a un petit garçon qui ne ressemble pas précisément à Antoine. Quel coup, je vous le demande, pour ce vertueux matelot! Le reste de ce drame est une série de vengeances plus ingénieuses et plus raffinées les unes que les autres. Au dernier acte, l'infame comte se conduit si valeureusement, qu'on lui pardonne tout, même son titre de comte. Il meurt, et le vertueux Antoine adopte l'enfant et épouse la mère. — Mlle Théodorine est une charmante esclave qui n'est pas désagréable à voir. M. Raucourt a joué le rôle du contre-maître Lambert avec beaucoup de verve et d'en-train. Plusieurs scènes de ce drame ne manquent pas d'intérêt, de force, ni d'habileté.

— On joue au théâtre de la Porte-Saint-Antoine une pièce intitulée *l'Idiote*. Par un hasard fort singulier, l'auteur, M. Alboise, a traité sur la scène un sujet que deux auteurs ont mis en roman, voici quelques années. Ce roman s'appelle *Rose et Blanche*. Les auteurs du livre seront flattés sans doute de s'être rencontrés avec l'auteur de la pièce.

—La publication des *OEuvres complètes de George Sand* se continue avec activité. La sixième livraison, qui paraîtra demain, contient *Indiana*, la première des créations de George Sand, et l'une de celles qui ont révélé avec le plus d'éclat, dans le célèbre écrivain, l'élévation de l'idée unie à la pureté de la forme. Chaque livraison forme deux volumes in-8°, imprimés sur beau papier, avec des caractères neufs. Douze volumes sont en vente : *André* et les petits romans, 2 vol.; *Lettres d'un Voyageur*, 2 vol.; *Leone Leoni*, 1 vol ; *le Secrétaire intime*, 1 vol.; *Jacques*, 2 vol.; *Mauprat*, 2 vol.; *Indiana*, 2 vol. *Valentine* paraîtra le 15 janvier, et cette belle édition sera complétée en avril par la publication de *Lélia*, augmentée d'un volume inédit. A l'approche de la nouvelle année, cette collection est l'un des présens les mieux choisis que l'on puisse offrir aux amis des beaux livres et de la belle littérature (1).

— Cette semaine nous a valu deux publications importantes, d'un genre bien différent, et sur lesquelles nous reviendrons prochainement. L'une est une *Histoire de France sous Louis XIII*, par M. A. Bazin, écrivain distingué, esprit sérieux et nourri de fortes études, que nos lecteurs n'ont pas oublié, bien que son nom paraisse trop rarement dans cette *Revue*. — L'autre est un roman de M. Eugène Sue, *Latréaumont*, récit semi-historique, semi-romanesque, d'une conspiration républicaine sous Louis XIV. Le nouveau roman de M. Eugène Sue fait, dit-on, fortune dans le monde.

(1) *OEuvres complètes de George Sand*, chez l'éditeur, rue des Beaux-Arts, 10.

F. Bonnaire.

ORIGINAUX DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Mademoiselle Paulet.

Un matin, il y avait, chez la marquise de Chalusset, trois dames, parmi lesquelles était la vicomtesse d'Auchy, qui passait pour être la maîtresse de Malherbe. Quand on eut bien devisé des choses du jour, Mme de Chalusset se mit à dire qu'elle donnerait tout au monde pour être bel esprit, et qu'il n'y avait rien de si désirable que de savoir joliment écrire un billet doux. Elle proposa ensuite aux trois jeunes dames qui l'étaient venues voir de s'exercer ensemble à bien tourner les lettres. On se mit aux quatre coins du salon avec des tables et on s'écrivit des douceurs les unes aux autres.

Des Iveteaux, qui était poète, arriva sur ces entrefaites et fut chargé de juger laquelle avait le mieux fait. Tandis qu'il lisait les épîtres, une petite fille de quatorze ans à laquelle on ne prenait pas garde, et qui écrivait, sans rien dire, près d'une fenêtre, apporta en riant sa composition. Le thème choisi était la réponse d'une beauté sensible à la déclaration de son amoureux. Des Iveteaux décida que la lettre de la petite fille était incomparablement meilleure que les autres, plus naturelle et plus délicatement tournée. Cette enfant précoce était Mlle Paulet. Quoique son éducation eût été négligée, on lui découvrit encore bien d'autres talens, car elle dansa tout à coup divinement sans avoir pris aucune leçon, et comme elle entendit dans un concert, Lisette et Blanc-Rocher, elle se mit dans l'esprit de chanter, et y réussit admirablement. Aussi disait-on, lorsqu'elle fut grande, qu'elle savait faire parfaitement toutes choses; mais la demoiselle ayant causé du bruit par ses galanteries, on ajoutait méchamment que l'amour était encore ce dont elle s'acquittait le mieux.

Mlle Paulet devint l'une des plus agréables personnes de la cour. Sa taille était la plus svelte et la plus élancée qu'on pût voir. Un sourire permament établi sur ses lèvres et des yeux fort expressifs donnaient à sa figure un air de belle humeur, d'esprit et de santé qui faisait plaisir à voir. Ses cheveux, d'un blond trop ardent, lui tombaient jusqu'aux chevilles et se dénouaient à tout propos, sans doute à cause de la vivacité de ses mouvemens. M. de Bassompierre, qui se connaissait en beauté, disait : « Je ne sais pourquoi les femmes, auprès de cette petite Paulet, ont l'air d'être muettes et de surveiller les plis de leurs jupes. Elle seule paraît ignorer qu'elle est jolie, et quand elle danse, toutes les autres semblent des emplâtres ou des statues. »

Dans le temps que le roi était amoureux de la princesse de Condé, au point d'en perdre la raison, il y eut une grande fête où Mlle Paulet figura dans un quadrille de nymphes. Elle chanta le même soir un solo qui produisit une si grande sensation, qu'elle eut à l'instant pour adorateurs déclarés les plus fiers personnages de la cour. Elle fut subitement à la mode, et Henri IV, tout épris qu'il était d'une autre beauté, ne laissa pas de fredonner trois jours durant la chanson qu'il avait entendue.

M. de Rosny gémissait de la passion de son maître pour une princesse dont le mari n'était pas d'humeur accommodante. Il remarqua tout d'abord le caprice pour la jeune chanteuse, et conçut l'espoir de diriger les pensées du monarque sur ce nouvel objet. Il donna le mot à ses amis, qui vantèrent les charmes de Mlle Paulet et répétèrent mille fois son nom avec éloges. Henri voulut la revoir. Elle devina sans doute qu'elle avait fait impression, car elle adressa ses œillades en haut lieu et mit en jeu tout l'arsenal formidable des coquetteries auxquelles Henri IV n'avait jamais su résister de sa vie.

Un soir, au petit coucher, le roi, trouvant sur sa cheminée un beau diamant qu'il destinait à la reine, le tourna plusieurs fois entre ses doigts, et s'adressant à son valet de chambre Laroque, lui dit à voix basse :

— Tu porteras ceci demain à Mlle Paulet, et tu lui diras que je pense à elle.

— Pas autre chose, sire?

— Ajoute : nuit et jour, et quelque phrase de ton crû pour lui bien donner à entendre que je l'aime passionnément.

M. de Rosny prit une mine fort sévère. Il ne voulait pas que la fantaisie du roi fût trop vite satisfaite, les obstacles donnant du prix à ce qu'on désire.

— Prenez garde, sire, dit-il en fronçant les sourcils. Cette jeune fille est orpheline. Le feu conseiller Paulet a été l'un des plus fidèles serviteurs de votre majesté; un homme intègre et qui tenait à l'honneur de son nom. Votre majesté ne voudrait pas mener à mal une fille si jeune, sans surveillans et sans expérience.

— Ne puis-je lui envoyer un présent sans être soupçonné de la vouloir séduire? Ce Rosny me vient toujours rabattre la joie.

Et s'adressant à Laroque, le prince ajouta :

— Tu lui diras que c'est parce qu'elle m'a réjoui le cœur avec sa voix fraîche et que je la tiens pour une jolie petite sirène.

— A la bonne heure, murmura Sully; voilà qui est mieux.

Le lendemain, le carrosse de M. le grand-maître s'arrêta devant la porte de Mlle Paulet. La jeune fille ne parut point étonnée d'une visite de si grande conséquence, et rendit avec beaucoup de grace et d'à-plomb les honneurs dus au plus puissant personnage qui fût alors.

— Avez-vous reçu le présent du roi? demanda Sully.

— Le voici, répondit-elle, montrant la bague qu'elle avait mise à son doigt.

— Eh bien! que pensez-vous de cela, mon enfant?

— J'allais vous demander ce qu'il faut que j'en pense.

— Mais, je crois que c'est assez clair : le roi en tient. Il est amoureux de vous. Dites-moi donc franchement, là : comment allez-vous accueillir ses hommages?

— Franchement, monsieur le duc, le roi me plaît médiocrement. Il a cinquante-cinq ans. Il me voudrait marier avec quelque sot. Il mourra ou me délaissera pour une autre. Je ferai sagement de ne pas l'écouter.

— Mais vous êtes une friponne. Vous lui avez adressé des agaceries qui l'ont bouleversé. On ne joue pas ainsi avec le repos de son souverain.

— Je n'ai rien fait dont une honnête fille doive rougir. Ce n'est pas ma faute s'il me trouve à son goût.

— Songez qu'il peut vous combler de biens.

— Je suis riche et libre.

— Il est le roi.

— Pour vous parler à cœur ouvert, monsieur le duc, et sans faire la prude, je vous dirai que je ne puis appartenir à un homme qui ne me plaît point, fût-il le maître du monde. Il y avait un seigneur que j'admirais de toute mon ame à cause de son génie, de son ambition et de ses malheurs, c'était M. de Biron; s'il n'eût pas été décapité...

— Oh! la vilaine imagination que celle d'une femme! Un traître et un conspirateur!

— Tout ce qu'il vous plaira. Je l'aurais aimé bien volontiers.

— Vous êtes une perverse. Ça! voyons, écoutez-moi : j'ai à vous parler maintenant d'affaires importantes.

M. le grand-maître expliqua sans détours quels étaient ses projets et le rôle qu'il y voulait faire jouer à la demoiselle. Il démontra combien étaient graves les circonstances; le tort immense que causait aux affaires la passion insensée du roi pour Mme de Condé. M. le prince était un homme d'un rude caractère, qui en viendrait plutôt à une extrémité que de laisser courtiser sa femme. Déjà il l'avait enfermée dans un de ses châteaux, et ne voulait plus paraître à la cour. Les Montmorency, ses alliés, prendraient assurément parti pour lui. Une guerre civile ou quelque conspiration en pouvaient résulter.

— J'aurai bien du regret, dit Mlle Paulet avec un sourire malin, de ne pouvoir vous obliger en cette occasion; mais il faudra que les affaires de l'état s'arrangent sans moi, car je ne saurais surmonter mes répugnances. Ce n'est pas que je craigne fort d'être déconsidérée par une liaison avec un si grand roi. Nous vivons dans un temps où ces choses-là ne passent pas pour être honteuses. De belles dames plus nobles que moi n'auraient pas besoin, pour se décider, d'entendre toutes vos raisons, qui sont les meilleures du monde; mais je vous dis naturellement le véritable obstacle à l'accomplissement de vos projets. Faites que le roi ait vingt ans de moins; effacez les rides de sa figure; arrangez-vous pour qu'il me plaise, et puis nous verrons alors. Cependant je ne lui pardonnerais jamais d'avoir fait mourir M. de Biron, le courage même, son ami le plus ancien, après vous, monsieur le duc.

— Que vous avez une méchante tête! Vous n'aimez ce traître que parce qu'il est mort; s'il eût réussi, vous le mépriseriez. Mais songez donc au temps où le roi n'avait qu'une petite armée pour vaincre d'innombrables ennemis; songez aux mille prouesses par lesquelles il a regagné son trône. Voyez-le en Navarre, avec un noyau de serviteurs fidèles, comme le baron de Batz, Crillon, d'Aubigny et moi. Nous avons vendu nos maisons et notre argenterie pour marcher à sa suite, mon enfant. Demandez aux vieilles gens de vous conter cela, et vous verrez que notre roi est un héros, un autre homme que votre Biron; que dis-je! le premier, le premier de nous tous, le plus hardi, le plus âpre au feu et le meilleur après la bataille. Toujours le fer au poing contre l'ennemi et les bras ouverts pour rece-

voir les rebelles que ses victoires forçaient à demander grace. Non, il n'y a pas de cœur plus magnanime sous le ciel!

M. de Rosny s'échauffait si bien à faire l'éloge de son maître, que la jeune fille finit par lui prêter plus d'attention. Sully raconta ensuite les folles entreprises du roi pour plaire à la princesse de Condé; qu'il avait été jusqu'à courir la nuit à l'entour du château de M. le prince et se déguiser en charretier pour pénétrer dans l'intérieur.

—Quoi! s'écria la demoiselle, il peut encore aimer avec tant d'ardeur!

— Sans doute, dit le grand-maître, c'est un jeune homme par sa force, son courage, et malheureusement aussi par l'impétuosité de ses passions. Enfin, le croiriez-vous? il a formé le projet le plus vaste et le plus beau; c'est un secret que vous n'avez pas besoin de connaître; il s'agit des protestans d'Allemagne,... une conception admirable... Eh bien! depuis un mois je ne puis obtenir de lui qu'il tienne conseil une heure seulement tous les jours. Le temps s'écoule; l'occasion peut s'enfuir! Oh! maudites soient ces femmes qui jettent le trouble dans cette belle ame! Écoutez, mon enfant : promettez-moi seulement de continuer à faire les doux yeux à notre bon roi, de l'occuper un peu, de l'attirer à vous. Employez les plus fines ruses de votre sexe. Mettez-le-moi comme il faut dans vos filets, et puis vous agirez, pour le reste, à votre guise.

M. de Rosny se leva, et prit congé de Mlle Paulet. Comme elle lui rendait les honneurs, suivant les règles de l'étiquette, il s'arrêta encore sur l'escalier :

— Agnès Sorel, dit-il gravement, a sauvé son prince en renonçant à lui; faites la même chose par le moyen contraire, je vous jure que vous aurez bien mérité de la France. Le roi est mieux que vous ne pensez. Je vous le veux montrer à cheval et se livrant aux exercices galans; c'est encore un charmant cavalier. Je crois que si j'étais comme vous une jolie fille de dix-huit ans, il me plairait fort.

Mlle Paulet ne put s'empêcher de rire en jetant un regard sur les longues jambes osseuses de M. le grand-maître et sur ses bas de couleur lie-de-vin; mais elle promit de poursuivre ses agaceries et de consacrer ses œillades au bien de l'état, disant que cela n'engageait à rien.

A son retour au Louvre, Sully trouva le roi tout en fureur. Un page de la maison de Condé était venu dire en secret que M. le prince se disposait à emmener sa femme en Flandre.

— Si vous lui défendez de passer les frontières, dit le prudent grand-maître, ce sera le moyen de lui donner plus d'envie de fuir. Ayez plutôt l'air de ne pas songer à la princesse. Réveillez ici les plaisirs endormis. Faites jouer les violons, danser les dames et galoper les chevaux. La belle s'ennuiera bien vite de la solitude et voudra revenir à Paris.

Le roi fut bien surpris de voir M. de Rosny, qui n'aimait pas la dépense, lui donner de tels conseils. Il goûta fort l'avis de son ministre et fit annoncer pour le lendemain un carrousel dans les jardins du château. Mlle Paulet y fut engagée des premières; le grand-maître l'envoya chercher par ses neveux, qui lui servirent d'escorte et la firent asseoir en évidence aux meilleures places. Henri IV s'était paré comme un jeune homme; il avait un pourpoint de brocard d'or, un collet de senteurs et des manches de satin de la Chine. Son cheval était le plus élégant et il le maniait à merveille, Il courut la bague avec succès et fit divinement bien au jeu de la tête de bois. Sully se frottait les mains en voyant les dames applaudir, et disait tout haut:

— C'est encore le plus adroit; il est leur maître à tous!

M. de Bellegarde, qui avait été jadis l'un des habiles, ne réussit pas à cause de l'embonpoint qui lui était survenu. Bassompierre n'était pas en veine ce jour-là. MM. de Guise étaient absens, de sorte que les honneurs de la matinée restèrent au roi.

Ce fut le tour de Mlle Paulet à briller le soir à l'heure des danses. Elle déploya toutes ses graces dans les quadrilles et gagna bien des envieuses, car elle risqua des pas nouveaux de son invention dans une courante qui produisit un furieux effet. Quand l'instant fut venu de présenter, suivant l'usage, sa joue au danseur, pendant que les violons jouaient la cadence, elle s'échappa légèrement dans une pirouette et donna le baiser du côté qu'on ne le faisait point d'habitude. Ce mouvement parut si charmant et si plein de coquetterie, que tout le monde en murmura de plaisir. Le roi s'écria :

— Ah! le joli tour! je le veux voir encore. Holà! messieurs les violons, recommencez-moi cette mesure.

Et à la seconde fois, la demoiselle mit plus de malice encore dans ses mouvemens. Elle regarda le roi en souriant tandis que son cavalier l'embrassait, et M. de Sully, qui examinait de loin son maître, connaissant la faiblesse de Henri pour le beau sexe, dit tout bas :

— Le voilà pris! je connais ses allures. Nous le tenons cette fois. Je gage qu'il n'en dormira pas de la nuit.

Toutes les dames eurent bientôt des airs fâchés et tournèrent obli-

quement leurs prunelles. Le roi causait avec Mlle Paulet. Sully ne s'était pas trompé.

— Je ne sais comment cela se fait, disait Henri en soupirant, si c'est le regard de vos yeux ou le baiser que vous avez donné tout à l'heure; mais je sens que vous m'avez blessé au cœur. Je ne vis jamais tant de charmes dans une femme.

— Votre majesté est un peu bien sujette à ces galanteries subites, et je n'ignore pas qu'il faut s'en défier.

— Ce serait plutôt à moi d'être en défiance contre vos appas; mais je suis bonhomme et j'ai toujours donné tête baissée dans les piéges le ciel m'a fait ainsi. Ménagez-moi donc, ma belle enfant, car je suis pris au lacet comme un pauvre lièvre, et si vous me traitez en ennemi...

— Vous êtes habitué à le battre.

— J'en ai battu quelques-uns, mais j'en ai plus encore embrassé sur les deux joues. C'est ce dernier moyen de faire la paix que j'aimerais le mieux employer avec vous.

— Est-ce que nous sommes en guerre?

— Sans doute, et la première victoire est de votre côté, puisque je voudrais déjà vous donner les clés de la ville conquise.

— Eh bien! envoyez-les-moi sur un plat d'argent, avec les chandelles de cire et les confitures.

— Et que me céderez-vous en échange?

— Mon royaume n'est pas grand.

— Non, mais il renferme bien des trésors et je les veux acquérir.

— A ce compte-là vous seriez le vainqueur et moi le pays subjugué.

— Je suis votre esclave, ma mignonne; ordonnez de moi tout ce qu'il vous plaira.

— Rendez-vous donc à discrétion et ne m'imposez aucune clause.

— J'y consens; mais je vous irai voir demain pour signer la capitulation.

M. de Rosny, qui s'était approché, entendit ces derniers mots, et, voyant la jeune fille qui rougissait, il voulut l'empêcher de répondre par un refus.

— Votre majesté, dit-il humblement, n'a pas oublié que nous devons recevoir cette nuit un courrier d'Allemagne. Les instans sont précieux, sire; je vous supplie de tenir conseil aussitôt votre lever.

— Je te donnerai la matinée entière, mon bon Rosny. Nous parlerons d'affaires jusqu'à midi, si tu le veux. Je me sens la tête plus libre et le cœur plus joyeux.

— Le ciel en soit loué ! Si c'est vous, mademoiselle, qui avez fait cette cure, la France entière est votre obligée, et je vous en aurai, en mon particulier, une éternelle reconnaissance.

En effet, M. le grand-maître fut toujours l'ami de Mlle Paulet ; et, dans le temps même où elle donna le plus de prise à la médisance, il la défendit généreusement, et lui témoigna beaucoup de considération.

Dès le lendemain au soir, tout le monde sut que le roi était consolé des rigueurs de Mme la princesse. Le nom du nouvel objet de sa flamme circula de bouche en bouche. Mlle Paulet vit accourir chez elle une foule empressée. Sa ruelle devint le rendez-vous de la fleur des courtisans. On lui apportait les nouvelles, et on lui donnait les violons. Elle goûta ainsi les plaisirs, et reçut les honneurs dus à la favorite. Mais ce bonheur ne fut pas de longue durée. Un jour elle reçut à son réveil ce billet du roi :

« Ma mignonne, je vous irai voir tantôt avec mon fils de Vendôme. Le petit pendard ne se veut pas former, et cependant il touche à ses quinze ans. Il est sauvage comme un jeune loup, et craint autant les femmes que je les aime. Vous nous ferez de la musique, et vous nous direz des drôleries, pour familiariser un peu ce petit ours avec votre méchant sexe. Je vous apporterai des primeurs de Touraine. Je vous baise un million de fois les mains. »

C'était le 14 mai 1610, et le roi, en allant chez sa maîtresse, passa par la rue de la Féronnerie, où l'attendait Ravaillac. On sait assez ce qui en arriva.

Nous ne doutons pas que Mlle Paulet, vive et séduisante comme elle était, n'eût captivé Henri IV pour long-temps, si un crime n'eût enlevé ce prince à la France.

Après avoir possédé la faveur d'un roi, Mlle Paulet ne pouvait plus que descendre. Elle le sentit, et résolut de vivre le plus sagement qu'il lui serait possible; mais avec son caractère ardent et léger, et n'ayant plus la retenue qui précède la première faute, elle ne pouvait manquer de faiblir bientôt. Des circonstances singulières vinrent en outre rendre le terrain plus mouvant sous son petit pied; on lui pardonnera de s'être laissée choir, si l'on songe qu'elle manquait d'une main ferme pour la soutenir, étant orpheline et abandonnée à elle-même.

Pendant les six mois que dura le deuil, elle vécut fort retirée dans un château situé sur la route d'Orléans, et que lui avait laissé le feu conseiller son père. Elle faisait exactement ses dévotions, donnait

aux pauvres, et ne voyait, pour toute société, que Mme la baillive de Montlhéry, sa voisine.

Cette jeune dame lui demandait un soir si elle ne pensait pas au mariage.

— Vraiment, répondit-elle, je serais bien folle d'y penser jamais. On connaît mes fautes; je ne pourrais donc avoir qu'un mari qui se défierait de moi. Il serait jaloux ou bien indifférent; il me mépriserait peut-être, ou m'accepterait pour ma fortune. Je serais donc malheureuse dans tous les cas. Dans ma position, il faut avoir le bon esprit de rester fille.

— Alors vous aurez d'autres amoureux, car enfin à votre âge.....

— Eh! je n'y songe pas, Dieu merci!

— Vous en aurez infailliblement. Devinons un peu qui est le premier qui vous doit plaire.

— Quel enfantillage!

— Dites-moi cela. N'y avait-il pas à la cour quelque beau seigneur qui vous ait recherchée? Je parie qu'il y en avait.

— Pas un dont je me soucie, je vous le jure. Le seul homme qui m'ait souvent fait rêver autrefois, c'est le maréchal de Biron.

— Cherchez bien, il doit en exister un autre.

— Il y en a encore un, en effet. Je ne l'ai jamais vu, parce qu'il était dans son gouvernement; mais il porte l'un des noms les plus célèbres de la noblesse; et puis l'ambition et le courage sont héréditaires dans sa famille.

— Le duc de Guise, n'est-ce pas?

— C'est lui.

— Le fils aîné du grand Balafré, un aimable et magnifique prince. Il vous consolera quelque jour.

— Il n'est guère probable que je le rencontre jamais; et d'ailleurs il aura bien autre chose à faire que d'être amoureux de moi.

— Qui sait?

Dans ce moment, M. le bailli de Montlhéry se fit introduire.

— Mademoiselle, dit-il fort cérémonieusement, je viens vous présenter une requête de la part des notables de notre petite ville. Nous devons loger demain un grand personnage, et nous n'avons pas de maison digne de lui. Nous vous supplions de l'héberger, pour un jour seulement, dans votre joli château...

— Quel est ce grand personnage?

— Dans votre joli château, séjour des graces et de la beauté. Vous êtes de la cour, et votre compagnie sera un charme bien attrayant

pour le seigneur qui nous honore de sa visite en revenant de son gouvernement...

— Mais comment l'appelez-vous donc?

— De son gouvernement de Provence. C'est le duc Charles de Lorraine.

— Monsieur de Guise! s'écrièrent à la fois les deux dames.

— Il me semble que je lis l'étonnement sur votre visage.

— Je ne puis le recevoir, dit vivement Mlle Paulet.

— O ciel! quel obstacle s'y oppose donc?

— Y pensez-vous? dit la baillive. Vous feriez une impolitesse à M. de Guise, parce que nous avons mêlé son nom à nos folies! Allons donc! ce que nous avons dit est entre nous deux. Je ne vous crois pas perdue pour cela. Il ne restera qu'un jour. Nous le verrons, et nous pourrons parler de lui à notre aise. Il ne se doutera pas que vous ayez rêvé de lui. Ce sera charmant. Il faut le recevoir. Monsieur le bailli, elle y consent.

— Vous y consentez, mademoiselle?

— Au fait, pourquoi non?

— Je suis au comble de mes vœux. Demain soir, selon toute probabilité, vous aurez la visite de M. le duc. Son courrier m'annonce qu'il n'a pour toute suite que six personnes d'épée et son premier valet de chambre. Il voyage à cheval.

— C'est bien. Le souper sera prêt pour neuf heures.

Le lendemain sur le soir, une demi-douzaine de jeunes gentilshommes dînaient ensemble à l'unique auberge de Montlhéry, après une partie de chasse. Le repas était bruyant, à cause du vin de Beaugency, qui avait fort échauffé toutes les cervelles. On en était aux chansons grivoises, quand l'ordinaire de la poste vint à passer et dit qu'il avait commission d'apprendre au bailli que M. le duc de Guise s'était arrêté à Étampes à cause de la pluie.

— Je me charge de le lui apprendre, dit un des gentilshommes; ne perdez pas votre temps, brave homme; le bailli est mon cousin. Il saura la nouvelle dans un moment.

L'ordinaire remonta dans son coche et poursuivit sa route.

— Messieurs, dit le gentilhomme à ses amis, voici une occasion de nous divertir, et de manger un excellent souper en société d'une femme charmante. Mlle Paulet attend le duc ce soir. Elle ne le connaît pas. Je me présente à la place de son altesse, et vous êtes mes suivans. Nous allons chercher des chevaux pour y mettre quelques bagages. Nous faisons une entrée magnifique au château et je suis

prince pour une nuit. Demain je pars pour mon régiment qui est en Navarre, et l'affaire s'arrangera toute seule.

La proposition fut accueillie avec enthousiasme. On posa des caisses vides sur des chevaux, pour représenter les mulets de coffre. Deux de ces jeunes fous retroussèrent leurs chausses et ôtèrent leurs plumes et leurs épées, pour figurer les laquais. Le premier acteur alla se vêtir à la hâte de ses plus beaux habits de fête. Les autres se placèrent derrière lui à la distance convenable, et on se mit en chemin le plus gravement du monde pour la maison de Mlle Paulet.

Celui qui s'était emparé du meilleur rôle était un gentilhomme de bonne mine, qui avait les manières excellentes, une audace à toute épreuve et de l'esprit comme un démon. Il était d'une famille riche et ancienne; il s'appelait Lansac. Son père avait été dans les gardes de la reine Catherine.

Les fenêtres du château étaient éclairées, et on y pouvait remarquer un grand mouvement. L'un des cavaliers se détacha de la bande et courut annoncer l'arrivée de M. de Guise. La châtelaine descendit au bas des degrés en grande cérémonie et fit ses complimens de bien-venue avec sa grace habituelle. M. de Lansac joua parfaitement son personnage de prince.

— Excusez-moi, belle demoiselle, dit-il en entrant au salon, si je ne vous demande pas le temps de changer de toilette. Je suis fatigué du voyage et pressé de jouir de votre conversation dont on m'a dit tous les biens imaginables.

En parlant ainsi, le jeune homme prit, sans cérémonie, le siége d'honneur. Il s'informa des nouvelles en seigneur qui savait son monde. Il nomma les premiers de la cour et raconta les affaires de son gouvernement. Au souper il prit la droite et le haut bout de la table, tandis que les gentilshommes de la suite se rangeaient modestement à l'extrémité; il se laissa présenter la serviette par la maîtresse du logis, et se comporta noblement, avec une aisance et un sérieux imperturbables.

— Messieurs, dit-il à ses suivans au sortir du souper, vous devez être pressés de vous mettre au lit, je ne vous retiens pas. Soyez debout au point du jour.

Les gentilshommes, fort contrariés d'être ainsi congédiés, n'osèrent pourtant élever la voix; ils sortirent respectueusement et gagnèrent les chambres qu'on leur avait préparées.

Après deux heures de tête-à-tête, le faux duc de Guise ne paraissait pas encore disposé à se retirer.

— Je vous gêne sans doute, dit-il. Je ne sais comment cela se fait, mais je n'ai aucune envie de dormir.

— Je vous tiendrai volontiers compagnie, répondit la demoiselle. J'aurai le loisir de me reposer après votre départ; on ne trouve pas toujours l'occasion de veiller en aussi bonne société.

Charles de Lorraine avait la réputation d'être fort entreprenant près des dames; on citait de lui d'assez méchans procédés envers le beau sexe. M. de Lansac ne risquait pas de démentir son personnage en donnant à la conversation une tournure de galanterie cavalière.

— J'ai bien entendu parler de vous en Provence, dit-il en s'asseyant près de la châtelaine. Le bruit de vos succès est venu jusqu'à moi, et je ne m'étonne pas, en vous voyant, que vous ayez captivé le cœur d'un grand roi; mais parce que vous avez régné sur une tête couronnée ce n'est pas une raison pour vous retirer ainsi de la cour et mépriser le reste des humains.

— Je devrais craindre plutôt d'en être méprisée.

— Oh! voilà par exemple une étrange idée. Je me veux déclarer votre serviteur publiquement, pour montrer l'estime où je vous tiens; et afin que vous n'en doutiez pas, je prendrai dès à présent vos couleurs.

Le faux duc s'empara d'un nœud de rubans verts que la demoiselle portait sur son épaule.

— Ne vous pressez pas trop de vous ranger sous ma loi, répondit Mlle Paulet, car, de l'humeur où je suis, il pourrait vous arriver de perdre vos peines.

— J'en veux courir les risques: je me suis dit bien des fois en pensant à vous : « c'est la femme que je dois aimer, » et j'y suis résolu, je vous aimerai comme un furieux.

— Je ne vous en empêche point.

— Je vous défierais de m'en empêcher, car je sens déjà que l'amour me tient à la gorge.

—C'est un mal, qui, par bonheur, ne vous dure jamais long-temps.

— Ne riez pas. Je vous jure que j'en suis cruellement attaqué depuis que je vous vois. Ne le comprenez-vous pas, puisque je ne puis m'arracher de vos côtés malgré les fatigues de la route? sur l'honneur, je ne m'irai pas coucher de la nuit. Or ça, faisons jeu sur table, répondez franchement : me laisserez-vous languir long-temps?

— Sur l'honneur, je n'en sais vraiment rien.

— Les choses vont aller mal pour moi; le métier de soupirant me rend triste à la mort. Du moins je ne voudrais pas soupirer à quinze

lieues de distance. La cour de la reine-mère commence à se réveiller ; vous y viendrez avec moi demain. J'ai laissé mes carrosses à Orléans, mais nous irons dans le vôtre. Si vous avez des craintes sur l'accueil qui vous attend au Louvre, je vous garantis que je ferai en sorte qu'il soit bon.

— Je vous remercie de ces offres. Mon projet est de rentrer à Paris dans un mois : vous pourrez d'ici là ménager mon retour au château.

— A quoi bon différer ? je ne voudrais plus vous quitter de la vie.

— Combien avez-vous déjà pris de ces engagemens éternels?

— J'en ai pris d'autres à la vérité, mais jamais avec autant de plaisir ni de sincérité qu'aujourd'hui.

— Nous verrons dans un mois si vous serez dans les mêmes dispositions.

— Et si mon cœur n'a pas varié, vous laisserez-vous attendrir?

— Peut-être.

— Vous vous laisserez attendrir, cela est certain. Je suis donc assuré de gagner vos bonnes graces, car dans un mois je vous aimerai bien plus encore ; c'est une affaire convenue.

La demoiselle riait en voyant l'empressement que le faux duc mettait à concevoir des espérances.

— Puisque vous devez me rendre heureux dans un mois, poursuivit M. de Lansac, il vaudrait bien mieux m'épargner un si long ennui, et conclure ce soir même. Il ne vous en coûtera pas davantage. Nous sommes seuls ; tout le monde dort autour de nous. La vie est courte et l'occasion rare. Tenez, je vais vous faire une proposition : nous passerons un trait de plume sur cette nuit demain au point du jour; nous supposerons qu'il n'est rien advenu, et que je ne vous ai pas encore rencontrée. Vous serez maîtresse d'agir comme vous l'entendrez, et si même il vous prend envie d'être à l'avenir cruelle pour moi, je vous promets de ne pas me prévaloir des antécédens.

— Je ne craindrais que trop de vous les voir oublier le premier.

— Si vous n'avez pas d'autre souci que celui-là, rassurez-vous bien vite; je vous aimerai diablement fort et plus long-temps qu'il ne m'est jamais arrivé. Ce que j'en ai dit était pour vous mettre seulement l'esprit en repos, car je sais que la considération du lendemain est toujours ce qui effraie les dames. Que feriez-vous donc si vous étiez bien persuadée qu'il n'en peut rien résulter de fâcheux pour vous?

Dans ce temps-là, l'amour ne marchait pas, comme de nos jours, enveloppé de ténèbres; il se pratiquait le plus souvent au grand jour. Le caprice était une chose permise. Les femmes n'étaient pas obli-

gées de lui donner, comme aujourd'hui, les apparences d'une passion irrésistible ou d'une fascination. Elles pouvaient se dispenser de l'habiller d'un costume mélodramatique et d'arranger l'histoire entière de leur vie de manière à le rendre excusable à grand renfort de contes à dormir debout. Mlle Paulet était une bonne fille, toute naturelle, ayant le cœur à la main, la tête légère et le pied tournant, aimant le plaisir, parce qu'en effet le plaisir est une chose agréable. Elle s'arrêta quelques minutes à réfléchir aux suppositions que faisait le jeune homme, et le regarda en souriant d'un air irrésolu charmant à voir. Si elle était belle, il était aussi fort joli garçon. Cependant elle pensa que ce serait une chose dangereuse qu'une liaison avec un seigneur inconstant comme M. de Guise. Elle sentit qu'elle en viendrait bien vite à l'aimer de tout son cœur, et une voix intérieure l'avertissait que l'enjeu n'était pas égal des deux côtés. Craignant de céder à quelque tentation, elle ouvrit sans rien dire la porte d'un oratoire, en faisant signe à M. de Lansac de l'accompagner. L'étiquette obligeait la châtelaine à donner la porte à une altesse. Le jeune homme, pour agir princièrement, n'hésita pas à entrer le premier. Dès qu'il eut mis le pied dans l'oratoire, on ferma la porte derrière lui au double tour.

— Monsieur le duc, lui dit-on en riant, je vous souhaite bonne nuit. Vous trouverez un lit dans la seconde pièce. Demain je vous donnerai ma réponse, et nous poursuivrons cette conversation.

Le faux prince eut beau supplier et menacer; Mlle Paulet lui souhaita de nouveau le bonsoir et se retira dans sa chambre à coucher, où elle se mit à l'abri de toute surprise. Au point du jour les valets ayant ouvert la prison de Lansac, il sortit à la hâte du château, de peur de rencontrer le véritable Guise, fort embarrassé de sa supercherie, amoureux de la demoiselle, et désespéré par l'idée qu'il n'oserait plus reparaître devant elle.

Le jeune homme reçut fort brusquement ses amis lorqu'ils demandèrent ce qui s'était passé entre la châtelaine et lui. Il témoigna beaucoup de regrets d'avoir abusé d'un nom qui ne lui appartenait pas, et ajouta que, par de semblables sottises, on compromettait son avenir et on se rendait indigne d'être compté pour un bon gentilhomme.

Sur le midi, M. le bailli de Montlhéry vint au château.

— Mademoiselle, dit-il, je suis désolé de vous avoir occasioné un dérangement inutile. Le duc ne s'est point arrêté dans notre ville. On a dû vous prévenir hier qu'il restait à coucher à Etampes. Je viens

vous annoncer que son altesse a traversé Montlhéry ce matin sans s'y reposer.

Mlle Paulet eut assez d'empire sur elle-même pour cacher sa surprise. Les mystifications étaient à la mode en ce temps-là. Il était à craindre que le faux duc ne se donnât les gants de sa bonne fortune manquée; son audace n'annonçait pas un homme scrupuleux. La demoiselle se mordit les lèvres en pensant que son parti pris de vivre sage et retirée ne lui servirait peut-être de rien. Cinq minutes lui suffirent pour prendre une résolution: nier hardiment et démentir les bruits injurieux; poursuivre la calomnie et l'attaquer en face au lieu de la fuir; aller sans retard à la cour et faire la conquête du véritable duc de Guise. Ce moment décida de la vie entière de Mlle Paulet. Son imagination une fois excitée, son caractère fougueux reparut et l'emporta dans un tourbillon d'intrigues. Nous aurions hésité à écrire son histoire si nous n'avions su la belle fin qu'elle a mise à ses erreurs.

Elle monta donc immédiatement en carrosse et fit force de chevaux jusqu'à Paris. M. de Rosny la conduisit le soir même au Louvre. La reine régente témoigna d'abord un peu de hauteur à la dernière maîtresse du feu roi; mais Mlle Paulet savait être aimable pour tout le monde: elle regagna promptement les bonnes graces de sa majesté. Au premier coup d'œil qu'elle jeta sur M. de Guise, le rouge lui monta au visage en voyant qu'il ne ressemblait en rien à l'hôte de la veille. Charles de Lorraine était petit, large et trapu, il avait la barbe assez mal plantée, peu de régularité dans les traits; mais il mettait plus fièrement que personne le poing sur la hanche, portait bien le manteau et avait un je ne sais quoi qui sentait particulièrement le prince.

Aucune femme, dans la position de Mlle Paulet et avec les mêmes projets en tête, n'aurait été en peine d'attirer à elle les hommages de M. de Guise. Le duc, arrivant après une longue absence, n'avait point encore fait de choix parmi les beautés de la cour; il se laissa prendre au premier piége qui s'offrit, et il était bien tombé, car il aimait beaucoup les dames d'humeur accommodante. Il s'attacha aux pas de Mlle Paulet, la mena plusieurs fois danser et lui fit la conversation pendant une grande heure. Tout le monde remarqua entre eux la même familiarité que s'ils eussent été d'anciennes connaissances. M. de Rosny secouait la tête d'un air mécontent, parce que n'ayant pas l'oubli des injures aussi facile que Henri IV, il ne pouvait se défendre de regarder le duc comme un rebelle.

On chuchotta dans tous les coins. Mlle Paulet tenait de la nature

une belle dose d'assurance, et comme elle avait la langue prompte à répondre, on ne se hasardait guère à la railler; mais on enrageait de lui voir faire incontinent de si rapides progrès sur le cœur d'un prince fameux et fort à la mode, car M. de Guise était un expert en galanterie, qui donnait des présens aux belles, organisait les parties de plaisir qu'on nommait des *cadeaux*, possédait à fond l'*Astrée* et les amours de Caliste, et parlait surtout phébus avec une grande supériorité.

— Charmante demoiselle, disait le duc, vos yeux lancent de si cruelles arquebusades, que je me sens criblé de blessures. Mon cœur n'est pas à l'épreuve de traits aussi acérés. N'avez-vous pas scrupule de prêter vos appas à l'amour pour qu'il s'y cache et m'y tende un guet-apens?

— L'amour n'est pas tant votre maître que vous voulez le donner à croire.

— En vérité, je suis son serviteur depuis qu'il vous a choisie pour son trône, et je voudrais devenir gentilhomme de sa chambre, afin d'y avoir les entrées.

— Il a bien d'autres trônes plus beaux que moi dans ces lieux, et je suis le plus humble des siéges où il se pose.

— Bien au contraire; ce sont les autres belles qui ne sont que les tabourets, et vous seule êtes le siége à dos réservé au roi de nos ames.

— Je vois bien qu'il a en vous l'un de ses plus habiles courtisans, car vous parlez en homme qui fait métier de réussir.

— Hélas! que m'importe si on fait état de moi en d'autres cours que celle où je voudrais parvenir? Je préférerais le dernier emploi dans la vôtre à l'honneur d'être le favori de la plus belle qui soit ici après vous.

— Je ne donne pas de mon sérieux dans la douceur de votre flatterie.

— Ah! c'est être trop tigresse que de m'accuser d'être flatteur alors que je me vais mourant des coups de votre beauté assassine! Faites que vos charmes suspendent leur feu meurtrier; je me rends et demande quartier. Vous ne pouvez me refuser l'hospitalité, si je me présente comme prisonnier de guerre.

— Vous avez votre liberté sur parole.

— Je préfère demeurer près du vainqueur. De grace, accordez-moi, dans votre estime, l'invitation à la petite entrée, car vous avez dans la mienne, le dais, le cadenas (1) et le tapis de pied.

(1) Le cadenas était un coffret de vermeil d'où on tirait le couvert de la reine au moment du repas.

M. de Guise, en parlant ainsi, pressait amoureusement le bras de Mlle Paulet.

— Eh! doucement! dit-elle en riant; vous m'estimez trop, monsieur le duc; je suis trop avant dans le rang favori de votre pensée; retirez-moi des premières loges et me mettez au parquet.

Tout en débitant des fadaises, M. de Guise était de ces gens résolus qui vont droit au but. A la sortie du Louvre, il offrit la main à Mlle Paulet, pour la conduire au bas des degrés. Lorsqu'elle fut entrée dans son carrosse, le duc y monta délibérément à sa suite et se plaça auprès d'elle. Tandis qu'elle le suppliait de sortir, on ferma brusquement la portière; un gentilhomme qui était à M. de Guise, sauta sur le siége du cocher, d'autres arrêtèrent les laquais et le carrosse partit au galop.

— Où me conduisez-vous? cria la demoiselle.

— Chez vous, répondit le duc laissant là le phébus. Ne vous effrayez pas. Nous allons à votre hôtel; je veux seulement faire la route à vos côtés.

— Mais, c'est une violence, monsieur!

— Hélas! que je serai à plaindre si vous ne me la pardonnez!

Le carrosse s'arrêta en effet devant la maison de Mlle Paulet.

— J'espère, monsieur le duc, que vous ne pousserez pas plus loin cette étrange façon d'agir.

— Je n'ai plus qu'à implorer ma grace, mademoiselle, et me jeter à vos genoux; mais pour cela il faut bien que je vous conduise jusqu'à votre appartement, car je ne puis me prosterner au milieu de la rue, et je ne suis pas de ceux qu'on fait mettre dehors par ses gens. C'est une visite que je vous rends à une heure un peu avancée. L'amour est indiscret; vous aurez pitié de ma folie.

Charles de Lorraine, au milieu d'un déluge d'excuses et de politesses, s'introduisit dans la maison, puis dans le salon de la demoiselle, et enfin dans la chambre à coucher, où il paraît qu'il obtint son pardon avec la permission de demeurer long-temps, car il y était encore le lendemain au matin.

A quelques jours de là, Mlle Paulet aperçut, à la cour, un gentilhomme qui se tenait caché derrière les autres. C'était M. de Lansac: elle s'approcha de lui sans hésiter.

— Monsieur, lui dit-elle fort sèchement, votre conduite à mon égard vous pourrait faire, si je le voulais, un tort à ne vous en relever jamais. Je vous pardonne, à la seule condition de ne m'adresser la parole de votre vie.

— Mademoiselle, j'étais venu dans l'espoir d'obtenir des conditions moins dures par mon repentir.

— N'en espérez pas d'autres. Si M. de Guise savait l'abus que vous avez fait de son nom, il vous ferait jeter par les fenêtres.

Le jeune homme voulut ajouter de nouvelles excuses, mais on lui tourna le dos et on ne lui accorda plus un seul regard. La demoiselle n'était pas si méchante qu'elle le voulait paraître, car Lansac, étant demeuré amoureux d'elle, rentra en grace par la suite, comme on le verra bientôt.

M. de Rosny, qui s'intéressait à Mlle Paulet, craignait pour elle l'humeur changeante des Guises.

— Prenez garde, mon enfant, disait-il un jour à sa protégée; cet homme-là est un brouillon comme son père et tous ses oncles. Ne vous attachez pas trop fortement. Je sais sur lui de vilaines histoires. Il n'a de secret pour personne et tient à honneur de publier ses succès. On m'a conté qu'un jour, ayant obtenu les faveurs d'une dame, il se démenait chez elle avec impatience, en s'informant à chaque instant de l'heure qu'il était, et comme la dame lui demanda le motif de cette agitation : « C'est, dit-il, que je voudrais être à demain pour l'aller dire à mes amis. »

Mlle Paulet tournait sa tête de côté en souriant malignement des craintes du vénérable grand-maître. Ces inquiétudes n'étaient pourtant pas vaines, car M. de Guise ne prenait aucun soin de ménager la réputation de sa maîtresse. Il parlait d'elle avec une légèreté coupable, et, s'il n'eût pas été si grand seigneur, les autres dames n'auraient pas manqué de saisir ce prétexte pour témoigner à la demoiselle moins de considération. Ce qui acheva de la compromettre, c'est qu'elle en vint à aimer le duc si tendrement, qu'elle n'avait pas même le courage de lui commander d'être plus soigneux de son honneur.

Un jour que M. de Guise et le duc de Chevreuse chassaient ensemble dans un lieu sauvage qu'on appelait Versailles, ils s'arrêtèrent sous un arbre pour se reposer et causèrent de leurs bonnes fortunes.

— Savez-vous, disait M. de Chevreuse, que vous faites preuve, cette fois, d'une constance qui ne vous est pas habituelle? Voici tantôt un mois que vous ne bougez de l'hôtel Paulet.

— Je n'en ai pas pour long-temps à présent, répondit M. de Guise avec fatuité.

— Je gagerais que vous serez encore dans les filets de cette jeune fille dans deux autres mois encore.

— Votre cheval contre le mien que j'en suis délié avant huit jours.

— Cela va. Votre cheval est à moi, j'en réponds.

— C'est au contraire le vôtre qui m'appartient, puisque je veux rompre à l'heure même.

— Oh! n'allez pas si vite; demain vous en seriez peut-être à vous en mordre les ongles.

— Je vous prouverai tout de suite que ma gageure est gagnée.

— Comment cela?

— En vous envoyant ce soir prendre possession de la belle en mon lieu et place.

— Cela me conviendrait fort, et je ne regretterais pas mon cheval si la chose était possible; mais je me verrais fermer la porte sur le nez.

— Par la balafre de mon père! cette fille est à moi, et je puis disposer de mon bien, j'espère. Je vous en veux donner ici ma lettre de change, et il ferait beau voir ma signature aller aux mains d'un sergent faute de paiement.

M. de Guise déchira une feuille de son agenda de poche, et traça au crayon une lettre de commerce ainsi conçue :

A la première vue, ma mie, vous paierez au duc de Chevreuse le montant complet de votre amour pour moi, que je lui transmets par la présente, valeur échangée.

CHARLES DE LORRAINE, DUC DE GUISE.

Des bois de Versailles, le 15 mars 1611.

A Mlle PAULET.

M. de Chevreuse n'attendit pas au soir pour se faire annoncer à l'hôtel Paulet. Il se présenta le plus poliment du monde, en belle toilette et le maintien agréablement composé, tenant d'une main son chapeau et de l'autre son billet en règle.

— Mademoiselle, dit-il en arrondissant le bras et soulevant avec grace le petit doigt, je suis possesseur d'une lettre de change sur vous, dont j'ai bien à cœur d'être payé.

En prenant lecture du billet, Mlle Paulet ne put dissimuler une certaine émotion, le coup étant rude et inattendu; mais elle ne se laissa pas démonter. Elle comprit que si ce papier courait le monde, on en pourrait faire des risées; c'est pourquoi elle le déchira, et en jeta les morceaux au feu.

— S'il était vrai, répondit-elle avec assez de calme, que j'eusse de l'amour pour son altesse le duc de Guise, ce serait une valeur

immobilière, monsieur, et qui ne se devrait point transmettre comme des marchandises; mais ce que M. de Guise réclame n'existe pas. Un pareil procédé me dégagerait d'ailleurs de toute obligation envers lui. Votre billet n'a donc qu'une valeur chimérique, et je vous conseille bien de ne plus faire ce commerce; vous n'y gagneriez que des désagrémens.

— Cependant, mademoiselle, le duc m'avait garanti un accueil favorable.

— Je l'estime trop, et vous aussi, monsieur, pour ne pas voir en ceci une plaisanterie. Il ne faut pas qu'elle aille plus loin, et c'est afin qu'il n'en soit plus question que je détruis cette pièce curieuse. S'il en était mis une copie en circulation, j'en regarderais l'auteur comme un misérable.

Elle ajouta ensuite avec une révérence :

— J'aurai toujours beaucoup de plaisir, monsieur, à recevoir une personne de votre qualité, lorsqu'elle m'honorera de ses visites; mais, dans ce moment, vous avez trop les apparences d'un faussaire et d'un malhonnête homme pour que je sois tenue de vous faire compagnie.

Et la demoiselle se retira dans ses appartemens avec une contenance fière, en fermant la porte derrière elle pour n'être point suivie.

M. de Chevreuse demeura fort décontenancé de cette brusque sortie. Il se promena un instant dans le salon en faisant craquer ses bottes sur les tapis, et mordant ses moustaches, puis il s'en alla tout confus chez M. de Guise. En lui apprenant qu'on avait traité le porteur de son titre comme un sot et un homme de peu, il lui ôta l'envie de poursuivre cette fanfaronnade.

— Je pense, dit le duc, que le beau jeu n'est pas de notre côté. Je vous rendrai votre cheval, et nous agirons prudemment, je crois, en ne parlant pas de l'aventure. J'irai ce soir faire ma paix avec la petite.

Tout prince qu'il était, M. de Guise se vit fermer la porte de l'hôtel Paulet, et s'en retourna fort courroucé. Après une affaire aussi fâcheuse, bien des femmes se seraient retirées pour un temps dans leur château. Mlle Paulet, ayant heureusement pleuré pendant une grande heure, se sentit le cœur fort soulagé. La nuit venue, elle délibéra quelque peu s'il convenait d'aller au Louvre; et puis ne pouvant supporter l'idée qu'on s'informerait peut-être des causes de son absence, elle mit sa plus riche parure, et demanda son carrosse.

Il y avait comédie au château pour un nouveau Pantalon, arrivé de Venise, et qu'on disait fort divertissant. Mlle Paulet trouva place au premier rang parmi les plus belles. M. de Guise voulut se mettre dans son voisinage, mais elle trouva moyen de l'éviter et d'attirer autour d'elle une douzaine de jeunes seigneurs des plus galans. Elle fit mille coquetteries, et se mit si bien en frais d'esprit et de gentillesse, qu'elle eut bientôt une grosse cour.

— Il paraît, lui dit son altesse après le spectacle, que vous avez résolu de me traiter comme le Cassandre de la comédie. Je n'ai pu voir encore aujourd'hui de quelle couleur sont vos yeux.

— Vous pouvez voir qu'ils sont un peu rouges d'avoir pleuré ce matin; mais je ne m'affligerai pas plus long-temps pour un homme qui ne le mérite pas.

— Eh! là! ne nous fâchons pas pour une plaisanterie.

— Il est trop tard, monsieur le duc; je n'ai plus de colère, ainsi nous ne pouvons plus nous accommoder. Trouvez bon, je vous prie, que je rie de préférence avec les gens qui plaisantent d'autre façon que vous.

La demoiselle s'éloigna en jouant de l'éventail et entraînant après elle une foule de jeunes cavaliers.

C'est une chose assez remarquable que Charles de Lorraine, qui était le plus inconstant des hommes, ait mis tout en œuvre pour se réconcilier avec Mlle Paulet, sans y réussir. C'était la première fois qu'une femme prenait l'initiative de la rupture avec lui, et peut-être ne tenait-il aussi fort à renouer cette intrigue que pour la rompre ensuite avec plus d'éclat. Quoi qu'il en soit, il échoua complètement et ne rencontra plus que du mépris dans cette jeune fille dont il se croyait le maître. On le vit un jour errer tristement par les escaliers du château, la face inclinée vers la terre et les yeux fixés sur les pointes de ses bottes, murmurant tout bas des paroles sans suite, comme aurait pu le faire un amoureux, ce qui parut étrange à ceux qui connaissaient ses allures.

— Eh! qu'avez-vous donc? lui demanda M. de Chevreuse, le voyant en cet état.

— Je n'en sais rien, répondit-il; j'ignore ce que cela signifie, mais depuis ce matin j'ai comme une pesanteur sur la poitrine. Cette petite Paulet ne me sort pas de la pensée. Je fredonne, malgré moi, les airs qu'elle chante; je vois partout ses dents blanches et ses cheveux dorés. J'étais habitué à entendre son rire franc qui vous réjouit le cœur, et cela me manque. Je crois que je suis un peu malade. Il faut

que j'aille chez Gombauld le prier de me distraire avec sa guitarre et ses jolis vers.

— Vous êtes amoureux; vous enragez d'avoir perdu, par votre faute, un bien que vous ne saviez pas vous être si cher. Voilà votre mal, monsieur le duc.

— Morbleu! ne me dites pas cela. Vous m'effrayez. Il ferait beau me voir jouer le personnage d'un *mourant*, après avoir été l'amant en titre. J'aime mieux croire que je suis malade. Je me souviens d'avoir poussé de ces soupirs un jour que j'avais gagné une fièvre. C'est sans doute de même aujourd'hui.

— Allez! vous êtes pris au trébuchet, et les drogues de maître Guillaume ne vous guériront point.

En effet, Charles de Guise demeura triste une semaine entière, chose prodigieuse pour lui. Ce qui achevait de l'accabler, c'était de voir l'enjouement et l'air insouciant de sa belle, qui semblait ne l'avoir jamais connu et se faisait conter fleurette par tout ce qui avait six quartiers de noblesse et des habits de velours.

M. de Rosny, qui se mêlait peu des intrigues, à cause de ses graves occupations, apprit le dernier l'aventure de sa protégée. Il prit aussitôt le chemin de l'hôtel Paulet en préparant, dans sa tête, des consolations paternelles.

— Ces Guises, murmurait le grand-maître en marchant le soir par les rues, sont d'une race turbulente et dangereuse. Je ne les aime point. Hélas! si le feu roi m'eût voulu croire, ils seraient tous à la Bastille et mourraient sans progéniture, comme des bêtes malfaisantes. Ils gâtent tout ce qu'ils touchent. Je dirai à cette pauvre petite: Voilà ce que c'est que d'aimer les ennemis de l'état! ce n'est pas le grand Henri qui vous aurait traitée ainsi.

Et le bonhomme souriait dans sa barbe grise en songeant que sa mercuriale lui fournirait l'occasion de dire un mot d'éloge sur le prince qu'il avait tant aimé. Huit heures venaient de sonner, lorsqu'il traversa la cour de l'hôtel du feu conseiller Paulet. Il ordonna au Suisse de ne point faire aller la clochette d'honneur, n'étant pas accompagné. En suivant à petits pas le long des murailles, M. de Rosny passa sous une fenêtre éclairée; il s'aperçut qu'on tenait encore la table, ce qui lui causa un moment d'hésitation, parce qu'il ne voulait pas que sa visite fût connue.

— Il me semble, pensa le vieux Sully, que, pour une personne dans l'affliction, cette chère enfant mène grand bruit chez elle.

La fenêtre s'ouvrit alors, et M. de Rosny entendit la voix de sa

protégée. La demoiselle ne paraissait pas fort chagrine. Elle n'avait à sa table qu'un seul convive, mais qui criait comme quatre. On se divertissait là-haut de bon cœur. Le convive s'approcha de la fenêtre, tenant un verre d'une main, et de l'autre une assiette qu'il jeta en riant dans la cour.

C'était M. de Lansac.

Le vénérable grand-maître reçut un blanc-manger sur son épaule, et sa manche cramoisie en fut toute gâtée.

— Je n'ai que faire ici, dit-il en regagnant la rue. Emportons bien vite nos consolations; c'est à nous autres vieillards qu'appartiennent les soucis de longue durée, et non pas à ce bel âge où l'on ne pleure que pour être plus joyeux après.

Il fallait que M. de Rosny eût bien de l'amitié pour sa protégée, car on voit qu'il prit la chose doucement, et cependant son pourpoint valait de l'argent, et le bonhomme devenait tous les jours plus avaricieux.

La vilaine conduite de M. de Guise avait mis d'abord Mlle Paulet au désespoir; mais si cette jeune femme sentait fort vivement, elle savait aussi résister avec énergie à la douleur et prendre des partis extrêmes. Son aventure devait infailliblement la conduire à se jeter dans un couvent ou à devenir galante. Il paraît démontré que sa jeunesse l'entraîna dans la dernière de ces voies. On assure qu'elle eut un grand nombre d'amoureux après le duc de Guise. On cite des seigneurs de toutes sortes, des étrangers, de minces gentilshommes et jusqu'à un évêque. Mais les gens de cour étaient alors si légers eux-mêmes, et ils aimaient tant le scandale, qu'il ne faut pas trop se fier à ce qu'ils ont écrit. J'ai lu, je ne sais où, que le chevalier de Guise, frère du duc, avait obtenu d'elle un rendez-vous; mais cela n'a rien d'authentique, l'historien n'étant pas un contemporain, et les faiseurs de romans n'ayant ni scrupule ni ménagemens pour la réputation des gens de qualité. Les femmes surtout ont médit de Mlle Paulet jusqu'au moment de sa réhabilitation. Comme il n'y a nul esprit de corps dans le beau sexe, quand la jalousie est sous jeu, on ne peut encore rien affirmer sur ces témoignages suspects.

Une chose pourtant donne du crédit aux méchans propos : c'est que cette demoiselle est généralement désignée dans les lettres du temps par le sobriquet de *la Lionne*, et que son impétuosité n'était pas le seul prétexte de cet étrange surnom. Quoi qu'il en soit, nous ne chercherons pas à approfondir cette question, parce que cinquante années de vertu ont bien racheté de légères fautes, et que Mlle Paulet s'est rendue plus célèbre encore après sa réforme que dans le temps

même où l'amour du feu roi l'avait mise si fort en évidence. D'ailleurs nous avons hâte d'en venir à cette époque intéressante de sa vie où elle montra tout ce qu'elle valait.

Mlle Paulet, ayant visité par hasard la marquise de Rambouillet, comprit tout à coup un beau jour que les plaisirs de l'esprit et de la conversation sont mille fois préférables au tumulte des cours et au trouble des passions. Sa jeunesse était cependant encore dans tout son éclat ; elle n'avait jamais été plus jolie que lorsqu'elle s'enrégimenta parmi les habitués de l'hôtel Rambouillet. Long-temps elle fut la plus jeune et la plus belle des précieuses. Elle travailla puissamment à la révolution qui s'opéra dans le langage de la bonne société, n'ayant plus d'autre désir, d'autre occupation, que de chercher à bien dire, d'admirer et d'encourager les poètes et les beaux-esprits. Elle apprécia Gombauld, se passionna pour Voiture, et contribua fort à donner au grand Chapelain la réputation qu'il méritait si bien. Personne, dans cette coterie recommandable, ne sut comme elle raffiner sur les sentimens, s'exprimer avec délicatesse, et rendre aimable la *tigrerie*, cette pudeur coquette qui provoque les hommages sans donner d'espérance, et qui a fait des Français le peuple le plus poli de l'Europe.

C'est aux charmes de Mlle Paulet et à la célébrité dont elle jouissait qu'on doit en partie l'empressement que mirent certains grands seigneurs à s'introduire dans le cénacle des précieuses, circonstance qui accéléra le triomphe du bon goût. Comme le disait judicieusement Mlle Paulet : *Au pays de dames*, il n'y a pas de ducs ni de princes.

Nous ne prétendons pas la placer au-dessus de Mme de Rambouillet. La marquise avait montré une vocation extraordinaire, un amour furieux des belles choses. A vingt ans, elle allait apprendre le latin, rien que pour lire Virgile, si une maladie ne l'en eût empêchée. Depuis, elle s'était contentée de l'espagnol, et *naturellement* elle savait dessiner. La première place, après cette femme remarquable, revient de droit à Mlle Paulet, à cause de l'utilité dont elle fut dans la réforme, et du grand nombre de prosélytes qu'elle se fit. C'est à elle que la coterie dut l'acquisition de M. Godeau, l'évêque de Grasse. Un jour qu'il s'était trouvé assis près d'elle, il avait été si charmé de son esprit, que bientôt, ne pouvant plus se passer de sa conversation, il avait recherché tous les endroits où elle allait. Il s'était ainsi habitué chez la marquise.

— Mademoiselle, disait un jour Voiture à Mlle Paulet, ne pouvant être le soleil, que préféreriez-vous être après ce bel astre ?

— Monsieur, répondit-elle, je choisirais d'être montagne, afin de le voir la première à son lever, et la dernière quand il se couche.

Cette réponse eut un prodigieux succès, et donna la plus haute idée de ce qu'on faisait à l'hôtel Rambouillet.

M. de Brancas estimait Mlle Paulet celle de toutes les dames qui disait le mieux, et on peut s'en rapporter à lui. C'est ce marquis célèbre qui, en faisant ses prières, parlait ainsi à Dieu :

— Seigneur ! vous pouvez assurément me tenir pour un homme bien à vous. Je suis votre serviteur de toute mon ame plus qu'à personne.

On a prétendu que M. Godeau était amoureux de Mlle Paulet, et nous sommes assez disposé à le croire. Il lui écrivait de belles dissertations sur l'amitié, où ce sentiment était poussé jusqu'aux limites les plus proches de la passion. On lui répondait par des tirades d'une délicatesse superfine. Il faut plaindre le digne homme d'être tombé en des mains si habiles; car, après avoir mené l'amour grand train, une femme qui s'est amendée, comme Mlle Paulet, vous sait traîner les gens en longueur, de façon qu'ils n'avanceraient pas d'un degré par siècle, dussent-ils soupirer trois mille ans, et l'objet de leur flamme fût-il d'aussi bonne conservation que les pyramides d'Égypte.

M. de Grasse possédait un portrait de Mlle Paulet; c'était une image un peu bien mondaine pour le cabinet d'un prélat. Il avait mis au-dessous des vers dont la célébrité seule était l'excuse; ils sont pris d'un sonnet adressé à la reine-mère :

En vain je voudrais fuir bien loin de ses appas,
Je ne m'en puis sauver, je ne m'en puis distraire.
L'Amour dedans mon cœur l'a si bien su pourtraire,
Que même je la vois quand je ne la vois pas.

Ce joli quatrain aurait bien pu sortir de la plume de M. Godeau, qui savait aussi versifier admirablement; mais l'estimable évêque ne rima que des choses saintes, et nous n'avons pas besoin de rappeler combien sa pièce du *Benedicite* lui a fait d'honneur.

Le goût de Mlle Paulet pour le bel esprit devint son unique plaisir, sa pensée dominante. Il lui tint lieu de tout et l'empêcha de songer au mariage. Sa passion ne fut pas malheureuse, car, sans avoir rien produit que des lettres familières, cette personne spirituelle s'est fait une réputation européenne. C'est par elle et par ses amis que le style de Mlle Scudéry devint si fort à la mode. Elle a su créer enfin un nouveau langage, qui était le plus charmant du monde, puisqu'on

l'admirait, et M. de Molière avait bien mauvaise grace à critiquer impertinemment l'hôtel Rambouillet, lui qui était fils d'un tapissier!

Du reste Mlle Paulet eut l'approbation d'une assez jolie réunion d'écrivains immortels. Chapelain la considérait singulièrement, des Iveteaux lui fit des vers, Théophile la chanta plusieurs fois, et son nom est répété obligeamment dans les œuvres du poète Sigogne, ce fameux satirique! Non-seulement elle regagna l'estime de la cour, mais elle se vit recherchée, admirée par tout le monde, tant il est vrai que c'est une puissance et un grand bonheur que d'avoir l'esprit vraiment beau.

Une fois retirée de la galanterie, Mlle Paulet se réconcilia volontiers avec le duc de Guise, par l'entremise de Gombauld, qu'ils voyaient intimement tous deux; mais il ne fut question de l'amour entre eux que pour raisonner et raffiner divinement sur ce sentiment.

Personne ne possédait, comme cette demoiselle, l'art d'appeler les choses autrement que de leur nom. Vous ne lui auriez pas fait dire pour cent mille écus un siége ou des chaises, mais bien les commodités de la conversation. C'est elle qui baptisa la promenade du Cours *l'empire des œillades*. Peut-être cette manière de s'exprimer n'est-elle pas étrangère aux beautés de la littérature dramatique du XVIIIe siècle, où la périphrase est fort de mise, et Voltaire ne s'est jamais douté que, sans Mlle Paulet, il n'aurait peut-être point fait dire à Zaïre :

. . . . . Son superbe courage
A mes faibles appas adresse un pur hommage.

Ce qui annonce, par un tour infiniment agréable, que l'intention d'Orosmane est d'épouser sa maîtresse, et non pas d'en faire une odalisque.

Mlle Paulet n'était plus de la première jeunesse lorsque le duc de Montmorency lui fit la cour, et cependant on a dit que ce seigneur avait eu ses bonnes graces; mais il est probable que s'il n'eût pas été décapité à Toulouse, par ordre de M. le cardinal, il aurait démenti ces discours, que nous tenons pour mensongers et invraisemblables. Cette intéressante demoiselle mourut fort âgée, à la suite d'un gros mal de gorge qu'elle gagna aux samedis de Mlle Scudéry. Elle laissa beaucoup de son bien aux écrivains les plus en renom, et emporta les regrets de tout ce qui aimait le fin du langage.

PAUL DE MUSSET.

LES

COURRIERS EN TURQUIE

Et la Caravane de Bagdad.[1]

Dans un pays où la civilisation d'Europe est inconnue, au milieu de contrées où les routes ne sont que les traces du passage répété des caravanes, on ne doit point s'attendre à trouver un service de postes régulier et semblable à ceux des royaumes d'Occident. Le gouvernement et le commerce manquent, en effet, des secours précieux que fournissent les moyens assurés et périodiques de correspondance; toutefois les intérêts de l'administration impériale et ceux des particuliers ont fait sentir le besoin d'une organisation quelconque pour le transport des dépêches, des lettres et des valeurs en numéraire. C'est pour satisfaire à cette double exigence que la sublime Porte a créé ses *tatares*, et que les principales villes de l'empire ont leurs messagers et leurs courriers.

Il existe à Constantinople un corps de tatares entretenus par l'état et spécialement destinés à porter les dépêches politiques et administratives dans toute l'étendue des possessions du grand-seigneur. Ces courriers de cabinet fréquentent ordinairement des grandes routes pourvues de relais, où l'on trouve des chevaux pour parcourir les distances assez longues qui les séparent les uns des autres. Ils marchent jour et nuit, et leur vitesse est d'environ deux lieues par heure.

Dans les affaires importantes, où la promptitude des correspondances est nécessaire, les négocians obtiennent du gouvernement la permission d'avoir

(1) Ce fragment d'une relation inédite d'un voyage dans plusieurs contrées d'Orient a été lu, le 1er décembre, dans la séance annuelle de la Société de Géographie, présidée par M. Guizot.

recours à ces tatares, avec lesquels ils traitent à l'amiable du prix de leur voyage. Ce sont ces mêmes hommes que les Européens emmènent souvent avec eux pour leur servir d'appui et pour faire respecter les firmans de la Porte dans les villages de l'intérieur, où cette autorité est presque toujours utile. Leur présence seule est un témoignage apparent de la protection impériale et met le voyageur à l'abri d'une foule d'obstacles et de contrariétés.

Quand les circonstances n'exigent pas la vitesse des tatares, le commerce emploie ses messagers particuliers. A Alep, comme dans beaucoup d'autres villes, ces messagers appartiennent à un corps organisé, composé d'un certain nombre d'hommes placés sous les ordres d'un chef que l'on nomme *cheikh-ès-seâ*, et qui répond de la probité et de l'exactitude de ses employés. Les uns font seulement les courses du désert, les autres ne parcourent que les pays habités. Ces derniers ont la réputation d'excellens marcheurs; ils vont toujours à pied, même dans les plus longs trajets.

Lorsqu'on n'a pas le temps d'attendre le départ d'une caravane pour envoyer des lettres ou des valeurs en monnaies, on s'adresse à cette sorte d'administration à volonté. On fait appeler le chef, à qui l'on explique la nature de la commission, et l'on convient du prix à l'amiable. Il ne peut point y avoir, en effet, de tarifs arrêtés à l'avance, dans un pays où la sûreté des routes est fort incertaine et soumise à des chances très variables. Les prix dépendent aussi des saisons et du temps accordé pour faire le voyage. On paie d'autant plus cher que l'époque de l'année est plus défavorable et que l'on exige une plus grande vitesse.

Le cheikh-ès-seâ s'engage à remplir les conditions imposées, et il accepte toute la responsabilité du traité. Lorsque tout est convenu, il choisit lui-même le messager qui lui paraît le plus propre à s'acquitter avec intelligence et fidélité de la mission proposée. Il reçoit des mains du négociant les lettres ou les valeurs en argent q u'il faut expédier; il les remet au courrier à qui il donne en même temps ses instructions, et il l'accompagne jusqu'aux portes de la ville pour s'assurer de son départ. Si le pays est tranquille, l'envoyé peut faire diligence et suivre le chemin ordinaire; mais s'il y a quelques lieux dangereux à traverser, il est obligé, pour fuir le péril, de se détourner et de prendre souvent des sentiers de chèvres au milieu des rochers. Ces piétons ont une connaissance complète des localités qu'ils fréquentent d'habitude, ils n'ignorent aucune de leurs communications, ils savent l'emplacement de tous les puits, de toutes les sources; et, quand ils sont très pressés, ils abrègent les distances en évitant les grandes sinuosités de la route, ils vont à travers champs, et gravissent des montagnes à pic. Leur instinct des directions et leur longue résistance aux fatigues de la marche ont de quoi surprendre dans un pays où les habitations sont rares et où les chemins sont affreux. Ils peuvent marcher jusqu'à quinze heures par jour durant un voyage de cent à cent cinquante lieues.

Chaque soir, ces pauvres messagers trouvent asile dans le village où ils

s'arrêtent. L'hospitalité ne leur manque jamais; il n'est pas de maison dont la porte ne leur soit ouverte et où ils ne soient accueillis avec bonté. Ils partagent le repas de la famille chez laquelle le hasard les a conduits; ils passent la nuit au milieu d'elle, comme le ferait un parent ou un ancien ami, et, avant le lever du soleil, ils prennent congé de leurs hôtes pour se remettre en route.

Les hommes qui font ce pénible métier sont presque tous fort malheureux. J'en ai souvent rencontré dans mes voyages, et j'étais toujours frappé de leur aspect misérable. Cet air de pauvreté, ajouté à certaines allures particulières, était même devenu pour moi un indice qui me les faisait infailliblement reconnaître. Il est probable aussi que la crainte d'être dépouillés les engage à se vêtir de haillons; c'est un moyen d'échapper à l'envie ou de perdre fort peu si l'on tombe entre les mains des voleurs.

Les couriers qui font le service entre Alep et Bagdad sont beaucoup plus rares que ceux dont nous venons de parler, d'abord parce que l'on n'a recours à eux que dans les occasions importantes, et ensuite à cause de la difficulté de trouver des hommes assez intelligens, assez courageux, et connaissant assez les coutumes du désert, pour être propres à ce genre de mission. On conçoit sans peine qu'il ne soit pas facile de rencontrer dans un individu toutes les qualités qui sont indispensables pour surmonter les obstacles et affronter les dangers de ces sortes de voyages.

On comprend encore la marche des caravanes; dans ces réunions on trouve les secours qui naissent de l'association, les ressources de l'appui mutuel, mais dans la marche isolée des courriers, ces avantages n'existent plus, on ne doit espérer aucun soutien étranger, il ne faut compter sur les conseils de personne, on ne peut rien attendre que de soi.

Dans ces courses difficiles on s'étonne autant de la force et de la sobriété du dromadaire que de l'instinct du maître qui le conduit. C'est le même animal qui parcourt le trajet d'Alep à Bagdad, et quand les dépêches sont pressées, une semaine lui suffit pour franchir cette distance. Sa vitesse est alors de vingt-quatre lieues par jour.

Dans ces rapides traversées, ce n'est pas assez d'éviter les tribus ennemies, il faut encore ne pas s'écarter de la ligne directe et surtout ne jamais perdre l'orientation. Il faut ménager sa monture par des haltes faites à propos et lui laisser le temps de chercher sur un sol ingrat les plantes dont il se nourrit. On doit posséder un sentiment assez parfait des directions et des distances, pour être sûr d'arriver sans hésitation, à tel endroit où l'on trouvera de l'eau, dès que la provision est épuisée. Il y a une foule de difficultés à vaincre et de périls à fuir. Le moindre indice, la plus légère trace laissée sur le sable doit servir d'avertissement ou de guide. La vue la plus éloignée d'une tente ou d'un chameau, le plus petit point aperçu à l'horizon, tout cela doit avoir son explication et son enseignement, c'est tout une science d'appréciations délicates et fines.

J'ai vu un de ces couriers arrivant de Bagdad à Alep. Son dromadaire paraissait harassé, il avait des formes élégantes et des jambes très déliées, sa taille était moins grande que celle du chameau. L'Arabe portait le costume de Bédouin, son teint était fort brun, son regard vif et perçant, l'expression de sa figure pleine d'esprit et de noblesse. En examinant cet homme qui venait de franchir toute l'étendue d'un vaste désert, en voyant encore ses habits tout blancs de la poussière de ces solitudes si difficiles à aborder, en se représentant les obstacles et les dangers qu'il venait d'affronter, on ne pouvait se défendre d'une sorte d'admiration; c'était comme l'impression que produit la vue d'une personne célèbre.

Au lieu de ces habiles courriers, on employait autrefois la poste aux pigeons. Ces messagers aériens étaient bien plus rapides, mais sans doute moins sûrs que ceux d'aujourd'hui. Je sais qu'on a renoncé depuis un siècle environ à l'emploi ingénieux de ces oiseaux; mais on n'a pas su me dire le motif de cet abandon.

J'arrive maintenant à la description des coutumes de la caravane qui traverse le même désert. Dans ce tableau, je me suis proposé de dire comment ces sociétés voyageuses s'organisent, avec quelles précautions elles marchent à travers ces arides contrées, de quelle manière elles protègent leur riche chargement contre la rapacité des tribus où le pillage est regardé comme une vertu grossière, et enfin comment l'ordre se maintient durant ces longs voyages loin de l'autorité des pachas et sans l'intervention des cadis.

Il y a trois routes pour se rendre de Bagdad à Alep. Les circonstances et les saisons déterminent ordinairement le choix de l'une d'elles. La plus suivie est celle qui passe par *Hit* et *Ana;* elle s'éloigne peu du cours de l'Euphrate et présente généralement moins de difficultés que les deux autres. Lorsque des évènemens extraordinaires empêchent de la prendre, on traverse la Mésopotamie, appelée par les Arabes *Tchôl-èd-Djézirè* (l'île du désert), et l'on ne gagne l'Euphrate qu'à *Birè*. On est quelquefois obligé de passer plus au nord, par *Mardin* et le *Diarbèkr*, c'est le chemin le plus dangereux et celui sur lequel il y a le plus de droits à acquitter pour obtenir le passage.

Bagdad envoie ses grandes caravanes à Alep ou à Damas. Quand approche le moment du départ, on s'occupe d'abord de l'élection du chef appelé *cheikh-èl-kérouan*. Les négocians et les propriétaires des chameaux qui doivent porter les marchandises se réunissent pour faire cette nomination, et on la soumet ensuite à l'approbation du pacha. Dès que le chef est reconnu, rien ne peut plus se faire sans lui, son autorité s'exerce en toutes choses et rencontre rarement de l'opposition. Placé entre les intérêts des chameliers et du commerce, sa position n'est pas sans difficultés et réclame souvent un grand esprit de conciliation. L'habileté et la considération sont indispensables pour prétendre au titre de cheikh-èl-kérouan; aussi le choix des électeurs porte-t-il toujours sur un homme qui a déjà fait ses preuves. C'est ordinairement parmi les chameliers les plus riches, les plus anciens et les plus en

renom que l'on choisit ce chef; il appartient toujours à une tribu d'*Aguéli*. Ces Arabes jouissent d'une grande réputation de bravoure et de loyauté; leur patrie est la province du *Nèdjd*, si célèbre par ses bons chevaux. Depuis long-temps ils n'habitent plus cette contrée, et ils ont abandonné les mœurs de la vie nomade pour s'établir à Bagdad et à Bassora. La plupart des chameliers qui font les voyages de Syrie, sont de même origine que le chef. Ces nobles tribus ont encore le privilége de fournir des soldats aux pachas de Bagdad auprès desquels ils sont en grande estime.

Avant de s'occuper des préparatifs de départ, on commence par fixer le prix de la charge d'un chameau, et l'on détermine en même temps la route à suivre. Une fois ces conditions établies, on réunit le nombre d'animaux nécessaires, on prépare les ballots, et l'on désigne le jour où l'on devra se mettre en route. Les provisions de voyage sont achetées, les tentes et tous les ustensiles indispensables sont apprêtés. Le cheikh-êl-kérouan préside à tout; et, pour rendre l'organisation plus régulière et la surveillance plus active dans toutes les parties de la caravane, il partage les chameliers en plusieurs troupes, dont chacune a son chef particulier qui prend le titre de *cheikh*. Quand tout est prêt et que le jour fixé arrive, les marchandises sont chargées, et l'on va se réunir à peu de distance de la ville pour convenir des ordres de marche et de campement. Le chef suprême assemble tous les cheikhs dans un conseil où l'on arrête ces dernières dispositions; toutes les précautions de sûreté sont prescrites, et chaque troupe a son escorte pour la protéger.

Dans le cours du voyage, on se met tous les matins en route suivant l'ordre indiqué; les soldats restent fidèlement à leurs postes et marchent à côté de ceux dont la garde leur est confiée. Ces soldats sont eux-mêmes des Aguélis qui fournissent des chameaux à la caravane et dont les intérêts se trouvent ainsi associés au sort du convoi. En protégeant les marchandises contre les tentatives des Arabes dont on traverse les territoires, ils défendent en même temps leur propriété et leur vie; de sorte que quand bien même le sentiment d'honneur, qui distingue ces Aguélis, ne leur ferait pas un devoir de conserver leur réputation de bravoure, on trouverait encore un garant de leur courage dans l'intérêt qu'ils ont à repousser des attaques où leur existence et leurs biens sont menacés. Habitués aux fatigues du désert, ces hommes vont à pied, vêtus d'une simple chemise attachée autour du corps par une ceinture de peau ornée d'une agrafe. Ils portent presque toujours par-dessus cette espèce de tunique un *aba* qui leur sert de manteau. Ils sont coiffés du *kafi,é* retenu sur la tête par plusieurs tours de l'*aguél*. C'est sans doute à cette sorte de turban qu'ils doivent leur nom de tribu. Jamais ils ne se font couper la barbe, et quelquefois ils laissent croître leurs cheveux pour les arranger en belles tresses. Leurs armes se composent d'un fusil à mèche nommé *bendekiyé*, et souvent d'un large poignard appelé *khandjar*. Ils sont très sobres et d'une résignation exemplaire; en un mot,

ces hommes paraissent faits pour les pénibles traversées du désert; on dirait que la nature les a doués à dessein de toutes les qualités nécessaires pour surmonter les difficultés de ces longs et dangereux voyages.

Lorsqu'on est en marche, les cheikhs, montés presque tous sur des chevaux ou sur des dromadaires, devancent les chameliers avec le cheikh-èl-kérouan et forment ainsi une sorte d'avant-garde qui ne s'éloigne jamais à plus d'une heure ; à cette distance, les cheikhs mettent pied à terre et se reposent jusqu'à ce que la caravane les ait rejoints. Ce temps est employé à boire la liqueur du moka et à fumer le *ghalioun* ou le *narguilé* pendant que les montures paissent aux environs. Cette avant-garde fait plusieurs haltes semblables dans la journée, et à la dernière, elle cherche un lieu de station pour la nuit. Le chef envoie d'abord des cavaliers pour faire des reconnaissances dans toutes les directions, et quand aucun voisinage hostile ne s'oppose au choix d'un emplacement qui paraît convenable, le *baïractar*, ou porte-enseigne, déploie son drapeau pour indiquer aux chameliers l'endroit où il faut s'arrêter. C'est autour de ce drapeau que vient se grouper chacune des petites troupes qui composent la caravane. A mesure que les chameaux arrivent, ils se baissent docilement à la voix de leurs maîtres, et aussitôt qu'ils sont délivrés de leurs fardeaux, ils se relèvent et se dispersent pêle-mêle autour du camp, où ils trouvent quelquefois des pâturages, et parfois seulement des herbes éparses sur le sol ingrat du désert. Un certain nombre de soldats sont commandés pour la garde des animaux, et ils servent en même temps de sentinelles avancées.

Dans le campement, tout le monde se conforme aux règles établies, les tentes se placent d'après les dispositions convenues, et partout la discipline est respectée. Le pavillon du cheikh-èl-kérouan s'élève au centre, et ceux de différens chefs se rangent en cercle à droite, à gauche, et suivant l'ordre de prééminence et non sans quelque symétrie. Lorsque chacun est installé et que les ballots sont réunis en divers groupes, ceux qui sont chargés de la cuisine font les dispositions nécessaires pour apprêter le repas du soir. En attendant, les chameliers s'occupent de réparer les avaries de la journée et se reposent ensuite à l'ombre protectrice de leurs tentes. Quand l'heure du dîner arrive, on se partage en petites compagnies et l'on s'assied à terre autour de l'unique plat qui compose le repas frugal de chacun des groupes. L'eau terreuse du fleuve ou l'eau saumâtre des puits est la seule boisson des Aguélis; de grands vases en bois grossièrement taillés leur servent de coupes et passent de main en main à la fin du dîner. Quelques instans suffisent pour prendre cette modeste nourriture, et chacun va se placer ensuite près des marchandises qui lui sont confiées. Au coucher du soleil, on plie les pavillons, soit dans la crainte qu'une surprise ne force à lever le camp durant la nuit, ou bien afin d'être plus tôt prêt à partir le matin.

Dans la soirée, tous les cheikhs se réunissent en un conseil présidé par le chef de la caravane. C'est là que se discutent toutes les affaires : on y règle

la marche du lendemain, les droits à acquitter dans les tribus arabes; on y rend la justice, et l'on y accueille toutes les plaintes. Cette assemblée est investie de droits civils et judiciaires; en un mot, on lui accorde le privilége de résoudre toutes les questions qui peuvent s'élever dans le sein de la société voyageuse. Tous ses arrêts sont reçus avec soumission, et l'on s'y conforme comme à ceux d'un pacha ou d'un cadi. Les lois n'ont pas seules des interprètes au milieu de ces caravanes, la religion elle-même a ses ministres, et chaque soir la prière se fait publiquement. Un *meaddèn* fait entendre le chant d'usage, et chacun se rend à ce pieux appel pour prêter sa voix au concert de louanges que l'on adresse à Dieu.

A la fin du jour, les chameaux rentrent tous au campement, et vont s'accroupir près de leurs maîtres. On place alors des sentinelles dans toutes les directions pour veiller à la sûreté de la caravane, et, lorsque toutes les précautions sont prises, de nombreux groupes se forment autour des feux allumés de distance en distance; pendant que chacun fume la feuille odorante du *toton* ou du *toumbak*, les cheikhs font distribuer, dans leurs troupes, la liqueur parfumée du moka. Souvent des contes poétiques du désert, des chants héroïques ou bien des danses pantomimes occupent les loisirs de la soirée et terminent ainsi une journée de fatigues par d'agréables délassemens. Quand l'heure du repos est venue, chacun se retire auprès de ses chameaux et de ses marchandises. On se couche sur un feutre grossier appelé *lebbad*, et on dort sans crainte à la belle étoile, gardé par de vigilantes sentinelles qu'on envoie relever à minuit. Les jours se succèdent en ramenant sans cesse les mêmes travaux et les mêmes plaisirs, et c'est ainsi qu'on parvient au terme du voyage.

S'il arrive qu'une caravane soit menacée d'une attaque, les diverses troupes se resserrent avec ordre pour ne point laisser d'ouverture à l'ennemi; réunies en une masse compacte et flanquées par les soldats d'escorte, elles marchent lentement et observent avec soin les règles de la défensive. Quelquefois ces simples dispositions et le calme des Aguélis à l'approche du péril suffisent pour faire retirer les Arabes. Il est rare, en effet, que ces pirates du désert se décident à l'attaque, lorsqu'ils ne se croient pas assurés du succès. Quand le combat paraît inévitable, on suspend la marche, les ballots sont rangés avec art en forme de retranchemens derrière lesquels on abrite les chameaux. En un instant, une petite armée se trouve improvisée, les chefs donnent l'exemple et personne ne recule en présence du danger. Le drapeau se déploie pour marquer le lieu de ralliement, et les sons du *tablé*, espèce de tambourin, appellent chaque soldat à son poste. Au moment d'engager la lutte, des chants héroïques se font entendre et répandent l'enthousiasme dans tous les cœurs; les Aguélis, pleins d'une noble bravoure, jettent au loin leur coiffure et laissent leurs cheveux flotter librement sur leurs épaules. Débarrassés de leur aba pour combattre plus à l'aise, ils se découvrent encore la poitrine comme pour défier les coups de

l'ennemi. A leurs yeux lançant des regards pleins de feu, à l'aspect de leurs vives allures, au courage avec lequel ils affrontent la mort, on les dirait inspirés par le dieu de la guerre: c'est la valeur brillante des temps chevaleresques, avec un égal mépris du trépas et un semblable amour de la gloire.

Ces sortes de combats coûtent toujours la vie à un assez grand nombre de guerriers. De part et d'autre, on se bat à outrance jusqu'à ce que la victoire soit décidée. Lorsque les Aguélis sont vainqueurs, les Arabes se dispersent de tous côtés et ne trouvent de salut que dans la fuite; l'ordre se rétablit promptement, et bientôt rien n'empêche plus de continuer la marche. Mais si le sort des armes est contraire aux braves défenseurs de la caravane, ils se retirent derrière les retranchemens, où ils se défendent encore avec vaillance jusqu'à ce qu'ils soient forcés de se rendre, et leur défaite même n'est jamais sans gloire; après une bataille perdue, on traite de la rançon des marchandises, et, dans certaines circonstances, on est obligé de tout abandonner. Ces pertes peuvent alors s'élever à plusieurs millions de piastres turques.

Les caravanes partent ordinairement de Bagdad à l'époque du printemps, pour profiter des pâturages, et les retours ont souvent lieu en été; dans cette saison, le voyage est beaucoup plus pénible, à cause des grandes chaleurs et de la rareté de l'eau. Mais, dans tous les temps, les difficultés de ces longues courses sont surmontées par les Aguélis avec une parfaite intelligence. On pourrait les regarder avec raison comme les navigateurs de la mer de sable. Pilotes habiles, ils n'ont pas besoin de boussole pour se diriger au milieu de ces vastes solitudes sans chemins; voyageurs prévoyans, ils emportent avec eux tout ce qui manque dans un pays sans ressources; hommes de courage et de résignation, ils affrontent sans crainte comme sans peine, les dangers et les privations du désert; ingénieux dans l'art de conduire un convoi, ils marchent avec ordre et savent prévenir une surprise; ils n'ignorent point les conditions d'un bon campement ni les moyens de pourvoir à sa sûreté; s'il faut résister à une attaque, la science des retranchemens ne leur est point inconnue, et la vaillance ne leur manque jamais. Cet assemblage de talens naturels n'appartient pas seulement aux Aguélis, il n'est point le privilége de quelques tribus, c'est un avantage commun à tous les habitans du désert. N'est-ce pas une chose admirable qu'une réunion de si nobles qualités chez des hommes à qui l'on n'a su donner cependant que le nom de barbares? Pour moi, je pense qu'il est impossible de ne pas voir autre chose que de la barbarie dans un peuple chez qui l'on trouve, à un très haut degré, le sentiment de la poésie, l'amour de la gloire et l'instinct de toutes les choses que la science ne lui a pas apprises.

CAMILLE CALLIER.

ÉDIMBOURG.

L'aspect d'Édimbourg, en arrivant de Leith, ne fait pas mentir la qualification de ville pittoresque que l'on a donnée à la métropole d'Écosse. Ces collines chargées de monumens et d'habitations, ces belles et vastes rues, ces constructions régulières qui entourent de grands squares bien plantés, ces montagnes revêtues d'une verdure sombre qui servent d'encadrement au tableau, et au sommet desquelles, dans cette saison de l'année (1), brille la neige qui s'y découpe en dentelles d'argent; l'ensemble de la ville, en un mot, frappe vivement l'attention du voyageur; mais ce qui l'étonne par-dessus tout, c'est l'absence de vie, c'est la solitude de ces longues avenues où nul mouvement n'annonce l'approche d'une grande ville, d'une capitale; c'est le silence et la tristesse de ces rues immenses où apparaissent seulement de loin en loin quelques rares promeneurs.

Les quartiers neufs d'Édimbourg, que je parcourus le jour même de mon arrivée, formés de jolies maisons régulières et construites presque toutes sur un même modèle, ressemblent à une Pompéia gigantesque, tant ils sont calmes et silencieux, tant ils ont l'air abandonnés. Mon hôte, que j'interroge, prétend que la grippe, qui exerce encore de grands ravages à Édimbourg, est seule cause de cet abandon et de cette apparente dépopulation. Toutes les familles riches ont fui la ville infectée et sont à leurs maisons des champs, où la maladie ne les décime pas moins. J'ajoute foi d'abord à ces raisons, mais dans la suite j'ai pu m'assurer que cette physionomie de Thébaïde de la ville neuve était, à peu de chose près, sa physionomie habituelle. Sa population n'est pas en raison de son étendue et de l'immensité de ses squares et de ses places.

Queen-Street, où je suis descendu, ne se compose que d'une rangée de maisons élégantes, bâties sur l'un des côtés d'un immense

(1) Février 1837.

square qui s'étend, de l'est à l'ouest de la ville neuve, à perte de vue. Ce square est divisé en trois compartimens entourés de grilles et formant chacun de fort jolis jardins anglais avec massifs, *pleasure grounds*, pièces d'eau, kiosques, etc. Comme à Londres, chacun des locataires des maisons donnant sur les squares a les clés de la grille et la libre jouissance des parcs. Queen-Street et ses jardins divisent la ville neuve en deux parties presque égales, l'une qui s'élève au midi jusqu'aux jardins de Prince's-Street et au château, et que plusieurs autres grandes rues, toutes semblables, se coupant à angles droits, séparent en douze grands rectangles principaux, divisés chacun en plusieurs autres petits rectangles; l'autre, moins régulière, qui, vers le nord, descend brusquement en amphithéâtre et qui s'étend jusqu'aux prairies et au petit lac de *Canon-Mills*. Toute cette partie de la ville et, en général, presque toute la ville neuve, construite sur le penchant d'une longue colline, qui, du North-Loch au pied du château, s'abaisse graduellement jusqu'au ruisseau appelé *Water of Leith*, et de là vers le Forth, est exposée tout en plein aux terribles vents du nord et du nord-est, qui, ne rencontrant aucun obstacle entre la mer et la ville, y soufflent quelquefois avec une violence inimaginable. Cette situation n'est rien moins qu'agréable et fait ressembler la ville à une grande glacière. Les habitans des beaux quartiers s'en consolent en disant que l'air agité et froid est plus sain. Aussi le docteur T...r m'assurait-il que les propriétaires des houillères de Dalkeith n'eussent pas mieux choisi la position s'ils eussent voulu bâtir la ville eux-mêmes. Il est certain que les architectes du nouvel Édimbourg n'ont rien fait pour garantir ses habitans du vent ou du froid. Ses rues droites et démesurément larges, sont toutes ouvertes de l'est à l'ouest ou du nord au sud. Ses grands squares : Charlotte-Square, Moray-Place, Royal-Circus, qui peuvent rivaliser avec les plus magnifiques squares de Londres, sont exposées aux trente-deux aires du vent. Aussi, lorsque la bise souffle avec quelque énergie, est-il difficile de se tenir debout dans ces longs espaces découverts et faut-il renoncer quelquefois à franchir la distance qui sépare un côté de l'autre côté d'une rue qu'enfile l'ouragan. J'ai vu des femmes s'y essayer à dix reprises, manœuvrant avec toute l'habileté possible, louvoyant, tenant bon, puis se prêtant au vent tout en lui résistant encore, et à la fin cependant obligées d'abandonner la périlleuse entreprise et de revenir sur leurs pas. Édimbourg est donc peu habitable l'hiver; cependant les riches Écossais, en temps ordinaire, quittent leurs châteaux dans cette saison de l'année, et se

rendent à Édimbourg ; le vent et le froid n'éloignent pas les Écossais de leur capitale, comme le brouillard et la fumée chassent les Anglais de Londres. Quoi qu'il en soit, cette année, Édimbourg est désert; aussi rien de triste comme cette ville dans ce moment. A Londres, cinquante mille habitans de moins, c'est peu de chose. A Édimbourg, l'absence de quelques centaines de familles du quartier neuf, c'est beaucoup. Ce ne sont plus là ces trottoirs noircis par la foule qui s'y presse, où le voisin est obligé de coudoyer son voisin s'il veut avancer d'un pas. Ce sont de longs et larges trottoirs, où un passant semble une curiosité, des rues vides bordées de maisons vides, dont les murailles font écho et dont le pavé solitaire répète consciencieusement le bruit de chacun de vos pas, et rend une espèce de retentissement sourd, un son d'église vide qui ne convient pas mal à la ville puritaine et dévote. Les gens qui se rencontrent dans ces solitudes ont l'air tout étonnés de se voir; comme en d'autres pays, en temps de peste, ils se regardent et semblent se dire : Comment, nous voilà trois réunis! Une fenêtre qui s'ouvre sur la rue, c'est presque un évènement. Que veulent-ils faire? Qu'y a-t-il à voir? Ce qui ajoute à la monotonie et à la tristesse de ces quartiers, c'est leur extrême régularité, c'est la parfaite ressemblance de chacune de ces maisons entre elles. Toutes sont bâties, sur un même modèle, en pierres d'un gris jaunâtre. Toutes sont percées de fenêtres de même grandeur, à la même hauteur; toutes ont leurs grilles, leur petit balcon, leur étage souterrain, leur petit perron conduisant à une porte peinte en vert ou en brun, ornée de boutons de cuivre luisant et de plaques de cuivre où sont gravés les noms de chacun des propriétaires ou locataires avec professions et qualités : car ici on vit en public. Ces maisons, à en juger par ces plaques, où sont souvent écrits plusieurs noms, paraissent toutes habitées, quelques-unes même par bon nombre de locataires, et cependant on les croirait toutes à vendre ou à louer. Cet aspect d'abandon ne cesse que vers les quartiers de Prince's-Street ou du North-Bridge. Dans George-Street, cette grande rue qui, bâtie sur la longue et étroite plateforme de la colline, traverse la ville neuve dans toute son étendue, on s'aperçoit déjà d'une apparence de mouvement. De belles boutiques y sont ouvertes, et la circulation y commence, faible encore, mais devenant de plus en plus active dans la partie de Prince's-Street qui avoisine le North-Bridge. Arrivé au North-Bridge même, on retrouve le mouvement d'une ville; c'est là qu'est le cœur, c'est là que la vie commence.

George-Street est cependant la plus magnifique rue d'Édimbourg.

Longue de plus d'un demi-mille, terminée à ses extrémités par de beaux édifices, l'église Saint-George d'un côté, la banque et le monument de Melville de l'autre, et décorée de distance en distance des statues de Pitt et de George IV; elle peut rivaliser avec les plus belles rues des plus belles villes de l'Europe. De superbes boutiques d'orfèvrerie, de parfumerie et de mercerie, y sont ouvertes, mais on dirait qu'elles sont plutôt là pour l'ornement de la rue que pour le profit de ceux qui les tiennent. J'ai peine à comprendre ce qu'ils peuvent gagner et ce qui les fait vivre. Les boutiques de librairie et d'épiceries sont seules un peu fréquentées. La lecture est ici un besoin comme la faim, et l'on recherche avec une égale avidité ce qui peut nourrir l'esprit et le corps. L'esprit surtout est gourmand; à Édimbourg, on a grand appétit de livres, et ce que l'on aime avant tout, c'est la quantité. Il n'est, du reste, pas facile ici de distinguer l'épicier du libraire; ce sont des *gentlemen* vêtus de noir, sinon dans les règles de la plus stricte *fashion*, du moins fort convenablement; ils reçoivent la *pratique* avec une gravité polie, s'expriment en fort bons termes, épiciers comme libraires, car l'épicier a beaucoup lu, et sont prévenans pour l'étranger, ce qui est moins ordinaire à Londres qu'à Édimbourg. Édimbourg est certainement le pays de l'*air comme il faut*. Il n'est pas jusqu'aux gens de métier, comme les menuisiers, les tablettiers, les serruriers, qui n'aient quelque chose de cette distinction. Il faut souvent regarder leurs mains pour voir que ce sont des ouvriers. Le commissionnaire que je viens de prendre et qui transporte mon bagage de Queen-Street à Prince's-Street, où je viens de choisir un logement, a, malgré son tablier de toile blanche, une tournure de vieillard noble et à son aise qui fait plaisir à voir. Ce n'est pas un de ces misérables en guenilles comme on en trouve ailleurs, qui ont l'air d'avoir volé le bagage qu'on leur a confié. Le propriétaire du *lodging* que je viens d'arrêter est un tablettier. C'est un homme jeune encore et qu'à sa tournure méthodique et à sa conversation grave on prendrait pour un ministre; il est poète, grand amateur de ballades nationales, dont il fait collection, et il a une bibliothèque fort bien choisie. Le *lodging* que j'occupe a vue sur les jardins de Prince's-Street et sur le château qui se dresse devant ma fenêtre à deux portées de fusil, comme une magnifique décoration de théâtre. Il se compose d'un grand parloir avec tapis, tentures de laine damassée, et d'une chambre à coucher, avec un immense lit à colonnes sculptées et à grands rideaux à fleurs, placé presqu'au centre de la chambre, comme la plupart des lits anglais.

Nous avons dit qu'à Édimbourg, la vie commençait vers Prince's-Street et le North-Bridge. Quand on a passé ce superbe pont, de onze cents pieds de longueur, auquel il ne manque qu'un beau fleuve, et qui joint deux villes en enjambant sur une troisième, on se trouve dans un tout autre pays. Ce ne sont plus ces maisons régulières, de dimensions raisonnables, décorées avec un goût simple, mais un peu uniforme; ce sont de colossales habitations, ayant la plupart, mais dans High-Street surtout, *pignon sur rue* comme dans le vieux temps; car High-Street est encore de nos jours ce qu'il était autrefois et tel que Walter Scott l'a décrit.

« La principale rue d'Édimbourg était alors, nous dit-il, l'une des plus spacieuses qui soient en Europe. La hauteur extrême des maisons, la variété de construction des toits gothiques, les créneaux et les balcons qui, de chaque côté, découpaient sur le ciel une ligne bizarre, tout, jusqu'à la largeur de la rue, devait frapper d'étonnement un œil plus accoutumé à la vue de ces objets que ne l'était celui du jeune Græme. Les marchands d'alors n'avaient pas, comme de nos jours, les objets de leur commerce élégamment disposés derrière de larges fenêtres qui permettaient à l'œil de les voir. La devanture de leur boutique était en dehors, se projetant fort avant sur la rue, et sur cette devanture, comme dans les bazars modernes, étaient exposés tous les articles qu'ils voulaient vendre. Quoique ces objets ne fussent pas de l'espèce la plus riche, toujours est-il que Græme croyait voir réunis tous les trésors du monde dans ces ballots remplis d'étoffes flamandes et dans ces différens échantillons de tapisserie. Dans d'autres endroits, la variété des ustensiles domestiques et des pièces d'argenterie étalées le frappaient d'admiration. La vue des boutiques des armuriers, garnies d'épées et de poignards, travaillés en Écosse, et de pièces d'armures défensives importées de Flandre, ajoutaient à sa surprise. Il trouvait tant à voir et à admirer à chaque pas, qu'Adam Woodcock n'avait pas peu de peine à le décider à avancer et à s'arracher à cette scène de merveilles.

« La vue de la foule, qui remplissait la rue, était également un sujet d'étonnement pour le nouvel arrivé; là une vive et svelte lady, la tête enveloppée d'un capuchon ou d'un voile de soie, s'avançait légèrement à travers la foule, précédée d'un seigneur qui lui ouvrait la route; un page portait la queue de sa robe, et une jeune dame de service tenait sa Bible, et laissait voir de cette façon que l'intention de sa maîtresse était de se rendre à l'église. Un groupe d'ha-

bitans suivait le même chemin, vêtus de petits manteaux flamands, avec de larges pantalons et des pourpoints à collets, modes auxquelles, ainsi qu'à leurs toques à plumes, les Écossais sont restés si long-temps fidèles. Un prêtre venait ensuite enveloppé d'un manteau noir à la génevoise, les reins entourés d'une ceinture noire; il écoutait d'un air grave et attentif les discours des personnages qui l'accompagnaient, discours qui avaient trait sans doute au sujet religieux, texte de son sermon; le reste de la rue était rempli de passans de toutes les classes et de toutes les tournures (1). »

Le mouvement est le même, les mœurs, les habitudes et les costumes sont seuls différens; la foule est toujours grande dans High-Street, et l'on y trafique toujours beaucoup. On y vend peut-être encore des toiles de Flandre et des tapisseries de France; mais le plus grand commerce qui s'y fait est le commerce des spiritueux dont on débite ici je ne sais combien d'espèces. L'épicier en vend, le droguiste en vend, le pâtissier en vend; l'abominable eau-de-vie d'orge et de pomme de terre fumée à la tourbe, appelée whiskey, est surtout en grande faveur auprès des gens du peuple qui se pressent dans les rues de la vieille ville. L'Écossais en fait une redoutable consommation. Il en boit pour se donner des forces, pour se réchauffer l'hiver, l'été pour se rafraîchir; il en boit pour se distraire dans ses ennuis, pour se consoler dans ses peines; quand sa constitution n'est pas altérée de ces excès, sa raison en souffre. Le whiskey, c'est le poison du peuple!

La plupart des denrées exposées aux devantures des boutiques de High-Street ou de North-Bridge sont des produits de fabriques anglaises ou des manufactures de Glasgow. La coutellerie, les étoffes de fil et de coton, les foulards, les draps et la poterie y sont de première qualité et à des prix fort raisonnables. L'orfèvrerie et la bijouterie de mauvais goût généralement, comme tout ce qui est fantaisie, y sont hors de prix; les détaillans d'Édimbourg tirent ces objets de Londres, et les vendent ce qu'ils veulent aux riches habitans des villes écossaises du second ordre, et aux gentilshommes campagnards dont les femmes ne peuvent faire le voyage annuel de la grande ville. Il y a aussi, dans le quartier commerçant, de belles boutiques de fourreurs richement garnies, où on vend toute espèce de fourrures, depuis la marte zibeline et l'hermine, jusqu'aux peaux de chats ou de moutons. Les boas et les pélerines en fausse hermine et en peaux de moutons, à longs poils frisés, ressemblant aux

(1) Walter Scott, *l'Abbé*, chap. XVII.

peaux de chiens barbets, étaient fort à la mode, cette année, à Édimbourg, parmi les *dames* de la classe moyenne. Cet ajustement sur le dos d'une raide Écossaise, aux reins cambrés et aux longs cheveux bouclés, a quelque chose de primitif qui dériderait l'homme le plus grave.

La plupart des boutiques d'Édimbourg (j'excepte celles de la ville neuve et surtout celles de George-Street et de Prince's-Street), quoique tenues avec soin, n'ont pas tout-à-fait l'air de *comfort* et de propreté des boutiques anglaises. Au total, je trouve High-Street peut-être un peu trop vanté. Les maisons y sont énormes, mais noires et sans architecture. On y trouve peu de ces constructions gothiques avec moulures, sculptures en bois ou en pierres, comme à Rouen, par exemple, dans certains quartiers. La maison du réformateur Knox est un assemblage fort laid d'escaliers, de toits et de murs tout noircis; cette maison n'est curieuse que parce qu'elle est très vieille, car on n'y voit aucun ornement d'architecture ni aucune décoration extérieure, à moins que l'on ne veuille donner ce nom à une mauvaise statuette de bois peint qu'on a enchâssée dans le mur. La maison du régent Murray est mieux bâtie, mais il n'en reste guère que les murailles fort nues, et les deux espèces d'obélisques qui décorent la porte. Le toit a été évidemment rétabli à neuf, il y a tout au plus un demi-siècle. La décoration extérieure est des plus simples, et tout l'ensemble de la maison est d'une petitesse singulière. Les grands seigneurs du temps de Marie étaient logés bien à l'étroit. Aujourd'hui la maison du régent Murray conviendrait tout au plus à un ministre de village.

High-Street, centre et principale avenue de la vieille ville, a plus d'un mille de longueur de l'est à l'ouest, d'Holy-Rood au château. Cette rue, principe de la ville qui s'est groupée tout autour, est construite sur l'arête élevée d'une longue et étroite colline qui, suivant la formation des collines environnantes, Calton-Hill (la colline de la ville de Gaël) et Arthur's-Seat (le trône d'Arthur), s'élève graduellement, du rivage du Forth au nord-est, pour se terminer au sud-est (1) par un brusque escarpement de rochers. La vieille ville a été bâtie en amphithéâtre sur les deux versans sud et nord de la colline, descendant, d'un côté, vers la Cowgate et de l'autre, vers le North-Loch, occupé aujourd'hui par les jardins de Prince's-Street. Ce double amphithéâtre de maisons brunes et noires, qui semblent lutter entre elles de hauteur et dont quelques-unes ont jusqu'à douze

(1) A l'endroit où les couches de basalte semblent avoir été soulevées par une puissante action souterraine.

ou quatorze étages, a un étrange aspect. Les plus hautes de ces maisons, plus hautes de toute façon, et parce qu'elles se composent d'un plus grand nombre d'étages que les autres, et parce qu'elles sont bâties au sommet de la colline, bordent les deux côtés de High-Street, artère centrale de la ville à laquelle viennent aboutir, comme autant de petites veines et vaisseaux, une infinité de ruelles et de passages ouverts ou voûtés, appelés *Closes*, *Wynds*, *Lanes*, qui descendent à droite et à gauche de la grande rue, dans les quartiers souterrains du North-Loch et de la Cowgate.

Après les maisons de Knox et du régent Murray, l'église de la Canongate, Tron-Church et la cathédrale de Saint-Gilles sont les principaux édifices qui décorent High-Street. L'église de la Canongate et Tronchurch sont de ces églises modernes comme Édimbourg en renferme tant. Saint-Gilles est d'une haute antiquité, puisque, dès 1359, dans une charte de David II, il est question de cette église. Mais comme depuis ce temps les combles d'abord, puis la tour, puis le clocher, puis les murailles, ont été refaits à neuf, sa haute antiquité est fort contestable. Les dernières et grandes réparations qui viennent d'être achevées en 1833, ont donné à Saint Gilles un aspect tout moderne, et les deux tiers de l'édifice sont en effet contemporains. On a déblayé les avenues de l'église des obstacles qui les obstruaient; on a relevé les murs lézardés, on a ajusté un porche gothique à la façade principale; la couronne impériale, qui couvre le haut du clocher, a été restaurée, débarrassée des tourelles qui en dénaturaient la forme et complètement remise à neuf. Saint-Gilles est aujourd'hui une jolie église dans le style gothico-moderne, style de la plupart des édifices religieux d'Édimbourg. Mais comme les autres édifices de High-Street, l'église Saint-Gilles paraît petite et peu en rapport avec les énormes maisons qui l'entourent et lui font face.

Saint Gilles, abbé et confesseur, dont cette église porte le nom, est le patron d'Édimbourg. La légende nous apprend que saint Gilles était Grec d'origine; il naquit vers le VIe siècle. Quand ses parens moururent, il distribua ses biens aux pauvres, sans doute pour avoir moins de moyens et d'occasions de pécher, et prit le chemin de la France où il se retira, dans une solitude sauvage, à l'embouchure du Rhône. Là, pendant trois ans entiers, il ne vécut que de racines et du lait d'une biche. Il n'en fallait pas davantage, au VIe siècle, pour faire à un homme une réputation de sainteté. On attribua bientôt à saint Gilles nombre de miracles qu'il était tout étonné lui-même d'avoir faits. Si, dans l'une des bourgades environnantes, un

enfant tombait dans un puits et ne se noyait pas, si un couvreur se précipitait d'un toit sur le pavé et ne se tuait pas, c'était saint Gilles qui les avait préservés et à qui il fallait en rendre grace. Saint Gilles avait la vogue dans la carrière la plus lucrative de l'époque, et il sut en profiter. Avec l'argent de tous ceux qui croyaient à ses miracles, il fonda un beau monastère qui prit son nom et qui s'arrondit bientôt d'importantes donations qu'on lui fit. Saint Gilles ne vivait plus que dans la mémoire des hommes, quand, sous le règne de Jacques II, un gentilhomme écossais, du nom de Preston de Gourton, voyageant dans le midi de la France, se procura, je ne sais de quelle façon, un des os du bras du saint homme. De retour à Édimbourg, Preston légua la précieuse relique à l'église Saint-Gilles d'Édimbourg; l'église, en échange, autorisa, par une charte, les héritiers directs du nom de Preston à porter, dans les processions, le bras de saint Gilles. MM. Preston, qui ont encore des descendans dans le comté du Midle-Lothian, jouirent de cet insigne honneur jusqu'à la réformation qui jeta aux vents la relique et qui fondit le reliquaire.

High-Street n'est pas le quartier littéraire de la ville; on y voit peu de libraires, et le petit nombre de ceux qui ont leurs boutiques dans cette rue ne vendent guère que des almanachs, des livres d'instruction élémentaire ou des publications pittoresques à bas prix. Quelques journaux cependant, comme le *Caledonian-Mercury*, et quelques revues y ont leurs bureaux ou plutôt leurs boutiques où le journal se vend en détail. Quoique ces journaux soient d'un prix assez élevé, il s'en fait une consommation prodigieuse à Édimbourg. Dans cette ville, à l'exception des pauvres gens de Canongate et de Cowgate, tout habitant lit un journal; s'il ne peut l'acheter, il l'emprunte ou le loue ou s'y abonne par tiers ou par quart. J'ai vu les marchandes du Grass-Market elles-mêmes lire le *Weekly-Chronicle* ou l'*Advertiser*. Malgré ce goût répandu pour la lecture, les annonces sont encore le produit le plus net des journaux, dont les dimensions sont fort exagérées et nullement en proportion avec l'intérêt du contenu. Ces grands journaux ont résolu un problème : ils ont rendu le vide visible. Leurs longues et stériles colonnes sont les landes de la pensée; à peine, à de grands intervalles, y voit-on un arbuste un peu moins maigre, une fleur qui brille de quelque éclat. Je n'en dirai pas autant des revues qui absorbent tout le suc littéraire du pays. Mais revenons à High-Street.

Le château d'Édimbourg est bâti, au haut de cette rue, sur la pointe de la colline, à l'endroit où le terrain va manquer et où le pré-

cipice commence. Ce précipice, au bord duquel est suspendu le château, a trois cents pieds d'escarpement perpendiculaire, et le borne de trois côtés. Le château se compose d'un amas de bâtimens d'anciennes et de nouvelles dates : arsenaux, casernes, corps-de-gardes, batteries, tours, bastions, etc., couvrant toute la plateforme du rocher, c'est-à-dire à peu près six acres de terre. Le château est séparé du Lawn-Market, la partie la plus voisine de High-Street, par un espace découvert de trois cents pieds environ. L'histoire du château est l'histoire d'Édimbourg ; il faudrait des volumes pour l'écrire. Les seules curiosités de nouvelle date qu'on y voie sont les joyaux de la couronne d'Écosse, une couronne, un sceptre, une épée, découverts lors du voyage du roi George, en 1822, dans une salle souterraine, où on les avait cachés depuis 1707. Ce sont là de ces grands joujous dont on amuse les badauds qui s'émerveillent devant un morceau d'or travaillé de telle ou telle façon. J'ai vu avec plus d'intérêt la petite chambre qui servit de prison à Marie Stuart. Depuis quelques années, on en a fait un cabaret où viennent s'enivrer les soldats de la garnison. De grosses tonnes d'ale, de porter, et des cruches de whiskey remplissent les deux tiers de la chambre. Il y a bien là un portrait de Marie, pendu à la muraille, que vous montre avec emphase le *cicerone* du château. Pauvre Marie ! la voilà livrée à perpétuité aux insultes de la soldatesque. La chambre n'est éclairée que par une étroite fenêtre percée dans des murs de dix pieds d'épaisseur. C'est par cette fenêtre que fut descendu le fils de Marie, héritier de deux royaumes. C'est en avant de cette fenêtre que sont placées les tables des buveurs. Je dénonce cette profanation à messieurs les antiquaires d'Édimbourg.

La vue que l'on a du haut des terrasses du château est l'une des plus belles qui soient au monde. Tout autour du précipice et sur les plans les plus rapprochés s'étendent, d'un côté, les jardins de Prince's-Street, et de l'autre deux villes, l'ancienne et la nouvelle ; la nouvelle, toute régulière, toute blanche, toute couronnée d'édifices de construction élégante, dômes, tours, clochers, clochetons, colonnes; l'ancienne, creusée de ravins profonds, brunie par la fumée qui s'échappe des milliers de cheminées qui la couronnent, montrant de distance en distance les créneaux et les découpures de ses édifices gothiques; Heriots-Hôpital, Saint-Gilles, l'université, Holy-Rood.

Par-delà ces deux villes s'étend une campagne magnifique, bordée de collines sombres, au milieu desquelles la mer allonge ses bras, la mer cernée de rochers rougeâtres et d'îles vertes, qui semblent

autant de grenats et d'émeraudes enchâssés dans l'argent, la mer qui du côté du nord-est s'étend sans bornes. Enfin, au-delà de ces campagnes, de ces bras de mer et de ces premiers rangs de collines, se dressent à l'horizon de longues chaînes de montagnes bleues, que dominent les cimes neigeuses du Ben-Ledi, du Ben-Worlyck et du Ben-Lomond. Du haut de cette terrasse on peut suivre aussi tout le cours du Forth, jusqu'à Stirling, dont le château apparaît à l'horizon debout sur un rocher, et comme collé aux monts Grampians, dont cependant une vingtaine de m lles le séparent. C'est dans ce château et dans celui d'Édimbourg que sont les principales garnisons d'Écosse; ces garnisons se composent, en majeure partie, de régimens écossais qui portent toujours le costume national, la toque, le *philabeg* ou tablier, le *sprochan* ou sac de fourrure, et les brodequins. Ce costume est singulier; il serait pittoresque si l'habit à basques du fantassin anglais, qui, je ne sais à quel propos, a remplacé la veste nationale, ne le rendait quelque peu ridicule. Les soldats ont les jambes nues, même au cœur de l'hiver, et cet uniforme singulier, auquel les recrues ont grand'peine à s'accoutumer, remplit les hôpitaux de malades, et fait beaucoup de victimes. Les garnisons d'Édimbourg et de Stirling sont nombreuses; mais ce n'est pas Édimbourg qu'elles sont chargées d'observer: c'est Glasgow, sa voisine. Édimbourg est calme, la fièvre de la réforme n'y a que des accès réglés et très modérés; et comme d'ailleurs on a satisfait quelques-uns des appétits du malade, comme on a obéi à ses plus pressantes exigences, il est tranquille et sommeille. Glasgow patiente aussi; mais là, malgré l'espèce d'ovation que les tories viennent de faire à M. Peel (janvier 1837), les crises seraient plus redoutables, et le gouvernement tient prêt, dans les châteaux d'Édimbourg et de Stirling, certains remèdes héroïques à l'usage des malades récalcitrans et furieux, remèdes souvent plus dangereux que la maladie.

Quelle que soit la régularité apparente des façons de vivre et l'uniformité qui se montre à la surface des habitudes à Édimbourg, l'esprit écossais domine dans cette ville, et on y est, au fond, moins puritain, moins régulier et moins méthodique qu'on ne paraît l'être. L'esprit écossais diffère essentiellement de l'esprit anglais; il est plus *sociable*, moins gourmé; et, sous des apparences de raideur et d'inflexibilité, il a quelque chose de la mobilité de l'esprit français; de la mobilité, mais non de la légèreté. Les habitudes changent à Édimbourg tous les dix ans, mais non pas dix fois dans l'année; tout y paraît tiré au cordeau, mais le cordeau n'est guère tendu et *prête*

volontiers. Les modes littéraires changent comme les mœurs. Après avoir été long-temps préoccupé de cette *ignorance terrible* des choses dont parle Pascal, et avoir passé un quart de siècle à explorer les terres ingrates de la métaphysique pour y découvrir la vérité, on s'est fatigué de cette vaine recherche, on a laissé de côté l'inconnu et le surnaturel, et on est revenu à l'étude de la nature. On s'est occupé de la physique du globe, comme on s'était occupé de la métaphysique de l'ame. Deux systèmes opposés se sont partagé les esprits. L'insuffisance et la fausseté des anciens systèmes étaient établies; les théories de Woosward, Burnett et Whiston avaient dû s'effacer et disparaître devant la découverte de nouveaux faits; Buffon ne pouvait guère être regardé que comme un rêveur éloquent; le docteur Anderson, traducteur et élève de Werner de Freyberg et James Hutton, tenant chacun une bannière différente, ont enrôlé toute la partie intelligente de la nation. Hutton voulait que le feu, Werner, que les eaux eussent causé la révolution du globe et fussent l'origine des formations actuelles qu'on découvre à sa surface. Une moitié de la ville était plutonniste, l'autre moitié était neptunienne. Pluton et Neptune étaient un peu surannés, après s'être long-temps menacés de la fourche et du trident, ils se sont vus oubliés par l'Athènes moderne comme ils l'avaient été par l'ancienne, et ils ont dû céder la place au *grand inconnu;* l'histoire des hommes et de l'homme succédait à l'histoire de l'ame et à l'histoire de la nature. Mais peut-être, entraînés par l'exemple du maître, de ce Walter Scott, un peu trop vanté comme antiquaire et comme historien, et peut-être pas assez comme poète, ses nombreux disciples ont-ils mis trop souvent l'imagination à la place du vrai. Vouloir refaire le passé en entier, c'est s'imposer l'obligation de le composer en partie. On a recomposé des costumes, inventé des mœurs, et l'on s'est plus occupé du détail que de l'ensemble, de l'enluminure que du dessin. La chronique a remplacé l'histoire, qui a perdu en grandeur et en vérité large ce qu'elle gagnait en réalité, réalité souvent peu réelle. On s'est plus occupé de ce qu'avait fait l'homme que du *pourquoi* de son action. Ce *pourquoi*, ce mobile des actions humaines si intéressant à connaître, et qui seul peut donner une utilité de tous les temps à l'étude de l'histoire, et en faire un enseignement d'homme au lieu d'un jouet d'enfant, ce *pourquoi* a été négligé. Du grand drame de l'histoire on a fait une de ces lanternes magiques qu'on déroule pour le plaisir des yeux.

L'exactitude de détail, qu'on a qualifiée de vérité locale, ne doit, ce me semble, être que secondaire; elle peut servir à donner du

relief et de la réalité aux personnages d'un roman, mais les personnages historiques doivent vivre d'une autre vie; ce sont des hommes sans doute, il faut le montrer, mais plutôt par leurs habitudes personnelles que par les habitudes qu'ils partagent avec les autres hommes. C'est là ce que ne font pas les historiens de l'école de Walter Scott, ils s'enquièrent plutôt de l'habit que portait César en passant le Rubicon et du repas que firent, ce jour-là, ses soldats (détails purement matériels), que des motifs qui l'ont amené à passer le Rubicon et de l'esprit qui animait une armée romaine et l'engageait, chose monstrueuse! à marcher à la conquête de Rome. Aujourd'hui, à Édimbourg, la réaction commence contre l'école de Walter Scott; mais cette réaction, timide encore, n'est pas heureuse, car elle se fait au nom de Robertson et de Hume, qui sont tombés dans le défaut contraire des scottiens, la sécheresse, l'absence de vérité locale et le philosophisme sentencieux. Il y a là un milieu à garder; ce n'est ni un squelette, ni un mannequin qui n'a que l'habit du temps; c'est un homme que nous voulons, l'homme qui pense, qui se meut, qui vit.

La mobilité écossaise n'existe pas seulement dans les habitudes de l'esprit et dans les passions intellectuelles d'une ville qui semble avoir adopté la devise de Robertson, *vita sine litteris mors est;* on la découvre aussi dans les mœurs, toutes précises et tout arrêtées qu'elles paraissent. Les documens statistiques que le spirituel et judicieux M. Creech a publiés sur les modes écossaises et les vicissitudes qu'ont subies les mœurs des diverses classes de la population de la ville d'Édimbourg peuvent jeter de vives lumières sur ce sujet intéressant. On y trouve des détails assez complets sur les variations des modes et des coutumes écossaises depuis le commencement du dernier siècle. A cette époque, vers 1700, les cafés et les lieux de divertissemens publics furent ouverts en beaucoup plus grand nombre que par le passé dans la ville d'Édimbourg, qui commençait à secouer le joug austère du puritanisme. Le goût de la musique, de la danse et du théâtre devint plus répandu, l'esprit scientifique commença à poindre. On apprit à parler d'autre chose que de la bible, et le luxe, arrivant à la suite de l'industrie et du commerce, ne tarda pas à changer complètement les habitudes des citoyens de la capitale d'Écosse. Dans le premier quart du dix-huitième siècle, le luxe et le goût des plaisirs n'avaient cependant pas encore corrompu les mœurs. Les maîtres d'atelier se chargeaient d'inculquer des préceptes de morale à leurs apprentis et de diriger leur conduite. Dans ce but, ils les logeaient

dans leurs propres maisons, afin d'exercer sur eux une plus active surveillance. Dans ce temps-là le clergé de chaque paroisse visitait et catéchisait les fidèles; il donnait à chaque famille des instructions morales et religieuses concernant chacun des devoirs de la vie. Les violations du septième commandement étaient punies par une censure publique à l'église. L'infidélité prouvée de la femme la bannissait irrévocablement du monde; tout homme qui se respectait devait éviter sa société. Les collectes faites par les trésoriers des diverses églises pour les enfans naturels s'élevaient à 154 livres par an au plus. A la même époque il n'y avait guère dans la ville que cinq ou six maisons de mauvais renom; les femmes perdues qui le soir se montraient dans les rues, étaient en fort petit nombre et toutes de la dernière classe de la société. Les vols et les filouteries en pleine rue étaient inconnus. Les bris de maisons et les vols à domicile étaient extrêmement rares, et comme du temps de l'âge d'or beaucoup de gens regardaient les serrures comme une invention inutile, et négligeaient de fermer leurs portes, même la nuit. Les exécutions des criminels à Édimbourg pour crimes capitaux étaient très rares et à peine dépassaient-elles annuellement le nombre de deux ou trois pour tout le royaume. Souvent même plusieurs années s'écoulaient sans qu'aucune exécution eût lieu à Édimbourg. Dans le quart de siècle qui suivit, les habitudes changèrent sans que pour cela ces mœurs subissent encore une altération notable. Les combats de coqs, repoussés jusqu'alors de la ville, devinrent fort à la monde. Les gens de bon ton dînaient alors avant trois heures et faisaient leurs affaires après le dîner; les marchands avaient l'habitude de fermer leurs boutiques à une heure, et de les ouvrir quand ils avaient dîné, à deux heures. A cette époque, le vin était encore une rareté, et on n'en voyait qu'en fort petite quantité sur les tables de la bourgeoisie. Vers 1750, un gentilhomme à la mode (*a perfect gentleman*) se rendait après le dîner dans le salon où les dames était rassemblées, pour prendre le thé, causer et jouir des agrémens de leur société. La religion était toujours la grande affaire de la nation, et il était de bon ton d'aller à l'église. Le dimanche était rigoureusement observé par toutes les classes de la société, et il était fort rare de rencontrer un être humain dans les rues au moment du service. Les familles se rendaient aux offices au grand complet, avec les enfans et les domestiques, et le matin et le soir faisaient la prière en commun. Dans ce temps de vie sage et régulière, la charité ouvrait toutes les bourses, et les collectes faites aux portes des églises montaient à 1,500 livres sterling et plus.

— Le concert de chaque semaine en 1763 commençait à six heures et sa durée n'excédait guère une heure. La moralité des représentations théâtrales était à cette époque un objet de vive discussion, et plusieurs membres du clergé furent censurés pour s'être rendus au théâtre contre l'avis de leurs supérieurs. Quant aux gens peu scrupuleux qui fréquentaient les spectacles, sans pour cela croire pécher, ils n'y fussent pourtant pas allés le dimanche, regardant, ce jour-là, tout divertissement profane comme un sacrilége. L'intolérance du reste était extrême; toute infraction aux régles sévères du décorum était baffouée avec colère et mépris. Dans les bals publics de 1760, tout se passait avec une régularité, une dignité de manières et un respect pour soi-même, pour la mode et les convenances, qui devait faire du plaisir une chose parfaitement ennuyeuse. C'était toujours par souscription qu'on s'assemblait, qu'on s'amusait et qu'on dansait, et le produit de ces souscriptions était versé dans la caisse des maisons de travail. Dans ces grandes assemblées, la société se réunissait à cinq heures après midi, la danse commençait à six et finissait à onze. Les réglemens des commissaires l'ordonnaient ainsi, et jamais ils n'étaient violés.

Vers 1763, la manière de vivre des habitans d'Édimbourg était fort modeste, comparée à ce qu'elle devint par la suite. La ville était alors entourée de murailles, et les faubourgs avaient peu d'étendue. Les logemens étaient d'une simplicité singulière. Les maisons qui, en 1763, appartenaient aux premières familles de la ville, devinrent vingt ans plus tard les habitations des commerçans et des classes bourgeoises. La maison du lord de justice devint la propriété d'un maître de français; celle du lord président Cragie's fut occupée par une marchande de *bric à brac*, et l'habitation du lord Drummore fut dédaignée par un petit président qui ne s'y trouvait pas assez à l'aise. A cette même époque, c'est-à-dire vers la fin de la première moitié du XVIIIe siècle, deux coches seulement conduisaient d'Édimbourg à Leith, et un coche seul conduisait à Londres. Cette voiture ne partait qu'une fois par mois et mettait de douze à seize jours pour faire la route. Les fiacres étaient en fort petit nombre dans la ville, et c'étaient peut-être les plus mauvais de toute la Grande-Bretagne; il est vrai qu'alors on en sentait peu le besoin, les courses étant très courtes et les chaises à porteur fort en usage et à des prix fort modérés. En 1763 il n'y avait à Édimbourg qu'un ou deux mauvais carrossiers; la noblesse et la haute bourgeoisie faisaient généralement venir leurs voitures de Londres. Vers le même temps, on ne connaissait ni les bou-

tiques de parfumeurs, ni celles de marchandes de mode. Les perruquiers étaient nombreux, mais on ne leur permettait guère d'exercer leur profession le dimanche, et beaucoup l'abandonnèrent. On ne savait se défendre ni du soleil, ni de la pluie, l'usage des ombrelles et des parapluies n'étant pas connu. Les gages des servantes étaient de trois à quatre livres sterling par an. Leurs vêtemens étaient bleus ou rouges, mais toujours modestes et d'accord avec leur condition. Peu de familles avaient des domestiques mâles ; ceux qui en prenaient à leur service les payaient de 6 à 10 livres par an. Un étranger qui arrivait à Édimbourg était obligé de se confiner dans quelque auberge sale ou de prendre un *lodging* particulier. On n'eût pas trouvé un seul hôtel dans tout Édimbourg, le nom n'en était pas même connu ; il n'était guère compris que des personnes qui avaient visité la France ou qui connaissaient des Français.

De 1763 à 1783, dans l'espace de vingt années, une révolution complète eut lieu dans les habitudes et les mœurs du peuple d'Édimbourg, révolution qu'on doit surtout attribuer à la fondation d'une nouvelle ville, grande, magnifique, et comparable aux plus belles capitales de l'Europe, et à la construction du *North Bridge*.

En 1783, les gens à la mode ne dînaient plus à deux heures, mais à quatre ou cinq heures, et ne s'occupaient plus d'affaires après le dîner, le dîner étant devenu lui-même une affaire sérieuse. Pour peu qu'on eût prié un ou deux convives, si l'on savait vivre, on ne pouvait décemment se dispenser de leur offrir le vin après le dîner, au dessert, et de le servir abondamment et de plusieurs qualités. A cette époque les salons où les dames se réunissaient étaient totalement désertés, et la seule occasion qu'eussent les hommes de se trouver dans la société des femmes était le moment du dîner ou du souper; et encore, dans ce cas, ne dissimulaient-ils guère l'impatience qu'ils avaient de voir les dames se lever de table le plus tôt possible et leur laisser le champ libre. L'église était aussi abandonnée, surtout par les hommes. Édimbourg avait perdu sa physionomie de grand couvent que de nos jours elle a à peu près retrouvée. Le dimanche, pour beaucoup de gens, était devenu un jour de plaisir et de relâchement. Les jeunes personnes, ce jour-là, pouvaient sans inconvenance, se promener partout et à toute heure. Les familles ne se regardaient plus comme obligées de conduire leurs domestiques à l'église, et il s'en fallait de beaucoup que, comme autrefois, les rues fussent vides au moment des offices; vers le soir, au contraire, elles étaient remplies d'hommes et de femmes du peuple, d'apprentis et de jeunes gens

gens réunis par bandes. On avait perdu l'habitude de faire la prière en famille, et le montant des collectes aux portes des églises était singulièrement réduit.

En 1783, dit M. Creech, peu de maîtres eussent voulu loger leurs apprentis. Ils ne les gardaient chez eux qu'aux heures de travail. Le reste de leur temps, comme il arrive trop fréquemment, appartenait au vice et à la débauche jusqu'à ce qu'à la longue ils fussent devenus insolens, paresseux et coupables. Les gages des journaliers de chaque profession étaient fort augmentés, et souvent des émeutes avaient lieu pour les faire encore hausser. Beaucoup de ceux qui s'attroupaient bruyamment le dimanche, donnaient tout le lundi à la paresse et travaillaient à peine cinq jours par semaine. Le clergé lui-même avait en général perdu l'habitude de visiter et de catéchiser ses ouailles, et si les gens du peuple n'allaient pas à l'église de leur plein gré, ils devenaient aussi ignorans que des Hottentots, et n'avaient guère plus de connaissance des dix commandemens que de ces vieux bills du parlement tombés en désuétude. La censure à l'église n'ayant plus lieu, les séparations de corps et les divorces étaient devenus très fréquens, et de quelque infamie qu'un divorce public couvrît certaines femmes, elles étaient toujours reçues par la meilleure partie de la société à la mode. Les filles de presque tous les commerçans passaient leurs matinées à la toilette ou à courir de boutique en boutique. La plupart d'entre elles eussent rougi d'être rencontrées au marché. Quand elles ne passaient pas leur temps en bals et en divertissemens, elles occupaient leurs loisirs à orner leur esprit de tout ce que les cabinets de lecture renfermaient de romans. Toutes apprenaient la musique, que leur goût et leurs dispositions les y portassent ou non. A cette époque de relâchement, on vit, dans la même semaine, six criminels condamnés à mort, renfermés à la fois dans le Tolbooth; et dans l'automne de 1783, il n'y eut pas moins de trente-sept arrêts de mort prononcés. Les combats de coqs en public étaient fréquens, et on construisit pour ces animaux une véritable arène (*cock-pit*).

En 1783, le concert hebdomadaire commençait à sept heures, mais en général il était assez mal composé; la morale des pièces de théâtre était aussi fort équivoque. Le samedi soir, la salle était toujours remplie jusqu'aux combles; les loges du samedi étaient généralement louées pour toute la saison, et les étrangers auraient eu grand'peine à y trouver une place. Jamais les galeries ne manquaient d'applaudir ce qu'autrefois elles eussent sifflé comme inconvenant et manquant au *décorum*. Les réunions publiques ne commençaient qu'à huit ou neuf

heures, et les dames patronesses n'y paraissaient guère avant dix heures. Les jeunes gens et les jeunes filles, qui eussent été fort mortifiés de ne pas voir la fin du bal, ne rentraient au logis qu'à trois ou quatre heures du matin.

Les maisons de la nouvelle ville, encore dans toute la fraîcheur de leur nouveauté, rivalisaient entre elles d'élégance; on se ruinait à les meubler de la manière la plus somptueuse. La ville d'Édimbourg avait pris une étendue double de celle d'autrefois. Les commodités de la vie s'étaient multipliées en raison des besoins que créait le luxe. Le nombre des voitures pour Leith et autres directions, avait triplé, et chaque semaine il n'en partait pas moins de quinze pour Londres. Ces voitures faisaient maintenant le voyage en soixante heures. Les fiacres avaient aussi subi leur révolution et étaient les plus élégans et les plus soignés de la Grande-Bretagne. On construisait alors, à Édimbourg, des voitures et des chaises d'une perfection achevée, et chaque année, cette ville en expédiait un grand nombre pour Saint-Pétersbourg et les autres villes de la Baltique. La profession de marchande de modes, inconnue autrefois, était maintenant l'une des plus communes de la ville. Les parfumeurs ouvrirent aussi de superbes boutiques dans chacune des rues principales. Les perruquiers avaient vu leur nombre s'accroître rapidement, et leur grand jour d'affaires était le dimanche. Un chirurgien, que ses visites obligeaient à de longues et fréquentes promenades, se servit le premier d'un parapluie, à Édimbourg, en 1780, et en 1785, toute la ville avait adopté ce meuble. Les servantes, en 1783, étaient habillées avec autant de propreté, que leurs maîtresses en 1763. Presque toutes les familles comme il faut avaient un domestique mâle, et ses gages étaient de 10 à 20 livres par an. Les hôtels s'étaient améliorés comme les habitations particulières; un étranger y était traité avec *comfort* et élégance.

Vingt ans, comme on voit, avaient suffi pour opérer dans les coutumes et dans les habitudes de la vie un changement complet. Malheureusement, l'amélioration des mœurs n'avait pas été en raison de l'accroissement du bien-être. Le luxe avait, au contraire, amené à sa suite la corruption, sa compagne inévitable; et l'élégance des habitudes et des manières des gens à la mode ne servait guère qu'à cacher leur perversité. La décence, le respect pour soi-même, la délicatesse et la dignité avaient fait place à la dissipation, à la licence et aux débordemens de toute espèce. Beaucoup de gens ne rougissaient plus de ce qu'ils eussent autrefois regardé comme un crime ou une bassesse. Aussi, comme il arrive toujours, le relâchement et la dis-

sipation amenèrent-ils bientôt une réaction. Cette réaction eut lieu vers la fin du siècle. La révolution française avait, dès son début, inspiré aux esprits de plus sérieuses pensées. Elle s'était emparée de toutes les sympathies des classes moyennes, et l'austérité républicaine n'avait pas tardé à se combiner avec le puritanisme religieux. D'un côté, la persécution, de l'autre, la guerre, la disette et les troubles intérieurs causés par la cherté des grains et la rareté des denrées de toute espèce, ne permirent plus aux esprits de se livrer à la dissipation et au plaisir. La guerre avait tué l'industrie, et le luxe était mort avec elle. Dans ces belles maisons de la ville neuve, si splendidement décorées, on vivait sobrement et modestement, comme en 1763, d'abord parce que l'on était obligé de le faire, et plus tard par goût. Les années suivantes, c'est-à-dire de 1800 à 1815, la dissipation et les mauvaises mœurs reparurent de nouveau, surtout dans les classes inférieures de la société que les privations démoralisent, comme le luxe démoralise les classes supérieures. Des meurtres isolés, comme celui de Begbie, l'un des porteurs de la banque, qui fut frappé en plein jour d'un coup de couteau à vingt pas d'une sentinelle, dans l'une des rues les plus fréquentées de la ville, et auquel on vola tous les billets qu'il portait; et des attentats à main armée de la part de la population, comme celui du 30 décembre 1811, signalent cette époque malheureuse. L'audace des misérables qui dirigèrent cette dernière tentative, l'accord avec lequel agirent un si grand nombre d'individus, et la façon dont ils exécutèrent ce hardi coup de main, ont peine à se concevoir, et ont donné à cette affaire quelque ressemblance avec celle de Portews, quoique le but fût tout différent.

Le 31 décembre 1811, sur les onze heures du soir, une troupe de jeunes gens des basses classes de la société, dont la plupart avaient à peine atteint leur majorité, mais assez nombreux pour défier la police régulière de la ville, se montrèrent tout à coup dans les rues les plus fréquentées d'Édimbourg, armés d'énormes gourdins. Les rues, comme il arrive d'ordinaire ce jour-là, qui est le dernier de l'année, étaient remplies de gens qui revenaient de faire des emplettes, ou de rendre des visites de bonne amitié et de parenté. Ces jeunes gens, tous d'accord, et qui avaient choisi ce jour comme le plus favorable au pillage qu'ils projetaient, commencèrent à frapper, à renverser et à voler chaque personne un peu décemment vêtue qu'ils rencontraient. Leur nombre ne permettait pas aux gens isolés qu'ils attaquaient d'essayer la résistance. La police de la ville était insuffisante pour arrêter le mal, et ces misérables restèrent maîtres des rues jusqu'à deux heures du matin. Un watchman fut tué;

nombre d'habitans furent dangereusement blessés et dépouillés. La police, plus heureuse que du temps de Portews, mit bientôt la main sur les chefs de cette espèce de complot; plusieurs furent saisis tant sur place qu'au moment où ils commençaient à fuir, nantis encore des objets qu'ils avaient dérobés; d'autres furent arrêtés dans les jours qui suivirent. On voulut faire un exemple : quatre des plus déterminés de ces malfaiteurs furent jugés et convaincus, et trois furent condamnés à être pendus à un gibet élevé au milieu de High-Street. Tous trois furent exécutés le 22 avril 1812; aucun d'eux n'avait passé l'âge de dix-huit ans.

Cet exemple terrible et cette répression vigoureuse eurent de salutaires effets sur l'esprit du peuple. Depuis lors, chaque famille a surveillé avec une vigilance scrupuleuse la conduite de ses enfans; les membres plus âgés, les pères et mères, ont voulu joindre l'exemple au précepte, et la moralité générale s'en est rapidement ressentie. Sans doute la turbulence et la brutalité sont encore le partage d'un grand nombre d'individus des classes inférieures de la société, comme elles l'ont toujours été, comme elles le seront toujours en tout pays; sans doute des crimes horribles, comme les meurtres commis par Burck, ont effrayé la cité; mais ces crimes sont rares, isolés, et ont le plus souvent pour auteurs des hommes étrangers au pays, vagabonds d'Irlande ou d'Angleterre. La population de l'Écosse doit prendre rang entre les meilleures et les plus vertueuses, car, chez elle, la misère est souvent horrible, comme, par exemple, lorsque des milliers d'individus n'ont, durant de longs hivers, pour toute nourriture que les warech de la mer; car, chez elle, la tentation est toujours présente, la demeure de ces malheureux avoisinant le plus souvent des parcs giboyeux, des rivières poissonneuses, des châteaux où règnent le luxe et l'opulence. Chez d'autres peuples, la détresse et le désespoir conduisent au crime; ici, elles n'enfantent que patience et résignation, et, chez les Écossais, ces vertus sont raisonnées, et ne proviennent pas d'un manque de ressort dans le caractère. Nous en avons eu l'exemple dans l'hiver qui vient de s'écouler, durant lequel des familles de pauvres montagnards ont succombé tout entières aux angoisses de la faim, plutôt que de se laisser aller à un vol facile, dont l'impunité était certaine. Il est vrai qu'une si sublime indigence est souvent soulagée par une noble et infatigable charité; mais quelque inépuisable que soit la bienfaisance, a-t-elle pu jamais suffire à toutes les infortunes?

Quoi qu'il en soit, comme le reste de la population de l'Écosse, la

population d'Édimbourg est revenue à la régularité des mœurs, et aux vertus peut-être un peu absolues, un peu intolérantes, qui sont l'ordinaire partage des sociétés protestantes, et qui distinguaient cette ville en 1763. On danse, mais pour faire la charité, et le théâtre n'existe que pour la forme, car la salle est hideuse pour une ville aussi magnifique, les acteurs sont d'ordinaire pitoyables, et les drames écossais qu'ils représentent, pâles extraits des romans de Walter Scott, sont au-dessous du médiocre. Édimbourg, le dimanche, a repris sa physionomie de monastère; tout s'y fait de la même façon et aux mêmes heures. Au son de la cloche toute la ville sort, toute la ville entre aux églises, toute la ville prie, toute la ville retourne au logis, avec un ordre, un silence et une gravité qui feraient honneur aux élèves d'un séminaire bien gouverné. Ce jour-là il n'y a qu'une seule occupation permise, la prière;qu'une seule denrée qui se vende, la prière; qu'un seul plaisir de bon goût, la prière. Pas une seule boutique n'est ouverte; si donc vous ne voulez pas, dans ce grand jour, courir le risque de mourir d'ennui et de faim, faites la veille vos provisions pour l'esprit et le corps. Comme il y a eu excès dans la dissipation et le relâchement, il y a peut-être aujourd'hui excès dans l'austérité de la règle et dans la rigueur que chacun met à la suivre.

Édimbourg, quel que soit son puritanisme d'aujourd'hui, a fait de 1783 à 1837 les mêmes progrès qu'il avait faits de 1763 à 1783. Son étendue a doublé en même temps que sa population, et la mode a même un peu changé de quartier. L'élite de la société s'était transportée, de 1763 à 1783, de High-Street aux environs de Saint-Andrew's-Square. Saint-Andrew's-Square et les rues environnantes sont occupées aujourd'hui par les boutiques les plus élégantes de la ville. C'est le quartier de la population marchande aisée; la noblesse et la haute bourgeoisie se sont portées vers l'extrémité ouest de George-Street, vers Queen-Street, King-Street, Moray-Place, Charlotte-Square, Royal-Circus. Ce sont là, il est vrai, les plus beaux quartiers d'Édimbourg. Les édifices ont gagné autant en splendeur que la ville en étendue. Il existe de nos jours la même différence dans la distribution et l'ameublement des maisons, l'élégance des équipages, qu'entre la ville de 1763 et celle de 1783. Le luxe et le comfort se sont étendus aussi aux alentours de la capitale, occupés par de riches *villas*. Édimbourg est aujourd'hui une des plus magnifiques villes de l'Europe, et quoique sa population ne soit pas aussi nombreuse qu'elle pourrait l'être, c'est bien certainement l'une *des mieux* habitées.

FRÉDÉRIC MERCEY.

BULLETIN.

Parlons d'abord des dangers qu'aurait pu courir la vie du roi, s'il n'avait pas eu M. de Montalivet le ministre le plus attentif à détourner de cette tête qui lui est chère, et dont la France aussi veut le salut, toutes les conspirations régicides qui se trament dans l'ombre. Voici ce que nous savons, ou du moins ce que l'on peut dire de vrai jusqu'à présent, sans compromettre l'instruction, sur le dernier complot si heureusement découvert. C'est une histoire qui remonte déjà assez loin, qui a eu plusieurs phases insignifiantes en apparence, et dont la police, habilement conduite par M. le ministre de l'intérieur, n'a pas perdu les traces un moment.

Deux ouvriers allemands sont venus en France, il y a plusieurs mois, avec le dessin et les premiers élémens d'une machine inventée par eux, et dont la puissance de destruction devait être immense; ils ne songeaient pas à la donner pour autre chose que pour une machine de guerre, et à ce titre ils la proposèrent à M. le général Bernard : il n'y avait, de leur part, aucun mauvais projet; c'était sans arrière-pensée de conspiration, et avec toute leur naïveté d'artistes et d'Allemands, qu'ils venaient offrir leur appareil de mort. En France, de telles inventions n'ont jamais trouvé faveur : plusieurs fois, ceux qui croyaient avoir retrouvé le feu grégeois ou tout autre prodige meurtrier, virent le gouvernement français noblement disposé à dédaigner leur découverte, et chez nous on leur aurait plus volontiers offert double récompense pour en ensevelir le secret avec eux. C'est un devoir de loyauté internationale et d'humanité auquel M. le ministère de la guerre n'a pas failli; il a refusé, sans vouloir l'examiner, la nouvelle machine infernale d'importation germanique.

Les deux inventeurs n'ont donc eu d'autre ressource que d'aller colporter leur idée en Angleterre. Là, dans ce pays où furent imaginées, accueillies avec enthousiasme, les fusées à la Congrève, où chacun rêve une machine pour le plaisir d'en rêver, sans s'inquiéter autrement de la mo-

ralité de la chose, et où les barbiers enfin, comme Ark-Wright, tout en servant leur humble clientelle, combinent de nouveaux moyens mécaniques de filer le coton, les deux importateurs purent espérer, un moment, quelque succès pour leur idée; elle obtint, en effet, un peu plus d'attention qu'en France. Cependant la réussite marchant avec trop de lenteur pour leurs ressources, ils furent obligés de mettre en gage les dessins, les premiers linéamens de leur machine.

Dans ces circonstances arriva à Londres un agent français de ces lâches coteries du régicide, heureusement peu nombreuses, qui ont succédé au parti républicain, et qui ne peuvent pas être le parti républicain, nous devons le dire. C'était celui-là même que tous les journaux ont déjà nommé, l'amnistié Hubert, le seul homme, au reste, entre tous les hommes rendus à la liberté par l'ordonnance mémorable du 10 mai, qui ait usé de sa liberté pour s'armer contre la vie du roi; le gouvernement, dont on voit bien que la surveillance n'est pas en défaut, ne connaît, dit-on, jusqu'ici aucun autre agent de conspiration qui ait pris, de l'amnistie même, son point de départ et reçu d'un acte de clémence la mission d'assouvir une haine irréconciliable. L'amnistie a presque partout produit l'effet qu'on en espérait; les ennemis de la royauté, qui n'ont pu cesser de haïr, ont du moins été désarmés. Sur huit ou dix personnes arrêtées, et que les révélations de la police signalent sans doute avec plus ou moins d'assurance comme les complices probables de Hubert, il n'y a que lui dont la culpabilité présumée s'aggrave du titre d'*amnistié*. Quoi qu'il en soit, cet amnistié fit le voyage d'Angleterre, sur le bruit que commençait à faire à Paris, dans un certain monde, la nouvelle de cette invention mécanique des deux Allemands; et, croyant que leur machine était encore à leur disposition, il était allé les engager à la rapporter en France. Il fallait, d'abord, la retirer des mains qui la retenaient en nantissement; il s'adressa, pour avoir quelque argent, et sans dissimuler l'emploi qu'il en voulait faire, à un des chefs du parti républicain, qui vit aujourd'hui retiré à Londres. Celui-ci, prenant Hubert pour un agent provocateur, le jeta à la porte.

Les inventeurs de la machine, voyant qu'il ne leur était possible ni de la retirer, ni de la vendre à d'autres qu'à cet agent français, et encore seulement en France, quand il serait parmi les siens, se laissèrent persuader de revenir à Paris, où ils espéraient bien pouvoir, sans dessin, ni plan, ni modèle, rétablir leur ouvrage avec le seul secours de leurs souvenirs. Ils revinrent en effet à Paris, mais ne réussirent pas à refaire ce qu'ils n'avaient plus sous les yeux. Il y eut donc nécessité de recueillir l'argent nécessaire et d'entreprendre un nouveau voyage à Londres, pour dégager les dessins, les plans laissés en nantissement à je ne sais quel créancier.

Ici, qu'il nous soit permis de quitter un instant le rôle de simples narrateurs et d'exercer un peu de critique historique, s'il est possible d'employer un si grand mot et une si belle chose pour un pareil sujet. Nous ne sommes pas grands clercs en ces matières, et nous ne demandons pas mieux que d'ad-

mirer fort les résultats auxquels parfois arrive la police d'un grand état, sans que nous comprenions, pour cela, les procédés dont elle use. Mais nous aimons à deviner, comme les ignorans, un peu à l'aventure, et il nous semble assez vraisemblable que les mécaniciens allemands, du jour où ils manifestèrent cette étrange impuissance à recomposer l'œuvre de leur imagination, se trouvèrent d'accord avec d'autres agens, tout différens de ceux qui préparaient l'attentat. Il fallait peut-être, en effet, pour éclairer la justice, qu'on laissât arriver à Paris les modèles restés à Londres; il fallait qu'on découvrît s'il n'y avait pas derrière l'amnistié Hubert des bailleurs de fonds capables de soudoyer une criminelle tentative. Toute police, quand ce serait même celle de la république ou de la légitimité, à moins d'être l'innocence même et de n'être plus la police, est destinée à se comporter ainsi : il lui suffit, pour le genre de moralité qui lui appartient et qui peut la rehausser, qu'elle n'ait provoqué en rien les complots dont elle épie le développement; mais dès qu'elle tient un fil dans la main, loin d'être obligée à le couper brusquement, il nous semble qu'il lui est loisible de le suivre pour pénétrer partout où ce fil peut la conduire.

Donc l'amnistié Hubert, qu'on paraît avoir suivi pendant long-temps, fit librement un second voyage à Londres pour dégager tout ce qui avait été jugé indispensable à l'exécution de la machine. C'est à son retour qu'il a été arrêté à Boulogne-sur-Mer, et mis sous la main de la justice, avec les circonstances que toutes les feuilles publiques ont relatées d'une manière uniforme. Maintenant a-t-il des complices? Le ministère le croit, puisqu'il a lancé des mandats contre plusieurs personnes, toutes d'un rang plus élevé.

Là, nous suspendons notre jugement, parce que là commencent à nous manquer les faits dont nous pourrions garantir l'exactitude : au-delà de cette limite, il n'y aurait plus pour nous que des inductions, et il convient de nous arrêter. Nous ne savons rien de plus, sinon ce que tout le public sait aujourd'hui comme nous, que, parmi les personnes arrêtées, on remarque un juge-suppléant au tribunal de Vervins, M. Jules Leproux, parfaitement inconnu jusqu'à ce jour, et Mlle Grouvelle, très connue à Paris par l'exaltation de ses sentimens *patriotiques*. C'est elle qui fut vue, il y a deux ans, répandant des fleurs sur les tombes de Pépin et de Morey; c'est elle qui, après leur exécution, était allée, au nom de leurs familles et un peu en son propre nom, demander audience à M. Sanson, le bourreau, et réclamer les vêtemens sanglans de ces deux suppliciés. Il n'en a pas fallu beaucoup plus, qui sait? pour faire peser sur elle les soupçons du pouvoir, au moment où l'on découvrait un projet d'attentat assez semblable, dans ses préliminaires, à celui dont Fieschi fut l'instrument impassible.

Voilà notre contingent d'indiscrétions dans cette histoire de la nouvelle machine infernale. La *Gazette des Tribunaux*, qui n'avait pas donné encore, que nous sachions, ces détails, y ajoutera peu à peu, comme c'est probable, quelques nouveaux rensenseignemens, elle qui parle tous les jours au public, et qui aborde tous les jours aussi les juges d'instruction au palais.

Il paraît certain, du reste, que ce procès se videra tout entier au palais : le ministère n'en prétend pas faire autre chose qu'une affaire de cour d'assises. L'importance que l'affaire peut avoir en elle-même, et que nous ne préjugeons pas ici, il la lui laissera; mais il n'exagèrera pas la valeur du complot en le traînant devant la cour des pairs, fatiguée de tant de procès politiques. Ce sera une occasion de témoigner au jury une noble confiance pour la première fois dans une grande question, où la sécurité personnelle du roi est directement intéressée. Il est impossible de mieux relever une admirable institution populaire, qui servira toujours bien ceux qui sauront l'honorer, et précisément ne pas lui demander de services dans leur cause particulière.

Un journal, qui, après avoir été doctrinaire et, comme on dit, légitimiste rallié, puis quelque peu ministériel selon le ministère du 15 avril, est redescendu vers les doctrinaires à la veille de la session, le *Journal général de France*, s'avise d'argumenter du complot de l'amnistié Hubert contre l'opportunité, les bénéfices et le succès de l'amnistie elle-même. On a vingt fois répondu, avant nous, que l'égarement d'un furieux ne prouve rien contre cette grande et généreuse mesure qui a désarmé tant d'autres fanatiques et fait à peine quelques ingrats. Il n'y avait pas de meilleure réponse, et il n'est venu à l'esprit de personne, dans le ministère de l'amnistie, ni en dehors du ministère, parmi ceux qui l'ont réclamée comme lui, que, par une simple ordonnance, on pouvait changer en un jour la nature de quelques tempéramens farouches, insensibles au bien comme au mal.

Sous un régime de clémence, on pourra donc voir encore des tentatives d'assassinat dirigées contre les personnes royales. A vrai dire, il n'y aura jamais contre ce malheur aucun remède souverain. Si nous en connaissons un qui nous paraisse plus efficace que tous les autres, ce n'est pas seulement l'amnistie, c'est un peu de gloire et d'ascendant au dehors. Quand on verra la royauté de juillet honorée et redoutée de l'étranger, comme elle peut l'être si elle le veut, elle aura bien plus de chances d'être respectée au dedans, même par ses plus forcenés ennemis : nul ne pourra lever la main contre elle, si elle atteint à une certaine hauteur; les murmures de la haine iront s'éteindre dans la foule, et ne trouveront aucune oreille avide à les recevoir, s'il nous est donné enfin d'entendre ce concert universel de louanges qu'élève un peuple fier d'être remonté à son rang.

Certes, la royauté nouvelle que la France s'est choisie, jouit d'une grande considération en Europe, nous le savons; mais elle l'a gagnée surtout par sa modération, sa sagesse : elle a contenu chez nous l'esprit révolutionnaire qui allait déborder sur nos voisins; et si les puissances étrangères lui savent gré de quelque chose, avant tout, c'est d'avoir été sauvées par elle du péril imminent d'une lutte à laquelle personne n'aurait pu assigner un terme et un but. La France aussi a été sauvée alors; et quand même elle eût été destinée à sortir victorieuse de la lutte qui se préparait, il est heureux que le combat n'ait pas été engagé, alors qu'une étincelle pouvait

mettre l'Europe en feu. Cependant, à force de louer la sagesse de la France, et d'y trouver leur compte, les cabinets européens se sont familiarisés avec le lion qui avait été démuselé en 1830, et aujourd'hui, s'ils sont prêts à rendre hommage à sa douceur, ils ne redoutent pas assez sa force, qu'ils avaient pourtant vue si grande. Les amis du gouvernement nouveau, ceux qui l'ont défendu le mieux, en tomberont d'accord avec nous, s'ils sont sincères et s'ils veulent l'être à haute voix. Le *Journal des Débats*, sous l'inspiration vraiment nationale de son plus éminent rédacteur, a maintes fois signalé, dans la politique extérieure, les points qui semblaient fléchir et devaient être affermis contre les sourdes attaques du dehors, et même dans les intimes conférences des deux vieillards qui le dirigent avec tant de réserve, on raconte qu'il y eut un jour, à l'occasion d'une de ces boutades injurieuses qui nous ont été adressées trop souvent de l'étranger depuis sept ans, un mot de l'un à l'autre parfaitement juste et incisif : « Il faut en convenir, ce n'est qu'à soixante ans passés qu'on supporte patiemment de telle choses! » — Nous n'avons pas entendu le mot, mais nous le croyons vrai. C'est le cri de l'expérience, qui ne déguise rien, ni ses lumières, ni sa faiblesse non plus.

Mais toute une nation, même au sortir d'une crise où elle a senti le besoin de se tempérer et de se réduire elle-même, ne peut pas constamment avoir soixante ans passés; l'axiome *regis ad exemplar* ne va pas jusque-là. Les ministères, qui se succèdent pour se modifier les uns les autres, pendant que la royauté est permanente, sinon immuable, ont précisément la mission de venir de temps à autre rajeunir la politique. Nous croyons que cette mission de force et de rénovation dans de raisonnables limites, le cabinet du 15 avril peut l'accomplir aussi bien qu'un autre. L'homme éminent qui le préside n'est pas près d'atteindre à ce moment où l'on se résigne à tolérer beaucoup, pour ne rien hasarder; et même, si, en regardant à tout ce qu'il a fait à diverses époques, on reconnaît qu'il se souvient de loin, tous ces souvenirs datent d'un temps de merveilleuse énergie, ils sont de ceux qui doivent enhardir et ranimer.

Nous ne demandons pas la guerre, à Dieu ne plaise! Et que signifierait, d'ailleurs, un pareil vœu dans les circonstances présentes? La guerre, avec qui? Mais, sans la guerre, on peut bien maintenir un pays à son rang, ou l'y relever, s'il n'y est pas tout-à-fait. — Il est bien vrai que l'amnistie, tout en ne prétendant être autre chose qu'une mesure de pacification intérieure, a eu le plus heureux effet au dehors : quand on nous a vus tous, ou presque tous, en France, unis et réconciliés, on a prévu qu'il faudrait compter bientôt avec un faisceau de volontés plus imposantes; on s'est résigné plus volontiers à rendre ce qui était légitimement dû de déférences à un gouvernement assez fort et sûr de sa force pour pardonner aux partis vaincus. Mais cela ne suffit pas, et la prévision de l'étranger sur le degré d'influence que nous pouvons ressaisir va sans doute au-delà de cette première impression favorable; tâchons au moins d'aller aussi loin que l'étranger

dans la bonne opinion de nous-mêmes. Voici une occasion qui s'offre d'essayer notre ascendant nouveau, et c'est l'Espagne qui nous l'offre par la situation nouvelle aussi qu'elle a su se faire sans nous.

Avec le retour du parti modéré en Espagne et l'avénement de ses opinions, sinon encore de son personnel, au pouvoir, le rôle de notre diplomatie dans ce pays devient forcément plus actif, et il faut, bon gré mal gré, que nous y exercions plus d'influence que par le passé : ce sera de bon gré, on peut le croire, que nous nous engagerons dans cette voie, et déjà le ministère français ne prend plus la peine de cacher qu'il a renoué des relations assez intimes et continues avec le cabinet de Madrid, si délaissé par lui naguère et comme abandonné à une déplorable destinée. Mais le parti modéré, notre allié nécessaire, prend le traité de la quadruple alliance au sérieux : tous ses hommes considérables, et même plusieurs autres hors de ses rangs, se refusent à voir dans ce traité, en ce qui concerne la France, un simple engagement de maintenir le service des douanes avec rigueur sur la frontière des Pyrénées; ils croient et ils disent qu'on a voulu plus, et que l'acte diplomatique de la quadruple alliance ne mérite pas tout le bruit qu'il a fait, s'il ne garantit pas à l'Espagne, dans une circonstance donnée, les moyens effectifs d'expulser don Carlos et de consolider enfin, avec le trône d'Isabelle, le système représentatif dans la Péninsule. Ils sont dans le vrai; on n'y est pas encore de notre côté; on refuse de s'y mettre. Ils faudra bien, tôt ou tard, interpréter les devoirs de la quadruple alliance plus largement que nous ne l'avons fait jusqu'ici, et nos amis de Madrid, qui ne cesseront pas aisément d'être nos amis désormais, doivent nous entraîner insensiblement à penser comme eux, ou à agir un peu comme ils pensent.

Nous ne prendrons pas toutes leurs idées, mais nous en prendrons quelque chose : une période nouvelle de relations assidues et amicales conduit infailliblement à ce résultat. Ce ne sera pas la guerre que nous ferons pour eux; ce ne sera pas une intervention, si l'on veut; mais ne serait-il pas juste de signifier avec autorité aux gouvernemens absolutistes de l'Europe qu'ils aient à ne pas secourir le prétendant, qui ne vit que par leur grace, ou bien que nous prêterons aussi à la cause constitutionnelle et à la reine une coopération indirecte, et toutefois non moins efficace? Ces gouvernemens, après l'essai que don Carlos a fait de ses forces depuis un an, pour obéir, dit-on, à leurs conseils impératifs, renonceront sans peine, s'ils sont sages à leur tour, à une occasion de nouveaux sacrifices toujours stériles. Si par orgueil, par une ridicule adoration d'un principe qu'ils jugent sacré, si par toute autre folie, en un mot, ils persistaient, nous avons le droit et le devoir d'empêcher que don Carlos ne recommence à travers l'Espagne ses promenades sans fin et sans effet politique, que nous avons pu tolérer longtemps, ne fût-ce que pour laisser voir clair à l'Europe dans ses affaires. Un dilemme ainsi posé ne peut pas être encore la guerre européenne qu'on redoute; l'Europe ne remuera pas, et notre dignité sera sauve à peu de frais.

Nous défions la prochaine législature d'éluder cette question capitale, qui

reviendra plus d'une fois, et plusieurs autres qui sont purement de politique extérieure. Que vient-on nous dire, à la veille de la session, que ce sera une session exclusivement vouée aux débats d'intérêts matériels, aux chemins de fer, aux canaux, au perfectionnement de la navigation fluviale, à la réalisation de tous les vœux que vont émettre les trois conseils convoqués par M. le ministre du commerce! Mais s'il en était ainsi, M. le comte Molé, qui se connaît en travaux publics et qui a fait ses preuves, se hâterait de changer de portefeuille, et ce ne serait pas trop de toutes les facultés, de toute l'expérience d'un homme si haut placé dans l'opinion, pour imprimer à la France un mouvement où l'on espérerait sérieusement lui faire oublier la politique. Au lieu de cela, nous ne voyons pas M. Molé très empressé de permuter son département des affaires étrangères pour un autre, ni de prendre en main le compas et la mire de l'ingénieur pour mieux présider le conseil; nous n'entendons même pas dire qu'il songe à s'assurer le concours des deux hommes les plus considérables de la chambre, en industrie, en finances et en administration des travaux publics.

C'est qu'il est impossible de tirer ainsi d'avance l'horoscope d'une session, et que celle dont il s'agit sera plus politique qu'on ne l'avait imaginé d'abord. Quelle pâture matérielle a-t-on, d'ailleurs, à lui fournir? Une loi sur les sociétés de commerce? Mais la commission nommée par le garde-des-sceaux, en proposant, dit-on, comme pour se tirer d'embarras, la suppression pure et simple des sociétés en commandite par actions, a prouvé combien, en cette matière, il sera difficile de conclure, et que les chambres seront dans cette alternative, ou de n'imposer qu'un faible frein à la licence des spéculations dont on se plaint aujourd'hui, ou d'entraver les plus légitimes opérations commerciales. — Serait-ce quelqu'une des questions qui vont être élaborées dans les trois conseils présidés par M. Martin (du Nord)? Nous le voulons bien, si elles sont toutefois élaborées dans un autre esprit et sous une autre influence que la loi sur le sucre indigène, adoptée l'an dernier. Cette loi semble bonne à M. Martin (du Nord) dans sa prédilection toute naturelle, et il pense que *l'expérience justifiera les mesures qui ont été prises*. Ceci nous force à ne pas bien augurer de l'esprit politique qui présidera à toute l'organisation d'intérêts matériels que l'on nous promet; or, il faut de l'esprit politique en toute chose. L'intérêt politique, l'intérêt de notre navigation et de notre puissance maritime, devaient dominer de bien haut tout ce qu'on a fait, il y a un an, pour changer les rapports commerciaux de la France et de ses colonies; il a été négligé, foulé aux pieds. Bien plus, il y avait là une question d'humanité, car il faut rendre possible la réforme du régime de l'esclavage aux colonies, et, pour cela, il serait bien nécessaire de ne pas commencer par ruiner la population qui les possède et accabler d'une misère plus grande celle qui les met en culture. Avant deux ans, si cette loi n'est amendée, une violente secousse ébranlera tout le système colonial.

Serait-ce enfin la conversion de la rente 5 pour 100, dont la chambre

devra se saisir pour être distraite de la politique? On le croyait; mais, aujourd'hui, l'on assure que le discours de la couronne n'en dira pas un mot; on n'en parlera pas du moins comme d'une urgente mesure comprise dans les travaux de la session prochaine. Cette opinion a prévalu à la Bourse, et a produit la hausse qui tend à rétabir peu à peu l'ancien cours du 5 pour 100. Si donc la conversion de la rente est un de ces travaux positifs qui doivent occuper le zèle de la nouvelle chambre, et lui donner des habitudes paisibles, c'est à la condition qu'elle s'en saisira elle-même, et entraînera le gouvernement dans ses voies.

D'importantes améliorations continuent à s'opérer dans toutes les parties de l'enseignement. Une réforme jugée nécessaire dans l'organisation du ministère de l'instruction publique a été accomplie sans retard; l'exécution de la loi sur l'instruction primaire devient l'objet d'une active surveillance, et, pour la première fois, des inspecteurs-généraux sont envoyés à cet effet dans les provinces. Une nouvelle chaire, créée en faveur de M. Duvernoy, le collaborateur de Cuvier, complète enfin au Collége de France l'enseignement de l'histoire naturelle. La législation pénale comparée va devenir aussi le sujet d'un cours à la Faculté de Droit de Paris, et en même temps de nouvelles chaires de droit administratif, sont instituées à Strasbourg, à Dijon, à Rennes, à Grenoble, à Toulouse. Depuis long-temps une telle activité n'avait été déployée au ministère de l'instruction publique. M. de Salvandy aime sa tâche et la poursuit sans hésiter avec un courage qui défie les obstacles. Cette tâche est immense; les meilleures réformes, on le sait, ne s'achètent souvent qu'au prix des luttes les plus pénibles; mais en présence des résultats obtenus, on doit bien présumer de l'avenir.

On avait pu justement reprocher à M. Guizot de n'apporter à l'accomplissement des devoirs de son ministère qu'une attention trop souvent absorbée par des préoccupations exclusivement politiques. Toutefois, les souvenirs qu'il avait laissés pouvaient, jusqu'à un certain point, paraître à son successeur un obstacle redoutable. M. de Salvandy ne s'en est pas effrayé, il a voulu leur faire honneur comme à une dette laissée par M. Guizot, en ne négligeant rien pour y ajouter les souvenirs de sa propre administration. C'est ainsi que tout en portant plus particulièrement son attention sur l'enseignement supérieur, délaissé par M. Guizot pour la popularité de l'enseignement primaire, il a eu à cœur d'honorer, en l'améliorant dans quelques points, l'héritage de son prédécesseur.

Certaines des améliorations promises ou simplement désirées par M. Guizot dans ses différens rapports sur l'imperfection pratique de la loi sur l'instruction primaire, M. de Salvandy les a introduites, ou essayées, ou préparées. Il a su modifier avec talent d'autres créations de M. Guizot, trop calculées pour l'effet au dehors ou pour des convenances d'amitiés privées. C'est ainsi qu'en envoyant en Bretagne des hommes fermes et habiles, parmi lesquels figure M. Dubois de la Loire-Inférieure, pour s'y enquérir des difficultés

qui s'opposent à la propagation de l'instruction primaire, M. de Salvandy n'a lutté avec M. Guizot que pour perfectionner son œuvre. C'est ainsi encore qu'il se propose, dit-on, de donner à l'institution des comités historiques des développemens et des moyens d'autorité qui en rendent l'action plus forte, et qui feront trouver plus léger le sacrifice que s'impose annuellement le pays pour remettre en lumière ses antiquités nationales. Il n'a transpiré de ces changemens que la pensée première, qui consiste à porter de deux à cinq le nombre des comités, et à rattacher ces cinq comités aux cinq sections correspondantes de l'Institut.

Nous n'insisterons pas davantage sur l'importance de ces nombreuses réformes. Ce qu'il est moins inutile de constater ici, c'est l'esprit de franchise et de générosité qui a présidé à leur accomplissement. M. de Salvandy est parmi les ministres actuels un de ceux qui ont défendu avec le plus d'ardeur la cause de l'amnistie et de la conciliation. La conduite publique de M. de Salvandy semble réfuter ce vieil aphorisme, qu'on répète encore quelquefois, que la chaleur de l'ame ne saurait se concilier avec les exigences de la politique. Il a prouvé, en effet, que les bonnes intentions ne nuisent pas toujours aux affaires. Pour notre part, nous ne saurions qu'applaudir à une politique où le cœur intervient, quand elle réussit à renverser, comme en cette occasion, des obstacles devant lesquels l'intelligence seule a quelquefois reculé.

Théâtres. — La *Lucia di Lammermoor*, que les Italiens ont donnée cette semaine, est une partition comme Donnizetti en produit six ou huit par an. Il y a là des cabalettes par douzaine, des adagios qui se ressemblent tous, et des finales taillés sur le patron de Rossini. Quant à l'instrumentation, il n'en faut pas parler, c'est un abandon continuel, un laisser-aller, une *morbidezza* dont rien n'approche; dans l'orchestre de cette partition, Donnizetti en est encore, la plupart du temps, au crescendo de la *Cenerentola*. En vérité, quand un maître d'un aussi incontestable talent que l'auteur d'*Anna Bolena* en est venu à réduire son art aux misérables conditions du procédé, rien n'étonne plus de sa part, et la critique peut se taire.

Lucia di Lammermoor vaut la *Parisina*, qui, de son côté, vaut bien *Marino Faliero*. On parle de la fécondité de M. Auber, mais qu'est-ce donc auprès de cette veine inépuisable de Donnizetti? M. Auber n'alimente guère aujourd'hui que le théâtre de la Bourse; il écrit un opéra par an, puis monte à cheval, va au bois et dîne avec ses amis. Mais Donnizetti, qui fournit à lui seul tous les théâtres de Florence, de Venise et de Milan, et qui trouve encore le temps de diriger le Conservatoire de Naples! En général, les maîtres italiens d'aujourd'hui comptent trop sur la puissance de leurs chanteurs. Que serait cette cavatine qui soulève chaque soir un enthousiasme unanime au Théâtre-Italien, sans Rubini, sans cette voix sublime de tristesse et de douleur, qui donne à cette mélodie plus que simple une irrésistible expression? Et cette caballette du défi, qu'on fait répéter avec toute

sorte d'applaudissemens et de bravos, qui voudrait l'entendre seulement une fois, si Tamburini et Rubini ne la chantaient? Dans le rôle de Lucia, Mme Persiani a révélé un talent sévère et dramatique qu'on ne lui soupçonnait pas. Au troisième cate, dans son interminable scène de folie, elle aborde avec un succès merveilleux des traits dont l'audace vous étonne. A ce propos, les gens qui s'occupent de *libretti* devraient bien songer à renouveler un peu leur répertoire; voilà tantôt quatre ans qu'on n'écrit pas un opéra italien sans qu'il s'y trouve, vers la fin, une bonne scène de folie où la prima donna dénoue ses cheveux et les montre au public. (La folie de Lucia aura peut-être été inventée pour les cheveux de la Persiani, qui sont fort beaux.) Du reste, le maestro compose d'ordinaire cette partie à peu de frais, en y rassemblant tous les motifs de l'ouvrage. En vérité, puisqu'on est convenu d'avoir une scène de folie dans chaque opéra, pourquoi se donner la peine d'en écrire une nouvelle chaque fois? C'est là un luxe que j'admire au Théâtre-Italien; la même pourrait servir à merveille. Il serait facile de chanter dans *Lucia di Lammermoor* la grande scène d'*Anna Bolena*, sans rien changer à la musique, encore moins aux paroles, puisque c'est une folle qui parle. — Le Théâtre-Italien, dont l'activité ne se dément pas même au milieu de ses plus beaux triomphes, annonce *Don Giovanni* pour mardi. Il est temps que le tour de Mozart vienne, et l'Opéra profitera sans doute de la leçon.

Entre toutes ces petites fleurs musicales qui perçent les premières neiges de décembre, cette semaine a vu éclore douze romances de Mlle Puget, parmi lesquelles il y en a six au moins qui sont charmantes, et destinées aux plus merveilleux succès du genre. Mlle Puget est, comme chacun sait, en possession maintenant de cette renommée de huit jours, qui a déjà tant dévoré de noms gracieux, celui de Mme Duchambge par exemple. Il est vrai de dire que Mme Duchambge a pour elle un passé qui console des ingratitudes du présent, et *le Bon Ange* pourra bien vivre encore dans la mémoire de tous ceux qui l'ont entendu, lorsque les souvenirs de Mlle Puget se seront effacés. N'importe, Mlle Puget tient aujourd'hui cette royauté et dispose à son gré de cette musique de salon qu'on chante avec les yeux et le sourire. Son nouvel album fera fortune, car il y a pour cette musique un public aussi enthousiaste que pour *les Huguenots* ou *Guillaume Tell*, plus nombreux même, on peut le dire sans crainte d'offenser le moins du monde Meyerbeer ou Rossini.

Théatre-Français. — Au procès entre M. Hugo et la Comédie-Française a succédé une polémique singulière entre M. Jules de Wailly et M. Hugo. Le *Journal du Hâvre* ayant prétendu que M. Hugo avait voulu désigner M. Jules de Wailly, en parlant, devant la Cour royale, d'une camaraderie qui, selon lui, régente le Théâtre-Français, M. Jules de Wailly fit remettre à M. Hugo une lettre dans laquelle il lui demandait si telle avait été son intention. Le *Journal du Hâvre* était joint à la lettre. M. Hugo

ne répondit pas à M. de Wailly et envoya sur-le-champ la lettre et le journal au ministre de l'intérieur, en écrivant à M. de Montalivet une lettre qui a dû étonner singulièrement les admirateurs que M. Hugo compte dans le monde, car jamais on ne vit, en moins de lignes, blesser au même degré le bon goût et les convenances. M. Jules de Wailly a répondu à M. Hugo une lettre qui est restée sans réfutation, au moins jusqu'ici. Il faut déplorer qu'un homme comme M. Hugo se soit exposé aux chances d'un pareil débat. De son côté, la Comédie-Française, toute meurtrie encore des coups que le poète lui avait portés sans pitié en pleine audience avec ces orgueilleuses paroles : « Quand le Théâtre-Français aura besoin d'argent, il saura bien retrouver le chemin de ma maison! » n'a pas fait preuve de plus de tact que M. Hugo en cette occasion. Un journal racontait hier que M. Védel et M. Taylor, en solennelle députation, avaient repris *le chemin de la maison* du poète. Si M. Hugo enrichissait la Comédie-Française, au lieu de l'accabler de ses exigences, le directeur et le commissaire royal auraient encore dû s'abstenir d'une semblable démarche. M. Taylor et M. Védel ont complètement méconnu la dignité du Théâtre-Français, qui en vaut bien une autre, s'il est vrai que cette démarche ait été faite; et, s'ils étaient plus habiles, ils sauraient se pourvoir ailleurs que chez le poète qu'ils jouent par jugement. Il eût été plus adroit d'éviter le procès que d'aller demander merci après l'avoir perdu. Ces messieurs doivent être convaincus de leur maladresse, maintenant qu'ils savent les nouvelles prétentions de M. Hugo pour faire engager Mlle Georges, afin de jouer un nouveau drame, frère d'*Angelo*. Molière avait de plus faibles acteurs que ceux qui sont actuellement au Théâtre-Français, et cependant il ne demandait pas un nouveau sujet à chaque chef-d'œuvre nouveau. Si M. Hugo ne sait pas utiliser les ressources qu'il a sous la main, c'est qu'il est malhabile. Si le Théâtre-Français n'était pas sans direction, il saurait cela aussi bien que nous.

VAUDEVILLE. — *Maria Padilla*, par M. Rosier. — M. Rosier est un homme de beaucoup de talent, qui a eu le malheur d'arriver trop tard, de n'arriver qu'après avoir été indignement pillé par un scélérat de confrère qui, ayant eu l'indélicatesse de naître une centaine d'années avant M. Rosier, lui a perfidement volé la fine fleur de son esprit; de telle sorte que M. Rosier, au lieu d'une moisson de gloire, ne trouve plus par-ci par-là que d'assez maigre regain. Ce confrère indiscret, qu'on ne saurait trop signaler à la commission des auteurs dramatiques, s'appelait, je crois, Caron de Beaumarchais. C'était tout bonnement le fils d'un horloger. Esprit assez distingué d'ailleurs, il fit jouer plusieurs pièces de sa façon qui obtinrent quelque succès, entre autres une bluette fort spirituelle, intitulée *le Mariage de Figaro*. Cette petite comédie, qui rappelle la manière de M. Rosier, fit beaucoup de bruit dans son temps. Le peuple s'en amusa, et la cour voulut bien en rire. On ne se doutait pas alors que ce monsieur Caron de Beaumarchais détroussât l'avenir de M. Rosier. La justice le laissa faire, et le drôle

recueillit tranquillement les fruits d'une célébrité usurpée. Ce dût être un grand désespoir pour M. Rosier, lorsqu'en arrivant il se vit détrôné avant d'avoir régné, lorsqu'il comprit que ce diable d'homme qui s'appelait Caron de Beaumarchais, lui avait traîtreusement dérobé toutes les allures de son talent et de son style, et qu'il ne lui restait plus qu'à se piller lui-même dans le plagiaire qui l'avait dépouillé. C'est ce que fit M. Rosier, c'est ce qu'il fait encore aujourd'hui, et certes, c'est de bonne guerre; on prend son bien où on le trouve. Malheureusement le public, qui n'est pas dans le secret de cette histoire, s'obstine à reconnaître M. de Beaumarchais dans M. Rosier, et refuse de voir M. Rosier dans M. de Beaumarchais. Malheureusement aussi, M. Rosier s'est vu obligé de remplacer, par des pierres fausses et par de la verroterie, les bijoux et les diamans qu'il n'a pu reprendre à cet infame Caron, et le public, qui ne sait rien de toute cette affaire, a le mauvais goût de remarquer que les diamans de M. Rosier ne sont pas de la plus belle eau, et que son écrin ne vaut pas celui de M. de Beaumarchais. Toujours ce Beaumarchais à propos de M. Rosier! Il est bien aisé de concevoir le désespoir de M. Rosier. *Maria Padilla*, par exemple, est, à coup sûr, une pièce charmante, d'un style vif et rapide, aiguisé de saillies, prompt à l'attaque, habile à la riposte; une pièce charmante, en vérité, qui n'a que le tort de n'avoir pas été jouée cent ans plutôt, avant que ce Beaumarchais en eût défloré les graces virginales. Voilà comment une œuvre originale peut, aux yeux du public ignorant, passer pour un pastel effacé ou pour la copie d'un grand maître!

La nouvelle pièce de M. Rosier est tirée d'une chronique espagnole. Nous sommes en Castille, sous don Pédre le Cruel. Ce tyran est agréablement représenté par Fontenay, qui est bien, à coup sûr, le tyran le plus débonnaire qui ait jamais existé. Revenons à don Pédre; le farouche don Pèdre a épousé une fille de France, la sœur de Charles V. Les filles de France sont des fleurs du sol natal qui dépérissent toujours sous le ciel étranger. Blanche se mœurt de tristesse et d'ennui. Don Pèdre qui est deux fois tyran, tyran en sa qualité de roi, tyran en sa qualité d'époux, don Pèdre s'ennuie de son côté et finit par se distraire en rappelant à la cour une favorite, autrefois disgraciée. Cette favorite est Maria Padilla. Maria Padilla rencontre à la cour deux coquins, — il y a des honnêtes gens partout, — dont l'un est son mari. Ces deux coquins, qui ne manquent pas d'esprit, ont dû servir de types à Frédérik Lemaître et à Serres, pour les rôles de Robert Macaire et Bertrand. Ainsi, M. Rosier aura défrayé d'un seul coup *le Mariage de Figaro* et *l'Auberge des Adrets*. Dans Maria Padilla, Bertrand s'appelle Palmi, et Robert Lucio. Disons que Palmi et Lucio font une paire de drôles fort amusans, et que Beaumarchais, bien qu'il ait beaucoup pris à M. Rosier, lui a laissé toutefois une part encore assez belle. Lucio, l'époux de Padilla, fait de sa femme un marche-pied pour arriver aux honneurs; Maria fait de son mari un instrument pour arriver au trone de Castille. Tous deux arrivent à leur but. Blanche meurt empoisonnée. Maria Padilla est proclamée reine, Lucio

grand-maître de Saint-Jacques. Palmi, pour s'être avisé de commettre une bonne action, s'est vu obligé de fuir en France où plus tard, sans doute, il aura été pendu. Il y a dans tout ceci plus de talent, de charme et d'esprit qu'il ne s'en dépense généralement au théâtre. Il est bien vrai que l'intrigue manque çà et là de clarté; que dans le dialogue tous les coups ne portent pas, que la pièce, qui n'est d'un bout à l'autre qu'une perpétuelle délibération, conclut malheureusement par un point d'interrogation; il est bien vrai, nous le répétons encore, que le style de Beaumarchais nuit singulièrement au style de M. Rosier. Mais toujours est-il que *Maria Padilla* est l'œuvre d'un talent consciencieux. Ce qu'on ne saurait trop louer, c'est la magnificence de la mise en scène, le luxe des costumes et l'élégance en toutes choses qu'a déployés, en cette occasion, l'administration du Vaudeville. Quant aux acteurs, ils ont bien mérité du public et de M. Rosier. Fontenay a compris que la tyrannie était une mauvaise plaisanterie avec laquelle il fallait en finir. Il a fait de don Pèdre un excellent tyran en bonnet de coton et en robe de chambre, qui a toute la peine du monde à se faire craindre, et qu'il est impossible de ne pas aimer. Mlle Brohan est charmante dans le rôle de Padilla, et véritablement belle, lorsque Lucio vient de sauver la reine et qu'elle lui dit : Je t'aime ! Lafond est toujours l'acteur plein de verve que vous connaissez. Mlle Balthasard n'a pas l'air très convaincue de ses malheurs, Mlle Mayer est un délicieux petit page.

Gymnase Dramatique. — *Le Bonheur dans la Retraite*, vaudeville en un acte. — Le Gymnase a fait jouer sous ce titre vertueux une petite niaiserie sentimentale que le public a accueillie par de vigoureux sifflets. Quand on contemple ce soleil éteint qui s'appelle le Gymnase Dramatique, il est impossible de se défendre d'un profond sentiment de tristesse. Ainsi passent toutes les gloires de ce monde!

— M. Edgar Quinet, à peine de retour de l'Allemagne, vient de mettre sous presse un poème en trois parties, qui doit paraître dans le mois de janvier. Le nouveau poème de M. Quinet a pour titre : *Prométhée*, nous espérons en donner quelques fragmens à nos lecteurs.

— Un de nos collaborateurs, M. Arnould Frémy, vient de faire paraître un nouvel ouvrage sous ce titre, *la Chasse aux Fantômes* (1). On retrouve dans cette production la verve et l'esprit qui caractérisent la manière de l'auteur. *La Chasse aux Fantômes* n'est point une œuvre de caprice ou de fantaisie, c'est une peinture de mœurs vivante et naturelle, c'est une comédie philosophique, qui se produit sous une forme toute nouvelle. Nous reparlerons de cet ouvrage.

(1) Un vol. in-8o, chez Desessart, rue des Beaux-Arts, 15.

F. Bonnaire.

OVIDE.

C'était au plus beau temps de la poésie romaine; Auguste était le maître du monde et le dieu des beaux esprits de son temps. Rome venait enfin de s'avouer sa dernière défaite; et comme maintenant elle faisait bon marché de sa vieille liberté et de ses vieilles mœurs, elle ne songeait plus qu'à se remettre des sanglantes secousses des guerres civiles, elle s'abandonnait, sans rien prévoir, aux enchantemens, tout nouveaux pour elle, des arts et de la poésie. A l'abri de ce maître tout puissant, qui faisait taire les factions, les plus grands maîtres de la langue latine prenaient leur essor : Virgile célébrait les bergers et les héros; Horace enseignait par son exemple et par ses leçons l'art doublement difficile de bien vivre et de bien dire; une chose toute nouvelle à Rome, une cour, se formait aux accens flatteurs de ces muses rivales; en même temps que les vieilles mœurs se perdaient, la vieille langue latine subissait d'incroyables et spirituelles transformations. Le vieil Ennius, le poète chéri des vieux républicains de Rome, l'ami de Caton, qui s'était lui-même intitulé l'*Homère de l'Italie*, un grand poète qu'eût estimé le vieux Brutus, Ennius et son génie n'était plus qu'un vil fumier où le poète Virgile cherchait ses perles. Plaute, le comique du peuple, était déjà regardé comme un parvenu mal élevé et impoli. Mécènes, le descendant des rois d'Étrurie, flatteur habile, élevait à la flatterie tous les esprits contemporains, et, tout parfumé qu'il était de la royauté de ses ancêtres, il en frottait la royauté républicaine d'Auguste. Au même in-

stant, les femmes romaines, petites-filles dégénérées de cette sévère Cornélie, la mère des Gracques, sortant tout à coup de cette modestie austère qui avait été si long-temps le plus bel apanage des petites filles de Romulus, révélaient aux regards surpris et enchantés leur beauté, leur esprit, leurs passions, leurs faiblesses, toutes choses qu'on n'avait jamais vues en public. Le signal amoureux donné par Virgile, dans le quatrième chant de l'*Énéide*, n'avait été que trop bien entendu de la jeune Romaine, et elle se mettait à aimer, elle aussi, et avouer son amour, à l'exemple de la reine de Carthage. En même temps, le luxe des arts, des palais, des festins, toutes les passions, les prodigalités de tout genre, toutes les folies des peuples tout puissans, tous les excès des nations qui ont accompli leur œuvre guerrière et politique sur la terre, et qui maintenant n'ont plus qu'à mourir en vidant leur dernière coupe, envahirent la ville qui n'était plus la ville éternelle, et avec ces passions nouvelles fondirent sur le Capitole vermoulu, et plus redoutables que les Gaulois, les Grecs pervers, les usuriers avides, les prostituées de l'Orient, les juifs qui vendaient l'avenir; toutes sortes d'embûches furent tendues aux vieux noms, aux vieux coffres-forts, aux vieilles fortunes; l'ivresse du pouvoir et de l'or devint générale; la fureur des spectacles s'empara de cette ville, qu'animait autrefois la fureur des triomphes. Moment solennel dans l'histoire du monde! Rome se transformait; elle passait de la république à la monarchie, de la modération au luxe sans frein, de Lucrèce à Virgile, de Caton à Mécènes, de Cornélie à Julie, et bientôt, par une pente insensible, elle allait tomber entre les mains d'un élégant poète, tout chargé de parfum, d'esprit, d'ironie et d'amour, Ovide, qui est, à tout prendre, le premier poète de la décadence et le dernier poète du siècle d'Auguste.

Ovide est le poète habile et convaincu de toutes les fantaisies romaines; il est le poète des jeunes gens déréglés et des jeunes femmes sans pudeur. C'est un facile esprit qui ne croit à rien, sinon au plaisir. On ne trouve plus dans ses veines une seule goutte du sang romain; à le voir ainsi occupé des plus fins détails de la passion, on le croirait Espagnol comme Martial. Ovide, cependant, n'est pas le premier qui soit entré dans ce sentier de fleurs qu'il appelait *les amours*. Avant lui, la poésie romaine avait donné le jour à Didon; Horace avait célébré en beaux vers Néera et Lalagé, et cette belle fille Tyndaride plus belle que sa mère, et tant d'autres; Tibulle, Catulle et Properce, tous remplis d'amour, avaient célébré dans leurs brûlantes élégies les noms charmans et populaires de leurs maî-

tresses. Les uns et les autres s'étaient sauvés par la vérité de leur passion. Ces amours étaient vives et bien chantées, parce qu'elles étaient bien senties. Horace, lui, s'était sauvé à force d'esprit et par son aimable égoïsme; il parlait des femmes, de temps à autre, dans ses vers, comme il parlait de fleurs dans un banquet. Ovide fut moins frivole qu'Horace en fait d'amour, mais aussi il fut moins amoureux que Properce et Tibulle. Il se fit le chroniqueur assidu des amours et des passions de son temps; il fut le poète favori des belles petites-maîtresses et de la belle société élégante, qui étaient de près ou de loin ses élèves, dont il était l'oracle. Il écrivit d'abord *les Amours* en cinq livres; et dans ces cinq livres, que lui-même il a réduits à trois, il raconte la suite non interrompue de ses bonnes fortunes, bonnes fortunes de chevalier romain, de jeune homme, de bon poète, d'homme riche, quatre grands titres à l'amour des femmes. *Je voulais chanter les combats et la gloire*, mais le petit dieu se mit à rire, et il conclut, comme la première ode d'Anacréon : *Ma lyre rebelle ne peut célébrer que l'amour;* et, pour commencer dignement l'entreprise, il invite à souper sa maîtresse, et il lui envoie toutes sortes d'instructions. « Ton mari (la belle est mariée) me donne à souper ce soir, et puisse ce repas être le dernier de sa vie (le souhait est énergique)! O malheur! je vais ce soir chez toi, non pas en amant, mais en convive. Et je te verrai assise sur le lit d'un autre, à ses pieds, et ses pieds sur ton sein et sa main sur ton cœur. Mais, prends garde; sois modeste et réservée avec cet homme, et pense à moi, ton amour. Un geste, un signe du doigt, un clin d'œil, tout me suffira à te comprendre. Porte ta main à ta joue de rose, si tu veux me dire : « Je t'aime, Ovide! » Touche la table comme on touche l'autel; cela voudra dire : « Je hais cet homme, Ovide! » Lui, cependant, fasse le ciel qu'il n'ose pas te caresser devant moi! Le vin qu'il versera dans ta coupe, laisse-le dans ta coupe; le morceau qu'il aura porté à ses lèvres, jette-le sous la table. Enivre cet homme, et qu'il tombe ivre-mort. » Et il paraît en effet que cette ruse de l'amour réussit à notre poète, car le lendemain de cet honnête repas conjugal, il raconte tout son bonheur. La description n'est pas chaste, mais elle est charmante. C'était par un si beau jour! l'appartement était frais et tranquille; on eût dit à cette douce clarté que c'était l'heure du crépuscule matinal,

Lorsque n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour.

A l'heure dite, Corinne arrive, la tunique flottante, les cheveux flot-

tans, belle comme Laïs, abandonnée comme elle. Et quel doux sommeil vint plus tard s'emparer des deux amans! Mais souvent tout cet amour était dérangé par un ami, par un rival, quelquefois par le mari, souvent même par un portier inflexible. « O portier! ce que je te demande est peu de chose : laisse rouler sur ses gonds cette porte rebelle; qu'elle soit seulement entr'ouverte, et je passe : l'amour m'a fait si mince et si fluet! — Allons donc! lève-toi, mon ami; autrefois tu m'entendais si bien venir! — Ouvre-moi, il fait froid; le vent frappe comme moi à cette porte impitoyable; le calme règne dans la ville; la rosée tombe dans la campagne; ouvre-moi, la nuit avance. — Homme ingrat! malheur à toi, si tu restes sourd à ma voix qui t'appelle! malheur! J'ai mon épée; je vais chercher une torche! — Non, tu n'étais pas fait pour garder ce seuil charmant, si légèrement effleuré. Tu es né pour garder un cachot impénétrable. Réveille-toi, réveille-toi. Déjà le coq annonce le matin. Si quelqu'un vient à me surprendre, malheur à toi! Cette couronne de fleurs que je détache de ma tête glacée, je vais la déposer sur ce seuil insensible. Ces fleurs que je lui destinais t'accuseront près de ma maîtresse; elles lui diront ce que j'ai souffert durant cette horrible nuit. »

Une autre fois, il passait de la soumission à la fureur; il battait cette belle Corinne, et puis, de sang-froid, il maudissait son crime. Il l'a donc frappée; elle cependant de le regarder muette, étonnée, tremblante, et, dans son repentir, il se croise les bras, et il se dit à lui-même avec une horrible amertume : « Honneur à toi, le superbe vainqueur d'une femme! Malheureux! j'ai frappé ce beau corps qu'appelaient mes baisers; j'ai déchiré cette robe obéissante autrefois; j'ai arraché ces cheveux, innocente parure; j'ai laissé sur ces belles joues les traces de mes ongles; je t'ai vue t'éloigner de moi, pauvre fille, tremblante comme le peuplier!... » Et vous pensez s'il revoyait de bien long-temps cette maîtresse outragée. Aussitôt le bruit de ces outrages se répandait dans la ville : « Le jeune Ovide a battu sa maîtresse; il s'est jeté à ses pieds pour implorer son pardon, et Corinne a été impitoyable. » Voilà ce qui se disait dans les petits soupers du mont Aventin. En même temps, les galans éconduits de revenir auprès de Corinne. Les moins hardis envoyaient à la belle une messagère d'amour, une horrible vieille appelée Dipsas (son nom lui vient de la soif qui la brûle). Savante magicienne, elle connaît la vertu des plantes. Je soupçonne même qu'elle peut mettre des ailes à son cadavre, et voler dans les airs; mais ce n'est pas là tout

son crime; elle est la trahison des amours; elle est le piége tendu aux jeunes beautés. « Que vous êtes belle! dit-elle tout bas; et si vous saviez de quel beau jeune homme vous avez fait la conquête! Et quel homme ne voudrait plaire à tant de beauté? Mais quelle beauté! et point de parure? Et pourquoi donc n'êtes-vous pas aussi riche que vous êtes belle? Mais faites un signe, et je vous fais riche. Je sais un riche amant qui brûle pour vous, Corinne; il est si beau qu'il pourrait vous aimer même s'il était pauvre. » Ainsi parle l'abominable vieille; puis, voyant Corinne qui rougit... qui l'écoute : « Allons! ajoute-t-elle, rougissez tout à votre aise; le doux incarnat de la pudeur va très bien à vos joues si fraîches. Mais servons-nous de la pudeur comme d'un vermillon qui relève la beauté sans repousser l'amour. Nous ne sommes plus au temps des Sabines, nos vénérables grand'mères. Rome a été la ville de Mars, mais aujourd'hui Mars règne sur les Barbares, et Vénus règne en souveraine dans la ville de son fils Énée. Aimez, jeunes filles, c'est la vie. Celle-là seule est chaste à qui personne ne dit : « Je t'aime. » Le temps emporte la jeunesse, comme le voyageur emporte à ses pieds la poussière du chemin. Usons de la jeunesse si nous voulons qu'elle nous profite. L'acier devient poli par le frottement; une belle robe veut être portée; le palais sans hôtes se dégrade; ainsi fait la beauté sans amans. Et quels amans, sinon les riches et les généreux qui jettent l'or comme les belles jettent les baisers? Pauvre fille qu'on trompe et qu'on dépouille, que veux-tu faire de ce chevalier romain qui fait des vers, et qui ne te donne que des vers? Triste monnaie! comme si Apollon lui-même n'avait pas une lyre d'or. Il est noble, dis-tu? Triste noblesse, qui vous fait aimer gratis! Allons! Corinne, allons! ma fille, laissons là les amours inutiles. Suis mes conseils, et tu verras ce que vaut l'amour d'un riche. Écoute-moi, je sais l'art de prendre les hommes. D'abord, tu laisses entrevoir ta beauté, et tu tends les filets de ta jeunesse jusqu'à ce que ta proie soit à ta portée. Tu permets ensuite que l'on t'aime, comment se refuser à cet innocent désir? quelquefois même tu dis, comme malgré toi : *Je vous aime.* Qu'importe! pourvu que tu n'aimes personne? Puis, l'instant d'après, tu fermes ta porte, et cette porte, fermée à l'amour, ne s'ouvre qu'à l'or; et même pour le plus généreux, tu as tes caprices, tes migraines, tes jours d'abstinence que commande Junon Vidua; mais cependant ne sois pas trop cruelle, défends-toi et rends-toi tour à tour. Trop de rigueur encourage les rivales. As-tu blessé ton amant? cherche-lui

sur le champ une bonne querelle, et fais en sorte qu'un autre soupirant soit là tout exprès pour profiter de ce désastre. Mais, cependant, que ta colère soit de courte durée. Il faut aussi savoir verser des larmes, pousser des soupirs, appeler les dieux à témoin de tes doux mensonges! Il faut enfin prendre à ton service des gens habiles, un garçon alerte, une fille discrète, une confidente exercée, une mère avare, un frère ruiné, une sœur moins jolie que toi, un vieux père ancien soldat de César. Tous ces gens-là sont naturellement très alertes à attraper toutes sortes de présens. Tu peux aussi ramener plus d'une fois chaque année le jour heureux de ta naissance. Il est aussi très important d'avoir plusieurs amans qui tiennent en haleine l'heureux renom de ta beauté. La rivalité entretient l'amour. Un homme entouré d'embûches se défend par les présens. Montre à ton amant les présens de ses rivaux. Parle-lui des frivoles magnificences qui se vendent dans la rue Sacrée, emprunte-lui son or, sauf à ne jamais rendre; accable-le de caresses, de reproches, de jalousies, de soupçons, de mépris; et quand il sera bien ruiné, et que tu seras bien riche, viens à moi, ma fille, et dis-moi : *Merci, ma mère!* et, si je meurs, dis au moins cette prière sur mon tombeau : « *Que la terre lui soit légère.* »

Ainsi parlait l'infame vieille. Sur ces entrefaites, Ovide arrive. « Que les dieux te donnent une vieillesse sans feu, et une soif sans fin, misérable! » Puis, prenant les mains de sa maîtresse : « N'écoute pas cette horrible vieille, Corinne, lui dit-il, et embrasse tendrement Ovide le soldat. — Ovide le soldat! répond Corinne; tu veux dire Ovide le poète, Ovide l'amoureux? — Tu as raison, répond Ovide, c'est ce que je voulais dire. Le soldat ou le poète, c'est même chose. Qui dit amour dit combat. L'amant est le soldat de l'amour. Aimer et se battre, c'est même chose. L'amant et le soldat sont du même âge. Quoi faire d'un vieux soldat et d'un vieil amant? Il faut à l'amant et au soldat même valeur, même dévouement, la même ardeur. L'un et l'autre, ils supportent le froid de l'hiver, les chaleurs de l'été, les veilles en tout temps : celui-là monte la garde à la porte de son général, et cet autre à la porte de sa maîtresse. Que de marches forcées à la suite de la gloire, à la suite d'une maîtresse! Bourrasques, fleuves, torrens, la mer, rien n'y fait; il faut marcher, ils marchent, chacun poussé par sa passion. Ce sont les mêmes ruses pour surprendre les ennemis et pour surprendre les maris. L'Amour est aussi brave que Mars en personne. Tous les héros sont amoureux, Achille de

Briséis, Hector d'Andromaque; et de toi, moi-même! Moi, j'étais gras et paresseux, aimant le lit et le sommeil. Eh! regarde, Corinne, quel vaillant homme a fait de moi l'amour! »

Mais cependant les discours de la vieille Dypsas ont porté leurs fruits. Corinne se trouve trop pauvre, et sa beauté ne se trouve plus assez parée. Ovide fait des vers bien galans; il a bien de l'esprit en tête-à-tête, mais les rivales de Corinne ont de si riches ceintures, de si beaux bracelets, et des litières si douces, portées par tant d'esclaves! Aussi Corinne pense tout bas aux amans riches. Pauvre Ovide, pauvre soldat vaincu! En vain il se défend de son mieux, en invoquant les dieux et les hommes. « Tu étais belle comme Léda avant que ce beau cygne s'abattît sur elle; tu étais innocente et pure comme Amynone parcourant, une urne sur la tête, les campagnes de l'Argolide. Et maintenant, maintenant, je ne t'aime plus, Corinne; je n'aime plus cette beauté que tu mets à prix. L'Amour est un enfant, et il est nu. L'amour ne se vend pas, il se donne; les richesses ne valent pas un baiser. La génisse se vend-elle au taureau, la brebis au bélier, et faut-il donc que la femme se mette à l'enchère? Tristes gains, les gains faits par la beauté! malheur à la femme qui demande à ses amans de l'or! Passe encore de leur demander des vers, d'emporter les raisins de leur vigne, les fruits de leur jardin! Constance, fidélité, dévouement, tels sont les présens du pauvre; moi poète, je donne l'immortalité à ma maîtresse. Voilà qui est chose durable, voilà ce qui ne s'use pas comme les étoffes d'or et de soie, comme les perles fragiles; voilà qui vaut mieux que l'or et les diamans! Adieu donc, et apprenez, ma belle, qu'Ovide vous aurait même donné de l'or, mais il ne fallait pas en demander. »

Il pensa donc à une autre maîtresse, et il en trouvait tant sur sa route! — La jolie servante de ce nouvel amour avait nom Napé. — « O toi, la belle esclave, qui tresses les beaux cheveux de ta maîtresse, fidèle et habile confidente de mon bonheur, remets ces tablettes à ta maîtresse. Tu connais l'amour, Napé, c'est ton dieu et le mien, il te sera propice à toi aussi. Va donc, remets ces vers à leur adresse, et regarde bien de quel visage ils seront reçus. Demande ensuite une longue réponse, ou mieux encore ce seul mot: *Viens*, et je dédierai mes heureuses tablettes à Vénus. »

Mais, non! la maîtresse de Napé ne daigne pas encore répondre au poète, il rejette bien loin les tablettes qui l'ont trahi! Et d'ailleurs, quels tristes présages! en sortant de la maison d'Ovide, la leste Napé s'est heurté le pied contre le seuil de la porte. « Souviens-toi donc,

mon enfant, d'aller moins vite. Et vous, tablettes, bois lugubre, cire maudite, je vous jette par la fenêtre, dans ce carrefour, sous les roues qui passent. Allez servir de registres à l'avare qui pleure sur le pain qu'il mange. »

Mais le surlendemain, les mauvais présages furent menteurs. Napé fut plus leste et plus habile ; on avait écrit « Viens, » et Ovide était venu. Il était resté jusqu'à l'aurore chez sa nouvelle maîtresse, et quand vint l'aurore, il ne voulut plus partir. — « O ma belle aurore, où vas-tu? c'est l'heure où le soleil est doux, où le ciel est pur, où l'oiseau se réveille en chantant. Cruelle aurore! elle attelle le bœuf à la charrue, l'homme au travail, l'enfant à son livre; elle réveille les plaideurs, elle sépare les amans. » — Mais cependant le soleil s'élève, et la maîtresse d'Ovide se met à sa toilette pour arranger ses beaux cheveux. — O douleur! cette belle chevelure, l'orgueil de cette tête si noble, et qui encadrait à merveille ce profil grec, ces beaux cheveux tombent par poignée sous le peigne léger de Napé. — « Je te le disais bien, s'écrie le pauvre amant, cesse de teindre tes cheveux. Et les voilà perdus! ils étaient si beaux et si fins! Ils t'enveloppaient d'une gaze transparente. Ils étaient de cette belle couleur cendrée, mélange d'ébène et d'or. Ils se prêtaient aux mille caprices de Napé, sans jamais qu'un seul se cassât dans sa main. Oh! que tu étais belle le matin, les cheveux en désordre, étendue sur ton lit de pourpre, comme la bacchante sur le vert gazon de la Thrace. Et pourtant, quelle plus brillante chevelure fut jamais plus complaisante! Ils se tordaient en mille manières, autour de cette tête si belle! Combien de fois ils furent mis à la torture! Le fer, le feu, et tous les caprices de la coquetterie, ils ont tout subi. Que de fois je te disais : c'est un crime; oui, un crime, ma beauté, de façonner avec tant de peine cette chevelure, qui s'arrange d'elle-même avec tant de grace! — Mais enfin te voilà chauve, et maintenant, dans ta douleur, tu repousseras le miroir. C'est qu'en effet, toi seule tu es la coupable; il n'y a là ni enchantement ni jalousie d'une femme envieuse de ta beauté; c'est toi-même, imprudente, qui as répandu le poison sur ta tête. Maintenant la Germanie t'enverra des cheveux d'esclaves. Une nation vaincue se chargera de ta parure; et quand on t'appellera encore la fille aux beaux cheveux, tu penseras en toi-même : Ce n'est plus ma beauté qu'on admire, c'est quelque Sicambre inconnue qu'on loue en moi. Malheureux que je suis! Eh! que dis-je! la voilà qui verse des larmes; de ses blanches mains, elle cache la rougeur de son front. Oh! par-

donne et calme-toi, mon enfant; reprends ta beauté, laisse faire ta jeunesse, tes beaux cheveux repousseront. »

Ainsi, il vivait dans toute sorte de songes, de bonheurs et de transports. Comme vous le voyez, les amours n'arrêtaient point sa poésie, ou plutôt, l'homme heureux! les amours étaient toute sa poésie, et il était aussi fier de son titre de poète que de son titre d'amoureux. La poésie, c'était sa gloire; il lui avait sacrifié sans peine les lauriers poudreux du dieu de la guerre et l'éloquence vénale du barreau. Homère, Sophocle, Ennius, Varron, Lucrèce, Virgile, Tibulle, Gallus, tels étaient ses dieux et ses maîtres; il allait çà et là sans cesse, au gré de son caprice poétique, du grand vers au petit vers, du poème badin au poème sérieux, de l'héroïde à l'élégie amoureuse, des *Métamorphoses* à *l'Art d'aimer*. Il avait entrepris de célébrer, dans un poème de longue haleine, la guerre des géans; il avait voulu, lui aussi, entasser le mont Ossa sur le mont Pélion, et, se disait-il, ce n'est pas la force qui lui eût manqué (les poètes se flattent toujours); mais au seul titre de son poème, la *Gigantomancie*, sa maîtresse, effrayée, lui avait fermé sa porte. Ovide chassé par sa maîtresse épouvantée! c'était bien plus que si la foudre de Jupiter fût tombée sur ce géant parfumé! Aussitôt il revint à ses badinages et à ses poésies légères, à ses chaudes et peu chastes élégies, et de nouveau, cette porte fermée lui fut ouverte. Les jeunes Romaines amoureuses et les belles courtisanes affranchies reconnurent leur poète, et lui prêtèrent une oreille attentive quand il chantait ses propres espièglerie. Son second livre des *Amours* fut encore mieux reçu que le premier, car il était encore plus rempli d'aventures toutes récentes, et les plus habiles amoureux de Rome trouvèrent que leur poète avait fait de grands progrès dans son art. En effet, n'était-il pas parvenu à corrompre, et par de belles paroles encore, l'eunuque Bagoas, si ardent à surveiller sa maîtresse? Bagoas avait frémi de se voir comparé aux délateurs, le cou chargé d'étroites chaînes. Personne cependant ne soupçonnait que Tibère et ses délateurs allaient venir. D'ailleurs, Ovide avait si bien fait la leçon au terrible Bagoas! Il avait vu chargé de fers un esclave qui avait dénoncé sa maîtresse et causé la mort de trois personnes. Il n'y a pas un mari qui soit content qu'on vienne lui dire en tête-à-tête : *Votre femme vous trompe!* S'il aime sa femme, c'est lui causer un terrible chagrin; et s'il n'aime pas sa femme, c'est lui ôter inutilement la bonne opinion qu'il a de lui-même. Puis il déplore si tendrement le malheur de ce pauvre eunuque Bagoas, qui ne peut plus aimer, pauvre créature humaine qui n'est ni un homme ni une

femme; et de Bagoas, il reporte les yeux sur lui-même, sur lui, l'amoureux de toutes les belles; oui, il les aime toutes, et pour toutes sortes de raisons : celle-ci pour son regard baissé et sa joue rougissante, celle-là pour sa prunelle qui brûle et pour ses lèvres qui appellent le baiser; l'une parce qu'elle préfère aux vers d'Ovide les vers de Gallus, et l'autre parce qu'elle met Ovide avant Properce; celle-ci chante comme le rossignol, et il voudrait se blottir sous l'aile du rossignol; celle-là fait frémir la lyre sous ses doigts, et il voudrait courber la tête sous ces doigts inspirés. Admirez cette Hébé qui danse! Sa pose est amoureuse, ses bras sont déliés; son geste écrit dans les airs ce mot : *je t'aime*. Tout son corps se balance dans un frémissement indicible. Comment résister à cette déesse? Celle-ci est grande, imposante et fière : il l'adore; cette autre, toute mignonne, se perd dans les guirlandes de sa couronne : peut-on ne pas aimer ce galant petit chef-d'œuvre? Il les aime sans parure, la beauté est si belle de sa propre beauté! Mais aussi il les aime parées; l'or, les étoffes précieuses, les perles et les diamans, sont faits pour la femme. Les cheveux noirs, oh! qu'il aime les cheveux noirs! Léda était brune; et les cheveux blonds! l'Aurore est blonde : peut-on ne pas aimer l'Aurore? La quinzième année ne lui déplaît pas, la vingtième non plus. Il voudrait, le poète, que toutes les femmes de Rome n'eussent qu'une seule tête pour l'embrasser. Mais aussi, vous pensez bien qu'avec ces penchans volages il avait souvent des vengeances et des trahisons à subir.

Plus d'une fois, il trouva à sa place un beau rival. Sa jalousie ainsi éveillée le poussait merveilleusement à deviner toutes ces trahisons; et alors, malheur à la jolie perfide! Il l'accablait d'outrages, quand il ne l'accablait pas de coups. Plus d'une fois, à la fin d'un souper, Ovide a fait semblant de dormir, comme faisait Mécènes quand l'empereur Auguste soupait chez la femme de Mécènes. Mais Ovide dormait avec des intentions moins charitables. Les yeux fermés, il voyait toute chose, les signes fugitifs que la perfide faisait à son rival, les baisers criminels furtivement échangés. O malheur! D'autres fois, il se vengeait en redoublant de tendresse et d'amour.

Un jour mourut le perroquet qu'Ovide avait donné à sa maîtresse. Ce bel oiseau venait des Indes orientales, et il fut chanté comme fut chanté le moineau de Lesbie, l'aimable oiseau jaseur. Il a pris sa place dans l'Élysée, près de l'oiseau de Junon, et non loin du Phénix immortel. Sur sa tombe, on lit ces deux vers : « Oiseau, l'amour de sa maîtresse, il ne chantait pas, il lui parlait. »

La jeune esclave de cette belle s'appelait Cyparis. Cyparis était aussi habile que Napé, mais plus tendre. A force de voir le galant Ovide à la toilette de sa maîtresse, son cœur se prit pour Ovide. C'était une fille bien élancée; elle était née à Athènes; elle savait les vers de Sapho par cœur, et elle les chantait d'une douce voix, tout en parant sa maîtresse. Ce nouvel amour fut accepté avec reconnaissance par le poète. « Par les dieux immortels, disait-il à sa maîtresse, je jure que jamais je n'ai regardé d'amour Cyparis. » Mais cependant il disait en secret à Cyparis : « Ma jolie fille, si habile à relever de blonds cheveux, et qui ne devrais parer que les déesses, mon éveillée Cyparis, le trésor de ta maîtresse, et mon doux trésor, prends garde, prends garde! un œil jaloux nous surveille. Comment donc a-t-elle pu savoir que je t'aimais, et que toi tu étais à moi, mon amour? Enfant, prends garde; tu te troubles au moindre coup-d'œil; je t'ai vue rougir; il faut encore que je te donne une leçon de prudence, et je te la donnerai ce soir. Et si tu refuses de me revoir, moi, ton maître, je dirai tout à ta maîtresse. Je m'accuserai moi-même pour te faire coupable. Soupers, baisers, rendez-vous, je dirai tout, excepté tes refus. »

Et il parlait ainsi à Cyparis le plus beau langage romain, tout comme s'il eût parlé à la fille de l'empereur. Quand on lui disait : « Mais, chevalier, vous aimez donc une servante? » il vous répondait que devant l'amour toutes les femmes sont égales, et qu'il ne reconnaissait que l'inégalité de la beauté et de la jeunesse. « Achille n'a-t-il pas brûlé pour Briséis, une esclave? » Quelquefois, fatigué de ses amours vagabondes, et poussé par un secret pressentiment d'un sombre avenir, que nul ne pouvait cependant prévoir dans ces voluptés présentes, le poète demandait merci à l'Amour : « Grace pour moi, dieu ailé. Épargne une victime immolée; ne brûle pas mon cœur de plus de feux qu'il n'en peut contenir. Il y a tant de jeunes cœurs qui n'aiment pas encore, tant de filles insensibles, tant de garçons amoureux! Je suis déjà un vieux soldat de l'Amour, et j'ai bien gagné quelques jours de repos après tant de campagnes. »

Vaines prières, ou plutôt, il eût été bien malheureux si l'amour l'eût exaucé, et s'il eût été forcé désormais de ne plus aimer qu'une seule femme; car c'était là une de ses opinions les mieux enracinées qu'on pouvait aimer très sincèrement plusieurs femmes à la fois. Justement, en ce temps-là, il avait deux maîtresses, et encore aurait il eu bien de la peine à vous dire laquelle des deux était la plus aimée. Seulement, si la première était plus belle que la seconde, en revanche la

seconde était plus tendre. Dans ces instans de délire, il s'écriait, ivre de joie : « Je veux blanchir sous la bannière de Vénus. Qu'on écrive sur mon tombeau : *Il est mort comme il a vécu.* »

Pauvre homme! s'il avait pu deviner comment il devait mourir! s'il avait su quels bords lointains l'attendaient! lui qui ne pouvait pas permettre à sa maîtresse le plus petit voyage, même d'aller à Baïes! Il dévouait aux dieux infernaux le premier navigateur; il tremblait si fort pour cette pauvre jeune femme, exposée vingt-quatre heures aux vagues d'azur de la plus belle et de la plus douce mer du monde romain! Il invoquait à la fois le Zéphyre et l'Eurus. « Tes petits pieds, disait-il à son amante, ne sont faits que pour effleurer les gazons des bocages. Que vas-tu faire, si le vent soulève ton vaisseau jusqu'aux astres? Heureuse la beauté de vingt ans qui reste couchée sur son lit de pourpre, qui s'endort en lisant un livre nouveau, et qui se réveille en promenant ses doigts légers sur les cordes de la lyre! Pars donc, puisqu'il le faut, pars, mais pense à moi; et moi, tu me trouveras le premier sur le rivage, te tendant les bras. Le gazon mouillé d'écume sera notre table, et, le verre à la main, tu me diras tes périls. »

Quelle poésie heureuse, et qu'il était loin de penser alors aux orages, au ciel noir, à la misère, à l'isolement du Pont-Euxin! En effet, elle est revenue, l'infidèle. Qu'allait-elle donc faire à Baïes? moins que rien. Elle est revenue plus jeune et plus fraîche encore qu'elle n'était partie. Ovide fut, comme il l'avait dit, le premier à la revoir, et il célébra sa gloire comme un vieux soldat de l'Amour. Amour, et toi Isis, protége la maîtresse d'Ovide, car la maîtresse d'Ovide n'est pas revenue de Baïes comme elle était partie. Elle est mère! et comment le dire? Elle a pensé se tuer elle-même en tuant son enfant; mais l'amour l'a sauvée. Et cependant, Ilythie, protectrice des jeunes époux, veille sur cette pauvre femme, et prends garde à un second attentat! Quel malheur, en effet, et quel crime! Il n'était que trop commun parmi ces femmes vouées à l'amour. Mais cependant Ovide est un peu indigné. Quoi donc! une mère tuer son enfant qui n'est pas né! Pourquoi dépouiller avant le temps la vigne féconde de sa grappe? Pourquoi, d'une main cruelle, arracher le fruit avant qu'il soit mûr? Crime inconnu aux tigresses de l'Arménie! Et ce qui est horrible à penser, ce crime horrible, c'était un affreux artifice trop en usage parmi les grandes coquettes de Rome, qui croyaient sauver ainsi, non pas leur bonne renommée, mais seulement leur beauté. O comble d'horreur! Et avec quelle cruelle indif-

férence cet élégant Ovide parle-t-il de ce crime odieux! Tristes amours qui se changeaient si souvent en crimes! Cette fois, cependant, il paraît que la dame fut touchée des plaintes de son amant, et qu'elle permit à son enfant de vivre. Ovide, pour reconnaître tant de bonté, lui envoya un anneau d'or. « Oh! que ne suis-je cet anneau, quand il sera au doigt de ma maîtresse, et quand elle mettra sa main dans son beau sein, et quand elle mouillera l'anneau de sa douce salive pour cacheter une lettre! »

En même temps, il invite sa belle à sa maison des champs, à Sulmone, le troisième canton du territoire des Pétigniens, petit village, mais salubre, sol vigoureux, herbe épaisse, chaud soleil, ombrages frais. « Le pays porte plus de blé que de raisin; il n'y manque que ma maîtresse; elle est la fleur des champs; elle est mon aurore, elle est ma fraîcheur, elle est la naïade de mon ruisseau qui murmure, elle est mon étoile qui scintille. Allons! ma belle, monte dans ton char, saisis toi-même les rênes de tes chevaux, et, devant toi, que les montagnes soient aplanies, que les vallons soient comblés! » Cette fois la petite maison de Sulmone attendit vainement sa souveraine. Ovide, enfant gâté, se plaignit amèrement de tant d'oubli. « Femme orgueilleuse de ta beauté, et que perdra ta beauté! Ton miroir est ton flatteur assidu, et voilà pourquoi tu me traites en esclave. Ton caprice est la loi souveraine. Mon humble maison te paraît trop petite. Ingrate! ton orgueil te fera perdre mon amour. Sois-en sûre, les plus belles Romaines se disputeront à qui aura ta place dans mon cœur; mes amis s'empresseront de me rappeler au soin de ma gloire. Hier encore, mon ami Lucius m'invitait à chausser le cothurne, et je l'aurais fait ainsi, mais l'Amour se prit à rire. Adieu donc. Je ne quitte pas la poésie, mais toi, je te quitte pour la femme de mon voisin. »

Il paraîtrait que cet excellent voisin était digne sous tous les rapports du sacrifice que lui faisait notre poète. C'était un véritable mari débonnaire, si débonnaire en effet qu'Ovide le supplie de surveiller sa femme, « sinon pour toi, dit-il, du moins pour moi. Nargue des plaisirs faciles! que peut-on faire d'un mari qui n'est pas jaloux? Corinne, ma première maîtresse, le savait fort bien, que l'obstacle est l'assaisonnement de l'amour; et que de fois, la coquette, a-t-elle fait semblant d'avoir mal à la tête pour m'éconduire! que de fois, la menteuse, m'a-t-elle accusé de crimes imaginaires! et que de fois aussi, la coupable, m'a-t-elle convaincu de son innocence! Et alors c'étaient des baisers, c'étaient des cris de joie, c'étaient des élans

d'amour! Faites comme elle, mon cher voisin, soyez vigilant, soyez attentif; défendez votre femme; fermez votre porte; laissez-moi passer de froides nuits dans la rue. Jupiter n'a tant aimé Danaé que parce qu'elle était enfermée dans une tour. Laissez les bonnes gens, qui veulent que la vie et l'amour soient pour eux une route sablée et tout unie, se contenter des fruits cueillis à leur arbre, et de l'eau puisée à leur fontaine. Moi, j'aime le fruit d'or gardé par le dragon qu'il faut combattre. Donc, faites-vous dragon, mon voisin; soyez le dragon de la vertu de votre femme. Réveillez vos esclaves; veillez la nuit, veillez le jour; détachez vos chiens terribles; appelez à votre secours toutes les ruses des maris trompés; luttons ensemble, défendez-vous; véritablement, je n'aimerai votre femme comme il faut l'aimer, que lorsqu'il sera impossible de l'aborder sans vous passer sur le corps. »

C'est ainsi qu'à toutes ces insultes conjugales il ajoutait l'ironie. Le jeune César, à dix-huit ans, et avant qu'il aspirât à la domination universelle, n'avait pas poussé plus loin l'effronterie amoureuse. Autant les femmes aimaient cet injurieux poète, dont l'amour les rendait la fable et l'envie de la ville, autant les maris s'enfuyaient à son aspect. Il était la terreur du toit conjugal, la désolation du foyer domestique; il était si habile à tendre toutes sortes d'embûches, à préparer toutes sortes de ruses, à jouer aux pauvres maris les plus mauvais tours!

Ce n'est pas que souvent, au plus fort même de ses folies, il ne fût saisi des remords de sa poésie perdue. Dans ces intervalles trop rares, il allait se promener en silence dans une antique forêt, restée vierge depuis des siècles, la forêt toute remplie de murmures où s'était cachée la poésie romaine, l'Egérie sacrée que devaient évoquer Lucrèce et Virgile. Sombre forêt, dans tes frais sentiers, Ovide cherchait sa Muse. Au détour d'une allée, il rencontra l'Élégie aux cheveux odorans et relevés sur la tête, Muse décente parée d'une longue robe d'un tissu diaphane. Par une allée opposée, il vit avancer la sévère Tragédie, tenant à la main le sceptre des rois, et chaussée du cothurne lydien. « Mon poète, lui dit-elle, jusques à quand dureront vos amours? Il n'est bruit que de vos folies dans les festins licencieux et dans les carrefours; vous êtes, sans le savoir, la fable de toute la ville, quand vous racontez sans rougir vos exploits nocturnes. Allons donc! il est temps; le temps de la réforme est venu. C'est l'heure d'être sérieux, mon poète. Obéis aux impulsions du thyrse. Ces petits vers perdent ton esprit. Invoque une

muse plus grave. C'est assez chanter les belles; viens à moi. Je m'appelle la tragédie romaine. » Disant ces mots, elle secouait fièrement sa crinière de lion. Mais l'Élégie, agitant avec un sourire sa branche de myrte : « Pourquoi donc, orgueilleuse, dit-elle à la Tragédie, vouloir ainsi t'emparer du poète qui m'appartient? tu fais peur, moi, je fais sourire; tu habites un palais de marbre, moi, je dors sous un chaume modeste. Vénus, la mère des Amours, se plaît à mes douces chansons; le cœur que tu épouvantes ne résiste pas à ma douce influence; j'ai pour élèves les plus belles filles de Rome; je leur apprends à tromper leurs jaloux, leurs gardiens, la serrure d'une porte fermée; à sortir furtivement de leur lit, légèrement vêtues, et à s'avancer à pas sourds dans les ténèbres de la nuit. — Oui, je suis l'Élégie, et mon doux murmure est plus écouté que ta voix tonnante. D'une main douce et blanche, je frappe aux portes les plus rebelles, et ces portes me sont ouvertes. Je me glisse dans le sein des jeunes servantes, jusqu'à ce que leurs belles maîtresses aient envie de me lire. Mais, tiens, j'en fais juge Ovide lui-même; ce plaidoyer n'a que trop duré. Qu'Ovide choisisse entre nous. » — Ainsi elles parlèrent, et le poète, placé entre ces deux muses rivales, se conduisit comme s'il eût eu le choix entre deux belles dames de la rue Appia : il les prit toutes les deux. Seulement il demanda à la Tragédie encore un peu de répit avant de quitter l'Élégie. Hâtez-vous donc de venir à lui, ses amours à venir.

Le lendemain, à peine de retour de la forêt sacrée, il était retourné à ses folies. C'était un jour de fête et de spectacles. Il avait pris sa place au cirque, sur les gradins des chevaliers, et il contait ses peines à une beauté nouvelle : « Ne va pas croire, lui disait-il, que je vienne ici par l'intérêt que je prends à des coursiers fameux. Non, j'y viens pour causer avec toi, pour être assis à tes côtés, pour te parler de mon amour. Ce que nous regardons, toi, c'est la course; moi, c'est toi. Que chacun de nous jouisse à l'aise du spectacle qui lui est cher. Trop heureux celui que tu favorises d'un regard! Oh! s'il ne fallait qu'entrer dans la lice! Veux-tu que je lance mes chevaux dans la carrière? Mais non, à peine permets-tu que je t'adresse la parole, et tu fuirais loin de moi, si nous n'étions retenus sur les gradins par les lois du cirque. Vous, chevaliers, qui êtes assis à la droite de ma dame, prenez garde, vous êtes trop près d'elle, vous la gênez; vous, chevaliers, qui êtes placés derrière elle, n'étendez pas ainsi vos jambes, et craignez de blesser de votre genou cette blanche épaule. Voulez-vous, cependant, mon amie, par cette grande chaleur, que

cette tablette vous serve d'éventail? Hélas! déjà la poussière couvre la blancheur de votre robe; mais, silence! voici venir le cortége, les jeux commencent. D'abord apparaît la Victoire. Sois-moi propice, déesse ailée, et fais triompher mon amour. Voici Neptune; applaudissez, matelots; moi, je hais la mer, et je n'aime que la terre et ses fleurs. Toi, soldat, applaudis au dieu Mars; moi, je hais les combats, et je n'aime que l'Amour. Voici Phébus, le dieu des augures; Phébé, la déesse des chasseurs. Minerve! tous les amis des arts te saluent. Cérès et Bacchus font battre des mains aux laboureurs; Pollux exauce les gladiateurs, Castor les cavaliers : moi, je suis ton esclave, charmante Vénus. Vous, cependant, mon amour, appuyez vos jolis pieds sur ces barreaux. — Déjà la carrière est libre, les grands jeux vont commencer; les quadriges se sont élancés du même bond dans la carrière. Eh! ma belle, j'ai déjà deviné à quel parti tu t'intéresses; les chevaux eux-mêmes l'ont deviné. Malheur à ton parti s'il était vaincu! Malheur, si tes vœux étaient inutiles! Misérable cocher, serre donc les rênes, et prends à gauche! Par Jupiter! nous avons parié pour un maladroit! Allons, qu'on rappelle cet homme. Romains, donnez-lui le signal du retour; agitez vos robes blanches. Et toi, ma belle voisine, crains qu'on ne dérange ta belle chevelure; cache ta jolie tête bien peignée sous mon manteau. Cependant la lice est ouverte une seconde fois. Les rivaux, que distinguent leurs couleurs, lancent leurs chevaux à toute bride. Cette fois, au moins, soyez vainqueurs, coursiers que protége ma dame. En effet, ils dévorent l'espace, ils arrivent, ils touchent le but. Ils sont remplis les vœux de ma belle, et les miens, pas encore. Mais enfin je la vois me sourire. O ma belle! un doux sourire de toi; c'est assez pour ce moment, tu me donneras le reste plus tard. »

Huit jours après, celle-là aussi, elle avait trahi la foi jurée : elle avait passé du poète à un vainqueur du cirque. « Elle avait cependant juré par sa longue chevelure, par ses joues de lis et de rose, et sa chevelure est aussi longue qu'hier, et les roses de ses joues se mêlent encore aux lis! Elle avait juré par son pied mignon, et son pied est encore le même, petit pied adorable! Elle avait juré par sa taille noble et gracieuse; c'est toujours la même noblesse et la même grace. Et ses yeux donc, ces deux étoiles parjures et si brillantes! C'est ainsi que les dieux sont les complices de la volage. Elle jurait par ses yeux et les miens, et mes yeux seuls ont versé des pleurs. Ovide a été puni du crime de sa maîtresse. Est-ce là, dieux du ciel, ce que vous appelez être justes? Non, il n'y a pas de dieux

dans le ciel; c'est un vain nom, c'est un épouvantail inutile, ou bien il n'y a de dieux que pour les belles et les volages. Jupiter lance sa foudre sur les bois sacrés, il épargne les amans infidèles : les dieux ont des yeux comme les simples mortels, et, comme eux, les dieux ont un cœur. » Cela dit, Ovide fait la cour à la femme d'un autre voisin; mais ce voisin-là ne ressemblait pas au voisin de tout à l'heure, qu'il fallait tirer de son insouciance et de son sommeil. Le nouveau voisin était rude, vigilant, farouche; il se défendait à outrance contre l'adultère qui assiégeait sa porte; plus d'une fois les ruses de notre amant furent déjouées. Il s'écriait dans sa fureur : « Maudit gardien! le véritable gardien d'une femme, c'est sa vertu : tu gardes le corps; mais l'ame est infidèle. As-tu vu souvent un coursier prendre la fuite et courir comme le vent? mais dès qu'il sent flotter les rênes sur son cou, il s'arrête : telle est l'image d'une femme surveillée de trop près; d'ailleurs, s'offenser des amours de sa femme, c'est connaître bien peu son siècle et cette ville de Rome. Romulus et son frère Remus eux-mêmes ne sont pas nés sans crime. N'étaient-ils pas les fils de Mars et d'Ilia? D'ailleurs, pourquoi prendre une femme si belle, si tu la voulais vertueuse? vertu et beauté ne vont jamais de compagnie. Sais-tu bien ce que j'ai rêvé l'autre jour? Je rêvais que j'étais couché sous un chêne touffu, au bord d'un limpide ruisseau, sur un épais gazon. La chaleur était grande autour de moi. Tout à coup arrive près de moi une blanche génisse, plus blanche que le lait de ses mamelles. Auprès d'elle marchait un taureau, son mari. En même temps, une corneille s'abattant sur la blanche génisse, en arracha à trois reprises une blanche toison. En vain la génisse veut résister; elle fuit sans même attendre son taureau. Quel est le sens de mon songe? Le devin me l'a dit : la chaleur, c'est l'amour; la génisse, c'est ma maîtresse; toi, tu étais le taureau; et moi, j'étais la corneille qui s'abat sur le cœur de sa maîtresse. » Ce nouveau mari, qui croyait aux songes, résolut de ne pas attendre la corneille; il enleva sa propre femme, et Ovide se mit à les suivre. Mais, dans la nuit, le fleuve avait grossi; il n'y avait ni pont, ni barque, ni rameur, ni câble attaché d'une rive à l'autre rive. Le fleuve, grossi par la fonte des neiges, se précipitait avec rage dans son lit bourbeux, et le malheureux Ovide, après avoir tant couru la nuit et le jour, se voyait arrêté sur cette rive funeste. Et pourtant, se disait-il à lui-même, eux aussi ont brûlé comme les hommes du feu de l'amour : le fleuve Inachus fut amoureux de Mélie, le Xanthe de Néera, l'Alphée d'une vierge d'Arcadie; le Nil aux sept embou-

chures fut amoureux d'Évadné, fille d'Asope. Quels sont tes amours, fleuve insensible? Mais pendant qu'il parle, ses flots vont grandissant toujours. Ah! c'est un fleuve obscur, un fleuve parasite, un fleuve bourbeux : puisse-t-il n'avoir que des étés brûlans et des hivers sans neige et sans pluie!

Son imprécation ainsi faite, Ovide se jeta à la nage et franchit cette barrière insurmontable. Il arriva auprès de cette belle fugitive et trompa le mari : c'est Léandre qui a passé la mer pour aller jusqu'à la belle Héro. Mais hélas! cette fois, comment vous dire cette nouvelle infortune? il n'y a que la muse latine, cette muse qui *brave l'honnêteté*, pour vous raconter cette triste aventure. Ovide, sans vergogne, a consacré toute une élégie à cette froide nuit qui trompa ses amours. Nuit perfide! nuit profane! en vain la pauvre femme entourait le cou de son amant de ses deux bras d'ivoire; en vain elle l'appelait des noms les plus tendres : elle ne tenait dans ses bras qu'un marbre glacé. Était-ce un homme, était-ce une ombre? Quelle honte pour toi, pauvre Ovide! Il avait tant poursuivi cette belle, il s'était promis tant de bonheur et d'amour! Mais hélas! hélas! il n'obtint qu'un regard méprisant; elle s'enfuit nu-pieds loin de son lit méprisé; et, pour dissimuler sa rougeur, elle demanda à ses femmes de l'eau fraîche. Ovide resta anéanti. Quoi d'étonnant après cette aventure qu'il ait rencontré un rival plus heureux? — La vindicative beauté passa donc tout d'un coup de cet amant à un autre amant. Celui-là était plus riche et plus jeune qu'Ovide; il avait moins de génie, il est vrai, et il faisait de moins beaux livres, mais qu'importe! c'était un chevalier qui s'était battu vaillamment contre les Barbares; et ce n'est pas sans étonnement que vous voyez le poète se plaindre avec amertume de voir le front qui porte le casque couvert de baisers, de voir une femme se presser à côté de cette épée formidable, de voir cette blanche main presser amoureusement cette main sanglante. A cette colère d'Ovide contre les fronts circulaires, toutes nos idées sur la gloire militaire et sur l'alliance anacréontique de Mars et de Vénus, du courage et de la beauté, sont tout-à-fait bouleversées. Le poète reproche à sa maîtresse cet amant soldat, comme si cet amant était un portefaix. « Compte, lui dit-il, ses cicatrices signes hideux de longs combats : c'est au prix de son sang qu'il a gagné cette gloire. Et moi, cependant, prêtre innocent d'Apollon et des Muses, je pleure en vain sur le seuil de ta porte fermée pour moi. Ainsi donc, la gloire des armes l'emporte sur la gloire des lettres! Il faudra que désormais le poète se fasse soldat, et troque la lyre

contre le glaive. Hélas! que dis-je? on ne pleure même plus sur la mort des poètes. Hier Tibulle est mort : qui le sait et qui l'a dit? son corps est étendu sur le bûcher fatal, et déjà le monde l'oublie. Amère ironie! nous autres poètes on nous appelle les favoris des dieux. Pauvres dieux que nous sommes, et que la mort attend comme l'oubli! Vertu, richesse, honneur, beauté, sont la proie de la mort. Tibulle n'est plus qu'un cadavre, et de ce grand renom à peine restera-t-il un peu de cendre pour remplir l'urne des morts. — Poète sacré, ta mère t'a pleuré, ta sœur t'a pleuré; Némésis et Délie, tes deux muses, ont arraché leurs beaux cheveux, malgré ta défense formelle. Calvus lui-même, autrefois ton ami, plus tard ton rival, t'a rendu de funèbres hommages; au-devant de ton ombre, et pour t'ouvrir les Champs-Élysées, viendra Gallus et le jeune et savant Catulle, morts avant toi. »

Ce Tibulle, qu'Horace appelait le juge indulgent de ses vers, était mort d'ennui et presque ruiné durant l'anniversaire des fêtes de Cérès. C'était un jour bien choisi pour la mort d'un poète amoureux. Chaque année, à pareil anniversaire, les dames romaines célébraient entre elles les fêtes de la déesse, et malheur à l'importun qui eût voulu profaner les sacrés mystères! A ce propos, Ovide, séparé de sa maîtresse, se plaint de cette séparation à la déesse; elle n'a pas toujours eu tant de cruauté; elle a aimé sur le mont Ida le jeune Iasus, et pourtant la voilà qui sépare les amans les plus épris.

Tel est le récit, aussi chaste que j'ai pu le faire, des amours d'Ovide. Fugitives passions d'un cœur inconstant, d'un esprit volage, d'un poète charmant et licencieux. Amours sans nombre, remplis d'embûches, de détours, d'espérances, d'espionnages, de défaites, de découragemens mortels. Il a fallu au poète bien de l'esprit et bien peu de cœur pour suffire ainsi à toutes ces bonnes fortunes, qui étaient la grande occupation de la Rome impériale. Plus d'une fois déjà, même dans ses livres les plus brûlans, vous avez découvert l'ennui caché parmi ces joies, le serpent sous ces fleurs. On lui rendait bien tous les maux qu'il faisait souffrir. S'il était inconstant, elles étaient légères; s'il était trompeur, elles étaient perfides. Le poète n'est pas aimé parce qu'il est un poète; il est aimé, quand il est jeune et beau, par hasard, et non-seulement parce qu'il est jeune et beau, mais aussi, et plus d'une fois, parce qu'il est riche. Il y eut même des femmes qui acceptèrent l'amour d'Ovide comme un piédestal de leur beauté : ainsi accompagnées de cette gloire poétique, elles plaisaient au peuple, et les amans volaient sur leurs

traces. Ovide ne l'ignorait pas; il savait aussi que plus d'une fois les belles dames se paraient de son esprit et de ses vers, et que plus d'une lui disait : *Je t'aime*, parce qu'il allait redire à tous : « Elle m'a dit *je t'aime*. » Que de fois aussi a-t-il mis les galans sur la trace d'une beauté ignorée! que de fois il a mis à la mode une petite fille sans nom, son élève hier et demain son maître! Son génie poétique a fait plus d'une courtisane d'une ingénue, et celles qu'il aimait le plus, à force de les louer, il les a perdues. Il revint donc à sa femme et à la poésie sérieuse, fatigué des amours.

Sa femme était alors chez son père, dans le pays des Falisques. On célébrait les fêtes de Junon; et quand Ovide arriva, on lui dit que sa femme était dans le bois consacré à la déesse. C'est une forêt sombre; au milieu de la forêt est un autel de pierres, sur lequel on immole une génisse. Aux premiers accens de la trompette, le cortége sacré pénètre dans la forêt par des chemins tapissés, et poussant devant lui, aux grands applaudissemens du peuple, un troupeau de victimes, de jeunes veaux, des béliers, des taureaux, et l'humble porc; la chèvre seule est absente : elle est odieuse à Junon, pour avoir trahi sa fuite. Sur le passage de la déesse, de jeunes filles jettent des tapis magnifiques; l'or et les pierreries brillent dans les cheveux des jeunes filles; une robe brodée descend jusqu'à leurs pieds, où l'or étincelle, à la manière des Grecs leurs pères. Elles marchent vêtues de blanc, et portent sur leurs têtes les objets du culte confiés à leurs soins; les peuples sont dans le silence pendant que passe le brillant cortége; enfin paraît la déesse elle-même. Quand Ovide arriva dans cette fête brillante, il ne trouva pas sa femme. Le même accident attendait Jean Lafontaine à dix-sept cents ans de distance : quand Lafontaine alla chercher sa femme, elle était au *salut*. Alors Ovide écrivit la lettre suivante à la maîtresse qu'il avait laissée à Rome : « Je ne vous défends pas de me trahir; mais, par Jupiter! je ne puis souffrir que vous vous vantiez de vos trahisons. Quelle est votre manie de raconter chaque matin votre nuit passée, et de me rendre la fable de la ville? Je vous ai quittée parce que je ne puis souffrir ce désordre, ces billets doux qui vont et qui viennent sans relâche, ces cheveux mal attachés, ce mensonger tremblement que vous me faites voir chaque matin. » Et comme il écrivait ces lignes, sa femme arriva. Elle était jeune, belle, honnête, et pourtant elle était indulgente : elle sourit à son mari. « Allons, lui dit-elle, encore une lettre, et que ce soit la dernière. Ne suis-je pas aussi belle que cette Néera? » Ovide fut vaincu : il se jeta aux

pieds de sa femme. — « Oui, lui dit-il; oui, tu l'emportes : j'abjure à tes pieds les amours frivoles. Cherche un nouveau poète, Vénus, toi, la mère des tendres amours; je n'ai plus qu'à raser la dernière borne de ma carrière élégiaque. » Et pourtant, tout en se relevant, il se disait à lui-même : « Je ne rougis pas de ma jeunesse poétique; au contraire, ces poèmes amoureux de ma jeunesse seront ma gloire et la gloire du peuple pélignien, où je suis né, illustre nation, qui osa combattre pour sa liberté contre Rome elle-même, quand la république pâlissait au bruit de tant de peuples conjurés contre elle. Mantoue est fière de Virgile, Vérone de Catulle; un jour on dira de Sulmone la marécageuse : « Petite ville qui as donné le jour à ce grand poète, tu es grande parmi les villes ! » Et cependant, adieu l'Amour, folâtre enfant, et à toi, adieu la gentille mère d'un enfant folâtre! remportez vos étendards sous lesquels j'ai combattu; ma femme et le dieu au front armé de cornes menaçantes poussent mon coursier dans une plus vaste carrière et plus sérieuse. Adieu donc, ma douce Élégie amoureuse; et toi, Muse lascive, adieu! »

Mais le temps des vers sérieux et des élégies douloureuses n'était pas encore tout-à-fait venu pour notre poète. Ce n'est pas qu'il n'eût parfaitement bien commencé, comme alors commençaient tous les jeunes Romains, par être un grave orateur. Lui et son jeune frère Lucius, ils avaient été envoyés de bonne heure à Rome, pour y étudier l'éloquence, ce grand art qui, dans la Rome des empereurs, devait remplacer toutes les poésies, tous les beaux-arts. Ovide était le disciple bien-aimé de ce patricien romain nommé Messala Corvinus, le même que Cicéron recommandait à Brutus, et qui combattait glorieusement, dans les deux journées de Philippes, sous les ordres du dernier Romain. Après la mort de Brutus et de Cassius, les deux nobles conjurés pour la liberté romaine, Messala réunit autour de sa personne les nobles débris de cette armée perdue, et il remit ces héros à Marc-Antoine, comme si Marc-Antoine eût pu jamais tirer quelque digne parti des soldats de Brutus! Mais quand il vit cet insensé Marc-Antoine, l'héritier débauché de la vieille et sainte république, se jeter, ivre de vin, aux pieds de Cléopâtre, Messala Corvinus comprit que le rêve de Brutus et de Cassius n'était qu'un rêve, et leur mort une mort inutile; et, ne voulant pas se réfugier dans cette tombe que le stoïcisme ouvrait toute béante à ces pauvres Romains de la république, il se réfugia dans l'éloquence, comme dans l'art qui trompe le moins. Ne pouvant plus mener des soldats à la bataille, il se fit le guide de la jeunesse romaine. Brutus

et Cassius étant morts, il fut l'ami d'Horace, de Virgile et de Tibulle, qui le pleura dans une élégie. Mais cependant, n'admirez-vous pas que le dernier ami de Brutus, le dernier soldat de Cassius, le dernier défenseur vivant de la liberté romaine, l'austère républicain, qui avait couru toutes les chances des deux journées de Philippes, le disciple de Cicéron, le chef de cette savante école latine, qui ne devait guère vivre après lui, ait été justement le maître du poète Ovide, et que de cette source sacrée soient sortis les quatre livres des *Amours* et l'*Art d'aimer?* Dans sa jeunesse, Ovide, sous son maître, avait été remarqué par l'excellence de sa parole naissante; il promettait, disait-on, un orateur, et le vieux Messala l'appelait son fils. On a perdu, heureusement pour lui, les déclamations du jeune Ovide. La déclamation, cette chose qui devait envahir Rome entière avant les Barbares, était une invention tout grecque, qui datait de Démétrius de Phalère, c'est-à-dire des plus beaux temps de la décadence athénienne. De Rome, et pour obéir à l'usage, Ovide et son frère Lucius avaient passé à Athènes pour y apprendre à la fois tous les détours de la philosophie, toutes les graces et toutes les beautés de la langue grecque. Ils s'étaient ainsi préparés de bonne heure à retourner dans tous les sens une pensée, à multiplier les comparaisons, à faire intervenir les dieux de l'Olympe dans les affaires de la terre. De là lui vint ce double caractère de rhéteur et de grand poète. D'ailleurs, il avait voyagé dans toute la Grèce; il avait parcouru l'Asie-Mineure, en compagnie de Macer, son guide, son ami, son poète, poète sérieux, et ils avaient lu ensemble l'*Iliade* et tous les vers d'Homère, dont le jeune homme ne voyait déjà que le côté profane. Dans ce voyage en Grèce, Ovide perdit son frère Lucius, « la meilleure partie de moi-même, » nous dit-il; et il revint tout en deuil à Rome. Il avait alors vingt ans à peine, et, en sa qualité d'unique héritier d'un grand nom et d'une grande fortune, il entra dans les charges publiques. Il fut d'abord triumvir, et, en cette qualité de triumvir, il était chargé de la police des prisons; il faisait mettre à mort les misérables condamnés par le préteur; rude tâche pour cet élégant jeune homme, qui abandonnait le boudoir de sa Corinne pour l'affreux cachot d'un malheureux qui allait mourir sous les verges du licteur. — Tristes murailles, teintes encore du sang des complices de Catilina! De triumvir qu'il était, il devint centumvir, c'est-à-dire qu'il fit partie du conseil de tout le peuple romain, conseil respecté, et dont les jugemens étaient sans appel. Enfin, il fut nommé décemvir. Il tenait alors sa place dans ce tribunal composé de cinq sénateurs et de cinq che-

valiers qui remplissaient les fonctions redoutables du préteur. Vous voyez bien que malgré lui il fut un homme grave. Aussi, il combattit long-temps son penchant poétique, et, par Apollon! le combat fut pénible. Il avait encore sa première barbe quand il fit jouer sa tragédie de *Médée*, œuvre dramatique perdue, comme le *Thyeste* de Varus, comme les tragédies d'Accius, de Pacuvius, de Caius Pollion. La *Médée* d'Ovide, dit Quintillien, est énergique, et nous montre tout ce que son ingénieux esprit eût pu faire s'il se fût contenu dans de justes bornes. Après la *Médée*, Ovide chanta ses amours; puis, par un singulier retour de son esprit, et pour se tenir quelque peu à lui-même la promesse qu'il venait de se faire, d'être un poète grave et sérieux à l'avenir, il composa ses *Héroïdes*. Hélas! dans ce recueil consacré à toutes les passions malheureuses et brûlantes que célèbre l'antiquité, c'était encore parler d'amour.

D'abord, c'est Pénélope qui écrit à Ulysse, son époux, perdu dans une gloire lointaine; elle l'a tant pleuré depuis dix ans! et maintenant que Troie est tombée, et que la grande victoire est l'admiration de la Grèce entière, Pénélope appelle en vain son époux; elle a envoyé à Pylos, à Sparte, point de nouvelles, et cependant une troupe d'amans effrontés entourent la reine d'Ithaque; elle est sans défense au milieu de cette troupe dévorante. Laërte est vieux; Télémaque est un enfant; l'un ne peut plus porter ni le sceptre ni l'épée, l'autre ne peut pas les porter encore. « Reviens donc, ô mon époux! reviens sauver ta femme, reviens pour fermer les yeux de ton père, reviens pour apprendre à ton fils le métier des héros. » — C'était ensuite Phillis qui écrivait à Démophoon : « Ta Phillis t'écrit du mont Rhodope. Perfide! tu as abandonné ton amante; tu lui jurais un amour éternel; tu le jurais par la mer, éternel jouet des ondes. Mais tu n'as pas rougi de tromper une fille crédule, qui t'avait sauvé de la tempête et de la mort. Le bel exploit pour toi, Démophoon! Hélas! je me rappelle encore l'heure fatale qui nous sépara, tes baisers, tes sermens, tes larmes, qui se confondaient avec mes larmes; tu te plaignais du vent favorable qui enflait ta voile oublieuse, et tu partis. Et moi, depuis ce jour, je suis à t'attendre sur le rivage, où je veux mourir; et, moi morte, on écrira sur ma tombe : *Phillis, trompée par Demophoon. Elle fut son amante, il était son hôte; il a été parjure à l'hospitalité comme à l'amour.* » — La lettre suivante, c'était Briséis qui l'écrivait à Achille, non pas la Briséis d'Homère, calme, résignée et pensive, qui remplit jusqu'à la fin sa tâche d'esclave, et qui se permit à peine de verser une larme timide, quand Agamemnon, le roi des rois, la vint ravir

injustement au bouillant Achille; mais la Briséis d'Ovide, devenue une affranchie romaine, et qui a passé par les molles langueurs de la poésie érotique. Certes, il fallait que le poète Ovide eût bien oublié le vieil Homère pour faire ainsi parler Briséis. « Cette lettre, disait-elle, a été effacée par mes larmes ; » puis elle racontait à sa manière toute la colère d'Achille, et elle se plaignait qu'Achille eût repoussé les prières d'Agamemnon, et l'offre que lui faisait Agammennon de lui rendre Briséis; longue lettre, lettre inutile, et qu'Achille lui-même n'aurait pu lire jusqu'au bout. — Plus loin, c'est Phèdre qui se plaint d'Hippolyte. La jeune fille de Crète envoie un tendre salut au fils de l'Amazone. « Ce que je rougissais d'exprimer, l'amour ordonne de l'écrire : mon amour a d'autant plus de violence qu'il a plus attendu. Cet honneur que je t'ai gardé, viens le prendre; nous deviendrons coupables pour la première fois, et en même temps l'un et l'autre. Je te préférerais, cher Hippolyte, à Jupiter. La première fois que je te vis, c'était aux fêtes de Cérès, à Éleusis. Ta tunique était blanche, ta chevelure était entrelacée de fleurs; ta pudeur rougissante colorait le hâle de ton visage. Les jeunes filles t'appelaient sauvage et farouche; je trouvai, moi, que tu étais un beau jeune homme, plein de force et de modestie. Ta fierté, tes cheveux flottans, ta beauté virile, ton noble front, le coursier fougueux que tu montais, la manière de lancer au loin la flèche rapide, ou de frapper du pieu armé de fer, je vis tout cela d'un coup d'œil, et je sentis que je t'aimais ; et je me dis à moi-même : Il faut que j'en sois aimée; il ne peut pas refuser son tribut à l'amour. Allons donc! aime-moi, Hippolyte; allons chercher ensemble Trésène, fertile royaume qu'enferment deux mers de leur double mugissement. Thésée m'est infidèle, et Thésée a tué ta mère; venge-toi, vengeons-nous; notre parenté même sera propice à nos amours : on n'aura que des honneurs pour une belle-mère si attachée au fils de son mari. Viens donc, Hippolyte, viens à moi, reine vaincue par l'amour; j'embrasse tes genoux en suppliante. » — Telle était cette épître brûlante. Ovide lui-même en eut peur, et, comme s'il eût voulu expier ce paradoxe de l'adultère, il dicta à la jeune OEnone une douce épître adressée au beau jeune berger Pâris. OEnone, la blanche naïade, célèbre dans les forêts de la Phrygie, avait vu le berger Pâris, et pour lui elle avait quitté le palais de cristal paternel; elle était devenue une simple mortelle, sous le chaume ou à l'ombre des bois. Mais, hélas! un jour de printemps, triste journée pour la pauvre OEnone, vinrent aux pieds du jeune berger, Vénus, Junon et Minerve, pour disputer de la beauté. Les trois

déesses s'en remettaient au jugement du beau jeune homme, et de ce jour la pauvre OEnone fut perdue. — Un autre jour, c'était Hypsipyle, qui écrivait à Jason, son infidèle; un jour c'était Didon qui écrivait à Énée, et les beaux esprits de Rome s'étonnaient, non sans raison, qu'Ovide eût osé refaire le quatrième livre de l'*Enéide*, comme s'il était possible de rien retrancher ou de rien ajouter à ce quatrième livre, le chef-d'œuvre de la passion épique! — Un autre jour encore, c'était Hermione écrivant à Oreste, naguère son frère et son époux, et qui maintenant est tout simplement son frère. « Oreste, ton épouse t'est ravie. Prends garde, c'est le destin des femmes de ma race de subir les outrages des ravisseurs. Mon ravisseur, c'est Pyrrhus. » Ou bien c'était Déjanire pleurant sur la mort d'Hercule, déchiré par le fatal tissu du centaure; ou bien Ariadne, écrivant à Thésée, dans le style de Phèdre écrivant à Hippolyte. — Ici, c'est Canacé qui envoie à Macarée les mêmes vers qu'adresse à Achille la belle Briséis, *ma lettre est effacée par mes larmes*, tant c'était un esprit léger, l'esprit d'Ovide, et si peu prenait-il garde de ne pas répéter les mêmes plaintes, les mêmes tendresses, les mêmes amours! Toute cette poésie sérieuse ou cette poésie amoureuse est ainsi faite que toutes ces plaintes sont les mêmes, tous ces amours se ressemblent. Ces tendres amantes sont autant de blanches statues qui écrivent nonchalamment sous la dictée capricieuse et infatigable du même poète. Canacé est la sœur de Macarée, mais une sœur trop aimée d'un frère aussi trop aimé; c'est à plusieurs siècles de distance l'histoire de *René*, mais l'histoire de René sensualiste. Ce qui manque à toutes ces douleurs amoureuses, c'est la tristesse. — Plus tard, Jason reçoit, non plus une lettre de sa femme, mais une lettre de Médée. La lettre est pleine de tendresse et de menaces. Médée raconte dans un style viril l'expédition des Argonautes, le dragon vaincu, et elle aussi vaincue, et enfin, viennent en *post-scriptum* les imprécations et les fureurs terribles de la belle magicienne.

Dirons-nous les autres épîtres du même style? Laodamie à Protésilas, parti pour la guerre de Troie? Hypermnestre à Lyncée, noble femme chantée par Horace pour n'avoir pas imité ses horribles sœurs? Sapho à Phaon? mais Sapho elle-même, en quelques vers brûlans, en dit beaucoup plus que n'en disent tous les vers d'Ovide; Pâris à Hélène? mais ce n'est pas là le beau Pâris, qu'Homère lui-même prend en pitié pour sa beauté et pour son courage; Hélène à Pâris? mais ce n'est pas là cette belle personne timide, qui se montre une ou deux fois dans l'*Iliade*, avec ce triste sourire et ce mélancolique

regard devant lesquels les vieillards de Troie se lèvent avec respect. Hélène répond à Pâris : *Ta lettre a souillé mes regards.* Ainsi ne parlait pas Hélène. Que d'esprit dépensé à nous raconter les ruses de Pâris et le commencement de ces amours qui devaient être la ruine d'un peuple entier! — Plus loin, Léandre écrivait à cette belle Héro, dont la séparait la mer. Mais cette longue épître d'Ovide ne vaut pas le simple distique que fit plus tard Martial : *Ne me noyez qu'à mon retour.* Dans ces poèmes de longue haleine, Ovide prélude, et ne s'en doute pas, à cette école de déclamation poétique qui devait perdre le goût dans la ville de Rome, et enfanter Claudien et Silius Italicus. Héro dit à Léandre : « Faisons chacun la moitié du chemin dans la mer, et échauffons les ondes de mutuels baisers. » C'est avoir trop d'esprit, même pour l'esprit d'Ovide.

Une autre fois, le jeune Aconce jette à Cydippe une lettre dans une orange pour rassurer la jeune fille qu'il a séduite, et qu'entourent de nombreux amans. Cydippe est malade; Cydippe aura trahi ses sermens. Le lendemain, Cydippe répond au jeune Aconce. En effet, elle souffre, la pauvre enfant; elle est si languissante qu'elle peut à peine se tenir sur son coude pour écrire cette lettre, et, par Vénus! elle tremble qu'on ne la surprenne à écrire, bien que sa nourrice se tienne à la porte de sa chambre, en disant tout bas : *elle dort.* « Ingrat Aconce, peux-tu bien accuser celle qui t'aime? Elle a trahi pour toi son père et sa mère; pour toi, elle a refusé l'époux qu'on lui voulait donner; à cause de toi elle est malade. Que ferait donc ta haine, si ton amour fait tant de mal? O fatal séjour à l'île de Délos, tu as perdu Cydippe. Elle était allée visiter l'île avec sa mère. Dès le matin, le lendemain de leur arrivée, la mère peigna les beaux cheveux de Cydippe, elle chargea de pierreries les doigts de sa fille; sa tête fut garnie de bandelettes d'or; ses épaules de neige furent recouvertes d'un blanc vêtement. A peine sorties de leur demeure hospitalière, Cydippe et sa mère vont saluer les dieux de l'île et leur offrir l'encens jaune et le vin. Pendant que sa mère rougit les autels du sang de la victime, Cydippe, accompagnée de sa nourrice, parcourt à l'aventure les autres temples et les lieux saints. La belle enfant se promène de portique en portique; ces portiques sont peuplés de statues présens des rois. Bientôt ses regards s'arrêtent sur un autel construit de cornes innombrables; l'autel s'élève à l'ombre du même arbre contre lequel s'appuya la déesse lorsqu'elle devint mère. La jeune étrangère vit ainsi toutes les merveilles de l'île de Délos, et quand elle eut tout

vu, elle revint au temple de Diane, où elle retrouva sa mère. Mais le jeune Aconce l'avait suivie, et il l'avait aimée; mais tout en l'aimant il n'avait pas parlé de mariage. Aconce était tout simplement un séducteur jeune et beau, mais sans trop de conscience. Voilà pourquoi sa maîtresse est malade; elle est malade aussi, la pauvre enfant, parce qu'un autre homme demande sa main. Celui-là est un amant timide; il ose à peine prendre la main de Cydippe, à peine toucher son front de ses lèvres. Pauvre Cydippe, elle languit, elle se meurt, elle est pâle, elle est couleur de pourpre; le cruel Aconce la peut sauver. Cette histoire de Cydippe est touchante, c'est une histoire toute romaine; cette jeune mortelle nous repose de toutes les divinités qu'Ovide fait parler.

Un livre plus sérieux que les *Héroïdes*, et qui tient bien sa place dans la grave partie littéraire de notre poète, c'est le livre des *Fastes*. Ce livre, qui est tout simplement l'histoire en vers de la vieille Rome, fut écrit cependant au milieu des plaisirs, des fêtes et des amours, sous les yeux des poètes contemporains, qui chantaient leurs jeunes maîtresses, Tibulle, Labienus, Properce, Battus. Quelle tentative cependant! Faire en vers ce que Tite-Live avait fait en prose; écrire jour par jour, et comme le faisaient les augures, cette histoire si remplie de grandeurs de tout genre; recueillir dans une simple chronique, non-seulement l'histoire des dieux et des hommes, mais leurs pratiques religieuses, leurs mœurs, leurs coutumes, leurs usages! C'était là un sérieux problème que s'était proposé le chantre des amours. La tentative fut heureuse. Le poète commence par célébrer l'année romaine. Romulus, le fondateur de la ville éternelle, avait d'abord divisé l'année en dix mois. Dix mois suffisent à l'enfant pour venir au monde, dix mois à la veuve pour porter le deuil. Romulus consacra le premier mois de l'année à Mars, son père; le second à Vénus, sa mère; le troisième fut le mois des vieillards, le quatrième celui des jeunes gens. Il y eut des jours heureux, consacrés à rendre la justice; des jours malheureux, pendant lesquels le tribunal était fermé. Quel beau spectacle offrait aux dieux Rome naissante! Le fils de Mars était abrité sous le chaume; il avait pour lit le jonc du Tibre. Jupiter avait peine à se tenir debout dans son temple; sa foudre était d'argile. Le Capitole, d'or aujourd'hui, était couvert de feuillage. Le sénateur était berger; le consul quittait la charrue pour l'épée. Hélas! que les temps sont changés! Aujourd'hui l'argent est le seul dieu, le seul maître du monde. Jupiter habite un temple d'or; sa foudre est d'or. Les collines autrefois chargées de forêts sont char-

gées de palais de marbre; autrefois Rome n'était pas la mendiante souveraine de toutes les nations de l'univers. L'Euphrate gardait son encens, l'Inde ses parfums; le safran était inconnu. Mêler quelques violettes aux fleurs de la prairie, c'était du luxe alors. Le taureau n'avait pas à redouter le sacrificateur : on n'immolait que le porc immonde. « O mes vers! s'écrie Ovide, chose légère autrefois, il vous faut raconter maintenant nos cérémonies expiatoires! L'expiation est une croyance de la Grèce; il faut que le criminel soit purifié s'il n'est puni; les ides de mars sont consacrées aux expiations; les ides de mars ont vu tomber trois cents Fabiens dans la plaine de Véïes; race généreuse, qui fut le rempart des Romains. Ils sortirent tous les trois cents par la porte Carmentale, sans s'inquiéter des tristes présages. Arrivés sur les bords du Crémère, ils rencontrent l'ennemi, et le sang étrusque rougit la terre; mais la valeur devait succomber sous la ruse. Un seul jour les vit tomber tous les trois cents, et à peine un enfant fut-il sauvé de cette illustre famille. Le mois de mars est aussi consacré aux fêtes du dieu Faune, après quoi on rend aux morts les honneurs funèbres; c'est la fête des tombeaux. Mais bientôt on sèche ses larmes, on quitte les morts, on revient aux vivans; on fête ses amis, ses parens, ses frères; on fête aussi le dieu Terme, le dieu des héritages. On prépare un autel; la bonne villageoise apporte le feu de son âtre dans un pot fêlé; le vieillard élève un bûcher, et le jeune enfant jette dans le feu un peu de miel. Sois loué, ô dieu Terme! dieu de la paix, qui fixes les limites des nations, des villes, des royaumes, et des héritages les plus humbles. Vive Rome! Quand on jeta les fondemens du Capitole, tous les dieux firent place à Jupiter; le dieu Terme resta seul à sa place. Le sixième jour avant la fin du mois, Rome a chassé ses rois; Tarquin a pris la fuite; Brutus s'est révélé au monde, et la liberté romaine est sortie de son néant.

Il ne faut pas croire qu'il y eût autrefois autant de calendes qu'aujourd'hui. L'année de Romulus avait deux mois de moins que l'année d'Auguste. Tu n'avais pas encore livré à ces vainqueurs tes beaux-arts, le butin de Rome, ô Grèce! peuple de beaux parleurs et de tristes soldats. Rome alors ne savait que se battre. Le plus élégant était celui qui lançait son javelot de plus loin. En ce temps-là, les Romains s'inquiétaient peu de la marche des astres dans le ciel; ils avaient constamment les yeux fixés sur l'étendard militaire. Aussi le dieu Mars a-t-il marié les Romains aux jeunes Sabines. Arrive bientôt la fête d'*Anna Perenna*, jour chéri de la foule. On dresse des

tentes ; on allume de grands feux ; on verse le vin à longs flots ; on chante en chœur les chansons apprises au théâtre. J'ai rencontré une bonne femme ivre qui traînait un vieux bonhomme ivre comme elle. C'est le jour anniversaire de Didon ; pauvre femme ! Quelques jours plus tard, c'est le jour anniversaire de la mort de César. Le troisième jour après les ides de mars est consacré à Bacchus, ce père divin de la joie. Avant la naissance du dieu du vin, les autels étaient sans honneurs ; l'herbe croissait dans les foyers domestiques. Fêtons Bacchus ! le thyrse à la main, il anime le chœur des femmes. Le jour de sa fête, les enfans deviennent de jeunes hommes, et prennent la toge virile. Un jour après la fête de Bacchus, c'est la fête de Minerve, la sage déesse qui a enseigné aux jeunes filles à tisser la laine, Minerve qui fait les artistes et les grands artistes ! Tels sont les trois premiers livres des *Fastes*. Le poète a chanté d'abord la division de l'année. C'est Janus qui donne le signal aux heures. Vous voyez s'établir sur la terre l'usage des sacrifices. Évandre arrive en Italie. Ce nouveau chant raconte, comme nous l'avons dit, les cérémonies expiatoires, la mort d'Arcas, changé en étoile ; Calysto, métamorphosée en ourse ; l'histoire des amours d'Omphale et d'Hercule. Le troisième livre est consacré, comme nous l'avons dit, aux fêtes du dieu Mars. Mais déjà, arrivé au quatrième livre de son poème, Ovide revient à ses jeunes passions ; il consacre ce quatrième chant à Vénus, mère des amours, et la bonne déesse sourit tendrement à son poète favori. Avril s'avance, *avril*, du mot grec *aphros* (écume de la mer). C'est aussi le nom de Vénus. Ainsi donc, avril est le mois des amours. C'est à cette heure qu'il faut parer de fleurs nouvelles la statue de la déesse. Après Vénus vient Cybèle et ses prêtres sans honte se répandent par la ville. Viennent ensuite les jeux de Cérès et l'histoire de Proserpine, la fête de Palès, timide déesse des bergers. « Bonne Palès, apaise les fontaines, rends-nous propices les dieux épars dans les bois ; épargne les hommes, les troupeaux, les chiens vigilans, troupe prudente ; loin de nous la faim ! donne-nous des eaux pour étancher notre soif, pour laver notre corps ! Tu sais nos vœux : des mamelles pleines, de bons fromages, du petit lait. Que le bélier soit ardent, la brebis féconde, les agneaux chargés d'une laine fine et douce. Exauce-nous, Palès ! » C'était enfin le tour des femmes qui appartiennent à tout le monde, et le poète n'en parle pas avec une grande indignation, témoin son invocation au mois de mai, le mois des fleurs et des courtisanes. D'abord Flore s'appelait Chloris ; son premier amant s'appela Zéphyre. Zéphyre donna pour apanage à sa belle

amante un beau domaine couvert de fleurs éternelles. Flore, la première, a couvert la terre de ses mille teintes variées. Flore n'est pas une divinité sévère; elle veut être fêtée par la joie. Que les tables splendides soient chargées de roses; que les convives, la tête couronnée, dansent d'un pas mal assuré; que les amans chantent doucement à la porte de leurs maîtresses, et laissons errer au hasard les belles courtisanes, sous l'invocation de la déesse. Le dernier jour des fêtes de mai rappelle l'enlèvement d'Europe. Le jour suivant appartient à Vulcain. — Au contraire, le sixième livre est consacré à la sévère Vesta, qui ne veut être servie que par des vierges, vierge elle-même. C'est aussi le mois consacré aux joueurs de flûte. Au temps des vieux Romains, le joueur de flûte était en grand honneur; il était convoqué dans les temples, dans les jeux, dans les funérailles. Bientôt un édit fixa à dix joueurs seulement le nombre des joueurs de flûte. Les autres s'exilèrent de la ville et se retirèrent à Tibur; mais enfin ils furent rappelés le jour même de la fête de Vesta.

Mais ici s'arrête ce calendrier poétique : sur les dix mois de l'année Ovide n'en chante que six; il lui en coûtait d'être grave si long-temps. A vrai dire, ces livres sur les fêtes des Romains ne sont guère que l'introduction à un autre poème du même poète, qui est un chef-d'œuvre; je veux parler des *Métamorphoses*. Après le grand poème de Lucrèce, *sur la nature des choses*, c'était, savez-vous, une grande entreprise que de parler de *la nature des dieux*. Quand notre poète se mit à raconter ainsi l'histoire de tous les dieux de l'Olympe, ces dieux étaient quelque peu oubliés; Rome, maîtresse du monde, ne songeait guère plus à Jupiter, à Mars, à Vénus, à toutes ces divinités autrefois puissantes, qui avaient fait autrefois sa gloire et sa fortune; et pour les ramener en mémoire ces dieux oubliés, pour les rendre, sinon à la croyance populaire de ces Romains qui ne croyaient plus à rien, du moins à la poésie, aux beaux-arts, à l'avenir, à l'histoire, à l'ouvrier qui devaient en tirer tant de chefs-d'œuvre et tant de lumières, il ne fallait rien moins que ce poème, qui n'a pas de rival dans aucune langue pour l'esprit, pour la grace, pour la variété.

Le poème des *Métamorphoses* commence un peu avant la création. Le chaos, masse inerte et sans forme, se débrouille sous le souffle de Dieu; sur cette terre, couverte des premières fleurs, l'âge d'or se montre; mais bientôt Saturne emporte ce bel âge, et l'âge d'argent commence : déjà les quatre saisons remplacent ce printemps éternel. L'âge d'airain vient ensuite; c'est l'instant où l'homme s'abandonne à ses mauvais penchans. Enfin, c'en est fait, toutes les passions sont déchaî-

nées, tous les crimes s'emparent de la terre : l'âge de fer est arrivé. Triste révolution, celle-là ! De la terre, la révolution passe dans le ciel. Les géans menacent Jupiter. A peine a-t-il écrasé les géans, Jupiter réunit en conseil tous les dieux de l'Olympe, et il expose qu'il veut détruire la race humaine. Tout ce qui est sur la terre doit périr; seulement le père des dieux et des hommes rappelle à lui les divinités secondaires : les nymphes, les faunes, les satyres et les sylvains des montagnes. Quant aux hommes, Jupiter ne peut pas leur pardonner le crime de Lycaon, qui a servi sur sa table des membres humains. Lycaon a été changé en loup! En même temps le déluge commence, les eaux de la terre et du ciel se mêlent et se confondent, la race humaine est noyée dans les flots. Deux mortels seulement trouvent grace devant la justice divine, Deucalion et Pyrrha sa femme. La frêle nacelle qui porte ces deux sauvés du naufrage s'arrête sur le mont Parnasse. Le premier soin de Deucalion est d'invoquer les dieux Thémis et Jupiter. Ils s'agenouillent lui et sa femme sur les bords du Céphyse, dont les eaux encore turbulentes coulent déjà dans leur lit accoutumé. Une voix leur dit : « Levez-vous, voilez votre tête, et jetez derrière vous les os de votre grand'mère. » Ces os, c'étaient les pierres de la montagne : les pierres que jetait Deucalion se changeaient en hommes, les pierres que jetait Pyrrha se changeaient en femmes. En même temps, du limon déposé par ce déluge, sortaient les animaux qui devaient peupler le monde. L'humidité et la chaleur engendrent tous ces nobles auxiliaires de l'homme; mais aussi le serpent Python sort de cette fange. Apollon tue le serpent à coups de flèches. Apollon est un dieu sauveur. Ovide nous raconte les amours d'Apollon. Daphné d'abord, la fille du fleuve Pénée, pauvre enfant timide, fuit le dieu qui l'invoque, et elle est changée en un bel arbre qui devient l'amour des poètes et des guerriers. — Mais cependant, dans la vallée de Tempé, le vieil Inachus appelle en vain Io, sa fille; dans le ciel, Junon cherche en vain Jupiter, son mari. Jupiter est près d'Io. Junon change la nymphe en génisse, et elle confie la garde de cette blanche génisse aux cent yeux d'Argus. Mercure, sous les traits d'un berger, ramène la nymphe Io à Jupiter.

Nous sommes maintenant dans le palais du Soleil, que supportent des colonnes d'or. L'imprudent Phaéton veut mener dans l'espace le char terrible; il est foudroyé et jeté dans l'abîme; les naïades de l'Hespérie déposent dans un tombeau ce téméraire; autour de cette tombe s'élèvent de hauts peupliers qui murmurent, ce sont les sœurs

de Phaéton changées en arbres. Voyez ce bel oiseau tout blanc qui se baigne dans ces eaux transparentes! C'est le jeune Cycnus changé en cygne. Dans ces forêts, Jupiter rencontre une jeune nymphe chasseresse, Calisto; Calisto n'ose pas se défendre contre l'amour de Jupiter; Diane chasse la nymphe et Junon la change en ourse. Jupiter transporte Calisto et son fils Arcas dans le ciel, où il en fait une double constellation. Savez-vous l'histoire de Coronis, changée en corneille? Autrefois, le corbeau était blanc comme le cygne; il est noir pour avoir lâchement dénoncé Coronis. Bientôt le poète nous transporte dans la tanière de l'Envie, souillée d'un noir venin. Dans ce trou infect ne pénétra jamais le soleil; l'Envie est accroupie sur la terre froide, elle mâche incessamment des serpens livides pour en extraire le venin; elle est pâle, son corps est décharné; ses dents sont noires, ses lèvres froides, sa langue acérée. L'horrible Envie, ainsi le veut Minerve, s'acharne sur la pauvre Aglaure. L'Envie se met en route appuyée sur un bâton noueux; elle marche enveloppée d'épais brouillards; chacun de ses pas est signalé par une peste ou par un malheur. Elle brûle les maisons, elle flétrit les fleurs, elle dessèche le chêne altier; elle passe par la ville d'Athènes, et au milieu de cette abondance et de cet immense éclat que jettent les beaux-arts, parmi toutes ces merveilles amoncelées, l'Envie pâlit encore davantage, elle verse des larmes parce qu'elle ne voit aucun malheur. Elle entre d'un pas oblique dans la maison de Cécrops, et elle remplit de son venin le cœur d'Aglaure. L'Envie s'insinue dans ce cœur comme font les progrès irrésistibles d'un horrible cancer sur un sein de neige. Mais qu'ai-je besoin de vous conter l'histoire d'Aglaure? Comme aussi vous savez par cœur cette galante aventure de Jupiter changé en taureau quand il emporte à travers les ondes la belle Europe, fille d'Agénor. Europe effrayée tourne ses beaux yeux vers les bords fleuris qu'elle a quittés malgré elle; sa main droite se retient à la corne du taureau, sa main gauche retient sur son flanc sa robe blanche, dont les plis flottent au gré des vents. Le livre IVe est tout rempli d'histoires guerrières ou touchantes. Cadmus, par ordre d'Agénor, s'en va chercher au loin la belle Europe; il erre, mais en vain, jusqu'aux limites du monde; mais qui pourrait découvrir les larcins de Jupiter? Enfin, une blanche génisse, ainsi l'a dit l'oracle, a conduit Cadmus jusqu'aux bords du Céphyse; le dragon, fils de Mars, s'en vient à la rencontre de Cadmus; Cadmus tue le dragon; il sème les dents du monstre dans un large sillon : ô prodige! c'est une moisson d'hommes tout armés! A peine sortis de

terre, ces fils du dragon se battent entre eux jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que cinq pour bâtir la ville de Thèbes. Heureux Cadmus, si son fils Actéon eût pu échapper à son triste sort! — Le soleil est au déclin de sa course, Actéon, fils de Cadmus, revient de la chasse, et il cherche le repos sous d'épais ombrages, au bord d'une source limpide. Cependant la déesse des bois, Diane, vient pour baigner son beau corps dans cette onde; la déesse confie à ses nymphes ses armes, son javelot, son carquois détendu, la robe dont elle s'est déjà dépouillée; deux nymphes détachent la chaussure de ses pieds; une jeune nymphe, les cheveux épars, relève d'une main exercée les cheveux de la déesse; ses nymphes imitent l'exemple de Diane, et se plongent dans la fontaine, quand tout à coup elles poussent un cri d'effroi! un mortel les a vues! elles se pressent en tremblant autour de Diane, et lui font un voile de leur corps. — Actéon est changé en cerf; il est dévoré par sa meute hurlante. Actéon meurt sous le courroux de Diane.

Voici venir ensuite Tirésias, que Junon rend aveugle pour avoir été favorable à Jupiter. Tirésias, l'habile devin, avait eu de la blonde Liriope un jeune enfant nommé Narcisse. Déjà cet enfant avait vu une année s'ajouter à ses trois lustres; l'enfance et la jeunesse semblaient l'embellir à la fois; toutes les nymphes brûlaient d'amour pour le beau Narcisse; mais aux graces les plus tendres il joignait de superbes dédains. Malheureux enfant, que devaient perdre son dédain et sa beauté! Un jour qu'il revenait de relancer le cerf timide, Narcisse fut aperçu par cette nymphe curieuse et triste qui écoute, pour les redire en soupirant, toutes les paroles; mais Écho n'était pas encore un vain son perdu dans les airs, c'était une belle nymphe qui fut prise d'amour pour ce jeune homme; elle suivait furtivement la trace de ses pas, et répétait tendrement toutes ses paroles; l'ingrat Narcisse ne vit pas cette belle affligée, et elle se retira au fond des bois, dans les antres solitaires : pauvre voix, qui se plaint au loin dans mille accens entrecoupés! — A la fin, vint le tour de Narcisse. Dans un frais vallon, une fontaine limpide roulait ses eaux tranquilles parmi les fleurs. Jamais le berger n'avait plongé sa main brûlante dans ce cristal; jamais la chèvre n'était venue se désaltérer à cette onde; jamais la brebis des champs, l'oiseau des bois, la moindre feuille que le zéphyr détache de l'arbre, n'avait troublé la pureté de ces eaux. Un frais gazon bordait ce limpide miroir; de vieux arbres le défendaient contre le soleil ou contre le jour. Narcisse, haletant et fatigué, se repose au bord de cette onde; il y veut étan-

cher sa soif ardente; mais pendant qu'il penche sa tête bouclée sur le cristal, ô quelle joie! il admire une charmante figure qui le regarde : quels yeux brûlans! quelle ondoyante chevelure! quel sourire! quel frais visage! A cette vue, Narcisse comprend enfin l'amour! il sourit à cette beauté inconnue, on lui rend sourire pour sourire; il tend les bras, on lui tend les bras; mais aussi, il s'en va, et alors s'en va l'image; il s'irrite, et l'image s'irrite. — Narcisse est amoureux d'une ombre, de l'ombre même de sa beauté! Plaignez Narcisse, plaignez l'insensé qui succombe à son amour; enfin, Narcisse se jette dans la fontaine. Les naïades pleurèrent leur frère, les dryades le pleurèrent aussi; Écho redit leurs gémissemens plaintifs. Cependant, sur ce gazon, qui a servi de lit au beau jeune homme, s'élève une fleur couleur de pourpre entourée de feuilles blanches, et qui s'appelle narcisse.

Silence! Thèbes célèbre les fêtes de Bacchus; toute la ville est dans la joie, seules les filles de Minée refusent de rendre au dieu les honneurs qui lui sont dus. En vain le prêtre ordonne de célébrer les mystères, d'abandonner les travaux commencés; les filles de Minée, au lieu de se parer pour la fête et de brûler l'encens, s'amusent à raconter des histoires, en travaillant à leur ouvrage accoutumé. L'une raconte l'histoire de Pyrame et Thisbé, et la triste fin de ces chastes amours; l'autre raconte les amours de Mars et Vénus; Alcithoé célèbre le jeune Salmacis enlevé par les nymphes; mais tout à coup les travaux et les récits profanes des filles de Minée sont interrompus par un grand bruit de tambours. La flûte recourbée et l'airain sonore retentissent dans ce palais épouvanté; le fuseau fait place au thyrse; les métiers s'entourent de pampres; le palais s'écroule à la voix de Bacchus, et les filles de Minée, tout à l'heure si fières et si rebelles, ne sont plus que d'ignobles chauves-souris.— Vous avez encore, dans ce quatrième livre, l'histoire d'Andromède, sauvée par Persée. La jeune et belle Andromède, pour expier l'orgueil de sa mère, était attachée à un rocher sauvage. On l'eût prise pour une statue de marbre, sans les larmes qui coulaient de ses yeux. Persée fend les airs de ses ailes d'emprunt; il s'approche d'Andromède : « Non, dit-il, tu n'es pas faite pour ces indignes liens. » Aussitôt le combat commence entre le jeune Persée et le monstre ailé qui menace Andromède. Persée, vainqueur, élève trois autels de gazon : à Mercure, à Minerve, à Jupiter. Il emmène avec lui la belle Andromède, digne prix d'un si noble exploit. L'hymen et l'amour allument leurs flambeaux. Les parfums brûlent en vapeur au-dessus

du feu sacré; les lambris sont chargés de guirlandes. Le luth, la lyre, la flûte et le chant s'unissent pour célébrer cet heureux jour. Tel est le vaste poème des *Métamorphoses*. — Cette histoire de toutes les passions, de toutes les haines, de toutes les vengeances, de tous les amours des dieux, se déroule ainsi sans fin, et toujours dans le même vers élégant, hardi, souple, harmonieux. Que d'histoires variées! et comme ces dieux ressemblent aux hommes! Là, Minerve change en araignée la pauvre Arachné, plus habile que la déesse. Plus loin, Niobé, mère malheureuse, est changée en rocher, pour s'être comparée à Latone; le satyre Marsyas est changé en fleuve; Pélops, qui pleure sa blanche épaule, reçoit des dieux une épaule d'ivoire, en échange de l'épaule qu'il a perdue. Entendez-vous dans les bois cette voix plaintive? c'est Philomèle qui se plaint de Térée. Arrive ensuite l'histoire de Médée, ce sanglant poème tout rempli de fureurs, de trahisons, de vengeances; et notre poète en pouvait d'autant mieux parler qu'il avait fait une tragédie de Médée. Cette tragédie avait fait couler bien des larmes : on la citait comme l'honneur du théâtre latin. Ce terrible poème de Médée est remplacé par la touchante histoire du jeune Icare, et l'histoire plus touchante encore de Philémon et Baucis, les deux vieillards résignés à la pauvreté, dignes de donner l'hospitalité à Jupiter. Vous savez le reste de ce long poème, qu'on appelle les *Métamorphoses*, la lutte d'Hercule et d'Achélous, la mort de ce héros demi-dieu sur le mont Œta, brûlé par la robe du centaure, et enfin son apothéose, quand il a dégagé la meilleure partie de lui-même de sa dépouille mortelle. Enfin, voici venir le malheureux Orphée, chantre divin, qui perd deux fois son Eurydice. Même après Virgile, Ovide a trouvé le moyen de chanter Orphée. Levez les yeux : un aigle immense enlève un enfant craintif. C'est Jupiter qui enlève Ganimède. Plus loin, Pygmalion anime la statue, son chef-d'œuvre. Le bel Hyacinthe n'est plus qu'une douce fleur. Adonis est changé en anémone. — Pour varier un peu toutes ces douleurs, le poète nous raconte Midas chargé d'oreilles d'âne, Apollon et Neptune bâtissant les murailles de Troie, les noces de Thétis et de Pélée, la description du palais du Sommeil, puis le combat des centaures et des lapithes, puis la mort d'Achille; de ce héros dont la gloire remplit l'univers, il reste à peine de quoi remplir l'urne funèbre. Lui mort, son bouclier soulève encore des batailles. On peut voir les deux rivaux, Ulysse, Ajax, se disputant les armes d'Achille. Pauvre Troie! elle jette çà et là toutes ses misères. Alors commencent les voyages

d'Énée. Ses vaisseaux sont changés en nymphes. Ovide, cette fois encore, n'hésite pas à emprunter son héros à Virgile. — Circé vient ensuite, escortée de ses enchantemens; elle change en oiseaux les compagnons de Diomède; Scylla est changée en rocher. Mais enfin, après les fables grecques arrivent les fables romaines, arrivent, avec Énée, les héros de la république, Romulus, Numa, et enfin Jules César. La mort de César fut annoncée par de tristes présages : au milieu du nuage sanglant qui couvrait le ciel, on entendit un bruit d'armes invisibles; dans le forum, autour des maisons et des temples, des chiens hurlèrent pendant la nuit; Rome trembla sur ses fondemens. — Ici s'arrête ce vaste poème de la mythologie romaine. Jamais Ovide n'avait porté plus loin la toute-puissance ingénieuse de ce beau langage; jamais il n'avait parcouru d'un pas plus ferme une plus longue carrière, car ce n'est pas sans motif qu'il s'écrie à la fin de son poème : « Enfin, voici une œuvre achevée, œuvre immortelle, que Jupiter lui-même ne saurait détruire. Vienne maintenant la mort me coucher dans ma tombe, mon nom ne saurait mourir. »

Dans un second article, nous retrouverons Ovide sous un double aspect poétique, — dans ses amours et dans ses malheurs. Eh! quelle mine fut jamais plus féconde, l'*Art d'Aimer* et *les Tristes?*

JULES JANIN.

RAFIN ET SOUCHARD.

I.

Le père de Rafin était tailleur; le père de Souchard était racoleur, et le racoleur et le tailleur étaient logés au Palais-Royal, dans l'aile qui s'ouvre sur la rue Vivienne. Ils occupaient avec leurs familles le dernier étage de la maison, situation charmante, pleine d'air, d'où l'on découvre, quand on est logé sur le devant, le parallélogramme entier du jardin, et, selon les diverses heures du jour et les accidens des saisons, des arbres tantôt verts, tantôt jaunes, tantôt amarantes; une eau frissonnante qui s'épanouit en éventail, des groupes roses d'enfans, des touffes de fleurs, des vieillards causeurs comme les vieillards de Salente; un tapis de gazon, ras comme un velours, et le soir, la nuit, mille tableaux changeans. Qui n'a pas vu le Palais-Royal du haut des galeries qui le couronnent, ne connaît pas même le Palais-Royal à demi.

Sur la porte de l'appartement de Rafin on lisait : *Rafin, tailleur*; sur la porte de Souchard, rien que ces mots : *Souchard, ancien militaire*. Un étranger n'aurait pas deviné le sens profond et caché de cette indication. Souchard, qui l'avait formulée, la trouvait suffisamment claire pour les jeunes gens sans argent et qui désespéraient d'en obtenir de leur père ou de leur oncle. Ces jeunes gens ne savaient que trop ce que signifiait ce titre gravé en noir dans l'épaisseur bombée du cuivre. Dès qu'ils étaient entrés dans l'appartement

de M. Souchard, on les toisait, on leur tâtait les côtes, on leur écarquillait les doigts des pieds, on leur frappait vigoureusement sur le dos, on les faisait tousser, et ensuite on leur mettait cinquante écus dans le creux de la main. Trois jours après, ils marchaient au pas sous la baguette d'un sergent.

Rafin avait un fils qu'on nommait Théodore, ou *présent de Dieu*, en français; Souchard avait aussi un fils qui avait pour nom Victor, nom sonore, dans lequel le père Souchard voyait moins l'appellation protectrice d'un saint que toutes sortes de grandeurs militaires imaginables; victorieux, victoire, vainqueur. Son fils serait victorieux, il serait vainqueur, puisqu'il serait militaire comme lui; et, de fait, il avait quelque raison de croire à l'avenir belliqueux de cet enfant, qui, à quinze ans, était déjà un jeune homme charmant, vif comme un poisson, au regard de feu, ayant presque des moustaches, et marchant le jarret tendu comme un garde-française. Victor Souchard promettait d'être, à défaut d'un grand capitaine, un magnifique tambour-major. Son père le gâtait peut-être un peu trop; mais il se disait que les grands capitaines futurs commencent tous par casser les vitres et détériorer les meubles. Ils insultent les voisins, jettent des chats dans les puits, décrochent les lanternes, coupent les cordons de sonnette. Bayard a ainsi commencé, pensait Souchard; mon Victor ressemble à Bayard. Il lui disait parfois d'un ton grave: « Victor, tu tends des cordes aux vieillards pour les faire tomber sur le nez, tu leur mets des cailloux dans les poches; c'est mal, on ne se conduit pas ainsi. Va plutôt derrière un arbre du jardin, aie des ciseaux, et si tu remarques qu'une queue poudrée déborde un peu, crac! tu la coupes et tu vas plus loin. Tu insultes aussi les jeunes filles que tu rencontres: tu les pinces jusqu'au sang. Malheureux! quand tu en verras une qui te plaira, va à elle, prends-la par le cou, et embrasse-la, Victor! »

Et Victor profitait d'aussi sages remontrances; il était devenu, en grandissant, la terreur du Palais-Royal. Soit conformité d'âge, soit habitude de vivre sur le même palier, Victor Souchard et Théodore Rafin étaient fort bien ensemble. Théodore était la seule créature que Victor respectât. La pitié avait peut-être sa part dans cette affection, du reste partagée avec usure. Théodore était contrefait; ses jambes, dont le développement était en retard, n'avaient pas la force de soutenir son buste. Il résultait de cette constitution informe que Théodore avait le visage pâle, les cheveux d'un châtain soyeux, le sourire triste, mais intelligent. C'était un bossu moins la bosse. Il ne

marchait pas; assis dans un fauteuil fort bas, il passait ses journées à découdre les habits, trop peu adroit encore pour être d'une plus grande utilité à son père. Quand il avait travaillé à la satisfaction de l'atelier, on le portait sur la terrasse, au soleil, et de là il se réjouissait à voir les promeneurs du jardin. Ordinairement on lui procurait cette joie à midi, et c'est alors que son ami Victor Souchard montait et lui racontait ses exploits de la veille. Comme il était rare que les brillantes équipées de Victor n'eussent pas pour base la dextérité de ses mains, l'élasticité de son corps ou la vélocité de ses pieds, Théodore faisait un triste retour sur lui-même, soupirait et admirait son ami Victor :

— Quoi! tu as passé sur deux ponts sans payer? Que tu es heureux! Tu as décroché de leurs poteaux quatre réverbères! tu as fait culbuter dans la boue un sergent des gardes-françaises! Mais tu es le plus brave des hommes! Laisse-moi voir ton pantalon déchiré. Je ne suis pas jaloux; mais si l'on me donnait à choisir entre le roi de France et toi, je sais bien le choix que je ferais.

Nous n'avons pas encore dit que ces deux jeunes gens étaient nés un peu avant la révolution française, à cette époque malsaine qui n'était plus même le XVIIIe siècle, sans être le XIXe. Il y avait un roi, et il n'y avait plus de royauté. Il n'y avait jamais eu tant de littérateurs, et jamais moins de littérature; plus de passé, point d'avenir. Confusion de mœurs et d'usages : les uns portaient la queue, la poudre, l'habit brodé à paillettes; les autres avaient déjà revêtu le large et sérieux habit maron venu d'Amérique, le chapeau sans galons et presque les bottes. C'est au Palais-Royal surtout que ce mélange d'opinions, d'habits, de goûts, se produisait avec une diversité inépuisable pour la distraction de notre pauvre Théodore Rafin. Quoique peu à l'aise, son père lui avait donné des maîtres de langue et de dessin. Il se consolait par les arts des privations d'aller, de marcher, de courir. Sa philosophie se formait peu à peu; elle se développait et répandait ses parfums à l'ombre, comme les fleurs d'un violet tendre dans les profondeurs des forêts. S'il eût eu quarante ans, le reste de sa vie se fût paisiblement écoulé; mais il n'en avait que dix-sept; et quand, du haut de sa rampe de marbre taillé à jour, il apercevait autour du bassin du jardin, entre les arbres chargés de panaches dont la senteur montait jusqu'à lui, quelque belle provinciale, rose, ardente de tournure, aux lèvres ouvertes, aux mains potelées, il avait du feu dans les veines, il la couvait du regard, il lui donnait un nom, il l'aspirait par ses désirs, il en rêvait la nuit.

Un jour qu'il était livré à l'une de ces extases mêlées de ravissement et de douleur, Victor lui frappa sur l'épaule et lui dit :

— Théodore, suis mon doigt; compte les arcades, à la vingtième arrête-toi; maintenant monte du regard jusqu'au premier étage : que vois-tu?

— Je vois un café.

— Au fond du café, que vois-tu?

— Une femme au comptoir.

— Comment est-elle?

— Elle est brune.

— Mais est-elle jolie?

— Je ne puis pas distinguer d'ici.

— Tiens, prends cette lunette, et regarde encore. Eh bien! Théodore, comment est-elle?

— Mon ami, répondit Théodore, elle est très-belle, mais elle est très jeune.

— Alors elle est doublement belle. Elle a seize ans, elle s'appelle Fanchette, et elle sera ma maîtresse.

— Ta maîtresse!

Théodore frémit à ce mot; il fut sur le point de s'écrier : Est-ce que tu ne me la prêteras pas un peu? Ce mot l'avait renversé; une maîtresse! Et Victor aura cette femme pour maîtresse, il touchera ces beaux cheveux, ces belles épaules, il parlera tout près de cette bouche si fraîche. Tout cela, parce qu'il peut marcher! Qu'ai-je donc fait à Dieu, pour n'avoir pas des pieds qui me mènent où je veux aller? Il enviait alors les oiseaux qui volaient de croisée en croisée tout le long des galeries du Palais-Royal; il mettait son ame sans ailes sur leurs ailes, et il leur disait : Allez auprès du bassin, effleurez cette eau, courbez pour moi ce gazon, jouez autour de cette branche, posez-vous sur cette place où il y a du soleil, allez sur le bord de cette fenêtre et rapprochez-vous de Fanchette. Résolument Théodore aimait Fanchette, qui, selon la mode du temps, avait alors les bras nus, les cheveux légèrement ondoyés de poudre, le sein aux deux tiers découvert; choses gracieuses qu'elle relevait encore par son sourire, sa causerie d'abeille, son affabilité pour tous les habitués de son café, qui était aussi un estaminet, il faut le dire avec douleur. Elle n'était pas incommodée cependant de cet éternel brouillard de tabac amassé sur ses cheveux : derrière ce nuage qui voilait son olympe de flacons, de tasses dorées et de soucoupes, elle semblait la divinité de l'endroit; on l'adorait en effet. Son comptoir était en-

touré d'admirateurs qu'elle avait l'art de retenir dans les limites de la galanterie. Chacun s'en allait content; mais nul n'avait le droit de l'être plus qu'un autre, excepté peut-être Victor Souchard, s'il ne s'était pas trop vanté auprès de son ami Théodore. Ce doute est raisonnable, car Souchard était devenu un beau modèle de fatuité. Il se flattait de tuer les hommes comme des mouches et d'être l'amant de toutes les femmes âgées de moins de vingt-deux ans. Cependant Théodore avait souvent aperçu Victor parlant à Fanchette un peu plus intimement que les autres cliens de l'estaminet. Il se disait avec une soucieuse conviction : — Elle l'aime, oui, elle l'aime; — et il se maudissait.

— Je pars, vint lui dire un jour Souchard, mon père ne veut plus de moi; il prétend que j'ai acheté six hommes dont je ne lui ai pas rendu compte. Nous nous sommes disputés. Il s'est porté envers moi à des extrémités fâcheuses. Je lui ai donné un soufflet. Bref, voilà ma feuille de route : je vais à Brest. Là je m'embarquerai pour les Indes. Tu comprends que je suis enrôlé dans la marine militaire; je suis soldat-matelot. Embrassons-nous, mon pauvre Théodore, et pense à moi toutes les fois que tu verras du haut de ton balcon une belle nourrice ou quelque petit scélérat de vieux avec une queue.

— Et Fanchette? osa lui demander Théodore, l'emportes-tu avec toi?

— Non, mais à mon retour je l'épouserai; je le lui ai promis; nous nous le sommes juré; je lui ai donné une bague; elle m'a donné de ses cheveux. Regarde.

Victor Souchard sortit de sa poche une corde de tabac à chiquer, croyant tenir les cheveux de Fanchette. — Ces cheveux ne me quitteront jamais, poursuivait-il, jamais. Tiens, c'est du tabac!

Théodore soupira.

Souchard déchira le tabac avec ses dents et mit le reste dans sa poche.

Après s'être embrassés encore une fois, les deux amis se séparèrent, Victor, joyeux comme s'il était déjà de retour, Théodore, le visage humide de larmes, comme s'il avait dû ne plus revoir Victor.

II.

L'absence de Victor Souchard se prolongea au-delà du terme prévu; le vaisseau qu'il montait faisait de longues stations dans les

ports de nos possessions de l'Inde, alors convoitées avec acharnement par les Anglais. Victor amassait dans le cours de cette campagne des trésors d'anecdotes à raconter au pauvre Théodore quand il reverrait le Palais-Royal, s'il le revoyait un jour. Que de merveilles l'avaient frappé depuis bientôt quatre ans qu'il était absent de Paris! Les bayadères nues, les pagodes sonnantes, les palais de jonc, les temples de porcelaine; Théodore se refuserait d'y croire.

De son côté, Théodore préparait aussi un grand étonnement à son ami Souchard. Un soir qu'il s'était suspendu par la force des poignets jusqu'aux bords de la balustrade de sa terrasse, pour mieux voir sans doute la charmante limonadière, la tête lui tourna, ses doigts fléchirent, le buste entraîna les jambes, et il fut précipité par son propre poids du haut de la maison dans le jardin. L'étourdissement de la chute le laissa sans connaissance sur le sable. On le crut mort. Les marchands voisins l'ayant reconnu le montèrent chez lui; mais son père fut si douloureusement affecté de le voir dans cet état, qu'il eut une soudaine attaque d'apoplexie dont il ne revint pas. Cependant Théodore Rafin n'était pas mort; ses membres étaient démis seulement; au bout de trois jours il n'était plus malade que de la fièvre. Cette fièvre fut longue; elle aggrava la faiblesse de Théodore au point de l'obliger à garder le lit pendant un mois. Quand il fut enfin guéri, on s'aperçut, non sans une surprise inexprimable, qu'il avait grandi d'un pied, que ses jambes n'étaient plus contrefaites, et qu'enfin il était, sinon un bel homme comme Victor Souchard, du moins un gentil jeune homme, souple, bien pris, et plein de graces fines et naturelles.

Le premier usage qu'il fit de ses jambes, fut, on le pense bien, de descendre dans ce jardin qui avait été si long-temps le bonheur de ses yeux et la joie de son cœur. Ceux qui sortent du purgatoire après une longue résidence pour entrer dans le paradis, ne doivent pas être plus ravis que le fut Rafin en parcourant ces quatre galeries, éblouissantes comme quatre lames d'or autour d'un diamant. Il ne détaillait pas encore ses jouissances, c'eût été impossible; mais il était heureux. Les boutiques, les grilles, le jardin, les statues, l'enveloppaient d'une fascination profonde; c'était l'aveugle qui retrouve la vue. Il supposait à peine qu'il y eût quelque chose de remarquable au-delà des limites de ce merveilleux endroit où il était né.

Sans être entièrement revenu de sa surprise, dès qu'il put mettre un peu d'ordre dans ses idées, il se rendit au café de Fanchette, la

maîtresse de son ami Souchard. Ses artères battirent sous sa peau quand il se trouva en présence de cette délicieuse créature dont il avait tant de fois rêvé l'image. Il s'imagina que son émotion était visible à tout le monde dans un endroit où l'on distinguait à peine, — tant la fumée du tabac était opaque, — les lumières du lustre suspendu au plafond. Ame honnête et candide, il alla jusqu'à se reprocher son admiration pour une femme sur laquelle Souchard avait jeté les yeux. Quand il se présenta au comptoir pour payer sa consommation, il lui sembla que son argent portait l'empreinte de sa pensée. Cependant il osa dire un jour à Mlle Fanchette :

— Voilà bientôt cinq ans, mademoiselle Fanchette, que M. Victor Souchard est absent,

— Qu'est-ce que M. Souchard? répliqua-t-elle; n'est-ce pas, par hasard, le chasseur de M. le prince de Soubise?

— Souchard, mademoiselle, est ce jeune homme que vous aimez.

— Que j'aime! moi? je ne m'en souviens pas.

— C'est le fils d'un militaire logé tout près d'ici, un beau garçon!

— Ah! oui, qui consomme beaucoup d'eau-de-vie?

— Qui est aux Indes, mademoiselle.

— J'y suis, maintenant... Pierre! interrompit-elle, voyez ce que désire le n° 10.

Si Rafin fut blessé au cœur de l'indifférence de Fanchette pour un homme qu'elle avait promis d'épouser au retour, d'un autre côté, il n'osa pas s'avouer qu'il était heureux d'avoir ce rival de moins auprès d'elle.

On ne saurait dire l'étendue qu'avaient acquise ses idées depuis qu'il avait la faculté de parcourir ce monde enchanté du Palais-Royal, sur lequel il était resté si long-temps suspendu comme une toile d'araignée au-dessus d'une belle fleur. « Ne fût-ce que pour l'aimer encore davantage, si c'est possible, je veux connaître ce qui l'entoure; je tiens à le comparer au reste de Paris, que je n'ai pas encore vu. » Ainsi se parla un jour Rafin en se dirigeant vers l'une des grandes issues du jardin. Il allait en sortir, quand un homme vêtu de noir, l'arrêtant poliment, lui dit :

— Monsieur Rafin, j'ai été l'ami de feu votre père, et, à ce titre, je dois vous prévenir que si vous sortez du Palais-Royal, où aucun débiteur ne peut être arrêté, vous serez aussitôt saisi et conduit en prison. Je suis huissier; voici la preuve de ce que j'ai l'honneur de vous dire. Votre père a laissé en mourant pour deux cent mille livres de dettes, et comme vous avez accepté son héritage, c'est à vous de

payer ses dettes maintenant. Les créanciers de votre père, qui sont aujourd'hui les vôtres, ont obtenu contre vous cette sentence. Faites un pas de plus, et vous allez en prison pour toute votre vie.

Rafin fut foudroyé. Il remercia l'huissier de son bon avertissement, et il rentra dans le Palais-Royal, d'où il n'avait plus le droit de sortir, à moins qu'il n'eût les moyens de payer un jour deux cent mille livres.

C'était maintenant à sa philosophie à s'arranger un sort heureux au milieu de cette captivité. Puisque je suis né au Palais-Royal, se dit-il avec résignation, j'y vivrai et j'y mourrai. Comme tous les enfans de ceux qui ont fait de notables banqueroutes, Rafin avait de quoi vivre à l'aise, même sans trop travailler. Mercier raconte que Rafin allait régulièrement prendre son déjeuner chez Nivet, au coin de l'un des porches du Palais-Royal, là où probablement se trouve aujourd'hui le magasin de comestibles *du Gourmand*, où est Corcelet. Ce M. Nivet, qui légua son établissement à sa veuve, s'était établi en cet endroit un peu avant la grande révolution.

Après son déjeuner, Rafin se promenait pendant une demi-heure, l'été, dans l'allée où est, de nos jours, la Rotonde, et il s'asseyait ensuite sur un des bancs placés le long de cette allée, à l'abri des murs. On ne lisait pas encore les journaux dans le jardin, mais on s'y réunissait pour exhaler tout ce qu'on savait et tout ce qu'on ne savait pas en politique. Les philosophes rapés, les économistes déchaussés, les littérateurs sans libraires, les écrivains de tous les ordres mendians, les rentiers, les partisans de Mesmer, les acteurs sans engagement, vingt mille étrangers, autant de filous, passaient, s'arrêtaient, causaient sous ces arbres qui sont aujourd'hui de la taille qu'ils avaient alors et qu'ils auront présumablement toujours. A deux heures, Rafin montait jouer aux échecs chez le fameux Vitard, qui fit une partie par correspondance avec un roi du petit Mogol, laquelle partie dura treize ans et sept mois, et fut gagnée par Vitard, nommé depuis sa victoire Vitard-Mogol. Jusqu'à trois heures, Rafin jouait ou regardait jouer aux échecs. A cinq heures, il allait dîner au *Rocher de la petite Provence*. Et quand les lanternes s'allumaient, il se rendait sous les galeries de bois, le rendez-vous le plus curieux du globe avant et depuis la révolution; corridor de luxe et d'obscénité qui n'était plus qu'une ombre de sa gloire en 1829, époque à laquelle il fut démoli pour faire place à cette ennuyeuse et belle galerie de verre. Nos pères ont vu, dans toute sa magnificence, cette superbe ruche où bourdonnaient, jusqu'à trois heures de la

nuit, des femmes vêtues de gaze, enveloppées d'une vapeur de mousseline, montrant leurs cheveux, leurs jambes, leurs épaules, leurs bras nus, leurs dents insolentes, leurs yeux de gazelle, se tenant trois par trois comme les graces, allant seules comme Vénus, ou par groupes comme des vestales; ayant devant elles de vieilles femmes qui avaient été belles à la prise de Mahon, derrière elles des hommes qui les flairaient, des provinciaux piastrés, des Italiens haletans, des colons de Saint-Domingue plus noirs que leurs nègres, beaucoup d'Orientaux. Rafin ne se lassait pas de ce spectacle. Seulement le jeudi il allait aux Français, surtout quand on donnait *Mahomet* de M. de Voltaire. Il prodiguait ainsi les fleurs de son adolescence à ces distractions qu'il avait à sa portée, à ces restaurans fameux qu'il visitait alternativement selon les saisons, à ces galeries ravissantes, et à trois théâtres, le théâtre de Pierre, le théâtre du Palais-Royal et le Théâtre-Français.

Quoiqu'il aimât toujours de plus en plus Fanchette, il s'abstenait d'aller la voir, de peur de trahir la sainte cause de l'amitié. Il ne savait trop s'il se désespérerait pour lui ou pour son ami, quand on lui dit qu'un officier de Royal-Cravate était sans cesse accoudé sur le comptoir de la gracieuse Fanchette.

Un beau jour, ce fut véritablement un beau jour, Souchard arriva; il entra chez Rafin, prit son ami dans ses bras et l'éleva trois fois pour se convaincre qu'il n'était plus difforme. Quant à lui, Souchard, il avait six pieds; c'était un homme magnifique; malheureusement il avait perdu un œil.

— Tu as devant toi, Théodore, le premier sergent d'artillerie d'une frégate française qui faisait partie de l'escadre commandée par le bailli de Suffren. Je reviens de Pondichéry.

— Où vous vous êtes battus bravement avec les Anglais, reprit Rafin.

— Tout juste. Les journaux t'ont déjà informé, je le vois.

— Et les Anglais, continua Rafin, sont restés maîtres du champ de bataille.

— Ce n'est pas sans peine toujours. Ils ont laissé huit mille des leurs sur le carreau.

— Cinq mille, interrompit Rafin.

— Oui, cinq mille. Mais comme tu es bien renseigné! Nous avions en outre les Marattes pour auxiliaires. De fiers soldats!

— Et leur chef se nomme Hyder-Aly.

— Ah ça! tu en sais autant que moi, Rafin.

— Son fils, c'est Tippoo-Saëb.

— Par la sainte-barbe! tu étais donc à Pondichéry?

— A huit heures du matin vous attaquâtes la ville qui est entourée de murs; vous aviez en face le palais du gouverneur, qui a trois portes et cinq cents croisées; une construction orientale.

— Rafin! Rafin! tu es allé à Pondichéry! Tu en sais plus que moi qui servais dans le bataillon de Tippoo-Saëb, le fils d'Hyder-Ali.

— Tippoo-Saëb est un joli homme, dit Rafin; un peu jaune-citron comme sont les Indiens, mais élégant, fier, l'œil doux, mâchant toujours quelque chose. La poignée de son sabre est d'ambre et ses babouches sont grises. Il parle un peu gras.

— Comment sais-tu cela? Moi qui ai perdu l'œil gauche pour lui, je ne l'ai jamais aperçu. Tu es donc un sorcier.

— Je ne suis pas sorti du Palais-Royal depuis ton départ, depuis six ans. Mais j'ai été témoin du siége de Pondichéry, au théâtre de M. Pierre, et j'ai vu se promener ici, dans le jardin, Tippoo-Saëb lui-même, le fils d'Hyder-Ali. Il prenait son café chaque après-midi dans la galerie d'Orléans. Une fois je lui ai rapporté son mouchoir qu'il avait oublié sur un banc.

— Ainsi, acheva Souchard, sans sortir du jardin, tu as vu Pondichéry, tu as fait la campagne de l'Inde, tu as parlé à Tippoo-Saëb! et tu n'as pas perdu un œil! Non, tu ne me persuaderas pas que tu n'as jamais mis le pied hors du jardin du Palais-Royal.

— Pour t'en convaincre, Souchard, je te dirai que la première année de ton départ, Mlle Fanchette t'avait déjà oublié; que la seconde année elle s'est fait courtiser par un officier de Royal-Cravate; la troisième par un cent-suisse; la quatrième par un dragon de Madame; la cinquième par un garde-du-corps; et pour la sixième année, qui est la présente, je crois que la place est occupée et chaudement défendue par un sous-lieutenant dans les gardes françaises.

— Pas possible! s'écria Souchard en colère; d'abord je tuerai le sous-lieutenant au troisième dégagement, et j'épouserai ensuite Fanchette pour que personne n'en approche plus.

Le moyen était doublement héroïque. On va voir si Souchard l'employa.

— D'abord, Rafin, mène-moi chez le meilleur tailleur de Paris.

— Le meilleur tailleur est celui de la boutique à côté, répondit Rafin.

— Chez le meilleur cordonnier.

— C'est en face, dans le jardin.

— Chez une fameuse lingère.

— La porte à droite, dans le jardin.

— Chez le meilleur coiffeur de Paris.

— Au bas de la galerie, dans le jardin.

— Tu plaisantes, Rafin. C'est donc la maison du bon Dieu, le Palais-Royal !

— Et la maison du diable.

— Désigne-moi encore un bijoutier, un étuviste, un gantier, un chapelier.

— Le bijoutier est au n° 87, dans le jardin; l'étuviste, n° 12; le gantier et le chapelier, même maison n° 60; toujours dans le jardin.

— Puisqu'on y trouve tant de choses, j'y trouverai aussi une femme, ajouta Souchard en se dirigeant vers le café de Fanchette, où il se montra dans tout l'éclat de sa nouvelle parure.

Le premier acte de Souchard fut d'aller donner un soufflet à un jeune homme qui causait familièrement avec Fanchette au bord du comptoir. Le jeune homme riposte, on échange des coups de canne; rendez-vous est pris pour un duel à l'épée. Le combat aura lieu le lendemain au bois de Romainville.

— Tu seras mon second, c'est de droit, s'écria Souchard après avoir raconté son aventure à Rafin.

— Je ne serai pas ton second, répliqua Rafin, parce que si je sortais du jardin, je serais empoigné par les huissiers.

— Tu as raison, Rafin, j'avais oublié ta position.

Et les deux amis cherchèrent les moyens de se tirer de cette difficulté.

— Parbleu! nous nous battrons ici, dans le jardin même, dit Souchard inspiré. L'épée ne fait pas de bruit, et à cinq heures du matin il n'y a pas un chat dans le Palais-Royal.

L'idée fut trouvée bonne; l'insulté accepta le changement de terrain, et, ainsi que Souchard l'avait promis, il le tua au troisième dégagement. Il ne se trompa que sur un point : au lieu de tuer un sous-lieutenant des gardes-françaises, il perça la poitrine à un commis au sel. Quinze jours après, il épousait Fanchette, et il donnait pour nouvelle enseigne à l'établissement régénéré, celle-ci : *Au Grand Tippoc-Saëb.*

III.

Souchard eut lieu de se repentir de son mariage avec Fanchette, qui, de légèreté en légèreté, finit un jour par s'enfuir du toit conjugal. C'est un enlèvement, disait-on partout. Le malheureux Souchard ne voulait pas se résigner à croire qu'un tel malheur pût arriver à un aussi bel homme que lui. Il se consola avec son ami Rafin; mais il fut bientôt obligé de vendre l'établissement pour deux raisons : l'une, parce que les consommateurs s'éloignaient depuis la fuite de Fanchette; l'autre, parce qu'il épuisait à lui seul la plus grande partie des consommations. Fanchette lui avait écrit une lettre dans laquelle elle lui annonçait son départ pour la Nouvelle-Orléans.

— Je l'aime trop pour ne pas essayer de la ramener, disait Souchard: d'ailleurs, j'ai besoin de prendre du service: je vais m'embarquer pour l'Amérique. Veux-tu me suivre? Allons, viens voir le monde; accompagne-moi.

— Le Palais-Royal est si beau, répliqua Rafin, que je n'ose pas lui comparer le reste du monde. Je n'en suis pas sorti depuis que je suis né, et je t'avoue, Souchard, que je n'ai presque plus le désir d'aller ailleurs. Raisonne. La France est la plus belle partie de l'Europe; Paris la plus belle ville de France; le Palais-Royal l'endroit le plus remarquable de Paris: je l'habite. Pourquoi courir en Amérique, en Asie, en Afrique? Ici, je vois les costumes de tous les pays, j'entends les langues de toutes les nations, je dîne avec des Malais, je joue aux échecs avec des Tartares, je cause avec des Orientaux. L'univers vient me voir, pourquoi irais-je voir l'univers? J'attends le roi de Perse qu'on dit détrôné; on nous promet le dernier roi de Pologne pour le printemps prochain.

— Rafin, tu as raison; mais je veux ravoir ma femme. Je te jure pourtant, que je la trouve ou non, qu'à mon retour je jetterai l'ancre pour toujours auprès de toi, foi de Souchard.

Souchard alla s'embarquer à Brest pour la Nouvelle-Orléans.

Il était à peine à dix lieues de Paris, que Rafin reçut un petit billet parfumé dans lequel on lui donnait rendez-vous au bal de Mme Armantois. Les bals de Mme Armantois étaient fameux alors. On y jouait gros jeu, on y conspirait beaucoup contre la royauté, on y volait un peu, mais on s'y amusait extraordinairement. L'établissement de

Mme Armantois était dans le prolongement de la galerie où est aujourd'hui le cabinet de lecture de *la Tente;* cet appendice a été démoli; les galeries de bois y étaient adossées; Gomorrhe et ses ruines ont disparu. Rafin n'hésita pas à aller où l'invitation l'appelait; il avait besoin d'ailleurs de se consoler du départ de son ami.

Nous ne décrirons pas ce bal, nous ne dirons que le fait épisodique de la rencontre qu'y fit Rafin. Une femme ôta son masque; c'était Fanchette; la charmante, la vive, la légère Fanchette.

— Monsieur Rafin, dit-elle à Rafin ébahi, M. Souchard était un bourru, vous le savez; un buveur, mes flacons le savent; un homme inquiet, il parlait de m'emmener dans l'Inde, à Pondichéry. Pour en finir, je me suis évadée, je suis allée non pas à la Nouvelle-Orléans, mais dans la maison à côté. Voilà trois mois que je suis libre et heureuse; dès que j'ai su que Souchard était parti, je vous ai écrit pour vous rassurer sur mon sort, vous qui êtes bon, qui ne buvez pas, qui ne voulez pas aller dans l'Inde et qui m'avez un peu aimée, je crois.

Rafin savait l'*Histoire Romaine;* il se mit sous les yeux tous les exemples de chasteté, tous les triomphes de l'amitié, et il finit par baiser la main à Fanchette qui était la perle des bals de Mme Armantois. Elle était fine comme une civette, jouant des yeux comme de la taille, ayant une ombre de moustache sur des lèvres de chevreau. Rafin se dit alors : — Si je lui refuse mon amitié, c'est une femme perdue; je veux sauver du déshonneur la femme de Souchard. — Il s'abandonna à Fanchette avec qui il dansa pendant tout le bal, et d'après le conseil de laquelle il se mit à jouer à la roulette quand il fut fatigué de danser. Rafin gagna cent mille écus, c'est-à-dire cent mille francs de plus qu'il n'avait besoin pour payer les dettes de son vénérable père. C'était le cas ou jamais de sortir de sa prison. — Ma prison est un paradis, se dit Rafin; pourquoi donnerais-je deux cent mille francs pour la quitter? Mes créanciers attendent depuis vingt-quatre ans; ils patienteront encore un peu.

Il est inutile de dire que Rafin, pour arracher la femme de son ami au déshonneur, lui fit partager sa table et sa fortune.

Changement étrange! Fanchette devint avec Rafin une femme fort douce, fort rangée, parlant avec décence : il n'y a rien comme les amans pour inspirer une bonne conduite aux femmes.

Quelques années plus tard, la révolution eut lieu; Rafin fut forcé de se faire pauvre, de cacher son argent, et enfin de se cacher lui-même, de peur d'être pendu comme un aristocrate. Quand il eut réussi à passer pour un mendiant, c'est-à-dire pour un bon révolutionnaire,

il fut nommé président d'un club qui se tenait dans un appartement voisin du Palais Égalité. Il condamnait à mort sans sortir de chez lui. Ce fut un grand terroriste, Dieu lui pardonne!

Un matin qu'il s'apprêtait pour assister à un déjeuner frugal et patriotique avec des parmentières, un homme jeta son bonnet rouge par terre et lui dit en lui mettant la main sur les yeux :

— Devine, citoyen président.

— C'est Robespierre ou Souchard, répondit Rafin.

— C'est Souchard.

— Et d'où viens-tu avec ta jambe de moins?

— Des États-Unis où j'ai aidé les Américains à chasser les Anglais, Ah! que c'est beau une révolution, Rafin! Nous avons mis à la porte tous les gouverneurs anglais.

—Et nous, tous les rois de France dans la personne de Louis XVI.

— C'est plus beau, répondit Souchard, surtout sans sortir de la France.

— Tu pourrais dire sans sortir de Paris, sans sortir du Palais-Royal : car la révolution a commencé à ma porte; je prêtai ma chaise à Camille Desmoulins.

—Heureux Rafin! Mais Dieu t'a donc mis dans un paradis! Je fais une révolution et tu en fais une dix fois plus belle. La mienne me coûte une jambe, et la tienne te nomme président d'un club. Heureusement je n'ai pas eu le bonheur de retrouver ma femme aux États-Unis. Après tout, c'était une femme sans ordre.

— Tu te trompes, Souchard.

— Une coquette.

— Tu la connaissais mal, Souchard.

— Une dépensière.

— Erreur, Souchard.

— Qui m'a livré au ridicule en s'évadant.

— Elle n'a jamais quitté le Palais-Royal, et tu vas la revoir. Seulement je dois te dire qu'elle est ma femme depuis deux ans.

— Ma femme est ta femme, Rafin!

— La glorieuse révolution a détruit les vieilles lois ; on a prononcé ton divorce pendant ton absence, j'ai épousé ta femme sur l'autel de la Patrie.

Comme Rafin achevait sa phrase, un citoyen lui présenta une condamnation à mort qui avait besoin de la légalisation de sa signature. Rafin signa; Souchard comprit. Il n'en fut pas moins bien reçu par Fanchette, empressée de courir au-devant de ses moindres désirs. Sa

position lui parut d'abord étrange; peu à peu il s'y fit; enfin il la trouva si agréable, qu'au bout de trois ou quatre ans il voulut en changer, son caractère étant de ne jamais demeurer où il était bien, à l'exemple de tant de gens. La révolution finissait. Napoléon allait illustrer la France en Égypte; une flotte s'armait à Toulon au cri de vive la république. Souchard n'y tint pas; il s'embarqua comme artilleur et partit.

Pendant cette longue campagne, Rafin acheta à la république vingt ou trente maisons du Palais-Royal, afin de punir les aristocrates qui en étaient primitivement possesseurs, et il les acquit pour quelques poignées de mauvais assignats.

C'est alors que Rafin s'attacha au Palais-Royal; il en était presque devenu le roi. Moins que jamais il parlait d'en sortir. De loin en loin il demandait parfois : Le Pont-Neuf est-il toujours sur ses arches? l'air est-il bon au faubourg Saint-Germain? quel temps fait-il sur les boulevarts?

La peste emporta Souchard au siége de Saint-Jean d'Acre. On l'enveloppa dans un drapeau tricolore, et on l'inhuma avec les honneurs militaires.

Fanchette donna huit enfans à Rafin, qui, en cédant ses propriétés quand la restauration fut venue, se trouva possesseur de plus d'un million.

Fanchette vit encore, elle est retirée à Louvres près de Paris.

Rafin mourut quelques jours après la révolution de juillet, dans un fauteuil, à la clarté d'un beau soleil, tout près de la Rotonde.

Il expira au coup de canon de midi.

On l'enterra au père Lachaise : c'était la première fois qu'il sortait du Palais-Royal.

LÉON GOZLAN.

DE

L'OCCUPATION IMMÉDIATE

De Constantine.

Depuis le jour où l'expédition de Constantine a été décidée, surtout depuis le jour où le public en a connu la glorieuse issue, la presse parisienne s'est vivement préoccupée des intérêts nouveaux que faisait surgir cette nouvelle conquête, et, avec un accord qui lui est peu ordinaire, elle en a formellement demandé la conservation immédiate et complète. Mais elle seule a pris parti : le nouveau maréchal qui commandait sur les lieux s'est tenu sur la réserve, et n'a pris aucune des dispositions qui auraient porté un caractère trop décidé et engagé le gouvernement sans retour : celui-ci, de son côté, a montré des velléités bien plus que des résolutions, et il attendra certainement que les chambres se soient prononcées pour ou contre une évacuation qu'il ne faudrait, après tout, considérer que comme transitoire. — La question reste donc entière, et c'est le véritable moment de l'examiner sous ses différens aspects. Plus tard, si les chambres se refusent aux dépenses qu'on leur proposera pour l'occupation permanente, il sera sans doute fort inutile de récriminer; et, si elles les accordent, il sera plus qu'inutile, il deviendra imprudent et coupable de venir troubler, par des discussions importunes, l'accomplissement d'une œuvre qui, certes, exigera les efforts et le bon vouloir de tous.

Peu nous importe, nous l'avouons, que Constantine ait été *la capitale de la Numidie, le centre de l'Afrique romaine :* cette érudition est fort à la mode; elle est facile et agréable; mais encore faut-il qu'elle ne porte pas à faux, encore faut-il qu'elle tienne compte des différences essentielles que la simple inspection des lieux ne permet pas de méconnaître.

Est-il donc nécessaire de le rappeler ici ? Ce n'est pas en partant du même point que nous, que les Romains subjuguèrent l'Afrique : ils venaient par l'est, et nous par le nord; le cap Lylybée, en Sicile, était leur base d'opérations, comme Toulon est la nôtre : ils prenaient, en quelque sorte, l'Afrique à revers, et nous, nous la prenons de front. Quand ils se sont éloi-

gnés de Carthage qu'ils avaient colonisée et des bords de la mer où ils s'étaient établis, le rocher sur lequel est située l'ancienne Cyrtha fut le premier obstacle qu'ils rencontrèrent; cet obstacle, avant de passer outre, il fallait bien le renverser. Puis, lorsqu'ils en firent le siége de leur domination, c'est qu'ils n'avaient plus, ni à côté, ni derrière eux, rien qui les inquiétât. Ils s'avançaient de l'est à l'ouest parallèlement à la mer et aux montagnes; mais ils ne sautaient pas d'une province à l'autre, au gré du premier proconsul qui les voulait entraîner; ils ne pénétraient pas dans la Mauritanie avant que la Numidie fût paisible, et, suivant l'expression consacrée, réduite en département (*in provinciam reducta*). Toutes leurs conquêtes ont réussi, parce que leur conduite était conforme aux règles d'une sage politique, parce qu'ils savaient différer et dissimuler, et, comme l'a dit Bossuet, attendre qu'Annibal fût vaincu pour punir Philippe qui l'avait favorisé.

Constantine devait donc être une place de premier ordre aux yeux des Romains, déjà maîtres de la régence de Tunis et de celle de Tripoli; et elle peut fort bien perdre de son importance, elle peut même devenir une source de complications et d'embarras, pour nous qui n'avons rien à démêler avec ces deux pays. Mais s'il faut se conformer aux leçons de l'histoire, ne vaut-il pas mieux les aller chercher dans l'exemple des deys, nos prédécesseurs, et de qui nous voulons recueillir la succession, sans doute sous bénéfice d'inventaire. Que l'on me permette, à ce sujet, de courtes réflexions.

La première condition de toute autorité, c'est d'être une, et, si elle s'exerce sur un espace étendu, autant qu'il se peut, d'être centrale : cette loi dérive de la nature même des choses, et l'on trouvera peu de nations qui ne l'aient observée, ou qui ne se soient fort mal trouvées de ne l'observer point. Nous savons tout cela en France, nous qui n'avons conquis notre nationalité et ne la défendons que par la centralisation, nous qui reprochons presque à notre capitale sa situation quelque peu excentrique, nous qui ne vivons que par ce rayonnement continuel du centre à la circonférence, dont Paris est l'incomparable foyer.

Que chacun maintenant ait bien présente à l'esprit la position géographique de cette portion de continent africain que nous occupons : c'est une large bande qui court de l'est à l'ouest, sur une longueur d'environ deux cents lieues, et dans une largeur fort inégale : cette bande, le beylik d'Alger proprement dit et celui de Titery, qui en est la dépendance la plus immédiate, la coupent exactement par le milieu et la séparent en deux portions d'une importance à peu près pareille. Sans doute le hasard seul a pu faire choisir à des corsaires cet îlot, perdu dans les vagues de la Méditerranée, qui, joint à la terre ferme par un môle grossièrement construit, prend nom d'Alger et devient tout d'abord une cité importante; mais toutes les autres conséquences qui sont dérivées de ce fait primitif, est-ce au hasard qu'il faut également les attribuer? Est-ce lui seul qui a produit cette vaste agrégation de provinces, dont la milice turque, concentrée à la casbah d'Alger, était parvenue à former un tout assez homogène? Placez ces mêmes Turcs

à Constantine, et les provinces de l'ouest sont entièrement perdues pour eux, et reviennent de droit à l'empire de Maroc ou se déclarent indépendantes : les provinces du centre avec lesquelles ils n'entretiennent plus que des relations difficiles, séparés qu'ils en sont par les montagnes de Bougie, leur deviennent comme étrangères. Enfin ils perdent immédiatement cette grande position maritime qui faisait toute leur force, et qui est certainement le plus grand avantage que la France puisse trouver dans sa conquête. Or, que devient-elle pour nous-mêmes cette position, si faisant violence au cours naturel des choses, et brûlant en quelque sorte nos vaisseaux, nous allons nous porter d'un seul bond à quarante lieues dans l'intérieur des terres et y fixer le siége principal de nos établissemens? Quoi que l'on puisse faire et dire, d'ici à de longues années, la colonie ne peut que s'appuyer sur l'Europe et sur cette civilisation dont elle est l'avant-garde. Nous ne pénétrerons avec profit dans les profondeurs du continent africain, que lorsque nous serons établis avec solidité sur les côtes qui en ouvrent l'accès. Nous ne sommes pas maîtres de la montagne qui domine la place de Bone, et déjà nous courons à la mer de sable. En deux mots, l'occupation immédiate et complète de Constantine, qui absorberait la plus grande partie des efforts et des ressources que la France peut et doit affecter à son armée d'Afrique, n'aurait-elle pas pour effet de nous affaiblir sur tous les autres points de la régence? Là est toute la question, et elle se résout d'elle-même.

Mais, dit à son tour une autre opinion que nous reconnaîtrons volontiers comme la plus zélée pour les intérêts de la colonie, il ne s'agit pas ici de sacrifier à une conquête nouvelle l'ancienne métropole de la régence : on reconnaît volontiers sa prédominance comme nécessaire. Constantine, Alger, Bone, Oran, toutes ces affaires doivent être menées de front et simultanément; il en coûtera ce qu'il pourra, mais la France ne veut plus attendre, et il lui faut, à tout prix, une pacification et même une colonisation universelle.

Rêves insensés! vaines illusions, que la froide réalité dissipe trop facilement. Entre les deux systèmes que nous venons d'exposer, celui qui consiste à négliger le reste de la régence pour s'attacher activement à la seule province de Constantine, et celui qui se propose de tenter simultanément sur des pays aussi étendus et aussi difficiles des efforts aussi gigantesques, nous n'hésiterions pas à préférer le premier. Ce point nous semble mal choisi, bien inférieur à ce que nous avons déjà, et nous avons dit pourquoi. Mais la pacification, quoiqu'il ne faille pas trop se fier aux premières apparences, est plus facile, on a tout lieu de le croire. C'est un territoire vaste et fertile, et l'on peut se promettre d'importans résultats; quant à l'autre système, il est d'une exécution radicalement impossible. Vouloir opérer comme il le faudrait pour que les sacrifices ne fussent pas en pure perte, sur un théâtre aussi mal connu, aussi compliqué, ce serait une véritable démence; nos pertes en argent et en soldats croîtraient dans une progression géométrique avec nos avances. Oh! vous qu'aucun intérêt personnel ne guide ou n'égare en tout ceci, ne donnez pas à votre pays de funestes con-

seils; ne dites pas : Abrégeons le temps et la distance; envoyons en Afrique soixante, quatre-vingt mille hommes, car il ne faut pas seulement qu'ils y fassent campagne; il faut qu'ils y séjournent, qu'ils y vivent, et il n'y a rien de prêt pour les recevoir, rien, si ce n'est les dyssenteries, les fièvres, le typhus, qui les auraient bientôt décimés, comme nous en faisons depuis trois mois, à Bone, la triste expérience.

Loin de nous assurément la pensée de jeter dans cette discussion des paroles de découragement et de contrister la France sur l'œuvre qu'elle a entreprise; c'est précisément parce que nous sommes autant que personne dévoués à l'accomplissement de cette œuvre glorieuse que nous ne voulons pas la voir compromise. Entre nos adversaires et nous ce n'est d'ailleurs qu'une question de prudence et d'opportunité : nous croyons seulement qu'il convient d'attendre et de différer; c'est le seul point qui nous sépare.

Veut-on, par exemple, se préparer à une occupation sérieuse et définitive de la ville et du beylick de Constantine? Eh bien! il se présente ici une double hypothèse. Les uns conseillent d'occuper Stora et d'y établir désormais notre base d'opérations; par là, le chemin de Constantine se trouve raccourci de près de moitié, et, pour nos vaisseaux, c'est un mouillage plus sûr. Les autres, au contraire, veulent que l'on reste à Bone, pour ne pas perdre les établissemens qui déjà sont créés. Nous n'examinons pas le mérite de ces deux systèmes; mais dans l'un comme dans l'autre, avant de passer outre et de pouvoir se fixer au loin dans le pays, il est évident qu'il y a beaucoup à faire; car il faut, ou fonder une ville à Stora, qui n'est qu'une grève, ou assainir Bone, si l'on veut que cette ville devienne réellement la place d'armes, le point de départ de l'armée, et non plus son tombeau. Nous ne parlons pas de la route qui doit toujours être construite et avec solidité.

Songeons aussi à ce double péril auquel notre colonie naissante est toujours exposée, et dont elle doit, avant tout, songer à s'affranchir. C'est la mer qui lui apporte la plus grande partie des denrées qu'elle consomme, surtout les denrées de première nécessité; mais qui peut dire ce qui arriverait le jour où la mer nous serait fermée, si ce jour-là aussi nos établissemens du littoral ou de l'intérieur n'étaient pas en état de se suffire à eux-mêmes, si l'agriculture n'était pas assez développée, la population assez laborieuse ou assez intelligente, pour se nourrir et elle-même et la garnison chargée de la défendre? Du côté des Arabes, le danger est le même; car, outre qu'ils travaillent peu et ne produisent guère au-delà de leurs besoins, ils sont bien assez avisés pour nous cacher leurs provisions, quelquefois même les détruire, et, en tout cas, interdire nos marchés, qui tout aussitôt deviennent déserts. Assez de fois nous en avons fait l'épreuve, à Oran, à Tlemsen, que l'on n'a pu ravitailler qu'en cédant à Abd-el-Kader des munitions de guerre que nous n'eussions jamais dû lui livrer; mais surtout à Bougie. Là, les Kabyles ont soumis la garnison à un blocus hermétique; et, avec un désintéressement qu'on louerait volontiers chez un autre peuple, ils aiment mieux, tout avides qu'ils sont, aller vendre à trente et quarante lieues plus loin, et à meilleur marché, des provisions que la pauvre garnison leur achèterait à

très haut prix. En Afrique, il ne faut jamais séparer l'établissement colonial de l'établissement militaire. Réunis, ils se soutiennent et se défendent l'un l'autre; isolés, ils périssent. Tlemsen en a été le premier exemple, et cet exemple, Constantine, prématurément occupée, le renouvellerait avec des conséquences bien plus graves et un retentissement bien plus funeste.

Il y a un an et plus, *le National* admettait dans ses colonnes les lignes suivantes : « La prospérité de la colonie est dans le sens du méridien et non dans celui de la parallèle. Il faut percer l'Afrique par le centre, et s'y concentrer pour se donner une position formidable. » Précisément à la même époque, un officier de l'armée d'Afrique écrivait dans une lettre qui n'avait pas d'abord été destinée à être publiée : « Toujours on nous montre plus loin de nouveaux centres d'action prétendus, et l'on s'écrie : Voilà le but, qu'on l'atteigne, et tout est fini. Tantôt c'est Mascara; tantôt Tlemsen, et puis après Constantine. — Pourquoi ne pas s'assurer immédiatement d'une portion déterminée de pays autour du point principal? c'est-à-dire Alger. Concentrez vos moyens : ils sont plus que suffisans pour atteindre le but; alors l'armée, en partie disponible et appuyée sur cette forte base, pourra se porter, toujours serrée et puissante, sur les tribus insoumises, etc. »

L'officier qui s'exprimait ainsi était le capitaine du génie Émile Grand, tué, il y a un an, aux portes de Constantine, et qu'une mort prématurée a enlevé aux plus belles espérances. Pour que des opinions qui n'avaient entre elles aucun point de communication se rapportent si exactement, il faut bien croire à l'entière évidence des faits sur lesquels elles se fondent. Aussi ne ferons-nous aucune difficulté d'exprimer, en termes aussi précis que possible, une conviction d'autant plus sincère qu'elle n'a négligé aucun moyen de s'éclairer. Si la première expédition de Constantine était une faute, la seconde était une nécessité. L'Europe voyait avec un secret contentement l'inexplicable impuissance où tombait la fortune de nos armes; elle voulait savoir à quoi s'en tenir sur le mérite de notre jeune armée : l'assaut du 13 octobre a sans doute dissipé ses charitables inquiétudes à cet égard. Voilà un grand résultat obtenu; mais quant à l'Afrique elle-même, ce n'est plus la même chose. Organiser le pays que ce coup de vigueur a jeté dans une démoralisation inespérée, démanteler ces murs qui nous ont opposé une trop vive résistance, tels doivent être vos premiers soins; avant tout, c'est sur la côte que vous devez préparer des bases solides à vos conquêtes futures; sachez à propos faire halte pour reprendre en temps utile votre mouvement; et cependant, opérez énergiquement sur le centre de vos possessions; poussez en avant la colonie, en lui donnant tous les moyens de se développer, de projeter sur toutes les avenues de la régence, au sud, à l'ouest, à l'est, de vigoureux rameaux. Ce que nous oserons ajouter ici va sans doute paraître un étrange paradoxe, et cependant nous croyons bien fermement que l'avenir justifiera cette prévision : « La véritable route de Constantine n'est ni par Bone, ni par Stora; elle est par Alger. »

Er. Becquet.

BULLETIN.

Enfin la presse va pouvoir exploiter autre chose que des conjectures, et le beau temps des hypothèses est passé. Jusqu'à l'ouverture de la chambre, tout le monde était content ou feignait de l'être; il y aura désormais des vainqueurs et des vaincus, chose fort triste, mais inévitable, ce semble, toutes les fois qu'une grande bataille a été livrée.

Le discours royal sera déjà un évènement de huit jours de date, et partant un vieil évènement, lorsque ces lignes passeront sous les yeux de nos lecteurs. Peut-être, du reste, cette circonstance nous place-t-elle dans une meilleure situation pour l'apprécier. D'abord ce document a pu paraître terne et vague, un peu trop surchargé de détails domestiques, un peu trop réservé sur les grands intérêts qui s'agitent au dehors. A la réflexion, on l'a jugé plus habile, plus politique; on lui a reconnu le principal mérite des œuvres de ce genre, celui de ne rien compromettre et de tout préparer. Là où l'opposition systématique a vu l'absence de plan et de toute direction, les hommes d'impartialité ont aimé à découvrir un hommage au pouvoir parlementaire.

Ce ne sera pas nous qui nous refuserons à une interprétation qui honorerait à nos yeux le ministère, et serait surtout si conforme à nos propres doctrines. Si quelque chose a été faussée dans le gouvernement du pays, c'est, comment le nier? cette initiative des chambres, principe de la révolution de 1830, et besoin manifeste de nos mœurs. La dernière législature, fractionnée en coteries, acceptant tous les hommes et toutes les directions, capable de boutade d'indépendance, mais dénuée de toute persévérance et de toute énergie politique, s'était laissée imposer un système qui, au dehors, a préparé de grands obstacles, sans résoudre aucune question; qui, au dedans, s'est brisé contre des résistances nationales. Afficher la prétention de soumettre la nouvelle chambre à un régime analogue, tracer devant une jeune législature, dont les véritables tendances sont si peu connues, une route jalonnée à l'avance, eût été une faute aussi bien qu'une in-

convenance. Autant un programme ministériel doit être précis et arrêté lorsqu'un cabinet sort d'une majorité parfaitement assise et définie, autant il comporte de vague dans la situation où se trouve l'administration vis-à-vis de la chambre, et, si on peut le dire, la chambre vis-à-vis d'elle-même.

S'en tenir aux points admis par tous les partis sincèrement attachés à l'établissement de 1830, témoigner de la confiance du trône envers la nation en acceptant le produit d'élections sincères et libres, rappeler les grands principes de la politique du 13 mars en répudiant la tendance qui l'avait si tristement compromise, faire de l'amnistie la base du système, le point de départ de toutes les combinaisons éventuelles, telle était, après tout, la marche la plus parlementaire, le mode le plus sincèrement constitutionnel.

C'est dans ces généralités qu'a cru devoir se tenir la couronne. Elle n'a été vraiment explicite que sur l'acte du 11 mai, l'amnistie, drapeau national qui flotte au-dessus de tous les partis, et sur lequel nul désormais n'essaiera même de porter la main. Le trône a eu la noblesse et le bon goût de se féliciter avec le pays des résultats heureux d'un système que n'invalident pas des exceptions saluées par un petit nombre d'hommes comme des victoires. Que Hubert ou tout autre fou soit tourmenté de la monomanie régicide, que Mlle Grouvelle conserve comme des reliques les cheveux de Pépin et les pantoufles de Morey, tout cela empêche-t-il que le pays ne soit plus calme, plus satisfait, plus confiant en l'avenir qu'il ne l'était sous la menace des lois de disjonction et sous le vague des insinuations de M. Persil? Tout cela interdisait-il à la couronne de se féliciter en voyant s'isoler chaque jour davantage les projets de désordre?

S'il est un fait bien constaté dans notre situation, c'est celui-ci : le désordre matériel est vaincu, et le gouvernement de 1830 n'a plus en face de lui que le mouvement naturel des idées. C'est ce mouvement qu'exprime la législature de 1837 dans toute sa verité, et c'est toujours un bonheur que de se trouver, en dehors de toutes les agitations factieuses et factices, en face d'une situation naturelle et vraie, quelles que soient les difficultés inhérentes à cette situation elle-même. Or, ces difficultés existent à coup sûr, et le gouvernement aura plus d'une fois à composer avec elles. Lorsque des idées démocratiques s'ancrent plus profondément chaque jour dans un pays; lorsque, d'un autre côté, ces idées sont contenues par une grande inexpérience politique, et par l'égoïsme qu'entretient et développe le culte exclusif des intérêts matériels, il est impossible qu'une chambre, où toutes ces dispositions se produiront d'une manière confuse et contradictoire, ne crée pas des dangers de chaque instant pour le ministère, si ce n'est pour le gouvernement lui-même. Nous serions fachés de voir le cabinet se faire des illusions sur ce point, et nous aimons à croire qu'il ne s'en fait aucune. Il faut qu'il sache bien que de grandes passions se produiront au sein de cette chambre, qu'elles sont déjà impatientes d'escalader la tribune, qu'une sourde fièvre politique agite toutes les imaginations, et qu'il y a autre chose au fond de ces consciences incertaines que des chemins de fer, et même la

conversion de la rente. On voudra parler politique et bientôt et longuement : que le ministère se le tienne pour dit et qu'il s'y prépare.

Dans quel sens se fera cette politique? c'est vraiment ce que personne ne saurait dire. Aboutira-t-elle à des conclusions formelles, absolues, à la rédaction d'un programme de gouvernement enfin? Ceci est plus que douteux. On peut craindre que les instincts ne s'y trouvent en contradiction avec les intérêts, les souvenirs menaçans du passé avec les tendances qui poussent vers l'avenir. Un jour on se sentira la velléité de redresser la tête en présence de l'Europe; le lendemain on craindra peut-être de soumettre la prospérité du pays au danger de collisions redoutables. L'on voudra des adjonctions parce qu'on les aura demandées étant candidat, et l'on n'en voudra plus parce qu'on aurait à les prononcer étant député. On inclinera souvent de cœur vers le centre gauche et de prudence vers le centre droit; on flottera entre les idées, on hésitera entre les personnes, et, chez les nouveaux élus, les hésitations seront d'autant plus longues qu'elles seront plus consciencieuses.

L'une des plus grandes illusions qu'ait pu se faire la presse, c'était d'attendre d'un pays livré, comme l'est la France, aux influences les plus contradictoires, une législature aux sympathies prononcées. Lorsqu'on a dit que la nouvelle chambre était centre gauche, on a eu raison sans doute en s'en tenant à l'origine des nouveaux députés, enfantés pour la plupart à la vie politique par la révolution de juillet, sortis de l'industrie, de la propriété moyenne, soumis dès-lors à un ensemble d'influences imprimant une couleur déterminée. Mais ces différences originelles ne constituent pas dans la vie politique des dissidences radicales; et pour les hommes non prévenus, il est assez difficile de voir, jusqu'à ce jour, quelles questions d'actualité pratique séparent le centre gauche du centre droit, abstraction faite des doctrinaires, qui sont moins un parti parlementaire qu'une coterie habilement disciplinée. Seraient-ce les lois de septembre? Mais à coup sûr le centre droit ne les réclamerait pas aujourd'hui, et la masse du centre gauche n'en est pas à demander leur rapport. Serait-ce la réforme parlementaire? Mais il y a peu d'idées encore arrêtées sur cette grave question dans la partie de la chambre où domine l'influence de M. Thiers, et nous croyons M. Dupin fort peu disposé à l'extension des listes électorales. Il faut vraiment aller jusqu'à M. Barrot pour trouver un ensemble de doctrines en opposition directe avec le programme gouvernemental que le ministère actuel semble devoir dérouler devant la chambre. Hors de là le centre gauche et le centre droit s'entendront souvent sur les questions de choses alors même qu'ils seraient fort disposés à ne point s'entendre sur les questions de personnes.

On voit aujourd'hui que cette majorité compacte, qu'on espérait, est une combinaison au moins ajournée, et certes il suffit d'avoir prêté quelque attention aux débats amenés jusqu'à présent par la vérification des pouvoirs pour acquérir la certitude que le centre gauche, quelle que soit sa supériorité numérique, n'hésite pas à voter, dans l'occasion, avec le centre droit. La

formation des bureaux avait déjà constaté cette situation, qu'il faut accepter comme un fait supérieur à toutes les inductions et à tous les raisonnemens. C'est à cette majorité compacte, que l'on ne saurait précisément appeler une alliance, que M. Jacques Lefebvre doit son entrée dans la chambre. MM. Vivien et Ganneron ouvrant les portes du palais Bourbon au concurrent de M. Laffitte, tel a été, il faut le reconnaître, le premier acte sérieux de la nouvelle législature, et il est impossible que cela ne donne pas à penser. Ce vote, nous le signalons comme symptôme, en lui reconnaissant une valeur politique que l'attitude de l'opposition, représentée par MM. Barrot et Mauguin, a, plus que tout le reste, contribué à lui donner. Nous ne prétendons aucunement d'ailleurs nous associer au système de large interprétation qui a prévalu dans cette circonstance. Le bon esprit de M. Chaix-d'Est-Ange a fait ressortir de la faculté que s'est attribuée la chambre, des conséquences graves devant lesquelles elle eût reculé peut-être, si la gauche n'avait imprimé un caractère tout politique à cette question; mauvais service que ne compense pas pour M. Laffitte le soin religieux qu'on prend de laisser sa place vide. L'important était de la lui faire occuper le plus promptement possible, et on n'a certainement pas pris le meilleur moyen.

Les dispositions de la chambre semblent, en somme, rassurantes pour le ministère. Il se présente devant elle avec des résultats acquis et des noms honorables et inoffensifs. Si le cabinet n'a pas précisément de parti à lui, il n'a pas non plus de parti hostile; il est dans les conditions les plus favorables pour être jugé sur ses actes. Mais qu'il agisse; à ce prix pour lui est la force et l'avenir. Nous n'avons certainement nul besoin de le répéter à l'homme de haute expérience qui le préside : s'imaginer que dans l'état étrange des esprits qui ne sont pas encore à l'action, mais qui visiblement ne sont plus au repos; qu'en face de l'Europe, qui sourit dédaigneuse et que nous commençons à regarder du haut de nos souvenirs; s'imaginer qu'il est possible de parquer pendant six mois quatre cent cinquante têtes françaises entre des tracés de *rail-ways* et une loi sur les sociétés en commandite, ce serait là la plus singulière comme la plus funeste des illusions. On ne dure en France que par l'action; c'est parce qu'il a agi, au dedans par la dissolution et l'amnistie, au dehors par l'expédition de Constantine et un commencement de système dans les affaires d'Afrique, que le cabinet du 15 avril est encore debout au 1er janvier; s'il se reposait sur les myrtes de ses mariages et les lauriers de nos soldats, il n'en aurait pas pour longtemps à coup sûr, car les couronnes se fanent vite sur notre terre, et nous sommes accoutumés à ce qu'on les renouvelle.

Ce n'est ni le ministère ni la chambre actuelle que l'on pourrait provoquer à changer, au prix de chances aventureuses, la situation territoriale qu'il fut si habile d'accepter en 1830. C'est là l'œuvre des circonstances et du temps, de la prudence tout autant que du courage. Mais il est des questions qui lui sont désignées d'avance et dont l'heure a visiblement sonné, questions qui seraient résolues contre lui, si elles n'étaient résolues par lui.

Au premier rang figure notre établissement d'Alger, sur lequel il faudra bien enfin présenter un système, en dressant, pour le pays, et le bilan de ses sacrifices et le programme de ses espérances. Le traité de la Tafna devra se produire et se justifier bientôt à la tribune, et quoi qu'on en ait pu penser, cette justification ne sera pas si difficile; car le traité de la Tafna indique au moins une pensée, c'est la pierre angulaire d'un système dont l'expérience peut seule faire juger les résultats, mais dont l'existence est déjà un progrès. Le ministère paraît en mesure de constater, sous le rapport commercial surtout, d'encourageans résultats. M. Bugeaud, qui n'était entré d'abord qu'avec une grande froideur dans les vues de colonisation, revient, dit-on, avec des espérances à faire pâlir M. Duvergier. Tout cela est bon et bien, depuis surtout que le canon de Constantine a baptisé le traité de la Tafna, en le lavant de son seul vice originel.

Le gouvernement comprendra-t-il aussi que la question espagnole mûrit chaque jour au moins autant que la question d'Afrique, et que c'est ici l'un des points d'attaque par lequel on ne peut manquer de l'aborder bientôt? Il devient de plus en plus probable que la discussion de l'adresse, s'inspirant des grands débats de la tribune espagnole, s'établira sur le terrain brûlant où il est dangereux peut-être de mettre le pied, lorsqu'on est très pressé du pouvoir, mais non pas lorsqu'on est disposé à ne l'attendre que de la force des choses. L'affaire d'Espagne, même sous le simple rapport parlementaire, est d'autant plus grave, que, tout bien considéré, c'est à peu près le seul terrain sur lequel il soit vraiment possible de constituer un véritable centre gauche. Nous avons vu que dans les questions intérieures, ses doctrines le rapprochaient le plus souvent du centre droit; nous verrons probablement bientôt les mêmes dispositions dans la question des vice-présidences. Il n'est malheureusement pas besoin de rappeler non plus qu'en ce qui concerne l'Afrique, MM. Passy et Dupin donnent la main aux doctrinaires. L'Espagne donc reste seule, et quoiqu'il y ait du danger à s'y présenter, c'est la véritable brèche pour escalader le pouvoir.

On ne viendra probablement pas dire d'emblée au ministère : Coopérez ou intervenez. On lui dira : Finissez, par quelque mode que ce soit, par des protocoles ou par les armes; mais finissez, sous peine de voir d'autres la finir pour vous, une affaire qui, d'une part, affecte d'une manière si sensible les intérets commerciaux de nos provinces méridionales, et, de l'autre, compromet si étrangement en Europe, par ses éventualités, le gouvernement de 1830; finissez-la, aujourd'hui que l'Espagne vous en supplie au nom de votre honneur et de son salut, aujourd'hui que la guerre civile est concentrée à votre porte, et que don Carlos ne peut pas plus espérer de conquérir sa couronne en s'établissant à Madrid, que la reine Christine de vaincre et de pacifier la Navarre. La position devient plus nette chaque jour, et les deux partis vous appellent, l'un d'une manière patente, l'autre par ses vœux secrets. Le spectre de la Granja est rentré sous terre; une sanglante justice a satisfait aux mânes de toutes les victimes de l'anarchie. On va, pour

vous complaire, non pas seulement jusqu'à MM. Bardaxji, Martinez et Toréno; on dépasse, peut-être avec imprudence et légèreté, toutes les limites de ce qui semblait possible il y a six mois : on ressuscite M. le comte d'Ofalia lui-même, l'incarnation de l'*estatuto real*. On vous demande visiblement votre concours à quelque condition que vous y mettiez; on vous laisse maître de disposer de l'avenir politique de l'Espagne, d'y régler même à vos convenances la question dynastique; on vous donne le moyen d'arrêter tout le chemin que l'Angleterre y a fait depuis trois ans; on se livre à vous, hommes et choses, et la France, qui a eu l'honneur de sauver la Grèce par humanité, n'aurait pas le bon sens de sauver l'Espagne par politique!

Ce n'est assurément pas M. le comte Molé qui se laissera tenir en face un pareil langage. On peut, nous le croyons, tenir pour certain que, sous quelque forme que ce puisse être, la solution des affaires péninsulaires est son vœu le plus cher, comme sa préoccupation la plus constante.

— On commence à reprocher sérieusement aux ministres les dîners qu'ils donnent aux députés. Un journal a fait trois colonnes d'éloquence contre ces festins *payés par les contribuables*, et dans lesquels les convives perdent leur indépendance, et vendent leurs votes aux amphitryons ministériels. Jamais polémique ne fut plus étrange, et il faut être bien au dépourvu d'accusations et de griefs, pour faire du bruit avec ceux-là. C'est prendre au sérieux deux vers comiques de M. Delavigne, sur les *dîners qui gouvernent les hommes, dans le siècle où nous sommes*, et les paraphraser à froid, en prose, dans un but de mesquine austérité. Eh! mon Dieu! les ministres sont-ils donc devenus si innocens, qu'on soit obligé de se mettre en frais d'indignation à propos de dîners? Au moins, si les beaux jours de M. Piet, restaurateur permanent de la restauration, étaient revenus, cette formidable réaction gastronomique pourrait alarmer justement les consciences; mais sérieusement est-ce la peine de jeter le trouble dans l'ame des contribuables pour quelques politesses, sans conséquence, qu'un ministre est tenu de faire aux représentans du pays. Croit-on de bonne foi la conscience d'un député enchaînée par un dîner ministériel? Si cela était, il faudrait bien plaindre la France. Quel peuple serions-nous, si nous vendions la liberté entre le potage et le dessert!

— M. de La Mennais publie *le Livre du Peuple*. Ce livre existait déjà sous ce nom, *le Livre*, le livre par excellence, *Biblios*. L'illustre écrivain français est trop bien pénétré de ses devoirs de chrétien et de prêtre pour s'être écarté de l'esprit et de la lettre du *Livre* original. Nous n'avons pas eu encore le temps de lire ce nouvel ouvrage; mais, sur le nom seul de l'auteur, il nous est permis de croire qu'il n'aura pas fait schisme avec lui-même, et qu'il sera resté dans le giron apostolique romain de l'*Essai sur l'Indifférence*. Ce titre de *Livre du Peuple* nous avait d'abord fait craindre que l'élément démocratique et désorganisateur n'en fût la base; le prix de vente de l'ouvrage nous a rassurés. Ce n'est plus ici un de ces petits pamphlets que M. Timon donne évidemment aux plus pauvres pour vingt-cinq centimes; *le Livre du Peuple*, qui n'est qu'une brochure de quelques feuilles, se vend sept francs cinquante centimes, et s'adresse nécessairement aux riches, au juste-milieu

social. Nous rendrons compte de l'ouvrage nouveau, et nous espérons que la lecture ne démentira pas nos prévisions.

— La première représentation de *Caligula* paraît décidément fixée à mardi prochain. La jeune et charmante actrice qui a créé le rôle d'*Angèle*, Mlle Ida, débutera aux Français, dans la tragédie nouvelle de M. Alexandre Dumas, par le rôle de *Stella*.

— Un soir de représentation extraordinaire au théâtre impérial de Saint-Pétersbourg, Mlle Taglioni s'est blessée au pied en se rendant au théâtre; la salle était comble, et la recette évaluée à seize milles roubles. Le directeur s'est vu contraint de congédier le public et de faire rendre la recette. Le dernier courrier annonce que l'accident arrivé à la sylphide n'aura pas de suites, et qu'elle devait danser deux ou trois jours après.

— Depuis quelque temps, le public semble protester contre les usurpations du charlatanisme et les entraînemens de la mode, en revenant aux compositions des grands maîtres. Cette heureuse disposition n'est pas moins remarquable en musique que dans les autres arts, et elle prépare un succès plus retentissant encore que de coutume aux *séances musicales* que M. Baillot donne chaque année à pareille époque. L'interprète fidèle et passionné de Haydn, de Mozart, de Beethoven, doit faire entendre, auprès des plus beaux *quatuors* et *quintettes*, œuvres de prédilection de ces grands compositeurs, d'autres morceaux choisis parmi les plus remarquables ouvrages écrits pour le violon. C'est joindre l'instruction et l'intérêt solide aux jouissances les plus vives et les plus pures. La première séance a eu lieu le samedi 23; la seconde, dont le programme est fort attrayant, sera donnée le samedi 30. On trouve des billets chez M. Gand, luthier du Conservatoire, rue Croix-des-Petits-Champs.

Théatre des Variétés.— *Suzette*, vaudeville en trois actes. — Suzanne, Suzette ou Suzon, c'est toujours la nouvelle de M. Eugène Guinot. Suzette n'a rien à envier à Suzanne; Mlle Maria nous a révélé une actrice qui pourrait donner au besoin de bonnes leçons de grace et de naturel à Mlle Déjazet. Quant à la pièce nouvelle, nous n'en dirons pas davantage. Suzanne a tellement épuisé toutes les formules de l'éloge, qu'il ne reste rien pour Suzette.

— Le Gymnase, qui est en veine de chutes, a fait jouer cette semaine un fort méchant vaudeville qui s'appelle *le Saute-Ruisseau*. C'est un décès à constater, et rien de plus. On se demande s'il est possible que Bocage et Mme Dorval aient sérieusement songé à s'engager au théâtre de M. Poirson. Qu'iraient faire ces deux talens pleins de jeunesse et d'énergie au milieu de toutes ces ruines?

— *L'Enseignement du cœur, ou le Malheur les unit*, est un excellent ouvrage d'éducation, dédié aux enfans, par Mme E.-F. Chevreau-Lemercier; *l'Album*, par Mme Élise Boulanger, avec *Inspirations poétiques*, est une charmante réunion de jolis dessins qui sera du goût de toutes les mères. Mme Lermercier et Mme Boulanger seront les joies de beaucoup de familles;

l'une, dans son utile livre, rappelle, en style délicat et pur, les belles actions que l'Académie française a couronnées, au nom de M. de Monthyon; l'autre, dans six sujets délicieux, a retracé des scènes de l'enfance avec cette sensibilité de crayon et cette fraîcheur de pensée qui lui appartiennent. Des femmes d'esprit ont voulu associer leur talent à celui de Mme Boulanger, et des poésies, justement appelées *inspirations*, car elles sont l'interprétation heureuse des six dessins de l'album, sont tombées de la plume de mesdames *Amable Tastu*, *Anaïs Ségalas*, *Desbordes-Valmore*, *Hermance Lesguillon*, *Mélanie Waldor* et *Ménessier-Nodier*. Quels ravissans tableaux que *les Enfans du Pauvre et les Enfans du Riche*, *l'Enfant qui rêve*, *les Premières Cerises*, *la Jeune Mère* et *le Joueur d'orgue italien!* Quand on exprime ainsi les graces, les mouvemens, les diverses joies de l'enfance, on a peu besoin de recourir à la poésie des vers pour arriver au cœur et à l'imagination. La parole devient un luxe comme le dessin en serait un pour le livre de Mme Lemercier, assez beau de sa propre beauté, assez touchant par les histoires si bien racontées de *la Veuve Vignon*, de *Julie Bagot*, de *Laurent Paillette*, et d'*Eustache dit Belin*. Ces deux publications sont sœurs par le choix des sujets et le mérite de leur exécution; l'une et l'autre ont pour auteurs deux cœurs de femme et deux ames d'artiste. Mme Lemercier et Mme Elise Boulanger chercheraient à se connaître, rien qu'à cause de la parenté de leurs œuvres, si elles n'étaient déjà amies (1).

— L'Académie des sciences morales et politiques a mis au concours plusieurs travaux sur les écrits d'Aristote. Le plus remarquable des ouvrages couronnés à cette occasion est, sans nul doute, le livre dont M. Ravaisson vient de donner le premier volume. Ce qui d'abord n'avait été qu'un mémoire est devenu un livre important. L'*Essai sur la Métaphysique d'Aristote* est le travail le plus intelligent et le plus net qui ait encore été tenté sur le système de l'auteur de l'*Organon*. Écrit d'un style ferme et élevé, il se distingue par la hauteur des vues, la sagacité de l'érudition et aussi la rigoureuse précision de l'analyse. Ce volume jette un jour vif sur le système aristotélique, et demeure, sans contredit, la plus complète et la plus savante exposition qui en ait été faite jusqu'ici. Le second volume contiendra l'histoire de la *Métaphysique* et l'appréciation de cette grande et célèbre doctrine.

(1) Ces deux charmans ouvrages se rouvent : celui de Mme Lemercier, chez Jeanthon, place Saint-André-des-Arcs, 11; et l'*Album* de Mme Boulanger, chez Ducasse, rue d'Amboise, 6.

F. Bonnaire.

OVIDE.

II.

Mais à l'instant même où il était le plus un poète sérieux, voici les jeunes gens de la ville de Rome qui entourent notre poète et qui lui disent en souriant : — Assez chanter les grands dieux, notre maître, revenez aux divinités de la jeunesse, aux dieux propices de nos vingt ans; parlez-nous encore une fois de l'Amour! Ovide cependant, sans se faire prier davantage et voyant autour de lui ces beaux regards animés, ces jeunes têtes brillantes, ces intelligens esprits qui l'écoutaient, par Jupiter! il laissa là encore une fois la poésie sérieuse pour le poème badin, et, comme il était passé maître en amour, il se mit à chanter l'*Art d'Aimer*. Or voici ce que chantait Ovide :

— Jeunes gens, écoutez votre maître! il va vous enseigner, si vous l'ignorez, le plus grand des arts, l'art d'aimer. Et vous, loin d'ici, bandelettes légères, symboles de la pudeur, longues robes traînantes qui cachez le pied des dames romaines, je redeviens le poète de l'amour.

D'abord, jeunes gens qui m'écoutez, n'allez pas vous figurer que vous allez trouver, tout d'un coup et sans le chercher, le jeune objet de votre amour. Il faut, au contraire, mon cher disciple, la chercher avec soin et long-temps, la belle personne que ton cœur appelle. Quand donc le soleil entrera dans le signe du lion, va te promener à pas lents sous le portique de Pompée, ou bien dans cette galerie de

tableaux qui porte le nom de Livie; n'oublie pas non plus le temple de Mars, il n'y a pas de lieu à dédaigner pour qui cherche l'amour; même dans le palais où se rend la justice on a vu pénétrer l'amour.

De tous les lieux de réunion, le plus favorable à tes recherches galantes c'est le théâtre. Là se présenteront mille beautés diverses à tes yeux enchantés. — Celle-ci, que tu tromperas tout à l'aise; celle-là, fugitif objet d'un amour de passage; cette autre, ton amour éternel. — L'arène où de généreux coursiers se disputent la palme, te présente aussi une moisson facile. Quand tu auras découvert, dans cette foule, une belle fille, va t'asseoir auprès d'elle, ou bien à ses pieds, et, avant tout, lie conversation avec elle. Le moindre prétexte te suffira. — A qui ce cheval, madame? Pour quel écuyer faites-vous des vœux? En même temps les dieux entrent dans l'arène, chaque citoyen applaudit au dieu qu'il aime; toi, tu bats des mains à Vénus! Un grain de poussière vient-il à tomber sur la robe de ta dame? vite tu enlèves ce grain de poussière d'un doigt léger. — Mais, dis-tu, cette robe est blanche comme la neige! Qu'importe, enlève-moi cette poussière absente. Ne vois-tu pas d'ailleurs que cette robe traîne à terre? Relève le pan de cette robe avec respect, et déjà, pour ta récompense, tu verras une jambe faite au tour. En même temps, prends bien garde qu'un genou indiscret ne blesse cette belle; n'oublie pas de placer un tabouret sous ses pieds; et que d'amans ont fait leur chemin, rien qu'en avançant un coussin d'une main prévoyante, rien qu'en agitant l'air avec un léger éventail!

N'allons pas oublier l'arène où coule à longs flots le sang des gladiateurs. Là aussi, bien des cœurs sont blessés pendant que le gladiateur est blessé à mort. — Rien ne vaut, pour ces heureux hasards, les festins et le vin joyeux. Plus d'une fois l'amour est entré dans une maison, tenant, embrassée de ses petites mains, l'amphore de Bacchus. — Il y a encore les eaux de Baïes, couvertes de nacelles, et les doux ombrages de Tibur; tous les lieux sont bons pour l'amour.

Avant de te mettre en chasse, il faut que tu sois bien convaincu de cette vérité, — qu'il n'y a pas de cœur invulnérable; les femmes qui se défendent le plus contre l'amour, finiront par lui céder. Le tout est d'être patient et habile. Telle est la base du grand art d'aimer.

Ton premier soin, quand tu as reconnu l'ennemi, c'est de te faire bien venir de la suivante, c'est la suivante qui t'ouvrira cette porte rebelle. Pour la gagner, cet argus femelle, n'épargne rien, ni les prières, ni les promesses, ni les présens, ni les larmes. Par elle, tu seras averti de l'instant propice; ta belle est-elle gaie, heureuse,

calme? A la bonne heure, c'est l'instant de te produire. Il y a des gens hardis qui commencent tout d'abord pour arriver à la maîtresse par faire la cour à la suivante; mais c'est là un moyen bien hasardé. — Que faire dans le cas où la maudite soubrette vient à vous aimer pour tout de bon? Moi je suis d'avis de commencer par la maîtresse, sauf à aimer la suivante plus tard.

Lis avec soin le calendrier, et cherches-y le jour de naissance de celle que tu aimes. — D'ailleurs, si tu ne le cherches pas, elle saura bien te l'indiquer elle-même. Il me semble d'ici te voir à la toilette de ta dame, bien galant, bien empressé. Tout à coup la porte s'ouvre, et alors se présente à toi un affreux colporteur tout chargé de modes nouvelles. La dame ouvre de grands yeux; et comme elle te sait homme de goût, elle te prie de choisir pour elle. — Te voilà pris au trébuchet! Le colporteur te fait un grand salut, en te disant : — Je passerai demain chez vous. Tu auras beau répondre : — Mais je n'ai pas d'argent! Le colporteur se contentera de ton billet. — Un autre jour, elle aura perdu un bracelet précieux, une perle se sera détachée de ses boucles d'oreilles! Ah! vraiment, je ne suis pas assez savant pour enseigner l'art d'aimer sans bourse délier.

Cependant il y a plus d'un moyen d'éviter ces horribles emprunts. J'ai vu plus d'un billet doux rapporter autant qu'une lettre de change. Mais, de grace, écris simplement, montre ton cœur plus que ton esprit; surtout ne te lasse pas d'écrire, et souviens-toi que la ville de Troie n'a été prise qu'après dix ans.

Si par hasard tu rencontres dans la rue ta maîtresse, mollement couchée dans sa litière, tu la peux aborder, mais en prenant bien garde d'être remarqué; tu la peux suivre, mais sans avoir l'air de la suivre, tantôt de près, tantôt de loin.—Tout au rebours, si elle va au théâtre, elle n'y doit pas aller sans toi. Au théâtre elle sera toute pour toi, elle aura pour toi un sourire, un regard, et prends bien garde d'applaudir ce qu'elle se met à applaudir.

Quant aux soins à prendre de ta personne, souviens-toi que l'homme est fait, avant tout, pour être simplement vêtu. Point de cheveux frisés, garde-toi de t'épiler avec la pierre-ponce comme un vrai prêtre de Cybèle. Présente hardiment, et sans craindre le hâle, ton front au soleil. Mais cependant veille à la blancheur de tes dents, à l'élégance de ta chaussure, à la propreté de tes ongles; que ta barbe soit bien rasée, tes cheveux bien coupés, ton corps bien lavé. — Et tout le reste laisse-le aux vieilles coquettes et aux efféminés.

Te dirai-je comment on parle à voix basse, comment un geste

vaut souvent un long discours, comment on profite de la liberté du repas, mais c'est là l'*a b c* du métier!

Si tu es habile, tu feras tout d'abord amitié vive et sincère avec le mari de ta maîtresse. Il faut le combler, celui-là, d'amitiés et de prévenances. Es-tu désigné par le sort pour être le roi du festin? Arrache de ton front la couronne de roses et place-la sur le front du mari; une fois à table, fais-le boire, mais toi défends-toi de l'ivresse; tu as besoin de toute ta présence d'esprit si tu veux mettre à profit le voisinage de la dame.

Et même je suppose que le mari est sous la table, allons! Te voilà près d'elle! De la passion! Du courage! Parle-moi de ta passion, et surtout force louanges. Quel beau visage! Quels longs cheveux! Quels doigts arrondis! Quel pied mignon! La louange est une grande entremetteuse. — Quand tu es à bout de louanges, verse des larmes. Mais n'épargne pas les larmes! Alors quand tu as bien loué, bien pleuré, je ne vois pas ce qui te reste encore à faire.

T'ai-je dit qu'il fallait qu'un amoureux fût pâle et maigre, et qu'un amoureux rubicond et bien portant est un être contre nature? Sois donc pâle et malheureux, et que chacun dise en te voyant : — *L'amour a passé par-là.*

Ceci dit, supposons que tu es vainqueur, maintenant je vais t'apprendre à conserver ta conquête. L'amant maladroit est celui qui, pour garder sa maîtresse, a recours aux philtres et aux sorcières, art menteur. Tous les philtres ne valent pas, en amour, un peu de beauté, un peu de jeunesse, beaucoup d'esprit. Certes, Ulysse ne ressemblait guère à un galant, et cependant quel amour avait pour lui Calypso la belle nymphe? Quelque chose vaut encore mieux que l'esprit, après l'amour, c'est l'argent. Oui, je le dis à regret. Mais ces leçons que je vous donne, jeunes Romains, elles sont faites justement pour ceux d'entre vous qui sont pauvres. Les riches n'ont pas besoin de mes leçons.

Pour être aimé long-temps, faites-vous l'esclave de votre belle; dites comme elle, faites comme elle, cédez-lui; que son blâme soit votre blâme, que sa louange soit votre louange; soyez l'ombre assidue et complaisante de ce beau corps; riez avec elle, pleurez avec elle. Veut-elle jouer, que les dés soient prêts, et faites en sorte de la laisser gagner. Quand elle sort à pied, tenez sur elle l'ombrelle déployée. A peine rentrée, placez le marche-pied près de son lit de repos, ôtez vous-même ses sandales; si elle a froid, réchauffez dans votre sein ses mains rougies; veut-elle se regarder au miroir? pré-

sentez-lui son miroir. Point de honte, et rappelez-vous sans cesse Hercule filant aux pieds d'Omphale.

Obéir, voilà la vie de l'amant. A-t-il rendez-vous au Forum? qu'il y soit une heure avant l'heure. Est-il à la campagne? qu'il en revienne au premier geste. Dans la foule, il est le licteur de sa maîtresse; rien ne lui fait peur, ni les nuits, ni l'hiver, ni l'été, ni la marche; Léandre traversait la mer. Par Jupiter! il faut saluer les derniers valets de la maison, et ne pas leur épargner les légers présens. A ta maîtresse elle-même, tout pauvre que tu es, tu peux offrir, de temps à autre, quelques bagatelles; par exemple, une corbeille toute remplie des plus beaux fruits de Pomone; tu les achètes dans la Voie Sacrée, et tu dis qu'ils sont cueillis dans ton jardin. Que la corbeille soit remplie de raisins dorés et de châtaignes, le fruit d'Amaryllis, bien que nos belles maîtresses n'aiment guère les châtaignes. Tu peux aussi envoyer le produit de ta chasse. Quant à jamais lui adresser des vers, ah! malheureux, quelle idée as-tu là! la poésie, personne n'en veut plus, et c'est un don de nulle valeur; l'or a tué l'esprit. Vienne Homère, tenant en main l'Iliade et escorté des neuf muses, Homère et les neuf muses seront chassés sans pitié, pendant qu'un vil Barbare, pourvu qu'il soit riche, sera le bien-venu. Cependant, faute de mieux, si ton élégie est courte, si elle est remplie des éloges de ta dame, à la rigueur, ton élégie pourra se compter comme un très petit cadeau.

Je ne saurais trop, entre autres recommandations, vous recommander d'admirer la grace, la beauté, la jeunesse, les mains, les pieds, les dents, le regard, l'esprit, toute la personne de votre maîtresse. Que votre admiration soit profonde, complète, émue, immense. La jeune dame est-elle vêtue de pourpre? vantez l'éclat de la pourpre tyrienne. Sa robe a-t-elle été tissue dans l'île de Cos? vantez les dessins de l'île de Cos. A-t-elle mis beaucoup d'or dans sa parure? dites-lui qu'elle est plus brillante que l'or. Si elle aime les fourrures, célébrez les chauds vêtemens. Si, au contraire, elle va légèrement vêtue, conjurez-la de prendre garde au froid. Un jour elle a partagé ses cheveux sur son front; — quelle heureuse négligence! Le lendemain toute sa tête est bouclée par le fer; — rien ne vaut les cheveux bouclés. Elle danse, admirez ses bras; elle chante, parlez du rossignol; elle est malade, c'est bien le cas de vous montrer empressé, dévoué, triste, malheureux; seulement prends bien garde de pousser trop loin le zèle et de la mettre à une diète trop sévère, cette cruauté est l'affaire de son mari ou du médecin.

Je ne te parle pas des infidélités que tu peux de temps à autre te permettre. Je suppose que tu es assez habile pour les nier entièrement ou pour t'en vanter ouvertement, deux systèmes opposés qui m'ont réussi également l'un et l'autre. Mais je suppose que tu aies un rival; alors ta position devient délicate. Cette fois encore sois patient, et ne va pas mettre d'inutiles obstacles entre ta belle et ce nouveau venu. Au contraire, fais en sorte qu'il puisse approcher librement. Laisse-lui pousser tous ses soupirs, et faire tous ses signaux, et écrire tous ses petits billets. Et puis, si, avec toute ton habileté, tu es trompé, c'est que Jupiter dormait dans le ciel. Même dans ce dernier cas, si tu sais vivre, tu n'iras pas mettre ton épée sur la gorge de ta maîtresse, car peut-être la forcerais-tu de t'avouer à toi-même ce que tu dois ignorer. — Rappelle-toi l'histoire de Vénus et de Vulcain.

Tu es sans doute un homme trop bien né pour que je sois obligé de te recommander la discrétion. L'indiscret ne mérite pas un seul regard d'une seule femme. Le beau métier, pour un galant homme, de courir la ville et de montrer au doigt toutes les femmes qu'il rencontre en disant : *Celle-là aussi!* Ou c'est là un fat, ou bien c'est un menteur, vil et méprisable dans les deux cas. Comme aussi ai-je besoin de te recommander de changer en beautés toutes les difformités de ta belle? c'est là un de tes devoirs. Jamais Persée n'a avoué à Andromède qu'elle était un peu plus que brune; on disait généralement dans la ville de Troie qu'Andromaque était un peu bien grande pour une femme, mais jamais Hector n'eut l'air de s'en apercevoir. Si ta maîtresse est louche, c'est la loucherie de Vénus; si elle est rousse, c'est la couleur de Minerve. Elle est maigre, mais quelle taille! Sa taille est épaisse, mais quel frais embonpoint! Jamais ne lui demande son âge, surtout si elle n'est plus à la fleur de l'âge; et les cheveux blancs qu'elle arrache de sa tête, garde-toi de les ramasser. — Car, tu le sais, il ne faut pas trop dédaigner les femmes sur le retour, elles sont savantes dans l'art de plaire. — Et maintenant, jeunes gens, je vous livre à vos propres forces; je suis un combattant loyal; je vous ai donné des armes contre les femmes, je vais donner aux femmes des armes contre vous.

Pauvres femmes! comment les pourrais-je laisser sans défense contre l'amour? Jason abandonne Médée et ses enfans, Thésée abandonne Ariadne sur des bords inconnus, Didon se tue de désespoir; j'ai donc pitié des femmes, et je viens à leur aide; donc, prêtez l'oreille à mes leçons, jeunes beautés, pensez déjà à la vieillesse qui

bientôt va vous saisir, et mettez à profit votre printemps! la jeunesse, c'est le flot qui passe! Mais je commence, écoutez-moi!

Je vous disais qu'une femme ne peut prendre trop de soin de sa beauté; la plus belle personne ne saurait se passer d'ornemens; la parure est un art plein de goût. Prenez donc garde, avant tout, d'être élégantes; l'élégance vaut mieux que la richesse. Ne chargez pas vos oreilles de perles pesantes, méfiez-vous des robes chargées d'or: les perles et l'or ne font pas la beauté. La propreté est déjà une grande parure; pour le reste, étudiez avec soin votre taille, votre visage, votre âge. Des cheveux séparés sur le front accompagnent fort bien une tête ovale; c'était la coiffure de Laodémie; un nœud léger sur le sommet de la tête, qui laisse les oreilles à découvert, convient aux jeunes têtes rondes. Telle femme laissera flotter sa longue chevelure sur ses blanches épaules; telle autre la relèvera comme fait Diane; à celle-ci conviennent les boucles flottantes, à celle-là sied bien une chevelure aplatie sur les tempes. La négligence est souvent le comble de l'art et demande une grande étude.

Heureuses sont les femmes! Elles ont à leur service toute sorte d'ingénieuses ressources pour dissimuler les atteintes de l'âge. Nous autres hommes, quand le temps nous a touché d'un bout de son aile, il faut renoncer non seulement à la jeunesse, mais à ses plus simples ornemens. Nos cheveux tombés ne repoussent pas; blanchis, ils restent blancs jusqu'à la tombe; les femmes savent l'art de rendre à leur chevelure, éclaircie et blanchie, toute leur abondance et leur belle couleur printanières. Pour un peu d'argent, une femme peut s'acheter la plus riche chevelure, et c'est tout-à-fait comme si elle était parée de ses propres cheveux.

Dans vos vêtemens, recherchez plutôt l'élégance que la richesse; la pourpre de Tyr est d'un prix trop élevé, il y a tant de couleurs moins chères et tout aussi bienséantes. Tissus d'azur bleus comme le ciel, jaune d'or, vert de l'océan, vert myrthe, améthiste pourpré, rose tendre, brun, châtain, vert olive, ce sont là d'admirables couleurs. Choisissez avec goût parmi toutes ces teintes variées : toutes les couleurs ne conviennent pas également à tous les visages. Le noir sied à la blonde; la blonde Briséis était vêtue de noir; le blanc convient aux brunes.

Je m'adresse aux femmes romaines, et je n'ai pas besoin, je pense, de leur bien recommander la plus exquise propreté. Des dents bien nettes, des mains bien lavées, des bains sans fin. A quoi bon aussi que je leur enseigne comment le céruse blanchit la peau, comment

une mouche noire peut cacher une ride naissante, comment se prolonge un sourcil trop court, comment le safran donne à l'œil plus d'éclat? D'ailleurs, je reviendrai tout à l'heure sur ce sujet important.

Surtout prenez bien garde de laisser voir tous ces apprêts à l'homme que vous aimez. A quoi bon apprendre aux hommes tous ces petits secrets de la beauté? Je ne vous permets qu'une chose, c'est de faire peigner vos cheveux devant nous, quand vos cheveux sont beaux. Mais, en ce cas, point de mauvaise humeur contre votre soubrette, afin que nous puissions jouir en repos de toutes vos beautés. — Comme aussi étudiez avec une entière conscience les défauts de votre personne, afin d'y porter remède. Par exemple, si vous êtes petite, restez assise; si vous êtes trop petite, restez couchée et jetez un voile sur vos pieds, on ne pourra pas mesurer votre taille; trop mince, couvrez-vous d'étoffes épaisses et jetez un manteau sur vos épaules; pâle, couvrez-vous de fard; un grand pied veut un soulier noir; une jambe sèche se dissimule sous des bandelettes; on fabrique de petits sachets pour les tailles inégales; on jette une écharpe sur une gorge trop rebondie. Qui n'a pas la main blanche et fine et les ongles polis, se permettra peu de gestes en parlant. On sourit peu quand on a la dent jaune ou mal en ordre. Les belles dents même ont besoin d'un certain art pour sourire; il y a des femmes qui éclatent de rire, qui rient comme on pleure; d'autres qui rient comme on hurle; la femme habile entr'ouvre à demi sa lèvre rose, jusqu'à ce que ses deux joues se croisent en deux petites fossettes; à ces deux fossettes s'arrête le sourire; il est complet.

Il y a aussi un certain art à observer même dans les larmes. Le bégaiement, bien arrangé, peut devenir une grande beauté. Une femme ne saurait trop apprendre à bien marcher. Il y a un certain mouvement des membres, majestueux à la fois et plein de grace, mais il faut l'arrêter à temps. Ce qui est assez habile, c'est de laisser à nu (quand la peau est blanche) cette partie du bras gauche qui se réunit à l'épaule. Il y a aussi dans les voix un grand charme. On aime à voir un beau bras s'arrondir autour d'une lyre. Apprenez aussi par cœur les vers d'Homère et les douces chansons d'Anacréon, et les accens érotiques de Sapho, et les vers de Properce, et les élégies de mon cher Tibulle, et quelques beaux passages de Gallus; il est si doux d'entendre de beaux vers récités par une bouche qu'on aime!

Il faut aussi qu'une jeune femme sache danser et qu'elle sache jouer aux échecs. — Et puis pour être belle long-temps, méfiez-vous de la colère, la colère gonfle le visage, elle grossit les veines, elle

remplit l'œil d'un sang noir. L'orgueil est aussi un grand ennemi de la beauté. Que d'ennemis se fait une femme par sa vanité! Au contraire, qu'elle se fait d'amis à bon marché par un tendre sourire! Je fais aussi très peu de cas d'une femme triste et morose; la bonne humeur chez une femme est un devoir.

Apprenez aussi à tirer de chaque homme qui vous entoure, ce que cet homme vous peut donner, c'est le moyen d'en être bien servie. Le riche vous fera des présens, demandez au jurisconsulte ses conseils, l'avocat plaidera votre cause, le poète vous donnera des vers. Soyez contentes de ce que chacun peut vous donner, et n'en demandez pas davantage. Que de femmes leur avarice aura perdues! Enfin prenez garde de vous rendre trop facilement, et faites garder votre porte, si vous voulez qu'on frappe souvent à votre porte.

J'allais passer sous silence d'admirables recettes pour tromper un jaloux. Respecter un mari et lui obéir, c'est le devoir d'une honnête femme. Mais vous autres, mes belles affranchies, esclaves d'hier à qui le prêtre a dit ce matin : Soyez libres! pourquoi donc vous priver de votre liberté? Votre ennemi, je vous le dis, c'est votre gardien. Avez-vous une lettre à écrire loin de votre argus? allez aux bains. Ayez une esclave dévouée pour porter vos billets doux dans sa ceinture, dans la tige de ses brodequins, sous la plante de ses pieds, ou bien encore, à défaut de tablettes, vous pouvez écrire sur les épaules de votre esclave. — On peut aussi écrire avec du lait chaud des caractères invisibles; un peu de poussière de charbon donne du corps à cette écriture mystérieuse. Nargue des jaloux dans cette ville remplie de théâtres et de temples! — Et, enfin, méfiez-vous de vos soubrettes et de vos bonnes amies, si vous tenez à garder vos amans.

Je sais bien que je me trahis moi-même, mais qu'importe? j'ai usé de ma science et de ma jeunesse; allons donc, point d'égoïsme! Ayez donc bien soin de laisser tomber par hasard vos yeux langoureux sur les jeunes gens qui passent. — Il est bien nécessaire que les hommes croient que vous les aimez. — Redoutez aussi les festins et venez-y tard, quand toutes les têtes sont allumées, quand toutes les torches sont brûlantes. — Alors attendues par tous ces convives pris de vin, l'attente vous rend encore plus belles. — Une fois à table, mangez peu, du bout des doigts et du bout des lèvres; cependant ne mangez pas chez vous avant votre repas. — Buvez peu et gardez votre sang-froid même au milieu de l'ivresse.

J'arrive maintenant à une partie importante du grand art de plaire, et je vais vous dire par quels soins une femme conserve sa beauté.

L'art est aussi puissant que la nature, il est partout comme le feu du ciel; il n'y a pas un plus grand art que la beauté.

Je sais bien que sous le règne de Tatius, les Sabines aimaient mieux labourer la terre que veiller à leur toilette. La maîtresse sévère des lois domestiques, montée sur sa chaise, surveillait du haut de cet olympe bourgeois les esclaves armées de fuseau, les troupeaux revenant à l'étable; elle entretenait le foyer, elle préparait le repas du soir. Mais vous, mes délicates et mes oisives, vous aimez les robes brochées d'or, les bagues scintillantes, les parfums légers, les voiles qui ne cachent rien; votre cou aime la blancheur des perles, à vos oreilles brille suspendu le saphir de l'Orient; vous vivez pour être belles, vivez donc et soyez belles. — Et après soyez sages. La sagesse dure encore plus que la beauté.

Voici d'abord une recette merveilleuse pour entretenir la blancheur du visage : — Dépouillez l'orge de son enveloppe, prenez deux livres de cet orge mondé, mêlées à deux livres d'ers, faites détremper le tout dans une douzaine d'œufs; quand ce mélange est bien sec, faites-en sous la meule une blanche farine; dans cette farine mettez deux onces de corne de cerf, douze ognons de narcisse pilés dans un mortier de marbre; plus deux onces de gomme et dix onces de miel : vous aurez un admirable mélange, plus uni et plus brillant qu'un miroir.

Une pommade pour le corps, dont les effets sont merveilleux, la voici : Prenez fucus et lupin, six livres en poudre, cirage, écume de nitre rouge, iris venue de l'Illyrie, une once de chaque; nids d'oiseaux en poudre, miel de l'Attique; remède souverain contre les taches de rousseur.

Contre les bourgeons de la peau, mêlez de l'encens avec du nitre, ajoutez-y de la gomme et de la myrrhe et le fenouil odorant. — Pour obtenir un admirable coloris, prenez roses sèches, sel ammoniac et encens mâle; que le poids du sel et de l'encens égale le poids des roses. — J'ai aimé une belle dame qui faisait tout simplement infuser des pavots dans l'eau froide, les pilait ensuite, et s'en lavait les joues. — Il y a un grand cosmétique, qui vaut tous les autres, un fard supérieur à tous ces fards, c'est tout simplement d'avoir vingt ans.

A présent, m'est avis que mon œuvre est accomplie, ma leçon est complète, et je devrais, ce me semble, prendre un peu de repos. Mais! non, j'entends de loin les plaintes des amans malheureux, j'entends leurs soupirs et leurs larmes. — Viens à notre aide, me

disent-ils, tes leçons qui expliquent l'amour nous ont été inutiles; viens à notre aide contre l'amour.

Quel malheur que je sois venu si tard, moi le poète de l'amour! Grace à moi, Phyllis vivrait encore, Didon n'eût pas monté sur le bûcher fatal, Thésée n'eût pas tué Philomèle, Phèdre et Pasiphaë n'auraient pas brûlé d'un feu criminel; Hélène innocente et chaste, Pergame n'aurait pas tombé sous les coups des Grecs.

Oui, quand l'amour n'est pas le plus grand des bonheurs, l'amour est un poison terrible. Aussitôt que vous sentez que votre cœur est en proie à cette lente agonie, hâtez-vous et portez-y remède. Avant tout, cessez d'être oisif; l'oisiveté est la mère de l'amour. Le jeu, le sommeil, le festin, vous trouvent sans défense. Allons! point de lâcheté, levez-vous, habillez-vous, allez au Champ de Mars, montez à la tribune, briguez les dignités populaires, — ou bien faites-vous laboureur; travaillez dans les champs, suivez la charrue dans le sol qui résiste; la nymphe pastorale vous couvrira bientôt de sa chaste égide, le lait des troupeaux apaisera l'ardeur de vos veines. — Ou bien encore suivez à la piste la chaste Diane dans ses sombres forêts; Diane est l'ennemie de Vénus. — Ou bien encore, une ligne à la main, tendez vos piéges à l'habitant des ondes. — Et, ce qui vaut mieux encore, voyagez, l'absence est un grand remède. Une fois parti, vous êtes bien fort. Les villes, les fleuves, les montagnes, les campagnons de votre fuite, tant de nouveaux aspects et tant de nouveaux visages, emporteront bientôt cette passion qui vous brisait le cœur.

Cependant si, malgré vous, il faut absolument que vous restiez à Rome, près de l'objet aimé, s'il vous faut passer devant une porte rebelle, s'il vous faut rencontrer cette litière qui l'emporte, malheureux! vous n'avez plus qu'à vous répéter à vous-même tous les défauts, tous les vices, toutes les lâchetés, toutes les perfidies, toutes les trahisons de cette femme! Rappelez-vous qu'elle vous a trompé, qu'elle vous a ruiné, qu'elle vous a fait vendre, pour le dévorer, l'héritage paternel! Sa porte est fermée; mais qui donc est avec elle? A qui sourit-elle? Quel est le vil esclave qui est son maître? Et puis, était-elle si belle que vous le pensiez? Elle était si petite! des bras assez mal tournés! des jambes peu droites! Pour vous en convaincre, allez la voir; et si elle a la voix fausse, faites-la chanter; et si elle est sans esprit, faites-la parler; si elle a de mauvaises dents, faites-la rire. — Arrivez chez elle à l'improviste, et la surprenez dans tout le désordre du matin, à l'instant où elle se frotte le visage et les bras

de toutes sortes de préparations nauséabondes. Comptez alors les boîtes, les pommades, les huiles, les graisses, les faux cheveux, les fausses dents, les fausses hanches, et dites-vous : — Voilà pourtant ce que j'adorais !

Et d'ailleurs ne pouvez-vous pas remplacer celle-là par une autre? On en a deux quand on ne peut en avoir une seule. Par Vénus! on trouve toujours une femme à aimer; on va ainsi de l'une à l'autre, bon gré, mal gré. D'abord on trouve le remède bien dur; on s'y fait peu à peu. Quand une porte est fermée, l'autre porte est ouverte. Si l'habitude augmente l'amour, l'amour meurt aussi par l'habitude. Ayez au moins le courage de ne pas montrer à cette femme combien vous l'aimez. Elle vous parle, écoutez-la de sang-froid; elle vous sourit, n'ayez pas l'air trop heureux; elle vous boude, soyez calme; elle vous couvre de mépris, soyez fier. Arrachez-la de votre présence; vous-même, rassasiez-vous de la voir; suivez-la, écoutez-la, regardez-la bouche béante. — Laissez-la ensuite libre d'elle-même, aller, venir, courir, et ne lui demandez jamais : — Ou vas-tu? — d'où viens-tu? — D'ailleurs on a de bons amis, de joyeux compères, de bons vivans, qui ne vous quittent pas, et qui se moquent de vos amours. — Surtout n'allez pas vous retrouver avec la mère de votre infidèle, avec sa sœur, avec sa confidente. Il y a une chose très dangereuse; ce sont ces messagers empressés qui viennent vous dire en poussant un gros soupir : — *Elle* a pleuré toute la nuit ! — *Elle* est si changée ! — *Elle* vous aime si fort !

Souvenez-vous cependant qu'il ne faut pas qu'un galant homme, parce qu'une femme ne l'aime plus, devienne l'ennemi de cette femme. Thémis elle-même, et cependant Thémis ne hait pas la discorde, répugnait à ces sortes de discordes. Un jour je servais de témoin à un jeune homme qui plaidait contre sa maîtresse, et le pauvre amoureux jetait les hauts cris quand la belle vint à passer dans sa litière. A la vue de cette litière, la colère de mon chevalier ne connaît plus de bornes, et il se met à défier cette femme. Elle cependant, elle arrête ses porteurs, elle descend de sa litière et elle s'avance calme et froide! — Mon chevalier n'eut plus la force de plaider.

Prenez bien garde aussi de ne rien faire qui puisse vous rappeler trop tendrement l'infidèle. Jetez au feu, sans les relire, ses lettres d'amour, ses cheveux, ses bracelets brisés, cette cire qui reproduit son visage; fuyez les lieux témoins de votre bonheur, fuyez les théâtres où l'on parle d'amour, redoutez les sons de la flûte et les sons

de la lyre, et les voix mélodieuses, et les mouvemens de la danse, et ne lisez pas les tendres poètes, ni Calimaque, ni le poète de Cos, ni le vieillard de Téos, ni Tibulle, ni Properce, ni Gallus. —

Ainsi chantait Ovide notre poète, et vous pourrez juger par ces fragmens si remplis de tant d'esprit et de tant de passion, avec quel entraînement plein de verve il obéissait à la jeunesse romaine. L'heureux poète était fier de donner de pareilles leçons à cette Rome qui n'en pouvait pas écouter d'autres, il s'abandonnait sans rien craindre, sans rien prévoir, à ce délire poétique qui était sa vie. Il jouissait plus que personne de cette gloire facile, de cette conversation ingénieuse, de cette toute-puissance méritée dans les boudoirs les plus célèbres de la ville d'Auguste, tout semblait le favoriser et lui sourire; les femmes le reconnaissaient à l'envi pour leur poète; déjà, de son temps, il était le chef d'une école d'écrivains qui abandonnaient, pour Ovide, la poésie plus sévère de Virgile; il était, en un mot, l'homme le plus heureux de l'empire romain, quand il fut précipité dans cet abîme de misère dont il est impossible de sonder la profondeur.

Ainsi donc tout à coup, par ordre de l'empereur, Ovide est arraché à Rome, à la poésie, à sa famille, à ses maîtresses, à ses amis, à sa gloire. Il faut partir pour l'exil, et pour un exil éternel. Hier encore il était le roi d'un petit monde tout rempli d'esprit, d'ironie, de scepticisme, de douces libertés, de faciles amours; maintenant il est le jouet de la mer immense. — Horrible nuit cette nuit d'exil! — Affreux départ! En vain sa femme, en vain sa fille, éperdues et tremblantes, le veulent retenir; il faut obéir, il faut partir. Serviteurs, acteurs, cliens, femme, enfant, toute cette famille en deuil accompagne ces funérailles de leur désespoir. — On eût dit une maison ravagée par la guerre. Et lui cependant, il s'écriait : Songez donc en quels lieux on m'envoie! Songez donc que c'est Rome que je quitte! Vivant, on m'enlève pour toujours à mon épouse vivante, à ma maison, à mes amis! Alors s'élève un cri, un gémissement universel autour de ce malheureux; sa femme veut le suivre, mais il n'accepte pas ce sacrifice. Donc il part. A peine l'Océan s'est-il emparé du captif, que la vague le soulève. La tempête commence, le ciel se charge de nuages, le navire gémit. Ovide appelle la mort. La tempête cessa à la hauteur de la mer d'Hellé, le navire fit sa première relâche au port d'Unbros. Bientôt poussé par un souffle léger, il aborda près de Samotrace, de Samotrace à Tynepice il n'y a pas loin; là, le pauvre exilé quitta la mer, et il alla par terre au

lieu de son exil. Arrivé là, son premier soin fut d'écrire à l'empereur, le souverain maître et le père de la patrie, une lettre touchante toute remplie des plus tristes détails.

Ceux qui ont reproché à ce malheureux poète d'avoir trouvé encore dans son exil des éloges pour l'impitoyable empereur, ceux-là en parlent bien à leur aise. Nous autres, nous serons plus indulgens, et nous reconnaîtrons tout ce qu'il y a de grace et de charme et de douleur dans ces plaintes à l'empereur. — « Comment donc ai-je pu m'attirer cette disgrace, ô vous, père de la patrie! Ma conduite, mes mœurs, autrefois avaient mérité votre estime. Vous m'aviez fait don d'un cheval de vos écuries, un jour où vous passiez vos chevaliers en revue. Dans mes poésies les plus légères, j'ai invoqué le nom d'Auguste. J'ai rempli avec soin toutes les charges dont j'ai été honoré. Votre colère a brisé ma maison, une maison sans tache. Ma noblesse ne le cède à nulle autre. Je n'étais ni riche, ni pauvre; j'avais la richesse que doit avoir un homme bien posé dans la ville. Je rendais grace aux dieux de m'avoir accordé un peu de ce génie qui donne la gloire. — Mais, hélas! j'ai déplu à l'empereur, et j'ai tout perdu. Il ne m'a laissé que ma vie et ma fortune, car j'ai été condamné par un sénatus-consulte, et non point par un tribunal spécial. O César! si vous saviez cependant quel est mon supplice! Jeté au milieu d'ennemis farouches, exilé plus loin qu'aucun exilé, relégué près des sept embouchures du Danube, en butte aux froids de l'Océan glacé, à peine séparé par la largeur du fleuve des Jaryges, des hordes de Calchos, de Métérée, des Gètes, ô César, vous prendriez pitié de moi!

« Au-delà de ces lieux finit le monde, il n'y a plus que des glaces et des mers; là s'arrête le nom romain. Oh! tout au moins, donnez-moi un exil moins cruel! arrachez-moi à ces Barbares! Pardonnez-moi ce poème que je déplore, l'*Art d'aimer*, œuvre futile qui m'a fait tant de mal. Hélas! où nous entraîne l'amour des vers! Mais n'ai-je pas dit en commençant que c'était un livre frivole, et les honnêtes femmes n'étaient-elles pas prévenues? et pensez-vous qu'une femme se corrompe en lisant des vers? Mais, par le ciel! quand une femme se veut corrompre, tout peut lui servir, et même les *Annales* de Tite-Live. Par exemple, dès les premières lignes de notre histoire, les femmes demanderont comment il se fait que Vénus soit la mère des Romains? — Soyez indulgent pour les pauvres poètes qui célèbrent l'amour. Catulle a chanté ses maîtresses; Carus, ce pygmée des poètes, poussa l'amour jusqu'à la licence; Licida, Eumenicus, abusèrent de la langue pour tout dire; arrive Cinna l'effronté; Encius, plus effronté que

Cinna; Cornificius, Caton, Hortentius, n'eurent guère plus de retenue dans leurs amours; Gallus, pris de vin, a chanté Lycoris; Tibulle a élevé sa maîtresse dans l'art des tromperies, Tibulle est un poète national; Properce a brûlé des feux les plus ardens. Ils ont été heureux cependant et libres, et moi, leur successeur, j'ai pris sur leur tête la couronne de roses, et je l'ai placée sur la mienne. J'ai été comme eux le poète des boudoirs et des endroits mystérieux où les grands seigneurs de Rome placent leurs tableaux érotiques. Mais, plus d'une fois aussi, j'ai été grave et sérieux; j'ai écrit huit livres de *Fastes* et douze livres de *Métamorphoses;* j'ai été le favori de la Melpomène latine. Jamais ma muse n'a déchiré personne, et pas une raillerie, même innocente, ne se présente dans mes vers. Parmi tant de milliers de citoyens, ma muse n'a blessé que moi-même. O pardon! pardon! maître du monde! et laissez-vous fléchir! Je ne demande pas mon retour dans l'Ausonie, j'implore de votre divinité un moins rude exil! »

Ainsi il pleurait, ainsi il suppliait, ainsi il exhalait dans ses plus touchantes élégies cette immense douleur. De ces confins du monde où il est relégué, il envoie ses livres dans cette belle ville dont il est si loin. Ces humbles vers, autrefois si bien reçus, se glissent dans Rome comme autant de proscrits, et alors on les lisait le soir, et on se disait tout bas les malheurs du poète. Quoi! exilé dans ces glaçons et parmi ces Barbares, cet enfant gâté des muses! Quoi! cet aimable et galant gentilhomme, qui passait si mollement sa vie entre l'amour et l'étude, le voilà seul et perdu dans les glaces du Nord, et c'est lui maintenant qui est le Barbare! — Quoi donc! il n'a même pas une maison bien fermée, pas un lit où il puisse dormir! pas un domestique pour le servir! pas un homme pour l'aimer! Quoi! loin de sa femme qui l'aime! loin de sa fille chérie entourée de ses livres et des muses! il ne la verra pas grandir! Quoi! loin de cette patrie tant aimée, dans ce lieu où le ciel, l'eau, la terre et l'air, lui sont contraires! On se demandait alors avec inquiétude quels étaient ces Sarmates parmi lesquels vivait Ovide? Et c'étaient là d'affreux détails! La neige amoncelée, le froid, les glaces, l'aquilon, voilà pour le climat. Des peaux de bête, des chevelures hérissées, un œil fauve, une barbe hideuse, voilà pour les hommes! Et pourtant, même à Rome, il y avait des hommes qui insultaient encore au proscrit. Ovide reproche à ces lâches leur lâcheté, mais sans amertume. Il leur pardonne, car sans doute ils ne savent pas combien il est à plaindre. Puis, faisant un triste retour sur lui-même, il voit arri-

ver la vieillesse, et il se met à penser quel bonheur l'attendait, s'il eût pu enfin se reposer, vivre exempt de soucis et d'alarmes dans sa famille, se livrer à ses douces études, s'abandonner mollement à ses goûts favoris, mener une vie sédendaire sous son humble toit, au milieu de ses champs paternels aujourd'hui privés de leur maître, vieillir enfin entre les bras de sa femme et dans sa patrie!

Ainsi il eût terminé dignement une vie si bien commencée. Il avait été si heureux d'abord! De si nobles aïeux! un si bon père! un frère chéri! des études bien faites! tant d'amour et tant de gloire! une femme charmante! Mais maintenant ses amis l'abandonnent, ses frères les poètes l'oublient, il est seul parmi une nation mêlée de Grecs et de Gètes, et de Sarmates armés de flèches empoisonnées! Et cependant, si Rome oublie son poète, Rome chante ses vers en formant des danses légères. Déjà, depuis trois années, — trois siècles, — il voit ces froides eaux, il voit se lever et languir dans le ciel ce pâle soleil; — en vain, dans ces neiges, il invoque encore la poésie, la compagne de ses beaux jours, la poésie n'ose pas venir chez les Sarmates. Il veut encore écrire, mais ses vers sont sans harmonie et sans chaleur. Il livre aux flammes ces poésies commencées, enfans moribonds de l'exil. A peine s'il ose adresser quelques vers à ses amis et s'il ose les nommer. De si loin, il ne sait que pleurer. Cependant ses cheveux blanchissent, déjà les rides d'une vieillesse précoce sillonnent son visage; la douleur vieillit si vite! Et puis les nouvelles qui lui viennent de Rome sont si tristes! Son meilleur ami, Celsus, vient de mourir sans avoir fléchi l'empereur. « Celsus! je n'ai pu accompagner tes funérailles, toi qui avais pleuré sur ma mort! L'univers entier me sépare de ton bûcher! » Enfin Auguste meurt sans s'être laissé fléchir. Maintenant le poète espère en Tibère. Espérer en Tibère! Tous les malheurs d'Ovide étaient comblés.

Il mena ainsi encore long-temps cette vie languissante, espérant toujours et toujours trompé dans cet espoir, priant ses amis d'intercéder pour lui auprès du nouveau maître du monde, célébrant Tibère, vainqueur de l'Illyrie, comme il avait célébré Auguste. — D'autres fois, dans son désespoir d'être entendu à Rome, il s'adressait aux rois barbares, à Colger, le roi de Thrace, qui lui répondait en vers et qui protégeait le poète, autant qu'un pauvre roi de Thrace pouvait protéger un proscrit de la cour d'Auguste. — Un jour, il se réveillait en songeant que si sa femme allait se jeter aux pieds de la femme de Tibère, il serait peut-être sauvé. — Un autre jour, il rêvait que l'Amour lui apportait l'ordre de son retour. — Le

lendemain, il retombait dans son découragement mortel, et il s'écriait : Adieu l'espoir ! Pourquoi donc me suis-je imaginé que je pourrais un jour quitter les bords de la Scythie? Pouvais-je ainsi méconnaître ma fortune?

Le malheureux ! et qu'il était loin de rien savoir de ce qui se passait à Rome ! Un jour ne s'adressa-t-il pas à Germanicus, l'envié de Tibère ! Il promettait à Britannicus un renom immortel ! Tacite a payé la dette d'Ovide.

A la fin, la mort le vint délivrer de cette vie insupportable. Les habitans de Tomes le pleurèrent. Ces Barbares, à force de le voir souffrir, avaient fini par l'aimer.

On n'a jamais su la cause de cet exil impitoyable qui a bien gâté tout ce qu'on rapporte de la clémence d'Auguste. Les historiens ont fait, à ce sujet, toutes sortes de conjectures. Ils ont dit qu'Ovide avait surpris l'empereur dans un inceste avec sa propre fille; mais, en ce cas, Ovide n'eût pas été assez malhabile pour rappeler si souvent à l'empereur *qu'il avait vu ce qu'il ne devait pas voir.* — Et d'ailleurs, Julie, la fille de l'empereur, était exilée bien avant la disgrace du poète. — L'*Art d'Aimer* et quelques poésies plus galantes que licencieuses n'auraient jamais suffi à motiver un pareil exil. Il n'y a que cela de certain dans cet exil, c'est qu'Ovide mourut à l'âge de soixante ans. — Son exil avait duré dix ans.

Telle est cette simple, touchante et élégante biographie d'Ovide, écrite par lui-même et tirée du chaos des commentateurs. Nous l'avons déjà dit, la vie de ces hommes à part, enfans chéris de la civilisation romaine, est dans leurs propres œuvres, il ne faut pas la chercher ailleurs.

JULES JANIN.

L'IRLANDE.

IV.

Le Shannon.

J'avais beaucoup entendu vanter sur le continent le comfort et l'agrément d'un voyage dans les trois royaumes : — comme les routes sont plenières et fermes ! comme les chevaux sont agiles! comme les relais sont rapprochés et promptement servis! — Cela est vrai; mais aussi, on ne dit pas à quel prix on achète la jouissance des places d'intérieur dans les voitures publiques; on oublie de parler du nombre de ces places invariablement réduit à quatre; on ne dit pas combien les *guards* sont avides, combien les exigences des *coachmen* sont multipliées, et comment, à l'arrivée, le prix du voyage, à votre grand désappointement, se trouve double de ce que vous l'aviez imaginé au moment du départ. Ajoutez à cela qu'on a peu de soin des bagages, qu'on ne les enregistre même pas dans les bureaux, ce qui est un bon moyen de nier la responsabilité, et que, pour accroître toutes les chances de perte, bagages et voyageurs vont rarement d'un lieu à un autre sans changer deux ou trois fois de voitures. Cette manière de voyager n'est donc bonne que pour la *nobility*, qui, ayant des chaises de poste à elle, n'a rien de mieux à faire que d'aller vite sur de moelleux coussins, ou pour la *gentry* (la *gentlemanerie* qu'il ne faut pas confondre avec notre ancienne gentilhommerie) assez riche pour payer les places d'intérieur et avoir des laquais qui surveillent les bagages, et au besoin se disputent et boxent avec les conducteurs et les cochers.

Au *Public in general*, les artistes, les étrangers, les voyageurs, vous et moi, tout ce qui n'a ni chaise de poste, ni l'une des places d'intérieur, savez-vous ce qui reste en fait de comfort? non pas, comme dans nos hautes et lourdes diligences de France, la gondole, où s'engouffrent les flots de poussière que soulèvent quatre larges roues; non pas même la banquette sur l'impériale, où du moins un manteau de cuir abrite du soleil et de la pluie: il reste le *out-side*, le détestable *out-side* où le soleil brûle, où la poussière étrangle, où la pluie inonde et où le visage est coupé par le vent, dont la vitesse même si vantée de la course redouble la violence; et vous aurez beau augmenter vos dépenses de voyage d'un parapluie pour votre tête, d'un *water proof* pour vos épaules et d'un *comfort* de laine pour couvrir votre nez et votre menton, toujours le soleil vous brûlera, la poussière vous étranglera, le vent vous glacera, et les parapluies de vos voisins, à charge de revanche, établiront sur vos genoux et le long de vos reins une gouttière perpétuelle. Si encore, le corps était d'aplomb, s'il y avait le plus mince coussin pour s'asseoir, le plus petit dossier pour s'appuyer, la moindre galerie pour se cramponner sur ce malheureux *out-side* en plein air! Mais hélas! les malles, les ballots, les sacs de nuit avec leurs ferrures et les nœuds de leurs cordes, empiètent sur ce siége déjà si étroit, comme autant d'aspérités et de saillies, qui rejettent le voyageur en avant et le broient. Le siége est nu, tout nu, à peine raboté, et il y a au moins querelle pour savoir à qui appartient la place du milieu. Le *guard* intervient, vous prouvez que vous avez retenu et payé cette place; n'importe! il vous dira qu'elle est au premier occupant ou au plus fort, et, en votre qualité d'étranger, l'hospitalité d'Angleterre vous donnera tort, et vous rejettera ainsi à l'une des deux extrémités du siége. C'est à peine si, en faisant un demi-tour de côté, on peut alors appuyer un pied au corps de la voiture, l'autre est toujours pendant comme aux flancs d'un cheval sans étriers. Ne regardez pas entre vos jambes, la roue dévorante tourne perpendiculairement au-dessous avec une rapidité qui donne le vertige; ne vous perdez point dans vos rêveries,... surtout ne dormez pas, le moindre soubresaut vous ferait passer par-dessus l'espèce de poignée qui entoure le siége, à une hauteur à peine de deux ou trois pouces. En toute vérité, voilà la position agréable et commode faite au *public in general*, qui voyage nuit et jour dans la comfortable Angleterre.

J'avais plus qu'il ne me convenait essayé du *out-side*, dans les *North-Wales*. J'étais donc fort empêché de savoir comment je voyagerais à travers l'Irlande, lorsque j'appris qu'au sud-est de Dublin commençait le canal qui aboutit au Shannon et que les fondateurs avaient destiné à être pour le sud de l'Irlande ce que le canal du Languedoc est pour le midi de la France : la jonction de deux mers. Cet ouvrage immense franchit, au moyen de soixante écluses, des points très élevés du territoire, et répondra éternellement aux détracteurs de ce malheureux pays, qui prétendent que sa misère lui vient en grande partie de l'absence de l'esprit d'association. Commencé en 1788,

il fut ouvert à la navigation huit ans après, en 1796. Les actionnaires attendirent que le commerce et l'industrie fissent prospérer leur entreprise. Le commerce et l'industrie se rendirent en effet à l'appel, mais lentement, car ils venaient seulement de naître. Il y eut quelque chose qui vint plus vite : ce fut en 1801, sur la tour de Bedford, au château de Dublin, *l'imperial united Standard*, qui proclama les articles du Bill de l'UNION. Devant lui, le commerce et l'industrie reculèrent pour passer bientôt de la langueur à la mort.

Ce fut là, pour l'Irlande, le premier bienfait (suivi de tant d'autres!) de son incorporation plus intime avec l'Angleterre. Sans doute, l'Union avait été prônée comme n'ayant d'autre but que de faire participer la pauvreté et l'ignorance du vieux royaume conquis, aux lumières et aux ressources immenses de sa triomphante métropole, celle-ci disant qu'elle ne demandait pas mieux que d'aider une sœur dont par ce bill la destinée devenait la sienne. Mais, hélas! l'inertie, l'ignorance, la nudité proverbiale de l'Irlande, les migrations lointaines qui l'ont dépeuplée depuis même ces trente dernières années, disent assez que l'UNION ne fut en réalité qu'un leurre machiavélique avec lequel, par des espérances vagues de secours, les Anglais empêchèrent les Irlandais de continuer à se relever par leurs propres ressources. Oui, si l'agitation n'était venue comme le dernier et sublime effort d'une nationalité expirante, l'Union bien certainement aurait, avec la mielleuse hypocrisie des entraves légales, accompli au moins la première moitié de la brutale et sanglante besogne rêvée et proposée en plein cabinet anglais dans l'année 1651. Il fut question alors de détruire par l'exil ou la mort la race irlandaise tout entière, et de coloniser le pays avec des juifs : *The entire irish race to exile or death, and colonising the country with Jews.*

J'imagine que si ce projet ne reçut point son exécution, ce fut, non par humaine pitié, mais par la pensée que les enfans d'Israël seraient, dans le négoce, des concurrens trop redoutables pour leurs collègues chrétiens de l'Angleterre.

Moi qui venais en Irlande pour avoir enfin le mot véritable de la philantropie des lois et de la domination anglaises, proposée en modèle sur le continent; — moi, qui avais bonne envie d'apprendre pourquoi une nation, après avoir proclamé la liberté politique, civile et religieuse pour tous les peuples, avait exclu l'Irlande seule de ce nouveau droit commun, et par quelle étrange contradiction le pays d'où était parti le premier cri d'abolition de la traite des noirs dans le Nouveau-Monde, se livrait, sans honte, dans l'ancien, à la traite des blancs; certes, je ne pouvais mieux commencer cette étude que par un voyage sur une ruine de soixante milles environ d'étendue, et qui s'appelle *Great-Canal* ou *Royal-Canal*. Une ruine en effet! qui ouvre à la déperdition des eaux ses fissures, ses crevasses sans nombre, auxquelles les actionnaires, dont la fortune est dissipée depuis long-temps dans cette entreprise, ne peuvent plus porter remède. Quant au gouvernement anglais, il ne

se décide à réparer ce canal de temps à autre, que parce qu'il ne sait que faire de tant de pieds cubes d'eau, amassés sur les hauteurs, et qui, se précipitant tout à coup, transformeraient l'Irlande en un vaste marais.

Ce voyage, sans soubresauts et sans tangage, me convenait aussi sous d'autres rapports : j'allais au sud de l'Irlande. Or, pour avoir le courage de regarder en face toutes les misères amoncelées dans cette contrée par la domination religieuse et politique du torisme protestant, j'éprouvais le besoin de me reposer un peu des émotions de mon séjour à Dublin, dont la misère n'est que le pâle reflet de celle que j'allais trouver. Et en vérité ce n'était pas trop pour cela des trente-six heures que j'avais à passer sur l'eau, loin de toute agglomération d'habitans, à travers les solitudes et les tourbières de *Kildare*, du *King's-County*, et d'une portion du *Tipperary*. J'espérais d'ailleurs trouver, dans le bateau à vapeur, une société plus variée que sur le *out-side* des *Royal Mails*, et plus disposée aussi aux curiosités et aux épanchemens d'une causerie instructive. Enfin, n'allais-je pas arriver au Shannon? et n'avais-je pas à naviguer durant dix heures sur ce fleuve pittoresque, qui est tour à tour mince filet d'eau à peine flottable, lac immense et sans fond dont l'œil n'aperçoit pas les deux rives, canal latéral emprisonné entre deux talus de pierre, torrent fougueux, descendant, à travers les rochers, de vingt pieds par mille, et subitement fleuve majestueux, portant des navires de haut bord jusqu'à la mer qu'il refoule et devant laquelle, à son tour, il recule en grondant? En Irlande, croyez-moi, pour ne point sentir à tout moment son cœur se fendre, pour ne point nier Dieu devant des calamités séculaires et impunies, il ne reste qu'une ressource au voyageur, c'est de détourner les yeux du spectacle affligeant qu'offre la race humaine pour se jeter, le plus qu'il peut, dans les admirations artistiques du regard et de la pensée, que font naître à chaque pas les magnificences de la nature.

Je m'embarquai donc à *Porto-Bello*, sur le bateau ponté, qui, tiré par deux chevaux de poste souvent relayés, et trottant un jour et une nuit sur les berges, devait le lendemain, au lever du soleil, me faire trouver le steam-packet du Shannon à *Portumna*.

Que ces deux noms d'origine italique et latine ne vous fassent point rêver à l'Italie. Les lieux n'ont aucune affinité avec les noms : voici, je pense, pourquoi ils sont appelés ainsi.

Il y a bien long-temps que la vieille langue irlandaise n'a plus cours en Irlande, dans le monde qui a le privilége de mettre le nom aux choses. C'est elle pourtant qui avait donné aux cités, aux châteaux, aux lacs, aux montagnes, aux clans, aux comtés, et aux points même les plus isolés de cette île, ces noms qui encore aujourd'hui sont d'une si riche et si poétique euphonie. Mais depuis Henri VIII, les Anglais ont fait de cruels efforts pour tuer la nationalité irlandaise, et ils ont commencé par s'attaquer à l'idiome natal, ce foyer conservateur de toute nationalité. Il était rationnel que ceux qui voulaient tuer l'Irlande et l'empêcher de plaider pour sa vie,

détruisissent une langue dont l'énergie pathétique faisait dire : Si vous plaidez pour votre vie, plaidez en irlandais (*if you plead for your life, plead in irish*). Ceux qui voulaient que l'Irlande fût un enfer, pensaient qu'il était inutile d'employer une langue dont William Lilly, l'astrologue du roi Charles II, disait : *Was like that spoken in heaven!* elle est semblable à celle qu'on parle dans le ciel. Aussi sous les successeurs de Henri VIII, jusqu'à Charles Ier, toutes les donations, toutes les consécrations de spoliations furent-elles faites à la charge de proscrire la langue irlandaise des domaines spoliés et concédés, et d'y propager la langue d'Angleterre. Long-temps, ces efforts de la conquête furent impuissans; mais les troubles qui suivirent la guerre civile de 1641, entraînèrent l'idiome irlandais dans le commun naufrage. Il fut banni du manoir du chef (*chieftain*), et de la chaumière du tenancier. Cependant il résistait encore; mais durant le siècle dernier, les inquisiteurs du parlement d'Irlande le dénoncèrent comme étant le langage du papisme, cet éternel fantôme de la frénésie religieuse et politique des tories anglicans. L'emploi du vieil irlandais était regardé comme un acte de foi catholique et traité comme tel; ce fut alors que la langue nationale se replia devant la langue de la conquête. Fuyant les villes et les contrées du nord et de l'est, où elle est presque totalement ignorée, elle se réfugia dans les montagnes du sud et sur le littoral de l'ouest, au plein cœur du catholicisme. C'est là que je l'ai trouvée, et qu'elle se perpétue énergique et harmonieuse, dans la hutte des pauvres et dans la cabane des pêcheurs, avec les chants des bardes qui l'ont illustrée.

Aussi, à cette heure, en Irlande quand il faut donner des noms à quelques fondations nouvelles, se trouve-t-on fort empêché. On ne peut en demander à l'idiome national : il est mort pour le plus grand nombre. On recule aussi devant la pensée de se servir des mots importés de la langue anglaise; la rudesse de leur consonnance jurerait trop avec les noms euphoniques du reste du pays. Pour harmoniser les sons, on fait donc des emprunts aux langues les plus poétiques et les plus musicales de l'Europe.

En toute vérité, les Irlandais eux-mêmes n'ayant su rien m'apprendre à cet égard, je n'ai pas de manière plus raisonnable d'expliquer le *Porto-Bello* et le *Portumna*. Ces deux lieux n'ont, hélas! de l'Italie, que le nom. Dans Porto-Bello, triste et nu, entouré de maisons misérables à l'extrémité sud-est de Dublin, deux coquilles de noix armées en course, avec tous leurs agrès, ne manœuvreraient pas à l'aise. Et Portumna, à l'entrée du Shannon, est un méchant hameau tout enfumé, formé par une douzaine de huttes de terre avec des toits de chaume. Il n'y a que la maison du garde du canal qui puisse, à la rigueur, passer pour être bâtie en cailloux...

Les premières écluses étaient franchies à peine, que j'avais déjà recueilli des témoignages nouveaux de sympathie pour la France. Faites-vous donc une idée de ce qu'il faut qu'elles soient dans un pays, où sur vingt-deux passagers renfermés dans un espace d'environ quarante pieds de long sur dix de large, cinq Irlandais parlaient fort intelligiblement notre langue, et

pensaient, à l'encontre des Anglais, qu'aborder un Français avec des paroles françaises est l'une des plus flatteuses prévenances d'une bonne hospitalité. Ma joie fut grande. D'abord, ma vanité nationale était fort satisfaite, ensuite j'espérai tirer parti, pour mon enseignement, de cette plus grande facilité de conversation. Le désappointement vint bientôt. Les réponses qui m'étaient faites étaient souvent plus que laconiques. En revanche les questions m'étaient peu épargnées, d'où je conclus qu'il n'y avait ni réserve, ni froideur, mais bien avidité plus grande d'obtenir de moi des renseignemens sur la France, que de m'en donner sur l'Irlande. Au fait, mes compagnons de voyage pouvaient avoir raison. Puisque je venais dans leur pays pour l'étudier, c'était à moi de chercher, et non de vouloir une leçon toute faite.

Dans le petit salon de *l'Hamilton* étaient assises trois dames, bien gracieuses et bien spirituelles, qui avaient surtout bonne envie de m'interroger sur la France. Je dus répondre à un feu roulant de questions et de controverses. Nos modes, nos théâtres, nos livres, nos journaux, nos écrivains, nos artistes, tout fut passé en revue. Les hommes vinrent à la rescousse; et toute mon humeur ergoteuse s'épuisa à repousser des attaques vives et même un peu rudes.

Pour la seconde fois depuis que j'avais quitté la France (la première fois en Angleterre), je subissais la douleur de voir nos vieilles gloires, nos jeunes célébrités artistiques et littéraires, dépréciées ou méconnues. Les gloires de l'étranger, au contraire, même les plus chétives, les plus douteuses, encensées, prônées, exaltées, et souvent, il faut bien le dire, avec le marteau, le fouet, l'encensoir et les belles phrases venus de France.

En effet, dans tout le royaume-uni, on ne juge guère notre littérature que d'après les revues de Londres ou d'Édimbourg, dont la revue tory du libraire Curry, à Dublin, se fait l'écho. Mais, comme si ce n'était pas assez contre nous des difficultés nées de la différence des langues et des rivalités nationales, nous prenons nous-mêmes le soin de donner aux attaques de la critique anglaise une belle apparence d'impartialité. Ces revues deviennent les réceptacles des envies, des haines de toutes nos médiocrités.

Aussi faut-il voir en quelle mince estime notre littérature est tenue de l'autre côté du détroit! Nous avons tant dit qu'ils possédaient tout, et que nous n'avions rien! Nous avons traduit si complaisamment tous les poètes de l'Angleterre, tous ses romanciers, tous ses capitaines Basil-Hall, tous ses capitaines Marryat, tous ses aventuriers Trelawnay, toutes ses revues... et elle a si peu traduit les nôtres! Quand elle nous a envoyé le rebut, moins une femme, de ses artistes dramatiques, nous avons suivi leurs représentations avec un si ridicule engouement! nos acteurs alors, pour nous plaire, ont imité les Anglais avec tant de zèle! Mlle Mars elle-même a si bien failli perdre à ce jeu les intonations les plus douces de sa voix et la naïve et fine expression de son maintien! En retour, le Théâtre-Français à Londres est si délaissé, nos artistes ont produit une si faible impression, enfin nous

avons tant fait aux Anglais litière de nos arts et de nos renommées, qu'ils ont bien dû finir par être de notre avis, et par nous croire plus petits encore que nous ne voulions l'avouer!

Là, si je parlais de nos écrivains, de nos poètes, même de ceux du grand siècle, on me ripostait par les critiques et les épigrammes que nous leur avons si peu ménagées de notre temps. Si, pour égaliser la partie, j'attaquais à mon tour le vieux Shakspeare, on me fermait la bouche en me répétant, mot pour mot, les éloges fanatiques venus de France. Mais c'est surtout contre notre jeune littérature du XIXe siècle que les Anglais s'élèvent avec le plus de violence. Le royaume-uni est tout murmurant des reproches d'immoralité, d'obscénité, d'anthropophagie dont nous ont gratifiés les revues d'Angleterre et d'Écosse.

— Ne croyez rien de tout cela, disais-je un jour à M. K***, le directeur de *** *Review*.

— Eh! comment voulez-vous que nous en doutions? me fut-il répondu avec un ton incroyable d'orgueilleuse raillerie. Ce n'est pas nous qui inventons ces choses, il faudrait pour cela lire vos auteurs modernes... nous nous contentons des jugemens qui nous arrivent tout rédigés de France par des critiques français.

J'exprimai alors plus qu'un doute, et avec aigreur; je sentais mon pays humilié.

Pour toute réponse, M. K*** tira d'un tiroir un article écrit en français, et tout fraichement débarqué. — Je vais l'envoyer au traducteur, me dit-il avec nonchalance en me le montrant.

J'y jetai les yeux; mais je ne demandai pas le nom de l'auteur; à quoi bon? j'avais reconnu l'écriture et le style. Je courbai la tête.

— Oh! messieurs les Français, reprit M. K*** en souriant, quand vous voulez tuer, vous avez du savoir-faire, et vous tuez bien. Vous chargez l'arme, vous nous l'envoyez, nous faisons feu; et à Paris vous entretenez des journaux et une *revue* qui n'ont pas d'autre spécialité que de répéter le coup. Il y a même alors économie de frais de traduction, l'auteur ayant le soin de leur donner d'avance le double de l'article original. Nous, ici, monsieur, nous sommes trop bons Anglais pour nous refuser à servir des haines qui font si bien les affaires de notre nationalité, et qui perpétuent en Europe la conviction de notre suprématie en toutes choses.

J'étouffais, et je ne sais quelles paroles amères me vinrent du cœur aux lèvres. Mais pourquoi? cet homme faisait son métier d'Anglais : c'était à nous de faire le nôtre. Ce n'est donc pas à lui que j'en devais vouloir.

— Du moins, lui dis-je, monsieur, devriez-vous accepter la vérité, quand elle arrive à vous. Si vous le voulez, je vais vous l'écrire.

Il réfléchit un moment. Il semblait hésiter, non pas pour trouver une réponse, mais pour savoir s'il me répondrait.

— Vous me proposez la vérité, dit-il enfin. Eh bien! c'est selon. Oui, si

vos hommes de France n'en doivent sortir ni plus grands, ni meilleurs. Non, si...

Il n'avait pas besoin d'achever. Il m'en avait dit assez, et j'avais déjà vu et lu, dans Londres, plus qu'il ne m'en fallait, pour connaître la juste valeur des belles paroles de nos optimistes anglomanes qui s'en vont répétant partout que la haine, de nation à nation, est éteinte entre l'Angleterre et la France. Non, non, elle ne l'est pas, en Angleterre du moins! elle est gravée là dans tous les cœurs, aussi bien que sur le bronze et le marbre des monumens. Elle est écrite et ciselée sur tous les mausolées élevés dans Saint-Paul et dans Westminster, ouverts à tout ce qui a combattu contre nous. Là, les épitaphes sans nombre, en rappelant le nom du général, du commodore, du capitaine de dragons, du sous-lieutenant d'infanterie, de l'enseigne de vaisseau, rappellent aussi que l'homme qui le porta est tombé victorieux ou glorieux en combattant les armées et les flottes de la France. Rarement il y est question du lieu ou du nom de la bataille; qu'est-ce que cela? La grande affaire, c'est qu'il soit su de tous que c'est en combattant *french army*, ou *french fleet*, que le commodore et le capitaine ont péri. Comment donc ne voulez-vous pas que tout cœur anglais soit entretenu dans des pensées de haines et de luttes contre cette nation de France, si robuste que, sans chanceler, elle a pu supporter tant de désastres; si grande, que la combattre suffit, défaite ou triomphe, pour donner de la gloire et pour faire ouvrir, à de simples cadets de régiment, les portes des cathédrales et des royales abbayes?

Oh! qu'il y a bien plus de magnanimité et de véritable intelligence des égards que les nations se doivent entre elles, au moins après la guerre, dans la haute pensée qui a érigé, à Versailles, la galerie des généraux illustres morts pour la France, depuis 89. Là, les martyrs de la liberté ou de la gloire, sur le socle où leur marbre est debout, ont pour tout éloge funèbre, leur nom, et, avec une date, ce seul mot : TUÉ! mot qui devient sublime à force d'être répété.

De toute éternité les Anglais ont pensé et agi avec nous comme le très habile et aussi très sincère directeur de *** *Review*. Mais voilà bien des années aussi, et même des siècles, que les Français méritent les dédains et les accusations railleuses que je venais d'entendre, la rougeur sur le front.

Pour m'en tenir seulement à la littérature, n'avons-nous pas eu au XVIIIe siècle l'école philosophique qui, ne pouvant toute entière recevoir des culottes de velours de ses Mécènes en jupons, s'était mise aux gages du cabinet anglais; l'état des émargemens existe! N'est-ce point elle qui eut l'impudeur de faire chez nous de l'historien Hume le plus grand historien moderne!.... et à chaque page Hume calomnie et outrage la France!

Pendant la révolution et sous l'empire, n'avons-nous pas eu des *Mallet Dupan* à foison, qui avaient établi dans Londres l'officine d'où leur *Mémo-*

rial Britannique sortait chargé contre la France de diffamations et de calomnies.

Aujourd'hui, après tant d'humiliations venues de l'étranger en armes, après tant de luttes souffertes pour l'honneur de la patrie, voilà que nous avons des écrivains qui font bon marché à l'étranger des choses et des hommes du pays. Enfans ingrats qui, bourrés des paradoxes d'un ridicule cosmopolitisme, n'ont pas de manteau à jeter sur la nudité de leur père.

En vérité, nous sommes de grands niais ou de grands coupables. Nous sommes sans conviction de nos forces, ce qui est une sottise. Ou nous sommes sans esprit national, ce qui est un crime.

Dans *l'Hamilton*, moins le ton orgueilleux et railleur, j'entendis répéter contre la littérature française tout ce que les revues d'Angleterre et d'Écosse, et, après elles, celle de Dublin, et leurs directeurs, pensent et impriment. J'avais du moins à faire à un monde qui ne demandait pas mieux que de recevoir la preuve de son erreur. J'eus donc la partie belle pour une réhabilitation entière, sans réserve aucune. Hommes de lettres, poètes, romanciers, artistes, je n'en omis pas un; ni ceux qui sont déjà célèbres, ni ceux qui, commençant à peine, font pressentir leur talent, et dont j'étais heureux d'être le premier à porter le nom par delà les mers qui nous séparent.

Mes compagnons de voyage avaient fait grand bruit de l'honneur qui, disaient-ils, avait rejailli sur les lettres de l'admission que le feu roi Guillaume IV avait faite de Walter Scott à sa table royale. Il n'y avait là ni de quoi me surprendre, ni de quoi m'extasier. J'avais mieux à leur offrir. Ce fut à leur tour d'être surpris et d'admirer, quand je leur racontai les fêtes de Versailles et l'accueil honorable qu'y avaient reçu les artistes et les écrivains. Certes, le roi d'Angleterre était vaincu par le roi de France; mais nos trois dames irlandaises passèrent de l'admiration à l'enthousiasme, quand je leur dis qu'une jeune princesse avait voulu avoir, elle aussi, sa place à Versailles, non plus comme fille de roi, mais comme statuaire, et que pour cela elle avait fait revivre, dans une Jeanne d'Arc, devant laquelle artistes et poètes s'inclinent, tout ce qu'une noble fille de France renferme de pudeur, de patriotisme et de foi.

Mais j'avais prononcé le nom de Versailles; et dans les échos de l'Irlande venaient à peine d'arriver les derniers bruits des fêtes données dans ce palais, enchanté toute une nuit: force me fut donc de dire tout ce que j'avais vu, tout ce que j'avais appris de ces féeries de la gloire et des arts, et de celles de l'Hôtel-de-Ville de Paris. Mais je vis bien que j'étais pris pour un conteur des *Mille et une Nuits*, pour un plagiaire de l'Orient. On se refusait à croire à tant de splendeur. On ne comprenait pas cette munificence de roi qui ouvre ainsi à des morts, à des marbres, à des toiles, ces vastes galeries que, tout entier et tout vivant, le grand siècle suffisait à peine à remplir.

Ces doutes me rendirent heureux, car ils me poussèrent à appeler à mon aide l'autorité de celui qui m'a toujours été un ami courageux et bon, que

la fortune et l'opinion m'aient été douces ou cruelles. Je lus à mes compagnons de voyage l'article si vrai, si poétique, si vivant, que M. Léon Gozlan a écrit dans la *Revue de Paris*, sur cette nuit magique de Versailles, et dont son style imagé a reproduit toutes les magnificences et toutes les poésies.

J'eus donc bien des joies à la fois, et celle de convaincre mes bons Irlandais, et celle de leur prouver que je n'avais été moi-même qu'un froid et infidèle conteur, et celle plus grande encore de graver pour toujours un nom ami dans la mémoire de l'étranger. J'appris aussi, par cette lecture, que les Irlandais sont doués d'un merveilleux sentiment, d'une exquise intelligence du style, de la forme et de la couleur, trois choses que j'avais trouvées fort dédaignées en Angleterre.

Ainsi devisant de la patrie, j'arrivai à Portumna. Je perdis là quelques compagnons de voyage, qui suivirent leur route par la portion du canal embranché à l'ouest vers Galwai. Sans doute j'avais peu à les regretter pour les renseignemens qu'ils m'avaient donnés sur l'Irlande; mais je leur devais de bons sentimens pour ce qu'ils avaient voulu apprendre de la France, vers laquelle je ne sais quelle espérance vague attire les Irlandais.

En mettant le pied sur *l'Avon-more*, steam-packet au large ventre tout chevillé en cuivre, comme pour un voyage de long cours, et où nous attendaient des voyageurs venus de l'ouest, nous fûmes salués par les sons aigres et discordans d'un méchant violon dont il me fut impossible de découvrir le joueur, perdu qu'il était, j'imagine, dans les ballots et les bagages. Prévoyant bien que ces abominables miaulemens d'archet allaient durer les douze heures que j'avais encore à passer sur le Shannon, je donnai au diable la sotte gloriole de la compagnie des steam-packets de Dublin, qui singeait la compagnie anglaise, dont les bateaux de Ramsgate à Londres, et de Londres à Greenwich et à Gravesend, imposent aux passagers le plus affreux charivari qui puisse sortir d'instrumens en cuivre et à boyaux de chat, raclés et soufflés par des symphonistes plus discordans encore que leurs violons et leurs trompettes.

Le Shannon n'était encore qu'une rigole, courant entre des marais et des herbages dans un pays plat et nu; le plaisir des yeux ne pouvait donc consoler de la torture des oreilles. Je me réfugiai dans le salon de *l'Avon-more*. Mais là les roues et la machine en fonction causaient un ébranlement qui, accompagné des sons du violon malencontreux, aurait produit, à s'y méprendre, le bruit d'une danse de paysans en sabots sur le pont, si je n'avais su que les sabots même sont un luxe inconnu aux paysans de l'Irlande.

Bientôt, violon et machine, tout s'arrêta et se tut. Mais le steam-packet devint tout retentissant de *hourrah!* des bonds multipliés de lourdes et fortes chaussures, et de la chute et du cliquetis de culasses de fusils. Le jour cessa de nous arriver par la lucarne vitrée du pont, où passaient et repassaient de grandes ombres noires. En pleine mer, j'aurais rêvé abordage de corsaires; mais, sur le Shannon, c'était tout simplement deux cents hommes de troupes anglaises qui venaient de nous aborder, et qui s'en allaient au

Connaught à Limerick pour renforcer la police et la garnison, lesquelles avaient fort à faire depuis trois jours. Le soir même je vis pourquoi.

Le salon du bateau fut envahi par les officiers, comme le pont l'avait été par les soldats. Mais ce que je vis de l'accoutrement et ce que j'entendis du savoir-vivre de ces officiers m'ôta toute envie d'entrer en relations avec eux. C'étaient de grands sabres traînans, attachés sur des blouses de drap vert-noir, sales, râpées, blanchies aux coutures, déchirées sous les bras; des pantalons rapetassés aux genoux, frangés au bas des jambes, retombant à peine sur des bas bleus perdus dans de larges souliers lacés; c'étaient pour épaulettes des plaques de cuivre façonnées en écailles de poisson, et, pour coiffure, un ridicule bonnet rond, sans visière, pointu derrière et devant, et formant ainsi, des deux côtés de la tête, un arc renversé, retenu par une gourmette de cuivre passée sous le menton. Ce qu'était la toilette des soldats commandés par des officiers ainsi affublés, je ne vous le dirai pas. Je me creusai long-temps l'imagination pour deviner l'arme à laquelle ils pouvaient appartenir; et, en vérité, j'eus besoin de remonter sur le pont de *l'Aron-more*, pour bien me persuader que nous n'étions pas en mer, et ne pas revenir à mon idée de corsaires.

Mais ne voilà-t-il pas que, sur le pont, le joueur de violon, que j'avais donné au diable de si bon cœur, me devient tout à coup un objet de vive curiosité, ensuite de commisération, et presque de cette sorte d'affection qui va trouver d'ordinaire tout ce qui, faible et souffreteux, est pour la force brutale un sujet de railleries et de provocations stupides, ou le jouet d'un passe-temps cruel.

Ce malheureux jouait avec accompagnement d'éclats de rire, de jurons et de plaintes, tantôt à un bout du pont, tantôt à l'autre bout, où il était poussé tour à tour avec une rapidité qui tenait de l'enchantement. Je l'entendais s'approcher et s'éloigner; mais je ne vis long-temps qu'un violon immense et un long archet, tournant, pirouettant entre deux épaisses rangées de soldats qui se le passaient l'un à l'autre. Enfin, au lieu de chercher à voir par-dessus les épaules, je m'avisai de regarder à travers les jambes de la foule. Alors je découvris à côté du violon une grosse tête, et au-dessous, de toutes petites jambes. Mais je ne pouvais voir ni le bras qui soutenait l'instrument, ni, au bout de l'archet, le bras qui le promenait sur les cordes. Le violon immense cachait le tout. Je me crus dupe de quelqu'une de ces apparitions fantastiques dont il est si souvent question dans les ballades des peuples du Nord.

J'avais devant moi une de ces pauvres créatures qui, au moyen-âge et même dans le XVIIe siècle, avaient une place d'honneur à la cour des reines et dans les boudoirs des duchesses. A cette heure, elles n'ont d'autre asile en Europe que les toiles peintes jetées aux quatre ais des théâtres en plein vent, les jours de foire.

C'était un nain, un véritable nain, et pas trop mal bâti du reste, n'eût été son énorme tête. Ses yeux noirs pétillaient d'intelligence; sa bouche,

pincée sous un nez un peu en triangle, annonçait la ruse et la malice, qui compensaient pour lui l'absence de la force physique.

Tant que les soldats voulurent, il se laissa tourner, pousser, retourner, promener, comme une toupie de Nuremberg. Quand il jugea que le jeu avait duré le temps proportionné à la collecte des pence qu'il espérait, il s'éloigna d'un bond, comme eût fait un chat, à travers un interstice qu'il aperçut dans la foule; et, son violon sous le bras, il rentra bientôt dans le cercle des badauds, auxquels il tendit une sebile. Il fit le tour de tout ce monde, qui avait joué au volant avec son petit corps. Pas un penny ne lui vint. Au peu de contrariété qu'il en témoigna, je vis bien que le nain ne s'attendait pas à mieux, et qu'en se laissant ainsi ballotter il n'avait fait qu'accepter une nécessité de sa condition; mais, au regard et au sourire qui vinrent à ses yeux et à ses lèvres, je devinai qu'il ne serait pas prudent de recommencer le jeu. Il s'éloigna gravement de l'avant du bateau, et il vint à l'arrière, où se trouvaient les passagers, avec lesquels les officiers s'étaient mêlés, bien que nulle voix, nul coup d'œil ne leur eût adressé le sacramentel *be welcome* du pays.

— Pourquoi donc, demandai-je à l'un des voyageurs que nous avions rejoints à Portumna, et dont le visage avait eu une expression étrange durant les scènes précédentes; pourquoi donc ce nain, si faible, si malheureux, est-il ainsi le jouet de ces grands diables armés jusqu'aux dents, comme s'ils allaient conquérir le monde?

— Oh! monsieur, ce n'est pas seulement parce que Thompson est un nain faible et malheureux qu'il est ainsi traité par ces grands diables armés jusqu'aux dents, comme vous dites; Thompson a un malheur plus grand encore que d'être un nain. Il est Irlandais, monsieur, Irlandais du sud, et Irlandais catholique encore, malgré son nom d'origine anglaise, et qui lui vient, hélas! de je ne sais où.

— Qui sont donc ces gens-là?

— Leur nom est gravé sur la boucle de leurs ceinturons! Lisez: *Constable.*

— Des constables?..... Mais ce corps fort respectable et fort respecté est destiné à protéger, et non à opprimer, en Angleterre du moins.

— Oui, monsieur, en Angleterre; en Irlande, c'est autre chose. En Angleterre, les hommes de police sont Anglais; en Irlande, les hommes de police ne sont pas Irlandais.

— Que fait donc l'Angleterre des Irlandais qu'elle entasse dans ses armées?

— L'Angleterre nous prend les plus beaux, les plus braves de nos enfans, et elle les envoie par-delà les mers mourir sous le soleil des tropiques, ou garder, maladifs et languissans, ses possessions de l'Inde. Mais elle fait garder l'Irlande par tout ce qu'en dehors de l'Irlande elle recrute au moyen de racoleurs après-boire, ou par des remplaçans achetés en tout pays.

— Comment, monsieur, ce sont là des constables? Mais on m'avait tou-

jours dit, et en Angleterre j'ai vu, que les constables avaient pour toute arme un bâton, devant lequel la foule se calmait assez volontiers.

— Oui, monsieur, en Angleterre. En Irlande, les constables ont aussi le bâton, de deux ou trois pieds, peint et armorié; mais ils ont pour accessoire une bonne carabine, une baïonnette fort affilée, et une giberne où les cartouches ne manquent jamais; et, afin que l'étranger soit bien certain que ce sont là des constables pour l'Irlande seulement, autour du nom gravé sur leur ceinture on a fait serpenter le trèfle d'Érin.

— En sorte que la manière d'administrer les deux pays est bien différente.

— Oui, monsieur; en Angleterre, cela s'appelle administrer; en Irlande, depuis la reine Élisabeth, cela s'appelle pacifier.

— On y a mis le temps, et la paix doit régner en Irlande, après tant de siècles pacificateurs.

— Oui, monsieur, vous trouverez la paix en Irlande... la paix dont parle Tacite : *Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant.*

— On dit cependant que le corps des constables est composé d'hommes de choix, et que l'admission dans ce corps est soumise à des conditions qui sont une garantie pour le pays.

— Oui, pour le pays qui les envoie! Je crois, en effet, que certaines conditions sont exigées. Toutefois, monsieur, vous pouvez avoir remarqué déjà que la bonne tenue et la commisération pour la faiblesse ne sont pas toujours les plus indispensables. Pour être constable en Irlande, monsieur, il suffit d'être robuste et adroit, d'appartenir à la religion protestante, d'avoir au cœur la haine et le mépris des Irlandais et du catholicisme, enfin de n'être point marié, ce qui n'empêche pas les *constabularies*, nids de vautours sur les hauteurs, d'être remplis de femmes et d'enfans.

— Décidément, me dis-je, j'ai affaire à un *desaffected* renforcé; et je me promis d'en rester là de mes questions, la passion n'étant pas la vérité que je venais chercher.

Le nain se posa en ce moment devant nous, et, s'adressant à mon interlocuteur, il lui demanda respectueusement la permission d'exercer, devant lui, son pauvre état.

— Joue, chante et danse, mon bon Thompson. Nul n'a le droit d'exiger de toi un travail plus utile que celui pour lequel semble avoir été bâti le pauvre petit corps que Dieu t'a donné.

Le ton respectueux de la demande, la demande elle-même, m'avaient surpris. Que pouvait donc être celui qui venait de faire une réponse pleine d'esprit de charité, mais qui sentait quelque peu l'ascétisme? Son costume ne pouvait en rien m'expliquer sa condition.

— Un digne et modeste prêtre catholique, du clergé de Munster, me fut-il glissé à l'oreille par une des dames parties la veille avec moi de Dublin, et qui avait lu sans doute, sur mon visage, la question mentale que

je m'adressais... Un bon Irlandais, le révérend Fitz-G...., ajouta-t-elle, qui n'a rien de commun avec son homonyme du collége de Carlow. Il passe sa vie à parcourir le sud de l'Irlande, allant de châteaux en chaumières, et portant aux chaumières, avec des paroles de consolations, tous les secours en linge et en argent qu'il a pu obtenir dans les châteaux dont l'entrée est interdite aux pauvres. Avec lui, on n'ose pas même essayer des refus. Voilà quarante années qu'il travaille ainsi à l'œuvre de la charité. L'émancipation catholique lui a donné une seconde jeunesse, et a doublé ses saintes exigences. « C'est la misère des pauvres, dit-il, qui a enfin attiré sur l'Irlande la miséricorde de Dieu. Que les riches paient donc, à la misère des pauvres, cette émancipation dont ils profitent seuls et qu'ils n'auraient pas sans elle. »

Je vous laisse à penser ce que cette révélation me mit dans l'esprit de trouble et de honte pour le jugement un peu cavalier que j'avais porté sur un homme brûlant à la fois de charité et de patriotisme, et de quelle valeur devinrent alors, pour moi, ces paroles que j'avais prises pour de la passion, et qui n'étaient peut-être que des plaintes trop légitimes.

— Attention! L'*Irish-Dwarf* va nous jouer le *Rule-Britannia*, cria en ce moment un des officiers de police se tournant vers sa troupe, comme pour en réclamer le silence militaire.

— Le *Rule-Britannia*, dit froidement Thompson en s'inclinant, je ne l'ai jamais su, votre honneur! Et, sans plus attendre, il attaqua vivement le *Saint-Patrick-day*, l'air national de la vieille Irlande, celui que j'ai entendu sur les lacs, sur les montagnes, partout où il y avait une voix pour chanter, un écho pour répondre; un air vif et plaintif à la fois, et dont le rhythme syncopé imite le murmure des torrens. Oh! cet air-là, Thompson le savait bien, et, en vérité, son archet alors n'était plus aussi grinçant, ni son violon aussi faux. Il y avait en lui quelque chose de comique et d'attachant tout ensemble. Ses bras étaient si courts et son violon était si long, qu'il était forcé de l'appuyer sur son épaule à l'endroit seulement où sont les échancrures, de façon que le chevalet arrivait juste à son oreille. Afin qu'il y eût assez de place entre le chevalet et le manche, pour que le bras droit pût faire passer l'archet, il était contraint de tenir toujours son visage de profil. C'était là le côté risible peut-être; mais ce qui cessait de l'être, c'étaient les sentimens qui passaient sur ce visage ainsi grotesquement tourné. Que d'enthousiasme dans les yeux, que de joie sur le front! le nain riait et pleurait de bonheur; il battait frénétiquement la mesure; il s'accompagnait de la voix à certains passages; tantôt il jouait avec énergie, et tantôt il promenait mollement son archet sur le violon. Enfin, emporté par l'ivresse, il accompagna son chant et sa musique avec une danse de son pays. Il sautait sur la pointe du pied, il frappait du talon et de la semelle, il tournait tant et si bien, que je m'attendais à le voir, à chaque instant, tomber pris de vertige. Mais les éclats de rire partis de la tourbe des soldats de police rappelèrent à lui l'*Irish-Dwarf*. Il s'arrêta brusque-

ment, comme s'il se fût refusé à faire rire, même durant une seconde, d'une chanson que la nationalité lui rendait sainte.

— Donnez-moi votre sebile, Thompson, lui dis-je alors. Voulant donner une leçon d'humanité aux constables, et heureux aussi de m'incliner devant le caractère honorable et sacré du prêtre irlandais, vers lequel je m'étais aperçu que messieurs les officiers tournaient parfois leurs regards et leurs chuchottements indécens et moqueurs, je pris par la main l'une des dames irlandaises qui avaient tant aimé à parler de la France, et, lui remettant la sebile de Thompson, je la conduisis devant le révérend Fitz-G***.

— Monsieur, lui dis-je, permettez-moi de faire une fois en Irlande, au nom de la France, ce que vous y faites depuis quarante ans, par amour de Dieu et de vos frères.

Et nous nous mîmes à quêter, l'Irlandaise et moi, elle, souriante et empressée comme si elle avait été une dame patronesse, tenant entre des gants blancs une élégante aumônière de velours brodé d'or; moi, grave et rengorgé comme si j'avais été un banquier pris d'une dévotion subite en se trouvant au milieu du monde de plumes et de fleurs qui s'expose en montre le dimanche, à midi, dans l'élégant boudoir appelé *Notre-Dame-de-Lorette*.

Mais les sourires de la quêteuse ne purent aller jusqu'au cœur des constables, et la gravité du quêteur ne servit guère qu'à empêcher qu'on rît trop haut de l'œuvre de charité.

Nous eûmes, cependant, un assez joli succès. Quand la sebile fut versée dans les mains du prêtre, il en tomba dix-huit shellings bien comptés. C'était plus certainement que le pauvre Thompson ne récoltait en un trimestre.

Voulant me prouver sa reconnaissance, la bonne créature se mit à jouer ce qu'il appelait son *fox hunt*, sa chasse au renard. Avec la plus forte voix qu'il pût tirer de ses poumons, il accompagna sa musique d'aboiemens, de hennissemens, de cris de chasseurs; il se mettait à plat ventre comme un terrier qui cherche la piste du renard; il bondissait comme s'il avait eu à franchir barrières, palissades et murailles. C'était toute une chasse en action! il n'y manquait même pas l'habit classique du genre, l'habit rouge, que, par amour de la fidélité historique, Thompson simulait en jetant sur ses épaules, avant de partir pour sa chasse, un méchant tapis troué, dont l'écarlate avait terriblement tourné au jaune brûlé.

J'ai assisté depuis à quelques FOX HUNT, et, chaque fois, j'ai songé, en souriant et avec plaisir, à la folle parodie que m'en avait donné le nain du Shannon. Je dois même avouer à ma honte que souvent la pièce m'a moins amusé que la parodie. C'est peut-être à cause des sauts périlleux si fréquemment exigés qu'il est sage de n'y courir qu'après avoir fait son testament et s'être mis en règle avec sa conscience.

Tout à coup un bruit d'armes et de pas précipités se fit entendre sur le pont. Les carabines, jusque-là confondues avec les bagages, ou couchées le long du bord, furent relevées; les constables, l'arme au pied, reprirent leurs rangs, et sur trois lignes de profondeur firent face aux deux rives.

— Pourquoi donc cette manœuvre? demandai-je à M. Fitz G***. Je ne vois pas ame qui vive dans tout le plat pays qui s'étend, à droite et à gauche, marécageux et nu, aussi loin que ma vue peut s'étendre.

— Nous sortons des solitudes misérables du *King's-County*, et nous entrons dans le très redouté *Tipperary*, deux contrées, monsieur, dont la domination de l'Angleterre protestante a fait le digne portique de l'immense ossuaire qui s'avance, vers le sud, dans le *Munster*. Oh! monsieur, en parcourant notre pays, en voyant quelles ruines jonchent le sol, et quels sentimens de haine, de vengeance et de ruse, rebelles souvent à la parole évangélique, l'oppression a mis dans le cœur d'un peuple né joyeux et bon, vous sentirez combien est vraie cette pensée de notre compatriote Curran : « Lorsqu'on cherche, dit-il, à se faire une idée de cette multitude d'hommes féroces qui, venus de l'Angleterre, ont couvert l'Irlande de cruautés de toute sorte, l'imagination s'épouvante et s'égare; nulle émotion bien définie ne se fait jour vers le cœur, et l'on se trouve écrasé par un sentiment de vague pitié. » — Nulle intelligence, en effet, nul livre, quelque volumineux qu'il fût, ne pourrait suffire à un récit détaillé des crimes qui ont désolé l'Irlande. C'est à peine, monsieur, si l'intelligence et les livres suffisent à une appréciation générale. Quand un étranger, chose rare! traverse nos comtés, c'est à peine si nous-mêmes, victimes ou héritiers des victimes, avons assez de mémoire pour lui parler (tant le nombre en est grand!) des atrocités commises en masse sous nos yeux, ou conservées par la tradition des pères aux enfans.

Ici le digne prêtre s'arrêta, baissant la tête comme s'il eût craint que la douleur ne fît naître en lui une de ces pensées contre lesquelles, avait-il dit, la parole évangélique ne pouvait rien.

— Eh! monsieur, lui dis-je après un silence, si les hommes de votre caractère se taisent, qui donc aura la puissance de faire croire à la vérité sur toutes choses?

— Peut-être aussi pouvons-nous ajouter, reprit-il comme un homme qui sort d'une lutte intérieure, que Dieu a fait de l'amour de la patrie une excuse pour beaucoup d'amertumes et d'indignations, et pour bien des récits que la pitié due à la faiblesse humaine devrait couvrir d'un éternel oubli.

— Il est nécessaire, il est équitable qu'il en soit ainsi, monsieur, autrement l'oubli placerait au même niveau les bourreaux et les victimes. Bien plus, si l'on ne mettait en regard les oppresseurs et les opprimés, les plaintes de ceux-ci paraîtraient injustes; et avec un peu d'hypocrisie, les premiers seraient ceux qui se poseraient en martyrs. Le *King's-County*, le *Tipperary*, toute l'Irlande passerait pour un foyer d'ingratitude, de calomnie et de rébellions illégitimes... tandis que l'Angleterre...

— Oh! mon Dieu! qui l'oserait penser et dire? Voyez-vous, monsieur? le sillage des roues de *l'Avon-More* agite les dernières herbes du *King's-County*. Eh bien! c'est à quelques milles de là, sur un monticule qui s'ap-

pelle encore *le mont du gibet* (*Gallows-Hill*), que tenaient ses assises, en 1558, Francis Cosby, un aventurier qui, chassé de Londres par la misère, vint chercher fortune en Irlande. Recommandé au gouverneur en chef pour quelques hauts faits de meurtre et de pillage, il fut nommé par lettres patentes général du *Kerne*, nom que portait alors la police, qui, aujourd'hui, a changé de nom sans trop changer d'esprit. Ce général Cosby avait trente-deux hommes sous ses ordres, et avec eux il fit des *prodigies of valour*, car il avait à sa disposition, et dans toute son étendue, le bon plaisir de la loi martiale. La potence devint son arme favorite, comme la plus expéditive et la moins coûteuse, pour dépêcher tous les propriétaires des environs. Il présidait à ces exécutions d'une fenêtre de son manoir, où sa digne moitié, Elisabeth Palmes, riait fort des grimaces et des contorsions des pendus avant de rendre l'ame. Cosby avait même deux genres de pendaisons. La première, celle qui consistait tout bonnement dans la strangulation la plus prompte, était une faveur concédée à ceux qui, après avoir été spoliés de tout, pouvaient obtenir de leurs amis ou de leur famille les vingt livres sterling que Cosby la vendait. La seconde était infligée aux malheureux soupçonnés de ne pas vouloir, *par malice*, tirer cette exaction nouvelle des restes de fortune laissés à une femme et à des enfans. Ceux-ci étaient suspendus vivans à des chaînes de fer par la moitié du corps, les mains liées, la tête fixée au gibet, et on plaçait des pains devant eux, pour leur rendre plus cruelle la faim de laquelle ils étaient condamnés à mourir. Sir Henry Sidney, lord-député, ne savait assez, dans les *State papers*, faire l'éloge des moyens employés par Cosby pour assurer la tranquillité en Irlande, et la reine ne se fit faute de combler le couple pacificateur de faveurs et de donations.

Maintenant, monsieur, nous voici dans le Tipperary, à notre gauche. Je pourrais vous parler ici du noble lord qui avait un saule auquel il faisait pendre par jour plus d'habitans que Tristan, le compère de votre roi Louis XI, n'attacha dans tout son règne de nobles glands aux chênes de Plessis-lès-Tours; je pourrais même vous raconter que, par une atroce parodie du mot de Titus, fort dans le goût du pédantisme de l'époque, il se lamentait en disant qu'il avait perdu sa journée quand, par hasard, *il n'avait pas vu pleurer son saule*. Mais à quoi bon tant de faits qui se ressemblent et qui attestent chez les auteurs une si grande pauvreté d'invention? Voici, monsieur, qui est tout-à-fait dans le goût anglais, une véritable pièce de Shakspeare, le drame et la farce; Falstaff en goguette après Richard III gorgé de sang! ou, comme dans vos théâtres de France, dit-on, la comédie pour rire après la larmoyante tragédie! seulement les acteurs qui jouent dans la petite pièce ont encore aux mains le sang qu'ils ont versé dans la grande.

Jusqu'à l'année 1649, les sentimens de haine voués à l'Irlande par quelques Anglais n'étaient point partagés par la nation entière, et l'Irlande pouvait espérer que ses calamités finiraient le jour où cette poignée de misé-

rables serait rassasiée de rapines et de sang. Mais à cette époque, comme par enchantement, la rage frénétique de quelques hommes, qui trouvaient leur profit à un redoublement de haine, fut inspirée par eux à toute la nation. Après avoir pillé et persécuté le peuple d'Irlande, ils trouvèrent plaisant de le rendre ridicule. Il courut, à l'usage du peuple anglais, de tout petits livres; et si nous nous voyons à Limerik, comme je l'espère, je vous en montrerai un d'une édition revue, corrigée et considérablement augmentée, point trop ancienne, en vérité. Vous y lirez que les Irlandais n'ont aucun titre aux droits communs de l'espèce humaine; que, comme Nabuchodonosor, ils tiennent de la bête de somme, et qu'ils ont des sabots et des cornes comme le diable, leur maître. Il y est même ajouté : « *A tail was no uncommon appendage to an Irisman's breech.* »

Oh! pour le coup, je ne pus retenir un rire de pitié.

— Vous riez, continua-t-il un peu tristement; je le conçois. Il est difficile, devant ces absurdes inventions du fanatisme, de savoir s'il faut le plus s'indigner ou rire. Mais la gaieté cesse bientôt, quand on se dit que cette ignoble plaisanterie était parole d'évangile pour tout le peuple d'Angleterre, quand on songe aux conséquences affreuses qu'elle a eues pour mes compatriotes! Des esprits graves, des écrivains doués du talent poétique, n'ont-ils pas fait servir à la propagation de cette absurdité cruelle la puissance de leur pensée? Il est écrit dans le poème d'*Hudibras*, que je vous ferai lire :

. . . . . Tails by nature sure were meant
As well as beards, for ornament.

Et vous croyez, monsieur, que les inventeurs permettaient le moindre doute à l'égard de leur création bouffone? En note de l'édition de ce poème, de Nash, on lit : « A Cashel, comté de Tipperary, dans l'église de Carrick-Patrick (la cathédrale sur le roc de Cashel, bombardée par lord Inchiquin, dans les guerres civiles du XVIIe siècle), il y eut sept cents hommes passés au fil de l'épée; la femme du maire (*mayor*) put seule s'échapper avec son enfant dans ses bras. Parmi les morts irlandais il en a été trouvé plusieurs qui avaient des queues (*tails*) d'un quart d'aune. Quarante soldats, qui furent témoins oculaires, l'attestèrent par serment. »

— Et les noms de ces quarante témoins oculaires, dis-je en souriant encore bien malgré moi, sont-ils cités dans cette précieuse note qui m'édifie sur les lumières et la haute raison philosophique des protestans et des puritains anglais?

— Non, ces quarante noms ne sont point cités, me répondit le révérend, et c'est bien dommage.

— Oui, certes, ils partageraient la célébrité que je me propose de donner aux auteurs des fameuses dépositions des revenans (*ghost depositions*) de 1641, que l'on m'a montrées avec une gravité comique et toute protestante dans le collége de la Trinité de Dublin.

— Convenez, monsieur, me dit M. Fitz-G***, qu'il ne valait pas la peine que le protestantime se prît à tant railler ce qu'il appelait les superstitions des papistes, pour en propager de si ignobles à l'aide des *statuts de sang*. Le peuple anglais crut alors, en effet, à l'*appendage of a tail to an Irishman's breech*, comme il croit encore de nos jours, lui, le peuple civilisé, le peuple philosophe, à la venue du *Shiloh* de *Johanna Southcot*.

Je n'éprouvai pas la moindre peine à être de l'avis du révérend.

— Comprenez-vous maintenant, reprit-il, que le *King's-County* et le *Tipperary* se souviennent encore et toujours, l'un du *Kerne* de Cosby et de leurs exécutions sauvages, et l'autre de l'étrange dégradation infligée aux cadavres de ses enfans égorgés à Cashel? Comprenez-vous qu'entre les habitans du *King's-County*, du *Tipperary*, et les hommes de police et les soldats anglais, successeurs des hommes du *Kerne* et des quarante *témoins oculaires* de Cashel, il y ait une haine éternelle? Et comprenez-vous aussi pourquoi les hommes de police et les soldats anglais saisissent leurs armes avec tant d'empressement quand ils ont à traverser ces deux contrées où vivent tant de ressentimens légitimes?

— Ainsi, lui répondis-je, pour se maintenir, la domination anglaise se traîne toujours dans un cercle vicieux. Elle se refuse à rendre justice à l'Irlande pour le passé, pour le présent et pour l'avenir, et alors si des passions ardentes se réveillent, l'injustice appelle l'oppression à son aide, et ainsi se perpétuent avec elle la défiance et la haine. Puis, les Anglais assurent que l'Irlande est une nation ingouvernable, et à ceux qui en doutent, ils citent ce qu'ils appellent les *necessary severities* de leurs constables et de leurs soldats. Hélas! j'ai bien peur que le surnom de *Desaffected*, donné aux gens du Tipperary, ne soit, si cela dure, mérité bientôt par tous vos comtés.

Nous entrions alors en plein Shannon; le fleuve s'élargissait, et à travers les hautes herbes des prairies qui bordent la rive gauche, accouraient, pour voir passer le bateau, les paysans du Tipperary, qui faisaient leur récolte de foins. Quand ils distinguèrent les uniformes des constables, ils firent entendre le beuglement prolongé que les Irlandais jettent aux Anglais, par imitation sans doute de la voix du *John Bull*, personnification du peuple d'Angleterre. Il y eut même quelques faucheurs qui, chantant le *Saint Patrick Day*, affectèrent d'aiguiser leurs faux en regardant les constables.

Les constables ne se méprirent nullement sur le sens hostile de toutes ces démonstrations, et ils ripostèrent par des hourras frénétiques et le *Rule Britannia*; mais alors les beuglemens redoublèrent sur le rivage, et le bruit des pierres sur le tranchant des faux devint plus rapide et plus strident. L'un des officiers ne se put contenir; montant sur les planches cylindriques qui abritent les roues de la machine, il étendit son poing fermé et menaçant vers le rivage, et de toute la force de ses poumons il cria quelques mots dont je n'entendis que le dernier : *shooting!* Mais à lui seul ce mot voulait dire : Nous vous ferons la chasse au fusil.

Le *shooting* fut répété avec enthousiasme par tout l'équipage armé, qui éleva ses fusils en l'air.

— Vous l'entendez, monsieur? toujours la paix de Tacite! me dit le révérend Fitz-G*** en appuyant lentement sa main sur mon épaule. Ses yeux étaient humides, son front était pâle.

— Je me suis souvent demandé par l'emploi de quel moyen gouvernemental on avait gardé et on espérait garder encore sous la même couronne l'Angleterre et l'Irlande. J'ai maintenant la solution du problème, lui dis-je.

— Regardez sur la rive droite, monsieur, vous l'aurez plus complète.

Et sur la rive droite, à une distance de deux milles environ l'un de l'autre, s'élevaient deux bastions avec créneaux, fossés, redoutes, ouvrages avancés, le tout en bonne maçonnerie, hérissé d'artillerie, très propre à balayer une plaine de huit ou dix milles de circonférence, et commandant quatre grandes divisions de l'Irlande qui font là leur jonction : le Galwai, le Connaugth, le Tipperary et le King's-County. Ce doit être en effet un fort inquiétant voisinage que ce King's-County et ce Tipperary, contre lesquels on croit que le Galwai et le Connaugth ne sont pas assez protégés par le large fleuve qui les sépare, et qu'il a fallu parquer avec des forteresses et des canons.

Cependant le *shooting* retentissait encore. Les passagers dissimulaient mal leur mépris et leur colère pour ces atroces menaces; les dames étaient tremblantes et consternées. Nous eûmes tous assez de messieurs les constables et nous descendîmes dans le salon de *l'Avon-more*.

Thompson nous y suivit, frémissant aussi, mais d'une rage impuissante. On voyait à son regard qu'il se désolait de sa faiblesse; toutefois les émotions du pauvre nain ne purent long-temps se contenir. Fermant la porte du salon, il se posa devant les dames qu'il salua d'une façon tout-à-fait galante, en laissant glisser sa main le long d'une mèche de ses cheveux, et en retirant son pied droit en arrière, comme eût fait un de nos paysans de Gascogne. L'œil animé, la voix émue, il chanta en vieil idiome irlandais, une de ces *jacobite relics* si populaires dans le sud de l'Irlande, la plus populaire peut-être, et on le concevra en voyant ce que le titre promettait

L'EXPULSION DE SHANE-BUI (1).

« Aimables filles de l'Irlande, levez enfin vos yeux trop long-temps chargés de tristesse. Le jour est venu où vos héros vont se lever, où la désolation et l'effroi vont se répandre parmi nos ennemis. Nulle bande *Sassanach* (2) n'entassera plus dans notre pays misère sur misère; le brave ne

(1) *Shane-Bui*, en vieil irlandais, signifie littéralement *Jean-le-Jaune*, le *Yellow*, l'*Orange-Jack* de l'Angleterre. — *Shane-Bui* est le nom que les Irlandais donnèrent aux Anglais qui accompagnèrent Guillaume III en Irlande. Cette personnification remplaça alors celle de *John-Bull*.

(2) *Sassanach* est un mot gaélique qui a cours encore en Ecosse pour désigner tout étranger. Ce nom fut donné aux Saxons; mais je l'ai trouvé, dans les poésies irlandaises,

portera plus les chaînes de la servitude, et, en chantant gloire à Dieu, il garrottera à son tour les mains de *Shane-Bui.*

« Quoique, spoliés de la terre où nos père sont régné, quoique, attachés à la herse et à la charrue, nous ayons subi avec faiblesse le joug d'un Pharaon, dur et cruel; cependant, lorsque Charles s'avancera au bruit de ses tambours, nul Williamite ne tiendra devant lui. Quand les Stuarts reviendront, ceux qui se sont si long-temps gorgés de nos dépouilles prendront honteusement la fuite et la terre d'Érin ne sera plus écrasée par *Shane-Bui.*

« Les *Gadelians* (1), mes enfans, régneront de nouveau sur notre île, et nos spoliateurs seront, à leur tour, esclaves comme vous l'êtes aujourd'hui; un soldat de l'Irlande commandera les soldats de l'Irlande; nos cités se réjouiront dans leur triomphe; la messe sera chantée; les cloches sonneront, tout clan aura son barde; la terreur et la honte se ligueront pour nous délivrer de nos tyrans et du maudit *Shane-Bui.* »

Certes, ma joie était grande d'être initié au secret de l'existence d'une poésie irlandaise peu soupçonnée en Europe, inondée en retour des chants des bardes d'Écosse, qui n'ont été cependant que les disciples des bardes d'Érin. J'avais écouté avec recueillement cet hymne qui commençait, pour moi, une collection de trésors poétiques épars dans les bruyères, sur les montagnes et sur le littoral de l'Irlande; et pourtant, je ne pus m'empêcher, tandis que Thompson chantait, de me demander ce que les Stuarts avaient fait de toutes ces espérances d'un peuple qui souffrit et combattit pour eux! et je me disais aussi quelle éternité d'infortunes était réservée à un pays qui, dans un tel passé, s'en allait chercher des souvenirs et des regrets pour y rattacher l'espoir d'un temps meilleur.

— Mon pauvre Thompson, dis-je au nain quand il eut cessé de chanter, voilà un hymne dont l'auteur était plus belliqueux, je pense, que les sauveurs qu'il invoque.

— Oh! votre honneur a bien raison! Ellen Quilty était une belle et courageuse dame de Munster, qui aimait l'Irlande; tandis que les Stuarts.....

— Thompson se trompe, monsieur, dit vivement le révérend Fitz G***; Ellen Quilty n'a jamais existé. Ellen Quilty est le pseudonyme qui cache le véritable nom de quelqu'un de nos bardes des premiers jours du XVIIIe siècle; c'est que le temps où cet hymne parut, était celui où la tête d'un barde et

si souvent employé dans un sens de colère et de douleur, et appliqué aux Anglais pour leurs actes de férocité et de rapine, que ce mot m'a semblé avoir dans son étymologie une acception moins générale. Dans le dictionnaire irlandais-anglais mis à ma disposition par un haut dignitaire du clergé de Munster, j'ai trouvé le mot *s'as*, qui veut dire instrument, et *anacar*, qui signifie *affliction.* J'en ai conclu que les Anglais, ayant été pour l'Irlande un instrument d'affliction, un fléau, les Irlandais avaient fait un seul mot de *sa's* et d'*anacar* pour le leur appliquer.

(1) Ce mot paraît être une corruption de *guidhelian*, dérivé de *guidhe*, qui, en vieil irlandais, signifie *prière*, *intercession.* Les *gadelians* sont donc les hommes de la prière, c'est-à-dire les *fidèles*, les *vrais croyans*, en un mot, les *catholiques.*

celle d'un prêtre étaient payées cinq livres sterling la pièce, comme celle d'un loup. Mais vous dites vrai, la royale épée des Stuarts a mal répondu à la harpe nationale d'Érin.....

— Et aujourd'hui que les Stuarts ne sont plus, Érin ne sait quel sauveur invoquer?

Pour seule réponse, le prêtre jeta en avant ses bras qu'il arrondit comme s'il eût voulu embrasser un grand espace; puis il regarda le ciel.

— Toute l'Irlande et Dieu! n'est-ce pas? lui dis-je. Je venais d'expliquer la pensée du geste et du regard du prêtre.

Thompson en ce moment nous avertit que nous entrions dans la portion du Shannon renommée pour le pittoresque de ses rivages et la splendeur de ses perspectives.

— Nous pouvons tous remonter sur le pont, si cela est, dit M. Fitz-G***, nous n'avons plus à entendre ici les menaces de pacification; car à moins de nous prendre nous-mêmes pour point de mire, les constables seraient fort en peine de les réaliser.

M. Fitz-G*** disait vrai. Le fleuve était si large, que les plus grandes clameurs n'auraient pu nous parvenir d'aucune des deux rives, et que nul fusil de constable n'eût pu leur faire arriver pour riposte une balle de plomb. Je doute d'ailleurs qu'à cette heure il pût y avoir sur *l'Avon-more* d'autre regard, d'autre pensée, que pour la belle et imposante nature dont les perspectives variées s'en allaient dans un lointain immense se confondre avec le bleu du ciel.

Sur chaque rive, des prairies émaillées de paquerettes et de shamroc s'étendaient au pied de côteaux colorés tour à tour du vert sombre des sapins mêlés au vert reluisant des houx, de la blancheur grisâtre des rochers et du jaune éclatant des genêts en fleurs qui se dressaient parmi les bruyères. C'était dans le fond de la perspective, loin, bien loin, par delà le pays de Limerick, les cimes échelonnées de la grande chaîne de montagnes des comtés de Kerry et de Cork, et les blanches vapeurs qui montant, des vallées, marquaient les degrés de cet amphithéâtre. Puis, dans ce bassin immense, sur un lit profond de tourbes et d'herbages, semblaient dormir les vastes et noires eaux du fleuve, où le soleil reluisait comme sur des plaques d'acier bruni.

Si, fasciné par une dévorante perspective, le voyageur cherchait à se reprendre à des objets un peu plus rapprochés et dont il pût saisir quelques détails, il voyait sur des rochers de la rive gauche se dresser encore hautes et menaçantes les ruines de *Cromwell-Castle*, toutes verdoyantes du lierre qui liait les pierres ébranlées de ses murs. Plus loin, on apercevait deux tours jumelles, unies par des étages d'arcs-boutans rompus en quelques endroits, une échelle de géans superbes!

Sur la rive droite, en regard de ces grandes ruines, dans les prairies qui s'étendaient des bords du fleuve jusqu'aux flancs des côteaux, un château moderne se mirait coquettement dans les eaux avec ses deux tourelles, ses

pelouses et ses parterres de fleurs groupés le long de ses allées tortueuses. Le voyant ainsi modestement assis dans la plaine, je me disais que s'il devait tomber un jour, sa chute serait ainsi moins rude. Je louais surtout le propriétaire d'avoir jugé qu'un isolement farouche au milieu de rochers arides, n'avait pas été pour ses formidables vis-à-vis une garantie d'éternité, et de s'être donné l'appui et l'entourage de deux fermes, où le travail et le bien-être sont en effet le meilleur obstacle à opposer aux passions haineuses devant lesquelles s'écroulent les créneaux et les grilles des châteaux forts.

— Oh! dis-je à M. Fitz-G***, si j'étais aux beaux jours de la jeunesse, alors que toutes les pensées se parfument d'espérance et de poésie; oh! si les déceptions sans nombre auxquelles je me suis heurté, n'avaient pas tué en moi la muse qui berce et qui console avec des chants et des rêves... si j'étais un enfant d'Érin, un barde de votre île, c'est au milieu de ces merveilles de la création que j'aimerais à évoquer le génie de la vieille Irlande!

— Que diriez-vous au génie de l'Irlande, qui ne lui ait été dit par nos bardes? Et lui, que vous répondrait-il, qu'il ne leur ait déjà répondu? Vous parlez des chants et des rêves qui bercent et qui consolent! Oh! nos bardes ont été visités par eux aussi; mais avant la fin de leurs hymnes, le rêve, hélas! s'était enfui, et le chant commencé avec des paroles d'espérance et d'amour, se perdait en ces clameurs dont parle l'Écriture, et qui du fond des abîmes montent vers le ciel.

Celui qui voudrait succéder aux bardes d'Érin devrait renoncer à la gloire, il ne serait compris que des pauvres, et le monde ne le lirait pas; il chanterait dans une langue accusée de rudesse, méprisée, proscrite; et sur la foi de ceux qui l'ont méconnue, honnie et tuée, le monde croirait qu'il est seulement ce que, disent-ils, ont été tous les bardes d'Érin : *rude, rural rhymsters*, de grossiers rimailleurs de campagne, bons tout au plus à charmer l'ignorance et le tympan du *paddy* en haillons.

Et cependant, monsieur, vous apprendrez et vous direz, j'espère, que notre langue méritait de vivre aussi bien que celle d'Écosse et du pays de Galles qu'on encourage. Vous apprendrez et vous direz aussi que nos bardes ont enfanté des œuvres que ne désavouerait nulle littérature ancienne ou moderne; car, quand vous aurez fouillé plus avant notre pays, nos annales, et surtout le royaume de Munster, la terre féconde du patriotisme, de la foi et de la poésie, vous comprendrez que sir *Philip Sydney* ait pu parler avec justice du respect témoigné par les Irlandais aux poètes *(in Irland theirs poets are held in devout reverence)*.

Tenez, monsieur, nous avons parlé d'évoquer le génie de l'Irlande. Eh bien! le génie de l'Irlande, sur les rives du Suir dans le Waterford, apparut à Owen O'Suillibhan, un barde du Munster, qui, vers l'année 1784, mourut à Knockanure, dans le comté de Kerry, où vous allez. O'Suillibhan chanta cette apparition dans un hymne en vieil irlandais,

d'une forme un peu classique pour vos idées peut-être, mais qui vous prouvera, je pense, que nos bardes, même les moins célèbres, ne manquaient ni de l'élégance, ni du savoir, que peut seule donner la culture des lettres.

LES RIVES DU SUIR.

« Un jour que, triste et abattu, j'errais sur les rives du Suir, j'aperçus sous les saules une jeune nymphe resplendissante de grace et de beauté. De longues tresses blondes flottaient sur ses épaules; ses joues avaient la fraîcheur et l'incarnat des *berries*, son regard était doux comme le premier rayon de l'aube.

« Elle abaissa sur moi, avec bienveillance, ses regards voilés; moi, ému, je m'inclinai respectueusement. Mon cœur palpita tour à tour de surprise et de plaisir, et dans mon ravissement, je lui dis :

« — Oh! es-tu cette femme dont la beauté fatale conduisit en armes les Grecs sous les murs d'Ilion, ou celle qui exila nos princes, et amena chez nous l'étranger avec la rapine et la guerre (1)?

« Ou cette femme malheureuse, dont la passion pour le Finians brisa le lien conjugal? ou celle qui s'enfuit par delà les mers avec Naoise, célèbre dans le combat des branches rouges?

« Ou celle qui, avec les héros de la Grèce antique, enleva la Toison d'Or; ou l'épouse du roi de Conor qui fut seule jugée digne de garder le trône après la mort de son royal seigneur?

« Mais souriant avec douceur et l'œil humide, la nymphe me répondit : — Je ne suis aucune de ces femmes, je suis la reine de cette île. Trois fois j'ai régné heureuse sur ses montagnes, sur ses lacs et sur ses vallées. Je suis le génie d'Érin, la gloire et l'amour du Gaël (2).

« Mon cœur fut joyeux de ce que je voyais le génie de l'Irlande; mais aussi il fut triste de la pensée de toutes ses misères. Pour alléger ma douleur, la nymphe me dit d'une voix douce, et pourtant énergique : — Mon fils, cesse de pleurer sur mon sort, et arme-toi de courage.

« Une armée puissante s'avance rapidement à travers les mers; les coursiers sont vigoureux et bien enharnachés, les épées sont étincelantes, c'est un héros qui la conduit pour balayer de la côte ce vil amas d'hérétiques au cœur faux et cruel.

« Après m'avoir ainsi parlé dans la langue qui lui est chère, elle jeta sur moi un dernier regard d'une expression céleste, et s'évanouit dans les eaux, et mon ravissement ne fut plus pour moi que l'illusion d'un doux rêve.

(1) La reine Anne sans doute. Peut-être aussi la fille du roi de Meath, enlevée par Dermot M'Morrogh, roi de Leinster, qui, pour se venger de la guerre que lui avait faite le roi de Meath, aidé du roi de Connaugth, appela, sous Henri II, les Anglais en Irlande. Les droits de l'Angleterre sur l'Irlande n'ont pas, en effet, une autre origine que celle des droits ouverts aux Maures sur l'Espagne par le comte Julien. Seulement, depuis plus de six siècles, l'Irlande attend son Pélage!

(2) *Gaël* est l'ancien nom du peuple irlandais.

« O toi qui as racheté l'homme par tes souffrances, accorde aussi la rédemption à ma chère et malheureuse patrie. Puisse le courroux céleste faire retomber sur la tête coupable des ennemis d'Érin toutes les calamités qu'ils font peser sur elle. »

Les constables ne me donnèrent pas le temps de témoigner à M. Fitz-G*** le plaisir et l'admiration que m'avaient fait éprouver les *Rives du Suir*. Nous étions arrivés à *New-Port*, à l'endroit où le Shannon, après avoir déversé une partie de ses eaux dans un canal latéral, qui, par dix écluses, descend jusqu'à Limerick, s'élance à travers des roches sur une pente de vingt pieds par mille. En touchant à New-Port, d'où ils devaient continuer leur route par terre, les constables poussèrent trois *hourrah* triomphans, auxquels un trompette et un fifre, venus à leur rencontre, répondirent en jouant le *Rule Britannia*. Aucun habitant du bourg ne se montrait pourtant sur le rivage. On eût dit des naturels d'un pays qui avaient laissé déserts des bords qu'ils ne pouvaient défendre.

Quand je vis qu'il fallait quitter *l'Avon-more* pour entrer de nouveau dans un petit et étroit bateau de poste, et aller pendant deux ou trois heures encore entre deux uniformes et tristes talus de pierre, je fus pris d'un profond ennui. J'aperçus alors sur la rive de petites nacelles, et je demandai à M. Fitz-G*** si le Shannon était impraticable pour elles comme pour les bateaux à vapeur.

Apprenant par sa réponse qu'avec des bateliers exercés le danger à courir n'était ni toujours, ni infailliblement suivi de catastrophes, je déclarai que je voulais en tenter les chances. J'étais bien aise, ainsi, de m'essayer à ne pas faire reculer devant les obstacles qui m'attendaient dans mes excursions prochaines le système aventureux que je m'étais promis de suivre, et qui m'a été si funeste depuis.

— J'irai avec vous, monsieur, me dit le révérend.

L'accent de sollicitude amicale et tout évangélique avec lequel il prononça ces paroles me fit comprendre qu'il n'était point poussé seulement, comme il me le disait, par le désir de revoir les chutes du Shannon près de Connel-Castle, et je n'eus plus aucun doute, quand je le vis se placer lui-même au gouvernail.

— Nous pouvons nous croiser les bras, Donoghal, dit un des mariniers à son camarade; le Shannon, aujourd'hui, a trouvé son maître.

M. Fitz-G*** devint, de la part des mariniers, l'objet d'un respect affectueux et empressé, que l'affable et digne prêtre leur rendait en bonnes et saintes paroles d'encouragement et de consolations, entrant avec eux dans les plus petits détails d'intérieur et de famille.

Pour moi, voyant ainsi l'affection et la tendresse régner entre le pasteur et le troupeau, j'eus une haute idée du clergé et du peuple catholique d'Irlande; je ressentis une émotion profonde, pour ce peuple qui avait tant souffert, qui avait tant eu besoin d'être consolé, et pour ce clergé qui avait tant souffert lui-même, et qui cependant n'avait point fait défaut à sa mis-

sion consolatrice. Me trouvant ainsi face à face avec eux, loin des *Sassanach*, au milieu d'un fleuve impétueux, qui n'avait souvent que des rochers ardus pour rivages et pour lit, je me crus transporté aux temps où la persécution décimait l'église d'Irlande et où le peuple et le prêtre s'en allaient à travers les torrens et les abîmes, célébrer les saints mystères dans des cavernes impénétrables.

L'aspect du Shannon était propre à inspirer la terreur. Tantôt la barque rasait de ses flancs deux rochers, dont l'interstice creusé comme un cercueil était le seul lit navigable du fleuve. Tantôt elle passait avec le flot bondissant au-dessus de la pointe d'un roc tapissé de mousse, qui se dressait presque à fleur d'eau au milieu du courant, qu'il semblait vouloir arrêter. La barque glissait, glissait toujours avec une rapidité effrayante à travers tous ces écueils dont la main habile de M. Fitz G*** lui faisait suivre les détours... Et cependant nulle pensée de prévision fatale ne vint m'assaillir, je partageais la confiance des bateliers. Eh! que pouvait-il nous arriver? N'avions-nous pas avec nous l'esprit de Dieu, la foi qui dompte les flots et qui transporte les montagnes?

Tout d'un coup le Shannon devint aussi paisible qu'un lac aux eaux dormantes, et la barque resta immobile. Nous étions entrés dans ce que les riverains appellent le *Shannon-Harbour*. Et, en vérité, c'est un port merveilleux, dont des rochers à pic et couronnés d'arbres touffus forment à une grande hauteur la jetée circulaire.

Les bateliers alors se mirent à ramer, et ils entonnèrent un chant dont la mesure précipitée était marquée par la chute cadencée des rames.

— L'Irlande ne peut périr, monsieur, me dit avec un noble orgueil M. Fitz-G***, car l'espérance y est aussi infatigable que l'oppression. Nos bateliers chantent le *Cantique de délivrance*, l'œuvre de l'un de nos plus célèbres bardes du siècle dernier, qui le composa dans sa jeunesse. Andrew Margrath, plus vulgairement appelé Mangaire Sugach, a laissé dans la mémoire des paysans du Munster une foule de chansons et de poèmes, inspirés tour à tour par l'amour ou le patriotisme. Comme poète, il fut bien au-dessus, non-seulement de cette nuée de gentilshommes d'Angleterre qui, de son temps, écrivaient avec quelque facilité, mais encore de ceux que le docteur Johnson, sans y regarder de très près, appelle les *poètes anglais*. Je dois dire, cependant, que la vie de notre barde n'avait pas tous les caractères posibles d'orthodoxie; elle était quelque peu vagabonde, irrégulière, nonchalante et sensuelle. Il possédait d'ailleurs une grande puissance de sarcasme; et, comme il ne se plaisait guère que parmi les classes les plus pauvres du peuple, où il était fort aimé, le Mangaire était un poète très redoutable. Ses habitudes et ses poésies ont une frappante analogie avec celles de Prior. Il essaya tous les genres, depuis le grotesque jusqu'au sublime, et n'échoua dans aucun, de manière du moins à compromettre sa réputation d'écrivain, ou à s'exposer à la raillerie. Je l'ai vu il y a une cinquantaine d'années; j'étais encore très jeune; et, quelques jours avant

sa mort, je lui ai entendu chanter son cantique, qui était son œuvre de prédilection, bien qu'elle ne soit pas sa meilleure. Je me souviens que, même alors, j'admirai comment le patriotisme est la seule foi qui ne périt point dans les orages des passions, et combien il sert à rappeler plus tard la foi religieuse. Le Mangaire, ce jour-là, avait dans la voix et dans le regard quelque chose de cette espérance vague, de cette intelligence prophétique qu'il est donné à l'homme de génie de connaître au moment de la mort.

Nous arrivâmes bientôt au petit et riant village de Connell, le Spa de l'Irlande, renommé pour ses eaux ferrugineuses, mais non pour la société qui s'y rassemble, ni pour ces plaisirs qui, autant que la rouille des eaux, opèrent des miracles. Connell n'est guère que le rendez-vous des gens qui tiennent, en Irlande, le milieu entre l'aristocratie de naissance ou de fortune et l'extrême pauvreté. Cette classe participe des deux autres, de la première par la vanité, de la seconde par le costume, non cependant que ce costume ressemble aux haillons du pauvre. Mais cette classe qui répond à ce qu'en France on appelle la petite bourgeoisie, a aussi un cachet irlandais qui lui est propre. Si elle a un chapeau neuf, vous êtes assuré que la robe ou l'habit ne le sont pas; si l'habit ou la robe viennent de chez le marchand, les souliers en sont sortis depuis si long-temps, qu'ils ne tiennent plus aux talons. Cette demi-indigence, recouverte de certains objets de luxe, jetait quelque chose de triste et de disgracieux sur la foule des promeneurs qui longeaient la rivière, et elle contrastait péniblement avec les gentilles figures qui se montraient sur le rivage ou derrière les fenêtres des *cottages* tapissés de la verdure du lierre et des couronnes de la fleur de la Passion.

Quand nous eûmes dépassé Connell d'un demi-mille environ, il nous fallut prendre terre. Il n'est pas de puissance humaine qui pût aller plus loin sur le fleuve. Nous étions arrivés aux chûtes du Shannon. Arrêté là par une masse de rochers qui se dressent en chaussée et laissent à peine, sur la rive droite, un passage étroit, le Shannon se précipite et descend furieux. A sa sortie, il bondit de rochers en rochers, s'étend, se roule, se replie et s'échappe en mille petits torrens, à travers mille fissures qu'il faut enjamber pour arriver au point le plus rapproché du lit étroit par lequel il se précipite. Fécondées par une humidité continuelle, quelques portions de cette chaussée sont couvertes de plantes aquatiques, de fleurs odorantes et de saules naissans qui présentent à l'œil l'aspect de massifs groupés dans un parterre. Le rouge-gorge, le petit *cabaret* d'Irlande et la bergeronnette amie des eaux, chantent et bâtissent leur nid en se berçant sur ces tiges flexibles. Mais souvent, avant que les fleurs soient épanouies, avant que la couvée des oiseaux soit éclose, survient une inondation qui entraîne dans le gouffre et les parfums et les amours. Ce fut peut-être ainsi, au milieu des fleurs emportées avec elle, que, dans toute la fraîcheur de ses rêves, avait été roulée naguère, sous les flots écumans et mille fois brisés, la jeune et belle lady Massy, dont l'avare Shannon ne rendit pas même les lambeaux!

Un de ces misérables *carts* qui sillonnent les routes et les villes de l'Irlande,

et où les voyageurs sont assis dos à dos, nous transporta à Limerick, que je trouvai en pleine ébullition électorale. Les élections de cette ville étaient bien loin d'être aussi paisibles que celles de Dublin. Les magasins étaient fermés, la force armée occupait les positions, et, à Limerick, la force armée est fort respectable. J'y ai compté jusqu'à cinq uniformes de régimens différens, non compris les troupes échelonnées dans les petites villes environnantes, et les *constables* qui avaient été appelés du Connaught. A l'ouverture du poll, les réformistes avaient fait afficher un énorme placard en lettres rouges. Il y était déclaré que tout électeur catholique romain, votant pour les orangistes, serait marqué d'une croix rouge, de manière à ce que tout le monde pût savoir son nom et sa demeure, et que le dimanche suivant, à la chapelle, il serait dénoncé comme un renégat et un traître... En tête du placard il y avait cette épigraphe significative, et qui est toute une lamentable histoire : *Remember Queen Elisabeth.*

Je compris de reste, à l'épigraphe du placard et à cette effervescence des passions politiques encore excitée par les passions religieuses, que j'étais entré dans le sud de l'Irlande, là où la haine aveugle des rois d'Angleterre et le fanatisme protestant des orangistes ont allumé le plus d'incendies, amoncelé le plus de ruines, et commis le plus de spoliations. J'étais dans le vieux royaume catholique de Munster, où il n'y a pas une cité, pas un hameau, pas une maison, pas une hutte de terre recouverte de paille ou creusée, comme un fossé, parmi des broussailles, qui ne se lamente et ne soit comme Rachel, ne voulant pas être consolée, parce que ses enfans ne sont plus : *Quia non sunt!*

C. Feuillide.

THÉATRE-FRANÇAIS.

Caligula.

Il est effrayant de voir avec quelle dévorante rapidité la presse épuise tous les sujets, et de l'œuvre la plus nouvelle fait, au bout de quelques jours, un champ sillonné en tous sens, où les derniers venus n'ont plus rien de neuf à semer. Cela seul suffirait à expliquer la tournure paradoxale de certains esprits qui, peu amoureux des sentiers où les traîne la foule, s'en détachent moins par conviction que par haine des vérités vulgaires. Pour nous, malgré la sainte horreur que nous avons du *vulgum pecus*, nous nous résignerons à répéter en partie, à propos de *Caligula*, ce que d'autres ont dit avant nous, tant nous nous sentons peu le courage d'avoir raison contre tout le monde. Répétons-le donc, au risque de nous rompre le cou à la suite des moutons de Panurge : il n'est pas, que nous sachions, dans les annales de l'humanité tout entière un personnage moins propre que Caligula à devenir le héros d'une tragédie. C'est une monstruosité qu'il faut laisser à l'histoire, qui l'enregistre sans pouvoir l'expliquer ; le drame ne saurait qu'en faire. Isolés des passions qui les déterminent ou qui leur succèdent, il n'est point de faits dramatiques. Le drame est dans la lutte des sentimens, les faits n'en sont jamais que l'expression visible et matérielle. Le drame n'est pas dans l'oreiller qui étouffe Desdémone ; il n'est pas davantage dans le glaive qui frappe Pyrrhus au temple, mais bien dans le cœur d'Othello, mais bien dans l'ame d'Hermione. La guillotine qui fonctionne à la barrière Saint-Jacques n'est pas dramatique le moins du monde, le drame est à la cour d'assises. Rien n'est bête comme un fait réduit à sa brutale signification, et je ne crois pas qu'il puisse en résulter autre chose que l'horreur, le dégoût ou l'indifférence. Qu'un fou se promène sur les toits, marche sur la tête, étrangle son frère et le jette par la fenêtre, tout ceci est parfaitement extravagant et parfaitement horrible, mais dramatique, vous ne le pensez pas. Toutes ces vérités sont si niaisement vraies, que je n'aurais certes pas le courage de les rap-

peler, si M. Dumas n'avait eu, lui, le courage plus grand de les oublier. Choisir Caligula pour le héros d'un drame, autant valait prendre un fou furieux ou un tigre enragé. La tragédie de M. Dumas va nous le prouver tout à l'heure.

La toile se lève : nous sommes au Forum. Le Capitole, le cirque, le palais des Césars, le temple de Jupiter, blanchissent dans l'air du matin. C'est l'heure où l'orgie épuisée pâlit, où les plaisirs de la nuit se dispersent, l'heure où les amours, qui ont besoin de mystère, profitent des dernières ombres pour se retirer sans bruit. Chœreas, tribun des gardes prétoriennes, s'arrache des bras de Messaline. Au même instant, trois jeunes gens, qui ont passé la nuit à la taverne, arrivent couronnés de fleurs. L'un d'eux est Lépidus, le beau, l'élégant Lépidus, nouvellement débarqué d'Athènes, d'où il a rapporté la grace et l'atticisme de la cité de Périclès. Bientôt le soleil luit : Rome s'éveille, les rues s'animent, les augures vont aux temples, les mendians circulent, les boutiques s'ouvrent, les journaux se lisent à haute voix sous l'auvent du barbier Bibulus. C'est la vie romaine prise dans ses détails les plus vulgaires. Lépidus se fait coiffer, Ennius s'épile. Cependant les conversations se croisent; on parle de choses et d'autres, de Caïus César, par exemple, dont le triomphe se prépare, et qui doit monter, ce jour-là même, au Capitole. On en parle, on en rit. Lépidus, surtout, est sans pitié pour le tyran, sans pitié, hélas! pour lui-même, car on l'écoute, car il est trahi! Bibulus n'est pas Bibulus, le barbier n'est pas le barbier. Les visages s'assombrissent; Lépidus seul n'a point pâli. Il embrasse ses amis; à l'un, il donne son poignard, à l'autre sa chaîne d'or, une chaîne qu'il reçut en partant d'une jeune et belle Athénienne; il commande un bain parfumé, et, prévenant la vengeance de César, il va s'endormir du sommeil éternel, pour échapper aux tortures et à l'ignominie des supplices.

Ce Lépidus est si plein d'esprit et de grace, si jeune, en vérité si charmant, qu'on regrette de le voir si pressé de mourir, pour éviter la mort. Mais la foule augmente; des cris de joie se font entendre. Escorté de gardes et de licteurs, le char de Caligula s'avance, précédé de clairons qui retentissent et des Heures qui récitent des strophes. Près de Caligula, la Victoire, représentée par Messaline, pose une couronne sur la tête du triomphateur. Les Romains applaudissent; on crie vive César! Dans la foule, apparaît tout à coup un jeune Gaulois, à la blonde et longue chevelure, au blanc visage, au costume étrange. Il accompagne une jeune fille enveloppée, comme une madone, d'un vêtement blanc et austère. Un intérêt mystérieux s'attache aussitôt à ces deux jeunes gens, qui dans cette Rome dissolue semblent tout d'abord entourés d'une atmosphère d'innocence. Le char poursuit sa marche triomphale et se croise avec le cadavre de Lépidus, que des esclaves traînent aux gémonies. Plein de vie et de mouvement, d'un style élégant, vif, pressé, rapide, d'un intérêt saisissant, ce prologue est une large et belle exposition qui fait concevoir de magnifiques espérances.

La toile se relève. Nous sommes à Baïes, près Pouzzoles, à quelques lieues

de Parthénope, sur ces rivages enchantés où reposent déjà les cendres de Virgile. Agenouillée devant ses dieux lares, Junia leur demande le retour de Stella, sa fille. Junia croit encore aux dieux lares, l'honnête matrone! Pour dérober sa fille aux regards de Tibère, elle l'envoya jadis prendre l'air dans les Gaules : mais Tibère est mort, elle redemande aux dieux sa fille bien-aimée, sa fille Stella, l'espoir de sa vieillesse. Il paraît que la bonne femme a d'étranges illusions sur son nourrisson Caligula; car Junia, mère de Stella, fut la nourrice de Caïus César. Caïus et Stella se sont nourris du même lait, le tigre et la gazelle ont bu la vie aux mêmes sources. Junia n'a pas encore achevé sa prière, lorsque Stella se jette dans les bras de sa mère. Qu'elle est noble et touchante! Son fiancé l'accompagne. Cette jeune fille que nous avons vue au triomphe de César, était Stella; ce jeune Gaulois qui la protégeait, était son fiancé, Aquila. Enfant de la Gaule, Aquila a conservé la religion de ses ancêtres; mais Stella est chrétienne. Elle n'a rien de plus pressé que de raconter à sa mère, en beaux vers qui ne valent pas l'Evangile, sa conversion à la foi nouvelle, bien nouvelle en effet! Stella déclare à sa mère qu'elle a changé de nom aussi bien que de dieux, qu'elle ne s'appelle plus Stella, mais Marie. La nourrice s'étonne; certes, il y a bien de quoi! Je voudrais savoir ce qu'aurait dit ma nourrice, si sa fille, retournant de Paris au village, lui eût appris, il y a sept ans, qu'elle avait embrassé la religion saint-simonienne et changé son nom de Toinette en celui de Mlle Fanfernaud? Sur ces entrefaites, Caligula se fait annoncer. Nous allons voir la bête féroce à l'œuvre. Caligula sait que sa sœur est belle : il la voit, il la veut, il l'aura. Après avoir bu avec le Gaulois à la même coupe, il se retire. Aquila va de son côté faire inscrire son nom chez le préteur. Stella le suit. Mais à peine ont-ils fait quelques pas, que des cris affreux percent l'air. Aquila se précipite dans la chambre de Junia le glaive en main, les cheveux en désordre, le visage ensanglanté. Des ravisseurs ont enlevé Stella. Au même instant le préteur s'empare d'Aquila, sur le serment de deux témoins qui déclarent le Gaulois esclave et fugitif. Dans son légitime désespoir, Junia saisit ses dieux lares et les brise, en s'écriant : « Vous êtes de faux dieux! » après leur avoir reproché préalablement de n'être bons à rien depuis qu'on les fait d'or au lieu de les pétrir d'argile; reproche bien injuste à coup sûr, car ces pauvres dieux se brisent absolument comme s'ils étaient bons à quelque chose.

Le deuxième acte se passe dans le palais de César. La foudre gronde; César a peur, il tremble, il se prosterne; le tigre fait patte de velours. La tempête s'éloigne; il rugit, il aiguise ses dents et ses ongles. On lui amène Stella. La malheureuse enfant n'a qu'à choisir entre la mort et le déshonneur, lorsque sa mère arrive à temps pour la sauver. Elle se précipite dans le palais de Caïus, en lionne à qui on a ravi ses lionceaux. Elle vient demander justice à César; César promet et la renvoie. A son tour entre Messaline. Messaline et Caligula, aimable accouplement! Qui aurait imaginé qu'on pût calomnier ces deux monstres? Mais voilà qu'un autre orage éclate, plus

terrible que le premier : c'est le peuple qui demande du pain. Pour apaiser les dieux et le peuple, Caligula saisit le consul Afranius par le milieu du corps, et, en manière de victime expiatoire et de distributions de vivres, il le jette par la fenêtre.

Empereur sans rival,
Qui nous donneras-tu pour consul ? — Mon cheval.

Est-ce assez de bassesse, de lâcheté, de folie, d'horreur et d'extravagance? Et Racine qui s'excuse d'avoir mis sur la scène un monstre tel que Néron! Racine qui nous dit : « C'est un monstre naissant; il n'a pas encore mis le feu à Rome, il n'a pas encore tué sa mère, sa femme, ses gouverneurs ! » Et voyez avec quel art merveilleux il adoucit les traits de son héros, et aussi avec quel merveilleux instinct il le prend au moment où tout intérêt pour ce jeune homme ne s'est pas encore retiré des nobles ames, où l'on tremble, mais où l'on espère; où l'on n'a pas oublié, où lui-même se rappelle encore qu'un jour il se plaignit aux dieux de ce qu'il savait écrire ! Malgré moi, malgré vous, nous nous intéressons au Néron de Racine. Il lutte, celui-là, il aime, il est jaloux, passionné. Nous triomphons, quand Burrhus le ramène au bien; nous gémissons, quand Narcisse l'entraîne à sa perte. Néron, du moins, tient encore à l'humanité par quelques fibres. Il ne fait pas encore le mal pour le mal : il ne verse pas le sang pour le voir, ni pour le sentir. Plus tard; mais alors ce ne sera plus le Néron de Racine. Que voulez-vous que nous fassions de semblables héros sur la scène? c'est bien assez de les rencontrer dans l'histoire. Quand je veux voir des bêtes féroces, je vais me promener au Jardin des Plantes.

Au troisième acte, nous sommes chez le tribun Chœreas; *Cherea* n'a jamais existé, que je sache. Comme Junia, Chœreas implore ses dieux lares; vieille foi tout aussi invraisemblable sous Caligula que la foi chrétienne. L'une n'existait déjà plus; l'autre n'existait pas encore. Dans ce temps, le ciel était vide. Chœreas conspire avec Messaline la mort du tyran. Brutus conspirait avec son ame sainte, avec son amour de la liberté, avec son bras et son poignard. Chœreas a acheté le Gaulois Aquila. Il lui propose de frapper César. Pourquoi? A quel propos? Que ne le frappe-t-il lui-même? C'est ce que nul ne saurait dire. Le Gaulois a bu à la même coupe que César, que Dieu garde César! Il ne frappera pas. Chœreas est un sot qui se trouve à la merci de son esclave. Arrive Messaline qui raconte les nouvelles amours de Caligula, le rapt de Stella, tout ce que nous savons enfin, tout ce que le Gaulois ignore. Les paroles de Messaline lui révèlent tout. Furieux, on le serait à moins, il demande des armes; c'est lui qui frappera le tyran. Messaline l'entraîne. Toute la fin de ce troisième acte est enveloppée d'un sombre mystère.

Au quatrième acte, le mystère devient plus sombre encore. Les ombres s'épaississent; qu'on nous rende le jour. Stella est seule, en prières, dans une chambre du palais impérial. Tout à coup Aquila tombe dans cette

chambre, comme une balle lancée par une main vigoureuse. Que vient-il faire? Qui l'a conduit là? A peine entré, la porte se ferme sans qu'on puisse la rouvrir. Quelle main a fermé cette porte? Il est sans armes. Pourquoi est-il sans armes? La folie de Caligula a-t-elle gagné tous ces cerveaux? Ce qu'il y a de clair, c'est que les deux amans s'apprêtent à mourir. Le Gaulois n'a pas peur; seulement, avant d'en finir avec la vie, il glisse à sa belle fiancée une petite proposition gauloise, que la jeune chrétienne repousse, et que Messaline eût, pour sûr, acceptée. Stella ne tient plus à laterre que pour en détacher son amant; c'est Polyeucte parlant à Pauline :

J'ai de l'ambition, mais plus noble et plus belle.
Cette grandeur périt, j'en veux une immortelle,
Un bonheur assuré, sans mesure et sans fin,
Au-dessus de l'envie, au-dessus du destin.
Est-ce trop l'acheter par une triste vie,
Qui tantôt, qui soudain me peut être ravie;
Qui ne me fait jouir que d'un instant qui fuit,
Et ne peut m'assurer de celui qui le suit.

Le Gaulois s'agenouille, et après avoir subi un petit interrogatoire, il reçoit le baptême et se relève chrétien et martyr. La scène est tellement sublime, qu'elle doit toucher de bien près au ridicule, je le crains. En tout cas, voilà deux conversions qui n'auront pas coûté grand' peine aux apôtres. Comme Aquila se relève, Caligula entre dans la chambre. Ce gracieux soupirant de Stella fait attacher le Gaulois à une colonne, et lui montre, par une fenêtre ouverte, le supplice de sa fiancée qu'il vient d'envoyer aux bêtes. Aux cris d'Aquila, Junia accourt. Que voit-elle, grands dieux! que voit-elle! Tous deux jurent de se venger. Mais pour attendre le tyran, où se cacheront-ils? — Chez moi! leur crie Messaline. C'était vraiment bien la peine de baptiser ce Gaulois, pour lui faire, quelques heures plus tard, étrangler Caligula!

Au cinquième acte, la toile se lève sur un splendide festin. Les convives sont couchés autour de la table; des improvisateurs chantent en s'accompagnant de la lyre. Messaline verse le vin de Falerne dans les coupes d'or. Claude, l'oncle de Caligula, boit et mange, sans se douter que l'empire l'attend au dessert. Au milieu du festin, il prend fantaisie à Caligula de se faire servir, comme entremets, deux jeunes conspirateurs condamnés à mort. Ce sont les deux amis de Lépidus que nous avons vus dans le prologue, dans ce pro ogue qui nous promettait de si belles choses, le menteur! Ces deux enfans, qui méritaient de naître en des jours meilleurs, bravent la fureur du maître et le saluent avant de mourir : *ave, Cæsar, morituri te salutant.* Ivre de vin et de colère, Caligula tombe sur un lit et s'endort. Il ne se réveille que pour se rendormir, et cette fois d'un long sommeil. Junia le poignarde, et Aquila l'étrangle. Pour un pareil monstre, ce n'est pas trop de la corde et du poignard. Cependant que fait Chœreas? Il accourt

bravement quand il ne reste plus rien à faire. Heureusement l'histoire est là pour te faire raison de M. Dumas, ô vieux républicain, que n'eût pas désavoué Brutus! Messaline qui, d'après M. Dumas, ne s'est servie du tribun que pour arriver au but suprême de ses ambitions, fait couronner Claude et envoie son amant au supplice.

A moi l'empire!

dit Claude.

A moi l'empire et l'empereur!

s'écrie Messaline. — Et la toile tombe.

Il y a dans ce drame deux parties bien distinctes, trop distinctes, puisqu'elles cheminent côte à côte sans se mêler ni se confondre. Dans la partie historique, l'histoire est continuellement outragée; outragée dans la personne de Messaline, qui ne méritait pas qu'on prît la peine de blanchir sa tunique; outragée dans la personne du sexagénaire Chœreas, qui méritait, lui, qu'on respectât sa toge républicaine; outragée jusque dans les noms de ses personnages. Ainsi *Cherea* n'a jamais existé; ainsi le nom de Stella appartient à l'Italie du moyen-âge, et n'a jamais été possible dans la Rome antique. Quant à la prétention de nous initier à la vie intime de la société romaine, cette prétention n'a pas le mérite de l'originalité. Il y a quelques années, deux jeunes gens d'infiniment d'esprit firent jouer, au théâtre de l'Odéon, une pièce intitulée : *Une Révolution d'autrefois, ou les Romains chez eux*. Ce n'était ni plus ni moins que Caligula lui-même. Nous pardonnerions à M. Dumas d'avoir hâté de quelques années la propagation du dogme chrétien, s'il en eût fait jaillir une pensée philosophique. Mais cette pensée est à peine indiquée dans son drame. Il avait à nous montrer toute une aurore resplendissant sur le vieux monde; c'est tout au plus s'il a dérobé à la foi nouvelle un pâle rayon pour éclairer son œuvre. Si dans la partie dramatique de *Caligula* M. Dumas se trouve parfois au-dessous de lui-même, en revanche il se relève de toute sa hauteur dans la partie littéraire et poétique, plus haut peut-être qu'il ne s'était jamais élevé; car, quoi que puisse reprendre dans *Caligula* une critique impartiale et sévère, c'est encore là le fruit d'une imagination vigoureuse et puissante, d'une ame chaude et passionnée, d'un poète ardent, d'un esprit amoureux de l'art.

Il est juste de dire que la pièce est montée avec une magnificence fort au-dessous des merveilles qu'on nous avait promises. M. Menjaud est charmant dans le rôle de Lépidus. Mlle Ida est parfaitement noble et convenable. Mme Paradol joue en vraie nourrice qu'elle est. M. Ligier sera long-temps encore un acteur nécessaire. M. Beauvalet a créé le rôle d'Aquila avec une admirable intelligence.

JULES SANDEAU.

BULLETIN.

La petite pièce a précédé la grande; avant le drame politique de l'adresse, nous avons eu les bonnes scènes de la vérification des pouvoirs. Ici de longues dissertations sur le *ni l'un ni l'autre*, là des discours sans fin sur le *l'un et l'autre*. Nous avons eu des magistrats ne payant pas le cens et se faisant nommer députés, pour avoir occasion de connaître la cote de leurs contributions; nous avons eu surtout M. Viennet, beau d'émotion et de colère, mesurant de l'œil l'assemblée, du fond de la tribune où il se tenait, comme Moïse sur la montagne, jetant un dernier regard sur la terre promise où il lui est interdit d'entrer. M. Viennet affirme qu'il ne se remettra sur les rangs que dans le cas où le gouvernement enverrait à Béziers des forces militaires considérables, pour protéger la personne de ses électeurs. Il demande trois grenadiers par tête, environ deux bataillons pour assurer la liberté de ses trois cent soixante-seize voix; il déclare qu'il y va d'une révolution probable, et que le midi verra recommencer à la fois 93 et 1815.

Malgré ces hautes considérations, la chambre a été impitoyable; elle a renvoyé MM. Flourens et Viennet devant leurs juges naturels. Il reste donc à l'honorable éligible un recours en cassation, ressource que n'a pas le poète. M. Jaubert, dit-on, a été l'inflexible adversaire de son ancien collègue. Pourquoi aussi M. Viennet allait-il se faire soutenir par le ministère, ou mieux encore, pourquoi le ministère allait-il soutenir M. Viennet? M. Jaubert est très décidé sur ce point : si le ministère dit que deux et deux font quatre, M. Jaubert dira que deux et deux font cinq. Son début à la chambre a été de voter galamment dans son bureau pour M. Thiers. « En portant M. Calmon, s'écriait hautement l'honorable député du Cher, j'avais chance de faire un choix peu agréable au fond au ministère; en donnant mon vote à M. Thiers, j'en suis plus sûr encore! »

M. Jaubert n'en a pas moins eu cent vingt-trois voix. Le cabinet paraît se féliciter, comme d'une victoire, de le voir écarté du bureau. Nous lui souhaitons pour l'avenir de plus heureux et de plus importans succès. Il est juste de dire, du reste, pour atténuer la signification de ce chiffre obtenu

par l'ennemi en quelque sorte personnel du ministère, qu'à ce titre les voix légitimistes lui ont été nécessairement acquises, en y ajoutant aussi quelques voix de la gauche, car M. Thiers et le centre gauche n'ont pas rendu à M. Jaubert sa galanterie.

La chambre n'a jusqu'ici remué que des noms propres, mais le pays ne s'est pas trompé sur la portée de leur signification. Essayons de l'apprécier en elle-même, en dehors de toutes les hypothèses et de toutes les conjectures auxquelles l'incertitude de la situation doit naturellement donner lieu.

Le mouvement de l'opinion vers le centre gauche se trouve énergiquement exprimé dans la composition du bureau. M. Delessert y est remplacé par M. Passy, et M. Jaubert par M. Dubois de la Loire-Inférieure. Les majorités obtenues par les membres de cette nuance, en laissant même à part MM. Calmon et Félix Réal, acceptés par les diverses fractions parlementaires, et à plus forte raison M. Dupin, sont évidemment plus nombreuses et plus compactes que celles qui ont, à grand'peine, assuré la nomination de MM. Jacqueminot et Piscatory. M. Teste pressait le premier, M. Havin était sur les talons du second. Le concours chaleureux du ministère à l'élection de l'un, l'adhésion qu'il a cru devoir donner à celle de l'autre, ont seuls déterminé ces choix devant lesquels la chambre a visiblement hésité.

Un fait est désormais incontestable, et, de quelque embarras qu'il doive devenir la source, il faut bien le reconnaître et le proclamer avec sincérité. Il est manifeste que, dans les questions de personnes, si ce n'est dans celles de principes, la nouvelle législature est, presque au même degré et de la même manière que l'ancienne, divisée en deux principales fractions, reconnaissant pour chefs deux hommes placés en dehors du cabinet, et dont l'hostilité combinée lui serait mortelle. Si, en opérant la dissolution, la seule pensée de M. Molé avait été d'échapper à cette difficulté, il faudrait avouer, sans doute, qu'il s'est trompé du moins en cela.

La formation des réunions Ganneron et Joseph Périer avait été, non pas la cause, mais l'indice de cet état de choses, qu'il sera difficile de modifier. Nous apprenons cependant que le ministère, qui s'était si justement inquiété d'une réunion où dominait exclusivement la parole de M. Guizot, et où les hommes de la coterie ne lui accordaient qu'un appui dédaigneux et superbe, encore que la masse des membres lui fût favorable, en a déterminé la clôture. Il a eu grandement raison; c'est un premier succès dont nous le félicitons, et dont l'effet moral sera grand dans la chambre.

Cette tendance à se grouper, sinon contre l'action ministérielle, du moins en dehors d'elle, attesta dès l'abord que les anciens centres de gravité avaient été peu déplacés par le résultat des élections générales, et qu'ils seraient assez puissans pour attirer bon nombre des nouvelles unités flottantes que ces élections avaient jetées dans la chambre. Il y a seulement cette différence que le parti où domine l'influence de M. Thiers, réuni à la gauche dynastique et sans le concours même du centre ministériel proprement dit, approche de la majorité et l'atteint quelquefois, ainsi que l'on

attesté l'élection de M. Passy et la quasi-élection de M. Teste, tandis que la fraction groupée autour de M. Guizot ne saurait se prévaloir précisément du chiffre de 123 voix obtenues par M. Jaubert, puisque des voix étrangères sont venues grossir celles des amis de l'honorable membre. Le centre droit n'arrive à la majorité que par le concours des voix de fonctionnaires qui ont si difficilement déterminé l'élection de M. Piscatory; et dans ce cas, cette majorité est flottante et à peine appréciable, tandis que ces mêmes voix ministérielles se portant au centre gauche y trouvent une majorité plus nombreuse et compacte.

MM. Molé et de Montalivet ont une trop grande expérience de la vie parlementaire, pour s'être dissimulé ce que présentaient de grave les 142 voix données à M. Barrot et les 123 suffrages restés à M. Jaubert, malgré leur déclaration très explicite et très franche sur le caractère que prenait à leurs yeux une telle candidature. Il est évident que le ministère n'a pas précisément de place faite dans la chambre, qu'il doit travailler à s'y créer une clientelle à lui, plus personnelle encore que politique, car celle-ci lui manquera beaucoup moins que l'autre. Il n'y a, d'ailleurs, visiblement, entre le cabinet et la législature, aucune dissidence, et à plus forte raison aucun repoussement.

Ces difficultés du premier moment ne tiendraient-elles pas surtout aux antécédens parlementaires des deux principaux membres du cabinet du 15 avril, étrangers l'un et l'autre à la chambre élective? A coup sûr, la valeur de M. Molé comme homme d'affaires et comme homme politique, son importance personnelle, sont connues et appréciées de tous; il en est de même du dévouement éclairé qui fait de M. de Montalivet l'un des plus courageux soutiens de la monarchie de 1830; mais ces existences politiques se sont développées sous une autre atmosphère que celle du Palais-Bourbon. Rien ne supplée aux rapports de confraternité qu'autorise et impose le titre de collègue; et cette sorte d'isolement dont peut se plaindre le ministère, lorsqu'il se produit des questions de noms propres, est une nécessité qu'aurait à subir tout cabinet dont la partie politique serait prise à la chambre des pairs. Il n'y aurait, peut-être, à cet égard d'exception que pour M. de Broglie, et certes l'exception confirmerait ici la règle, et ne serait pas de nature à flatter outre mesure l'amour-propre du noble pair. Qu'est-il besoin de dire, en effet, que M. de Broglie président du conseil, c'est M. Guizot les épaules couvertes du manteau ducal?

Les questions de personnes sont toujours les plus difficiles à vider; elles ont été un embarras pour tous les ministères contraints de paraître devant des législatures nouvelles; l'habileté consiste alors à les changer en questions politiques; on sait comment s'y prit Casimir Périer.

Ces temps ne sont plus sans doute, et nous ne conseillons pas précisément au ministère du 15 avril de passer en vingt-quatre heures la frontière espagnole pour conquérir une majorité, comme le chef du cabinet du 13 mars passa la frontière de Belgique. Nous lui demandons seulement en face de la

chambre ce dont il n'a pas manqué dans l'intervalle des deux sessions : de la décision et de la prudence, de l'habileté et de la modération. Que laissant le champ libre aux grandes luttes de la tribune, il vienne surtout y donner l'assurance et la preuve qu'il veille sur les grands intérêts de la nation au dedans et au dehors, qu'il prend au sérieux l'affaire d'Alger et l'affaire d'Espagne; qu'il n'est dominé par aucune volonté supérieure dans son action politique; que cette action ne sera dirigée que d'après le cours des évènemens et la manifestation de la pensée parlementaire. Si, dans cette attitude d'honorable franchise, il traversait avec honneur et sûreté la discussion de l'adresse, on pourrait peut-être alors voir se conclure avec les représentans de la majorité parlementaire des alliances dont le pays retirerait encore plus de fruit que le cabinet lui-même.

Que si, blessé comme il a droit de l'être, de la protection insolente que lui départissent quelques hommes qui lui doivent leur rentrée dans la chambre, inquiet, d'un autre côté, de la froideur du centre gauche pour une administration au sein de laquelle ce parti ne se regarde pas comme représenté en proportion de son importance numérique et parlementaire, le cabinet se modifiait, alors qu'aucune question n'est encore posée, qu'aucune position n'est prise, il livrerait évidemment la chambre et le pays à un interrègne ministériel aussi long que déplorable. Que chacun trace donc son programme, que l'on y mette de la prudence et du respect pour tous les pouvoirs de l'état; mais qu'en même temps on soit franc, explicite et loyal, qu'on formule de part et d'autre la limite des concessions et des exigences, et que les portefeuilles se conquièrent à la tribune, selon la vérité et le vœu du gouvernement représentatif.

La nomination des membres de la commission de l'adresse est venue confirmer tout ce qu'annonçait celle des membres du bureau. Même prépondérance numérique au centre gauche, auquel appartient M. Boissy-d'Anglas, pour lequel M. Barrot lui-même a voté; même exclusion systématique des doctrinaires, qui ont dû renoncer, dans le deuxième bureau, à la candidature de M. Guizot, et dont les candidats, MM. Duvergier et Dumon, ont échoué dans le cinquième et le septième, les seuls où les membres de cette opinion aient essayé la lutte; enfin, même attitude de réserve bienveillante envers le ministère qu'on attend évidemment à l'œuvre. Nous ne répéterons pas, avec quelques imprudens amis, que ces choix sont une victoire décisive, car s'il en était ainsi, les adversaires en tomberaient d'accord, ou laisseraient au moins percer leur profond découragement; mais nous dirons, avec tous les observateurs sincères, qu'ils rendent la victoire possible, et qu'ils constatent authentiquement la modération et la droiture des intentions de la chambre.

La discussion des bureaux nous donne l'avant-goût de celle de l'adresse. On y sera très décidé sur l'amnistie, sur la conservation d'Alger; on énoncera sur la question espagnole des sympathies prononcées, mais sans tracer d'avance au gouvernement une marche précise, et en lui laissant toute la

responsabilité de l'avenir; on consacrera le principe de la conversion de la rente, sans trop insister pour une exécution immédiate. Il n'est rien, à coup sûr, dans tout cela, que le ministère n'accepte d'avance; on ne voit pas là une seule question par où son programme soit menacé.

En résumé, rien n'est changé dans la situation que nous caractérisions à l'ouverture des chambres : nécessité démontrée de gouverner avec une majorité formée par les deux centres, d'où suit, comme conséquence pour tout ministère de durée, l'obligation de représenter dans de justes proportions la valeur de ces deux élémens, à moins de se sentir assez puissant pour les dominer l'une et l'autre par l'autorité de son talent et de son caractère, ou par la gravité d'évènemens extraordinaires venant en aide au pouvoir.

Il est difficile de dire si cette dernière ressource sera départie au gouvernement; il est douteux, du moins, que les évènemens soient assez sérieux pour arrêter de si tôt le cours naturel de toutes les ambitions, l'activité de tous les amours-propres, et pour créer à chacun un intérêt supérieur à son propre intérêt personnel.

L'Espagne en est au même point; don Carlos menace l'Aragon et la Castille d'une nouvelle expédition, dont il n'attend aucun résultat sérieux, et dans le but unique de conserver sa position vis-à-vis de l'Europe. Pendant ce temps, le comte d'Ofalia débute par un discours qui ne compromettra son ministère avec personne, pas même avec le prétendant.

Une interprétation fausse a été généralement donnée par l'opinion publique à la formation du cabinet dont l'ancien ministre de Ferdinand VII est le chef. On a vu dans ce choix une inspiration directe de l'ambassade française; or, nous croyons savoir qu'il n'en est rien : notre cabinet n'a nullement repoussé M. Martinez de la Rosa, ainsi qu'on l'a dit, à raison de sa récente manifestation au sein des cortès. Le partage d'un corps de troupes espagnoles, destiné à se porter vers Hernani à travers le territoire français, passage autorisé par décision très récente, viendra fortifier heureusement les assurances données dans le discours de la couronne, et dont nous avons si souvent devancé de nos vœux la réalisation dans l'intérêt du ministère lui-même.

La Belgique a de nouveau appelé l'attention de l'Europe, et la conférence de Londres s'est vue menacée de reprendre la longue série de ses protocoles. Au fond, cette affaire de Grünewald est grave, non pas en elle-même, mais comme manifestation d'une situation fausse, qui, en se prolongeant, deviendra de jour en jour plus difficile à dénouer. L'important n'est pas de savoir si le prince de Hesse-Hombourg a fait couper quelques fagots dans cette forêt au-delà du rayon stratégique de la forteresse fédérale : quelques explications données à Francfort, quelques notes adressées de Paris à Bruxelles et de Berlin à La Haye, arrangeront cette affaire, comme elles en ont arrangé tant d'autres entre le dépit du roi Guillaume et la pétulance du peuple belge. C'est bien à tort, à coup sûr, qu'on a pris l'alarme pour tout cela. Mais, il faut le reconnaître, rien ne finit de ce côté, et les clauses de ce

traité du 15 novembre 1831, qu'il fut si difficile d'imposer aux parties intéressées, et que la Hollande n'a point accepté pour son compte ; ces clauses, en vertu desquelles nous avons pris Anvers, paraissent désormais comme non-avenues aux yeux du gouvernement néerlandais aussi bien qu'à ceux du gouvernement belge. Celui-ci occupe tout le Luxembourg, dont il ne conservera que la moitié environ, aux termes de cet acte solennel, garanti par les grandes puissances; il occupe également plusieurs places du Limbourg qu'il devra restituer; et, en compensation de ces avantages, dont le fait jouir paisiblement depuis six années l'entêtement du roi Guillaume, il n'a guère à rendre à la Hollande que les forts insignifians de Lillo et de Lifkenshoëk. On sait qu'une convention diplomatique, intervenue le 22 mai 1833, a consacré cette situation provisoire, sans préjudice toutefois des bases de séparation posées par le traité du 15 novembre, dont les deux parties conservent la faculté de réclamer la mise à exécution.

Il a paru bon jusqu'à ce jour à la Hollande de rester dans cet état et de se charger des lourds intérêts de la dette commune : il est difficile de supposer que ce ne soit pas avec l'arrière-pensée de revenir sur l'ensemble de ces grandes transactions. Mais si cet espoir s'évanouit enfin pour elle, pense-t-on que son gouvernement ne demandera pas des dédommagemens ? S'imagine-t-on, d'un autre côté, que les Belges céderont sans résistance des territoires qu'ils administrent depuis six ans, tels que le Luxembourg allemand, et dans le Limbourg, Venloo, Ruremonde, etc. ? Une crise semble donc inévitable à la solution définitive des affaires de ce pays; c'est une dissolution de communauté dont les comptes sont jusqu'à ce jour fort mal apurés. Il appartient à la France de lever enfin ces difficultés, qui n'arrêtent certainement pas la prospérité actuelle de la Belgique, mais qui toucheut à son avenir.

Or, la voix de notre gouvernement doit être forte aujourd'hui en Allemagne; ce n'est pas assurément en face des troubles du Hanovre et des agitations des provinces rhénanes, qu'elle pourrait n'être pas écoutée. Il semble que les gouvernemens allemands se soient complu à mettre à l'épreuve la plus difficile la longanimité de ces populations, en les insultant à la fois dans leurs habitudes intellectuelles et dans les inspirations de leur conscience. Pendant qu'Ernest-Auguste chassait de leur chaire les frères Grimm et brisait l'université de Gœttingue, un roi qui a eu pourtant l'honneur de donner à ce prince des conseils de prudence et de bonne politique, se laissait aller aussi à cet entraînement de l'absolu pouvoir, contre lequel la droiture de l'ame est loin d'être une garantie. Guillaume III s'immisçait dans les querelles religieuses si fatales à Guillaume de Nassau. Nous ne croyons pas devoir entrer dans l'examen d'une question théologique pour laquelle M. Isambert a retrouvé toute sa verve et toute sa science canonique du temps de la restauration; nous félicitons seulement les agens prussiens à Paris, de l'habileté avec laquelle ils ont changé le caractère parfaitement simple de cette affaire, en ramenant l'opinion et la presse libérales vers les

souvenirs de Montrouge et de la congrégation. C'est un succès que la vieille expérience de M. de Werther pourrait envier à M. d'Arnim, et qui promet pour l'avenir.

Quoi qu'il en soit, les dernières nouvelles d'Allemagne sont sérieuses : les populations catholiques du Rhin et de la Westphalie s'agitent pendant que la question constitutionnelle se pose d'une manière plus nette que jamais entre les assemblées représentatives et les princes souverains. M. de Droste, qui n'est qu'un respectable prêtre, plus sévère dans ses mœurs et moins complaisant pour la politique prussienne que ne l'était son prédécesseur, Spiegel, est élevé à la dignité de martyr, et nous aurons sous peu à Paris les savans du Hanovre, pour lesquels on donnera probablement cet hiver des bals et des représentations à bénéfice.

Une affaire non moins grave, au moins dans ses apparences, émeut en ce moment l'Angleterre et toute l'Amérique du Nord. Ici, d'anciens souvenirs nationaux sont engagés, et le haineux esprit du vieux torisme voudrait bien laisser croire à une action secrète de la politique française. Constatons à cet égard le véritable état des choses.

Le Canada a levé le drapeau de l'insurrection contre l'Angleterre, comme il y a soixante ans les Etats-Unis. Les mêmes espérances, les mêmes griefs, les mêmes symptômes d'indépendance, qui ont poussé les Canadiens à la révolte, avaient aussi mis les armes à la main à leurs voisins. Comme chez ceux-ci, le mécontentement des Canadiens date de loin; ce furent d'abord des protestations individuelles, puis des meetings, enfin la résistance légale et systématique dans l'assemblée législative.

Quand l'Angleterre prit possession du Canada, elle respecta les lois et les coutumes des habitans, et leur promit le libre exercice de leur religion; mais lorsque, sous le nom de province de Quebec, le gouvernement anglais divisa le pays en Haut et Bas-Canada, il introduisit une législation toute nouvelle. Il créa une chambre législative, élue par les colons, et chargée de discuter et de voter les lois d'intérêt local; mais il restreignit le pouvoir de cette assemblée par une chambre haute. Ne pouvant trouver dans le pays les élémens nécessaires pour la composer, il y appela les nouveaux-venus que la conquête avait amenés; la noblesse canadienne, soit que le gouvernement s'en défiât, soit qu'elle voulût s'éloigner d'elle-même, en fut exclue, et devint dès-lors hostile. Le conseil exécutif, ainsi composé, eut droit de veto et de contrôle sur les résolutions de l'assemblée législative. Au-dessus de ce pouvoir fut placé celui du gouverneur, qui pouvait accorder ou refuser sa sanction aux bills votés par les chambres. On parut ainsi donner au Canada les formes du gouvernement représentatif, et on ne voulut que les concentrer dans l'autorité toute militaire du gouvernement; celui-ci partagea, avec quelques familles privilégiées, le monopole des emplois et de la distribution des terres. A la suite de cette victoire, les vainqueurs en eurent tous les profits, et en usèrent largement.

Alors se manifestèrent les premiers signes de mécontentement. L'assem-

blée législative, élue et inspirée par l'esprit démocratique, proposa une foule de mesures et d'améliorations qui furent constamment rejetées par le conseil exécutif; elle usa de son droit, et refusa les subsides; les fonctionnaires se virent menacés par le côté sensible, quand le ministère Grey fit adopter par le parlement une résolution qui avait pour objet la saisie des revenus publiques et du produit des douanes; en même temps passa le bill de coercition. L'irritation fut extrême, des meetings se formèrent partout; il fut pris des résolutions violentes, et la résistance s'organisa en dehors du pouvoir représentatif.

Maintenant la question va se décider par les armes. Les premiers débuts de l'insurrection ont été heureux; mais il est douteux qu'elle obtienne un succès définitif, et que le Canada parvienne à conquérir son indépendance, comme l'ont fait les États-Unis. Les chances militaires ne sont pas les mêmes. Aux États-Unis, le gouvernement de la métropole était obligé de garder une grande étendue de territoire, et de l'occuper militairement. Il y avait une armée anglaise, et non un parti anglais. La même communauté de haines et d'intérêts unissait toute la population. Tout le monde ayant à gagner à l'indépendance, la voulut et y contribua. Le Canada, au contraire, a été envahi par une foule d'émigrans anglais et irlandais qui s'y sont établis depuis long-temps, et qui sont en possession de la double influence de l'industrie et de la richesse territoriale; car l'Angleterre a suivi, là comme partout, son admirable système de colonisation. Elle opposera le parti loyaliste au parti français, et pourra combattre l'insurrection par des influences indigènes; celle-ci n'aura pas le caractère patriotique et entraînant d'une guerre de nation à nation; elle sera réduite aux proportions d'une lutte de deux partis l'un contre l'autre. M. Papineau trouvera en face des concitoyens, et non des étrangers. Les troupes britanniques ne sont-elles pas renforcées par des volontaires qui donnent en quelque sorte droit de bourgeoisie à l'uniforme anglais? Enfin, la puissante assistance que les États-Unis ont trouvée dans la France, manquera au Canada. Nul obstacle n'arrêtera la marine de l'Angleterre, et ne viendra retarder ou compromettre les secours qui arriveront de la métropole. Aussi croyons-nous que les patriotes canadiens, réduits à leurs propres forces et aux ressources de contrebande qu'ils tireront des États-Unis, neutralisés par l'opposition qu'ils rencontreront dans le pays même, ne peuvent manquer de succomber.

Les opinions les plus opposées se sont produites à la chambre des communes sur les affaires du Canada; les uns étaient d'avis d'abandonner entièrement le pays, par déférence, sans doute, pour la cause des peuples; les autres, de le réunir à l'Angleterre, comme l'Irlande et l'Écosse. Ce n'est pas là, nous le croyons, l'expression de l'opinion publique dans la Grande-Bretagne; le ministère ne paraît pas disposé à faire des concessions fondamentales, et l'opposition n'en réclamera pas sérieusement.

C'est, en effet, pour l'Angleterre, une question nationale et non une question ministérielle; d'ailleurs, le parti de l'insurrection ne s'appelle-t-il

pas le parti français? Le parlement pourra faire droit à des plaintes individuelles, remédier à des abus d'administration; mais, dans l'état actuel des choses, il ne peut faire de changement organique dans la constitution du Canada, sous peine de courir le risque de perdre ses colonies. La gravité de la question pour l'Angleterre n'est pas tant dans l'insurrection elle-même que dans les conséquences qu'elle pourrait avoir pour ses autres possessions. La puissance anglaise est problématique dans un avenir plus ou moins éloigné, à cause de la tendance d'émancipation des colonies. Le projet d'union pour le Canada aurait l'immense danger de donner l'espoir à toute autre colonie de se réunir à la métropole par des menaces de séparation; c'est ce qu'a fait sentir lord John Russell à la chambre des communes, et nous croyons qu'il a exprimé les véritables dispositions du parlement anglais.

— L'Académie des Sciences Morales et Politiques a tenu sa séance publique annuelle le 27 de ce mois. De nombreux applaudissemens ont accueilli un travail de M. Mignet sur la vie et les ouvrages de M. le comte Rœderer. M. Mignet a apprécié successivement dans M. Rœderer l'économiste, l'homme d'état et l'historien. Il a très nettement défini la place que M. Rœderer s'était acquise parmi les économistes : « S'il n'a pas eu le génie qui découvre, a-t-il dit, il a eu au plus haut degré celui qui applique. » Dans la partie de ce discours consacrée à l'examen de l'homme politique, M. Mignet a pu s'élever sans effort du ton de la biographie à celui de l'histoire. Il a apprécié avec éloquence la conduite de M. Rœderer au 10 août, et ses utiles travaux, soit à la constituante, soit au conseil d'état. En parlant des relations de M. Rœderer, devenu sénateur, avec Napoléon, M. Mignet a eu l'occasion de mêler à son récit de piquantes anecdotes qui en tempéraient l'austérité dans une mesure convenable. Enfin, l'auteur des comédies historiques et de l'*Histoire de la société polie* n'a pas été l'objet d'une étude moins sérieuse que l'économiste et le législateur. M. Mignet a rendu justice aux connaissances étendues et à la finesse d'observation de M. Rœderer; mais il a montré que, chez lui, la dernière de ces qualités dégénère souvent en abus. Il n'a déguisé aucun des défauts de l'historien, trop prompt à juger, mettant quelquefois de l'esprit où il ne fallait que du bon sens, et s'entêtant volontiers dans des systèmes que l'étude n'avait pas suffisamment mûris. Sous le rapport littéraire, le travail de M. Mignet n'est pas moins remarquable, et les idées de l'auteur se révèlent sous une forme où la correction s'allie constamment à l'élégance. Après M. Mignet, M. Rossi a présenté, sur les rapports du droit civil avec l'état économique de notre société, quelques observations qui ont terminé la séance. Il s'est attaché à faire ressortir l'insuffisance de nos codes dans les questions qui intéressent le plus l'économie sociale. Il a cherché la cause de cette insuffisance, et l'a trouvée dans l'état même où notre société était à l'époque de la formation des codes. Rédigés entre deux révolutions, l'une politique, l'autre économique, ils ne représentent encore que la première, et pour qu'ils soient complets, il

leur reste à représenter la seconde. Ces observations, remarquables surtout par la précision et la clarté, ont vivement intéressé l'auditoire.

Revue Critique.

L'Héracléade, poème attribué à Florus, traduit par M. Maizoni de Lauréal. — Ce serait, à n'en pas douter, une découverte importante que celle d'un poème latin de cinq mille vers, composé par l'historien Florus sur la destruction d'Herculanum. La littérature y serait sans doute moins intéressée que l'archéologie; mais à ne voir dans l'*Héracleïas* qu'un document précieux à joindre à ceux que nous possédons déjà sur la vie privée des Romains, sous les empereurs, l'entreprise de M. Maizoni de Lauréal mériterait encore nos éloges, et nous oublierions volontiers l'insignifiance littéraire du poème pour ne considérer que la valeur historique inséparable d'un pareil monument. Là même ne s'arrêterait pas notre indulgence, et le poème fût-il nul au double point de vue de l'archéologie et de la littérature, nous ne blâmerions pas M. de Lauréal du zèle qu'il aurait déployé, en rendant à la curiosité des grammairiens un fragment de latinité aussi étendu. Mais au moins faudrait-il que l'authenticité du poème nous fût prouvée d'une manière certaine!

Le contraire arrive malheureusement, et *l'Héracléade* se présente à nous avec toutes les apparences d'un pastiche qui ne peut intéresser que médiocrement la science ou la littérature. M. de Lauréal, dans sa préface, avoue lui-même qu'il a eu un moment la pensée de publier sous son nom le poème qu'il attribue à Florus. Il s'autorise en cela de l'exemple de Pétrarque qui, avant la publication du poème de Silius Italicus sur la seconde guerre punique, avait inséré des passages entiers de l'écrivain romain encore inconnu, dans son poème sur le même sujet intitulé l'*Africa*. La comparaison peut n'être pas modeste; mais nous avons quelque raison de la croire assez juste, et nous imaginons que si Florus a quelque chose à revendiquer dans *l'Héracléade*, c'est à peu près la part que Silius peut réclamer aussi dans l'*Africa*, c'est-à-dire des citations en assez grand nombre et encadrées avec une certaine adresse. Toutefois les citations de Florus ne sont point tirées de fragmens inconnus de cet historien, comme celles de Silius. Elles sont tout simplement extraites de son histoire; c'est de la prose latine mise en vers français médiocres. Si nous conservions un doute à cet égard, la préface de M. de Lauréal servirait à le dissiper. Voulant démontrer qu'il avait un motif sérieux d'attribuer à Florus le poème en question, il se fonde sur ce que différens passages de *l'Héracléade* rappellent d'autres passages de l'histoire de Florus. Il cite, en effet, cinq ou six vers latins, les seuls qu'il cite de l'*Héracleïas*, et qui ne sont que des phrases versifiées de cet historien. Si donc il y a une *Héracléade* latine, écrite par Florus, soyons bien persuadés que cette *Héracléade* n'est pas publiée ou traduite pour la première fois; car elle n'est autre que l'histoire du même Annæus Florus, où se trouve une description de la Campanie, et le récit d'une descente au

Vésuve, deux morceaux qui pourraient trouver place, en effet, dans une *Héracléade*. A vrai dire, nous trouvons les plagiats, non avoués, de Pétrarque, de meilleur goût que les scrupules de M. de Lauréal. Nous croyons que Pétrarque a très bien fait de ne pas publier un *Africa* sous le nom de Silius Italicus, à cause de quelques emprunts faits au poème de celui-ci sur la seconde guerre punique. Faire honneur à Florus d'un poème en cinq mille vers, où il ne se trouve de lui que quelques phrases mal versifiées, nous semble, au contraire, outrer singulièrement la modestie.

Mais prouver que *l'Héracléade* ne peut en aucune façon être attribuée à Florus, n'est pas encore infirmer l'assertion du traducteur en ce qui touche l'antiquité de ce poème. Ceux qui ont lu le travail de M. de Lauréal peuvent bien, il est vrai, n'avoir plus aucun doute sur cette partie de la question; ceux qui ne l'ont pas lu, s'ils apprennent que le texte n'a pas été reproduit en regard de la traduction, seront fondés aussi bien que les premiers à ne pas prendre au sérieux cette publication. S'il faut en croire la préface de M. de Lauréal, c'est à des embarras imprévus qu'il faut attribuer une omission aussi fâcheuse. C'est en 1812 que le manuscrit fut découvert par M. de Lauréal, dans la bibliothèque du Vatican. Il s'était mis aussitôt à le traduire et allait s'occuper de transcrire le texte, lorsqu'à la fin de l'année 1813, l'invasion des états romains par Murat, roi de Naples, força le traducteur de Florus à retourner en France, sans pouvoir emporter une copie du manuscrit latin. Au rétablissement de la paix, il écrivit à Rome à une personne affidée pour la charger de transcrire ce précieux texte. Mais il n'était plus temps; les Napolitains avaient emporté le manuscrit. C'est alors que M. de Lauréal se décida à mettre en vers français sa traduction, et si la publication de son travail n'a pu avoir lieu qu'en 1837, c'est qu'il espérait toujours retrouver le texte de *l'Héracléade*, et M. de Lauréal ne s'est résolu qu'après de nombreuses et inutiles démarches à publier sa traduction, dans laquelle s'étaient glissés, il l'avoue lui-même, nombre de vers improvisés par l'enthousiasme.

Après de telles explications, nous consentons volontiers à ne plus mettre en doute l'existence d'un poème latin manuscrit, portant le titre d'*Héracleïas*, et inspiré par la destruction d'Herculanum. Mais ce que nous ne pouvons admettre, c'est que le travail de M. de Lauréal soit une traduction de ce poème. Tout au moins, il peut contenir quelques passages imités de ce chef-d'œuvre inconnu. Dans notre opinion, *l'Héracléade* ne peut intéresser ni les latinistes ni les archéologues. C'est un poème épique en dix chants, composé en plein XIXe siècle, sur un sujet qui se prêtait plus qu'un autre à l'amplification rhétorique; c'est un pastiche de la manière de Claudien, qui atteste en général de l'habileté et une certaine érudition. Mais nous ne saurions y voir un débris précieux, ni même une ruine restaurée. Sans doute, M. Maizoni de Lauréal n'aura pas voulu signer de son nom, en 1837, un poème épique en dix chants et de la vieille école. Il a mis son amour-propre à l'abri d'un nom ancien; il a donné pour une œuvre du siècle de Trajan, un livre écrit depuis 1830 ou sous la restauration. Avec un nom plus connu, il aurait imposé son œuvre au public et fait passer pour une innovation hardie l'emploi de formes anciennes. Faute de ce moyen et craignant de paraître audacieux ou dépourvu de tact, il a pris le parti de

modifier le titre du poème, et a cru tout arranger en substituant une date à une autre.

L'Héracléade, considérée, non plus comme traduction, mais comme œuvre originale, ne prouve pas dans M. de Lauréal une grande puissance de conception. L'action du poème est à peu près nulle; les dix chants dont il se compose ne sont que le développement d'une donnée mythologique peu intéressante, la haine de Cybèle contre Hercule, vainqueur de ses fils les géans. Quant à la forme, c'est une imitation de Delille, mais une imitation sans talent, qui diffère, d'ailleurs, du modèle par l'incohérence des descriptions et la pâleur du coloris. L'incohérence mérite surtout d'être signalée. Dans une description qui commence le dixième chant, l'auteur peint dans un vers le golfe de Naples *semé de blanches voiles*, et dans le suivant : *la rosée étalant ses perles de cristal;* un peu après on trouve des *prés pleins de fleurs et de troupeaux*. Puisque M. de Lauréal cherche ses modèles dans la littérature du dernier siècle, il fera bien de les mieux choisir et d'emprunter aux bons écrivains qu'il imitera, avec leur forme poétique, leur précision et leur clarté.

La conclusion à laquelle on arrive, après avoir lu attentivement *l'Héracléade*, doit expliquer suffisamment la sévérité de notre critique. Ou *l'Héracléade* est une traduction, ou c'est l'œuvre de M. de Lauréal. Or, comme traduction, elle est reprochable comme manquant de fidélité, et M. de Lauréal a eu tort d'y intercaler ses improvisations; comme œuvre originale, on n'y trouve que la révélation d'un talent poétique fort médiocre. Plutôt que de condamner entièrement l'œuvre de M. de Lauréal, nous préférons pourtant ne la considérer que comme une étude consciencieuse des mœurs romaines dans les premiers siècles de la décadence. A ce titre seulement, *l'Héracléade* mérite des éloges; car, s'il n'a aucune des qualités du traducteur et du poète, l'auteur de ce travail nous paraît au moins posséder celles de l'antiquaire, et les notes érudites qu'il a ajoutées à son poème ou à sa traduction, composent, avec la préface, les parties les plus intéressantes du livre.

Deux à Deux, par H. Arnaud (Mme Reybaud). — Il y a dans le nouveau roman de Mme Reybaud, comme dans ses premiers ouvrages, un talent ingénieux et facile. La complication de l'intrigue et la gravité du sujet n'ont pas été de sérieux obstacles pour le romancier. Une fois la donnée conçue, l'exécution a dû être rapide, et pour la mener à bout il a fallu peu d'efforts. Dans le style comme dans la pensée nous trouvons la preuve de cette facilité, et nous croyons que, sans cela, *Deux à Deux* eût mérité de grands éloges. Le drame, mieux préparé, mieux conduit, n'aurait pas cessé d'exciter l'intérêt et n'eût pas blessé la vraisemblance. Tel qu'il est, ce roman se distingue encore de la foule des publications nouvelles. C'est un récit plein d'émotion, un tableau où l'exagération de quelques parties ne détruit pas le charme de l'ensemble. Mme Reybaud a écrit des œuvres d'une harmonie plus régulière, et surtout d'un travail plus délicat; mais jamais elle ne s'est montrée observatrice plus clairvoyante. Il est à désirer que dans une œuvre d'une importance égale à celle de *Deux à Deux*, la même finesse se retrouve un jour unie à des combinaisons plus naturelles et à une forme plus constamment sévère.

La difficulté de la donnée explique d'ailleurs jusqu'à un certain point les défauts que nous signalons. Mme Reybaud avait à poursuivre, au milieu d'une intrigue animée, l'étude laborieuse des passions; son attention devait se partager entre les complications du drame et l'analyse des sentimens intimes. Cette tâche était difficile, et la fatigue en aura devancé l'accomplissement. Dans cette lutte entre l'invention et la réflexion, c'est l'invention qui l'a emporté. L'intérêt, au lieu de naître d'une explication simple et précise de la donnée psychologique, a été puisé dans la complication des évènemens. Nous ne savons si Mme Reybaud s'est rendu compte très nettement de sa préférence. Le choix entre le roman d'action et le roman d'analyse a dû être involontaire, mais il est certain qu'en compliquant, comme elle l'a fait, le drame dont Léonce et Clotilde sont les principaux acteurs, elle a trop présumé de sa patience.

Léonce, le héros du livre, a connu de bonne heure la cruelle réalité. de la vie. Sa jeunesse s'est écoulée dans une sorte d'esclavage; il a passé du collége à l'étude d'un avoué sans connaître la liberté, sans avoir dans son passé un souvenir, pour son avenir une espérance. La nécessité, en contraignant Léonce à une vie laborieuse et pauvre, a développé singulièrement en lui les facultés contemplatives. La lecture et la rêverie ont remplacé, pour cette ame souffrante, les joies de l'action et de la volonté. Mais un jour doit venir où cette existence malheureuse fera place à une vie indépendante; et Léonce, dans sa longue inaction, a oublié de vouloir. Le développement de son imagination, sa tendance à la rêverie, ses désirs exaltés seront pour lui un fardeau, une gêne funeste au milieu de l'activité du monde. Sa sensibilité, développée outre mesure, lui deviendra une source inépuisable de souffrances. Enfin l'habitude d'obéir, en augmentant la faiblesse de son caractère, lui a préparé de longues et terribles épreuves.

L'exposition du roman mérite dos éloges. Après plusieurs années d'une servitude obscure, un héritage assure à Léonce le repos et l'indépendance pour le reste de sa vie. Dans un voyage entrepris pour rétablir sa santé, il rencontre à Hyères un ancien camarade de collége, Philippe Lechesne. Ce Philippe est tout l'opposé de Léonce. Son insouciance et sa gaieté naturelles le rendront heureux dans quelque condition que le sort le place. Avec de telles qualités, Philippe est riche et indépendant. L'avenir, qui pour Léonce paraît si sombre, n'a pour Philippe que de riantes visions. Ces deux caractères, opposés sur tant de points, se rapprochent par la générosité qui leur est commune. Aussi cette rencontre fortuite amène-t-elle une liaison durable entre Philippe et Léonce.

Philippe se marie. La femme qu'il épouse joint à une parfaite connaissance du monde une grande modération, une douceur de caractère, qui lui rendent facile l'obéissance à ses lois les plus impérieuses. La vertu de Blanche est mêlée de coquetterie; mais elle n'emploie les ressources de la séduction que dans une intention innocente. Conserver l'amour de son mari est son unique désir, et sa conduite habile réussit à le satisfaire. Le mariage de Philippe et de Blanche se fait sous les plus heureux auspices, et l'avenir ne dément pas ces espérances.

Clotilde, cousine de Blanche, a été, jeune encore, délaissée par sa famille. Privée d'éducation, elle a vécu long-temps à la campagne, et n'a jamais connu le monde. Aucun obstacle n'est donc venu s'opposer au libre dévelop-

pement de son caractère. La fougue de ses passions a encore été excitée par des lectures mal choisies. Dès sa première entrevue avec Léonce, elle voit en lui l'amant prédestiné qui lui est apparu dans ses rêves. Cette passion commence à peine qu'elle est favorisée par le hasard et l'égarement passager de Léonce. Celui-ci, rendu bientôt à lui-même, comprend toute l'étendue de sa faute; mais son ame généreuse n'hésite pas un instant: il se résigne; il demande Clotilde en mariage; cette union lui est conseillée par l'honneur. Mais son cœur est resté froid quand sa main a serré celle de Clotilde.

Léonce, une fois marié, ne peut dissimuler ses regrets. Égarée par la jalousie, Clotilde ne perd pas une occasion de rappeler à Léonce les sermens qui les unissent, et de lui reprocher son indifférence. Elle ne fait qu'augmenter le mal qu'elle veut guérir. La jalousie de Clotilde devient pour Léonce plus qu'une tyrannie ridicule : c'est un humiliant supplice. Malheureusement les soupçons de Clotilde se justifient un jour. Léonce aime une femme, et c'est pour la première fois. Sydonie, ou plutôt Mme de Flée, est victime comme Léonce d'un mariage imprudemment conclu. Son mari l'abandonne pour se livrer publiquement à la débauche. La perte de sa fortune et les conseils d'un frère ont réussi toutefois à opérer dans M. de Flée une demi-conversion. Il se décide à quitter Paris, à retourner avec sa femme à la Martinique, sa patrie. Léonce, entraîné par l'amour, veut les suivre. La lettre qui lui annonce que son départ est arrêté tombe entre les mains de Clotilde. Sa jalousie devient alors une démence. Armée de pistolets, elle court chez Sydonie, trouve un prétexte pour s'introduire dans son boudoir, surprend Léonce avec Mme de Flée. Elle tire, mais le coup n'a frappé que l'époux de Sydonie qui entrait au même instant; et Clotilde meurt en assurant la liberté de Léonce et de sa rivale.

Tel est le roman de Mme Reybaud, réduit à sa plus simple expression : la jalousie se châtiant elle-même. Il y a deux parties bien distinctes dans ce livre : la première, qui est la moins développée, s'arrête au double mariage de Léonce et de Philippe; la seconde embrasse tout le roman, à partir de ce mariage jusqu'à la conclusion. Celle-ci peut s'appeler le drame; l'autre n'est qu'un rapide prologue: mais c'est celle que nous préférons.

Cette première partie est conçue avec une grande simplicité. La vie commune abonde en drames et en comédies de ce genre. L'amour de Philippe pour Blanche n'a rien dans sa frivolité qui choque le bon goût et la vraisemblance; si l'honneur condamne l'indifférent Léonce à s'unir à une femme égarée par l'amour, ce n'est pas que le romancier ait pu trouver une telle situation dans ses rêves et tirer de son imagination ce contraste attachant; l'imagination était superflue; il ne fallait pas inventer, mais observer ou se souvenir.

Nous ne pouvons accorder le même éloge au roman proprement dit. Approfondir la situation de Léonce et faire ressortir, par des faits, la leçon que ce début a fait prévoir, était, à notre avis, une tâche sérieuse et difficile. Deux manières de la traiter s'offraient à l'auteur. L'amour de Clotilde, présenté sous des traits moins repoussans, n'aurait rien ôté au drame de sa vérité ni de son intérêt; Léonce et Clotilde unis l'un à l'autre, pouvaient se dévoiler mutuellement leur plaie secrète sans recourir aux injures, ni aux querelles malséantes. La douleur dans le calme, le soupçon et le mépris

cherchant vainement à se dissimuler, les reproches et les regrets étouffés dans un même silence révélateur. Il y avait, nous le croyons, dans la donnée du livre ainsi simplifiée, d'abondantes ressources d'enseignement et de pitié. Cette manière était la moins aisée, nous l'avouons. Si Mme Reybaud l'eût choisie, elle devait s'attendre à une critique d'autant plus sévère que l'on se serait souvenu d'Adolphe. Elle a préféré ne pas sacrifier l'action à l'analyse; elle a réussi, en compliquant la situation de Léonce, à exciter un intérêt frivole; elle a exagéré le caractère de Clotilde, et la jeune femme passionnée, ignorante du monde, est devenue, à mesure que l'action se développait, un type de la jalousie basse et vulgaire, ou plutôt un monstre digne de pitié. Nous ne blâmons pas Mme Reybaud d'avoir préféré ce nouveau thème au premier. Il offrait moins de difficultés, nous le répétons, et d'incontestables ressources d'intérêt. Mais si elle était bien décidée, en commençant son livre, à tracer de la jalousie un portrait repoussant, elle devait préparer le lecteur à ce dénouement imprévu, et faire servir le prologue à l'explication du drame. Clotilde, dans la première partie du livre, ne révèle pas un instant ce qu'elle sera plus tard. Nulle trace, chez elle, de sentimens mesquins et d'une méchanceté triviale. On croirait plutôt à une réminiscence de la Sylvia de *Jacques* qu'à une héroïne de scélératesse et de démence. Avec des développemens moins brusques et des préparations plus habiles, Clotilde serait vraisemblable. Tel qu'il est, ce caractère trouble l'harmonie du livre.

Les figures secondaires du roman ne méritent pas le même reproche. M. et Mme Barquier, Mme Violan et ses filles sont des portraits finement tracés et qu'on peut reconnaître. Parmi ces goupes, dont la vérité comique n'est point contestable, Sydonie et Blanche se dessinent avec la suavité d'une vignette anglaise. Léonce n'intéresse pas. Les tendances mélancoliques que lui a prêtées le romancier, compliquent inutilement ce caractère, l'indécision étant un thème assez vaste. Quant aux douleurs de la rêverie impuissante, après Obermann et René, ce n'est pas trop d'un livre pour les peindre, et la fable de *Deux à Deux* se distingue plutôt par l'action que par l'analyse. La mélancolie n'est donc là que pour défrayer quelques monologues et terminer quelques chapitres : on pourrait la supprimer entièrement, sans que l'intérêt du livre s'en ressentît; au contraire, l'idée principale s'éclaircirait en se simplifiant.

Nous avons parlé de l'action et des caractères. La clarté et la simplicité de l'expression sont deux qualités bien rares aujourd'hui et que Mme Reybaud possède à un haut degré. Le style de *Deux à Deux* révèle, aussi bien que celui de *Pierre* et du *Château de Saint-Germain*, un mépris de bon goût pour l'éclat ambitieux et les puériles nouveautés de la forme. Ce mépris, toutefois, ne devrait pas dégénérer en négligence; la juste mesure qu'il conviendrait de garder, plusieurs chapitres de *Deux à Deux* nous l'apprennent. Nous voulons parler de ceux où Mme Reybaud décrit les commencemens de la liaison de Léonce et de Sydonie. Cette mesure, malheureusement, est dépassée quelquefois dans le reste du livre. La conception de *Deux à Deux* ne permettait guère, nous l'avons dit, l'emploi continu de ce coloris sobre et chaste. Mais c'est assez d'avoir fait preuve une fois d'un talent sévère et délicat, et il n'est pas douteux qu'une œuvre entièrement dépourvue d'exa-

gération ne nous fasse apprécier un jour, dans le style de Mme Reybaud, des qualités plus brillantes et plus soutenues. Plus les idées seront précises, plus aussi, nous l'espérons, la forme qui doit les traduire sera solide et travaillée.

Le succès de *Deux à Deux* a prouvé d'ailleurs que la perfection des détails pouvait quelquefois faire excuser une conception défectueuse. Nous ne croyons pas qu'en applaudissant à la conception du romancier, le public ait fait preuve d'une indulgence irréfléchie. Nous acceptons volontiers son arrêt; seulement nous espérons que Mme Reybaud n'y verra pas une approbation absolue. Elle n'a pas donné, dans *Deux à Deux*, toute la mesure de son talent, et elle ne saurait s'offenser, si, après avoir lu ce roman, nous mêlons encore du blâme à nos éloges. Certaines parties de *Deux à Deux* justifient nos reproches, et nous serions moins sévères envers l'ensemble du livre, si le talent de Mme Reybaud s'était montré moins franchement dans plusieurs détails.

— Le *Livre d'Heures complet* publié à la librairie Paulin, par M. Jules Hetzel, fait honneur à l'intelligence et au goût de ce ce jeune éditeur. M. Hetzel débute dans la carrière, et ce bel ouvrage, aussi remarquable par le luxe de la gravure que par l'élégance et la perfection de la typographie, fait concevoir sur ses prochaines publications les plus flatteuses espérances. La gravure ne sert pas seulement dans ce livre d'ornement à la pensée, elle la complète et l'explique, elle est devenue une traduction fidèle, non seulement de la lettre, mais de l'esprit du texte. Les noms des artistes qui ont concouru à l'œuvre de M. Hetzel, viennent à l'appui de notre éloge et peuvent servir d'une réponse suffisante à ceux qui le trouveraient exagéré. Le dessinateur est M. Gérard Séguin qui fut chargé, il y a un an, de l'exécution du Missel offert par M. le duc d'Orléans à l'impératrice d'Autriche; l'ornementiste est M. Daniel Ramée, architecte passionné pour la sculpture catholique du XIIIe siècle. Ils ont dignement rempli leur tâche et justifié le choix de M. Jules Hetzel. Quant à l'impression, elle n'est pas au-dessous du reste; le texte, qui est de la plus grande beauté, ressort sur des pages ornées de vignettes et d'un riche encadrement imprimé en bistre doré. Le papier a été fabriqué exprès par M. Canson. Si l'on ajoute à ces précieux élémens la mise en œuvre des plus habiles imprimeurs d'Éverat, on aura une idée de ce superbe travail auquel l'archevêque de Paris vient d'accorder son approbation.

F. Bonnaire

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUARANTE-HUITIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

Le Phare de Bell-Rock, par M. F. Mercey. 5
Les deux Sœurs, par M. Jules Sandeau. 25
L'Irlande. — III. — Les Annales et les Ruines, par M. C. Feuillide. 44
Bulletin. — Théâtres. 69

Jervas le Biographe, par M. Léon Gozlan. 81
Voyages. — Cordoue, par M. Rosseeuw Saint-Hilaire. . . . 108
Les Jurandes modernes, par M. A. Granier de Cassagnac. . . 123
Bulletin. — Théâtres. 138

Originaux du dix-septième siècle. — Mlle Paulet, par M. Paul de Musset. 153
Les Courriers en Turquie et la Caravane de Bagdad, par M. Camille Callier. 179
Édimbourg, par M. F. Mercey. 187
Bulletin. — Théâtres. 208

Ovide, par M. Jules Janin. 221
Rafin et Souchard, par M. Léon Gozlan. 257
De l'Occupation immédiate de Constantine, par M. Ernest Becquet. 272
Bulletin 277

Ovide. — II. — par M. Jules Janin. 285
L'Irlande. — IV. — Le Shannon, par M. C. Feuillide. 302
Théâtre-Français. — *Caligula*, par M. Jules Sandeau. 330
Bulletin. 336